STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

5

L'enseignement de la philosophie au XIII^e^ siècle

Autour du « Guide de l'étudiant » du ms. Ripoll 109

STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

Sous la direction de

Olga WEIJERS
Constantijn Huygens Instituut
KNAW – La Haye

Louis HOLTZ
Institut de Recherche et d'Histoire des Textes
CNRS – Paris

L'enseignement de la philosophie au XIII^e^ siècle
Autour du « Guide de l'étudiant » du ms. Ripoll 109

Première partie du volume : Colloque international organisé à l'Université Laval, Québec, 15-17 octobre 1993, par Claude Lafleur sous l'égide de la Faculté de philosophie, avec le soutien du Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada, du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Science du Québec et du Vice-rectorat à la recherche de l'Université Laval. — Deuxième partie : Programme de recherche, sous la direction de Claude Lafleur, du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval sur « Les textes didascaliques de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e^ siècle » subventionné par le Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada et par le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Québec.

STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

5

L'enseignement de la philosophie au XIII^e^ siècle

Autour du «Guide de l'étudiant» du ms. Ripoll 109

Actes du colloque international
édités, avec un complément d'études et de textes, par

Claude Lafleur

avec la collaboration de

Joanne Carrier

Index et bibliographie avec l'assistance de ***Luc Gilbert*** *et de* ***David Piché***

BREPOLS

Mise en page

Paul Dussault et Paul Asselin, Québec

Ouvrage publié avec le concours des organismes suivants :
Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Science du Québec

© 1997 *BREPOLS*, TURNHOUT

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/1997/0095/65
ISBN 2-503-50680-1

Sommaire

Remerciements ix

Claude LAFLEUR, Introduction et plan détaillé du «*Guide de l'étudiant*» xi

PREMIÈRE PARTIE : ACTES DU COLLOQUE

PROLOGUE du «*Guide de l'étudiant*»

Gilbert DAHAN, Une introduction à l'étude de la philosophie: *Ut ait Tullius* 3

PHILOSOPHIE NATURELLE

Alain DE LIBERA, Structure du *corpus* scolaire de la métaphysique dans la première moitié du XIII^e siècle 61

Max HAAS, Les sciences mathématiques (astronomie, géométrie, arithmétique, musique) comme parties de la philosophie 89

Luca BIANCHI, Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle 109

Steven J. WILLIAMS, Repenser l'intention et l'effet des décrets de 1231 du pape Grégoire IX sur l'étude des *libri naturales* d'Aristote à l'Université de Paris 139

PHILOSOPHIE MORALE

Georg WIELAND, L'émergence de l'éthique philosophique au XIII^e siècle, avec une attention spéciale pour le «*Guide de l'étudiant parisien*» 167

Édouard JEAUNEAU, La place de la *Consolation de Philosophie* de Boèce dans les « Manuels de l'Étudiant » en la première moitié du XIII^e siècle 181

Paul Edward DUTTON, Material Remains of the Study of the *Timaeus* in the later Middle Ages..... 203

PHILOSOPHIE RATIONNELLE

Deborah L. BLACK, Traditions and Transformations in the Medieval Approach to Rhetoric and Related Linguistic Arts 233

Irène ROSIER, La grammaire dans le « *Guide de l'étudiant* » 255

E. Jennifer ASHWORTH, L'analogie de l'être et les homonymes: *Catégories*, 1 dans le « *Guide de l'étudiant* » 281

Henk A.G. BRAAKHUIS, The Chapter on the *Liber Peryarmenias* of the Ripoll « *Student's Guide* ». A Comparison with Contemporary Commentaries..... 297

Sten EBBESEN, The *Ars Nova* in the « *Ripoll Compendium* » 325

Lambert-Marie DE RIJK, Le « *Guide de l'étudiant* » et les exigences particulières de la preuve démonstrative selon Aristote .. 353

BILAN

Serge LUSIGNAN et Claude PANACCIO, Exposés de synthèse: *un compte rendu de David PICHÉ*..... 369

DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDES ET TEXTES CONNEXES

Claude LAFLEUR, avec la collaboration de Joanne CARRIER, Le recueil de questions « *Primo queritur utrum philosophia* » ... 381

—, —, Le prologue « *Triplex est principium* » du commentaire d'Adénulfe d'Anagni sur les *Topiques* d'Aristote (extrait)..... 421

—, —, L'*Introduction à la philosophie* de maître Nicolas de Paris 449

—, —, L'*Introduction à la philosophie* de maître Olivier le Breton 467

—, —, Une trace de l'exégèse «artienne» de l'*Institution arithmétique* de Boèce: le début des *Questiones mathematice* (ms. Paris, BnF, lat. 16390) 489

—, —, La réglementation «curriculaire» («de forma») dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle: une mise en contexte 521

—, —, Post-scriptum aux «*de forma*» didascaliques 549

—, —, Description commentée du ms. Ripoll 109 561

—, —, Les *Accessus philosophorum*, le recueil *Primo queritur utrum philosophia* et l'origine parisienne du «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109. — Conclusion 589

Bibliographie (liste des sigles et des titres abrégés) 643

Index des noms et des titres 691

Index des paragraphes du «*Guide de l'étudiant*» mentionnés dans ce volume 713

Index des manuscrits cités 717

Liste des intervenants 721

Remerciements

Ce volume bipartite a bénéficié du soutien de plusieurs institutions. Son « Liber primus *», résultat d'un colloque international, est financièrement redevable au Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada (Aide aux colloques savants) et au Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Science du Québec (Soutien au français scientifique), ainsi qu'à la Faculté de philosophie et au Vice-rectorat à la recherche de l'Université Laval (Québec). Son «* Liber secundus *» s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche sur «Les textes didascaliques de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e^ siècle» subventionné par le Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada (Subventions ordinaires de recherche) et par le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Québec (Établissement de nouveaux chercheurs). Nous leur en sommes très reconnaissants.*

Par ailleurs, nous avons profité de l'assistance compétente et dévouée de Messieurs Paul Dussault (de la firme TXT) et Paul Asselin pour la mise en page, de celle de Messieurs Luc Gilbert et David Piché, doctorands à la Faculté de philosophie de l'Université Laval, pour la constitution des index et de la bibliographie, sans oublier le secours érudit de Monsieur Gilles Paradis, conseiller spécialisé à la Bibliothèque générale de l'Université Laval et, toujours au sein de la même institution, les nombreux coups de pouce techniques toujours fournis avec bienveillance par le personnel du secrétariat de la Faculté de philosophie. Il nous fait plaisir de réitérer ici à toutes ces personnes notre profonde gratitude.

Nous tenons enfin à remercier vivement Madame Olga Weijers et Monsieur Louis Holtz d'avoir si aimablement accepté le présent volume — à la suite des actes de leur beau colloque sur L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts *— dans la nouvelle mais déjà prestigieuse collection qu'ils codirigent.*

Claude LAFLEUR Joanne CARRIER

Introduction

Le «*Guide de l'étudiant parisien*» — aussi connu sous le nom de *Compendium de Barcelone*, d'après l'endroit où se trouve aujourd'hui l'unique manuscrit qui nous en a conservé une partie substantielle[1] — a été découvert par M. Grabmann en 1927. Depuis lors, on s'est unanimement accordé sur l'intérêt historique et doctrinal de ce document et presque toutes les *Histoires de la philosophie médiévale* s'en sont inspirées pour un chapitre obligé sur l'enseignement philosophique à Paris dans la première moitié du XIII^e siècle. Mais en dépit de leurs réelles vertus évocatrices, ces divers portraits demeuraient assez superficiels et souffraient tous de la même limitation: ils ne s'appuyaient pas sur une connaissance directe et complète du texte concerné, mais se bornaient plutôt à reproduire les descriptions et les analyses contenues dans les articles où M. Grabmann avait présenté sa découverte. C'est dire que, sans être un texte fétiche, le «*Guide de l'étudiant*» était encore, il y a quelques années à peine, un texte fantôme qui brillait par son absence.

Pour remédier le plus rapidement possible à cette situation incongrue perdurant depuis des lustres, nous avons pris deux initiatives complémentaires qui s'inscrivaient naturellement dans notre programme de recherche visant, ultimement, à produire l'édition intégrale, le commentaire historico-doctrinal, la traduction française et la typologie du genre littéraire des textes «didascaliques» issus de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle (soit un *corpus* d'une trentaine d'«introductions à la philosophie» et de «guides de l'étudiant» actuellement répertoriés, dont la moitié environ a été éditée jusqu'à ce jour). Premièrement, en 1992, nous avons rendu disponible, sous forme provisoire dans les Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval (Québec), l'édition critique

1. Il s'agit, bien sûr, de la copie – abrégée en cours de texte et amputée de sa fin – contenue dans le ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó/Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 109, fol. 134ra-158va, selon la numérotation moderne des folios, que nous adopterons ici (sauf avis contraire), quoiqu'elle soit erronée, afin de préserver la validité des références figurant dans les études antérieures. Pour des précisions sur les ratées de la foliotation moderne et pour l'algorithme permettant de retrouver le numéro réel de folio, voir, ci-dessous, pp. 563-564.

du «*Guide de l'étudiant*» que nous préparions pour la *Continuatio Mediaevalis* du *Corpus Christianorum* et dont la maison Brepols pourra bientôt faire paraître l'état achevé. Deuxièmement, l'année suivante, nous avons organisé, sous l'égide de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, un colloque international qui a réuni à Québec de nombreux spécialistes des disciplines ou matières couvertes par le «*Guide*» et où notre édition provisoire de ce document a servi d'instrument de travail permettant à cette réévaluation collective de s'appuyer sur l'intégralité du texte concerné.

La première partie de ce volume est donc principalement composée des versions révisées des communications présentées lors de cette rencontre, auxquelles se sont subséquemment ajoutés les articles de quelques conférenciers invités qui n'avaient pu se présenter au colloque lui-même. L'ensemble de ces contributions – quatorze en tout – est ordonné selon la structure même de l'ouvrage à l'étude, qui, résumée à l'essentiel, est la suivante: 1. prologue (introduction, définition et division de la philosophie); 2. philosophie naturelle (métaphysique, mathématique, physique); 3. philosophie morale (éthique aristotélicienne [*Ethica Noua* et *Vetus*], à laquelle sont annexés deux livres philosophiques à consonnance morale: le *Timée* de Platon et la *Consolation de Philosophie* de Boèce); 4. philosophie rationnelle (rhétorique, grammaire, logique) — on trouvera à la fin de cette introduction un plan détaillé du «*Guide de l'étudiant*». Faits remarquables: le prologue du «*Guide*» est comparé à l'introduction à la philosophie *Vt ait Tullius*, jusqu'ici inédite; la section sur la physique a pour répondant deux articles portant sur les interdictions d'enseignement qui ont frappé les *libri naturales* à l'époque où notre document a été rédigé; la logique, qui occupe soixante des quatre-vingt-dix-neuf colonnes du «*Guide*» dans le ms. Ripoll 109, bénéficie de plusieurs études couvrant la grande majorité – mais pas la totalité – des traités présentés dans le «*Guide*». En outre, un bilan de cette première partie est fourni par le compte rendu des exposés de synthèse qui ont clôturé ces trois jours de réunion.

La seconde partie du volume, qui est notre fait, regroupe — en réponse aux besoins et aux questions de la première, tout en étant enchassée dans une enquête cherchant à préciser, au meilleur de nos connaissances, la date, le lieu et le milieu de composition du «*Guide de l'étudiant*», ainsi que sa nature et l'identité de son auteur-compilateur — une série de neuf études ou éditions complémentaires, dont un dossier fouillé sur la réglementation «curriculaire» («*de forma*») dans les textes didascaliques et une description détaillée du ms. Ripoll 109, de même que l'«*editio princeps*» des textes suivants: le recueil de questions *Primo queritur utrum*

philosophia, un large extrait du Prologue *Triplex est principium* du commentaire d'Adénulfe d'Anagni sur les *Topiques d'Aristote*, la *Philosophia* de Nicolas de Paris, la *Philosophia* d'Olivier le Breton et, enfin, le début des *Questiones mathematice*. L'ultime section de la dernière étude — intitulée *Les Accessus philosophorum, le recueil Primo queritur utrum philosophia et l'origine parisienne du «Guide de l'étudiant» du ms. Ripoll 109* — joue le rôle de conclusion pour l'ensemble de la seconde partie du volume, sans omettre de faire référence à plusieurs propos tenus dans la première partie.

Ce recueil — symboliquement composé comme le manuscrit Ripoll 109 lui-même d'un *Liber primus* et d'un *Liber secundus* — suppose connus du lecteur les éléments de base mentionnés dans la bibliographie sélective du «*Guide de l'étudiant*» (ci-dessous, pp. 571-572). Malgré leur position dans le volume, le Bilan de la première partie et la Conclusion de la seconde pourraient venir en tête d'un *ordo legendi* approprié, à cause de leur caractère synthétique ainsi que de leurs prises de position susceptibles d'orienter et de dynamiser le reste de la lecture. Une abondante bibliographie permet également d'approfondir le sujet et de suivre ses ramifications. Trois index (1. des noms et des titres; 2. des paragraphes du «*Guide*»; 3. des manuscrits) facilitent enfin la consultation rapide et féconde de ce gros ouvrage.

Nous espérons vivement que cette *Somme didascalique* — publiée exactement soixante-dix ans après la mémorable découverte de M. Grabmann — convaincra ses utilisateurs qu'en ayant accès à la totalité du texte et en l'exploitant dans quasiment toute son étendue, une première exégèse collective — tantôt plus doctrinale, tantôt plus historique ou philologique, mais jamais disparate nonobstant ses divergences — d'un document comme le «*Guide de l'étudiant*», entouré de ses familiers, peut élargir significativement et éclairer d'un jour nouveau notre connaissance d'une large part de l'enseignement philosophique au XIII^{e} siècle.

Claude LAFLEUR

Plan détaillé du « *Guide de l'étudiant parisien* » (vers 1240)
ms. Barcelona, Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 109, fol. 134ra-158va

I. Introductio (fol. 134ra; §§ 1-2)[2]
II. Diffinitio philosophie (fol. 134ra; § 3)
III. Diuisio philosophie (2 qq.; fol. 134ra; §§ 4-8):
1. Philosophia naturalis (fol. 134ra-135va; §§ 9-72):
a) Methaphisica (fol. 134ra-rb; §§ 9-13):
– Libri huius scientie: *Vetus methaphisica, Methaphisica noua, De causis*
– Subiectum methaphisice (1 q.)
b) Mathematica (fol. 134rb-135rb; §§ 14-58):
– Subiectum mathematice (3 qq.)
– Diuisio mathematice:
*astronomia: Tolomeus + *Almagesta* et astrologia: Martianus <*De nuptiis*> (2 qq.)
*geometria: Euclides, <*Elementa*> (9 qq.)
*arismetica: auctor Nichomacus + translator Boetius, <*De inst. arith.*> (7 qq.)
*musica: Boetius, <*De inst. mus.*> (6 qq.)
c) Phisica siue scientia inferior naturalis (fol. 135rb-va; §§ 59-72):
– Subiectum phisice
– Diuisio phisice:
*corpus mobile uniuersaliter consideratum: Aristotiles, liber *Phisicorum* (1 q.)
*corpus mobile in particulari:
– ingenerabile et incorruptibile: <Aristotiles>, *De celo et mundo* (1 q.)
– generabile et corruptibile:
#simplex: <Aristotiles>, *De generatione et corruptione* (1 q.)
#compositum: <Aristotiles>, liber *Metheorum*
#animatum: 1. anima uegetabili: <Ps. Aristotiles>, *De plantis*;
2. anima sensibili: <Aristotiles>, *De animalibus*;
3. anima rationali: *De anima* et libri subalternati (*De morte et uita, De sompno et uigilia, De sensu et sensato, De memoria et reminiscentia*) + *De motu cordis* « hunc librum non fecit Aristotiles »
2. Philosophia moralis (fol. 135va-137rb; §§ 73-133):
a) Subiectum et diuisio:
– Vita anime in Deo = theologia tradita solum a Spiritu Sancto
– Vita anime in bono aliorum:
*in familia = ypotica (! *lege* yconomica): Tullius, *De uera iustitia* uel *De officiis*

2. Les numéros de paragraphes entre parenthèses renvoient à notre édition provisoire: Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, ms. Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I).

*in ciuitate = politica tradita in legibus et decretis
– Vita anime in se ipsa = monostica: <Aristotiles> liber *Ethicorum*

b) Scientia libri *Ethicorum* (= *Noua ethica* [unus liber] + *Vetus ethica* [3 libri partiales]):
– Diuisio libri *Ethicorum*
– Questiones libri *Ethicorum*: (13 qq. primi libri, 13 qq. secundi, 5 qq. tertii, 4 qq. quarti)

c) *Timeus* Platonis (5 qq.) et Boetii *De consolatione* (2 qq.)

3. Philosophia rationalis (diuisio cum 5 qq.; fol. 137rb-va; §§ 134-144) [fol. 137rb-158va; §§ 134-1275]:

a) Rethorica (fol. 137va-vb; §§ 145-153):
– Subiectum rethorice
– Liber huius scientie: Tullius in *Rethoricis* (+ diuisio secundi libri = *Rhetorica ad Herennium*)
– Notabilia
– 6 qq.

b) Gramatica (fol. 137vb-143vb; §§ 154-502):
– Subiectum et diuisio gramatice (3 qq.; fol. 137vb-138ra; §§ 154-162)
– Subdiuisio gramatice (fol. 138ra-rb; §§ 163-167):
*3 partes principales: – orthografia, Priscianus, Ia pars *Maioris uoluminis* (= *Inst. gram.* I-II, 13)
– ethimologia, Priscianus, IIa pars *Maioris uoluminis* (= *Inst. gram.* II, 14-XVI)
– dyasinthetica, Priscianus, *Minus uolumen* (= *Inst. gram.* XVII-XVIII)
*2 partes de bene esse: – prosodia, Priscianus, *De accentu*
– scientia de uiciis et figuris, Donatus, *Barbarismus*
– Questiones de libris gramatice (fol. 138rb-143vb; §§ 168-502):
* 16 qq. Iae partis *Maioris uoluminis*
* 127 qq. IIae partis *Maioris uoluminis* (5 qq. generales, 28 qq. de nomine, 23 qq. de uerbo, 24 qq. de participio, 15 qq. de pronomine, 2 qq. de partibus indeclinabilibus, 13 qq. de prepositione, 8 qq. de aduerbio, 5 qq. de interectione, 4 qq. de coniunctione)
* 38 qq. *Minoris uoluminis* (23 qq. primi libri, 15 qq. secundi)
* 3 qq. Prisciani *De accentu*
* 5 qq. <*Barbarismi*>

c) Logica (fol. 143vb-158va; §§ 503-1275):
– Introductio (fol. 143vb-144rb; §§ 503-514):
* subiectum logices (3 qq.; fol. 143vb-144ra; §§ 503-509)
* diuisio logices (fol. 144ra-rb; §§ 510-514)

<DE ESSE LOGICES>

– De libro *Predicamentorum* (fol. 144rb-145vb; §§ 515-591):
* subiectum (3 + 4 qq.; fol. 144rb-va; §§ 515-527)
* diuisio libri *Predicamentorum* (4 qq.; fol. 144va-vb; §§ 528-532)
* questiones libri *Predicamentorum* (40 qq. *in uniuerso*):
– 8 qq. de antepredicamentis (fol. 144vb; §§ 533-541)

– 4 qq. de predicamentis in communi (fol. 144vb-145ra; §§542-549)
– 4 qq. de substantia (fol. 145ra; §550-553)
– 6 qq. quantitatis (fol. 145ra-rb; §§554-564)
– 5 qq. relationis (fol. 145rb; §§565-574)
– 5 qq. qualitatis (fol. 145rb-va; §§575-581)
– 8 qq. de postpredicamentis (fol. 145va-vb; §§582-591)
– Liber *Peryarmenias* (fol. 145vb-146va; §§592-649):
* 1 q. subiectum et diuisio (fol. 145vb; §§592-596)
* questiones libri *Peryarmenias* (*nunc* 32 qq. *in uniuerso, sed olim* 82 qq.):
– 22 qq. primi libri (fol. 145vb-146rb; §§597-630)
– 10 qq. secundi libri (fol. 146rb-va; §§631-649)
– De libro *Priorum* (fol. 146va-148ra; §§650-742):
* subiectum (2 qq.; fol. 146va; §§650-654)
* diuisio libri *Priorum* (11 qq. *in uniuerso*):
– diuisio prohemii (1 q.; fol. 146va-vb; §§655-656)
– diuisio primi libri (9 qq.; fol. 146vb-147rb; §§657-680)
– diuisio secundi libri (1 q.; fol. 147rb; §§681-687)
* questiones libri *Priorum* (*nunc* 36 qq. *in uniuerso, sed olim* 63 qq.):
– 23 qq. primi libri (fol. 147rb-vb; §§688-723)
– 13 qq. secundi libri (fol. 147vb-148ra; §§724-742)
– De libro *Posteriorum* (fol. 148ra-150va; §§743-853):
* subiectum (1 q.; fol. 148ra; §§743-744)
* diuisio libri *Posteriorum* (7 qq. *in uniuerso*):
– conspectus diuisionis (1 q.; fol. 148ra-rb; §§745-747)
– diuisio primi libri (6 qq.; fol. 148rb-149ra; §§748-776)
– diuisio secundi libri (fol. 149ra; §§777-781)
* questiones libri *Posteriorum* (54 qq. *in uniuerso*):
– 41 qq. primi libri (fol. 149ra-150rb; §§782-840)
– 13 qq. secundi libri (fol. 150rb-va; §§841-853)
– De libro *Topicorum* (fol. 150va-154ra; §§854-1021):
* subiectum (1 q.; fol. 150va; §§854-855)
* diuisio libri *Topicorum* (8 qq. *in uniuerso*):
– conspectus diuisionis (fol. 150va; §§856-860)
– diuisio primi libri (3 qq.; fol. 150va-151ra; §§861-868)
– diuisio secundi libri (1 q.; fol. 151ra; §§869-872)
– diuisio tertii libri (2 qq.; fol. 151ra; §§873-876)
– diuisio quarti libri (fol. 151ra-rb; §877)
– diuisio quinti libri (2 qq.; fol. 151rb; §§878-880)
– diuisio sexti libri (fol. 151rb; §§881-882)
– diuisio septimi libri (fol. 151rb; §883)
– diuisio octaui libri (fol. 151rb-va; §§884-888)
* questiones libri *Topicorum* (95 qq. *in uniuerso*):
– 42 qq. primi libri (fol. 151va-152vb; §§889-950)
– 5 qq. secundi libri (fol. 152vb; §§951-959)
– 6 qq. tertii libri (fol. 152vb-153ra; §§960-965)
– 5 qq. quarti libri (fol. 153ra; §§966-970)
– 7 qq. quinti libri (fol. 153ra-rb; §§971-981)

- 10 qq. sexti et septimi libri (fol. 153rb-va; §§ 982-995)
- 20 qq. octaui libri (fol. 153va-154ra; §§ 996-1021): *sed deest finis huius partis*

– De libro *Elenchorum* (fol. 154ra-156va; §§ 1022-1159):
* subiectum (1 q.; fol. 154ra; §§ 1022-1023)
* diuisio libri *Elenchorum* (5 qq. *in uniuerso*):
  - conspectus diuisionis (3 qq.; fol. 154ra; §§ 1024-1030)
  - diuisio primi libri (1 q.; fol. 154ra-va; §§ 1031-1044)
  - diuisio secundi libri (1 q.; fol. 154va-vb; §§ 1045-1056)
* questiones libri *Elenchorum* (*nunc* 63 qq. *in uniuerso, sed olim* 75 qq.):
  - 46 qq. primi libri (fol. 154vb-156ra; §§ 1057-1136)
  - 17 qq. secundi libri (fol. 156ra-va; §§ 1137-1159)

<DE BENE ESSE LOGICES>

– De libro *Porphirii* (fol. 156va-157va; §§ 1160-1229):
* subiectum (3 qq.; fol. 156va; §§ 1160-1165)
* diuisio libri *Porphirii* (fol. 156va-vb; §§ 1166-1175)
* questiones libri *Porphirii* (fol. 156vb-157va; §§ 1176-1229): *nunc* 29 qq., *sed olim* 34 qq.

– De libro *Sex principiorum* (fol. 157va-158va; §§ 1230-1275):
* subiectum (fol. 157va-vb; §§ 1230-1232)
* diuisio libri *VI principiorum* (1 q.; fol. 157vb-158ra; §§ 1233-1245)
* questiones libri *VI principiorum* (fol. 158ra-va; §§ 1246-1275): 21 qq., *sed hic ex abrupto interrumpitur textus in cod. Ripoll 109*

PARTIE I

ACTES DU COLLOQUE

PROLOGUE

Une introduction à l'étude de la philosophie : *Ut ait Tullius*

Gilbert Dahan

Si vers la fin de son cycle d'études l'étudiant du XIII^e^ siècle se sert sans doute d'un aide-mémoire semblable au «*Guide*» qui fait l'objet de ce volume, au début il écoute son maître exposer une introduction à l'étude de la philosophie, dont nous pouvons avoir une idée d'après le texte que nous allons présenter et d'après plusieurs des opuscules publiés par Claude Lafleur[1]. Des échos de la leçon inaugurale du maître ès arts se retrouvent jusque dans le «*Guide de l'étudiant*»: en effet, le début en reprend plusieurs éléments. Nous donnerons ici le texte de l'un de ces cours introductifs[2] (selon l'usage, il sera désigné par son incipit, *Ut ait Tullius*); cette édition sera précédée d'une analyse qui portera sur le genre littéraire et la fonction de ce texte, sur ses sources et ses relations avec les textes similaires; nous proposerons une brève étude doctrinale qui permettra de mieux le situer, puis nous nous interrogerons sur l'apport qu'il peut fournir à une meilleure compréhension du *Compendium*.

1. Genre littéraire et fonction

Nous possédons un certain nombre d'introductions à la philosophie. Plusieurs d'entre elles datent du XII^e^ siècle et se présentent essentiellement comme des divisions du savoir – qu'il s'agisse de textes relativement brefs comme ceux que présentait Martin Grabmann dans son histoire de la pensée pré-scolastique[3] ou d'ouvrages plus complexes comme le *Didascalicon* de Hugues de Saint-Victor ou le *De divisione philosophiae* de

1. Cl. Lafleur, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e^ siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
2. Ms. Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1374, fol. 11va-12vb. On lira plus loin sa description.
3. M. Grabmann, *Die Geschichte der scholastischen Methode*, Freiburg i.B., Herder, 1911, t. II, pp. 29-54.

Dominique Gundisalvi[4]. Ce dernier auteur, intégrant nombre de données issues de la pensée arabe, témoigne du renouvellement des sources de la culture de l'Occident chrétien; du reste, plusieurs textes similaires sont traduits de l'arabe (comme le *De ortu scientiarum* attribué à Al-Fârâbî[5] ou le *De scientiis* du même Dominique Gundisalvi, qui n'est qu'une adaptation d'un ouvrage d'Al-Fârâbî[6]). L'objet de ces ouvrages est ou bien de proposer une réflexion d'ordre épistémologique sur des organisations possibles du savoir ou bien de présenter d'une manière condensée les connaissances disponibles[7]. S'enrichissant encore des sources nouvellement mises à la disposition du monde latin, le genre fleurit au XIII[e] siècle, avec des œuvres importantes comme le *De ortu scientiarum* de Robert Kilwardby[8] ou, quelles que soient les différences de structure, la *Summa philosophiae* attribuée autrefois à Robert Grosseteste[9]. Cependant, la mise en place d'un enseignement universitaire va le renouveler considérablement et lui assigner une fonction quelque peu différente.

4. HUGONIS DE SANCTO VICTORE *Didascalicon. De studio legendi.* A Critical Text by Ch.H. BUTTIMER, Washington, The Catholic University Press, 1939 (Studies in Medieval and Renaissance Latin, X): voir également la traduction française de M. LEMOINE, *Hugues de Saint-Victor. L'Art de lire. Didascalicon*, Paris, Cerf, 1991 (Sagesses chrétiennes); DOMINICUS GUNDISSALINUS, *De diuisione philosophiae*, herausgegeben und philosophiegeschichtlich Untersucht, nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum ende der Scholastik, von L. BAUR, Münster, Aschendorff, 1903 (BGPM, IV, 2-3); voir aussi l'étude d'ensemble sur les introductions à la philosophie (Antiquité, Pensée arabe, Moyen Âge) dont L. Baur fait, comme indiqué dans le sous-titre, suivre son édition.
5. AL-FÂRÂBÎ, *De ortu scientiarum*; *Alfarabi. Über den Ursprung der Wissenschaften (De ortu scientiarum). Eine mittelalterliche Einleitungsschrift in die philosophischen Wissenschaften*, herausgegeben von C. BAEUMKER, Münster, Aschendorff, 1916 (BGPM, XIX, 3). AL-FÂRÂBÎ est l'auteur d'un *Traité sur le catalogue des sciences*, traduit par Gérard de Crémone sous le titre *De scientiis*, éd. (avec le texte arabe, la traduction espagnole et la traduction latine de G. Camerarius, publiée en 1638) A. GONZALEZ PALENCIA, *Alfarabi, Catálogo de las ciencias*, Madrid, Universidad de Madrid, 1932 (deuxième édition, 1953), pp. 117-176 (Publ. de la Fac. de filos. y letras, II).
6. DOMINGO GUNDISALVO, *De scientiis*, éd. M. ALONSO ALONSO, Madrid-Granada, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1954.
7. Voir notre présentation d'ensemble: G. DAHAN, *Les classifications du savoir aux XII[e] et XIII[e] siècles*, dans *L'enseignement philosophique* 40, 4 (1990), pp. 5-27. On trouvera des indications précieuses dans l'étude de C. MARMO, *Suspicio. A Key Word to the Significance of Aristotle's Rhetoric in XIIIth Century Scholasticism*, dans *CIMAGL* 60 (1990), pp. 145-198.
8. ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. A.G. JUDY, London: The British Academy/Toronto: The Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1976 (Auctores Britannici Medii Aevi, IV).
9. Pseudo-ROBERT GROSSETESTE, *Summa philosophiae*; *Die philosophischen Werke des Robert Grosseteste, Bischofs von Lincoln*, éd. L. BAUR, Münster i. W., Aschendorff, 1912 (BGPM, IX). On s'accorde à dater cette œuvre entre 1260 et 1270.

Il semblerait bien que vers le milieu du siècle l'introduction à la philosophie soit le sujet de la leçon inaugurale du maître ès arts[10]. Aucun statut universitaire ne fournit de précisions explicites sur cette leçon mais plusieurs indices convergents donnent quelque poids à une telle hypothèse, à commencer par notre texte *Ut ait Tullius*. En effet, celui-ci est en réalité une introduction à l'étude de l'*Isagoge* de Porphyre, texte inscrit statutairement au début de l'enseignement à la Faculté des arts de Paris[11]: or, l'*accessus* à l'œuvre présentée est réduit et l'introduction à la philosophie est le véritable objet du texte tel qu'il nous est parvenu. On connaît d'autres cas similaires, de commentaires de l'*Isagoge* notamment ou d'œuvres logiques d'Aristote, précédés d'une introduction à la philosophie[12]. D'autre part, un peu avant 1250, la structure de ce type de textes se stabilise et ressemble assez à celle d'une autre leçon universitaire, le *principium* du bachelier biblique (ou du maître en théologie), dont nous savons explicitement qu'il constitue une leçon introductive[13]: les *principia* bibliques comportent un éloge et une division de l'Écriture[14], qui rappellent deux

10. Voir Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 144-146; G. DAHAN, *La classificazione delle scienze e l'insegnamento universitario nel XIII secolo*, dans *Le Università dell'Europa. Le Scuole e i Maestri. Il Medioevo*, G.P. BRIZZI et J. VERGER (éd.), Milano, Amilcare Pizzi, 1994, pp. 19-43.
11. Cf. statut de la Faculté des arts, du 19 mars 1255, dans *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889, t. I, n° 246, p. 278 (dorénavant *CUP*).
12. On trouvera plusieurs exemples dans la liste d'œuvres manuscrites que donne Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 387-394. Au XIV^e^ siècle, la division de la philosophie est assez rapidement traitée dans les prologues et n'a plus cette fonction d'introduction générale; voir par exemple, le commentaire sur l'*Isagoge* de GRATIADEI AESCULANUS (attesté en 1341), ms. Paris, BnF, lat. 6436A, fol. 1ra-rb, ou celui de WALTER BURLEIGH, ms. Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1804, fol. 136ra-va.
13. Sur les *principia* bibliques, il n'existe quasiment pas de travaux; voir P. MANDONNET, *Chronologie des écrits scripturaires de saint Thomas d'Aquin. 3° Enseignement de la Bible «selon l'usage de Paris»*, dans *Revue thomiste* 34 (1929) pp. 489-519 (pp. 496-498), ainsi que notre mise au point: G. DAHAN, *Genres, Forms and Various Methods in Christian Exegesis in the Middle Ages*, dans *Hebrew Bible/Old Testament: the History of its Interpretation*, t. I, 2, *The Middle Ages*, M. SAEBO (éd.), Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht (sous presse). Quelques éléments dans l'étude récente de N. SPATZ, *A Newly Identified Text: The Inception Speech of Galdericus, First Cluniac Regent Master of Theology at the University of Paris*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 133-147.
14. Parmi les quelques *principia* publiés, on relèvera par exemple ceux de Jean de La Rochelle (F.M. DELORME, *Deux leçons d'ouverture de cours biblique données par Jean de la Rochelle*, dans *La France Franciscaine* 16 [1933], pp. 345-360), d'Albert le Grand (A. FRIES, *Principium Biblicum Alberti Magni*, dans *Studia Albertina. Festschrift Bernhard Geyer*, H. OSTLENDER [éd.], Münster, Aschendorff, 1952, pp. 128-147 [BGPM, Suppl. Band, IV]), de Thomas d'Aquin (*Opuscula omnia*, éd. P. MANDONNET, Paris, Lethielleux, 1927, t. IV, pp. 480-496) et de Pierre de Jean Olieu (dans plusieurs éditions anciennes des œuvres de saint Bonaventure).

des éléments fondamentaux des introductions à la philosophie de la seconde moitié du XIII[e] siècle.

Examinons la structure de ces introductions, en partant d'*Ut ait Tullius* qui nous semble présenter une forme en quelque sorte canonique. En dehors de sa partie finale (*accessus* à l'*Isagoge*), ce texte est composé des éléments suivants :

1. éloge de la philosophie (le terme utilisé est *sufficientia*) ;
2. pourquoi il faut la rechercher (*quare sit appetenda*) ;
3. définitions de la philosophie (sept définitions sont données) et de termes voisins (*doctrina*, *disciplina*, *ars*, *facultas*, *scientia*, *sapientia*, *prudentia*) ;
4. l'origine de la philosophie (*exitus eius inesse*) ;
5. ses « modes d'être » (*in potentia*, *in habitu*, *in actu*) ;
6. les obstacles correspondant à chacun de ces modes (*in potentia* : quatre obstacles ; *in habitu* : deux obstacles ; *in actu* : deux obstacles) ;
7. division de la philosophie.

On pourra comparer la structure d'*Ut ait Tullius* à celles de quelques textes de même nature. Le rapprochement le plus convaincant est celui que l'on peut faire avec un ouvrage plus tardif, la *Diuisio scientie* de Jean de Dacie[15] (dont on aura l'occasion de montrer les parallélismes nombreux avec *Ut ait Tullius*) : cette fois, il s'agit d'une introduction non pas à la logique mais à la grammaire ; on y retrouve les éléments 1, 2, 3, 4, 6 (qui expose aussi les « modes ») et 7[16]. D'autres œuvres contiennent plusieurs de ces éléments seulement, notamment l'éloge de la philosophie (ou de la science), les définitions, les divisions[17]. On observera que dans la plupart des textes l'exposé sur les sciences est développé, alors qu'il est particulièrement bref dans *Ut ait Tullius* ; je poserai l'hypothèse suivante : la brièveté de cet élément (notre élément 7) indiquerait que nous sommes en présence d'une leçon introductive véritable, alors qu'un exposé plus

15. JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie* ; *Johannis Daci Opera*, éd. A. OTTO, Copenhague, Gad, 1955, t. I, 1, pp. 3-44 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, I, 1).
16. Voici le plan que donne Jean de Dacie lui-même : « Ad cuius [scientiae] cognitionem sunt quinque notanda. Primum est quid sit scientia. Secundum est propter quid sit appetenda et querenda. Tertium quomodo fuit introducta in esse, ut habeamus modum adquirendi ipsam. Quartum qualiter impeditur aliquando in sui adquisitione et acquisita aboletur. Quintum est de eius partibus, que sint et quot sint, ut sciamus distinctionem et diuisionem scientiarum » (JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO, p. 4, l. 25 - p. 5, l. 3) ; le passage qui précède ce plan constitue l'éloge de la science.
17. Ainsi, parmi les textes publiés par Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions*, les *Accessus philosophorum* et la *Philosophica disciplina* comportent les éléments 2, 3 et 7 (les deux ont un exposé sur les arts du *quadrivium* et du *trivium*) ; la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, les éléments 1, 2, 3 et 7.

fourni serait la marque d'une œuvre plus spécifiquement consacrée à la classification du savoir; la comparaison avec d'autres introductions à la philosophie accompagnant des commentaires devrait vérifier cette hypothèse[18].

La structure des *principia* bibliques n'est pas vraiment identique; mais les éléments majeurs s'y retrouvent: l'éloge de l'Écriture (*commendatio Scripturae*) occupe une place importante, de même que sa division (*partitio Scripturae*); ces éléments correspondent exactement aux parties 1 et 7 de notre schéma; les éléments 2, 4, 5 et 6 apparaissent sporadiquement. D'autre part, on notera que le *principium* biblique est toujours construit à partir d'une citation scripturaire. Sans qu'elles génèrent semblablement l'exposé, on remarquera que les citations initiales des introductions à la philosophie leur donnent une orientation particulière: c'est bien le cas pour notre *Ut ait Tullius*, qui s'établit sur la distinction cicéronienne entre *sapientia* et *eloquentia* et qui met plusieurs fois à contribution Cicéron; c'est aussi le cas, par exemple, pour la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, qui débute avec une citation d'Algazel, qui donne le ton à l'exposé (du moins à sa première partie).

2. Sources et relations avec d'autres introductions

Notre texte est particulièrement remarquable par le nombre des citations dont il est tissé; on commencera par leur examen sommaire, tout en observant que cette étude ne saurait être dissociée de celle des relations d'*Ut ait Tullius* avec les autres introductions à la philosophie de la seconde moitié du XIII[e] siècle.

2.1. *Les citations*

Les introductions à la philosophie s'élaborent à partir d'un stock de citations d'usage courant si l'on peut dire, que l'on retrouve donc à travers plusieurs textes. Les maîtres semblent avoir puisé à des florilèges (comme les *Auctoritates Aristotelis* publiées par J. Hamesse[19]) ou s'être recopiés

18. Cependant, les prologues multiples au *Grecismus* d'Évrard de Béthune, dont Anne Grondeux prépare l'édition, incitent à la prudence: le plus récent contient un «exposé fourni» constituant une introduction à la philosophie, qui précède la division de la grammaire, sujet de l'ouvrage d'Évrard.
19. J. Hamesse, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1974 (Philosophes médiévaux, XVII). Du fait de la commodité de l'édition, nous aurons plusieurs fois recours à cette œuvre, mais on sait qu'elle est plus tardive, quelle que soit l'imprécision de la datation (J. Hamesse la situe entre 1267 et 1325).

les uns les autres. Examinons les citations utilisées par *Ut ait Tullius*, en nous attardant sur certaines d'entre elles. Comme on le verra, des attributions parfois fantaisistes, la mauvaise qualité de la copie et une certaine liberté dans la citation ne facilitent pas l'identification. Quelques traits généraux émergent cependant de cet ensemble.

On constate d'abord la présence de citations d'auteurs classiques : sont nommés Cicéron, Sénèque et Boèce ; on leur joindra les *Disticha Catonis*. Le nombre des références à *Tullius* est remarquable : il y en a sept (mais il n'est pas sûr que toutes soient d'origine cicéronienne). Cicéron est l'un des auteurs dont se réclament le plus les textes du XII^e^ siècle, qui retrouvent dans sa pensée des parallélismes avec nombre de thèmes de l'humanisme chrétien dont ils se font les défenseurs ; au XIII^e^ siècle, et particulièrement après 1250, la présence de Cicéron est plus ténue[20]. Ici, la citation initiale donne le ton ; en réalité, comme on le verra, tout ce début recopie une page de la *Philosophia mundi* de Guillaume de Conches. S'il n'est pas très étonnant de trouver utilisés le *De inuentione* ou le *De officiis*, les deux citations des *Paradoxa*, bien moins répandus au Moyen Âge, semblent indiquer ici aussi le recours à un florilège ou une utilisation de seconde main[21].

Sénèque est aussi un auteur fort prisé au XII^e^ et au XIII^e^ siècle, mais la phrase qui lui est attribuée n'est pas de lui[22]. Un autre auteur est cher aux penseurs du XII^e^ siècle, Boèce ; le Père Chenu parlait à juste titre d'une *aetas boetiana*[23] ; nous avons ici un renvoi explicite à la *Consola-*

20. Sur Cicéron au Moyen Âge, voir notamment les données nombreuses fournies par R.R. BOLGAR, *The Classical Heritage and its Beneficiaries*, Cambridge, University Press, 1954, nouvelle édition 1973 (cf. index *s.v°* Cicero). Exemple d'« humanisme cicéronien » : B. MUNK OLSEN, *L'humanisme de Jean de Salisbury, un cicéronien au XII^e^ siècle*, dans *Entretiens sur la renaissance du XII^e^ siècle*, M. DE GANDILLAC et É. JEAUNEAU (éd.), Paris-La Haye, Mouton, 1968, pp. 53-83 (Décades du Centre de Cerisy-la-Salle, n. s., IX).
21. ANONYME, *Ut ait Tullius*, §4 (éd. ci-après) : « Solus [...] sapientiam possidens diues est » ; il s'agit du titre du chapitre VI des *Paradoxa*, tout entier sur ce sujet. La formule « Solus sapiens dives est » est recensée par Walther (cf. H. WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi. Lateinische Sprichwörter und Sentenzen des Mittelalters in alphabetischer Anordnung*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1963-1967, n° 29997b [Carmina Medii Aevi Posterioris Latina]), qui n'en cite qu'une occurrence. Cette citation est suivie (ANONYME, *Ut ait Tullius*, §4) d'une autre phrase tirée du même ouvrage de Cicéron : « Sicut mundo stulto et inherti esse minime bene potest, sic non potest aliquatenus bonus et sapiens miser esse » ; cf. CICÉRON, *Paradoxa*, II, 19. R.R. BOLGAR (*The Classical Heritage*, p. 197) indique une utilisation des *Paradoxa* dans un ouvrage attribué à Alexandre Neckham.
22. ANONYME, *Ut ait Tullius*, §4 : « Unde Seneca : Omnis stultus <seruus est> et per oppositum omnis sapiens liber ». Il s'agit en réalité d'un passage d'une épître d'Ambroise ; voir, ci-après, l'annotation de l'édition, §4.
23. M.D. CHENU, *La théologie au douzième siècle*, deuxième édition, Paris, Vrin, 1966, pp. 142-158 (Études de philosophie médiévale, XLV). Sur la fortune de Boèce, on se

tion[24] pour un passage que l'on trouve utilisé également dans d'autres introductions à la philosophie[25].

On rangera encore parmi les textes classiques les *Disticha Catonis*, qui fournissent souvent des citations, tant au XII^e^ qu'au XIII^e^ siècle; tout écolier en connaissait par cœur bien des passages[26]. Cet ouvrage est désigné ici deux fois comme dû à un *poeta* qui n'est pas nommé. D'autre part, la doxographie sur Aristote empruntée à un *quidam versificator* est un court poème publié parmi les *Carmina varia* de Marbode dans la *Patrologie Latine*[27].

Venons-en aux auteurs chrétiens: Augustin est nommé trois fois mais ces trois citations posent des problèmes d'identification. La première (§ 2) renvoie à un *Liber de anima*: «[...] quod testatur Augustinus in libro suo de anima: Ad hoc, inquit, fuit creata anima ut summum bonum intelligeret, intelligendo diligeret et diligendo possideret, possidendo glorificaretur». Elle apparaît aussi, sous une forme légèrement différente, dans *Ut testatur Aristotiles* et chez Aubry de Reims; ces deux textes, qui parlent d'*Augustinus [in] libro suo de anima et spiritu*, sont en étroite dépendance; il ne s'agit pas du pseudo-augustinien *Liber de spiritu et anima* d'Alcher[28]; Claude Lafleur a su retrouver cette citation dans les *Sentences* de

reportera évidemment au grand livre de P. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité de Boèce*, Paris, Études augustiniennes, 1967.

24. ANONYME, *Ut ait Tullius*, §3: «[...] testante Boecio et dicente: Summumque tenet sed singula perdit»; cf. BOÈCE, *Consol.*, I, m. VII, 26.

25. ARNOUL DE PROVENCE (*Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 302, l. 68-73) cite cinq vers du même mètre. La même citation de Boèce apparaît par exemple dans un commentaire de l'*Ethica vetus* daté par O. LOTTIN de 1230-1240 (ms. Paris, BnF, lat. 3804A); voir O. LOTTIN, *Psychologie et morale à la Faculté des arts de Paris aux approches de 1250*, dans le t. I de son ouvrage *Psychologie et morale aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*, Louvain: Abbaye du Mont César/Gembloux: Duculot, 1942, pp. 505-534 (texte p. 513: «Intellectus agens habet cognitionem rerum in summa; unde dicit Boetius: summam retinet, singula perdit»); et les études de R.A. Gauthier citées par LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 301, *app. fontium*, l. 65-75.

26. L'édition M. BOAS et H.J. BOTSCHUYVER, *Disticha Catonis*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1952, constitue aussi une étude approfondie de ce texte et de ses sources.

27. ANONYME, *Ut ait Tullius*, §8: «Unde quidam versificator dicit: Summus Aristotiles trutinando cacumina rerum / In duo diuisit quidquid in orbe fuit»: MARBODI, Redonensis episcopi, *Carmina varia*, 56, *De Aristotele*, PL 171, col. 1684D-1685A (cf. WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi*, n° 30682).

28. Où l'on trouve deux passages contenant des idées similaires: voir ALCHER DE CLAIRVAUX, *Liber de spiritu et anima*, chap. 32, *in fine*: «Removet se [anima] ab his sensibus [...] meditatione atque contemplatione ad Deum ascendit [...]. Illam namque divina illuminat revelatio, ut veritatem cognoscat: istam vero divina inspiratio inflammat, ut eam diligat» (PL 40, col. 802); et chap. 45: «Amor est delectatio cordis alicuius ad aliquid propter aliquid, per desiderium currens atque per gaudium requiescens, per desiderium in appetendo et per gaudium in perfruendo» (PL 40, col. 813).

Pierre Lombard[29]. On observe dans notre *Ut ait Tullius* une modification, qui ne figure pas dans les autres introductions utilisant la même citation: au *frueretur*, si spécifiquement chrétien, voire augustinien, est substitué un *glorificaretur*, qui me paraît plus proche de la pensée arabe. Ce gauchissement inciterait à rechercher du côté de celle-ci la source de la deuxième citation attribuée à *Augustinus in libro de differentia spiritus et anime*, à la formulation quelque peu étrange et qui ne figure pas non plus chez Alcher: «Ad hoc, inquit, est anima unita corpori, ut mundificetur et sanctificetur et ut eternitatis gloriam consequatur» (§3). Je ne l'ai pas davantage trouvée dans le *Liber de differentia spiritus et animae* de Costa ben Luca, traduit par Jean d'Espagne[30], qui est inscrit au programme de la Faculté des arts de Paris dans le statut de 1255[31]. La troisième citation attribue à *Augustus in libro de mortalitate* une définition de la philosophie («Philosophia est vitam mundam et incontaminatam habere et in cognitione verorum non errare», §8); elle semble encore absente chez saint Augustin, y compris dans son *De immortalitate animae* auquel fait penser le titre donné par notre manuscrit[32].

Parmi les sources chrétiennes plus tardives, Guillaume de Conches me paraît particulièrement significatif: l'auteur d'*Ut ait Tullius* recopie le début de sa *Philosophia mundi*; mais l'erreur du copiste, qui l'appelle deux fois *Galienus* (en précisant la première fois *de Cunchis*), montre qu'à la fin du XIII[e] siècle l'un des plus importants commentateurs médié-

29. PIERRE LOMBARD, *Sent.*, II, d. 1, c. 4; *Magistri Petri Lombardi, Parisiensis episcopi, Sententiae in IV libris distinctae*, t. I, 2 (Liber I et II), Grottaferrata (Romae), Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras Aquas, 1971, p. 332, l. 10-14 (Spicilegium Bonaventurianum, IV): «Et quia non valet eius beatitudinis particeps existere aliquis nisi per intelligentiam, quae quanto magis intelligitur, tanto plenius habetur, fecit Deus rationalem creaturam, quae summum bonum intelligeret, et intelligendo amaret, et amando possideret, et possidendo frueretur». Les éditeurs de Quaracchi signalent un texte parallèle dans la *Summa sententiarum* II, 1 (PL 176, col. 79C). Voir Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *L'introduction à la philosophie Ut testatur Aristotiles (vers 1265-1270)*, dans *Laval théologique et philosophique* 48, 1 (1992) pp. 81-107 (voir p. 97, §3, avec la n. 7), qui fournit la référence à la *Philosophia* d'Aubry de Reims, publiée par R.A. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands*, dans *RSPT* 68 (1984), pp. 3-49 (éd. de la *Philosophia Magistri Aubrici Remensis*, pp. 29-48; voir p. 30 pour la citation attribuée à Augustin).

30. COSTA BEN LUCA, *De differentia animae et spiritus*; *Excerpta e libro Alfredi Anglici De motu cordis. Item Costa-Ben-Lucae De differentia animae et spiritus liber translatus a Iohanne Hispalensi. Als Beiträge zur Geschichte der Anthropologie und Psychologie des Mittelalters* von C.S. BARACH, Innsbruck, Verlag der Wagner'schen Universitäts-Buchhandlung, 1878, pp. 120-138 (Bibliotheca Philosophorum Mediae Aetatis, II).

31. *CUP*, t. I, n° 246, p. 278.

32. Pour ces citations prétendument augustiniennes, nous avons utilisé la concordance du CETEDOC, *Thesaurus Augustinianus*, Turnhout, Brepols, 1989.

vaux du *Timée* est oublié, alors que l'auteur de notre introduction puisait encore son inspiration dans l'une de ses œuvres[33]. Décidément mal renseigné sur les auteurs du XII^e^ siècle, le copiste commet une autre bévue en parlant d'*Anselmus in libro de plan<c>tu nature*; on aura reconnu le titre d'un ouvrage célèbre d'Alain de Lille; malheureusement, je n'y ai pas retrouvé le bel éloge de la philosophie mis sous son nom[34].

Ce sont cependant les philosophes proprement dits qui fournissent la majorité des citations. Platon est mis trois fois à contribution. Dans deux cas (§§ 4 et 17), il s'agit de citations littérales du *Timée*, dans la traduction de Calcidius. La première des trois occurrences n'est pas un emprunt direct mais expose un thème platonicien (§ 3): «Est autem mundus altior, ut innuit Plato in Thimeo, mundus archetipus in diuina mente latitans, ad cuius similitudinem mundus iste sensibilis fabricetur»[35].

Jusqu'à présent il s'agissait d'un fonds relativement traditionnel et commun avec les auteurs du XII^e^ siècle. Mais l'auteur d'*Ut ait Tullius* a assimilé les découvertes de son temps: comme nombre de ses confrères, il cite des auteurs arabes et Aristote. Cependant, les auteurs arabes nous orientent encore vers le climat du XII^e^ siècle ou du début du XIII^e^: Al-Fârâbî (nommé une fois), Al-Ghazâlî (trois fois), Avicenne (deux fois), le juif Isaac Israéli (trois fois) et l'auteur (également juif) du *Fons vitae* (deux fois) appartiennent au *corpus* des premiers textes arabes mis à la disposition de l'Occident latin au XII^e^ siècle et utilisés assez rapidement – ils sont en tous cas assez connus au début du XIII^e^ siècle. Nous en reparlerons en esquissant une étude doctrinale de ce texte. Je noterai ici simplement que plusieurs de ces citations posent problème et que les attributions fournies par l'auteur de notre texte sont loin d'être fiables. Commençons par le plus simple. L'une des deux citations du *Fons vitae* d'Avicébron (ou Salomon ibn Gabirol), si elle est quasiment littérale, nous montre cependant le type de modification que l'auteur d'*Ut ait Tullius* (ou le copiste?) fait subir à ses *auctoritates*:

33. GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia mundi*, I, prol., §§ 1-2; *Wilhelm von Conches Philosophia*, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von G. MAURACH, Pretoria, University of South Africa, 1980, p. 17.
34. Voir l'annotation du texte ci-après, au § 7.
35. Cf. PLATON, *Timée*, 28c-29a; *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, in societatem operis coniuncto P.J. JENSEN, edidit J.H. WASZINK, Londres: Warburg Institute/Leyde: Brill, 1962, p. 21 (Plato Latinus, IV); *Timée*, 38c, *Ibid.*, p. 30. Voir également la notice *Ydea* de l'*Elementarium* de PAPIAS: «[...] Nam illas ydeas in mente divina aut in archetypo mundo semper esse dixerunt» (G. DAHAN, *Éléments philosophiques dans l'Elementarium de Papias*, dans *From Athens to Chartres. Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in Honour of Edouard Jeauneau*, H.J. WESTRA (éd.), Leiden, Brill, 1992, p. 229 [Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXV]).

Fons vitae, I, 1	*Ut ait Tullius*, § 4
« Et omnino scientia et operatio liberant animam a captiuitate naturae et purgant eam a suis tenebris et obscuritate[36] ».	« Unde auctor libri Fontis vite: Animam a capite nature scientia liberat et a tenebris ignorantie purgat ».

La seconde citation d'Avicébron se retrouve aussi chez Aubry de Reims et dans *Ut testatur Aristotiles*; mais dans les trois cas, il y a « conflation » avec un texte d'Algazel[37]; dans *Ut ait Tullius*, elle subit beaucoup d'accidents; le manuscrit la donne sous cette forme:

> « Cui consonat auctor libri Fontis uite dicens quod *fons* tocius generacionis hominis est ut ad *modum* altiorem ascendat et ad *solium* prescientiarum valeat devenire » (§ 2).

Aubry de Reims se montre plus fidèle:

> « Nam in libro Fontis uite scribitur quod *finis* tocius generationis est et nature ut ascendat ad mundum altiorem et seculum prescientiarum »[38].

Il semble que l'on ait extrait assez tôt une phrase du début du *Fons vitae* (qui est rédigée sous une forme dialoguée, rappelons-le) et qu'on lui ait accolé une expression venue d'Algazel, créant ainsi une sorte d'adage. En tous cas, le recours à Avicébron me paraît assez remarquable: celui-ci fait partie du groupe d'auteurs arabes traduits au XII^e^ siècle et qui, pénétrant les premiers dans le monde chrétien, procurent des thèmes diversement assimilés par une pensée plutôt augustinienne (si l'on prend cette désignation en un sens très large)[39].

Les citations d'Isaac Israéli posent divers problèmes. L'une d'elles est repérable dans ses *Definitiones*; il s'agit d'une définition de *doctrina*: mais chez Isaac, il s'agissait de *scientia vera* et l'emprunt est loin d'être littéral:

36. AVICÉBRON, *Fons vitae*, I, 2; *Avencebrolis (Ibn Gebirol) Fons vitae ex arabico in latinum translatus ab Iohanne Hispano et Dominico Gundissalino*, éd. Cl. BAEUMKER, Münster, Aschendorff, 1892, p. 5, l. 2-3 (BGPM, I, 2).
37. AVICÉBRON, *Fons vitae*, I, 2, éd. BAEUMKER, p. 4; cf. ALGAZEL, *Metaphysica*, II, tract. 5, c. 10; *Algazel's Metaphysics. A Mediaeval translation*, éd. J.T. MUCKLE, Toronto, Institute of Mediaeval Studies, 1933, p. 196, l. 4 (St. Michael's Mediaeval Studies) [voir ci-après, n. 13 de l'édition].
38. AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. GAUTHIER, p. 30, l. 28-30 (cf. aussi p. 32, l. 75-78). Pour *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 96, § 2: « Et illud innuitur libro Fontis uite, ubi dicitur quod finis totius generationis et nature est ut ascendat ad mundum altiorem et ad seculum prescientiarum – quod sapientia Altissimi nominatur ».
39. Sur la présence d'Avicébron dans la pensée du XIII^e^ siècle, voir G. DAHAN, *L'incontro con la filosofia ebraica*, dans *Il Medioevo*, P. ROSSI et C.A. VIANO (éd.), Roma-Bari, Editori Laterza, 1994, pp. 201-208 (Storia della Filosofia, II).

Isaac	*Ut ait Tullius* § 7
Scientia vera est cognitio veri quam verificat ratiocinatio et demonstratio firmat[40].	Doctrina sic diffinitur ab Ysaac: Doctrina est certa rei cognitio que rationibus fulcitur et demonstrationibus approbatur.

Un autre passage des *Definitiones* concerne l'union de l'âme et du corps[41]; il est également utilisé par *Ut testatur Aristotiles*[42]. En revanche, je n'ai pas pu retrouver la définition de la *prudentia* («Prudentia est nobilis habitus quiescens in anima cum affectu», § 7), attribuée à Isaac mais absente de ses *Definitiones*[43].

C'est dire que l'identification des citations d'auteurs dont le *corpus* des œuvres est plus vaste sera particulièrement malaisée. Al-Fârâbî, Al-Ghazâlî (Algazel) et Avicenne sont utilisés de seconde ou troisième main, d'où un écart parfois considérable entre le texte originel (dans sa traduction latine, s'entend) et la forme qu'il reçoit dans *Ut ait Tullius*. En fait, le texte mis sous le nom d'Al-Fârâbî («Hanc autem diuisionem innuit Alpharabius in libro *De ortu scientiarum*, ubi dicit quod omnis doctrina aut est de rebus aut est de signis», § 16) ne figure ni dans le *De ortu scientiarum* qui lui est attribué[44] ni dans son opuscule *De scientiis*, traduit par Gérard de Crémone[45]; il s'agit d'une division de la science spéculative en *scientia de signis* et *scientia de rebus*, qui nous rappelle évidemment bien davantage saint Augustin[46] et le début des *Sentences* de Pierre Lom-

40. ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, éd. J.T. MUCKLE, dans *AHDLMA* 11 (1937-1938) pp. 299-340 (p. 321, l. 5-6).
41. ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, éd. MUCKLE, p. 304, l. 14-18: «Causa vero finalis spiritualis est sicut connexio animae cum corpore ut homini appareant veritates rerum sapiencialium, ut discernat inter bonum et malum, et laudabilia et illaudabilia, et faciat quod expedit veritati ex iusticia et rectitudine et sanctificacione creatoris [...]». Cf. ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 3.
42. ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 97, § 4.
43. L'ouvrage d'A. ALTMANN et S.M. STERN, *Isaac Israeli. A Neoplatonic Philosopher of the Early Tenth Century*, Oxford, University Press, 1958 [Scripta Judaica, I], accompagne la traduction des œuvres philosophiques d'Isaac Israéli d'un riche commentaire, concernant notamment les sources anciennes et arabes. Sur l'utilisation d'Isaac Israéli dans la pensée chrétienne, voir notre étude citée, *L'incontro con la filosofia ebraica*, pp. 198-201.
44. AL-FÂRÂBÎ, *De ortu scientiarum*, éd. BAEUMKER.
45. AL-FÂRÂBÎ, *De scientiis*, éd. GONZALEZ PALENCIA. Cette division n'apparaît pas davantage dans l'opuscule intitulé *Flos alpharabii*; cf. M. CRUZ HERNANDEZ, *El Fontes quaestionum ('Uyûn al-masâ'il) de Abû Nasr al-Fârâbî*, dans *AHDLMA* 18 (1950-1951) pp. 303-323 (texte latin, pp. 316-318).
46. AUGUSTIN, *De doctrina christiana* I, II, 2; dans *Sancti Aurelii Augustini De doctrina christiana, De vera religione*, éd. J. MARTIN, Turnholti, 1962, pp. 1-167 (p. 7, l. 22) (CCSL, XXXII): «Omnis doctrina uel rerum est uel signorum».

bard[47]. De même, l'une des citations données sous le nom d'Algazel reprend une définition bien connue de la philosophie, présente notamment chez Isidore de Séville («Philosophia est diuinarum humanarumque rerum cognitio»)[48]; il est vrai qu'elle se trouve également chez Dominique Gundisalvi, dans un environnement «arabe»[49]; les deux autres citations attribuées à Algazel, de même que celles mises sous le nom d'Avicenne, se situent nettement dans un contexte doctrinal issu de la pensée arabe; je me permets de renvoyer à l'analyse doctrinale et aux notes sur le texte; on constatera le rôle vraisemblablement joué par Dominique Gundisalvi dans la transmission de ces données vers la Faculté des arts dans la première moitié du XIII^e siècle.

Il est remarquable qu'Averroès ne soit jamais mentionné. Le *Commentator* de l'*Éthique à Nicomaque* dont il est question est évidemment Eustrate de Nicée, dont la traduction de Robert Grosseteste est assez répandue[50]; le même passage est cité dans plusieurs autres introductions à la philosophie[51]. On discutera plus loin de l'absence d'Averroès, significative tant pour la datation de l'opuscule que pour son étude doctrinale.

47. PIERRE LOMBARD, *Sent.*, I, d. 1, c. 1 (utilisant Augustin), éd. de Quaracchi, p. 55.
48. ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae*, II, 24, 9. Elle apparaît dans l'*Elementarium* de Papias et dans de nombreuses introductions à la philosophie.
49. DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, prologue, p. 7.
50. EUSTRATE, *Commentarium in Eth. Nic.*; pour le texte grec, cf. *Eustratii et Michaelis et Anonyma in Ethica Nicomachea Commentaria*, éd. G. HEYLBUT, Berlin, Reimer, 1892 (Commentaria in Aristotelem Graeca, XX); pour une édition partielle (le livre I seulement) de la traduction latine par Robert Grosseteste, cf. *The Greek Commentaries on the Nicomachean Ethics of Aristotle in the Latin Translation of Robert Grosseteste, Bishop of Lincoln († 1253): Eustratrius on Book I and The Anonymous Scholia on Books II, III, and IV*, éd. H.P.F. MERCKEN, Leiden, Brill, 1973, t. I (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, VI, 1). Sur l'influence de ce texte, voir A. PELZER, *Études d'histoire littéraire sur la scolastique médiévale*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1964, pp. 120-187 («Les versions latines des ouvrages de morale conservés sous le nom d'Aristote en usage au XIII^e siècle») et pp. 272-335 («Le cours inédit d'Albert le Grand sur la Morale à Nicomaque [...]»), passim (Philosophes médiévaux, VIII). Voir aussi R.A. GAUTHIER et J.Y. JOLIF, *L'Éthique à Nicomaque*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1958, t. I, pp. 68*-70* (Aristote, traductions et études).
51. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, pp. 302-303, où se trouvent cités en note Henri [= Hervé] le Breton, Olivier le Breton (éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §8), *Ut testatur Aristotiles* (depuis lors publié par le même LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, pp. 100-101, §11). Le texte d'Hervé le Breton et celui d'*Ut testatur* sont plus proches de notre texte – pour l'étude et l'édition de ce que l'on prenait pour la *Philosophia* d'Henri le Breton, mais qui s'avère être en réalité un amalgame de quatre fragments (Texte A = Anonyme, *Dicit Aristotiles*; Texte B = Hervé le Breton, *Philosophia* [en fait, le prologue de son commentaire sur l'*Isagoge*]; Texte C = Anonyme, *Sicut recitat Auicenna*; Texte D = Anonyme, *Felix nimium*), dont le second est d'Hervé (et non pas d'Henri) le Breton, voir Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le*

Si une place est faite à Platon et à un certain platonisme, *Ut ait Tullius* ne mentionne pas moins de 22 fois Aristote[52] (dans ce nombre nous comptons aussi des renvois non identifiés au *Philosophus*[53]). Quelques citations proviennent des *libri logicales* (de la *logica nova*): *Seconds Analytiques*[54] et *Réfutations sophistiques*[55]. Les *libri naturales* cités appartiennent au *corpus vetustius*: *Physique*[56], *De anima*[57], *De sensu et sensato*[58], y compris les pseudépigraphes *De plantis* et *De causis*[59]. Dans l'ensemble, ces citations ne posent pas de problème particulier. L'utilisation de la *Métaphysique* (six occurrences)[60] et de l'*Éthique à Nicomaque*

Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie), dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 149-226 (étude); Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 359-442 (édition):
HERVÉ LE BRETON (plus précisément, Texte D = ANONYME, *Felix nimium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 402, § 8): «Nunc autem, sicut scribitur ab Eustrachio in Comento supra VII [VI] Ethicorum, humana natura propter lapsum primi hominis in peccatum duplicem contraxit indigentiam, unam a parte corporis, et hec est passibilitas, et aliam a parte anime, et hec est ignorantia seu ad malum pronitas».
ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 11: «Huius autem diuisionis apparet necessitas per Commentatorem supra librum Ethicorum, qui dicit quod propter lapsum primi hominis in peccatum genus humanum duplicem currit indigenciam, unam a parte corporis, que dicitur passibilitas a frigore et calore, aliam a parte anime, que dicitur ignorantia et ad malum promptitas».

52. On trouvera des éléments utiles dans le chapitre «Aristoteles Latinus» de B.G. DOD, dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: from the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism, 1100-1600*. Editors N. KRETZMANN, A. KENNY and J. PINBORG (Associate Editor E. STUMP), Cambridge, University Press, 1982, pp. 45-79, sans oublier l'ouvrage toujours suggestif de F. VAN STEENBERGHEN, *Aristotle in the West. The Origins of Latin Aristotelism*, Translated by L. JOHNSTON, Louvain, Nauwelaerts, 1970 (deuxième édition, première édition 1955).

53. L'un d'eux au moins ne correspond pas à une citation d'Aristote mais d'Avicenne: «Nam una virtus retrahit aliam, ut innuit Philosophus» (ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 12): cf. AVICENNE, *Liber de anima*, V, 2; *Liber de anima seu Sextus de naturalibus, IV-V*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction sur la doctrine psychologique d'Avicenne par G. VERBEKE, Louvain: Éditions orientalistes/Leiden: Brill, 1968 (Avicenna Latinus, I, 2), p. 104. La même citation apparaît chez AUBRY DE REIMS, éd. GAUTHIER, p. 31, l. 52-53, qui l'attribue bien à Avicenne: «[...] attendens illud Auicenne quod vna uirtus retrahit aliam ab operatione sua naturaliter et retardat»; R. A. Gauthier y voit un «adage classique», dont il indique quelques autres occurrences.

54. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 9 et n. 80.

55. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 2 et n. 7; § 5 et n. 47.

56. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 16 et n. 118, mais le renvoi à la *Physique* semble peu sûr.

57. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 3 et n. 22; § 10 et n. 82 et 88.

58. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 9 et n. 76.

59. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 4 et n. 37; § 8 et n. 72; § 3 et n. 18.

60. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 7 et n. 54; § 9 et n. 75, 76, 77; § 13 et n. 106; § 16 et n. 117.

(une seule occurrence)[61] peut-elle fournir des indications qui nous aideraient à dater notre introduction à la philosophie ? Malheureusement, dans presque tous les cas, il ne s'agit pas de citations littérales et, dans tous les cas, les livres de la *Métaphysique* utilisés sont disponibles avant 1230. Cependant, même s'il ne paraît pas possible de tirer des données datables, la présence relativement importante des *libri naturales* nous permettra de situer *Ut ait Tullius* dans son contexte doctrinal.

2.2. *Liens avec œuvres similaires*

Auparavant, nous tenterons d'examiner les liens possibles d'*Ut ait Tullius* avec les autres introductions à la philosophie du XIII^e^ siècle. D'une manière générale, on retrouve dans toutes ces œuvres des thèmes, voire des développements communs, mais il est impossible, sauf exception, d'établir d'une manière assurée des filiations ou de déterminer le sens des rapports. Une première constatation découle des observations qui précèdent : les introductions à la philosophie utilisent des matériaux communs, que chacune organise à sa manière. Mais y a-t-il des textes-sources utilisés par tous ? Il est probable que les auteurs de ces introductions – particulièrement ceux qui enseignent à la Faculté des arts et ont à faire un cours introductif devant des étudiants débutants – recourent à des florilèges dans lesquels ils puisent les citations utiles à leur propos ; une enquête serait à mener sur ce point mais je ne connais pas suffisamment la littérature des florilèges pour me prononcer plus nettement[62]. D'autre part, il est probable que circulent de maître à maître des textes d'introduction à la philosophie dont chacun s'inspire diversement ; parmi ces textes, il faut probablement compter un ouvrage comme le *De ortu scientiarum*, dont la tradition manuscrite indique une diffusion certaine (son éditeur, Albert G. Judy, connaissait vingt manuscrits)[63]. Peut-on en dire autant d'autres

61. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 13 et n. 107 (identification non assurée).
62. Voir M. GRABMANN, *Methoden und Hilfsmittel des Aristotelesstudiums im Mittelalter*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung* 1939, 5, München, Beck, 1939, pp. 156-188, « Flores und Auctoritates. Aristotelische Exzerptenliteratur » (repris dans *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Schöningh, 1979, t. II, pp. 1602-1634) ; voir aussi dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Louvain-la-Neuve, Publications de l'Institut d'études médiévales, 1982, les études de B. MUNK OLSEN, *Les florilèges d'auteurs classiques*, pp. 151-164 ; M.A. et R.H. ROUSE, *Florilegia of Patristic Texts*, pp. 165-180 ; J. HAMESSE, *Les florilèges philosophiques du XIII^e^ au XV^e^ siècle*, pp. 181-191 ; voir aussi J. HAMESSE, *Les florilèges médiévaux d'Aristote*, dans *Bulletin de philosophie médiévale* 7 (1965), pp. 52-76.
63. ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. JUDY.

textes? Claude Lafleur utilise sept manuscrits pour les *Accessus philosophorum* et trois pour la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, chiffres qui indiquent que ces textes circulent mais que leur diffusion est assez restreinte. Enfin, l'étude interne des textes révèle certains rapports.

On rapprochera ainsi *Ut ait Tullius* de deux textes en particulier, assez distants dans le temps: d'une part, les *Accessus philosophorum* publiés par Claude Lafleur et qu'il situe «dans les années 1230»[64]; d'autre part, la *Divisio scientie* de Jean de Dacie, qui date de 1280[65]. On retrouve dans les trois textes plusieurs éléments communs: des définitions de la philosophie, le système de classification des sciences, plusieurs citations. Mais je ne pense pas qu'il y ait filiation directe entre eux; il est vrai que le très mauvais état dans lequel *Ut ait Tullius* se trouve conservé (voir ci-après) interdit que l'on établisse des comparaisons textuelles très précises mais, même s'il faut sans doute supposer un modèle plus convenable qui aurait été dégradé par le copiste du manuscrit dont on dispose, il ne semble pas que son auteur se soit inspiré des *Accessus* ni que son texte ait servi de modèle à Jean de Dacie[66]. Nous effectuerons également quelques rapprochements avec la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence.

3. ÉTUDE DOCTRINALE ET SITUATION

Il ne sera pas question d'étudier ici tous les thèmes de cette *philosophia*: dans leur brièveté, ils sont surabondants, presque chaque phrase ou chaque citation renvoyant à un problème qui mériterait une longue discussion. En effet, l'auteur d'*Ut ait Tullius* a choisi d'évoquer brièvement de nombreux sujets, plutôt que d'exposer d'une manière plus détaillée un

64. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 129-132 (édition du texte, pp. 177-253); un assez long extrait avait été déjà publié par M. GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen und Aristoteleskommentare in Handschriften spanischer Bibliotheken*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-philologische und historische Klasse* 1928, 5, München, Oldenbourg, 1928, pp. 66-68 (repris dans *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Schöningh, 1979, t. I, pp. 448-450); le début (l'incipit est «Philosophica disciplina tribus de causis est appetenda») rappelle assez l'opuscule publié sous le titre de *Philosophica disciplina* par Cl. LAFLEUR (*Quatre introductions*, pp. 255-293), mais il s'agit d'un texte différent.

65. JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO.

66. Cl. LAFLEUR et J. CARRIER (dans leur étude d'*Ut testatur Aristotiles*, pp. 82-83 et pp. 96-103, de même que dans *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie [surtout, pp. 218-223] et Deuxième partie [pp. 398-408]) décèlent des rapports étroits entre *Ut ait Tullius*, *Ut testatur Aristotiles* et *Felix nimium*; cela ne me semble pas convaincant, malgré la présence de morceaux communs à ces textes; l'étude des citations me paraît montrer qu'*Ut ait Tullius*, antérieur à ces textes, n'a pu avoir d'influence sur eux.

nombre restreint de questions précises; c'est dire que ces thèmes étaient familiers, sinon à ses auditeurs (des débutants sans doute), du moins parmi ses collègues, maîtres de la Faculté des arts. Je m'en tiendrai à deux d'entre eux, les définitions de la philosophie et les classifications des sciences, puis j'esquisserai un examen des méthodes d'analyse utilisées dans cette introduction à la philosophie. Ces éléments ne nous permettront sans doute pas d'assigner une date précise à ce texte, mais ils nous aideront à le situer globalement dans son contexte doctrinal. Nous verrons s'y superposer les trois «couches doctrinales» qui nous sont déjà apparues à travers l'étude des citations: l'humanisme chrétien du XII^e siècle, la pensée arabe, la pensée scientifique du XIII^e siècle.

3.1. *Les définitions de la philosophie*

Comme dans la plupart des autres introductions à la philosophie, nous trouvons dans *Ut ait Tullius* plusieurs définitions de la philosophie et des termes connexes (on observera que pour l'auteur ces huit termes désignent tous d'une certaine manière la philosophie). En dehors de la définition étymologique, banale certes, mais dont la formulation particulière («dicitur a phylos quod est amor et sophos quod est sapientia») semble remonter à Dominique Gundisalvi[67], plusieurs autres portent davantage la marque de la pensée arabe (nous incluons dans cette expression les juifs Isaac Israéli et Avicébron). La plus remarquable est évidemment celle que notre texte attribue à Aristote («Philosophia est cognitio sui ipsius ab homine») et qui, malgré divers antécédents helléniques, provient en fait du néoplatonisme arabe et est diffusée par Isaac[68], comme le note par exemple Arnoul de Provence[69]. Bien que la formulation de cette définition soit très proche dans l'opuscule du philosophe juif («Philosophia est cognicio hominis sui ipsius», un autre manuscrit donnant: «cognicio sui ipsius ab homine»), il se pourrait que l'auteur d'*Ut ait Tullius* l'ait trouvée chez Dominique Gundisalvi[70]; en effet, dans son *De divisione philosophiae*

67. DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, prol., éd. BAUR, p. 8, l. 12-13. La même définition est donnée sous le nom de Sénèque par ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 306, l. 121 - p. 307, l. 122.
68. ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, éd. MUCKLE, p. 306, l. 1-2. Voir le commentaire d'ALTMANN et de STERN, *Isaac Israeli. A Neoplatonic Philosopher*, p. 27; selon eux, cette définition d'Isaac vient du philosophe arabe Al-Kindî et ne se trouve pas chez les Alexandrins.
69. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 310, l. 139.
70. DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, p. 7, l. 17: «Philosophia est integra cognicio hominis de se ipso».

elle est suivie d'un développement assez semblable à celui que donne notre opuscule:

Gundisalvi	*Ut ait Tullius* § 8
Cum autem homo cognoscit se ipsum integre, profecto cognoscit quicquid est. In homine enim sunt substancia et accidens. Sed substancia est duplex: scilicet spiritualis, sicut anima et intelligencia, et corporea, sicut corpus longum, latum et spissum.	Unde Agazel: Cognoscente te ipsum et cognosces omnia, quia in te quodammodo sunt omnia. Omne enim, secundum quod dicit Aristotiles, aut est substantia aut est accidens [...]. Omnis autem substantia aut est corporea aut incorporea. Iste autem substantie sunt in homine, ut corpus et anima.

On retrouve ici bien sûr le thème du γνῶθι σεαυτόν; s'il est familier à la pensée chrétienne, comme l'ont montré les travaux de Pierre Courcelle[71], c'est plutôt à la pensée arabe que l'emprunte (indirectement sans doute) *Ut ait Tullius*. En effet, la liaison du «connais-toi toi-même» avec le thème de l'homme microcosme, auquel se réfère notre *Philosophia* immédiatement après le passage cité, est caractéristique d'un courant qu'illustrent spécialement Al-Kindî et Isaac Israéli[72]. On aura observé le parallélisme de l'évolution des thèmes chez Gundisalvi et dans *Ut ait Tullius*: il est tout à fait vraisemblable que le traducteur de Tolède ait servi de relais. À la pensée arabe se rattache une autre définition de la philosophie, «Philosophia est cognitio universi esse, cuius cognitio in presenti vita summa nobilitas [...] est et causa felicitatis eterne»: elle est présente dans d'autres introductions à la philosophie, notamment dans *Ut testatur Aristotiles*, qui l'attribue encore à Isaac[73].

71. P. COURCELLE, *Connais-toi toi-même de Socrate à saint Bernard*, Paris, Études augustiniennes, 1974, t. I-III.
72. Voir la belle étude d'A. ALTMANN, *The Delphic Maxim in Medieval Islam and Judaism*, dans *Biblical and Other Studies*, A. ALTMANN (éd.), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1963, pp. 196-232 (Ph.S. Lown Institute of Advanced Judaic Studies. Studies and Texts, I). Le thème de l'homme-microcosme est, par lui-même, assez courant dans la pensée chrétienne; voir Ph. DELHAYE, *Le Microcosmus de Godefroy de Saint-Victor. Étude théologique*, Lille: Facultés catholiques/Gembloux: Duculot, 1951 (Mémoires et travaux, LVI); M.-Th. D'ALVERNY, *Le cosmos symbolique du XII^e siècle*, dans *AHDLMA* 20 (1953), pp. 31-81; la même, *L'homme comme symbole. Le microcosme*, dans *Simboli e simbologia nell'Alto Medioevo*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 1976, pp. 123-195 (Settimane di studio, XXIII); CHENU, *La théologie au douzième siècle*, pp. 34-43.
73. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, p. 181, l. 23; AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. GAUTHIER, p. 38, l. 214-216; JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO, p. 8, l. 1-4. Cf. ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, pp. 97-98, §5: «Quod testatur Ysaac cum dicit quod scientia, siue philosophia, est

C'est aussi à la pensée arabe qu'il faut probablement faire remonter la définition donnée sous le nom d'Aristote mais qui provient en fait de la préface d'Alfred de Sareshel à sa traduction de l'apocryphe *Liber de plantis* ou *De vegetabilibus*[74] : « Philosophia est mobilis affluencie contemptus, future felicitatis appetitus [...] »[75].

Mais la pensée arabe n'est pas la seule à fournir des définitions de la philosophie et des termes connexes. *Ut ait Tullius* cite une définition qu'Isidore de Séville[76] avait contribué à rendre populaire : « Philosophia est diuinarum humanarumque rerum cognitio », en la dépouillant apparemment de l'élément moral qui l'accompagnait (« cum studio bene uiuendi coniuncta ») et que l'on retrouve tant chez Papias[77] que chez Dominique Gundisalvi[78]. Il est sans doute significatif que cette définition, bien connue dans le monde latin, soit attribuée à Algazel ; cela indique-t-il là aussi qu'*Ut ait Tullius* l'ait trouvée chez Gundisalvi ? Pourtant, l'inspiration peut être assez différente, comme dans la définition composite de la *sapientia*, « sapientia est certa rei cognitio per causas altissimas », dans laquelle je vois une « conflation » entre Aristote et les Chartrains ! Aristote, dont se réclame notre texte, et dont le début de la *Métaphysique* contient effectivement un passage qui peut correspondre à la seconde

cognitio uniuersi esse ab homine, cuius cognitio etc. ». L'abrégement de la citation montre qu'il s'agissait d'un adage connu sous cette forme. R.A. Gauthier en voit la source chez ALGAZEL, *Metaphysica*, I (*De diuisione scientiarum*), éd. MUCKLE, pp. 1-2, où l'on trouve notamment la formule caractéristique *universi esse* mais dont le texte est assez éloigné.

74. Sur Alfred de Sareshel, voir Ch.H. HASKINS, *Studies in the History of the Mediaeval Science*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927 (réimpression New York, F. Ungar Publ., 1960), p. 128 ; J.K. OTTE, *The Life and Writings of Alfredus Anglicus*, dans *Viator* 3 (1972), pp. 275-291.

75. Voir, ci-après, ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 8. Cette définition apparaît aussi dans les *Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR, p. 180, l. 10-11, qui cite [*app. fontium*, 10-13] d'autres utilisations), dans la *Philosophica disciplina* (éd. LAFLEUR, p. 257, l. 11-12) et chez AUBRY DE REIMS (éd. GAUTHIER, p. 29, l. 6-10). Elle figure dans le florilège *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 299, n° 1. Pour l'atmosphère « arabe » qu'évoque cette définition, voir par exemple le *Livre des définitions* d'ISAAC ISRAÉLI, trad. ALTMANN et STERN, pp. 24-26 (et la traduction de GÉRARD DE CRÉMONE, éd. MUCKLE, pp. 302-305, avec la reprise par DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, pp. 5-7). — Le texte de la préface d'Alfred de Sareshel est donné dans *Aristoteles Latinus. Codices* descripsit G. LACOMBE, in societatem operis adsumptis A. BIRKENMAJER, M. DULONG, Aet. FRANCESCHINI, Roma, La Libreria dello Stato, 1939, t. I, p. 192.

76. ISIDORE DE SÉVILLE, *Etym.*, II, 24, 1, éd. P.K. MARSHALL, *Isidore of Seville. Etymologies, Book II*, Paris, Les Belles Lettres, 1983, pp. 100-101 (Auteurs latins du Moyen Âge). Voir J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, deuxième édition, Paris, Études augustiniennes, 1983, pp. 604-606.

77. PAPIAS, *Elementarium*, ms. Paris, BnF, lat. 7609, fol. 174va.

78. DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, p. 7, l. 14.

partie de la définition («per causas altissimas»)[79]; mais aussi les Chartrains, qui insistent sans cesse sur cette «certa cognitio» reprise par *Ut ait Tullius*[80].

On observera encore qu'un aspect éthique s'ajoute à ces définitions: pour l'auteur d'*Ut ait Tullius*, la philosophie n'est pas seulement de l'ordre de la pure spéculation mais constitue un guide de vie; la définition *magistraliter* le dit bien, avec notamment la lecture *scola vite* au lieu de *scala vite* (dans d'autres textes) mais aussi la définition attribuée à Augustin qui, au fond, reprend la partie morale de la définition isidorienne. Il y a, je crois, une différence de climat entre la philosophie d'*Ut ait Tullius*, qui, malgré tout ce qu'elle doit à la *falsafa*, reste chrétienne, et la philosophie des maîtres ès arts dans les années 1260-1270, plus nettement païenne[81].

3.2. *La division des sciences*

Un autre morceau significatif de notre texte est la division des sciences. Morceau obligé de ces introductions à la philosophie, non seulement parce que la démarche *divisive* est un élément majeur dans la méthode heuristique mais aussi parce que la classification des sciences permet d'exprimer des options épistémologiques (plus ou moins assurées et conscientes). Dans les ouvrages où l'introduction à la philosophie précède le commentaire d'un texte représentant une discipline précise (c'est le cas pour notre *Ut ait Tullius*), l'exposé sur les sciences s'oriente constamment vers cette discipline. De la sorte, la classification d'*Ut ait Tullius* présente un aspect généralement binaire, dont l'un des éléments sera à chaque fois négligé au profit de celui qui mène vers la logique.

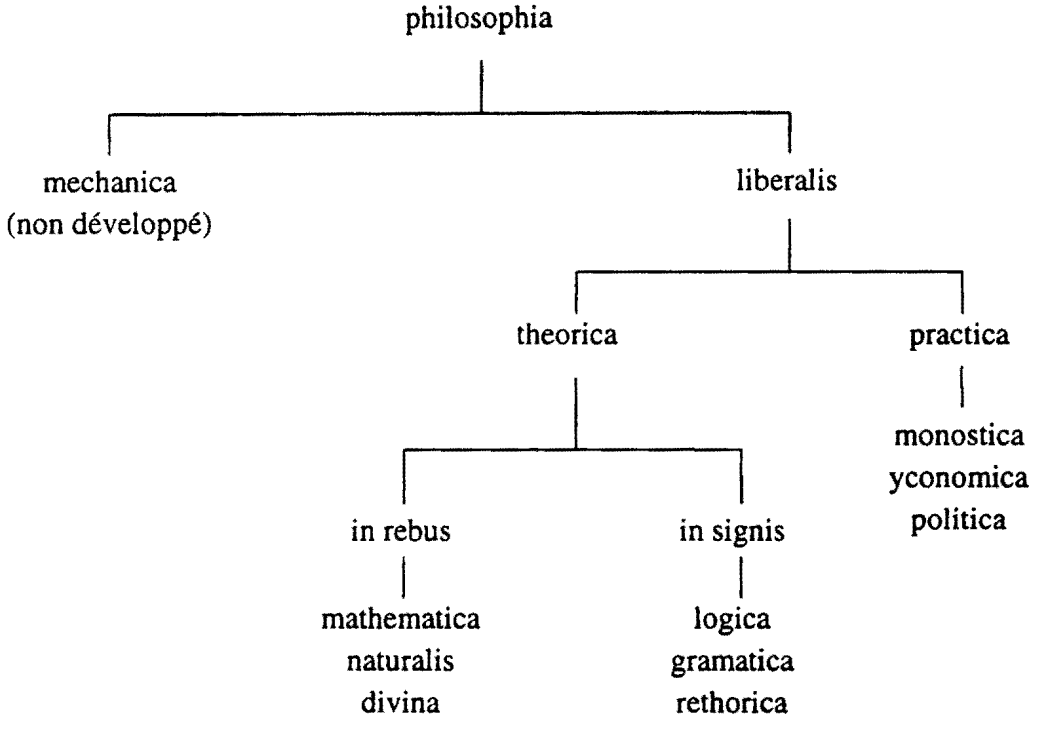
D'une manière globale, on dira que la classification d'*Ut ait Tullius* présente l'un des schémas courants au XIII^e^ siècle mais qu'elle lui fait

79. ARISTOTE, *Metaphysica*, I, 1 (981b27-29). Cf. la *vestustissima translatio*, dans *Metaphysica, lib. I-IV, 4, translatio Iacobi siue «Vetustissima» cum scholiis et translatio composita siue «Vetus»*, éd. G. VUILLEMIN-DIEM, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1970, p. 7, 22-23 (AL XXV, 1-1^a^): «[...] quoniam denominatam sapientiam circa primas causas et principia opinantur omnes [...]».

80. Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur la Consolation*, éd. Ch. JOURDAIN, *Excursions historiques et philosophiques à travers le Moyen Âge*, Paris, Firmin-Didot, 1888, p. 57: «Est sapientia rerum vera et certa cognitio»; *Tractatus quidam de philosophia et partibus eius*, éd. G. DAHAN, *Une introduction à la philosophie au XII^e^ siècle. Le «Tractatus quidam de philosophia et partibus eius»*, dans *AHDLMA* 49 (1982), pp. 155-193 (p. 188).

81. Le climat de cette période se trouve plusieurs fois évoqué par A. DE LIBERA, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991 (Chemins de pensée).

subir une modification importante et significative[82]. Voici une représentation rapide de cette classification (je ne tiens pas compte ici du binôme initial *eloquentia/sapientia*, sur lequel je reviendrai):



La première subdivision *mechanica/liberalis* n'est pas très courante, bien que présente également dans les *Accessus philosophorum* et chez Arnoul de Provence[83] et bien que fondée sur une opposition très an-

82. Sur ces schémas, je me permets de renvoyer à mes deux études: *Les classifications du savoir* et *La classificazione delle scienze*.

83. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, p. 182, l. 24-25 («philosophia quedam est mechanica, quedam liberalis») et ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 315, l. 205 - p. 316, l. 208 («[...] a parte rerum de quibus est solet diuidi philosophia accepta ualde large ad omnem scientiam per quam remou<e>tur indigentia uel deffectus creature humane, et isto modo diuiditur in mecanicam et liberalem»). Voir également MARMO, *Suspicio. A Key Word*, pp. 150-151 et LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, p. 168 (avec la n. 36).

cienne[84]. Elle intègre les arts mécaniques dans le champ du savoir et en même temps elle les isole en les opposant aux arts «libéraux», qui ici dépassent le cadre traditionnel des sept arts, *trivium* et *quadrivium* (lesquels apparaissent l'un et l'autre dans cette classification). L'intégration des arts mécaniques aux schémas des sciences, qui prolonge plusieurs classifications du XII^e^ siècle (non seulement les victorins mais aussi une œuvre comme l'*Ysagoge in theologiam* dite de l'école d'Abélard)[85], est courante au XIII^e^ siècle, mais il n'y a pas d'accord sur la place qu'il faut leur accorder[86]. La solution d'*Ut ait Tullius*, qui introduit ainsi un degré supplémentaire dans la division des sciences, paraît intéressante.

Le binôme *theorica/practica* est beaucoup plus fréquent; il est d'origine aristotélicienne et, sans doute par le relais du commentaire sur l'*Isagoge* d'Ammonius, se trouve difffusé en Occident par Cassiodore[87]. Mais il convient de souligner qu'il figure aussi dans les classifications arabes et chez Avicenne[88].

84. Voir notamment M.D. CHENU, *Arts mécaniques et œuvres serviles*, dans *RSPT* 29 (1940), pp. 313-315; P. STERNAGEL, *Die Artes mechanicae im Mittelalter. Begriffs- und Bedeutungsgeschichte bis zum Ende des 13. Jahrhunderts*, Kallmünz, Lassleben, 1966 (Münchener historische Studien Abteilung mittelalterliche Geschichte, II); G.H. ALLARD, *Les arts mécaniques aux yeux de l'idéologie médiévale*, dans *Les arts mécaniques au Moyen Âge*, G.H. ALLARD et S. LUSIGNAN (éd.), Montréal: Bellarmin/Paris: Vrin, 1982, pp. 13-31 (Cahiers d'études médiévales, 7); G. OVITT, *The Status of the Mechanical Arts in Mediaeval Classifications of Learning*, dans *Viator* 14 (1983), pp. 89-105; et surtout l'étude de F. ALESSIO, *La filosofia e le artes mechanicae nel sec. XII*, dans *Studi medievali* 12 (1965), pp. 69-161 (retiré à part avec mise à jour, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 1984 [Estratti dagli *Studi medievali*, X]).

85. Sur la place des arts mécaniques chez les victorins, voir HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon* II, 20-27; R. BARON, *Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor*, Paris, Lethielleux, 1957, pp. 60-64 et pp. 81-83. Voir *Ysagoge in theologiam*, éd. A. LANDGRAF, dans *Id.*, *Écrits théologiques de l'école d'Abélard*, Louvain, Spicilegium sacrum Lovaniense, 1934, pp. 72-73 [Études et documents, XIV] (la *scientia* comporte quatre parties: *sapientia, eloquentia, poesis, mechanica*).

86. Voir quelques réflexions dans notre étude *Les classifications du savoir* et la bibliographie de la n. 84, ci-dessus.

87. Voir J. PÉPIN, *Théologie cosmique et théologie chrétienne*, Paris, PUF, 1964, pp. 342-347 (Bibliothèque de philosophie contemporaine); P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore*, deuxième édition, Paris, E. de Boccard, 1948, pp. 323-324 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, CLIX).

88. Aperçu sommaire: G.C. ANAWATI, *Classification des sciences et structure des summae chez les auteurs musulmans*, dans *Revue des études islamiques* 44 (1976), pp. 61-70. Voir, par exemple, ALGAZEL, *Metaphysica*, I (*De diuisione scientiarum*), éd. MUCKLE, pp. 1-2; AVICENNE, *Liber de philosophia prima*, I, 1, dans *Liber de philosophia prima sive scientia divina, I-IV*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction doctrinale par G. VERBEKE, Louvain: Peeters/Leiden: Brill, 1977, t. I, pp. 1-2 (Avicenna Latinus, II, 1).

La subdivision de la *practica* est, en soi, banale et parcourt tout le Moyen Âge. Mais l'utilisation exclusive de termes grecs (*monostica*, *yconomica*, *politica*) est digne d'attention; on comparera par exemple cette énumération d'*Ut ait Tullius* avec les différentes listes que donne Richard de Saint-Victor, à la suite de Hugues, dans son *Liber exceptionum*:

- solitaria, privata, publica;
- ethica, echonomica, politica;
- moralis, dispensativa, civilis[89].

Il semblerait que la liste d'*Ut ait Tullius* soit celle des maîtres ès arts à Paris vers 1250; on la trouve ainsi chez Nicolas de Paris, Arnoul de Provence (dans un ordre inverse: *politica*, *yconomica*, *monostica*), Olivier le Breton, etc[90].

Mais l'auteur d'*Ut ait Tullius* se préoccupe peu de la *practica*. Il en vient à la *theorica* ou *speculativa*, dont il va proposer une division intéressante en *scientia de signis* et *scientia de rebus*, division qu'il attribue à Al-Fârâbî, mais que je n'ai pas retrouvée dans le *De ortu scientiarum*[91]. Nous avons noté que ce binôme était surtout connu par saint Augustin et Pierre Lombard – on se rappelle qu'*Ut ait Tullius* utilise les *Sentences*[92]. L'intérêt de cette subdivision de la philosophie spéculative est qu'elle permet de résoudre le problème de la place de la logique. On sait que la logique est intégrée au schéma tripartite d'origine stoïcienne, qui est l'une des classifications-types (physique, morale, logique, schéma qualifié parfois de platonicien au Moyen Âge à la suite de saint Augustin)[93]. Mais pour nombre d'auteurs la logique et, d'une manière générale, le *trivium* n'appartiennent pas à la science mais lui servent d'instrument[94]. Pour

89. RICHARD DE SAINT-VICTOR, *Liber Exceptionum* I, I, 13, éd. J. CHÂTILLON, Paris, Vrin, 1958, p. 109 (Textes philosophiques du Moyen Âge, V). Richard donne les équivalences suivantes: «solitaria, ethica, moralis»; «privata, echonomica, dispensativa»; «publica, politica, civilis».
90. Voir R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis», vertu mystique suprême*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 19 (1963), pp. 129-170 (pp. 138-145).
91. Voir, ci-dessus, n. 44 et 45.
92. Voir, ci-dessus, n. 46 et 47.
93. Voir P. HADOT, *Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité*, dans *Museum Helveticum* 36 (1979), pp. 201-223 (pp. 208-212).
94. Voir DAHAN, *Les classifications du savoir*, pp. 21-22. La discussion se poursuit au XIV^e^ siècle; cf., par exemple, l'introduction de Walter Burleigh à son commentaire de l'*Isagoge*, ms. Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1804, fol. 136va: «Videamus [...] cui parti philosophie supponatur. Sine dubio, liber ille nulli parti philosophie supponitur, quia, sicut dicit Philosophus 6° metaphysice philosophia dividitur in duas, scilicet activam et speculativam. Activa dividitur in moralem [sic]. Nunc, si bene inspicimus, iste liber nulli parti philosophie supponitur, eo quia non tradat de aliqua materia morali. Speculativa dividitur in tres species, scilicet in divinam, mathematicam et

certains, les sciences du *trivium* constituent l'*eloquentia*, exclue de la véritable philosophie. L'auteur d'*Ut ait Tullius* surmonte la difficulté, tout en mettant à part l'*eloquentia*: la subdivision *scientia de signis/de rebus* lui permet d'intégrer à son schéma grammaire, rhétorique et logique.

La *scientia de rebus* est hors de son propos mais il lui consacre quelques réflexions: il s'agit pour lui des trois disciplines qui constituent la division «aristotélicienne» de la science spéculative, *naturalis*, *mathematica*, *divina*, schéma que l'on trouve certes chez Aristote (comme l'indique *Ut ait Tullius*) mais qui est aussi présent dans le *De Trinitate* de Boèce, dans un passage à propos duquel les commentateurs font souvent au XII^e^ et XIII^e^ siècle un exposé sur les sciences, contribuant à diffuser cette tripartition[95]. Notons aussi que ce schéma apparaît chez les victorins[96]. Mais l'intérêt du paragraphe que notre *Philosophia* consacre à cette division est l'établissement d'un critère de classement selon le lien avec le mouvement et la matière (on observera qu'il n'est pas question de «degrés d'abstraction»):

- naturalis: de rebus omnino coniunctis motui et materie;
- mathematica: de rebus coniunctis ut abstractis;
- divina ou methaphysica: de rebus omnino separatis a motu et materia.

Divers critères de classement, faisant appel aussi au mouvement et au lien avec la matière, apparaissent chez Boèce, chez les Chartrains, Dominique Gundisalvi ou saint Thomas d'Aquin[97]. On rapprochera de notre texte ce passage de la *Summa philosophiae* attribuée à Robert Grosseteste:

> «Speculativas etiam scientias, quae de rebus agunt, sive a motu et materia omnino abstractis, sive a motu nec tamen omni genere materiae,

naturalem. Modo liber ille non supponitur philosophie divine sive metaphysice nec supponitur <mathematice> sive arismetice et geometrie nec naturali [...]».

95. BOÈCE, *De Trinitate*, c. 2. Voir notamment les commentaires des Chartrains (Clarembaud d'Arras, Thierry de Chartres) sur cet opuscule, ainsi que celui de Thomas d'Aquin (à son sujet, voir la trad. anglaise des questions V et VI, précédée d'une importante introduction, par A. MAURER, *The Division and Methods of the Sciences. Saint Thomas Aquinas*, troisième édition, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1963).
96. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon*, II, 1; voir J. CHÂTILLON, *Le Didascalicon de Hugues de Saint-Victor*, dans *La pensée encyclopédique au Moyen Âge*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1966, pp. 63-76 (Langages. Documents).
97. Voir la belle étude de Ph. MERLAN, *The subdivisions of theoretical philosophy*, dans son ouvrage *From Platonism to Neoplatonism*, La Haye, Nijhoff, 1953, pp. 53-77, ainsi que J.A. WEISHEIPL, *Classification of the Sciences in Medieval Thought*, dans *Mediaeval Studies* 27 (1965), pp. 54-90.

quales sunt scientiae mathematicae, sive in motu et materia esse habentibus, quales scientiae naturales [...] »[98].

Il reste à parler des *scientiae de signis*, qui introduisent directement à l'étude de l'*Isagoge*. La division grammaire-logique-rhétorique n'a rien de particulier. Mais les critères de classement nous paraissent dignes d'être notés. *Ut ait Tullius* utilise deux critères; d'abord quant à la « fin » de chacune de ces sciences:

– signifier (*signare*) seulement: la grammaire;
– signifier et susciter
a) l'émotion: rhétorique
[b) le jugement:] logique[99].

Le second critère concerne les « propriétés » de ces sciences:
– distinguer le correct de l'incorrect (*congruum/incongruum*): la grammaire;
– distinguer le vrai du faux: la logique;
– distinguer l'ornement de l'absence d'ornement: la rhétorique.

Ainsi, à partir de schémas communs, *Ut ait Tullius* nous procure une classification des sciences qui résout, d'une manière satisfaisante, plusieurs problèmes qui s'étaient posés aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, tels que la place des arts mécaniques et celle de la logique. Il semble que l'inspiration générale de cette division soit à chercher aussi bien du côté des Chartrains (ou plutôt de textes qui, comme le *Tractatus quidam de philosophia et partibus eius*, synthétisent des enseignements divers de maîtres du XII^e^ siècle) que du côté des Arabes, par le canal sans doute de Dominique Gundisalvi; le classement fourni par le *De diuisione philosophiae* de celui-ci ressemble à celui d'*Ut ait Tullius*, mais comporte la division supplémentaire entre science divine et science humaine. Un autre élément qui, bien que devenu banal, après 1250, oriente vers la pensée arabe est la correspondance avec des œuvres d'Aristote: la démarche est certes encore timide et n'a rien de systématique, mais elle me paraît déjà significative; on relève:

98. Pseudo-ROBERT GROSSETESTE, *Summa philosophiae*, éd. BAUR, p. 300, l. 31-34.
99. Il semble qu'il faille ainsi compléter le texte.

- monostica: Aristotiles in Ethicis;
- yconomica: Tullius in libro De Officiis[100];
- politica: in legibus et decretis[101];
- naturalis: in libro Phisicorum;
- mathematica: [les disciplines du quadrivium];
- divina: in libro Methaphisice.

L'absence d'autres éléments nous incite aussi à situer notre texte avant 1250: la question de la subalternation des sciences, la poétique...

3.3. *La méthode d'analyse*

Un autre élément d'*Ut ait Tullius* paraît également caractéristique: l'analyse à laquelle l'auteur soumet son matériau, les différentes parties du savoir qu'il se propose d'exposer dans cette *Philosophia*. L'examen rapide que nous en ferons ne nous mènera malheureusement pas très loin: d'une part, l'utilisation de procédés particuliers ne paraît pas procéder chez l'auteur d'*Ut ait Tullius* d'une démarche rigoureuse, systématique et délibérée, mais tout au plus de la mise en pratique de recettes acquises pragmatiquement; d'autre part, il faut bien convenir que l'étude de ces procédures formelles n'a suscité que peu de travaux qui nous permettraient de nous mouvoir sur un terrain ferme[102]. Je ne ferai donc que livrer une description sommaire, en suivant l'ordre du texte.

Le premier élément d'analyse apparaît au début des définitions de la philosophie et des termes connexes: ce qui est objet de connaissance est appréhendé selon deux voies convergentes, la définition et la division. Vers 1240, une description plus complète de ce que l'on pourrait appeler la méthode scientifique se met en place: aux démarches *diffinitive* et *divisive* elle ajoute la *collectio*, autrement dit la synthèse. Elle est appliquée en théologie et utilisée notamment dans les prologues des commentaires des *Sentences*, où elle sert à définir le mode «scientifique»

100. On a évidemment ici un signe d'archaïsme; la traduction de l'*Économique* n'est pas encore disponible.

101. Faut-il comprendre «droit civil et droit canon», ou plutôt comme le suggère le rapprochement avec Dominique Gundisalvi: *in Legibus* (Platon) *et in decretis* (le droit canon); R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis»*, p. 141, incline vers cette interprétation.

102. Parmi eux, il faut tenir compte de l'ouvrage remarquable d'A. MINNIS, *Medieval Theory of Authorship. Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, London, Scolar Press, 1984, et des réflexions toujours stimulantes de M.D. CHENU, *La théologie comme science au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1957 (Bibliothèque thomiste, XXXIII).

qui est désormais celui de la théologie[103]. En s'en tenant aux deux premières démarches caractéristiques, l'auteur d'*Ut ait Tullius* semble être en retrait par rapport à cette évolution; mais sans doute faut-il prendre en compte la destination et l'objet de son ouvrage.

C'est encore dans la partie consacrée aux définitions que l'on trouve un deuxième élément d'analyse: «Notandum autem est quod philosophia potest dici dupliciter, aut secundum se aut secundum <quod> multiplicatur per sermonem». Le premier mode permet de définir la philosophie comme un *habitus*, la science en tant que telle, en tant que connaissance subjective; le second y voit un savoir objectif, susceptible d'être véhiculé par la parole et donc transmis de maître à disciple.

L'étude des obstacles à la philosophie conduit l'auteur d'*Ut ait Tullius* à déterminer ses trois modes d'être: elle est en puissance comme chez l'enfant; *in habitu* comme chez l'adulte qui pratique la grammaire ou la logique; en acte comme chez le maître qui l'enseigne. La tripartition *in potentia-in habitu-in actu* apparaît donc dans notre texte comme un procédé bien intégré et qui ne suscite pas de difficulté particulière.

La division de la science en *pratica* et *speculativa* se fonde sur une distinction triple: selon la fin, selon la matière, selon le *modus procedendi*. Ce troisième niveau est évidemment le plus significatif: on pourrait traduire *modus procedendi* par «méthode»; ce sont bien les différences de méthodes qui sont décrites, la science spéculative se livrant à une démarche discursive (*per causas*), la science pratique se contentant d'une approche intuitive et empirique. L'examen de la fin, de la matière et de la méthode appartient à l'analyse littéraire des prologues aux commentaires d'œuvres autoritatives – une analyse qui s'affine et devient de plus en plus systématique et consciente de ses moyens[104]. Si la définition de la fin et du sujet des disciplines figure dans des ouvrages du XII^e^ siècle, notamment chez Dominique Gundisalvi[105], l'application du *modus procedendi*

103. Par exemple, ALEXANDRE DE HALÈS, *Summa theologica*, tract. introduct., q. 1, c. 4, a. 1, éd. de Quaracchi, t. I, Ad Claras Aquas prope Florentiam, Coll. S. Bonaventura, 1924, p. 8; ROBERT KILWARDBY, *Quaestiones in librum primum Sententiarum*, q. 7, éd. J. SCHNEIDER, München, Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1986, pp. 18-19 (voir aussi le *De ortu scientiarum* du même, c. LIV, §524, éd. JUDY, p. 179).

104. Voir MINNIS, *Medieval Theory of Authorship*.

105. Dans son *De diuisione philosophiae*, Gundisalvi étudie chaque discipline dans un cadre strict où l'on trouve la définition (*quid ipsa sit*), le genre (*genus eius*), le sujet (*materia*), les parties (*species*), le rôle (*officium*), la fin (*finis*), les instruments (*instrumentum*), ceux qui l'illustrent (*artifex*), l'étymologie de son appellation (*quare sic vocetur*) et la place qu'elle occupe dans les études (*quo ordine legenda sit*). Sur ce type de schéma, voir R.W. HUNT, *The Introductions to the Artes in the Twelfth Century*, dans *Studia Medievalia in honorem admodum Reuerendi Patris Raymundi Josephi Martin*, Bruges, De Tempel, s.d. [1948], pp. 85-112 (pp. 86-93).

aux sciences fait partie des outils épistémologiques nouveaux du XIII^e siècle.

Plus banal est le critère binaire qui fonde la division de la *scientia de signis*, c'est-à-dire les sciences du langage: selon les fins (*penes fines*)/ selon les propriétés (*penes proprietates*). On le trouvait, différemment exprimé, chez Dominique Gundisalvi[106]. Ce critère permet néanmoins d'envisager d'une manière unitaire les trois parties du *trivium*, mises souvent sur un même plan de façon articielle.

Enfin, on notera que *l'accessus* à l'*Isagoge* par quoi s'achève *Ut ait Tullius* s'articule autour des quatre causes aristotéliciennes, qui fournissent au cours du XIII^e siècle le schéma courant des prologues[107].

Quelque sommaire que soit cette analyse, elle a du moins permis de mettre en relief des éléments de cette *Philosophia* qui la situent dans la pensée du XIII^e siècle plus que ne l'avait fait l'étude des sources, qui, malgré le recours fréquent à Aristote, regardaient davantage vers le XII^e siècle. Une réflexion sur les *Seconds Analytiques* et l'émulation provoquée par les questions concernant la théologie comme science devaient renouveler, au cours de la première moitié du XIII^e siècle, les procédures épistémologiques et il semble bien que notre texte en porte la marque.

3.4. *Situation du texte*

Les caractères que nous venons de décrire nous permettent de situer *Ut ait Tullius* dans l'histoire doctrinale du XIII^e siècle. Sera-t-il possible de lui assigner une date au moins approximative? La date du manuscrit lui-même ne nous est d'aucun secours: il est copié, assez peu soigneusement, à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e; la manière dont certains noms sont écorchés (*Guilelmus* devenu *Galienus*, Alain de Lille confondu avec Anselme) et la distance que l'on peut vraisemblablement conjecturer entre la copie et le texte initial, nous inciteraient déjà à situer celui-ci bien plus haut dans le temps. Les données qui ressortent de l'analyse doctrinale indiquent que ce texte est antérieur à 1250. De fait, il semble que l'on puisse y repérer trois «couches doctrinales»: des éléments propres à l'humanisme chartrain; des éléments provenant de la pensée arabe antérieure à Averroès; des éléments qui se développent dans le cadre de la pensée scientifique du XIII^e siècle et de l'aristotélisme.

106. DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, p. 5, l. 23-25: «Philosophi uero philosophiam duabus descripcionibus descripserunt, quarum una sumpta est ex proprietate eius et altera ex effectu eius».

107. Voir encore MINNIS, *Medieval Theory of Authorship*, pp. 28-29.

1° *L'humanisme du XII^e siècle.* J'accorde une importance particulière à la citation initiale et au morceau de la *Philosophia mundi* de Guillaume de Conches qui se trouve utilisé: ce préambule me semble jouer le rôle d'une ouverture musicale qui non seulement donnerait la tonalité de la pièce mais en exposerait les idées principales. Nous nous trouvons reportés dans l'atmosphère propre de l'humanisme du XII^e siècle, plus particulièrement des maîtres que l'on a l'habitude de regrouper sous l'étiquette de chartrains. On sait le rôle que joue dans la pensée de Guillaume de Conches le thème de la différence entre *sapientia* et *eloquentia*[108]; il figure également en bonne place dans l'œuvre d'un Jean de Salisbury ou d'un Thierry de Chartres[109]. La présence de Cicéron confirme cette impression mais aussi et surtout la part donnée au platonisme – un platonisme remodelé et portant la marque d'une certaine pensée chrétienne: les citations du *Timée* ainsi que le thème du monde archétype ressortissent à ce courant[110]. Un autre thème n'est pas spécifique à ce que l'on a pu appeler le «platonisme chartrain» mais me paraît assez caractéristique de l'humanisme chrétien du XII^e siècle (même si on le trouve encore couramment au XIII^e siècle, par exemple dans le *De artibus liberalibus* de Robert Grosseteste[111]), celui de la philosophie et de la science comme remèdes ou palliatifs aux insuffisances consécutives au premier péché, pour ce qui est tant du corps (les arts mécaniques) que de l'âme (les arts libéraux)[112]. On retrouve ce thème aussi bien dans l'*Ysagoge in theologiam*[113] que chez les Victorins[114]. Un autre élément tire notre *Philoso-*

108. Voir T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze, Sansoni, 1955, pp. 247-278.

109. JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon*, I, 1, éd. J.B. HALL, Turnhout, Brepols, 1991, pp. 12-14 (Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis, XCVIII) – voir aussi MUNK OLSEN, *L'humanisme de Jean de Salisbury*; THIERRY DE CHARTRES, commentaire sur le *De inuentione*, éd. K.M. FREDBORG, *The Latin Rhetorical Commentaries by Thierry of Chartres*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1988, pp. 50-51 (Studies and Texts, LXXXIV).

110. Voir les études d'É. JEAUNEAU regroupées dans sa *Lectio Philosophorum. Recherches sur l'École de Chartres*, Amsterdam, Hakkert, 1973, ainsi que CHENU, *La théologie au XII^e siècle*, pp. 108-141; E. GARIN, *Studi sul Platonismo medievale*, Firenze, Le Monnier, 1958, pp. 46-77; T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e ricerche*, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1958 (Studi storici, XXVI-XXVII).

111. Pseudo-ROBERT GROSSETESTE, *Summa philosophiae*, éd. BAUR, p. 1. Voir aussi ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, c. LXIII, § 634, éd. JUDY, p. 216.

112. Voir L.M. DE RIJK, *Some Notes on the Twelfth Century Topic of the Three (Four) Human Evils and of Science, Virtue and Techniques as their Remedies*, dans *Vivarium* 5 (1967), pp. 8-15.

113. *Ysagoge in theologiam*, éd. LANDGRAF, pp. 70-71.

114. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon*, VI, 14-15, éd. BUTTIMER, pp. 130-131; RICHARD DE SAINT-VICTOR, *Liber exceptionum*, I, 1, 3, éd. CHÂTILLON, pp. 104-105.

phia vers le XII^e siècle: les citations des *Disticha Catonis*, quoique cet ouvrage continue à être utilisé au siècle suivant.

2° *La pensée arabe.* Une seconde couche est également bien décelable dans la formation d'*Ut ait Tullius*, les éléments issus de la pensée arabe. L'absence d'Averroès (ainsi que de Maïmonide), le renvoi à Algazel, l'utilisation importante d'Isaac Israéli et, surtout, d'Avicébron et de Dominique Gundisalvi, de même que le recours au *Liber de causis*, même s'il est donné sous le nom d'Aristote, nous orientent vers une période assez bien définie de l'influence de la pensée arabe sur l'Occident chrétien: le moment, vers la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e, où, à la suite des traductions faites surtout en Espagne, on découvre la *falsafa* et où l'on tente d'intégrer ces éléments nouveaux à des schémas de pensée qui restent traditionnellement chrétiens, augustiniens si l'on veut; les noms par lesquels les historiens de la philosophie ont, dans la première moitié de notre siècle, tenté de caractériser cette présence de la pensée arabe sont parlants: augustinisme avicennisant, augustinisme avicébrolisant[115]... Quelle que soit la part donnée à chacun de ces auteurs (Avicenne, Avicébron notamment), il s'agit d'un même mouvement, d'une même démarche qui a permis à la pensée chrétienne de subir une lente mutation et d'accueillir au XIII^e siècle, non sans heurts, l'aristotélisme triomphant[116]. En dehors des auteurs arabes (et juifs) nommés et utilisés, deux thèmes caractéristiques de cette «couche doctrinale» apparaissent furtivement: celui de la sagesse source de tout et celui de l'intellect agent. Nous avons noté de même la modification apportée à un texte de Pierre Lombard, où le verbe *frueretur*, spécifiquement chrétien, se trouvait remplacé par *glorificaretur*, plus proche, semble-t-il, des penseurs arabes.

3° *La pensée «scientifique» du XIII^e siècle.* La troisième couche doctrinale nous fait pénétrer plus avant dans le XIII^e siècle. Les méthodes d'analyse, la fréquence des renvois à Aristote, l'utilisation sereine de thèmes aristotéliciens indiquent sans ambiguïté qu'*Ut ait Tullius* participe de ce mouvement qui transforme la pensée chrétienne au XIII^e siècle. On observera tout de même que c'est un Aristote «neutralisé» en quelque sorte qui apparaît ici; bien que très présente, sa doctrine est mise au service d'une pensée fondamentalement chrétienne: citations et thèmes aristotéli-

115. Voir É. GILSON, *Les sources gréco-arabes de l'augustinisme avicennisant*, dans *AHDLMA* 4 (1929-1930), pp. 5-141; M. DE WULF, *L'augustinisme «avicennisant»*, dans *Revue néo-scolastique de philosophie* 33 (1931), pp. 11-39.

116. Voir R. DE VAUX, *Notes et textes sur l'avicennisme latin aux confins des XII^e-XIII^e siècles*, Paris, Vrin, 1934 (Bibliothèque thomiste, XX); J. JOLIVET, *The Arabic Inheritance*, dans *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, P. DRONKE (éd.), Cambridge, University Press, 1988, pp. 113-148; H. DAIBER, *L'incontro con la filosofia islamica*, dans *Il Medioevo*, ROSSI et VIANO (éd.), pp. 180-195 (Storia della filosofia, II).

ciens ne font que se superposer à une inspiration qui se rattache davantage aux courants du premier tiers du XIII^e siècle. L'éloge de la philosophie n'a pas l'agressivité que l'on reconnaît généralement aux ouvrages plus tardifs, qualifiés ou non, à tort ou à raison, d'« averroïstes ». Mais la mise en relation de certaines parties de la philosophie avec des œuvres d'Aristote, et précisément celles-ci (« monostica » : *Éthiques* ; « naturalis » : *Physique* ; « divina » : *Métaphysique*), inclinent à ne pas faire remonter trop haut dans le temps *Ut ait Tullius*. Son esprit rappelle aussi les œuvres philosophiques de jeunesse d'Albert le Grand.

Prenant son inspiration dans l'humanisme chrétien du XII^e siècle, fortement marquée par l'assimilation d'éléments venus de la pensée arabe, ouverte aux nouveautés du XIII^e siècle, notre *Philosophia* n'offre certes pas une cohérence doctrinale à toute épreuve ! Mais elle paraît bien représentative du mouvement curieux de connaissances et d'idées nouvelles qui se développe à la Faculté des arts de Paris entre 1240 et 1250. Une date autour de 1250 semble assez plausible pour situer *Ut ait Tullius* dans le temps[117].

4. UNE CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU « *COMPENDIUM DE BARCELONE* »

Comme les autres introductions à la philosophie tant soit peu contemporaines, *Ut ait Tullius* peut nous aider à mieux comprendre l'esprit du « *Guide de l'étudiant* », qui a dû être rédigé à peu près à la même époque et qui témoigne de la même variété d'inspirations doctrinales. Je ne saurais me livrer ici à un rapprochement détaillé des deux textes ; je me limiterai à la seule introduction du *Compendium*, qui me semble résumer un cours introductif. Cette introduction se compose en fait de trois morceaux[118] : une introduction proprement dite, qui expose l'objet de l'ouvrage (§ 1) ; ce que j'appellerai le résumé d'une leçon introductive (§§ 2 à

117. L'utilisation du commentaire d'Eustrate sur l'*Éthique à Nicomaque* (voir, ci-dessus, n. 50), traduit par Robert Grosseteste, semble indiquer qu'*Ut ait Tullius* ne pourrait être antérieur à 1246-1247 (voir D.A. CALLUS, *The Date of Robert Grosseteste's Translations and Commentaries on Pseudo-Dionysius and the Nicomachean Ethics*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 14 [1947], pp. 200-209). Cependant, cette question mériterait un examen supplémentaire.

118. J'utilise la prépublication de Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I), et je renvoie, pour le texte du « *Guide* », à sa division en paragraphes, qui demeurera la même dans l'édition définitive à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*.

4); une question d'ensemble sur la philosophie, *utrum philosophia uniuoca sit ad ista tria* [parties de la philosophie] (§§ 5 à 8). Nous intéresse ici le second morceau, qui contient deux des éléments caractéristiques de nos introductions: la définition de la philosophie et des termes connexes (§§ 2-3), la division de la philosophie (§ 4).

Comme dans *Ut ait Tullius*, la définition de la philosophie est précédée de celle des termes connexes, considérés comme à peu près synonymes («idem sonant sed differenter»). On observera aussi que, comme dans *Ut ait Tullius*, des notions très générales sur la philosophie précèdent les définitions[119]. Les termes connexes sont au nombre de cinq: *scientia*, *doctrina*, *disciplina*, *ars* et *facultas*, liste qui nous rappelle celle que donne *Ut ait Tullius*. Mais on constate des différences dans les définitions. Pour *scientia*, le *Compendium* donne ce qui dans *Ut ait Tullius* était une caractérisation, qui précédait la définition: «Scientia dicit habitum acquisitum in anima»[120]. Bien qu'utilisant une définition différente de la *disciplina*, le *Compendium* met aussi en relief la relation entre maître et disciple: «Disciplina denotat copulam magistri ad discipulum»[121]. Il n'y a pas d'identité pour les définitions de *doctrina*, *ars* et *facultas*.

Les définitions de la philosophie elles-mêmes sont réduites à deux; elles partent de définitions traditionnelles mais leur font subir des modifications importantes. La première est la définition étymologique légèrement développée: «Philosophia est amor *et studium uere* sapientie». La seconde se fonde aussi sur une définition courante au XII^e^ siècle mais qu'elle complète d'une manière significative: «Philosophia est contemplatio rerum diuinarum et naturalium cum studio et amore».

Cette seconde définition sous-tendait déjà une division de la science, la tripartition dite aristotélicienne: métaphysique (*diuine res*), physique (*naturales*), éthique[122]. Mais ce sont des schémas différents que propose la division proprement dite. Le premier est le schéma binaire *theorica/ practica*, la *theorica* étant divisée en *rationalis* (où je verrais le *trivium* et pas seulement la logique) et *naturalis*. L'auteur du *Compendium* perçoit bien la difficulté de mettre la logique sur le même plan que la *naturalis*; il propose une seconde division, qui lui paraît préférable, tripartite, qui est en fait le schéma stoïcien: *naturalis*, *moralis*, *rationalis*. La *rationalis*

119. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 2: «Est enim philosophia nomen ab inuentione dictum; unde philosophi inuenientes causas rerum, inuentores uel etiam amatores scientie uel scientiarum dicuntur».

120. ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 6: «[...] purum habitum in anima quiescentem».

121. ANONYME, *Ut ait Tullius*, § 7: «Disciplina est ordinata morum correctio quam recipit discipulus a doctore».

122. Voir, ci-dessus, n. 95 à 97.

comporte toutes les sciences du *logos*, puisque, précise le *Compendium*, elle est appelée aussi *sermocinalis*.

Ainsi, le début du *Compendium* semble faire référence à une *philosophia* ou tout au moins à la leçon introductive au cours d'un maître ès arts. Cependant, la comparaison entre les deux textes met en relief ce qui caractérise l'un et l'autre et indique, finalement, qu'ils se meuvent dans deux contextes différents. *Ut ait Tullius* conservait sciemment les éléments plus anciens et affirmait nettement sa dette envers la pensée arabe, tout en s'ouvrant à un aristotélisme que je qualifierai de «nouveau» même si rien ne montre que des textes aristotéliciens récemment traduits aient été utilisés; les trois «couches doctrinales» y coexistent paisiblement, voire harmonieusement, et, de la sorte, ce texte est un bon exemple de ce que Claude Lafleur appelle judicieusement une «conservation dynamique des connaissances»[123]. À côté de cela, le *Compendium*, visiblement fait d'éléments divers, apparaît à la fois comme plus homogène et plus hétéroclite. D'une part, il s'en tient aux savoirs latins traditionnels, même s'il les enrichit de l'aristotélisme «nouveau»; mais, d'autre part, dans ce contexte plutôt unitaire, il ne parvient pas à intégrer véritablement les éléments nouveaux, qui apparaissent comme autant de pièces rapportées. L'objet de l'ouvrage explique ce caractère médiocre: il s'agit d'un manuel, d'un aide-mémoire non d'une réflexion philosophique ou épistémologique.

5. Principes et normes de l'édition

L'édition d'*Ut ait Tullius* pose un certain nombre de problèmes. Seul le manuscrit Paris, Bibliothèque nationale de France, nouv. acq. lat. 1374 nous a conservé ce texte, aux fol. 11va-12vb; il s'agit d'un recueil concernant la logique, copié à la fin du XIII^e^ siècle ou au début du XIV^e^ (on trouvera en annexe la description de son contenu). Or le copiste a pris un certain nombre de libertés par rapport au texte d'*Ut ait Tullius* ou ne l'a pas toujours compris: d'où de multiples bévues. Mais celles-ci sont-elles le fait du seul copiste ou remontent-elles à l'auteur lui-même? J'ai tenté de montrer que l'auteur d'*Ut ait Tullius* a fait subir à ses sources certaines modifications allant dans le sens doctrinal dont il a été question ci-dessus. Le rôle de l'éditeur s'avère donc extrêmement délicat, puisqu'il lui appartient de déterminer dans quels cas il faut intervenir et dans lesquels il convient de laisser telle quelle une leçon étonnante. Après bien des hésitations et au risque de paraître hérétique, j'ai donné la préférence au copiste, au détriment de l'auteur: plutôt que d'essayer de me livrer à une

123. Lafleur-Carrier, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, p. 170.

reconstitution contestable (jusqu'à quel point devait-elle aller?), j'ai choisi de prendre pour base le texte de la fin du XIII^e^ siècle, seule réalité concrète, intervenant cependant en cas de fautes manifestes (non-sens, grammaire...): on verra que ces interventions sont tout de même parfois importantes. Mais, si j'ai corrigé *philosophus* en *philosophia*, *uirtutes* en *uirtutis*, si j'ai ici et là ajouté ou supprimé des mots, j'ai, par exemple, laissé *fons* au lieu de *finis*, *modum* au lieu de *mundum* dans la première citation d'Avicébron et maintenu en vie ce fantôme de *Galienus de Cunchis*... Du reste, j'indique en note tous les écarts par rapport aux citations identifiées, en suggérant parfois des corrections.

Des sous-titres correspondant aux articulations majeures du texte ont été ajoutés; pour éviter toute confusion, ils sont donnés en français. Je conserve l'orthographe du manuscrit (en distinguant toutefois plus régulièrement qu'il ne le fait entre *u* voyelle et *v* consonne); les citations littérales sont données sous guillemets. J'ai utilisé l'italique, dans le texte même, pour les titres d'ouvrages donnés par l'auteur (rien ne les distingue dans le manuscrit). Pour faciliter les renvois, les paragraphes correspondant aux articulations principales ont été numérotés d'une manière continue.

Les notes mélangent apparat critique, identification des sources et textes parallèles: ces deux dernières catégories dialoguent avec l'étude qui précède. Plusieurs citations n'ont pu être identifiées, malgré le recours aux concordances existantes: le caractère fantaisiste de certaines attributions ne facilite guère la tâche de l'éditeur mais je suis conscient que les *non invenitur* sont en bien trop grand nombre.

TEXTE

<*Philosophia « Ut ait Tullius »*>

[1] Ut ait Tullius in prologo sue *Rethorice*, «Eloquentia sine sapientia nocet, sapientia vero sine eloquentia etsi parum tamen aliquid valet»[1]. Errant igitur qui, postposita proficiente et non nocente, adherent nocenti et non proficienti. Hoc enim facere, ut ait Galienus[2] de Cunchis, est gladium subacuere[3] et nunquam in gladio percutere[4]. Tales siquidem, ut idem Galienus dicit, nichil de philosophia gustantes[5], aliquid se nescire confiteri erubescentes, solacium sue impericie querentes, ea que nesciunt nullius esse utilitatis minus cautis predicant[6]. De quibus dicit Aristotiles in *Elenchis*: «Magis opere pretium est videri se esse sapientes quam esse et non videri»[7].

<*Éloge de la vraie philosophie*>

[2] Hanc igitur nocentem eloquentiam evitantes[8], proficienti sapientie insistamus. Hec enim perfectio est anime et speculum, qua mediante qui-

1. CICÉRON, *De inuentione*, I, 1 ; *M. Tullii Ciceronis Rhetorici libri duo qui uocantur De inuentione*, éd. E. STROEBEL, Leipzig, Teubner, 1915, p. 1b, l. 12 - p. 2b, l. 4 (Scripta quae manserunt omnia, I, 2): «Ac me quidem diu cogitantem ratio ipsa in hanc potissimum sententiam ducit ut existimem sapientiam sine eloquentiam parum prodesse ciuitatibus, eloquentiam uero sine sapientia nimium». À travers Guillaume de Conches (voir *infra*) s'inspirant lui-même sans doute de SAINT AUGUSTIN, *De doctrina christiana*, IV, 5, 7 (cf. aussi ISIDORE DE SÉVILLE, *De differentiis*, II, 39, 148, PL 83, col. 93C).
2. Pour *Guilelmus* (Guillaume de Conches).
3. Il faut évidemment lire comme chez Guillaume de Conches *semper acuere*.
4. Guillaume de Conches: *sed numquam in proelio percutere*.
5. Guillaume de Conches: *scientes*.
6. *Ut ait Tullius ... predicant*: Tout ce début reprend le commencement de la préface de la *Philosophia mundi* de Guillaume de Conches: GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia mundi*, I, prol., §§ 1-2; *Wilhelm von Conches Philosophia*, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von G. MAURACH, Pretoria, University of South Africa, 1980, p. 17 (PL 172, col. 41-43A). Voir ci-dessus, pp. 8, 10 et 30.
7. ARISTOTE, *De sophisticis elenchis*, 1 (165a20), dans la traduction de Boèce: cf. *De sophisticis elenchis, translatio Boethii, fragmenta translationis Iacobi, et recensio Guillelmi de Moerbeke*, éd. B.G. DOD, Leiden: Brill/Bruxelles: Desclée de Brouwer, 1975, p. 6, l. 15-16 (AL, VI, 1-3); la citation est littérale (addition de *se*). Cette phrase devait être bien connue; on la trouve notamment dans les *Auctoritates Aristotelis* (J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1974, p. 332, n°5 [Philosophes médiévaux, XVII]): «Quidam magis appetunt se vider[i] esse sapientes et non esse quam esse et non videri».
8. *Ms.* euitentes (ou *enitentes*, qui peut être satisfaisant, bien que plutôt intransitif dans le sens de «chercher à surmonter»).

libet suum intelligit et diligit creatorem, quod testatur / **[fol. 11vb]** Augustinus in libro suo *De anima*: «Ad hoc, inquit, fuit creata anima ut summum bonum intelligeret, intelligendo diligeret et diligendo possideret, possidendo glorificaretur»[9]. Cui consonat auctor libri *Fontis vite*, dicens quod «fons[10] tocius generationis hominis est ut ad modum[11] altiorem ascendat et ad solium[12] prescientiarum valeat devenire»[13].

[3] Est autem mundus altior, ut innuit Plato in *Thimeo*, mundus archetipus[14] in divina mente latitans[15], ad cuius similitudinem mundus iste sensibilis fabricetur[16]. Est autem solium prescientiarum divina sapientia in

9. Cf. PIERRE LOMBARD, *Sent.*, II, d. 1, c. 4; *Magistri Petri Lombardi, Parisiensis episcopi, Sententiae in IV libris distinctae*, t. I, 2 (Liber I et II), Grottaferrata (Romae), Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras Aquas, 1971, p. 332, l. 10-14 (Spicilegium Bonaventurianum, IV). Également cité par AUBRY DE REIMS, *Philosophia* (éd. R.A. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands*, dans *RSPT* 68 [1984], p. 30, l. 30-33) et l'ANONYME, *Ut testatur Aristotiles* (éd. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *L'introduction à la philosophie Ut testatur Aristotiles [vers 1265-1270]*, dans *Laval théologique et philosophique* 48, 1 [1992], p. 97, §3), avec dans les deux cas une attribution à *Augustinus libro suo de anima et spiritu* et la leçon *frueretur* au lieu de *glorificaretur*.
10. Avicébron: *finis*.
11. Lire avec Avicébron *mundum*.
12. Sans doute faut-il lire avec *Ut testatur Aristotiles* et Aubry de Reims *seculum*.
13. Cf. AVICÉBRON, *Fons vitae*, I, 2; *Avencebrolis (Ibn Gebirol) Fons vitae ex arabico in latinum translatus ab Iohanne Hispano et Dominico Gundissalino*, éd. Cl. BAEUMKER, Münster, Aschendorff, 1892, p. 4, l. 23-25 (BGPM, I, 2): «Discipulus: Quae est ergo finalis causa generationis? Magister: Applicatio animae eius cum mundo altiore, ut unumquodque redeat ad suum simile». L'ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 96, §2, et AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. GAUTHIER, p. 30, l. 28-30, donnent aussi cette citation, sous une forme plus correcte. Selon R.A. Gauthier, l'expression *seculum prescientiarum* vient d'ALGAZEL, *Metaphysica*, II, tract. 5, c. 10; *Algazel's Metaphysics. A Mediaeval translation*, éd. J.T. MUCKLE, Toronto, Institute of Mediaeval Studies, 1933, p. 196, l. 4 (St. Michael's Mediaeval Studies).
14. acthecipus *ms.*
15. latitens *ms.*
16. La citation n'est pas littérale; cf. PLATON, *Timée*, 38c; *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, in societatem operis coniuncto P.J. JENSEN, edidit J.H. WASZINK, Londres: Warburg Institute/Leyde: Brill, 1962, p. 30, l. 17-19 (Plato Latinus, IV): «archetypus quippe omni aeuo semper existens est, hic sensibilis imagoque eius is est qui per omne tempus fuerit, quippe et futurus sit. Hac ergo dei ratione consilioque huius modi genituram temporis [...]»; cf. également 28c-29a (éd. WASZINK, p. 21). Il faut supposer un intermédiaire; cf. par exemple PAPIAS, *Elementarium*, notice *Ydea*: «[...] Nam illas ydeas in mente divina aut in archetypo mundo semper esse dixerunt»: voir G. DAHAN, *Éléments philosophiques dans l'«Elementarium» de Papias*, dans *From Athens to Chartres. Neoplatomism and Medieval Thought. Studies in Honour of Edouard Jeauneau*, H.J. WESTRA (éd.), Leiden, Brill, 1992, p. 229 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXV). Cf. Pseudo-ROBERT GROSSETESTE, *Summa philosophiae*, V, 17; *Die philosophischen Werke des Robert Grosseteste, Bischofs von Lincoln*, éd. L. BAUR, Münster i. W., Aschendorff, 1912, p. 347, l. 33-34 (BGPM, IX): «De primo [genere

qua tanquam in speculo karitatis omnia relucescunt presentialiter. De hac autem sapientia dicit A<l>gazel quod, quemadmodum forme universales corporis oculo cognoscuntur, sic omnium rerum species in eternitatis speculo describuntur[17]. Ab hac autem sapientia cuncta secundum debitum gradum et ordinem ducunt originem, sed quedam in sequentem in quo procreantur. Illas autem scientias que in se, non in alio, sunt producte velut superiores intelligentie, divina bonitas pleniori lumine decoravit, quod testatur Aristotiles in libro suo *De causis*, ita dicens: «Omnis intelligencia plena est fortitudinis»[18], hoc est in multis habitudinibus et distintis. Ille autem scientie que in alio sunt producte, ut rationales anime, omnium rerum tenent genera[19] [?] sed confuse, testante Boecio et dicente: «Summumque[20] tenet sed singula perdit»[21]. Licet autem intellectus agens summam omnium bonorum teneat, quia tamen est anima sive «intellectus possibilis» in sue creationis principio «sicut tabula rasa in qua nichil [depingitur] actualiter est depictum», testante Philosopho in libro *De anima*[22], anima naturaliter appetit uniri corpori, ut per operatio-

idearum] autem in Timaeo mundum sensibilem asserens iuxta exemplar in mente opificis conditum mentionem facit».

17. Je n'ai pas retrouvé la source précise; cf. ALGAZEL, *Metaphysica*, I (*De diuisione scientiarum*), éd. MUCKLE, p. 1, l. 26 - p. 2, l. 7: «Cognicio sapiencie dividitur in duo [...]. Alterum est quo cognoscuntur disposiciones omnium que sunt; ad hoc ut describatur in animabus nostris forma universi esse secundum ordinem suum sicut describitur forma visibilis in speculo [...]». Voir aussi AVICÉBRON, *Fons vitae*, V, 41, éd. BAEUMKER, pp. 330-331.
18. Il faut évidemment lire avec la source *formis*; cf. Pseudo-ARISTOTE, *Liber de causis*, IX (X), 92; A. PATTIN, *Le Liber de causis. Édition établie à l'aide de 90 manuscrits avec introduction et notes*, dans *Tijdschrift voor Filosofie* 28 (1966), p. 70, l. 8 (également édité séparément, Louvain, s.d.): «Omnis intelligentia plena est formis». Cette phrase est devenue un adage; on le trouve dans les *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 232, n°10, avec l'explication: «[...] plena est formis, id est speciebus intelligibilibus».
19. *ms.*: econtraria [?], certainement fautif.
20. Boèce: *summamque*.
21. BOÈCE, *De consolatione philosophiae*, V, m. 3, 24. Dans sa *Diuisio scientiarum*, Arnoul de Provence cite 5 vers du même passage (ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. Cl. LAFLEUR, dans *Id.*, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, p. 302, l. 68-73 [Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII]), le vers commun avec *Ut ait Tullius* étant plus éloigné de la source: «Summa retinuit singula perdens».
22. ARISTOTE, *De anima*, III, 4 (430a1); cf. *translatio vetus*, dans *Anonymi Magistri Artium (c. 1245-1250) Lectura in librum de anima a quodam discipulo reportata (Ms. Roma, Naz. V. E. 828)*, éd. R.A. GAUTHIER, Grottaferrata (Romae), Editiones Collegii S. Bonaventurae, 1985, p. 447 (Spicilegium Bonaventurianum, XXIV): «Oportet autem esse sic sicut in tabula in qua nichil est actu scriptum, quod quidem accidit intellectui» (la traduction de Guillaume de Moerbeke [dans *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia, iussu Leonis XIII P.M. edita, Sentencia libri De anima*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1984, t. XLV, 1, p. 214] est presque identique). Cette phrase, à travers un intermédiaire qui crée l'expression *ta-*

nes meritorias gloriam valeat adipisci quam Dominus preparavit se diligentibus ab eterno[23]. Quod testatur Augustinus in libro *De differentia spiritus et anime*: «Ad hoc, inquit, est anima unita corpori, ut mundificetur et sanctificetur et ut eternitatis gloriam consequatur»[24]. Cui etiam consonat Ysaac in suis *Collectionibus*, ita dicens: «Ad hoc est anima unita vel annexa corpori ut ei veritates appareant et inter equum et inequum, bonum malum, laudabile et inlaudabile sciat discernere, quod expedit faciendo»[25]. Cum igitur intellectus noster, corpori coniunctus, molle carnis oppressus fantasmatibusque velatus sit scientiis et virtutibus imperfectus, tandem tamen ad beatitudinem ordinatur, ad quam tamen non potest attingere sine scientia et virtute, naturaliter scientiam debet appetere cum doctrinis.

<Pourquoi il faut rechercher la philosophie>

[4] Huiusmodi autem scientie appetitus multipliciter ratio a philosophis reperitur. Primo enim est appetenda scientia, quia salus est anime et animarum medela. Unde idem testatur: «Hoc efficit philosophia: medicamen est animis[26], sollicitudines[27] astrahit, a cupidinibus liberat, pellit timores»[28].

Secundo est appetenda scientia, quia possessorem suum divitem facit. Unde Tullius: «Solus etiam sapientiam possidens dives est»[29].

bula rasa, est devenue un adage (présent, par exemple, dans les *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 186, n°146: «Intellectus possibilis est primo tamquam tabula rasa in qua nihil est depictum, possibilis tamen depingi»). Cf. R.A. GAUTHIER, *Le traité De anima et de potenciis eius d'un maître ès arts (vers 1225)*, dans *RSPT* 66 (1982), pp. 3-55 (p. 52, l. 465-468).

23. Cf. *Summa sententiarum*, II, 1 (PL 176, col. 80C): «Ideo etiam animae sunt associatae corporibus, ut in eis Domino famulentur et verum et summum bonum promereantur».
24. Je n'ai pu trouver l'origine de cette citation; cf. *supra*, p. 10.
25. ISAAC IUDAEUS (ISRAELI), *Liber de definicionibus*, éd. J.T. MUCKLE, dans *AHDLMA* 11 (1937-1938), p. 304, l. 14-18: «Causa vero finalis spiritualis est sicut connexio animae cum corpore ut homini appareant veritates rerum sapiencialium, ut discernat inter bonum et malum, et laudabilia et illaudabilia, et faciat quod expedit veritati ex iusticia et rectitudine [...]». Cité aussi dans l'ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 97, §4.
26. aliis *ms.*
27. solitudines *ms.*
28. CICÉRON, *Tusculanes*, II, IV, 11; Cicéron, *Tusculanes*, t. I (I-II), éd. G. FOHLEN et trad. J. HUMBERT, Paris, Belles Lettres, 1931, p. 83 (Collection des Universités de France): «Nam efficit hoc philosophia: medetur animis, inanes sollicitudines detrahit, cupiditatibus liberat, pellit timores».
29. «Quod solus sapiens dives» est le titre du chapitre VI des *Paradoxa*; CICÉRON, *Les Paradoxes des Stoïciens*, éd. et trad. J. MOLAGER, Paris, Belles Lettres, 1971, pp. 124-129 (Collection des Universités de France); mais l'adage doit être connu autrement;

Tertio est appetenda scientia, quia possessorem suum a miseria liberat, unde idem Tullius: «Sicut mundo stulto et inherti esse minime bene potest, sic non potest aliquatenus bonus et sapiens miser esse»[30].

Quarto est appetenda scientia, quia iram, ministram crudelitatis, impedientem animum ne possit cernere verum, abicit et expellit, poeta dicente: «Impedit ira animum ne possit cernere verum»[31].

Quinto est appetenda, quia servum facit liberum, unde Seneca: «Omnis stultus <servus est[32]> et per oppositum omnis sapiens liber»[33].

Sexto est appetenda scientia, quia vicium ignorantie purgat. Unde auctor libri *Fontis vite*: «Animam a capite[34] nature scientia liberat et a tenebris ignorantie purgat»[35]. Unde Tullius in libro suo *De amicicia* dicit: «Quid melius, quid prestancius, quid amabilius sapientia?»[36], quasi diceret: nichil. Preterea in libro *De plantis* «divinum munificencie donum» ab Aristotile scientia nuncupatur[37]. Quod testatur Plato in *Thimeo*, dicens: «Hoc[38] bono nichil maius humano generi divina munificiencia[39]

cf. H. WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi. Lateinische Sprichwörter und Sentenzen des Mittelalters in alphabetischer Anordnung*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1963-1967, n° 29997b (Carmina Medii Aevi Posterioris Latina).

30. Cf. CICÉRON, *Paradoxa*, II, 19, éd. MOLAGER, p. 105: «Quam ob rem ut inprobo et stulto et inerti nemini bene esse potest, sic bonus uir et sapiens et fortis miser esse nemo potest».
31. *Disticha Catonis*, II, 4, éd. M. BOAS et H.J. BOTSCHUYVER, Amsterdam, North-Holland Publ. Company, 1952, p. 101 (*possis*, mais plusieurs mss donnent *possit*).
32. seruus est *conieci*.
33. Il s'agit en fait d'une lettre d'AMBROISE, *Epist.*, II, 7 (37), 4; *Sancti Ambrosii Opera, Pars decima, Epistulae et Acta*, t. I, *Epistularum libri I-VI*, éd. O. FALLER, Vidobonae, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1968 (Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum, LXXXII), p. 45, l. 32-33: «"Omnis sapiens liber", omnis autem insipiens seruiat»; Ambroise s'inspire peut-être du titre d'un ouvrage de Philon, *Quod omnis probus liber sit* (cf. éd. FALLER, *loc. cit.*, *app. fontium*, l. 32).
34. Lire avec la source *captiuitate*.
35. AVICÉBRON, *Fons vitae* I, 1, éd. BAEUMKER, p. 5, l. 2-3: «[...] et omnino scientia et operatio liberant animam a captiuitate naturae et purgant eam a suis tenebris et obscuritate [...]».
36. Cf. CICÉRON, *De officiis*, II, 5; Cicéron, *Les devoirs, Livres II et III*, texte établi et traduit par M. TESTARD, Paris, Belles Lettres, 1970, p. 14 (Collection des Universités de France): «Quid enim est, per deos, optabilius sapientia, quid praestantius, quid homini melius, quid homine dignius?».
37. En fait, préface d'ALFRED DE SARESHEL à sa traduction du pseudo-aristotélicien *De plantis*, dans G. LACOMBE, in societatem operis adsumptis A. BIRKENMAJER, M. DULONG, Aet. FRANCESCHINI, *Aristoteles Latinus. Codices*, Roma, La Libreria dello Stato, 1939, t. I, p. 192: «divine munificencie donum». Cité aussi dans les *Accessus philosophorum*, éd. Cl. LAFLEUR, dans *Id.*, *Quatre introductions*, p. 180, l. 12.
38. hic *ms*.
39. munificencie *ms*.

condonavit»[40]. Non est igitur mirum si in amore philosophie studet anima, cum a tantis[41] et tot philosophis commendetur.

<Définitions>

[5] Quia tamen philosophia[42] est amor rei cognite et possesse et unumquodque cognoscibile cognoscitur duplici via, scilicet via diffinitiva et etiam divisiva[43], ut utraque via scientiam cognoscamus, primo diffinitive ad eius noticiam / **[fol. 12ra]** accedamus. Sed[44] philosophia nomine multiplici nuncupatur; nominatur enim octo nominibus, scilicet doctrina, disciplina, ars, facultas, scientia, sapientia, prudentia, philosophia[45]. Cum dicat Aristotiles in *Elenchis* quod «qui virtutis[46] nominum sunt ignari faciliter paralogizantur in hoc sibi ipsis atque cum aliis disputantes»[47], ne simus istis similes in equivoco procedentes, sufficientiam et differentiam illorum nominum videamus.

[6] Notandum tamen <est> quod philosophia potest dici dupliciter, aut secundum se aut secundum quod multiplicatur per sermonem. Si secundum se, aut dicit purum habitum in anima quiescentem et sic dicitur *scientia*; aut huic habitui superadditur aliquid et hoc multipliciter: aut enim superadditur amor vel dilectio, et sic dicitur *philosophia* ab amore scientie; aut huic habitui superadditur sapor vel dilectio, et sic dicitur *sapientia*, quasi sapida scientia; vel artactio et sic est *ars*; vel affectio, et sic est *prudentia*[48]. Si autem accipiatur secundum quod per sermonem multiplicatur, aut hoc est inquantum diffunditur in discipulum, et sic est

40. PLATON, *Timée*, 47b, dans la trad. de Calcidius, éd. WASZINK, p. 44, l. 12-13: «Quo bono nihil umquam maius ad hominum genus diuina munificentia commeauit».
41. atentis *ms.*
42. philosophus *ms.*
43. Voir ci-dessus, p. 27.
44. quia *suppressi.*
45. JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. A. OTTO, *Johannis Daci Opera*, Copenhague, Gad, 1955, t. I, 1, p. 5, l. 12-14 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, I, 1), donne également une liste de huit noms, avec *methodus* au lieu de *prudentia.*
46. virtutes *ms.*
47. ARISTOTE, *De sophisticis elenchis*, 1 (165a15-17), dans la traduction de Boèce, éd. DOD, p. 6, l. 11-13 (AL, VI, 1-3); la citation est assez littérale: «eodem modo et in orationibus qui nominum virtutis sunt ignari paralogizantur et ipsi disputantes et alios audientes».
48. JEAN DE DACIE (*Diuisio scientie*, éd. OTTO, p. 5, l. 15-17) a un passage assez proche, sans la distinction *secundum se/secundum quod multiplicatur per sermonem*; le texte publié donne *delectatio* au lieu de *dilectio*: «Scientia enim nominat simplicem habitum ipsius animi habentis scientiam. Sapientia autem nominat id idem, prout superadditur sapor et delectatio, unde sapientia sapida scientia». La conception de la science comme *habitus* est courante; cf. par exemple, ARISTOTE, *Ethica Nicomachea*, VI, 3 (1139b31).

doctrina, aut in discipulum inquantum in ipsum diffunditur et recepitur a doctore, et sic est *disciplina*.

[7] Hiis igitur prelibatis, ad diffinitiones istorum nominum accedamus. *Doctrina* sic diffinitur ab Ysaac: «Doctrina est certa rei cognitio que rationibus fulcitur et demonstrationibus approbatur»[49].

Disciplina vero sic diffinitur a Tullio: «Disciplina est ordinata morum correctio quam recipit discipulus a doctore»[50].

Scientia vero diffinitur sic ab Anselmo[51] in libro *De plan<c>tu nature*: «Scientia est thesaurus nobilis, nulli thesauro comparabilis, que nec igne comburitur nec <a> latronibus rapitur nec tineis vel vermibus demollitur»[52]. Alibi diffinitur sic: «Scientia est nobilis animi possessio»[53] etc.

Sapientiam vero sic diffinit Aristotiles primo *Methaphisice*: «Sapientia est certa rei cognitio per causas altissimas»[54].

49. ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, éd. MUCKLE, p. 321, l. 5-6, donne pour la *scientia* une définition semblable: «Sciencia vera est cognitio veri quam verificat ratiocinatio et demonstratio firmat».
50. Je n'ai pu retrouver cette définition chez Cicéron, qui n'en est sans doute pas l'auteur. Pour les définitions de *disciplina*, voir H.I. MARROU, *Doctrina* et *disciplina*, dans *Bulletin Du Cange* 9 (1934), pp. 1-23; M.D. CHENU, *Notes de lexicographie philosophique médiévale. Disciplina*, dans *RSPT* 25 (1936), pp. 686-692. On ajoutera cette remarque de HUGUCCIO DE PISE, *Derivationes*, s. v° *DISCO*: «Item a *disco* uel *discipulus* hec *disciplina*, quia discitur pena, et est disciplina in discipulo, doctrina in magistro, facultas uel professio in utroque» (ms. Paris, BnF, lat. 16217; nous utilisons aussi le ms. Paris, BnF, lat. 7625).
51. Il faut lire *ab Alano*; il est fait sans doute référence au *De planctu nature* d'Alain de Lille.
52. Cette définition semble absente chez Alain de Lille, à qui est probablement empruntée la suivante.
53. Cf. ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 98, §6: «scientia est nobilis anime possessio que auarum dedignatur possessorem et distributa per partes suscepit incrementum» (les éditeurs citent d'autres utilisations de ce texte: Arnoul de Provence, Olivier le Breton, Roger Bacon, Aubry de Reims, etc.). Voir la note de R.A. GAUTHIER à son édition d'AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, p. 39-40 (*app. fontium*, l. 228-230): «Cette définition fusionne deux textes d'Alain de Lille», *De planctu naturae* et *Anticlaudianus*. La même définition figure chez JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO, p. 10, l. 8-10: «Scientia est nobilis animi possessio, que distributa recipit incrementum et auarum dedignatur possessorem, nisi enim publicetur et multiplicetur, elabitur».
54. Il s'agit d'une citation composite; il me semble voir une conflation entre des définitions aristotéliciennes et chartraines; les *cause altissime* remontent à la *Métaphysique*: cf. ARISTOTE, *Metaph.*, I, 1 (981b27-29); *transl. vetustissima*, dans *Metaphysica, lib. I-IV, 4, translatio Iacobi siue «Vetustissima» cum scholiis et translatio composita siue «Vetus»*, éd. G. VUILLEMIN-DIEM, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1970, p. 7, l. 22-23 (AL, XXV, 1-1ª): «[...] quoniam denominatam sapientiam circa primas causas et principia opinantur omnes [...]»; cf. *media*, dans *Metaphysica, lib. I-IX, XII-XIV, translatio Anonyma siue «Media»*, éd. G. VUILLEMIN-DIEM, Leiden, Brill, 1976, p. 9, l. 9-10 (AL, XXV, 2): «[...] quod denominatam sapientiam circa primas causas et principia esse uidetur [...]». Cf. *Auctoritates Aristotelis*, éd.

Ars vero sic diffinitur ab Aristotile: «Ars est finitum infinitatis compendium nature, consilium rationis quam, si in se consideres, minimum invenies potestate»[55].

Tullius sic diffinit *facultatem*: «Facultas est scientia que non inopem vivere nec in paupertate vel egestate mori <facit >»[56].

Prudentia vero sic diffinitur ab Ysaac: «Prudentia est nobilis habitus quiescens in anima cum affectu»[57].

[8] *Philosophia* vero communiter a multis philosophis describitur vel diffinitur, sic: «Philosophia est amor sapientie, et dicitur a *phylos* quod est amor, et *sophos* quod est sapientia»[58]. Unde antiquitus philosophi solebant dici per arroga<n>ciam; nomine tamen philosophie[59] nuncupantur, quasi «amatores sapientie»[60]. Notandum est autem quod differt amor et desiderium, quia amor est rei optate vel possesse dilectio, desiderium

HAMESSE, p. 115, n°11: «Sapientia est scientia primarum et altissimarum causarum». Pour les textes chartrains, voir *supra*, n. 80 de l'introduction.

55. Je n'ai pas trouvé la source de cette définition, donnée sous une forme très corrompue et quasiment inintelligible; elle figure aussi, sous une forme plus correcte, chez JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO, p. 9, l. 14-17: «Ars est infinitatis finitum compendium, rationis insigne miraculum, inperiosum nature consilium; quam si per se consideres, minimam inuenies quantitatem, si uero ad subiecta applices, maximam inuenies potestatem».

56. facit *conieci*. Cette définition ne semble pas figurer dans l'œuvre de Cicéron. J'en ignore l'origine. Quant à la présence de *facultas* parmi les termes voisins de philosophie, elle ne paraît pas exceptionnelle comme en témoignent, par exemple, les *Derivationes* de HUGUCCIO DE PISE, s. v° *DISCO*: «[...] licet sit idem disciplina, doctrina, facultas, professio et scientia, tamen ex diuersitate subiectorum accipit diuersitatem uocabulorum» (ms. Paris, BnF, lat. 16217); voir également s. v° *FACIO*: «[...] Facultas etiam dicitur quelibet scientia, quia reddat eum facilem et potentem ad predicta facienda».

57. Les *Definitiones* d'Isaac ne contiennent pas cette définition, dont je n'ai pu retrouver l'origine; elle n'apparaît pas dans l'étude importante d'O. LOTTIN, *Les débuts du traité de la prudence au Moyen Âge*, dans *Psychologie et morale aux XII^e et XIII^e siècles*, Louvain: Abbaye du Mont César/Gembloux: Duculot, 1949, t. III, 1, pp. 255-280.

58. Cf. DOMINICUS GUNDISSALINUS, *De diuisione philosophiae*, herausgegeben und philosophiegeschichtlich Untersucht, nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum ende der Scholastik, von L. BAUR, Münster, Aschendorff, 1903, p. 8, l. 12-13 (BGPM, IV, 2-3).

59. nomina tamen philosophi *ms.*

60. Le copiste ne semble pas avoir compris la donnée traditionnelle; cf. HUGUCCIO DE PISE, *Derivationes*: «Et fertur hoc nomen [philosophie] primum esse exortum a Pitagora. Nam greci ueteres cum ante phylo uel sophyas, id est sapientes uel doctores sapientie semetipsos iactancius nominarent, iste interrogatus quid profiteretur uerecundo nomine phylosophum, id est amatorem sapientie, se esse respondit, quia sapientem profiteri arrogantissimum uidebatur. Ita deinceps postea posteris placuit ut quantalibus de rebus ad sapientiam pertinentibus doctrina quisque sibi uel aliis excellere uideretur, non nisi philosophus [ms. Paris, BnF, lat. 7625 fisicus] uocaretur». D'après Papias, *Elementarium*, se fondant lui-même sur ISIDORE DE SÉVILLE, *Etym.*, VIII, 6, 2 («Qui [Pitagoras] arrogantiae causa sophi nomine dimisso, pro eo philosophos uoluit nominari»); la source de cette anecdote se trouve dans la *Cité de Dieu* de saint AUGUSTIN, VIII, 2.

vero est rei optinande appetitus. Ab Aristotile sic diffinitur philosophia: «Philosophia est cognitio sui ipsius ab homine»[61]. Unde A<l>gazel: «Cognoscente te ipsum, et cognosces omnia, quia in te quodammodo sunt omnia»[62]. Omne enim, secundum quod dicit Aristotiles, aut est substantia aut est accidens. Unde quidam versificator dicit:

«Summus Aristotiles trutinando cacumina rerum
In duo divisit quidquid in orbe fuit»[63],

hoc est in substantiam et accidens. Omnis autem substantia aut est corporea aut incorporea. Iste autem substantie sunt in homine, ut corpus et anima. Omne autem accidens[64] aut est spirituale aut est sensibile; sensibile ut album, nigrum, spirituale ut bonum, malum, scientia, virtus et ista sunt in homine et sic omnia. Inde est quod homo mitroscomus *[sic]* quasi minor mundus, quia in ipso sunt omnia generaliter, sicut in maiori mundo specialiter[65].

Alio modo diffinitur philosophia sic: «Philosophia est cognitio universi esse cuius cognitio in presenti vita summa nobilitas et secundum cognita operari, spes est et causa felicitatis eterne»[66]. Unde poeta: «Scire aliquid laus est»[67] etc.

61. Cette définition apparaît aussi chez ARNOUL DE PROVENCE (*Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 310, l. 139) et AUBRY DE REIMS (*Philosophia*, éd. GAUTHIER, p. 38, l. 207-208), qui tous deux l'attribuent fort justement à Isaac; cf. ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, éd. MUCKLE, p. 306, l. 1-2: «Philosophia est cognicio hominis sui ipsius [un ms. dit: cognicio sui ipsius ab homine]». Sur ce thème, voir ci-dessus, pp. 18-19.
62. Voir *supra*, p. 19.
63. WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi*, n° 30682 (= MARBODE, *Carmina varia*, 56, *De Aristotele*, PL 171, col. 1684D-1685A).
64. *Ms. add.* aut accidens.
65. Cf. PAPIAS, *Elementarium*, ms. Paris, BnF, lat. 7609, fol. 133va: «*Microcosmus* a grecis homo appellatur, id est "minor mundus". Nam sicut mundus ex eadem et diuersa et mixta natura, sic homo, et sicut mundus ex quatuor elementis, sic homo ex quatuor humoribus etc.» (voir également une autre entrée *Mycrocosmos* au fol. 138va). Sur le thème de l'homme microcosme, voir *supra*, p. 19.
66. Définitions similaires dans les *Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR, p. 181, l. 23), dans *Ut testatur Aristotiles* (éd. LAFLEUR-CARRIER, pp. 96-97, §5), qui l'attribue à Isaac, et chez AUBRY DE REIMS (*Philosophia*, éd. GAUTHIER, p. 38, l. 214-216). Gauthier en voit la source chez ALGAZEL, *Metaphysica*, I (*De diuisione scientiarum*), éd. MUCKLE, p. 1, l. 14, et p. 1, l. 27 - p. 2, l. 3; d'une part, Algazel annonce que le second traité de son livre sera «de causa universi esse que est deus altissimus», d'autre part, il donne une division de la *sapientia* en deux, «quorum unum est quod facit scire disposiciones nostrorum operum et vocatur scientia activa; cuius utilitas est cognoscere per eam maneries accionum agendarum, per quas proveniant utilia nobis in hoc mundo et certificatur nostra spes de vita eterna». Voir aussi JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO, p. 8, l. 1-4.
67. WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi*, n° 27613 (= *Disticha Catonis*, IV, 29, éd. BOAS-BOTSCHUYVER, p. 229: «Ne pudeat quae nescieris te velle doceri: / scire aliquid laus est; culpa est nil discere velle»).

A<l>gazel autem sic diffinit ipsam: «Philosophia est divinarum humanarumque rerum[68] cognitio»[69].

Augustus *[sic]* vero in libro *De mortalitate* sic diffinit eam: «Philosophia est vitam mundam et incontaminatam habere et in cognitione verorum non errare»[70].

Ab Aristotile, primo *De plantis*, sic diffinitur: «Philosophia est mobilis affluencie contemptus, future felicitatis appetitus, mentis illustratio quorum primo nichil nobilius et secundo nichil felicius et tercio nichil ad[71] amborum acquisitionem efficatius»[72].

Ultimo / **[fol. 12rb]** modo magistraliter sic diffinitur: «Philosophia est scola[73] virtutum, vite magisterium, forma sanctitatis, norma iustitie, virginitatis speculum, caritatis exemplum, thalamus pudicicie, via paciencie, atque fidei disciplina»[74].

Visa igitur sufficientia et differentia nominum philosophie et quare sit appetenda et quid sit ipsa, videndum est de eius exitu inesse et quot modis habeat esse et qualiter impediri.

<Origine de la philosophie>

[9] Exitus autem eius inesse duplex est, scilicet primus et secundus. Primus est via amirationis, unde Aristotiles in *Veteri Methaphisica*: «Propter amirari ceperunt summi sacerdotes in Egypto phylosophari»[75].

68. diuinarum humanarum rerum quia cognitio *ms*.

69. Définition très courante; cf. ISIDORE DE SÉVILLE, *Etym.*, II, 24, 1; DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, p. 7, l. 13-14. Voir *supra*, p. 14. Cette définition est également présente chez JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO, p. 6, l. 16-17.

70. Cette définition ne figure pas dans le *De immortalitate animae* de saint Augustin. Elle apparaît aussi avec la même attribution dans la *Diuisio scientie* de JEAN DE DACIE, éd. OTTO, p. 8, l. 4-6: «Sic diffinitur ab Augustino: philosophia est habere uitam mundam et incontaminatam et cognitionem uerborum».

71. ad *om. ms*.

72. Il s'agit encore de la préface d'ALFRED DE SARESHEL à sa traduction du *De plantis* (cf. *supra*, n.37). Ce passage est aussi utilisé par les *Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR, p. 180, l. 10-11, qui cite d'autres occurrences, *app. fontium*, l. 10-13) et AUBRY DE REIMS (*Philosophia*, éd. GAUTHIER, p. 29, l. 7-10); il figure dans les *Auctoritates Aristotelis* (éd. HAMESSE, p. 299, n° 1).

73. Le texte d'Aubry (voir n. suivante) dit *scala*.

74. Un texte semblable figure chez AUBRY DE REIMS (éd. GAUTHIER, p. 40, l. 235-237), identifié aussi comme *magistraliter*. Selon le P. Gauthier, «Aubry choisit pour les appliquer à la philosophie quelques-uns des titres de la Vierge»; je n'en suis pas convaincu.

75. Cf. ARISTOTE, *Metaphysica*, I, 2 (982b12-13); cf. *transl. vetustissima*, éd. VUILLEMIN-DIEM, p. 9, l. 12-13 (AL, XXV, 1-1[a]): «Propter enim id quod est mirari homines et nunc et prius inceperunt philosophari»; la formule des *Auctoritates Aristotelis* (éd. HAMESSE, p. 116, n° 18) est plus proche: «Propter admirari nunc homines et

Secundus autem exitus est triplex. Primus est via inventionis, cuius maxime confert visus, unde Aristotiles in *Veteri Methaphisica* et in libro *De sensu et sensato* dicit: «Visum maxime debemus diligere, eo quod multitudinis rerum differentias nobis ostendit[76]». Secundus est via doctrine, unde in *Veteri Methaphisica* dicit Aristotiles: «Animalia iuxta auditum memoria<m> habencia sunt disciplinabilia»[77]. Tercius est via sensus memorie et experiencie, unde Aristotiles in libro *Posteriorum* dicit: «Ex pluribus sensibus fit[78] una memoria, ex pluribus memoriis fit unum experimentum, ex uno experimento multociens sumpto fit unum[79] universale quiescens in anima, quod est principium artis et scientie»[80].

<Modes et empêchements>

[10] Viso de exitu inesse philosophie, videndum est quot modis habeat esse et quot modis habe<a>t impediri. Notandum est igitur quod philosophia vel scientia tribus modis habet esse, scilicet in potentia, ut in puero, in habitu, ut in viro habente in habitu gramaticam vel logicam, et in actu, ut in aliquo actualiter docente; et cuilibet istorum sunt quedam impedimenta[81].

primo coeperunt philosophari». Mais l'allusion à l'Égypte est absente de la *Métaphysique*; *Ut ait Tullius* joint à l'explication d'Aristote une donnée traditionnelle, présente aussi bien dans le platonisme (et en général dans la pensée grecque) que chez les Pères (cf. par ex. AMBROISE, *De Abraham*, II, 10, 73, cité par G. MADEC, *Saint Ambroise et la philosophie*, Paris, Études augustiniennes, 1974, p. 341: «Philosophica eruditio abundauit in Aegypto»). Pour une utilisation semblable du thème de l'«étonnement» et de celui de la sagesse égyptienne, cf. ALBERT LE GRAND, *Metaphysica*, I, tract. 1, c. 10, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. VI, p. 21.

76. Cf. ARISTOTE, *Metaphysica*, I, 1 (980a26-27), *transl. vetustissima*, éd. VUILLEMIN-DIEM, p. 5, l. 7-9 (AL, XXV, 1-1[a]): «[...] Causa autem est quoniam maxime facit cognoscere nos hic sensum et multas ostendit differentias»; ARISTOTE, *De sensu et sensato*, 1 (437a3-8).

77. Cf. ARISTOTE, *Metaphysica*, I, 1 (980a-b); *transl. vetustissima*, éd. VUILLEMIN-DIEM, p. 5 (AL, XXV, 1-1[a]): non littéral.

78. sit *ms.*

79. unu *ms.*

80. ARISTOTE, *Analytica posteriora*, II, 19 (100a3-5); *transl. Iacobi*, dans *Analytica posteriora, translationes Iacobi, Anonymi siue «Ioannis», Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, p. 105, l. 28 - p. 106, l. 3 (AL, IV, 1-4): «Ex sensu quidem igitur fit memoria [...], ex memoria autem multotiens facta experimentum. Multe enim memorie numero experimentum est unum. Ex experimento autem aut ex omni quiescente universali in anima, uno preter multa, quodcumque in omnibus unum sit illis idem est, artis principium et scientie [...]».

81. Passage parallèle dans la *Diuisio scientie* de JEAN DE DACIE, éd. OTTO, pp. 12-13 (avec les trois mêmes modes constituant la base des *impedimenta*).

Philosophia enim primo modo dicta impeditur quadrupliciter. Primo propter maliciam complexionis; unde Aristotiles in libro *De anima*: «Molles carne apti mente et per oppositum asperi carne inepti mente»[82]. Secundo propter inobedientiam et superbiam mentis; unde «quidquid audiunt contempnunt per superbiam intellectus»[83]. Tertio propter debilitatem et pusillanimitatem intellectus; unde quidam sunt qui non possunt nisi sensibilia cognoscere, quia intellectus eorum propter sui debilitatem non potest[84] se elevare ad cogitandum formas universales. Quarto modo ex defectu assuetudinis, quia se non exercitant; unde dicit Tullius: «Natura potentem, ars facilem et habilem, usus promptum reddit artificem»[85].

Prout autem scientia est in habitu impeditur dupliciter. Primo modo propter corruptionem fantasmatum vel ymaginationum[86]; unde Aristotiles in libro *De anima*: «Quodam in nobis corrupto corrumpitur[87] nostrum intelligere»[88]. Secundo propter sompnum longum et egritudinem, scilicet per longam temporis interruptionem.

Tercio modo dicta impeditur dupliciter. Primo a parte docentis per sermonem male audibilem; unde secundum quod dicit Philosophus: «Vox bene audibilis ad scientiam multum confert»[89]. Secundo a parte audientis, ut per inobedientiam aut propter debilem audientis memoriam; unde, secundum quod dictum est, animalia iuxta auditum memoriam habencia sunt disciplinabilia[90].

82. ARISTOTE, *De anima*, II, 9 (421 a25-26). Cf. *vetus translatio*, éd. GAUTHIER, p. 361: «Fortes autem carne ineptos mente, molles autem carne bene aptos esse mente».
83. Je n'ai pu repérer l'origine de cette citation; il ne s'agit pas d'un texte biblique.
84. propter *ms.*
85. Albert le Grand cite aussi ce proverbe (voir WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi*, n° 15925), qu'il attribue à Victorinus: «Sicut et Victorinus optime dicit quod natura facit habilem, ars facilem, usus autem potentem» (ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicabilibus*, tract. I, c. 1, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, 1890, Vivès, t. I, p. 2b). Je ne l'ai pas retrouvé chez Marius Victorinus. Il se fonde sur les trois éléments de l'éloquence (*natura, doctrina, usus*) énoncés par Cicéron et Quintilien et repris par AUGUSTIN (*De ciuitate Dei*, XI, 25) ou ISIDORE DE SÉVILLE (*Etym.*, II, 3, 2).
86. ymaginatiuum *ms.*
87. *conieci; ms.*: corpus.
88. Cf. ARISTOTE, *De anima*, I, 4 (408b13-15 et 24-25); *vetus translatio*, éd. GAUTHIER, p. 118: «Intelligere autem et considerare consumuntur alio quodam interius corrupto». Dans les *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 175, n°17: «Intelligere nostrum corrumpitur aliquo interius corrupto, scilicet phantasia».
89. Voir ARISTOTE, *De sensu et sensato*, 1 (437a11-15), d'où les *Auctoritates Aristotelis* (éd. HAMESSE, p. 196, n^{os}4 et 5) ont retenu deux sentences: «Auditus magnam partem ad intelligendam prudentiam confert» et «Sermo audibilis existens ex causa disciplinae non per se, sed per accidens, id est in quantum significat aliquid».
90. Voir *supra*, n. 77.

<Division de la philosophie>

[11] Dicto de exitu inesse philosophie et quot modis habeat esse et qualiter impeditur, ad ipsius divisionem accedamus. Dividitur autem scientia largo modo sumpta in mecanicam et liberalem. Huius autem divisionis apparet necessitas per Commentatorem *supra librum Ethicorum,* qui dicit quod «propter lapsum primi hominis in peccatum[91] genus humanum duplicem currit indigenciam, unam a parte corporis, que dicitur passibilitas a frigore et calore, aliam a parte anime, que dicitur ignorantia et ad malum pro<m>ptitas»[92], et ideo genus humanum duplici indiguit scientia, ut recuperaret in sciendo quod admiserat in pecando, una quidem ad miserias corporis relevandas, et hec dicitur mecanica[93], alia vero ad miserias anime[94] relevandas, et hec dicitur liberalis. Ex quo apparet quod, extenso nomine philosophie, philosophia dividitur in mecanicam et liberalem. Ars vero mecanica dicitur cum manu facta[95] vel mecanica dicitur quia sicut «mecus» dicitur ille qui ad alienam mulierem se convertit, sic intelligens dicitur mecus vel mecatus quando ad talia se convertit ad que se non debet convertere, hoc autem est se convertere ad artes, que non sunt ad eius perfectionem sed ad corporis indigentias repara<n>das[96]. Vel dicitur mecanica quia deseruit parti adulterine, scilicet corpori, quod semper se inclinat ad malum. Dividitur autem mecanica scientia in sutoriam, pelliparíam et sic de aliis de quibus nichil ad presens[97]. /

91. impetratum *ms.*

92. Eustrate de Nicée, dans la traduction de Robert Grosseteste; cf. *The Greek Commentaries on the Nicomachean Ethics of Aristotle in the Latin Translation of Robert Grosseteste, Bishop of Lincoln († 1253): Eustratrius on Book I and The Anonymous Scholia on Books II, III, and IV,* éd. H.P.F. MERCKEN, Leiden, Brill, 1973, t. I (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, VI, 1). Ce passage est souvent utilisé: Arnoul de Provence, *Ut testatur Aristotiles...*

93. Cf. HUGUCCIO DE PISE, *Derivationes*, s. v° *MECHOR*: «Unde artes dicuntur mechanice, quia adulterine respectu liberalium; quecumque remouent defectum et conferunt commoditatem. Unde hec mechania, -e, id est scientia humanorum operum necessitati corporis obsequentium» (ms. Paris, BnF, lat. 16217). Sur ce thème, voir les études citées *supra*, n. 84 de l'introduction.

94. corporis *ms. et corr.* anime *in margine.*

95. Cette étymologie est rare; voir cependant Honorius: HONORII AUGUSTODUNENSIS, *De animae exsilio*, PL 172, col. 1245B: «Mechanica [...] doce<t> [...] omnes artes quae manibus fiunt».

96. P. STERNAGEL, *Die Artes mechanicae im Mittelalter. Begriffs- und Bedeutungsgeschichte bis zum Ende des 13. Jahrhunderts*, Kallmünz, Lassleben, 1966, pp. 89-90 (Münchener historische Studien Abteilung mittelalterliche Geschichte, II), cite plusieurs textes sur *mechanice quasi adulterine.*

97. Sur tout ce passage, voir *supra*, p. 22. Les deux «arts mécaniques» nommés ici n'appartiennent pas aux divisions courantes de la mécanique; on trouve la *pelliparia* chez ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 317, l. 231-233, pour qui il s'agit d'une des «espèces» du commerce (*mercatura*), appartenant lui-

[12] **[fol. 12va]** Liberalis vero scientia dicitur quia liberat hominem a solicitudinibus et curis[98] et hoc est quod dicit Avicen<n>a, quod «qui bonus est in foro pessimus est in studio et e contrario»[99]. Nam «una virtus retrahit aliam»[100], ut innuit Philosophus. Vel dicitur liberalis, quia liberi antiquitus utebantur et eorum filii solum solebant eam addiscere[101].

[13] Dividitur autem liberalis scientia in theoricam sive speculativam et practicam[102]. Hanc autem divisionem innuit Avicen<n>a in sua *Philosophia*, ubi dicit quod perfectio hominis est in quantum homo est in cogitando verum et diligendo vel operando bonum[103]. Secundum hoc ergo est quedam scientia que ordinat hominem ad cogitationem veri, et hec dicitur speculativa, quedam que ordinat hominem ad operandum bonum, et hec dicitur practica; *prasis* vero idem est quod operatio[104].

même à la *nauigatio* (présente, elle, chez Hugues de Saint-Victor et dans les divisions qui en dérivent).

98. Cf. HUGUCCIO DE PISE, *Derivationes*, s. v° *LIBER*: «Item liberalis, -le, quod pertinet ad liberum. Unde quedam artes dicuntur liberales, quia non nisi liberis licebat eas adiscere. Vel quia [reddunt] liberum ab omni cura et sollicitudine. Unde pauperes studere non possunt, quia non sunt liberi ab omni cura propter defectum rerum temporalium. Vel dicuntur liberales quia liberant animum a curis temporalibus et uitiis» (ms. Paris, BnF, lat. 16217).

99. Cité aussi par l'ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 101-102, § 13.

100. Cité aussi par AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. GAUTHIER, p. 31, l. 51-52, avec attribution à Avicenne: «attendens illud Auicenne quod vna uirtus restrahit aliam ab operatione sua naturaliter et retardat»; Gauthier voit là un «adage classique», qui remonterait à AVICENNE, *Liber de anima*, V, 2; *Liber de anima seu Sextus de naturalibus, IV-V*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction sur la doctrine psychologique d'Avicenne par G. VERBEKE, Louvain: Éditions orientalistes/Leiden: Brill, 1968, p. 104 (Avicenna Latinus, I, 2).

101. Cf. HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon* II, 20; Hugonis de Sancto Victore *Didascalicon. De studio legendi.* A Critical Text by Ch.H. BUTTIMER, Washington, The Catholic University Press, 1939, p. 39, l. 18-21 (Studies in Medieval and Renaissance Latin, X): «[...] aliae septem [artes] liberales appellatae sunt [...] vel quia liberi tantum antiquitus, id est nobiles, in eis studere consueverant», ainsi que le texte des *Derivationes* de HUGUCCIO DE PISE cité n. 98.

102. Sur cette division, voir *supra*, p. 23.

103. Voir AVICENNE, *Logica*, éd. Venise, 1508, fol. 2ra (cf. *Auicenna, Opera philosophica*, Venetiis, 1508); DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, p. 12, l. 5-7: «Finis philosophie est perfectio anime, non ut sciat tantum quod debeat intelligere sed etiam ut sciat quid debeat agere et agat». Sur la division sciences spéculatives/sciences pratiques chez AVICENNE, voir *Liber de philosophia prima*, I, 1, dans *Liber de philosophia prima sive scientia divina*, I-IV. Édition critique de la traduction latine par S. VAN RIET. Introduction doctrinale par G. VERBEKE, Louvain: Peeters/Leiden: Brill, 1977, t. I, pp. 1-2 (Avicenna Latinus, II, 1).

104. Le terme de *praxis* apparaît chez ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, c. XLIV, § 411, éd. A.G. JUDY, London: The British Academy/Toronto: The Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1976, p. 143, l. 11-14 (Auctores Britannici Medii Aevi, IV), peut-être d'après la traduction du commentaire d'EUSTRATE sur l'*Eth. Nic.*, I, 1, éd. MERCKEN, p. 12, l. 84-85: «Praxis autem (quod consueverunt transferre in actum) est secundum electionem hominis energeia, id est operatio».

Differt autem hec practica a speculativa a parte finis et a parte subiecti et a parte modi procedendi[105]. A parte finis, quia, sicut dicit Aristotiles in primo *Nove Methaphisice*: «Finis speculative e<s>t veritas, sed finis practice est bonitas»[106]. A parte subiecti differunt, quia speculativa est de rebus quarum esse consistit in speculatione, practica vero est de rebus quarum esse consistit in operatione. A parte vero modi procedendi differunt, quia speculativa procedit per causas, practica vero, ut dicit Aristotiles in *Ethicis*, modo scripto et grosso[107].

[14] Practica vero scientia dividitur in monosticam, yconomicam et politicam[108], et hec divisio sic sumitur. Practica vero est scientia que ordinat hominem ad regimen ipsius vel alterius. Aut ergo ordinat hominem ad regimen sui tantum, et sic est *monostica*, et dicitur a *monos* quod est unum et *ycos* quod est custodia, quasi «unius custodia». Aut ordinat hominem ad regimen alterius, et hoc dupliciter, quia aut ad regimen alterius sibi subditi tantum, vel subditi et propinqui. Si subditi tantum, sic est *yconomica*, que docet qualiter homo sue familie debeat disponere, et dicitur *yconomica* ab *ycos*, quod est custodia, vel ab *ycos* quod est domus et *custos custodis*; tractat enim de custodia domus. Vel dicitur ab Yconomi inventore. Si vero ordinet hominem ad regimen sibi subditi et propinqui, sic est *politica*, per quam homo scit regere civitatem, et dicitur politica a *polis*, quod est pluralitas vel civitas, et *custos custodis*, quasi

105. Sur cette méthodologie, voir *supra*, p. 28.

106. Cf. ARISTOTE, *Metaphysica*, II, 1 (993b20-21), *transl. media*, éd. VUILLEMIN-DIEM, p. 37, l. 1 (AL, XXV, 2): «Nam theorice finis est veritas et practice opus»; utilisé aussi par l'ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 103, § 15: «In secundo Metaphisice, ubi dicit quod finis speculatiue est ueritas, finis uero practice est operatio». Le terme de *bonitas* semble être une modification due à l'auteur de cette introduction; il vient de DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, p. 17, l. 18-19: «Finis scientiarum practicarum est amor bonitatis» (il utilise lui-même Avicenne ou Algazel).

107. Y a-t-il ici renvoi à ARISTOTE, *Eth. Nic.*, I, 2 (1094b19-20); cf. *Ethica Nicomachea, translatio Roberti Grosseteste Lincolniensis siue «Liber ethicorum». A. Recensio pura*, éd. R.A. GAUTHIER, Leiden: Brill/Bruxelles: Desclée de Brouwer, 1972, p. 143, l. 4-5 (AL, XXVI, 1-3, 3): «Amabile igitur de talibus et ex talibus dicentes, grosse et figuraliter veritatem ostendere»?

108. Sur cette division, voir *supra*, p. 24. On observera que le «*Guide de l'étudiant*» (éd. LAFLEUR-CARRIER, §§74-76) utilise les termes *ypotica*, *politica* et *ethica*.

plurium vel civitatis custos[109]. Practica traditur ab Aristotile in *Ethicis*, secunda a Tullio in libro *De officiis*, tertia in legibus et decretis[110].

[15] Prima tribus indiget, scilicet fuga viciorum, exercicio virtutum et exemplo[111] bonorum[112]. Yconomica vero duobus indiget, scilicet libertate et equitate; libertate, ut sua libenter distribuat, equitate, ut nichil retineat alienum. Politica[113] vero duobus indiget, scilicet mansuetudine et iustitia, mansuetudine erga propinquos et bonos, iustitia erga malos subditos et perversos[114].

[16] Speculativa vero dividitur in eam que est de signis et in eam que est de rebus. Hanc autem divisionem innuit Alpharabius in libro *De ortu scientiarum*, ubi dicit quod «omnis doctrina aut est de rebus aut est de signis»[115]. Scientia autem de rebus dividitur in tres partes: in naturalem, mathematicam et divinam[116]. Hanc divisionem innuit Aristotiles in quinto *Methaphisice*, ubi dicit quod tres sunt partes essentiales philosophie, scilicet naturalis, mathematica et divina[117], et in tertio *Phisicorum* ubi dicit quod triplex est negocium, scilicet naturale, mathematicum et divinum[118]. Et hec diuisio sic sumitur. Scientia de rebus aut est de rebus omnino coniunctis motui[119] et materie[120], et hec est naturalis proprie dicta; aut de rebus coniunctis non tamen ut coniunctis sed ut abstractis, et sic est

109. À quoi remontent ces étymologies? Les données très banales (*monos* = *unum*, *polis* = *pluralitas vel civitas*) côtoient des explications rares: je n'ai pas retrouvé ailleurs *ycos* traduit par *custodia* (voir aussi le prologue à l'*Isagoge* de Nicolas de Paris, cité par R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis», vertu mystique suprême*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 19 [1963], pp. 141-142) et encore moins une mention de cet *Yconomis*, inventeur de l'économie!

110. Cf. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, pp. 333-335. Voir GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis»*, pp. 138-145.

111. exemplum *ms.*

112. Cf. DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR, p. 140, l. 4-6: «Cui [gubernacioni sui ipsius] tria sunt necessaria, scilicet fuga uiciorum, exercicium uirtutum et exempla meliorum». Mais il n'y a pas de donnée similaire pour l'économie et la politique. Voir ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 335, l. 523-532 (données différentes pour l'économie et la politique).

113. policita *ms.*

114. Ces deux paragraphes («Practica uero [...] peruersos») ont été publiés par GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis»*, pp. 142-143.

115. Cette division ne semble pas se trouver chez Al-Fârâbî; elle remonte évidemment au *De doctrina christiana* d'Augustin. Voir *supra*, pp. 13 et 24.

116. Sur cette division, voir *supra*, p. 25.

117. Cf. ARISTOTE, *Metaphysica*, VI [*sic*], 1 (1026a18-19); *transl. media*, éd. VUILLEMIN-DIEM, p. 117, l. 27 - p. 118, l. 1 (AL, XXV, 2): «Quare tres erunt philosophie theorice: mathematica, physica, theologia».

118. Cette tripartition n'apparaît pas dans la *Physique*; voir A. MANSION, *Introduction à la Physique aristotélicienne*, Louvain: Institut supérieur de philosophie/Paris: Vrin, 1945, pp. 38-43 et pp. 122-126 (Aristote, Traductions et études); Ph. MERLAN, *From Platonism to Neoplatonism*, La Haye, Nijhoff, 1953, pp. 53-54.

119. mortui *ms.*

120. *ms.* et hoc est ut coniunctis *suppressi.*

mathematica, que dicitur a *mathesis*, quod est abstractio; aut est de rebus sepa<ra>tis omnino a motu et materia, et sic est methaphisica vel divina, et dicitur methaphisica a *metha*, quod est trans, et *phisis*, quod est natura, quasi «transcendens naturam»[121]. Prima traditur proprie in libro *Phisicorum*, secunda in quatuor mathematicis, scilicet geometria, astronomia, arismetica, musica; tertia vero traditur in libro *Methaphisice*[122].

[17] Omissis scientiis de rebus, quia de ipsis non est presens intentio, ad eam scientiam que est de signis accedamus. Dividitur autem scientia de signis ratione indicationis. Sermo enim est / **[fol. 12vb]** signum per quod aliis affectus nostros indicamus, quod testatur Plato in *Thymeo*, dicens: «Ad hoc enim datus est nobis sermo ut presto sint mutue nostre voluntatis indicia»[123]. Dicitur[124] autem scientia sermocinalis ratione sermonis de quo est. Est enim de sermone tamquam de subiecto. Dicitur autem scientia rationalis ratione cause: sermo enim est effectus rationis. Dicitur autem scientia de lingua ratione magistri: nam ad illam scientiam multum confert bone lingue dispositio. Dicitur autem eloquentia racione finis; ordinatur enim ad eloquentiam. Dicitur etiam trivium, quasi tres vie in unum, id est in eloquentiam ad quam ordinatur.

[18] Ista autem scientia que est de signis dividitur in tres partes, scilicet in gramaticam, logicam, rethoricam. Ista autem divisio potest sumi aut penes fines ad quos ordinantur, aut penes proprietates ipsas consequentes. Si penes fines ad quos ordinantur, aut ordinantur ad signandum tantum, aut ad signandum et movendum. Si primo modo, sic est gramatica; si secundo modo, hoc est dupliciter, aut ad movendum virtutes motivas aut affectivas. Si primo modo, sic est recthorica; rector enim intendit movere iudicem ad indignationem partis adverse et miserationem partis proprie. Si secundo modo, sic est logica[125].

[19] Secundum proprietates sic sumitur: aut enim in sermone attenditur congruum et incongruum, et sic est gramatica; gramaticus enim considerat congruum ut accipiat, incongruum ut evitet. Aut in sermone attenditur verum vel falsum, et sic est logica; logicus enim considerat verum

121. naturam *conieci.*
122. Sur ces divisions, voir *supra*, p. 25.
123. PLATON, *Timée*, 47c, trad. de Calcidius, éd. WASZINK, p. 44, l. 25-26: «[...] siquidem propterea sermonis est ordinata communicatio, ut praesto forent mutuae uoluntatis indicia».
124. dividitur *ms.*
125. On retrouve dans la *Diuisio scientiarum* d'ARNOUL DE PROVENCE (éd. LAFLEUR, p. 337, l. 580 - p. 338, l. 584), sous le nom d'Isaac, des critères semblables: «Aliter diuidit Ysaac, dicens quod sermo aut ordinatur ad significandum tantum, et sic de ipso est grammatica, aut ad mouendum, et hoc dupliciter: aut enim ad mouendum uirtutes apprehensiuas, ut rationem et intellectum, et sic de ipso est logica; aut uirtutes motiuas, ut irascibilem et concupiscibilem, et sic de ipso est rethorica». Les *Definitiones* d'Isaac ne contiennent rien de tel.

ut accipiat, falsum ut evitet. Logica est scientia discernendi verum a falso. Aut in sermone attenditur ornatus et inornatus, et sic est recthorica; rethorica enim considerat ornatum ut accipiat, inornatum ut evitet.

<Accessus à l'Isagoge>

[20] Hoc viso, videamus aliqua que debent queri circa istum librum, scilicet quid sit causa efficiens, materialis, formalis et finalis, quis titulus, cui parti philosophie supponitur.

Causa materialis et subiectum idem sunt. Unde subiectum istius libri est universale commune ad omnia predicabilia abstractum per intellectum a quinque universalibus[126].

Causa efficiens est Porphirius.

Causa formalis est duplex, quod duplex est forma, scilicet forma tractandi et forma tractatus[127]. Forma tractatus est divisio libri; forma tractandi est modus agendi, qui triplex est, scilicet diffinitivus, quia diffinitur, et divisivus, quia dividitur, sologisticus, quia probatur et improbatur. Exemplorum positivus non est de esse istius scientie, sed de bene esse[128].

Causa finalis duplex est, quia duplex est finis, scilicet finis intra et finis extra. Finis intra est cognitio eorum que ponuntur in isto libro; finis extra triplex remotus, remotior, remotissimus.

Titulus talis est: *Incipiunt ysagoge*, hoc est introductiones Porphirii valentes ad cathegorias, id est ad predicamenta Aristotilis.

Sciendum tamen quod ista scientia supponitur rationali philosophie, que logica appellatur.

Explicit ista philosophia.

126. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 1161: «Et queritur primo quid sit ibi subiectum [libri Porphirii]. Si dicatur quod uniuersale, hoc nichil est: uniuersale enim est subiectum cuiuslibet scientie, cum sit principium ad hoc determinandum. Item, omnis scientia est de uniuersali. - Ad hoc dicimus quod uniuersale in ratione in qua est intentio aliqua predicabilis est hic subiectum; sed in aliis id quod est uniuersale solum est subiectum».

127. Sur cette distinction *forma tractandi/forma tractatus*, voir A.J. MINNIS, *Medieval Theory of Authorship. Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, London, Scolar Press, 1984, pp. 118-119.

128. Les trois modes de la science généralement considérés sont *definitivus*, *divisivus* et *collectivus*; le mode *exemplorum suppositivus* est également parfois pris en compte; voir MINNIS, *Medieval Theory of Authorship*, pp. 122-123.

ANNEXE

DESCRIPTION DU MANUSCRIT

Le manuscrit Paris, Bibliothèque nationale de France, nouvelles acquisitions latines 1374 a été souvent utilisé et décrit, d'une manière plus ou moins complète[1]. Il nous paraît cependant utile de donner une description sommaire de son contenu, qui tente de faire le point. Ce manuscrit a appartenu à l'abbaye cistercienne de Vauluisant[2], pour qui il fut acheté en 1331, comme on peut le lire au fol. 109v: «Liber est ecclesie Beate Marie Vallis Lucentis, emptus Parisius per fratrem J. de Canisy pro precio viginti quinque solidorum Parisiensium anno Domini m.ccc°.xxx°. primo»[3]. Nous donnons les *incipit* et *explicit* servant de titres ou contenant l'identification de l'auteur.

1. fol. 1ra-9rb: *Incipit sententia supra librum Porphirii.* Sicut dicit philosophus ii° methaphisice inconveniens est simul querere scientiam et modum sciendi [...]. *Explicit sententia supra librum Porphirii usque ad communitates. Amen.*

Commentaire anonyme de l'*Isagoge*[4].

1. L. DELISLE, *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, Paris, 1880, pp. 469-471; W. SENKO, *Repertorium commentariorum Medii Aevi in Aristotelem Latinorum quae in Bibiothecis publicis Parisiis asservantur*, Varsovie, Akademia Teologi Katolickiej, 1982, t. II, pp. 103-106 (Opera philosophorum Medii Aevi, V); H.V. SHOONER, adiuvantibus sociis Commissionis Leoninae, *Codices manuscripti operum Thomae de Aquino*, Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal/Paris: Vrin, 1985, t. III (Bibliothecae Namur-Paris), pp. 330-331. Nous reprenons à Delisle les spécifications physiques: parchemin, 110 feuillets, 310 x 210 mm, écriture [probablement française de la fin du XIII^{e} siècle ou du début] du XIV^{e} siècle, sur 2 colonnes.
2. Voir L.H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Mâcon, Protat Frères, 1939, t. II, col. 3305: «*Vallis lucens* seu *lucida*, abbaye de cisterciens, fil. de Preuilly, ligne de Cîteaux, 1129, diocèse et arrondissement de Sens, commune de Courgenay, canton de Villeneuve (Yonne)». Sur ses livres, voir A. BONDÉELLE SOUCHIER, *Bibliothèques cisterciennes dans la France médiévale*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1991, pp. 321-326.
3. Confirmé par l'ex-libris du fol. 110r: «Iste liber est beate marie vallis lucentis in archiepiscopatu senonensi. Amen».
4. Sur ce texte, voir A. TABARRONI, *Lo pseudo-Egidio (Guglielmo Arnaldi) e un'inedita continuazione del commento di Tommaso al Peryermenias*, dans *Medioevo* 14 (1988), pp. 371-427 (voir p. 392). Sur le prologue, voir C. MARMO, *Suspicio. A Key Word to the Significance of Aristotle's Rhetoric in Thirteenth Century Scholasticism*, dans *CIMAGL* 60 (1990), pp. 145-198 (voir pp. 152-153), ainsi que Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 149-226

2. fol. 9rb-va: Sicut dicit Alpharabius in sua logica, logica est directiva ipsius rationis quantum ad triplicem operationem intellectus [...]. *Explicit ista philosophia. Amen.*

Courte introduction à la *logica vetus* et plus précisément à l'*Isagoge*.

3. fol. 9va-11va: *Incipit sententia supra communitates Porphirii.* Commune est quidem omnibus etc. Superius determinavit Porphirius [...]. *Explicit sententia supra communitates Porphirii. Amen.*

4. fol. 11va-12vb: Ut ait Tullius [...]. *Explicit ista philosophia.*

Introduction à la philosophie et à l'*Isagoge*. Texte édité ci-dessus.

5. fol. 12vb-13rb: Sicut dicitur ab Aristotile in moralibus duplices sunt potentie humane operative [...]. *Explicit ista philosophia.*

Introduction à la philosophie et à l'*Isagoge*; éd. C. MARMO, *Anonymi Philosophia Sicut dicitur ab Aristotile. A Parisian Prologue to Porphyry*, dans *CIMAGL* 61 (1991), pp. 140-146.

6. fol. 13rb-34rb: *Incipit sententia supra librum predicamentorum.* Equivoca dicuntur etc. Sicut dicit Boecius in commento [...]. *Explicit sentencia et eciam notabilia supra librum predicamentorum a magistro Petro de sancto Amore.*

PIERRE DE SAINT-AMOUR, Commentaire des *Catégories*[5].

7. fol. 34rb-48vb: *Incipit sententia supra librum peryermenias.* Cum ad perfectam rei cognitionem oporteat cognoscere ex quibus est [...]. *Explicit sententia supra secundum peryermenias et per consequens supra totum librum. Amen. Deo gratias.*

[PIERRE DE SAINT-AMOUR[6]] Commentaire du *De interpretatione*.

(pp. 205-216: étude) et *Id.*, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 359-442 (pp. 390-395: édition).

5. «De Pierre de Saint-Amour nous ne savons rien sinon qu'il était recteur de l'Université le 21 mai 1281», *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita, Expositio libri Peryermenias*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, t. I*, 1, pp. 74*-75* (Introduction). Voir *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, t. I, Paris, Delalain, 1889, n° 503, pp. 588-589.

6. Selon TABARRONI, *Lo pseudo-Egidio*, pp. 394-402, suivi par R.A. Gauthier.

8. fol. 49ra-53ra: Circa librum Porphirii sunt quedam notanda et primo quod necessarium potest accipi dupliciter [...]. *Expliciunt notabilia supra Porphirium.*

[*Notabilia supra Porphirium*].

9. fol. 53ra-62rb: *Incipiunt supra predicamenta.* Equivoca dicuntur etc. Circa istum librum sunt quedam notanda et primo quare primo determinat de predicatione equiuoca quam de aliis [...]. *Expliciunt notabilia supra predicamenta a magistro H. de Brox.*

[HENRI DE BRUXELLES ?] Commentaire des *Catégories*[7].

10. fol. 62rb-70vb: Primum oportet constituere etc. Secundum Armonium inter sapientes multum nominatus est liber peryarmenias [...].

Commentaire anonyme du *De interpretatione*.

11. fol. 71ra-86rb[8]: *Sententia magistri Thome super peryarmenias.*

THOMAS D'AQUIN, *Expositio libri Peryermenias*; éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989 (Édition léonine des *Opera omnia*, I*, 1), ms. P^3.

fol. 86v° blanc

12. [série de *sophismata*[9]:]

fol. 87ra-88rb: Omnis homo est omnis homo. Hoc est sophisma propositum quod probatur sic. Sor[tes] est sortes [...].

fol. 88rb-90rb: Consequenter potest queri utrum homo includat suppositum et arguitur quod sic [...][10].

fol. 90rb-94rb: Omnis homo de necessitate est risibilis. Hoc est sophisma propositum quod probatur sic. Omne animal rationale mortale

7. Voir TABARRONI, *Lo pseudo-Egidio*, p. 385. Sur Henri de Bruxelles, voir M. GRABMANN, *Die Aristoteleskommentare des Heinrich von Brüssel und der Einfluss Alberts des Grossen auf die mittelalterliche Aristoteleserklärung*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung* 1943, 10, München, Beck, 1944, pp. 1-92, repris dans *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Schöningh, 1979, t. II, pp. 1897-1986 (mais ne recense pas de commentaire des *Catégories*).
8. Main différente du reste du manuscrit.
9. Délimitation des sophismes d'après J. PINBORG, *Radulphus Brito's Sophism on Second Intentions*, dans *Vivarium* 13 (1975), pp. 119-152, dont nous complétons et corrigeons la description (pp. 124-125). Nous utilisons également les notes de Sten Ebbesen; nous le remercions vivement d'avoir bien voulu nous les communiquer.
10. D'après Ebbesen, question 2 du précédent.

[...]. Hec de hoc sophismate sufficiant, determinata a magistro petro de arvernia magistro in theologia.

PIERRE D'AUVERGNE

fol. 94rb-95ra: Consequenter queritur circa illud signum universale *omnis* et primo querebatur utrum hoc signum universale adveniens termino communi distribuat pro suppositis in propria forma [...].

fol. 95ra-vb: Quinto queritur adhuc circa signum utrum adveniens termino communi possit ipsum distribuere pro suppositis per accidens [...][11].

fol. 95vb-96vb: Contingit ad utrumlibet cecum esse videntem. Hoc sit sophisma propositum quod probatur sic. Sortem convenit esse videntem [...].

fol. 96vb-98ra: Homo est animal. Hoc est sophisma propositum cuius probatio et improbatio satis patent. Circa illud sophisma plura possunt queri [...]. *Explicit sophisma determinatum a magistro radulpho britone.*

RAOUL BRETON, *Sophisma* n° 3[12].

fol. 98rb-99rb: Consequenter queritur circa dictum sophisma et queritur utrum hoc sit per se homo est animal in primo modo [...].

fol. 99rb-100vb: Consequenter queritur utrum hoc sit per se rationale est animal[13] [...].

Éd. S. EBBESEN, *The Sophism Rationale est animal*, dans *CIMAGL* 24 (1978), pp. 85-120.

fol. 100vb-102ra: Coruscus est alter ab homine. Hoc est sophisma propositum. Probatio et improbatio satis patent [...]. Ad presens queratur de veritate [...].

fol. 102ra-103va: Mortuum potest esse vivum. Hoc est sophisma propositum cuius probatio et improbatio satis patent. Circa hoc queritur, ratione dei postposita[?], utrum restrictio sit possibilis [...].

11. D'après Pinborg, ces deux questions pourraient appartenir au *sophisma* de Pierre d'Auvergne.
12. Cf. J. PINBORG, *The Sophismata of Radulphus Brito. An Inventory*, dans *CIMAGL* 8 (1972), pp. 33-34.
13. Les questions fol. 98rb-100rb appartiennent sans doute au *sophisma* de Raoul Breton, malgré la présence de l'*explicit*. S. Ebbesen inventorie les trois questions (fol. 96vb-100vb) sous le même *sophisma*.

fol. 103va-106rb: Aliquis homo est species. Ista fuit oratio proposita [...]. *Explicit sophisma determinatum a magistro radulpho britone.*

RAOUL BRETON, *Sophisma* n° 2[14]: éd. J. PINBORG, *Vivarium* 13 (1975), pp. 127-152.

fol. 106rb-107ra: Sciencia est qualitas per se. Hoc est sophisma propositum, circa quod duo proponebantur esse inquirenda. Primum fuit utrum una et eadem res per se primo modo dicendi possit esse in diversis predicamentis [...].

Éd. N.J. GREEN-PEDERSEN et J. PINBORG, *Radulphus Brito: Commentary on Boethius' De differentiis topicis and the Sophism Omnis homo est omnis homo*, dans *CIMAGL* 26 (1978).

fol. 107ra-109vb: Omnis homo de necessitate est animal. Circa istud sophisma [...] [?] improbans unum solum ad presens queratur, scilicet utrum habitudines locales sumantur a modis essendi [...].

[RAOUL BRETON], *Sophisma* n° 1[15].

fol. 109va-vb: Queritur de ampliationibus et restrictionibus et videtur quod non sint [...]. *Explicit hoc scriptum. Amen* [incomplet][16].

14. Cf. PINBORG, *The Sophismata of Radulphus Brito*, p. 33.
15. Cf. PINBORG, *The Sophismata of Radulphus Brito*, p. 33, et *Id.*, *Addenda to the Sophismata of Radulphus Brito*, dans *CIMAGL* 10 (1973), p. 47.
16. S. Ebbesen a repéré, dans les brouillons du fol. 110 (page de garde), une question anonyme « Utrum dialectica sit scientia ».

PHILOSOPHIE NATURELLE

Structure du corpus scolaire de la métaphysique dans la première moitié du XIII^e siècle

Alain de Libera

«Structure du corpus *scolaire* de la métaphysique dans la première moitié du XIII^e siècle». On aura noté le mot «scolaire», qui renvoie directement au document autour duquel s'articulent les études réunies dans ce livre: le «*Compendium de Barcelone*» ou «*Guide de l'étudiant parisien*» ou, encore, «*Compendium examinatorium Parisiense*» selon le titre forgé par ses récents éditeurs[1]. Il s'agit de la structure, de l'organisation d'un corpus, mais d'un corpus fixé par et dans une institution qui définit sa canonicité: ici l'Université de Paris. Quant à la période, la première moitié du XIII^e siècle, la dénomination est sans doute bien large pour une frange de temps qui, pour autant qu'on puisse en juger, couvre une, voire deux décennies – selon que l'on situe le «*Guide de l'étudiant*» dans les années 1230, comme M. Grabmann, ou que l'on suit Cl. Lafleur quand il regarde comme «tout aussi probable que ce *compendium* puisse dater des années 1240»[2]. La métaphysique telle qu'on la comprend à Paris dans les premières années de sa réception universitaire, mais aussi, et d'abord, la métaphysique telle qu'on l'appréhende non pas seulement comme discipline mais également comme texte, comme support écrit d'un

1. Nous utilisons la prépublication de Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I), et renvoyons à sa division en paragraphes, qui demeurera la même dans l'édition définitive à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*.
2. Cf. Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1994, p. 144, n. 18 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, IV); et *Id.*, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, p. 132, n. 41 (Université de Montréal, Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).

enseignement, bref comme «œuvre au programme», pour utiliser la terminologie d'aujourd'hui, tel est l'objet de la présente contribution. Nous nous centrerons donc, dans un premier temps, sur la partie du «*Guide de l'étudiant*» consacrée à la métaphysique; puis, pour mieux apprécier le sens du document analysé et pour tenter de dégager les traits d'une première physionomie universitaire de la métaphysique, nous élargirons notre enquête aux autres textes scolaires, contemporains du ou postérieurs au *Compendium*, édités par Cl. Lafleur. Naturellement, à chaque étape de notre travail nous ferons également appel à certains commentaires de la *Métaphysique* qu'ils soient ou non issus de la période considérée.

Le «*Guide de l'étudiant*» consacre exactement cinq paragraphes à la métaphysique – les §§ 9-13 de l'édition Lafleur-Carrier. C'est peu, surtout si l'on compare à la logique. Ces quelques lignes, qui forment la section I de la *prima species philosophiae*, n'en sont pas moins riches d'enseignements. Poussant le principe d'économie jusqu'à l'extrême, nous ne traiterons ici que de deux de ces cinq paragraphes: les §§ 9 et 10 – les trois autres constituant le socle de la problématique admirablement assumée dans le récent livre de J.-F. Courtine sur *Suarez et le système de la métaphysique*[3]. Les raisons de cette éviction d'une partie du texte du «*Compendium examinatorium Parisiense*» sont simples, et, nous le croyons, suffisantes: les §§ 11-13 donnent le squelette de la problématique dite «scolastique» du sujet de la métaphysique. En revanche, les §§ 9-10 nous renvoient à une couche plus profonde, que j'appellerai fârâbîenne, de la réception latine d'Aristote, une conception de la métaphysique qui a été recouverte par la suite, même si certaines de ses lignes de force ont survécu à sa submersion. C'est à la reconstitution des principaux traits de cette version fârâbîenne de la métaphysique, la première métaphysique scolaire de l'Université de Paris, que je m'attacherai ici, prenant appui sur le «*Guide de l'étudiant*».

Considérons pour commencer l'argument de chaque paragraphe.

Le § 9, qui entame la division de la philosophie naturelle, dont la métaphysique fait partie, définit l'objet de la métaphyique en tant que *sciencia naturalis.*

Le § 10 s'attache aux livres transmettant la science métaphysique – c'est la partie la plus surprenante et la plus énigmatique de la section I.

Le § 11 examine les relations de la métaphysique avec les autres sciences – une problématique qui deviendra classique avec la théorie thomiste de la subalternation.

3. Cf. J.-F. COURTINE, *Suarez et le système de la métaphysique*, Paris, PUF, 1990 (Épiméthée).

Le § 12 revient sur la question de l'objet de la métaphysique, ou plutôt, de son sujet, *subiectum*, en des termes qui présentent pour ainsi dire à l'état d'épure la structure articulée par Heidegger en l'espèce de la « constitution originairement onto-théo-logique de la métaphysique » :

> « Subiectum uero methaphisice potest dici primum ens, eo quod est illud a quo omnia alia exeunt in esse et a quo conseruantur. Et potest dici subiectum eius ens communiter dictum ad omnia uniuersalia principia rerum »[4].

Le § 13 fait face à une objection – en fait, la seule question à laquelle l'étudiant doit être préparé à répondre : celle de la *possibilité* de la métaphysique. Le thème restera classique : la métaphysique ne peut avoir l'étant (*ens*) pour sujet, puisque (c'est du moins ce qu'enseigne Porphyre) l'étant est homonyme. L'analogie thomiste, l'univocité scotiste offriront des réponses d'ensemble à cette vaste problématique – dans les années 1245, la réplique est plus modeste et, à certains égards, inconsistante, puisque le § 13, qui tient pour l'univocité de l'étant, répond que le sujet de la métaphysique est l'*ens communiter dictum*, tandis que, quelque mille §§ plus bas, l'Anonyme explique, au contraire, que l'*ens* est prédiqué de manière homonyme des dix catégories, sa seule communauté étant une communauté d'analogie (*secundum analogiam*) « dans la mesure où il est dit à titre premier de la substance et à titre secondaire de tout ce qui en dépend ».

> « Si uero <obicitur> quod ens non potest esse eius subiectum, cum sit equiuocum, respondemus quod substantie [substantia *aut* subiecta *cod.*] possunt appellari principia rerum generaliter, quia sunt principia substantiarum et etiam accidentium, secundum quod habetur ibidem quod substantia et accidentia a solis substantiis causantur. Et secundum hoc ens est uniuocum in ratione qua est dicens esse huiusmodi principiorum. Et hoc modo potest dici quod ens communiter dictum est subiectum methaphisice »[5].

> « Ad primum dicimus quod ens predicatur equiuoce de illis de quibus predicatur ; et propter hoc non est genus neque species, licet sit uniuersale, ut sumatur uniuersale idem quod commune quocumque modo. Est enim commune secundum analogiam. Propter hoc patet quod ens equiuoce predicatur de .X. predicamentis, quia per prius dicitur de substantia <et> per consequens de aliis. Substantia enim est per quam alia habent esse ; uel quod habetur in Methaphisicis quod substantia est causa accidentium et subiectum. Et ideo ens maxime in substantia

4. Cf. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 12.
5. Cf. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 13.

seruatur et per consequens in aliis. Et ideo per prius et posterius se habet ad illa»[6].

Laissant de côté cette première approximation du problème de la possibilité de la métaphysique comme science où le texte d'Aristote, cité de manière imprécise, est maladroitement plaqué sur la théorie avicennienne de l'analogie *secundum prius et posterius*, concentrons-nous sur les §§ 9 et 10.

Les §§ 9 et 10 sont, on va le voir, étroitement solidaires. Examinons-en le détail. Le § 9 explique que la division de la science naturelle provient des trois modes de considération possibles des choses de la nature. La métaphysique est la science qui porte sur les choses de la nature qui sont entièrement séparées du mouvement et de la matière selon l'être et la définition : ce n'est donc pas une façon de considérer les choses, une considération que l'on pourrait dire abstraite, c'est, au contraire, l'étude d'un certain type de choses, les choses «complètement séparées» (*omnino separate*). Reprenant une étymologie désormais bien connue, l'Anonyme précise : «Et dicitur a metha, quod est trans, et phisis, quod est natura, quasi transcendens phisim» – la métaphysique est la science de ce qui «dépasse la nature», la science du sur-naturel, la science des êtres qui «dépassent la nature au plus haut point», la science des choses «divines» : «in eo quod de maxime transcendentibus naturam considerat, scilicet de diuinis». Autrement dit, et même si le mot n'est pas prononcé, la métaphysique est une théologie – J.L. Marion dirait une théiologie – naturelle.

6. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 1201. L'incohérence des thèses professées au § 13 et au § 1201 est évidente si l'on songe que les deux textes tirent une conclusion exactement opposée du passage de la *Métaphysique* (voir éd., *loc. cit.*, *app. fontium*) définissant successivement la substance comme «causant les substances et les accidents» («secundum quod habetur ibidem quod substantia et accidentia a solis substantiis causantur», § 13) puis «cause et sujet des accidents» («causa accidentium et subiectum», § 1201). Cette incohérence est en partie levée dans le texte anonyme *Primo queritur utrum philosophia* – contenu dans le ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 28vb et édité ci-dessous dans ce volume par Cl. Lafleur, avec la collaboration de J. Carrier –, qui fixe l'hésitation du «*Guide*» en distinction raisonnée : «Ad primam questionem soluendum quoniam "ens" potest accipi inquantum ens est esse secundum causalitatem principiorum omni, et hoc modo ens est uniuocum (est enim ens causa omnium producendorum in esse), et hoc modo potest esse subiectum; alio modo potest considerari inquantum equiuocatur in suis inferioribus, et hoc modo non potest esse subiectum. Vel aliter dicendum quoniam ens non est equiuocum, immo analogum. Set duplex est analogia: quedam est analogia in qua aliquid dicitur de posteriori per prius, et talis non inpedit subiectum scientie, et tali analogia ens est analogum; secundo autem modo est analogum in qua analogia aliquid <dicitur> de posteriori ita quod non per prius, et talis inpedit scientiam, ut patet de sermone» (cf. *infra*, éd. LAFLEUR-CARRIER, § 21).

Pareille caractérisation de la métaphysique est, cela va sans dire, aristotélicienne, mais elle était connue dès le haut Moyen âge avant toute traduction de la *Métaphysique* d'Aristote, ce grâce au *De Trinitate* de Boèce[7]; plus tard, au XII[e] siècle, les traductions latines d'Avicenne[8] prenaient le relais. La délimitation d'une classe de choses entièrement séparées du mouvement et de la matière selon l'être et la définition et la caractérisation de la métaphysique comme science des objets qui appartiennent à cette classe – par opposition à la physique qui considère les «choses de la nature entièrement unies au mouvement et à la matière selon l'être et la définition»[9] et à la mathématique qui considère les «choses abstraites du mouvement et de la matière selon la définition ou l'intellection, mais unies à eux selon l'être»[10] –, tout cela n'a rien de révolutionnaire: la plupart des textes parisiens des années 1240-1245 reprennent cette distinction, de l'anonyme *Philosophica disciplina* à la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, en passant par le *De ortu scientiarum* de Robert Kilwardby et l'anonyme *Lectura in Librum De anima* éditée par R.A. Gauthier – sans parler des Textes A et D fusionnés à l'*Introduction à la philosophie* d'Hervé (autrefois Henri) le Breton ou de la *Philosophia* d'Aubry de Reims et de bien d'autres encore[11].

Dans les *Accessus philosophorum*, les mathématiques sont présentées comme intermédiaires entre la métaphysique et la physique – leur objet, les nombres et les grandeurs, étant constitué par des «choses intermédiaires» (*res mediae*), selon une expression explicitement attribuée à l'*Almageste* de Ptolémée traduit par Gérard de Crémone[12].

L'introduction anonyme *Philosophica disciplina*, que Lafleur date des années 1245, use d'une autre terminologie, mais présente la même doctrine que le «*Guide de l'étudiant*»: la tripartition métaphysique, mathématique, physique, présentée dans l'ordre de «séparation» croissante, ou,

7. Cf. BOÈCE, *De Trinitate*, chap. 2; éd. H.F. STEWART, E.K. RAND et S.J. TESTER, Cambridge (Mass.): Harvard University Press/London: Heinemann, 1973, p. 8.
8. Cf. AVICENNE, *Logica*, Venise 1508, fol. 2rb (cf. *Auicenna [Ibn Sînâ, † 1037], Opera philosophica*, Venise, 1508. Réimpression en fac-similé agrandi, avec un tableau des abréviations, Louvain, Édition de la bibliothèque S.J., 1961).
9. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 59.
10. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 14.
11. Voir l'inventaire dressé par LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 183-184, *app. fontium*, l. 57-65. Sur Hervé le Breton, cf. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 149-226 (étude); Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 359-442 (édition).
12. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, dans *Id.*, *Quatre introductions*, p. 184, l. 62-66, avec l'apparat des sources.

comme dirait Tricot de « valeur ontologique de ses objets »[13] – physique, mathématique, métaphysique – regarde la « philosophie spéculative réelle » :

> « Les choses [...] dont traite la philosophie spéculative, ou bien sont liées [*coniuncte*] au mouvement et à la matière selon l'être et la connaissance, ou bien sont liées selon l'être et non cependant selon la connaissance, ou bien sont tout à fait [*omnino*] séparées. Si elles sont considérées de la première façon, on a alors la philosophie naturelle ; si c'est de la deuxième façon, on a la mathématique ; si c'est de la troisième façon, on a la métaphysique. Et c'est pourquoi il n'y a que trois sciences spéculatives des choses »[14].

Derrière les expressions légèrement différentes, reste une même doctrine : celle d'Aristote dans la *Métaphysique*, livre VI, distinguant les diverses sciences théorétiques – en français (et en latin) : « spéculatives » ; celle d'Aristote réfléchissant sur le statut, la nature et la dénomination d'une science, la « science première », qui porterait sur les êtres séparés ; celle d'Aristote qui écrit :

> « Mais s'il existe quelque chose d'éternel, d'immobile et de séparé, c'est manifestement à une science théorétique qu'en appartient la connaissance. Toutefois cette science n'est du moins ni la physique (car la physique a pour objet certains êtres en mouvement), ni la mathématique, mais une science antérieure à l'une et à l'autre. La physique, en effet, étudie des êtres <non> séparés[15], mais non immobiles, et quelques branches des mathématiques étudient des êtres immobiles, probablement inséparables de la matière, et comme engagés en elle ; tandis que la science première a pour objet des êtres à la fois séparés et immobiles »[16].

Sous le nom de « métaphysique », le « *Guide de l'étudiant* » et *Philosophica disciplina* visent la science appelée par Aristote « science première », puis dans la formule célèbre de *Métaph.*, VI, 1, 1026a18-19,

13. ARISTOTE, *La Métaphysique, Introduction, notes et index par* J. TRICOT, Paris, Vrin, 1986, t. I, pp. 331-332, n. 4.
14. ANONYME, *Philosophica disciplina*, éd. LAFLEUR, dans *Id.*, *Quatre introductions*, p. 261, l. 73-78 ; passage traduit par Cl. LAFLEUR, *« Scientia » et « ars » dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *« Scientia » und « ars » im Hoch- und Spätmittelalter*, I. CRAEMER-RUEGENBERG et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1994, p. 48, n. 7 (Miscellanea Mediaevalia, XXII).
15. Nous ne suivons pas ici la correction de Schwegler, reçue par Christ, Ross et Tricot et lisons, avec les médiévaux, le Pseudo-Alexandre, Bekker et Bonitz *akôrista*. Pour les médiévaux « séparées » signifie séparées de la matière. Pour Ross *kôrista* signifie « séparées les unes des autres », « existant séparément ». Sur cette alternative, cf. TRICOT, *loc. cit.*, p. 332, note 1.
16. Cf. ARISTOTE, *Metaph.*, VI, 1, 1026a10-16 ; trad. TRICOT, pp. 331-332, modifiée.

théologie: «Par conséquent, il y aura trois sciences théorétiques: la mathématique, la physique et la théologie»[17].

On notera que la théologie selon Aristote, la métaphysique selon le «*Guide de l'étudiant*», sont tout sauf des sciences abstraites. Au rebours de nos intuitions empiristes et néopositivistes, le § 14 du «*Guide de l'étudiant*» précise de manière intéressante que la mathématique est la science abstraite par excellence: c'est la mathématique qui considère les choses abstraitement – *mathesis* veut dire *abstractio* –, c'est elle qui «abstrait l'universel de la matière», elle qui démontre, elle qui porte sur les «universaux purs» (par exemple la ligne, abstraite de telle ou telle matière); ce n'est pas la métaphysique: la métaphysique n'abstrait pas, elle porte d'emblée sur du séparé; elle n'a pas à abstraire, car elle traite *de diuinis*, non pas d'universaux abstraits, mais de *choses* complètement séparées[18].

17. Cf. trad. TRICOT, pp. 332-333.

18. La doctrine des universaux exposée dans le «*Guide de l'étudiant*» est assez confuse. Le § 1187 en fait «la quiddité et l'essence» des choses et les dit «prédicables de ce en quoi ils sont». Ce sont donc des formes «qui sont comme un certain être divin que l'on trouve en chaque chose» («quoddam diuinum esse quod est in quolibet»). En tant que «divin» l'universel est ensuite présenté comme une sorte d'«illumination», «une puissance rayonnant de la Cause première» («quedam uirtus relucens a Prima Causa»). Défini comme «objet confus de l'intellect agent», l'universel est, pour finir, caractérisé de deux points de vue: en tant que nature dotée d'un être en soi et par soi et en tant qu'être actuel existant réellement dans les singuliers, une distinction illustrée par la différence de la lumière prise en elle-même et dans ce qu'elle éclaire: «Vnde, sicut lux stat per se et tamen in aliquo luminoso a quo suum esse trahit, et ita uniuersale in essentia sua per se stat, habet tamen esse a singularibus quo dicitur esse actu». Malgré sa maladresse, cette analyse semble correspondre à la doctrine élaborée à la même époque par Roger Bacon. Dans les *Quaestiones supra libros quattuor Physicorum Aristotelis*, en effet, Roger soutient qu'il y a sinon deux sortes, du moins deux modalités de l'universel: «En effet, quant à l'être actuel et naturel qui est le sien par les singuliers l'universel est un en plusieurs, mais dans l'être d'essence et <l'être> connaissable (*cognoscitiuum*) par l'âme, il est non en tant que tel, mais en tant qu'il est un en dehors de plusieurs». On notera – comme le signalent LAFLEUR et CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie (p. 185, avec la n. 75) et Deuxième partie (pp. 386-387, § 41, avec la n. 141) – que dans le prologue *Sicut dicit Philosophus* de Jean le Page et l'introduction à la philosophie anonyme *Dicit Aristotiles* amalgamée à la *Philosophia* d'Hervé le Breton, la tripartition des sciences théorétiques est référée à une distinction tripartite entre les facultés de l'âme où la physique est mise en relation avec les sens, la mathématique avec l'imagination et *la métaphysique avec l'intellect*. Cf. ANONYME, *Dicit Aristotiles* (= Texte A), éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Id.*, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Deuxième partie, pp. 386-387, § 41: «Aliter autem accipitur hec diuisio quantum ad triplicem modum cognoscendi, quia aut cognoscimus per uirtutem sensitiuam, et sic est naturalis (res enim naturales per sensum cognoscuntur); item cognoscimus per ymaginatiuam, et quantum ad hoc cognoscuntur res mathematice (ymaginare enim possumus res non eo modo quo sunt); cognoscimus tertio modo per intellectum, quo modo habent proprie cognosci scientie superiores et sempiterne, sicut patet per Aristotilem dicentem quod ipse superiores per intellectum cognoscuntur». Pour le texte de JEAN LE PAGE, cf. mss Padova, Bibl. Univ. 1589, fol. 3ra-rb et Vat. lat. 5988, fol. 63ra (cité d'après LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia»*

Passons au § 10. Cette définition de la métaphysique comme science des divins, théiologie, commande le curieux découpage textuel du corpus métaphysique qui nous est proposé.

Lisons le texte. D'abord l'analyse de la structure du corpus, ensuite celle de son remplissement.

> «Et hec scientia habet tres libros. Vnus appellatur *Vetus Metaphysica*, et hic continet unum librum secundum quosdam, secundum uero alios duos. Et durat usque ibi: *Consideratio* etc. [...] Alius liber est qui dicitur *Metaphysica noua*; et incipit ibi: *Consideratio* etc. Et continet .X. libros partiales. Et sic in tota *Metaphisica* sunt .XI. libri»[19].

La science métaphysique comporte trois livres *principaux*:

Le premier livre «principal» est constitué par ce qu'on appelle la «Vieille *Métaphysique*», *Metaphysica vetus*, autrement dit, si l'on en juge par ce qui nous est parvenu, soit la *Vetustissima translatio*, savoir les livres I à IV, 4, 1007a31 de la *Métaphysique* d'Aristote dans la traduction gréco-latine de Jacques de Venise (vers 1125-1150), soit la *Vetus translatio* proprement dite (vers 1220-1230), savoir la révision anonyme de la *Vetustissima* de I à III, 998b23, le reste de la traduction de Jacques demeurant inchangé. En fait, aucune de ces deux versions ne correspond exactement au découpage mentionné par le «*Guide de l'étudiant*». L'Anonyme note, en effet, que la *Metaphysica vetus* s'arrête à «Consideratio etc.», c'est-à-dire à II, 1, 993a30 non compris: «L'investigation de la vérité est, en un sens, difficile, et, en un autre sens, facile». Autre difficulté philologique: l'Anonyme note, non sans embarras, que cette partie du corpus «contient un livre selon les uns, mais deux selon les autres».

Le deuxième livre «principal», celui qui prend le relais de la *Vetus Metaphysica*, est, selon l'Anonyme, la *Nova Metaphysica*, autrement dit, serait-on tenté de penser, la *Nova translatio* arabo-latine, confectionnée dans les années 1225-1230 par Michel Scot. Cette impression est, cette fois, corroborée par le texte de l'Anonyme. Selon lui, en effet, la *Nova Metaphysica* commence en 993a30. C'est vrai: notre livre *petit alpha* n'est pas considéré comme livre II dans la *Nova translatio* arabo-latine.

d'Hervé le Breton, Deuxième partie, n. 141): «Et notandum est quod hec tria negotia apropriate respondent triplici anime uirtuti, scilicet intellectui, ymaginationi et sensui: methaphisicum enim negotium, cum sit de substantia per se intelligibili, intellectui respondet; mathematicum uero, cum sit de quantitate per se ymaginabili, respondet ymaginationi; ipsum autem naturale, cum sit de corpore sensibili, respondet sensui. Vnde sequitur [...] quod sicut ymaginatio est uirtus media inter intellectum et sensum, sic mathematicum est negotium medium inter methaphisicum et naturale». L'idée que les universaux existent réellement dans les singuliers se retrouve également chez Bacon et Robert Grosseteste.

19. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 10.

Dans la version arabe, en effet, comme dans la tradition manuscrite de la traduction latine de Michel Scot, *petit alpha* est toujours en position de livre I, qu'il soit pris séparément ou fondu avec les chapitres 5-8 de *A*, les derniers chapitres de *A* traduits, soit 8-10, formant alors le livre II, tandis que, dans le premier cas, c'est l'ensemble des chapitres 5-10 qui forme le livre II, les chapitres 1 à 4 de *A* ne figurant pas dans le texte de Scot. Il est donc juste de dire que la *Nova Metaphysica* commence à *Consideratio* etc., c'est-à-dire à ce qui, pour nous comme pour la *Vetustissima translatio*, est II (*petit alpha*), 1, 993 a 30.

En revanche, la formule qui suit est plus énigmatique: l'Anonyme déclare en effet que «la *Nova Metaphysica* contient *X libros partiales* et qu'ainsi la *Métaphysique* tout entière comprend XI livres». Si l'on comprend bien, la *Metaphysica* comme corpus total est donc constituée, pour ses deux premiers livres, par la sommation d'un livre partiel – ou particulier, si l'on suit la leçon de *B* –, notre livre *A*, 1-10, la *Vetus Metaphysica*, et de dix autres *libri partiales*, qui forment la *Nova Metaphysica*, commençant avec *petit alpha* en 993 a 30. La somme de ces onze livres partiels correspond aux deux livres, que l'on dira principaux, bien que le terme ne figure pas dans le texte, de la science métaphysique entendue comme *scientia de diuinis*. Quels peuvent être ces dix livres?

Étant donné ce que l'on sait de la tradition manuscrite de la *Nova translatio*, les dix «livres partiels» de la *Metaphysica nova* sont soit: *A*, 5-10, *B-I*, *lambda*, 1-10, si le livre I y est constitué par *petit alpha*; soit: *A*, 8-10, *B-I*, *lambda*, 1-10, si le livre I y est constitué par *petit alpha* + *A*, 5-8 (987 a 9-989 b 5), comme c'est l'usage dans les deux principales configurations manuscrites de l'arabo-latine. Dans ces conditions les indications fournies par le «*Guide de l'étudiant*» sur l'enseignement de la métaphysique à Paris dans les années 1240 prouvent que l'on y distribue la *Métaphysique* d'Aristote en deux grandes parties, la *Metaphysica vetus*, correspondant au livre I de la *Translatio vetustissima*, et la *Nova Metaphysica* correspondant aux livres I, III à X et XI de la *Nova translatio*, le livre I de la *Nova* étant, rappelons-le une dernière fois, le livre II de la *Vetustissima*.

Metaphysica vetus et *nova* sont donc sous la plume de l'Anonyme des expressions qui recouvrent très largement deux ou trois des *translationes* de la *Métaphysique* d'Aristote: la *Vetustissima* et la *Vetus*, pour le premier livre partiel, la *Nova* pour les dix suivants. Pourquoi pas la *Media* ou *Anonyma*?

La réponse est facile à donner: la division de la *Métaphysique* en onze livres est, on le sait, typique de l'arabo-latine, ce qui signifie que le corpus sur lequel on travaille à Paris à l'époque du «*Guide de l'étudiant*» est

nécessairement celui de la *Nova* qui ne comprend ni l'actuel livre XI (*K*), ni les actuels livres XIII (*M*) et XIV (*N*). Par ailleurs, on sait que dans la tradition manuscrite de la *Nova*, *A* étant incomplet, les meilleurs manuscrits donnent généralement le texte de la *Vetus* pour combler la lacune, et que, dans certains cas, les livres *M* et *N*, empruntés à la *Media*, sont ajoutés comme livres XII et XIII. La division en XI livres, l'absence de livres XII et XIII prouvent que, à l'époque du «*Guide de l'étudiant*», le corpus scolaire est celui de l'arabo-latine complétée par le livre I de la *Vetustissima*.

Autrement dit, et pour résumer: *Metaphysica vetus* et *Metaphysica nova* ne désignent pas deux corpus concurrents. La *Vetustissima* n'est utilisée que pour compléter le corpus lacunaire de la *Nova translatio*, la *Métaphysique* complète étant ainsi reconstituée à partir de deux traductions distinctes dont les manques sont différents. L'arabo-latine n'ayant pas les chapitres 1-4 de *A*, la Faculté des arts remplace sa version par celle, complète, de la *Vetustissima* et reprend, à partir de *petit alpha*, pour avoir un texte complet jusqu'à la fin. Le nombre de 11 livres correspond à la somme du premier livre de la *Vetustissima* et des dix livres empruntés à la *Nova*. Il manque évidemment *K*, ce qui fait que *L* apparaît comme le livre onzième et dernier. Ce dernier trait prouve que, à l'époque du «*Guide de l'étudiant*», on n'a pas encore pris l'habitude de compléter la *Nova translatio* avec les livres *M-N* tirés de la *Media* et, *a fortiori*, que l'on ne se sert pas encore de ladite *Media* comme texte de base, contrairement à ce que fera quelques années plus tard, à Cologne, Albert le Grand.

Une bonne illustration de la situation du corpus de la *Métaphysique* à Paris dans les années 1240 est fournie par les divers commentaires que lui a consacrés Roger Bacon lors de son séjour parisien de 1237-1247 – *Quaestiones supra undecimum Primae philosophiae*, *Quaestiones supra libros Primae philosophiae Aristotelis*, *Quaestiones alterae supra libros Primae philosophiae Aristotelis* – pour ces trois œuvres, en effet, on constate que Bacon a utilisé plusieurs textes de base. La première série de questions, qui porte sur le «onzième livre de la philosophie première», a pour objet le livre XI de la *Metaphysica nova*, c'est-à-dire la version arabo-latine de Michel Scot, qui ne comprend ni l'actuel livre XI (*K*), ni les actuels livres XIII (*M*) et XIV (*N*). Le livre XI est donc ici le livre *L*. La seconde série de questions, qui porte sur les livres I-II et V-X, prend également pour base la *Nova translatio*, complétée ici ou là par la *Vetustissima*. La troisième série, en revanche, qui porte exclusivement sur les livres I-IV est faite sur la seule *Vetustissima*. Cette versatilité montre que Bacon recherche moins le meilleur texte que la version la plus adaptée à

ses besoins – il s'agit, à chaque fois, d'avoir le texte le plus complet possible, compte tenu des lacunes adultérant chaque version. Le souci est moins philologique (on ne compare pas systématiquement les traductions pour les passages qu'elles ont en commun) que matériel (on les complète l'une par l'autre en regardant ce qu'elles sont seules à livrer).

Il y a d'autres témoins des discussions sur le découpage des premiers livres de «la» *Métaphysique*. Le plus proche du «*Guide de l'étudiant*» est la *Sententia super secundum Metaphysicae* d'Adam de Bocfeld[20], qui fait état d'une dissension entre ceux qui comme le «*Guide de l'étudiant*» soutiennent que le livre I de la *Métaphysique* est la *Metaphysica vetus*, le livre II étant formé par le début du livre I de la *Metaphysica nova* (c'est-à-dire la séquence commençant à «Consideratio», en 993 a 30), et ceux qui contrairement au «*Guide de l'étudiant*» soutiennent que le livre I de la *Métaphysique* est cette partie introductive même de la *Nova*, livre I:

> «[...] ad divisionem huius scientiae attendamus; quae primo dividitur in duas partes, scilicet in proœmium et tractatum. Et incipit tractatus ibi: *Et manifestum est quod res* [= 994 a 1]. Et, ut volunt quidam, primus liber huius metaphysicae novae non continet nisi istam partem proœmialem; secundum tamen alios, dicitur vetus metaphysica primus liber, et quod in principio novae metaphysicae incipit secundus»[21].

Cette analyse prend encore plus de relief quand on constate que, comme Roger Bacon, Adam de Bocfeld a laissé deux commentaires de «la» *Métaphysique*: un sur la *Nova* (la *Sententia super secundum Metaphysicae* partiellement éditée par Maurer) et un sur la *Vetus*, le *Commentarium in Aristotelis Metaphysicam ueterem* contenu dans le ms. Florence, Med. Laur. Plut. XIII. sin. 7 (S. Croce), fol. 76-98, décrit par Grabmann[22].

20. Ce texte est préservé dans un grand nombre de manuscrits. Cf., sur ce point, l'inventaire d'O. WEIJERS, *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris: textes et maîtres (c. 1200-1500)*, Turnhout, Brepols, 1994, pp. 28-29 (Studia artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, I).
21. Cf. ADAM DE BOCFELD (BUCKFIELD), *Sententia super secundum Metaphysicae*, éd. A. MAURER, dans *Nine Medieval Thinkers. A Collection of Hitherto Unedited Texts*, J.R. O'DONNELL (éd.), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1955, p. 101 (Studies and Texts, I).
22. Cf. M. GRABMANN, *Die Aristoteleskommentatoren Adam von Bocfeld und Adam von Bouchermefort. Die Anfänge der Erklärung des «Neuen Aristoteles» in England*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, 1936, t. II, pp. 151-152 et 175. Au contraire de ce que documente le «*Guide de l'étudiant*», ce commentaire témoigne, comme les commentaires de Bacon, d'une discussion relativement approfondie, *per modum quaestionis*, du texte d'Aristote, divisé en *lectiones* elles-mêmes prétextes à diverses questions «incidentes» (e.g., fol. 85r: «Circa partem primam quattuor incidunt questiones et ad intellectum littere pertinentes»).

Contrairement à Bacon, la *Sententia super secundum Metaphysicae* affirme explicitement la supériorité de la version arabo-latine, la «translatio Iohannis utilisée par Averroès», sur la *Vetus*, ce qui donne à penser qu'en rédigeant son commentaire de la *Nova*, Adam avait plusieurs versions de la *Métaphysique* sous les yeux:

> «Et est nostra translatio in hoc curta (!), occulta et diminuta; et plana est translatio Iohannis, quam ponit Auerroes in suo commento»[23].

Un autre témoin du flottement dans le découpage du texte aristotélicien est l'anonyme du ms. Vat. lat. 2081, fol. 140r cité par F. Pelster, qui, lui aussi, mentionne la thèse de ceux qui contrairement au «*Guide de l'étudiant*» identifient le premier livre de la *Métaphysique* avec le début du premier livre de la *Nova*, mais se rallie clairement à la division prônée par le «*Guide*»:

> «Vnde sciendum quod quidam incipiunt primum librum ibi: "Consideracio quidem de ueritate", et illi dicunt quod terminatur ibi: "maxime etc.", et quod ibi incipit liber tertius. Melius tamen dicendum quod uetus metaphysica computatur pro primo libro et durat usque ibi: "Consideracio quidem" ubi incipit liber secundus»[24].

À l'évidence le problème de la division du texte de la *Métaphysique* ou plutôt des *Métaphysiques* a vivement occupé les esprits au XIII^{e} siècle et l'on ne peut que s'étonner des écarts présentés, sur ce point, par la littérature – de Nicolas de Paris ou Hervé le Breton, qui refusent toute distinction, à Jean de Dacie qui, alors qu'il a accès aux sources tardives (notamment à la *Moerbekiana*), éprouve encore le besoin de fixer les correspondances entre les livres de la *Vetus* et ceux de la *Nova*.

> «Metaphysica autem non diuiditur, quia est una scientia continua et sunt ibi XI libri et est unus liber continuus de noua philosophia et de ueteri»[25].

23. Cf. GRABMANN, *Die Aristoteleskommentatoren Adam von Bocfeld*, p. 149. La «*translatio Iohannis*» est la version latine de la traduction arabe de Yahyâ ibn 'Adi utilisée par Averroès à côté de diverses autres traductions: «l'autre traduction», «la troisième traduction», «la traduction autre que celle commentée par Alexandre» et, surtout, «la traduction commentée par Alexandre» (la *translatio* dite *Alexandri*, traduite en arabe par Abû Bishr Mattâ).
24. Cité par F. PELSTER, *Neuere Forschungen über die Aristotelesübersetzungen des 12. und 13. Jahrhunderts. Eine kritische Übersicht*, dans *Gregorianum* 30 (1949), p. 52.
25. Cf. NICOLAS DE PARIS (?), *Sicut dicit Ysaac*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 167v, cité par M. GRABMANN, *Eine für Examinazwecke abgefasste Quaestionensammlung der Pariser Artistenfacultät aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, t. II, 1936, p. 187. Pour des précisions sur la valeur de l'attribution, suggérée par Grabmann, de *Sicut dicit Ysaac*

«Diuisio autem methaphisice non datur, eo quod tota continetur in quodam libro facto ex .XI., ubi habet uideri sua diuisio»[26].

«Sed tunc intellige, quod primi sex libri sic separantur ab inuicem. Nam in primo ut in ueteri methaphysica determinatur modus habendi scientiam et de quidditate et qualitate scientie, que methaphysica est. In secundo, scilicet in principio noue methaphysice, determinatur de causis et principiis scientiarum, etc.»[27].

La même difficulté se retrouve dans d'autres secteurs de l'enseignement parisien, y compris en logique – nous avons montré ailleurs quelles conséquences le changement de référence entre *Vetus* et *Nova* avait eues sur l'identification des sources aristotéliciennes et averroïstes alléguées par Roger Bacon dans la controverse sur la «sémantique des termes vides» qui a dominé toute la philosophie du langage de 1245 à la fin du XIII^e^ siècle[28]. Le découpage mis en place au § 9 du «*Guide de l'étudiant*» est donc d'un intérêt historique général.

Revenons-en au § 10. Le texte donne comme troisième livre constituant la science métaphysique, le *De causis. Le Livre des causes* est «la troisième partie de la science des choses entièrement séparées de la matière et du mouvement selon l'être et la définition.» Autrement dit: le corpus de la science métaphysique est constitué par deux versions du texte de la *Métaphysique* d'Aristote et par le *Liber de causis*. Le § 10 du «*Guide de l'étudiant*» ne précise pas si le *Liber* est, lui aussi, une œuvre d'Aristote, mais il articule les trois textes du point de vue des contenus.

à Nicolas de Paris, voir LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, pp. 163-164, n. 26.

26. Cf., en fait, l'ANONYME, *Dicit Aristotiles* (= Texte A), éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Id.*, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Deuxième partie, p. 388, § 46.

27. Cf. JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, cité par GRABMANN, *Eine für Examinazwecke*, p. 187; cf. *Johannis Daci Opera*, éd. A. OTTO, Hauniae, Gad, 1955, t. I, 1, p. 25, l. 9-13 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, I, 1).

28. Cf. A. DE LIBERA, *Les «Summulae dialectices» de Roger Bacon, I-II: «De termino, de enuntiatione»*, dans *AHDLMA* 53 (1987), pp. 161-165 (§ 9: «La controverse sémantique [*De appellatione*] et la *Métaphysique* d'Aristote»). À cause des références discordantes de Bacon dans les *Summulae dialectices* («in *primo Metaphysicae*»), le *De signis* et le *Compendium studii theologiae* («in *secundo Metaphysicae*»), le même passage d'Aristote (savoir: I, 9, 992b12-15, *lu à travers le commentaire d'Averroès*) a été ainsi successivement confondu par les historiens avec I, 6, 987b6 (R. Steele) et III, 3, 999a6-7 (K. Fredborg-L. Nielsen-J. Pinborg, suivis par H.A.G. Braakhuis, puis Th. Maloney). La véritable autorité d'Aristote (I, 9, 992b12-15) est également citée, avec les mêmes flottements, dans les divers *sophismata* anonymes contenus dans l'*Anonymus Liberanus*, ms. Paris, BnF, lat. 16135. Sur ce point, cf. A. DE LIBERA, *César et le Phénix. Distinctiones et sophismata parisiens du XIII^e^ siècle*, Pisa: Scuola Normale superiore/Firenze: Opus libri, 1991 (Centro di cultura medievale, IV).

Metaphysica vetus, *Metaphysica nova* et *Liber de causis* s'enchaînent conceptuellement:

Le livre I traite des choses en tant qu'elles sont des étants («in ratione qua sunt entes») et doivent ainsi être ramenées à un premier étant («reduci habent ad primum ens»), vraisemblablement la substance – une thèse qui, sans se confondre avec elle, semble faire écho à celle du *Commentarium in Aristotelis Metaphysicam ueterem* (ms. Florence, Med. Laur. Plut. XIII. sin. 7 [S. Croce]) d'Adam de Bocfeld, pour qui la métaphysique, en tant que science du premier connaissable, est «science de l'étant» (non de l'étant *premier*) et «de tout ce qui s'y ramène»:

> «Scientia prima [...] erit de primo scibili cum suis passionibus stabiliens in ipso principia sumpta in omni scientia particulari. Ergo ipsa est de ente et de passionibus, que insunt enti, et de passionibus [G partibus] entis reductis ad ens secundum quod in ipsum reducuntur»[29].

Le livre II traite des «choses divines» et des «premiers principes des choses selon l'être qui leur est propre».

Le livre III parle des «substances divines en tant qu'elles sont les principes de l'être ou de l'influence d'une substance dans une autre, conformément à la thèse selon laquelle: "Toute substance supérieure influe dans son effet causé" ("omnis substantia superior influit in suum causatum")»[30].

Dans cette construction, l'aspect ontologique est extrêmement prégnant: le livre I parle de la réduction ontologique des étants en tant qu'étants à un «premier étant», *ens primum*, le livre II détaille les modalités ontologiques de chaque «chose divine», de chaque principe, selon son être propre, *secundum quodlibet sui esse*; le livre III, enfin, considère ces «choses» dans leur activité spécifique, autrement dit, et encore une fois, dans leur activité ontologique, en tant que principes donateurs d'être, *principia essendi*, comme émanateurs influant en d'autres choses, *principia influendi*. L'ontologie n'en reste pas moins inscrite dans une onto-théo-logie, et, plus important encore, la théologie en question est une théiologie des «choses divines» – *res diuinae*. Le vocabulaire de l'être et celui des choses est étroitement mêlé.

29. Cf. GRABMANN, *Die Aristoteleskommentatoren Adam von Bocfeld*, p. 151.
30. C'est la première proposition du *Liber de causis*. Cf. *La demeure de l'Être. Autour d'un anonyme*. Étude et traduction du *Liber de Causis*, P. MAGNARD, O. BOULNOIS, B. PINCHARD, J.-L. SOLÈRE, Paris, Vrin, 1990, chap. 1, § 1, pp. 38-39 (Philologie et Mercure): «Omnis causa primaria plus est influens super causatum suum quam causa universalis secunda»; «Toute cause première influe plus sur son effet que la cause universelle seconde».

Cette conception du système de la métaphysique comme science n'est pas étrangère à la présentation de la *prima philosophia* dans la *Métaphysique du Shifâ'* d'Avicenne[31]. Elle se fonde, en tout cas, sur une organisation du corpus traduit, où la version arabo-latine d'Aristote a encore une place déterminante – ce qui ne sera plus le cas dès la génération d'Albert le Grand –, et elle fait du *Livre des causes* le complément – voire le couronnement – de la théologie philosophique d'Aristote, puisqu'elle propose ce que, précisément, Aristote lui-même ne donne pas: savoir, une théorie cosmologique de l'émanation (théorie dite des Intelligences) incluant une théorie du Premier agent, qui elle-même prolonge la théologie du Premier moteur formulée dans le livre *L*.

L'idée d'une solidarité conceptuelle des *Métaphysiques* d'Aristote avec le *Livre des causes* est caractéristique de l'enseignement universitaire des années 1245-1250. Un témoin privilégié en est le commentaire du *Liber de causis* transmis dans le ms. G. 4. 355 de la *Biblioteca Nazionale* de Florence[32], attribué par M. Grabmann à Adam de Bouchermefort[33], identifié aujourd'hui à Adam de Bocfeld[34], qui, au fol. 96r, présente le *Liber* comme le «liber quartus decimus metaphysice» – ce qui, on le notera au passage, implique une division cumulée des *Métaphysiques* en deux livres pour la *Vetus* et onze pour la *Nova*. Ce commentaire d'Adam est particulièrement intéressant pour notre propos: d'une part, il fait immédiatement suite dans le ms. Florence, B.N., G. 4. 355 à une copie (incomplète) du commentaire de la *Metaphysica nova* du même Adam (la *Sententia super secundum Metaphysicae* de Maurer); d'autre part, les autorités qu'il met en œuvre sont celles que l'on retrouve dans le «*Guide de l'étudiant*», notamment le *Timée* de Platon, sur quoi, d'ailleurs, au fol. 90r, s'ouvre le texte: «Sicut scribitur in Thimeo Platonis»; enfin, et surtout, les divisions de la philosophie qu'il laisse affleurer sont typiques du complexe littéraire et doctrinal gravitant autour du «*Guide de l'étudiant*» – on pense ici, particulièrement, à la division (fol. 91v) de la philosophie morale en «monostique» (transmise dans les *Éthiques*), «économique» (transmise dans le *De officiis* de Cicéron) et «politique» (transmise dans

31. Voir spécialement AVICENNE, *Métaphysique*, I, chap. 2; notamment *Liber de philosophia prima sive scientia divina, I-IV*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction doctrinale par G. VERBEKE, Louvain: Peeters/Leiden: Brill, 1977, t. I, p. 15, l. 86 - p.16, l. 99 (Avicenna Latinus, II, 1).
32. Le commentaire en question est également transmis dans le ms. Venezia, *S. Marco lat.* VI, I, fol. 1-54v. Cf., sur ce point, WEIJERS, *Le travail intellectuel*, p. 28.
33. Cf. GRABMANN, *Die Aristoteleskommentatoren Adam von Bocfeld*, pp. 154-155 et 176-177.
34. Cf. Ch. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries*, dans *Traditio* 23 (1967), pp. 317-323. Cf., également, S.H. THOMSON, *A Note on the Works of Adam of Bocfeld (Bouchermefort)*, dans *Medievalia et Humanistica* 2 (1944), pp. 55-87.

les «lois et les décrets»), bien mise en lumière par G. Dahan[35], R.A. Gauthier[36] et Cl. Lafleur[37].

L'articulation *Metaphysica-Liber de causis* a, elle aussi, durablement imprégné les esprits, puisque, bien des années après le «*Guide de l'étudiant*», vers 1280 ou un peu avant, Jean de Dacie fait encore référence à ceux qui «ajoutent le *Livre* à la *Métaphysique*»:

> «Quidam autem solent addere librum de causis, quamuis potest dici quod a metaphysica distinguitur. Nam liber est de substantiis separatis, secundum quod una habet influentiam super aliam»[38].

Cette «addition» n'est cependant pas sans fondement. Elle suppose une distinction entre deux aspects de la causalité de ce qu'il faut bien appeler à présent la «Première cause» (*Causa prima*) et non plus seulement le «Premier moteur» – la causalité par le mouvement (celle du Premier en tant que *Primum movens*) et la causalité par l'émanation (celle du Premier comme *Primum agens*) –, une distinction qui suppose elle-même la distinction entre motion et création, causalité motrice et causalité ontologique[39]. Derrière cette distinction (héritée, chez les Arabes, des *dits* du «Vieillard grec») se cache donc la thèse qui veut que la *Métaphysique* d'Aristote ne livre pas le fin mot de la théologie philosophique pourtant appelée de ses vœux par le Stagirite lui-même. Le Dieu premier moteur reste celui des physiciens; seul le Dieu créateur de l'être est celui des théologiens. Compléter les *Livres de métaphysique* d'Aristote par un autre livre – le *Livre des causes* – pour arriver à la science métaphysique com-

35. Cf. G. DAHAN, *Une introduction à la philosophie au XII^e siècle. Le «Tractatus quidam de philosophia et partibus eius»*, dans *AHDLMA* 57 (1982), p. 182, avec la note 8.
36. R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis» vertu mystique suprême*, dans *RMAL* 19 (1963), pp. 140-145.
37. Cf., par exemple, ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, dans *Id.*, *Quatre introductions*, pp. 333-334. Voir, sur ce point, les notes de LAFLEUR, *loc. cit.*, p. 334, *app. fontium*, l. 513 *sqq.*, qui renvoie au «*Guide de l'étudiant*», et aux autres introductions: Olivier le Breton, *Philosophia*, l'anonyme *Vt ait Tullius* ou Nicolas de Paris (?), *Secundum quod testatur Ysaac*; d'autres précisons sont apportées par LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, (section 3.3.2.2. *La philosophie pratique libérale (la morale)*, pp. 174-181 et *Id.*, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Deuxième partie, pp. 406-407, n. 52 et 53.
38. Cf. JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, cité par GRABMANN, *Eine für Examinazwecke*, p. 188. Sur la date de la *Diuisio*, cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 140, n. 65. L'exposé de Jean sur la *Métaphysique* se lit aux p. 24, l. 18 - p. 26, l. 12 de l'éd. OTTO.
39. Sur cette distinction, ses sources et sa postérité chez les Latins, cf. A. DE LIBERA, *Ulrich de Strasbourg lecteur d'Albert le Grand*, dans *Albert der Große und die deutsche Dominikanerschule. Philosophische Perspektiven*, R. IMBACH et Chr. FLÜELER (éd.), dans *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* 32 (1985), pp. 105-136 (spéc. pp. 127-136).

plète, c'est-à-dire à la théologie de l'émanation[40], voilà le geste philosophique qui sous-tend la programme scolaire parisien des années 1240.

Tout lecteur familier de l'histoire de la philosophie arabe ne peut s'empêcher de penser que les maîtres parisiens des années 1240 sont en train de refaire – voire de fixer en tradition scolaire – ce qui s'est fait dans la Bagdad du IX^e siècle: compléter la philosophie première d'Aristote qui n'est qu'une esquisse de théologie par une théologie véritable, mais pseudo-aristotélicienne. Ainsi donc, ce qui dans le monde musulman s'est fait à travers des textes plotiniens, procliens et, pour une part non négligeable, alexandriniens – je parle d'Alexandre d'Aphrodise – les Latins, qui, eux, ne disposaient pas de la Pseudo-*Théologie d'Aristote*, l'ont fait sur une base plus réduite, avec, toutefois, un produit dérivé du *Proclus arabus* et du *Plotinus arabus* – le *Liber de causis*, *Kalâm fî mahd al-khair* (« *Livre du bien pur* »). À leur échelle, sans manifester la même conscience historique ni se donner explicitement le même rôle, les maîtres parisiens des années 1240 ont le même point de vue que le cercle des élèves d'al-Kindî, tel que l'expose le prologue de la Pseudo-*Théologie*[41]. Ce point de vue, repris sans qu'ils le sachent eux-mêmes par les Latins des premières décennies du XIII^e siècle, tient en deux thèses: premièrement, la théologie est le but de la métaphysique (le texte du *Prologue* dit sans ambages: « le but de *notre* métaphysique »), une métaphysique dont l'œuvre d'Aristote intitulée « *Métaphysique* » ne pose que les fondations; deuxièmement, la théologie transmise dans l'*Uthûlûjiyâ*, autrement dit dans la Pseudo-*Théologie*, a été élaborée par les successeurs d'Aristote: Alexandre, Plotin, Proclus, mais elle trouve sa mise au point finale à l'époque moderne – dans le cercle même de Kindî – et c'est cette formulation ultime, théologique, et elle seule, qui réalise l'essence de la métaphysique.

Une différence capitale entre l'idéologie kindienne et celle des maîtres parisiens contemporains du « *Guide de l'étudiant* » est que ces derniers ignoraient totalement que le *Liber de causis* était un rejeton arabe de Proclus et de Plotin, et qu'ils pensaient que la théologie, disons que la science des substances divines et de l'*influentia*, transmise par le *Liber de causis*, était en la rigueur des termes la théologie d'Aristote.

Sans avoir jamais été entièrement abandonnée, cette vision de la métaphysique, solidaire d'un corpus précis, me paraît caractériser avant tout le monde universitaire parisien des années charnières du XIII^e siècle. C'est

40. Sur tout ceci, particulièrement sur la réception du *Liber* chez les Latins, cf. le livre fondamental de C. D'ANCONA COSTA, *Le « Liber de causis » et sa tradition*, Paris, Vrin, 1995 (Études de philosophie médiévale, LXXII).

41. Sur la Pseudo-*Théologie d'Aristote*, cf. l'ultime mise au point de F.W. ZIMMERMANN, *Proclus Arabus Rides Again*, dans *Arabic Sciences and Philosophy* 4 (1994), pp. 9-51.

une vision péripatéticienne où la métaphysique s'accomplit dans la théologie, c'est-à-dire, pour l'homme, dans la contemplation des substances séparées. Le fin mot de la métaphysique ainsi conçue est la «conjonction», de quelque nom qu'on l'appelle – *connexio, coniunctio, copulatio* – d'un mot, l'union de l'âme avec les *res diuinae*. L'accomplissement de la métaphysique est la «vie théorétique» décrite dans l'*Éthique à Nicomaque*; une vie théorétique entendue comme connaissance des «choses divines». Le fin mot de la métaphysique est donc la noétique ou plutôt la théologie de l'intellect. C'est cette version de la métaphysique qui a fait la litière de ce que l'historiographie a appelé l'«averroïsme latin», bien que la lecture d'Averroès ne l'ait ni inventée ni introduite. En fait, la conception de la métaphysique qui est à l'œuvre dans le «*Guide de l'étudiant*» est tout à fait spécifique. Dans ma *Philosophie médiévale*, je l'ai appelée «la métaphysique comme science des réalités séparées de la matière» et j'ai montré qu'elle remontait plus à Fârâbî qu'à Avicenne ou, *a fortiori*, à Averroès. Il y a là un phénomène particulier, situé dans le temps et dans le milieu de la Faculté des arts parisienne des années 1240. Comme je l'ai écrit, la plupart des auteurs de la fin de la première moitié du XIII^e^ siècle ont en commun d'avoir assigné à la métaphysique la tâche de s'élever à la connaissance des «réalités incorporelles séparées de la matière», autrement dit: le cosmos noétique, l'univers des Intelligences et des Intellects, celui des réalités intelligibles et intelligentes radicalement séparées de la matière. Cette vision farabienne de la métaphysique, que l'on trouve dans le *De ortu scientiarum* de Robert Kilwardby (v. 1246-1247), puis dans la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence (v. 1250), a selon moi pour témoin exemplaire Roger Bacon[42]. Qu'il me soit permis d'y revenir ici plus en détail.

La cinquième et dernière de la deuxième série des questions de Bacon sur le livre II de la *Physique*[43], rédigées vers 1245, est un commentaire du célèbre passage de *Physique*, II, 2, 193b34-35: «Abstrahentium non est mendacium». Cette autorité ponctue la réflexion d'Aristote sur la distinction des mathématiques et de la physique entamée en 193b22. Le Stagirite vient de montrer que les attributs étudiés par le physicien, surfaces, solides, grandeurs et points, «sont aussi l'objet des spéculations du mathématicien, mais non en tant qu'ils sont chacun la limite d'un corps naturel», et que si le mathématicien «étudie ces attributs, ce n'est pas en tant qu'ils sont les attributs de telles substances»; et de conclure: «C'est pour-

42. Cf., pour tout ceci, A. DE LIBERA, *La Philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1989 (2^e^ éd. 1991; 3^e^ éd. 1994), pp. 78-80 (Que sais-je ?, n° 1044).
43. Cf. ROGER BACON, *Quaestiones supra libros quattuor Physicorum Aristotelis*, éd. F.M. DELORME, collaborante R. STEELE, Oxford, Clarendon Press, 1928, p. 69, l. 11 - p. 71, l. 30 (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, VIII).

quoi il les sépare», car «ils sont, par la pensée, séparables du mouvement». Cette «abstraction» mathématique «est sans importance», note Aristote, car «elle n'est cause d'aucune erreur». Dans sa discussion du texte aristotélicien, Roger Bacon, le premier qui ait commenté à Paris l'ensemble du corpus de la philosophie naturelle, distingue différents types d'«abstraction», ce qui lui permet de spécifier du même coup les différentes démarches du métaphysicien, du mathématicien, du physicien et du logicien. Selon lui, le mot abstraction peut être pris en deux sens: un sens propre et un sens large. Au sens «commun et large» (*extenso*), «abstraction» (*abstractio*) est synonyme de «séparation» (*separatio*). C'est en ce sens que la métaphysique est dite porter sur les «abstraits»: au sens où elle porte sur des «séparés». Il faut donc bien distinguer «abstraits» et «séparés». Les «abstraits» désignent «ce qui est ou a été uni à une matière selon <ses déterminations> à elle (*secundum eam*), mais en est disjoint (*seiunctum*) selon l'essence et par l'intellect». Les «séparés» désignent «ce qui n'a jamais été d'aucune façon que ce soit uni à une matière, c'est-à-dire les choses divines (*res diuinae*)». Ces deux sens d'«abstrait» – d'une part, le produit d'une abstraction par l'âme selon l'essence, d'autre part, les réalités divines – correspondent manifestement à la distinction d'al-Fârâbî entre les intelligibles entendus comme formes abstraites de leurs matières et les intelligibles comme formes pures, «qui n'ont jamais été, ne sont pas et ne seront jamais dans des matières», c'est-à-dire, à la différence entre l'objet de l'*intellect en acte* (*intellectus in effectu*) – autrement dit: l'intelligible «abstrait» – et les formes «séparées» qui, une fois devenues formes pour notre intellect et reçues par lui, portent le nom d'*intellect acquis* (*intellectus adeptus*)[44]. Selon Fârâbî, ces deux ordres d'«intellects» diffèrent tant par leur nature que par la manière dont on peut les acquérir[45], mais ils ont en commun d'être séparés de la matière, les uns parce que l'*esse separatum* leur revient en tant que formes intelligibles abstraites de la matière, les autres, parce que de soi elles ne sont en aucune matière ni n'ont jamais été en aucune matière[46]. Aux yeux de Bacon, le métaphysicien n'a affaire qu'aux séparés purs:

> «Sed ut predicta ad maiorem euidentiam reducantur, diligenter est notandum quod multiplex est abstractio; quedam est non nomine proprio, set communi et extenso, que idem est quod separatio, et sic metaphysica est de abstractis, id est de separatis; unde abstractum est quod est uel fuit materie unitum secundum eam, set secundum essentiam et

44. Cf. AL-FÂRÂBÎ, *De intellectu et intellecto*, éd. É. GILSON, *Les sources gréco-arabes de l'Augustinisme avicennisant*, dans *AHDLMA* 4 (1929-1930), p. 120, l. 174-182.
45. Cf. GILSON, *Les sources gréco-arabes*, p. 32.
46. Cf. AL-FÂRÂBÎ, *De intellectu et intellecto*, éd. GILSON, p. 120, l. 192 - p. 121, l. 206.

per intellectum ab ipsa seiunctum est; separatum autem est <quod> nunquam fuit aliquo modo materie unitum, sicut sunt res diuine»[47].

L'objet de la métaphysique est l'intellection des intelligibles purs, les *res diuinae*. En distinguant l'abstrait du séparé, Bacon ne veut pas dire que tous deux appartiennent successivement à la métaphysique, celle-ci commençant avec la connaissance empirique décrite par Aristote au début de la *Métaphysique* pour s'achever avec Platon dans l'intuition intellectuelle des formes pures, extrapolée par certains interprètes arabes du dernier chapitre des *Seconds analytiques*. D'al-Fârâbî Bacon retient seulement que la métaphysique traite des formes séparées qui nous sont connues non par abstraction mais par intuition, «après que nous avons épuisé, ou à peu près, la connaissance abstractive des premières»[48], autrement dit: des Intelligences séparées. Il ne retient pas l'idée que la connaissance abstractive est le préambule métaphysique nécessaire à la réalisation métaphysique de l'intuition intellectuelle: la connaissance abstractive ne concerne que le mathématicien. Ainsi donc la métaphysique n'a pas deux objets, fussent-ils successifs, mais un seul: les formes intelligibles pures; les formes corporelles abstraites sont du seul ressort de la mathématique. C'est la même doctrine qu'expose le «*Guide de l'étudiant*», quand il rappelle que la métaphysique porte «sur les étants qui sont le plus et le plus véritablement», *de maxime entibus et uerissime*[49].

Dans les années 1245, Bacon est donc très proche de la conception de la métaphysique présentée dans le «*Guide de l'étudiant*». Cette conception a un noyau dur, la distinction entre abstraction et séparation. On sait quelle place tiendra cette notion dans la pensée de Thomas d'Aquin – on pense ici au célèbre passage de l'*Expositio super librum Boethii De Trinitate*, q. 5, a. 3, qui a tant agité les critiques. Soulignons donc que, la thèse du «*Guide de l'étudiant*» étant préfigurée dans le prologue *Sicut dicit Philosophus* attribué par R.A. Gauthier à Jean le Page[50], c'est un

47. Cf. ROGER BACON, *Quaestiones supra libros quattuor Physicorum*, éd. DELORME-STEELE, p. 71, l. 7-16.
48. Cf. GILSON, *Les sources gréco-arabes*, p. 33.
49. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §20. «Les difficultés d'établissement du texte, d'après le manuscrit Barcelone, Ripoll 109, laissent, toutefois, la porte ouverte à une autre interprétation. Si, en effet, on lit "mathématique" au lieu de "métaphysique" dans le passage visé, on obtient une doctrine toute différente: l'affirmation que la *mathématique* porte sur les étants les plus véritables, une thèse platonicienne qui rappelle la théorie des Idées-Nombres»: A. DE LIBERA, *La querelle des universaux de Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1996, p. 114, n. 70 (Des travaux).
50. Pour l'état de la question sur cette attribution, cf. LAFLEUR et CARRIER (*La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, pp. 196-197, n. 97) qui, sous réserve d'une interpolation toujours possible, donnent le parallèle suivant entre les deux textes: «[...] le prologue *Sicut dicit Philosophus* (mss Padova, Bibl. Univ. 1589, fol.

thème typique de la métaphysique scolaire de la première moitié du XIII^e siècle qui, dans l'historiographie, passe pour la pierre de touche de la «révolution thomiste».

Résumons: la métaphysique dont nous parle le «*Guide de l'étudiant*» est celle que les maîtres des années 1230-1240 ont extraite d'Aristote, du *Livre des Causes*, d'Avicenne et de Fârâbî. Dans sa dimension noétique comme dans sa visée gnoséologique cette métaphysique ou plutôt cette théiologie métaphysique est plus fârâbienne qu'aristotélicienne, même si, à bien des égards, la noétique fârâbîenne, avec sa distinction entre le séparé et l'abstrait, ne fait que donner une explication d'ensemble aux lignes passablement obscures qui terminent la théorie de la connaissance exposée dans le dernier chapitre des *Seconds analytiques* d'Aristote. C'est cette dimension fârâbîenne et, plus largement, gréco-arabe, que nous allons à présent illustrer, pour conclure, dans les divers aspects qu'elle revêt chez les auteurs ou dans les textes philosophiques des années 1240-1250.

Avant toutes choses, il faut noter que la nécessité de compléter la *Métaphysique* d'Aristote par un texte donnant le fin mot de sa théologie – que ce texte soit ou non assimilé au *Livre des causes* – a longtemps modelé l'interprétation de la pensée aristotélicienne.

Le fantasme d'une authentique «théologie» d'Aristote a hanté jusqu'à Thomas d'Aquin. Non sans raisons, peut-être. N'oublions pas, après tout, les très énigmatiques lignes du *De unitate intellectus* où s'interrogeant sur la séparation de l'intellect agent et de l'intellect possible l'Aquinate écrit: «On peut tirer de manière absolument certaine les solutions d'Aristote des <livres> qu'il a écrits au sujet des substances séparées, si l'on en juge par

3rb-3va et Vat. lat. 5988, fol. 63rb) préfigure – en s'inspirant d'al-Fârâbî – un célèbre passage de l'*Expositio super librum Boethii De trinitate* (qu. 5, art. 3, *corpus*; éd. Br. DECKER, Leiden, Brill, 1955, p. 186, l. 13-16 [Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, IV]) de Thomas d'Aquin en précisant qu'au sens strict le mode d'abstraction propre au métaphysicien est la *separatio*: "Set notandum quod, quamuis methaphisico abstractio conueniat et logico, tamen differenter. Vno enim modo appellatur abstractio existentia alicuius extra materiam quod nunquam fuit in materia nec est nec erit [cf. *Liber Alpharabi De intellectu et intellecto*, éd. É. GILSON, *Les sources gréco-arabes de l'augustinisme avicennisant*, dans *AHDLMA* 4 (1929), p. 120, l. 182-185 et, surtout, p. 121, l. 214-216, où figure le terme clé de *separatio*], et *talis abstractio proprio uocabulo separatio nuncupatur*. Alio quidem modo appellatur abstractio alicuius communis preter singularia in quibus est [...]. Tertio modo abstractio est acceptio alicuius forme nichil addentis principia formalia circa naturam sensibilem. Et sic quantitas a sensibili materia abstrahitur. *Primo ergo modo abstractio methaphisico appropriatur*; tertio quidem modo mathematico; secundo autem modo logico et omni scientie inquantum scientia: omnis enim scientia est de uniuersali quod est unum preter multa. Tamen attenditur quod in prima abstractione ponitur 'extra', in secunda uero et tertia ponitur 'preter': 'extra' enim nota est separationis, 'preter' nota abstractionis"».

ce qu'il dit au début du livre XII de la *Métaphysique*[51] ; livres que j'ai vus aussi au nombre de X, bien qu'ils ne fussent pas encore traduits en notre langue»[52]. Ces «dix livres» ne pouvant être ceux de la *Metaphysica nova*, le Thomas du *De unitate* est encore convaincu de l'existence d'un texte d'Aristote sur les *res diuinae* distinct de la *Métaphysique* – un texte qu'il dit avoir vu, probablement en arabe. En tout cas, la nécessité de compléter Aristote par le *Liber de causis* attestée par le «*Guide de l'étudiant*» prouve l'existence d'une véritable conception scolaire de l'achèvement de la métaphysique comme théiologie des substances séparées. De fait, et ce sera notre première remarque, tous les textes des années 1240 présentent ce genre d'analyse.

Un des plus caractéristiques, parce qu'il combine tous les traits de l'approche parisienne, est la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence. Fondée sur la division aristotélicienne des sciences, la thèse métaphysique qu'elle développe s'inscrit en effet clairement dans la perspective philosophico-théologique héritée d'al-Fârâbî : non seulement, l'objet de la science

51. Cf. ARISTOTE, *Metaph.*, XIII, 1, 1076a10-13 : «Perscrutatio est utrum est aliqua preter substantias sensibiles immobilis et sempiterna aut non est, et si est que est principium» ; trad. TRICOT, p. 715 : «Voici quel est maintenant l'objet de notre examen : existe-t-il, ou non, à part des substances sensibles, une substance immobile et éternelle ? et si cette substance existe, quelle est sa nature ?»

52. Sur cette remarque, cf. la «Préface» de *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. XLIII, [...] *De unitate intellectus* [...], *Cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Roma, Editori di san Tommaso, 1976, §38c, pp. 281-282. La référence au livre XII de la *Métaphysique* est très sûre : 11 manuscrits du XIII^e^ siècle sur 12 ; celle aux «X livres non encore traduits» est également bien établie : 9 témoins du XIII^e^ siècle, auxquels on peut ajouter certains manuscrits qui la donnent en marge, pour corriger une formule en «XXII livres». On notera que les «XXII livres» sont mentionnés dans la *Diuisio scientie* éditée sous le nom de Jean de Dacie. Cf. éd. OTTO, p. 26 : «Plures libros non habemus translatos, quamuis in greco, ut dicitur, bene sunt usque ad uiginti duo». Si Jean de Dacie pense à un texte grec, le manuscrit O^2 du *De unitate* renvoie, lui, à «X livres en arabe» : au lieu de «quos etiam libros uidi numero X», il donne en effet : «quos etiam libros in arabico X habemus» («Préface», §20, p. 267). Selon l'éditeur de la Léonine, «cette précision n'engage que le réviseur du modèle d'O^2», qui «semble avoir pensé à la "Théologie d'Aristote" – 10 livres en arabe» (*loc. cit.*, p. 282). Quelle que soit la valeur de cette hypothèse, on soulignera, avec D. SALMAN (*Saint Thomas et les traductions latines des «Métaphysiques» d'Aristote*, dans *AHDLMA* 7 [1933], pp. 85-120) et A. DONDAINE (*Saint Thomas et les traductions latines des «Métaphysiques» d'Aristote*, dans *Bulletin thomiste* 3 [1933], pp. 208-210), que le *De unitate* est le dernier texte où Thomas exprime l'espoir de trouver un traité aristotélicien des substances séparées. À partir du *De substantiis separatis* il n'y fera plus allusion – pour des raisons qui restent à élucider, le thème, fixé dans ses grandes lignes dès le *De ueritate*, *q.* 18, *a.* 5, *ad 8m*, semble définitivement abandonné. Sur tout cela, voir nos commentaires dans *Thomas d'Aquin, Contre Averroès, L'unité de l'intellect contre les averroïstes* suivi des *Textes contre Averroès antérieurs à 1270*, Texte latin. Traduction, introduction, bibliographie, chronologie, notes et index par A. DE LIBERA, Paris, GF-Flammarion, 1994, pp. 245-247, n. 168 (GF-bilingue, 713).

métaphysique est moins l'«être en tant qu'être» que l'ensemble des étants constituant le domaine de la théologie naturelle, mais la «philosophie première» ainsi conçue est définie comme une science intuitive, couronnant le parcours ascétique franchi par la connaissance abstractive ou empirique – une contemplation, donc, qui porte sur l'ensemble du cosmos, et plus particulièrement sur la «nature naturante» (*natura naturans*), Dieu, principe de la «nature naturée» (*natura naturata*) qui lui est subordonnée[53]. Analysée comme une partie de la philosophie naturelle, la métaphysique est explicitement identifiée à la théologie philosophique:

> «Ainsi comprise, la science naturelle se divise en trois parties. En effet, une partie considère les choses d'une manière tout à fait indépendante du mouvement et de la matière du point de vue de l'être et de la définition, comme la cause première et aussi les substances spirituelles, comme les intelligences, et, en bref, les quantités et les essences de toutes choses comme choses perpétuelles et éternelles. C'est cette partie qu'on nommait dans l'Antiquité la théologie des philosophes <et> qui est transmise par Aristote dans le livre de la *Métaphysique*; c'est cette partie, comme dit le Philosophe, qui est le propre de Dieu seul et de bien peu d'hommes»[54].

53. Cf. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 322, l. 306-311. Sur ces expressions, cf. O. WEIJERS, *Contribution à l'histoire des termes «natura naturans» et «natura naturata» jusqu'à Spinoza*, dans *Vivarium* 16, 1 (1978), pp. 70-80. C'est avec Michel Scot qu'apparaît la distinction. Cf. MICHEL SCOT, *Liber Introductorius*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 10268, fol. 141ra: «Cum Deus sit natura naturans et ideo superet naturam naturatam». Elle est reprise chez BONAVENTURE, *In III Sent., dist.* VIII, *dub.* 2 ; cf. *Doctoris Seraphici S. Bonaventurae Opera omnia, Commentaria in quatuor libros Sententiarum magistri Petri Lombardi*, Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, 1887, t. III (*In tertium librum Sententiarum*), p. 197; et chez THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae*, *I-II*^{ae}, *q.* 85, *a.* 6; *Id.*, *De div. nom.* IV, 21; cf. *S. Thomae Aquinitatis, Doctoris Angelici, Opuscula theologica*, Taurini-Romae, t. I, 1 (*De divinibus nominibus*), 1950, p. 206. La distinction arnulfienne de la nature naturante et de la nature naturée est également présente dans la *Philosophia* de Nicolas de Paris, qui distingue quatre acceptions de la nature: la nature «prise au sens large», laquelle «comprend la nature particulière qui est le principe du mouvement et du repos dans toute chose <existant> par soi»; la «nature universelle», «qui est le mouvement du Soleil dans le cercle oblique, qui meut universellement les mobiles inférieurs»; la «nature plus universelle, qui peut être dite le mouvement du firmament», lequel «en effet meut plus de choses que le mouvement du Soleil» et «la nature universalissime qui est la nature naturante causant toutes choses et demeurant stable en mettant tout en mouvement» – une expression où l'on reconnaît un célèbre passage de la *Consolation de Philosophie*. Sur tout cela, cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 150va, éd. *infra*, §6; trad. dans Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *Introduire à la philosophie au XIII^{e} siècle*, Paris, Vrin (Sic et Non): à paraître.

54. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 322, l. 312 - p. 323, l. 319; trad. LAFLEUR-CARRIER, dans *Id.*, *Introduire à la philosophie au XIII^{e} siècle*.

On notera que la *Diuisio* n'éprouve pas le besoin *explicite* de compléter la *Métaphysique* d'Aristote par le *Livre des causes*; toutefois, il est clair que telle est bien sa perspective – en fait, c'est toute la métaphysique péripatéticienne qui est mobilisée et, singulièrement, la *Metaphysica* d'al-Ghazâlî non moins que le *Liber*: c'est d'ailleurs par des citations de ces deux œuvres que s'ouvre la *Diuisio scientiarum*[55], une rencontre tripartite, Aristote, Ghazâlî, *Liber de causis*, que, quelque années plus tard, reprend Albert le Grand, qui la porte à un degré de systématisation maximum.

Ayant longuement analysé ailleurs la structure du *De causis et processu universitatis* d'Albert[56], je me permets de rappeler ici brièvement l'essentiel de mes conclusions. Dans sa vision du *Livre des causes*, Albert développe la conception de l'articulation entre métaphysique et théologie introduite ou illustrée par les maîtres parisiens des années 1240, tel Arnoul de Provence. Dans le *De causis et processu universitatis*, Albert, qui, à l'époque, c'est-à-dire dans les années 1265, a déjà commenté la *Métaphysique* d'Aristote, reprend la structure bipartite de la théiologie philosophique élaborée vingt ans plus tôt par les maîtres parisiens: la science métaphysique est à ses yeux si peu achevée par Aristote qu'il faut lui ajouter deux textes de plus pour arriver à sa perfection: la théologie véritable. Je dis bien *deux* textes.

Il est clair, en effet que, pour Albert comme pour l'anonyme auteur du «*Guide de l'étudiant*», le *Livre des causes* est à la fois l'achèvement de la métaphysique et la fin des onze livres de la *Métaphysique* (*i.e.* la suite du livre *lambda*): «[...] iste liber *Philosophiae primae* coniungendus est, ut finalem ex isto recipiat perfectionem»[57]; «Et haec quidem quando adiuncta fuerint XI Primae philosophiae, tunc primo opus perfectum est»[58]. Mais, le *De causis et processu universitatis* a deux parties et non pas seulement une. Il faut insister sur ce point: contrairement à ce qui a toujours été dit et écrit, le *De causis et processu universitatis* n'est pas une simple paraphrase du *Livre des causes* ou plutôt ce n'est pas qu'une paraphrase du *Livre des causes*. Le *De causis et processu universitatis* a deux livres. Le second livre est une paraphrase du *Livre des causes*. Mais,

55. Pour une analyse de la trame argumentative du prologue de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, cf. LAFLEUR, *Scientia et ars*, pp. 56-58.
56. Cf. A. DE LIBERA, *Albert le Grand et Thomas d'Aquin interprètes du «Liber de causis»*, dans *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* 74, 3 (1990), pp. 347-378.
57. Cf. ALBERT LE GRAND, *De causis et processu universitatis*, II, 1, 1; éd. W. FAUSER, *Alberti Magni Opera omnia*, t. XVII, 2, Monasterii Westfalorum, Aschendorff, 1993, p. 60, l. 3-5.
58. Cf. ALBERT LE GRAND, *De causis et processu universitatis*, II, 5, 24, éd. FAUSER, p. 191, l. 21-23.

comme je l'ai montré ailleurs[59] – et comme l'a confirmé la récente édition du père W. Fauser[60] –, le premier livre est une paraphrase de la *Métaphysique* de Ghazâlî.

Le contenu conceptuel du *De causis et processu universitatis* est donc, comme on peut l'imaginer, très proche de l'organisation programmée dans la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul: le livre I est consacré aux propriétés de la Cause première et de «celles qui procèdent de la Cause première», entendons: les causes «premières» ou «primaires» (*causae primariae*) subordonnées à la Cause première (*Causa prima*); le livre II porte sur la *terminatio causarum primarium*, sur l'activité des causes primaires où s'accomplit la perfection de leur être. Autrement dit: le premier livre du *De causis et processu universitatis* est une théologie de la Première cause qui examine principalement les preuves de l'existence de la Cause première, analyse ses propriétés – les douze propriétés recensées par Ghazâlî – puis se concentre sur la connaissance, la liberté, la volonté et la toute puissance divine, avant de jeter les fondements d'une théorie de l'émanation appelée «flux» (*fluxus*). Le deuxième livre est une théologie des Intelligences et du «gouvernement» ou *regimen* divin construite, et elle seule, à partir du *Liber de causis*.

Sans entrer dans le détail de l'exégèse d'Albert, on voit que sa représentation de l'essence et de la structure de la métaphysique comme science a pour principale originalité d'intercaler la version ghazalienne d'un Dieu créateur souverain, libre, volontaire et tout-puissant entre le Premier moteur immobile de la *Métaphysique* d'Aristote et la cosmologie des Intelligences du *Liber de causis*. La suture, le moyen terme entre les deux ensembles textuels est la Première cause du *Liber*, mais lestée des propriétés du Dieu de Ghazâlî.

Science divine, la métaphysique est aussi, maximalement et en soi, science de Dieu. Exploitant la thèse d'Aristote selon laquelle la métaphysique est possédée par Dieu et/ou une infime minorité parmi les hommes[61], les auteurs du XIII^e^ siècle en tirent un programme philosophique passablement contradictoire: Arnoul[62] se contente de rappeler que la théologie est la science de Dieu dans les deux sens du terme – objectif et subjectif; d'autres y voient le fondement même de toute théorie de la subalternation – ce sera le cas de Thomas d'Aquin pour qui, clairement, «la *scientia divina* que les philosophes recherchent a pour *hypo-thèse*

59. Cf. A. DE LIBERA, *Albert le Grand et Thomas d'Aquin*, pp. 347-378.
60. Cf. W. FAUSER, *Prolegomena*, dans ALBERT LE GRAND, *De causis et processu universitatis*, pp. VI-VII.
61. Cf. ARISTOTE, *Metaph.*, I, 2, 982b28-983a10.
62. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 322, l. 316 - p. 323, l. 329.

ultime la *scientia Dei*»[63] –, mais d'autres, sur la même base, en tirent argument pour la laisser pratiquement de côté: c'est le cas, principalement, chez Olivier le Breton, qui, s'appuyant sur le passage de la *Vetus*, en subvertit littéralement le sens, pour, à terme, remontant des hommes à Dieu, fermer par avance la route à toute transformation de la métaphysique *en soi* en métaphysique *pour nous*:

> «Mais cette science est <l'apanage> de peu d'hommes. Elle est la science qui méprise l'être vil et à laquelle toutes les autres sont asservies. "Et seul Dieu connaît ce privilège", comme le dit Aristote dans la *Vieille Métaphysique*; et à cause de cela que sa division soit omise»[64].

Cette omission volontaire doit être soulignée. Comme l'ont remarqué Cl. Lafleur et J. Carrier[65], Arnoul de Provence n'aborde guère le problème de la *divisio primae philosophiae* – il se contente de noter que «la philosophie première ou métaphysique», «celle qui est transmise dans le livre de la *Métaphysique*», «se divise ou bien selon les onze livres qui le composent» – une distinction qui fait écho à la division générale de l'intégralité de la *Métaphysique* selon le «*Guide de l'étudiant*», donc à la prédominance du corpus arabo-latin – «ou bien selon que l'on considère les causes et les principes premiers de l'étant et des substances corporelles et incorporelles dont on traite dans ce livre»[66] – principes qui sont trop nombreux pour être analysés spécifiquement dans une introduction à la philosophie. Dans le même sens, on l'a vu[67], le maître ès arts anonyme auteur de *Dicit Aristotiles* – premier élément du bloc-textes où figure la *Philosophia* d'Hervé le Breton – se borne lui aussi à renvoyer au traité d'Aristote, arguant «qu'on ne donne pas la division de la métaphysique, dans la mesure où elle est contenue dans le livre confectionné à partir des onze livres»[68]. Plus prosaïquement encore, Adénulfe d'Anagni justifie l'absence de division de la métaphysique dans son prologue *Triplex est principium*, par le fait que le sujet est «trop difficile» – «Et quia eius

63. Cf. COURTINE, *Suarez*, pp. 70-71, qui renvoie à THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae*, I^{a}, *q.* 1, *a.* 6, *ad 1m* et à *Id.*, *In Boethium*, *q.* 2, a. 2, *ad 5m*.
64. OLIVIER LE BRETON, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §42; trad. LAFLEUR-CARRIER, dans *Id.*, *Introduire à la philosophie au XIII^{e} siècle*. Pour tout ceci, cf. les indications de LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 324, *app. fontium*, l. 334-339, ainsi que LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, section 3.3.3.2.2. *La métaphysique*, pp. 187-189.
65. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, p. 188, avec la n. 85.
66. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 324, l. 334-339; trad. LAFLEUR-CARRIER.
67. Ci-dessus, n. 26.
68. Trad. LAFLEUR-CARRIER, dans *Id.*, *Introduire à la philosophie au XIII^{e} siècle*; cf. ANONYME, *Dicit Aristotiles* (= Texte A), éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 388, §46.

divisio est nimis ardua, divisionem eius ad presens omitto»[69]. Remarquable silence, dont la justification originaire tient peut-être aux interdictions qui, plusieurs fois renouvelées, pesaient à Paris depuis 1210 sur la philosophie naturelle. Silence révélateur aussi, peut-être, de la place prise par la philosophie dans la hiérarchie des savoirs.

Ce qui nous conduit tout naturellement, et pour conclure, au dernier trait caractéristique de l'approche de la métaphysique à la fin de la première moitié du XIII[e] siècle, tel qu'elle se dégage de nos deux témoins privilégiés, le «*Guide de l'étudiant*» et de la *Diuisio scientiarum* – l'accomplissement de la philosophie dans la théologie de l'intellect. Ce thème, central, où se conjuguent tous les périls, est illustré par l'assimilation de la *fronesis* d'Aristote aux notions d'*informatio* et de *perfectio* de l'intellect humain qui, chez Ghazâlî, définissent l'espace de la «félicité de l'âme». Dans une étude récente, Cl. Lafleur a souligné qu'Arnoul de Provence avait, à travers Algazel, repris, dans la *fronesis* élevée au rang de «vertu mystique suprême», une théorie néoplatonicienne du retour où la philosophie elle-même était présentée comme «informant l'intellect humain en cette vie et le préparant à atteindre ultimement sa perfection, source de jouissance éternelle»[70].

69. Éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §9. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, p. 188, avec la n. 87.

70. Cf. LAFLEUR, *Scientia et ars*, p. 62. Plus récemment encore, LAFLEUR-CARRIER (*La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Deuxième partie, n. 97) ont signalé qu'«il faut verser au dossier des sources de la théologie de l'intellect selon les maîtres ès arts parisiens un extrait d'Algazel souvent cité (*Métaphysique*, *Pars* I, I, 1; éd. MUCKLE, p. 1, l. 26 - p. 2, l. 12: "Sine dubio igitur *cognitio* sapiencie diuiditur in duo; quorum unum est quod facit scire disposiciones nostrorum operum et uocatur sciencia actiua; cuius utilitas est cognoscere per eam maneries accionum agendarum, per quas proueniant utilia nobis in hoc mundo, et certificatur nostra spes de uita eterna. Alterum est quo cognoscuntur disposiciones omnium que sunt; ad hoc ut *describatur in animabus nostris forma uniuersi esse* secundum ordinem suum sicut describitur forma uisibilis in speculo; huiusmodi autem *descripcio in nostris animabus est perfeccio ipsarum*, quoniam aptitudo anime ad recipiendum ea proprietas est ipsius anime. Vnde *describi ea in anima, in presenti quidem est summa nobilitas et in futuro causa felicitatis* sicut in sequentibus ostendetur, et hec dicitur sciencia theorica"), car, en identifiant "description dans nos âmes de la forme de l'être universel" et "perfection de ces dernières", il confirme et explique, en en manifestant clairement l'arrière-plan de péripatétisme gréco-arabe, l'équivalence des notions d'"information" et de "perfection de l'intellect" suggérée par la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence (éd. LAFLEUR, p. 304, l. 100 - p. 305, l. 104), auteur qui, comme on l'a montré (GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la "fronesis"*, pp. 129-170), conçoit, de façon surprenante pour nous, la "*fronesis*" aristotélicienne comme la vertu mystique suprême et traduit en latin le terme grec précisément par celui d'"*informatio*", qui devient ainsi le symbole même de l'efficace philosophique (ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 336, l. 550; voir à ce sujet LAFLEUR, *Scientia et ars*, pp. 59-62), capable de nous élever "*ad cognitionem uniuersi esse*" (ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 305, l. 105-106)».

Ces deux points méritent d'être considérés ensemble : l'éloge de la philosophie et la discrétion avec laquelle certains auteurs traitent de la métaphysique. Si l'on comprend bien, les années 1240 ont dû être marquées par une contradiction entre l'extrême valorisation de la sagesse philosophique couronnant la métaphysique comme théologie naturelle et le relatif effacement scolaire de la métaphysique, qu'attestent les omissions, les silences, ou les brièvetés de nombreux textes du corpus universitaire sur le chapitre de la division de la métaphysique. L'intérêt du «*Guide de l'étudiant*» est qu'il nous permet de comprendre pourquoi avant la place distinguée accordée à la science métaphysique dans le statut parisien de 1255, la métaphysique a été comme réservée ou différée dans l'enseignement concret : c'est que la caractérisation de la métaphysique comme théologie naturelle aboutissant à partir d'Aristote à une synthèse du platonisme et de l'aristotélisme dont les éléments étaient empruntés aux deux sources majeures du *Liber de causis* et de la *Metaphysica* de Ghazâlî, perturbait par trop la représentation des rapports de la philosophie avec la théologie révélée. Avant même que n'intervienne un Boèce de Dacie ou un Siger de Brabant, le philosophisme s'était emparé de la Faculté des arts[71], en proposant un idéal d'«information de l'intellect humain» tiré des premières sources arabes ou gréco-arabes alléguées dans l'Occident latin : Fârâbî, Avicenne, Ghazâlî, le *Liber de causis*. L'alfarabo-avicennisme a donc précédé l'averroïsme dans la prise de conscience intellectuelle des artistes parisiens. Le «*Guide de l'étudiant*» est un témoin privilégié de cet âge de la métaphysique. Avec la structure tripartite qu'il impose à la science métaphysique, il donne le cadre général d'une vision de la philosophie dont tant l'albertisme que l'averroïsme n'ont été que le prolongement et la refondation noétique et gnoséologique.

71. Voir, sur ce point, Cl. LAFLEUR, *L'introduction à la philosophie « Vt testatur Aristotiles » (vers 1265-1270)*, dans *Laval théologique et philosophique* 48, 1 (1992), pp. 79-107 et *Id.*, *Scientia et ars*, pp. 45-65.

Les sciences mathématiques (astronomie, géométrie, arithmétique, musique) comme parties de la philosophie*

Max Haas

La lecture des passages qui sont consacrés aux sciences mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*» (§§ 14-58) soulève des difficultés à plusieurs égards[1]. Pour cette raison, je préfère me borner à quelques aspects de ce texte dans mon étude plutôt que de l'examiner dans sa totalité. En d'autres termes, ce que je propose ici est – en parlant le langage des diplomates – une chronique déséquilibrée, car je vais traiter, en particulier, de la question de la *fonction* des passages sur les disciplines mathématiques dans le manuscrit de Barcelone..., Ripoll 109. C'est pourquoi l'analyse du *contenu* en pâtira nécessairement. Étant donné qu'il me semble plus approprié de dégager au moins quelques grandes lignes, plutôt que de présenter tout un éventail de questions peu claires qui ont déjà été posées, mon exposé ne tend donc pas à l'exhaustivité[2].

* La présente étude est une version de ma communication faite lors du colloque à Québec, qui, bien que peu retouchée quant au texte principal, est enrichie de parenthèses et notes. — Je tiens à remercier Ariane Teichmann et Andreas Fatton, qui sont responsables du premier état de cette traduction française, corrigée par Irène Rosier, Joanne Carrier et Claude Lafleur, ces deux derniers l'ayant en outre revue sur l'original allemand.

1. J'utilise la prépublication de Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I), et je renvoie, pour le texte du «*Guide*», à sa division en paragraphes, qui demeurera la même dans l'édition définitive à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*.
2. Afin de favoriser une vue d'ensemble et de pouvoir intercaler des renvois d'une façon commode, je me sers d'une numérotation décimale pour l'organisation du texte. Lorsque des lettres sont jointes aux chiffres (par exemple, 4.3.4.a), elles indiquent une parenthèse. Ces parenthèses – que le lecteur peut éventuellement sauter –

1. Quelles sont les difficultés qui surgissent lorsqu'on lit les passages sur les disciplines mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*»? J'en donne d'abord un résumé en guise d'un premier tour d'horizon, sans entrer dans les détails pour l'instant.

Comme chacun sait, l'introduction du «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 précise que, dans les examens, des difficultés auraient surgi en répondant aux questions (§ 1). Le compilateur anonyme veut traiter de ces questions et de leurs solutions. Cela peut s'appliquer à plusieurs disciplines, puisqu'il s'agit de questions auxquelles l'étudiant attentif était en mesure donner une réponse, le problème correspondant se trouvant dans la *lectio* du maître ou bien la question et la réponse pouvant être au moins déduites de la *lectio*. Mais, dans le cas des disciplines mathématiques, nous ne pouvons en dire autant, car, en ce qui concerne la Faculté des arts de Paris, nous ne disposons d'aucun manuscrit de la première moitié du XIII^{e} siècle qui témoigne directement ou indirectement de cours sur les *textus* mathématiques. En outre, en lisant les passages sur les mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*», je n'ai pas l'impression que les *quaestiones* résultent du commentaire des *textus* mêmes. Il semble plutôt que ce soit la discussion sur les écrits d'Aristote dans le domaine de la logique et de la physique qui ait conduit aux questions que l'on est venu à considérer comme directement ou indirectement essentielles pour les mathématiques. Les questions et les réponses ne proviennent donc pas des *textus* en tant que tels, mais y ont été assimilées. Ce qui pose alors difficulté, c'est de comprendre quelle est la fonction de ces passages.

2. Toujours en guise d'indications préalables, j'aimerais signaler ce dont traitent les disciplines mathématiques selon le «*Guide de l'étudiant*» (2.1), sur quelle base matérielle repose l'enseignement des mathématiques – c'est-à-dire à l'aide de quels *textus* on les enseigne – et enfin quel règlement est indiqué pour la *lectio* (2.2).

2.1 La subdivision des mathématiques en quatre disciplines, en ce qui concerne le Moyen Âge latin, remonte à Boèce[3]. Les quatre disciplines – l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique et la musique – étudient quatre aspects de la quantité en tant que catégories qui résultent de la bipartition de deux sortes de quantités que nous trouvons chez Aristote, à savoir la quantité continue et la quantité discrète. Boèce subdivise la quantité continue en une quantité mobile et une autre immobile. La *quantitas continua*

traitent avant tout des problèmes qui se sont révélés insolubles lors de la discussion, mais qui restent néanmoins essentiels.

3. BOÈCE, *Institutio arithmetica*, I,1 ; *Anicii Manlii Torquati Severini Boetii De institutione arithmetica libri duo De institutione musica libri quinque. Accedit geometria quae fertur Boetii*, éd. G. FRIEDLEIN, Lipsiae, 1867 (réimpression anastatique: Frankfurt, Minerva, 1966), p. 8, l. 15 - p. 9, l. 6.

mobilis fait l'objet de l'astronomie, tandis que la géométrie s'occupe de la *quantitas continua immobilis*. Le compilateur du «*Guide de l'étudiant*» suit cette classification (§§ 21, 27).

En s'appuyant toujours sur Boèce, on pourrait concevoir l'arithmétique et la musique comme étant les sciences qui s'occupent de la quantité discrète.

Selon les *Accessus philosophorum*, dont le rapport avec le «*Guide de l'étudiant*» sera examiné plus tard, l'arithmétique considère la *discreta quantitas absolute considerata*, tandis que la musique porte son attention sur la *discreta quantitas ad aliquid relata*, modes d'expression redevables une fois de plus à la classification qu'avait introduite Boèce[4]. Pourtant, le compilateur anonyme utilise de nouveau la dichotomie *mobilis/immobilis* afin de spécifier la quantité discrète, et il est d'avis que l'arithmétique traite de la *quantitas discreta immobilis* et que la musique, par contre, étudie la *quantitas discreta mobilis*. Étant donné que cette affirmation ne peut pas s'expliquer par une faute de copiste, il faut qu'il s'agisse d'une erreur du compilateur.

2.2 Le *textus* de l'astronomie n'est pas clair, puisqu'on tombe, en regardant de plus près, sur la mention de deux *textus*, ce qui implique des contradictions. Ceci pose un problème qui sera discuté plus tard (4.3.6). Quant à la géométrie, on indique une traduction des *Éléments* d'Euclide comprenant quinze livres, une traduction arabo-latine plus précisément[5]. L'enseignement n'utilise que les six premiers livres (§ 28)[6]. C'est l'*Institutio arithmetica* de Boèce qui sert de base à l'arithmétique et qui doit être lue entièrement. Nous devons également à Boèce le texte pour la musique ; l'enseignement se borne aux deux premiers livres de l'*Institutio musica*.

3. Lorsqu'on lit les paragraphes qui concernent les mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*», on remarque en premier lieu qu'il est question de trois aspects.

4. ANONYME, *Accessus philosophorum .VII. artium liberalium*, dans Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, p. 189, l. 179 et p. 203, l. 416-417 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
5. EUCLIDE, *Éléments de géométrie*. Cf. *The First Latin Translation of Euclid's «Elements» Commonly Ascribed to Adelard of Bath, Books I-VIII and Books X, 36-XV, 2*, éd. H.L.L. BUSARD, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1983 (Studies and Texts, LXIV).
6. On notera les détails sur l'étendue de la *lectio* réunis par Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, (Appendice V) pp. 197-198 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI), ainsi que dans LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie*, pp. 147-148.

Premièrement, les *textus* des disciplines individuelles sont présentées, comme nous venons de le signaler. Il s'y trouve des remarques sur la *divisio textus* qui me laissent supposer que le compilateur n'a que peu employé les *textus*.

Deuxièmement – et ceci se fonde essentiellement sur le sixième chapitre des *Catégories* d'Aristote –, la quantité est analysée comme étant le sujet des sciences mathématiques. J'ai de la peine à trouver dans ces passages plus qu'une énumération superficielle de points de vue.

Troisièmement – et voilà qui est frappant –, comment l'analyse d'une discipline peut-elle conduire à un problème que nous appelons le problème des *scientiae mediae*, pour reprendre les termes de Thomas d'Aquin[7] ? Nous pouvons penser à deux composantes. Premièrement, Aristote dit dans la *Physique*, II, 2, qu'il existe des sciences plus physiques que mathématiques, à savoir l'optique, la musique et l'astronomie[8]. Thomas les appelle *mediae*, car, contrairement aux sciences mathématiques pures, elles appliquent des principes mathématiques à des données physiques. Deuxièmement, ce sont exactement ces sciences qui posent des difficultés dans la théorie de la preuve et Aristote en traite aussi pour cette raison dans les *Seconds analytiques*. Car, dans le cas de la géométrie, science mathématique pure, et dans celui, par exemple, de l'optique, science physique, la première science semble utiliser les théorèmes de la deuxième. En ce sens, l'optique est subordonnée à la géométrie. Dans quelles mesures une science comme l'optique traite-t-elle de ces affirmations ? Notre collègue anonyme du XIII^e siècle, que nous remercions pour la compilation du «*Guide de l'étudiant*», a tenu compte de ces passages des *Seconds analytiques* dans la mesure où ils sont aptes à préciser le rapport entre les mathématiques et la physique. Il demande par exemple : est-ce que, d'après Boèce, l'astronomie a quelque chose à voir avec la *quantitas continua mobilis* ? La *quantitas continua* appartient aux mathématiques pures, mais l'astronomie, qui étudie le *motus planetarum*, considère le mouvement comme un concept de la physique. Comment peut-on donc appeler une telle science mathématique ? Après avoir lu les passages relatifs à ce sujet dans le «*Guide de l'étudiant*», je comprends cette question comme question. Ce qui n'est pas clair, c'est de savoir comment analyser les aspects mathématiques et physiques, et quel aspect attribuer à quelle partie d'une de ces sciences.

7. Cf. THOMAS D'AQUIN, *Expositio super librum Boethii De Trinitate*, q. 5, a. 3 ; *Sancti Thomae de Aquino Expositio super librum Boethii De Trinitate*, éd. Br. DECKER, Leiden, Brill, 1960 (deuxième édition ; première édition 1955), p. 188, l. 16 - p. 189, l. 15 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, IV).
8. ARISTOTE, *Physica*, B, 2 (193b25-33 et 194a7-12).

4. Voilà, j'ai indiqué, en mentionnant ces passages du «*Guide de l'étudiant*», une des difficultés qui m'apparaissent aujourd'hui. Je voudrais maintenant décrire ce problème dans son contexte, afin que l'on voie clairement de quoi il s'agit.

4.1 Si nous nous occupons pour le moment du thème de la *Geschichte nach Jahrhunderten*[9], nous pouvons choisir entre plusieurs genres pour décrire deux sortes de manuscrits mathématiques du XII^e^ siècle. Le premier genre, qui se trouve dans le ms. Cambridge, Trinity College 47, contient des écrits mathématiques de Boèce – non pas le traité de géométrie qui lui a été attribué, mais ceux d'arithmétique et de musique –, ainsi que les *Éléments de géométrie* d'Euclide dans la traduction d'Adélard de Bath[10]. Ce qui est important, c'est l'arrangement de textes purement mathématiques comme unité dans un manuscrit. Le deuxième genre se trouve dans la tradition de Martianus Capella ; car les livres isolés du *De nuptiis Philologiae et Mercurii* servaient souvent de manuel: le huitième livre, par exemple, pour l'astronomie et le neuvième pour la musique[11]. D'autre part, un manuscrit comme celui de Paris, Bibliothèque nationale de France, fonds latin 7378A serait caractéristique du XIV^e^ siècle. L'*Institutio arithmetica* de Boèce y est remplacée par celle de Jourdain de Nemore ; et l'*Institutio musica* de Boèce, par la version abrégée que Jean de Murs mit en circulation et que nous connaissons sous le nom de *Musica speculativa*. Indépendamment des écrits mathématiques de ce genre, la présence de textes d'optique et de statique (*scientia de ponderibus*) est importante[12]. D'après les manuscrits, la conception des mathématiques a par conséquent changé: de nouveaux textes, le plus souvent des versions écourtées et concises, prennent la relève des anciens. Dans ces nouveaux *textus*, le contenu physique des sciences quadriviales comme la musique

9. Selon la formule de P. LEHMANN, *Einteilung und Datierung nach Jahrhunderten*, dans *Aus der Geisteswelt des Mittelalters*, Münster i.W., Aschendorff, 1935, pp. 35-51 (BGPM, Suppl. Band, III).
10. Pour le détail du contenu, cf. *Aristoteles Latinus. Codices* descripsit G. LACOMBE, in societatem operis adsumptis A. BIRKENMAJER, M. DULONG, Aet. FRANCESCHINI, Roma, La Libreria dello Stato, 1939, t. I, pp. 418-419, n° 379. À propos des passages mathématiques, cf. Ch.S.F. BURNETT, *Adelard, Music and the Quadrivium*, dans Ch.S.F. BURNETT, *Adelard of Bath. An English Scientist and Arabist of the Early Twelfth Century*, London, Warburg Institute, 1987, pp. 81-84 (Warburg Institute Surveys and Texts, XIV).
11. On en trouve beaucoup d'exemples dans le matériel présenté par Claudio LEONARDI, *I codici di Marziano Capella*, dans *Aevum* 33 et 34 (1959 et 1960), pp. 1-99 et pp. 411-524.
12. Pour une description détaillée, voir Ulrich Michels: *JOHANNIS DE MURIS Notitia artis musicae et Compendium musicae practicae; PETRI DE SANCTO DIONYSIO Tractatus de musica*, éd. U. MICHELS, s.l., American Institute of Musicology, 1972, pp. 24-31 (Corpus scriptorum de musica, XVII).

et l'astronomie est élaboré, et le canon des quatre disciplines de base est étendu aux *scientiae mediae*.

Le tableau évoqué par de tels renvois est bien connu[13]. Si nous désirions nous entretenir sur l'évolution des sciences mathématiques du XII^e^ au XIV^e^ siècle et si nous acceptions de considérer le passage d'une science mathématique pure à une science mathématique orientée plus décisivement vers la physique d'une manière finale et extrêmement linéaire, alors le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 serait un texte très important, car nous y trouverions la première représentation des mathématiques de toute la littérature propédeutique latine qui réponde aux aspects physiques des disciplines mathématiques.

Les difficultés qui se posent en examinant les mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*» proviennent aussi de ces perspectives d'évolution diachroniques. À ceci n'est liée aucune critique globale de la recherche. La présentation du développement des mathématiques vers les *scientiae mediae* ou vers la physique sous forme de construction heuristique est très utile, car elle permet au moins de classer le matériel. Car le nombre de manuscrits de textes purement mathématiques – mais aussi de textes sur les mathématiques appliquées – de la fin du XII^e^ siècle augmente sensiblement. Je crains seulement que cet examen linéaire des mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 ne mène à aucun résultat. Où résident les difficultés? Certainement dans le fait que nous ne savons presque rien, pour ne pas dire rien du tout, sur l'enseignement des mathématiques à la Faculté des arts à Paris. J'aimerais dans ce qui suit discuter, l'un après l'autre, des problèmes qui sont liés à cette constatation.

4.2 Il est bien connu que, dans le cartulaire de l'Université de Paris, le *quadrivium* apparaît une fois: dans les statuts de 1215, Robert de Courçon décrète que les *quadruvialia*, entre autres, doivent être lus les jours de fête (*in festivis diebus*)[14]. Mais il n'est pas dit si ces *quadruvialia* comprennent les quatre disciplines, et moins encore quels *textus* doivent servir de base. Dans les statuts plus tardifs il n'est plus question du *quadrivium*. En partant du renvoi de Robert de Courçon aux *quadruvialia*, nous disposons maintenant de deux clés de lecture pour l'histoire ultérieure. Celui qui est persuadé que le *quadrivium* forme une partie intégrante et indis-

13. Voir, par exemple, O. PEDERSEN, *Du quadrivium à la physique. Quelques aperçus de l'évolution scientifique au Moyen Âge*, dans *Artes liberales. Von der antiken Bildung zur Wissenschaft des Mittelalters*, J. KOCH (éd.), Leiden-Köln, Brill, 1959, pp. 107-123 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, V); J. GAGNÉ, *Du Quadrivium aux scientiae mediae*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1969, pp. 975-986 (Actes du quatrième Congrès international de philosophie médiévale [1967]).
14. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889, t. I, n° 20, pp. 78-80 (dorénavant *CUP*).

pensable à l'instruction trouve ici un document qui prouve que l'on enseignait les mathématiques à l'Université de Paris, et interprétera donc tout autre renvoi aux mathématiques – chez Roger Bacon, Robert Grosseteste, dans les *quaestiones quodlibetales* et ainsi de suite – comme un indice attestant l'existence d'un commentaire de texte ininterrompu du *quadrivium*. Dans une telle optique, on doit avouer que le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 est l'une des sources les plus riches en informations sur l'enseignement des mathématiques à la Faculté des arts[15]. D'autre part, il est intéressant de remarquer qu'en s'appuyant amplement sur les mêmes sources, on peut arriver à un tout autre résultat: si des connaissances de mathématiques étaient données au XIII^e siècle à Paris, celles-ci n'étaient qu'élémentaires. Cette situation consternante s'améliore vers la fin du XIII^e siècle et dans la première moitié du XIV^e grâce à l'enseignement dans le cadre de ce que l'on appelle les *lectiones extraordinariae*[16].

4.3 Admettons seulement la deuxième hypothèse pour l'instant. Qu'est-ce qui s'ensuit d'une telle approche?

4.3.1 Comme je viens de le dire, nous ne disposons d'aucun manuscrit provenant de la Faculté des arts de Paris dans la première moitié du XIII^e siècle qui puisse démontrer directement ou indirectement l'existence de cours sur les *textus* mathématiques. Nous ne savons même pas si des cours de ce genre ont été donnés. Nous ne disposons que du renvoi très peu clair de Robert de Courçon aux *quadruvialia.*

4.3.2 Qu'il soit question de mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 ne signifie pas nécessairement qu'il y avait vraiment des *lectiones* relatives à ce sujet. Pour parler d'*artes liberales* et de *quadrivium*, il faut mentionner un programme d'instruction à la base duquel se trouve une conception qui manque d'homogénéité. Le fait que le programme ait été proposé ne signifie naturellement pas que les cours correspondants aient toujours eu lieu. Mais alors à quoi pourrait renvoyer la citation des *textus* sur les mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109?

4.3.3. Le compilateur anonyme veut sans aucun doute donner une vue d'ensemble sur toute la philosophie. Il divise la *philosophia* en trois: la *philosophia naturalis, practica siue moralis et rationalis*. Je ne connais

15. C'est ainsi que je comprends l'optique qui sert de point de départ à Pearl Kibre formulant sa vue d'ensemble sur les mathématiques au XIII^e siècle; cf. P. KIBRE, *The Quadrivium in the Thirteenth Century Universities (With Special Reference to Paris)*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, pp. 175-191.
16. Cf. les déclarations de G. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique élémentaire à l'Université de Paris aux XIII^e et XIV^e siècles. De l'abaque à l'algorisme*, dans *Homenaje a Millás-Vallicrosa*, Barcelona, Consejo Superior de Investigationes Científicas, 1954, pp. 93-124.

pas les sources selon lesquelles il opère cette subdivision, mais on peut en tout cas la localiser déjà chez Sénèque[17]. D'autre part, on trouve la tripartition de la *philosophia naturalis* chez Boèce par exemple[18]. Ce qui est important, c'est que chaque subdivision courante de la philosophie doit avoir raison du dilemme afin de prendre en considération d'une façon ou d'une autre le *quadrivium*. Si les mathématiques apparaissent dans le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109, cela ne signifie pour l'instant rien, sinon qu'il ait été question d'une certaine partie d'un prétendu schéma.

4.3.4 Je n'arrive pas à me défaire de l'impression que le compilateur anonyme travaillait avec un formulaire dont il complétait les passages. Des détails se trouvent dans la parenthèse suivante; commençons ici par présenter cette hypothèse en résumé.

Comme vous le savez, on trouve l'*ingressus* «*Nos gravamen*» dans les manuscrits qui contiennent les *Accessus philosophorum .vii. artium liberalium*. Si nous considérons comme formulaire la partie du texte qui commence avec cet *ingressus* dans ces manuscrits, et dont les cases sont complétées avec des inscriptions de différentes disciplines, ceci n'explique encore en rien l'affiliation compliquée des manuscrits actuels qui sont conservés. Cela revient à dire purement et simplement que le «*Guide de l'étudiant*» transmet quelque chose d'exceptionnel, comme tout manuscrit à vrai dire, mais que celui-ci n'est pas exceptionnel. Autrement dit, on peut se poser la question de savoir si nous pouvons considérer la version présentée actuellement dans le ms. Ripoll 109 comme le produit final d'une rédaction qui voulait produire un texte cohérent en soi. La façon plus ou moins exhaustive dont nous répondrons à cette question dépendra des connaissances que nous avons des rapports selon lesquels le formulaire et le contenu devaient être adaptés.

4.3.4.a Quelles sont les implications de cette hypothèse du «formulaire», terme que j'emprunte pour le moment à l'histoire de la liturgie? Martin Grabmann nous a déjà indiqué plusieurs manuscrits – comme Wien, Österreichische Nationalbibliothek, lat. 2373; Kassel, Landesbibliothek, 2° philos. 30; München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460 et Madrid, Biblioteca Nacional, 3314 – qui ont rapport avec le ms. Ripoll 109[19]. Ce matériel vient d'être édité par Claude Lafleur et com-

17. SÉNÈQUE, *Epistulae ad Lucilium*, 88, 24.
18. BOÈCE, *Liber de Trinitate*, c. 2.
19. M. GRABMANN, *Eine für Examinazwecke abgefasste Quaestionensammlung der Pariser Artistenfakultät aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, dans *Revue néo-scolastique de philosophie* 36 (1934), pp. 226-227 (cf. *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, 1936, t. II, p. 197); *Id.*, *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e*

plété par d'importants témoins, dont il faut souligner le ms. Olomouc, Kapitulní knihovna, CO 575. Les *Accessus philosophorum*, qui ont déjà été mentionnés, contiennent les parties en provenance des manuscrits de Kassel, d'Olomouc et de Vienne; les parties correspondantes du ms. Munich 14460 sont éditées ci-après dans ce volume par Claude Lafleur et Joanne Carrier (cf. les questions *Primo queritur*). Lafleur considère les *Accessus philosophorum* ainsi que le matériel du ms. Munich 14460 présenté ci-dessous et le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 comme trois sources différentes. Je suis tout au contraire porté à tenir le même matériel pour différentes couches de rédaction d'un seul texte. Voici, à ce sujet, quelques précisions:

1. Le travail de Lafleur s'organise autour de l'idée qu'il faut distinguer trois textes différents. Bien que cette hypothèse ne soit pas réfutable, elle se présente non sans difficultés au lecteur de manuscrits, car nous trouvons l'*ingressus* «*Nos gravamen*» – que nous connaissons déjà par le ms. Ripoll 109 (§ 1) – également dans les manuscrits de Vienne, d'Olomouc et de Kassel[20]. En outre, les passages concernants le *quadrivium* dans le ms. Munich 14460 sont bien conformes au ms. Ripoll 109; les manuscrits montrent, dans les parties auxquelles nous attachons de l'importance ici, bien des affinités dans la disposition du matériel.

2. Si l'on tient compte de ces faits, la disposition des sources acquiert une nouvelle valeur. Les manuscrits de Vienne, d'Olomouc et de Kassel contiennent – non pas littéralement, mais par rapport aux sujets – toutes les parties «anciennes» du «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109. Nous y trouvons donc le *quadrivium* et, en rapport avec la rhétorique, la *Consolatio philosophiae* et le *Timée*. Autrement dit, ce sont les *artes liberales* sans grammaire ni logique qui sont prises en considération.

Manifestement, à ce niveau de rédaction, la métaphysique, la physique et l'éthique d'Aristote étaient inconnues. Le ms. Munich 14460 montre, comparé au ms. Ripoll 109, une couche plus ancienne; mais le degré de correspondance est élevé, comme nous venons de le constater, en tout cas pour le *quadrivium* et les remarques sur la *Consolatio* et le *Timée*.

3. Si l'on retient les *textus* qui apparaissent de fait, et si l'on garde à l'esprit le degré de concordance, les manuscrits de Vienne, de Kassel et d'Olomouc semblent représenter une couche plus ancienne que le ms. Munich 14460, et ce dernier serait d'une date antérieure au ms. Ripoll

Gregorio IX, Roma, Saler (Herder), 1941, p. 113 (Miscellanea Historiae Pontificiae, V, 7).

20. Lafleur édite cet *ingresssus* comme Appendice I à l'édition des *Accessus philosophorum*: cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 375-379.

109[21]. Cette façon de penser présuppose à vrai dire une évolution assez linéaire, et la mention de certains *textus* pourrait être vue comme un indicateur chronologique.

4. Résumons-nous: Lafleur applique, pour l'affiliation des textes, une philologie de *stemma*, alors que moi, je pars de l'idée qu'il s'agit d'un formulaire en rédactions différentes.

Chacune des deux approches aboutit à un résultat. Mais laquelle est plus adéquate? Cela dépend en effet d'une question, concernant la fonction du «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 et celle de telles introductions en général, à laquelle on ne saurait répondre d'une façon définitive en ce moment.

4.3.5 Ce qui me semble important dans cette affaire, c'est que la fonction du «*Guide de l'étudiant*» est normalement lue dans l'*ingressus* et que, d'après les manuscrits, le plan indiqué dans l'*ingressus* peut être réalisé de façon tout à fait différente. Si nous prenons en considération les *textus* auxquels le «*Guide de l'étudiant*» fait appel, nous remarquons que les plus anciens sont remplacés, lorsque faire se peut, par les *libri Aristotelis*. Le formulaire Ripoll 109 présente dans ce sens une version modernisée des formulaires qui commencent par «*Nos gravamen*» – excepté dans le cas du *quadrivium*.

4.3.6 Si nous prenons en considération les autres introductions, il est courant que le schéma ou le plan de la *philosophia naturalis* soit réalisé grâce aux manuels de Boèce dans le cas de l'arithmétique ou de la musique et grâce à la géométrie euclidienne. Ce qui est étrange par contre, c'est l'utilisation de l'*Almageste* dans le cas de l'astronomie. Car, dans le «*Guide de l'étudiant*», il est dit que: «[...] hec scientia traditur secundum unam sui partem in Tolomeo, secundum autem aliam partem traditur in *Almagesta*» (§ 21). Le compilateur considère par conséquent Ptolémée comme étant un passage d'un livre, dont l'autre partie se nomme *Almageste*. On dirait que quelqu'un est tombé ici sur un nouveau thème qui n'a pas encore été examiné; car on peut lire *in margine*, et puis plus tard dans le texte principal, que Martianus est l'*auctor* de la science. L'*Almageste* est cité ici comme *textus* d'astronomie, sans que le huitième livre du *De nuptiis* ne soit pris en considération. Une contradiction pareille doit nous laisser tout aussi songeurs que le fait que les *textus* des trois autres disciplines ne soient pas attestés comme *textus* à travers les commentaires correspondants.

21. J'ai discuté cette hypothèse d'une façon plus détaillée dans une étude antérieure: cf. M. HAAS, *Musiktheorie im 12. Jahrhundert: einiges über Ausgangspunkte und Zugänge*, dans *L'enseignement de la musique au Moyen Âge et à la Renaissance*, Royaumont, Éditions de Royaumont, 1987, pp. 31-37.

5. Il existe peut-être une explication très simple au fait que les mathématiques soient représentées comme *quadrivium*, alors que d'autre part aucun commentaire n'ait été conservé dans la première moitié du XIII^e siècle à Paris.

5.1 La période d'éducation des garçons est présentée occasionnellement en *septennia* suivant un extrait de la *Politique* d'Aristote – comme par exemple dans l'*accessus* du commentaire anonyme de Priscien *Circa filiorum regimen* datant de la fin du XIII^e siècle[22]. Permettez-moi de reprendre cette construction par périodes de sept ans pour essayer de comprendre de quoi il s'agit. D'après ce commentaire, nous aurions un premier *septennium* exempt d'école, un deuxième pour l'enseignement primaire et un troisième pour la période passée à la Faculté des arts. Si l'interprétation générale concorde avec la fonction du «*Guide de l'étudiant*», le commentaire comprenait des questions du même genre que celles posées à l'examen qui avait lieu à la fin de la période de formation après le troisième *septennium*[23].

5.2 Il est maintenant certain que la plupart des disciplines mentionnées dans le «*Guide de l'étudiant*» étaient effectivement enseignées à la Faculté des arts. Ceci vaut pour la métaphysique, la physique, l'éthique, la réthorique, la grammaire et la logique. Mais le *quadrivium* était l'affaire du deuxième *septennium* et non du troisième. Cependant, dans cet enseignement primaire, on n'apprenait pas le *quadrivium* grâce aux *textus* de Boèce, d'Euclide et de Martianus Capella, mais avec des manuels bien plus simples. Quelques exemples, en ce qui concerne l'arithmétique, sont le *Carmen de algorismo* d'Alexandre de Villedieu ou plus tard l'*Algorismus* de Jean de Sacrobosco. Quant à la géométrie, d'autres exemples sont les *abbreviationes* d'Adélard de Bath et, quant à l'astronomie, différents *computus* ainsi que plus tard le *Tractatus de sphera* de Jean de Sacrobosco[24]. Mais en ce qui concerne la musique, nous ne connaissons pas de textes qui datent des débuts de l'Université de Paris, mais seulement à partir de 1250[25]. Si nous lisons l'*accessus* du *Circa filiorum regimen* qui

22. Je m'appuie ici et par la suite sur les renseignement de H. ROOS, *Die Stellung der Grammatik im Lehrbetrieb des 13. Jahrhunderts*, dans *Artes liberales. Von der antiken Bildung zur Wissenschaft des Mittelalters*, J. KOCH (éd.), pp. 94-95. — Pour la division en *septennia*: ARISTOTE, *Politica*, VII, 17 (1336b37-41).
23. Cf. ROOS, *Die Stellung der Grammatik*, p. 95.
24. Au lieu de donner ici une liste des ouvrages entrant en ligne de compte – ce qui m'entraînerait trop loin –, je me contente de renvoyer aux annotations bibliographiques de KIBRE, *The Quadrivium in the Thirteenth Century Universities*, et BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*.
25. Le problème de l'enseignement musical élémentaire versus l'enseignement universitaire à la Faculté des arts est traité d'une manière plus précise dans mes deux études suivantes: M. HAAS, *Studien zur mittelalterlichen Musiklehre 1: Eine Übersicht über die Musiklehre im Kontext der Philosophie des 13. und frühen 14. Jahrhunderts*.

vient d'être mentionné, les choses deviennent plus claires. Il y est recommandé que les jeunes hommes bien bâtis doivent devenir des guerriers: «si [...] habeant elegantem dispositionem membrorum, debent effici milites». Mais s'ils ont une aptitude à s'occuper des *artes liberales*, alors ils doivent s'adonner à la *grammatica regularis* (c'est-à-dire qu'ils doivent apprendre à lire et à écrire). Ils doivent aussi s'exercer à la logique et se consacrer à la science plaisante (*scientia delectabilis*) comme, par exemple, la musique.

5.2.1 La musique y est mentionnée d'après le modèle aristotélicien: nous trouvons presque le même texte dans la *Politica*, VII, 3, cité à nouveau dans les *flores* des *Auctoritates Aristotelis*[26]. Il est évident qu'il y est question de tout le *quadrivium* dans le cadre de l'enseignement primaire. Nous concluons que cette hypothèse a un sens en nous appuyant aussi sur les textes de cet enseignement. Les textes qui traitent de l'enseignement de la musique aux jeunes garçons montrent comment l'habileté dans la logique et la grammaire, mais aussi dans l'arithmétique et la géométrie, était exercée. Quant aux réflexions qui suivent, je m'appuierai, faute de mieux, sur la *Musica mensurabilis* de Jean de Garlande, qui date peut-être de 1250. Il y est dit, par exemple, que l'expression *organum* peut être utilisée dans deux sens; l'un étant la *species* et l'autre le *genus*[27]. Ce qui est caractéristique dans cette affaire, c'est qu'il n'est pas question de ce que *genus* ou *species* sont, mais que seuls des exemples en sont fournis. De jeunes enfants apprennent, conformément à ce manuel, une partie de la terminologie spécialisée en apprenant les exemples dont le sens se dégage du contexte. C'est ainsi qu'il est aussi dit que l'*appellatio* du concept X doit être prise en considération *ne in ambiguum procedamus*, ou bien suit une définition: *propter hoc posset fieri quaestio*. Les jeunes enfants ne savent pas d'emblée ce que *ambiguitas* ou *quaestio* signifient,

dans *Aktuelle Fragen der musikbezogenen Mittelalterforschung*, Winterthur, Amadeus, 1982, pp. 323-456 (Forum musicologicum. Basler Beiträge zur Musikgeschichte, III); *Id.*, *Die Musiklehre im 13. Jahrhundert von Johannes de Garlandia bis Franco*, dans *Die mittelalterliche Lehre von der Mehrstimmigkeit*, Fr. ZAMINER (éd.), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1984, pp. 89-159 (Geschichte der Musiktheorie, V). C'est pourquoi je ne donne ici que les renvois essentiels aux sources et à la littérature secondaire.

26. Cf. ARISTOTE, *Politica*, VIII, 3 (1338a30-32) et J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1974, p. 262, n° 139 (Philosophes médiévaux, XVII).

27. Tous les exemples dont nous faisons mention ici proviennent, sauf indication contraire, du premier chapitre de la *Musica mensurabilis* de Jean de Garlande: cf. JOHANNES DE GARLANDIA, *De mensurabili musica. Kritische Edition mit Kommentar und Interpretation der Notationslehre*, E. REIMER, t. I (Quellenuntersuchungen und Edition), Wiesbaden, Steiner, 1972, pp. 35-43 (Beihefte zum Archiv für Musikwissenschaft, X).

mais ils apprennent ces concepts plus tard, toujours dans un contexte utile. C'est de cette façon aussi que, d'après la grammaire élémentaire, ils acquièrent quelques notions sur les *modi* d'après lesquels sont développés des chants. Quelque chose de semblable se trouve dans le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu[28]. Ces enfants apprennent quelques notions concernant la relation *longa-brevis*, sur laquelle reposent en effet les rudiments de l'arithmétique et des proportions. En ce qui concerne l'application de la géométrie, il est révélateur que les longueurs des morceaux à deux voix d'une composition soient très abstraitement marquées par l'expression *secundum aequipollentis sui aequipollentiam*; un manuel un peu plus tardif caractérise les formes des notes par *elmuahym* et *elmuarifa* – expressions passées et resservies, qui se trouvent dans certaines versions de la géométrie d'Adélard[29].

5.3 Ces quelques exemples auront montré pour quelle raison il est judicieux de dire que dans l'enseignement primaire, les connaissances de la grammaire, de la logique et des disciplines quadriviales étaient d'usage. Tout porte à croire pourtant que, jusqu'au-delà de la deuxième moitié du XIII[e] siècle, ces disciplines élémentaires comme la logique et la grammaire étaient aussi enseignées à la Faculté des arts – à un autre niveau bien entendu –, alors que l'enseignement du *quadrivium* se limitait au premier degré (aux classes primaires). Autrement dit, la difficulté de comprendre la fonction des passages du «*Guide de l'étudiant*» se rapportant aux mathématiques provient du fait qu'ils englobent une matière qui doit être mentionnée d'après le plan du *compendium*, mais dont nous savons que les *textus* ne faisaient pas l'objet de cours à la Faculté des arts de Paris.

5.3.a L'hypothèse que le *quadrivium* faisait partie d'un *curriculum* élémentaire n'est pas exempte d'ambiguïté. Signalons au moins les questions et problèmes relatifs à ce sujet.

1. Apparemment, l'enseignement de la musique est le cas le plus clair. Suivant les textes respectifs, l'*Institutio musica* de Boèce sert de base à la *lectio*. Les traités conservés ne peuvent pourtant jamais être compris comme des témoignages d'une *lectio* qui commenterait ce *textus*. Comme leurs plans sont fondés sur une conception très simple, on est amené à

28. Cf. R. FLOTZINGER, *Zur Frage der Modalrhythmik als Antike-Rezeption*, dans *Archiv für Musikwissenschaft* 29 (1972), pp. 203-208.

29. Il est question du manuscrit appelé *Anonymus 4*, texte ayant probablement vu le jour en Angleterre vers 1280, mais se rapportant à Paris par son contenu. Les références concernant *elmuahym* et *elmuarifa* se trouvent dans l'index de *Der Musiktraktat Anonymus 4, 1*, éd. Fr. RECKOW, Wiesbaden, 1967 (Beihefte zum Archiv für Musikwissenschaft, IV). — Pour l'interprétation des termes, cf. Ch.S.F. BURNETT, *The Use of Geometrical Terms in Medieval Music: «elmuahim» and «elmuarifa» and the Anonymous 4*, dans *Sudhoffs Archiv* 70, 2 (1986), pp. 198-205.

croire qu'ils font partie d'un *curriculum* élémentaire. Il est certain que dans de tels traités des connaissances élémentaires en arithmétique et en géometrie sont présupposées, et l'on pourrait interpréter cela comme un indice que les *pueri* se sont occupés de tout le *quadrivium*.

2. Toutefois, même dans ce cas précis, l'état de choses n'est clair en aucune façon. D'un côté, il faudrait se demander jusqu'à quel point les modalités d'enseignement qui sont à la base du «*Guide de l'étudiant*» en ce qui concerne le *quadrivium* peuvent être conçues comme un essai pour mettre du matériel à la disposition de certains groupes dans le cadre de l'*universitas*. Il est encore obscur dans quelle mesure on devrait comprende l'unité de cette *universitas*.

D'un autre côté, il est possible que la question qui a trait aux commentaires sur les *textus* – en particulier dans les cas de l'arithmétique et de la géométrie – soit inadéquate.

Comme John Murdoch l'a souligné, l'étude des manuscrits mathématiques laisse ordinairement voir l'intensité avec laquelle on a travaillé un texte[30]. Des explications supplémentaires et séparées dans les marges, ainsi que la division du texte en unités utiles et judicieuses en seraient les témoins.

3. La délimitation entre l'enseignement élémentaire et celui de la Faculté des arts reste douteuse, car il n'est pas exclu que, dans un *curriculum* élémentaire, on se soit livré à de premières études qui aient menés au moins à la lecture de *textus* à la Faculté des arts. Un texte comme le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu semble être élémentaire, ce qui devrait valoir aussi pour la glose «*Admirantes*» – un commentaire sur le *Doctrinale* qui compte parmi les plus répandus. Irène Rosier a pu démontrer que quelques parties de ces gloses remontent au commentaire du *Barbarismus* de Robert Kilwardby. La séparation stricte de l'enseignement élémentaire et de celui de la Faculté des arts ne résiste pas à l'examen dans ce cas précis. Il me semble probable que les opinions sur le *curriculum* élémentaire doivent être révisées d'un œil critique[31], ce qui s'effectuerait le mieux en partant des études d'Astrik L. Gabriel[32] et de Lynn Thorndike[33].

30. Cf. J. MURDOCH, *Transmission into Use: the Evidence of Marginalia in the Medieval Euclides Latinus*, dans *Colloquium on the transmission and reception of knowledge*, Dumbarton Oaks, Washington (D.C.), 5-7 May 1977, pp. 87-106 (manuscrit).
31. J'aimerais remercier Irène Rosier, Claude Lafleur et Serge Lusignan de leurs observations critiques sur mes points de vue.
32. Il existe un recueil d'études sur l'histoire de l'enseignement: A.L. GABRIEL, *Garlandia. Studies in the History of the Mediaeval University*, Frankfurt, Knecht, 1969.
33. On retiendra surtout: L. THORNDIKE, *Elementary and Secondary Education in the Middle Ages*, dans *Speculum* 15 (1940), pp. 400-408; *Id.*, *University Records and Life in the Middle Ages*, Columbia University Press, New York, 1944.

6. Il s'agira toujours d'une étrange bataille contre les moulins à vent lorsque de semblables arguments sont présentés. Il est toujours délicat de décider en se basant sur les manuscrits préservés si une matière a été enseignée ou pas, et les références individuelles qui laissent transparaître une activité dans le champ des disciplines quadriviales à la Faculté des arts ne se trouvent pas facilement.

6.1 Si je pense que les passages sur les mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*» sont plutôt redevables au formulaire ou au schéma qu'à l'enseignement, ce fait repose sur d'autres principes de base. En 1320, Jean de Murs remplace certains des *textus* cités sur les mathématiques par des *abbreviationes*, comme je viens de le dire. Deux points essentiellement sont dignes d'être soulignés. Premièrement, il me semble qu'il s'agit plus que d'un lieu commun introductif, lorsque, en 1323, Jean de Murs justifie la composition de sa *Musica speculativa* en constatant que, dans le cas de la musique comme dans celui des autres disciplines mathématiques, les textes philosophiques (il dit: les textes des *antiqui philosophi*) n'étaient plus lus. Ce serait aussi pourquoi ces textes n'étaient plus compris et semblaient extrêmement difficiles. C'est exactement la raison pour laquelle il voulait présenter alors un court résumé du *textus* correspondant[34]. Qu'il soit dit en passant: c'est le moment qui est intéressant. Car, en 1323, Jean de Jandun confirme que l'on fait à nouveau des mathématiques à Paris[35].

6.2 Deuxièmement, le renvoi à Jean de Murs me semble aussi important, parce que l'introduction à ses *abbreviationes* permet de deviner en quoi consiste la difficulté quand on veut s'occuper de façon convenable de l'*Institutio arithmetica* ou de l'*Institutio musica* de Boèce à Paris. Rappelons que la matière qui touche aux questions mathématiques dans le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 requiert que nous nous arrêtions sur la façon dont un processus cognitif mathématique ou physique fonctionne dans un cas particulier. Rappelons peut-être aussi le fait que Grosseteste, dans son commentaire à la *Physique*, justifie encore les incertitudes

34. JEAN DE MURS, *Musica speculativa (versio A)*; cf. *Die Musica speculativa des Johannes de Muris. Kommentar zur Überlieferung und kritische Edition* von Chr. FALKENROTH, Stuttgart, Steiner, 1992, p. 74, l. 3-5 (Beiheft zum Archiv für Musikwissenschaft, XXXIV).

35. Dans son *De laudibus Parisius*, Jean de Jandun écrit en effet: «In urbe urbium Parisius, in vico vocato Straminum, non solum septem artes liberales exercitantur, sed totius philosophici luminis iucundissima claritas animos sui capaces illustrat [...]. Amplius nonne dogmatizatur in vico philosophie infallibilis et incontradicibilis doctrine mathematice certitudo per quam numerorum et figurarum tam secundum se quam per celestes magnitudines, sonos armonicos ac visuales radios contractorum mirabilia accidentia indicantur» – cité d'après BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 101, n. 25.

de la perception sensible en s'appuyant sur le passage de l'*Institutio musica* où Boèce accuse la perception sensorielle de ne percevoir que *confuse*[36]. Que Jean de Murs offre une information de base au début de sa propre présentation, sous forme d'une paraphrase du commencement de la *Métaphysique* que l'on trouve dans la *Musica speculativa* de façon succincte et dans la *Notitia artis musicae* – un travail préliminaire à la *Musica speculativa* – de façon exhaustive, acquiert un sens.

On ne peut pas considérer son contenu général comme philosophique. Il s'agit plutôt du montage habile de tous les *loci communes* qui indiquent comment s'exprimer sur les quantités, compte tenu de la *forma mathematica* et de la *forma naturalis*, bien qu'il faille comprendre les objets à examiner grâce à la perception sensorielle et même les apprécier en partie *secundum auditum*. Comme Jean de Murs en avait l'intention, le texte de Boèce est donc complètement renversé[37].

6.3 Je cite ici ce détail, car la longueur de la paraphrase de Jean de Murs donne à entendre qu'il essaye d'intégrer à nouveau des problèmes mathématiques. Il pourrait sinon, en tant que partisan d'une écriture concise, s'appuyer simplement sur une tradition didactique déjà existante. Or il donne l'impression qu'une telle tradition n'existe pas, mais qu'il faut plutôt l'établir. Et c'est justement ce qu'il fait avec ses montages. Les observations qui introduisent l'*Arithmetica speculativa* sont ensuite moins détaillées. Jean de Murs ne fait qu'introduire son vœu le plus cher: différencier le *numerus mathematicus* du *numerus naturalis* et, par conséquent, le *numerus numerans* du *numerus numeratus*[38].

7. Il est intéressant de lire de ce point de vue comment notre collègue anonyme, le compilateur du «*Guide de l'étudiant*», procède dans le cas de l'astronomie avec les aspects mathématiques et physiques de cette discipline.

7.1 On peut comprendre qu'il dise que le physicien (et non pas le mathématicien) examine le mouvement du corps céleste *secundum quantitatem motus*, etc. (§ 26). Mais ce que cela signifie manque ensuite de clarté lorsque nous lisons que l'*astronomus* – c'est-à-dire le mathématicien contrairement au physicien – *plus considerat quantitatem*. Ce qui n'est pas clair, c'est ce qui compte dans le cadre des conditions physiques. Ou, autrement dit, ce qui n'est pas clair, c'est la position de l'objet mathé-

36. ROBERTI GROSSETESTE, Episcopi Lincolniensis, *Commentarius in VIII libros Physicorum Aristotelis*, éd. R.C. DALES, Boulder, University of Colorado Press, 1963, p. 4.
37. Cf. JEAN DE MURS, *Notitia artis musicae*, éd. MICHELS, pp. 47-110. Pour l'interprétation, cf. HAAS, *Studien zur mittelalterlichen Musiklehre*, pp. 393-403.
38. Cf. H.L.L. BUSARD, *Die «Arithmetica speculativa» des Johannes de Muris*, dans *Scientiarum Historia* 13 (1971), p. 116.

matique. Quand nous lisons par contre Jean de Murs afin d'obtenir des éclaircissements sur les difficultés, il apparaît clairement que ses réponses sont très simples, mais qu'elles supposent une excellente compréhension de toute la physique aristotélicienne. Il ne peut être question de tout cela chez le compilateur du «*Guide de l'étudiant*».

7.2 Autrement dit, notre collègue anonyme, dont la compilation est transmise par le ms. Ripoll 109, pose des questions sur les mathématiques qui proviennent des textes d'Aristote. La manière de poser les questions suppose une certaine familiarité avec les *Catégories* d'un côté, et, de l'autre, la connaissance de la *Physique* et des *Seconds analytiques*. Il est probable que le compilateur connaissait relativement mal la *Physique*, alors que les *Seconds analytiques* lui étaient plus connus. Comme le montre l'exemple de Jean de Murs, pour être à même de répondre aux questions, le compilateur aurait dû, d'une part, mieux connaître Aristote; d'autre part – et avant tout –, il lui aurait été plus facile de fournir une réponse si les *textus* lui avaient permis de mieux examiner le genre de ces questions.

7.3 Si en fait le «*Guide de l'étudiant*» reflète les usages de la Faculté des arts à Paris, il faudrait fixer l'attention sur la période avant 1250, sur les années avant la propagation du *De ortu scientiarum* de Robert Kilwardby plus précisément; car Kilwardby traite déjà de manière parfaitement maîtrisée de toutes les questions qu'ébauche le compilateur anonyme dans le domaine du rapport entre mathématiques et physique[39].

8. Le renvoi constant aux difficultés peut être déconcertant si nous soulignons le nombre de traductions de textes mathématiques qui ont été faites au XII^e^ siècle et la rapidité avec laquelle ces textes ont été mis en circulation. Et c'est justement dans les traductions et leur réception que se trouve la clé. C'est la raison pour laquelle je voudrais faire quelques remarques en guise de conclusion. Elles concernent la difficulté de réception des textes qui ont été traduits de l'arabe. En simplifiant les choses, je voudrais distinguer deux sortes de pannes dans les traductions – et mettre ainsi en évidence deux sortes de difficultés liées à la réception des textes. À propos de la traduction de l'*Almageste*, il est fort probable que Gérard

39. La comparaison directe entre les passages sur le quadrivium dans le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 et les sections correspondantes du *De ortu scientiarum* de Kilwardby – surtout les chapitres 14 et 21 – me semble être révélatrice pour l'appréciation du «*Guide*»: cf. ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. A.G. JUDY, London: The British Academy/Toronto: The Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1976, pp. 36-39 et 57-60 (Auctores Britannici Medii Aevi, IV). — Lors de la discussion, Sten Ebbesen a mentionné les *Quaestiones mathematicae* de Raoul le Breton, inconnues jusqu'alors, mais qui viennent de faire l'objet d'une édition partielle: cf. O. WEIJERS, *La «disputatio» à la Faculté des arts de Paris (1200-1350 environ). Esquisse d'une typologie*, s.l., Brepols, 1995, pp. 161-171 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, II).

de Crémone soit parti d'une interprétation, tout à fait courante dans l'Espagne musulmane, des lettres arabes en chiffres. En tout cas, les manuscrits orientaux de Gérard ont un autre système numérique. C'est pourquoi il utilise dans le catalogue des astres la valeur 300 au lieu de 60[40]. Pour découvrir et épurer des erreurs de ce genre, il fallait des connaissances spécifiques en astronomie qui devaient ensuite être travaillées à partir de différentes sources. Il faut cependant noter que Gérard avait traduit d'une façon plus compétente dans le domaine des mathématiques pures[41].

Je considère comme des erreurs particulièrement importantes celles qui naissent du fait que les textes ont été traduits selon une tout autre tradition. Les Arabes du Xe siècle ont, par exemple, développé une conception précise d'un ton en tant qu'objet défini mathématiquement et physiquement[42]. Ils appellent cet objet «*nagham*», terme que Gérard de Crémone et Dominique Gundisalvi traduisent par «*neuma*». Mais ce concept n'est pas traduisible, car la représentation d'une donnée physique avec un objet mathématique calculable n'existait pas dans l'Occident latin. Celle-ci ne s'est développée que péniblement au XIIIe siècle. Un dernier exemple, peut-être encore plus frappant dans son genre: Gérard rencontra le concept «*īqāʿ*» dans un texte arabe et le traduisit par «*casus*». Cet «*īqāʿ*» est le substantif verbal de ce qu'on appelle le causatif, c'est-à-dire de la racine «*waqaʿa*», qui signifie «tomber». C'est ce que Gérard comprit et c'est pourquoi il le traduisit par «*casus*». Aujourd'hui il faudrait traduire «*īqāʿ*» par «*rhythmus*»; je ne connais pas de mot équivalent en latin du XIIe siècle. Le champ sémantique de «tomber» et de «*rhythmus*» se rencontre d'une façon que les Arabes cultivés connaissent de par leur tradition: un musicien du IXe siècle raconte qu'il chevauchait un chameau pour composer. Le chameau lui donnait un certain rythme sur lequel il essayait de chanter. Il coordonnait le rythme du chameau et son propre

40. Cf. P. KUNITZSCH, *Der Almagest. Die Syntaxis Mathematica des Claudius Ptolemäus in arabisch-lateinischer Überlieferung*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1974, pp. 92-93.
41. Busard note dans son édition des *Elementa* d'Euclide traduits par Gérard de Crémone: «It is unfortunate that in the Middle Ages the Gerard translation of the *Elements* had been less used and was less influential than the more inaccurate Adelard II version, for it furnishes a text which is superior to the other Latin translations and which is the closest to the Greek tradition of all Arabic-Latin versions» (*The Latin Translation of the Arabic Version of Euclid's Elements Commonly Ascribed to Gerard of Cremona*. Introduction, Edition and Critical Apparatus by H.L.L. BUSARD, Leiden, Brill, 1984, p. XII (Asfâr. Publikaties van het Documentatiebureau Islam-Christendom van de Rijksuniversiteit te Leiden, II).
42. Je me réfère ici au chapitre sur la musique dans De *scientiis* d'Al-Fârâbî. Les références se trouvent dans M. HAAS, *Arabische und lateinische Musiklehre – ein Vergleich von Strukturen*, dans *Orientalische Kultur und europäisches Mittelalter*, A. ZIMMERMANN et I. CRAEMER-RUEGENBERG (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1985, pp. 358-375 (Miscellanea Mediaevalia, XVII).

chant en laissant tomber son bâton régulièrement sur la selle. Ce fait de «laisser tomber le bâton» est l'aspect concret du *rhythmus* abstrait. Dans ce cas donc, comme le montre sa traduction, Gérard ne connaissait pas les expressions élémentaires des Arabes cultivés.

Ces réflexions indiquent, en premier lieu, la raison pour laquelle des textes mathématiques, fourmillants de problèmes de traduction, posaient d'opiniâtres difficultés de réception. Mais, plus généralement, il y a une interprétation qui y est liée: lorsque nous distinguons, d'une part, la traduction des textes et leur expansion, et, d'autre part, leur réception dans le cadre des *lectiones* à la Faculté des arts, alors les passages mathématiques du «*Guide de l'étudiant*» sont des témoignages presque sans importance pour les sciences mathématiques dans la première moitié du XIII^{e} siècle. Mais ces passages sont un témoignage exceptionnellement éloquent en ce qui concerne les énormes difficultés qu'entraîne le mariage du nouveau matériel des *libri Aristotelis* aux disciplines mathématiques connues depuis longtemps. Les difficultés que nous posent les passages mathématiques du «*Guide de l'étudiant*» proviennent du fait que celui-ci prit naissance, d'après son style, en plein orage de la réception du nouvel Aristote, et non pas pendant le calme paisible qui suivit cette tempête.

Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle*

Luca Bianchi

1. L'INTERPRÉTATION TRADITIONNELLE

Les interventions répétées des évêques, des cardinaux et des papes du XIII^e siècle contre l'enseignement de la philosophie aristotélicienne constituent l'un des chapitres les plus connus et les plus étudiés de l'histoire intellectuelle européenne. Recueillis pour la première fois par De Launoy au XVII^e siècle, publiés en édition critique (ou plutôt semi-critique) par Denifle et Châtelain dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis*[1], les documents qui nous rapportent cette histoire posent de nombreux problèmes, discutés dès le XIX^e siècle par les pionniers des études de la pensée médiévale (tels Jourdain, Renan, Hauréau, Talamo, Schneid) et largement traités par les chercheurs de la première moitié du XX^e siècle, de Mandonnet à Théry, de Masnovo à Grabmann. C'est précisément Grabmann qui en a offert l'analyse la plus complète et la plus systématique dans son livre *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX*, de 1941, qui se voulait explicitement une synthèse critique

* Je tiens à remercier Serge Lusignan, qui a attiré mon attention sur l'origine juridique de la formule «de bonorum virorum consilio»; Zénon Kaluza et Claude Lafleur, qui m'ont donné des conseils très utiles; et Claude Pottier, qui m'a aidé à rédiger mon texte en français.

1. Cf. J. DE LAUNOY, *De varia Aristotelis in Academia Parisiensi fortuna*, Lutetiae Parisiorum, Typis E. Martini, 1653 et *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1894 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964 [dorénavant *CUP*]), t. I, *passim*. Un exemple de la fiabilité seulement partielle du *Chartularium* est donné par le texte de la condamnation du 7 mars 1277: à ce sujet, se reporter à ce que j'ai observé dans L. BIANCHI, *Il vescovo e i filosofi. La condanna parigina del 1277 e l'evoluzione dell'aristotelismo scolastico*, Bergamo, Lubrina, 1990, pp. 203-205 (Quodlibet, VI).

des recherches précédentes[2]. Bien que Grabmann fût parfaitement conscient que son travail n'était ni exhaustif ni définitif[3], ceux qui ont eu envie de remettre en question ses conclusions ont été peu nombreux. Devenue canonique, son interprétation a été reprise maintes fois avec de très rares variations, corrections ou ajouts. Van Steenberghen lui-même s'en écarte bien peu dans la reconstitution soignée des vicissitudes de l'aristotélisme parisien qu'il a proposée dans sa *Philosophie au XIII^e siècle*, dont la dernière édition mise à jour date de 1991[4].

Une tradition historiographique qui a traversé en restant indemne le dernier demi-siècle, durant lequel notre image de la pensée médiévale a subi une profonde transformation, mérite le plus grand respect. Il me semble par conséquent de mon devoir de consacrer la première partie de mon étude à la présentation des «interdictions ecclésiastiques d'Aristote» selon cette perspective. Je m'efforcerai de le faire de la façon la plus rapide et la plus objective possible. Toutefois, je ne résisterai pas à la tentation d'employer parfois le conditionnel, signe d'une certaine insatisfaction dont le sens deviendra clair dans la seconde partie de cet article.

2. M. GRABMANN, *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX*, Roma, Saler (Herder), 1941 (Miscellanea Historiae Pontificiae, V, 7). Grabmann déclarait (p. 42): «Voglio ora in una breve sintesi riunire i risultati della ricerca fino ad oggi in un quadro generale e cercare di farmi un giudizio su quello che si può considerare conoscenza certa, molto probabile o poco probabile nel problema generale e nei singoli problemi particolari».
3. GRABMANN, *I divieti*, p. 42: «Pure, ancora sussistono alcune oscurità e non è sempre facile tirare le linee di demarcazione tra quello che si può considerare certo e quello che può avere solo un più o meno alto grado di verosimiglianza».
4. Parmi les nombreux historiens qui puisent leurs idées sur les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote dans le livre de Grabmann, signalons: S.C. EASTON, *Roger Bacon and his Search for Universal Science*, Oxford, Blackwell, 1952, pp. 35-42; G. LEFF, *Paris and Oxford Universities in the Thirteenth and Fourteenth Centuries. An Institutional and Intellectual History*, New York-London-Sidney, Wiley, 1968 (deuxième édition, Huntington, Krieger, 1974), pp. 138-142 (New Dimensions in History. Essays in Comparative History); J. WEISHEIPL, *The Parisian Faculty of Arts in Mid-Thirteenth Century: 1240-1270*, dans *American Benedictine Review* 25 (1974), pp. 204-210; T. GREGORY, *La cultura filosofica nella prima metà del Duecento*, dans *Storia della filosofia diretta da Mario Dal Pra*, t. VI, Milano, Vallardi, 1976, pp. 3-5; A. MAURER, *Medieval Philosophy. Second Edition*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1982 (première édition, New York, Random House, 1967), p. 89 (Étienne Gilson Series, IV); J. MARENBON, *Later Medieval Philosophy (1150-1350). An Introduction*, London, Routledge and Kegan Paul, 1987, pp. 54-57. De F. VAN STEENBERGHEN, voir *La philosophie au XIII^e siècle*, deuxième édition mise à jour, Louvain-la-Neuve: Institut Supérieur de Philosophie/Paris: Peeters, 1991 (première édition, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1966), pp. 81-89, 93-96, 98-101 (Philosophes médiévaux, IX); et aussi son précédent *Aristotle in the West. The Origins of Latin Aristotelianism*, Translated by L. JOHNSTON, Louvain, Nauwelaerts, 1955 (deuxième édition, 1970), pp. 66-77, 84-88, 94-100, 108-114.

Le synode de Paris de 1210 est responsable de la première censure anti-aristotélicienne, lequel ordonna d'exhumer et d'excommunier le corps d'Amaury de Bène, accusé de panthéisme, et de remettre à l'évêque de Paris, afin de les brûler, les *Quaternuli* de David de Dinant, considéré comme matérialiste; de plus le synode intima, sous peine d'excommunication, l'interdiction de «lire» (*legere*) les textes aristotéliciens de philosophie naturelle: «Nec libri Aristotelis de naturali philosophia nec commenta legantur Parisius publice vel secreto»[5]. Cinq années plus tard, ces mesures restrictives furent reprises et précisées dans le statut du cardinal Robert de Courçon, légat pontifical. Dans la section concernant l'enseignement des arts, il était prescrit en effet de «lire» divers traités de logique, de grammaire, de rhétorique et de sciences quadriviales, y compris les textes de certains philosophes dont nous verrons bientôt l'identité. Parmi les ouvrages d'Aristote, étaient acceptés la logique (*vetus* et *nova*) et l'*Éthique*, mais les autres étaient prohibés:

> «Nullus legat Parisius de artibus citra vigesimum primum etatis sue annum [...]. Et quod legant libros Aristotelis de dialectica tam de veteri quam de nova in scolis ordinarie et non ad cursum. Legant etiam in scolis ordinarie duos Priscianos vel alterum ad minus. Non legant in festivis diebus nisi philosophos et rhetoricas, et quadruvialia, et *barbarismum*, et *ethicam*, si placet, et quartum *topichorum*. Non legantur libri Aristotelis de *methafisica* et de *naturali philosophia*, nec *summe* de eisdem, aut de doctrina magistri David de Dinant, aut Amalrici heretici, aut Mauricii hispani»[6].

Quelles sont les origines et le sens de ces mesures? Elles avaient pour but la défense de la science sacrée contre les infiltrations de la pensée païenne; elles étaient probablement inspirées par le pape Innocent III, qui se trouvait toujours en première ligne dans la lutte contre les hérésies réelles ou possibles; elles étaient certainement appuyées par les théologiens parisiens, dont les écrits trahissent une forte méfiance à l'égard des études profanes, la dialectique incluse. Comme le terme *legere* doit s'entendre au

5. *CUP*, t. I, n° 11, p. 70.
6. *CUP*, t. I, n° 20, pp. 78-79. Notons qu'en mentionnant, au sujet des «lectures» des jours fériés, le «quartum *topichorum*», Robert de Courçon n'entendait pas désigner le quatrième livre des *Topiques* d'Aristote (partie intégrante de la «dialectica noua», dont il venait de parler relativement aux cours ordinaires), mais plutôt le «quatrième livre des *Topiques* de Boèce (c'est-à-dire la dernière partie du *De differentiis topicis*, traitant de rhétorique ou, plus précisément, des rapports existant entre cette dernière et la logique)»: Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, p. 148 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

sens «technique», les interdictions concernaient l'enseignement, même privé, mais non l'étude personnelle. L'expression «libri [...] de naturali philosophia» ne désigne pas seulement les traités aristotéliciens de philosophie naturelle, mais aussi la *Métaphysique*: mentionnant expressément cette œuvre, Robert de Courçon se serait donc limité à expliciter ce qui en 1210 était implicite. Quant aux «*commenta*» et aux «*summe*», il s'agit des paraphrases d'Avicenne et, peut-être aussi, de certains écrits d'Alfarabi. Alors que le panthéisme d'Amaury de Bène semble avoir des origines tout à fait différentes, et que nous ne connaissons de Maurice l'Espagnol que le nom (il ne s'agirait donc pas d'Averroès), David de Dinant avait largement puisé dans les écrits métaphysiques, physiques et biologiques du Stagirite: les autorités ecclésiastiques les condamnèrent également en tant que sources de l'hérésie matérialiste de David[7].

Ces premières interdictions de l'aristotélisme avaient une validité strictement locale. En témoigne entre autres le fait qu'en 1229, alors qu'à Paris les activités didactiques étaient bloquées par une longue grève, les professeurs de l'Université de Toulouse ont cherché à enrôler des étudiants en promettant que tous ceux qui désiraient explorer les secrets de la nature pouvaient suivre les cours sur la philosophie naturelle aristotélicienne interdits à Paris. Si l'on se souvient que la création du nouveau *studium* avait été imposée par Louis IX, très chrétien roi de France, au comte Raymond VII, battu au cours de la croisade contre les Albigeois, réalisant ainsi le désir du cardinal-légat Romano di Sant'Angelo de doter l'hérétique Toulouse d'un centre d'enseignement supérieur d'une orthodoxie éprouvée, on peut alors arguer que les vues du cardinal à l'égard de la pensée aristotélicienne étaient bien plus larges que celles qui prédominaient dans certains milieux parisiens; et il est possible que cela ait eu du poids pour persuader le nouveau pape Grégoire IX d'adoucir, au moins partiellement, les censures de 1210 et de 1215[8].

Dans l'épître du 13 avril 1231, connue sous le nom de *Parens scientiarum*, Grégoire IX, tout en sanctionnant la reprise régulière des activités académiques parisiennes, donnait cette prescription: «Ad hec jubemus, ut magistri artium unam lectionem de Prisciano et unum post alium ordinarie semper legant, et libris illis naturalibus, qui in Concilio provinciali ex certa causa prohibiti fuere, Parisius non utantur, quousque examinati fuerint et ab omni errorum suspitione purgati». Cela pourrait représenter une prudente ouverture à Aristote. Tout en maintenant une attitude défensive

7. Cf. GRABMANN, *I divieti*, pp. 42-69.
8. Cf. GRABMANN, *I divieti*, pp. 88-95. Les maîtres de Toulouse (*CUP*, t. I, n° 72, p. 131) promettaient: «Libros naturales, qui fuerant Parisius prohibiti, potuerunt illic audire qui volunt nature sinum medullitus perscrutari».

et restrictive, Grégoire, qui seulement trois ans auparavant avait exhorté les théologiens parisiens à se méfier de la philosophie, prenait à présent un ton «beaucoup plus tranquille», signe d'«un jugement plus bienveillant» à l'égard du penseur grec. En effet, loin d'affirmer que les écrits aristotéliciens contenaient des erreurs, le pape soutenait seulement qu'on soupçonnait qu'ils les contiennent, et reconnaissait que ces écrits pouvaient avoir une utilité scientifique, promettant d'en libéraliser l'usage après un contrôle attentif et une éventuelle correction. Pour confirmer cette disposition, par une dépêche du 20 avril, il autorisait l'abbé de Saint-Victor et le prieur des Dominicains à absoudre ceux qui avaient transgressé les décrets de 1210 et 1215, qu'il n'abrogeait toutefois pas officiellement. Trois jours plus tard, il instituait une commission chargée d'examiner ces écrits avec minutie et prudence («subtiliter et prudenter»), lui confiant les pleins pouvoirs: «Que ibi erronea seu scandali vel offendiculi legentibus inveneritis illativa, penitus resecetis ut que sunt suspecta remotis incunctanter ac inoffense in reliquis studeatur». Nous ne savons pas comment, quand et même si les trois membres de cette commission (un certain Simon d'Authie, le chanoine de Reims Étienne de Provins et le théologien Guillaume d'Auxerre) se sont mis à l'œuvre. D'après Van Steenberghen, la mort de Guillaume d'Auxerre, intervenue en novembre 1231, offre «l'explication la plus naturelle de l'arrêt des travaux», qui auraient «commencé sous sa direction». Néanmoins, la seule chose certaine est qu'aucun résultat concret n'a jamais été atteint. Après la mort de Grégoire IX, le pape Innocent IV en prenait acte quand, en 1245, il étendait à Toulouse l'interdiction des *libri naturales* en se servant de la même formule («non utantur, quousque examinati fuerint») que son prédécesseur; formule qui devait encore réapparaître en 1263 dans une bulle du pape Urbain IV[9].

Répéter à la lettre en 1245 et en 1263, les normes de 1231 étaient une mesure assurément anachronique, qui, toujours d'après Van Steenberghen, ne s'explique que «par la routine administrative qui sévissait dans les bureaux de la curie pontificale»[10]. En 1252, la Nation anglaise avait officiellement inséré le *De anima* parmi les lectures demandées aux candidats à la licence ès arts. En 1255, toute la Faculté avait réorganisé le

9. *CUP*, t. I, n° 79, p. 138; n° 87, pp. 143-144; n° 149, p. 186; n° 384, p. 428. À ce sujet cf. GRABMANN, *I divieti*, pp. 95-108 et VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, pp. 100-101. D'après P. Mandonnet, Guillaume mourut le 3 novembre 1231: cf. P. MANDONNET, *Date de la mort de Guillaume d'Auxerre*, dans *AHDLMA* 7 (1932) pp. 39-46. Cette datation est retenue par tous les historiens, à l'exception de M.M. DUFEIL, *Guillaume de Saint-Amour et la polémique universitaire parisienne (1250-1259)*, Paris, Picard, 1972, p. 55 (Université de Paris-Sorbonne. Lettres et civilisations).
10. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, pp. 133-134.

calendrier du programme des études, en adoptant comme livres de classe pratiquement tous les écrits aristotéliciens alors connus, y compris des apocryphes (le *De causis*, le *De plantis* et le *De differentia spiritus et animae*). Grabmann, en promettant «une recherche ultérieure» – hélas jamais réalisée – sur la question de savoir si ces statuts contredisaient ou non les précédentes interdictions, consacrait plusieurs pages pour démontrer que ces interdictions ont été généralement observées «même après les dispositions mitigeantes de Grégoire IX»: le document qui le prouverait plus que tout autre est le «*Guide de l'étudiant*» du manuscrit Ripoll 109, témoin du «déroulement des cours à la Faculté des arts de Paris après 1230 jusqu'à environ la moitié du siècle»[11].

2. De nouvelles perspectives

Voici donc en résumé les principales étapes de l'entrée contestée du «nouvel Aristote» à Paris, d'après la reconstitution que nous en donne Grabmann et qui est restée pratiquement inchangée depuis une cinquantaine d'années. Non pas que les contributions, souvent remarquables par ailleurs, traitant quelque aspect spécifique aient manqué: certains ont, par exemple, continué à rechercher le fuyant Maurice l'Espagnol[12]; Kurdzialek a publié et étudié les *Quaternuli* de David de Dinant, démontrant à quel point ce dernier avait fait usage de la physique et de la biologie aristotéliciennes[13]; Callus et Hunt ont signalé chez Jean Blund un passage qui confirme l'identification des *commenta* interdits en 1210 avec les

11. Cf. *CUP*, t. I, n° 201, p. 228 et n° 246, p. 278. À ce sujet, cf. Grabmann, *I divieti*, pp. 109-133.
12. Cf. M.Th. d'Alverny, *Deux traductions latines du Coran au Moyen Âge*, dans *AHDLMA* 16 (1948), pp. 128-130 (qui suggère le nom de Maurice, évêque de Burgos); C.G. Hana, *Der «Mauritius Hispanus» in der Studienordnung der Pariser Universität aus den Jahre 1215*, dans *Archiv für Kulturgeschichte* 55 (1973), pp. 352-365 (qui pense par contre à al-Magriti); Van Steenberghen, *La philosophie*, pp. 86-87 (qui retient encore l'hypothèse de Mandonnet qui voyait dans «Mauricii» une corruption de «Mauri» et identifiait «le Maure d'Espagne» avec Averroès).
13. M. Kurdzialek, *Davidis de Dinanto Quaternulorum fragmenta*, dans *Studia mediewistyczne* 3 (1963); *Id.*, *David von Dinant als Ausleger der Aristotelischen Naturphilosophie*, dans *Die Auseinandersetzungen an der Pariser Universität in XIII. Jahrhundert*, A. Zimmermann (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1976, pp. 181-192 (Miscellanea Mediaevalia, X). Voir aussi E. Maccagnolo, *David of Dinant and the Beginnings of Aristotelianism in Paris*, dans *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, P. Dronke (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1988, pp. 429-442; M.Th. d'Alverny, *Les nouveaux apports dans les domaines de la science et de la pensée au temps de Philippe Auguste: la philosophie*, dans *La France de Philippe Auguste: le temps des mutations*, R.H. Bautier (éd.), Paris, CNRS, 1982, pp. 867-870 (Colloques internationaux du CNRS, DCII).

œuvres d'Avicenne[14]; Lemay a estimé que les *libri naturales* ne sont pas «principalement» les textes authentiques d'Aristote, mais les ouvrages cosmologiques et astrologiques arabes[15]; Ferruolo a essayé de préciser le rôle joué par le cardinal-légat Robert de Courçon en 1215[16]; Lafleur, enfin, a démontré «que les "philosophes" dont parle le cardinal-légat ne sont autres que, – ou du moins comprennent –, Boèce et Platon, avec leurs traités respectifs: la *Consolation de Philosophie* et le *Timée*»[17]. Cependant, à ma connaissance, personne n'a tenté de reprendre en général le sens et l'influence des interdictions d'enseigner Aristote au XIII^e siècle[18]. Sans prétendre le faire maintenant, je tenterai pour le moins d'apporter quelques éléments utiles pour reconsidérer deux des problèmes les plus

14. Cf. JOHN BLUND, *Tractatus de anima*, éd. D.A. CALLUS-R.W. HUNT, London, The British Academy, 1970, p. XI (Auctores Britannici Medii Aevi, II); voir aussi D'ALVERNY, *Les nouveaux apports dans les domaines de la science*, pp. 867 et 879.
15. «[...] les "libri naturales" condamnés à Paris en 1210 englobaient beaucoup plus que les ouvrages d'Aristote [...]», «[...] c'est tout le mouvement "cosmologique" aristotélicien nouveau alors, et principalement les ouvrages astrologiques comme l'*Introductorium Maius* d'Abû Ma'shar entre autres, qui étaient visés par ces condamnations [...]», «[...] l'identification de ces ouvrages comme étant principalement les ouvrages d'Aristote [...] a bien peu de fondement [...]», «[...] sous la vague dénomination de "métaphysique" d'Aristote et de ses commentateurs arabes, ce sont tous les ouvrages arabes de science naturelle, surtout en physique et en cosmologie, qui sont visés [...]», «[...] ce sont toutes les traductions de l'arabe traitant de la nature selon Aristote qui sont déclarées suspectes»: R. LEMAY, *De la scolastique à l'histoire par le truchement de la philologie: itinéraire d'un médiéviste entre Europe et Islam*, dans *La diffusione delle scienze islamiche nel Medio Evo europeo*, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1987, pp. 486 et 528-529. Je pourrais partager seulement la première de ces affirmations, les autres étant parfois imprécises, parfois trop générales. D'ailleurs, toute la reconstitution que Lemay donne de l'entrée d'Aristote en Occident entre 1210 et 1255 (cf. pp. 485-488 et 528-533) n'est pas exempte de défauts: voir, par exemple, ci-dessous, n. 54.
16. S.C. FERRUOLO, *The Paris Statutes of 1215 Reconsidered*, dans *History of Universities* 5 (1985), pp. 1-14.
17. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 148-151 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
18. La seule exception est peut-être représentée par Françoise Hudry, qui, dans l'*Introduction* à son édition du *Livre des XXIV philosophes* (cf. *Le «Livre des XXIV philosophes»*. Traduit du latin, édité et annoté par Fr. HUDRY [Postface de M. RICHIR], Grenoble, Millon, 1989, pp. 63-81), propose une interprétation tout à fait nouvelle des interventions anti-aristotéliciennes de 1210-1231: la véritable cible de ces interventions serait le *De philosophia*, dialogue perdu d'Aristote redécouvert à Tolède vers 1160-1200; comme succédané du texte «condamné» se serait constitué, entre 1210 et 1230, le *Livre des XXIV philosophes*; la bulle de Grégoire IX expliquerait enfin l'existence des deux versions du *Livre*. Ce tableau est loin d'être vraisemblable. Si l'on ne peut pas exclure que le *Liber XXIV philosophorum* ait été impliqué dans l'affaire, l'identification entre *Liber XXIV philosophorum*/*De philosophia* et les *libri de naturali philosophia* interdits à Paris repose sur des arguments faibles, construits sur la base d'une connaissance de seconde main des sources: voir, par exemple, l'utilisation des témoignages de Bacon, pp. 74-75.

importants qui, à mon avis, restent ouverts: existe-t-il vraiment une continuité entre les interventions de 1210, 1215 et 1231, et si oui, dans quelle mesure? Comment les interventions ont-elles été perçues, non seulement par ceux qui les ont promulguées ou soutenues (au sujet desquels nous sommes assez bien informés), mais également par ceux qui en furent les destinataires, à savoir les artiens de la première moitié du XIII^{e} siècle (que nous ne connaissons encore que trop peu)?

2.1. *De bonorum virorum consilio*

Tout statut universitaire et toute condamnation doctrinale du XIII^{e} siècle est le résultat des rapports de force qui ont existé entre les différents pouvoirs qui dominaient à l'époque la vie intellectuelle parisienne: le pape, l'évêque, le cardinal-légat, le chancelier, les Facultés. Ces rapports varient profondément en fonction des différentes situations historiques et doivent par conséquent être analysés au cas par cas[19]. Il est bon de se souvenir que le statut de 1215 n'est pas le premier statut de l'Université de Paris, mais seulement le premier que nous connaissions. Grâce à un témoignage d'Innocent III, nous savons en effet qu'avant 1210-1211, les théologiens, les juristes et les artiens, préoccupés par le fait que certains artiens se soient éloignés des anciennes coutumes en matière d'habillement, d'organisation didactique et de participation aux funérailles de leurs collègues, avaient élu une commission chargée de définir les règles que tous les professeurs devraient jurer d'observer[20]. Il faut donc se poser plusieurs questions: la réglementation des cours et des disputes contenait-elle des dispositions relatives aux livres de classe? Les œuvres d'Aristote y étaient-elles mentionnées? Existait-il déjà quelque limitation à cet égard?

19. Cf. J. MIETHKE, *Papst, Ortsbischof und Universität in der Pariser Theologenprozessen des 13. Jahrhunderts*, dans *Die Auseinandersetzungen an der Pariser Universität*, ZIMMERMANN (éd.), pp. 53-63.

20. *CUP*, t. I, n° 8, p. 67: «Ex litteris vestre devotionis accepimus, quod cum quidam moderni doctores liberalium artium a majorum suorum vestigiis in tribus presertim articulis deviarent, habitu videlicet inhonesto, in lectionum et disputationum ordine non servato et pio usu in celebrandis exequiis decedentium clericorum jam quasi penitus negligenter omisso, vos cupientes vestre consulere honestati octo ex vobis juratos ad hoc unanimiter elegistis, ut super dictis articulis de prudentum virorum consilio bona fide statuerent [...]». Cf. H. RASHDALL, *The Universities of Europe in the Middle Ages*. A New Edition in Three Volumes Edited by F.M. POWICKE and A.B. EMDEN, Oxford, Clarendon Press, 1936, t. I (Salerno-Bologna-Paris), pp. 299-300; LEFF, *Paris and Oxford*, p. 24; FERRUOLO, *The Paris Statutes*, pp. 2-3. Ferruolo et Leff datent la lettre d'Innocent de 1208-1209, sans retenir la correction au *Chartularium* proposée par RASHDALL, *The Universities of Europe*, t. I, p. 299, n. 1.

Cette dernière éventualité est sans doute à écarter: si avant 1210-1211 l'Université avait de sa propre autorité interdit l'enseignement de quelque écrit d'Aristote, le synode des évêques (en 1210) et le cardinal-légat (en 1215) n'auraient pas manqué de signaler le précédent. Le problème est important dans la mesure où Stephen C. Ferruolo, qui ne se pose pas ce genre de questions, consacre son article *The Paris Statutes of 1215 Reconsidered* à montrer que les décisions adoptées à l'époque furent le fruit des «efforts de coopération» entre Robert de Courçon et «la corporation naissante des professeurs qui, depuis quelques années, étaient en train d'organiser et de chercher à régler leurs propres affaires». J'ai déjà mentionné que même Grabmann estimait que le cardinal-légat, dans son attaque contre Aristote, n'avait pas agit seul: élève de Pierre le Chantre, il avait été professeur de théologie à Paris au cours des dix premières années du XIII^e siècle, et se trouvait par conséquent bien informé sur les motifs qui avaient porté à la condamnation de 1210; aussi devait-il être d'accord avec ceux des théologiens dont l'hostilité à l'égard de la philosophie et d'Aristote est bien documentée; du reste, tout au début du statut, Robert de Courçon affirme qu'il a agi «de bonorum virorum consilio», et d'après Grabmann ces *boni viri* n'étaient autres que les «professeurs de théologie de l'Université de Paris, pour la plupart ses anciens collègues». Mû par l'intention déclarée de démontrer une thèse de portée générale, c'est-à-dire que c'est «la coopération, et non pas le conflit avec les autorités extérieures, qui caractérise les années de formation» de l'université de Paris, Ferruolo est allé plus loin, car il soutient, tout d'abord, que le statut de 1215 ne constituait aucune interférence du pouvoir ecclésiastique sur le milieu universitaire; ensuite, que ce statut «incorporait la substance des règles précédemment formulées par les représentants élus des maîtres de Paris» (dont, en vérité, nous ne savons rien); et, enfin, que Robert de Courçon avait travaillé «en étroite collaboration» avec eux. La preuve, encore une fois, consiste dans la référence aux *boni viri*, que Ferruolo toutefois identifie «spécialement» mais «non exclusivement» aux théologiens[21].

Cependant ni Ferruolo ni Grabmann n'a remarqué que des déclarations identiques ou analogues à celles de Robert de Courçon se trouvent dans presque toutes les principales interventions disciplinaires et doctrinales concernant l'Université de Paris au XIII^e siècle, tant avant qu'après l'année

21. Cf. FERRUOLO, *The Paris Statutes*, pp. 1-4 et GRABMANN, *I divieti*, pp. 65-66. La référence de Robert de Courçon aux «boni viri» se lit au début du statut: «Noverint universi, quod cum domini pape speciale habuissemus mandatum, ut statui Parisiensium scolarium in melius reformando impenderemus operam efficacem, nos *de bonorum virorum consilio* scolarum tranquillitati volentes in posterum providere, ordinavimus et statuimus in hunc modum» (*CUP*, t. I, n° 20, p. 78; l'italique est de moi).

1215. Pour le montrer, j'aimerais rappeler le décret de 1207 de l'évêque Eudes concernant la résidence du chancelier («de bonorum virorum consilio et communi assensu»); le statut mentionné par Innocent III en 1210-1211 («de prudentum virorum consilio»); l'invective lancée en 1228 par l'évêque Guillaume d'Auvergne contre les étudiants du collège de Saint-Thomas du Louvre («de bonorum virorum consilio»); les statuts de 1245 («de communi assensu artistarum provide et de consilio proborum») et 1252 («de prudentum consilio»); la condamnation de Jean de Brescain et du maître Raymond, en 1247, par le légat Eudes («de consilio dictorum magistrorum et aliorum bonorum»; «de bonorum consilio»); les lettres du même Eudes sur la condamnation du Talmud, de 1247 («omnium magistrorum theologie et iuris canonici et aliorum multorum habito consilio») et de 1248 («de consilio bonorum»); la sentence de l'officiel de la cour de Paris, en 1269, contre les étudiants responsables de désordres et de violences («ad instantiam multorum bonorum et de consilio eorumdem»); le statut de la majorité modérée de la Faculté des arts de 1272 («de bonorum consilio»); le prologue de la condamnation de Tempier du 7 mars 1277 («nos tam doctorum sacrae scripture, quam aliorum prudentium virorum communicato consilio»)[22].

L'emploi constant d'expressions presque équivalentes dans des situations si diverses suscite quelque perplexité, empêche de s'y fier pour construire des argumentations historiques, et invite même à se demander s'il ne s'agit pas de simples formules d'origine juridique, de clauses de style sans valeur réelle[23]. Si l'on refuse cette hypothèse extrême, il convient quand même de reconnaître que dans certains des cas énoncés l'affirmation de s'être conformé au conseil d'autrui n'est qu'une maladroite tentative de reporter la responsabilité de décisions discutables, qui

22. Cf. *CUP*, t. I, n° 6, p. 65; n° 8, p. 67; n° 60, p. 116; n° 137, p. 178; n° 173, p. 204; n° 176, p. 207; n° 178, p. 209; n° 200, p. 226; n° 426, p. 481; n° 441, p. 499; n° 473, p. 543. J'ai déjà signalé l'emploi constant de cette formule dans BIANCHI, *Il vescovo e i filosofi*, p. 42, n. 28 et p. 206.

23. Sur la difficulté de savoir si certains passages sont ou non des formules, voir les remarques de L. GENICOT, *Les actes publiques*, Turnhout, Brepols, 1972, p. 39 (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, III); pour la présence dans la littérature juridique médiévale de clauses qui utilisent l'expression *de consilio* (ou *de consensu*), cf. H. BRESSLAU, *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*, Berlin-Leipzig, De Gruyter, 1912, t. I, 2, pp. 31-61, 199-200. Il est intéressant de remarquer que l'expression «communicato bonorum virorum consilio» se rencontre souvent dans les sentences inquisitoriales: voir, à ce sujet, C. DOUAIS, *La formule «communicato bonorum virorum consilio» des sentences inquisitoriales*, dans *Compte rendu du quatrième Congrès scientifique international des catholiques, Cinquième section, Sciences historiques*, Fribourg (Suisse), Imprimerie et Librairie de l'œuvre de Saint-Paul, 1898, pp. 316-367; Y. DOSSAT, *Les crises de l'inquisition toulousaine au XIII^e siècle (1233-1273)*, Bordeaux, Imprimerie Bière, 1959, pp. 208-211.

n'avaient certes pas été acceptées de bon gré par tous; il faut également constater que souvent les *boni viri* auxquels il est fait référence sont des personnes externes à l'Université, tels que l'évêque, le chancelier ou l'inquisiteur[24]. Bien entendu, rien n'empêche d'admettre (avec Grabmann) que Robert de Courçon se référait aussi à certains théologiens; parler (comme le fait Ferruolo) de la «bonne volonté pour collaborer avec le légat pontifical» de la part d'«un groupe influent de professeurs», appartenant même à d'autres Facultés, signifie néanmoins un excès d'imagination[25].

En particulier, nous n'avons aucun indice qui nous laisse supposer une quelconque implication des artiens; pourtant c'est à eux seulement que Robert de Courçon dicta un plan d'études détaillé, en se gardant bien de le faire aux théologiens! Que, par la suite, les artiens aient participé à la décision de limiter l'enseignement d'Aristote est tout à fait invraisemblable. Il est en effet certain qu'avant les interventions du concile et de Robert de Courçon, les artiens avaient commencé à utiliser les *libri naturales*. Les témoignages des historiens de l'époque, déjà signalés par Grabmann[26], sont confirmés par trois données: la familiarité avec la philosophie naturelle d'Aristote de Jean Blund, qui (quelque soit l'endroit où il a écrit son *Tractatus de anima*) s'était formé à Paris; le succès des *Quaternuli* de David de Dinant, l'un des véhicules grâce auxquels la physique et la biologie aristotéliciennes (y compris les *Problemata*) firent leur entrée à Paris[27]; la liste de livres scolaires rédigée par Alexandre Nequam au début du XIII^e siècle, dans laquelle on trouve cette invitation adressée à l'étudiant d'arts libéraux: «Inspiciat etiam methafisicam Aristotelis et librum eiusdem de generacione et corrupcione et librum de anima»[28]. Il

24. Dans une des lettres relatives au Talmud, Eudes donnait la liste des personnes qui avaient souscrit à la condamnation: l'évêque, deux abbés de Saint-Victor, le «decanus Parisiensis», 11 «magistri theologie», 14 «magistri decretorum» et 12 «alii boni viri» (*CUP*, t. I, n° 178, pp. 210-211).
25. Cf. GRABMANN, *I divieti*, pp. 65-66 et FERRUOLO, *The Paris Statutes*, p. 3.
26. «Librorum quoque Aristotilis qui de naturali phylosophya inscripti sunt, et *ante paucos annos Parisius coeperant lectitari*, interdicta est lectio tribus annis, quia ex ipsis errorum semina viderentur exorta»; «In diebus illis *legebantur Parisius libelli quidam ab Aristotele, ut dicebatur, compositi*, qui docebant metaphysicam, delati de novo a Costantinopoli, et a greco in latinum translati [...]». *Roberti Canonici S. Mariani Autissodorensis Chronicon*, dans *Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum* t. XXVI, p. 276; *Guilelmi Britonis Gesta Philippi Augusti*, dans F. DELABORDE, *Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton*, Paris, Société de l'Histoire de France, 1882-1885, t. I, p. 233. Cf. GRABMANN, *I divieti*, pp. 10-13.
27. Pour JEAN BLUND, cf. *Tractatus de anima*, éd. CALLUS-HUNT, *passim*; pour DAVID DE DINANT, voir les travaux cités ci-dessus, n. 13.
28. Cette liste, contenue dans le *Sacerdos ad altare*, est éditée par Ch.H. HASKINS, *Studies in the History of Mediaeval Science*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927, p. 373; sur sa datation, voir R.W. HUNT, *The Schools and the Cloister.*

est également certain que si ces interventions n'avaient pas eu lieu, les artiens parisiens auraient continué à «lire» les *libri naturales*, considérés indispensables pour la formation philosophique et scientifique. Nous savons même que certains le firent malgré la menace d'excommunication, à tel point que Grégoire IX leur promit l'absolution; de plus, nous savons qu'en 1229, l'Université de Toulouse s'était fait de la publicité en invoquant précisément sa capacité à répondre à un besoin d'information sur le «nouvel Aristote» qui, à Paris, ne pouvait plus être satisfait officiellement, mais qui évidemment devait y être répandu[29]. Tout cela nous permet de conclure que les restrictions relatives à l'utilisation des œuvres aristotéliciennes prévues par le statut de 1215 furent imposées par le cardinal-légat aux maîtres ès arts, qui les subirent non sans résistance, car elles portaient un tort grave à leur activité didactique[30]. Loin de démontrer l'admirable esprit de collaboration qui aurait alors régné entre les autorités ecclésiastiques et académiques, ce statut au contraire met en évidence que, dès sa formation, l'Université de Paris fut un lieu de fortes tensions, où la liberté intellectuelle fut aussitôt menacée.

The Life and Writings of Alexander Nequam (1157-1217), Oxford, Clarendon Press, 1984, pp. 28-30. Les témoignages que j'ai rassemblés ici sont importants, car, différemment de ce qu'on dit souvent (voir, par exemple, la préface de *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia, iussu Leonis XIII P.M. edita, Sentencia libri De anima*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1984, t. XLV, 1, p. 235*), les interdictions de 1210-1215 ne démontrent pas qu'on avait commencé à donner des cours sur la philosophie naturelle du Stagirite: souvent les interventions ecclésiastiques ne sont pas un instrument de répression, mais de *prévention*.

29. Ci-dessus, p. 112. Sur la présence des maîtres parisiens à Toulouse pendant la grève scolastique, cf. C.E. SMITH, *The University of Toulouse in the Middle Ages. Its Origins and Growth to 1500 A.D.*, Milwaukee, The Marquette University Press, 1958, pp. 51-52.

30. Il est bien de rappeler que ces restrictions ne visaient ni la possession ni la lecture privée, mais *seulement l'enseignement* des ouvrages d'Aristote. Cf. ci-dessus, p. 112 et GAUTHIER, *Préface à Sancti Thomae de Aquino Sentencia libri De anima*, p. 235*: «Il restait évidemment permis d'étudier les livres dont l'enseignement était interdit et de les citer [...]. On pouvait même s'en servir pour composer des œuvres personnelles». À tort donc Fr. HUDRY, *Le «Liber XXIV philosophorum» et le «Liber de causis» dans les manuscrits*, dans *AHDLMA* 59 (1992), p. 71, écrit que le possesseur du manuscrit Paris, BnF, lat. 6286, en mutilant plusieurs textes plus au moins strictement liés à la pensée aristotélicienne, «semble avoir *suivi à la lettre* les condamnations d'Aristote de 1210-1215» (l'italique est de moi). D'ailleurs, d'après M.Th. D'ALVERNY, *Un témoin muet des luttes doctrinales du XIII^e siècle*, dans *AHDLMA* 17 (1949), pp. 223-248, le «pieux vandalisme» de cet «iconoclaste anonyme» est le fruit du climat intellectuel qui s'était développé non pas suite aux interdictions de 1210-1215, mais suite à la condamnation du 7 mars 1277: le manuscrit «paraît remonter au dernier tiers du XIII^e siècle» (p. 223), et fut «copié sans doute en Italie, à une époque assez voisine de la condamnation d'Étienne Tempier» (p. 247).

2.2. *Quid legere debeant*

La *Parens scientiarum*, considérée à juste titre comme la *magna charta* de l'Université de Paris, est un document très célèbre, mais trop d'historiens de la pensée médiévale ont l'habitude de n'en citer (je ne voudrais pas dire de n'en lire) que le bref passage rappelé ci-dessus, qui intimait de ne pas utiliser les *libri naturales* interdits par le concile de 1210 jusqu'à ce qu'ils aient été examinés. Cette mauvaise habitude a permis de postuler une continuité substantielle entre l'intervention de Grégoire IX et les deux précédentes: en assumant un comportement plus ouvert mais toujours prudent, le pontife aurait passé outre (mais sans les contredire) les interdictions de 1210 et 1215. Cependant la perspective change considérablement si nous essayons d'interpréter le passage en question dans le contexte de la bulle entière, et la bulle même dans le contexte de la politique universitaire de Grégoire IX. Pour ce faire, il est indispensable de se pencher sur un passage de la *Parens scientiarum*, très connu des chercheurs de l'histoire institutionnelle des universités. Il s'énonce comme suit:

> «Ceterum quia ubi non est ordo, facile repit horror, constitutiones seu ordinationes providas faciendi *de modo et hora legendi et disputandi, de habitu ordinato, de mortuorum exequiis* necnon de bachellariis, qui et qua hora *et quid legere debeant*, ac hospitiorum taxatione seu etiam interdicto, et rebelles ipsis constitutionibus vel ordinationibus per subtractionem societatis congrue castigandi, vobis concedimus facultatem»[31].

Les trois premiers points mentionnés sont, bien que dans un ordre différent, les mêmes que ceux que, d'après le témoignage d'Innocent III rappelé ci-dessus, les maîtres parisiens avaient définis en 1210-1211. En 1215, Robert de Courçon s'était prononcé à ce sujet, mais Grégoire évitait de le signaler, donnant même la nette impression de vouloir se rapporter directement aux décisions libres de l'*universitas*, sans se référer à celles du légat. Quoi qu'il en soit, Grégoire confirmait aux professeurs parisiens le privilège de faire des «constitutiones seu ordinationes», implicitement reconnu en 1210-1211 par Innocent III et ouvertement affirmé en 1215 par Robert de Courçon (qui avait parlé d'«obligationes et constitutiones»); il confirmait que ce privilège s'étendait à l'organisation de la di-

31. *CUP*, t. I, n° 79, p. 137 (l'italique est de moi). Parmi les historiens des condamnations anti-aristotéliciennes, seul MASNOVO semble avoir compris l'importance de ce passage, car il le cite en mettant en italiques le mot-clé «quid», mais sans l'analyser: A. MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne a S. Tommaso d'Aquino*, Milano, Vita e Pensiero, 1945 (deuxième édition revue; première édition, Milano, Vita e Pensiero, 1930), t. I, p. 21 (Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, n. s., VIII).

dactique; il précisait cependant que les maîtres n'étaient pas seulement autorisés à s'occuper de questions simplement administratives (calendrier et modalités des cours et des disputes), mais aussi à décider *du contenu* de l'enseignement («quid legere debeant»), ce que Robert de Courçon s'était bien gardé de dire[32]. En effet, nous savons qu'il a dicté personnellement (même si «de bonorum virorum consilio») un plan détaillé d'études pour la Faculté des arts, posant de sérieuses restrictions à l'usage des textes aristotéliciens[33].

La concession de Grégoire faisait partie d'une stratégie plus vaste de relance de l'Université de Paris, dont le prestige avait été gravement miné par la grande grève commencée en 1229. Au sein de cette stratégie, les vicissitudes des artiens et le problème de l'attitude à adopter à l'égard du «nouvel Aristote» avaient à mon avis un rôle assez marginal. Ce qui importait vraiment pour le pontife, c'était le bon fonctionnement de l'enseignement «supérieur», surtout de la Faculté de théologie: il s'était déjà intéressé à cette Faculté en 1228, dans une lettre affectueuse et préoccupée[34]; cette Faculté était mentionnée la première dans la correspondance relative à la grève[35]; et c'est encore cette Faculté qui, à y regarder de plus près, était même le destinataire principal des mesures anti-aristotéliciennes de la *Parens scientiarum*. Souvent l'on néglige de remarquer que

32. On pourrait rétorquer que Grégoire n'affirme pas ouvertement le droit des maîtres à choisir les livres sur lesquels ils basent *leurs* cours, mais seulement leur droit à choisir l'objet des cours *des bacheliers* («quid [bachellarii] legere debeant»). Toutefois, je ne pense pas qu'une interprétation aussi restrictive corresponde aux intentions du pontife. D'abord, la distinction entre les compétences des maîtres et des bacheliers n'était pas encore bien définie, et lorsqu'elle le fut, elle concerna plus les horaires et les formes que le contenu de l'enseignement. En outre, le pape ne donna pas de prescriptions personnelles sur les programmes, ni n'indiqua qui avait le pouvoir de le faire à sa place, mais, comme nous le verrons, chercha toujours à réduire les ingérences des autorités extra-universitaires sur le *studium* de Paris.
33. Cf. *CUP*, t. I, n° 20, pp. 78-79 et n° 79, p. 137.
34. La lettre, éditée dans *CUP*, t. I, n° 59, pp. 114-116, est analysée par GRABMANN, *I divieti*, pp. 71-87. Sur l'attitude de Grégoire IX à l'égard de l'Université de Paris, voir P.O. LEWRY, *Papal Ideals and the University of Paris 1170-1303*, dans *The Religious Roles of the Papacy: Ideals and Realities, 1150-1330*, C. RYAN (éd.), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1989, pp. 369-371 (Papers in Mediaeval Studies, VIII).
35. Voir, par exemple, la lettre du 10 mai 1230, *CUP*, t. I, n° 75, p. 134: «[...] quod inter vos et cives Parisienses exorta discordia in civitate predicta theologice facultatis studia et cujuslibet discipline scolastice dogmata defecerunt [...]». Dans ce passage, le terme *facultas* ne désigne pas encore la corporation des maîtres dispensant l'enseignement de la science sacrée, mais la discipline elle-même; nous savons d'ailleurs que la mutation sémantique qui a donné à ce mot son sens technique «s'est faite lentement et imperceptiblement au cours de la première moitié du XIII[e] siècle»: O. WEIJERS, *Terminologie des Universités au XIII[e] siècle*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1987, p. 55 (Lessico intellettuale europeo, XXXIX). Dans mon article, je parle toujours de «Facultés» seulement pour plus de commodité.

ces mesures précèdent immédiatement l'exhortation aux théologiens à ne pas jouer aux philosophes, mais à traiter (d'après l'injonction de la lettre de 1228) seulement les questions résolubles à l'aide des termes, des notions et des sources traditionnelles de la science sacrée[36]. Cette contiguïté, qu'on ne peut pas attribuer au hasard, suggère une interprétation insolite, mais à mon avis plus persuasive, des intentions du pape: même quand il réglait le programme scolaire *aux arts*[37], Grégoire visait à placer des bornes à l'activité *des théologiens*.

Différemment du synode de Paris, dont la «condamnation» était d'une manière générale adressée aux maîtres parisiens, Robert de Courçon avait précisé que l'enseignement des *libri naturales* d'Aristote était interdit aux artiens[38]. Évidemment cela ne signifiait pas que d'autres puissent le faire, mais quelqu'un doit avoir songé à un déplacement (ou à une «annexion»?) de ce domaine d'études à la Faculté de théologie. Nous n'avons pas à ce propos des renseignements sûrs, mais plusieurs indices assez précis. Dans sa lettre de 1228, Grégoire dénonçait avec insistance que certains parmi les théologiens, en renversant la hiérarchie des sciences, se dévouaient à la philosophie naturelle[39]. Des reproches semblables se rencontrent fréquemment dans certains sermons, bien connus par les historiens, prêchés à Paris entre 1229 et 1231: d'après Pierre de Bar-sur-Aube, de nombreux maîtres de théologie ne voulaient pas reconnaître l'autonomie de leur discipline par rapport à la philosophie[40]; Jean de Saint Gilles se plaignait que les jeunes étudiants de théologie n'étaient pas capables de se détacher d'Aristote[41]; le cardinal Jacques de Vitry, après avoir mis en garde contre les erreurs de Platon et d'Aristote, déclarait que

36. *CUP*, t. I, n° 79, p. 138: «Magistri vero et scolares theologie in facultate quam profitentur se studeant laudabiliter exercere, nec philosophos se ostentent, sed satagant fieri theodocti nec loquantur in lingua populi et populi linguam hebream cum Azotica confundentes, sed de illis tantum in scolis questionibus disputent, que per libros theologicos et sanctorum patrum tractatus valeant terminari».
37. Rappelons que l'ordre de ne pas «lire» les textes d'Aristote est explicitement adressé aux artiens: voir le texte cité ci-dessus, p. 112.
38. Cf. *CUP*, t. I, n° 11, p. 70: («[...] nec [...] legantur Parisius [...]») et n° 20, pp. 78-79 («Nullus legat Parisius de artibus [...]», texte cité ci-dessus, p. 111).
39. *CUP*, t. I, n° 59, pp. 115-116: «[...] ad doctrinam philosophicam naturalium inclinando [...]», «[...] scientie naturalium plus debito insistentes [...]», «[...] qui doctrinam naturalium amplexantes [...]», «[...] hujusmodi naturalium sectatores [...]».
40. «Vix possint credere artistae quid sufficieret eis theologia [...]; et similiter aliqui theologi nostri vix possint credere quod sufficiat eis; et propter hoc philosophicas addunt rationes». Ce sermon est édité par M.M. DAVY, *Les sermons universitaires parisiens de 1230-1231. Contribution à l'histoire de la prédication médiévale*, Paris, Vrin, 1931, p. 253 (Études de philosophie médiévale, XV).
41. «Vix possunt separari a scientia sua, sicut patet in quibusdam qui ab Aristotele non possunt in theologia separari». Ce sermon aussi est édité par DAVY, *Les sermons universitaires parisiens*, p. 292.

le bon chrétien devait se contenter des textes théologiques, sans gaspiller son temps à étudier des *libri naturales*[42]. Le témoignage le plus intéressant (mais, hélas, de datation incertaine) se trouve pourtant dans un sermon universitaire jusqu'à présent inédit de Guiard de Laon, maître régent en théologie (vers 1222), puis chancelier (1237-1238) à Paris, avant d'être élu évêque de Cambrai. En s'adressant à ses collègues, *aussi bien philosophes que théologiens*, il les accusait ouvertement de donner des cours clandestins sur les « livres interdits » :

> « De philosophis autem et theologis dicit Seneca [*Ep.* 88, 42] : "Ipsi ad sillabarum distinctiones et coniunctionum et propositionum proprietates descenderunt et invidere gramaticis et geometris : quicquid in earum artibus supervacuum erat transtulerunt in suam". De omnibus curiosis dicitur ac. XXVII [= *Act.*, 17, 21] : "Athenienses omnes et hospites advene ad nihil aliud vacabant nisi aut dicere aut audire aliquid novi". Et item XIX [= *Act.*, 19, 19] : "Multi ex hiis qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combuxerunt coram omnibus" ; *modo autem quidam in secreto libros legent* [sic] *et audiunt interdictos* »[43].

Je crois donc vraisemblable que l'ordre donné aux artiens de ne pas utiliser ces livres jusqu'à ce qu'ils aient été examinés servait avant tout au pape à envoyer un message précis *aux théologiens* : la philosophie naturelle n'est pas votre affaire, ce n'est pas à vous qu'il appartient de l'enseigner, parce qu'elle entrera – dans les délais fixés – dans le *curriculum* de la Faculté des arts. De toute façon, que son intérêt pour le sort de cette Faculté fût détourné ou non, Grégoire avait compris que la paix et la concorde ne régneraient jamais à l'Université de Paris tant que l'on ne lui attribuerait pas le plein pouvoir de s'autogouverner : d'où ses interventions

42. « Alii autem multa falsa et vana dixerunt, sicut Plato, qui planetas <esse> deos asseruit, et Aristoteles, qui mundum aeternum fuisse dogmatizavit. Unde *in libris, quos naturales appellant*, valde cavendum est, ne ex nimia inquisitione erremus [...]. Quum igitur libri theologici christiano possunt sufficere, *non expedit in libris naturalibus nimis occupari* ». Ce texte est cité par GRABMANN, *I divieti*, p. 82 (l'italique est de moi).

43. Ms. Paris, BnF, lat. 15964, fol. 231va (l'italique est de moi). Ce passage a été discrètement signalé (mais sans faire l'objet d'une citation) par B. HAURÉAU, *Guyard de Laon, évêque de Cambrai*, dans *Journal des Savants*, 1893, p. 370 et par Ch.H. HASKINS, *Studies in Mediaeval Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1929, p. 47. Il est tiré du sermon *Littera occidit* de GUIARD : cf. J.B. SCHNEYER, *Repertorium der Lateinische Sermones des Mittelalters für die Zeit 1150-1350 (Autoren : E-H)*, Münster, Aschendorff, 1970, p. 264, n. 166 (BGPTM, XLIII, 2). Sur Guiard, voir P.C. BOEREN, *La vie et les œuvres de Guiard de Laon (1170 environ-1248)*, La Haye, Nijhoff, 1956, qui fait allusion au sermon *Littera occidit* aux pp. 159, 183 et 281, sans proposer une datation. Prêché devant l'université, ce sermon doit forcément remonter aux années comprises entre 1222 et 1238, mais j'incline à penser qu'il précède 1231.

répétées pour freiner les ingérences de l'évêque et du chancelier[44]; d'où, surtout, l'autorisation aux maîtres de décider, comme nous venons de voir, du contenu de leur enseignement. Or, il n'était pas difficile d'imaginer que les artiens, qu'il était bien sûr impossible d'exclure des privilèges concédés aux autres professeurs, dès qu'ils auraient été libres de choisir les matières du programme, auraient tôt ou tard adopté toute la philosophie aristotélicienne, au moins pour se libérer de la concurrence des autres universités[45]. Ainsi s'explique comment Grégoire avait mûri l'idée d'imposer des restrictions *transitoires* à l'usage des *libri naturales*, qui devaient permettre de gagner le temps nécessaire pour former une commission qui les examine et en prépare une édition expurgée, en prenant tout ce qui pouvait être utile et en éliminant les thèses erronées ou scandaleuses[46].

Le projet d'un Aristote «revu et corrigé» n'avait donc pas pour but (comme l'a écrit Van Steenberghen, résumant ainsi une longue tradition hagiographique qui remonte à Hauréau, Mandonnet et Grabmann) de «faciliter l'assimilation de l'aristotélisme» et ne témoignait pas de «la clairvoyance de ce pontife et de son dévouement à la cause de la science et à celle de l'Université de Paris»[47]. Il s'agissait plutôt d'une contre-manœuvre pour éviter une conséquence inévitable – bien qu'indésirée –, d'un dessein conçu plutôt en fonction de la seconde cause («celle de l'Université de Paris» ou, mieux, de sa Faculté de théologie) que de la première (celle «de la science»). Ce projet avait pourtant un défaut: il était irréalisable. Les premiers traducteurs humanistes de Platon réussirent

44. Cf. *CUP*, t. I, n° 55, p. 111; n° 58, p. 113; n° 69, pp. 125-127; n° 115, pp. 161-163.
45. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, p. 133, suppose que Bacon, venu au début des années quarante d'Oxford, «où l'on commentait depuis longtemps l'œuvre intégrale du Philosophe [...] a pu expliquer à ses collègues que la Faculté des arts de Paris se trouvait dans un état d'infériorité intolérable vis-à-vis de sa rivale anglaise». En réalité, dès les années trente, après la lettre circulaire («magistris et scolaribus ubicumque terrarum studentibus»: *CUP*, t. I, n° 72, p. 129) envoyée par l'Université de Toulouse, les artiens de Paris avaient sans doute compris que le statut de Robert de Courçon mettait leur Faculté dans une situation injuste et dangereuse et la rendait non compétitive dans le «marché universitaire».
46. *CUP*, t. I, n° 87, pp. 143-144. GRABMANN (*I divieti*, pp. 106-107) hésite entre trois hypothèses sur les modalités de correction d'Aristote que la commission aurait pu suivre: faire une liste des thèses dont l'enseignement était interdit, marquer les passages dangereux par des notes dans la marge ou bien les rayer purement et simplement. Mais la terminologie employée par Grégoire IX («penitus *resecetis* ut que sunt suspecta *remotis*» [l'italique est de moi]) ne laisse aucun doute sur le fait que la tâche ait été d'éliminer physiquement des textes les «erreurs» d'Aristote.
47. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, p. 101. Cf. B. HAURÉAU, *Histoire de la philosophie scolastique*, Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1872-1880, t. II, 1, p. 203; P. MANDONNET, *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle*, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1908-1911, deuxième édition revue et augmentée, t. I, p. 21 (Les philosophes belges, VI); GRABMANN, *I divieti*, pp. 107-108.

aisément à faire disparaître du *Banquet* et de la *République* les allusions à des pratiques morales inacceptables pour les chrétiens (homosexualité, avortement, infanticide); enlever au *corpus aristotelicum* une «erreur» comme celle de l'éternité du monde (c'est-à-dire une doctrine centrale de la *Métaphysique*, de la *Physique* et du traité *Du ciel*) n'était pas aussi facile[48]. En outre, interdire l'usage de certains livres *donec corrigantur* n'avait aucun sens en l'absence d'instruments précis de contrôle sur leur circulation et reproduction; mais ces instruments commencèrent à se développer dans les décennies suivantes et ne devinrent vraiment efficaces qu'après l'apparition de l'imprimerie[49]. La mort de Guillaume d'Auxerre, intervenue quelques mois après l'institution de la commission, permit d'éviter d'insister sur cette tentative qui, de toute façon, était destinée à l'échec[50].

On s'est souvent demandé jusqu'à quand les interdictions de 1210, 1215 et 1231 ont été respectées et quand, sans être officiellement abrogées, elles sont tombées en désuétude. Attendu que vers la moitié du siècle on trouve des témoignages de l'usage croissant des *libri naturales*, nullement freiné par les nouvelles mesures papales de 1245 et de 1263, on a cherché à déterminer le moment du début des transgressions: et l'on a proposé la date de 1231 (mort de Guillaume d'Auxerre)[51], celle de 1237 (tirée de certains témoignages de Roger Bacon, à mon sens mal interpré-

48. Sur la censure des œuvres de Platon à la Renaissance, voir, par exemple, les remarques sur les traductions de Pier Candido Decembrio dans J. HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance*, Leiden, Brill, 1990, t. I, pp. 136-138 et t. II, pp. 418-420 (Columbia Studies in the Classical Tradition, XVII, 1-2). Une comparaison entre Platon et Aristote d'après une perspective analogue se trouve déjà dans MANDONNET, *Siger de Brabant*, t. I, p. 21: «Platon [...] aurait pu permettre à la censure scolaire de faucher quelque chose de la moisson littéraire et poétique qui couvre le sol philosophique des dialogues; Aristote ne le tolérait pas».

49. Sur l'inefficacité de la censure des textes à Paris aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, cf. M.M. MCLAUGHLIN, *Intellectual Freedom and its Limitations in the University of Paris in Thirteenth and Fourteenth Century*, New York, Arno Press, 1977, pp. 29-31 (The Academic Profession). Sur les origines de la censure des livres imprimés, P.F. GRENDLER, *Printing and Censorship*, dans *The Cambridge History of Renaissance Philosophy*, Ch. SCHMITT, Q. SKINNER, E. KESSLER et J. KRAYE (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1988, pp. 41-53.

50. Cf. ci-dessus, p. 113. R. DE VAUX, *La première entrée d'Averroès chez les latins*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 22 (1933), p. 218, estimait que la commission a pris conscience de la vanité de l'entreprise d'«expurger» Aristote suite à l'arrivée à Paris des traductions arabo-latines de Michel Scot. Mais nous savons aujourd'hui que celles-ci y circulaient déjà avant 1231: cf. ci-dessous, p. 131.

51. Voir, par exemple, L. THORNDIKE, *The «Sphere» of Sacrobosco and its Commentators*, Chicago, The University of Chicago Press, p. 22, qui parle de «tacit lifting of the ban in 1231». D'après R.A. GAUTHIER, *Préface à Sancti Thomae de Aquino Sententia libri De anima*, p. 235*, l'enseignement de la philosophie naturelle d'Aristote fut interdit à Paris «pendant *quelque 25 ans* [...], de 1210 jusqu'après 1231» (l'italique est de moi).

tés)[52], celle de 1241-1243 (période de vacance du pouvoir pontifical entre la mort de Grégoire IX et l'élection d'Innocent IV)[53] et celle de 1250 (date

52. D.C. LINDBERG, *Roger Bacon's Philosophy of Nature. A Critical Edition [...] of « De multiplicatione specierum » and « De speculis comburentibus »*, Oxford, Clarendon Press, 1983, p. XVII, n. 16, utilise le *Compendium studii theologiae* et les *Communia naturalia* pour soutenir que « the new freedom to lecture on Aristotle » ne dépend pas, comme le prétend Van Steenberghen (cf. ci-dessous, n. 53), de la mort de Grégoire IX, car « Bacon asserts twice that Aristotle's *libri naturales* were lectured on from about 1237 ». Par contre, Easton (*Roger Bacon*, p. 34, n. 3) avait supposé que « this year [1237] was associated in Bacon's memory with a decision of his own in that year – that he would not go to Paris in that year because of the prohibition ». Il est par conséquent utile de préciser que les passages où Bacon parle des interdictions d'Aristote sont assez nombreux, qu'ils ne sont pas identiques et que, si on les comprend bien, ils ne disent rien de plus que nous ne sachions déjà d'autres sources. En effet, c'est *seulement* dans le *Compendium studii theologiae* que Roger Bacon mentionne la date de 1237, affirmant que la physique et la métaphysique d'Aristote « Parisius *excommunicabantur* ante annum domini 1237 » (ROGER BACON, *Compendium of the Study of Theology*, éd. Th.S. MAHONEY, Leiden, Brill, 1988, p. 46, l. 7 [Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XX]). Comme nous savons que déjà en 1231 Grégoire IX avait levé l'excommunication aux transgresseurs des décrets de 1210 et 1215, sans l'imposer aux transgresseurs de sa bulle, l'on tendrait à conclure que Bacon est mal informé et que son témoignage n'est pas fiable; du reste, dans la même page, il parle d'une diffusion tardive et peu importante de l'*Éthique* (« tardius communicata [...] et nuper lecta a magistris et raro »), ce qui est sûrement faux. En revanche, il existe une autre possibilité, c'est-à-dire que Bacon ait écrit 1231 et que la date de 1237 dérive d'une banale erreur du copiste (rappelons que le *Compendium* est transmis par un seul manuscrit du XIII^e siècle, ainsi que par un apographe du XVII^e siècle); dans ce cas, son témoignage serait exact, mais d'un contenu informatif modeste. MASNOVO (*Da Guglielmo d'Auvergne*, I, p. 24) avait lui-même déjà corrigé sans détours la date de 1237 en 1231 et indiquait dans le passage baconien une simple confirmation de l'abolition de l'excommunication par Grégoire IX. Tous les autres témoignages de Bacon sont par contre chronologiquement imprécis. Dans les *Communia naturalia* (ROGER BACON, *Liber primus Communium naturalium [...]. Partes prima et secunda*, Pars I, dist. 1, cap. 3, éd. R. STEELE, Oxonii, E typographeo Clarendoniano, s.d., p. 12, l. 20-22 [Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, II]), de 1267, Bacon se limite à constater que, depuis presque une trentaine d'années, on a commencé à enseigner la philosophie naturelle aristotélicienne (« [...] naturalis philosophia Aristotelis, que *vix a triginta annis* lecta est, et a paucis viris [...] »; mon italique): ce qui nous reporte au début des années quarante, période sur laquelle les documents abondent. De la même façon, dans l'*Opus tertium* (Fr. ROGERI BACON *Opera quaedam hactenus inedita, I. Opus tertium [...]*, éd. J.S. BREWER, London, Longman, 1859 [réimpression anastatique, Wiesbaden, Kraus Reprint, 1965], t. I, p. 28), il parle d'une condamnation promulguée une quarantaine d'années avant (« *Theologi Parisius, et episcopus*, et omnes sapientes, jam ab annis circiter quadraginta, damnaverunt *et excommunicaverunt* libros Naturalis et Metaphysicae [*sic*] Aristotelis »; mon italique): la référence aux théologiens et à l'évêque, de même que la mention explicite de l'excommunication, indiquent clairement que Bacon pense aux évènements de 1210 et 1215, même si (en supposant que l'œuvre soit de 1264-1267) les quarante années sont en réalité environ cinquante. Enfin, dans l'*Opus Maius* (ROGER BACON, *Opus Maius*, éd. J.H. BRIDGES, London, 1900 [réimpression anastatique, Frankfurt, Minerva, 1964], t. I, p. 20 et t. III, p. 21), Bacon fait allusion à l'excommunication des livres d'Aristote et de leurs usagers, infligée « temporibus nostris Parisiis » et demeurée en vigueur « per tempora satis longa ».

probable de composition du *Speculum astronomiae* attribué à Albert le Grand: texte qui, en sanctionnant le «désengagement de la "philosophie naturelle" d'Aristote d'avec les ouvrages arabes d'astrologie», aurait rendu «possible de s'adonner sans réserve à l'étude des ouvrages authentiques d'Aristote»)[54].

À la lumière de ce que je viens d'exposer, toute la question apparaît mal formulée. Dans la *Parens scientiarum*, Grégoire IX avait conféré aux maîtres parisiens le pouvoir de définir le *curriculum* des études, sans mentionner que celui-ci avait déjà été réglementé, en 1215, par le statut de Robert de Courçon; il n'avait pas mentionné la «condamnation» des *libri naturales* contenue dans ce statut et n'avait confirmé que de manière transitoire celle de 1210, dans l'attente d'une improbable *purgatio Aristotelis*; pourtant, par une lettre ultérieure, il avait promis l'absolution à ceux concernés par l'excommunication prévue en 1210 *et* en 1215[55]. Ainsi avait-il créé, dès 1231, une situation compliquée et ambiguë, dans laquelle les artiens pouvaient revendiquer la légitimité, même juridique, de comportements contradictoires. Tout d'abord, quelle valeur donner au régime des études des arts établi en 1215 par un cardinal-légat, alors que le pape (qui ne l'avait ni confirmé ni démenti) reconnaissait aux maîtres le

53. Ceci est l'hypothèse de VAN STEENBERGHEN: cf. *Aristotle in the West*, p. 110 et *La philosophie*, p. 133. MCLAUGHLIN est du même avis, *Intellectual Freedom and its Limitations*, pp. 50-51: «Even though its letter was ordinarily observed *before about 1241, and the Aristotelian works were not subject to public lectures*, it seems certain that they were studied privately [...]. The prohibition had clearly fallen into desuetude *at the latest by about 1245*, when Roger Bacon gave the earliest surviving lectures at Paris on the texts of natural philosophy» (l'italique est de moi).
54. C'est la thèse de LEMAY, *De la scolastique à l'histoire*, p. 487, qui devient plus claire à la lumière de ce qu'il ajoute à la p. 529 («les condamnations de 1210-1215 demeurèrent en force *jusqu'au milieu du XIII^e siècle*») et à la p. 533, où il rappelle «l'introduction sans trompette de certains ouvrages "naturalistes" d'Aristote dans le *curriculum* de la Nation Anglaise à Paris aux environs de 1253; ce qui n'aurait pu se produire avant la levée des prohibitions de 1210-1215 qui en faisaient un geste hérétique. Or il n'existe aucune trace que la papauté ait formellement retiré ces prohibitions et les sanctions les accompagnant. C'est donc qu'aux environs de 1253, les prohibitions n'ont plus cours officiellement». Chaque phrase composant ce paragraphe – véritable chef-d'œuvre historiographique – est fausse: le statut de la Nation anglaise est *de 1252*; l'enseignement d'Aristote n'a jamais été déclaré *hérétique* (le synode de 1210 interdisait sous peine d'excommunication de «lire» Aristote, mais proclamait hérétiques seuls les possesseurs des *Quaternuli* de Dinant et de certains ouvrages théologiques); les sanctions prévues en 1210 et 1215 *furent levées en 1231* par Grégoire IX; en revanche, les prohibitions en tant que telles ne furent jamais révoquées, donc le statut de 1252 *ne suppose pas leur levée*; en fait, dans un certain sens, ces prohibitions ont eu cours «officiel» *même après 1252 et 1255*, car les mesures «provisoires» de Grégoire furent répétées à la lettre en 1263 par Urbain IV (cf. ci-dessus, p. 113).
55. Cf ci-dessus, pp. 113 et 121-122.

droit de régler de façon autonome cette matière[56] ? La question était particulièrement embarrassante si ce que je viens d'exposer est vrai, c'est-à-dire si la Faculté des arts n'était pas parvenue à une entente avec Robert de Courçon mais avait dû subir les limitations de l'enseignement d'Aristote[57]. Il est toutefois certain que si la Faculté avait promulgué de nouveaux statuts, personne n'aurait pu avancer d'objections ; du reste aucune n'a été formulée, ni en 1252 ni en 1255[58]. En second lieu, pourquoi les artiens auraient-ils dû respecter une interdiction temporaire, dont l'échéance était liée à la réalisation d'un « nettoyage » du *corpus aristotelicum* en principe impossible, et qui fut du reste abandonnée dès la fin de l'année 1231 après la mort de Guillaume d'Auxerre (et encore plus après celle de Grégoire IX, intervenue dix années plus tard) ? Ajoutons que violer cette interdiction n'entraînait aucune sanction. Au bas de la *Parens scientiarum*, Grégoire avait promis que toute personne qui se serait hasardée à enfreindre ses dispositions aurait provoqué l'indignation de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul : façon élégante de rassurer qu'il n'était pas prévu de peines terrestres. En outre, par une lettre du 10 mai 1231, il avait assuré à tous les professeurs parisiens qu'ils ne seraient pas excommuniés pendant sept ans « absque sedis apostolice licentia specialis », ce qui les protégeait des attaques de la part des autorités locales (évêque,

56. Cf. RASHDALL, *The Universities of Europe*, t. I, p. 340 : « The previous statutes are neither expressly confirmed nor expressily repealed ; and the ambiguity in which the matter was left naturally gave ample scope for misconception and litigation ».
57. Cf. ci-dessus, pp. 119-120.
58. Dans le statut de 1255, était même souligné le consentement universel des maîtres sur les mesures adoptées : « [...] nos omnes et singuli magistri artium de communi assensu nostro nullo contradicente [...] » (*CUP*, t. I, n° 246, p. 277). Néanmoins, MASNOVO (*Da Guglielmo d'Auvergne*, p. 33) va un peu trop loin en écrivant : « Quel "nullo contradicente" non si riferisce, a mio avviso, ai membri raccolti per la delibera, ma agli estranei – Vescovo e cancelliere –, interessati nella delibera e in condizione di meglio conoscere le viste di Roma a questo momento e anche di richiamare eventualmente il veto pontificio del 1231 ». Une tentative de désaveu du statut de 1255 pourrait être entrevue dans un épisode de l'année 1265, qui eut pour protagoniste le cardinal-légat Simon de Brion. Simon convoqua les recteurs et les procureurs dans l'église de Saint Maturin, il fit ouvrir le coffre dans lequel étaient conservés les documents et les privilèges de l'université, en fit extraire le statut de Robert de Courçon et, après en avoir constaté l'intégrité, le fit lire et transcrire par un notaire, en y apposant son propre sceau (*CUP*, t. I, n° 405, p. 445). Il est toutefois invraisemblable que cette scène ait pour but de confirmer les interdictions anti-aristotéliciennes (comme, à ma connaissance, De Launoy est le seul à l'imaginer : cf. DE LAUNOY, *De varia Aristotelis [...] fortuna*, pp. 67-70) ; il s'agit plutôt « d'asseoir l'autorité du nouveau légat en l'appuyant sur celle de son illustre devancier, car il est exclu que Simon ait voulu rendre force de loi aux interdictions qui étaient depuis longtemps périmées » (F. VAN STEENBERGHEN, *Maître Siger de Brabant*, Louvain : Publications universitaires/Paris : Vander-Oyez, 1977, pp. 31-32 [Philosophes médiévaux, XXI]).

cardinaux, chancelier) qui jusque-là les avaient pris pour cible; et en 1237, le pape avait renouvelé cette immunité pour sept années encore[59].

Il n'y a alors plus à s'étonner si les infractions, enregistrées déjà avant 1231, sont devenues toujours plus fréquentes par la suite. Et l'on comprend bien comment Roger Bacon n'a éprouvé aucune peur à faire des cours, dès 1240 environ, sur les *libri naturales*; d'autant plus qu'il était convaincu que les erreurs qui avaient provoqué ces interdictions (et avant tout la thèse de l'éternité du monde) n'étaient que le fruit de mauvaises traductions et interprétations déformant l'*intentio Aristotelis*[60]. Bacon n'était pas homme à attendre les délibérations de commissions pontificales avortées: son Aristote, il le corrigeait tout seul! On comprend aussi que bon nombre de ses collègues aient prudemment continué à s'en tenir aux prescriptions de Robert de Courçon – les seules existantes – et se soient contentés de mentionner, plus ou moins rapidement, l'existence et le contenu des œuvres aristotéliciennes de physique et de métaphysique: les «guides de l'étudiant» édités et étudiés par Claude Lafleur reflètent, à un niveau différent, cette situation[61]. Le comportement particulièrement réticent du compilateur du *De communibus artium liberalium* (qui remonte jusqu'à 1250 environ) a poussé Lafleur à conclure que «ces matières n'étaient pas seulement négligées à cause des interdictions qui les frappaient, mais aussi, et peut-être d'abord, parce qu'elles n'étaient pas vraiment appariées à l'"état de la raison" des artiens – qui, en conséquence, n'ont ressenti aucune urgence de les étudier dans les ouvrages authentiques d'Aristote, surtout que, dès les premières décennies du XIII[e] siècle, ils avaient trouvé, dans le néo-platonisme des philosophes juifs et dans la

59. Cf. *CUP*, t. I, n° 95, p. 147 et n° 113, p. 160. À ce propos, voir GRABMANN, *I divieti*, pp. 99-100 (qui puise dans MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne*, p. 24).

60. À ce sujet, se rapporter à ce que j'ai observé dans L. BIANCHI, *L'errore di Aristotele. La polemica contro l'eternità del mondo nel XIII secolo*, Firenze, La Nuova Italia, 1984, pp. 24-25 (Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Milano, CIV).

61. Cf. Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le «Guide de l'étudiant» (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, dans *Dialogue* 29 (1990), pp. 335-355; *Id.*, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 137-199; Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203; Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII[e] siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I): l'édition définitive de ce document paraîtra chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*.

théologie cosmique du péripatétisme arabe, une vision du monde et une conception du rôle de la science conforme à leurs attentes »[62].

Je partage pleinement l'invitation à considérer l'intrigue entre censure et autocensure intellectuelle ; je partage aussi l'avis que le péripatétisme arabe avait donné une première réponse à l'exigence de doter finalement la culture latine d'un « système de la nature »[63]. Il me semble cependant difficile de soutenir qu'à la Faculté des arts, vers la moitié du XIII^e siècle, il n'y ait pas eu un vif intérêt pour le « nouvel Aristote ». J'ai rappelé précédemment que cet intérêt existait déjà avant 1210[64]. Il commença à croître à partir de 1225, lorsque les traductions de Michel Scot des commentaires d'Averroès arrivèrent à Paris[65]. Il s'est accru encore au cours de la décennie suivante, quand Henri d'Andeli écrivait que « li arcien n'ont mès cure / Lire fors livres de nature »[66]. Enfin, il se propagea dans les années quarante, durant lesquelles – comme l'indiquent les études très documentées de Gauthier – le *De anima* devint l'« un des textes de base de l'enseignement de la Faculté des arts de Paris »[67] ; et il n'y a aucune raison d'exclure qu'une chose semblable se soit produite pour les autres *libri naturales*, du moins tant qu'ils n'auront pas fait l'objet de recherches tout aussi soignées, qui jusqu'à ce jour font défaut[68].

Ce n'est donc pas l'envie d'étudier le « nouvel Aristote » qui manqua aux artiens de l'Université de Paris. Je pense plutôt que la plupart d'entre eux n'étaient pas encore disposés à accueillir les textes aristotéliciens de métaphysique et de philosophie naturelle comme « manuels » faisant partie intégrante des cours et obligatoires aux examens : les guides, du reste,

62. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 160-161.
63. Par contre, je ne peux pas partager l'avis de MCLAUGHLIN, *Intellectual Freedom and its Limitations*, pp. 51-52 : « It was this concentration on philosophical method, probably more than the prohibitions of 1210 and 1215, that retarded the public teaching of natural philosophy at Paris ».
64. Ci-dessus, p. 119.
65. Cf. R.A. GAUTHIER, *Le Traité « De anima et de potenciis eius » d'un maître ès arts anonyme vers 1225*, et *Notes sur les débuts (1225-1240) du premier « averroïsme »*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 66 (1982), pp. 3-55 et 321-373.
66. HENRI d'ANDELI, *La bataille des VII ars*, vv. 91-92, éd. L.J. PAETOW, Berkeley, The University of California Press, 1914, p. 44 (Memoirs of the University of California, IV, 1 ; History, I, 1). D'après Paetow (p. 33), le poème a été composé « after 1236 ». Le témoignage d'Henri est confirmé par les commentaires à l'*Éthique* contemporains, qui montrent quelque familiarité avec les *libri naturales* : voir, par exemple, celui édité par R.A. GAUTHIER, *Le cours sur l'« Ethica nova » d'un maître ès arts de Paris (1235-1240)*, dans *AHDLMA* 50 (1975), pp. 102, 117, 123.
67. GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Sentencia libri De anima*, p. 236*.
68. Sur la diffusion de la *Métaphysique*, on peut voir A. GABRIEL, *Metaphysics in the Curriculum of Studies of the Medieval Universities*, dans *Die Metaphysik im Mittelalter. Ihr Ursprung und ihre Bedeutung*, P. WILPERT (éd.), Berlin, De Gruyter, 1963, pp. 92-95 (Miscellanea Mediaevalia, II).

témoignent *seulement* de cela[69], et il est bon de se souvenir que même dans une culture scolastique (au sens littéral du terme), comme celle du XIII[e] siècle, il existait probablement des écarts entre la routine des examens, l'enseignement effectivement dispensé dans les classes et la recherche scientifique[70]. Il existe du reste un excellent motif qui pourrait expliquer cette prudence ou plutôt cette réticence à insérer dans le programme des cours les *libri naturales*: c'est qu'avant de faire ce pas, il fallait être capable de les maîtriser.

Quand Robert de Courçon, en 1215, les introduisit «officiellement» dans le *curriculum* de la Faculté des arts, les ouvrages logiques d'Aristote étaient assez bien connus: quelques-uns étaient étudiés du temps de Boèce, d'autres depuis presque un siècle. Pour préparer leurs leçons, les maîtres pouvaient donc puiser dans plusieurs sources. Même pour les traités les plus ardus de la *logica nova*, ils disposaient des commentaires grecs traduits au XII[e] siècle et (sauf pour les *Seconds Analytiques*) ils pouvaient exploiter le travail de leurs prédécesseurs latins[71]. Tout au contraire, en-

69. Remarquable, à ce propos, la présence de la *Métaphysique* dans le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 (qui d'ailleurs montre une bonne familiarité avec tous les «livres interdits»). L'ouvrage est présenté très rapidement (§§9-13), mais il est cité plusieurs fois: §§ 84 (où l'on mentionne même le «Commentateur»: «[...] sicut uult Aristotiles in secundo *<Meta>physicorum*, intellectus noster obscurus est et ebes ad nature manifestissima. Et dicit Commentator *ibi* [...]» [cf. AVERROÈS, *In Met.* (II, 1; 993b9-11), éd. Venetiis apud Iunctas, 1562, t. VIII, fol. 29raB]), 209, 438, 542, 546, 1187, 1201; j'utilise ici l'édition provisoire de ce document fournie par Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, dont la division en paragraphes demeurera la même dans l'édition définitive (voir, ci-dessus, n. 61). Cependant, je ne suis pas d'accord avec MCLAUGHLIN, qui écrit (*Intellectual Freedom*, p. 50) que le «*Compendium de Barcelone*», «which reveals a general, if not a very profound acquaintance with the Aristotelian works, is *a valuable and early indication of the ineffectiveness of their prohibition*, and of growing interest in their study» (mon italique). En effet, la connaissance des textes interdits *ne démontre pas* que les «condamnations» n'étaient plus en vigueur, puisqu'elles n'empêchaient pas d'étudier, mais de «lire» en classe Aristote. C'est justement pour éviter cette confusion – d'ailleurs très diffusée – que je *n'ai pas* utilisé, comme on le fait d'habitude, les sources *théologiques* (Philippe le Chancelier, Guillaume d'Auxerre, Guillaume d'Auvergne, etc.) qui témoignent de l'irrésistible pénétration des idées péripatéticiennes.

70. Il n'y a notamment pas de raison de supposer que l'activité de commentaire des œuvres d'Aristote se limite à ce qui se faisait dans le cadre des cours à l'université. Comme l'a observé GAUTHIER (*Préface à Sancti Thomae de Aquino Sentencia libri De anima*, p. 236*), «s'il est vrai qu'il semble y avoir eu un lien entre commentaire et enseignement, ce lien peut être indirect: [...] un maître expérimenté pouvait en écrire des modèles à l'usage des maîtres débutants, ou tout simplement il pouvait offrir une explication écrite à ceux qui voulaient s'initier à Aristote sans aller s'asseoir sur les bancs de la Faculté des arts».

71. Ce n'est pas le cas de l'*Éthique à Nicomaque*, dont l'enseignement, d'ailleurs facultatif, était aussi prévu par Robert de Courçon; mais les thématiques du bonheur, de la vie contemplative et de la vertu étaient quand même familières, car l'éthique philosophique avait eu un grand développement au XII[e] siècle: cf. Ph. DELHAYE, *Ensei-*

core au début des années quarante, l'enseignement des *libri naturales* posait des obstacles décourageants et, à première vue, insurmontables. D'abord, ils s'agissait de textes beaucoup plus longs que ceux qu'on avait l'habitude de «lire»: la *Physique* et la *Métaphysique* sont environ deux fois plus longs que les *Topiques*, le plus ample des textes aristotéliciens de logique. Ensuite, ces textes traitaient des matières très difficiles, en bonne partie jamais abordées en Occident auparavant, et leurs traductions latines utilisaient une terminologie «technique» assez rébarbative. Enfin, pour comprendre ces textes on ne pouvait pas compter sur une tradition exégétique solide. Les grands commentaires d'Averroès avaient commencé à circuler depuis une quinzaine d'années, mais aucun des commentateurs grecs des ouvrages de philosophie naturelle et de métaphysique n'était disponible en latin[72]: il fallait donc adapter à ces livres les techniques d'exposition et d'analyse déjà utilisées pour la logique, ou inventer de nouvelles méthodes herméneutiques[73]; de plus, il fallait trouver comment interpréter les passages les plus obscurs.

Tout ceci ne pouvait qu'accentuer les résistances psychologiques d'une classe de professeurs qui (à l'époque tout comme maintenant) trouvait commode de répéter au fil des années les mêmes leçons et n'était pas particulièrement pressée de multiplier par trois ou par quatre le programme des cours[74]. Mais la situation était en évolution rapide. Le statut de 1255,

gnement et morale au XII^e siècle, Fribourg, Éditions Universitaires de Fribourg, 1988 (Vestigia, I).

72. Les seules exceptions sont représentées par trois fragments des commentaires d'Alexandre d'Aphrodise au *De generatione et corruptione* et au *De anima*: le *De augmento*, traduit par Gérard de Crémone, le *De intellectu*, traduit probablement par le même Gérard, et le *De fato*, traduit par un anonyme entre le XII^e et le XIII^e siècle. Cf. F.E. CRANZ, *Alexander Aphrodisiensis*, dans *Catalogus translationum et commentariorum: Mediaeval and Renaissance Latin Translation and Commentaries*, P.O. KRISTELLER (éd.), Washington, The Catholic University of America Press, 1961, t. I, pp. 88-89, 107-108, 111-112.

73. Dans cette perspective, il est intéressant de noter que l'usage des *quaestiones*, assez précoce dans les commentaires des *libri naturales*, n'est pas modelé sur les commentaires logiques, où il ne s'impose que tardivement, entre 1260 et 1270: cf. S. EBBESEN, *Medieval Latin Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical texts of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, dans *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts*, Ch. BURNETT (éd.), London, The Warburg Institute, 1993, p. 138 (Warburg Institute Surveys and Texts, XXIII).

74. Pour saisir la «pauvreté» des cours de philosophie naturelle avant l'adoption des textes aristotéliciens, on peut voir les questions de Craton consacrées à la cosmographie, l'astrologie, la météorologie et l'histoire naturelle: d'après O. WEIJERS (*Introduction* à l'édition critique de *Les questions de Craton et leurs commentaires*, Leiden-Köln, Brill, 1981, p. 22 [Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XIV]), elles «représentent un résumé d'un cycle de cours très généraux sur les sciences, dont on pouvait se servir, à la Faculté des arts à Paris, pour traiter ces sujets sans empiéter sur les interdictions de commenter les textes du nouvel Aristote».

tellement articulé et précis, ne peut être né de rien. Il réglementa des coutumes didactiques déjà pratiquées, imposant à tous de faire ce que jusqu'alors seules quelques personnes de bonne volonté avaient fait[75].

3. CONCLUSION

J'ai rappelé ci-dessus que les problèmes les plus importants que les historiens des interdictions d'Aristote n'ont pas encore résolus sont au nombre de deux : la relation entre les interventions de 1210, 1215 et 1231, et leur impact sur la Faculté des arts. Sur le second point, en l'absence des documents qui enregistrent les réactions des maîtres ès arts, mon enquête n'a pas apporté d'éléments nouveaux, mais elle a – je l'espère – définitivement clarifié que, dès la fin du XII^e^ ou le début du XIII^e^ siècle, les artiens avaient commencé à utiliser comme livres scolaires des œuvres telles que la *Métaphysique* ou le traité *De l'Âme* et durent *subir* les restrictions dictées par les autorités ecclésiastiques : en particulier, il est apparu évident que la mise au ban des cours sur la philosophie naturelle du statut de 1215 fut *imposée* par Robert de Courçon aux artiens, lesquels – n'en déplaise à Ferruolo – en partageaient si peu la visée qu'ils en arrivaient à le violer, défiant l'excommunication[76]. L'absolution qui leur a été promise par Grégoire IX semblerait indiquer que, en 1231, ils eurent par contre un rôle moins passif, mais on ne sait malheureusement pas si le pape répondit à leur requête ou assuma de manière autonome cette décision pour calmer les esprits[77]. Nous ne savons même pas avec certitude si

75. D'après MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne*, p. 32, «l'anno 1255 non segna dunque il momento della introduzione, sibbene quello della regolamentazione». Le statut en effet est expressément conçu comme une réponse à l'exigence d'une plus grande qualité et d'une uniformité des cours : «[...] propter novum et inestimabile periculo, quod in facultate nostra imminebat, magistris aliquibus lectiones suas terminare festantibus, antequam librorum quantitas et difficultas requireret, propter quod et magistri legendo, et scolares in audiendo, minus proficiebant, super ruina nostre facultatis anxiantes [...]» (*CUP*, t. I, n° 246, pp. 277-278). L'existence d'un décalage temporel entre la pratique de l'enseignement universitaire et sa réglementation statutaire est ouvertement reconnue par P. GLORIEUX, *L'enseignement au Moyen Âge. Techniques et méthodes en usage à la Faculté de théologie de Paris au XIII^e^ siècle*, dans *AHDLMA* 43 (1968), p. 67, et B. BAZÁN, *Les questions disputées, principalement dans les Facultés de théologie*, dans B. BAZÁN, J.W. WIPPEL, G. FRANSEN et D. JACQUART, *Les questions disputées et les questions quodlibétiques dans les Facultés de théologie, de droit et de médecine*, Turnhout, Brepols, 1985, fasc. 44, p. 38 (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, XLIV-XLV).

76. Cf. ci-dessus, pp. 116-120.

77. Il est vraisemblable que, parmi les représentants de l'Université de Paris convoqués par Grégoire IX en 1230 (cf. *CUP*, t. I, n° 75, pp. 133-34), il y avait des artiens, peut-être Jean le Page (cf. *CUP*, t. I, n° 90, p. 145 ; voir à ce sujet VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, p. 123), mais nous ignorons quelle part ils ont eu dans la négociation

les maîtres ès arts furent impliqués dans la projet de «purger» Aristote. Il semble cependant que les trois membres de la commission étaient tous théologiens: Guillaume d'Auxerre fut sans doute théologien; Étienne de Provins, présenté par Grabmann comme «le véritable expert des textes d'Aristote»[78], fut aussi théologien, selon Glorieux; et, toujours selon Glorieux, Simon d'Authie devint théologien en 1231 justement[79].

Mon enquête a toutefois été plus fructueuse sur le premier point, et permet de mieux préciser dans quel rapport avec les dispositions de 1210 et 1215 se trouve l'action promue en 1231 par Grégoire IX. Il y a indubitablement des continuités. Il a été dit, peut-être avec raison, que Grégoire était moins prévenu que ses prédécesseurs contre Aristote[80]; et nous savons que, en quête d'arguments rhétoriques pour persuader l'empereur Frédéric II de partir en croisade, il lui arriva même d'employer une théorie psychologique empruntée à Avicenne[81]. Il reste toutefois que, loin de faciliter l'assimilation d'Aristote, *il confirma*, par son autorité de pape,

qui conduisit à la solution de la crise universitaire: toutefois, les théologiens Guillaume d'Auxerre et Godfroid de Poitiers furent les protagonistes de cette négociation (cf. *CUP*, t. I, n° 75, p. 134 et n° 90, p. 145).

78. GRABMANN, *I divieti*, pp. 104-106.

79. Il y a sur ce point une confusion remarquable parmi les historiens, mais il faut dire que, selon GRABMANN, *I divieti*, p. 101, la commission était composée par «tre *teologi* parigini». D'après Glorieux, Étienne de Provins devint *magister regens* en théologie *avant 1231*: P. GLORIEUX, *Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII[e] siècle*, Paris, Vrin, 1933-1934, t. I, p. 303 (Études de philosophie médiévale, XVII, 1); *La Faculté des Arts et ses maîtres au XIII[e] siècle*, Paris, Vrin, 1971, p. 395 (Études de philosophie médiévale, LIX). Cependant, il faut reconnaître que *l'entière* biographie d'Étienne de Provins (sa maîtrise en théologie, *mais également son identification avec le dédicataire de la traduction du «De caelo» de Michel Scot*) est conjecturale, car, dans un article non exploité par Glorieux, Ch.H. HASKINS (*Two Roman Formularies in Philadelphia*, dans *Miscellanea Francesco Ehrle. Scritti di storia e paleografia*, Roma, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1924, t. IV, pp. 282-283 [Studi e Testi, XL]) a signalé que plusieurs contemporains avaient le même nom. Sur Simon d'Authie, voir GLORIEUX, *Répertoire des maîtres en théologie*, t. I, p. 312; *Id.*, *La Faculté des Arts*, p. 395.

80. GRABMANN (*I divieti*, pp. 70-71) voyait une preuve de l'amour et de l'intérêt de Grégoire IX pour les sciences profanes dans sa demande d'attribuer un bénéfice à Michel Scot (cf. *CUP*, t. I, n° 54, p. 110); mais la même demande avait été avancée par Honorius III, alors qu'Innocent III (qui sans doute n'était pas un partisan de l'aristotélisme!) avait eu d'étroits rapports avec David de Dinant. Du reste, à la suite des recherches d'A. Paravicini Bagliani nous savons que la curie romaine offrit – et pas seulement sous Grégoire IX – une contribution importante à la redécouverte de la philosophie grecque et arabe. Il reste toutefois à clarifier si ce «mécénat» était dicté par des exigences politiques ou de prestige, ou bien s'il reflétait un dessein culturel conscient.

81. Cf. B. SMALLEY, *Gregory IX and the Two Faces of the Soul*, dans *Studies in Medieval Thought and Learning from Abelard to Wycliff*, London, The Hambledon Press, 1981, pp. 117-120.

l'intervention du concile de Paris[82], geste qui portait gravement atteinte à la liberté de pensée, en maintenant des restrictions à l'usage des textes aristotéliciens qui, en principe, étaient identiques à celles de 1210-1215: on ne permettait pas aux maîtres ès arts de Paris de donner des leçons sur la philosophie naturelle d'Aristote; dans le chef-lieu culturel de la chrétienté (différemment de ce qui arrivait à Oxford, à Toulouse ou en Italie), il était interdit d'utiliser le plus puissant «paradigme scientifique» alors disponible comme base de la formation intellectuelle.

Il est vrai que Grégoire transforma cette norme de perpétuelle en provisoire, mais il est également vrai qu'après la mort de Guillaume d'Auxerre il laissa languir la commission qu'il avait constituée et, dans les *dix années* de pontificat qui suivirent, bien qu'en continuant à s'occuper activement du *studium parisiense*[83], il ne prit plus aucune initiative relative au problème de l'enseignement d'Aristote: confirmation éloquente de l'hypothèse, formulée ci-dessus, selon laquelle l'attention accordée, pendant *une dizaine de jours*[84], à ce problème, dérivait de la conscience qu'il fallait en quelque sorte l'affronter pour obtenir le seul objectif auquel il tenait vraiment – atteindre la paix universitaire et garantir le fonctionnement ordonné de la Faculté de théologie[85].

Néanmoins, Grégoire mit en mouvement un processus qui conduisit à une forte rupture avec le passé. Il est improbable – il est utile de le répéter – qu'il l'avait prévu: s'il en était ainsi, nous devrions en conclure qu'il avait projeté de manière machiavélique de confirmer la prohibition parce qu'il savait qu'elle n'aurait justement pas été efficace. Dans tous les cas, outre ses intentions personnelles, sur lesquelles l'on pourra indéfiniment discuter, vaut le résultat. Grégoire mit de fait les artiens dans des conditions – psychologiques et dans une certaine mesure juridiques – favorables à la reprise de la «lecture» des *libri naturales*[86]. Il ne rendit pas seulement inopérant le système de censure établit en 1210-1215 en y ôtant

82. Tous les historiens (à la suite de MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne*, p. 23) soulignent que, dans la *Parens scientiarum*, l'existence d'erreurs dans les textes aristotéliciens est présentée sur un mode hypothétique et non pas affirmatif («[...] ab omni errorum *suspitione* [...]»; cf. ci-dessus, p. 112). Cependant, on ne doit pas oublier que, à la ligne précédente, Grégoire reconnaissait le bien-fondé de la censure de 1210 («[...] qui in Concilio provinciali *ex certa causa* prohibiti fuere [...]»). *CUP*, t. I, n° 79, p. 138 (l'italique est de moi).
83. Voir, par exemple, *CUP*, t. I, n^{os} 101-105, pp. 152-156 et n^{os} 111-121, pp. 159-166.
84. Il est bien de rappeler que toutes les mesures relatives à l'utilisation d'Aristote furent prises entre le 13 (*Parens scientiarum*) et le 23 avril 1231 (institution de la commission chargée d'examiner les livres naturels).
85. Cf. ci-dessus, pp. 122-125.
86. «Adunque nel 1231 Aristotele ha guadagnato terreno. [...] D'ora innanzi sarà lecito occuparsi di Aristotele, filosofo della natura oltre che logico, con una certa tranquillità di spirito»: MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne*, t. I, p. 24.

les sanctions. Ayant passé sous silence le statut de Robert de Courçon, il concéda à l'université tout entière, artiens y compris, le droit de choisir les livres à enseigner; néanmoins – pour endiguer les dangereuses déviations des théologiens plus que pour faire une faveur aux artiens – il précisa que la philosophie naturelle était une matière destinée, bien que dans le futur, à ces derniers: de cette manière, il prépara le chemin à l'insertion du *corpus aristotelicum* dans le programme des études aux arts, sanctionné par les statuts de 1252 et 1255, et à la consécutive transformation de cette Faculté en Faculté de philosophie[87].

Le fait que ces dispositions – jamais contestées par les autorités ecclésiastiques – aient été prises, sans que les prohibitions «provisoires» de Grégoire n'aient officiellement été abrogées, a créé un certain embarras parmi les historiens. Toutefois, nous avons vu qu'après la *Parens scientiarum* personne ne pouvait plus contester le droit des Facultés d'établir librement les textes au programme[88]. Une abrogation formelle n'était ainsi pas indispensable. Puisqu'il était déraisonnable de l'attendre (l'Église n'est pas une institution qui aime se démentir, en outre Grégoire semblait avoir tout autre chose en tête), et puisque, au fond, on ne risquait rien, certains artiens plus entreprenants recommencèrent à expliquer dans leurs leçons l'Aristote prohibé, même *avant* la réglementation du plan d'études qui, comme toujours, arriva en retard par rapport à la pratique didactique effective[89]. Cela n'autorise cependant pas à présenter toute l'histoire de l'aristotélisme du XIII^e siècle comme l'histoire de l'affirmation d'un *état de fait* opposé à un *état de droit*[90]: comme j'ai essayé de le montrer, il n'est pas facile de tracer nettement les limites entre faits et droits dans la situation historique embrouillée créée par Grégoire IX.

87. Voir à ce propos mes remarques dans L. BIANCHI-E. RANDI, *Les vérités dissonantes. Aristote à la fin du Moyen Âge*, Préface de M. FUMAGALLI BEONIO BROCCHIERI, traduit de l'italien par Cl. POTTIER, Fribourg: Éditions Universitaires de Fribourg/Paris: Cerf, 1993, pp. 2 et 22-23 (Vestigia, XI).
88. Cf. ci-dessus, p. 122.
89. Cf. ci-dessus, pp. 130-134.
90. «De fait et à l'encontre du droit, Aristote avait pris, plus ou moins rapidement, possession des écoles parisiennes», «la position d'Aristote à Paris était donc tout autre au point de vue du fait qu'au point de vue du droit», écrivait MANDONNET, *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle*, t. I, pp. 23-24; «La prohibition cessa de fait, sans que le droit fût changé», répète DE VAUX, *La première entrée d'Averroès*, p. 218.

Repenser l'intention et l'effet des décrets de 1231 du pape Grégoire IX sur l'étude des *libri naturales* d'Aristote à l'Université de Paris*

Steven J. Williams

La tension entre le christianisme et la culture classique a une longue histoire, qui commence dès le Ier siècle avec la position ambiguë de saint Paul sur «la sagesse du monde»[1]. Le Moyen Âge hérite de cette tension, qui devient particulièrement vive lorsque débute la circulation et l'étude du *corpus* aristotélicien, d'abord avec l'*Organon* (dont le Haut Moyen Âge ne connaissait que les *Catégories* et le traité *De l'interprétation*) entre approximativement 1060 et 1140, puis à partir de 1200 environ avec l'introduction des *libri naturales* et de la *Metaphysica*. Le conflit entre Aristote et l'Église atteint son apogée au cours du XIIIe siècle, avec trois épisodes majeurs qui ont tous lieu à l'Université de Paris, centre intellectuel de l'Europe occidentale.

* Le présent article est la version révisée d'une communication prononcée devant l'American Society of Church History, le 8 janvier 1994, à San Francisco. Je voudrais exprimer ma gratitude à William J. Courtenay et Robert E. Lerner pour les critiques constructives qu'ils m'ont apportées. Je tiens à remercier également Fabienne Queyroux de son aide pour la traduction.

1. Paul rejette «la sagesse du monde» dans la *Première épître aux Corinthiens*, 1, 18-2, 24. Cependant, dans les *Actes des Apôtres*, 17, 28, Paul établit un précédent quelque peu contradictoire, citant Aratos ou Cléanthe dans son exposé devant les Athéniens («comme l'ont dit certains de vos poètes [...]»). Épiménide est implicitement cité à la ligne précédente. Selon D.C. Lindberg (p. 23), «the Apostle Paul is representative of highly educated Hellenized Judaism; one finds within his writings ample evidence of familiarity with Greek philosophical systems» (D.C. LINDBERG, *Science and the Early Church*, dans *God and Nature: Historical Essays on the Encounter between Christianity and Science*, D.C. LINDBERG et R.L. NUMBERS (éd.), Berkeley, The University of California Press, 1986, pp. 19-48). L'article de Lindberg donne un excellent exposé de la tension entre le christianisme et la culture classique pendant l'Antiquité.

En 1210, les autorités locales prétendent que les *libri naturales* d'Aristote ont une part dans le développement d'un mouvement hérétique au sein et autour de l'Université. Les principaux fauteurs de trouble sont apparemment des professeurs de la Faculté des arts ou bien d'anciens maîtres de la même faculté qui étudient alors la théologie. Pour faire face au danger, un synode provincial présidé par l'archevêque de Sens prend plusieurs mesures, incluant l'interdiction, pour les artiens, des cours portant sur les *libri naturales* ou sur leurs commentaires. Cinq ans plus tard, cette interdiction reçoit le cachet de l'autorité apostolique lorsque Robert de Courçon, légat du pape Innocent III, promulgue un large ensemble de règlements pour l'Université. Dorénavant, la logique d'Aristote est obligatoire dans le *curriculum* de la Faculté des arts et la version incomplète de l'*Ethica Nicomachea* alors connue peut être enseignée *si placet*, mais il est strictement interdit d'utiliser en cours les livres de philosophie sujets à controverse.

Quelque cinquante ans plus tard, la Faculté des arts cause à nouveau des troubles. Dans les années 1260, un certain nombre de maîtres ès arts lisent les *libri naturales*, et même la version complète de l'*Ethica*, d'une manière qui produit des interprétations hétérodoxes, sinon hérétiques, d'Aristote, et ils présentent ces interprétations en classe à leurs jeunes étudiants. Le problème prend tant d'ampleur au cours de la décennie suivante que l'évêque de Paris requiert finalement l'assistance de plusieurs théologiens pour mener une enquête officielle. Leurs efforts aboutissent à la plus violente attaque de tout le Moyen Âge contre la philosophie, la condamnation de 1277.

Il reste à relater de cette confrontation un dernier épisode, qui fait le sujet du présent article. À un moment entre les deux incidents racontés précédemment, les *libri naturales* d'Aristote ne font plus l'objet de proscription et sont inclus dans le *cursus* de base. Comment cela se produit-il ? Des événements qui ont lieu en 1231 en fournissent l'explication.

Tout commence avec une autre sorte de confrontation typique des universités naissantes, un conflit entre bourgeois et étudiants, *town and gown*. Au cours des festivités du Mardi-Gras de 1229, des écoliers se battent avec un tavernier au sujet de leur addition et, revenant en nombre le lendemain, dévastent l'établissement. La bagarre prend de l'ampleur, des soldats sont appelés et, dans la confusion qui s'ensuit, plusieurs étudiants (coupables ou innocents, on ne sait) sont tués. Lorsque les autorités refusent de livrer à la justice, comme l'exige une délégation de maîtres, les soldats responsables de ces morts, presque tous les professeurs et leurs étudiants réaffirment leur solidarité en tant qu'*universitas*, se mettent en grève et quittent la ville, pour s'établir à Angers, Toulouse, Orléans, et

même aussi loin qu'en Italie et en Angleterre. Après de nombreux mois de patients efforts diplomatiques, le pape Grégoire IX peut en 1231 négocier un accord qui ramène professeurs et étudiants à Paris. Une partie de cet accord est constituée par la réaffirmation pontificale, à titre provisoire, de l'interdiction à la Faculté des arts des cours portant sur la philosophie naturelle d'Aristote. Suivant les dispositions de la bulle *Parens scientiarum* de Grégoire IX promulguée le 13 avril, cet enseignement ne pourra être repris qu'après l'expurgation des *libri naturales* d'Aristote de tout soupçon d'erreur. Grégoire IX, fidèle à sa parole, nomme dix jours plus tard à cet effet une commission de trois membres[2].

De nombreux chercheurs conviennent que l'intention de Grégoire IX en 1231 est de préparer le terrain à une reprise des cours sur les *libri naturales* et de «faciliter l'assimilation de l'aristotélisme»[3]. De toute évidence, Grégoire IX est favorablement disposé envers la philosophie d'Aristote en elle-même; on peut penser qu'il est également ouvert à son

2. Les travaux de référence sur ce sujet sont: A. MASNOVO, *Guglielmo d'Auvergne e l'università di Parigi dal 1229 al 1231*, dans *Mélanges Mandonnet. Études d'histoire littéraire et doctrinale du Moyen Âge*, t. II, Paris, Vrin, 1930, pp. 191-232 (Bibliothèque thomiste, XIV); M. GRABMANN, *I Divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX*, Roma, Saler (Herder), 1941 (Miscellanea Historiae Pontificiae, V, 7); F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e siècle*, deuxième édition mise à jour, Louvain-la-Neuve: Institut Supérieur de Philosophie/Paris: Peeters, 1991, (Philosophes médiévaux, XXVIII) (première édition, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1966 [Philosophes médiévaux, IX]). Voir aussi: A. CALLEBAUT, *Le sermon historique d'Eudes de Châteauroux à Paris, le 18 mars 1229. Autour de l'origine de la grève universitaire et de l'enseignement des Mendiants*, dans *Archivum Fratrum Historicum* 28 (1935), pp. 81-114; Er. BERTOLA, *Lo sciopero parigino del 1229 e i nuovi centri culturali*, dans *Rivista di filosofia neo-scolastica* 43 (1951), pp. 146-157.

3. J'emprunte ces mots à VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, p. 101. Voir, principalement: MASNOVO, *Guglielmo d'Auvergne*, pp. 215-217; GRABMANN, *I Divieti*, pp. 98-101; VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, pp. 96, 98-99, 101. D'autres ont exprimé des opinions semblables: B. HAURÉAU, *Histoire de la philosophie scolastique*, Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1880, t. II, pp. 115-118; P. MANDONNET, *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle*, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1908-1911, deuxième édition revue et augmentée, t. I, pp. 20-21 (Les philosophes belges, VI); M. DE WULF, *Histoire de la philosophie médiévale*, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1936, t. II, pp. 53-54; A.C. PEGIS, compte-rendu de M. GRABMANN, *Guglielmo di Moerbeke, O.P., il traduttore delle opere di Aristotele*, dans *Traditio* 5 (1947), p. 391; É. GILSON, *History of Christian Philosophy in the Middle Ages*, Random House, New York, 1955, p. 245; É. JEAUNEAU, *La philosophie médiévale*, PUF, Paris, 1963, p. 74 (Que sais-je?, MXLIV); A. MAURER, *Medieval Philosophy*, New York, Random House, 1967 (deuxième édition, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1982 [Étienne Gilson Series, IV]), p. 89; G. LEFF, *Paris and Oxford Universities in the Thirteenth and Fourteenth Centuries. An Institutional and Intellectual History*, New York-London-Sidney, Wiley, 1968 (deuxième édition, Huntington, Krieger, 1974), pp. 203-204 (New Dimensions in History. Essays in Comparative History); G.R. EVANS, *Philosophy and Theology in the Middle Ages*, Routledge, London, 1993, pp. 20-21.

usage en théologie. Il existe plusieurs indices de cette disposition favorable envers la pensée du Stagirite. L'un d'eux est le soutien que Grégoire IX a apporté aux traducteurs des œuvres d'Aristote. Philippe de Tripoli, qui dans les années 1220 a traduit de l'arabe en latin la version complète du traité pseudo-aristotélicien intitulé *Secretum secretorum*, s'est vu attribuer par Grégoire IX plusieurs bénéfices; bien plus, au début des années 1230 il réside à la cour pontificale, à la demande de Grégoire, en raison de ce que le pape décrit comme «les services [de Philippe] à l'Église romaine»[4]. Encore plus parlante est la sollicitude témoignée par Grégoire IX à Michel Scot, le plus célèbre traducteur de son époque qui a introduit en Occident le *De animalibus* d'Aristote, le *De motibus celorum* d'Al-Bitruji et au moins une partie des œuvres d'Averroès. Grégoire, encore cardinal, presse Honorius III de pourvoir Michel de bénéfices; devenu pontife, il continue cette bienveillance[5]. Avec des compliments exubérants, Grégoire IX fait l'éloge des talents et des succès de Michel Scot: brûlant depuis sa jeunesse de l'amour du savoir dans toutes les disciplines, Michel a recherché la sagesse avec une constante ardeur et, sans se contenter d'être le plus savant dans les seules lettres latines, il a aussi pris la peine d'apprendre l'hébreu et l'arabe, de sorte qu'à présent il brille par son savoir dans les domaines les plus divers[6]. Il faut souligner ici que non seulement Grégoire connaît parfaitement les activités intellectuelles de Michel Scot, mais encore qu'il le récompense précisément à cause d'elles.

Grégoire IX est aussi favorable aux universités où l'on enseigne la philosophie aristotélicienne. Cambridge (directement), de même qu'Oxford et Montpellier (par l'intermédiaire des légats), bénéficient de son bon

4. Voir A. PARAVICINI BAGLIANI, *La scienza araba nella Roma del Duecento: prospettive de ricerca*, dans *La diffusione delle scienze islamiche nel Medio Evo europeo*, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1987, pp. 133-134.
5. «[...] pie memorie H. papa predecessor noster ad preces nostras et aliorum fratrum suorum tibi preces et mandata direxit, ut eidem magistro [Michel Scot] in provincia tua in ecclesiastico beneficio, quod danti et accipienti congrueret, provideres [Étienne Langton archevêque de Canterbury] [...]» (*Chartularium Universitatis Parisiensis* [désormais *CUP*], t. I, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889, n° 54, p. 110).
6. «[...] dilectus filius magister Michael Scotus a puero inardescens amore scientie litteralis postpositis omnibus illam studio continuato quesivit, et in fundamento artium gloriosas superedificans facultates decora se structura munivit, nec contentus littera tantum erudiri latina, ut in ea melius formatetur, hebraice ac arabice insudavit laudabiliter et profecit, et sic doctus in singulis grata diversorum varietate nitescit» (*CUP*, t. I, n° 54, p. 110). Ainsi que l'a fait remarquer R. Delègue, Grégoire est beaucoup plus explicite qu'Honorius III sur les motifs de l'attribution de bénéfices à Michel Scot (R. DELÈGUE, *L'Université de Paris 1224-1244*, Paris, Chevalier-Maresq, 1902, p. 11).

vouloir[7]. De plus, Grégoire IX joue un rôle décisif dans la création d'une nouvelle université, la première fondée par la papauté. Peu après le début de la « grande dispersion » à Paris, une nouvelle école ouvre à Toulouse, destinée par la papauté à être « une sorte de garnison spirituelle » au cœur du pays cathare récemment conquis[8]. L'établissement est fondé par l'homme de confiance de Grégoire IX, le cardinal-légat Romano, quelque temps après une concertation avec le pape à la curie[9]. Ainsi que le décrit Grégoire IX plusieurs années plus tard, Romano « établit un *studium* de théologie et d'autres arts afin de réfuter l'hérésie à Toulouse »[10]. Les étudiants et les professeurs qui viendraient à l'université se voient offrir une indulgence plénière, parce qu'ils prendraient part à la grande croisade contre les Albigeois[11]. Les premières dispositions pour le *studium* ne font aucune mention d'un enseignement de droit civil ou de médecine, sans

7. Cambridge: M.B. HACKETT, *The Original Statutes of Cambridge University. The Text and its History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, pp. 26-27, 53-54. Montpellier: A. GERMAIN, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, Montpellier, Ricard, 1890, p. 185. Oxford: H. DENIFLE, *Die Entstehung der Universitäten des Mittelalters bis 1400*, Berlin, Weidmann, 1885, p. 250.
8. J'emprunte cette expression à H. RASHDALL, *The Universities of Europe in the Middle Ages*. A New Edition in Three Volumes Edited by F.M. POWICKE and A.B. EMDEN, Oxford, Clarendon Press, 1936, t. II (Italy-Spain-France-Germany-Scotland, etc.), p. 162.
9. Romano est à la cour pontificale de la fin de 1227 au printemps de 1228. De retour en France en tant que légat *a latere*, il est au centre des négociations qui terminent les opérations militaires de la croisade albigeoise. Le traité de Paris qui en résulte, signé par les différentes parties le 12 avril 1229, stipule entre autres clauses la création d'un nouveau *studium* à Toulouse. Il est permis de supposer que l'idée d'une nouvelle université et sa constitution furent discutées lors de la visite de Romano à la curie. Un tel projet était dans l'air depuis quelque temps: voir l'invitation du pape Honorius III en 1217 aux maîtres et étudiants de Paris à venir à Toulouse pour rendre, par l'enseignement, la prédication et l'exhortation, la population agréable à Dieu (*CUP*, t. I, n° 25, p. 83).
10. Lettre du 28 avril 1236: « [Cardinal Romano] ut fides catholica statui antiquo plene posset restitui, in pace, inter ecclesiam et carissimum in Christo filium nostrum Francie regem illustrem, ex parte una, et nobilem virum comitem Tolosanum ex altera, ipsius studio reformata, et concilio propter hoc Tolose habito, nonnulla statuta edidit, ac ad heresim fortius confutandam Tolose sacre pagine et aliarum artium studium ordinavit » (M. FOURNIER, *Les Statuts et privilèges des universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, t. I, Paris, Larose et Forcel, 1890, n° 510, pp. 443-444). Voir d'autres mentions similaires dans une lettre du 30 avril 1233: « [Romano] tunc in illis partibus apostolice sedis legati, inter ecclesiam et te [Comte Raymond] pace divina preeunte gratia, reformata, dictus legatus tam provide quam prudenter attendens quod fides catholica, que pene penitus videbatur de illis partibus profligata, inibi reflorere valeret, si illic litterarum studium crearetur, dixit provide statuendum ut in Tolosana civitate cujuslibet licite facultatis studia plantarentur » (*Ibid.*, n° 506, p. 441 ; *CUP*, t. I, n° 99, p. 151).
11. « Erat enim Moyses noster dominus cardinalis et legatus in regno Francie dux et protector et auctor post Deum et dominum papam tam ardue inchoationis, qui statuit quod omnes Tholose studentes, et magistri et discipuli, omnium peccaminum suorum plenariam indulgentiam consequantur » (*CUP*, t. I, n° 72, p. 130).

doute parce que ces disciplines ne sont pas essentielles à la mission principale de l'école, qui est de maintenir le catholicisme et de combattre l'hérésie. Cependant, outre les chaires de théologie et de droit canon, sont fondées six chaires d'arts et deux de grammaire. Mais le *curriculum* des arts à Toulouse diffère de celui de Paris. Selon un prospectus publicitaire de 1229, «ceux qui souhaitent scruter à fond le cœur de la nature peuvent y [i.e., à Toulouse] entendre les livres d'Aristote interdits à Paris»[12]. Autrement dit, là où les Dominicains ont fondé leur premier couvent, là où l'hérésie albigeoise menace encore, là où l'un des premiers sièges de l'Inquisition apparaîtra bientôt (1233), les *libri naturales* d'Aristote peuvent être utilisés sans aucune restriction. Volontairement, semble-t-il, Grégoire IX a décidé de ne pas étendre l'interdiction parisienne au nouvel établissement, bien qu'il lui eût été facile de le faire[13]. Quatre ans plus tard, le pape confirme explicitement les décisions prises par son légat. Bien plus, il accorde à Toulouse «toutes les libertés dont on jouit à Paris», en même temps qu'une innovation, le *ius ubique docendi*, qui permet à tout *magister* dûment licencié à Toulouse d'enseigner partout dans la chrétienté sans passer d'autre examen[14]. À cette occasion encore, aucune mention n'est faite de restrictions concernant l'usage des œuvres d'Aristote. Remarquons enfin que Grégoire IX conserve son soutien à l'école de Toulouse durant tout son pontificat.

12. «Libros naturales, qui fuerant Parisius prohibiti, poterunt illic audire qui volunt nature sinum medullitus perscrutari» (*CUP*, t. I, n° 72, p. 131). Le prospectus continue: «Quid deerit vobis igitur? Libertas scolastica? Nequaquam, quia nullius habenis dediti propria gaudebitis libertate».
13. Selon É. Gilson, les cours portant sur les *libri naturales* sont tolérés à Toulouse parce que c'est une «université régionale»; Grégoire IX, comme ses prédécesseurs, maintient une politique différente pour Paris parce que c'est l'école théologique de toute la chrétienté. De même, dit Gilson, le droit civil est interdit à Paris, mais permis à Orléans (É. GILSON, *La servante de la théologie*, dans ses *Études de philosophie médiévale*, Strasbourg, Commission des Publications de la Faculté des Lettres, 1921, p. 49 et n. 2). Néanmoins, Gilson laisse sans réponse la question de savoir pourquoi Grégoire IX aurait permis l'enseignement d'œuvres aristotéliciennes «dangereuses» dans un établissement dont la raison d'être était l'enseignement de la bonne doctrine dans un pays d'erreur religieuse. Si ces livres avaient constitué une menace à Paris, il en aurait évidemment été de même à Toulouse.
14. *CUP*, t. I, n° 99, p. 152. Selon W.J. Courtenay, «the *ius ubique docendi* was a papal invention, created in 1233 to protect student enrollment at the newly founded *studium generale* at Toulouse» (W.J. COURTENAY, *Teaching Careers at the University of Paris in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, Notre Dame, United States Subcommission for the History of Universities, 1988, p. 17 [Texts and Studies in the History of Mediaeval Education, XVIII]). L'année suivante, Grégoire IX dut reculer sur la question du *ius ubique docendi*: il en excepta l'Université de Paris, expliquant à l'évêque Guillaume d'Auvergne qu'il n'avait pas l'intention de compromettre les coutumes et les statuts concernant l'examen des maîtres, nonobstant la concession précédemment accordée à Toulouse (*CUP*, t. I, n° 101, pp. 152-153).

Grégoire IX pensait également qu'il y avait place pour la philosophie d'Aristote dans le domaine de la théologie. Par exemple, c'est à son instigation que les Franciscains commencent à s'éloigner des idéaux élevés du saint fondateur de leur ordre. Avec la bulle *Quo elongati* de 1230, qui permet effectivement aux Franciscains l'usage de l'argent et la possession de biens, Grégoire IX les pousse dans une direction où se sont déjà engagés leurs confrères dominicains. Dominique et ses disciples veulent être des propagateurs de la foi instruits et, afin de remplir leur mission, ils ont besoin de lieux d'étude, de bibliothèques, ainsi que de temps libre pour lire. Ils s'aperçoivent bientôt qu'ils doivent aussi connaître les écrits des Gentils, c'est-à-dire les livres de philosophes comme Avicenne et Aristote. En 1228 déjà les constitutions dominicaines en admettent l'importance: elles autorisent les étudiants à «regarder brièvement» ces textes[15]. Il est implicitement reconnu dans ce règlement que la philosophie peut être utile à l'entreprise théologique, tant pour la formulation d'une théologie scientifique que dans le combat contre l'hérésie. Au cours du pontificat de Grégoire IX, Dominicains et Franciscains avancent beaucoup sur la voie de leur transformation en ordres intellectuels, comme l'illustrent parfaitement les exemples de ceux qui occupent les premières chaires dominicaine et franciscaine de théologie, respectivement Roland de Crémone (1229) et Alexandre de Halès (1236). Tous deux connaissent bien la majeure partie du *corpus* aristotélicien et tous deux l'utilisent dans leur œuvre théologique. Une évolution aussi fondamentale au sein des deux mouvements religieux que Grégoire IX a de longue date protégés, encouragés et guidés n'aurait pu se produire sans qu'il l'eût souhaité: les frères sont devenus ce qu'il voulait qu'ils devinssent.

Une prise de position similaire au sujet du rôle de la philosophie apparaît dans la célèbre lettre adressée en 1228 par Grégoire IX aux maîtres régents de théologie de Paris[16]. Il y définit nettement deux territoires

15. «In libris gentilium et philosophorum non studeant, etsi ad horam inspiciant. Seculares sciencias non addiscant, nec etiam artes quas liberales vocant, nisi aliquando circa aliquos magister ordinis vel capitulum generale voluerit aliter dispensare [...]» (H. DENIFLE, *Die Constitutionen des Prediger-Ordens vom Jahre 1228*, dans *Archiv für Litteratur- und Kirchengeschichte des Mittelalters* [désormais *ALKM*] 1 [1885], p. 222). Voir aussi G.G. MEERSSEMAN, *«In libris gentilium non studeant». L'étude des classiques interdite aux clercs au Moyen Âge?*, dans *Italia medioevale e umanistica* 1 (1958), pp. 1-13.

16. *CUP*, t. I, n° 59, pp. 114-116. Grégoire exprimera une opinion semblable sur cette question en 1231: voir *CUP*, t. I, n° 79, pp. 137-138; n° 87, p. 143. Il faudrait connaître les motifs qu'avait Grégoire IX pour écrire la lettre de 1228. J. Miethke suggère qu'il s'agit simplement d'une affirmation rhétorique destinée à rallier les conservateurs à sa position et à leur faire approuver son choix d'un théologien novateur comme Guillaume d'Auvergne: J. MIETHKE, *Papst, Ortsbischof und Universität in den Pariser Theologenprozessen des 13. Jahrhunderts*, dans *Die Auseinanderset-*

distincts, celui du théologien et celui du philosophe. Ce dernier n'est nullement critiqué; son domaine lui est propre. La philosophie naturelle reçoit en effet un éloge implicite dans deux images depuis longtemps convenues dans tout débat sur les relations entre la philosophie et la théologie: celle des vaisseaux d'or et d'argent pris par les Hébreux fuyant l'Egypte et celle de la belle païenne qui est amenée dans la maison du Juif pour être sa femme[17]. En fait, Grégoire IX autorise le théologien à faire à l'occasion des incursions dans le territoire de la philosophie naturelle, dont il peut ramener quelques éléments pour son travail: mais il y a des limites à ce qu'il peut prendre et utiliser. Autrement dit, la philosophie doit être la servante – *ancilla* – de la théologie; elle ne peut être son maître. Si certains passages de la lettre semblent prohiber toute relation entre les domaines de la théologie et de la philosophie – comme la mise en garde contre ceux qui «se tournent vers la philosophie naturelle [...][ou qui] corrompent la parole de Dieu avec les fictions des philosophes»[18] –, ils contredisent le message général de la lettre et l'affirmation explicite

zungen an der Pariser Universität im XIII. Jahrhundert, A. ZIMMERMANN (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1976, p. 62 (Miscellanea Mediaevalia, X). De même, pour G. Leff, Grégoire «was acting in response to the fears of the theologians at Paris» (G. LEFF, *Paris and Oxford Universities*, p. 203). Ou bien peut-être est-ce Alexandre de Halès qui a suscité l'ire de Grégoire IX? Alexandre était à l'origine d'une importante transformation dans l'enseignement de la théologie au cours des années 1220, l'utilisation des *Sentences* de Pierre Lombard en tant que manuel, ce qui entraînait nécessairement la discussion en cours de problèmes philosophiques – Chr. Thouzellier propose la même explication: Chr. THOUZELLIER, *L'enseignement et les universités*, dans A. FLICHE, Chr. THOUZELLIER et Y. AZAIS, *La Chrétienté romaine (1198-1274)*, Paris, Bloud et Gay, 1950, p. 375 (Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, X). Pourtant il semble que d'autres théologiens parisiens vers 1230 mélangeaient indûment la philosophie à la théologie, ainsi que le sous-entendent les critiques de quelques contemporains, y compris Philippe le Chancelier: voir M.M. DAVY, *Les sermons universitaires parisiens de 1230-1231. Contribution à l'histoire de la prédication médiévale*, Paris, Vrin, 1931, pp. 85-87 (Études de philosophie médiévale, XV); et *La bataille des VII ars. The Battle of the Seven Arts. A French Poem by Henri d'Andeli, Trouvère of the Thirteenth Century.* Edited and Translated, with Introduction and Notes, by L.J. PAETOW, Berkeley, The University of California Press, 1914, p. 44 (Memoirs of the University of California, IV, 1; History, I, 1).

17. Saint AUGUSTIN, *De doctrina christiana*, II, 40; saint JÉROME, *Epistola* 70: *Ad Magnam, oratorem urbis Romae.*

18. «[...] quidam apud vos spiritu vanitatis ut uter distenti positos a patribus terminos prophana transferre satagunt novitate, celestis pagine intellectum sanctorum patrum studiis certis expositionum terminis limitate, quos transgredi non solum est temerarium, sed prophanum, ad doctrinam philosophicam naturalium inclinando, ad ostentationem scientie [...] mandamus et districte precipimus, quatinus predicta vesania penitus abdicata sine fermento mundane scientie doceatis theologicam puritatem, non adulterantes verbum Dei philosophorum figmentis [...]» (*CUP*, t. I, n° 59, pp. 114-116).

qu'on y trouve de l'idée que «la philosophie peut servir à la théologie comme son ornement emprunté»[19].

Un excellent exemple de cette façon d'utiliser la philosophie se trouve dans les sermons du Franciscain Antoine de Padoue, qui cite les *libri naturales* d'Aristote[20]. Antoine est le premier *lector* en théologie pour son ordre. En 1232, Grégoire le canonise en le saluant du nom de *doctor optime*. Plusieurs théologiens parisiens qui allient Aristote et la Bible jouissent aussi de la faveur de Grégoire IX: Guillaume d'Auxerre[21], Philippe le Chancelier[22] et Guillaume d'Auvergne[23]. Il faut croire que ces trois hommes respectent les limites imposées par le pape à l'usage de la philosophie. L'histoire de Guillaume d'Auvergne est éclairante. En 1228, à la surprise générale, Grégoire IX nomme ce professeur au siège épiscopal de Paris. Il est sûr que Grégoire IX connaissait la réputation de Guillaume, tant pour ses talents que pour ses penchants en théologie[24]. Il est

19. «[...] quoniam et si doctrina celestis eloquii de sapientia et eloquentia philosophici dogmatis quasi mutuum ad sui ornatum assumat [...]» (*CUP*, t. I, n° 59, p. 114).
20. *S. ANTONII PATAVINI Sermones dominicales et festivi*, éd. B. COSTA *et al.*, Padua, Edizioni Messaggero, 1979. Ces deux recueils de sermons furent préparés respectivement en 1227-1228 et 1230-1231.
21. *Magistri GUILLELMI ALTISSIODORENSIS Summa aurea*, éd. J. RIBAILLIER, Paris: CNRS/Grottaferrata (Roma): Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras Aquas, 1980-1987, t. I, II, IIIA et IIIB + *Introduction générale* (Spicilegium Bonaventurianum, XVI, XVII, XVIIIA, XVIIIB, XX). La *Summa aurea*, qui fait un usage très discret de certains *libri naturales* d'Aristote, fut écrite entre 1215 et 1229. Une glose de l'*Anticlaudianus*, parfois attribuée à Guillaume d'Auxerre, cite également plusieurs de ces livres. Selon R.A. Gauthier, les doutes sur la paternité de Guillaume sont infondés; il place la composition de cette œuvre entre 1225-1231: R.A. GAUTHIER, *Notes sur les débuts (1225-1240) du premier «Averroïsme»*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* (dorénavant *RSPT*) 66 (1982), pp. 340-344.
22. Sa *Summa de bono*, qui utilise amplement les *libri naturales* d'Aristote, est datée des années 1225-1228 par son récent éditeur: voir *PHILIPPI CANCELLARII PARISIENSIS Summa de bono*, éd. N. WICKI, Bernae, Francke, 1985, t. I, p. 64* (Corpus philosophorum Medii Aevi. Opera philosophica Mediae Aetatis selecta, II). D'autres historiens, cependant, l'avaient auparavant placée entre environ 1230 et 1236. Il importe ici de noter qu'en 1233 Grégoire IX loue la science de Philippe en termes flatteurs: «[...] ille preco Domini, qui valenter argentea tuba clamat ad populos, qui sedens in cathedra seniorum, cum linguam habeat eruditam, de sapientia inter perfectos disputat, audientes doctos efficiens doctiores [...]» (*CUP*, t. I, n° 97, p. 150).
23. Si les œuvres de Guillaume d'Auvergne après 1231 utilisent souvent les *libri naturales*, ses écrits antérieurs démontrent aussi une solide connaissance de la tradition péripatéticienne: voir, par exemple, J. KRAMP, *Des Wilhelm von Auvergne «Magisterium divinale»*, dans *Gregorianum* 2 (1921), pp. 49-50; *WILLIAM OF AUVERGNE, The Trinity, or the First Principle*, éd. R.J. TESKE et Fr.C. WADE, Milwaukee, The Marquette University Press, 1989.
24. Voir les mots adressés par Grégoire IX à Guillaume en 1229: «[...] nos ipsi qui auditu aurium potius quam experientia excitati te notis pretulimus et expertis [...]». Plus bas dans la même lettre, Grégoire le décrit comme un «vir sacris litteris eruditus» (*CUP*, t. I, n° 69, pp. 125-126). Il n'est pas douteux que Grégoire avait entendu parler de Guillaume, non seulement à cause de son renom de maître en théologie,

intéressant de noter que le pape ordonne et consacre lui-même Guillaume; nous pouvons peut-être interpréter ce fait comme une sorte d'*imprimatur* pontifical délivré à sa méthode théologique[25]. Et Grégoire IX ne dédaigne d'ailleurs pas lui-même l'usage des «fictions des philosophes». Environ un an avant de s'adresser aux théologiens de Paris, il écrit à Frédéric II pour le presser de partir en croisade et, dans cette lettre, il développe un concept philosophique remontant au commentaire du *De anima* d'Aristote par Avicenne[26]. Beryl Smalley voit, dans la lettre de Grégoire IX, l'indication de sa «sympathie pour les tenants de la nouvelle philosophie arabe». Cette lettre semble montrer de plus qu'il est en théologie un modéré qui n'est pas opposé à une utilisation prudente de la philosophie[27].

Nous pouvons à présent examiner les agissements de Grégoire IX en 1231 à la lumière de ce qui précède. En même temps qu'il renouvelle par ses décrets l'interdiction de faire cours sur les *libri naturales*, il en sape la rigueur. Cette politique signifie clairement que la situation a beaucoup changé depuis 1210-1215. L'interdiction n'est que provisoire, dépendante de l'examen des livres par la commission de trois membres. Dans un document du 23 avril, Grégoire remarque que les *libri naturales* «contiennent des matières utiles [aussi bien] qu'inutiles». Il continue:

> «De peur que l'utile ne soit vicié par l'inutile, nous ordonnons à votre discrétion [...] que, examinant ces livres avec finesse et soin, comme il convient, il en soit retranché entièrement ce que vous y trouverez erroné ou susceptible de scandaliser ou d'offenser les lecteurs, de sorte que, une fois retiré ce qui est suspect, le reste puisse être étudié sans retard et sans offense»[28].

mais encore parce que son prédéceseur, Honorius III, avait confié plusieurs missions à Guillaume: voir N. VALOIS, *Guillaume d'Auvergne évêque de Paris (1228-1249): sa vie et ses ouvrages*, Paris, Picard, 1880, pp. 333-335.

25. Lorsqu'il nomme Guillaume évêque en 1228, Grégoire le loue en tant que «virum eminentis scientie [...] in eo conveniant quae in pastore tantae ecclesiae requiruntur» (B. HAURÉAU, *Quelques lettres de Grégoire IX, extraites des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale et autres bibliothèques*, Paris, Imprimerie Impériale, 1865, t. XXII, 2, p. 208). L'année suivante, il déclare qu'en faisant de Guillaume l'évêque de Paris il a trouvé «virum secundum cor nostrum» (*CUP*, t. I, n° 69, p. 125).
26. B. SMALLEY, *Gregory IX and the Two Faces of the Soul*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies* 2 (1950), pp. 179-182. Smalley pense que Grégoire l'a probablement emprunté directement à Avicenne. Voir aussi J. ROHMER, *Sur la doctrine franciscaine des deux faces de l'âme*, dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* (désormais *AHDLMA*) 2 (1927), pp. 73-77.
27. SMALLEY, *Gregory IX*, p. 76.
28. «Ceterum cum sicut intelleximus libri naturalium, qui Parisius in Concilio provinciali fuere prohibiti, quedam utilia et inutilia continere dicantur, ne utile per inutile vitietur, discretioni vestre, de qua plenam in Domino fiduciam obtinemus, per apos-

Plusieurs déclarations de Grégoire IX méritent d'être soulignées: les livres contiennent des matières *utiles*; ils devraient être étudiés *sans retard*; les décisions d'expurgation sont laissées exclusivement à la *discrétion* de la commission. Ce que Grégoire IX ne dit pas dans ses décrets est aussi important. Il ne condamne pas complètement les *libri naturales*; il est plutôt préoccupé par l'apparence d'erreur – une distinction significative[29]. Lorsqu'il se réfère à l'interdiction antérieure, Grégoire IX se borne à dire que les livres ont été prohibés «pour une certaine raison»[30]. Et aucune mention n'est faite de l'excommunication pour qui transgresserait l'interdiction à l'avenir, bien que Grégoire IX sût certainement que tel était jusque-là le châtiment de la désobéissance[31].

Grégoire IX, par le décret du 23 avril, procède à la désignation de la commission chargée de l'examen. Le premier membre, Guillaume d'Auxerre, est un théologien grandement respecté, qui, comme nous l'avons dit, a utilisé quelques-uns des *libri naturales* d'Aristote pour ses propres travaux. Des historiens l'ont tenu pour le président de la commission et même pour le principal conseiller de Grégoire pour cette question universitaire; étant donné sa réputation distinguée et son long séjour à la curie à la demande du pape lui-même, ces suppositions sont très vraisemblables[32]. Le second, Simon d'Authie, peut être identifié avec un poète et expert juridique homonyme[33]. Le troisième, Étienne de Provins, est presque à coup sûr celui auquel Michel Scot a dédié l'une de ses traductions

tolica scripta sub obtestatione divini judicii firmiter precipiendo mandamus, quatinus libros ipsos examinantes sicut convenit subtiliter et prudenter, que ibi erronea seu scandali vel offendiculi legentibus inveneritis illativa, penitus resecetis ut que sunt suspecta remotis incunctanter ac inoffense in reliquis studeatur» (*CUP*, t. I, n° 87, pp. 143-144).

29. «[...] et libris illis naturalibus, qui in Concilio provinciali ex certa causa prohibiti fuere, Parisius non utantur, quousque examinati fuerint et ab omni errorum suspitione purgati» (*CUP*, t. I, n° 79, p. 138).
30. Voir la note précédente.
31. Cf. MASNOVO, *Guglielmo d'Auvergne*, p. 216; et voir, *infra*, n. 36.
32. Pour la demande du pape, voir *CUP*, t. I, n° 75, pp. 133-134.
33. P. Glorieux le fait figurer comme théologien, mais n'en donne pas de preuve: P. GLORIEUX, *Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII^e siècle*, t. I, Paris, Vrin, 1933, n° 138. Dans un cartulaire de 1232, il est mentionné comme un «vir peritissimus in jure et in aliis facultatibus»; il est possible qu'il soit également l'auteur de plusieurs poèmes: voir Fr. GENNRICH, *Simon d'Authie: ein pikardischer Sänger*, dans *Zeitschrift für romanischen Philologie* 67 (1951), pp. 49-104; aussi *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, ouvrage préparé par R. BOSSUAT, L. PICHARD et G. RAYNAUD DE LAGE, édition entièrement revue et mise à jour sous la direction de G. HASENOHR et M. ZINK, Paris, Fayard, 1992 (première édition 1964), p. 1392.

philosophiques dans les années 1220[34]. Par conséquent, au moins deux des trois commissaires ne peuvent être tenus pour hostiles à Aristote.

Deux autres décrets promulgués par Grégoire IX à peu près au même moment suggèrent également une intention de surmonter l'interdiction. Le 20 avril, Grégoire ordonne à l'abbé de Saint-Victor et au prieur des Dominicains d'absoudre formellement ceux qui à Paris ont transgressé l'interdiction avant la grève[35]. Grégoire semble avoir jugé qu'il ne valait pas la peine de poursuivre cette question disciplinaire. De fait, il indique qu'il ne prend pas cette infraction trop au sérieux. Plus significatif, le 10 mai il exempte pour sept ans tous les membres de l'Université de toute excommunication prononcée sans l'accord préalable de la papauté, privilège qu'il veille à renouveler en 1237[36]. Dans la pratique, les professeurs de la Faculté des arts peuvent désormais faire cours sur la philosophie naturelle d'Aristote, les étudiants peuvent assister à ces cours: les autorités ecclésiastiques locales n'y peuvent rien, sauf passer par une procédure administrative pour obtenir l'approbation du pape lui-même. Grégoire, délibérément, a rendu le mécanisme d'application de l'interdiction virtuellement inopérant à l'avenir.

Mais quel est le véritable résultat de l'intervention de Grégoire IX en 1231? Quelques historiens ont soutenu que la commission nommée par Grégoire s'est réunie au moins une fois et a expurgé au moins un livre. Selon quelques spécialistes du *Secretum secretorum*, la version dite «vulgate» de ce texte résulte d'une révision officielle entreprise par la commission. Quel que soit le poids des arguments plaidant en faveur d'une révision précoce du texte latin, il suffit de dire qu'aucune preuve ne permet d'associer le *Secretum* à la commission de 1231. En fait, Roger Bacon blâme explicitement les scribes pour les corruptions d'un texte qu'il estime si fort; de plus, il déclare posséder des exemplaires «complets» du *Secretum* lorsqu'il est à Paris dans les années 1240[37]. Récemment, on a

34. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, p. 100. P. Glorieux fait également figurer Étienne comme un théologien, sans en offrir davantage de preuve: P. GLORIEUX, *Répertoire*, n° 136.
35. *CUP*, t. I, n° 86, p. 143.
36. *CUP*, t. I, n° 95, p. 147; n° 113, p. 160. Tout en s'appuyant sur un précédent (voir *CUP* n° 7, p. 66; n° 30, pp. 87-88; n° 31, pp. 88-90; n° 45, p. 102-104), le décret de Grégoire IX renforce notablement la prétention pontificale au contrôle. Pour Denifle, ce privilège est «le premier de son espèce» (*CUP*, t. I, p. 147). Des décrets pontificaux antérieurs avaient exempté l'Université d'une excommunication générale: voir RASHDALL, *The Universities of Europe*, t. I (Salerno-Bologna-Paris), pp. 310-311.
37. ROGER BACON, *Secretum secretorum cum glossis et notulis. Tractatus breuis et utilis ad declarandum quedam obscure dicta [...]*, éd. R. STEELE, Oxonii, E typographeo Clarendoniano, 1920, p. 39, l. 31-35 (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, V): «Et multa exemplaria non habent illam doctrinam quia stulti non voluerunt scribere, set abraserunt a libris suis, sicut exemplaria quatuor que nunc inveni Oxonie

affirmé que la commission a censuré le *Liber XXIV philosophorum*[38]. Ici encore les preuves font défaut. En outre, il est difficile de comprendre pourquoi la commission aurait traité en priorité un texte dont l'attribution à Aristote est au mieux douteuse: il était certainement plus urgent de s'occuper des *libri naturales* authentiques[39]. Enfin, une spécialiste de la version latine de la *Metaphysica* a proposé de mettre en relation la révision de la *Metaphysica vetustissima* et le travail de la commission[40]. De l'aveu même de ce chercheur, les arguments en faveur de ce lien sont «faibles»: une coïncidence chronologique (la révision est probablement faite peu avant le *terminus ante quem* de 1236) et le fait que la révision semble éliminer de la *Metaphysica* des passages «susceptibles de donner lieu à soupçon d'erreur contre le dogme chrétien». D'un autre côté, il existe un argument puissant contre cette proposition. Le caractère systématique de la révision – changements du vocabulaire et de l'ordre des mots tout au long du texte – va semble-t-il bien plus loin que ce que Grégoire IX a prescrit: on ne voit pas pourquoi la commission aurait senti la nécessité d'un travail aussi approfondi. De surcroît, la possible utilisation d'un texte grec pour la révision rend également l'hypothèse improbable, puisque, pour autant que nous le sachions, aucun des membres de la commission ne savait le grec.

L'opinion qui prévaut sur le sort de la commission est celle de Martin Grabmann et de Fernand Van Steenberghen[41]. À leur suite, la majorité des chercheurs conviennent que la commission de Grégoire IX n'a rien fait; elle se serait dissoute presque immédiatement. Ses membres auraient

non habuerunt illa, nec similiter multa alia, set Parisius habui exemplaria perfecta». Ce problème est traité en détail dans S.J. WILLIAMS, *The Scholarly Career of the Pseudo-Aristotelian Secretum secretorum in the Thirteenth and Early Fourteenth Century*, Ph.D. diss., Northwestern University, 1991, chap. 4.

38. Fr. Hudry (*Le «Livre des XXIV philosophes»*. Traduit du latin, édité et annoté par Fr. HUDRY [Postface de M. RICHIR], Grenoble, Millon, 1989, p. 73) dit expressément que la commission a produit une version censurée de ce texte: «cette bulle de Grégoire IX [i.e., celle de 23 avril 1231, qui établit la commission de trois membres] nous explique enfin pourquoi nous avons trouvé deux versions du *Livre des XXIV Philosophes* [...]. Nous en voyons maintenant la raison: le *Livre des XXIV Philosophes*, condensé théologique établi à partir du *De Philosophia* d'Aristote, a été fortement censuré, expurgé [...]». Cependant, à la page 74, on apprend que «la révision demandée par le pape n'eut pas lieu avant longtemps» et, à la page 80, que «cette révision n'a pas lieu». Je ne peux expliquer cette apparente contradiction.

39. Selon M.Th. D'ALVERNY, *Un témoin muet des luttes doctrinales du XIII^e siècle*, dans *AHDLMA* 17 (1949), p. 230, le *Liber XXIV philosophorum* était généralement attribué à Hermès Trismégiste.

40. G. DIEM, *Les traductions gréco-latines de la Métaphysique au Moyen Âge: Le problème de la Metaphysica vetus*, dans *Archiv für Geschichte der Philosophie* 49 (1967), pp. 50-51.

41. GRABMANN, *I Divieti*, pp. 106-109; VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, pp. 100-101.

eu tôt fait de s'apercevoir que la tâche d'expurger les passages suspects d'une œuvre aussi densément écrite que celle d'Aristote n'avait aucune chance d'aboutir; l'arrivée à Paris du *corpus* des commentaires d'Averroès, à peu près au même moment, augmentait considérablement la tâche de la commission et aurait placé ses objectifs hors de portée (les Grands Commentaires en effet offraient de nouvelles éditions des textes d'Aristote traduits de l'arabe); finalement, la mort de Guillaume d'Auxerre en novembre de la même année privait la commission de son président, de sorte que les deux autres membres auraient abandonné purement et simplement, sans avoir accompli leur mandat. Parce qu'on ne sait rien de la commission après sa constitution et qu'il n'existe pas de trace certaine d'une édition expurgée d'Aristote, les historiens supposent que la commission s'est simplement dissoute, sans avoir rien fait, laissant donc les interdictions antérieures techniquement en place. L'échec de la commission et le maintien de l'interdiction renouvelée sont attestés en 1245 lorsque Innocent IV étend à l'Université de Toulouse toutes les dispositions de la bulle *Parens scientiarum*, y compris la défense de lire les *libri naturales* d'Aristote jusqu'à leur nécessaire expurgation. De plus, les œuvres écrites dans les années 1230 qui nous sont parvenues semblent respecter cette interdiction. L'activité intellectuelle à ce moment paraît se consacrer presque exclusivement à la logique. Un guide destiné à la préparation des examens, rédigé par un professeur de la Faculté des arts probablement entre 1231 et 1240 environ, confirme cette impression: n'accordant aux *libri naturales* que peu d'attention (5 colonnes de texte sur 99), le guide s'étend au contraire très largement sur des questions de logique et de grammaire (84 colonnes, soit plus des 5/6 de l'ensemble). En fait, disent de nombreux historiens, l'interdiction est respectée à Paris jusqu'au début ou au milieu des années 1240. La mort de Grégoire IX, en 1241, et la longue vacance du trône pontifical qui s'ensuit sont peut-être sur ce point déterminantes. Plus tard, la prohibition est peu à peu adoucie et les livres interdits sont discrètement intégrés au *curriculum*.

Cette interprétation des faits, cependant, ne laisse pas de poser des problèmes. Pour commencer, s'il n'existe aucune trace d'activité de la commission, il n'y a non plus aucune mention univoque de l'application de l'interdiction après 1231. Quant à l'extension par Innocent IV des statuts parisiens à Toulouse en 1245, elle se fait probablement sans aucune conscience de l'interdiction[42]. Nous pouvons aussi disposer tout de suite

42. C'est l'avis de VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, pp. 132-134: cf. *infra*, pp. 162-163. Cependant, il a précédemment soutenu la position que nous avons vue plus haut: voir F. VAN STEENBERGHEN, *Aristotle in the West. The Origins of Latin Aristotelianism*, Translated by L. JOHNSTON, Louvain, Nauwelaerts, 1970, pp. 109-110, et, curieusement, *La philosophie*, p. 101.

de «l'effet Averroès»: René Antoine Gauthier a montré de façon convaincante que les commentaires d'Averroès ne sont pas apparus soudainement à Paris en 1231, mais qu'à cette date ils y sont déjà disponibles au moins depuis plusieurs années[43]. De plus, bien assez de textes aristotéliciens circulent, y compris les commentaires d'Avicenne, pour que la commission se trouve débordée par sa tâche. D'ailleurs, les décrets de Grégoire IX ne prescrivent pas particulièrement l'examen des commentaires, de sorte que, d'un point de vue technique, la commission n'a pas à se préoccuper d'Averroès.

D'autres obstacles subsistent. Il reste à expliquer le subit désintérêt de Grégoire IX pour la conclusion d'une affaire à laquelle il a consacré beaucoup de temps et d'efforts. Pourquoi n'a-t-il pas nommé un nouveau membre pour remplacer Guillaume d'Auxerre dans la commission? Pourquoi a-t-il laissé la commission dépérir puis disparaître? Il semble difficile de concilier une telle inaction avec le fait que non seulement Grégoire IX s'est donné beaucoup de mal pour l'Université pendant deux ans pleins, mais a également continué de s'en occuper jusqu'à la fin de son pontificat[44]. En outre, nous devons prendre en considération le sentiment d'urgence qu'il exprime au sujet des *libri naturales*: le temps s'écoule souvent lentement pour l'administration, et pourtant dix jours seulement séparent l'ordre de faire examiner les œuvres d'Aristote et l'institution de la commission, accompagnée du vœu que son travail soit rapidement mené à bien[45]. Grégoire IX, selon toute apparence, voulait régler ce point le plus vite possible; pourquoi alors aurait-il toléré le moindre retard?

Cette inaction serait aussi un acte de mauvaise foi de la part de Grégoire IX. Il a lui-même convoqué les représentants de l'Université en 1230 pour aider à terminer la grève[46], et il est presque certain que la levée de l'interdiction figure parmi les questions supplémentaires qu'ils soulèvent. En affirmant que Grégoire IX a abandonné sa commission et l'intention de permettre le retour des *libri naturales* dans les cours, les historiens supposent du même coup qu'il a négocié hypocritement avec la Faculté des arts ou bien qu'il est revenu sur sa parole; certes, les deux suppositions sont possibles, mais aucune n'est très vraisemblable, étant donné les excellents procédés dont le pape use par ailleurs envers l'Université.

43. GAUTHIER, *Notes sur les débuts*, pp. 321-374.
44. Il est intéressant de remarquer que Grégoire IX a aussi continué son soutien à Étienne de Provins: voir HAURÉAU, *Quelques lettres*, p. 225; Ch.H. HASKINS, *Two Roman Formularies in Philadelphia*, dans *Miscellanea Francesco Ehrle. Scritti di storia e paleografia*, Roma, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1924, t. IV, p. 282 (Studi e Testi, XL).
45. «[...] ut que sunt suspecta remotis *incunctanter* ac inoffense in reliquis studeatur» (*CUP*, t. I, n° 87, p. 144; nous soulignons).
46. *CUP*, t. I, n° 75, pp. 133-134.

En ce qui concerne la tâche assignée par Grégoire IX à la commission, les historiens ont raison de souligner l'impossibilité de produire un Aristote «sans erreur». Néanmoins, cette opinion commune implique que ce problème n'avait pas été prévu par les promoteurs du projet[47]. Ceci contredit le fait que la plupart des hommes directement impliqués dans les négociations à la cour pontificale avaient quelque connaissance des *libri naturales*: Guillaume d'Auxerre[48], Alexandre de Halès[49], Jean le Page[50] et, peut-être, Philippe le Chancelier[51] et Étienne de Provins[52].

Le dernier obstacle concerne notre connaissance des activités intellectuelles à la Faculté des arts de Paris dans les années 1230. En premier lieu, nous avons très peu d'information pour les quarante premières années du XIII[e] siècle. Par exemple, il ne subsiste que quelques commentaires de l'*Ethica*, bien que ce texte fît officiellement – quoique optionnellement – partie du *curriculum* depuis 1215. Par conséquent, les arguments

47. Mandonnet suggère que les artiens impliqués dans les négociations à la cour pontificale ont en fait sans doute aperçu les difficultés du projet; néanmoins, ils ont convaincu Grégoire IX de l'accepter, parce qu'ils pensaient pouvoir arriver indirectement à leurs fins (MANDONNET, *Siger de Brabant*, p. 22). Comme ceci aurait nécessairement supposé la complicité de Guillaume d'Auxerre, l'interprétation des événements proposée par Mandonnet semble impossible à imaginer. Mais selon Evans, Grégoire lui-même savait que le projet était voué à l'échec: «the ideas the [*libri naturales*] contained were already being disseminated and were infiltrating the very fabric of theological discourse. Gregory will have known that his attempt to have them purged must be unsuccessful, because the objectionable matter could not now be finally got rid of» (EVANS, *Philosophy and Theology*, p. 21).
48. *CUP*, t. I, n° 74, p. 132; n° 75, pp. 133-134; n° 90, pp. 145-146. Plusieurs décrets de Grégoire en 1231 concernant l'Université de Paris portent le nom de Guillaume au verso du document officiel: voir H. DENIFLE, *Zum päpstlichen Urkunden- und Regestenwesen des 13. und 14. Jahrhunderts*, dans *ALKM* 3 (1887), pp. 629-630; *CUP*, t. I, n° 79, p. 139; n° 92, p. 146; n° 93, p. 147; n° 94, p. 147.
49. Quelques-uns des actes touchant à l'Université promulgués par Grégoire IX en 1231 portent au dos les mots «magistri Alexandri», en référence à l'un des procureurs de l'Université: voir DENIFLE, *Zum päpstlichen Urkunden*, p. 630; *CUP*, t. I, n° 81, p. 140; n° 82, p. 141; n° 88, p. 144. Il est pratiquement certain qu'il s'agit du célèbre maître de théologie Alexandre de Halès: voir *Magistri ALEXANDRI DE HALES Glossa in quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi*, Quaracchi (Florentiae), Collegium S. Bonaventurae, 1951, t. I (In librum primum), «Vita Alexandri: fontes et testimonia», pp. 8*-11*, 64*, 66*-67* (Bibliotheca Franciscana Scholastica Medii Aevi, XII).
50. *CUP*, t. I, n° 90, p. 145.
51. Le 10 mai de l'année précédente, Grégoire IX avait mandé à Philippe d'être présent à la cour pontificale avant le 15 août suivant (*CUP*, t. I, n° 75, p. 134).
52. Voir *infra*, p. 156. Guillaume d'Auvergne fut convoqué à la curie (*CUP*, t. I, n° 75, p. 134), mais apparemment ne s'y rendit pas (VALOIS, *Guillaume d'Auvergne*, p. 59); cependant, l'hypothèse de M. de Wulf selon laquelle Guillaume «ne fut pas étranger au revirement qui se produisit dans la politique du pape à l'égard d'Aristote» reste vraisemblable (M. DE WULF, *Histoire de la philosophie médiévale*, t. II, p. 75). Le théologien Geoffroy de Poitiers prit aussi part aux négociations à la cour pontificale: *CUP*, t. I, n° 90, pp. 145-146.

ex silentio sont dans ce cas particulièrement dangereux. En second lieu, même s'il était vrai qu'aucun commentaire des *libri naturales* n'ait été écrit à Paris dans les années 1230 ou qu'on n'ait jamais posé de questions à leur sujet aux examens, cela n'entraîne pas logiquement qu'il n'y ait pas eu de cours. Enfin, la rareté des commentaires sur les *libri naturales* n'est-elle pas exactement ce à quoi nous devrions nous attendre pour cette époque ? À un moment où les cours sur ces œuvres commençent tout juste à prendre leur essor après avoir été négligés pendant plus de vingt ans, les professeurs compétents sur la philosophie naturelle d'Aristote, sans parler de ceux capables de réussir un commentaire suffisamment bon pour être conservé, doivent nécessairement être peu nombreux[53].

Est-il possible que la commission se soit réunie et ait pu achever entièrement la tâche qui lui était assignée ? Un seul historien, Barthélémy Hauréau, l'affirme[54]. Existe-t-il quelque preuve pour étayer son opinion ? Le 6 mai 1231, treize jours après la formation de la commission, Grégoire IX écrit au roi Louis IX pour l'informer que Guillaume d'Auxerre et Godefroy de Poitiers, occupés jusqu'à ce moment à régler la question universitaire, vont rentrer en France afin de reprendre leur enseignement[55]. Il n'est pas fait mention de la nécessité de poursuivre ce que Grégoire IX a appelé la *reformatio studii*[56]. La lettre implique que le travail de Guillaume est achevé et que la *reformatio* souhaitée par Grégoire IX a été menée à bien. Puisque l'examen des *libri naturales* en constituait une part importante, on pourrait en inférer que ce travail a lui aussi été mené à bien. Ce ne serait pas impossible : le mandat de la commission se bornant à débarrasser les *libri naturales* de tout « soupçon d'erreur »[57], il n'était donc théoriquement besoin que de se réunir une fois et de donner au *corpus* aristotélicien un certificat de bonnes mœurs[58]. Il reste cependant à

53. Pour ce dernier argument, cf. R. AVI-YONAH, *« Transgressing the Limits » : Theology and Arts at the University of Paris, 1210-1277*, s.d., p. 15 (article aimablement communiqué par l'auteur).
54. B. HAURÉAU, *Quelques lettres*, pp. 226-228 ; *Id.*, *Histoire de la philosophie scolastique*, t. II, pp. 115-118. La position prise par Avi-Yonah est plus prudente : « It is thus at least possible that the *libri naturales* began to be taught in the faculty of arts in the mid 1230s ». Il continue en note : « This may have been due to Gregory's commission actually finishing its work, though we have no evidence that it did ; or else the pope's attitude enabled the masters of arts to ignore the prohibitions » (AVI-YONAH, *« Transgressing the Limits »*, p. 16).
55. *CUP*, t. I, n° 90, pp. 145-146.
56. Pour l'expression « reformatio studii », voir *CUP*, t. I, n° 90, p. 145 ; cf. *CUP*, t. I, n° 75, p. 134.
57. Voir *supra*, n. 29. MASNOVO a le premier remarqué ce fait (*Guglielmo d'Auvergne*, p. 215).
58. À peu près au même moment, par exemple, Philippe le Chancelier et Alexandre de Halès trouvent des excuses à Aristote sur la question délicate de l'éternité du monde : voir *Medieval Latin Texts on the Eternity of the World*, éd. R.C. DALES et

savoir si les deux autres membres de la commission se trouvent à la cour pontificale en même temps que Guillaume d'Auxerre[59]. Simon d'Authie et Étienne de Provins ont pu faire partie de la délégation universitaire invitée par Grégoire IX l'année précédente ; ou bien ils ont pu se trouver à la curie pour d'autres raisons[60]. Malheureusement, nous n'avons aucune preuve ni dans un sens, ni dans l'autre[61]. Bien plus, il faudrait que la commission eût été chargée de travailler à la curie, alors que Paris semble un lieu de réunion tout aussi probable.

Néanmoins, il serait possible de résoudre autrement le problème, au moins en partie, si nous pouvions démontrer que les cours sur la philosophie naturelle d'Aristote à la Faculté des arts ont repris peu après la promulgation des décrets de Grégoire IX. Nous savons que les artiens ont été irrités par l'interdiction dans les années 1220 : quelques-uns y ont contrevenu ; l'un d'eux (probablement Jean de Garlande) est l'auteur de l'invitation lancée par la nouvelle Université de Toulouse en 1229 à venir profiter de cours sur toutes les œuvres d'Aristote sans les restrictions de Paris ; d'autres encore répondent à cet appel. La prohibition a dû sembler de plus en plus injustifiable – et non seulement aux yeux des artiens (en particulier ceux d'entre eux qui ont suivi ailleurs qu'à Paris des cours sur les *libri*

O. ARGERAMI, Leiden, Brill, 1991, p. 47 (Brill's Studies in Intellectual History, XXIII). Selon Roger Bacon, cette question était l'une de celles qui avaient valu des ennuis au *libri naturales* d'Aristote au début du siècle : voir *infra*, n. 69.

59. MANDONNET (*Siger de Brabant*, p. 21) a mentionné cette possibilité, mais sans aller plus loin. R. DE VAUX (*La première entrée d'Averroès chez les Latins*, dans *RSPT* 22 [1933], pp. 211-212) a envisagé la possibilité de la présence d'Étienne de Provins à la curie, mais il l'a rejetée sur la base de ce qui se révèle une compréhension erronée des faits. L'incident mettant en cause Guillaume d'Auxerre ainsi que les autres procureurs de l'Université s'est produit durant le pontificat d'Honorius III (1216-1227) et non pas en 1230-1231 comme le dit de Vaux : voir *Summa aurea*, éd. RIBAILLIER, *Introduction générale*, pp. 4-5.

60. Le fait qu'Étienne de Provins et Simon d'Authie ne sont pas mentionnés dans la lettre du 6 mai 1231 qui annonce le retour de Guillaume d'Auxerre et des autres ne constitue pas une objection valable, puisque Alexandre de Halès n'est pas nommé non plus, bien que nous sachions qu'il se trouvait à la cour pontificale à ce moment et que lui aussi rentrait sans doute en France. En fait, comme DE VAUX (*La première entrée*, p. 211) l'a remarqué, la lettre du pape nommant la commission chargée d'examiner les *libri naturales* implique la présence d'Étienne de Provins et de Simon d'Authie aux côtés de Guillaume d'Auxerre à la curie : elle est adressée à « magistris W. archidiacono Belvacensi, Symoni de Alteis Ambianensi et St. de Pruvino Remensi canonicis » (*CUP*, t. I, n° 87, p. 143).

61. Dans une lettre du 18 avril 1231, Grégoire mande aux « magistris Varnacio Tervisino Parisius commoranti et Symoni de Alteis Ambianensi canonicis » de faire une enquête au sujet de l'émeute et de l'action de police qui ont suscité la grande dispersion de l'Université. (*CUP*, t. I, n° 84, p. 142). L'adresse semble indiquer que seul Warnacius se trouvait alors à Paris. Simon était-il à la cour pontificale ? Cf. le début d'une autre lettre datée du même jour : « Gregorius [...] dilectis filiis magistris Jacobo archidiacono Morinensi et Warnacio canonico Tervisino Parisius commoranti [...] » (*CUP*, t. I, n° 83, p. 141).

naturales durant la dispersion). L'évêque de Paris lui-même, le propre chancelier de l'Université, plus quelques-uns des maîtres de théologie les plus influents utilisent déjà à cette époque les *libri naturales* d'Aristote pour leurs travaux. En 1210, les théologiens parisiens ont mené l'attaque contre les *libri naturales*; à présent, cependant, beaucoup d'entre eux ne voient plus guère de danger dans ces œuvres. De fait, quelques théologiens s'y sont si bien faits qu'il leur arrive de les mentionner incidemment dans leurs sermons universitaires[62] ! Étant donné la cote ascendante de la philosophie d'Aristote dans les années 1220[63], l'enseignement des *libri naturales* avant 1231 par quelques esprits hardis en dépit de l'interdiction[64] et le sensible «changement de climat» qui résulte des décrets de Grégoire IX de 1231[65], nous pouvons être sûrs que des cours sur les *libri naturales* se tenaient vers le milieu des années 1230, sinon plus tôt. Plusieurs autres indications concordent[66].

La plus connue est donnée par Roger Bacon. Dans le premier livre des *Communia naturalium*, Bacon remarque que «la philosophie naturelle [...] a été enseignée depuis à peine trente ans»[67]. Même si quelque incertitude subsiste quant à la datation exacte des différentes parties de cette œuvre composite, la date probable de 1260-1267 pour le livre I nous ramène dans les années 1230. Ceci est corroboré par deux autres déclarations de Bacon séparées d'un quart de siècle. Dans l'*Opus minus* (1267),

62. DAVY, *Les sermons universitaires*: Philippe le Chancelier (p. 168); Pierre de Bar-sur-Aube (p. 248); un dominicain anonyme (p. 346). Et Pierre est un conservateur! Cf. *Ibid.*, pp. 87, 253.
63. Par exemple, dans un sermon de 1231, Jean de Saint-Gilles se plaint des artiens qui viennent faire leur théologie sans être capables de se détacher d'Aristote: DAVY, *Les sermons universitaires*, p. 292.
64. Cf. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, p. 109: «La menace d'excommunication n'ayant pas été maintenue en 1231, il est probable que des transgressions se sont produites aussi après cette date».
65. J'emprunte cette image à MASNOVO, *Guglielmo d'Auvergne*, p. 214. De même, p. 217, Masnovo évoque «una nuova corrente d'aria» résultant des décrets.
66. Je n'y comprends pas les lignes bien connues de Jean de Garlande décrivant dans son *Ars lectoria* les conditions intellectuelles de l'époque à Paris – «Quicquid Aristotiles, quicquid Plato vel Galienus/ Ediderant, legitur [...]» – parce que l'incertitude subsiste quant à la date de composition. Placée par quelques historiens en 1234, il semble plus probable qu'elle doit être repoussée d'au moins douze ans: cf. *Morale scolarium of John of Garland (Iohannes de Garlandia), a Professor in the Universities of Paris and Toulouse in the Thirteenth Century.* Edited, with an Introduction on the Life and Works of the Author, together with Facsimiles of Four Folios of the Bruges Manuscript, by L.J. PAETOW, Berkeley, The University of California Press, 1927 (Memoirs of the University of California, IV, 2. History, 1, 2), pp. 123-124 («Works on grammar and rhetoric [...] Ars lectoria ecclesie»).
67. ROGER BACON, *Liber primus Communium naturalium [...]. Partes prima et secunda*, Pars I, dist. 1, cap. 3, éd. R. STEELE, Oxonii, E typographeo Clarendoniano, s.d., p. 12, l. 20-21 (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, II): «[...] quapropter naturalis philosophia Aristotelis, que vix a triginta annis lecta est [...]».

Bacon place la reprise des cours sur les *libri naturales* environ au moment où Alexandre de Halès entre dans l'ordre franciscain, événement qui eut probablement lieu en 1236:

> «[Alexandre de Halès] ne lut ou n'entendit jamais de philosophie naturelle ou de métaphysique, parce que les principaux ouvrages de ces sciences et leurs commentaires n'étaient pas encore traduits lorsqu'il était régent à la Faculté des arts. Et par la suite ils furent longtemps excommuniés et interdits à Paris, où [Alexandre] fit ses études. Il entra dans l'ordre [franciscain] très peu avant que ces livres ne soient lus attentivement. Ce moment a été marqué par son entrée dans les ordres et par la dispersion de l'Université; car jusque-là ces livres avaient été interdits, et le restèrent jusqu'au retour de l'Université, après lequel Alexandre entra en religion, déjà âgé et maître en théologie»[68].

Enfin, dans le *Compendium studii theologiae* écrit à la fin de sa vie (1292), Bacon dit que l'interdiction a duré jusqu'en 1237[69]. Si nous nous fions à sa parole, alors les cours sur les *libri naturales* ont repris en 1236-1237.

Étant donné que Bacon se trouve probablement à Paris au plus tard en 1240 environ, il est bien placé pour être au courant des faits, tout particulièrement parce qu'alors il fait lui-même cours sur les *libri naturales*. La sophistication relative de ses commentaires pourrait indiquer qu'il n'est pas le premier à le faire à Paris[70]; dans le cas contraire, il n'aurait sans doute pas manqué de s'en vanter, or il n'en dit rien[71]. Il est aussi possible

68. Fr. ROGERI BACON *Opera quaedam hactenus inedita, [...] II. Opus minus [...]*, éd. J.S. BREWER, London, Longman, 1859 (réimpression anastatique, Wiesbaden, Kraus Reprint, 1965), t. I, p. 326: «[Alexandre de Halès] non legit naturalia nec metaphysica nec audivit ea, quia non fuerunt libri principales harum scientiarum nec commentarii translati quando rexit in artibus. Et diu postea fuerunt excommunicati et suspensi Parisius, ubi ipse studuit. Unde citius ordinem intravit antequam fuerunt hi libri semel perlecti. Istud notum est per ejus ingressum in ordinem, et per dispersionem universitatis Parisiensis [parum]; nam usque ad eum fuerunt libri prohibiti, et usque quo rediit Universitas, post quem reditum ipse intravit religionem, jam senex et magister in theologia».
69. ROGER BACON, *Compendium of the Study of Theology*, éd. Th.S. MAHONEY, Leiden, Brill, 1988, p. 46, l. 4-9 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XX): «Tarde vero venit aliquid de philosophia Aristotelis in usum latinorum, quia naturalis philosophia eius et *Metaphysica* et commentaria Averrois et aliorum similiter his temporibus nostris translata sunt. Et Parisius excommunicabantur ante annum Domini 1237 propter aeternitatem mundi et temporis, et propter librum *De divinatione somniorum*, qui est tertius *De somno et vigilia*, et propter multa alia erronee translata».
70. Évaluation de GRABMANN, *I Divieti*, p. 132. Cependant, il est possible que Bacon ait importé des enseignements provenant d'Oxford, où l'étude des *libri naturales* était plus avancée.
71. Th. CROWLEY, *Roger Bacon: The Problem of the Soul in his Philosophical Commentaries*, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1950, pp. 76-77. Bacon pré-

que le compatriote de Bacon, Robert Kilwardby, soit engagé au même moment dans une entreprise similaire[72].

Nous pouvons aussi citer une observation faite par Bonaventure. Entre 1235 et 1241 environ, Bonaventure est un jeune étudiant à la Faculté des arts de Paris. C'est à ce moment, nous dit-il, que «j'entendis parler d'Aristote, qui postulait l'éternité du monde; et lorsque j'en connus les raisons et les arguments, mon âme en fut agitée [...]»[73]. Cette inquiétante rencontre avec Aristote advint peut-être lors d'une conversation entre amis. Mais l'usage du verbe *audire* invite à penser que Bonaventure aurait découvert cet aspect particulier de la philosophie d'Aristote à l'occasion d'un cours sur les *libri naturales*[74].

Les rares écrits de cette période qui nous sont parvenus donnent une impression de convergence, certes assez fragile. Un cours d'éthique dispensé par un professeur de la Faculté des arts probablement dans les années 1230 comporte des citations explicites des *libri naturales*[75]. De même, Jean le Page, dans un commentaire des *Praedicamenta* d'Aristote reflétant presque certainement son enseignement, cite quasi tous les *libri naturales*, avec des commentaires d'Averroès[76]. Et les cours de Robert Kilwardby sur la *Logica vetus*, plusieurs textes grammaticaux, ainsi que l'*Ethica vetus* et l'*Ethica nova* se réfèrent quelquefois aux *libri naturales*[77]. Ces citations, assurément, ne prouvent pas l'existence de cours sur

tend que sa carrière à la Faculté des arts fut plus longue que celle de tous ses contemporains: CROWLEY, *Roger Bacon*, pp. 23, 25.

72. On en sait encore moins sur le début de la carrière de Kilwardby que pour Bacon. Néanmoins, les chercheurs s'accordent sur le fait qu'il était maître régent à la Faculté des arts de Paris vers 1237-1245. Voir aussi, ci-dessous, n. 77.

73. «Audivi, cum fui scholaris, de Aristotele, quod posuit mundum aeternum; et cum audivi rationes et argumenta, quae fiebant ad hoc, incepit concuti cor meum et incepit cogitare, quomodo potest hoc esse?»: BONAVENTURE, *Collationes de decem praeceptis*, II, 28; *Doctoris Seraphici S. Bonaventurae Opera omnia*, t. V (Opuscula varia theologica [*Collationes de decem praeceptis*, pp. 505-532]), Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, Collegium S. Bonaventurae, 1891, p. 515.

74. C'est là l'interprétation de J.G. BOUGEROL, *Dossier pour l'étude des rapports entre saint Bonaventure et Aristote*, dans *AHDLMA* 40 (1973), p. 137.

75. O. LOTTIN, *Psychologie et morale aux XII^e et XIII^e siècles*, Louvain: Abbaye du Mont César/Gembloux: Duculot, 1960, t. VI, pp. 225-235; R.A. GAUTHIER, *Le cours sur l'«Ethica nova» d'un maître ès arts de Paris (1235-1240)*, dans *AHDLMA* 42 (1975), pp. 71-141. Le professeur fait mention de la *Physica*, de la *Metaphysica* et du *De anima*, ainsi que du commentaire d'Averroès sur ce dernier texte. D'autres citations sont implicites: la *Physica*, le *De anima* et le *De causis*.

76. E. FRANCESCHINI, *Giovanni Pago: le sue «Rationes super Predicamenta Aristotelis» e la loro posizione nel movimento aristotelico del secolo XIII*, dans *Sophia* 2 (1934), pp. 172-182, 329-350, 476-486. Jean le Page enseignait probablement à la Faculté des arts vers 1225-1235.

77. S.H. THOMSON, *Robert Kilwardby's Commentaries In Priscianum and In Barbarismum Donati*, dans *New Scholasticism* 12 (1938), pp. 52-65; *ROBERTUS KILWARDBY O.P., In Donati Artem maiorem III*, éd. L. SCHMÜCKER, Brixen, Weger, 1984; P.O.

les *libri naturales* à cette époque ; néanmoins, leur usage de plus en plus fréquent, ainsi que la discussion dans des écrits théologiques et, plus important, durant les cours de certaines questions qui y sont contenues, témoignent d'une familiarité avec la philosophie naturelle d'Aristote qui rendrait les cours sur les *libri naturales* souhaitables et, par conséquent, plus probables.

Pour ce qui est du «*Guide de l'étudiant*» dont nous avons parlé plus haut, il peut prouver exactement le contraire de ce qu'on en dit habituellement[78]. S'il est vrai que cet ouvrage ne traite des *libri naturales* que

LEWRY, *Robert Kilwardby on Meaning: a Parisian Course on the «Logica vetus»*, dans *Sprache und Erkenntnis im Mittelalter*, J.P. BECKMANN, L. HONNEFELDER, G. JÜSSEN, B. MÜNXELHAUS, G. SCHRIMPF, G. WIELAND unter Leitung von W. KLUXEN (éd.), Berlin, De Gruyter, 1981, pp. 376-384 (Miscellanea Mediaevalia, XIII, 1) ; *Id.*, *Robert Kilwardby's Commentary on the «Ethica nova» and «vetus»*, dans *L'homme et son univers au Moyen Âge*, Ch. WENIN (éd.), Louvain-la-Neuve, Institut Supérieur de Philosophie, 1986, t. II, pp. 799-807 (Philosophes médiévaux, XXVII) ; *Id.*, *Thirteenth-Century Teaching on Speech and Accentuation: Robert Kilwardby's Commentary on «De accentibus» of Pseudo-Priscian*, dans *Mediaeval Studies* 50 (1988), pp. 96-185. Au sujet du cours de Kilwardby sur la *logica nova*, Lewry note que «what is significant in Kilwardby's treatment is the confident assimilation of the non-logical writings of Aristotle, *Physica*, *Metaphysica* and *Ethica*» (LEWRY, *Kilwardby on meaning*, p. 377).

78. J'utilise la prépublication de Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I), et je renvoie, pour le texte du «*Guide*», à sa division en paragraphes, qui demeurera la même dans l'édition définitive à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*. Voir aussi : Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le «Guide de l'étudiant» (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, dans *Dialogue. Revue canadienne de philosophie* 29 (1990), pp. 335-355 ; *Id.*, *Logic in the Barcelona Compendium (With special reference to Aristotle's Topics and Sophistici Elenchi)*, dans *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Kl. JACOBI (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1993, pp. 81-98 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXVIII) ; *Id.*, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 137-199 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI). Pour l'interprétation traditionnelle de la signification du guide et sa datation, voir M. GRABMANN, *Eine für Examinazwecke abgefasste Quaestionensammlung der Pariser Artistenfakultät aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, dans son *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, 1936, t. II, pp. 183-199 ; *Id.*, *I Divieti*, pp. 112-127 ; VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, pp. 110-122. Cependant, des interprétations différentes ont été données. Après avoir forgé ma propre opinion sur la question, j'ai rencontré des vues convergentes chez trois auteurs : M.M. MCLAUGHLIN, *Intellectual Freedom and its Limitations in the University of Paris in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, New York, Arno Press, 1977, pp. 46-50 ;

sommairement, du moins il en traite. Il les mentionne en plus d'une vingtaine d'occasions *passim* et il est évident que l'auteur non seulement attend des étudiants une connaissance générale de ces livres, mais encore la capacité de les citer dans leurs réponses[79]. Est-il possible que cette familiarité soit censée venir exclusivement de lectures personnelles? Ceci s'accorderait difficilement avec le fait que les examens oraux ne portent vraisemblablement que sur des sujets traités en cours. Encore plus important, on trouve aussi des questions ou objections et réponses sur la *Metaphysica*, la *Physica*, le *De caelo et mundo* et le *De generatione et corruptione*: pourquoi devraient-elles figurer, si ces textes ne font pas partie du *curriculum*[80]? Le fait que les *libri naturales* ne se voient cependant accorder qu'une petite part du «*Guide*» est parfaitement compréhensible, étant donné qu'il s'agit d'un sujet neuf et que les étudiants ne peuvent en avoir qu'une connaissance superficielle; de plus, le *curriculum*, avec déjà derrière lui une tradition de plusieurs décennies, ne peut pas et ne veut pas changer du jour au lendemain. En comparaison, l'*Ethica vetus* et l'*Ethica nova* se voient traitées par le «*Guide*» presque aussi rapidement (5 colonnes de texte) que les *libri naturales*, bien qu'il fût certainement licite d'en parler en cours.

La présence de plus en plus visible des *libri naturales* à l'Université n'est pas sans susciter des résistances et, dans les années 1240, il arrive que les positions conservatrices qui ont prévalu plus tôt dans le siècle se fassent encore sentir. Dans un sermon adressé à ses collègues franciscains vers 1243, le maître régent Jean de La Rochelle se sent obligé de défendre la philosophie, en comparant ses docteurs à des forgerons qui aiguisent les esprits comme des épées et frappent de loin avec leurs raisonnements, comme avec des lances. C'est une ruse des démons, affirme Jean, que de détruire l'étude de la philosophie[81]. Cette tension au sein du camp théolo-

AVI-YONAH, «*Transgressing the Limits*», pp. 14-15; R.A. GAUTHIER (voir, *infra*, n. 80).

79. Les *libri naturales* mentionnés sont les suivants: *Metaphysica*, *Physica*, *De coelo et mundo*, *De generatione*, *Meteorologica*, *De plantis*, *De animalibus*, *De anima*, *Parva naturalia* et *De causis*.

80. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd LAFLEUR-CARRIER, §§12-13, 60-65. La présentation systématique que le «*Guide*» accorde au sujet de l'âme a fait dire à R.A. Gauthier qu'«il semble donc assuré que dès avant 1240 la *Vetus* du *De anima* est redevenue un des textes de base de l'enseignement de la Faculté des arts de Paris» (*Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia, iussu Leonis XIII P. M. edita, Sentencia libri De anima*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1984, t. XLV, 1, R.A. GAUTHIER, p. 236*).

81. «Unde, fratres karissimi, non est arguendum aliarum scientiarum studium, dummodo fiat bona intentione. Immo multum timendum est ne istud accidat, quod figuratur 1 Reg. XII *Porro faber ferrarius non erat in Israel. Cavabant enim philistei ne forte hebrei facerent gladium aut lanceam.* Fabri ferrarii sunt doctores philosophie, qui inflexibiles et indomabiles dubitationes extendunt et in modum gladiorum ingenia

gique est bien illustrée par un commentaire de la *Révélation* d'environ 1236 et sa révision de 1240-1244: bien que ces deux textes proviennent du couvent dominicain de Saint-Jacques, le premier voit la philosophie de façon très positive, tandis que le second la dénigre[82]. Une riposte d'Albert le Grand donne par sa violence une idée de la vigueur de l'opposition à la philosophie à ce moment: ceux qui, tant à l'intérieur de son ordre qu'à l'extérieur, en combattent l'usage, sont comme des animaux privés de raison qui injurient ce qu'ils ne comprennent pas[83]. Néanmoins, les traditionalistes se trouvent à cette époque nettement en minorité. Et ce qui se passe en Théologie diffère de ce qui se passe en Arts, où les étudiants, nous dit le poète Henri d'Andeli, «ne veulent rien lire d'autre que les livres de nature»[84].

Tandis que, dans les années 1240, quelques-uns à Paris s'en tiennent encore au temps de la prohibition des *libri naturales*, celle-ci semble être oubliée à la cour pontificale. En 1245, le pape Innocent IV, essayant de secourir le *studium* de Toulouse en difficulté, lui accorde «la même liberté [...] dont jouissent les *scholares* parisiens»[85]. Onze jours plus tard, il poursuit son action en concédant à l'Université de Toulouse «les statuts qui ont été garantis par Grégoire aux maîtres et écoliers de Paris», après quoi il applique à Toulouse la bulle *Parens scientiarum* dans son intégralité, incluant donc la disposition sur l'expurgation des *libri naturales* d'Aristote[86]. Il est clair qu'Innocent entend comme une mesure positive cette application de la «magna carta»[87] du *studium* parisien à l'Université de Toulouse: loin de lui l'intention de restreindre ses libertés. Si l'on en

acuunt et quasi lanceis splendentibus, rationibus de longe feriunt. Cautela ergo demonum est dissipare studium philosophie, quia nollent quod christiani haberent acutum ingenium» (B. AB AMSTERDAM, *Tres sermones inediti Joannis de Rupella in honorem Sancti Antonii Patavini*, dans *Collectanea franciscana* 28 [1958], pp. 50-51).

82. Voir R.E. LERNER, *Poverty, Preaching, and Eschatology in the Revelation Commentaries of «Hugh of St Cher»*, dans *The Bible in the Medieval World. Essays in Memory of Beryl Smalley*, K. WALSH et D. WOOD (éd.), Oxford, Blackwell, 1985, pp. 157-189.

83. «Quamvis quidam, qui nesciunt, omnibus modis velint impugnare usum philosophiae, et maxime in praedicatoribus, ubi nullus eis resistit, tamquam bruta animalia blasphemantes in his quae ignorant»: ALBERT LE GRAND, *Super Dionysii Epistulas*, 7; *Alberti Magni Opera omnia*, t. XXXVII, 2 [pp. 477-554], *Super Dionysii Mysticam theologiam et Epistulas*, éd. P. SIMON, Monasterii Westfalorum, Aschendorff, 1978, p. 504, l. 28-32. Cette attaque est lancée à Cologne vers 1251. Il est néanmoins certain qu'Albert vise des individus qu'il a rencontrés lors de son séjour à Paris vers 1242-1248.

84. «Et li arcien n'ont mès cure lire fors livres de nature» (HENRI D'ANDELI, *La bataille des VII ars*, vv. 91-92, éd. PAETOW, p. 44). Voir aussi, ci-dessus, n. 66.

85. *CUP*, t. I, n° 147, 184.

86. *CUP*, t. I n° 149, pp. 185-186.

87. J'emprunte cette expression à DENIFLE, *Die Entstehung*, p. 72.

croit Fernand Van Steenberghen, la chancellerie d'Innocent IV ne fait qu'exécuter mécaniquement l'ordre pontifical d'étendre à Toulouse les statuts de Paris[88]. Si Innocent a effectivement lu le document, il n'a sans doute pas remarqué, ou a jugé sans importance, la clause décisive concernant les *libri naturales*. Il est impossible qu'on ait voulu établir à Toulouse une interdiction sur les *libri naturales* à un moment où l'on fait à Paris ouvertement cours sur eux, sans intervention des autorités.

Si l'on examine les décrets de Grégoire IX de 1231 concernant l'Université de Paris, il est évident qu'ils ont abouti à la réintroduction des *libri naturales* d'Aristote dans le *cursus*. Que cela se soit produit officiellement ou tacitement, que ce soit parce que la commission instituée par Grégoire a accompli son mandat ou parce que la barrière mise à l'usage en cours des livres condamnés a été si considérablement affaiblie qu'elle ne pouvait plus résister, l'intention et les résultats qui en découlèrent sont incontestables: dans les années qui suivent ces décrets de Grégoire IX, le *corpus* de la philosophie naturelle d'Aristote est étudié activement à Paris, avec l'approbation de la papauté. Innocent III, par l'entremise de son légat Robert de Courçon, a donné à la logique et à l'éthique d'Aristote la bénédiction pontificale; en 1231, Grégoire IX l'étend aux *libri naturales*. Les progrès importants faits en science et en philosophie au cours des décennies suivantes du XIII[e] siècle doivent par conséquent beaucoup à ce pape qui a dit de lui-même que «la sagesse fait nos grandes délices»[89].

88. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie*, pp. 132-134. De même en 1263, lorsqu'en janvier Urbain IV promulgue un ensemble de décrets au profit du *studium* parisien (*CUP*, t. I, n[os] 379-386, pp. 424-429). Dans l'un de ces décrets, il confirme les statuts de l'Université accordés par Grégoire IX et, ce faisant, répète la bulle *Parens scientiarum* (*CUP*, t. I, n° 384, pp. 427-428). Il est clair que, à cette date tardive, l'objectif initial de la clause sur les *libri naturales* a été oublié.

89. «Universis magistris et scolaribus Parisiensibus. Non decet nos vobis apostolicum negare favorem, quem vobis vestris videmini meritis comparare, dum dantes operam sapientie, que plurimum nos delectat [...]» (*CUP*, t. I, n° 95, p. 147).

PHILOSOPHIE MORALE

L'émergence de l'éthique philosophique au XIII^e siècle, avec une attention spéciale pour le « *Guide de l'étudiant parisien* »*

Georg Wieland

À la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle, l'éthique est loin de jouer le rôle qu'on accorde à la logique, notamment, et qu'on accordera plus tard également à la philosophie de la nature ainsi qu'à la métaphysique. Dans le décret de 1215, l'éthique figure parmi les disciplines dont l'enseignement n'a lieu que les jours de fête et qui ne font donc pas partie des cours réguliers[1]. Cet état de chose avait bien sûr déjà évolué en 1255 : le statut de la Faculté des arts nomme dès lors l'éthique parmi les disciplines régulières et lui accorde six semaines de cours, autant qu'aux « trois petits livres » que sont le *De sex principiis*, le *Barbarismus* de Donat et le *De accentu* de Priscien[2]. Il n'en demeure pas moins cependant que, vers 1250 encore, l'éthique compte parmi les disciplines qu'on a plutôt tendance à négliger. Les statuts de la Nation anglaise de 1252 ne la mentionnent pas. Il est vrai qu'un texte anonyme de la même époque, intitulé *De communibus artium liberalium*, fait état de la traduction complète de l'*Éthique à Nicomaque* en dix livres, en précisant toutefois que seulement « tres sunt de forma »[3].

* La traduction française de cette contribution a été revue sur l'original allemand par Joanne Carrier et Claude Lafleur.

1. *Chartularium Universitatis Parisiensis* (= *CUP*), éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889, t. I, n° 20, p. 78.
2. *CUP*, t. I, n° 246, p. 278. À propos de la situation de l'éthique philosophique à la Faculté des arts de Paris, voir G. WIELAND, *Ethica — Scientia practica. Die Anfänge der philosophischen Ethik im 13. Jahrhundert*, Münster, Aschendorff, 1981, pp. 40-44 (BGPTM, Neue Folge, XXI).
3. Cf. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1988, p. 149 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII), de même que, pour l'édition du texte, Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le « De communibus artium*

Ce sont surtout les recherches de René-Antoine Gauthier qui nous ont instruits – et cela magistralement – sur le processus de traduction du texte aristotélicien[4]. Je peux donc me limiter à une brève esquisse des résultats. La traduction la plus ancienne de l'*Éthique à Nicomaque* contenant les livres II et III date de vers la fin du XII^e^ siècle ; le traducteur en est inconnu. Cette partie du texte sera aussitôt appelée « *Ethica vetus* ». La traduction du premier livre – nommée « *Ethica nova* » – paraît environ vingt ans après – au plus tard vers 1220. Je laisse de côté la question de savoir si, comme le présument Minio-Paluello et Gauthier, il existait déjà une traduction complète de toute l'*Éthique à Nicomaque*. Si une telle traduction a vraiment existé, elle n'a en tout cas pas eu d'influence. En 1246-1247, paraît la traduction complète de l'*Éthique à Nicomaque* exécutée par Robert Grosseteste : elle deviendra subséquemment le point de départ de tous les commentaires médiévaux de l'*Éthique*, dont le premier est celui d'Albert le Grand, rédigé à Cologne, qui traite de l'ensemble des dix livres.

Malgré le faible poids de l'éthique dans le cadre institutionnel de la Faculté des arts, les six commentaires qui s'appuient sur l'*Ethica nova* ou *vetus*[5] font partie de ce contexte intellectuel, bien qu'on ne puisse les associer avec certitude à la Faculté des arts de Paris. Il y a d'abord le commentaire anonyme de l'*Ethica vetus* contenu dans le ms. 232 (fol. 90r-123r) de la Bibliothèque municipale d'Avranches ; puis un autre commentaire également anonyme de l'*Ethica nova* et de l'*Ethica vetus* conservé dans deux *codices* parisiens (*Ethica nova* : ms. Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 3804^A^, fol. 140ra-143va ; *Ethica vetus* : mss Paris, BnF, lat. 3804^A^ [fol. 152ra-159vb, 241ra-247vb] et 3572, fol. 226ra-235ra) – ce texte présuppose la *Summa de bono* de Philippe le Chancelier. Nous connaissons de plus le fragment d'un commentaire de l'*Ethica vetus* qui traite du commencement du deuxième livre de l'*Éthique à Nicomaque* jusqu'au troisième chapitre (ms. Paris, BnF, lat. 3572, fol. 186ra-187ra) ; un autre fragment d'un commentaire de l'*Ethica nova* (les chapitres 3-11) se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Naples (ms. Napoli, Biblioteca Nazionale VIII G 8, fol. 4ra-9vb). Le commentaire de l'*Ethica nova* et *vetus*, datant de peu après 1240, qu'on attribuait à tort à Jean Peckham est bien connu (témoins complets : Firenze, Biblioteca Nazionale, Conventi soppressi G4 853, fol. 1ra-77va et Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 2ra-52rb ; témoins partiels :

liberalium » *(vers 1250 ?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), p. 202, § 284, l. 1278.

4. Cf. WIELAND, *Ethica — Scientia practica*, pp. 34-40.
5. Cf. WIELAND, *Ethica — Scientia practica*, pp. 44-51.

Praha, Univ. III F10, fol. 12ra-23va et Avranches, Bibl. munic. 232, fol. 123r-125v). Le dernier de ces commentaires (témoin complet: Cambridge, Peterhouse 206, fol. 285ra-307vb; témoin partiel: Praha, Univ. III F10, fol. 1ra-11vb) – il fait état déjà de l'«*editio longior*» d'Hermann l'Allemand – est attribué à Robert Kilwardby, qui, comme on le sait, a été maître ès arts à Paris jusqu'en 1245[6]. En plus, nous connaissons des gloses et des prologues de ces textes se référant à des commentaires perdus ou encore inconnus de la première moitié du XIII^e siècle.

Du point de vue de l'histoire de la philosophie, l'éthique d'Aristote a posé bien des problèmes à nos commentateurs, difficultés que je classerai en trois groupes: 1° la conception pratique du bien selon Aristote; 2° son idée de la béatitude; 3° la façon dont il traite les vertus intellectuelles.

En ce qui concerne le premier point, je me bornerai à de brèves indications. Le discours sur le bien, empreint de théologie, se fait, à cette époque, sans égard pour la différence entre éthique et métaphysique qui était constitutive pour Aristote. Comme exemple, on se référera à la *Summa Duacensis*[7] ou à la *Summa de bono* de Philippe le Chancelier[8]. En partant du concept du bien, ces *Summae* traitent de tout l'univers théologique – Dieu, l'homme, le monde, la justification et la grâce – et l'interprètent, en associant en cours de route, sans aucune réflexion méthodique, théorie et pratique dans des ontologies du bien.

Il est notoire que Philippe commence sa *Summa* par une réflexion sur les concepts les plus généraux (*communissima*), dépassant toutes les déterminations catégorielles – *ens, unum, uerum, bonum* – et leurs rapports réciproques[9]. Ce faisant, il poursuit deux buts: il veut d'abord, malgré la convertibilité des *transcendentia*, montrer la priorité du *bonum* par rapport à l'*ens*: «bonum habundat ratione super ens»[10] (ainsi que par rapport aux autres *communissima*); deuxièmement, il veut manifester que le «bonum directe et secundum prius» est énoncé de Dieu[11], en tant que bien suprême et premier. L'auteur a ainsi fixé le point de départ de ses réflexions dans le domaine théologique: il peut maintenant réaliser son

6. Cf. P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Commentary on the «Ethica nova» and «vetus»*, dans *L'homme et son univers au Moyen Âge. Actes du septième Congrès international de philosophie médiévale*, Ch. WENIN (éd.), Louvain-la-Neuve, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, 1986, t. II, pp. 799-807 (Philosophes médiévaux, XXVII).
7. *La «Summa Duacensis» (Douai, 434)*, éd. P. GLORIEUX, Paris, Vrin, 1955 (Textes philosophiques du Moyen Âge, II).
8. *PHILIPPI CANCELLARII PARISIENSIS Summa de bono*, éd. N. WICKI, Bernae, Francke, 1985, t. I-II (Corpus philosophorum Medii Aevi. Opera philosophica Mediae Aetatis selecta, II).
9. PHILIPPE LE CHANCELIER, *Summa de bono*, éd. WICKI, t. I, p. 4 *sqq.*
10. PHILIPPE LE CHANCELIER, *Summa de bono*, éd. WICKI, t. I, p. 8.
11. PHILIPPE LE CHANCELIER, *Summa de bono*, éd. WICKI, t. I, p. 23.

projet, à savoir examiner systématiquement les différentes sortes de bien découlant du Premier ou créées par lui: le *bonum nature*, le *bonum in genere* et le *bonum gratie*[12], qui contiennent à son avis avant tout les trois vertus théologales et les quatre vertus cardinales. Cette vue d'ensemble, portant la marque de l'esprit néoplatonicien ou dionysien, ne témoigne pas d'un intérêt particulier pour la catégorie de la pratique. Les reflets de ces perspectives théologiques se perçoivent dans la littérature philosophique de l'époque. J'en donne quelques exemples. La première question du commentaire de l'*Éthique* du Pseudo-Peckham traite «de comparatione ueri ad bonum et horum ad ens et unum»[13], une discussion dont le contenu et la méthode se réfèrent à la *Summa de bono*, parue une bonne dizaine d'années auparavant. Néanmoins le commentaire n'obéit aux données théologiques ni en ce qui concerne son plan, ni en ce qui concerne ses formulations conceptuelles. Il reprend en effet le concept du *bonum nature*, qui comprend, à son avis, la béatitude et la vertu. Mais il souligne expressément que le philosophe moraliste considère ces objets comme provenant de l'habitude (*ex assuetudine*)[14]. Le «*Guide de l'étudiant*» commence son exposé sur la philosophie morale avec un classement qui laisse transparaître le respect des données théologiques[15]. L'auteur reprend d'abord l'idée aristotélicienne que cette science vise à nous rendre bons («ut boni fiamus»). Par là, il a trouvé le mot clé. En effet, la philosophie morale se structure d'après les différentes manières de réaliser le Bien. Il y a d'abord la vie en Dieu. C'est le sujet de la théologie, «que tradita <est> solum a Spiritu Sancto»[16]. Cette «science» se réalise dans la contemplation. Ce court extrait forme un amalgame d'éléments traditionnels, concernant l'essence même de la théologie, et de concepts dotés d'une nouvelle signification, comme la contemplation au sens aristotélicien ou encore la vertu intellectuelle. *Philosophica disciplina*, un texte

12. PHILIPPE LE CHANCELIER, *Summa de bono*, éd. WICKI, t. I, p. 31 *sqq.*
13. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 2ra.
14. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 2vb: «Moralis philosophia considerat bonum quod est natura bonum, ut felicitatem et uirtutem, sed non ut sunt bonum natura, sed ex assuetudine; aliter enim non diceretur moralis».
15. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §§73-76. J'utilise la prépublication de Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I), et je renvoie, pour le texte du «*Guide*», à sa division en paragraphes, qui demeurera la même dans l'édition définitive à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*.
16. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §73.

anonyme de la Faculté des arts de Paris, montre à quel point cette époque a mal maîtrisé la distinction entre, d'une part, théologie et philosophie, et, d'autre part, métaphysique et éthique. L'auteur reprend la classification aristotélicienne de la philosophie théorique en naturelle, mathématique et théologique. Contrairement à sa source, il range la métaphysique aussi bien que l'éthique dans la théologie philosophique ou naturelle. Ce « mode divin » de la philosophie se divise en une partie éthique, qui traite des vertus et de la béatitude temporelle, et une partie théologique, dont le sujet est la béatitude éternelle (« beatitudo siue felicitas patrie »)[17].

En ce qui concerne les trois autres manières de réaliser le bien, l'auteur du « *Guide de l'étudiant* » suit le schème de classification habituel à l'époque. La politique est traitée « in legibus et decretis » – attribution commune en ces décennies. Elle s'explique par l'ignorance de la *Politique* d'Aristote, sans doute aussi par la connaissance des lois civiles et surtout ecclésiastiques, et peut-être également par un renvoi aux *Lois* de Platon, provenant des sources arabes. Pour l'économique, on cite le *De officiis* de Cicéron et, pour l'éthique proprement dite, les livres de l'*Éthique à Nicomaque* déjà connus à l'époque[18]. Après avoir fait cette classification, l'auteur anonyme pose la question de savoir si le sujet de l'éthique est la vertu ou la béatitude[19]. Il renvoie à certains de ses contemporains qui plaident pour la vertu. C'est, par exemple, la position du « *Commentaire d'Avranches* »[20]. Mais notre auteur penche plutôt pour l'autre interprétation, selon laquelle la béatitude est le vrai sujet de l'éthique. On trouve aussi une thèse semblable dans le commentaire du Pseudo-Peckham[21].

Avec ces remarques, je touche au deuxième groupe de problèmes: ceux relatifs à la conception de la béatitude. Il est clair que le concept aristotélicien du bonheur pose bien des difficultés pour une pensée qui est marquée par le christianisme. Aristote ne connaît pas d'au-delà ni

17. *ANONYMI MAGISTRI ARTIVM PARISIENSIS Philosophica disciplina*, éd. Cl. LAFLEUR, dans *Id.*, *Quatre introductions à la philosophie*, p. 261, l. 86 - p. 262, l. 92: « [...] modi essentiales philosophie sunt tres: naturalis, mathematicus, et diuinus. [...] Diuinus duplex est, sicut innuit Aristotiles in principio *Methafisice*: alius enim considerat de Deo et de substantiis diuinis, sicut methafisica; alius est de eis que ordinant hominem et coniungunt bonitati diuine fruende, – ordinant autem sicut uirtutes et felicitas temporalis que habetur in hac uita; coniungunt sicut beatitudo siue felicitas patrie [...] ».
18. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 74 (économique), § 75 (politique), § 76 (éthique).
19. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 77.
20. ANONYME, *In Ethicam veterem*, ms. Avranches, Bibl. munic. 232, fol. 90r: « Est enim de uirtute prout est illud quo habetur felicitas ».
21. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 2ra: « Moralis philosophus primo notificat (-cet *cod.*) felicitatem secundum se, postea docet ex quibus et qualibus felicitas in nobis, quantum est ex parte hominis, determinatur ».

d'immortalité individuelle. La perfection humaine se réalise dans les conditions de la vie d'ici-bas; elle repose sur le travail de l'homme et ne doit rien aux causes extra-humaines. Les attributs de «divine» et «bienheureuse» prêtés à la béatitude ne doivent pas être faussement interprétés dans un sens théologique. En se servant de ces prédicats, Aristote parle – conforme à l'usage de l'Antiquité – de la réalisation des plus hautes possibilités humaines. L'*Éthique à Nicomaque* contredit alors la conception chrétienne traditionnelle sur des points essentiels. Une conception pour laquelle Dieu est le seul créateur de la vraie perfection, qui ne peut pas être atteinte dans la vie terrestre. Les difficultés inhérentes à ce complexe doctinal se retrouvent aussi bien dans les premiers commentaires de l'*Éthique* que dans le «*Guide de l'étudiant*». Le «*Commentaire d'Avranches*», qui est probablement le plus ancien, ne traite que de l'*Ethica vetus*, mais ce qui est dit de la béatitude est assez clair: elle consiste en la connaissance du bien suprême («in cognitione summi boni»), non seulement dans la connaissance théorique, mais aussi dans la contemplation, qui est liée à l'amour[22]. Cela se réalise non pas grâce au travail humain, mais à un don divin. Le «*Commentaire de Paris*» prépare une distinction, qui aura de l'importance pour la discussion ultérieure au sein de la Faculté des arts au sujet de la béatitude. Il y a d'abord le concept théologique: la béatitude est l'état continuel de contemplation et d'amour du Premier. Si on prend cette définition au sérieux, il ne peut y avoir de béatitude dans les conditions d'ici-bas; elle doit rester réservée à l'«anima separata»[23]. Toujours est-il qu'on accorde aux philosophes aussi une compétence, bien qu'elle soit limitée. Ils appellent béatitude la vie contemplative; cette vie reste en effet incomplète parce que le savoir et la vertu – donc ce qui est dans le pouvoir de l'homme – n'atteignent que de l'imparfait[24]. La notion de la «béatitude créée» apparaît entre parenthèses dans ce commentaire[25], comme une tentative tâtonnante en vue de légitimer une forme de perfection propre à l'homme, c'est-à-dire, dans les termes de l'histoire de la philosophie, comme une tentative en vue de faire place à la thèse d'Aristote.

22. ANONYME, *In Ethicam veterem*, ms. Avranches, Bibl. munic. 232, fol. 91v: «[...] cum homo cognoscat summum bonum, non potest retrahi quin diligat; et ita cognitionem summi boni, sicut oportet, sequitur dilectio».
23. ANONYME, *In Ethicam novam*, éd. R.A. GAUTHIER, *Le cours sur l'Ethica nova d'un maître ès arts à Paris (1235-1240)*, dans *AHDLMA* 42 (1975), p. 116: «[...] de illa uita que est cum anima separata potest predicari felicitas. [...] Et ista respontio est penes theologos».
24. ANONYME, *In Ethicam novam*, éd. GAUTHIER, p. 116: «Est autem alia respontio secundum philosophos [...] uita in quam ponendo felicitatem non errabant philosophi predicatur de uita contemplatiua».
25. ANONYME, *In Ethicam novam*, éd. GAUTHIER, p. 119: «felicitas creata».

Le «*Commentaire de Naples*» offre une définition de la béatitude entièrement philosophique, pourtant peu aristotélicienne: «La béatitude n'est rien d'autre que la plus haute perfection», et celle-ci consiste dans «la jouissance de l'union de la puissance et de l'acte»[26]. Dès que l'âme s'est libérée de son corps et de ses accidents, elle peut s'unir avec l'intelligence agente «et elle y trouvera la beauté spirituelle (*pulchritudo intelligibilis*) et la jouissance éternelle (*delectatio perennis*)»[27]. La béatitude se définit donc entièrement par des catégories philosophiques. Durant sa vie temporelle, l'homme ne peut cependant pas atteindre la «libération de toute puissance». Ainsi le commentateur passe à côté de l'intention d'Aristote. Il semble qu'il s'appuie dans son interprétation de la béatitude avant tout sur Avicenne.

Le commentaire du Pseudo-Peckham poursuit la tendance à la différentiation introduite par le «*Commentaire de Paris*». Au sujet de la béatitude, par exemple, il fait une distinction entre la substantialité de la béatitude et sa définition par les actes[28]: en tant que substance, elle est l'objet d'une éthique spéculative et, en tant qu'acte, elle est le but d'une éthique pratique. On se demande ce que pourrait vouloir dire «une éthique spéculative»[29] et, pour trouver réponse à cette question, il faut, à titre exemplaire, chercher dans la direction indiquée par le «*Guide de l'étudiant*», *Philosophica disciplina* ou le «*Commentaire de Paris*»: il s'y trouve une sorte de «théologie éthique» pour laquelle Dieu est la quintessence de la béatitude. Toujours est-il que, selon le Pseudo-Peckham, l'éthique au sens propre a un rapport avec la béatitude en tant qu'acte; même si elle n'est qu'une dimension créée ou causée, on peut néanmoins l'appeler une vraie béatitude[30]. La considération de l'élément humain se manifeste aussi dans

26. ANONYME, *In Ethicam novam*, ms. Napoli, Biblioteca Nazionale VIII G 8, fol.6va: «Felicitas nihil aliud est quam ultima perfectio; perfectio autem non est nisi in delectatione coniunctionis potentie cum suo actu».
27. ANONYME, *In Ethicam novam*, ms. Napoli, Biblioteca Nazionale VIII G 8, fol.6va: «Felicitas nihil aliud est nisi continuatio hominis cum illis intellectibus, que necessario erit, si possibilis est liberatio intellectus homini ab omni potentia». — Les formules «pulchritudo intelligibilis» et «delectatio perennis» viennent d'Avicenne: cf. AVICENNE, *Liber de anima*, V, 6; *Liber de anima seu Sextus de naturalibus, IV-V*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction sur la doctrine psychologique d'Avicenne par G. VERBEKE, Louvain: Éditions orientalistes/Leiden: Brill, 1968, p. 150, l. 73 (Avicenna Latinus, I, 2).
28. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol.2vb: «[...] felicitas [...] quo ad suam substantiam [...] quo ad suum actum uel ad suam unionem (ad nos *exp. cod.*)».
29. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol.2vb: «de morali scientia ut est speculans».
30. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 14vb: «[...] set [proprietates] que hic ponuntur sunt beatitudinis uel felicitatis uere»; cf WIELAND, *Ethica — Scientia practica*, p. 166.

l'estime du commentateur pour les activités des laïques : à cause de sa vie plus difficile, un laïque a plus de mérites qu'un religieux[31]. L'opinion du commentateur, selon laquelle pour les philosophes l'âme seule est sujet de la béatitude, prouve que la notion aristotélicienne de la béatitude est peu comprise dans ce commentaire. Le « *Commentaire de Paris* » avait déjà qualifié cette position de typiquement théologique[32]. Le Pseudo-Peckham plaide pour l'attribution de la béatitude à l'union (*coniunctum*) du corps et de l'âme[33]. Ce faisant, il veut tenir compte non du concept humain et terrestre présenté par Aristote, mais de l'idée chrétienne de la résurrection corporelle de l'homme.

Parmi les premiers commentaires, c'est celui de Robert Kilwardby qui témoigne du plus haut degré de sensibilité et d'entendement à l'égard de la doctrine d'Aristote[34]. Ainsi il est clair pour le commentateur que la *doctrina ciuilis* ne peut trancher la question de savoir si seule l'âme, ou également le corps, connaîtra la béatitude après la mort[35]. De même, il n'y a pas de doute pour lui que, dans la conception d'Aristote, la béatitude est un « bonum operabile »[36]. On pourrait alors voir en Kilwardby – d'une manière générale – un interprète fidèle à la position aristotélicienne. Cette manière de voir se justifie surtout en comparaison avec les autres commentaires de la première époque. On voit toutefois à quel point l'auteur est influencé, malgré tout, par les prémisses théologiques de son temps lorsqu'il fait remarquer que le bonheur est une chose hautement divine « et provenant de Dieu »[37].

31. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 16rb : « [...] si idem operatur quis in seculo et in religione, si tamen ex eadem caritate uel affectione operentur, propter difficultatem maiorem que concomitatur operationem secularis, et magis meretur ».
32. Cf. *supra*, n. 23.
33. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 15vb : « Beatitudo proprie loquendo coniuncti est, et non est anime per se neque corporis per se, sed coniuncti ».
34. Cf. A.J. CELANO, *Robert Kilwardby and the Limits of Natural Science*, dans *Philosophy and the God of Abraham. Essays in Memory of James A. Weisheipl*, R.J. LONG (éd.), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies 1991, pp. 31-40 (Papers in Mediaeval Studies, XII). Également : A.J. CELANO, *The « finis hominis » in the thirteenth century commentaries on Aristotle's Nikomachean Ethics*, dans *AHDLMA* 53 (1986), pp. 23-53.
35. ROBERT KILWARDBY, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 293va : « Vtrum enim post mortem felicitetur anima uel totus homo, forte non pertinet ad ipsam [= doctrinam ciuilem], nec hoc determinat Aristotiles ».
36. ROBERT KILWARDBY, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 289va : « Et notandum quod dicit illud bonum est bonum operabile, tamquam uelit quod homo posset consequi illud per suas operationes ».
37. ROBERT KILWARDBY, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 291vb : « [...] etsi felicitas non sit a deo penitus inmissa, sed propter quan-

Une partie des questions concernant la béatitude dont traitent les premiers commentaires trouve un écho dans le «*Guide de l'étudiant*». Dès la première question concernant l'*Ethica nova* revient une idée, qui joue un rôle dans le commentaire du Pseudo-Peckham par exemple, à savoir, si, de façon tout à fait générale, il peut exister une science de la béatitude, étant donné qu'elle est un bien spirituel, dont il n'y a pas de connaissance sûre. L'auteur répond à cela en faisant une distinction: soit on regarde ce bien, qu'est la béatitude, dans sa relation avec son origine – ce qui voudrait dire qu'il n'existe pas de science pour nous (à l'exception peut-être de l'astronomie) –, soit on y voit le but de nos actions. Étant donné qu'on connaît ses qualités, il peut y avoir sous cet aspect une science de la béatitude[38]. — Cette mention de l'astronomie est remarquable, car, pour le «*Guide*», cette discipline est la science des événements terrestres sous l'aspect des mouvements des corps célestes.

Surgit alors la question de savoir si la béatitude – considérée comme but – peut vraiment être l'objet d'une science. Le savoir n'est-il pas le but de toute argumentation sans pourtant être son objet? Sous l'influence de cette réflexion, l'auteur croit nécessaire de discerner deux sortes de but: l'un sera indépendant, l'autre dépendra de ses propres conditions. Il est clair pour le lecteur moderne qu'Aristote voit dans le bonheur un but qui dépend des actions – au sens moderne, un but inclusif. Il n'en est pas de même pour notre texte du Moyen Âge. Pour lui, la béatitude est un *bonum in se* avec ses définitions inhérentes. Et, pour ces raisons, il peut faire l'objet d'une science. L'auteur cite les définitions essentielles de ce bien: la plus haute perfection et l'autarcie (*sufficiens propter se*)[39]. Le thème des définitions propres à la béatitude joue également un rôle dans le commentaire du Pseudo-Peckham. Le commentateur, tout en se distanciant explicitement de Boèce, en voit trois: la perfection, l'autarcie et sa qualité de but en soi[40] – tandis que la *Consolatio* comporte cinq caractéristiques: *sufficientia, potentia, reuerentia, claritas, uoluptas*. Pour ce qui est de cette question, le «*Guide*» est, quant au fond, d'accord avec le Pseudo-Peckham.

dam uirtutem sit aut disciplinam aut assuetudinem, adhuc uidetur esse ualde diuinum et <a> deo procedens».

38. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §84: «[...] alio modo potest considerari felicitas ratione finis, et ita possunt cognosci eius proprietates per quas mouet ad operandum, et sic facit scientiam apud nos».
39. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §§87-91; §91: «Probatur enim bonum quod est perfectissimum sufficiens propter se ad completissimum statum».
40. Cf. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 14vb.

En ayant à l'esprit les thèmes des premiers commentaires de l'*Éthique*, deux autres questions du «*Guide*» me semblent d'importance. L'une concerne le concept de la *felicitas creata*, que nous connaissons déjà par le «*Commentaire de Paris*» et qui se trouve aussi dans la littérature théologique du temps. Le maître parisien demande si l'*Éthique* traite de la *felicitas causata*. Or, la difficulté réside dans la désignation du bonheur comme perfection suprême, une caractéristique qui ne revient de droit qu'au Premier, c'est-à-dire au non-causé. Toutefois, notre artien répond par l'affirmative à cette question, en faisant remarquer qu'il s'agit en l'occurrence du plus parfait des biens humains et qu'Aristote l'entendait ici – c'est-à-dire dans l'*Ethica nova* – de la même façon[41]. Une autre main a noté en marge de ce passage: «dubito hic caue» – voilà sûrement une critique de la conception anthropocentrique du maître. — L'autre question est, me semble-t-il, la plus intéressante en fonction des premiers commentaires de l'*Éthique*: quel est le vrai sujet de la béatitude, le corps (c'est-à-dire l'homme entier) ou bien seulement l'âme? Le «*Guide*» prend ici clairement position: pour les théologiens croyant à la résurrection des morts, l'homme entier est sujet de la perfection. Puisque l'union du corps et de l'âme après la mort est un miracle, cette idée reste exclue pour les philosophes; pour eux, le seul sujet de la béatitude est l'âme[42]. Telle est justement la position du Pseudo-Peckham, tandis que le «*Commentaire de Paris*» voit une conception théologique dans celle qu'on appelle ici philosophique. Le point de départ indiscuté pour ces trois auteurs ainsi que pour celui du «*Commentaire de Naples*» est qu'il ne peut y avoir de béatitude avant la mort, car la vie terrestre est «temporelle et inconstante»[43]. Ce n'est que le commentaire de Robert Kilwardby qui y voit clair sur ce point: La béatitude après la mort – qu'elle revienne à l'homme entier ou uniquement à son âme – ne fait pas, selon la conception aristotélicienne, partie des objets de la philosophie. Le bonheur dont parle

41. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §92: «[...] felicitas dicitur esse bonum perfectissimum inter bona participabilia uel humana. Et sic intelligit hic Aristotiles».
42. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §94: «Ad hoc dicimus quod secundum theologos hoc habet ueritatem, quia ponunt animam reiungi corpori post mortem. Sed hoc est plus per miraculum quam per naturam. Simpliciter enim hoc est innaturale, et ideo non ponitur a philosophis. Et propter hoc, cum felicitas sit post mortem, sicut probat hic auctor, et non ponunt philosophi animam post mortem coniungi corpori, ideo proprie felicitas per naturam debetur solum anime et non corpori».
43. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §95: «[...] duplex est uita: una scilicet in qua uiuit anima cum corpore, et hec est temporalis et inconstans, et ideo in tali non est felicitas [...]».

Aristote est l'objet de la «doctrina ciuilis» qui, elle, n'a pas compétence pour juger d'un autre bonheur[44].

Les observations sur la notion du bonheur que je viens de présenter montrent le rapport étroit entre le «*Guide de l'étudiant*» et les questions discutées à l'intérieur des commentaires de l'*Éthique* de la première moitié du XIII^e siècle. Je veux souligner ce rapport par l'exemple des vertus intellectuelles. C'est un thème qui crée des difficultés spéciales aux interprètes d'Aristote de cette époque, parce que la fin de l'*Ethica nova* et le début de l'*Ethica vetus* parlent de telles vertus, mais sans les expliquer plus en détail. Le sixième livre de l'*Éthique à Nicomaque* – et la doctrine aristotélicienne des vertus intellectuelles qu'il contient – reste inconnu jusqu'à sa traduction par Robert Grosseteste. Les classements des vertus jusque-là habituels – surtout le système des vertus cardinales et celui de Macrobe avec sa division en vertus politiques, purificatrices, contemplatives et exemplaires – sont incompatibles avec la répartition aristotélicienne.

Le «*Commentaire d'Avranches*» évoque déjà les thèmes qui joueront un rôle par la suite. J'en cite deux: d'abord la définition de la vertu intellectuelle comme état d'union avec l'essence première; ce rapport commence – comme le dit le commentaire – avec la contemplation et se perfectionne dans l'affection («in affectu»)[45]. Le deuxième thème concerne la prudence au sens aristotélicien: l'auteur y fait une distinction entre la *fronesis* comme vertu intellectuelle et la *prudentia* comme vertu morale, qui a trait à la régulation du rapport de l'âme et du corps[46]. Étant donné que le «*Guide de l'étudiant*» ne parle pas de la prudence, je renonce ici à traiter le deuxième thème.

Le «*Commentaire de Paris*» reprend la définition habituelle de la vertu intellectuelle comme contemplation et amour du Premier; il discute l'affirmation faite par Aristote au début de son deuxième livre selon laquelle la vertu intellectuelle est engendrée par enseignement (*doctrina*) et qu'elle a, pour cette raison, besoin d'expérience et de temps. Notre commentateur explique dans ce contexte la différence entre la contemplation purement théorique, qu'on trouve dans la logique et la philosophie

44. ROBERT KILWARDBY, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 293va: «Vnde forte non intendit [*sc.* Aristotiles] de illa felicitate nisi que dicitur uita secundum iussus doctrine ciuilis, nec debuit forte doctrina ciuilis de alia felicitate perscrutari. Vtrum enim post mortem felicitetur anima uel totus homo, forte non pertinet ad ipsam, nec hoc determinat Aristotiles».

45. ANONYME, *In Ethicam veterem*, ms. Avranches, Bibl. munic. 232, fol. 91r: «Virtus intellectualis inchoatur a contemplatione et perficitur in affectu».

46. Cf. WIELAND, *Ethica — Scientia practica*, pp. 244-248; R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis», vertu mystique suprême*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 19 (1963), pp. 129-170.

de la nature, et la contemplation dans les vertus intellectuelles, qui est liée à l'affection[47]. — Notons, entre parenthèses, que, pour le «*Commentaire d'Avranches*», le caractère habituel de la vertu intellectuelle est déjà établi par un acte unique[48]. — En ce qui concerne le rapport des classifications aristotélicienne et macrobienne des vertus, le «*Commentaire de Paris*» s'exprime de la façon suivante: Aristote ne traite que de deux des vertus de Macrobe: la *uirtus politica*, qu'on peut identifier à la vertu morale, et la *uirtus purgatoria*, qui, elle, peut être identifiée à la vertu intellectuelle; les deux autres vertus macrobiennes sont en dehors des possibilités humaines et ne sont donc pas examinées par Aristote[49].

Le commentaire du Pseudo-Peckham accorde six questions à la division aristotélicienne des vertus et nous informe suffisamment sur sa propre conception de la vertu intellectuelle. Elle consiste – correspondant à la tradition – dans la contemplation et l'amour du bien suprême[50]. Une remarque sur les sujets sociaux des vertus – les laïques réalisent la vertu morale, les religieux réalisent la vertu intellectuelle[51] – nous renseigne sur l'interprétation chrétienne de ce genre de vertu. Le commentaire nous livre une définition détaillée des trois vertus qu'Aristote nomme à la fin du premier livre de l'*Éthique à Nicomaque*: la sagesse, l'intelligence, la prudence. Il s'ensuit que la sagesse est la connaissance du bien suprême à partir des choses inférieures, sensuelles; l'intelligence prend son point de départ dans les choses intelligibles; la prudence, enfin, commence avec les créatures spirituelles dans lesquelles l'image du créateur apparaît de la façon la plus pure, c'est-à-dire les intelligences suprêmes. Ainsi la prudence – ici *fronesis* – occupe le rang le plus haut parmi les vertus intellectuelles. Elle se distingue de la *prudentia*, qui, étant une vertu cardinale, fait partie des vertus morales[52]. En ce qui concerne la question de la classification aristotélicienne des vertus et son rapport avec la classification

47. ANONYME, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Paris, BnF, lat. 3804^{A}, fol. 153vb: «Virtus intellectualis attenditur in comparatione ad superiora, quia [hec] uirtus est in contemplatione primi et in dilectione eiusdem».
48. ANONYME, *In Ethicam veterem*, ms. Avranches, Bibl. munic. 232, fol. 92r: «Vno actu existente potest inesse uirtus intellectualis».
49. ANONYME, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Paris, BnF, lat. 3804^{A}, fol. 154ra: «In ista scientia intendit Aristotiles solum de uirtute humana et non de aliis uirtutibus que non sunt humane. Et ideo cum omnes ille uirtutes quas nominat Macrobius non sint humane, ideo non omnes tangit hic».
50. Cf. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 30ra.
51. PSEUDO-PECKHAM, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Oxford, Bodleian Library, lat. misc. c. 71, fol. 30va: «Ex recta conuersatione inter conciues non acquiritur nisi uirtus consuetudinalis, intellectualis autem magis acquiritur in separatione a ciuitatibus sicut patet in claustralibus».
52. Cf. WIELAND, *Ethica — Scientia practica*, p. 259 *sqq*.

de Macrobe, le Pseudo-Peckham adopte la même position que le «*Commentaire de Paris*».

Tandis que les commentaires présentés jusqu'ici voient dans les vertus intellectuelles des attitudes fondamentales qui renferment pareillement la connaissance et l'amour, Robert Kilwardby souligne le caractère exclusivement théorique de ces vertus: il les appelle vertus intellectuelles «parce qu'elles perfectionnent l'âme par la contemplation (*speculando*) et par l'entendement (*intelligendo*)»[53]. Pour lui, ces attitudes fondamentales sont plutôt des sciences que des vertus. De là surgit naturellement la question de savoir pourquoi l'éthique traite de telles attitudes fondamentales, puisqu'elle a pour sujet le *bonum operabile*. Or, pour Kilwardby, ce n'était apparemment pas une question à poser; pour lui, il importe plus de critiquer les conceptions de ses prédécesseurs, inspirés par le christianisme, pour qui l'affection était une partie essentielle des vertus intellectuelles.

La discussion des vertus intellectuelles trouve un écho dans le «*Guide de l'étudiant*»[54]. Il apparaît alors que ce texte est entièrement dans la tradition interprétative chrétienne des premiers commentaires de l'*Éthique*. Déjà la première question concernant le deuxième livre (*Ethica vetus*) marque ce fait: pourquoi Aristote ne traite-t-il pas autant de la vertu intellectuelle que de la vertu morale? L'auteur donne une double réponse: la vertu intellectuelle est la contemplation et l'amour du Premier et, dès lors, une chose entièrement spirituelle, de sorte qu'il ne peut pas y en avoir de science; parallèlement, nous trouvons une réponse théologique: la vertu intellectuelle est affaire de grâce divine, si bien qu'il n'appartient pas à la philosophie d'en traiter[55]. Le «*Commentaire de Paris*» et le Pseudo-Peckham sont loin d'aller jusque-là. Bien qu'ils interprètent la vertu intellectuelle dans le sens chrétien, elle fait néanmoins partie, pour ces commentateurs, de l'éthique philosophique.

La deuxième question du «*Guide*» vise la division des vertus selon Macrobe. Pourquoi – demande l'auteur – Aristote ne traite-t-il pas de la *uirtus exemplaris* et de la *uirtus purgatiua* (ou *purgati animi*)? La réponse reste dans le cadre que nous connaissons déjà. Dans l'*Éthique*, il n'est question que de vertus des hommes en chair et en os, c'est-à-dire de

53. ROBERT KILWARDBY, *In Ethicam novam et veterem*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 295ra: «Intelligendum est autem per uirtutes intellectuales scientias [...] que dicuntur intellectuales, quia animam perficiunt et speculando et intelligendo».
54. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 101 et 103.
55. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 101: «[...] talis uirtus non habet cognosci per aliquas operationes, sed totaliter spiritualis est, et ideo non ita cognitio de eius proprietatibus neque scientia. Vel potest dici quod talis uirtus est solum in illis in quibus maxime inspiratur gratia diuina. Et propter hoc non est nostrum scire eius proprietates».

vertus morales. Les vertus que mentionne la question sont des vertus de l'âme séparée ou de l'intelligence pure[56]. Il est frappant qu'en réalité le «*Guide*» omette complètement à cet endroit une espèce de vertu, à savoir la vertu intellectuelle d'Aristote ou bien la *uirtus purgatoria* de Macrobe, qui, selon les commentaires, lui est liée. Il nous faut supposer que l'identification de la vertu politique de Macrobe avec la vertu morale d'Aristote va de soi; nous la rencontrons déjà dans le «*Commentaire d'Avranches*». — La troisième question du «*Guide*» reprend l'idée aristotélicienne que la vertu intellectuelle était affaire d'enseignement (*doctrina*) et qu'il lui faut de l'expérience et du temps. L'auteur en voit la raison dans le savoir nécessaire à cette vertu: on ne peut pas acquérir la connaissance de ce qui est suprême et premier en peu de temps[57].

Si on considère l'ensemble des énoncés portant sur la vertu intellectuelle, on voit qu'ils restent dans le cadre de la discussion du temps. La spécificité du «*Guide*» semble résider, à mon avis, dans le fait que ce *compendium* présente la vertu intellectuelle encore plus sous l'aspect théologique que ne le font les commentaires de l'*Éthique* et que, partant, il la repousse hors du contexte philosophique. En général, toutefois, notre auteur fait preuve, dans le traitement de l'*Ethica vetus*, d'une conscience nette de la différence entre théologie et philosophie. En voici un petit exemple: quant à la thèse selon laquelle l'homme est la cause entière du bien moral, il faut l'affirmer philosophiquement, mais la nier théologiquement – en raison de la grâce divine, dont il faut tenir compte ici[58]. Mais la conscience des limites de la philosophie qui sont conditionnées par la théologie n'empêche pas l'auteur de se servir de l'idée de la création *ex nihilo* pour expliquer la faillibilité des esprits purs[59] ou pour examiner la question de savoir si un ange mauvais peut être converti et ainsi sauvé[60]. Bien que le processus de différentiation entre philosophie et théologie batte son plein, il n'a pas encore atteint la clarté que nous rencontrons quelques années plus tard chez Albert le Grand et qui, dans les années 1260-1270, paraît être devenue un trait courant dans le milieu de la Faculté des arts de Paris. Le «*Guide de l'étudiant*» – regardé du point de vue de l'éthique – est un document de transition dont la direction principale ne peut plus être mise en cause.

56. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 102.
57. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 103.
58. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 119: «[...] loquendo philosophice sumus tota causa utriusque [*sc.* boni et mali]. Loquendo tamen theologice non sumus sufficientes ad bonum, sed oportet gratiam in nobis a Deo infundi, que a theologis sinderesis appellatur».
59. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 105.
60. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 106.

La place de la *Consolation de Philosophie* de Boèce dans les « Manuels de l'Étudiant » en la première moitié du treizième siècle

Édouard Jeauneau

La *Consolation de Philosophie* de Boèce a été un des best-sellers du Moyen Âge occidental. L'ouvrage est sympathique à plus d'un titre. Œuvre d'un condamné à mort qui crie son innocence, d'un aristocrate pour qui la roue de la Fortune a tourné inexorablement, d'un lettré qui, prisonnier, regrette, plus encore que l'opulence de son palais et les douceurs du foyer domestique, sa belle bibliothèque, cette œuvre avait de quoi satisfaire un public varié. Les amateurs de lettres classiques pouvaient en apprécier les qualités littéraires, car Boèce est un bon écrivain, à la fois en prose et en vers, voire un virtuose, utilisant non sans quelque coquetterie une riche panoplie de mètres. Les philosophes et les théologiens pouvaient y glaner – il ne s'en priveront pas – des définitions (béatitude, éternité, personne) ainsi que de précieuses informations concernant la culture antique. Surtout ils y trouvaient, exposés avec clarté, les problèmes majeurs de la philosophie: le mal, la liberté humaine, la Providence divine. Aussi bien, dès le plus haut Moyen Âge – en fait, depuis la Renaissance carolingienne – la *Consolation de Philosophie* a été lue et commentée, tantôt en des cercles restreints, tantôt en des cercles plus larges, en particulier les universités. Nous verrons précisément que ce fut le cas à la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e^ siècle. Toutefois, avant d'aborder les témoignages que nous avons du succès de la *Consolation de Philosophie* au XIII^e^ siècle, je voudrais rappeler à grands traits quel fut son succès au cours des siècles précédents.

Le rêve de Boèce, un rêve cicéronien[1], avait été de transférer au monde latin les richesses philosophiques de la Grèce[2]. Une mort prématurée devait l'empêcher de réaliser ce rêve. Assurément, le capital philoso-

1. CICÉRON, *Tusculanes*, II, 2.
2. BOÈCE, *Commentaria in Ciceronis Topica*, V, PL 64, col. 1152B.

phique que Boèce léguait à l'Occident n'était pas négligeable. Il comprenait des traductions ou adaptations d'œuvres grecques (Aristote, Nicomaque de Gérasa), des commentaires sur l'*Isagoge* de Porphyre, les *Catégories* et le *Periermenias* d'Aristote, les *Topiques* de Cicéron, des *Opuscules théologiques*, et l'œuvre qui nous occupe en ce moment, la *Consolatio Philosophiae*. Deux bons siècles devaient s'écouler avant que l'Occident ne commence à exploiter le riche héritage boécien. Car entre la mort de Boèce (524/526) et la naissance de Charlemagne (742), la culture somnole. Sous l'impulsion de Charlemagne et grâce à Alcuin (†804), elle va se réveiller. Comme Boèce, Alcuin parle d'un transfert de la culture. Pour lui, comme pour Boèce, il s'agit de transférer les richesses de la Grèce, non plus sur les rives du Tibre il est vrai, mais sur celles de la Loire. Il s'agit de bâtir en Touraine une nouvelle Athènes. Pour ce projet grandiose, il a besoin de textes et, dans une lettre fameuse adressée à Charlemagne, il se propose d'aller chercher ces textes là où il les a lus autrefois, c'est-à-dire à York. Or, dans la bibliothèque de la cathédrale d'York, Boèce était présent[3]. On ne peut dire avec certitude quelle œuvre de Boèce figurait dans cette bibliothèque, mais il n'est pas impossible que ce fût la *Consolation*[4]. Quoi qu'il en soit, c'est par Alcuin, en particulier par son *De grammatica*, que, comme l'a bien montré Pierre Courcelle, la *Consolation* fait une entrée remarquée[5]. Ainsi, après deux siècles de léthargie, le rêve apparemment avorté de Boèce devenait réalité: sa *Consolation* allait contribuer – et de façon remarquable – à transmettre au monde latin les richesses de la pensée grecque.

De la renaissance du IX^e^ siècle à celle du XV^e^, les signes de la fortune de la *Consolation* ne manquent pas. Parmi les signes de cette fortune, il faut inclure les commentaires. Pierre Courcelle les a soigneusement recensés: il en a compté – sans prétendre être exhaustif évidemment – quatre pour le IX^e^ siècle, trois pour le X^e^, aucun pour le XI^e^, quatre pour le

3. ALCUIN, *Versus de patribus, regibus et sanctis Euboricensis ecclesiae*, v. 1547, éd. E. DÜMMLER, dans *Monumenta Germaniae Historica, Poetae Latini Aeui Carolini*, t. I, Berlin, Weidmannschen Verlagsbuchhandlung, 1881 (réimpression anastatique München, Monumenta Germaniae Historica, 1978), p. 204; ALCUIN, *The Bishops, Kings, and Saints of York*, éd. P. GODMAN, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 124, v. 1548.
4. *La Consolation* se trouvait en Angleterre dans la seconde moitié du IX^e^ siècle, puisque le roi Alfred (849-901) la traduisit.
5. P. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie dans la tradition littéraire. Antécédents et postériorité de Boèce*, Paris, Études augustiniennes, 1967, pp. 33-47. Il ne s'ensuit pas que la *Consolation* était ignorée. Il n'est pas impossible que Grégoire de Tours l'ait lue: H. SILVESTRE, *Grégoire de Tours avait-il lu Boèce?*, dans *Latomus* 9 (1950), p. 437. Il est sûr que Virgile de Toulouse, à la fin du VI^e^ siècle, l'a fait: COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, pp. 32-33.

XII^e^, aucun pour le XIII^e^, neuf pour le XIV^e^ et quatre pour le XV^e^[6]. Mais les commentaires ne sont pas les seuls signes de la fortune d'une œuvre[7]. Même au cours des siècles où aucun commentaire nouveau n'est à signaler, la *Consolation* est lue et citée. En réalité, la fortune de cette œuvre suit une courbe qui va sans discontinuer d'Alcuin à Denys le Chartreux et au-delà. Sur cette courbe, on s'attendrait à trouver le nom d'Érigène. Malheureusement rien ne nous autorise à l'y inscrire. Toutes les tentatives pour lui attribuer un commentaire sur la *Consolation* se sont soldées jusqu'ici par des échecs[8]. Mais l'activité de l'Érigène dans le domaine des arts libéraux ne nous est qu'imparfaitement connue. Ce champ peut encore réserver des surprises.

Le commentaire de Remi d'Auxerre (†908 env.) a eu une grande diffusion[9]. Souvent recopié conjointement avec le texte même de la *Consolation*, il a déterminé l'interprétation de cette œuvre pour les siècles suivants[10]. Le commentaire de Guillaume de Conches (première moitié du XII^e^ siècle) est largement tributaire du commentaire de Remi. Mais c'est aussi une œuvre originale, sur laquelle Charles Jourdain eut le mérite, dès 1861, d'attirer l'attention des chercheurs[11]. Cette œuvre est encore inédite, plus pour longtemps espérons-le, puisqu'un Canadien, Haijo Westra, professeur à l'Université de Calgary, et un Hollandais, Lodi Nauta, en

6. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, pp. 301-332 et 403-418.
7. Un autre signe de la popularité de Boèce est la riche iconographie rassemblée par COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*. Il faut y joindre les représentations de l'« Âne à la lyre », inspirées d'un proverbe grec que Boèce a transmis au monde latin : « An ὄνος λύρας ; » : *Anicii Manlii Seuerini BOETHII Philosophiae consolatio*, I, pr. 4, 1, éd. L. BIELER, Turnholti, Brepols, 1957, p. 6, l. 19-20 (CCSL, XCIV, 1). Cf. G. VILLETTE, *L'âne qui vielle de Chartres*, dans *Notre-Dame de Chartres* 81 (décembre 1989), pp. 4-9. Ce proverbe se trouve aussi chez MARTIANUS CAPELLA, *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, VIII, § 807, éd. A. DICK et J. PRÉAUX, Stutgardiae, Teubner, 1969 (première édition J. DICK, 1925), p. 426, l. 10.
8. COURCELLE, La Consolation de Philosophie, pp. 241-254.
9. C. JEUDY, *L'œuvre de Remi d'Auxerre. État de la question*, dans *L'école carolingienne d'Auxerre de Murethach à Remi (830-908)*, D. IOGNA-PRAT, C. JEUDY et G. LOBRICHON (éd.), Paris, Beauchesne, 1991, pp. 388, 485-488.
10. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, p. 271.
11. Ch. JOURDAIN, *Des commentaires inédits de Guillaume de Conches et de Nicolas Triveth sur la Consolation de la Philosophie de Boèce*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, Paris, Imprimerie Impériale, 1862, t. XX, 2, pp. 40-82 ; réimprimé dans Ch. JOURDAIN, *Excursions historiques et philosophiques à travers le Moyen Âge*, publication posthume, Paris, Firmin-Didot, 1888 (réimpression anastatique Frankfurt a.M., Minerva G.M.B.H., 1966), pp. 31-68. Rappelons que, parmi les nombreux manuscrits qui contiennent des fragments des gloses de Guillaume de Conches sur Boèce, se trouve un manuscrit canadien : Toronto, Royal Ontario Museum, 951-153 : cf. R. O'DONNELL, *A Manuscript of the « De Philosophiae Consolatione » of Boethius, in the Royal Ontario Museum (n. 951-153)*, dans *Royal Ontario Museum. Bulletin of the Division of Art and Archaeology* 24 (December 1956), pp. 10-13.

préparent l'édition pour le *Corpus Christianorum. Continuatio Mediaeualis.* Ces deux commentaires, celui de Remi d'Auxerre et celui de Guillaume de Conches, fréquemment recopiés et adaptés, devaient conditionner la lecture de la *Consolation* pour des générations d'étudiants et d'érudits.

Quels que soient leurs mérites – et loin de moi la pensée de les contester – les commentaires médiévaux de la *Consolation* manquent le plus souvent de perspective historique. Pierre Courcelle a souligné avec amusement la glose de Remi d'Auxerre sur Alcibiade: «une jolie femme, laquelle, aux dires de certains, aurait été la mère d'Hercule»[12]. Cette bévue vaudra à Alcibiade l'honneur de figurer dans la *Ballade des Dames du temps jadis*, à côté de Thaïs, «qui fut sa cousine germaine»[13]. En définitive, la méprise sur le sexe d'Alcibiade est sans conséquence pour l'interprétation philosophique de la *Consolation.* Mais que dire de cette autre remarque, que nous trouvons sous la plume du moine Élie, abbé de Cologne au XI^e^ siècle: «Ipsa Philosophia Christus»[14]? Les historiens modernes sont convaincus qu'Alcibiade n'était pas une jolie femme. Ils ne sont pas moins convaincus que, dans la *Consolation* de Boèce, Dame Philosophie n'est ni le Christ ni la sagesse chrétienne. Dans leur grande majorité, au contraire, les commentateurs médiévaux professent que Dame Philosophie parle au nom des saintes Écritures. Pas tous cependant. Certains ont su reconnaître l'inspiration platonicienne de la *Consolation*, du fameux chant *O qui perpetua* en particulier, tantôt pour en féliciter Boèce, tantôt pour l'en blâmer[15]. Dans l'un comme dans l'autre cas, ils perçoivent mal ce qui fait l'originalité du projet boécien. Deux auteurs font exception, Conrad de Hirschau[16], et Jean de Salisbury (†1180)[17], au sujet desquels Pierre Courcelle écrit: «Tous deux ont saisi, je crois,

12. Texte cité par COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, p. 258, n.4 et p. 280.
13. FRANÇOIS VILLON, *Testament*, vv. 329-332 (*Ballade des Dames du temps jadis*); *Le Testament Villon*, éd. et comm. J. RYCHNER et A. HENRY, Genève, Droz, 1974, t. I (édition), p. 44; t. II (commentaire), pp. 52-53 (Textes littéraires français, CCVII et CCVIII).
14. Cité par P. COURCELLE, *La survie comparée des Confessions augustiniennes et de la Consolation boécienne*, dans *Classical Influences on European Culture A.D. 500-1500*, R.R. BOLGAR (éd.), Cambridge, University Press, 1971, p. 134.
15. É. JEAUNEAU, *Études érigéniennes*, Paris, 1987, Études augustiniennes, pp. 164-170.
16. «Admiratione dignum uidetur quod uir iste totus catholicus Fortunam tociens in hoc opere ponit et testimoniis diuinis literam elegantem uacuam ostendit»: CONRAD DE HIRSCHAU, *Dialogus super Auctores*, l. 1163-1165, dans *Accessus ad Auctores. Bernard d'Utrecht. Conrad de Hirschau, Dialogus super Auctores.* Édition critique entièrement revue et augmentée par R.B.C. HUYGENS, Leiden, Brill, 1970, p. 108.
17. JEAN DE SALISBURY, *Policraticus* VII, 15; *Ioannis Saresberiensis, episcopi Carnotensis, Policratici sive De nugis curialium et vestigiis philosophorum libri VIII*, éd. Cl.C.J. WEBB, Oxford, Clarendon Press, 1909 (réimpression anastatique Frankfurt a.M., Minerva G.M.B.H., 1965), t. II, p. 155; PL 199, col. 672B.

mieux que les autres commentateurs (qu'ils christianisent Boèce ou le condamnent) la position difficile, mais intelligente, neuve et féconde, où le "dernier Romain" avait tenté de se tenir»[18]. Quoi qu'il en soit, du IX^e^ au XII^e^ siècle une longue tradition de commentateurs avait accumulé sur le texte de la *Consolation de Philosophie* une documentation non négligeable. Les maîtres du XIII^e^ siècle en furent les héritiers.

Dans la riche collection de textes publiée par Claude Lafleur et Joanne Carrier, il en est trois qui ont retenu mon attention: 1. les *Accessus philosophorum*[19]; 2. le «*Guide de l'étudiant*»[20]; 3. le recueil de questions *Primo queritur*[21].

1. LES *ACCESSUS PHILOSOPHORUM*

Une pièce importante dans l'enseignement des auteurs classiques au Moyen Âge, qu'il s'agisse de textes philosophiques ou de textes ayant un intérêt plus strictement littéraire, est l'introduction donnant au lecteur un certain nombre de renseignements jugés utiles pour une lecture intelligente du texte en question. Le terme consacré pour désigner cette introduction est *accessus*. Les commentaires dont nous avons parlé plus haut, celui de Remi d'Auxerre comme celui de Guillaume de Conches, commencent par un *accessus*. Mais ces *accessus* se sont parfois détachés du commentaire et ont circulé de façon indépendante dans les manuscrits. R.B.C. Huygens a publié trois *accessus*, datables de la fin du X^e^ ou du début du XI^e^ siècle, le premier anonyme, le deuxième de Bernard d'Utrecht, le troisième – dont nous avons déjà parlé – de Conrad de Hirschau (†1150 env.). Le premier et le troisième de ces *accessus* nous intéressent particulièrement. Dans le premier nous trouvons un chapitre consacré à Boèce: sur les cinquante-et-une lignes que comporte ce

18. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, pp. 343-344.
19. ANONYME, *Accessus philosophorum .VII. artium liberalium*, dans Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e^ siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 229-232 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
20. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 125-130; ms. Barcelona, Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 109, fol. 137r. J'utilise la prépublication de Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I), et renvoie à sa division en paragraphes, qui demeurera la même dans l'édition définitive, à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*.
21. ANONYME, *Primo queritur*; ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 31r-32r: texte édité, ci-dessous, par Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, §§ 104, 106, 112-115 et 121-124.

chapitre, quinze (11-26) concernent la *Consolation*[22]. Dans le troisième *accessus*, Conrad de Hirschau a imaginé un dialogue entre un maître et son disciple. Or, sur les 1850 lignes qui composent ce dialogue, 143 (1054-1197) sont consacrées à Boèce et, tout particulièrement, au *De consolatione Philosophiae*[23]. Bien que les préoccupations de Conrad soient plus littéraires que philosophiques, son dialogue supporte la comparaison avec les textes qui vont nous occuper ici. D'abord il se présente sous forme de questions et réponses, à la manière de nos anciens «petits catéchismes». Par là, il s'apparente aux textes qui font l'objet du présent volume. Les questions que pose le maître dans le *Dialogus super auctores* de Conrad de Hirschau sont celles qui pourraient être posées par un examinateur à un candidat.

Qu'ils fassent partie d'un commentaire complet ou qu'ils en soient séparés, les *accessus* revêtent une forme stéréotypée, que le P. Edwin A. Quain a étudiée[24]. Dès le début, le commentateur énumère les différentes questions qui se posent au sujet du texte qu'il va commenter. La réponse à ces questions constitue l'*accessus* lui-même. Les maîtres du Moyen Âge n'ont pas inventé ce schéma; ils l'ont emprunté aux commentateurs de l'Antiquité tardive, en particulier aux commentateurs d'Aristote. En gros, deux schémas ont circulé pendant tout le Moyen Âge. Selon le premier de ces schémas le commentateur doit répondre à sept questions concernant les *circumstantiae* (περιοχαί) du texte à commenter, à savoir: *Quis, Quid, Cur, Quomodo, Vbi, Quando, Vnde?* En grec: TIC, TI, ΔIA TI, ΠΩC, ΠOΥ, ΠOTE, ΠOΘEN, ou encore: πρόσωπον, πρᾶγμα, αἰτία, ποιότης, τόπος, καιρός, ὕλη. Le deuxième schéma est celui que propose le philosophe néoplatonicien Simplicius, et qui comporte, en principe, six questions: ὁ σκοπός, τὸ χρήσιμον, ἡ τῆς ἐπιγραφῆς αἰτία, ἡ τάξις τῆς ἀναγνώσεως, ει γνήσιον τοῦ φιλοσόφου τὸ βιβλίον, ἡ εἰς τα κεφάλαια διαίρεσις. Aux six questions qu'il a d'abord annoncées, Simplicius en ajoute une septième: ὑπὸ ποῖον μέρος ... τῆς φιλοσοφίας ἀνάγεται[25]. Ce schéma a été transmis au Moyen Âge latin par Boèce lui-même. Voici comment, au début de son premier commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre, Boèce formule les questions que doit se poser quiconque entreprend de commenter un texte: *quae sit ... operis intentio* (σκοπός), *quae*

22. ANONYME, *Accessus ad Auctores*, éd. HUYGENS, pp. 47-48.
23. CONRAD DE HIRSCHAU, *Accessus ad Auctores*, éd. HUYGENS, pp. 105-110.
24. E.A. QUAIN, *The Medieval Accessus ad Auctores*, dans *Traditio* 3 (1945), pp. 215-264.
25. Cf. SIMPLICIUS, *In Aristotelis Categorias Commentarium*, «Proemium», éd. C. KALBFLEISCH, Berolini, Typis et impensis Georgii Reimeri, 1907, p. 8, l. 9-13 (Commentaria in Aristotelem Graeca, VIII). Cf. QUAIN, *The Medieval Accessus*, pp. 248-249.

utilitas (χρήσιμον), *qui ordo* (τάξις), *si ... germanus propriusque liber est* (γνήσιον), *quae sit eius operis inscriptio* (ἐπιγραφή), *ad quam partem philosophiae ... ducatur intentio* (εἰς ποῖον μέρος φιλοσοφίας ἀνάγεται)[26]. Boèce s'accorde donc avec Simplicius. À une seule exception près: il a sauté la sixième question, celle qui traite de la division de l'ouvrage en chapitres. Rien d'étonnant à cela, puisque l'ouvrage qu'il commente, à savoir l'*Isagoge* de Porphyre, ne comporte pas de division en chapitres.

Le premier schéma – celui des sept περιοχαί (*circumstantiae*) – a eu les faveurs d'Érigène[27] et de Remi d'Auxerre[28]. Il est connu des *Accessus philosophorum*[29], qui le rapportent sous la forme traditionnelle d'un hexamètre mnémonique:

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando ?

Le second schéma est celui qu'adoptent généralement les commentateurs du XII^e^ siècle. C'est celui que l'on trouve, par exemple, dans l'*accessus* au commentaire de Guillaume de Conches sur la *Consolation* de Boèce:

> «In principiis philosophorum ista VI inquiruntur: causa compositionis operis, materia, modus siue ordo agendi, utilitas cur agat, cui parti philosophiae supponatur, et titulus. Primum igitur de causa compositionis dicamus, postea de ceteris exequemur»[30].

Avec le temps, cependant, le nombre des questions proposées dans les *accessus* a eu tendance à diminuer. C'est ainsi que Conrad de Hirschau adopte la position des «modernes» qui ont ramené à quatre les six (ou sept) divisions traditionnelles:

26. Cf. BOÈCE, *In Isagogen Porphyrii Commentorum Editio prima*, I, 1, éd. S. BRANDT, Vindobonae: Tempsky/Lipsiae: Freytag, 1906, p. 4, l. 18 - p. 5, l. 8 (CSEL, XLVIII); PL 64, col. 9BC.
27. Dans le *Periphyseon*, I, 475A, les mots *septem periochis* sont ainsi glosés: «Septem ΠΕΡΙΟΧΑΙ, id est circumstantiae, sunt: quis, quid, cur, quomodo, quando, ubi, quibus facultatibus»: *IOHANNIS SCOTTI ERIUGENAE Periphyseon (De Diuisione Naturae), Liber primus*, éd. I.P. SHELDON-WILLIAMS, Dublin, The Dublin Institute for Advanced Studies, 1968, t. I, p. 112, l. 2, apparat (Scriptores Latini Hiberniae, VII). Dans le manuscrit de Bamberg, Staatsbibliothek, Phil. 2/1, fol. 26r, cette glose a été écrite par la main irlandaise i^2. Cf P.E. DUTTON et A. LUTHALA, *Eriugena in Priscianum*, dans *Mediaeval Studies* 56 (1994), pp. 153-163.
28. *REMIGII AUTISSIODORENSIS Commentum in Martianum Capellam, Libri I-II*, éd. C.E. LUTZ, Leiden, Brill, 1962, p. 65 (*Accessus*): «Primo est transeundum per septem periochas, id est circumstantias, quae constant in initio cuiusque libri authentici, quae, ut graeco utamur eloquio, sunt: TIC, TI, ΔIA TI, ΠΩC, ΠΟΥ, ΠΟΤΕ, ΠΟΘΕΝ; ut haec ipsa ore latino absoluamus: quis, quid, cur, quomodo, ubi, quando, unde».
29. ANONYME, *Accessus philosophorum*, l. 946-948, éd. LAFLEUR, p. 239.
30. GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la «Consolation de Philosophie»*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1101, fol. 1r.

> «Nec te lateat quod in libris explanandis VII antiqui requirebant: auctorem, titulum operis, carminis qualitatem, scribentis intentionem, ordinem, numerum librorum, explanationem. Sed moderni quatuor requirenda censuerunt: operis materiam, scribentis intentionem, finalem causam et cui parti philosophiae subponatur quod scribitur»[31].

Dans les *Accessus philosophorum* que Claude Lafleur a édités – et qu'il date des années 1215-1230 –, la division ancienne en six chapitres a laissé la place à une division quadripartite correspondant aux quatre causes: matérielle (l. 780), formelle (l. 783), finale (l. 812) et efficiente. Toutefois, cette dernière n'est pas appelée ici *causa efficiens* comme c'est le cas en d'autres parties des *Accessus philosophorum* (l. 164, 454, 570, 645), mais *causa suscepti operis* (l. 815), formule qui rappelle la division traditionnelle. Guillaume de Conches, en effet, parle de *causa compositionis operis*. La référence aux quatre causes est constante à travers tous les *Accessus philosophorum*. Cependant, le souvenir de l'ancienne division n'a pas entièrement disparu. C'est ainsi que l'auteur signale parfois l'équivalence entre *causa materialis* et *subiectum* (l. 67, 636-637, 780), entre *causa finalis* et *utilitas* (l. 80, 389, 441), entre *causa formalis* et *modus agendi* (l. 504, 646). En ce qui concerne les causes matérielle et finale de la *Consolatio Philosophiae*, les *Accessus philosophorum* s'accordent avec le commentaire de Guillaume de Conches.

Accessus philosophorum[32]:	*Guillaume de Conches*[33]:
«Subiectum siue causa materialis Boetii *De Consolatione* est philosophica consolatio» (l. 780-781).	«Vnde potest dici quod materia Boetii in hoc opere est philosophica consolatio»
«Causa finalis Boetii *De consolatione* est ut nec aduersitatibus nimium conturbemur nec prosperitatibus eleuemur, set in utroque fortune statu nos equanimiter habeamus» (l. 812-814).	«Hac utilitate agit de tali materia scilicet ne extollamur temporali prosperitate uel deprimamur aduersitate».

Les lignes 815-831, qui dans l'*accessus* du XIII^e^ siècle traitent de la *causa suscepti operis*, ont aussi quelques traits communs avec celles qui dans le commentaire de Guillaume de Conches traitent de la *causa compositionis operis*. Dans l'un et l'autre, Boèce est présenté comme un champion de la

31. CONRAD DE HIRSCHAU, *Dialogus super auctores*, l. 215-220, éd. HUYGENS, p. 78.
32. ANONYME, *Accessus philosophorum*, l. 780-781 et l. 812-814, éd. LAFLEUR, p. 229 et p. 231.
33. GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la «Consolation de Philosophie»*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v.

liberté contre la tyrannie de Théodoric[34]. Par là, il s'attire la haine de ce dernier. Ne trouvant en Boèce aucun motif de condamnation[35], Théodoric a recours à de faux accusateurs: Boèce est condamné sans avoir pu se défendre et relégué à Pavie[36]. Dans sa prison, il compose sa *Consolation*, non seulement pour se consoler lui-même, mais pour sauver du désespoir ceux auxquels les mêmes malheurs pourraient arriver[37].

Si l'on compare les lignes 815-831 des *Accessus philosophorum* avec les différentes *Vitae Boetii* publiées par R. Peiper[38], on ne trouve guère de points communs entre celles-ci et ceux-là. Il faut en dire autant de la *Vita* contenue dans le commentaire publié par E. Silk[39]. Le texte le plus proche de notre *accessus* reste le commentaire de Guillaume de Conches sur Boèce. Gardons-nous bien de conclure sans autre examen à une influence directe de celui-ci sur celui-là. Si l'on voulait établir cette influence, on trouverait sans doute de meilleurs arguments dans la partie des *Accessus philosophorum* (l.634-779) qui est consacrée à l'astronomie (*Astrologia*)[40]. Comme Guillaume de Conches, en effet, les *Accessus philosophorum*

34. ANONYME, *Accessus philosophorum*, l. 819-820, éd. LAFLEUR, p. 231: «Cui Boetius, uir *catholicus* et deuotus intuitu iustitie, cepit resistere et contradicere *liberando* multos [...]»; GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la «Consolation de Philosophie»*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v: «Boetius iste nobilissimus [...] *catholicus* exstitit [...] Boetius iste uirtute fidei armatus, obiecta sua aucoritate periculis, quos tirannica rabies deprimebat *liberauit*» (ici, ainsi que dans les notes suivantes, l'italique fait ressortir les resssemblances des deux textes comparés).
35. ANONYME, *Accessus philosophorum*, l. 823-824, éd. LAFLEUR, pp. 231-232: «[...] nec tamen poterat habere *iustam causam* oppressionis uel condempnationis contra eum»; GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la «Consolation de Philosophie»*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v: «[...] sed cum in eum nullam *iustam causam* inueniret [...]».
36. ANONYME, *Accessus philosophorum*, l. 826-827, éd. LAFLEUR, p. 232: «Condempnauit ipsum *absentem* et misit *Papiam in exilium*»; GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la «Consolation de Philosophie»*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v: «Indefensus et *absens* reus iudicatus est et apud *Papiam in exilio* relegatus est».
37. ANONYME, *Accessus philosophorum*, l. 827-830, éd. LAFLEUR, p. 232: «[...] ad consolationem sui et aliorum quibus posset *casus similis* euenire, ne [...] forsitan *minus cauti* laberentur in *desperationem*»; GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la «Consolation de Philosophie»*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v: «Vidit aliquem *minus peritum simili casu* posse deprimi usque ad *desperationem*».
38. *Anicii Manlii Seuerini BOETII Philosophiae consolationis libri quinque [...]*, éd. R. PEIPER, Leipzig, Teubner, 1871, pp. xxix-xxxv. Dans *Tradizioni perdute. La «Consolatio Philosophiae» nell'alto Medioevo* (Padova, Antenore, 1981 [Medioevo e Umanismo, XLII]), F. TRONCARELLI publie, en plus des *Vitae* déjà connues (pp. 24-29), une ancienne *Vita* de Boèce (pp. 12-13).
39. *Saeculi noni auctoris in Boetii Consolationem philosophiae commentarius*, éd. E.T. SILK, Roma, American Academy in Rome, 1935, pp. 3-8 (Papers and Monographs of the American Academy in Rome, IX). Concernant ce commentaire, voir COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, p. 304.
40. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, pp. 219-228.

(l. 655-659) distinguent trois espèces d'astronomie[41]. Par ailleurs, la citation du *De inuentione rhetorica* de Cicéron aux lignes 661-664 des *Accessus philosophorum*[42] est une de celles que Guillaume répète à satiété[43]. Quant à la mention de la figure appelée *inuolucrum* à la ligne 667 des *Accessus philosophorum*, elle évoque naturellement *l'integumentum* cher à Guillaume de Conches[44]. Les ressemblances entre le style de cette partie des *Accessus philosophorum* et ce que nous savons des habitudes stylistiques de Guillaume de Conches militent en faveur de la thèse selon laquelle ce dernier a probablement composé un commentaire sur Martianus Capella[45].

Mais revenons à la partie des *Accessus philosophorum* qui traite du *De consolatione Philosophiae*. Les différences entre cette partie des *Accessus philosophorum* et le commentaire de Guillaume de Conches sur la *Consolatio* ne sont pas moins évidentes que les ressemblances. Les *Accessus philosophorum* ne disent rien des traités théologiques de Boèce[46]. Ils restent vagues sur les chefs d'accusation retenus par Théodoric pour condamner le philosophe, alors que le commentaire de Guillaume de Con-

41. GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia*, II, 5, PL 172, col. 59AB; *Id.*, *Dragmaticon*, III, éd. G. GRATAROLO, Strasbourg, 1567 (= *Dialogus de substantiis physicis, ante annos ducentos confectus a Vuilhelmo Aneponymo philosopho [...] Industria Guilielmi Grataroli Medici, quasi ab interitu vindicati [...] Argentorati excudebat Iosias Rihelius, MDLXVII* [réimpression anastatique Frankfurt a.M., Minerva G.M.B.H., 1967]), pp. 70-71; *Id.*, *Glosae super Boethium* (*Consol.*, I, metr. II, v. 9), mss Troyes, Bibl. mun. 1101, fol. 4rb et 1381, fol. 43r-v. Cf. JEAN DE SALISBURY, *Policraticus*, II, 18; *Ioannis Saresberiensis, episcopi Carnotensis, Policratici sive De nugis curialium et vestigiis philosophorum libri VIII*, éd. Cl.C.J. WEBB, London, Clarendon Press, 1909 (réimpression anastatique Frankfurt a.M., Minerva G.M.B.H, 1965), t. I, pp. 106-107; PL 199, col. 439D. Toutefois, le parallélisme n'est pas parfait. Selon l'ANONYME, *Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR, p. 220, l. 655-657), les trois espèces d'*astrologia* sont: *fabulosa, ymaginaria, astrologia.* Selon GUILLAUME DE CONCHES, on peut aborder l'étude des phénomènes célestes de trois façons: *fabulose, astrologice, astronomice.*
42. CICÉRON, *De inuentione rhetorica*, I, 1, cité aux lignes 662-664 de l'ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, p. 221.
43. GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia*, I, 1, *Praefatio*, PL 172, col. 41D; *Id.*, *Glosae super Boethium* (*Consol.*, I, pr. 1), éd. JOURDAIN, p. 34.
44. É. JEAUNEAU, *L'usage de la notion d'« integumentum » à travers les gloses de Guillaume de Conches*, dans *Lectio philosophorum. Recherches sur l'École de Chartres*, Amsterdam, Hakkert, 1973, pp. 127-192.
45. Pour une identification du commentaire de Guillaume de Conches sur Martianus Capella, cf. P. DRONKE, *Fabula. Explorations into the Uses of Myth in Medieval Platonism*, Leiden, Brill, 1974, pp. 167-183 (Mittellateinische Studien und Texte, IX).
46. GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la « Consolation de Philosophie »*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v: «Boetius iste nobilissimus ciuis romanus fuit, catholicus exstitit. Qui contra Nestorium et Euticen (euthicum, *Cod.*) duos maximos hereticos, cum non esset qui responderet illis, de fide catholica disputauit et in communi concilio hereticos comprobauit».

ches les énonce de façon explicite : Boèce fut accusé d'avoir fait disparaître les documents établissant qu'un sénateur (Albinus) conspirait contre Théodoric, et aussi d'avoir comploté avec l'empereur de Constantinople contre le monarque Goth[47]. En revanche, les *Accessus philosophorum* mentionnent Attila (†453), ce que ne fait ni Guillaume de Conches ni aucune des *Vitae* publiées par Peiper. Le principal mérite de notre *accessus* est qu'il donne l'*incipit* de chacun des livres du *De consolatione Philosophiae* et qu'il en décrit le contenu plus méthodiquement que ne le fait Guillaume de Conches sous la rubrique *Modus siue ordo agendi*[48]. Les deux descriptions sont différentes, et ne présentent quelques points communs que pour la description des deux derniers livres. C'est à ces deux derniers livres surtout que l'auteur des *Accessus philosophorum* semble s'être intéressé. En effet, les trois définitions qu'il donne – *casus, prouidentia, fatum* – sont tirées soit du livre IV, soit du livre V de la *Consolation.*

On peut se poser – et je suppose qu'il n'est pas impertinent de le faire – la question suivante. Que savait de Boèce et de son œuvre un étudiant qui, au XIII^e^ siècle, aurait connu à fond les *Accessus philosophorum,* mais n'aurait rien connu d'autre ? De la vie du philosophe, peu de choses, et surtout peu de choses sûres. Il était un peu mieux informé sur ses écrits. Certes, on ne lui soufflait mot des traités théologiques. Ce silence peut se justifier, puisque, théologiques par nature, ces traités échappent à la compétence d'un étudiant de la Faculté des arts, auquel les *Accessus philosophorum* sont en principe destinés. Cependant, ces traités comportent des discussions proprement philosophiques, et le traité contre Eutychès et Nestorius contient une définition de la personne qui s'imposera au Moyen Âge[49]. Les œuvres logiques de Boèce – commentaires sur l'*Isagoge* de Porphyre, sur les *Catégories* et le *Periermenias* d'Aristote, sur les *Topiques* de Cicéron – sont également absentes des *Accessus philosophorum*[50]. En revanche, le *De arithmetica* (l. 177-415) et le *De musica*

47. GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la « Consolation de Philosophie »*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v : « Sed cum in eum nullam iustam causam inueniret, duas falsas fabulas confinxit, scilicet eum impediuisse delatorem accusationem senatus scriptam ad se deferentem, et litteras ad Alexim constantinopolitanum imperatorem pro liberatione reipublicae litteras misisse ». Guillaume s'est évidemment trompé sur le nom de l'empereur, qui était alors Justin I (518-527) et non Alexis.
48. GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la « Consolation de Philosophie »*, ms. Troyes, Bibl. mun. 1381, fol. 34v.
49. BOÈCE, *Contra Eutychen et Nestorium,* III, éd. H.F. STEWART, E.K. RAND et S.J. TESTER, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press/London : Heinemann, 1988, p. 84, l. 4-5 : « Naturae rationabilis indiuidua substantia ».
50. L'hypothèse proposée par Claude Lafleur pour expliquer l'absence de ces traités dans le « *Guide de l'étudiant* » vaut sans doute aussi pour les *Accessus philosophorum* : « Ces ouvrages avaient perdu de l'importance dans l'enseignement à la Faculté des

(l. 416-500) sont bien représentés. Que dire du *De consolatione Philosophiae*, puisque aussi bien c'est de cette œuvre qu'il est question ici ? Il serait exagéré de prétendre que notre étudiant du XIII^e^ siècle pouvait puiser dans les *Accessus philosophorum* une connaissance approfondie du chef-d'œuvre boécien. Il ignorait tout du genre littéraire, le *prosimetrum*, propre à la *Consolation*. Il ignorait tout des différents mètres utilisés par Boèce, ce que Loup de Ferrières au IX^e^ siècle connaissait parfaitement[51]. Mais là encore, on dira que tel n'était pas le propos des *Accessus philosophorum* : après tout, un philosophe n'a pas à se soucier de prosodie. Était-il mieux renseigné sur le contenu philosophique de l'œuvre ? Assurément, en insistant sur les rapports entre la Providence divine et le libre arbitre de l'homme, les *Accessus philosophorum* mettaient le doigt sur un problème majeur, le problème majeur de la *Consolatio Philosophiae*. Cette œuvre, cependant, contient d'autres richesses, qui ne sont pas négligeables, et dont un apprenti philosophe peut faire son profit : la diatribe stoïcienne qui occupe une place prépondérante dans le livre II, la théologie néoplatonicienne qui culmine au chant IX du livre III.

2. Le « *Guide de l'étudiant* »

Les trois paragraphes (§§ 131, 132, 133) que le « *Guide de l'étudiant* » consacre à la *Consolatio Philosophiae* de Boèce sont plus schématiques encore que ceux que lui consacrent les *Accessus philosophorum.* Assurément, il est difficile de reconnaître dans cet exposé squelettique le schéma des *accessus* avec leurs six questions traditionnelles. Un fait, cependant, est digne de remarque : l'*accessus* range la *Consolation* de Boèce et le *Timée* de Platon sous la rubrique *Philosophia moralis.* Ce fait, à lui seul, prouve que le « *Guide de l'étudiant* » n'a pas coupé tous les liens avec la tradition des *accessus.* En effet, il est de coutume, dans la littérature des *accessus*, de considérer les textes d'auteurs classiques comme relevant de l'éthique. Cela est vrai même de l'*Art d'aimer* d'Ovide : « Ethicae subponitur, quia de moribus puellarum loquitur, id est, quos mores habeant,

arts de Paris », Cl. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant » de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e^ siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, p. 149 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

51. V. BROWN, *Lupus of Ferrières on the Meters of Boethius*, dans *Latin Script and Letters A.D. 400-900. Festschrift Presented to Ludwig Bieler*, J.J. O'MEARA et B. NAUMANN (éd.), Leiden, Brill, 1976, pp. 63-79.

quibus modis retineri ualeant»[52]. À la suite de Calcidius[53], les commentateurs médiévaux du *Timée* ont vu dans ce dialogue platonicien un discours sur la justice naturelle, alors que la *République* traite de la justice positive. Rien d'étonnant si le *Timée*, à leurs yeux, relève de l'éthique[54]. C'est le cas également de la *Consolatio Philosophiae*: «Ethicae supponitur, quia de moribus est sermo»[55]. Sur ce point le «*Guide de l'étudiant*» suit la tradition des *accessus*. Il faut ajouter qu'il la suit plus fidèlement en ce qui concerne le *Timée* qu'en ce qui concerne la *Consolation de Philosophie*. Je voudrais, sans insister, souligner ce point. Je ne puis le faire qu'en piétinant un peu les plates-bandes de mon collègue et ami le professeur Paul Dutton. Je lui en demande donc pardon.

Les points communs entre les paragraphes 125 et 126 du «*Guide de l'étudiant*» et le commentaire de Guillaume de Conches sur le *Timée* sont frappants. Tout ce qui est dit dans le «*Guide*» concernant le *titulus*, le *subiectum* et l'*utilitas* du *Timée* correspond très exactement – et souvent littéralement – à ce que nous lisons dans les *Glosae super Platonem* de Guillaume de Conches[56]. De même pour la distinction entre justice positive et justice naturelle[57]. Les paragraphes 125 et 126 restent donc fortement imprégnés de l'esprit et des méthodes du XII^e^ siècle. Il en va tout autrement des paragraphes 131, 132 et 133 consacrés à la *Consolation de Philosophie*. On ne trouve, en ces trois paragraphes, rien qui puisse rappeler l'ancienne méthode d'aborder les auteurs classiques. De la vie et de l'œuvre de Boèce pas un mot. La liste des livres qui composent la *Consolation* n'est pas fausse, certes, mais elle ne donne qu'une pâle idée de leur contenu philosophique. Manifestement, la *Consolatio Philosophiae* n'est pour l'auteur du «*Guide de l'étudiant*» qu'un prétexte à poser des questions d'examen et à fournir au candidat des schémas de réponses. On ne peut nier que les questions posées sous forme d'objections prennent appui sur les livres IV et V de la *Consolation*, dans lesquels le problème

52. ANONYME, *Accessus ad Auctores*, «*<Accessus> Ouidii De amatoria arte*», éd. HUYGENS, p. 33, l. 8-10.
53. CALCIDIUS, *Commentarius*, 6; *Plato Latinus, IV. Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, in societatem operis coniuncto P.J. JENSEN, edidit J.H. WASZINK, Londonii: Warburg Institute/Leidae: Brill, 1962, (2^e^ éd. 1975), pp. 59-60 (Corpus Platonicum Medii Aevi).
54. GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, III, éd. É. JEAUNEAU, Paris, Vrin, 1965, p. 59 (Textes philosophiques du Moyen Âge, XIII).
55. GUILLAUME DE CONCHES, *Commentaire sur la «Consolation de Philosophie»*, mss Troyes, Bibl. mun. 1101, fol. 1r et 1381, fol. 34v.
56. GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, IV, VI, éd. JEAUNEAU, pp. 60, 62.
57. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §126: «Dicendum quod duplex est iustitia: naturalis scilicet <et> positiua [...]». Cf. GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, III, éd. JEAUNEAU, p. 59.

des rapports entre la prescience divine et la liberté humaine sont discutés. Toutefois, le langage utilisé n'est guère boécien. À ma connaissance, Boèce n'a pas l'habitude de désigner Dieu par le terme *Primum*, ni de parler de «sa très noble vie» («nobilissima eius uita»). En revanche, Dieu est appelé *Primus* dans les traductions latines d'Avicenne et d'Al-Ghazâlî[58], et *Primum* dans la *Summa de Bono* de Philippe le Chancelier[59]. Que cette terminologie ait été attribuée à Boèce ne doit pas nous surprendre outre mesure. C'est ainsi qu'Alexandre de Halès écrit: «Boethius, libro *De Trinitate*: "In omni eo quod est citra Primum, differt 'quod est' et 'quo est' "»[60]. Alors que la distinction entre le «quod est» et le «quo est» est incontestablement boécienne, la formule par laquelle Alexandre de Halès l'introduit – «In omni eo quod est citra Primum» – ne l'est point[61].

La première objection (§ 132) se présente comme suit. Le «Premier» ne peut comprendre ni le passé ni le futur, puisque ni l'un ni l'autre n'existent actuellement. Si le «Premier» les comprenait, Il comprendrait le non-être. Or comprendre, c'est connaître; et tout ce que le «Premier» connaît existe. On aboutit donc à une contradiction. Voici la solution «facile» proposée par notre «*Guide*». Dire que le «Premier» comprend le passé et le futur signifie qu'Il comprend que le passé a été et que le futur sera, et non que le passé ou le futur existent. En effet, le «Premier» comprend les choses selon leur mode d'être. Cette explication est confortée par une «citation» de saint Augustin: «Primum est speculum eternitatis, in quo omnia relucent». Augustin est-il l'auteur de cette sentence? J'en doute fort, non seulement à cause de l'appellation de «Premier» appliquée à Dieu, mais à cause du «miroir de l'éternité». Nous avons deux bonnes raisons de soupçonner ici un Pseudo-Augustin. La première est que, si l'on consulte le CLCLT (Cetedoc Library of Christian Latin

58. AVICENNE, *Liber de philosophia prima sive scientia divina I-X. Lexiques* par S. VAN RIET, Louvain-la-Neuve: Peeters/Leiden: Brill, 1983, t. III, p. 292 (Avicenna Latinus, II, 3). *Algazel's Metaphysics. A Mediaeval Translation*, éd. J.T. MUCKLE, Toronto, Institute of Mediaeval Studies, 1933 (St. Michael's Mediaeval Studies).
59. *PHILIPPI CANCELLARII PARISIENSIS Summa de bono*, II, q. 3, 1, éd. N. WICKI, Bernae, Francke, 1985, t. I, p. 68, l. 100 - p. 70, l. 152.
60. *Magistri ALEXANDRI DE HALES Glossa in quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi*, II, 3, 7a, Quaracchi (Florentiae), Collegium S. Bonaventurae, 1952, t. II, p. 27, l. 16-18 (Bibliotheca Franciscana Scholastica Medii Aevi, XIII). Cf. W.H. PRINCIPE, *The Theology of the Hypostatic Union in the Early Thirteenth Century*, t. II: *Alexander of Hales' Theology of the Hypostatic Union*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1967, p. 46.
61. Citons encore: «Boethius, libro *De Trinitate*, dicit: "In omni eo quod est citra Primum differt quod est et esse"»: *Magistri ALEXANDRI DE HALES Glossa in quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi*, I, d. 3, 46b, Quaracchi (Florentiae), Collegium S. Bonaventurae, 1951, t. I, p. 64, l. 19-20 (Bibliotheca Franciscana Scholastica Medii Aevi, XII).

Texts), on n'y trouve aucune mention du *speculum aeternitatis*. La seconde est que saint Albert le Grand, qui connaît et utilise cette formule, dit ne l'avoir rencontrée chez aucun des Pères qu'il a lus[62]. Le plus ancien témoin connu de cette formule, à ce jour, est la *Summa theologiae* (entre 1212 et 1219) de Godefroid de Poitiers[63]. L'attribution à saint Augustin se trouve dans des *Quaestiones* anonymes, contenues dans le manuscrit 434 de la Bibliothèque municipale de Douai, récemment éditées par le P. Walter Principe CSB : « Secundum Augustinum anima Christi unita erat speculo aeternitatis, in quo siue[64] in suo exemplari erant sensibilia et intelligibilia »[65].

La seconde question (§ 133) diffère peu de la première. Cette fois, l'autorité invoquée pour appuyer la réponse n'est plus celle d'Augustin, mais celle d'Aristote qui, dans son *Panthaphilosophiae* (!), dit que « le "Premier" comprend toutes choses au même instant et à la fois, parce que, dès lors qu'il se connaît comme cause de toutes choses, il connaît en même temps toutes choses ». Rien de moins aristotélicien que cette doctrine. On penserait plutôt à une source d'inspiration néoplatonicienne telle que le *Liber de causis*, que le « *Guide de l'étudiant* » connaît et cite[66] ;

62. ALBERT LE GRAND, *Quaestio de prophetia*, art. 2, 1, dans *Alberti Magni Opera omnia*, t. XXV, 2, *Quaestiones*, éd. A. FRIES, W. KÜBEL et H. ANZULEWICZ, Munster en Westphalie, Aschendorff, 1993, p. 56, l. 17-20 : « Dicendum sine praeiudicio quod speculum aeternitatis non est deus, nec illud uerbum memini me legisse ab aliquo sanctorum, sed est uerbum magistrale ». Concernant le *speculum aeternitatis*, voir B. DECKER, *Die Entwicklung der Lehre von der prophetischen Offenbarung von Wilhelm of Auxerre bis zum Thomas von Aquin*, Breslau, Verlag Müller und Seiffert, 1940, pp. 47, 49-52, 61, 64-68, 72-74, 78-83, 92, 94, 98-105, 124, 127 (Breslauer Studien zur historischen Theologie, Neue Folge, VII).
63. GODEFROID DE POITIERS, *Summa theologiae* : « Nos autem dicimus quod, quam cito deus creauit animam christi, tam cito dedit ei inspicere in speculo aeternitatis, ubi omnia resultant » (cité par E.M. LANDGRAF, *Dogmengeschichte der Frühscholastik*, II, 2, Regensburg, Friedrich Pustet, 1954, p. 103, n. 29). Cf. J.P. TORRELL, *Théorie de la prophétie et philosophie de la connaissance aux environs de 1230. La contribution d'Hugues de Saint-Cher*, Louvain, Spicilegium Sacrum Lovaniense, 1977, pp. 133-134 (Spicilegium Sacrum Lovaniense. Études et documents, XL). On consultera avec profit la « Table des thèmes » de ce volume au mot *speculum*.
64. Peut-être faut-il comprendre *seu* ?
65. W.H. PRINCIPE, *Quaestiones concerning Christ from the First Half of the Thirteenth Century: Quaestiones from Douai MS. 434: Christ's Knowledge*, dans *Mediaeval Studies* 50 (1988), p. 30, l. 34-35. Guillaume d'Auxerre parle à la fois du *speculum aeternitatis* et du *speculum essentiale : Magistri GUILLELMI ALTISSIODORENSIS Summa aurea*, lib. II, cap. 2, qu. 1 et 2, éd. J. RIBAILLIER, Paris : CNRS/Grottaferrata (Roma) : Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras Aquas, 1982, pp. 130-134 (Spicilegium Bonaventurianum, XVII). Je remercie le P. Walter Principe C.S.B., de qui je tiens la plupart des références concernant le *speculum aeternitatis*.
66. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 10, 438, 1252 (« [...] Aristotiles in libro *De causis* [...] »).

mais je n'ai pas de texte vraiment convaincant à présenter[67]. Une autre source possible serait Avicenne, dont G. Verbeke résume la pensée en ces termes: «En se connaissant lui-même, Dieu connaît donc tous les êtres dont il est la cause créatrice»[68]. Mais là encore, si la pensée coïncide, sa formulation diffère trop pour qu'on puisse conclure que ce passage du «*Guide de l'étudiant*» dépend d'Avicenne[69]. De toute façon, cette doctrine sera celle de saint Thomas d'Aquin[70].

3. *PRIMO QUERITUR*

Le recueil *Primo queritur* (éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§ 104-124) ressemble beaucoup, en ce qui concerne Boèce et Platon, au «*Guide de l'étudiant*». Je ne m'y attarderai donc pas. Remarquons simplement que *Timée* et *Consolation de Philosophie*, au lieu d'être traités séparément comme c'était le cas dans le «*Guide de l'étudiant*», sont joints. On distingue aisément trois parties: dans chacune d'elles, il est question d'abord du *Timée*, ensuite de la *Consolation*. Le plan est le suivant:

I. *Accessus* rudimentaires: 1. au *Timée* (§ 105); 2. à la *Consolation* (§ 106);
II. Questions relatives: 1. au *Timée* (questions 1-5; §§ 107-111); 2. à la *Consolation* (questions 6-9; §§ 112-115);
III. Solutions des questions dans l'ordre où elles ont été posées (§§ 116-124).

67. «Omnis intelligentia intelligit essentiam suam [...]. Et, quando scit essentiam suam, scit reliquas res quae sunt sub ea, quoniam sunt ex ea»: Pseudo-ARISTOTE, *Liber de causis*, XII (XIII), §§ 109-112; A. PATTIN, *Le Liber de causis. Édition établie à l'aide de 90 manuscrits avec introduction et notes*, dans *Tijdschrift voor Filosofie* 28 (1966), p. 74, l. 91 - p. 75, l. 99 (également édité séparément, Louvain, s.d.). «Omnis intelligentia scit quod est supra se et quod est sub se. Verumtamen scit quod est sub se quoniam est causa ei [...]»: *Ibid.*, VII (VIII), § 72, éd. PATTIN, p. 64, l. 6-8.
68. AVICENNE, *Liber de philosophia prima siue scientia diuina, V-X*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction doctrinale par G. VERBEKE, Louvain: Peeters/Leiden: Brill, 1980, t. II, p. 47* (Avicenna Latinus, II, 2).
69. AVICENNE, *Liber de philosophia prima* VIII, 6, éd. VAN RIET, t. II, p. 417, l. 69-70: «Sed quia ipse est principium omnis esse, tunc intelligit ex seipso id cui est principium» (Avicenna Latinus, II, 2).
70. THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae* I[a], qu. 89, art. 4, corp.; *Sancti Thomae Aquinitatis, Doctoris Angelici, Opera omnia iussu impensaque Leonis XIII P.M. edita*, t. V, *Pars Prima Summae Theologiae a quaestione L ad quaestionem CXIX [...]*, cura et studio Fratrum Ordinis Praedicatorum, Romae, Typographia Polyglotta, 1889, p. 378a (cf. éd. de l'Institut d'études médiévales d'Ottawa, Ottawa, Garden City Press, 1941, t. I, p. 553b, l. 33-37): «Ipse Deus per suam essentiam, inquantum est causa uniuersalium et indiuidualium principiorum, cognoscit omnia et uniuersalia et singularia». Cf qu. 14, art. 11; qu. 57, art. 2.

L'*accessus* correspond, à peu de choses près, à ce que nous trouvons dans le «*Guide de l'étudiant*». Les seules variantes concernent les épithètes données au «Premier».

Guide de l'étudiant, § 131 :	*Primo queritur*, § 106 :
«de eius bonitate perfectissima et de eius cognitione [...] et de nobilissima eius uita».	«de cuius bonitate ineffabili et de sua cognitione [...] et de uita eius superexaltata in secula».

On notera que les deux questions posées dans le «*Guide de l'étudiant*» sont devenues quatre dans *Primo queritur*. Les questions 6 et 7 correspondent à la première des questions posées dans le «*Guide de l'étudiant*», la huitième question correspond à la deuxième des questions posées dans le «*Guide de l'étudiant*», la neuvième est nouvelle. La septième question fait appel aux *Seconds Analytiques* d'Aristote[71]. Cette fois, la citation est exacte et correspond à ce qu'écrit Aristote: «οὐκ ἔστι τὸ μὴ ὂν ἐπίστασθαι »[72]. Cependant *Primo queritur* nous en transmet le texte sous une forme – «quod enim non est non contingit scire» – qui ne coïncide pas parfaitement avec les traductions connues. La traduction de Boèce est: «quod non est non est scire»[73]. Celles de Jacques de Venise et de Jean Sarrazin[74] ont: «non est quod non est scire»[75]. J'ai cru un instant avoir trouvé un témoin de la traduction utilisée par notre opuscule. En marge du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur les *Seconds Analytiques*, l'édition Léonine de 1882 donne une variante qui permet de lire ainsi le texte d'Aristote: «quod non est non contingit scire», ce qui, si l'on néglige la conjonction *enim*, correspond parfaitement au texte cité

71. Les *Seconds Analytiques* sont fréquemment cités dans le «*Guide*»: voir ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 11, 14, 32, 42, 53, 440, 511, 513, 514, 632, 743-853, 921, 1025, 1026, etc.
72. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 71b25-26.
73. *Transl. Boethii*, dans PL 64, col. 714A11.
74. Pour l'attribution de la *Translatio Ioannis* à Jean Sarrazin, cf. É. JEAUNEAU, *Jean de Salisbury et la lecture des philosophes*, dans *Revue des Études augustiniennes* 29 (1983), pp. 169-173.
75. *Transl. Iacobi*, dans *Analytica posteriora, translationes Iacobi, Anonymi siue «Ioannis», Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, p. 7, l. 21-22 (AL, IV, 1-4); *transl. «Ioannis», Ibid.*, p. 113, l. 13.

dans *Primo queritur*[76]. Malheureusement, la récente version de l'édition Léonine n'a pas retenu cette variante[77].

La réponse à la sixième question rejoint la réponse faite par le «*Guide de l'étudiant*»: l'une et l'autre font appel au «miroir de l'éternité». *Primo queritur*, cependant, me paraît développer l'argument avec plus de rigueur que ne le fait le «*Guide de l'étudiant*»: si Dieu connaît le non-être, c'est en raison de l'être («sub ratione entis»). Cette façon de voir sera aussi celle de saint Thomas d'Aquin[78]. Notre opuscule cite encore le *De anima* d'Aristote. Un sondage aux mots παράδειγμα (qui ne figure pas dans le *De anima* du Stagirite) et εἶδος (qui y figure) n'a rien donné. Le texte le plus approchant se trouve au livre III: «C'est pourquoi, même lorsque les sensibles ont cessé d'être présents, les sensations et les images persistent dans les *sensoria*»[79].

Περὶ ψυχῆς (III. 425b 24-25):	*Traduction utilisée par Thomas d'Aquin*:
«Διό καὶ ἀπελθόντων τῶν αἰσθητ ῶν ἔνεισιν αἱ αἰσθήσεις καὶ φαν τασίαι ἐν τοῖς αἰσθητηρίοις».	«Vnde et abeuntibus sensibilibus, insunt sensus et phantasiae quibus sentiunt».

La réponse à la sixième question se termine par une allusion à un autre problème, celui de la présence d'une multitude de formes dans le «Premier». On sait qu'Abélard professait qu'une telle multitude ne se trouve pas en Dieu, «ubi nec ulla est formarum multitudo»[80].

Pour la septième question, on nous renvoie à la réponse précédente. La réponse à la huitième question reprend, en plus bref, ce qu'avait dit le

76. THOMAS D'AQUIN, *In primum librum Posteriorum Analyticorum Aristotelis expositio*, lectio IV, 13; *Sancti Thomae Aquinitatis, Doctoris Angelici, Opera omnia iussu impensaque Leonis XIII. P.M. edita*, t. I, *Commentaria in Aristotelis libros Peri hermeneias et Posteriorum analyticorum*, éd. Th.M. ZIGLIARA, Romae, Ex Typographia Polyglotta, 1882, p. 152b.

77. *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, p. 20.

78. THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae* I[a], qu. 14, art. 9; *Id.*, *Contra Gentiles*, lib. I, cap. 66; *Id.*, *In Sententias*, lib. I, dist. 38, art. 3; *Id.*, *Quaestio de Veritate*, qu. 2, art. 8.

79. ARISTOTE, *Traité de l'âme (Περὶ ψυχῆς)*, publié, traduit et annoté par G. RODIER, Paris, Leroux, 1900, t. I, p. 153. La traduction latine est empruntée à THOMAS D'AQUIN, *In Aristotelis librum De anima commentarium*, éd. A.M. PIROTTA, Taurini, Marietti, 1925, p. 199a, l. 17-19.

80. ABÉLARD, *Theologia Christiana*, III, § 107, dans *Petri Abaelardi Opera theologica*, éd. E.M. BUYTAERT, Turnholti, Brepols, 1969, t. II, p. 234, l. 1274-1275 (CCCM, XII); *Id.*, *Theologia «Summi Boni»*, II, § 60, dans *Petri Abaelardi Opera theologica*, éd. E.M. BUYTAERT et C.J. MEWS, Turnholti, Brepols, 1987, t. III, p. 133, l. 513-514 (CCCM, XIII).

«*Guide de l'étudiant*». La réponse à la neuvième question – comment concilier prescience divine et futurs contingents – invoque l'axiome suivant: «Omne quod suscipitur in aliquo suscipitur per modum suscipientis et non suscepti». On pense tout naturellement au fameux axiome, si fréquemment répété par saint Thomas d'Aquin: «Omne quod recipitur in aliquo, recipitur in eo per modum recipientis»[81]. Mais notre opuscule invoque l'autorité de Boèce. Or, je n'ai pu trouver chez Boèce le texte cité. Ce qui s'en approche le plus serait ceci: «Omne enim quod cognoscitur non secundum sui uim, sed secundum cognoscentium potius comprehenditur facultatem»[82]. Ces mots se lisent au cinquième livre de la *Consolation*, très précisément en un passage où Dame Philosophie aborde ce difficile problème: comment concilier prescience divine et liberté humaine?

4. CONCLUSION

Après ces notes de lecture, un peu myopes, je le crains, peut-on se poser une question plus générale? Les trois textes parcourus, *Accessus philosophorum*, «*Guide de l'étudiant*», *Primo queritur*, nous permettent-ils de tirer des conclusions concernant la connaissance du *De consolatione Philosophiae* à l'Université de Paris dans la première moitié du XIII^e^ siècle? Des conclusions fermes et assurées, certainement pas, mais peut-être quelques indices. On ne peut manquer d'être frappé par le caractère élémentaire des connaissances qui étaient requises concernant le chef-d'œuvre boécien. Tout se passe comme si, en milieu universitaire, la *Consolation de Philosophie* avait été, en la première moitié du XIII^e^ siècle, le parent pauvre. La chose est d'autant plus remarquable que la seconde moitié du même siècle, nous laisse une impression différente.

Curieusement, les trois témoins les plus remarquables de la fortune du *De consolatione Philosophiae* au XIII^e^ siècle sont trois dominicains: Vincent de Beauvais, saint Thomas d'Aquin et Nicolas Triveth. Vincent de Beauvais (†1264) consacre vingt-six lignes à la vie de Boèce en son *Speculum doctrinale*[83]. Dans son *Speculum naturale*[84], il cite les trois premiers vers du Chant IX au livre III de la *Consolation:*

81. THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae* I^a^, qu. 75, art. 5, corp.; qu. 76, art. 1, arg. 3; art. 2, arg. 3; qu. 79, art. 6, corp.; qu. 84, art. 1, corp.; qu. 89, art. 4, corp., etc.
82. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, V, pr. 4, 25, éd. L. BIELER, pp. 96-97, l. 66-68.
83. VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum doctrinale*, XVII, 56; éd. de Douai, Ex officina typographica Baltazaris Belieri 1624 (réimpression anastatique Graz, Akademische Druck - und Verlagsanstalt, 1965), t. II, pp. 1586-1587.
84. VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum naturale*, III, 23; éd. de Douai, t. I, p. 175.

O qui perpetua mundum ratione gubernas,
Terrarum caelique sator, qui tempus ab aeuo
Ire iubes, stabilisque manens das cuncta moueri

Dans son *Speculum historiale*, il donne de larges extraits des cinq livres de la Consolation[85].

Le témoignage de Thomas d'Aquin (†1274) est plus important encore, car Boèce a laissé une empreinte philosophique sur la pensée du Docteur angélique. La consultation des *Indices* de l'édition Léonine pour la *Somme théologique* et le *Contra Gentiles* est à ce point de vue très éclairante. Dans ces deux œuvres, Thomas d'Aquin cite différentes œuvres de Boèce. Or on constate qu'il cite soixante fois la *Consolation*, un peu moins souvent que les *Opuscules théologiques* (64 fois), mais beaucoup plus souvent que le *De arithmetica* (2 fois), le *De musica* (une fois), l'*In Categorias Aristotelis* (4 fois), l'*In Topica Ciceronis* (une fois) et le *De differentiis topicis* (3 fois). Encore ne s'agit-il que de citations explicites. Que Thomas d'Aquin ait été familier avec les *Opuscules théologiques* ne doit point nous surprendre, puisqu'il commenta deux d'entre eux, le *De trinitate*[86] et le *De hebdomadibus*. La familiarité qu'il manifeste avec le *De consolatione Philosophiae* a pu inciter les éditeurs à insérer parmi ses œuvres un commentaire sur la *Consolation*, dont la critique moderne a démontré l'inauthenticité[87].

Nicolas Triveth nous a laissé un commentaire sur la *Consolation*, peu original il est vrai, mais qui semble témoigner d'un regain d'intérêt pour cette œuvre. Ce commentaire est antérieur à l'année 1307 : Pierre Courcelle le situe plus volontiers au début du XIV^e^ siècle qu'à la fin du XIII^e^[88]. Selon cet érudit, la fortune de la *Consolation* aurait subi une éclipse au XIII^e^ siècle. Le commentaire de Nicolas Triveth marquerait une reprise, le

85. VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum historiale*, XXI, 15-20 ; éd. de Douai, t. IV, pp. 823-825.
86. THOMAS D'AQUIN, *Expositio super librum Boethii De Trinitate*, éd. B. DECKER, Leiden, Brill, 1955 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, IV). Dans cette œuvre, la *Consolatio* est citée : p. 202, l. 12 ; p. 211, l. 2 ; p. 215, l. 11.
87. Ce commentaire est imprimé parmi les *Opuscules* de saint Thomas dans l'édition Vivès : *Doctoris Angelici diui THOMAE AQUINATIS [...] Opera omnia*, t. XXXII, *Opuscula varia*, Paris, Vivès, 1879, pp. 425-657. Cf. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, pp. 322-323. Il semble que certaines des gloses qui accompagnent la *Consolatio Philosophiae* dans le manuscrit de Prague, Bibliothèque de l'Université, Roudnice VI. Fc. 30 (première moitié du XV^e^ siècle), pp. 4-190 sont extraites du commentaire du Pseudo-Thomas d'Aquin. Par exemple, le texte que je cite p. 189 de mon *Plato apud Bohemos*, dans *Mediaeval Studies* 41 (1979) [pp. 161-214], correspond à Pseudo-THOMAS D'AQUIN, *Commentaire sur la Consolation de Boèce*, éd. Vivès, p. 555.
88. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, pp. 318-319.

départ d'un succès qui devait durer jusqu'à la fin du XV^e^ siècle[89]. C'est aussi la période où le florilège appelé *Auctoritates Aristotelis* – le nom de *Parui flores*, qui lui était donné en Bohème, me paraîtrait plus adéquat[90] – jouit d'une diffusion considérable. Or, ce recueil transmettait une importante sélection de sentences et de définitions extraites des cinq livres de la *Consolation* de Boèce[91]. Certes, on peut dire de ces recueils ce que Jean Jolivet a dit de l'œuvre d'Isidore de Séville: «Culture en miettes, ou si l'on veut en comprimés, c'est-à-dire négation de la culture active»[92].

Je m'en voudrais de terminer sur cette note pessimiste. Les trois textes qui m'avaient été assignés m'ont vivement intéressé. Je suis persuadé qu'une étude minutieuse et systématique de cette littérature trop négligée, que Claude Lafleur et Joanne Carrier ont eu le mérite de sortir des limbes où elle sommeillait, nous permettra de mieux comprendre le cheminement des textes et des idées dans la première moitié du XIII^e^ siècle. De mon tout petit observatoire – celui de la *Consolation de Philosophie* –, j'ai cru remarquer deux choses: d'une part, une fidélité, assez souple il est vrai, mais beaucoup plus considérable que celle que j'avais escomptée, à la tradition littéraire des *accessus* du XII^e^ siècle et, d'autre part, une orientation philosophique résolument novatrice, qui laisse présager les grandes synthèses du XIII^e^ siècle.

89. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie*, p. 318.
90. JEAUNEAU, *Plato apud Bohemos*, pp. 196-204.
91. J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1974, pp. 286-294. Notons que le Canada possède un manuscrit des *Parui flores*: Montréal, Université de Montréal, Service des archives, P 82, fol. 119ra-146rb (manuscrit en papier, d'origine viennoise, premier tiers du XV^e^ siècle). Ce manuscrit m'a été aimablement signalé par le regretté Hugues Shooner.
92. J. JOLIVET, *La philosophie médiévale en Occident*, dans *Histoire de la philosophie: Orient, Antiquité, Moyen Âge*, volume publié sous la direction de Br. PARAIN, Paris, Gallimard, 1969, t. I, pp. 1232-1233 (Encyclopédie de la Pléiade, XXVII).

Material Remains of the Study of the *Timaeus* in the Later Middle Ages

Paul Edward Dutton

Cete sentence ci rimee
Trouveras escrite en Timee
De Platon, qui ne fu pas nices.

Thus wrote Jean de Meun in the *Roman de la Rose*[1]. Jean was but one of many readers of the *Timaeus* in the later Middle Ages, but we have paid little attention to their study of Plato's dialogue. The manuscript evidence of that interest, which still awaits full investigation, is the subject of this preliminary survey[2].

The model of the textual reception of the *Timaeus* we have hitherto assumed has doubtless been too simple. It holds that the dialogue was a source of occasional interest and intensive study in late antiquity by Porphyry, Calcidius, and Proclus, but, after Boethius, was largely neglected until the eleventh and twelfth centuries when the dialogue was rediscovered and closely studied by Bernard of Chartres, William of Conches, and Peter Abelard. After this Chartrian-centered explication, the *Timaeus* faded in importance. Swept away by scholasticism and a new university curriculum, beaten by Aristotle in the classrooms of Paris and Oxford, and overwhelmed by recent translations of Aristotelian and Neoplatonic

1. JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, vv. 7103-7105; *Le Roman de la Rose par Guillaume de Lorris et Jean de Meun*, ed. E. LANGLOIS, 5 vols., Paris, Champion, 1914-1924, vol. III, p. 30.
2. On the manuscripts, see *Plato Latinus, IV. Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, in societatem operis coniuncto P.J. JENSEN, edidit J.H. WASZINK, London, Warburg Institute/Leiden, Brill, 1975 (2nd ed.), pp. cvi-cxxxi, cxciii-cxciv (Corpus Platonicum Medii Aevi) (henceforth, PLATO, *Timaeus*, ed. WASZINK = pp. 5-52 and CALCIDIUS, *Comm.*, ed. WASZINK = pp. 57-346); M. MANITIUS, *Handschriften antiker Autoren in Mittelalterlichen Bibliothekskatalogen*, K. MANITIUS (ed.), Leipzig, Otto Harassowitz, 1935, pp. 173-176 (Beiheft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen, LXVII).

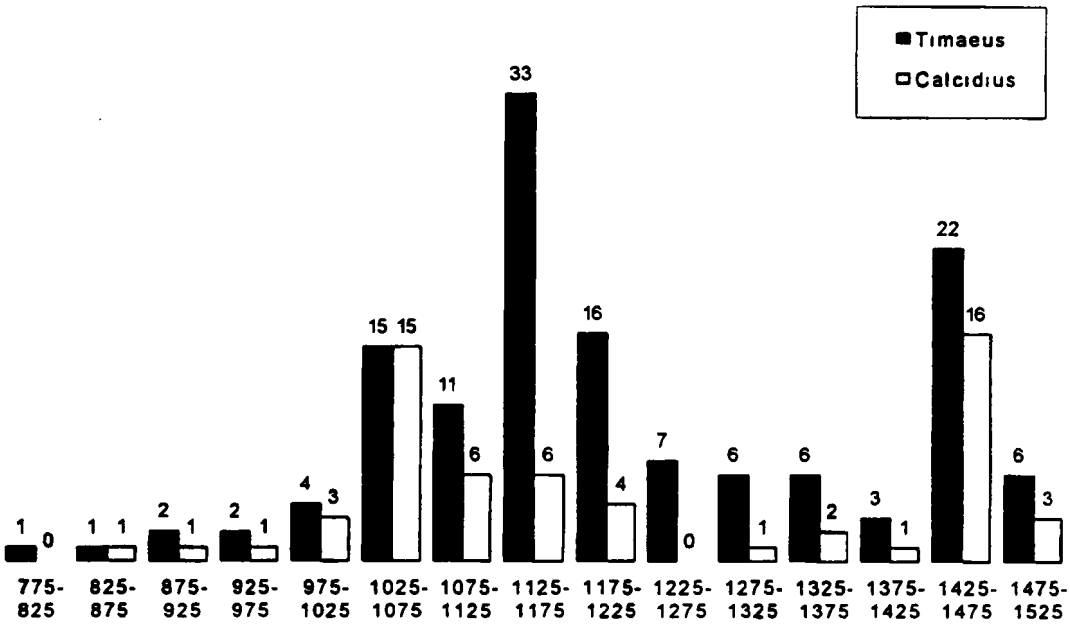
books, Plato bowed his head and quietly retired to await rediscovery by the Italian Renaissance[3]. There Raphael found him in the School of Athens still grasping the *Timaeus* tightly in his hand.

There is, of course, some truth to this image of the *Timaeus*'s popularity in the Middle Ages, but the formative place of Carolingian schools and scriptoria in the preservation and interpretation of the *Timaeus* has, until recently, been almost entirely overlooked[4]. At the other end, the later medieval interest in the dialogue has certainly been neglected.

If we look at a simple graph (Fig. 1) showing the dates of surviving manuscripts of the *Timaeus* and Calcidius's commentary broken down by half centuries, we can obtain an impression of the chronological character and relative richness of the material record. Caution is necessary, however, since a graph of this sort represents survival rates, which will generally favour newer manuscripts over older ones for the simple reason that older manuscripts have been exposed to more centuries of chance destruction. Moreover, the causes of the destruction or survival of disparate manuscripts is largely accidental. Indeed, the very production of manuscripts – the when and the why – is complex in cause and meaning, and cannot be taken to correlate in any exact way with the popularity of the text itself. Still, in the case of the *Timaeus*, the material record is rich enough to allow us to recognize some basic patterns[5].

3. See R. KLIBANSKY, *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, with a New Preface and Four Supplementary Chapters together with *Plato's Parmenides in the Middle Ages and Renaissance*, with a New Introductory Preface, New York, Kraus, 1982; T. GREGORY, *Platonismo medievale: studi e ricerche*, Roma, Istituto storico Italiano per il Medio Evo, 1958; T. GREGORY, *Abélard et Platon*, in *Studi Medievali*, serie terza, 13 (1972), pp. 539-562; T. GREGORY, *Le Platonisme du XII^e siècle*, in *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 71 (1987), pp. 243-259; L. MOONAN, *Abelard's Use of the Timaeus*, in *AHDLMA* 56 (1989), pp. 7-90; M. GIBSON, *The Study of the Timaeus in the Eleventh and Twelfth Centuries*, in *Pensamiento* 25 (1969), pp. 183-194; J. HANKINS, *Plato in the Middle Ages*, in *Dictionary of the Middle Ages*, J.R. STRAYER (ed.), New York, Charles Scribner's Sons, 1987, vol. IX, pp. 694-704; P.E. DUTTON, *The «Glosae super Platonem» of Bernard of Chartres*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1991, pp. 1-8 (Studies and Texts, CVII).
4. See R. MCKITTERICK, *Knowledge of Plato's Timaeus in the Ninth Century: The Implications of Valenciennes, Bibliothèque Municipale, MS. 293*, in *From Athens to Chartres: Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in Honour of Édouard Jeauneau*, H.J. WESTRA (ed.), Leiden, Brill, 1992, pp. 85-95 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXV).
5. The graph is constructed on the model of Southern's graph in R.W. SOUTHERN, *Platonism, Scholastic Method, and the School of Chartres*, The Stenton Lecture, 1978, Reading, The University of Reading, 1979, p. 14. Where he seems to have lumped together copies of the dialogue and the commentary of Calcidius, I have counted them separately. The dates are taken for the most part from the list of manuscripts supplied in *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, ed. WASZINK, pp. cvii-cxxxi, cxciii-cxciv, but some dates have been revised based on

Fig. 1 : Surviving Manuscripts of the Timaeus and Calcidius's Commentary Sorted According to Half Centuries



new information. When Waszink gives a date of «XII in.» or «XII[1]» for a manuscript, I have transferred this on the graph to a manuscript of «1100», which should be taken to represent a work written in the period between 1075 and 1125. A manuscript listed as «XII» was ranked on the graph as one of «1150», though again that represents the period from 1125 to 1175. Finally, any manuscripts listed as «XII ex.» or «XII[2]» were ranked as 1200 on the graph, but should be understood to come from the period 1175 to 1225. — In addition I have included some manuscripts that were unknown to Waszink or Southern in my totals:

Admont, Stiftsbibliothek 514, fol. 1v-13v, XII c.: *Timaeus*,
see P.O. KRISTELLER, *Iter Italicum: A finding List of Uncatalogued or Incompletely Catalogued Humanistic Manuscripts of the Renaissance in Italian and Other Libraries*, 6 vols., London, Warburg Institute, 1963-1992, vol. III, p. 10;

Bamberg, Staatsbibliothek Patr.77, fol. 140-142, XII c.: excerpts from the *Timaeus* and Calcidius's commentary;

Bergamo, Biblioteca civica Angelo Mai, Delta.VI.35, fol. 66r-85r, XV c.: *Timaeus*,
see KRISTELLER, *Iter Italicum*, vol. V, pp. 481-482;

Giessen, Universitätsbibliothek 82, fol. 45r-81v, XII c.: *Timaeus*;

Paris, BnF, lat. 15124, fol. 160r-241r, XII ex.: *Timaeus*,
see KRISTELLER, *Iter Italicum*, vol. III, p. 236;

Paris, BnF, lat. 18104, fol. 177r-178r, XII ex.: Calcidius, *Comm.*, chapters 307-355: see note 6 below;

Prague, Státní knihovna IX.A.4 (1669), fol. 304-315, XV in.: *Timaeus*,
see É. JEAUNEAU, *Plato apud Bohemos*, in *Mediaeval Studies* 41 (1979), p. 168 (161-214); Z. KALUZA, *Jérôme de Prague et le «Timée» de Platon*, dans AHDLMA 61 (1994), p. 92, n. 78 (pp. 57-104);

Uppsala, Universitetsbibliothek C.647, fol. 13v-18r, XIII c.: *Timaeus*,
see KRISTELLER, *Iter Italicum*, vol. V, p. 21; note 45 below; and M. ANDERSSON-SCHMITT, H. HALLBERG, and M. HEDLUND, *Mittelalterliche Handschriften der Universitätsbibliothek Uppsala: Katalog über die C-Sammlung*, vol. VI: *Handschriften C 551-935*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1993, pp. 200-204;

Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka IV.Q.48a, XV c.: *Timaeus*,
see KRISTELLER, *Iter Italicum*, vol. IV, p. 426.

A dramatic increase in the production of copies of the dialogue in the two centuries between 1025 and 1225 would seem to have been followed by two centuries of less intense production between 1225 and 1425. Finally, in the fifteenth century, the *Timaeus* regained readers in the great Platonic revival that spilled out from Italy. To look at the graph of the surviving manuscripts of Calcidius's commentary produces a few surprises. Often the translation and commentary were copied together, but since Calcidius's commentary is six times as long as the dialogue some copyists and collectors chose not to invest the time or the parchment needed to reproduce it. Hence we should expect the Calcidius figures to shadow the peaks and troughs of the *Timaeus* figures and, for the most part, they do. The impressive number of surviving manuscripts of the commentary from the period between 975 and 1125 confirms that this was the period of Calcidius's greatest influence. In the next century, that is, between 1125 and 1225, the *Timaeus* was copied almost fifty times, but the commentary is represented by just ten surviving manuscripts, some of them mere fragments[6]. Very few copies of the commentary survive from the period between 1225 and 1425, but between 1425 and 1525 the commentary rose to heights of popularity not achieved since late in the early Middle Ages.

What explains the drop in the number of copies of Calcidius's commentary between 1125 and 1225 was not scribal indolence or parsimony, for this was both a vigorous and prosperous age, but rather the rise of an independent medieval commentary tradition. The substantial glosses of Bernard of Chartres and William of Conches came to dominate the medieval interpretation of the *Timaeus*. To the masters of the cathedral schools and to their students, these glosses must have supplied a more efficient and immediate interpretation of the *Timaeus*.

It would be difficult, in a few words, to summarize the vast accomplishment of twelfth-century glossators of the *Timaeus*. Indeed, we have not as yet struck bottom in our investigation of the dozens of sets of glosses and commentaries. There are many outstanding puzzles about the twelfth century's fervent exploration of the *Timaeus*. The glosses supposedly composed by Bernardus Silvestris or his imagined *Doppelgänger*

6. Paris, BnF, lat. 18104, fol. 177r-178r, for instance, contains a late twelfth-century copy of chapters 307-355 of CALCIDIUS, *Comm.*, ed. WASZINK, p. 308, l. 2 - p. 346, l. 13: «Demonstrauit etiam Plato duo initia [...] uirtutis ingenuae. FINIT». The manuscript itself was described by T. MASLOWSKI and R.H. ROUSE, *Twelfth-Century Extracts from Cicero's «Pro Archia» and «Pro Cluentio» in Paris, B.N., MS. Lat. 18104*, in *Italia Medioevale e Umanistica* 22 (1979), pp. 97-122. Maslowski and Rouse, p. 98, listed the text at fol. 177-178, as an «unidentified Platonic text, beginning lacking». I wish to thank Prof. Rouse for drawing my attention to this unidentified material.

have not, for instance, been found, though we know in part what they should contain[7].

Or consider the glosses in Salamanca, Biblioteca Universitaria, MS. 2322, fol. 158-191. This manuscript contains, despite earlier misidentifications, an anonymous and incomplete *Apparatus super Thimeum Platonis* on *Timaeus*, 17a-46d. The work breaks off abruptly in mid-sentence at the end of fol. 183v in the midst of a gloss on *Quippe corpora*[8] and continues with William of Conches's *Glosae super Platonem* (chapters 146-176, 2-7, and 176) on fol. 184-191. Thus the late twelfth-century compiler of fol. 158-191, tried to repair the deficiency of the *Apparatus* by completing it with William's *Glosae*, though some slight disorder was introduced[9]. Even in its incomplete form, the surviving *Apparatus* contains approximately 50,000 words, thus making it as long as William of Conches's complete *Glosae super Platonem*. Salamanca, Biblioteca Universitaria 2322 also provides us, as just announced, with a twelfth-century copy of a substantial portion of William of Conches's *Glosae super Platonem*.

It is difficult to draw a sharp line between the twelfth-century study of the *Timaeus* and that of the thirteenth. Indeed some of what we see reveals a persistence of the Chartrian approach to the dialogue and a continuing accretion of glosses. The copy of the work in London, British Library Additional MS. 22815 is a good example of the additive nature of the later medieval treatment of the *Timaeus*. Not only does it contain extracts from the commentaries of Bernard and William written in a twelfth-century script, but other glosses inscribed in the thirteenth century which were taken from an unknown source[10]. Vatican, Barb. lat. 21 also contains a copy of the *Timaeus* (fol. 1-33) from the late twelfth century and a copy of Calcidius's commentary from the eleventh century (fol. 34-110)[11]. To the copy of the *Timaeus* a plentiful set of glosses was added in the thirteenth century. In the fourteenth century another scribe added

7. For a review of the question, see P.E. DUTTON, *The Uncovering of the «Glosae super Platonem» of Bernard of Chartres*, in *Mediaeval Studies* 46 (1984), pp. 210-211 (192-221).
8. PLATO, *Timaeus*, ed. WASZINK, p. 43, l. 15.
9. See Excursus 1 on Salamanca, Biblioteca Universitaria 2322, below.
10. See É. JEAUNEAU, *Extraits des «Glosae super Platonem» de Guillaume de Conches dans un manuscrit de Londres*, in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 40 (1977), pp. 212-222 and DUTTON, *The «Glosae super Platonem» of Bernard of Chartres*, p. 278.
11. See E. PELLEGRIN, J. FOHLEN, C. JEUDY, Y.-F. RIOU et A. MARUCCHI, *Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane*, 2 vols., Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1975-1978, vol. I, pp. 72-73 (Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, XXI).

chapter numbers. The commentary received notes in the eleventh, thirteenth, and fourteenth centuries. All of which gives the *Timaeus* marginalia and interlinear glosses in this manuscript a stratified appearance, supplying a material indication of the persistent interest in the dialogue over four centuries.

If Bernard of Chartres's glosses on Plato were the most popular set in the twelfth century, William of Conches's were the most popular set in the thirteenth. The commentary on the *Timaeus* in Uppsala, Universitetsbiblioteket C.620 edited by Toni Schmid was copied and probably compiled in the thirteenth century. Some scholars have believed that this was a copy of William of Conches's early work on the *Timaeus*. In fact, the manuscript contains a somewhat confusing run of glosses extracted from William's *Glosae super Platonem*, from the *Glosae super Platonem* of Bernard of Chartres, and from other unidentified glosses. These glosses, perhaps written by a number of scribes, had once probably all been found in the margins of a copy of the *Timaeus* which is now lost. From that manuscript some scribe-compiler working in the early thirteenth century simply extracted the series of glosses we now find in the Uppsala manuscript. The Uppsala glosses cannot, therefore, be considered an independent commentary on the *Timaeus*, but do provide additional proof of the influence of William and twelfth-century glosses on the early thirteenth-century understanding of the *Timaeus*[12].

The same can be said of London, British Library, Arundel 339 (fol. 110v-119v). In the thirteenth century, two scribes introduced large extracts taken from Calcidius's commentary, William's *Glosae super Platonem*, and William's *Philosophia mundi* into the margins of a thirteenth-century copy of the *Timaeus*[13].

To the other thirteenth-century examples of William's *Glosae super Platonem*, I can now add another manuscript. Manuscript 261 (2905) of the Gräflich Schönborn'sche Bibliothek of Pommersfelden contains the *Timaeus* in Calcidius's version (fol. 84r-101r) in a thirteenth-century script with some thirteenth-century glosses and some fourteenth-century titles and brief notes[14]. On fol. 111r, we find a copy of the prologue to

12. T. SCHMID, *Ein Timaioskommentar in Sigtuna*, in *Classica et mediaevalia: Revue Danoise de philologie et d'histoire* 10 (1949-1951), pp. 220-266; SOUTHERN, *Platonism, Scholastic Method, and the School of Chartres*, p. 16, n. 7 and pp. 22-23; DUTTON, *The « Glosae super Platonem » of Bernard of Chartres*, pp. 106 and 259-260. See also ANDERSSON-SCHMITT *et al.*, *Mittelalterliche Handschriften der Universitätsbibliothek Uppsala*, vol. VI, pp. 136-137.
13. See GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, ed. É. JEAUNEAU, Paris, J. Vrin, 1965, p. 319 (Textes philosophiques du Moyen Âge, XIII); from now on *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*.
14. See Excursus 2 on Pommersfelden 261 (2905), below.

William of Conches's *Glosae* written in a thirteenth-century script[15]. This, thus, becomes the eighth such copy of the prologue to survive, making it by far the most popular section of William's *Glosae*. Another thirteenth-century scribe added some glosses to the *Timaeus* that were influenced by William's commentary[16]. The remaining glosses in Pommersfelden 261 are, however, virtually identical to the *Timaeus* glosses found in Avranches, Bibliothèque municipale MS. 226[17].

There is evidence that the *Timaeus* was a text of some interest in Paris, in the first half of the thirteenth century. A quite remarkable set of glosses on the *De anima* portion of the *Timaeus* (34b-36d) is found written in an early thirteenth-century script in Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 8624, fol. 17r-22v. The author claimed that he had become convinced that he should gloss that portion of the *Timaeus* read by his students, that is, the material on the world-soul[18]. He himself, he said, had been the

15. *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*, §§2-5, ed. JEAUNEAU, pp. 58-61, l. 6, ending at «artibus».

16. Pommersfelden 261, fol. 84r, top right margin:
«Liber iste intitulatur Tymeus Platonis, eo quod Plato intitulauit illum sub nomine Tymei discipuli sui. Et hoc fecit ut uitaret arrogantiam. Vel dicit Tymeus a tymos, quod est flos, eo quod hoc opus sit floridum et preciosum inter sua opera. Vel dicitur sic a tymeon, quod est animal, eo quod in isto libro agitur de animal, id est de mundo, quod uocat Plato magnum animal».

Glosae Willelmi de Conchis super Platonem, § 6, ed. JEAUNEAU, p. 62.
«Titulus talis est: "Incipit Thimeus Platonis". Dicitur sic a quodam discipulo Platonis. Mos enim fuit Platonis intitulare volumina a nominibus dicipulorum ut conferret illis honorem uel ut vitaret arrogantiam et ut subtraheret emulis occasionem reprehendendi. Vel Thimeus dictus est quasi flos – tymo enim est floreo – quia in eo est flos philosophie. Alii dicunt quod tymo est uiuo uel animal: inde Tymeus dicitur liber iste quia de magno animali, id est de mundo, tractat».

17. Thus fol. 85v, left margin, at PLATO, *Timaeus*, 17c, ed. WASZINK, p. 7, l. 1-9, contains the same gloss as edited by É. JEAUNEAU, *Gloses marginales sur le «Timée» de Platon du manuscrit 226 de la Bibliothèque municipale d'Avranches*, in *Sacris Erudiri* 17 (1966), pp. 71-89, repr. in JEAUNEAU, *Lectio Philosophorum: Recherches sur l'École de Chartres*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1973, p. 214 at § 7, 1-9, with a number of variants. The gloss in the bottom right margin of Pommersfelden 261, fol. 86r, to PLATO, *Timaeus*, 21a, ed. WASZINK, p. 12, l. 13-14, is virtually identical to the one edited by JEAUNEAU, *Gloses marginales sur le «Timée»*, p. 217 at § 12, l. 13-14: «dee [...] imposuit». The gloss in the left margin of Pommersfelden 261, fol. 87v, at PLATO, *Timaeus*, 23e, ed. WASZINK, p. 15, l. 20-21, closely resembles the one edited by JEAUNEAU, *Gloses marginales sur le «Timée»*, p. 219, at the same point: «mille annis [...] annorum».

18. HISDOSUS, «Glosses on the *De anima* portion of the *"Timaeus"*», Paris, BnF, lat. 8624, fol. 17r: «Diuinitate uniuersitatis conditrice fauorem nobis prestante, infixa

recipient of formal instruction «from various masters» on the *Timaeus*. We may not know where or precisely when this glossator was working, but we happen to know part of his name. Towards the end of his exposition, when commenting on the meaning of *eundem cognominatum* at *Timaeus* 36c, he states, by way of example, that his own *cognomen*, Hisdosus, came from his father[19]. Unfortunately this glossator has not yet been identified and his scholastic commentary on the *Timaeus* awaits an edition.

Other thirteenth-century materials survive. Vatican, Pal. lat. 953, fol. 120r, also contains a thirteenth-century copy of a commentary on *Timaeus*, 35b-36b that begins: «Plato de creatione anime tractans dicit eam constare ex numeris [...]». This author, therefore, also approaches the problem of the world-soul, but from its mathematical aspect[20]. One of the most interesting thirteenth-century glossed copies of the *Timaeus* is found in Florence, Biblioteca Nazionale, Conv. soppr. J.II.50, fol. 1-61r. The gatherings in this manuscript are out of order today. The work reveals some dependence on the glosses of Bernard and William. At the end of the manuscript, we find a long thirteenth-century note on Plato and fragments of another commentary on *Timaeus*, 36a[21].

All of which leads us to the questions found in the so-called «*Barcelona Compendium*» or «*Student's Examination Guide*» which is found in Barcelona, Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 109, fol. 134ra-158va[22]. The «*Barcelona Compendium*» constitutes proof of a sort

menti est sentencia Timeum, quantum ipsius a scolasticis nostris legitur, cum facilius et commodius fieri poterit, a nobis glosandum». See also GREGORY, *Platonismo medievale*, pp. 124-125.

19. PLATO, *Timaeus*, 36c, ed. WASZINK, p. 28, l. 17. HISDOSUS, «Glosses on the *De anima* portion of the *"Timaeus"*», Paris, BnF, lat. 8624, fol. 22v: «Cognomen enim dicitur a cognatione datum, ut si quis aut proprio patris nomine uocetur, quomodo Tullius Marcus dictus est, aut etiam patris [ag]agnomine uel cognomine appelletur, quemadmodum ego, ne longe exempla petantur, appellor Hisdosus de patre meo». See also JEAUNEAU, *Lectio Philosophorum*, p. 49. Prof. Jeauneau suggested during the discussion which followed the presentation of this paper that the vernacular name «Hideux» or «Lehideux» might stand behind the Latin form Hisdosus. I also need to thank Prof. James K. Farge for his help in my attempt to identify Hisdosus.
20. See JEAUNEAU, *Lectio philosophorum*, pp. 272-273.
21. Florence, Bibl. Naz., Conv. soppr. J.II.50 is foliated in the bottom left margin of the rectos. Fol. 1-8 contains PLATO, *Timaeus*, WASZINK, p. 5, l. 1 - p. 12, l. 18; fol. 9-16, *Timaeus*, WASZINK, p. 31, l. 6 - p. 37, l. 9; fol. 17-24, *Timaeus*, WASZINK, p. 18, l. 5 - p. 25, l. 4; fol. 25-32, *Timaeus*, WASZINK p. 25, l. 4 - p. 31, l. 6; fol. 33-40, *Timaeus*, WASZINK, p. 12, l. 18 - p. 18, l. 15; fol. 41-48, *Timaeus*, WASZINK, p. 37, l. 9 - p. 43, l. 7; fol. 49-56, *Timaeus*, WASZINK, p. 43, l. 7 - p. 48, l. 25; fol. 57-61r, *Timaeus*, WASZINK, p. 49, l. 1 - p. 52, l. 6; fol. 61v-63v, diagrams; fol. 64r-v another *Timaeus* commentary fragment.
22. See the bibliography and discussion in M. GRABMANN, *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX*, Roma, Saler (Herder), 1941, pp. 113-

that the *Timaeus* was part of the Arts curriculum of the University of Paris in the first half of the thirteenth century. The master who wrote the «*Barcelona Compendium*», perhaps around 1235, for students to study for their examinations in the Faculty of Arts included a small section on Plato and Boethius, whom he grouped together as philosophers. In the case of Plato, the master tried to prepare students to answer questions about why the *Timaeus* was so named, what its divisions were, who had translated the book, and what some of its principal and secondary subjects were.

The master and, therefore, his students were heavily influenced by William of Conches or some potted version of his *Glosae super Platonem* such as the one found in a late thirteenth-century copy of the *Timaeus* in Oxford, Bodleian Library, Digby 217[23]. Shared vocabulary has been printed in bold letters.

127 (Miscellanea Historiae Pontificiae, V, 7: I Papi del Duecento e l'Aristotelismo, fasc. I); P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, in *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 101-116 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2e série: Textes, Études, Congrès, V); Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIIIe siècle*, in *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 141-157 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI); Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le «Guide de l'étudiant» (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, in *Dialogue* 29 (1990), pp. 335-355; Cl. LAFLEUR, *Logic in the «Barcelona Compendium» (With Special Reference to Aristotle's «Topics» and «Sophistici elenchi»)*, in *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Kl. JACOBI (ed.), Leiden, Brill, 1993, pp. 81-98 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXVIII).

23. See É. JEAUNEAU, *Gloses sur le «Timée» du manuscrit Digby 217 de la Bodléienne, à Oxford*, in *Sacris Erudiri* 17 (1966), pp. 365-400; repr. in JEAUNEAU, *Lectio philosophorum*, pp. 229-264.

Glosae super Platonem Digby 217, fol. 98v[24]	«*Barcelona Compendium*», § 125 Ripoll 109, fol. 137ra[25]
Vnde **subiectum huius libri,** siue materia, **est naturalis iustitia** siue **creatio mundi,** ut dicit Guillelmus Nurmandi de Conchiis.	**Subiectum** ergo **huius libri est iustitia naturalis** uel **mundi creatio**...
Glosae super Platonem Digby 217, fol. 98v[26]	«*Barcelona Compendium*», § 125 Ripoll 109, fol. 137ra[27]
Titulus est: Incipit ***Thimeus*** **Platonis dictus** sic **a quodam** eius **discipulo. Mos enim fuit Platonis intitulare** uolumina **a** nominibus **discipul**orum, ut conferret honorem discipulo et ut subtraheret emulis occasionem reprehendendi. Vel Timeus dictus quasi **flos, quia in** eo **est flos philosophiae**: **thimo** enim est flos.	***Timeus*** uero **Platonis dictus** est **a quodam discipulo** suo. **Mos enim fuit Platonis intitulare** libros suos **a** suis **discipul**is. Et dicitur a **thimos**, quod est **flos, quia in** hoc libro **est flos philosophie**.

If we look at another passage, we see just how dependent the phrasing and thought of the master is upon William's *Accessus*:

Glosae Willelmi de Conchis super Platonem, § 4[28]	«*Barcelona Compendium*», § 125 Ripoll 109, fol. 137ra[29]
Hac **utilitat**e agit de tali materia ut, uisa potentia diuina et sapientia et bonitate in creatione rerum, timeamus **tam potentem, ueneremur tam sapientem, diligamus tam benignum**.	Cuius **utilitas** potest dici ut in cognoscendo potentiam creatoris ammiremur **tam potentem** et **ueneremur tam sapientem** et **diligamus tam benignum.**

24. JEAUNEAU, *Lectio philosophorum*, p. 233.
25. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 125, in Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I); the paragraph numbers will remain the same in the revised edition to be published in the *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis* (Turnhout, Brepols).
26. JEAUNEAU, *Lectio philosophorum*, p. 234.
27. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 125.
28. *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*, § 4, ed. JEAUNEAU, p. 60.
29. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 125.

On the matter of natural justice, we find that the Paris master also drew from William's *Accessus*:

Glosae Willelmi de Conchis super Platonem, § 3[30]	«*Barcelona Compendium*», § 126 Ripoll 109, fol. 137ra[31]
Iusticia enim alia **positiua**, alia **naturalis**. Et est positiua que **ab hominibus est inuenta ut suspen**sio **latron**um etc. Naturalis uero **que non est ab homine**[32] **inuenta ut dilectio parentum** et similia.	Dicendum quod duplex est **iustitia: naturalis,** scilicet **positiua**, quam ponit quilibet. Et hec **ab hominibus est inuenta**, scilicet **ut latron**es **suspen**dantur et de consimilibus. Alia est **que non est ab hominibus inuenta,** sed fundamentum habet a natura, **ut parentum dilectio.**

Thus, William's glosses on the *Timaeus* or some set of glosses heavily dependent on them must lie directly behind some of the Parisian master's questions. The master drew chiefly from William's *Accessus*, probably because of its summary and introductory character, but we cannot conclude from these examples that he had studied the complete run of William's glosses on Plato.

Moreover, the master's work was not entirely drawn from William. He departed from him in a number of places and introduced citations to Cicero's *De officiis* and to Aristotle which were not taken from William's work. The references to Aristotle may reflect the beginnings of a new approach to the dialogue, one specific to the early thirteenth century and its particular pedagogical interests. Comparisons of Platonic and Aristotelian doctrines had, for instance, been relatively rare in twelfth-century *Timaeus* glosses. This evidence, though thin, may suggest that the master of the «*Barcelona Compendium*» felt the need to relate the *Timaeus* to the chief philosophical literature of his day. But it is must also be evident from the «*Student's Guide*», where the questions on Plato occupy less than 1% of the whole work, that the *Timaeus* was not at the core of what the master thought his students needed to know. In citing, elsewhere in the «*Guide*», Plato's contention that the *opifex* was not jealous of his work – a point restated among the *Timaeus* questions proper – the master

30. *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*, § 3, ed. JEAUNEAU, p. 59.
31. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 126.
32. In fact, the reading «hominibus» is found in the Avranches, Bibliothèque municipale, 226, version of William's glosses: *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*, § 3, ed. JEAUNEAU, p. 59, variant 17.

seems to treat the *Timaeus* as an auxiliary text and not a central one[33]. At times, as in the discussion of man as a microcosm, the master seems not to deal with the *Timaeus*'s specific contribution to the topic, but rather with a medieval *topos* which Calcidius, Augustine, and others had all employed. He and his early thirteenth-century students may not, indeed, have been close readers of the *Timaeus* at all.

The shorter student guide that begins *Primo queritur utrum philosophia*, which is found in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 28rb-32ra, would seem to support this interpretation. It also treats the *Timaeus* and *Consolatio philosophiae* together, for it states that those «two philosophical books are *de forma*», which may mean that they were a formal, but not central, part of the curriculum at the early university[34]. This guide's opening passages on Plato and Boethius seem to depend upon the Parisian master's treatment in the «*Barcelona Compendium*». *Primo queritur*, for instance, speaks of Calcidius as «translator uero Calcidius, archidyaconus Karthaginensis», while the «*Barcelona Compendium*» says that «libri translator fuit Calchidius, archidiaconus <K>artha<ginen>is», or at least the Ripoll scribe's abbreviation might be so construed[35]. Although there was a good deal of confusion in the Middle Ages about just where Calcidius and his patron Osius had been located, only one set of *Timaeus* glosses seems to claim that Osius was the bishop of Carthage (Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, B.P.L. 64, fol. 37r), presumably meaning New Carthage or Cartegna in Spain. This unusual reading must bind the Ripoll and Munich compendia together, though the peculiar corruption of the Ripoll manuscript version clouds that proof. Still the *Primo queritur* version of the *Timaeus* questions asks virtually the same questions as the «*Barcelona Compendium*», but in an altered order and mixed together with the Boethius questions[36].

The anonymous *Accessus philosophorum VII artium liberalium*, written in Paris about 1235 and reworked in the mathematical questions

33. Cf. PLATO, *Timaeus*, 29d, ed. WASZINK, p. 22, l. 18-19 and ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 93, and also § 128.
34. ANON., *Primo queritur*, § 104, edited below by Cl. LAFLEUR and J. CARRIER. The section on Plato and Boethius runs from § 104 to § 124.
35. Cf. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 125 and ANON., *Primo queritur*, ed. LAFLEUR-CARRIER, § 105 (München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 31rb).
36. Compare ANON., *Primo queritur*, ed. LAFLEUR-CARRIER, § 107 (= question 1) with ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 127; *Primo queritur*, § 108 (= question 2) with «*Barcelona Compendium*», § 126 – here *Primo queritur* reworks the last sentence of «*Barcelona Compendium*», § 126; *Primo queritur*, § 109 (= question 3) with «*Barcelona Compendium*», § 128; *Primo queritur*, § 110 (= question 4) with «*Barcelona Compendium*», § 130; and *Primo queritur*, § 111 (= question 5) with «*Barcelona Compendium*», § 129.

found in Paris, BnF, lat. 16390, fol. 201ra-206vb, provides a more sophisticated approach to the *Timaeus* than the «*Barcelona Compendium*»[37]. But it too may reflect William's *Accessus*, since William had also spoken of the efficient, formal, material, and final causes of the work[38].

But if the study of the *Timaeus* in the first half of the thirteenth century was still heavily dependent on the twelfth-century interpretation of the dialogue, at least students were expected to be somewhat familiar with the work. The «*Barcelona Compendium*» would seem to prove that point, though it remains puzzling that there seem to be no discernible student notes in surviving copies of the *Timaeus*. Even if these notes were recorded on wax tablets and later rubbed out, one would have expected a few such rudimentary notes and *reportationes* to survive in manuscripts. If, as Osmund Lewry supposed, students copied out the texts they were reading and commented on them as they listened to lectures and read the texts[39], where is a single thirteenth-century example of that student work on the *Timaeus*? Indeed, it is reasonable, given the lack of such rudimentary work, to wonder not just how, but if university students studied the dialogue. The extant examination compendia may suggest that these students were not expected to know anything more than the main topics of the work. They were not forced, it would seem, to engage the *Timaeus*, explore its difficult design, unravel its account of early Greek history, or probe its deeper metaphysics.

After the intense twelfth-century exploration of such texts, Plato's dialogue and Boethius's *Consolatio philosophiae* may have been relegated by university masters to the shelf where familiar, classic texts were kept. The *Timaeus* was certainly a widely available text in Paris. Gerard d'Abbeville[40], the famous adversary of Thomas and of mendicant teaching in Paris, owned copies of the *Meno* and *Phaedo* (Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 16581), and two twelfth-century copies of the *Timaeus*: Vatican, Reg. lat. 72, fol. II[41] and Paris, BnF, lat. 16579,

37. See Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 232-237 (Publications de l'Institut d'Études Médiévales, XXIII).
38. *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*, § 4, ed. JEAUNEAU, p. 60.
39. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia*, p. 103.
40. See R.H. ROUSE and M.A. ROUSE, *Expenses of a Mid Thirteenth-Century Paris Scholar: Gerard of Abbeville*, in *Intellectual Life in the Middle Ages: Essays Presented to Margaret Gibson*, L. SMITH and B. WARD (ed.), London, Hambeldon Press, 1992, pp. 207-226.
41. See *Plato Latinus, IV. Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, ed. WASZINK, p. CXXX and PELLEGRIN *et al.*, *Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane*, vol. II, 1, p. 30.

fol. 1-53[42]. The last of these manuscripts was richly glossed in the twelfth century with material adapted from Bernard of Chartres's glosses. Gerard gave these books to the newly founded Sorbonne, where they formed the core of its handsome collection of Platonic texts.

Another manuscript of some interest is Paris, BnF, lat. 6569, for its contents are roughly those of the Arts curriculum of the years before 1250. Indeed a copy of a charter from the year 1250 which mentions specific masters and another charter from 1249 are found on fol. 26r-27v. The codex contains not only a thirteenth-century copy of Plato's *Timaeus* in first place (fol. 1-25), but, in succession after that, the *Ethica uetus, De anima, De memoria et reminiscentia, De morte et uita, De sompno et uigilia, De generatione et corruptione, De uegetalibus et plantis, De sensu et sensato, De differentia spiritus et anime, <Liber> de causis* and *Liber metheorum* and the *De articulis fidei Alanus*. It may be that this was a textbook owned by one of the Arts' masters around 1255 when the *Timaeus* was still required reading. Vatican, Barb. lat. 22 may belong to the same category. It contains a thirteenth-century copy of the *Timaeus* and Calcidius's commentary on fol. 1-52[43]. On fol. 1r a charter fragment gives the year 1260 and, on fol. 52v, one finds the *probatio pennae*: «L<udouico> christianissimo regi Francorum [...]». This king, it would seem safe to assume, was Saint Louis (IX, 1226-1270).

Not everyone in the thirteenth century enthusiastically embraced the *Timaeus*. Jacques de Vitry, early in the century, complained of philosophers who said false and vain things, one of whom was Plato who had posited that the stars were gods[44]. Albert the Great, though generally sympathetic towards Plato, spoke of an *error Platonis*, by which he meant the Platonic tendency to think that nature's principles were mathematical[45]. That had been the very issue that had intrigued the author of the commentary «Plato de creatione anime tractans dicit eam constare ex numeris [...]» in Vatican, Pal. lat. 953. Thomas Aquinas cited Calcidius's

42. See *Plato Latinus, IV. Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, ed. WASZINK, p. cxxii and DUTTON, *The «Glosae super Platonem» of Bernard of Chartres*, pp. 284-289.
43. PELLEGRIN *et al.*, *Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane*, vol. I, p. 73.
44. See GRABMANN, *I divieti ecclesiastici*, p. 82.
45. See J. WEISHEIPL, *Albertus Magnus and the Oxford Platonists*, in *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association* 32 (1958), pp. 124-139. Uppsala, Universitetsbiblioteket C.647, fol. 13v-18r, contains a heavily abridged thirteenth-century copy of Calcidius's letter and *Timaeus*, 17c-27c, followed by an unabridged copy of *Timaeus*, 27d-53b with running titles in the margins. One of these, at 41b, where Plato discusses the possibility that an evil will might dissolve a god's creation, says simply: «De errore Platonis».

translation and commentary a number of times[46], and he treated at least two of the *Timaeus* topics raised in the «*Barcelona Compendium*»[47]. These questions – about whether a supremely good thing can create something equally good and about the corruptibility or non-corruptibility of the celestial things made by God – may have been common, but when Aquinas thought about them, he could not but think of Plato's *Timaeus*. During his last stay in Paris, Thomas may have commissioned William of Moerbeke to translate Proclus's *Expositio Timei Platonis*. In 1274, not long after Thomas's death, the Faculty of Arts in Paris sought to obtain a copy of the translation. Several copies of that unfinished work survive[48].

If in the early thirteenth century Plato was one of the philosophers whom students could still read on feast days[49], around 1255 the *Timaeus* was dropped from the formal curriculum. From this point on the *Timaeus* was no longer a formal part of university education, but its thirteenth-century influence was far from over. In 1245 Goswin of Metz composed the *Image du Monde* and, by 1247, a rhymed version of the book had been produced. This immensely popular, vernacular encyclopedia drew upon the *Timaeus* and William of Conches's *Philosophia mundi*. Both the *Image* and the longer version of the *Philosophia* were translated at about the same time into Hebrew, the former perhaps by a Jew named Hagin[50]. In Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève 2200, there are copies of the shorter *Philosophia* (fol. 2-33) and the *Image* (fol. 47-120), the latter dated to 1277. This coincidence of copies may lead us closer to some translator such as Hagin working in Paris late in the thirteenth century.

Goswin regarded Plato as the wisest man in the whole world, as a powerful master of Athens who had abandoned everything in the name of science, and as the king of the philosophers, whose clerk had been Aris-

46. See R.J. HENLE, *Saint Thomas and Platonism: A Study of the «Plato» and «Platonici» Texts in the Writing of Saint Thomas*, The Hague, M. Nijhoff, 1956, pp. 31 and 37 for two clear examples.
47. Cf. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 128-129 and THOMAS AQUINAS, *Commentaria in IV Libros sententiarum*, I, dist. 44, qu. 1, art. 1, arg. 1, ed. HENLE, p. 9; *De potentia dei*, qu. 3, art. 16, arg. 17, ed. HENLE, p. 26; *Summa Theologia*, I, qu. 50, art., 5, arg. 2 et ad. 2, ed. HENLE, p. 214.
48. See G. VERBEKE, *Guillaume de Moerbeke, traducteur de Proclus*, in *Revue philosophique de Louvain* 51 (1953), pp. 349-373.
49. *Chartularium universitatis Parisiensis*, ed. H. DENIFLE and É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889, vol. I, n°20, p. 78; see LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 148-149, n. 27
50. G. DAHAN, *Les intellectuels chrétiens et les juifs au Moyen Âge*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1990, p. 331. See also G. VAJDA, *Une version hébraïque de la Summa philosophiae de Guillaume de Conches (?)*, in *Revue des Études Juives*, new series, 15 (1956), pp. 117-124.

totle himself[51]. Indeed Goswin thought that the philosophers had generally preferred Plato to Aristotle[52]. Moreover, he thought of Plato as the one pagan philosopher who had recognized the truth of the Christian God[53]. Here Goswin's assertions about the Trinity and its powers remind one of the earlier speculations by Hisdosus. Goswin may have praised Plato, but what he understood of the *Timaeus* was filtered through the hands of Calcidius and William of Conches. He composed, for instance, an entire chapter on the three orders of «clers et chevaliers et laboureurs» who were supposed to have made up the society of ancient Athens[54]. The source of this common scheme lay in Calcidius's commentary, though it had received considerable attention in the Middle Ages[55]. When Goswin said that Plato was a philosopher of such great renown because of his emphasis upon the importance of Nature and of the fact that in Nature «like comes from like», he may have been remembering William of Conches's repeated illustration of the same theme in the *Philosophia mundi*[56].

Goswin's *Image du Monde* was tremendously popular and at the end of the thirteenth century another author imitated his book in a dialogue entitled *Placides et Timéo*. Here Timaeus himself became an interlocutor, a source of wisdom about the secrets of the physical world and metaphysics[57]. The finest product of this vernacular tradition indebted to the *Timaeus* is the *Roman de la Rose*. Jean de Meun came from just south of

51. *L'Image de Monde de maître Gossouin: Rédaction en prose. Texte du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds français, n° 574*, ed. O.H. PRIOR, Lausanne, Payot, 1913, pp. 183, 188, 190.
52. GOSWIN OF METZ, *L'Image de Monde*, ed. PRIOR, p. 89.
53. GOSWIN OF METZ, *L'Image de Monde*, ed. PRIOR, p. 183.
54. GOSWIN OF METZ, *L'Image de Monde*, ed. PRIOR, pp. 77-80.
55. See P.E. DUTTON, *Illustre ciuitatis et populi exemplum: Plato's Timaeus and the Transmission from Calcidius to the End of the Twelfth Century of a Tripartite Scheme of Society*, in *Mediaeval Studies* 45 (1983), pp. 79-119. Also note that Tours, Bibliothèque municipale 879, fol. 145v, contains an excerpt written in a fourteenth-century script which was taken from CALCIDIUS, *Comm.*, 232-233, ed. WASZINK, p. 246, l. 13: «Certe hominis [...]» to p. 247, l. 12: «[...] occultatumque natura». The same hand composed a title for the excerpt: «In commento Thimei Platonis circa medium: de anima et eius sede». Thus, even in the fourteenth century, Calcidius's social speculations continued to attract attention.
56. WILLIAM OF CONCHES, *Philosophia mundi*, I, 13, §44, ed. G. MAURACH (Pretoria, 1980), p. 39 (also in PL 172, col. 56B); *Philosophia mundi*, II, 2, §5, ed. Maurach, p. 43 (also in PL 172, col. 58C, l. 7-8). See also *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*, §37, ed. JEAUNEAU, p. 104.
57. See *Placides et Timéo ou Li secrés as philosophes*, ed. C.A. THOMASSET, Genève-Paris, Droz, 1980 (Textes littéraires français, CCLXXXIX). For the same scheme of the three orders in *Placides*, ed. THOMASSET, see pp. 1-2 and 187-188. See also C.A. THOMASSET, *Une vision du monde à la fin du XIII^e siècle: Commentaire du dialogue de Placides et Timéo*, Genève, Droz, 1982 (Publications Romanes et Françaises, CLXI).

Orléans, but lived in Paris on the Rue Saint-Jacques not far from the Sorbonne. In his pages in the *Roman*, he translates portions of Calcidius's version of the *Timaeus*[58], speaks of man as a little world or microcosm, accepts Platonic exemplarism, and talks of the Great Year. He too recognized the problem of the corruptibility of God's creation, which was one of the issues raised in the «*Barcelona Compendium*»[59], but Jean saved himself the trouble of considering the perplexing issue since, in the *Roman*, it is Nature that takes responsibility for the corruptible material world. This was similar to Calcidius's separation of works into those made by God, those made by Nature, and those made by man imitating Nature[60]. For Jean, Plato's great flaw was that he had not recognized the Trinity: «Ne la deite souveraine / Afublee de pel humaine [...]»[61].

The great irony of the history of *Timaeus* in the Middle Ages, then, may be that in the thirteenth century as the book was being taken out of the hands of university students, it was finally beginning to bear new and unexpected fruit. The book may have achieved popular status in the later thirteenth century and have received high literary treatment because students in the Faculty of Arts at the University of Paris had earlier encountered, if only in passing, the book in their formal course of studies. Indeed, the «*Barcelona Compendium*», the vernacular fictions, and even the familiar knowledge that Albert and Thomas had of the *Timaeus* all testify to this earlier presence of the *Timaeus* in a formal course of studies. But the popularity of the *Timaeus* in the hands of the poets may reflect not just the greater mythic and poetic possibilities offered by Platonism, but a studied and literary complaint against the predominant Aristotelianism of the age.

Given the sea change in *Timaeus* fortunes in the thirteenth century, it is not surprising to find that the history of the dialogue's reception in the fourteenth century is one full of discontinuity and idiosyncracy. The material record also becomes thinner, as only fifteen manuscripts of Calcidius's translation of the *Timaeus* and four of the commentary apparently

58. See JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, vv. 12889-12892, ed. LANGLOIS, vol. III, pp. 260-261, contains a translation of PLATO, *Timaeus*, 26b, ed. WASZINK, p. 18, l. 16-17. JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, vv. 19083-19112, ed. LANGLOIS, vol. IV, pp. 255-256, contains a translation of PLATO, *Timaeus*, 41a-b, ed. WASZINK, p. 35, l. 9-17.

59. Cf. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 129 and JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, vv. 19061-19062, ed. LANGLOIS, vol. IV, p. 254. On the idea of man as a little world, see JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, vv. 19053-19054, ed. LANGLOIS, vol. IV, p. 253.

60. On the three works, see CALCIDIUS, *Comm.*, 23-25, ed. WASZINK, pp. 73-76.

61. JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, vv. 19143-19144, ed. LANGLOIS, vol. IV, p. 257.

survive from the period strectching from 1275 to 1425. We should not, however, confuse the thinness of these material remains with a lack of activity, for the fourteenth century produced some fascinating work on the *Timaeus*.

Quite remarkable, for instance, are the patristic and early medieval citations that adorn the margins of a copy of Calcidius's commentary in a famous collection of Plato's works in Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, B.P.L. 64. This gathering of Platonic materials was compiled around 1300, perhaps by Henry Bate of Malines who was an associate of William of Moerbeke and an admirer of Thomas Aquinas[62]. The manuscript contains Plato's *Phaedo* and *Meno* as translated by Henricus Aristippus (fol. 1-24, 24-36 respectively), the *Timaeus* in Calcidius's translation with his commentary (fol. 37-124 are written in an eleventh-century script, fol. 125-137r were written *ca.* 1300), a fragment of William of Moerbeke's translation of Proclus's *Expositio Timei Platonis* (fol. 137v-138r)[63], and Aristotle's *De caelo*, II, 4 (fol. 139-164) and *De generatione et corruptione* 2, 2 (fol. 164-187). The copy of the *Timaeus* received a set of glosses in the twelfth century[64]. But what is most striking is that, around 1300, two different scribes, perhaps working together, added more than sixty citations, many of them quite lengthy, to the margins of Calcidius's commentary (fol. 55r-137r). The citations include twenty-two excerpts from the works of Remigius of Auxerre, thirteen from Augustine, seven from Tertullian, and three from Eriugena. Given the patristic and early medieval sources found in the manuscript, Leiden, B.P.L. 64 might preserve either a later medieval copy of a much earlier citation commentary or Henry Bate's own extraordinary compilation of materials to explain Calcidius.

Bruges, Stadsbibliotheek, Historisch Fonds 530, fol. 31r-40v, contains a fourteenth-century treatise which begins with a reference to the *Timaeus*'s treatment at 45b-47c of sight[65]. In the *Timaeus*, particularly at

62. See *Plato Latinus, IV. Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, ed. WASZINK, p. cxvi and *Plato Latinus, I. Meno, interprete Henrico Aristippo*, ed. V. KORDEUTER and C. LABOWSKY, London, Warburg Institute, 1940, p. xv (Corpus Platonicum Medii Aevi). On Henry Bate of Malines, see F. VAN STEENBERGHEN, *La Philosophie au XIII^e siècle*, Louvain, Publications universitaires, 1966, pp. 506-507 (Philosophes médiévaux, IX).
63. See G. VERBEKE, *Guillaume de Moerbeke, traducteur de Proclus*, in *Revue philosophique de Louvain* 51 (1953), p. 357.
64. See DUTTON, *Illustre ciuitatis et populi exemplum*, p. 97.
65. Bruges, Stadsbibliotheek, Historisch Fonds 530, fol. 31r: «Plato in Thimeo uolens reddere causam propter quam uisus inest nostris oculis et cur deus ipse os homini sublime dedit celumque uidere iussit et erectos ad sydera tollere uultus, non aliam assignauit, nisi quam Bernardus Siluester metrice tradit dicens: "Querenti Empedocles cur uiueret inquit: ut astra inspiciam; celum subtrahe, nullus ero"». The refer-

47a-c, Plato speculates that the greatest benefit of sight is to allow us to study the stars and their movements. What the later medieval author wished to outline in his treatise are the mathematical and geometrical properties of our vision of the stars. His work does not concern itself with Plato, who merely serves as an authoritative introduction to the topic, but rather with the treatises on perspective written by Alhazen and Witelo. The author was active at the University of Paris, mentions his participation in a disputation at the College of Saint Bernard, and gives thanks to the venerable doctors of the Faculty of Arts[66]. Some scholars have argued that the author of this treatise on perspective was Nicholas Oresme[67].

If he merely cited Plato for authoritative effect and did not deeply engage the *Timaeus*, he was not alone. For Petrarch too would seem to represent a departure from the medieval *Timaeus* tradition. He purchased an eleventh-century copy of the book in Avignon. This manuscript, Paris, BnF, lat. 6280, contains a copy of a charter bearing the date 1337. Petrarch annotated his copy of the *Timaeus*, perhaps at two different times in his career[68]. He was, however, little influenced by the twelfth-century's learned interpretation of the dialogue. For a reader of the medieval glosses on the *Timaeus*, Petrarch's annotations are, in fact, surprisingly different. He added titles, brief identifications such as «Homeri Versus», and a series of simple opinions that seem at times to represent a full-scale retreat from engaging the philosophical substance of Plato's difficult dialogue.

It is difficult to know what to think of Philippus Elephantis Anglicus. Philip was a doctor of medicine and, perhaps, a Scotsman who was to be found at the University of Toulouse in the mid-fourteenth century[69]. He

ence is to BERNARDUS SILVESTRIS, *Cosmographia*, 14, l. 45-46, ed. P. DRONKE, Leiden, Brill, 1978, p. 151 (Textus minores, LIII). — On the manuscript, see A. DE POORTER and M. ALLIAUME, *Catalogue des manuscrits mathématiques et astronomiques de la Bibliothèque de Bruges*, in *Annales de la Société d'Émulation de Bruges* 65 (1915-1922), pp. 45-48 (13-50).

66. Bruges, Stadsbibliotheek, Historisch Fonds 530, fol. 31r: «de uisione stellarum aliqua recollegi dicta in disputatione apud sanctum Bernardum». At the end of the treatise (fol. 40v), he mentions the students, reverend masters, and venerable doctors of the Faculty of Arts of the University of Paris for whom the book was written. See L. THORNDIKE, *Some Medieval and Renaissance Manuscripts on Physics*, in *Proceedings of the American Philosophical Society* 104 (1960), pp. 192-193.
67. See D.C. LINDBERG, *A Catalogue of Medieval and Renaissance Optical Manuscripts*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1975, p. 68 (Subsidia Mediaevalia, IV); A.D. MERNUT, *A Provisional Bibliography of Oresme's Writings*, in *Mediaeval Studies* 28 (1966), p. 296 (279-299).
68. See KLIBANSKY, *The Continuity*, p. 70 (68-70).
69. See G. BEAUJOUAN, *La science anglaise dans les bibliothèques de Salamanque au XV^e siècle*, in *Mediaeval and Renaissance Studies* 5 (1961), pp. 263-269 (249-269); E. WICKERSHEIMER, *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen*

was something of a polymath. In the *Leys d'Amors* published in 1356, Guillen Molinier listed his contemporary Philip as one of the company of noble professors of Toulouse: «Mestre Philip Elephan, maestres excellens en medicina, e filhs de philozophia mot subtils, sequen la opinio de Plato, que foc mestres d'Aristotil»[70]. Philip conceived of a grand nine-part encyclopedia, of which the treatises on alchemy, mathematics and ethics still survive. His most avid reader, the Castillian eccentric and reputed magician Enrique de Villena, tells us, in two different works, that Philip had written a set of glosses on the *Timaeus*. The references are rather specific, for Philip was supposed to have said that Troy fell in 1185 B.C. and that Pelops might have been the greatgrandfather (rather than the grandfather) of Agamemnon[71]. These specific opinions have not yet been discovered in any later medieval glosses on the *Timaeus*. But even the nature of these two references suggests once again that fourteenth-century work on the *Timaeus* may have been moving in new directions, towards an examination of the historical and mythological material at the start of the *Timaeus*. Whether this represented a general shift away from the thirteenth-century interest in the world-soul towards a fuller explication of *Timaeus*, 17c-27b remains to be seen.

If the reading of the *Timaeus* by Philip and Petrarch was idiosyncratic, so too was that of the unknown author who in 1363 composed a lengthy commentary on the *Timaeus* that is preserved in two manuscripts: Vatican, Chigi E.V.152 and Paris, BnF, lat. 14716[72]. The author claims at the outset that he wanted to comment on the *Timaeus*, first, so that the sacred teachings of Plato might become known to contemporaries and be better understood by later generations; second, so that the Platonic content of the books of Cicero, Macrobius, Apuleius and Boethius might be more easily appreciated; third, because none of his predecessors after Calcidius

Âge: supplément, D. JACQUART (ed.), Genève, Droz, 1979, pp. 223-224; D.C. CARR, *A Fifteenth-Century Castilian Translation and Commentary of a Petrarchan Sonnet: Biblioteca Nacional, MS. 10186, folios 196r-199r*, in *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos* 5, 2 (1981), pp. 139-140, n. 74-77 (123-143); G. BEAUJOUAN and P. CATTIN, *Philippe Éléphant (Mathématique, alchimie, éthique)*, in *Histoire littéraire de la France* 41, Paris, Imprimerie Nationale, 1981, pp. 285-363. I would like to thank Professors Derek C. Carr and Richard Boyer for their kind help as I worked on Philip.

70. GUILLEN MOLINIER, *Las Leys d'amors: Manuscrit de l'Académie des Jeux Floraux*, ed. J. ANGLADE, Toulouse, Édouard Privat, 1919, vol. I, p. 73 (Bibliothèque méridionale, XVII).
71. See BEAUJOUAN and CATTIN, *Philippe Éléphant (Mathématique, alchimie, éthique)*, p. 291.
72. See É. JEAUNEAU, *Gloses sur le «Timée» et commentaire du «Timée» dans deux manuscrits du Vatican*, in *Revue des Études augustiniennes* 8 (1962), pp. 370-373 (365-373); and repr. in JEAUNEAU, *Lectio philosophorum*, pp. 200-203 (195-203). See also KLIBANSKY, *The Continuity*, pp. 66-67.

had gone to the trouble of explaining the *Timaeus* because of its unusual form; and finally because many of the most learned theologians and philosophers of his day boasted of following Plato, but had never actually read any of his books nor could they understand them, except with difficulty, if they chanced to see them. The commentator promises to reveal the sacred and secret causes of things as taught by Plato. He then proceeds to divide the *Timaeus* and his treatment into four parts or books.

Certain discontinuities are immediately apparent in this 1363 commentary. The author describes his time as ignorant of the *Timaeus*, despite the fact that some people claimed to be Platonists. But to claim that no one had bothered to comment on the *Timaeus* after Calcidius was either a case of profound ignorance on his own part or a reflection of a gulf of neglect that had grown up since 1255. Moreover, to divide the *Timaeus* into four main books ran counter to the medieval tradition that thought the dialogue was composed of two books. The author of this unedited commentary was somewhat removed from the standard medieval tradition of reading the *Timaeus*, though just how far removed also remains to be seen.

Fourteenth-century readers of the *Timaeus* wanted aids to help them consult the dialogue more efficiently. Hence they frequently supplied, as we have already seen, marginal titles to older copies of the work. Another apparently fresh aspect of their study of the *Timaeus* was the creation of *tabulae* or primitive indices that would allow them to locate specific subject matter in the dialogue. The general trend towards indexing books had begun in the twelfth and thirteenth centuries[73], but the surviving evidence we have for the *Timaeus* is from the fourteenth. In Pommersfelden 261, which has, as described earlier, a thirteenth-century copy of the *Timaeus* and fragments of William of Conches's *Glosae*, we also find a *Tabula super Macrobium Sompnium Scipionis* (fol. 111v-113v) and a *Tabula super Thymeum Platonis* (fol. 114r-115v) written by the same hand in the fourteenth century. We can, I think, conclude that this person composed or adapted these indices himself since they are specific to the manuscript. What he did in the case of the *Timaeus* was first write key words or titles in the margins of the thirteenth-century text. He then collected up those

73. See R.H. ROUSE, *La diffusion en Occident au XIII^e siècle des outils de travail facilitant l'accès aux textes autoritatifs*, in *L'enseignement en Islam et en Occident au Moyen Âge*, G. MAKDISI, D. SOURDEL and J. SOURDEL-THOMINE (ed.), Paris, Paul Geuthner, 1977, pp. 115-147 (Colloques internationaux de La Napoule, France, I); R.H. ROUSE and M.A. ROUSE, *Statim invenire: Schools, Preachers, and New Attitudes to the Page*, in *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, R.L. BENSON and G. CONSTABLE with C.D. LANHAM (ed.), Cambridge, Harvard, 1982, pp. 201-225.

same key words and sorted them into an alphabetical list. Following each word he placed a number and letter. Thus, one entry reads «De Solone 3b». The arabic numbers in the index correspond to an earlier foliation of the Pommersfelden copy of the *Timaeus* into fol. 1-18, the portion of the codex now numbered as fol. 84-101. The letters *a* and *b* in the *Tabula* refer respectively to the verso and facing recto of the opened book. Thus fol. 85v is 3a, fol. 86r is 3b where one finds the relevant material on Solon. It is doubtful if this index would have immediately helped a new or casual reader of the *Timaeus* in Pommersfelden 261 locate a key topic, since the system at work is nowhere explained, but it must have served its designer.

Durham, Cathedral Library, B.IV.43, fol. 16v-19r, and Cambridge, Peterhouse 262, fol. 175ra-179va, contain fourteenth-century copies of a more comprehensive index to the *Timaeus*. This one contains not only key words, but comments on their use in the *Timaeus*. The entry for *anima*, for instance, is 35 lines long and contains 33 separate items. Peterhouse 262, fol. 174r-v, also contains a short work entitled *Distinctio Thymei Platonis* which supplies the reader with an efficient system for dividing the *Timaeus* into three books, each book into numbered sections, and each section into sentences designated by letters of the alphabet[74]. It is this system of divisions that the following *Tabula* and the identical copy in Durham B.IV.43 employ. Thus the entry «Ridmus: L<iber> 3 c<apitulum> 11.B» in the *Tabula* corresponds to the *Distinctio* entry under *Liber tertius*, chapter 11.B: «haec armonia uero». At *Timaeus*, 48d, we find *rhythmus* in this very sentence[75].

Although I have not found a copy of the *Timaeus* that employs the full form of this system, Oxford, Bodleian Library, Digby 217, fol. 98v-110v, contains, as already noted, a late thirteenth-century copy of the *Timaeus* which was originally divided, as was normally done, into two books at *Et iam fere* [...] (39e). A fourteenth-century scribe re-divided this copy of the *Timaeus* into three books, and introduced the *distinctio* chapter numbers into the margins. He did not, however, supply the alphabetic breakdown of sentences within chapters. So specific is this division that we must assume that at some school such as the University of Oxford the

74. Book 1 runs from *Vnus, duo, tres* [...] (17a) to *Sit igitur* [...] (27d) and has nine chapter numbers. Book 2 proceeds from *Est igitur* [...] (27d) to *Quam ob causam* [...] (39e) and possesses 15 chapters. Book 3 continues from *Et iam fere cuncta* [...] (39e) to the end and contains 17 chapters. — On the manuscript, see M.R. JAMES, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Peterhouse*, Cambridge, Cambridge University Press, 1899, pp. 332-333. On *distinctiones*, see ROUSE, *La diffusion en Occident au XIII^e siècle des outils de travail*, pp. 117-124.

75. PLATO, *Timaeus*, ed. WASZINK, p. 45, l. 2-8; *rhythmus* is at p. 45, l. 7.

distinctio method of dividing up the *Timaeus* and the use of a *Tabula Thimei Platonis* based upon it had gained some currency. Indeed, Peterhouse 262 was the product of the *peciae* system which suggests that an exemplar of this book of indices was once held by an official stationer for university use[76].

Thus the fourteenth century was in many ways a fertile period for the independent and individual study of the *Timaeus*. Scholars may not have encountered the dialogue as a formal and regular part of the curriculum of their schools, but this must have made the *Timaeus* a more mysterious and attractive book to intellectuals such as Philippus Elephantis and Petrarch. If some thirteenth-century schoolmen had found the *Timaeus* too familiar, too worked over by twelfth-century interpreters, and not perfectly useful to the needs of the new university curriculum, some fourteenth-century thinkers rediscovered what they thought of as a forgotten and neglected book. The commentator of 1363 simply disavowed, probably disingenuously, all knowledge of twelfth-century studies of the dialogue. He portrayed himself as the first serious student of the dialogue in a thousand years.

Still the influence of the twelfth-century reading of the *Timaeus* was too pervasive to disappear entirely. The lengthy commentary on the dialogue found in Oxford, Corpus Christi College 243, fol. 135v-188v, reflects earlier work on the *Timaeus*, including that of William of Conches, but it was copied out in 1423 at Oxford by Fredericus Naghel. Very puzzling too is the lengthy set of glosses copied three times in the second half of the fifteenth century: in Bergamo, Biblioteca civica Angelo Mai, Delta.VI.35 (fol. 66r-85r), in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 225 (fol. 80v-100r), and in Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, theol. et philos. fol. 58 (fol. 75r-94r). These copies all seem to come from the 1470s and all are very similar in appearance and readings. At the end of the copy in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 225 (fol. 100r), there is a box quotation about Plato from Giovanni Tortelli's *De orthographia* which was published in 1449. Indeed all three manuscripts contain the following dialogues: *Gorgias, Phaedo, Timaeus* and *Crito*. The translation of the *Timaeus* is Calcidius's, but the other three were made by Leonardo Bruni and all were available by 1426[77]. This set of

76. See C.H. TALBOT, *The Universities and the Mediaeval Library*, in *The English Library before 1700: Studies in its History*, F. WORMALD and C.E. WRIGHT (ed.), London, Athlone Press, 1958, pp. 68 and 80-81, n. 9.

77. J. HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance*, 2 vols., Leiden, Brill, 1990, vol. I, p. 66 (Columbia Studies in the Classical Tradition, XVII). For a still later period, see Ch.B. SCHMITT, *Platon et Aristote dans les universités et collèges du XVI^e siècle: l'introduction de la philosophie platonicienne dans l'enseignement des universités à*

glosses deserves closer examination than I can give it here. In particular, one would like to know who composed these glosses, when they were written, and why they circulated with Leonardo Bruni's translations.

Thus the study of Plato's *Timaeus* in the later Middle Ages, well before the appearance of Marsilio Ficino, was far from moribund. The twelfth-century reading of the work still loomed very large, but later medieval scholars continued to think about the *Timaeus* inside the universities of Paris and Oxford, and outside them after the *Timaeus* had fallen from the formal curriculum. Indeed, the study of the *Timaeus* may have benefitted from losing its primary connection with the university, since that separation led to literary and individual interpretations that we have only begun to explore.

EXCURSUS 1

Salamanca, Biblioteca Universitaria 2322

The *Apparatus super Thimeum Platonis*, fol. 158r-191r, was first announced and the manuscript described by G. BEAUJOUAN in 1962: *Manuscrits scientifiques médiévaux de l'Université de Salamanque et de ses «Colegios mayores»*, Bordeaux, Féret et Fils, 1962, pp. 142-143 (Bibliothèque de l'École des Hautes Études Hispaniques, XXXII). Beaujouan thought the whole manuscript dated from the fourteenth century and was compiled of three discrete units: fol. 1-71, the *Compendium philosophie* of Hugo Ripelin of Strasbourg; fol. 72-157, commentaries on Aristotle; and fol. 158-191, the *Apparatus*, so named in a fourteenth-century script in the top margin of fol. 158r. Beaujouan concluded that the *Apparatus* was in fact incomplete, terminating in the course of its commentary on the second book of the *Timaeus*. In 1985, James Hankins and I established that fol. 190v-191r contained, in fact, two remnants of William of Conches's *Glosae super Platonem* (fol. 190v chapters 2-7 and fol. 191r the last nineteen lines of chapter 176, the end of William's glosses: P.E. DUTTON and J. HANKINS, *An Early Manuscript of William of Conches' Glosae super Platonem*, in *Mediaeval Studies* 47 (1985), pp. 487-494.

At the time of this publication, I had not yet seen a microfilm of the entire manuscript, but only photocopies of fol. 158r-160v and 190v which were kindly sent to me by Prof. Hankins. These allowed us to identify a portion of William of Conches's *Glosae super Platonem*. When I finally

la Renaissance, in *Platon et Aristote à la Renaissance: XVIe Colloque International de Tours*, Paris, Vrin, 1976, pp. 99-104 (De Pétrarque à Descartes, XXXII).

came to examine a microfilm of the entire manuscript, it became apparent to me that fol. 158-191 were comprised of two different parts: fol. 158-183 and 184-191. The *Apparatus* breaks off abruptly in mid-sentence at the end of fol. 183v in the midst of a gloss on *Quippe corpora* (*Timaeus*, ed. WASZINK, p. 43, l. 15). Added immediately below in another twelfth-century script are the catchwords «quippe quia dixerat». Codicological changes are also evident at this juncture: fol. 183 shares with the previous twenty-five folios (158-183) two columns of writing on each page with between 50 and 55 lines per column, but fol. 184 and the next seven folios (184-191) possess two columns of writing with between 40 and 45 lines per column. The size of the parchment also changes here from approximately 220 mm. X 160 mm. for fol. 158-183 to approximately 210 mm. X 160 mm. for fol. 184-191. The external side (left or right) margins in fol. 158-183 are approximately 10 mm. but expand to approximately 30 mm. in fol. 184-191. Palaeographically, the change is equally evident as the two small, regular, late twelfth-century scripts of fol. 158-183 are replaced by a single larger, late twelfth-century script on fol. 184-191. It is not impossible that the three scribes worked in the same scriptorium late in the twelfth century, perhaps alongside the twelfth-century scribe who inscribed the catchwords at the bottom of fol. 183vb and who was quite likely the compiler of fol. 158-191 in the manuscript.

Fol. 184-191 form in fact a separate booklet, a quaternion that was added after fol. 183 in the late twelfth century. By the fourteenth century fol. 158-191 had been added to the other two distinct and more recently copied parts of the Salamanca manuscript and consistent fourteenth-century notes run throughout the manuscript. That the *Apparatus* once continued seems likely given the abrupt break in the text. But, perhaps, the continuation was damaged or simply deficient, and hence the need to add another set of glosses to it. It does not seem likely that if the exemplar of the *Apparatus* itself was deficient and the twelfth-century scribe of fol. 183 knew this that he would have broken off in mid-sentence. The evidence, therefore, suggests that a late twelfth-century compiler simply severed or accepted as already severed the *Apparatus* as received in the manuscript. In order to supply a complete and running set of glosses on the *Timaeus*, he decided to complete the *Apparatus* by adding another available set of glosses beginning at exactly the point where the *Apparatus* had been interrupted at *Quippe corpora.*

What the compiler supplied was William of Conches's *Glosae super Platonem* chapters 146-176, for it was he who inscribed the catchwords «quippe quia dixerat» immediately after the *Apparatus* breaks off and these are the first three words which begin William's gloss of *Quippe*

corpora on fol. 184ra. The twelfth-century scribe copied William's glosses from the *Quippe* lemma in chapter 146 straight through to chapter 176, line 30 and the gloss «*tributa specie* id est forma» which ends at the bottom of fol. 190rb: see *Glosae Willelmi de Conchis super Platonem*, ed. JEAUNEAU, p. 290. Here, the scribe introduced an oddity, for on fol. 190v, he copied out chapters 2-6 of William's *accessus* and began chapter 7, but stopped in mid-sentence at the words «tam perfectus». On the ripped piece of parchment that is fol. 191ra the scribe returned to complete the final nineteen lines of William's glosses from chapter 176. Visible in the bottom right margin of fol. 190rb is a sun-shaped *signe de renvoi* which is repeated in the top left margin of fol. 191ra beside the first word of the continuing text.

EXCURSUS 2

Pommersfelden 261 (2905)

The manuscript was listed in the inventory of the Collegium Amplonianum of Erfurt in 1410-1412: «Phil. nat. 47». See P. LEHMANN, *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, vol. II: *Bistum Mainz, Erfurt*, Munich, C.H. Beck, 1928, p. 6, 32 and p. 38, 18-25. The volume with thirty-eight others was purchased in 1725 by Lothar Franz von Schönborn for the library he was collecting at the Palace of Weissenstein near Pommersfelden. The codex measures approximately 130 mm. X 167 mm., contains 140 folios, and possesses eighteen gatherings: 1^5 (wants one after fol. 5), $2\text{-}10^8$, 11^6, $12\text{-}18^8$ and a single leaf added as fol. 140.

The volume contains: 1. Cicero's *Somnium Scipionis* (fol. 1r-5v in a single thirteenth-century script); 2. Macrobius's commentary on the same (fol. 6r-82v; with fol. 6r-45v – that is, gatherings 2-6 – in a late twelfth-century script with glosses from the twelfth, thirteenth and fourteenth centuries, and fol. 46r-82v – gatherings 7-11 – in a thirteenth-century script with glosses in the same fourteenth-century script); 3. some miscellaneous notes (on fol. 83r; fol. 83v is blank); 4. Plato's *Timaeus* in Calcidius's version (fol. 84r-101r in a thirteenth-century script with glosses also of the thirteenth century and with some titles and brief notes in a fourteenth-century script); 5. an anonymous note on mathematical proportions (fol. 101v); 6. *Astrologia Martiani* (fol. 102r-110v in a thirteenth-century script with glosses); 7. William of Conches's prologue to his *Glosae super Platonem* (fol. 111r in a thirteenth-century script); 8. *Tabula super Macrobium in Sompnium Scipionis* (fol. 111v-113v in a fourteenth-century script); 9. *Tabula super Thymeum Platonis* (fol. 114r-

115v in the same fourteenth-century script); 10. books 1-2 of Martianus Capella's *De nuptiis philologiae et Mercurii* (fol. 116r-131r in a thirteenth-century script and with glosses); 11. two notes on two Pythagorean spheres (fol. 131v in the same thirteenth-century script); 12. a series of poems all individually attributed to Virgil in the manuscript, but which are: a. «[S]copa» the minor Virgilian poem (fol. 132r-v); b. Ausonius, *Idyll*, 17 (fol. 132v-133r); c. Ausonius, *Idyll*, 16 (fol. 133r); d. Ausonius, *Idyll*, 14 (fol. 133r-134r); e. «Moretum» the minor Virgilian poem (fol. 134r-136r); and f. a poem «De Venere et Bacho» beginning «Nec Veneris nec tu uini tenearis amore» and ending «Seruiat, hos fines transiluisse nocet (fol. 136r)» (poems a-e are in the same thirteenth-century script, f. was added later, perhaps in the fourteenth century); 13. Hugh of Saint-Victor's *Didascalicon*, III, 12-19 (fol. 136v-138v in a different thirteenth-century script); 14. Bede, *De arte metrica*, 9 (*De pedibus*)-25 («[...] historia Iob.») (fol. 138v-140r in the same thirteenth-century script as the previous); and 15. glosses of nine lines on Bede and Rome (fol. 140v in the same script).

EXCURSUS 3

Manuscripts Cited

Admont, Stiftsbibliothek 514

Avranches, Bibliothèque municipale 226

Bamberg, Staatsbibliothek, Patr.77

Barcelona, Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 109

Bergamo, Biblioteca civica Angelo Mai, Delta.VI.35

Bruges, Stadsbibliotheek, Historisch Fonds 530

Cambridge, Peterhouse 262

Durham, Cathedral Library B.IV.43

Florence, Biblioteca Nazionale, Conv. soppr. J.II.50

Giessen, Universitätsbibliothek 82

Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, B.P.L. 64

London, British Library, Additional 22815
Arundel 339

Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 225
Clm. 14460

Oxford, Bodleian Library, Digby 217

Oxford, Corpus Christi College 243

Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 6280
lat. 6569
lat. 8624
lat. 14716
lat. 15124
lat. 16390
lat. 16579
lat. 16581
lat. 18104

Paris, Bibliothèque Sainte-Geneviève, 2200

Pommersfelden, Gräflich Schönborn'sche Bibliothek 261 (2905)

Prague, Státní knihovna IX.A.4 (1669)

Salamanca, Biblioteca Universitaria 2322

Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, theol. et philos. fol. 58

Tours, Bibliothèque municipale 879

Uppsala, Universitetsbiblioteket C. 620
Universitetsbiblioteket C. 647

Vatican City, Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. lat. 21
Barb. lat. 22
Chigi E.V. 152
Pal. lat. 953
Reg. lat. 72

Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka. IV.Q.48a

PHILOSOPHIE RATIONNELLE

Traditions and Transformations in the Medieval Approach to Rhetoric and Related Linguistic Arts

Deborah L. Black

1. General Introduction

It is well known that the transmission to the Latin West of the full Aristotelian corpus along with Arabic commentaries on Aristotle had a profound and often turbulent impact on medieval thought and institutions during the course of the later Middle Ages. Although the most prominent effects were those pertaining to the physical and metaphysical teachings of Aristotle, the more neutral and traditional linguistic and logical sciences of the trivium – grammar, rhetoric, and logic – also demanded conceptual rethinking in the light of the new material. In particular, traditional conceptions of the interrelations amongst the individual arts of the trivium required adjustment or defense once confronted with Arabic views on the divisions of the sciences, in which rhetoric and poetics were subsumed **within** the scope of logic through the classification of Aristotle's *Rhetoric* and *Poetics* as parts of the *Organon.*

In what follows it is my intention to investigate how and to what extent the literature associated with the arts faculties of medieval universities was able to reconcile more traditional conceptions of rhetoric with the new classification of rhetoric as a logical art[1]. I have grouped the litera-

1. There are a number of articles that address texts and issues relevant to the relationship between logic and rhetoric in the medieval Latin tradition: K.M. Fredborg, *The Scholastic Teaching of Rhetoric in the Latin Middle Ages*, in *CIMAGL* 55 (1987), pp. 85-105; P.O. Lewry, *Grammar, Logic, and Rhetoric, 1220-1320*, in *The History of the University of Oxford*, vol. I: *The Early Oxford Schools*, J.I. Catto (ed.), Oxford, Clarendon Press, 1980, pp. 401-433; *Id.*, *Rhetoric at Paris and Oxford in the Mid-13th Century*, in *Rhetorica* 1 (1983), pp. 45-63; C. Marmo, *Suspicio: A Key Word in the Significance of Aristotle's Rhetoric in Thirteenth-Century Scholasticism*, in *CIMAGL* 60 (1990), pp. 145-198; W.A. Wallace, *Thomas Aquinas on Dialectics and Rhetoric*, in *A Straight Path: Studies in Medieval Philosophy and*

ture surveyed into two broad categories: (1) texts from the university arts faculties dealing generally with the division of the sciences; and (2) commentaries on the *Organon*. Since I am concerned principally with the absorption of the Arabic classificatory schemes, I will confine myself to these more general works and ignore the scattered commentaries on the Aristotelian *Rhetoric* itself that begin to appear in the late 13th century.

Before I turn to the Latin tradition, it will be helpful to offer a brief account of what I believe are the principal philosophical reasons why the Arabic Aristotelians adopted the expanded *Organon*, and to consider the extent to which the Arabic logical texts available to the Latin West afforded the Latin tradition the ability to understand the purposes and implications of the Arabic views.

2. THE ARABIC BACKGROUND

The tradition of including the *Rhetoric* and *Poetics* in the *Organon* first appears, as is generally well-known, among the sixth-century Greek commentators on Aristotle, although its exact origins remain obscure. But in the few extant Greek texts in which this taxonomy is upheld, there is little detailed discussion of its rationale. In the Arabic tradition, however, the claim that the *Rhetoric* and *Poetics* embody a logical teaching is taken seriously, and incorporated into all levels of logical speculation. Three features can be isolated as central to the Arabic philosophers' adherence to the logical construal of rhetoric and poetics[2]:

1. The generally universal acceptance of the claim that all of the logical arts are formally syllogistic in some way, leading to a strong emphasis upon the place of the enthymeme and example in rhetoric, and to the assertion that there is a properly poetic form of syllogism.

2. The construction of a detailed epistemological and psychological account of the differences amongst the syllogistic arts and their interrelations, based upon the classification of the different degrees and strengths of assent (*taṣdīq*) that can arise in the human mind. Generally this theme was developed in terms of the material component of the syllogism, that is, the nature of its premises and their effect on the epistemic status of the conclusion. Within this framework, rhetoric was said to aim at persuasion

Culture. Essays in Honor of Arthur Hyman, R. LINK-SALINGER, J. HACKETT, M.S. HYMAN, R.J. LONG, Ch.H. MANEKIN (ed.), Washington, D.C., Catholic University of America Press, 1988, pp. 244-254; and R.F. WASHELL, *Logic, Language, and Albert the Great*, in *Journal of the History of Ideas* 34 (1973), pp. 445-450.

2. See my *Logic and Aristotle's «Rhetoric» and «Poetics» in Medieval Arabic Philosophy*, Leiden, Brill, 1990, for a consideration of both the Greek background and the Arabic interpretation of the expanded *Organon*.

(*iqnāᶜ*) or a weak form of opinion or supposition (*ẓann* = Gr. *doxa*) variously characterized as uncertain, unreflective, probable, and easily open to opposition. Rhetorical supposition was explicitly compared to and contrasted with dialectical supposition, which is proximate to certitude and tends strongly to one side of a contradiction. In the case of poetics, its premises and conclusions were identified by their appeal to the imaginative faculty rather than the intellect, that is, by their ability to evoke an image (*al-takhyīl*) rather than an act of intellectual assent.

3. The **application** of these doctrines to one of the most pressing problems in political philosophy in the medieval Islamic world, namely the relationship between philosophy and religion. In the tradition of Islamic political philosophy that begins with al-Fārābī, the expansion of logic to include rhetoric and poetics provides the underlying epistemological structure which supports the claim that religion's principal function is to communicate to the non-philosophical masses, in a manner consonant with their intellectual capacity, the practical and theoretical truths that have been attained via demonstrative methods within philosophy[3].

While the Latin West had access to texts which would expose them in some degree to all three of these elements within the Islamic interpretation of rhetoric and poetics, by and large this exposure was superficial and sketchy. The available texts included al-Fārābī's *Iḥṣāʾ al-ᶜulūm* (Catalogue of the Sciences) and his incomplete *Didascalia in Rhetoricam;* the initial chapters of the *Isagoge* of Avicenna's *Shifāʾ* and the summary of Avicenna's classification of premise-types and syllogisms presented in the logic portion of al-Ghazālī's *Maqāṣid al-falāsifah* (Intentions of the Philosophers); and Averroes's *Middle Commentary on the «Poetics»*. What these texts conveyed was the mere outline of the three points I have highlighted; none explained the meaning of the claim that rhetoric and poetics are fully syllogistic (this is found especially in the *Qiyās* [Syllogism] volume of the logic part of Avicenna's *Shifāʾ* [Healing]), and none conveyed the rich details of the epistemological theory that surrounded discussions of these two arts[4]. But perhaps most impor-

3. This is expressed most fully in Part II of FĀRĀBĪ's *Kitāb al-ḥurūf* (Book of Letters), ed. Muhsin MAHDI, Beirut, Dar el-Mashreq, 1970, although it is best known via its legal application in AVERROES'S *Decisive Treatise (Faṣl al-Maqāl)*, ed. G.F. HOURANI, Leiden, Brill, 1959.

4. The Latin versions of these texts can be found in the following editions: AL-FĀRĀBĪ, *Deux ouvrages inédits sur la réthorique*, ed. J. LANGHADE and M. GRIGNASCHI, Beyrouth, Dar el-Machreq, 1971 (Pensée arabe et musulmane, XLVIII); and *Catálogo de las ciencias*, ed. A. GONZALEZ PALENCIA, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1953 (2d ed.); AVICENNA, *Logyca*, in *Opera philosophica*, Venice, 1508; AL-GHAZĀLĪ, *Logica Algazelis: Introduction and Critical Text*, ed. C.H. LOHR, in *Traditio* 21 (1965), pp. 223-290; *AVERROIS Ex-*

tantly, none of the texts available in the West conveyed fully what would potentially be the most controversial aspect of this taxonomy for a Western audience, namely, the connection between the expanded *Organon* and the claim that it is religion that is philosophy's handmaiden, and not the converse.

3. TEXTS FROM THE ARTS FACULTIES

As one might expect, texts which deal generally with the division of the sciences and stem directly from the arts faculty curriculum show the least interest in explaining or absorbing the logical classification of rhetoric and poetics. Their principal purpose is to present the arts as they are taught within the university curriculum of the earlier part of the thirteenth century, not to raise new philosophical concerns. In most of these texts, then, the expanded *Organon* is either ignored entirely, in favour of the more traditional scheme of the liberal arts; or it is mentioned but with no effort made to assimilate what is simply an anomaly to which the student need only pay the briefest attention.

Amongst the introductory texts recently edited by Claude Lafleur, only the anonymous *Philosophica disciplina* and Arnulf of Provence's *Divisio scientiarum* show any interest in the new taxonomy, and that interest is largely negative[5]. Both authors rely principally upon Gundissalinus's appropriation of Fārābī's *Catalogue,* which is usually quoted as if it were Fārābī's own text[6]. The author of *Philosophica disciplina* identifies the entire trivium as a collection of *scientie sermocinales,* and he is content merely to present three alternative classifications of these sciences without adjudicating amongst them: the trivium itself; the trivium plus poetics as a separate science; and the trivium plus poetics and the *scientia linguae,* the latter loosely deriving from Fārābī's *ʿilm al-lisān* (science of language), understood as the study of the imposition of meaning upon vocal sound. The last classification is presumably meant to take the expanded *Organon* into account, but the result distorts Fārābī

positio Poeticae interprete Hermanno Alemanno, seu Poetria Ibn Rosidin, ed. L. MINIO-PALUELLO, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, pp. 38-74 (Aristoteles Latinus, XXIII).

5. The *Accessus philosophorum* does have a section devoted to rhetoric, but it does not broach the question of rhetoric's relation to the other arts of the trivium and focuses solely on the *Ad Herennium.* For the editions of these texts, see Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).

6. With somewhat odd results – the anonymous author has Fārābī quoting Horace, and Arnulf has him quoting Boethius and Cicero!

considerably: he is portrayed as merely expanding the trivium, not as subsuming rhetoric and poetics into one of its traditional branches[7]. The science of language is treated as a prelude to the traditional liberal arts[8], and poetics is inserted **between** rhetoric and logic. Moreover, the compiler's placement of logic **after** both rhetoric and poetics in Fārābī's name, on the grounds that assent (*fides*) is posterior to poetic delight and rhetorical persuasion, is clearly incompatible with Fārābī's own claim that the emotive effects of rhetoric and poetics themselves produce a form of logical assent, or at least an analogue to it[9]. And when the author actually comes to deal with the individual arts of the trivium, there is no mention of any link between rhetoric, poetics and the Aristotelian *Organon*, and both arts are dissociated entirely from syllogistic[10].

In contrast to the anonymous author of *Philosophica disciplina*, Arnulf of Provence does make explicit allusion to the inclusion of rhetoric and poetics in the *Organon* in the course of his treatment of logic. But his own approach remains the traditional one. In the initial treatment the trivium is labelled as «rational philosophy», but Arnulf immediately adds that rational philosophy is «concerned with language» (*de sermone*), because the sensible expression and communication of the conceptions of reason in speech is more «ready to hand». Grammar, logic, and rhetoric are treated as coordinate sciences, each of which is concerned with some aspect of the attempt to communicate the conceptions of the mind to oth-

7. It should be noted that the notion of the liberal arts as a principle of dividing the subjects of study is not present in the Arabic world. On this point see M. FAKHRY, *The Liberal Arts in the Medieval Arabic Tradition from the Seventh to the Twelfth Centuries*, in *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1969, pp. 91-97 (Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août-2 septembre, 1967); and G. MAKDISI, *The Rise of Colleges: Institutions of Learning in Islam and the West*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1981, pp. 75-80.
8. In the original text, Fārābī introduces the *ʿilm al-lisān* as a way of incorporating the traditional study of Arabic grammar into the philosophical division of the sciences.
9. This ordering of the parts of *scientia sermocinalis* seems to imply that logic presupposes the completion of the ends of grammar, poetics, and rhetoric: assent requires that speech be not only grammatically congruous and comprehensible, but also emotively effective and fittingly presented. By contrast, Fārābī's attitude is that the methods of poetics and rhetoric, as the instruments of religion, are **posterior** to demonstration and dialectic (the methods of philosophy proper). The philosopher does not need poetics and rhetoric for himself, but merely uses them to present his demonstrations to others. On this see BLACK, *Logic and Aristotle's «Rhetoric» and «Poetics»*, pp. 63-71.
10. For this discussion of the trivium as a whole, see ANON., *Philosophica disciplina*, ed. LAFLEUR, in *Quatre introductions*, pp. 274-275; for the discussion of rhetoric, see pp. 279-282; and for logic, see pp. 282-285.

ers[11]. When Arnulf comes to treat of logic itself, the expanded *Organon* is mentioned with reference to Fārābī's definition of logic (although it is Gundissalinus who is quoted), as is the correlation of each of the eight parts of logic with a specific Aristotelian text. But poetics and rhetoric are mentioned only generically (presumably because of the unavailability of the texts themselves at the time), and Arnulf dismisses their inclusion in the *Organon* curtly, as both un-Aristotelian and as against «common custom». The Boethian division of the parts of logic, culminating in the inventive-judicative distinction, is then presented[12]. As for Aristotle, Arnulf reads him as dividing logic according to the various ways in which the syllogism can be considered, «since all of logic is concerned either with the syllogism or with its parts». But no mention is made at all of the notion of rhetorical and poetical syllogisms, not even for the purpose of refutation[13].

Turning now to the final text from the arts faculty, the «*Barcelona Compendium*»[14], we find once again that the trivium as a whole is identified as both *philosophia rationalis* and *scientia sermocinalis*[15], with the differences amongst the three arts explicated according to the various relations that can obtain between the *intellectus* and the *vox*[16]. The com-

11. Three accounts of the relations among the sciences of the trivium are presented without adjudication. In the first account, grammar is said to deal with the simple intellectual origin of speech, logic with its expression of belief (*fides*), and rhetoric with its issuing in persuasion. The second account focuses on the orderly use of speech by the wise person to promote truth and right living among the *rudes:* grammar concerns itself with this ordering itself, logic with its truth, and rhetoric with its ornateness. In the last account, attributed to Isaac Israeli, grammar is associated with simple signification through speech, and both logic and rhetoric are associated with moving the audience, logic cognitively, and rhetoric appetitively (ARNULF OF PROVENCE, *Divisio scientiarum*, ed. LAFLEUR, in *Quatre introductions*, pp. 342-343).
12. ARNULF OF PROVENCE, *Divisio scientiarum*, ed. LAFLEUR, pp. 342-343.
13. ARNULF OF PROVENCE, *Divisio scientiarum*, ed. LAFLEUR, pp. 343-345.
14. All citations of the «*Barcelona Compendium*» refer to Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I); the paragraph numbers will remain the same in the revised edition to be published in the *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis* (Turnhout, Brepols).
15. Again, note the apparent desire to preserve the *sermocinalis* label while making the trivium essentially rational: «De tertia specie dicamus, que "rationalis" uocatur, uel alia ratione "sermocinalis", eo quod a sola ratione consistit» (ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 134).
16. Grammar considers the assymetrical relation (*comparatio*) of the intellect to the vocal sound insofar as the latter diversifies the former; this relation is what the *modi significandi* comprise. Logic considers only the relation or compatibility of one *intellectum* to another, in terms of identity and contradiction (*repugnantia*); this is the

piler openly admits that he is not much interested in rhetoric; he explains that he will treat it first (even though he has argued that it is posterior to both grammar and logic) because he has the least to say about it. But since this text contains a number of *dubitationes*, the author is forced to address more specific issues, including the relations between rhetoric and logic. But his treatment shows no inspiration at all from Arabic sources, even though a number of the issues he raises could afford an opportunity to adjudicate amongst the different classificatory schemes. The first question, for example, deals with the orator's use of enthymeme and example rather than syllogism and induction. The answer is framed with reference, first to the *Prior Analytics'* discussion of signs and probabilities, which the author associates with the example; and second to the need for brevity to effect persuasion, something accomplished by an abbreviated enthymeme better than by a syllogism. The author adds that the orator's concern with singulars rather than universals also explains his inability to use both syllogisms and inductions, since syllogisms are entirely on the level of universals, and while inductions may begin with singulars, they terminate in universals. The author avoids identifying the enthymeme and example as types of syllogism in this reply, and he seems undisturbed by the fact that his supporting authority here is a **logical** text of Aristotle's[17].

In the long treatment of logic later in the text, the compiler once again shows some awareness of the formal affinities between logic and rhetoric, without allowing this to call into question their traditional places in the trivium. He identifies the syllogism as the subject-matter of logic, and like Arnulf, he divides logic according to the books of the Aristotelian *Organon.* But despite the fact that Fārābī is explicitly cited as an authority for his division of logic, rhetoric and poetics are not mentioned at all[18]. And when we reach the *dubitationes* on the *Prior Analytics*, we find another reference to Aristotle's treatment of the enthymeme in a logical text. Here the objection is raised as to why this variety of «defective» syllogism is considered without a parallel treatment of the defective syllogisms

relation that produces truth and falsehood. And finally, rhetoric considers the assymetrical relation of the vox to the intellect (the converse of grammar). According to the author, this relation obtains in rhetoric in virtue of its concern with speech as *ornatus* or *inornatus*, insofar as rhetorical *ornatus* is what disposes the vocal sound to be better understood by the intellect of the hearer. Each of these relations is in turn built upon the prior relation: ornateness presupposes truth, which presupposes congruous and intelligible composition (ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 134).

17. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 148.
18. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 503-514. The five divisions of logic which occupy §§ 510-514 are illustrated by diagrams in Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le «Guide de l'étudiant» (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, in *Dialogue* 29 (1990), pp. 336-340.

caused by the fallacies of *petitio principii* and *non causa ut causa.* The reply seems to treat the enthymeme as a sort of syllogism that violates the normal principles of syllogistic construction by relying upon propositions that remain in the mind alone. But it makes no explicit connection between rhetoric and the enthymeme, nor does this objection lead the author to address the claim that rhetoric ought to be subsumed under logic by virtue of logic's dominion over the enthymeme[19].

It is difficult to draw any definite conclusions about the reasons for the overall reluctance to address the logical interpretation of rhetoric and poetics in university texts such as the ones just considered. The most obvious explanation for the lack of interest in the problem is that it reflects both the general neglect of rhetoric in the period and the absence of any central texts in the university curriculum that would explicate or even require acquaintance with the new taxonomy[20]. Indeed the only explicit mention of rhetoric's inclusion in the scope of logic on the part of Arnulf of Provence supports this: on the level of the arts curriculum, the fact that the expanded *Organon* is «against common custom» and unnecessary for understanding either the standard texts of the *logica vetus* and *nova*, or the traditional Ciceronian and Boethian rhetorical texts, is sufficient to dismiss it. There are no deep doctrinal misgivings evident at all in his remarks.

4. COMMENTARIES ON THE *ORGANON*

Although the Latin commentators on the individual books of the Aristotelian *Organon* itself were no more interested in rhetoric for its own sake than were the compilers of general university texts, here we do find a more consistent effort to make sense of the logical interpretation of both rhetoric and poetics, although the effort nonetheless remains on the most general level. Usually the consideration of the logical classification of rhetoric arises in the course of introductory discussions of the nature of logic whose aim is to determine the place of the work being commented upon in the overall scope of the *Organon.*

The first two authors I wish to consider are Robert Kilwardby and Albert the Great. Although Kilwardby's *De ortu scientiarum* is closer in intent to the university literature we have examined than to the Aristotelian commentaries, its approach to rhetoric, like Albert's, seems to represent a transitional stage in the interpretation of the expanded *Organon.*

19. ANON., «*Barcelona Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 739.
20. On the general neglect of rhetoric by thirteenth-century philosophers, see the article by LEWRY, *Rhetoric at Paris and Oxford*, pp. 45-63.

Central to this approach is the explicit reliance upon the distinction between broad and narrow uses of the term «logic» as a means of accomodating the expanded scope of logic while preserving the traditional divisions amongst the liberal arts. In the broad sense, logic for Kilwardby is synonymous with *sermocinalis scientia* and coextensive with the trivium. But Kilwardby, like the arts faculty compilers, closely associates reasoning with language, and argues that all three «trivial» sciences teach one how to speak, write, and reason correctly; hence all three owe their historical origins and evolution to the desire of human beings to avoid error and arrive at certain truth[21]. And all three linguistic arts are said to study second intentions[22].

In working out the specific relations amongst the three arts of the trivium, Kilwardby forges a very close link between logic and rhetoric, arguing that unlike grammar, which considers words as significative only of what is known, logic and rhetoric both share the property of being *inquisitivus* of what is unknown, implicitly invoking the famous Avicennian dictum that logic seeks knowledge of the unknown by way of the known, a dictum that becomes a veritable cliché in Latin logical commentaries[23]. Indeed, argues Kilwardby, while all three arts of the trivium are rational in some way, only rhetoric and logic are *ratiocinativa* as well as *significativa* for this reason. In spelling out the differences between the two ratiocinative arts, Kilwardby relies heavily upon the Boethian distinction between theses and hypotheses to ground the claim that logic is concerned with the universal and rhetoric with the particular[24]. In the

21. ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, cap. XLVI, §§419-423, ed. A.G. JUDY, Toronto: Pontifical Institute of Mediaeval Studies/London: The British Academy, 1976, pp. 147-148 (Auctores Britannici Medii Aevi, IV).
22. ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, cap. XLVII-XLVIII, especially §459, ed. JUDY, pp. 148-160 (p. 157).
23. Avicenna's account of the nature of logic is found especially in chapters two to four of the *Madkhal* or *Isagoge* of the logic of his *Shifā'*. See AVICENNA, *Al- Shifā'*, vol. I, *Al-Manṭiq*, part 1, *Al-Madkhal*, ed. G. ANAWATI, M. EL-KHODEIRI, and F. AL-AHWANI, Cairo, Al-Matba'ah al-Amiriyah, 1952, pp. 15-24; for the Latin version see *Logyca*, ed. Venice 1508, pp. 1a-3b. The link between logic and second intentions is made in Avicenna's *Metaphysics*. See AVICENNA, *Al- Shifā': Al-Ilāhīyāt*, ed. M.Y. MOUSSA, S. DUNYA, and S. ZAYED, Le Caire, Organisme général des imprimeries gouvernementales, 1960, vol. II, pp. 10-11; medieval Latin translation, *Liber de philosophia prima*, I, 2, in *Liber de philosophia prima sive scientia divina, I-IV*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction doctrinale par G. VERBEKE, Louvain: Peeters/Leiden: Brill, 1977, vol. I, p. 10 (Avicenna Latinus, II, 1).
24. KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, cap. XLIX, §§468-471, ed. JUDY, pp. 160-161. In §473, Kilwardby develops this point with special reference to the Ciceronian link between rhetoric and the civil realm. §§474-482 develop these same points in detail, with reference to a number of objections regarding the relationships among the individual linguistic sciences.

sections dedicated to logic and rhetoric respectively, this picture is modified somewhat. The generic use of «logic» to cover the whole trivium now becomes identified with *sermocinalis scientia* alone, whereas logic proper is labeled as *ratiocinativa,* and identified with the study of syllogistic[25]. Given Kilwardby's remarks on the relations between logic and rhetoric on the more general level, this seems problematic, especially since he immediately proceeds to argue that the *Prior Analytics* teaches the proper form of reasoning for rhetoric as well as for dialectic and demonstration, since all three arts lead to belief (*fides*). Overall, however, the general thrust of Kilwardby's approach is to accomodate the logical interpretation of rhetoric on the broad, generic level, while restricting logic proper to the study of the syllogism insofar as the latter is aimed at universal conclusions and restricted to the books of the *logica nova* and *vetus.*

Albert the Great shares a general affinity to Kilwardby in dealing with these same sorts of questions, although he is more eclectic and makes explicit reference to Arabic sources, principally Avicenna, but also Fārābī and Ghazālī[26]. The most extended treatments of the logical interpretation of rhetoric (and poetics) occur in the introductions to Albert's *Isagoge* and *Posterior Analytics* commentaries. In the first, the *De praedicabilibus*, Albert offers a general account of the nature of logic. Throughout this treatment, Albert employs the Avicennian characterization of logic as the method for acquiring knowledge of the unknown from the known, and he identifies logic as both rational and linguistic. In the course of his discussion, Albert makes numerous references to both rhetoric and poetics and cites approvingly their interpretation as logical arts on the part of his Arabic sources. Albert is especially fond of the Arabic theories that distinguish amongst the logical arts on the basis of epistemological criteria: logical reasoning proceeds either from signs to produce suspicion or presumption (rhetoric); from fictions so as to produce an estimation of delight or abomination (poetics); from common probable things to produce

25. KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, cap. LIII-LVIII (on logic), especially §§492-495 and §523, ed. JUDY, pp. 167-201 (pp. 167-168 and p. 178). In the discussion of rhetoric (cap. LIX-LXI, pp. 202-212), the focus is almost entirely on rhetoric's connection to civil matters, although Kilwardby does make a concerted effort to link that connection to rhetoric's identification as rational (§§587-591, pp. 202-204).
26. For a discussion of Albert's relations to Kilwardby and the Arabic philosophers, see S. EBBESEN, *Albert (the Great?)'s Companion to the «Organon»*, in *Albert der Grosse. Seine Zeit, sein Werk, seine Wirkung*, A. ZIMMERMANN and G. VUILLEMIN-DIEM (ed.), Berlin-New York, De Gruyter, 1981, pp. 89-103 (Miscellanea Mediaevalia, XIV).

beliefs that are true *ut in pluribus* (dialectic); or from essential and proper causes to produce demonstrative certitude[27].

From these remarks, which occur in the first three chapters of Albert's *De praedicabilibus*, the initial impression is that Albert is following faithfully the Arabic tradition's expansion of the *Organon*, viewing rhetoric and poetics as simply and solely logical arts, where logic is understood not as coextensive with the trivium but as one of its three parts. But as Albert turns to the specific question of the subject-matter of logic in chapter 4, logic begins to take on a narrower meaning. Since logic aims at attaining knowledge of the unknown, its subject-matter, Albert argues, must be the instrument by which that goal is achieved, namely, argumentation, whose principal form is the syllogism. But «syllogism» is taken in its strictest sense, as it was by Kilwardby and the arts masters, to apply only to inferences which produce assent to a universal taken universally: the enthymeme, which is based upon topical relations that are not universal, is logical, but not syllogistic in the strict sense. Given this restricted view of the nature of the syllogism, Albert undertakes to refute those people who interpret any *scientia sermocinalis* as logical, making logic include not only rhetoric and poetics, but also grammar – that is, the trivium as a whole, with poetics separated out as a distinct art, just as it was in the university literature. Albert attempts to refute this view of logic by citing Avicenna's claims in his *Isagoge* and *Metaphysics* that speech is incidental to logic insofar as logic is concerned with second intentions[28]. He agrees with Avicenna that language is of concern to the logician only for the sake of convenience and communication, and thus Albert implicitly rejects, in this context, the generic equation of logic with all the linguistic sciences. This is not to say that he goes so far as to deny the linguistic character of logic here; he simply uses the Avicennian polemic against the equation of logic and language as grounds for rejecting one possible way of reconciling the trivium with the expanded *Organon*. Ironically, however, this leads Albert to uphold the un-Avicennian exclusion of rhetoric and poetics from the scope of logic proper. For he proceeds to argue that only logic, in the restricted sense of the study of the universal syllogism, uses speech to produce assent (*fides*) to what was previously unknown. Rhetoric and poetics (along with grammar) are identified as studying speech in terms compatible with the expanded *Organon* – rhetoric to persuade, and poetics to delight or disgust the audi-

27. ALBERT THE GREAT, *Liber de praedicabilibus*, tract. I, cap. 1, 2, and 3, in *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, ed. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, vol. I, pp. 1a-2a; 4ab; 5a-6a.
28. For the Avicennian texts, see note 23 above.

ence in order to provoke it to action – but the implication is that these ends are **not** achieved through any act of assent or belief[29].

In his most extended treatment of the scope and nature of logic, then, Albert uses the traditional view as his framework, incorporating elements from the expanded *Organon* and citing Arabic authorities; but he stops short of accepting the expanded *Organon* on its own terms. The same is true of Albert's approach in the text that on the surface seems to show the greatest influence of the expanded *Organon*, namely, Albert's introduction to his commentary on the *Posterior Analytics*[30]. The influence of the expanded *Organon* is felt here in Albert's extensive paraphrase of Ghazālī's enumeration of the various syllogistic arts based upon the epistemic status of their conclusions and the character of the premises from which they are constructed[31]. Since this classification of syllogisms and their premises explicitly refers to rhetorical and poetic propositions and modes of assent, Albert is forced to address the issue of the logical character of these two arts directly. Yet despite initial appearances to the contrary, Albert once again opts for a diluted version of the expanded *Organon* akin to that found in the *De praedicabilibus*, based upon isolating broad and narrow conceptions of logic. Once he has finished enumerating the thirteen varieties of propositions and begins to correlate each variety with its proper form of argumentation, Albert declares, «Arguments of diverse faculties are constructed from all such types of propositions, which are all included under logic **in general,** for even poetics, according to Aristotle, is contained under **general** logic» (my emphasis)[32]. A bit

29. ALBERT THE GREAT, *Liber de praedicabilibus*, tract. I, cap. 4, ed. BORGNET, pp. 6b-8b. This is also the position that Albert takes in the opening of his *De interpretatione* commentary, although in this case he simply equates *scientia rationalis* with *scientia sermocinalis*, opposing both to *scientia realis*. But in keeping with the Boethian reading of the term *interpretatio*, which implies the identification of the subject-matter of this text as *enunciatio* rather than *oratio*, Albert contrasts the orator and poet with the logician on the grounds that the latter alone is concerned with enunciative, truth-valued *orationes*, whereas the orator uses speech in order to charm, and the poet to urge delight or loathing or some other useful attitude in the imagination (*imaginabilis utilitas*). See ALBERT THE GREAT, *In libros Aristotelis Peri hermeneias*, I, tract. 1, cap. 1, in *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, ed. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, vol. I, pp. 373a-375b. In this case Albert has Aristotle's own remarks on non-indicative moods in chapter four of the *De interpretatione* to back up the dissocation of rhetoric from the text's logical concerns (17a1-8).
30. ALBERT THE GREAT, *In libros Posteriorum analyticorum Aristotelis*, I, tract. 1, cap. 1-2, in *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, ed. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, vol. II, pp. 1a-7b.
31. ALBERT THE GREAT, *In libros Posteriorum analyticorum*, I, tract. 1, cap. 2, ed. BORGNET, pp. 4a-7b.
32. ALBERT THE GREAT, *In libros Posteriorum analyticorum*, I, tract. 1, cap. 2, ed. BORGNET, p. 7a.

later, Albert again emphasizes that poetics and rhetoric belong to logic taken only in the **broad** sense. And he concludes his treatment by claiming that «it is clear from all this how far logic, understood in a general sense (*in genere accepta*), extends, and that the science which follows immediately upon the science of the syllogism absolutely is demonstrative science». And having made this remark, he proceeds to deal with the objection that the Arabic philosophers should not have interposed this treatment of non-demonstrative propositions as a prelude to their consideration of the *Posterior Analytics*, claiming that his Arabic sources intended to make clear «how far the science which is called by the common name of logic – which includes rhetoric and poetics – extends; and grammar, which Aristotle transmits along with logic, rhetoric, and poetics, precedes all of these [i.e., broadly logical, arts]» [33].

It seems clear, then, that despite his fondness for citing the Arabic texts available in Latin translation that convey the most about the expanded *Organon*, Albert himself remains far more tied to the liberal arts tradition, and like Kilwardby his principal tactic for dealing with the expanded *Organon* is simply to view it as the result of an extended use of the term «logic» which is coextensive with the trivium[34]. It is not taken

33. ALBERT THE GREAT, *In libros Posteriorum analyticorum*, I, tract. 1, cap. 2, ed. BORGNET, p. 7ab. Albert is a bit more flexible in the next chapter, which considers the opening claim of the *Posterior Analytics* that all knowledge depends upon preexistent knowledge, although he continues to treat rhetoric and poetics as distinct from logic proper and as coordinate with grammar. (See, for example, p. 8a, where Albert says that all arts and powers – grammar, rhetoric, poetics, and logic – use demonstration insofar as they are *docens*). The flexibility is forced upon Albert by Aristotle's own remarks on the enthymeme and example and their relation to the syllogism and induction. Albert is willing to reduce the enthymeme to the syllogism and the example to the induction, although once again he avoids treating the enthymeme as fully syllogistic, implicitly for the same reason he did in the *De praedicabilibus*: the rhetorical sciences persuade but they do not prove, because the middle terms and principles used in rhetoric fail to achieve the universality required by the conditions of *dici de omni* and *de nullo*; this is why they produce suspicion rather than certitude. Albert does say that enthymemes can become true syllogisms and that many examples can make an induction. (This seems to be part of his defense of the universal validity of the claim that all learning proceeds from preexistent knowledge.) But in both cases something must be added to transform them: in the case of the example, one must add the claim that the property in question is similar in all things or in every single individual; in the case of the enthymeme, if one puts two enthymemes together, without any further additions, one generates a true syllogism. But such a concession is not the same as treating the enthymeme's own force as syllogistic, or recognizing its persuasive effects as forms of weaker though truly intellectual assent (see pp. 10b-11a).

34. Note should also be taken of another allusion to the broad sense of logic in Albert's commentary on the *Topics*. Here too Albert says that logic, taken generally, is a term for the entire trivium – or, allowing himself a bit of a pun, for the «quadrivium» if we wish to add poetics as a special science (as Aristotle did!). Logic in the narrow sense, by contrast, «is concerned with every syllogism», and the only three

to imply any radical reinterpretation of the syllogistic status of rhetoric and poetics, nor of the nature of their intended cognitive and appetitive ends[35].

Oddly enough, those authors who abandon references to the linguistic character of logic entirely seem to be the most likely to adopt the expanded *Organon* in its fullest form. In Thomas Aquinas's well-known presentation of the expanded *Organon* in the prooemium to his *Posterior Analytics* commentary[36], logic is identified solely as a rational science, the Avicennian theme of logic as a method of acquiring knowledge of the unknown reappears, and the traditional inventive-judicative distinction is incorporated into the framework of the expanded *Organon*. Aquinas elaborates more on the internal divisions within the discursive parts of logic than do many previous authors by calling upon the parallels between necessity and contingency in art and nature in order to explain the degrees of logical necessity. In this respect, he comes closest in spirit to the Arabic proponents of the expanded *Organon*, in particular Avicenna, who were especially concerned with the epistemological study of degrees of assent and their relation to and distinction from ontological degrees of necessity and possibility[37]. Aquinas also elaborates further on the logical structure of the various acts of reason that fail to achieve certitude, again reflecting a prominent feature of the Arabic treatments of rhetoric and poetics. Reason may either achieve a certain and necessary judgement through demonstration; a belief or opinion, in which one side of a contradiction predominates (i.e., the believer leans more to *p* than to *not-p*) through dialectic; a mere suspicion of the conclusion, in which one in-

syllogisms enumerated are dialectical, demonstrative, and sophistical. See ALBERT THE GREAT, *In libros Aristotelis Topicorum*, I, tract. 4, cap. 2, in *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, ed. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, vol. II, pp. 278b-279a.

35. This approach also appears in John of Dacia's *Divisio scientie*. He treats the entire trivium as *rationalis*, citing Avicenna's identification of the subject-matter of logic as second intentions and the method of acquiring knowledge of the unknown from the known. He then adds that «Avicenna includes under logic the other rational sciences». But Avicenna includes rhetoric and poetics under rational science because he considers them to be parts of logic; and his remarks regarding the rational character of logic are meant to **contrast** it with grammar, not to encompass grammar within logic. See JOHN OF DACIA, *Divisio scientie*, in *Johannis Daci Opera*, ed. A. OTTO, Copenhagen, Gad, 1955, vol. I, part. 1, pp. 34-35 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, I, 1).
36. THOMAS AQUINAS, *Expositio libri Posteriorum*; *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= ed. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, pp. 3a-7a.
37. On this point see BLACK, *Logic and Aristotle's «Rhetoric» and «Poetics»*, pp. 86-102.

clines somewhat more to one side of the contradictory pair, although without total adherence to it, through rhetoric; or an estimation of the conclusion, based on an imaginative representation, through poetics[38]. At the end of the introduction, Aquinas reiterates the claim that all these logical arts are inferential, and therefore all pertain to rational philosophy; the one thing missing from his account is an explicit mention of the attendant claim that rhetoric and poetics are indeed truly syllogistic arts[39].

Aquinas also seems to be more amenable to a logical interpretation of rhetoric and poetics when commenting Aristotle's allusions to these arts at the end of *De interpretatione* chapter 4[40]. Aquinas does accept as a partial explanation of Aristotle's remark that the *De interpretatione* is directly aimed at the study of demonstrative science. While this reading of the text can easily be taken as grounds for likewise restricting the scope of logic in general, Aquinas does not draw this inference. Rather, he focuses on the fact that demonstration is restricted to producing knowledge of things through their **proper** causes, in such a way that all extraneous grounds of assent are irrelevant to it. Non-enunciative modes of discourse are thus not treated as excluding entirely an appeal to the conception of the intellect: truth and falsehood may be implied in some way in these other types of *oratio*, but there is no **absolute** signification of concepts, nor of true or false judgements. Aquinas provides a theoretical justification for this claim by observing that the human soul has functions which go beyond the simple apprehension of truth and falsehood, namely, appetitive functions. But these appetitive functions are built upon cognitive ones, and they do in fact induce **assent,** although for what we would call subjective rather than objective reasons:

38. The theme of the degree of the knower's inclination to the opposite of the conclusion was an extremely important and often problematic aspect of the Arabic version of the expanded *Organon,* in particular its treatment of rhetoric. The only text available in Latin to address this characterization of the logical arts was *Fārābī's Didascalia,* so I presume it was Aquinas's source. See AL-FĀRĀBĪ, *Didascalia in rhetoricam,* ed. LANGHADE and GRIGNASCHI, in *Deux ouvrages inédits,* p. 155.
39. This is noteworthy, given that Thomas's division of the text immediately mentions the demonstrative **syllogism** as Aristotle's topic. It seems that Thomas, like his predecessors, was not entirely comfortable with the claim that rhetoric and poetics are fully syllogistic, even though he seems to view them as truly logical. In commenting on 71a9, Aquinas too **contrasts** enthymemes and syllogisms, examples and inductions, on the grounds that syllogisms and inductions must be universal. But he is willing to call an enthymeme an abridged syllogism, and an example an incomplete induction (p. 9ab).
40. ARISTOTLE, *De interpretatione*, chap. 4, 17a6-8: «The present investigation deals with the statement-making (ὁ ... ἀποφαντικός) sentence; the others we can dismiss, since consideration of them belongs rather to the study of rhetoric and poetry» (*Aristotle's «Categories» and «De interpretatione»*, Translated with Notes by J.L. ACKRILL, Oxford, Clarendon Press, 1963, p. 46).

> «Therefore the demonstrator uses nothing but enunciative statements signifying the things insofar as their truth is in the soul in order to achieve his end; but the orator and poet induce assent to what they intend **not only** through what is proper to the thing, but also through the audience's disposition. Thus orators and poets usually try to move the hearers by provoking them to feel certain passions, as Aristotle says in the *Rhetoric*. Therefore, the consideration of the aforementioned types of speech, which are concerned with directing the hearer towards something, fall under the consideration of rhetoric or poetics, by reason of what is signified by them» (my emphasis)[41].

By suggesting that rhetoric and poetics do have a cognitive end (in aiming at assent), that they **may** use what is proper to their subjects, but that they add to this emotive appeals, Aquinas once again links these arts more closely to the realm of logic construed as a rational science. Moreover, Aquinas goes on to distinguish the grammarian's study of the different types of speech in terms of the rules of congruous construction from the rhetorical and poetical use of non-enunciative discourse to direct belief and action. In this remark too he seems concerned to ensure that rhetoric and poetics are not being treated as adjuncts to grammar, but as extensions of logical study, in sharp contrast to the traditional adherents of the trivium.

The approaches to the expanded *Organon* in texts from the late 13th and early 14th centuries do not show much variation from the patterns established up to the time of Aquinas. In two of his commentaries on the *Organon*, Simon of Faversham presents a position similar to that of Aquinas, in which the expanded *Organon* is accepted even under a narrow interpretation of the scope of logic. More imporantly, however, Simon explicitly upholds the syllogistic status of both rhetoric and poetics. In the prooemium to his questions on the *Isagoge*, poetics and rhetoric are both treated as truly discursive, syllogistic sciences: rhetoric is said to be discursive insofar as it moves from signs that produce suspicion or presumption. Aristotle's *Organon* is explicitly identified as consisting of seven parts, including rhetoric and poetics; and all seven parts (and the books corresponding to them) are said to be *de necessitate logice*. And while Simon does claim that rhetoric and poetics preserve the form and *ratio* of the syllogism less fully than demonstration and dialectic, he

41. THOMAS AQUINAS, *Expositio libri Peryermenias*; *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 1, *Expositio libri Peryarmenias, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= ed. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, pp. 37b-38b.

nonetheless implies that rhetoric and poetics are as truly syllogistic arts as is dialectic[42].

In his *Questiones veterae* on the *Sophistical Refutations*[43], Simon adds to this perspective an explicit contrast between grammar and logic, arguing that grammar is founded upon language and offers direction in writing, whereas logic is founded upon the acts of the intellect and provides direction in reasoning (*ratiocinatio*). The liberal arts tradition is not neglected, but it is interpreted in terms of the expanded *Organon*, rather than the converse. Thus, the third act of reasoning, which is fully discursive, is identified with the whole *logica nova*, and it is said to be concerned with the syllogism. The Boethian division of logic into a *pars inventiva* and a *pars iudicativa* is used to bifurcate the new logic: but under the inventive part of logic, rhetoric and poetics are included, along with sophistry. (Simon omits to mention dialectic here.) The *Questiones novae* omit the contrast with grammar, but they develop in more detail the divisions of the inventive and judicative parts of logic; again, Simon follows the tradition of distinguishing the two parts according to whether or not certain knowledge is attained, but he fully incorporates rhetoric and poetics into the inventive part, identifying them as syllogistic and as producing some act of uncertain assent: «The inventive part of logic is concerned with that act of reason through which certain knowledge is not acquired, but rather, some other [kind of knowledge], whether it be belief and opinion, or suspicion, or some estimation of the conclusion. And in accordance with this the inventive part of logic has three parts: dialectic, rhetoric, and poetics [...]. Rhetoric is concerned with the syllogism through which suspicion is acquired, and poetics with the syllogism through which some estimation is acquired»[44].

Other logical texts from the late 13th century show the same unhesitating adherence to the expanded *Organon*; but they add a new element to the absorption of this taxonomy insofar as they forge a special link between rhetoric, poetics, and dialectic, a link that is, once again, prominent in Arabic logical texts. Excerpts from Jacob of Douai's exposition of the *Posterior Analytics* cited in the notes to Gauthier's edition of Aquinas's commentary on the same text openly acknowledge the logical status

42. SIMON OF FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Porphyrii*, in *Magistri Simonis Anglici sive de Faverisham Opera omnia, volumen primum: Opera logica, t. I^or*, ed. P. MAZZARELLA, Padova, CEDAM, 1957, pp. 13-15.
43. SIMON OF FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Elenchorum*, ed. S. EBBESEN, Th. IZBICKI, J. LONGEWAY, Fr. DEL PUNTA, E. SERENE, E. STUMP, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1984, p. 28 (Studies and Texts, LX).
44. SIMON OF FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Elenchorum*, ed. S. EBBESEN *et al.*, pp. 102-103.

of both rhetoric and poetics[45]. But Jacob adds, as do many of the later commentators, an explicit defense of this position: he cites the *Rhetoric's* opening claim that rhetoric is a counterpart (*assecutiva*) of dialectic as evidence that Aristotle himself upheld the taxonomy first encountered via the Arabic philosophers. As a result of this new concern with direct Aristotelian testimony, moreover, Jacob makes more specific the association of rhetoric and poetics with dialectic. Rather than treating all three as coordinate species of the inventive part of logic, they are treated specifically as parts of dialectic. The cognitive acts aimed at by dialectic, rhetoric, and poetics do not change at all – they are identified as opinion, suspicion, and estimation, and they are ordered according to their decreasing strengths[46]. But all three are characterized as acts of reason towards which **dialectic,** as a generic mode of argumentation, is ordained.

A recently edited anonymous prologue to Porphyry also upholds the syllogistic status of rhetoric and poetics by virtue of their close association with dialectic[47]. Logic is again identified as purely a rational art: there is, however, an interesting variation in this text upon the rationale behind the subdivisions of logic which is, perhaps coincidentally, much closer to the underlying theory behind the Arabic views of the divisions of the *Organon.* The syllogistic arts and the theory of predication (as

45. See THOMAS AQUINAS, *Expositio libri Posteriorum*, ed. GAUTHIER, p. 7, editor's notes.
46. Jacob's characterization of poetics here is also the standard one. Jacob says that it proceeds *per similitudines,* and he repeats the Avicennian example of comparing something to disgusting food in order to repulse the hearer. See AVICENNA, *Madkhal,* pp. 18-19 (= *Logyca*, ed. Venice 1508, p. 2ab).
47. See C. MARMO, *Anonymi Philosophia «Sicut dicitur ab Aristotile». A Parisian Prologue to Porphyry*, in *CIMAGL* 61 (1991), pp. 140-146, especially p. 145. The commentary on the *Prior Analytics* edited by MARMO in the same volume of *CIMAGL* (see *ANONYMOUS CORDUBENSIS, Questiones super primum librum Posteriorum. A Partial Edition*, in *CIMAGL* 61 [1991], pp. 107-139), also addresses the expanded *Organon.* The author takes the Avicennian position on the nature of logic: it is a *scientia rationalis* which concerns itself with second intentions, not a *scientia sermocinalis*, since it is only accidentally concerned with language. Rhetoric and poetics are both explicitly identified as possessing their own varieties of syllogism, since all the arts of logic that pertain to the process of composition and division – both judicative and inventive – concern themselves with truth and falsehood. The syllogistic status of both arts is further confirmed in one manuscript's account of question 4, which asks whether the syllogism is the subject of logic: here an affirmative reply is provided, partially on the grounds that demonstration, dialectic, rhetoric, and poetics all treat of the subjective parts of the syllogism. The author even notes that poetic *estimatio* is a type of *cognitio.* Like Jacob, he finds Aristotelian authority for the inclusion of both rhetoric and poetics under the scope of logic: he too cites the *Rhetoric's* association of dialectic and rhetoric, and adds to this remarks in Hermann the German's version of Averroes's *Middle Commentary on the «Poetics»*, citing both, as was often customary, as if they were evidence of Aristotle's own views (pp. 122-124; p. 132, note b).

outlined in the *De interpretatione*) are both treated as simply compositive, the former composing subject with predicate, the latter composite statement with composite statement. The syllogism, in turn, can either be studied absolutely (*simpliciter*), that is, in terms of its formal composition, or materially, that is, insofar as it achieves a particular degree of necessity or probability. Rhetoric and poetics are, according to this scheme, once again grouped as parts of the *Topics*, since all three, in contrast to demonstration, attain only a probable, not a necessary, end[48].

Finally, there is one further approach that can be identified in the attempts of later authors to accomodate the expanded *Organon*, an approach that appears to be linked to the development of a more direct interest in the arts of rhetoric and poetics themselves. Within this approach, we find that the logical classification of rhetoric and poetics continues to be upheld, and there are vestiges of the close association of rhetoric and poetics with dialectic. But there is less interest in the syllogistic interpretation of either art, and the focus shifts from defending the internal logical character of the arts to explaining their instrumental character as tools for practical reasoning. An example of this approach is found in two works of Bartholomew of Bruges, the first a sophism on logic, the other an exposition of Averroes's *Middle Commentary on the «Poetics»*. In the sophism, Bartholomew repeats the familiar association between rhetoric and suspicion, poetics and estimation[49]. Aristotle is cited as approving of the logical classification of rhetoric, once again through his remarks on rhetoric as dialectic's counterpart, and Hermann the German, al-Fārābī, and even Albert the Great are cited as upholding the logical status of poetics. For his own part, Bartholomew opts to rely upon logic's instrumental character and the traditional association of rhetoric with the ethical realm: rhetoric is in some sense the application of dialectic to the ethical realm. In the exposition of the *Poetics*, this is made even more explicit: logic has two branches, one applied to the discernment of truth from falsehood in the theoretical realm, the other applied to the discernment of good from evil in the practical[50]. Rhetoric and poetics together comprise this logic of ethical reasoning. Given the context, little is said about the

48. Rhetoric is associated with *suspectio*, poetics with *estimatio*, as was customary; these are viewed as descending levels of *notitia*. The author also links his points to the status of the various known *libri logicales*: these six books are the principal books of logic; the other common university texts, such as Boethius's works and the *Liber sex principiorum*, are relegated to secondary status.

49. S. EBBESEN and J. PINBORG, *Bartholomew of Bruges and His Sophisma on the Nature of Logic*, in *CIMAGL* 39 (1981), pp. 64-65.

50. This text is edited by G. DAHAN, *Notes et textes sur la poétique au Moyen Âge*, in *AHDLMA* 47 (1980), pp. 171-239; the section that concerns us is found on pp. 223-224.

formal logical character of the two arts; but while Bartholomew does not call either syllogistic, he does claim that the *Prior Analytics* treats the general science that applies to both theoretical and practical methods[51].

5. CONCLUSION

It is clear that throughout the course of the thirteenth century, Latin authors gradually came to appreciate more and more clearly the nature of the Arabic philosophers' logical interpretation of rhetoric and poetics and its essential incompatibility with any traditional approach to the trivium. Latin authors who were principally concerned with expounding Aristotelian logical texts rather than with defending the traditional liberal arts division of the sciences, and who assumed that the Arabic authors were transmitting Aristotle's own views on the logical character of his texts, became more and more comfortable with the idea of the expanded *Organon* until it became a commonplace of the introductory literature on logic. If there is any overall tendency to be seen in these texts, it is that of a move from the interpretation of the expanded *Organon* as a variation on the liberal arts to the interpretation of the liberal arts as an inchoate version of the expanded scope of logic.

There is no evidence at all, however, that this move represented any deeper commitment to, or interest in, the logical character of rhetoric and poetics on the part of Latin philosophers. Throughout the thirteenth century the taxonomy remains by and large a cliché, and it has little effect on

51. The idea that rhetoric and poetics comprise the part of logic that provides a tool for practical reasoning is repeated in an anonymous question on poetry also edited by DAHAN in *Notes et textes sur la poétique*, pp. 214-223. In this text logic as a whole is identified as rational. Insofar as logic is concerned with reason as discursive, it can be divided according to whether or not it directs reason in contingent or necessary matters. In the theoretical realm, this distinction differentiates dialectic from demonstration; in the practical realm, which is only concerned with contingent matters, a different principle of distinction must be sought. Thus, rhetoric and poetics, the methods of practical reasoning, differ in terms of their orientation: rhetoric directs one's practical reasoning as it applies to one's relations to others – given the legal orientation of rhetorical persuasion; whereas poetics, because of its focus on the peculiarities of each person's imagination, directs one's practical reasoning on a purely personal level. Despite the ethical focus, however, the author of this question maintains a central feature of the expanded *Organon*: both poetics and rhetoric are assigned their own forms of syllogism. This approach is similar to that taken by ROGER BACON in the *Moralis philosophia*, ed. E. MASSA, Zurich, Thesaurus Mundi, 1953, pp. 247-263. But Bacon's peculiar mix of themes from Augustine's *De doctrina christiana* with superficial references to Arabic sources makes his overall approach quite distinct from that of the authors we have considered in this study. For a consideration of Bacon's views on rhetoric, see J. HACKETT, *Moral Philosophy and Rhetoric in Roger Bacon*, in *Philosophy and Rhetoric* 20 (1987), pp. 18-40.

the overall approach to the study of logic or language amongst Latin philosophers. In the most obvious place where one might expect the expanded *Organon* to have an effect – the interpretation of logic as linguistic or as rational – there are no discernible repercussions. Both linguistic and rational construals of the nature of logic in particular, or of the liberal arts as a whole, occur in the remarks of adherents and non-adherents of this taxonomy. If anything, the apparently more sympathetic view of logic as a broadly linguistic science provides a convenient escape for those authors who are eager to incorporate the newly available Arabic materials but ultimately uncomfortable with a strongly logical construal of rhetoric and poetics.

By the same token, the overall features of the logical theories of both adherents and non-adherents of the expanded *Organon* do not vary: their identification of the subject-matter of logic, its quest for knowledge of the unknown, the identification of the epistemic goals of rhetoric and poetics, and the use of traditional logical concepts, like the judicative-inventive distinction, remain constant in most of these authors. And many of those who adopt the strongest interpretation of the expanded *Organon* will still stop short of attributing full syllogistic force to rhetoric and poetics, often because of their adherence to the link between true syllogistic reasoning and a concern with the universal as universal.

But almost all of these features which produce hesitation in the Latin authors are in fact fully incorporated into the Arabic philosophers' insistence on the logical status of rhetoric and poetics. What, then, explains the differences in interest in this doctrine between the Arabic and Latin traditions? At bottom, I believe that the explanation lies in the predominantly instrumental view of logic in both traditions, and the absence of any real outlet in the Latin West for **applying** the notion of rhetoric and poetics as logical to important philosophical problems. While the traditional link between rhetoric and poetics and the ethico-political realm was recognized in the Latin West, that link was upheld in purely practical and legal terms: rhetoric was principally for persuading a judge in legal matters, and most logical commentators were not much interested in such an application. But in the Arabic world, the political and practical applications of rhetoric and poetics were construed much more broadly – they provided the logical and theoretical framework for working out the relations between philosophy and religion, relations that were a major preoccupation within Islamic philosophy. Without a fuller understanding of why the Arabic tradition took such a keen interest in the logical status of rhetoric and poetics, Latin authors could not be expected to pay more than lipservice to the doctrine. Neither its epistemological merits, nor the

implicit dangers that its political side posed to the hegemony of religion over philosophy, could be properly assessed, absorbed, or refuted.

La grammaire dans le « *Guide de l'étudiant* »

Irène Rosier

La section sur la grammaire du « *Guide de l'étudiant* » est importante puisque sur 99 colonnes, elle en couvre 24. L'étude de son organisation et de son contenu donne des indications, parfois difficiles à interpréter cependant, sur le milieu où il a pu être élaboré.

1. Les sources

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais soulever une question d'ordre méthodologique. Comment procéder pour « expertiser » une section du « *Guide* » ? J'ai d'une part étudié les statuts et les classifications des sciences, qui donnent d'ailleurs, nous le verrons bientôt, des informations qui ne se recoupent que partiellement. D'autre part, l'enquête s'est poursuivie par l'étude de la production grammaticale artienne. Or, ici, la difficulté tient au fait que nous ne disposons de presque aucun texte édité pour la première période universitaire, et que la majeure partie de cette production est anonyme et sans date. Un point fixe dans cet ensemble flou est Robert Kilwardby, dont l'enseignement des Arts s'est déroulé pendant les années 1237-1245[1]. Sur sa production grammaticale de nombreuses incertitudes subsistent, puisque si son commentaire sur le *Priscien Mineur* est très certainement authentique, il n'en va pas de même pour les autres œuvres qui lui sont attribuées, le commentaire sur le *Barbarismus* de Donat et sur le *De accentu* du Pseudo-Priscien, tous deux édités[2], et les sophismes grammaticaux, en cours d'édition. Quant au

1. Voir les travaux de P.O. Lewry, et notamment sa thèse: *Robert Kilwardby's Writings on the « Logica vetus » Studied with Regard to Their Teaching and Method*, Oxford, 1978; on se reportera, pour une présentation synthétique, à l'article *Robert Kilwardby (circa 1215-1279)*, rédigé par le même auteur, dans *Medieval Philosophers*, J. Hackett (éd.), Detroit-London, Gale Research, 1992, pp. 257-262 (Dictionary of Literary Biography, CXV).
2. *Robertus Kilwardby O.P., In Donati Artem maiorem III*, éd. L. Schmücker, Brixen, Weger, 1984; *Id., Notulae libri De accentibus*, éd. P.O. Lewry, *Thirteenth-*

commentaire sur le *Priscien Majeur*, il est inauthentique[3]. Plusieurs manuscrits contiennent des œuvres grammaticales attribuées à Robertus de Anglia, ou Robertus Anglicus[4], et l'on peut ajouter les écrits anonymes qui voisinent avec ces derniers[5]. La *Summa grammatica* de Roger Bacon[6] s'inspire largement du commentaire sur le *Priscien Mineur* de Kilwardby[7]. La *glosa «Admirantes»* sur le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu[8] présente plusieurs passages littéralement identiques au commentaire sur le *Barbarismus* édité sous le nom de Kilwardby. Tous ces textes montrent une certaine unité sur le plan doctrinal et formel. Un autre ensemble est constitué par les œuvres attribuées à Nicolas de Paris. Quoiqu'il en soit de l'authenticité, ces deux ensembles présentent un contenu qu'il est aisé de décrire par un certain nombre de traits remarquables, et

Century Teaching on Speech and Accentuation: Robert Kilwardby's Commentary on «De accentibus» of Pseudo-Priscian, dans *Mediaeval Studies* 50 (1988), pp. 96-185.

3. Extraits édités dans: K.M. FREDBORG, N.J. GREEN-PEDERSEN, L. NIELSEN, J. PINBORG, *The Commentary on «Priscianus Maior» ascribed to Robert Kilwardby*, dans *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin* 15 (1975), pp. 1-143 (dorénavant PSEUDO-KILWARDBY, *Commentum super Priscianum Maiorem*, éd. FREDBORG *et al.*).
4. Le ms. Florence, Bibl. Naz. Centr., conv. soppr. D.II.45 (fol. 1r-24v) comporte une *lectura* sur le *Priscien Mineur* (*Prisciani Cesariensis minoris lectura voluminis et dubitabilium declarationes Ruberti artis grammatice*), que le colophon attribue à Robertus de Anglia. Cette *lectura* est immédiatement suivie des *sophismata grammaticalia* attribués à Kilwardby, avec le titre suivant: *Incipiunt determinationes magistri Ruberti de Anglia et magistri Boetii*. Le commentaire authentique sur le *Priscien Mineur* donne de manière différente les mentions de l'auteur. Si l'on prend l'*explicit* du livre XVII par exemple, le manuscrit BnF, lat. 16221 l'attribue à Robertus Anglicus, et le manuscrit Vat., Urb. lat. 298 à Roberthus de Quillebarbie. Le problème est le même pour les œuvres logiques. Il a existé plusieurs maîtres ès arts nommés Robert, au XIII^e siècle. En plus des études déjà citées, voir L.M. DE RIJK, *On the Genuine Text of Peter of Spain's Summule logicales*, dans *Vivarium* 7, 1 (1969), pp. 8-61; P.O. LEWRY, *Robertus Anglicus and the Italian Kilwardby*, dans *English Logic in Italy in the 14th and 15th Centuries*, A. MAIERÙ (éd.), Naples, Bibliopolis, pp. 33-51.
5. Des questions sur l'interjection, par exemple, se trouvent dans trois manuscrits contenant des traités grammaticaux de Kilwardby ou du Pseudo-Kilwardby, voir I. ROSIER, *La parole comme acte. Recherches sur la grammaire et la sémantique au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1994, p. 287 *sqq*.
6. ROGER BACON, *Summa grammatica*, éd. R. STEELE, Oxonii, E typographeo Clarendoniano, 1940 (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, XV).
7. Voir C.H. KNEEPKENS, *Roger Bacon on the Double intellectus: A Note on the Development of the Theory of Congruitas and Perfectio in the First Half of the Thirteenth Century*, dans *The Rise of British Logic*, P.O. LEWRY (éd.), Acts of the Sixth European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Balliol College, Oxford, 19-24 June 1983, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1985, pp. 115-143 (Papers in Mediaeval Studies, VII).
8. Certains extraits sont édités dans Ch. THUROT, *Extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque Impériale, 1869 (réimpression anastatique Frankfurt, Minerva, 1964), à partir du ms. Orléans 299 (252), pp. 1-185.

qui forment un bon point de comparaison pour évaluer le contenu du « *Guide* ». Ces traits les distinguent clairement d'un côté des traités pré-universitaires – dont le représentant, toujours cité, est Pierre Hélie[9] –, de l'autre de la production grammaticale des années 1270, les traités *De modis significandi*, même si ces derniers reprennent un certain nombre d'éléments à leurs prédécesseurs immédiats[10].

Dans ce *corpus* de textes grammaticaux des années 1240-1250 diverses approches se font jour. Une approche ou un courant qui est marqué par Robert Kilwardby, Roger Bacon et d'autres, et un courant qui semble plus parisien, avec des auteurs comme Nicolas de Paris. Les traits qui séparent ces deux courants ou approches peuvent être mis en rapport avec des courants similaires en logique. Pour le dire brièvement, il semble s'agir d'un côté d'une conception du langage, qui, comme l'avait bien posé le regretté P.O. Lewry à propos de Kilwardby, s'intéresse au langage en tant qu'acte, et à ses conditions de production par un locuteur donné, dans une situation donnée, en fonction d'une visée particulière, et, de l'autre, une conception plus axée sur le caractère stable des unités linguistiques et l'aspect formel des règles de construction – on voit bien que les Modistes seront les héritiers de cette seconde approche. Les qualificatifs que l'on utilise communément pour décrire la grammaire universitaire, grammaire modiste et pré-modiste, grammaire spéculative, méritent d'être définis de manière plus précise qu'ils ne le sont communément[11].

Peut-on se fier à une simple comparaison doctrinale pour évaluer la date ou le niveau d'enseignement ? S'il est possible de comparer des textes relevant du même genre littéraire, deux commentaires sur Priscien par exemple, peut-on légitimement procéder, ainsi que nous le ferons, par comparaison d'un « guide » de cette sorte et de grammaires relevant de genres différents ? Il nous est apparu, en menant ces comparaisons, que le « *Guide* » révélait, précisément sur le plan doctrinal, des hétérogénéités frappantes. Si la plupart des questions sont traitées de manière assez élémentaire, d'autres par contre font l'objet d'un exposé plus élaboré, assez semblable à ce que nous trouvons par ailleurs. Ceci peut faire penser que l'auteur a délibérément présenté une matière simplifiée, tout en se laissant aller, sur certains problèmes qui l'intéressaient ou qui faisaient l'objet de controverses, à des développements plus poussés. Nous en étudierons deux exemples, qui montrent l'utilisation d'un côté du *De anima*, avec

9. PETRUS HELIAS, *Summa super Priscianum*, éd. L. REILLY, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1993, t. I-II (Studies and Texts, CXIII).
10. Pour une synthèse récente sur les traités modistes, voir C. MARMO, *Semiotica e linguaggio nella scolastica: Parigi, Bologna, Erfurt 1270-1330. La semiotica dei Modisti*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 1994.
11. Voir ROSIER, *La parole comme acte*.

l'interjection, de l'autre de la *Physique*, avec la redéfinition du nom, du verbe, et des cas.

Un dernier point, de méthode également, peut être noté. Tirer des conclusions quant à une chronologie relative possible repose sur l'hypothèse que les textes ont été produits dans le même milieu. Il n'aurait aucun sens de mettre en parallèle la section grammaticale du *Catholicon* de Jean de Gênes, écrite en 1286 en milieu méridional, et la *Grammatica speculativa* de Michel de Marbais, quasi-contemporaine mais écrite à Paris, par exemple. Les arguments *pro* et *contra*, toujours repris et réélaborés dans les traités universitaires, permettent d'identifier assez aisément ce qu'est un « milieu ». Et de ce point de vue, le « *Guide* » présente suffisamment de points communs avec des commentaires, traités, sophismes représentatifs de la tradition universitaire, pour que la comparaison soit justifiée. La section grammaticale du « *Guide* » s'offre sous un jour assez familier, pour qui est habitué aux traités de l'époque, ce caractère étant un élément d'identification positif, devant contrebalancer les manques ou différences constatées.

2. L'ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE À L'UNIVERSITÉ

Avant d'aborder la section grammaticale elle-même, nous pouvons rappeler d'abord brièvement les informations que nous donnent les statuts de la Faculté des arts. On sait que les statuts de Robert de Courçon, en 1215, indiquent que les deux *Priscien* ou un au moins doivent être lus, le *Barbarismus* ou troisième section de l'*Ars Maior* étant réservé aux jours de fête, avec les « philosophes », la rhétorique et l'éthique[12]. En 1231, la bulle de Grégoire IX ne mentionne que Priscien, sans préciser[13]. Les statuts de 1252, qui concernent le baccalauréat pour les artistes de la nation anglaise, stipulent que le *Priscien Mineur* et le *Barbarismus* doivent être lus deux fois *ordinarie* ou une fois au moins *cursorie*, et le *Priscien Majeur*, une fois *cursorie*[14]. Enfin, les statuts de la Faculté des arts de

12. *CUP*, t. I, n° 20, p. 78. « *CUP* » = *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1897 : « Et quod legant libros Aristotelis de dialectica tam de veteri quam de nova in scolis ordinarie et non ad cursum. Legant etiam in scolis ordinarie duos Priscianos vel alterum ad minus. Non legant in festivis diebus nisi philosophos et rhetoricas, et quadruvialia, et *barbarismum*, et *ethicam*, si placet [...] ».
13. *CUP*, t. I, n° 79, p. 138 : « Ad hec jubemus, ut magistri artium unam lectionem de Prisciano et unum post alium ordinarie semper legant [...] ».
14. *CUP*, t. I, n° 201, p. 228 : « Item quod audierit in artibus per quinque annos vel quatuor ad minus Parisius continue vel alibi, ubi studium viget universale de artibus. Insuper quod audiverit [...] Item quod audiverit *Prissianum minorem* et *barbarismum* bis ordinarie, et semel ad minus cursorie ; *Prissianum magnum* semel cursorie ». Il

1255 énumèrent les «livres qui doivent être lus», et décrivent ainsi l'organisation des études telle qu'elle se maintiendra jusqu'au siècle suivant, puisque les *juramenta* des bacheliers de Sainte-Geneviève, en 1366, en offrent une image assez proche: un premier ensemble est constitué par la *logica vetus*, un second ensemble par la *logica nova* à laquelle s'ajoute les *Priscien Mineur et Majeur*, et correspond à une période de vingt-cinq semaines, un troisième ensemble avec les livres mineurs (*parvi libri*), comprenant le *Liber sex principiorum* (en 1366, les *Topiques* et le *De divisione* de Boèce s'y trouveront également), ainsi que le *Barbarismus* et le *De accentu*, qui doivent être lus en six semaines[15].

Les statuts de la nation anglaise de 1252 ainsi que les *juramenta* pour les étudiants de cette nation d'avant 1350 semblent mettre l'accent sur le *Priscien Mineur* et le *Barbarisme*, ce qui peut inciter les maîtres à s'occuper davantage de la construction et des énoncés figurés – ou être le signe d'un intérêt particulier pour ces questions; les statuts de 1255 ainsi que les *juramenta* des bacheliers de Sainte-Geneviève semblent plutôt grouper les deux *Priscien*, et classer parmi les livres mineurs le *Barbarisme* et le *De accentu*.

Les textes conservés nous apprennent que ces prescriptions de 1255 correspondent à une pratique commune depuis une bonne décennie ou plus. Si l'on examine systématiquement, par exemple, les manuscrits qui contiennent des traités grammaticaux attribués à Robert Kilwardby (y compris ceux portant la mention *Robertus Anglicus* ou *De Anglia*), on constate aisément que les quatre ouvrages mentionnés s'y retrouvent. Il est intéressant de noter que le commentaire sur le *Priscien Mineur* de Kilwardby, authentique, est associé à différents commentaires sur le *Barbarismus* ou le *De accentu*, et à un commentaire inauthentique sur le *Priscien Majeur*. On trouve, dans ces manuscrits, jusqu'à cinq commentaires différents sur le *Barbarismus* et trois sur le *De accentu*, diversement regroupés. La constitution d'un *codex* présentant un *cursus* complet s'avère manifestement plus importante que le fait que les différents textes

faut lire le texte ainsi, comme l'atteste le ms. Oxford, C.C.C. 283 qui transmet le document, et non comme le donne l'édition du cartulaire: «et ad minus cursorie; *Prissianum magnum* semel cursorie semel».

15. *CUP*, t. I, n° 246, p. 278: «*Veterem logicam*, videlicet *librum Porfirii, predicamentorum, periarmenias, divisionum* et *thopicorum* Boecii, excepto quarto, in festo Annunciationis beate Virginis vel ultima die legibili precedente; *Priscianum minorem* et *majorem, topica* et *elenchos, priora* et *posteriora* dicto tempore vel equali terminare teneantur. *Ethicas* quantum ad quatuor libros in xij septimanis, si cum alio legantur; si per se non cum alio, in medietate temporis. Tres parvos libros, videlicet *sex principia, barbarismum, Priscianum* de accentu, si simul legantur et solum in sex septimanis [...]».

rassemblés soient bien d'un même auteur[16]. La même situation se rencontre avec les œuvres grammaticales de Nicolas de Paris, puisqu'un même manuscrit renferme deux commentaires différents sur le *De accentu*, encadrant un commentaire sur le *Barbarismus*[17].

Que les prescriptions de 1255 correspondent bien à un usage plus ancien est confirmé par le fait que la période assignée pour la lecture d'un texte correspond au nombre de *lectiones* des commentaires, du moins pour les œuvres brèves. Les commentaires sur le *Barbarismus* et le *De accentu* associés au nom de Kilwardby se divisent en effet en six *lectiones* correspondant aux six semaines indiquées dans les statuts. C'est également le cas pour ceux de Nicolas de Paris. Le calcul s'avère plus difficile pour les textes longs, comme le *Priscien Mineur*, les manuscrits ne présentant d'ailleurs pas toujours le même nombre de leçons, comme c'est le cas pour le commentaire de Kilwardby.

On ajoutera deux éléments complémentaires. D'une part, il est probable qu'aient été enseignés à l'Université, à date ancienne, et bien avant que les statuts ne les mentionnent (Toulouse 1328, Paris 1366), le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu et le *Grecismus* d'Évrard de Béthune. Certains commentaires sur ces grammaires versifiées comportent en effet des prologues sous forme d'introductions à la philosophie, avec divisions et définitions des sciences, assez semblables à celles éditées comme traités indépendants par Claude Lafleur[18]. Il n'est pas rare qu'un commentaire soit précédé de plusieurs prologues, lesquels se retrouvent d'ailleurs, diversement regroupés dans les manuscrits, en tête de la glose[19]. Il est inté-

16. Dans le tableau ci-dessous, les manuscrits sont indiqués à partir de leur identification dans le catalogue de G.L. BURSILL-HALL, *A Census of Medieval Latin Grammatical Manuscripts*, Stuttgart: Frommann/Bad Cannstatt: Holzboog, 1981 (Grammatica speculativa, IV). Les indices en exposant visent simplement à indiquer la différence ou l'identité des traités, dans une même colonne.

	Priscien Majeur	Priscien Mineur	Barbarismus	De accentu
44.21	$+^1$			
50.7.	$+^1$	$+^1$	$+^1$	$+^1$
50.8.	$+^1$		$+^2$	$+^2$
288.28.		$+^1$	$+^1$	$+^1$
288.177.	$+^1$	$+^3$		
290.21.		$+^2$	$+^4$	$+^3$

17. Ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460 (Bursill-Hall 176.125.2-4).
18. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
19. Anne Grondeux prépare sous ma direction une thèse sur la *Glose* du *Grecismus* d'Évrard de Béthune, avec édition de la *Glose* et de ses prologues. Nous renvoyons à

ressant que cette présence de plusieurs prologues, manifestement d'auteurs différents, soit également attestée dans le cas du commentaire sur une autre autorité médiévale, les *Summulae logicales* de Pierre d'Espagne[20], mais pas, à notre connaissance, avec les commentaires logiques ou grammaticaux sur les auteurs antiques. L'on pourra mettre ce fait en rapport avec la présence du prologue du «*Guide*» en tête des *Accessus philosophorum*, quelle que soit l'interprétation qui peut en être donnée[21]. La *glosa* «*Admirantes*» sur le *Doctrinale* présente la forme standard des questions avec arguments *sic* et *non*, solution et réponse aux arguments.

D'autre part, de nombreuses collections de sophismes grammaticaux sont conservées, qui attestent des disputes en grammaire[22]. Un exemple, qui sur le plan littéraire semble assez ancien, est la *Summa* d'un certain Magister Durandus, contenue dans le même manuscrit de Barcelone que le «*Guide*» (fol. 158bisra-174v = Bursill-Hall 17.5.2). Comme c'est le cas pour la logique[23], les collections de la première moitié du XIII^e^ siècle semblent le reflet de la pratique des disputes *in scholis*, alors que les sophismes de la seconde moitié du siècle, que l'on trouve à l'état isolé, paraissent plutôt des produits, plus ou moins fidèles, des *disputationes magistrorum*. Or, les sophismes de la première moitié du XIII^e^ siècle présentent fréquemment, après une ou deux questions majeures, une batterie de petites questions, assez semblables à celles que l'on trouve dans le «*Guide*»[24]. Ces sophismes pouvaient servir à répéter ou réviser le contenu du cours pour l'examen, ainsi que l'avait suggéré P.O. Lewry[25]. Il

cette étude à venir, avec sa permission. La même situation se présente avec le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu.

20. Voir DE RIJK, *On the Genuine Text*.
21. Voir LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 375 *sqq*.
22. Voir I. ROSIER, *Les sophismes grammaticaux au XIII^e^ siècle*, dans *Medioevo* 17 (1991), pp. 175-230.
23. Pour une présentation synthétique des sophismes logiques, voir S. EBBESEN, *Sophisma*, à paraître dans *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, IX et la bibliographie citée.
24. C'est le cas des *sophismata* attribués à Kilwardby ou de ceux contenus dans le ms. London, British Library, Royal 8.A.VI, fol. 36r-46v, éd. I. Rosier, à paraître chez Artistarium (Nimègue). L'on rapprochera, par exemple, les questions du «*Guide*» sur l'article (§§226-237) du sophisme de la collection attribuée à Kilwardby *Nominativo hic magister*: 27 questions y sont posées, qui constituent la dernière partie du sophisme, et on y trouve la moitié environ des questions discutées dans le «*Guide*». Dans son *Tractatus de constructione*, Gosvin de Marbais a également un ensemble de petites questions sur l'article (fol. 78va).
25. P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 101-116 (surtout p. 103) (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2^e^ série: Textes, Études, Congrès, V).

n'existe pas de mention spécifique de disputes de grammaire dans les statuts universitaires du XIII^e siècle, mais, à Oxford, au XIV^e siècle, les disputes du Vendredi (dites «In Alberto») étaient réservées à la grammaire, et portaient sur les «modes de signifier»[26].

Pour ce qui est de la pratique de l'enseignement de la grammaire dès les débuts de l'université, il nous semble que le moment exégétique et le moment dialectique ont, dès le départ, coïncidé et il serait inexact de penser qu'ils se sont succédés dans le temps[27]. Ce point nous semble manifeste si l'on considère qu'il existe, bien avant les années 1270, des commentaires comportant une section *dubitabilia* ou *notabilia*, d'autres constitués uniquement de questions (comme celui de Nicolas de Paris sur le livre XVII des *Institutiones* de Priscien), et surtout des collections de sophismes, qui présentent très souvent la forme complète des questions disputées.

La section grammaticale du «*Guide*» ne correspond pas aux indications de 1215, mais plutôt à celles des statuts de 1255, dont nous venons de voir qu'elles représentaient une pratique plus ancienne. D'une part, en effet, il est fait mention du *De accentu*, qui n'apparaît pas dans les stipulations antérieures. D'autre part et surtout, la distinction entre ce qui relève de l'*esse* de la grammaire, les *Priscien Majeur* et *Priscien Mineur*, et ce qui relève de son *bene esse*, le *Barbarismus* et le *De accentu* (§§ 154-156), coïncide bien avec la hiérarchisation des deux groupes de textes, le premier regroupé avec la *logica nova*, le second avec d'autres *parvi libri*. Le *Priscien Majeur* occupe cependant une place prédominante (19 colonnes sur 24). Les deux livres du *Priscien Mineur* sont très peu discutés, même si certaines questions sur la syntaxe sont abordées à l'occasion de l'analyse de chacune des parties du discours. C'est d'ailleurs bien sur le plan de la syntaxe que l'on peut repérer les manques les plus surprenants. En particulier, on ne trouve quasiment rien sur le traitement des constructions figurées, ni sur la définition des différents niveaux de complétude (*congruitas* et *perfectio*), sujets abondamment représentés dans tous les traités universitaires de l'époque.

Un dernier élément d'ordre historique peut être ajouté, en raison de l'origine méridionale à la fois du manuscrit, de son possesseur, et des

26. Voir J.A. WEISHEIPL, *Curriculum of the Faculty of Arts at Oxford in the early XIVth Century*, dans *Medieval Studies* 26 (1964), pp. 143-185 (surtout p. 158) et J.M. FLETCHER, *The teaching of arts at Oxford, 1400-1520*, dans *Paedagogica Historica* 7,1 (1967), pp. 417-454 (surtout pp. 449-450).

27. Sur cette question, voir Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 137-199, pp. 167-168 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

auteurs des œuvres contenues dans le recueil, qui pourrait indiquer une production de l'Université de Toulouse[28]. La fondation de l'université de Toulouse, en 1229, fut confirmée par une Bulle de Grégoire IX le 30 avril 1233[29]. La grammaire formait une faculté à part[30], et les maîtres des arts (*magistri licentiati in artibus*) étaient distingués des maîtres de grammaire (*grammatici regentes, licentiati in grammatica*), dont le salaire était deux fois moindre[31]. Les écoles de grammaire avaient une organisation plus simple que celles des arts (pas de cycles d'étude, de distinction entre leçons ordinaires et extraordinaires). Les différents grades universitaires n'y étaient pas tous conférés (pas de baccalauréat). Les étudiants en grammaire accédaient moins fréquemment à une faculté supérieure que ceux des arts[32].

Les statuts rapportent un conflit fort intéressant, bien que largement postérieur à la période qui nous intéresse, concernant les relations entre grammaire et arts, et plus précisément le statut du *Priscien Mineur*. Le 21 avril 1426 un conflit éclata entre deux «*magistri in artibus et in grammatica facultate*» et un «*magister in artibus et in logica facultate*». Ce dernier prétendait pouvoir lire le *Priscien Mineur* sans autorisation (*licentia*). On lui donna raison : il peut lire le *Priscien Mineur* (qui était d'ailleurs au programme officiel de la Faculté des arts depuis 1309[33]), mais il lui est interdit de lire *explicite* les livres réservés aux maîtres de grammaire «*Doctrinale, Ebrardus, Alexander et Priscianus Major*», sans autorisa-

28. Voir LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, p. 142, n. 14.

29. M. FOURNIER, *Les statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, Paris, Larose et Forcel, 1890 (réimpression anastatique Aalen, Scientia Verlag, 1970), t. I, n° 506, p. 441.

30. La liste des membres de l'Université de 1378 compte séparément 246 étudiants en arts et 295 grammairiens. Voir H. RASHDALL, *The Universities of Europe in the Middle Ages*. A New Edition in Three Volumes Edited by F.M. POWICKE and A.B. EMDEN, Oxford, Clarendon Press, 1936, t. II (Italy-Spain-France-Germany-Scotland, etc.), pp. 168-171.

31. FOURNIER, *Les statuts et privilèges*, t. I, n° 505, p. 441, 12 avril 1229; n° 556, p. 502, 30 mai 1329.

32. Voir J. VERGER, *Remarques sur l'enseignement des arts dans les Universités du Midi au Moyen Âge*, dans *Annales du Midi* 91 (1979), pp. 357-381.

33. FOURNIER, *Les statuts et privilèges*, t. I, n° 542, p. 465, 13 avril 1309 (Statuts de la Faculté des arts): «II. Idem statuimus quod post lectionem matutinam, a festo beati Luce usque ad festum beati Johannis, legantur singulis annis complete primo tres libri veteris logice, deinde Priscianus minor. A festo beati Johannis usque ad festum beati Luce, legantur dicta hora libri sex Principiorum cum libro Divisionum Boecii, vel cum tribus primis libris Topicorum Boecii, per ordinem, cum hoc complendo, si quid de Prisciano minori incompletum remanserit in ordinario procedenti. [...] VI. Item, dicti bacallarii teneantur legere logicam veterem quolibet anno, quando Priscianum minorem in suo extraordinario finiverint, in hora eadem in qua dictum Priscianum legebant».

tion des maîtres de grammaire[34]. Le problème resurgit le 24 décembre 1489, parce qu'un maître ès arts et bachelier en théologie tenait école dans sa maison, en lisant les livres interdits. Le plaignant s'appuyait sur le jugement précédent. Le maître incriminé se défendit en disant que Johannis de Molendinis, maître et régent en grammaire (mais également maître en arts et bachelier en théologie) lisait des livres de logique dans son école. Le recteur de l'Université prescrivit alors qu'aucun maître régent en Arts ou en logique n'avait le droit d'enseigner les quatre livres précités, et qu'aucun maître de grammaire n'avait le droit de lire les livres « assignés » aux maîtres de logique, à moins que chacun obtienne une licence spéciale de la part de l'autre[35].

La séparation entre Faculté de grammaire et Faculté des arts, attestée à date ancienne, et confirmée par le conflit plus tardif que nous venons de rapporter, rend peu probable l'hypothèse que le « *Guide* » puisse émaner de l'Université de Toulouse. En effet, la section sur la grammaire est parfaitement intégrée à l'ensemble du *cursus* des arts, et le *Priscien Majeur* y tient la place essentielle.

3. Les questions épistémologiques

Le « *Guide* » présente, dans l'introduction de la section sur la philosophie rationnelle et dans l'introduction de celle sur la grammaire, un certain nombre de questions très générales que l'on rencontre aisément dans tous les commentaires de l'époque, et qui feront ultérieurement l'objet des *proemia* des traités sur les modes de signifier. Ces questions, d'ordre épistémologique, visent à situer la grammaire dans le champ général du

34. Fournier, *Les statuts et privilèges*, t. I, n° 798, pp. 770-771, 21 avril 1426.
35. Fournier, *Les statuts et privilèges*, t. I, n° 869, pp. 873-875, 24 décembre 1489: « [...] ordinamus ac pronunciamus quod nullus de regentibus in artibus ac logicalibus supra qui dicuntur magistri regentes in logica, per se vel per alium, leget seu legere poterit aliquem de quatuor libris in dicta ordinatione expressis, et secundum formam et tenorem antiquorum statutorum in gramatica regentibus assignatis; qui libri sunt *Doctrinale, Ebrardus, Alexander* et *Priscianus major*; nec etiam poterunt dicti magistri in gramatica legere aliquem de libris magistris regentibus in logica seu in artibus assignatis et per statuta deputatis, ut confusio amodo inter dictos regentes evitetur, et alter alterius facultatem non occupet, sua contentus portione per dicta statuta assignata, proviso tamen quod dicti regentes in logica sive in artibus juxta formam ordinationis predicte in statutis inserte [...]; postremo possint dictos quatuor libros legere, servata tamen forma ibidem posita, videlicet quod scolares profitebuntur scolas et magistros gramatice et dicti magistri regentes in artibus licentiam petent et obtinebunt a predictis magistris in gramatica regentibus; et pariter, si dicti gramatici velint legere libros assignatos regentibus in logica, petent pariter et obtinebunt licentiam ab eisdem regentibus in artibus [...] ».

savoir, à démontrer que cette discipline mérite bien le nom de «science», comme les autres disciplines enseignées[36].

Les premières questions de la section du «*Guide*» sur la philosophie rationnelle portent ainsi sur la possibilité même d'une science du discours (*utrum de sermone possit esse scientia*) (§ 135), ou sur l'ordre respectif de la logique ou de la grammaire et leur subalternation (§ 141). Il est à noter que le *quod non* de la première question se fonde sur l'opposition augustinienne entre *scientia de signis* et *scientia de rebus* (§ 135), et la solution s'appuiera implicitement sur la définition augustinienne du signe: les signes sont faits pour connaître les signifiés, la connaissance de ces derniers est donc nécessaire et préalable (§ 137). Cette inspiration augustinienne se retrouve dans quelques autres classifications des sciences[37], et notamment dans le *De ortu scientiarum*, à propos du même problème[38]. Cette inspiration est à souligner, car, sur le plan de la théorie du langage, l'introduction de considérations sur le signe induit une conception intersubjective du langage, prenant en compte les relations entre locuteur et auditeur, qui constitue l'un des apports originaux de Robert Kilwardby[39]. Cette conception s'autorise souvent d'un adage, emprunté au *Timée* de Platon, sur la finalité «communicative» du langage, adage que l'on trouve d'ailleurs, de manière déformée, dans le «*Guide*»[40].

Le second argument du *quod non* de cette même question, sur la possibilité de l'existence d'une science du langage, est également intéressant, en ce qu'il fait intervenir le petit chapitre sur l'audition du *De Anima* d'Aristote. Cette évocation, typiquement «artienne», suscite l'objection suivante: le discours est l'objet propre de l'audition; c'est donc un parti-

36. Voir M. SIRRIDGE, *Robert Kilwardby as «Scientific Grammarian»*, dans *Histoire, Épistémologie, Langage* 10, 1, pp. 7-28; C.H. KNEEPKENS, *The Priscianic Tradition*, dans *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, S. EBBESEN (éd.), Tübingen, Narr, 1995 (Geschichte der Sprachtheorie, III).
37. *Vt ait Tullius*, cité par LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 337, *app. fontium* 580-584.
38. ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, cap. XLVII, §425, éd. A.G. JUDY, London: The British Academy/Toronto: Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1976, p. 148, l. 18-21 (Auctores Britannici Medii Aevi, IV); voir aussi PSEUDO-KILWARDBY, *Commentum super Priscianum Maiorem*, éd. FREDBORG *et al.*, p. 1 *sqq.*
39. Voir ROSIER, *La parole comme acte*, «Conclusion».
40. PLATON, *Timée*, 47cd; *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, in societatem operis coniuncto P.J. JENSEN, edidit J.H. WASZINK, Londonii: Warburg Institute/Leidae: Brill, 1962, pp. 44-45 (Plato Latinus, IV): «siquidem propterea sermonis est ordinata communicatio, ut praesto forent mutuae uoluntatis indicia»; cet adage est fréquemment déformé, par exemple: «ad hoc nobis datus est sermo ut mutue voluntatis presto fiant indicia» (voir ROSIER, *La parole comme acte*, p. 26, n. 7 et 8). C'est bien cette même idée que l'on trouve dans le «*Guide*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 194: «Ad hoc est sermo ut proferatur alii, sicut in ipsa est, quod habetur in anima».

culier, qui, en tant que tel ne peut donner matière à une connaissance scientifique. La réponse du compilateur est classique: le discours a des propriétés générales, qui peuvent être abstraites des discours particuliers, et c'est en tant que telles qu'il peut y en avoir science (§ 138). Comme le précisent les solutions aux deux autres questions discutées dans cette introduction générale, le traitement scientifique du langage ne peut s'intéresser qu'aux propriétés du langage (§ 142) et non pas à son usage (§ 143). Dans la section sur la grammaire est ensuite posée une question apparentée, *utrum gramatica sit eadem apud omnes*: sur le plan de sa constitution en général, le langage est *idem apud omnes*, mais pas sur le plan de la diversité des langues et des parlers (§ 162). Généralement, on couple la question de la scientificité et celle de l'universalité: en tant que science, la grammaire n'a à s'occuper que de ce qui, dans le langage, est universel (*idem apud omnes*), les propriétés générales des unités linguistiques et leurs règles de construction. Cet objet définit ce que Nicolas de Paris appelle la *grammatica regularis*, en l'opposant à la *grammatica (im)positiva*[41].

La question du *subiectum*, posée dans l'introduction de la section sur la grammaire, constitue un excellent critère pour établir une chronologie relative des œuvres grammaticales et y situer le « *Guide* ». Cette question est une reprise de ce que les grammairiens de XII^e^ siècle traitaient, dans le schéma d'*accessus* utilisé alors, sous le chef de la *materia*, et que l'on retrouve souvent au XIII^e^ siècle sous celui de la *causa materialis*. La réponse la plus ancienne est que la grammaire traite de la *vox*, c'est en particulier celle de Pierre Hélie[42], et l'on précise qu'il s'agit plutôt de la *vox litterata articulata*, telle que la définit Priscien au début des *Institutiones*. Robert Kilwardby distingue deux types de sujets: si l'on considère le sujet principal de la science, celui qui contient ses parties subjectives comme ses parties intégrales, le sujet est la phrase (*oratio*) construite ou complète (*subiectum attributionis*); si le sujet est ce dont tous les sujets partiels relevant de la discipline peuvent être prédiqués (*subiectum praedicationis*), alors il s'agit de la *vox litterata*[43]. Le « *Guide* » semble ici à une période charnière, puisqu'il préfère la solution traditionnelle de la *vox litterata articulata* (§§ 154, 170, 507), qui correspond au *subiectum*

41. Voir le texte cité par J. PINBORG, *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mittelalter*, Münster: Aschendorff/Kopenhagen: Frost-Hansen, 1967, p. 27 (BGPTM, XLII, 2); voir aussi un des prologues du *Grecismus*: « Duplex est gramatica, regularis et positiva. Unde dicendum est quod gramatica regularis est de impermutabilibus et talis est scientia, sed positiva est <de> permutabilis et talis non est scientia» (éd. A. GRONDEUX, à paraître).
42. PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, t. I, p. 62.
43. Voir SIRRIDGE, *Robert Kilwardby*, p. 9, et extraits édités p. 25, n. 9 et 10.

praedicationis ou *attributionis*. Il indique cependant, dans la solution, que, *secundum quosdam*, l'on peut distinguer deux types de sujets, dans des termes voisins de la formulation donnée par Kilwardby (§§ 161, 507). À la période suivante, dont le *De communibus artium liberalium* est un bon témoin, c'est plutôt, à l'inverse, le *subiectum attributionis* qui va être retenu, moyennant redéfinition: on dira alors que le *subiectum* est, non pas l'*oratio*, mais le *modus construendi*[44]. Un prologue du *Doctrinale* soulignera que telle est bien la solution qu'il faut retenir *secundum modernos et Boethium*[45] et, de fait, c'est bien celle qu'adoptent Boèce de Dacie ou Jean de Dacie[46].

Un fois défini le *subiectum*, le «*Guide*» procède, comme il est fait communément, à la division de la grammaire. Dans les prologues ou les divisions des sciences de l'époque, on distingue généralement une division en quatre parties selon Priscien (*orthographia, ethimologia, diasynthetica* et *prosodia*) et une division en trois parties selon Donat (*preceptiva, prohibitiva, permissiva*)[47]. Ici, l'auteur part de la division quadripartite, pour n'en retenir que les trois premières parties, car il met à part la quatrième, la prosodie, qui relève selon lui non pas de l'*esse* de la grammaire, mais de son *bene esse* (§§ 154-155). Comme nous l'avons noté, le *Barbarismus* est simplement mentionné comme «autre livre de grammaire» qui concerne également le *bene esse* (§ 156). Nous n'avons trouvé aucun parallèle à cette présentation.

4. Les questions de doctrine

Pour ce qui concerne les questions de doctrine, nous avons retenu seulement quelques points, qui permettent de mieux situer la section

44. Texte édité par Cl. Lafleur, avec la collaboration de J. Carrier, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le De communibus artium liberalium (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 185-186, §§ 152-159.
45. Il s'agit de la glose (attribuable à Petrus Croccus?) contenue dans le ms. Troyes, Bibl. mun. 1142 (Bursill-Hall 278.11), qui contient deux prologues. Voir premier prologue, fol. 1vb: «[...] Unde dicendum est quod secundum Boethium [bo?m] et secundum modernos, modus construendi est subiectum ibi in grammatica de quo et de cuius partibus secundum speciem integralibus per se determinatur in grammatica [...]».
46. Boèce de Dacie, *Modi significandi sive Quaestiones super Priscianum maiorem*, q. 7, éd. J. Pinborg et H. Roos, Copenhague, Gad, 1969 (*Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi*, IV); Jean de Dacie, *Diuisio scientie*, dans *Johannis Daci Opera*, éd. A. Otto, Copenhague, Gad, 1955, t. I, 1, p. 42, l. 42 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, I, 1).
47. Voir, *inter alia*, Arnoul de Provence, *Divisio scientiarum*, éd. Cl. Lafleur, dans *Id.*, *Quatre introductions*, pp. 339-341.

grammaticale du «*Guide*» dans la production de l'époque, mais également d'évaluer de manière critique son organisation et son contenu.

4.1. *La notion de «modus significandi» et la distinction des parties du discours*

Le critère qui s'impose généralement en premier lieu, lorsqu'on cherche à évaluer le contenu doctrinal d'un texte de grammaire, est l'usage de la notion de *modus significandi*. Sa présence est trop souvent prise comme l'indice d'une analyse «modiste» de la grammaire. Or, il faut se rappeler de l'usage, déjà technique, de Pierre Hélie au milieu du XII[e] siècle, et prendre en compte les raffinements que cette notion prendra, entre ce moment et les années 1270, dans les traités proprement modistes – toute cette période recevant le qualificatif peu explicite de «prémodiste». Pour le dire brièvement, l'expression *modus significandi* qualifie, d'un côté, les propriétés générales qui font d'un mot une partie du discours : c'est ce que Priscien appelait les *proprietates significationum*, et c'est en ce sens que l'utilise Pierre Hélie[48] ; de l'autre, elle s'applique aux diverses propriétés grammaticales d'un mot, ses accidents, *accidentia* ou *consignificata*.

Dans la première moitié du XIII[e] siècle, les auteurs parisiens, comme Jean le Page, Nicolas de Paris, ou encore Gosvin de Marbais, utilisent en outre, dans la première acception, l'expression *significata generalia* (ou *significatio generalis*) par opposition aux *significata specialia* (ou *significatio specialis*), cette dernière correspondant à la signification lexicale[49]. C'est une terminologie que l'on ne trouve pas chez Jordanus, Robert Kilwardby ou Roger Bacon, qui utilisent plus volontiers la notion de *modus significandi*, qui présente plusieurs subdivisions (*modus significandi essentialis generalis/specialis, modus significandi accidentalis*)[50], lesquel-

48. Voir PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, t. II, pp. 881-882; cf. aussi l'opposition entre *modus significandi* et *accidens*, *Ibid.*, t. I, p. 457, l. 30-31.
49. JEAN LE PAGE, *Syncategoremata*, éd. H.A.G. BRAAKHUIS, dans *De 13de eeuwse tractaten over syncategorematische termen. Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoremata*, Meppel, Krips Repro, 1979, t. I, p. 189; NICOLAS DE PARIS, *Syncategoremata*, éd. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten*, t. II, p. 4, voir aussi PINBORG, *Die Entwicklung*, p. 27 et n. 27; GOSVIN DE MARBAIS (*Tractatus de constructione*, ms. Paris, BnF, lat. 15135 [Bursill-Hall 208.231.2]) oppose *significatio generalis* (subdivisée en *essentialis* et *accidentalis*) et *significatio specialis* (fol. 73ra).
50. P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby on Meaning: A Parisian Course on the «Logica vetus»*, dans *Sprache und Erkenntnis im Mittelalter*, J.P. BECKMANN, L. HONNEFELDER, G. JÜSSEN, B. MÜNXELHAUS, G. SCHRIMPF, G. WIELAND unter Leitung von W. KLUXEN (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1981, pp. 376-384, p. 381 (Miscellanea Mediaevalia, XIII, 1). ROBERT KILWARDBY, *Super Priscianum Mino-*

les seront reprises dans les traités modistes. Mais ce n'est que dans ces derniers que la triade *modi essendi, modi intelligendi, modi significandi* prendra véritablement une valeur précise, lorsqu'on s'intéressera aux fondements ontologiques et au fonctionnement psychologique des catégories linguistiques.

Selon le compilateur du « *Guide de l'étudiant* », le langage se compose de trois éléments qui sont clairement opposés dans la section sur le *Barbarismus*, du fait qu'il y correspond trois types différents de défauts ou vices : le plan de la *materia*, matière vocale ou écrite, auquel correspond le barbarisme, le plan des *modi significandi*, auquel correspond le solécisme, celui de ce que l'auteur appelle les *modi intelligendi*, auquel correspondent les vices annexes qui sont « au-delà de la correction de la matière et des modes de signifier » (§§ 167, 493, 495, 496, 499). L'expression *modi intelligendi* indique simplement ici le niveau sémantique proprement dit, le sens ou *intellectus*, par opposition au niveau grammatical des *modi significandi*.

La notion de *modus significandi* est utilisée selon plusieurs acceptions. Le mode de signifier est souvent conçu comme une différence accidentelle de l'expression vocale, tel le genre (*albus* vs. *alba*) ou le nombre (§§ 134, 178, 48). Il ne s'agit pas de la matière vocale, du son, mais des propriétés du mot lui permettant d'être construit (§§ 167, 495, 496, 499). Le mode de signifier est ailleurs, de manière plus précise, la manière dont une intellection peut « se diversifier selon la variété des formes vocales » (§ 134). Dans ce passage, *modus significandi* semble équivalent à *modus intelligendi*, alors que nous venons de voir cette expression convenir au plan purement sémantique (voir aussi § 1128).

L'on ne trouve jamais dans le « *Guide* » ce qui constitue véritablement le postulat de la grammaire universitaire, répété dans tous les traités, et aux conséquences extrêmement importantes, à savoir que la grammaire se fonde sur les propriétés grammaticales (signifiés généraux ou modes de signifier) et non sur les signifiés, c'est-à-dire les signifiés lexicaux. Cette distinction est systématiquement invoquée à propos des principes de construction – cette discussion commune sur les principes ou « causes » de la correction et de la construction[51] étant également absente du

rem, ms. Vat., Urb. lat. 298, fol. 26rb : « Dico modum generalem qui est essentialis parti in genere distinguens ipsam ab aliis partibus, secundum quod dicimus nomen significare per modum habitus, verbum vero per modum esse et fieri, et sic de aliis. Dico autem modum specialem secundum quod nomen dividitur per adiectivum et substantivum tanquam per essentiales modos signifiandi, et verbum similiter ».

51. Voir I. ROSIER, *Mathieu de Bologne et les divers aspects du pré-modisme*, dans *L'insegnamento della logica a Bologna nel XIV secolo*, D. BUZZETTI, M. FERRIANI et A. TABARRONI (éd.), Bologna, Presso l'Istituto per la storia dell'Università, 1992, pp. 73-164 (Studi e memorie per la storia dell'Università di Bologna, III) : voir, surtout,

«*Guide*». Cette même distinction est aussi l'un des arguments invoqués pour répondre à la question, pourtant présente dans le «*Guide*», de la distinction entre logique et grammaire (§§ 141, 144, 153): on dit généralement que la grammaire a pour principes les modes de signifier, qui sont le fondement du correct et de l'incorrect, alors que la logique a pour principes les signifiés, fondement du vrai et du faux. Cette absence est d'autant plus remarquable que le «*Guide*» mentionne l'important adage de Priscien: *omnis constructio ad intellectum vocis referenda est*, qui souvent permet de poser la différence entre le signifié lexical et le signifié grammatical. Le compilateur glose ici *intellectus* par *modus intelligendi*, sans préciser ce qu'il entend par là, alors que d'autres auteurs comme Jordanus, écrivant probablement avant Kilwardby, saisissent l'occasion offerte par cet adage pour les opposer[52].

Si l'on rapproche les différents paragraphes où est mentionnée la notion de *modus significandi* pour rechercher comment elle intervient pour définir les parties du discours, on ne peut que constater le manque de systématicité de la présentation. Les parties du discours ne sont pas toujours distinguées, comme c'était le cas chez Pierre Hélie[53], à partir d'un mode de signifier qui leur serait propre. La section sur le pronom nous apprend qu'une partie du discours doit être définie en tant que constructible, puisque les parties du discours sont faites pour être construites (§ 346), les paragraphes consacrés à la préposition expliquent qu'elle doit posséder un *significatum speciale* (§ 377), identifié au *modus intelligendi specialis* (§ 390), et dans l'analyse de l'interjection est indiqué qu'elle doit signifier un *mentis conceptum* (§ 419), ce qui est l'un des critères de Priscien[54]. Ce n'est qu'à propos de la conjonction, ou encore dans une question de syntaxe sur le verbe, que l'on mentionne le *modus significandi generalis* qui permet à un mot d'être spécifié comme relevant d'une partie du discours donnée (§§ 433, 608).

Ibid., pp. 83-88 et 115-127, pour la discussion menée par Mathieu de Bologne sur ce thème; cette discussion est toujours présente dans les traités modistes, cf. I. ROSIER, *La grammaire spéculative des Modistes*, Paris, Presses Universitaires de Lille, 1983, pp. 160-165.

52. IORDANUS, *Notulae super Priscianum Minorem*, XVII, 179, dans *Notulae super Priscianum Minorem Magistri Jordani.* Partial Edition and Introduction by M. SIRRIDGE, dans *CIMAGL* 36 (1980), pp. 1-88, p. 65; voir M. SIRRIDGE, *Institutiones grammaticae XVII, 187. Three Medieval Reactions*, dans *L'héritage des grammairiens latins, de l'Antiquité aux Lumières*, Actes du Colloque de Chantilly 2-4 septembre 1987, I. ROSIER (éd.), Louvain, Peeters, 1988, pp. 171-180.

53. Voir PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, t. I, p. 181, l. 38 *sqq.*, et t. II, p. 881, l. 60 *sqq.*

54. PRISCIEN, *Inst.*, XI, 7; *Prisciani grammatici Caesariensis Institutionum grammaticarum libri XVIII*, éd. M. HERTZ, Leipzig, 1855 (réimpression anastatique Hildesheim, Olms Verlag, 1961), t. I, p. 552, l. 2 (Grammatici Latini, II).

Bien que la première question posée, si l'on excepte la section sur le nom, soit toujours de savoir précisément ce qui caractérise chaque partie du discours comme telle (*Quid trahit, constituit ipsum in speciem partis*), la définition des parties du discours, l'énumération de leurs espèces et de leurs accidents, ne sont pas présentées de manière systématique, contrairement à ce que l'on trouve généralement dans la tradition grammaticale. L'on a plutôt l'impression parfois d'une liste de questions possibles, ne visant pas nécessairement à l'exhaustivité – exhaustivité à laquelle on aurait pu s'attendre si le «*Guide*» avait été véritablement destiné à avoir une fonction officielle (manuel recommandé aux étudiants ou aux maîtres).

4.2. *L'utilisation de la Physique d'Aristote*

Un second point de doctrine qui mérite d'être mentionné a également trait aux parties du discours. On assiste, autour des années 1240, à une redéfinition de celles-ci à partir d'emprunts à la *Physique* d'Aristote. C'est un point important étant donné les interdits officiels qui ont frappé ce texte au début de la période universitaire[55]. Or, il semble que cette nouveauté soit d'abord introduite par des grammairiens d'origine anglaise. Le nom est dit, selon Priscien, signifier la substance et la qualité, le verbe, l'agir et le pâtir. Un auteur parisien comme Jean le Page, dans les années 1230, utilise exclusivement cette terminologie, qui sera qualifiée de *dicta antiquorum* dans les années 1260. Kilwardby introduit, à côté des définitions traditionnelles, des formulations nouvelles à partir de l'opposition physique entre repos ou disposition stable (*quies, habitus*) et mouvement, devenir (*motus, fieri*)[56]. Cette opposition sera utilisée par les Modistes de la première génération, avant qu'on ne lui substitue la distinction entre *modus entis* et *modus esse*.

Encore une fois, nous devons constater le caractère disparate de la terminologie utilisée dans le «*Guide*». Le paragraphe sur le nombre des parties du discours, qui s'ouvre pourtant sur une citation de la *Physique*, emploie dans un premier temps la terminologie plus ancienne, en terme de substance et acte: on trouve ici les expressions *modus substantie* ou *modus actus*, dont se servait déjà Pierre Hélie (§ 194). Dans la définition du verbe cependant et dans plusieurs autres passages, le compilateur in-

55. Cf. la contribution de L. BIANCHI, dans le présent volume.
56. Voir, par exemple, ROBERT KILWARDBY, *Super Priscianum minorem*, ms. Vat., Urb. lat. 298, fol. 64rb: «Nomen significat substantiam cum qualitate, que est per modum habitus, participium autem significat substantiam cum actione et passione, que se habet per modum fieri». Cf. aussi, le texte cité, n. 50, *supra*.

troduit les nouvelles formulations: le nom signifie *in quiete* et *in habitu* (§§ 274, 303, 479), par opposition au verbe qui dit l'agir et le pâtir *in ratione qua est in fieri* et *in motu* (§§ 275, 276, 286, 479, 482). Mais ces redéfinitions ne sont pas constantes: si la nouvelle terminologie s'applique au nom, elle n'est pas étendue au pronom avec lequel il forme paire (§§ 346, 358); de même, si elle est mentionnée pour le verbe, elle ne l'est pas pour le participe, défini comme signifiant l'« acte uni à la substance » (§§ 274, 301, 311). Cette dernière opinion, attribuée aux *antiqui* par Mathieu de Bologne ou Boèce de Dacie, est en effet commune dans les textes des années 1240, comme chez Pierre d'Espagne[57].

La lecture de la *Physique* conditionne également, de manière très caractéristique, la modification des définitions des différents cas. Pierre Hélie avait donné une première définition du cas comme « inflexion » vocale ou déclinaison[58], et introduit une définition fonctionnelle en traitant de la *causa inventionis* du cas: le cas est la marque des différentes manières dont on peut parler d'une chose, en tant qu'elle agit ou pâtit, en tant qu'on agit sur elle, etc.[59]. Le « *Guide* » introduit des considérations empruntées à la *Physique*, en affirmant à tort pouvoir s'autoriser de Pierre Hélie (§ 212), ce qui peut être pris comme l'indice que la nouvelle terminologie était déjà bien installée: tout mouvement requiert un terme qui est sujet, ou *terminus a quo*, et un terme qui est *terminans*, ou *terminus in quem*, celui-ci pouvant être *initialis* ou *finalis*. Notons que cette dernière distinction est assez rare[60], et que les auteurs anglais, puis les Modistes à leur suite, préféreront opposer les cas selon qu'ils possèdent la *ratio principii* ou la *ratio termini*, réservant les notions de *terminus a quo* et *terminus ad quem* à la description des fonctions au niveau de la phrase simple[61]. Les six cas correspondent à ces différents termes de l'acte (§§ 212, 397). Mais, ailleurs, ce sont les quatre causes qui sont invoquées pour

57. PIERRE D'ESPAGNE, *Syncategoremata*, éd. partielle BRAAKHUIS, dans *De 13de eeuwse tractaten*, t. I, p. 262. Sur ces questions d'évolution de la terminologie, voir ROSIER, *Mathieu de Bologne*, pp. 95-98.
58. Au sujet de la « *casualis declinatio* », voir PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, t. I, p. 387, l. 7: « Casus est declinatio nominis, id est, hec variatio quod una vox nominis cadit in aliam vel ab alia »; voir, aussi, t. II, p. 950.
59. Voir PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, t. I, p. 386, l. 85 *sqq*.
60. Voir cependant GOSVIN DE MARBAIS, *Tractatus de constructione*, ms. Paris, BnF, lat. 15135, fol. 73va-b: « Ad ultimum dicendum est quod constructio est motus rationis proportionatus motui in naturis. Et quia motus naturalis suam denominationem trahit a termino finali non autem ab initiali ut patet [...] Similiter est a parte constructionis. Licet ergo hoc verbum *legit* dicendo sic *Sor legit Virgilium* primordialiter (?) construitur cum nominativo intransitive tamen finaliter et terminate construitur cum accusativo et transitive ».
61. Voir ROSIER, *La grammaire spéculative*, pp. 145-158, pour la présentation modiste des cas.

modifier les définitions traditionnelles du cas (§ 392). Les définitions des cas sont en effet peu stables dans l'ensemble du traité[62]. Ici, de nouveau, le «*Guide*» semble correspondre à une période intermédiaire entre celle où l'on parle encore, selon l'ancienne terminologie, de substance et d'acte (ou d'agir et pâtir), et la nouvelle où l'on parlera de principe et terme et mouvement (*motus*). Ceci est confirmé par le fait que cette inspiration donnée par la *Physique* n'intervient pas encore systématiquement, dans le «*Guide*», sur le plan de la syntaxe. C'est, à l'inverse, le cas dans le commentaire sur Priscien de Robert Kilwardby ou la *Summa grammatica* de Roger Bacon, puis chez les Modistes, qui analysent par exemple la transitivité dans les termes de la théorie du mouvement[63]. Ces formulations interviennent parfois cependant, notamment à propos de la préposition (§ 397), de la complétude décrite à partir de la relation matière/forme (§ 194), ou lorsqu'est mentionnée la notion de *dépendance* à propos du verbe, dont il est dit qu'il «est né pour incliner vers la substance dont il dépend» (§ 309). Mais l'on trouve plus généralement des analyses plus traditionnelles, inspirées de Priscien ou reposant sur des notions médiévales moins élaborées (cf. § 294).

4.3. *L'interjection*

On peut mentionner une question, en apparence mineure, mais aux implications intéressantes, celle de l'interjection. Cette catégorie fait l'objet, principalement dans les traités d'origine anglaise, de développements très raffinés, à cause de son statut sémiotique très particulier: elle est en effet une sorte d'intermédiaire entre signes naturels et signes conventionnels. Les grammairiens font intervenir des considérations philosophiques et psychologiques sur les concepts et les affects, les modes d'expression raisonnés et instinctifs, les relations entre âme rationnelle et âme sensitive, les passions de l'irascible et du concupiscible ou les vertus théolo-

62. *Nominativus*: terminus subiectum in quo est actus (§ 212). *Vocativus*: terminus subiectum in quo debet esse actus (§ 212); vocativus casus denotat substantiam in ratione qua excitatur vel vocatur (§ 289). *Accusativus*: terminus terminans, initialis, ut causans vel efficiens (§ 212); causa finalis, materialis, formalis (§ 392); ut ad quem (§ 290). *Genitivus*: terminus terminans, initialis, ut conservans(§ 212); terminus alterius actus ut in ratione conservantis vel efficientis (§ 289). *Dativus*: terminus terminans, finalis, cui aliquid acquiritur per medium (§ 212); substantiam cui aliquid acquiritur per motum (§ 289). *Ablativus*: terminus terminans, finalis, supra quem immediate transit actus (§ 212); causa efficiens, formalis, materialis (§ 392); ut a quo (§ 290); terminus alterius actus in ratione conterminantis vel disponentis (§ 289).

63. Voir L.G. KELLY, *La Physique d'Aristote et la phrase simple dans les traités de grammaire spéculative*, dans *La grammaire spéculative, des Modistes aux Idéologues*, A. JOLY et J. STEFANINI (éd.), Lille, PUL, 1977, pp. 105-124.

gales, etc. Interviennent dans ces discussions aussi bien des considérations empruntées à l'*Éthique* d'Aristote que d'autres inspirées de l'opposition augustinienne, reprise par les théologiens, entre raison et sensualité. Derrière les discussions anodines sur le classement des différents types d'interjection, se cachent des enjeux importants, vivement discutés par les grammairiens de la Faculté des arts[64]. C'est un écho très précis de ces discussions que nous trouvons dans le «*Guide*». Est bien décrite, en effet, la manière dont l'interjection signifie un «affect» et non un concept, et témoigne d'un état où la raison ne se contrôle pas pleinement, où elle «succombe» devant les affects de la partie non rationnelle de l'âme, les différents types d'interjections étant distingués selon ces différentes *subcumbitiones* (§426). Il est remarquable que ce paragraphe, mais aussi les paragraphes qui l'entourent sur le même sujet, se rencontre en des termes presque littéralement identiques dans un sophisme d'un manuscrit londonien, lequel est transcrit à la suite du commentaire sur Priscien de Robert Kilwardby[65]. Le développement sur cette question est l'un de ceux que le compilateur a particulièrement élaborés.

Plusieurs autres critères de comparaison pourraient encore être retenus, qu'il serait fastidieux d'énumérer. Certains se révèlent importants pour la datation, à cause de changements dans l'analyse qui se produisent précisément dans ces années 1240. Mentionnons en particulier le cas du gérondif, qui est très clair: considéré, suivant Priscien, et encore Pierre Hélie, comme un nom, il se trouve ensuite catégorisé sous le verbe. Robert Kilwardby est peut-être responsable de ce changement, car il prend beaucoup de précautions pour l'introduire, et les modernes qui adoptent ensuite cette position aiment bien revendiquer leur opposition aux *antiqui* sur ce point[66]. Le «*Guide*» adopte ici la position ancienne (§288). C'est le cas également à propos de la question, d'ordre syntaxique, portant sur le point de savoir si le participe peut être sujet: le «*Guide*» répond posi-

64. Voir ROSIER, *La parole comme acte*, chap. 2 et texte 4, ainsi que la bibliographie citée.
65. Voir texte en annexe.
66. ROBERT KILWARDBY, *Super Priscianum Minorem*, ms. Vat., Urb. lat. 298 (Bursill-Hall 288.177.1), fol. 77rb: «Et dico adhuc sine prejudicio maioris sententie quod gerundia simpliciter verba sunt et nullo modo nomina». Cf. aussi ROGER BACON, *Summa Grammatica*, éd. STEELE, p. 94, l. 30-31 ou RAOUL LE BRETON, qui qualifiera cette position de «magis favorabilis inter modernos»: *Quaestiones super Priscianum Minorem*, éd. J. PINBORG et H.W. ENDERS, Stuttgart: Frommann/Bad Cannstatt: Holzboog, 1980, p. 420 (Grammatica speculativa, III). Voir ROSIER, *Mathieu de Bologne*, pp. 98-101 et 161-162.

tivement, comme Priscien, en invoquant l'équivalence entre *currens* et *qui currit*[67], la réponse négative devenant ensuite celle des « modernes »[68].

5. CONCLUSION

Que peut-on conclure de toutes ces remarques sur la section grammaticale du « *Guide de l'étudiant* » ?

Le caractère non-homogène de la doctrine, le fait que l'on trouve aussi bien des formulations proches de celles des grammairiens anciens, de Pierre Hélie, que des formulations plus modernes, est un point à souligner bien qu'il soit difficile à interpréter. Par exemple, l'auteur discute la distinction entre les termes *regere, exigere, deservire* et pourtant en quelques occasions utilise, pour marquer les relations syntaxiques, la notion plus moderne de *dependentia* (§§ 467, 471). L'usage peu stable de la notion de *modus significandi*, que nous avons commentée, en est un autre exemple. De même, l'emploi de la nouvelle terminologie physique cohabite avec la terminologie ancienne, et l'on rencontre aussi bien le couple substance/acte que le couple repos/mouvement ou devenir. Soit l'auteur a voulu puiser à plusieurs sources, en ces années où la terminologie était en pleine mutation – c'est une indication de méthode que donne explicitement le compilateur du *De communibus artium liberalium*[69], soit il a voulu garder, étant donné le but de l'ouvrage, des formulations plus classiques, en se laissant parfois aller à utiliser les nouvelles qu'il connaissait.

Le caractère non-homogène des questions ou des solutions est également manifeste. Le problème traditionnel de l'ordre inverse de la dérivation en logique et en grammaire fait par exemple intervenir des développements sur les termes concrets et abstraits ou les intentions communes assez proches de ceux d'un Roger Bacon dans ses *Summulae Dialectices*[70] (§§ 223, 225). Mais la plupart sont des questions de simple doctrine

67. PRISCIEN, *Inst.*, XVII, 82; *Prisciani grammatici Caesariensis Institutionum grammaticarum libri XVIII*, éd. M. HERTZ, Leipzig, 1859 (réimpression anastatique Hildesheim, Olms Verlag, 1961), t. II, p. 154, l. 10 (Grammatici Latini, III).
68. La réponse négative est la marque d'une nouvelle orientation doctrinale; elle provient en effet d'une recherche de cohérence entre la définition des propriétés grammaticales et les règles syntaxiques: pour être sujet, un terme doit posséder le *modus per se stantis*, qui est intrinsèquement lié au *modus habitus*, que possèdent le nom et le pronom, mais pas le participe. Voir ROSIER, *Mathieu de Bologne*, pp. 149-153.
69. Voir ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 203, § 292.
70. Éd. A. DE LIBERA, *Les Summulae dialectices de Roger Bacon. I. De termino. II. De enuntiatione*, dans *AHDLMA* 53 (1986), pp. 139-289, voir, p. 191, § 34: «Item. Grammaticus rudis, et sensibilis, et grossus philosophus. Est ideo prius apud ipsum principium, quod est compositum et minus simplex, quod quidem est concretum, et quia concretum nominat formam cum materia, abstractum formam solum, quia sim-

grammaticale, et il nous est difficile de voir comment Grabmann a pu décrire cet ensemble comme représentant d'une approche grammaticale tournée vers la « philosophie du langage » !

Pour ce qui concerne les questions posées, elles sont présentées de manière un peu plus systématique seulement dans la section la plus importante, portant sur le *Priscien Majeur*, où souvent sont d'abord posées une ou deux questions très générales, puis une batterie de questions plus techniques. Par opposition, la section sur l'*Ars Maior III* de Donat, ou *Barbarismus*, ne comporte que quelques questions semblant choisies au hasard, sans prétendre couvrir l'ensemble du traité, puisque l'on ne trouve par exemple rien sur les définitions générales du barbarisme et du solécisme[71]. Un bon nombre de ces questions se retrouvent dans des commentaires, traités ou collections de sophismes de la première moitié ou du milieu du XIII^e^ siècle, mais d'autres tout à fait communes en sont absentes.

Certaines correspondances littérales peuvent être relevées, mais aucun des textes que nous avons pu étudier, et qui ne correspondent qu'à une petite fraction de la production universitaire il est vrai, ne s'est imposé comme la source principale. La correspondance, sur le passage concernant l'interjection, avec les sophismes de Londres, est d'autant plus remarquable qu'elle n'est pas isolée. D'autres traits « anglais » ont été mentionnés, comme l'absence de la notion de *significatio generalis* ou l'utilisation des notions de *principium* et *terminus* empruntées à la *Physique*, etc. Si l'on prend comme point de comparaison le commentaire sur le *Priscien Mineur* de Kilwardby, qui date des années 1240, la « maturité » de la section grammaticale du « *Guide* » est sans conteste beaucoup plus élémentaire que ce que l'on trouve chez Robert Kilwardby, dans le traité *Sermocinalis scientia* d'un certain maître Jourdain, ou la *Summa grammatica* de Roger Bacon. Le raffinement dans la théorie des modes de signifier ou dans l'application à la théorie syntaxique de la *Physique* en sont des bons indices. Or, Robert Kilwardby est une source majeure, qui sera toujours citée dans les écrits de grammaire postérieurs, et constitue l'autorité, pour le XIII^e^ siècle, au même titre que Pierre Hélie l'est pour le XII^e^ siècle.

plicior est composito ex subiecto et ipsa forma. Logicus vero subtilis philosophus et magis intellectualis est; et ideo cum apud intellectum eius prius est forma quam compositum, quia compositum non intelligitur nec cognoscitur nisi per formam, dicit logicus, quod abstractum prius est concreto ». On comparera ce développement avec le § 225 du « *Guide* ».

71. On comparera avec le commentaire, attribué à Robert Kilwardby, sur l'*Ars Maior III* de Donat, éd. SCHMÜCKER.

Celui qui est habitué aux textes de grammaire universitaires n'est pas dépaysé en lisant la section grammaticale du « *Guide* », on s'en convainc aisément en la comparant aux traités de syntaxe de la fin du XII^e^ siècle édités par C.H. Kneepkens[72] ou aux grammaires du XIII^e^ siècle écrites en milieu méridional[73]. Les références à la *Physique*, la *Métaphysique*, le *De Anima*, n'étaient pas présentes dans les traités du XII^e^ siècle. Les introductions avec divisions des sciences et questions épistémologiques générales, la forme « disputée » des questions, la présentation des sujets à l'aide de « sophismes » en sont autant d'exemples. La production universitaire se caractérise par une standardisation des genres littéraires. Le « *Guide* » correspond à un moment où cette standardisation a déjà été réalisée, le caractère canonique des questions, dans leur forme et leur contenu en atteste. L'organisation de la section principale en quelques questions simples suivies d'une batterie de petites questions ressemble assez aux collections de sophismes ou aux traités de la première moitié du XIII^e^ siècle[74]. Les indices doctrinaux et littéraires concourrent donc pour confirmer un « style » assez proche de ce que l'on rencontre dans la production grammaticale universitaire parisienne des années 1230-1240.

6. ANNEXE

Parallèles entre la section sur l'interjection du « *Guide* » et le sophisme *Modio vini ad denarium, ve illi qui non habet*, contenu dans le ms. London, British Library, Royal 8.A.VI, fol. 38ra-46vb.

La structure de ce long sophisme est originale : sept questions principales, appelées *problemata*, qui sont traitées à l'aide d'arguments *pro* et *contra*, puis, après chaque problème, un énoncé de 4 à 7 questions secondaires, qui ne sont pas discutées. Dans une seconde partie, on trouve, pour chacun des sept ensembles, d'abord la réponse à la question principale et aux arguments, puis la réponse à chacune des petites questions[75]. Ce sont ces petites questions qui nous fournissent les parallèles avec le « *Guide* ». Nous présentons, à la suite, l'énoncé de chaque question

72. C.H. KNEEPKENS, *Het Iudicium Constructionis. Het Leerstuk van de Constructio in de 2de Helft van de 12de Eeuw.* Deel I : Een Verkennende en Inleidende Studie ; Deel II : Uitgave van Robertus van Parijs, *Summa « Breve sit »* ; Deel III : Uitgave van Robert Blund, *Summa in arte grammatica* ; Deel IV : Werkuitgave van Petrus Hispanus (non-papa), *Summa « Absoluta cuiuslibet »*, Nijmegen, Ingenium Publishers, 1987.
73. Voir la grammaire de PONCE DE PROVENCE, éd. Ch. FIERVILLE, *Une grammaire latine inédite du XIII^e^ siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1886.
74. Voir ROSIER, *Les sophismes*, pp. 188-197.
75. Voir ROSIER, *Les sophismes*, pp. 198-200, et notre édition à paraître.

(fol. 40va-vb) et sa solution (fol. 45rb-va). Les questions elles-mêmes se trouvent dans plusieurs autres traités[76].

§ 420 ⇒ <5-e> Item queritur quare Priscianus comprehendat interiectionem sub adverbio, Donatus vero non.

§ 422 ⇒ <5-b> Item queritur quot sunt species interiectionis.

§ 423 ⇒ <5-c> Item queritur quare sunt quedam interiectiones que construuntur tantum cum genitiuo ut *ue eis*, quedam uero indifferenter cum accusatiuo et cum datiuo, ut *heu*. <5-d> Item queritur <quare> cum accusatiuo et cum datiuo et non cum alio casu.

§ 425 ⇒ <Sol. ad 5-e> Ad quintum dicendum quod Priscianus videns quod adverbium et interiectio disponunt et ordinant verbum ratione compositionis propter hoc comprehendit interiectionem sub adverbia. Donatus vero considerans interiectionem secundum se videns diversum modum intelligendi cum(?) ipsa interiectio non significat rem suam magis per modum affectus quam per modum conceptus, adverbium vero econverso, propter hoc distinguit interiectionem ab adverbio et separat ab eodem.

§ 426 ⇒ <Sol. ad 5-b> Ad secundum quesitum dicendum quod interiectio dicit passionem anime prout anima succumbit. Anima vero succumbit tripliciter, aut pre nimio gaudio, et hoc dupliciter quia vel in presenti vel in futuro, et ista faciunt illam[77] speciem que dicitur interiectio gaudii. Aut succumbit anima propter nimium timorem vel dolorem, et hoc dupliciter, quia vel dolor est presens, vel futurus, et quia presens magis efficit animam quam futurum, sunt due species interiectionis diverse secundum speciem significantes timorem vel dolorem. Sed non est ita de interiectione gaudii, aliquando magis gaudemus in presenti, aliquando in futuro, et ista variatio non facit diversam speciem, et propter hoc non proposuerunt esse due species ex parte ista sicut ex parte illa. Aut anima succumbit propter vehementem admirationem, sic est quarta species interiectionis que significat admirationem. Alii dicunt aliter quod anima succumbit quadrupliciter, aut enim succumbit propter nimium timorem, et sic est una species interiectionis significans timorem, ut *attat*; aut propter nimium dolorem, et sic est alia species interiectionis, ut *heu*; aut propter nimiam admirationem, ut *o virum ineffabilem*; aut propter nimium gaudium, et sic est alia species interiectionis, ut *evax*.

§ 427 ⇒ <Sol. ad 5-c et 5-d> Ad tertium et quartum dicendum quod falsum supponunt. Sunt enim quedam interiectiones que construuntur cum dativo[78] tantum, ut *ve mihi*; quedam cum accusativo solum, ut *o virum ineffabilem*; quedam cum utroque, ut *heu mihi*, *heu me*. Et causa

76. Voir ROSIER, *La parole comme acte*, chap. 2 et texte 4.
77. ipsam *ms.*
78. genitivo *ms.*

huiusmodi contradictionum est quia omnis interiectio aut significat passionem prout est in acquisitione tantum, et sic construitur cum dativo tantum, ut *ve mihi*; aut significat passionem anime transeundo supra laudem vel vituperium alicuius, et talis interiectio construitur cum accusativo tantum, ut *o virum ineffabilem*; aut significat passionem anime prout [est] acquisita in ipsa anima afficit eam ut agens supra ipsam, et huiusmodi interiectio indifferenter construitur cum dativo et accusativo, ita scilicet quod ratione acquisitionis cum dativo <et ratione *** cum accusativo>, ut *heu mihi, heu me.*

L'analogie de l'être et les homonymes : *Catégories*, 1 dans le « *Guide de l'étudiant* »

E. Jennifer Ashworth

C'est par trois définitions que s'ouvrent les *Catégories* d'Aristote[1]. Dans la traduction d'Yvan Pelletier, Aristote écrit: « On dit homonymes les êtres dont le nom seul est commun, tandis que la définition de l'essence signifiée par ce nom est différente. Par exemple, l'animal, c'est à la fois l'homme et son image peinte [...]. Par ailleurs, on dit synonymes les êtres dont le nom est commun et pour lesquels, de plus, la définition de l'essence signifiée par ce nom est la même. Par exemple, l'animal, c'est aussi bien l'homme que le bœuf [...]. Enfin, on dit paronymes tous les êtres qui, tout en différant d'un autre par leur cas, reçoivent leur appellation d'après son nom. Ainsi dénomme-t-on, d'après la grammaire, le grammairien et, d'après le courage, le courageux »[2].

Ces trois définitions courtes et sèches nous donnent un point de départ pour examiner les rapports entre la théorie des catégories et la théorie de l'analogie, ou plutôt *les* théories de l'analogie, chez les logiciens du XIII^e^ siècle. J'ai dit « les théories de l'analogie », parce qu'il y en a au moins deux. D'un côté, il y a l'analogie comme théorie du langage; d'un autre côté, il y a l'analogie comme théorie métaphysique des rapports hiérarchiques entre substance et accident, Dieu et créature. Dans son analyse approfondie des sources gréco-arabes de la théorie médiévale de l'analogie de l'être, Alain de Libera parle de divers textes et problématiques, soit sémantiques, soit théologiques, qui sont à l'origine de cette théorie. Pourtant, en soulignant l'importance primordiale des textes aristotéliciens, il dit: « La théorie médiévale de l'analogie de l'être est principalement issue de la rencontre de *Cat.*, I, 1, *Eth. Nic.*, I, 4 et *Metaph.*, IV, 2 », pour ajou-

1. ARISTOTE, *Catégories*, 1 (1 a 1-15).
2. *Les Attributions (Catégories). Le texte aristotélicien et les prolégomènes d'Ammonios d'Hermeias*, présentés, traduits et annotés par Y. PELLETIER, Montréal: Bellarmin/Paris: Les Belles Lettres, 1983, p. 23 (Collection d'études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Collection Noêsis publiée par le Laboratoire de recherches sur la pensée antique d'Ottawa).

ter ensuite: «Avant cette synthèse, la notion d'analogie a été utilisée en dehors de toute préoccupation métaphysique, comme concept sémantique lié à l'interprétation des deux problèmes logiques standards de l'homonymie: l'élucidation de la distinction entre homonymes et synonymes dans *Cat.*, I, 1; l'analyse des mécanismes sémantiques de la *fallacia aequivocationis* dans *Ref. soph.*, 17»[3].

De Libera a raison quand il dit que l'on trouve l'analogie comme théorie du langage ou théorie sémantique dans les manuels de logique plutôt que l'analogie de l'être, et que, pour comprendre l'analogie de l'être, il faut faire tout particulièrement attention à la *Métaphysique* d'Aristote et à ses commentateurs arabes. Néanmoins, pour des raisons que j'essaierai d'expliquer dans ce travail, il y a des liens étroits entre les *Catégories* et l'étude de l'être comme tel, et il me semble que dans le «*Guide de l'étudiant*» et dans les autres sources contemporaines que j'ai examinées, nous trouvons la préhistoire de l'analogie de l'être, une préhistoire fondée sur une lecture strictement ontologique des *Catégories* d'Aristote. En même temps, étant donné les problèmes causés par une telle lecture, on peut très facilement comprendre pourquoi les logiciens de la fin du XIII[e] siècle et du début du XIV[e] siècle préféraient, soit une interprétation linguistique, soit une interprétation conceptualiste des catégories elles-mêmes et des notions liées d'analogie et d'homonymie.

Les textes sur lesquels repose mon interprétation sont tout d'abord le «*Guide de l'étudiant*» et le *De communibus artium liberalium*, édités par Claude Lafleur avec la collaboration de Joanne Carrier[4]. À part les commentaires sur les *Catégories* de Boèce et du Pseudo-Augustin[5], j'utilise le commentaire de Jean le Page, écrit entre 1231 et 1235, le commentaire de Robert Kilwardby, écrit vers 1240, et les *Tractatus* de Pierre d'Espagne,

3. A. DE LIBERA, *Les sources gréco-arabes de la théorie médiévale de l'analogie de l'être*, dans *Les études philosophiques* 3/4 (1989), p. 321.
4. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII[e] siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I): j'utilise ici cette prépublication, dont la division du document en paragraphes demeurera inchangée dans l'édition révisée à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*; *Id.*, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203.
5. BOÈCE, *In Categorias Aristotelis libri quatuor*, PL 64, col. 159-294. Pour les *Categoriae decem* du PSEUDO-AUGUSTIN, longtemps attribuées à Augustin mais aujourd'hui éditées sous le titre de *Paraphrasis Themistiana*, voir *Categoriae vel Praedicamenta, translatio Boethii [...] Pseudo-Augustini Paraphrasis Themistiana*, éd. L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1961, pp. 133-175 (AL, I, 1-5).

écrits entre 1230 et 1245[6]. Tous ces textes sont à peu près contemporains du «*Guide de l'étudiant*». En plus, j'utilise les *Summule dialectices* de Roger Bacon, écrites vers 1250, la *Summa* de Lambert de Lagny, dont la première rédaction date de 1250-1255, ainsi que le commentaire sur les *Catégories* d'Albert le Grand, écrit vers 1260[7]. Ces trois textes sont à peu près contemporains du *De communibus artium liberalium*. Enfin, pour donner une idée des développements doctrinaux dans la dernière partie du XIII[e] siècle, je ferai référence aux commentaires de Pierre d'Auvergne, de l'Anonyme de Madrid, de Simon de Faversham et de Martin de Dacie, tous écrits entre 1270 et 1300[8].

Mon étude se divise en trois parties. En premier lieu, comme introduction à mon thème principal, je donnerai un bref aperçu de l'analogie dans les manuels de logique et dans les commentaires sur Aristote. Ensuite, je traiterai du sujet de la logique aristotélicienne en général et du sujet des *Catégories* en particulier. Mon but ici est de montrer l'importance de l'être, surtout dans le contexte de deux questions: y a-t-il une science unique des catégories, et quels sont les rapports entre la logique et la métaphysique? Pour terminer, j'aborderai les rapports entre homonymes, synonymes et paronymes, interprétés comme des réalités et non pas comme des mots, dans le contexte de la question: pourquoi Aristote a-t-il placé les homonymes avant les synonymes et les paronymes?

6. Pour JEAN LE PAGE, avec extraits de son texte, voir E. FRANCESCHINI, *Giovanni Pago: le sue «Rationes super Predicamenta Aristotelis» e la loro posizione nel movimento aristotelico del secolo XIII*, dans *Sophia* 2 (1934), pp. 172-182, 329-350, 476-486. Pour une discussion de ROBERT KILWARDBY avec une édition partielle (pp. 367-378) de ses *Notule super librum Predicamentorum*, voir P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the «Logica Vetus» Studied with Regard to Their Teaching and Method*, Oxford, 1978 (thèse inédite). PIERRE D'ESPAGNE (PETRUS HISPANUS PORTUGALENSIS), *Tractatus Called afterwards Summule Logicales*, éd. L.M. DE RIJK, Assen, Van Gorcum, 1972 (Philosophical Texts and Studies, XXII).
7. Pour l'édition de l'ouvrage de ROGER BACON, voir A. DE LIBERA, *Les «Summulae dialectices» de Roger Bacon: I-II. De termino, De enuntiatione*, dans *AHDLMA* 53 (1986), pp. 139-289; LAMBERT D'AUXERRE (= Lambert de Lagny), *Logica (Summa Lamberti)*, éd. Fr. ALESSIO, Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1971; ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. I, pp. 149-304.
8. Pour PIERRE D'AUVERGNE, voir R. ANDREWS, *Petrus de Alvernia, «Quaestiones super Praedicamentis»: An Edition*, dans *CIMAGL* 55 (1987), pp. 3-84; MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, dans *Martini de Dacia Opera*, éd. H. ROOS, Hauniae, Gad, 1961, pp. 153-231 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, II); SIMON DE FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Praedicamentorum*, dans *Magistri Simonis Anglici sive de Faverisham Opera omnia, volumen primum: Opera logica, t. I[or]*, éd. P. MAZZARELLA, Padova, CEDAM, 1957, pp. 69-148; pour l'ANONYME DE MADRID voir R. ANDREWS, *Anonymus Matritensis, «Quaestiones super librum Praedicamentorum»: An Edition*, dans *CIMAGL* 56 (1988), pp. 117-192.

Commençons donc par examiner l'analogie dans les manuels de logique et dans les commentaires sur Aristote[9]. La discussion de l'analogie est subordonnée à la discussion des homonymes, ou, pour utiliser le vocabulaire préféré des logiciens médiévaux, des «équivoques». Conformément à la division que Boèce et le Pseudo-Augustin ont prise des commentateurs grecs, il y en a deux types, soit en ce qui concerne les choses équivoques, soit en ce qui concerne les termes équivoques. Quelques-uns sont équivoques par hasard (*a casu*) et d'autres sont équivoques à dessein (*a consilio*)[10]. Ces derniers se subdivisent en quatre sous-espèces. La première est la *similitudo*, la ressemblance, et c'est ici que l'on utilise le seul exemple qu'Aristote a donné, celui de l'homme et son image. La deuxième sous-espèce est la *proportio*, «ἀναλογία» en grec, et «analogia» dans la version latine du commentaire de Simplicius, traduit par Guillaume de Moerbeke en 1266[11]. La troisième est l'*ab uno*, d'une provenance unique, et l'exemple est le mot «médical». La dernière est l'*ad unum*, par rapport à un terme unique, et l'exemple canonique est «sanus» («sain»).

Nous sommes maintenant en mesure de considérer le mot «analogia» lui-même. Comme nous venons de le voir, Boèce use du mot «proportio» et Guillaume de Moerbeke garde le mot grec. Toutefois, quand Robert Grosseteste a traduit la définition aristotélicienne d'analogie qui se trouve dans l'*Éthique à Nicomaque*, «l'analogie est l'égalité de deux rapports entre au moins quatre termes», il a choisi le mot «proportionalitas»[12]. Ce terme était déjà connu, et il se trouve chez les logiciens, tel Guillaume de Sherwood[13], et chez les grammairiens, tel Pierre Hélie[14]. Qui plus est, Hélie emploie le mot «analogia» dans un sens strictement linguistique, pour parler de «l'action assimilatrice qui fait que certaines formes chan-

9. Pour plus de détails sur l'analogie chez les logiciens, voir E.J. ASHWORTH, *Analogy and Equivocation in Thirteenth-Century Logic: Aquinas in Context*, dans *Mediaeval Studies* 54 (1992), pp. 94-135.
10. BOÈCE, *In Cat.*, I, PL 64, col. 166; PSEUDO-AUGUSTIN, *Categoriae decem*, éd. MINIO-PALUELLO, pp. 136-137.
11. SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories d'Aristote. Traduction de Guillaume de Moerbeke*, éd. A. PATTIN, Louvain: Publications Universitaires de Louvain/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1971, t. I, p. 42, l. 74.
12. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, V, 6 (1131a31-32); *Ethica Nicomachea, translatio Roberti Grosseteste Lincolniensis sive «Liber ethicorum». B. Recensio recognita*, éd. R.A. GAUTHIER, Leiden: Brill/Bruxelles: Desclée de Brouwer, 1973, p. 458, l. 27-28 (AL, XXVI, 1-3, 4).
13. GUILLAUME DE SHERWOOD, *Introductiones in logicam*, IV, éd. C.H. LOHR, P. KUNZE et B. MUSSLER, *William of Sherwood, «Introductiones in logicam» Critical Text*, dans *Traditio* 39 (1983), p. 260, §4.2.5, l. 67-68.
14. PETRUS HELIAS, *Summa super Priscianum*, éd. L. REILLY, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1993, t. II, p. 836, l. 95 (Studies and Texts, CXIII).

gent sous l'influence d'autres formes »[15]. Autour de 1250, nous rencontrons une troisième acception du mot « analogia », qui allait prédominer sur le sens aristotélicien du mot, et qui pourrait être liée au sens linguistique. Les logiciens emploient le mot « analogia » pour les termes équivoques *ab uno* et *ad unum*, c'est-à-dire pour exprimer ce qu'Owen appelle « l'unité focale de signification »[16] et, plus généralement, pour les termes équivoques à dessein[17]. D'après ces logiciens, les termes analogiques sont les termes qui signifient leurs objets *secundum prius et posterius*, selon l'antérieur et le postérieur, et *secundum attributionem*, à cause d'un rapport entre la chose principale et la chose secondaire.

Il est important de souligner la présence de l'expression « secundum prius et posterius », et de l'associer avec l'apparition de l'*ens* comme exemple canonique d'un équivoque, à côté de « sain » et « médical ». Certes, on ne peut nier l'influence de la *Métaphysique* d'Aristote, surtout de *Métaphysique*, IV, 2 (1003 a 33-35), où le Stagirite écrit : « "Être" [Ens] se dit en plusieurs acceptions [*multis modis*], mais par rapport à une seule chose [*ad unum*] et à une nature déterminée, et non pas par homonymie, mais plutôt comme "salubre" par rapport à la santé »[18]. On ne peut pas nier non plus l'influence de la *Métaphysique* d'Avicenne, qui contient, dans les mots d'Alain de Libera, « le texte fondateur de la théorie "aristotélicienne" de l'*analogie de l'être* »[19]. Ce texte dit que l'*ens* n'est ni un genre ni un prédicat prédiqué avec égalité de tous ses subordonnés, mais plutôt une intention dans laquelle ils conviennent selon l'antérieur et le postérieur (« Dicemus igitur nunc quod quamvis ens, sicut scisti, non sit genus nec praedicatum aequaliter de his quae sub eo sunt, tamen est

15. PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, t. I, p. 401, l. 30 et p. 453, l. 25 ; t. II, p. 710, l. 65 et p. 733, l. 69 ; *Le Petit Robert*, sous « analogie » : « Action assimilatrice qui fait que certaines formes changent sous l'influence d'autres formes auxquelles elles sont associées dans l'esprit et qui détermine des créations conformes à des modèles préexistants ».
16. Voir G.E.L. OWEN, *Logic and Metaphysics in Some Earlier Works of Aristotle*, dans *Id.*, *Logic, Science and Dialectic : Collected Papers in Greek Philosophy*, London, Duckworth, 1986, pp. 180-199.
17. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 374, l. 32-34, semble faire une distinction entre *equivocatio a casu*, *equivocatio a consilio* et *analogia* : « Si enim in dictis secundum analogiam sit nomen idem et racio diuersa, multoforcius in equiuoce dictis a casu et a consilio [...] ». Il n'y a pas assez de détails dans le texte pour savoir exactement ce que voulait dire Kilwardby par le mot « analogia ».
18. ARISTOTE, *Métaphysique*, IV, 2 (1003 a 33-35) ; *Metaphysica, lib. I-IX, XII-XIV, translatio anonyma sive « Media »*, éd. G. VUILLEMIN-DIEM, Leiden, Brill, 1976, p. 60, l. 14-16 (AL, XXV, 2) : « Ens autem multis quidem dicitur modis, sed ad unum et unam aliquam naturam et non equivoce, sed quemadmodum salubre omne ad sanitatem [...] ».
19. DE LIBERA, *Les sources gréco-arabes*, p. 333.

intentio in qua conveniunt secundum prius et posterius [...]»[20]). De semblables remarques se trouvent chez les logiciens arabes, dont Algazel[21]; et c'est sûrement à cause de ces textes que Pierre d'Espagne écrit dans ses *Syncategoreumata* que les genres suprêmes communiquent dans l'être, mais seulement *secundum prius et posterius*[22].

Néanmoins, tout en reconnaissant l'importance des arabes, nous devons nous souvenir de Porphyre et du passage de son *Isagoge* où il dit carrément que l'*ens* est équivoque et non pas univoque[23]. Le grammairien Pierre Hélie reprend cette remarque et l'attribue à Aristote[24]; et c'est sûrement à cause de ces textes que Pierre d'Espagne dit dans ses *Tractatus* que l'*ens* est prédiqué «equivoce sive multipliciter» des genres suprêmes[25].

Après ce bref aperçu historique et linguistique, nous sommes en mesure de considérer notre question principale, la position accordée à l'être par les commentateurs sur les *Catégories* et les conséquences de cette position pour l'analogie de l'être. Passons donc à la deuxième partie de mon étude, qui traite du sujet de la logique en général et des *Catégories* en particulier. Dans son introduction à la logique en général, l'auteur du «*Guide de l'étudiant*» discute du sujet de la logique et de ses divisions (§§ 503-514). De même que Robert Kilwardby, l'auteur du *De communibus artium liberalium* et Albert le Grand, notre maître prétend que le

20. AVICENNE, *Liber de philosophia prima siue scientia diuina*, I, 5, dans *Liber de philosophia prima sive scientia divina, I-IV*. Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction doctrinale par G. VERBEKE, Louvain: Peeters/Leiden: Brill, 1977, t. I, p. 40, l. 46-48 (Avicenna Latinus, II, 1).
21. ALGAZEL, *Logica*, I, 5, §5, éd. C.H. LOHR, «*Logica Algazelis*»: *Introduction and Critical Text*, dans *Traditio* 21 (1965), p. 246, l. 85-92. Pour plus de renseignements sur les logiciens arabes, voir l'article classique de H.A. WOLFSON, *The Amphibolous Terms in Aristotle, Arabic Philosophy and Maimonides*, dans *Harvard Theological Review* 31 (1938), pp. 151-173, réimprimé dans *Id.*, *Studies in the History of Philosophy and Religion*, I. TWERSKY et G.H. WILLIAMS (éd.), Cambridge (Mass.)-London, Harvard University Press, 1973, t. I, pp. 455-477.
22. PIERRE D'ESPAGNE, *Syncategoreumata*, tract. 2, §11; PETER OF SPAIN (PETRUS HISPANUS PORTUGALENSIS), *Syncategoreumata*. First Critical Edition with an Introduction and Indexes by L.M. DE RIJK, with an English Translation by J. SPRUYT, Leiden-New York-Köln, Brill, 1992, p. 80 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXX): «[...] enim genera generalissima communicent in ente, licet secundum prius et posterius [...]».
23. PORPHYRE, *Isagoge*, dans *Categoriarum Supplementa: Porphyrii Isagoge, translatio Boethii, et Anonymi Fragmentum vulgo vocatum «Liber Sex Principiorum»*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1966, p. 12, l. 2-3 (AL, I, 6-7): «Vel, si omnia quis entia vocet, aequivoce (inquit) nuncupabit, non univoce».
24. PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, t. II, p. 923, l. 54: «Unde dicit Aristotilis quod "ens" equivoce dicitur de omnibus [...]».
25. PIERRE D'ESPAGNE, *Tractatus*, I, 7, éd. DE RIJK, p. 19, l. 1-2.

syllogisme est le sujet principal de la logique (§ 503, § 507)[26]. Cependant, pour déterminer le sujet des livres individuels de la logique aristotélicienne, il faut faire des précisions. Comme c'est le cas avec n'importe quel tout, on peut diviser le syllogisme ou bien en parties intégrales, ou bien en parties subjectives (§ 510). Donc, d'après notre auteur, les parties subjectives d'un syllogisme sont les différents types de syllogismes dont Aristote parle dans les *Premiers* et *Seconds Analytiques*, dans les *Topiques* et dans les *Réfutations Sophistiques*. À la différence de ces livres, les *Catégories* et le *Peri hermeneias* traitent des parties intégrales, c'est-à-dire les *ordinabilia* et les propositions. Les propositions sont sûrement linguistiques, tout comme le syllogisme lui-même, mais le mot « ordinabile » suggère que c'est alors les choses qui sont en question. Notre auteur hésite. Il dit au moins deux fois que si la partie prochaine (*proxima*) du syllogisme est la proposition, la partie éloignée (*remota*) du syllogisme est le terme (§ 510, § 517), et que toutes les deux sont les parties matérielles du syllogisme (§§ 516-518)[27]. Sans faire mention de Boèce, il cite son opinion relative au fait que les *Catégories* traitent des dix mots simples (*voces incomplexae*) qui signifient les dix genres suprêmes (§ 510)[28]. Il semble donc adopter une position qui reflète la séparation néoplatonicienne entre la logique et la métaphysique, entre les mots et les réalités.

Cependant, quand on continue la lecture du « *Guide de l'étudiant* », il devient évident que notre auteur s'oppose nettement à la théorie selon laquelle les mots constituent le vrai sujet des *Catégories*. Dans la section qu'il consacre aux *Catégories*, il commence par dire que les *Catégories* s'occupent des choses les plus simples (§ 519), et il cite l'opinion commune que le sujet est une chose simple qui peut être dite et qui peut être ordonnée dans un genre: « dicibile incomplexum ordinabile in genere ». On trouve cette définition chez Jean le Page, qui écrit: « Causa materialis est dicibile incomplexum, et dicitur dicibile incomplexum ordinabile in

26. ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 155, § 3 et p. 156, § 9; ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 370; ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicabilibus*, tract. I, cap. 4, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. I, p. 8a. Albert utilise le mot « argumentatio » (cf. ROGER BACON, *Summule dialectices*, éd. DE LIBERA, pp. 172-173), mais il parle du syllogisme aussi: voir *Liber de praedicamentis*, tract. I, cap. 1, éd. BORGNET, p. 151a.

27. Cf. ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 157, § 11.

28. BOÈCE, *In Cat.*, I, PL 64, col. 160A: « Est igitur hujus operis intentio de vocibus res significantibus, in eo quod significantes sunt pertractare »; col. 161A: « [...] in hoc libro de primis vocibus, prima rerum genera significantibus in eo quod significantes sunt, dispositum esse tractatum ».

genere vel ordinatum»[29]. D'autres commentateurs, dont l'auteur du *De communibus artium liberalium*, ajoutent le mot «ens» explicitement et parlent d' «ens dicibile incomplexum ordinabile in genere»[30]. Lambert de Lagny et l'auteur du *De communibus artium liberalium* constatent qu'on peut identifier le *dicibile* avec le *predicabile*[31], et l'on sait que pour les logiciens de cette période ce ne sont pas les mots qui sont prédiqués, mais les réalités sous l'espèce de natures communes. Dans sa section sur l'*Isagoge* de Porphyre, notre auteur dit que les *Catégories* s'occcupent de l'universel comme *ens predicabile* (§ 1164), et il identifie l'universel avec la *quiditas et essentia rei* (§ 1187).

Il est vrai que notre auteur a utilisé l'expression «dicibile incomplexum ordinabile in genere» en guise de définition commune, sans dire que c'est la sienne, mais dans sa discussion de deux autres manières de diviser la logique, il parle des choses sans ambiguïté et sans hésitation. Ces autres divisions sont, d'après lui, équivalentes à la première division en parties intégrales. La deuxième division (§ 511) repose sur le fait que la logique s'occupe de ce qui est vrai, et que la vérité est soit simple, soit complexe. Si l'on parle du *uerum incomplexum*, on peut l'identifier avec l'être, car «esse et esse uerum conuertuntur». Ici notre auteur cite un passage attribué à Augustin que Nicolas de Paris utilise dans sa démonstration de la thèse selon laquelle la vérité simple est la même chose qu'une essence[32].

La troisième division vient du fait que la logique s'occupe des erreurs «que fieri solent in intellectu sermonis» (§ 512). L'intellect a trois façons de se tromper, «in ratione ordinandi uel componendi uel conferendi». Donc, si le *Peri hermeneias* s'occupe de la composition, et les quatre derniers livres de l'*Organon* s'occupent de l'argumentation, ce sont les *Catégories* qui s'occupent, et de l'ordre, et des catégories ou genres su-

29. JEAN LE PAGE, *Rationes super Predicamenta Aristotelis*, éd. FRANCESCHINI, p. 176.
30. ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, pp. 163-164, § 48; SIMON DE FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Praedicamentorum*, q. 1, éd. MAZZARELLA, p. 74, l. 20-21; MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, q. 2, éd. ROOS, p. 156, l. 29-30. Lewry cite Nicolas de Paris, Gérard de Nogent et deux commentateurs anonymes: LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings*, p. 91.
31. LAMBERT D'AUXERRE (= Lambert de Lagny), *Logica*, II (*De predicabilibus*), éd. ALESSIO, p. 50; ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 164, § 56. Cf. MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, q. 2, éd. ROOS, p. 156, l. 18-20.
32. H.A.G. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten over syncategorematische termen. Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoreumata*, Meppel, Krips Repro, 1979, t. II, p. 19, l. 1-2: «[...] Augustinus quod in unoquoque est id quod est, et sua veritas per quam cognoscitur [...]». Braakhuis n'a pas pu trouver cette citation dans les œuvres d'Augustin.

prêmes, qui sont les *ordinabilia*, les choses qui sont capables d'être ordonnées. Ajoutons que l'ordre en question, c'est l'ordre de la prédication, par lequel les choses peuvent devenir des sujets et des prédicats. Sans mentionner les erreurs de l'intellect, Albert le Grand donne la même division des actes logiques, c'est-à-dire, *ordinare*, *componere* et *colligere*[33]. À la différence de notre auteur, Albert continue par expliquer que c'est la raison qui impose l'ordre, et que l'on doit considérer ce qui est ordonné, c'est-à-dire les *praedicabilia*, seulement par rapport aux mots[34]. En général, Albert le Grand prône la position de Boèce[35].

Bien que l'on puisse présenter Robert Kilwardby aussi comme avocat de la position de Boèce, je pense que l'on trouve en lui une hésitation semblable à celle montrée par notre auteur, au moins au début de sa discussion, quand il s'agit de faire un choix entre les mots et les choses. D'un côté Kilwardby cite le dicton de Boèce[36] et, comme nous verrons, il prétend que le *sermo significatiuus* fonctionne comme le sujet des *Catégories* ; mais d'un autre côté, il explique que la signification ne se sépare pas de l'ordre selon lequel la multitude des choses tombe sous les genres. Qui plus est, l'ordre ne se sépare ni du mot (*sermo*) ni des choses elles-mêmes. On peut démontrer les passions des choses qui peuvent être ordonnées en tant que réalités[37].

33. ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, tract. I, cap. 1, éd. BORGNET, p. 149a.
34. ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, tract. I, cap. 1, éd. BORGNET, p. 150a: «Propter quod praedicabilia oportet considerare secundum quod vocibus significantur: propter quod dicit Boetius quod haec scientia, scilicet libri praedicamentorum, est de decem primis vocibus prima genera rerum significantibus: ordo enim non est in rebus ipsis, sed oportet quod ratio ponat ordinem, sicut et facit complexionem et collectionem compositorum».
35. Je ne suis pas d'accord avec Alessandro Conti quand il inclut Albert le Grand dans sa liste des auteurs du XIII^e^ siècle qui pensent que «the *Categories* deals with *ens dicibile incomplexum ordinabile in genere* and not with *voces* precisely as they are significant»: A.D. CONTI, *Thomas Sutton's Commentary on the «Categories» according to MS. Oxford, Merton College 289*, dans *The Rise of British Logic*, P.O. LEWRY (éd.), Acts of the Sixth European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Balliol College, Oxford, 19-24 June 1983, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1985, p. 175 (Papers in Mediaeval Studies, VII).
36. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 367, l. 5-7: «Est igitur, ut dicit Boecius, sciencia *Predicamentorum* de x uocibus x prima rerum genera significantibus».
37. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 367, l. 9-18: «[...] que quidem significacio non absoluitur ab ordine, secundum quod dicit Boecius quod infinitam rerum multitudinem comprehendit Aristotiles in paucitate generum. Et quia hec ordinacio non absoluitur a sermone, ideo dicit de x uocibus. Et iterum quia hec ordinacio non est separata a rebus, nec speculacio de ordinabilibus erit separata a speculacione rerum set coniuncta. Vnde nec est inconueniens, ut quidam obiciunt, demonstrare quasdam passiones de ordinabili in quantum est res». Cf. p. 369.

Deux questions s'imposent maintenant: (1) y a-t-il une science unique des catégories[38], et (2) si le sujet des *Catégories* est l'être, y a-t-il une différence entre la science de la logique et la science de la métaphysique? Commençons donc avec la problématique de l'unité du sujet des *Catégories*. Notre auteur se demande si aux dix catégories doivent correspondre dix sciences (§ 522, § 526)[39]. Il répond que la logique s'occupe des dix catégories, non pas en fonction de leur propre existence (*esse*), mais parce qu'elles ont les caractéristiques d'*ordinabilia* et de *dicibilia*. Par conséquent, elles communiquent dans une nature, et c'est à cause de cette nature qu'il y a une science. Un peu plus tard (§ 534), il nie qu'il existe une chose commune («unum aliquod commune») aux dix catégories dans laquelle elles participent par une nature, mais il ajoute «nisi forte in intentionibus predicandi». On peut donc regarder les dix catégories comme unifiées par leur capacité d'être ordonnées, dites, ou prédiquées. Cette capacité ou passion n'est pas une nature dans le sens d'un genre, mais nous en avons une intention commune. Dans sa section sur la grammaire, il prétend que le logicien s'occupe des intentions communes (§ 225); et dans sa section sur l'*Isagoge* de Porphyre, il explique que les *praedicabilia* sont des intentions communes fondées sur les choses («ista .V. uniuersalia sunt intentiones communes fundate supra res», § 1176).

Au point où nous en sommes rendus, il est pertinent de faire une comparaison entre cette discussion et les remarques de notre auteur à propos de la métaphysique (§§ 12-13). Notre auteur prétend qu'il y a deux façons dont l'*ens* peut être le sujet de la métaphysique, ou bien comme le *primum ens*, qui est Dieu, ou bien comme l'*ens communiter dictum*, qui appartient à tous les principes universels des choses (cf. § 1183). À l'objection que l'*ens* est équivoque, et donc n'est pas capable d'être un sujet, il répond que l'*ens communiter dictum* est univoque dans la *ratio* par laquelle l'*ens* exprime l'être de ces principes fondamentaux[40]. Quelques décennies plus tard, Martin de Dacie fait une distinction semblable entre *ens reale* et *ens*

38. Jean le Page, entre autres, pose cette question: voir JEAN LE PAGE, *Rationes super Predicamenta Aristotelis*, éd. FRANCESCHINI, p. 176: «Primum est an de primis generibus possit esse scientia (fol. 24rb). Secundo queritur an sit scientia una (fol. 24va)».

39. Cf. ANONYME DE MADRID, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, q. 2, éd. ANDREWS, p. 124: «[...] quaeritur utrum scientia de praedicamentis sit una. Et videtur quod non, quia [...] ista scientia non habet unum subiectum, immo decem».

40. Cf. éd. LAFLEUR-CARRIER, § 142: «[...] ens in sui communitate aliqua natura est [...]». Cf. MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, q. 1, éd. ROOS, p. 155, l. 15-17: «[...] ens non est subiectum in libro Praedicamentorum, cum non habeat rationem praedicandi univocam de decem praedicamentis»; *Ibid.*, q. 2, p. 156, l. 28-30: «[...] subiectum huius libri est ens dicibile univocum, incomplexum, *** ordinabile in genere, distinctum a rebus aliorum generum».

commune[41]. Il dit que l'*ens dicibile* est univoque, et que le *dicibile* est tout simplement une réalité logique (*res logica*), la *ratio* d'une chose qui peut être un sujet ou un prédicat[42].

Malheureusement, l'auteur du «*Guide de l'étudiant*» n'aborde pas le problème de la différence entre la métaphysique et la science des catégories[43], mais évidemment il aurait pu utiliser sa distinction entre deux manières de regarder l'être pour répondre à la question. À la différence de notre maître, l'auteur du *De communibus artium liberalium* explique que la métaphysique traite de la nature d'*ens secundum se*, alors que pour la science des catégories, l'*ens* tombe sous le concept (*sub actu rationis*) du «dicibile incomplexum et in genere ordinatum»[44]. Cette formulation est voisine de celle de Martin de Dacie que nous venons d'examiner.

On peut voir les mêmes distinctions chez d'autres logiciens. Pierre d'Auvergne dit que le métaphysicien considère les catégories conformément à leur *entitas et essentia*, mais que le logicien considère les choses en tant que fondation des intentions secondes[45]. Il y a une science là où les objets de la science, ici les catégories, sont attribués à un sujet, ici *ens incomplexum secundum quod ordinabile in genere*. Sa référence à l'attribution semble suggérer un appel à l'analogie, mais il dit explicitement qu'il ne s'intéresse pas ici au fait que l'on attribue l'*ens* premièrement à une substance et seulement par conséquent aux accidents[46]. Simon de Faversham est un autre logicien qui emploie le langage d'attribution. Selon lui, la science divine est unifiée parce que tous les êtres sont attribués à la première substance, qui est Dieu ; la science des catégories est une science parce que toutes les choses que l'on y considère sont attribuées *ad unum*, c'est-à-dire à l'*ens dicibile incomplexum ordinabile in genere secundum sub et supra*[47]. Le deuxième type d'attribution diffère du premier, parce qu'on y considère la substance et les accidents comme *ordinabilia* qui possèdent chacun son propre *modus predicandi*. Il se pourrait qu'il soit d'accord avec l'Anonyme de Madrid, qui dit que la science des catégories a un sujet qui est un par attribution, parce que toutes les autres

41. MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, q. 1, éd. ROOS, p. 155, l. 19-21 : «[...] duplex est ens, scilicet ens commune et intentionale apprehensum ab anima et ens speciale et reale ponens aliquid in praedicamento».
42. MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, q. 2, éd. ROOS, p. 156, l. 18-20 : «Nam dicibile incomplexum nihil aliud est quam ratio rei subicibilis vel praedicabilis, et sic est res logica. Et hoc est subiectum libri Praedicamentorum».
43. Mais cf. éd. LAFLEUR-CARRIER, § 1165.
44. ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 164, § 54.
45. PIERRE D'AUVERGNE, *Quaestiones super Praedicamentis*, q. 3, éd. ANDREWS, p. 11.
46. PIERRE D'AUVERGNE, *Quaestiones super Praedicamentis*, q. 2, éd. ANDREWS, p. 10.
47. SIMON DE FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Praedicamentorum*, éd. MAZZARELLA, p. 74, l. 20-21.

catégories sont attribuées à la substance[48]. L'Anonyme de Madrid ajoute que cette science n'est pas la métaphysique, parce qu'elle traite des choses comme subordonnées aux intentions secondes et comme *res subicibiles vel praedicabiles*, alors que la métaphysique traite des catégories *in-quantum sunt entia*[49].

À la différence de tous ces auteurs, quand Kilwardby explique l'unité de la science des catégories, les dix genres suprêmes, il fait appel au *sermo significatiuus* comme sujet, tout en ajoutant que les dix genres constituent un sujet, même s'ils sont distincts les uns des autres, parce qu'ils s'accordent dans leur capacité d'être dits et ordonnés[50]. Il est vrai que le logicien s'occupe de l'*ens*, mais seulement dans le sens qu'il s'occupe des parties de l'être du point de vue de la prédication[51]. Ensuite, Kilwardby dit que l'on pourrait aussi regarder le syllogisme comme la source de l'unité de cette science, étant donné que le syllogisme est sa cause finale. De la même manière que la métaphysique est une science parce qu'elle traite des choses qui sont réductibles à une matière, c'est-à-dire à l'*ens substantia*, les catégories sont réductibles à la matière du syllogisme.

Si l'*ens commune* est un terme univoque pour l'auteur de notre *compendium* dans le contexte de la métaphysique, la question d'équivocité revient quand il commente les premières lignes des *Catégories*. Passons donc à la dernière partie de cette étude et à la dernière question : pourquoi Aristote a-t-il plaçé les homonymes ou choses équivoques avant les synonymes et les paronymes ? Boèce a posé cette question, sans donner de réponse très précise, à part de signaler le fait que toutes les catégories, aussi diverses qu'elles soient, sont nommées par le seul nom de « praedicamenta »[52]. À la différence de Boèce, les logiciens du XIII^e^ siècle mettent l'accent sur le mot « ens » lui-même. Jean le Page parle de trois manières d'être un *dicibile*. Si quelque réalité est *dicibile* hors d'un genre,

48. Cf. PIERRE D'AUVERGNE, *Quaestiones super Praedicamentis*, éd. ANDREWS, p. 9.
49. ANONYME DE MADRID, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, éd. ANDREWS, pp. 124-125. Cf. PIERRE D'AUVERGNE, *Quaestiones super Praedicamentis*, éd. ANDREWS, p. 11.
50. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 369, l. 19-25 : « [...] unitas istius sciencie est ab unitate generis subiecti ; genus autem subiectum est simplex sermo significatiuus, que quidem significacio non absoluitur ab ordine, que quidem ordinacio non est separata a rebus. Non sunt ergo genera prima secundum se distincta subiectum, set magis ut sit ad unum dicibile, ipsum ordinabile, in quo quidem conueniunt et uniuntur ipsa genera prima ».
51. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 369, l. 8-13 : « [...] primus philosophus considerat hec prout sunt partes et species entis, logicus uero prout in predicacione et subieccione consistunt. Et preter hec intencio primi philosophi non stat super partes entis nisi in quantum reducuntur ad ens ; intencio autem logici non stat super ens nisi in suis partibus ».
52. BOÈCE, *In Cat.*, I, PL 64, col. 166.

tels que les transcendentaux *unum* et *ens*, elle est équivoque. Si quelque réalité est *dicibile* dans un genre, ou bien elle est *dicibile* de quelque chose d'autre du même genre, donc elle est univoque, ou bien elle est *dicibile* de quelque chose dans un autre genre (ou une autre catégorie), donc elle est dénominative, c'est-à-dire, un paronyme[53]. Jean le Page parle aussi des trois comparaisons possibles, aux supérieurs, aux inférieurs et aux collatéraux, afin d'expliquer pourquoi l'un (l'univoque) ne précède pas la multiplicité (l'équivoque)[54]. On retrouve cette référence aux supérieurs chez d'autres auteurs, dont Lambert de Lagny et Pierre d'Auvergne[55].

Kilwardby répond à la même question plutôt en fonction des rapports entre les mots et les réalités. Les genres suprêmes, c'est-à-dire les catégories elles-mêmes, sont équivoques quand ils sont nommés par des noms transcendentaux, tels que *ens* et *unum*; les genres subalternes et les espèces sont univoques quand ils sont nommés par les noms de leur genre suprême[56]. Toutefois, en ce qui concerne les dénominatifs, Kilwardby ne semble pas faire référence aux mots. Il parle simplement des choses qui tombent (*cadentes*, *cadencia*) et il dit que les autres genres sont dénominatifs quand ils «tombent» d'une substance[57]. Nous reviendrons sur ce point.

L'auteur du «*Guide de l'étudiant*» (§ 529) ne suit ni Jean le Page ni Robert Kilwardby, car il décrit l'*equiuocatio*, *uniuocatio* et *denominatio* comme des dispositions des catégories. L'*uniuocatio* implique une comparaison entre la catégorie et les choses dans cette catégorie; et la *denominatio* est une disposition des accidents par rapport à la substance. Donc, ce n'est pas une disposition de toutes les catégories. La première disposition, l'*equiuocatio*, est une disposition que les catégories possèdent

53. JEAN LE PAGE, *Rationes super Predicamenta Aristotelis*, éd. FRANCESCHINI, p. 176.
54. JEAN LE PAGE, *Rationes super Praedicamenta*, ms. Padova, Bibl. univ. 1589, fol. 25va, cité par R. ANDREWS, *Peter of Auvergne's Commentary on Aristotle's Categories: Edition, Translation and Analysis*, t. I-II, Cornell University, 1988 (thèse inédite). Cf. ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, tract. I, cap. 2, éd. BORGNET, p. 151b: «[...] quamvis univocum sit ante aequivocum, sicut unum ante multa: tamen secundum intentionem hujus doctrinae aequivocum est ante univocum, quia per aequivocum praedicabile reducitur ad ens et unum quod est ante omne genus».
55. LAMBERT D'AUXERRE (= Lambert de Lagny), *Logica*, éd. ALESSIO, III (*De predicamentis*), p. 65; PIERRE D'AUVERGNE, *Quaestiones super Praedicamentis*, éd. ANDREWS, pp. 15-16. Cf. ANONYME DE MADRID, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, éd. ANDREWS, p. 126.
56. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 372. Cf. ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, tract. I, cap. 2, éd. BORGNET, p. 151b.
57. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, p. 372, l. 21-22: «ultimo alia genera ad substanciam cadencia sint denominatiua».

à cause d'une comparaison à une chose commune et supérieure, c'est-à-dire l'être (*ens*). Notre auteur ajoute que l'ens «equiuoce dicitur [...] uel per prius et posterius», c'est-à-dire, l'ens n'est pas un pur équivoque[58]. Plus tard (§ 542), en parlant de substances premières et secondes, il cite la *Métaphysique* d'Aristote pour justifier l'emploi de l'expression «secundum prius et posterius»[59], et c'est ici dans une note marginale d'une autre main que nous trouvons la seule référence explicite à l'analogie dans cette section. La note parle d'un supérieur, l'*analogum*, qui se trouve dans ses inférieurs *secundum prius et posterius*[60]. Dans la section sur l'*Isagoge* de Porphyre, notre auteur utilise explicitement la notion d'analogie pour expliquer comment on peut dire que tous les genres suprêmes sont des *entia*, et comment cette prédication *per prius et posterius* est basée sur les rapports entre substance et accident, c'est-à-dire sur l'analogie de l'être (§ 1201).

Avant de terminer, je voudrais examiner les paronymes de plus près. Rappelons la définition aristotélicienne: «on dit paronymes tous les êtres qui, tout en différant d'un autre par leur cas, reçoivent leur appellation d'après son nom». L'expression «par leur cas» («solo casu» en latin) suggère une variation de forme purement linguistique, mais l'auteur du «*Guide de l'étudiant*» réussit à trouver une interprétation ontologique. Il dit que «solo casu» veut dire «par une inclinaison ou une contraction ou une agrégation relative à un sujet» («inclinatione uel contractione uel concretione ad subiectum», § 539), et on peut lier ce passage à celui dans la section sur la grammaire (§ 224) où il dit que le logicien s'occupe de la relation entre les accidents et la substance («logicus intendit de comparatione quam habent accidentia ad substantiam»). À première vue, Kilwardby semble donner une interprétation voisine de celle de notre auteur. Il dit que les termes dénominatifs signifient *cum casu* car ils signifient un accident en fonction de sa relation à un sujet, et que le mot principal signifie *sine casu*, c'est-à-dire sans une relation au sujet[61]. Cependant, quand il nous offre ses précisions sur l'expression «sola cadencia ad ma-

58. Cf. PIERRE D'ESPAGNE, *Syncategoreumata*, éd. DE RIJK, p. 286: «[...] non secundum quod dictio equivoca plura significet equaliter, sed secundum quod dictio equivoca plura significat secundum prius et posterius, ut "ens" aut "bonum" aut "medicinale" aut "sanativum" aut "expediens"».
59. Par exemple, ARISTOTE, *Métaphysique*, VII, 6 (1030a21-24); *Metaphysica, lib. I-IX, XII-XIV, translatio anonyma sive «Media»*, éd. VUILLEMIN-DIEM, p. 128, l. 17-19 (AL, XXV, 2): «Sicut enim ens in omnibus, sed non similiter, verum huic quidem primum illi vero consequenter, ita et quid simpliciter quidem substantie, quomodo vero aliis [...]».
60. Cf. éd. LAFLEUR-CARRIER, § 542 en note.
61. ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY, pp. 376-377. Cf. PIERRE D'ESPAGNE, *Tractatus*, III, 1, éd. DE RIJK, p. 27, l. 3-4: «Differunt solo casu, idest sola cadentia que est a parte rei [...]».

teriam a principali» comme explication de «differunt solo casu», il parle de la matière des *voces*. Roger Bacon nous offre trois interprétations de l'expression «solo casu», dont deux sont linguistiques[62]. En premier lieu, le cas peut être une simple variation de forme, et on trouve cette interprétation chez Albert le Grand[63]. En deuxième lieu, le cas peut être une variation de forme relevant de la dérivation lexicale, et ici il emploie l'expression «sola cadentia unius ab alio, sive formatione». On trouve cette interprétation chez Lambert de Lagny[64]. En troisième lieu, le cas peut être la chute d'une forme vers la matière et le sujet, et ici il emploie l'expression «sola cadentia formae ad materiam et ad subiectum». Cette dernière interprétation est la plus proche de celle de notre auteur.

Voilà donc un bref aperçu de la façon dont l'auteur du «*Guide de l'étudiant*» et ses contemporains traitent de la problématique de l'être dans le contexte des *Catégories*. Je suis persuadée qu'une étude plus approfondie et plus longue que la mienne nous aidera à mieux comprendre l'apparition de l'analogie de l'être chez les philosophes et théologiens du XIII^e^ siècle.

62. ROGER BACON, *Summule dialectices*, I, 2, éd. DE LIBERA, pp. 190-191.
63. ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, tract. I, cap. 4, éd. BORGNET, p. 158a: «Et quod subdicitur *solo casu differentia*, dicitur hic *casus* quaecumque inflexio nominis secundum finem nominis sive dictionis».
64. LAMBERT D'AUXERRE (= Lambert de Lagny), *Logica*, III (*De predicamentis*), éd. ALESSIO, p. 64: «Differunt enim solo casu, id est sola cadentia, quia unum cadit ab alio, id est derivatur, ut a grammatica grammaticus et sic de aliis». Cf. *Ibid.*, III (*De predicamentis*), p. 66.

The Chapter on the *Liber Peryarmenias* of the Ripoll «*Student's Guide*». A Comparison with Contemporary Commentaries

H.A.G. Braakhuis

Perhaps the chapter of the «*Student's Guide*» (found in ms. Barcelona, Ripoll 109[1]) which is the most surprising and in a way even disappointing, is the one on the *Liber Peryarmenias*. Surprising and disappointing not so much because of what it offers, but because of what it does not offer.

Let us first, however, take a general look at what the chapter has to offer.

Like the other chapters which deal with a separate text-book, our chapter falls into two sections. The first of these deals with the subject matter and the subdivision of the book, and in this way deals with what is common to the discussion of all the text-books[2]. The second section presents the questions that concern the proper content of the book.

1. For this work see Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I); the paragraph numbers will remain the same in the revised edition to be published in the *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis* (Turnhout, Brepols). All our references to the text – from now on ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER – are sending back to this edition.
2. This may be also the meaning of the word «common» as it used in the *De communibus artium liberalium*, cf. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, in *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), p. 137, n. 13; cf. also Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, in *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (ed.), Leiden-New York-Köln, Brill,

Though, at first sight, the section on the division of the text-book may seem to be of only technical interest – since it might be thought that a book has its own given structure and accordingly has a fixed subdivision – a better look reveals that this section may give us valuable information on the views which prevail in a certain period and/or in certain circles regarding the real significance of a text-book and the relative values attached to its constituent parts. The importance attached to these sections, concerning the subject matter and the division by the author/compiler himself, can be gathered already from the sometimes quite considerable length devoted to these sections; thus the section on the division of the *Liber Posteriorum* is nearly as long as the section containing the questions concerning the content[3].

Our text proposes the following subdivision of the *Liber Peryarmenias*[4].

First, the work is divided into a foreword (16a1-2) and the treatise itself. The treatise is divided into two books, that is into the two traditional mediaeval books, of which the second begins with 19b5 (= chap. 10). Of these books, as our author states, the first deals with the *enuntiatio simpliciter*, which is formed out of a noun in the nominative case and a conjugated verb-form; the second deals with the *enuntiatio secundum quid*, which is formed by means of an infinite noun (*e.g.* «non-homo») and the like[5].

The first book, according to our author, has to be divided into four sections, the last of which is itself divided into two sub-sections.

The first section (beginning with 16a3) deals with the principle that is common to a statement (*enuntiatio*) and its parts, namely with the signification of words. The second (beginning with 16a19) deals with the constituent parts of a statement, *i.e.* with noun and verb. The third (beginning with 16b26) deals with the statement and its different kinds. The fourth section (beginning with 17a26) is devoted to opposition as the specific property of statement; since there are two kinds of opposition, the one based on the quality and quantity of a statement and the other based on

1995, pp. 137-199, p. 169, n. 59 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

3. See ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§743-781 and §§782-853 respectively.
4. See ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§593-595.
5. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §593: «Diuiditur ergo iste liber in duas partes primo, in prohemium et tractatum. Tractatus incipit ibi: *Sunt ergo ea que sunt in uoce* etc.; qui diuiditur principaliter in duos partiales libros, in quorum primo agitur de enuntiatione "simpliciter", in secundo de enuntiatione "secundum quid". Et est enuntiatio simpliciter que fit ex nomine recto et uerbo finito; enuntiatio uero secundum quid est que fit ex nomine infinito et huiusmodi».

tense, this fourth section is divided into two sub-sections, the last of which begins with 18a28[6].

The second book, according to our author, has to be divided into two sections, of which the first deals with statements formed by means of an infinite noun, and the second (beginning with 21a34) deals with statements in which the verbs «to be» or «not to be» function as the subject-term, *i.e.* with modal statements[7].

In an added note our author opposes the view that the section beginning with 20b13, *i.e.* the traditional chap. 11 which deals with so-called *enuntiationes plures* such as «Socrates is pale and a grammarian», should be considered a separate section since, as he remarks, statements of this sort are not even *enuntiationes secundum quid*. Our author considers this section to be just an insertion occasioned by an earlier remark of Aristotle[8].

When we bring this together, we get the following scheme (cf. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§593-596):

6. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §594: «Primus iterum liber diuiditur in IIII^{or} partes. In quarum prima agit de quodam principio communi, scilicet de significatione uocum, que est principium commune ad enuntiationem et suas partes. In secunda agitur de partibus enuntiationis, que sunt nomen et uerbum, ut ibi: *Nomen est uox* etc. In tertia agitur de enuntiatione et de suis differentiis et speciebus, ut ibi: *Oratio est uox* etc. Diuidit ergo prius orationem et assumit illam de qua intendit. In quarta agit de propria passione enuntiationis, que est oppositio, ut ibi: *est autem enuntiare* etc. Est autem duplex oppositio in enuntiatione: una ex parte qualitatis et quantitatis, et de illa agit in primo; alia est ex parte temporis secundum contrarias qualitates, et de illa agit ibi, cum dicit subsequenter: *In hiis ergo que sunt et que facta sunt* etc.».
7. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §595: «Secundus liber diuiditur in duas partes. In prima agit de enuntiatione secundum quid que fit ex nomine infinito, cuius consequentias et oppositiones docet ibi auctor. In secunda agit de enuntiatione secundum quid in qua subicitur esse uel non esse. Verbum enim ratione qua uerbum est debet esse nota dicendi de altero; et ita non simpliciter enuntiat qui facit de ipso subiectum. Tales enim enuntiationes dicuntur esse modales. Et illa pars, ibi: *Hiis igitur determinatis*».
8. See ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §596.

Proemium	16a1	= chap. 1
Liber I: de enuntiatione simpliciter:		
1. de principio communi: de significatione vocum	16a3	
2. de partibus enuntiationis: de nomine et verbo	16a19	= chap. 2-3
3. de enuntiatione et de suis differentiis et speciebus	16b26	= chap. 4-5
4.1. de oppositione ex parte qualitatis et quantitatis	17a26	= chap. 6-8
2. de oppositione ex parte temporis	18a28	= chap. 9
Liber II: de enuntiatione secundum quid:		
1. que fit ex nomine infinito	19b5	= chap. 10-11
2. in qua subicitur esse vel non esse	21a34	= chap. 12-14.

When we take *e.g.* the *De communibus artium liberalium*, which dates from *ca.* 1250, for purposes of comparison with our text, we see that that text divides the first book only into two sections. The first of these is said to deal with the integral parts of a statement, *i.e.* noun and verb, with *oratio* as the *genus* of statement, and with the subjective parts, or different kinds, of the statement. The second section is said to deal with opposition and its kinds. The second book, in its turn, is divided into four sections. Of these, the first is said to deal with the different oppositions and consequences between statements *de inesse*, the second with the same points with regard to a statement *de inesse plures*, the third with the same points with regard to modal statements and the fourth is said to show which sort of statements are contraries[9].

9. See ANON., *De communibus artium liberalium*, ed. LAFLEUR-CARRIER, p. 167, §70: «In libro *Peryarmenias* sunt duo libri partiales. In primo sic procedit quod in prima parte diffinit partes enuntiationis, scilicet nomen et uerbum, et orationem, que est genus enuntiationis; et cum hoc determinat de enuntiatione quantum ad suas partes subiectiuas, que sunt enuntiatio una, plures, affirmatiua, negatiua, simplex, composita. In secunda parte determinat de oppositione et speciebus oppositionis, quarum quedam sunt contrarie, quedam contradictorie, quedam subcontrarie, et hoc tam in enuntiationibus de presenti, tam in illis de preterito quam in illis de futuro, et hoc quantum ad duo, scilicet quantum ad unitatem et pluralitatem, quantum ad ueritatem et falsitatem. In secundo libro sic procedit quod in prima parte docet multiplices op-

This division, then, results in the following scheme (ANON., *De communibus artium liberalium*, ed. LAFLEUR-CARRIER, p. 167, § 70):

Liber I		
1. de enuntiatione et partibus eius	16a1	= chap. 1-5
2. de oppositione et speciebus eius	17a26	= chap. 6-9
Liber II		
1. de oppositione et modo consequentie enuntiationum de inesse	19b5	= chap. 10
2. de opp. et modo cons. enuntiationum de inesse plures	20b13	= chap. 11
3. de enuntiationibus modalibus	21a34	= chap. 12-13
4. de enuntiationibus contrariis	23a 27	= chap. 14.

Thus, we see that the *De communibus*, in which its editors have found other indications of a special interest in the more technical or dialectical aspects of logic[10], proposes a division of the *Liber Peryarmenias* in which by its lesser subdivision of the first book and by its greater subdivision of the second book more emphasis is laid on the formal aspects of logic. In this respect, it may also be noteworthy that in the *De communibus* in the whole chapter on the *Liber Peryarmenias* the word « signification » does not even occur. In contrast, the « *Student's Guide* » lays more emphasis on the semantic aspects of logic[11]. On the one hand, this is due to the greater subdivision of the first book and, in particular, by the assignment of a separate opening section to the common principle of the

positiones enuntiationum de inesse et modum consequentie istarum; in secunda parte determinat de enuntiatione de inesse plures quantum ad oppositionem et consequentiam; in tertia parte determinat de enuntiationibus modalibus quantum ad oppositionem et consequentiam; in quarta parte, et ultima, ostendit quod enuntiationes que sunt de contrario modo enuntiandi sunt contrarie, et non ille que sunt de contrariis extremis. Prima pars primi libri ibi incipit: *Primum oportet constituere*; secunda ibi: *Quoniam autem est enuntiare*. Prima pars secundi incipit ibi: *Quoniam autem de aliquo*; secunda ibi: *At uero unum*, etc.; tertia ibi: *Determinatis autem hiis*; quarta, et ultima, ibi: *Vtrum autem contraria*».

10. See LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 141-144; and also LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 167-169.
11. For a discussion of the views of our author on logic in general, cf. Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le « Guide de l'étudiant » (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, in *Dialogue. Revue canadienne de philosophie* 29 (1990), pp. 335-355; *Id.*, *Logic in the « Barcelona Compendium » (With Special Reference to Aristotle's « Topics » and « Sophistici elenchi »)*, in *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Kl. JACOBI (ed.), Leiden, Brill, 1993, pp. 81-98 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXVIII).

statement and its parts, *i.e.* the signification of words, and by the assignment of a separate section to the constituent parts of the statement, *i.e.* noun and verb. On the other hand, this is also due to the lesser subdivision of the second book and to the characterisation of the first section of it as being devoted to statements formed by means of an infinite noun. This interest in particularly the semantic aspects of logic may well be in keeping with an earlier date of origin of the «*Student's Guide*» than that of the *De communibus artium liberalium*[12].

With regard to the second section of our chapter, that is the section that presents the questions concerning the proper content of the *Liber Peryarmenias*, it may be useful first to see how these questions are related to the division of the book presented in the first section; this especially in view of the fact that this second section breaks off unfinished.

We can establish then that the relation is as follows (the paragraph numbers refer, as usual, to the «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER):

qu. 1 (§ 597) is of preparatory nature	
qu. 2 (§ 598) *idem*, but relating also to	I, 1
qu. 3-12 (§§ 599-610) relate to	I, 2
qu. 13-16 (§§ 613-616) relate to	I, 3
qu. 17-22 (§§ 621-630) relate to	I, 4
qu. 23-25 (§§ 632-634) relate to	II, 1
qu. 26-32 (§§ 638-649) relate to	II, 2.

It should be noted, furthermore, that the two questions which precede the last unfinished one, *i.e.* §§ 645-646, are related to the last chapter (chap. 14) of the *Liber Peryarmenias*. Therefore, also taking into consideration the order of the questions and their distribution over the several

12. In this respect, it is of importance to note that, in the commentaries on the *Perihermeneias* of both Nicholas of Paris and Robert Kilwardby, the distinction between the two books is made on similar grounds as is done in the «*Guide*», namely that in the first book the *enuntiatio simpliciter* is dealt with and in the second the statement with diminishing determinations. — It should be stated, however, that caution might be adviseable regarding conclusions of this sort about a possible date of origin of a text. It may have been the case, indeed, that an author, when writing a text, drew his inspiration from an earlier text or from the instruction he took at an earlier date. Thus, it has been shown that Albert the Great, for example, when writing his paraphrases on the *Perihermeneias*, on both the *Analytics*, and on the *De sophisticis elenchis* about 1257-1267, has leaned heavily upon Robert Kilwardby's commentaries. See S. EBBESEN, *Albert (the Great?)'s Companion to the «Organon»*, in *Albert der Grosse. Seine Zeit, sein Werk, seine Wirkung*, A. ZIMMERMANN and G. VUILLEMIN-DIEM (ed.), Berlin-New York, De Gruyter, 1981, pp. 89-103, pp. 92-97 (Miscellanea Mediaevalia, XIV).

sections, we may be fairly sure that not many questions are missing at the end.

The special interest in the semantic aspects of logic, which showed itself in the proposed division of the text-book, comes to the fore also in this distribution of the questions, as we see that not less than ten questions are related to the section that concerns the parts of the statement: noun and verb.

However, when we look to the questions themselves, we cannot but be surprised when we ascertain that – in spite of the semantic tendency of both the proposed *divisio textus* and the distribution of the questions – in fact any treatment of signification and the points related to it is completely missing. We would have expected to find questions dealing with signification, or dealing *e.g.* with natural and conventional signification and their differences, or with the relation between words, thoughts and things, or, at least, dealing with what should be understood by *passio animae*. This complete absence of any discussion of signification and related matters is the more surprising, since as we have seen already when discussing the proposed division of the *Liber Peryarmenias*, our author states explicitly that the signification of words is the common principle of the statement and its constituent parts and he assigns a separate section to it, and he repeats the same in the second question[13]. And there is more; we can ascertain too that any discussion of the nature of the infinite noun and of the semantic problems connected with it is also missing – and this while according to our author one of the two sorts of *enuntiatio secundum quid* which he distinguishes is formed by means of such an infinite noun.

Should we believe then, in view of the explicit intention of our author/compiler to present a survey of the questions being asked during the examinations[14], that this sort of question was not being asked during the examinations? That would be quite a surprise, indeed, to say the least.

13. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 598: «Item queritur quare auctor plus agit hic de significatione quam in libro *Predicamentorum*, cum significare per prius conueniat incomplexo et cum ibidem agatur de rebus significatis in uocibus. — Ad hoc dicimus quod enuntiatio est ueri uel falsi significatiua, sicut habetur hic. *Veritas et falsitas* attenditur proprie *penes compositionem* rerum significatarum. Et ideo de significatione hic agitur tanquam de principio communi et de necessario ad enuntiationem et suas partes. Sed, licet in libro *Predicamentorum* agatur de rebus significatis, hoc non est ratione sue representationis per signum, sed ratione sue rei secundum quod est ordinans uel habens in se, ut superius uel inferius. Et ideo de significatione non agit in libro *Predicamentorum*, sicut hic».
14. See ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 1; cf. also LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »* pp. 143-146.

Perhaps we should explain this absence in another way, namely by referring to the fact that the text, as it has been preserved, is apparently an abridged adaptation[15]. But then also some questions arise. Since our chapter seems to be the one that is most severely abridged – from 82 questions to 32 –, it should be asked if the supposed original size of the chapter, which would have been probably three times as long as the form in which we have it now and which would have presented the greatest number of questions of all the chapters on logical books with exception only of the chapter on the *Topica*, would fit the manner of instruction on the *De interpretatione* in Paris in the period concerned (*ca.* 1240) as we know it. And it should be asked why the chapter was abridged to its present form.

In these circumstances it will be useful to take into consideration the commentaries on the *De interpretatione* which we know with reasonable certainty to have originated in Paris in roughly the same period. There are three of them[16].

The first – *Rationes super libro Peryermenias* (ms. Vat. lat. 3011, fol. 21vb-34vb) – is that of Nicholas of Paris, whose work on the *artes* should in all likelihood be placed around 1240[17]. He might eventually be identified with the Mestre Nicole who in Henry d'Andeli's *La bataille des Sept Arts* is presented together with John le Page among others as one of the commanders of the armed forces of Dame Logic marching out of Paris against the humanist grammarians from Orléans.

The second – *Notulae super Peryermenias* (mss Cambridge, Peterhouse 206, fol. 65vb-79rb [incomplete]; Madrid, Biblioteca Universitaria 79, fol. 44ra-66va; Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, lat. VI.66

15. See LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 147-148, n. 26.
16. For these commentaries, cf. *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. I*, 1, *Expositio libri Peryarmenias, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= ed. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, *Préface*, pp. 1*-88*, p. 64* *sqq.*, where also references to earlier literature are found.
17. For this date, cf. already M. GRABMANN, *Die logischen Schriften des Nikolaus von Paris und ihre Stellung in den aristotelischen Bewegung des XIII. Jahrhunderts*, in *Id.*, *Mittelalterliches Geistesleben*, I, München, Hueber, 1926, pp. 222-248; and further J. PINBORG, *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mittelalter*, Münster: Aschendorff/Kopenhagen: Frost-Hansen, 1967, pp. 26-27 and pp. 35-36 (BGPTM, XLII, 2); H.A.G. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten over syncategorematisch termen. Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoreumata*, t. I-II, Meppel, Krips, 1979 (= Diss. Leiden), t. I, pp. 317-339; and also GAUTHIER, *Préface*, pp. 54* and 66*-67* and Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, in *AHDLMA* 61 (1994), pp. 149-226, p. 197, n. 99.

[2528], fol. 1r-18v) – is that of Robert Kilwardby, whose career in the *artes* has been placed in the years 1237-1245 or thereabouts[18].

The third – *Scriptum super librum Peryermenias* (ms. Padova, Biblioteca Universitaria 1589, fol. 69ra-93rb) – is the one by John le Page, whose logical works are mostly dated around 1225-1235. As regards the *Scriptum super librum Peryermenias*, however, it has been argued recently that there are indications which point to a later date[19].

Although these commentaries thus seem to date from roughly the same period, *i.e.* the years 1230-1250, they show great differences with regard to their internal structure or the organisation of their material.

In the commentary by Nicholas of Paris the treatment of each portion of the text is divided into two sections. First, a division and exposition of the text is given, and after that it just presents a sometimes rather long series of questions, which all, with only very few exceptions, consist only of the formulation of the problem itself and the answer to it. Only occasionally in these answers is there found a presentation and refutation of other views.

The commentary by Robert Kilwardby is similar to the one by Nicholas in that it also concerning each portion of the text presents a division and exposition of the text and after that a series of questions. The

18. For this work, cf. P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the «Logica Vetus» Studied with Regard to their Teaching and Method.* (Unpublished Thesis, Oxford, 1978), pp. 281-314 and 379-389, but also pp. 46-64, and *Id.*, *Robert Kilwardby on Meaning: A Parisian Course on the Logica Vetus*, in *Sprache und Erkenntnis im Mittelalter*, J.P. BECKMANN, L. HONNEFELDER, G. JÜSSEN, B. MÜNXELHAUS, G. SCHRIMPF, G. WIELAND unter Leitung von W. KLUXEN (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1981, pp. 376-384 (Miscellanea Mediaevalia, XIII, 1).

19. The late P.O. Lewry had already argued in his thesis (cf. preceding note), pp. 270-272, that a reference found in the Padua *Perihermeneias*-commentary in the answer to the question *Vtrum terminus equivocus habeat sua significata per modum copulationis vel disiunctionis* to the opinion of a magister Robertus de Colamuli (fol. 77[68]va) should be understood as referring to Robert Kilwardby since the view in question coincides completely with that of Robert Kilwardby; he has subsequently made public this point in his *Robert Kilwardby on Meaning* (cf. also preceding note), p. 380. (It should be noted that Lewry described this commentary as one ascribed to John Buridan.). — A. TABARRONI, *Lo Pseudo Egidio (Guglielmo Arnaldi) e un'inedita continuazione del Commento di Tommaso al «Peryarmenias»*, in *Medioevo* 14 (1988), pp. 371-427, p. 404, n. 46, has rightly pointed out that on these grounds and on the basis of the fact that in fol. 84(75)vb a reference is found to Peter of Spain, which seems to refer to his *Tractatus* XI, 15-16 (PETER OF SPAIN [PETRUS HISPANUS PORTUGALENSIS], *Tractatus Called afterwards Summule Logicales*, ed. L.M. DE RIJK, Assen, Van Gorcum, 1972, pp. 205-207 [Philosophical Texts and Studies, XXII]), either the attribution to John le Page is incorrect or its date of origin has to be postponed some years. Cf. also LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton*, Première partie, p. 196, n. 97. — On the basis of the arguments put forward by R.A. GAUTHIER, *Préface*, p. 64 *sqq.*, I will stay with the attribution to John le Page.

difference, however, is that in Robert's *Notulae super Peryermenias* there are short questions containing only the direct answer to the problem, but, besides these, there is also quite a number of questions that present a series of arguments with, next to the central answer, the anwers to these arguments[20].

The commentary by John le Page, in its turn, presents a structure that in comparison with that of the other two commentaries is more complicated. For each portion of text, it presents first a short division and global indication of what is at stake in the portion concerned, the *sententia in generali*. Thereafter follows an exposition, the *sententia in speciali*. Then follow *notabilia*, mostly not more than three or four. Hereafter follow questions, mostly not more than one or two. These questions are, with only a few exceptions which are sometimes labeled as *questiones de littera*, what one may call full-blown *quaestiones*. They present the well-known structure of three or four arguments; one or more contra-arguments; the principal answer; and answers to the arguments that defend the view which is not followed in the main answer. At the end of each portion, there follows a part which is introduced with *littera sic legatur* which presents, in fact, what amounts to a close reading of the portion of the text concerned[21].

When the degree of structural complexity is considered to form an indication for the chronological order, as is generally the case, then it is clear that our order of presentation of the three commentaries coincides with their chronological order. It might be sensible, however, to take into consideration also other factors, such as personal preferences or the style of an author and the nature of a text. Thus, the commentary by Nicholas of Paris shows clearly the characteristics of a *reportatio*[22], whereas the commentary by John le Page seems to present the well-organised form of an edition.

20. O. WEIJERS, *L'enseignement du trivium à la Faculté des arts de Paris; la questio*, in *Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales*, J. HAMESSE (ed.), Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 1994, pp. 57-74 (Publications de l'Institut d'Études médiévales, XVI), pp. 61-62 gives an example of a series of such short questions from Book I, *lectio* 7; LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings*, pp. 380-389 gives examples of the more complicated questions from the treatment of the *Proemium*, and pp. 47-60 from Book I, *lectiones* 3 (on chap. 2) and 4 (on chap. 3). It should be noted that this last type of question already is quite similar to that found in commentaries dating from *ca.* 1270, of which WEIJERS, *L'enseignement du trivium*, gives an example on pp. 64-65.
21. This last part found in the commentary by John le Page seems to be particular to it as compared with the customary *lectiones*-commentaries from the period 1230-1260, of which WEIJERS, *L'enseignement du trivium*, p. 59 gives the normal scheme.
22. See GAUTHIER, *Préface*, p. 67*.

Anyway, it may be clear that the differences in format also have their effects on the number of questions. Thus, the commentary by Nicholas presents regarding the first three chapters of the *De interpretatione* alone some fifty questions, whereas the commentary by John with regard to the whole text presents no more than some thirty questions. And even if we take into account John's *notabilia*, the total questions/remarks on the first three chapters in his commentary amount to no more than fifteen[23].

It will be clear too, that the «*Student's Guide*» in its style, and especially the format of its questions, shows more resemblance to the commentary by Nicholas of Paris than to the other two, since also in the «*Guide*» we find mostly questions consisting only of the formulation of the problem and a single answer to it. In view of this resemblance it should not surprise us that the original form of the «*Guide*» should have presented 82 questions on the *De interpretatione*, since such a number would be in keeping with the number of questions in the commentary by Nicholas and for that matter also with the number in the commentary by Robert.

Furthermore, it should be noted that there does not seem to be a great difference in qualitative level between the «*Student's Guide*» on the one hand and, again in particular, the commentary by Nicholas of Paris on the other[24].

Lastly, it should be noted that the elements of the doctrine of the *proprietates terminorum* play a far less important rôle in these commentaries than one would expect, and this again holds especially true of the commentary by Nicholas. Thus, in this respect too, there does not seem to be a great difference between the «*Guide*» and the contemporary commentaries.

23. Cf., for this, the *Appendices*, where I present a list of the questions on chapters 1-3 found in the *Rationes super libro Peryermenias* by Nicholas, and a list of all the questions of John le Page's *Scriptum super librum Peryermenias* with a list of his *notabilia* on chapters 1-3.

24. The possible difference of level between the examination compendia and the commentaries by the masters has been put forward by P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, in *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 101-116 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2^{e} série: Textes, Études, Congrès, V), p. 116, but cf. also O. WEIJERS, *Les règles d'examen dans les universités médiévales*, in *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (ed.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 201-223, p. 220 *sqq*. — For an impression of the qualitative level of the commentary by Nicholas, see the examples of his answers given in the next note and in *Appendix* A 2.

With regard to the discussion of signification and of other semantic topics, it is easy to ascertain when looking to the questions of these commentaries that treatment of problems of this sort definitely took place during the courses on *De interpretatione*.

In the commentary by Nicholas, even if we restrict ourselves to only the comments on the first three chapters, some explanation of signification is found in the exposition of chap. 1, *i.e.* the part that starts with: «Sunt ergo ea que» (16a3). In the series of questions that follow, some deal with points connected to signification, namely (14) «Videtur quod male vocet intellectum anime passionem, quia dicit Aristotiles, si aliqua operatio est anime, hoc est intelligere. Videtur ergo quod intelligere potius sit actio quam passio», and (19) «Queritur sufficientia istorum signorum, quia ibi ponit tria signa, unum quod est signum et non significatum, secundum quod est significatum et signum, tertium quod est significatum et non signum»[25]. In the section on chap. 2, four questions are found that deal with the infinite noun and its semantic complications: (29) «Queritur de nomine infinito, si dicatur infinitum a privatione substantie vel qualitatis vel utriusque», (30) «Queritur que sit differentia inter nomen infinitum apud gramaticum et apud loycum», (31) «Queritur quare gramaticus accipiat nomen infinitum, loycus autem refutet», and (32) «Queritur si nomen infinitum denotet ens vel non ens vel utrumque». And in the section on chap. 3, the question is found (44) «Queritur qualiter (*sc.* verbum infinitum) sit in eo quod et in eo quod non est».

25. To give an impression of the way in which Nicholas deals with these points, I give here the answers to these two questions:
(ad qu. 14): «Ad quartum dicendum quod "intellectus" dicitur multipliciter. Vocatur enim intellectus: ipsa virtus anime; vocatur etiam intellectus: operatio anime; vocatur etiam intellectus: habitus principiorum; vocatur iterum intellectus: modus intelligendi, secundum quod incomplexum hic determinatum significat modum intelligendi; item vocatur intellectus: species et forma abstracta a re. Dico ergo quod Aristotiles illic intellexit de intellectu qui est operatio, sed hic intellexit de intellectu qui <fit> per abstractionem similitudinum sive formarum a rebus. Vnde utrobique bene» (NICHOLAS OF PARIS, *Rationes super libro Peryermenias*, ms. Vat. lat. 3011, fol. 22vb).
(ad qu. 19): «Ad primum dicendum quod ad scientiam ad hoc ut fiat doctrina, tria pertinent: intellectus, vox et littera. Ad scire sufficeret passibilis intellectus. Sed ad docere scientiam exigitur vox, quia scientia doceri non potest sine voce. Vt autem possint docta retineri, exigitur littera, quam necesse habet discipulus, ut postea notet que dicuntur a magistro. Per hoc patet responsio ad secundum (= qu. 20), quia oportet quod prius intellectus passibilis apprehendat antequam per voces fit exprimere vel per litteras representare. Et ideo bene dicit passionem prius» (NICHOLAS OF PARIS, *Rationes super libro Peryermenias*, ms. Vat. lat. 3011, fol. 22vb).

Problems concerning signification and semantics, and especially problems concerning semantics with regard to infinitation, play also an important rôle in the commentary by Robert Kilwardby[26].

In the commentary by John le Page too, questions are found that deal with semantics and especially also with the semantic problems that are connected with infinitation, such as the questions (1) «utrum vox significet a natura»[27], (2) «utrum nomen possit infinitari» and (4) «utrum verbum infinitum predicetur tam de ente quam de non ente» of book I, and (1) «utrum terminus infinitus ponat aliquid», (2) «utrum sequatur ad affirmativam de predicato infinito negativa de predicato finito» and (4) «utrum termini stent pro eodem in affirmativa et negativa» of book II. Furthermore, nearly all the *notabilia* on the first three chapters concern points regarding signification and related points.

It might be noted that, in the commentary by Nicholas of Paris, the interest in signification and related points seems to be less prominent than in the other two commentaries and that, in this commentary, the interest seems to be centred especially around the differences between the standpoints of the grammarian and the logician with regard to language, as is also the case in the «*Student's Guide*». Thus, it could be remarked that, in view of this, the absence of questions with regard to signification and the like from the «*Student's Guide*» need not cause too much surprise. It is true, indeed, that the «*Student's Guide*», in this point of interest as in the format of its questions, resembles more the commentary by Nicholas than the other two commentaries; nevertheless, it remains true that questions regarding signification and related points do occur in Nicholas's *Rationes super libro Peryermenias* and that they are prominent in the other two commentaries.

Therefore, on the basis of these commentaries, we can safely conclude that discussion of questions concerning signification and semantic topics in general formed part of the courses on the *De interpretatione* in Paris during the years 1230-1250, and we may gather from this that questions concerning these matters were included in the examinations.

In the light of this, I think we are entitled to infer that the conspicuous absence of these matters from the «*Student's Guide*» is indeed due to the abridged form in which it has been preserved.

Abridged as the chapter on the *Liber Peryarmenias* in the «*Student's Guide*» is – and taking into consideration, first, that it has been abridged to almost a third of its supposed original size and, second, that in the pro-

26. Cf., for this, LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings*, especially pp. 47-60.

27. For an impression of the character of this question as an example of the treatment by John le Page see the transcription of this question in *Appendix* B 3.

cess of this abridgement the questions regarding signification and related points seem to have been sacrified, one might even say truncated as it now is – the chapter nevertheless presents some indications from which conclusions may be drawn with regard to the semantic views of the author/compiler and which may be compared with contemporary views.

The first of these indications is found in the question regarding Aristotle's remark that verbs when uttered in isolation are nouns. There it said that in a verb there are a reality (*res*), a mode and the composition. Regarding the first, verbs are nouns; thus, in the verb «runs», running is the reality that is signified. With regard to the second, verbs are verbs, since it is the general mode, which is to exercise or to undergo an activity, that makes a verb what it is. Regarding the third, they are just the connections of the extremes[28]. Since the specific activity is indicated by the noun-function of the verb, it may be inferred that the proper verb-function concerns activity or passivity in general. If we combine this with certain remarks by our author in the chapter on grammar, where it is said that a verb *signifies* to exercise or to undergo an activity[29] and, again, that it is the fact that a verb *says* to exercise or to undergo an activity which makes it a specific part of speech[30], we may conclude that our author is of the opinion that it is the general signification or the general mode of signifying as contrasted with the special signification that constitutes the parts of speech.

As is known, the distinction between *significatio generalis* and *specialis* and the point that it is the first that constitutes the parts of speech

28. See ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §608: «Item male dicit quod *uerba secundum se dicta nomina sunt*, cum diuidantur ex opposito. — Ad hoc dicimus quod in uerbo tria sunt, scilicet res, modus et compositio. Et quantum ad primum uerba sunt nomina: ut in hoc uerbo "currit", cursus est res significata, quod est nomen. Quantum ad secundum sunt uerba: modus enim generalis, qui est agere uel pati, facit uerbum esse uerbum. Quantum uero ad tertium sunt mera copula». Cf. also §279.
29. See ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §195: «Item queritur de ordine partium orationis. Et uidetur quod nomen debet postponi uerbo, quia uerbum significat agere uel pati. Sed per agere exeunt substantie in esse. Ergo actio que importatur per uerbum debet precedere substantiam». In his answer the author does not oppose the view that a verb signifies an activity or passivity, see § 197: «Ad primum dicimus quod omnis actio a substantia est. Vnde substantiam agentem non precedit actio, licet precedat rem factam».
30. See ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §274 (which is the answer to §252: «Et primo quid trahit ipsum [*sc.* uerbum] in speciem partis»): «Ad primum dicimus quod uerbum constituitur in speciem partis per hoc quod dicit agere uel pati purum in ratione qua est in fieri. In fieri dicimus ad differentiam nominis, in quo significatur actus nostre quietis uel habitus. Purum agere uel pati dicimus ad differentiam participii, quod significat actum unitum substantie. Et per hoc ponitur in specie partis orationis». Note here the double use of «to signify» both with regard to the function of the noun and with regard to the function of the participle!

play an important rôle in the views of John le Page and Nicholas of Paris[31]. Especially Nicholas is of interest in this respect, since he explicitly calls the *significatio generalis* a *modus significandi*[32].

So, we have a point here in which the semantic views of our author may be put on a par with those of masters who have been dated as working around 1230-1250. There are, however, differences too, since the notion of *significatio generalis* seems to remain rather implicit in our author and, furthermore, in our text the notion is not found to be put to use to explain the difference between the (in)congruity and the truth or falsehood of an statement, as it is used by both John le Page and Nicholas of Paris[33].

31. For JOHN LE PAGE, see his *Syncategoremata*, in H.A.G. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten*, t. I, pp. 228-229: «Ad hoc dicendum quod duplex est significatio: generalis et specialis. Quod patet in hoc nomine "homo"; dicimus enim quod hoc nomen "homo" significat substantiam cum qualitate, et hec est sua generalis significatio; iterum significat substantiam que est sub qualitate que est humanitas, et hec est significatio specialis; quod patet. Dicimus enim quod nomen quantum ad generalem significationem est principium orationis congrue uel incongrue; quod patet, omne enim quod significat substantiam desiderat uerbum. Sed nomen secundum specialem significationem est principium orationis inquantum significat uerum uel falsum; et hoc est quoniam ueritas causatur a conuenientia significationum specialium, falsitas autem ab oppositione significationum specialium; ut patet, cum dicitur "homo est asinus". Similiter in uerbo dicimus esse duplicem significationem a parte actus et compositionis: generalem scilicet et specialem; et significare actum uel passionem est generalis significatio uerbi, sed significare hunc actum uel hanc passionem est significatio specialis. Similiter est significatio generalis et specialis; sed quod sit specialis, non habet a se sed ab extremis, sed quod sit generalis significatio, ex se contingit habere. Dicimus ergo quod sicut nomen ratione generalis significationis est principium orationis inquantum congruam sententiam demonstrat, et ratione specialis est principium orationis inquantum demonstrat sententiam ueram uel falsam, similiter uerbum quantum ad generalem significationem compositionis est principium orationis inquantum demonstrat sententiam congruam uel incongruam et perfectam, quantum ad specialem est principium orationis inquantum demonstrat sententiam ueram uel falsam». The same remark as here with regard to the *nomen* is found in his *Appellationes*, see A. DE LIBERA, *Les «Appellationes» de Jean le Page*, in *AHDLMA* (51) 1984, pp. 193-255, pp. 217-218. — For NICHOLAS OF PARIS, and especially for the use of this distinction in his *Sincategoreumata*, cf. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten*, t. I, pp. 330-334; cf. also C.H. KNEEPKENS, *The Priscianic Tradition*, in *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, S. EBBESEN (ed.), Tübingen, Narr, 1995, pp. 239-264, p. 251 (Geschichte der Sprachtheorie, III) where it is pointed out that this distinction is used also in Nicholas's *Quaestiones super Priscianum Minorem*.

32. See NICHOLAS OF PARIS, *Sincategoreumata*, ed. BRAAKHUIS, in *Id.*, *De 13de eeuwse tractaten*, t. II, p. 6, l. 8-9: «[...] significatio generalis eorum est quidam modus significandi [...]» and p. 10, 13-14: «[...] secundum modum significandi quem habet, per quem reducitur in speciem partis [...]».

33. It should be noted, however, that Nicholas in his *Rationes super libro Peryermenias*, in three questions in which he goes into the differences between the grammarian and the logician (resp. qu. 6, 22 and 23, for which see *Appendix* A 2) only once, in qu. 22, mentions the distinction concerned, and that he does not mention it in his qu. 23

The second point which gives some information on the semantic views of our author is the answer to the question why the distributive sign «*omne*» cannot be added to the predicate-term. Here he makes it clear that he considers the predicate-term to behave as the simple form, which is indivisible as such; the subject-term on the other hand behaves as the matter, which needs something else to be brought into actuality and into the completeness of its being[34].

Although it has been said, and rightly so, that in the «*Student's Guide*» we do not find the full correspondence between *modi essendi*, *modi intelligendi* and *modi significandi* which is typical of modism[35], it nevertheless is true according to our author that there exists a basic correspondence between reality with its components of matter and form and the linguistic means of expression, *i.e.* noun and verb, as may be clear especially from his answer to the question about the number of the parts of speech[36]. It is this same basic correspondence, now between reality and the logical means of expression, *i.e.* subject- and predicate-term, which is confirmed in the answer concerned.

It is a well known fact that the view on the subject- and predicate-terms as standing for matter and form respectively was widely held not only during the years 1230-1250, but also well beyond that period, witness the views of Thomas Aquinas for example. Anyhow, we have here again a semantic viewpoint of our author that bears much resemblance to the views we know to have been taken by authors from the years 1230-1250. As an illustration of this, we may point to the fact that John le Page

which is the one that is most similar to the sixth question of our chapter of the «*Guide*» (ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 602 and 604).

34. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 622: «Item queritur quare ad predicatum non est addendum "omne"». § 626: «Ad primum dicimus quod predicatum significat se totum inesse subiecto, cum se habeat ad modum forme simplicis, que indiuisibilis est inquantum talis. Et ideo non indiget signo uniuersali. Sed subiectum indiget, cum se habeat ad modum materie, que est in potentia. Quod enim in potentia est indiget aliquo per quod reducatur ad actum ad hoc quod sit in toto suo esse. Et ideo proprie ad subiectum addendum est signum uniuersale, et non ad predicatum».
35. See LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, p. 156.
36. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 194: «Ad aliud dicimus quod, sicut dicit Aristotiles in *Phisicis*, finis ponit necessitatem hiis que sunt ad finem. Vnde numerus partium orationis causatur in relatione ad finem. Est autem finis gramatice oratio congrua et perfecta. Est autem oratio perfecta quando actus dicitur de substantia, sicut in natura rerum aliquid perfectum est ex materia et actu, id est forma. Est ergo una pars orationis per quam materia significatur, et hoc est nomen; et est alia per quam actus purus significatur, et hoc est uerbum. [...]».

in his *Scriptum super librum Peryermenias* answers the same problem in rather the same manner as does our author[37].

This study of the chapter on the *Liber Peryarmenias* of the «*Student's Guide*» has shown that, surprising and in a way disappointing as the chapter may be (perhaps mainly because of the apparently mutilated form in which we have it today), it nevertheless offers enough matter for a fruitful comparison with the contemporary commentaries on the *Perihermeneias*. It has been shown that the chapter bears resemblances to these commentaries in varying degrees and that it corresponds in quite some aspects with the commentary by Nicholas of Paris in particular. This correspondence is found in the internal structure of the comments and in particular the format of the questions. It is also found in the interest in the comparison between the standpoints of respectively the grammarian and the logician regarding language. And notwithstanding the conspicuous absence of semantic matter in the chapter, owing in all likelihood to the abridgement it has undergone, this correspondence is also found in some semantic points of view[38].

In this manner, the chapter sheds some interesting light on the teaching on the *De interpretatione* in Paris in the first half of the 13th century.

The question remains at last why especially this chapter has undergone such a considerable abridgement and why in the course of that abridgement it has been deprived in particular of the semantic subject matter. The only reasonable surmise I can think of is that the form, or the copy, in which we have it today has been made during a period (maybe at the end of the 13th century in view of the other texts preserved in the manuscript concerned) in which the particular subject matter formed part of other courses in logic and maybe also of courses meant for an another level of instruction – one might think in this respect of courses on the *Tractatus* of Peter of Spain or other similar texts. It may well be, therefore, that the late 13th century editor or copist has thought it superfluous to leave this particular subject matter incorporated in this collection, since he could be certain that it would be examined on another occasion. If this

37. See JOHN LE PAGE, *Scriptum super librum Peryermeneias*, Lib. I (= qu. 7), ms. Padova, Biblioteca Universitaria 1589, fol. 75ra: «Ad istud dicendum quod hoc signum "omnis" non potest addi predicato. Vnde notande sunt due cause (*scr.*] regule *ms.*) quare "omne" non potest addi predicato (Vnde [...] predicato *add. in marg. sin. ms.*). Quarum una est quia predicatum est in ratione forme, et forma est indiuisibilis; ideo natura huius signi "omnis" repugnat ei, cum hoc signum "omne" importet diuisionem. Alia causa est quoniam terminus in predicato stat pro forma et non pro suppositis; sed hoc signum "omnis" distribuit pro suppositis; ideo hoc signum "omne" non potest addi ad predicatum».

38. It is to be noted that this correspondence holds true also to quite some extent for the commentary by Robert Kilwardby.

should be true, then the chapter would shed also some light on the teaching of logic at the end of the 13th century.

APPENDICES

Appendix A: Nicholas of Paris, *Rationes super libro Peryermenias* (ms. Vat. lat. 3011, fol. 22ra *sqq.*)
1 : List of questions on chapters 1-3.
2 : Answers to questions that are the most similar to those found in the «*Student's Guide*».

Appendix B: John le Page, *Scriptum super librum Peryermenias* (ms. Padova, Biblioteca Universitaria 1589, fol. 69va *sqq.*)
1 : List of questions.
2 : List of notabilia on chapters 1-3.
3 : Text of qu. 1: «Vtrum vox significet a natura».

APPENDIX A.1

List of questions on chapters 1-3 of the *Perihermeneias* as found in the commentary by Nicholas of Paris:

Chap. 1, Proemium:

1) «Hic solet queri an hec scientia sit esse loyces» (NICHOLAS OF PARIS, *Rationes super libro Peryermenias*, ms. Vat. lat. 3011, fol. 22ra).
2) «Item queritur quomodo differenter auctor tractet de incomplexis in *Libro Predicamentorum* et in hoc libro et in *Libro Topicorum* et *Posteriorum*» (fol. 22rb).
3) «Item videtur quod nulla debeat esse distinctio librorum istorum, quia Aristotiles in *Libro Priorum* tractans de huiusmodi enuntiatione nullam fecit distinctionem inter propositiones secundum quid et simpliciter; et ideo videtur quod nec hic deberet distinguere enuntiationem istam ex suis partibus simpliciter vel accipientibus appositionem» (fol. 22rb).
4) «Item queritur quare in *Proemio* non proposuit de oppositione, cum tamen in executione prosequatur» (fol. 22rb).
5) «Item queritur quare non posuerit auctor hic exempla non significantia, sicut fecit in *Libro Priorum*, ubi ponit exempla in *a*, *b*, *c*» (fol. 22rb).

6) « Item queritur an auctor debeat hic determinare de nomine et verbo. Et videtur quod non, quia omnis scientia debet supponere ea que preordinata scientia presupponit. Cum ergo gramaticus sufficienter tractaverit de nomine et verbo, videtur quod loycus debeat ea presupponere » (fol. 22rb)[39].
7) « Item queritur quare non determinat de aliis partibus, ut de pronomine » (fol. 22rb).
8) « Item queritur de ordine. Videtur quod auctor pervertit ordinem, quia in *Proemio* preposuit negationem ad (et *ms.*) affirmationem; quod non videtur expediens, quia affirmatio antecedit negationem » (fol. 22rb).
9) « Item preponit enuntiationi affirmationem; queritur quare hoc » (fol. 22rb).
10) « Queritur de subiecto huius scientie et quomodo sumatur interpretatio a Boecio, qui ponit locum ab interpretatione » (*add. in marg. inf.*; fol. 22rb).

Chap. 1, *Sunt ergo* [...] (fol. 22rb):

11) « Hic solet queri quare non inceperit auctor a sono, cum tamen in tractatu puerorum quidam inciperet (inceperit *ms.*) a sono » (fol. 22va).
12) « Item queritur quare auctor dixerit "ea que sunt in voce", quare non dixerit "voces sunt note *etc.*" » (fol. 22va).
13) « Item queritur quare dixerit "ea que scribuntur" et non "littere" » (fol. 22va).
14) « Item videtur quod male vocet intellectum anime passionem (passionum *ms.*), quia dicit Aristotiles, si aliqua operatio est anime, hoc est intelligere. Videtur ergo quod intelligere potius sit actio quam passio » (fol. 22va)[40].
15) « Item ipse dicit quod voces non sunt eedem apud omnes; sed contra: quod est a natura est idem apud omnes; sed vox est a natura; ergo etc. » (*add. in marg. inf.*; fol. 22va).
16) « Item ipse dicit quod littere sunt signa vocum. Hoc videtur esse falsum, quia: quod est materia alicuius non est signum illius; sed littera est materia vocum; ergo non est signum vocum » (*add. in marg. sup.*; fol. 22vb).

39. For the answer to this question, see *Appendix* A.2.
40. For the answer to this question, see, above, n. 25.

17) «Item videtur quod male ponat litteram, quia non videtur esse de suo <negotio(?)>; habet enim loycus terminum pro numero indivisibili; et cum infra tetigerit de littera, videtur quod male» (fol. 22vb).
18) «Item videtur, cum littera non sit eadem apud omnes, quod etiam scientie non sint eedem apud omnes. Preterea, cum gramatica sit de littera et voce, que sunt diverse apud omnes, videtur quod ipsa gramatica non sit eadem apud omnes» (fol. 22vb).
19) «Item queritur sufficientia istorum signorum, quia ibi ponit tria signa, unum quod est signum et non significatum, secundum quod est significatum et signum, tertium quod est significatum et non signum» (fol. 22vb)[41].
20) «Item videtur, cum inter hec signa passionem dicat esse primum signum, quod male dicat, quia littera videtur esse prior» (fol. 22vb).
21) «Item queritur, cum hoc membrum "rectum, finitum" conveniat nomini et verbo, quare in ista parte non tangat ea, cum tamen alia que utrique conveniunt, tetigerit» (fol. 22vb).

Chap. 2, *Nomen est vox* [...] (fol. 22vb):

22) «Hic solet queri quare gramaticus et loycus diversimode diffiniant nomen, quia, cum unius rei unicum sit esse, videtur quod istius vel illius diffinitio superfluat. Si ad hoc dicatur quod bene posuerint diversas diffinitiones, ideo quod non eodem modo accipiant, tunc queritur quomodo» (fol. 23ra)[42].
23) «Item queritur, cum nomen sit pars enuntiationis sicut est pars orationis, quare non posuerit loycus sic diffinitionem eius: "nomen est pars enuntiationis", sicut ponit gramaticus quod nomen est pars orationis» (fol. 23ra)[43].
24) «Preterea. Gramaticus, cum gramaticus accipiat nomen pro significatione generali, diffinit etiam per generale significatum, quia dicit: "nomen est quod significat substantiam *etc.*"; et queritur quare loycus, cum consideret nomen penes speciale significatum, quare etiam non diffiniat illud penes speciale significatum» (fol. 23ra).
25) «Item queritur quare gramaticus in diffinitione nominis et verbi ponat casum et quare loycus diffiniat ea per tempus» (fol. 23ra)[44].
26) «Item queritur quare non explanaverit hoc membrum "significativa"» (fol. 23ra).

41. For the answer to this question, see also, above, n. 25.
42. For the answer to this question, see *Appendix* A.2.
43. For the answer to this question, see also *Appendix* A.2.
44. For the answer to this question, see also *Appendix* A.2.

27) «Item videtur auctor pervertere ordinem, quia prius explanat ultimum membrum quam alia» (fol. 23ra).
28) «Item queritur de hoc quod auctor dicit quod partes composite dictionis nichil significant. Et videtur quod non, quia dicit Priscianus quod dictio composita potest dividi in duo» (fol. 23rb).
29) «Item queritur de nomine infinito si dicatur infinitum a privatione substantie vel qualitatis vel utriusque. Si dicatur quod a privatione substantie, tunc nomen adiectivum potest dici infinitum. Si dicatur quod ratione qualitatis, tunc pronomen potest dici nomen infinitum. Si a privatione utriusque, tunc hoc nomen "quis" erit nomen infinitum» (fol. 23rb).
30) «Preterea queritur que sit differentia inter nomen infinitum apud gramaticum et apud loycum» (fol. 23rb).
31) «Item queritur quare gramaticus accipiat nomen infinitum, loycus autem refutet» (fol. 23rb).
32) «Item queritur si nomen infinitum denotet ens vel non ens vel utrumque. Et quod denotet ens patet per Aristotilem, qui dicit quod huic quod est "non equale" subiacet aliquid, videlicet "inequale"; videtur ergo velle quod infinitum denotet ens. Sed quod denotet non ens patet, quia dicit Boecius "Cesar qui non est, est non homo"; videtur ergo quod denotet non ens» (fol. 23rb).
33) «Item queritur de nomine obliquo quare gramaticus patiatur esse nomen, loycus vero non» (fol. 23rb).
34) «Item dicit quod nomen obliquum propterea non est nomen, quia cum appositione "est vel non est" nec verum nec falsum significat. Videtur ergo quod nomina adiectiva, ut "albus", sint obliqua, quia non significant verum vel falsum, nam, cum dico "albus est vel non", nec verum nec falsum significat» (fol. 23rb).
35) «Preterea queritur, cum ex obliquo verbo et recto nominis fiat enuntiatio, quare non similiter ex obliquo nomine et recto verbi [similiter] constet enuntiatio» (fol. 23rb).
36) «Item queritur quod ipse dicit: "Catonis est (ca *ms.*) neque verum neque falsum significat", per hoc vult quod obliquus cum verbo non possit construi. Sed contra» (*add. in marg. inf.*; fol. 23rb).

Chap. 3, *Verbum* etc. (fol. 23va):

37) «Hic primo solet queri, cum auctor in diffinitione nominis posuerit genus remotum enuntiationis, scilicet vox, quare diffiniendo verbum non faceret similiter» (fol. 23vb).
38) «Item quare non posuit significare ad placitum» (fol. 23vb).

39) «Preterea dicit quod verbum sit nota dicendi de altero; cum etiam accidentia dicantur sed non *de* sed *in*, videtur quod debuerit dicere: "verbum est nota dicendi de altero et inherendi ad alterum"» (fol. 23vb).

40) «Preterea ponit pro causa tempus quod omne significans tempus sit verbum. Videtur ergo quod participium, cum significet (sit *ms.*) tempus, sit verbum; quod est falsum» (fol. 23vb).

41) «Item queritur de hoc quod dicit: "et est nota eorum que de altero predicantur"; hoc videtur esse falsum» (*add. in marg. sup.*; fol. 23vb).

42) «Preterea queritur a cuius privatione verbum dicatur infinitum, vel a privatione actus vel compositionis vel utriusque. Non enim a privatione actus, quia sic equipolleret participio negato, ut "Socrates est non legens". Non etiam a privatione compositionis, quia sic equipolleret verbo negato, ut "Socrates non currit". Preterea non a privatione utriusque, quia hoc esset contra terminum infinitum, quia terminus infinitus aliquid relinquit in se, quia si nichil relinqueret, tunc equipolleret terminis accidentalibus, quibus nichil derelinquitur apposita negatione» (fol. 23vb).

43) «Item queritur an possit ingredi enuntiationem an non. Et videtur quod sic, quia: nomen infinitum ingreditur enuntiationem; ergo a simili videtur quod verbum infinitum debeat. Preterea, si non ingrederetur, tunc frustra est inventum» (fol. 23vb).

44) «Item queritur qualiter sit in eo quod est et in eo quod non est» (fol. 23vb).

45) «Item sicut verbum infinitum dicitur de eo quod est et non est, sic "laudatur" et alia verba ampliativa; et tamen non sunt infinita» (fol. 23vb).

46) «Queritur de verbo; dicit quod verbum "currebat" et "cucurrit" non sint verba. Quod non videtur, quia constituunt verum vel falsum, ut "Socrates currebat, cucurrit"» (fol. 23vb)[45].

47) «Item dicit quod / verba secundum se dicta nomina sunt. Quod non videtur: nullum nomen inflectitur per tempora; omnis infinitivus inflectitur per tempora; ergo etc.» (fol. 23vb-24ra).

48) «Item queritur quomodo hoc sit intelligendum quod infinitivus constituit intellectum et qui audit, quiescit, nam videtur quod potius indicativus, cum sit perfectior, deberet constituere intellectum» (fol. 24ra).

49) «Item queritur quare potius ostenderit obliquitatem verbi in infinitivo modo quam in alio» (fol. 24ra).

45. For the answer to this question, see also *Appendix* A.2.

50) «Item dicit: "hoc verbum 'est', si purum dixeris, nichil est". Quod videtur esse falsum, quia adminus est pars orationis» (fol. 24ra).
51) «Preterea videtur sibi in hoc esse contrarius, quia dicit statim quod significat; et si significat, tunc aliquid (aliquod *ms.*) est» (fol. 24ra).
52) «Item queritur quomodo non potest hoc verbum "est" intelligi sine compositis» (fol. 24ra).
53) «Item queritur quare dicat quandam compositionem» (fol. 24ra).
54) «Item queritur: cum medium equaliter respiciat sua extrema et cum verbum significet compositionem, videtur quod nomen etiam debeat significare compositionem. Et tunc quero quare non habeamus tale nomen» (fol. 24ra).

APPENDIX A.2

Answers to the above mentioned questions in Nicholas of Paris that are the most similar to those found in the «*Student's Guide*».

Answer to qu. 6 («Queritur an auctor debeat hic determinare de nomine et verbo»), cf. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 602-604:

> «Ad primum dicendum quod bene artifex debet supponere ea que presupposita sunt in scientia precedente, si uno et eodem modo velit tractare de illis que debent supponi. Sed gramaticus et loycus non eodem modo accipiunt nomen et verbum, quia gramaticus accipit nomen et verbum pro modo significandi et consignificandi, que sunt causa congruitatis et incongruitatis. Loycus autem non sic, sed accipit ea prout sunt principia veritatis et falsitatis; unde <non> debuit supponere ea» (NICHOLAS OF PARIS, *Rationes super libro Peryermenias*, ms. Vat. lat. 3011, fol. 22rb).

Answer to qu. 22 («Quare gramaticus et loycus diversimode diffiniant nomen»), cf. again ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 602-604, but also §§ 520-524:

> «Ad primum dicendum: verum est quod speculantur diversimode nomen gramaticus et loycus. Gramaticus enim prout est principium congrue ordinationis; et ordinatio est passio partium, partes enim sunt ordinate ad invicem, et non totum nisi per partes; ideo diffinit per partem. Loycus vero prout est principium veritatis et falsitatis. Item; gramaticus pro generali significatione, iste pro speciali» (fol. 23ra).

Answer to qu. 23 («Quare non posuerit loycus sic diffinitionem eius: "nomen est pars enuntiationis"»), cf. again ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 602-604:

> «Ad hoc quod obicitur quare iste auctor non diffinivit "nomen est pars enuntiationis", dicendum quod gramaticus propterea dixit "nomen est pars orationis", quia ipse considerat nomen prout potest ordinari congrue vel incongrue in oratione. Sed iste auctor supponit eundem ordinem congruum et tantum accipit nomen prout potest generare verum vel falsum; sed verum vel falsum non fit ex ordine; diffinit ergo per ea que faciunt ad veritatem vel falsitatem. Hec autem est significatio. Vnde diffinit per significationem, quia dicit "vox significativa"» (fol. 23ra).

Answer to qu. 25 «Quare gramaticus in diffinitione nominis et verbi ponat casum»), cf. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 601 and 606:

> «Solutio. Ad primum dicendum quod propterea gramaticus diffinit nomen per casum, quia casus inter omnia accidentia magis est apprehendens substantiam et etiam plus faciens ad ordinationem, ut dicit Petrus Helyas: "casus est principium ordinandi ad actum substantiam". Vnde cum ipse gramaticus plus intendit ordinem congruum et incongruum, convenienter diffinivit per casum, quia plus operatur ad ordinem. Loycus autem, cum consideret nomen inquantum / operatur verum vel falsum, plus debuit diffinire per tempus, quia tempus per sui mutationem mutat veritatem et falsitatem, ut postea patebit» (fol. 23ra-rb).

Answer to qu. 46 («Queritur de verbo: dicit quod verbum "currebat" et "cucurrit" non sint verba. Quod non»), cf. ANON., «*Student's Guide*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 610-612:

> «Ad primum dicendum quod verum est quod "currebat" et huiusmodi constituunt intellectum verum vel falsum. Sed illa veritas non est per se sed per presens; hec enim "Socrates currebat" non vera est vel falsa, nisi fuerit in aliquo presenti vera vel falsa. Vnde non ingrediuntur enuntiationem secundum se sed per presens» (fol. 24ra).

APPENDIX B.1

List of questions as found in the *Scriptum super librum Peryermenias* by John le Page[46]:

46. For this list, cf. also the lists as given in the ms. Padova, Biblioteca Universitaria 1589, on fol. 81vb and 93v; the formulation given there, however, is sometimes dif-

*In I^um^*:

1) «utrum vox significet a natura»[47].
2) «utrum nomen possit infinitari».
3) «utrum verbum predicetur».
4) «utrum verbum infinitum predicetur tam de ente quam de non ente».
5) «utrum alia oratio ab indicativa significet verum vel falsum».
6) «utrum omnis enuntiatio sit una vel plures».
7) «utrum hoc signum "omnis" possit ad<d>i ad predicatum»[48].
8) «utrum iste due sint contradictorie "omnis homo currit","quidam homo non currit"».
9) «utrum terminus equivocus habeat sua significata per modum copulationis vel disiunctionis».
10) «utrum aliquid fit a casu».
11) «utrum sit ponere aliquid in rerum natura quod indifferenter se habeat ad esse et non esse».
12) «utrum omnia futura sint ex necessitate».

*In II^um^*:

1) «utrum terminus infinitus ponat aliquid».
2) «utrum sequatur ad affirmativam de predicato infinito negativa de predicato finito».
3) «utrum hoc signum "omnis" possit infinitari».
4) «utrum termini stent pro eodem in affirmativa et negativa».
5) «utrum hec sit una "homo albus est homo" vel hec "homo albus est", quia idem est querere de una et altera».
6) «utrum sit hic nugatio "animal est homo"».
7) «utrum sequatur: est homo mortuus; ergo est homo».
8) «utrum sequatur: istud est opinabile; ergo est».
9) «utrum possibile sit eligendum maius».
10) «utrum modus semper predicetur».
11) «utrum sequatur: possibile est; ergo non necesse».
12) «utrum potestas irrationalis actu valeat ad opposita».
13) «utrum potestas rationalis, ut hominis, se habeat ad opposita».
14) «utrum potestas irrationalis activa non se habeat ad opposita»[49].
15) «utrum actus precedat potentiam».
16) «utrum ad necesse sequatur possibile».

ferent from that in the text itself; I follow here the text itself; furthermore, I give only the separate questions not the mostly short ones *circa litteram*.

47. For this question, see *Appendix* B.3.
48. For the answer to this question, see, above, n. 37.
49. The questions 12-14 are just short ones.

17) «utrum ille que sunt de rebus contrariis sint contrarie».
18) «utrum hec sit vera per se "bonum non est malum"».
19) «utrum duo contraria possint simul esse vera».

APPENDIX B.2

List of *notabilia* on chap. 1-3 in the *Scriptum super librum Peryermenias* by John le Page:

«Quod intellectus, similitudo et passio idem sunt secundum rem, differunt autem secundum rationem».
«Quedam differentia sit inter signum et notam».
«Quod intellectus accipiatur in logyca multis modis».
«Quod intellectus duplex est: purus, et mixtus cum fantasia».
«Quod voluntas sive placitum habeat se in triplici ratione».
«Quare nomen dicitur significare sine tempore».
«Quare nomen obliquum non est nomen secundum logicum».
«Quod quinque exiguntur ad hoc quod aliquod nomen infinitetur».
«Quod vox possit dupliciter considerari».
«Quod differentia sit inter placitum et voluntatem».
«Quod instrumentum sit triplex».

APPENDIX B.3

Text of question *In I^um^*, 1, in John le Page's *Scriptum super librum Peryermenias* (ms. Padova, Biblioteca Universitaria 1589, fol. 69va-vb):

«Queritur utrum uox significet a natura.
Et uidetur quod sic, quia:
Cum aliquod instrumentum deputatum est ad aliquod opus exercendum, postea naturaliter exercet opus illud; sed uox est quoddam instrumentum deputatum ad significandum; ergo naturaliter significat. Et hoc est argumentum Platonis, per quod probat quod uox significet naturaliter.
Ad idem. Scribitur in 7° *Methaphisice* quod illa sunt a uoluntate que non frequenter uno modo se habent; sed uox, postquam <im>posita est ad significandum, aut semper aut frequenter illud significat; ergo significat a natura.
Ad idem. Scribitur in secundo *De anima* quod lingua congruit in duo opera nature: in gustum propter esse, in loquelam propter bene esse; ergo loquela est a natura; sed loquela est uox, et uox non est nisi ad significandum; ergo uox a natura significat.

Ad idem. Si aliqua uox esset imposita ad significandum, prima uox **(fol. 69vb)** esset imposita ad significandum; sed non fuit; ergo nec aliqua alia. Et ita omnis uox significat a natura. Quod prima uox non fuit imposita ad significandum, probatio, quoniam: si esset, hoc esset mediante aliqua uoce, dicendo sic: "hec uox significat aliquid: illud"; sed hoc non potest esse, quia tunc non esset prima uox. Ergo omnis uox significat a natura.

Ad hoc dicendum quod uox potest considerari tripliciter: aut in se, et hoc modo non significat naturaliter nec ad placitum; aut per comparationem (compositionem *ms.*) ad imponentem, hoc modo quedam significant naturaliter, ut: gemitus infirmorum, et quedam ad placitum, ut: hec uox "homo"; aut per comparationem ad sui significatum, et hoc modo significat uox a natura, quoniam postquam imposita est ad significandum, semper aut frequenter illud significat.

Vnde per hoc patet solutio ad prima tria argumenta.

Similiter est dicendum, si fierent ista argumenta "dicit Boecius in *Commento*: 'omnis uox alicuius significationis causa profertur'", et "Phylosophus in primo *De anima* dicit quod quelibet uox cum quadam significandi ymaginatione profertur".

Ad ultimum dicendum quod prima uox non fuit imposita ad significandum per aliam uocem sed per signa corporalia sic dicendo "lapis" et iterum "lapis", donec per illa signa corporalia alius (aliud *ms.*) intellexit quod uolebat significare illam rem per ipsam uocem, et ita fecit semper imponens, donec habuit aliquas uoces per quas potuit alias imponere ad (*add. in marg.*) significandum».

The *Ars Nova* in the «*Ripoll Compendium*»

Sten Ebbesen

1. INTRODUCTION

Perhaps the first thing to strike the modern reader of the «*Ripoll Compendium*» is the prominence accorded to grammar and logic, and within logic to *Posterior Analytics*, *Topics* and, in particular, *Sophistici Elenchi*[1]. A rough count shows that there is one column on the *Elenchi* in the Ripoll ms. for every four columns in Bekker's edition of the Greek text. The closest competitor is *De interpretatione* with a ratio of about 1:5. For the *Prior Analytics*, the ratio is as low as 1:16. The following table compares the number of columns in the «*Ripoll Compendium*», in another 13th-century compendium, the *Communia «Visitatio»*[2], and in Bekker's edition[3] of Aristotle:

1. Cf. Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le «Guide de l'étudiant» (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, in *Dialogue. Revue canadienne de philosophie* 29 (1990), pp. 335-355; Cl. LAFLEUR, *Logic in the «Barcelona Compendium» (With Special Reference to Aristotle's «Topics» and «Sophistici elenchi»)*, in *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Kl. JACOBI (ed.), Leiden, Brill, 1993, pp. 81-98 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXVIII); Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, in *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (ed.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 137-199 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI). — All citations of the «*Ripoll Compendium*» refer to Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I); the paragraph numbers will remain the same in the revised edition to be published in the *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis* (Turnhout, Brepols).
2. ANON., *Communia «Visitatio»*, ms. Paris, BnF, lat. 7392, fol. 74va-79rb, *inc.*: «Quaeruntur quaedam communia supra totam logicam, et primo quaeritur quid sit subiectum in tota logica»; *expl.*: «Item utrum simus causa efficiens boni sive mali.

	« *Ripoll Comp.* »	« *Visitatio* »	Bekker
Cat.	6	1	30
Int.	3	1	16
APr.	6	2	94
APo.	10	2	59
Top.	14	1	128
SE	10	4	39

Notice that the *Compendium*'s preferential treatment of the *Elenchi* is shared by *Communia « Visitatio »*. So, in this respect, the *Compendium* does not seem to deviate from 13th-century standard.

In fact, at first glance the *Compendium* has a familiar look about it. The sections on *Ars Nova* (*Analytica*, *Topica*, *Sophistici Elenchi*) resemble mid-13th-century commentaries on those books, though the *Compendium* is shorter and arranges the material somewhat differently. In particular, the *Compendium* contains two of the main components of a commentary: *divisiones*, in which the text is parted into segments to bring out the structure of the book, and *quaestiones*, in which objections against the text are raised and refuted[4]. In the commentaries the divisions are spread over the whole work, alternating with questions and other material. The *Compendium* has gathered all the divisions of each authoritative book into one «chapter», which is preceded by a section about the subject of the book and followed by questions on the book from one end to another. Some questions have crept into the division-chapters, but mostly such as regard problems of segmentation. The simplest explanation of the structure of the *Ars Nova* part of the *Compendium* is that somebody culled divisions and questions from a commentary on each book and stitched the (abbreviated) excerpts together in a new way.

Whereas the *Compendium*'s preface («Nos gravamen») may originally have been composed for another compendium, and whereas there is every reason to think that the sections on such old-fashioned books as

Ad primum dicendum est <***>. Expliciunt communia supra totam logicam, grammaticam, et super mathematicas scientias». Edition in S. EBBESEN, *Two 13th-century Examination Compendia. The Communia « Visitatio » and Communia « Feminae »*, in *AHDLMA* (forthcoming).

3. *ARISTOTELIS Opera ex recensione I. BEKKERI, edidit Academia Regia Borussica, editio altera quam curavit O. GIGON*, vol. I, Berolini, Reimer, 1831 (repr. De Gruyter, 1960).
4. For standard formats of commentaries, see S. EBBESEN, *Medieval Latin Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, in *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts. The Syriac, Arabic and Medieval Latin Traditions*, Ch. BURNETT (ed.), London, Warburg Institute, 1993, pp. 129-177 (Warburg Institute Surveys and Texts, XXIII).

Plato's *Timaeus* and Boethius's *De consolatione* have a different (and longer) history behind them than those on logic and grammar, it is a reasonable hypothesis that the logic and grammar sections make up the youngest stratum and reflect the teaching of one or a few masters from about the same time and place.

One might hope among extant commentaries on the *Ars Nova* to find the *Compendium*'s main source, or at any rate something closely resembling the main source, for some or all of the sections *Prior Analytics*, *Posterior Analytics*, *Topics*, and *Elenchi*. A more modest aspiration would be to get some help from the commentaries to locate the *Compendium* in space and time.

This is what I have tried, but I must admit that the results of my research have been meagre. My investigation has been very superficial in the case of the *Prior Analytics* and the *Topics*, less so in the case of the *Posterior Analytics*, and rather in-depth in the case of the *Elenchi*. My choice of commentaries to compare with the *Compendium* has been determined by the conviction that it is a 13th-century product and earlier than *ca.* 1265.

2. *PRIOR ANALYTICS*

The *Compendium*'s allotment of space to the *Prior Analytics* is remarkably small. Perhaps because medieval examiners were aware that the many detailed analyses contained in this work do not lend themselves to memorizing. One might suspect a similar motive behind the relative neglect of *Topics*, II-VII (cf. below, section 4).

The *Prior Analytics* was translated by Boethius (around AD 500), but did not attract much attention till the twelfth century. Nobody has written the history of *Priora* commentaries, but apparently the earliest preserved is one from the second half of that century[5], and the next in chronological order seems to be Robert Kilwardby's (*ca.* 1240?). Two anonymous ones contained in ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 81ra-97vb (= *Anonymus Domus Petri I, Super primum librum Analyticorum Priorum Aristotelis*) and fol. 98ra-133vb (= *Anonymus Domus Petri II, Super primum et secundum librum Analyticorum Priorum Aristotelis*), may date from the 1250s or 1260s.

A brief look at the *Anonymi* did not suggest any close kinship with the *Compendium*. Thus I failed to find anything corresponding to § 656

5. Cf. S. EBBESEN, *Analyzing Syllogisms or «Anonymus Aurelianensis III» – the (presumably) Earliest Extant Latin Commentary on the «Prior Analytics», and its Greek Model*, in *CIMAGL* 37 (1981), pp. 1-20.

which raises the question why the *Prior Analytics* starts with a prologue to the *Posterior Analytics*. Kilwardby has a relevant paragraph, but the similarity is not impressive, as I shall show below in my section on *APo*.

In § 690, it is objected against the definition of a syllogism – «*sillogismus est oratio* [...]» – that a syllogism is not one *oratio* (complex expression, clause, sentence), but several. It is answered that the plurality is there only when the constituent clauses – the matter of the syllogism – are considered without their joint function as an argument, which makes them formally one *oratio*. This was no revolutionary theory in the 13th century. Already at the beginning of the 12th, William of Champeaux had called a syllogism a *ratiocinativa propositio*[6]. Yet, it deserves our attention that Kilwardby addresses the question raised in § 690 in very different terms from the *Compendium*, even if his solution may perhaps be equivalent to the *Compendium*'s. He says:

> «Adhuc dubitatur quare dicit quod "syllogismus est oratio" et non "orationes", cum tamen sint ibi plures orationes.
> Ad quod dicendum quod illud quod alterum contrahit non ponit in numerum cum ipso; minor autem propositio contrahit maiorem ad conclusionem, et ideo non ponit in numerum, et ideo dicitur "syllogismus est oratio" et non "orationes". Adhuc ab unitate finis, sc. conclusionis, dicitur oratio una»[7].

Kilwardby, of course, has many more questions than does the *Compendium*, but the latter's are not just a subset of the former's. Thus I cannot find anything like § 689 or § 694. Indeed, my probings suggest that the majority of the *Compendium*'s question have no close counterpart in Kilwardby. This negative result is of some interest as Kilwardby's commentary seems to have become famous rather soon after it was com-

6. ANON., *Introductiones Montanae Maiores*, ms. Paris, BnF, lat. 15141, fol. 51ra-rb: «Potest concedi quia syllogismus est hypothetica propositio in hoc sensu, id est composita, sed non est hypothetica i.e. condicionalis, quamvis magister Guillelmus Capellensis constituens in syllogismo quendam sensum diceret syllogismum omnem esse ratiocinativam propositionem».
7. ROBERT KILWARDBY, *Notulae Analyticorum Priorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 88ra. Cf., also, ANON., *Communia «Visitatio»*, ms. Paris, BnF, lat. 7392, fol. 76va: «Item. Syllogismus sic definitur: syllogismus est oratio in qua quibusdam positis et concessis necesse est aliquid accidere per ea quae posita sunt et concessa. § Sed contra istam definitionem arguitur quod non debeat dici "syllogismus est oratio", immo "orationes", quia in syllogismo sunt tres orationes; ergo debet dici "syllogismus est orationes". § Solutio. Dicendum est <quod> syllogismus est oratio una. Unde unum dicitur tripliciter. Est enim quoddam unum virtute compositionis, ut homo qui componitur ex materia et forma, ex corpore tamquam ex materia, ex anima tamquam ex forma. Et est quoddam unum virtute aggregationis, ut domus. Est etiam aliud unum virtute ordinationis, ut motus dicitur esse unum. Primo modo et secundo modo syllogismus non est oratio una, sed tertio modo dicitur oratio una, quia duae praemissae ordinantur ad conclusionem».

posed; towards 1260 Albert the Great pillaged it for his own companion to the *Prior Analytics*[8].

Though more careful comparison of the texts may reveal similarities that I have not noticed, it seems certain that the *Compendium*'s *Prior Analytics* section is not under Kilwardby's spell.

3. *POSTERIOR ANALYTICS*

The relatively ample space given to the *Posterior Analytics* may have some bearing on the date of the *Compendium*. *APo.* was translated into Latin by James of Venice about 1130 together with John Philoponus' commentary, which – for unknown reasons – was attributed to Alexander of Aphrodisias by Western schoolmen[9]. We now have no manuscripts of James' translation of Philoponus, but we have sufficient evidence that it existed in the 12th and 13th centuries. In the late 12th century, a Latin translation of Themistius' *Paraphrasis APo.* began to circulate. Several references to *APo.* in works from the late 12th century evince an interest in the Aristotelian theory of demonstration, but no commentary from the period has come down to us. Courçon's 1215 statutes for the University of Paris requires reading of the *Ars Nova*, but without specifying the single books, and it is doubtful if *APo.* became a regular part of the curriculum anywhere before the second quarter of the 13th century. Latin commentaries earlier than *ca.* 1265 – and, thus, potential sources for the « *Ripoll Compendium* » – are exceedingly rare.

In the Late Middle Ages, the most famous commentator on *APo.* was Robert Grosseteste. Indeed, his work seems also to be the earliest among those preserved. It may date from the 1220s, and is scarcely much later than 1230. The next commentary, in chronological order, would seem to be Robert Kilwardby's, presumably dating from about 1240. The next again is probably that of *Anonymus Domus Petri*[10], possibly from the

8. See S. EBBESEN, *Albert (the Great?)'s Companion to the « Organon »*, in *Albert der Grosse. Seine Zeit, sein Werk, seine Wirkung*, A. ZIMMERMANN and G. VUILLEMIN-DIEM (ed.), Berlin-New York, De Gruyter, 1981, pp. 89-103 (Miscellanea Mediaevalia, XIV).
9. Cf. S. EBBESEN, *Philoponus, « Alexander » and the Origins of Medieval Logic*, in *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and their Influence*, R. SORABJI (ed.), Ithaca (N.Y.), Cornell University Press, 1990, pp. 445-461; *Id.*, *New Fragments of « Alexander's » Commentaries on « Analytica Posteriora » and « Sophistici Elenchi »*, in *CIMAGL* 60 (1990), pp. 113-120.
10. *ANONYMUS DOMUS PETRI, Super primum et secundum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 194r-284v. The ms. contains works by Kilwardby and a number of anonymous ones. A better copy was once in St Martial de Limoges; its quires are now bound in two different volumes and, in a

1250s or early 60s. That of *Anonymus Canonicanus*[11] may be from 1260s and so may that of *Anonymus Monacensis*[12] and one contained in a Klosterneuburg ms. that I have not had access to[13]. To these commentaries, we may add Albert the Great's paraphrase from about 1260. Another text that might have influenced the *Compendium* is Averroes' commentary, which was translated about 1230[14]. Finally, there are sections on *APo.* in other 13th-century examination compendia, most notably *Communia « Visitatio »* and *Communia « Feminae »*[15], the exact dates of which are as unknown as that of the *« Ripoll Compendium »*.

I have not discovered any influence from Averroes, but this is not surprising. For one thing, his *Organon* commentaries seem to have exerted only a modest influence in the 13th century; for another, I have not been very thorough in my search. Nor have I found evidence of use of Themistius, but again my search has not been meticulous. Anyhow, he could not possibly be a main source for a text like the *Compendium.* There may well be some items of ultimately Themistian origin, but that would only tell us that the text is not earlier than *ca.* 1190, which we need not be told[16].

It is obvious from the *Compendium* that a lot of water had run under the bridges since the 12th century when the exposition of *APo.* was largely based on Philoponus. He has left very few traces in the Ripoll text, and I have only noticed one of some interest. In § 817, we find a

confused order, some parts occurring in ms. Paris, BnF, lat. 483, fol. 139r-146v, 190r-199v, 159r-165v, 208r-215v, 174r-181v, 216r-222r, 200r-207v, 157r-158v, 154r-156v, another part constituting fol. 13r-22r of ms. Paris, BnF, lat. 3237.

11. *ANONYMUS CANONICANUS, Notulae super librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. Oxford, Bodleian Library, Canon. misc. 403, fol. 56ra-132vb; in book II, the Oxford text overlaps with the commentary on that book in ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 211r-238v.
12. *ANONYMUS MONACENSIS, In primum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 239ra-242va (a fragment only, covering a small part of book I).
13. ANON., *In An. Post.*, ms. Klosterneuburg, Stiftsbibliothek 847, fol. 72r-183r. Luca Tuninetti recently drew my attention to this ms. which, unfortunately, I had overlooked.
14. For this and other dates given in this paragraph, cf. R.A. GAUTHIER, *Préface*, pp. 55*-59*, in *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= ed. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989.
15. ANON., *Communia « Feminae »*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14522, fol. 31rb-36va, *inc.*: «Quaeritur primo, cum natura sit principium motus et status sive quietis»; *expl. mut.*: «Item cum in secundo *Posteriorum* doceat modum». Edition in S. EBBESEN, *Two 13th-century Examination Compendia. The Communia « Visitatio » and Communia « Feminae »*, in *AHDLMA* (forthcoming).
16. Though not mentioned in the *Posteriora* section, Themistius is actually referred to by name in ANON., *« Ripoll Compendium »*, ed. LAFLEUR-CARRIER, § 514.

discussion of Aristotle's claim that a definition is a demonstration except that it «differs in position». To elucidate this enigmatic allegation, the author of the *Compendium* introduces a division into three types of definition, illustrated with three ways of defining anger.

Now, this tripartition of the definition, and the example used, derive from Aristotle's *De anima*, I, 1, 403a9. It is by no means a triviality to recall that passage when commenting on the *Posterior Analytics*, but some ancient commentator did so, and we find the relevant material in John Philoponus[17]. There is no doubt that he is the remote source of our §817. The available candidates for proximate source are: Grosseteste, who copies Philoponus verbatim[18]; Kilwardby[19], who, in this case, follows closely in the footsteps of the Alexandrian commentator (possibly known to him only via Grosseteste); Albert the Great[20], who refers to his own source as «Quidam modernorum», thereby probably meaning Kilwardby; *Anonymus Domus Petri*[21]; *Anonymus Canonicanus*[22] and *Com-*

17. PHILOPONUS, *In Aristotelis An. Post. Comm.*, I, 8, in *Iohannis Philoponi Aristotelis Analytica Posteriora Commentaria cum Anonymo in librum II*, ed. M. Wallies, Berlin, Reimer, 1909, p. 109 (Commentaria in Aristotelem Graeca, XIII, 3).
18. ROBERTUS GROSSETESTE, *Commentarius in Posteriorum Analyticorum Libros.* Introduzione e testo critico di P. ROSSI, Firenze, Olschki, 1981, pp. 142-143 (Unione Accademica Nazionale. Testi e studi per il Corpus Philosophorum Medii Aevi, II).
19. ROBERT KILWARDBY, *Notulae Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 143rb, ad 75b30-32: «Ad huius expositionem notandum quod definitio facta secundum speciem et definitio facta secundum materiam <sunt> eiusdem rei, et illa quae est secundum speciem potest esse medium ad demonstrandum illam quae est secundum materiam de definito. Verbi gratia, definitio <irae> secundum speciem est "appetitus contrarii doloris", definitio eius secundum materiam est "ascensus sanguinis circa cor[pus]"; hoc autem demonstrari potest de subiecto mediante universali [u.: vel *C*] "cui inest appetitus contrarii doloris, ei ascendit [a.: *vel fort.* ascenditur *C*] sanguis circa cor" *** inest appetitus etc., ergo etc. Illa ergo definitio quae est secundum speciem est principium demonstrationis, illa autem quae est secundum materiam est conclusio demonstrationis. Tertia autem est composita definitio ex hiis sic "ira est ascensus sanguinis circa cor propter appetitum contrarii doloris"; haec <non> differt a demonstratione nisi †tu† solum, haec enim continet virtualiter et substantialiter quicquid fuit in demonstratione, sed ipsa praeordinat definitionem materialem formali, et hoc ad significandum quod illa quae est secundum speciem est causa eius quae [quae: quod *C*] est secundum materiam, est enim species causa materiae et non econverso, et ideo †in aliquo significatur definitio secundum materiam facta demonstratis autem† praeordinat illam quae est secundum speciem illi quae est secundum materiam, sicut patet».
20. ALBERT THE GREAT, *In libros Posteriorum analyticorum Aristotelis*, I, tract. 2, cap. 17, in *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, ed. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, vol. II, pp. 62-63.
21. *ANONYMUS DOMUS PETRI, Super primum et secundum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, mss *C* = Cambridge, Peterhouse 206, fol. 227ra and *P* = Paris, BnF, lat. 483, fol. 199va. Text as *P*, but with some corrections from *C*: «Quod dicit hic quod omnis definitio vel est principium demonstrationis etc. habet duplicem expositionem. Unam secundum commentatorem Themistium, quae talis est: quoniam omnis definitio vel est formalis vel materialis vel est composita ex utraque, et hoc etiam

munia «Feminae»[23]. There is no relevant material in Themistius[24] or Averroes[25].

innuit [e. i. *C* : *inv. P*] Aristoteles in secundo. Si sit definitio formalis, sic est principium demonstrationis; si materialis, sic concluditur in demonstratione; si composita ex utraque, sic est definitio demonstratio positione differens, id est transmutata secundum situm, sicut dicit Commentator. Verbi gratia, definitio formalis irae est "appetitus contrarii doloris propter apparentem exanimationem", materialis vero est "accensus [accensus *scripsi*: accessus *P*: ascensus *C*; *et sic semper*] sanguinis circa [c. *C* : ad *P*] cor"; potest igitur demonstrari accensus sanguinis circa cor de ira per hanc definitionem "appetitus contrarii doloris etc. sic: omnis appetitus contrarii doloris etc. est accensus sanguinis circa cor; sed ira est appetitus contrarii doloris etc.; ergo ira est accensus etc.". Et sic patet quod haec definitio formalis principium demonstrationis est [est *hoc loco C, supra, post* haec, *P*], materialis vero conclusio et ultimum sicut passio quae concluditur. Haec vero "ira est accensus sanguinis circa cor ex appetitu contrarii doloris etc.", quae integratur ex utraque, materiali sc. et formali, idem est quod demonstratio positione differens, quoniam [q. *C* : idem quia *P*] omnes comprehendit terminos qui ponuntur in demonstratione, transmutata vero secundum situm quia in demonstratione praeordinabatur definitio formalis materiali, in definitione vero quae componitur ex utraque econverso est».

22. *ANONYMUS CANONICANUS, Notulae super librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. Oxford, Bodleian Library, Canon. misc. 403, fol. 68ra: «Vel aliter, sicut dicturus est Aristoteles, definitio quaedam est data per materiam, quaedam per formam, et illa quae data est per materiam in genere materiae immediata est suo definito, sed quia materia per se rem non complet sed per formam, propter hoc inter materiam et materiatum non cadit materia media, cadit tamen forma. Unde dicimus quod omnis definitio immediata est in illo genere in quo data est, potest tamen habere medium in alio genere, et per illud concludi de definito, unde definitio materialis potest concludi de definito per formalem. Verbi gratia, irae definitio materialis est "ira est ascensus sanguinis circa cor", formalis est "ira est exanimatio apparens". Modo potest sic syllogizari "omne quod inest alicui propter apparentem exanimationem est ascensus sanguinis circa cor, sed ira inest alicui propter apparentem exanimationem, ergo ira est ascensus sanguinis circa cor", et ita definitio est conclusio».

23. ANON., *Communia «Feminae»*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14522, fol. 36rb-va: «Ad primum dicendum quod duplex est definitio. Est enim definitio secundum materiam data, et haec habet causam alteram, et haec potest demonstrari, ut habetur ibi: *Iterum autem speculatio* etc. Alia est definitio secundum formam, et haec est indemonstrabilis, et per hanc demonstratur definitio secundum materiam. Et cum exemplificatur communiter in definitionibus irae, "Ira est appetitus contrarii doloris propter apparentem exanimationem", haec est definitio formalis irae. Materialis vero est sic: "Ira est accensus sanguinis circa cor", et haec demonstratur per priorem. Sed nota quod huiusmodi definitio non demonstratur de definito sed de subiecto definiti, nam definitio materialis passionis non demonstratur de ipsa passione sed de subiecto de quo demonstratur ipsa passio, et respectu huius subiecti est ipsa definitio materialis passionis immediata [est] et non immediata. Et per hoc patet solutio ad primum.

Ad aliud dicendum quod licet definitio materialis non sit passio, significat tamen materiam passionis ut est demonstrabilis.

Ad aliud dicendum quod quaedam est definitio ponens altera nomina, et haec definitio manifestat quod quid est quod dicitur per nomen, quae potest dici etymologia dictionis vel interpretatio. Alia est definitio logica, quae datur per principia rationis, et haec dicit esse rationis. Alia est definitio quae dicit quid, altera quae dicit propter quid. Tertio modo est definitio quae dicit quid et propter quid constituta ex duabus prioribus, ut definitio dicens quid est esse ipsius rei, ut accensus sanguinis circa cor,

According to the *Compendium*, this is a formal definition:

Anger is a desire to reciprocate vexation.

This is a material definition:

Anger is a boiling[26] of the blood around the heart.

And this is a combi-definition:

Anger is a boiling of the blood around the heart and a desire to reciprocate vexation.

At this point, somebody has committed a blunder. The combi-definition does not consist of the material and the formal one joined with an «and» (*et*). The correct word is «because of» (*propter* [Philoponus *apud* Grosseteste, Kilwardby], or *ex* [*Anonymus Domus Petri*, Albert]). So the correct form of the combi-definition is:

Anger is a boiling of the blood around the heart because of a desire to reciprocate vexation.

With a little bit of good will, it is possible to see the combi-definition as a regrouping of the elements of a syllogism. The *Compendium* claims

et haec est demonstrabilis, ut dictum est. Alia definitio dicit propter quid, ut appetitus doloris contrarii propter apparentem exanimationem. Definitio constituta ex hiis duabus "accensus sanguinis circa cor propter appetitum contrarii doloris" est definitio dicens quid est et propter quid. Praeterea definitio quae ponit altera nomina non cadit in demonstratione, sed magis est quaedam praecognitio. Secunda vero definitio est logica data per principia rationis et est vana, ut habetur in primo *De anima*, nec ingreditur demonstrationem. Definitio vero formalis passionis est principium demonstrationis, definitio vero formalis est quaestio, definitio vero quae dicit quid et propter quid tota est demonstratio differens positione sive situ a demonstratione in hoc quod in demonstratione definitio formalis praecedit materialem, in dicta vero definitione econverso est».

24. THEMISTIUS, *An. Post. Paraphrasis*, I, 8, in *Themistii Analyticorum Posteriorum Paraphrasis*, ed. M. WALLIES, Berlin, 1900, Reimer, p. 21 (Commentaria in Aristotelem Graeca, V, 1). Latin text in J.R. O'DONNELL, *Themistius' Paraphrasis of the Posterior Analytics in Gerard of Cremona's Paraphrasis*, in *Mediaeval Studies* 20 (1958), pp. 239-315, at p. 268. *Anonymus Domus Petri* (quoted above footnote 21) erroneously refers to «Commentator Themistius»; no doubt, a source citing «Commentator», i.e. Philoponus, was misunderstood by someone who did not know of Philoponus but only of Themistius.
25. AVERROES, *In An. Post.*, I, comm. 64, in *Aristotelis Opera cum Averrois Commentariis*, Venetiis, Apud Iunctas, 1562 (repr. Frankfurt, Minerva, 1962), vol. I, 2, fol. 145vF.
26. The Ripoll ms. has «assensus», which is a corruption of «accensus» (which translates ζέσις): cf. ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §817, where the proper correction has been made. Some of the Latin commentators presuppose the reading «ascensus», which is another corruption of «accensus».

that the syllogism is one in which the material definition is the conclusion while the formal definition is the *medium demonstrationis*, as follows:

> Every desire to reciprocate vexation is a boiling of the blood around the heart. Anger is a desire to reciprocate vexation.
> Therefore anger is a boiling of the blood around the heart.

The formulation is essentially the same in *Anonymus Domus Petri*. But in Philoponus, the syllogism runs:

> X desires to reciprocate vexation.
> The blood of whoever desires to reciprocate vexation boils around his heart. Therefore X's blood boils around his heart.

The Latin version, as preserved by Grosseteste, is very corrupt. Kilwardby's text is also corrupt at this point, though in a way that is independent of the corruption in Grosseteste. Kilwardby may have repeated Philoponus' syllogism, but it is also possible to interpret his text as if a correction of Philoponus had occurred. For, indeed, Philoponus seems to have got the syllogism wrong; it ought to go something like this:

> Whoever is angry desires to reciprocate vexation.
> The blood of whoever desires to reciprocate vexation boils around his heart. Therefore the blood of whoever is angry boils around his heart.

That is the way it appears in Albert, except that Albert, as so often, throws in some irrelevant learning, adding «due to evaporation of bile» each time it is said that the blood boils.

Of all the versions of the Philoponean *scholium* that I have looked at, that of *Anonymus Domus Petri* is closest to the one in the *Compendium*, which, moreover, shares a terminological innovation with a group consisting of *Anonymus Domus Petri*, *Anonymus Canonicanus*, Albert and *Communia «Feminae»*. They all use the expression «definitio formalis/materialis», whereas Grosseteste (quoting Philoponus) says «definitio ex specie/materia» and Kilwardby says «definitio secundum speciem/materiam». With *Communia «Feminae»*, the *Compendium* shares another small innovation: the definition «ira est appetitus contrarii doloris» has had the words «propter apparentem exanimationem» added to it (though «apparentem» is missing in the Ripoll ms.). The addition comes from Aristotle's *Topics*, VIII, 1, 156a32-33. In *Anonymus Canonicanus*, «exanimatio apparens» is said to be the formal definition of anger, i.e. the addition has replaced the original body of the definition!

The examination of the Philoponean *scholium* suggests that the *APo.* section of our *Compendium* is later than Kilwardby and places it in the

vicinity of *Anonymus Domus Petri*. A kinship with *Anonymus Domus Petri* is also detectable in some other passages.

In § 747, the *Compendium* speaks of a division «quae solet fieri» of *APo.* into three principal parts, the first of which treats of knowledge (*scientia*[27]) without regard to the division into demonstrable and non-demonstrable knowledge, while part two treats of demonstrable and part three of non-demonstrable knowledge. This is exactly the division offered by *Anonymus Domus Petri*[28].

27. The Ripoll ms. actually has *demonstratione* instead of *scientia* in its description of part 1. The (correct) description of part 2 is a marginal addition. Part 3, «de scientia indemonstrabili», is actually described as «de demonstratione prout abstrahit a scientia demonstrabili»; the words «demonstratione prout abstrahit a» derive from the corrupt description of part 1. Apparently somebody replaced *scientia* with *demonstratio* in part 1 because he «knew» that the *Posterior Analytics* is about demonstration, and then proceeded to reconstruct the division as: «de demonstratione prout abstrahit (1) a scientia demonstrabili et indemonstrabili, (2) a scientia indemonstrabili, (3) a scientia demonstrabili». The description of (2) was lost during ms. transmission, but the corrector of the Ripoll ms. spotted the omission and added a description that fits the original division, but not the perverted one (cf. ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 747).

28. *ANONYMUS DOMUS PETRI, Super primum et secundum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, mss *C* = Cambridge, Peterhouse 206, fol. 196va and *P* = Paris, BnF, lat. 483, fol. 140rb. My text follows *P* when not otherwise indicated: «OMNIS DOCTRINA ET OMNIS [omnis *C*: *om. P*] DISCIPLINA EX PRAEEXISTENTI FIT COGNITIONE ETC. Cum triplex sit scientia, demonstrabilis, indemonstrabilis et abstrahens ab utraque, recipit primo haec scientia divisionem in tres partes, in quarum prima determinat de scientia quae abstrahit ab utraque, demonstrabili sc. et indemonstrabili, sive de hiis quae oportet praecognoscere ad huiusmodi scientiam; in secunda determinat de demonstrabili scientia, hoc est quae fit demonstrativo syllogismo et per causam; in tertia determinat de scientia indemonstrabili, hoc est de scientia principiorum, quae fit experimento et sensu et via dialectica, inchoando sc. a singularibus. Et prima pars extenditur a principio "Omnis doctrina" usque illuc(?) "Scire autem opinamur", secunda abhinc "Scire autem opinamur" usque illuc(?) "De principiis autem qualiter fiant [a.q.f. *C*: quomodo sint *P*] cognita", tertia vero illinc usque ad finem». Cf. *ANONYMUS MONACENSIS, In primum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 241ra: «Aliter etiam fuit divisus liber iste in eadem tria capitula quoniam quaedam demonstratio est de re demonstrabili, quaedam de re indemonstrabili, et quaedam communis, quae quidem abstrahit et a demonstrabili et ab indemonstratibili. Et secundum hoc dicunt quidam quod in primo capitulo determinat auctor de scientia abstracta a scientia rei demonstrabilis et indemonstrabilis, in secundo autem quod hic incipit "Scire autem etc." determinat auctor de scientia rei demonstrabilis tantum, conclusiones enim demonstrabiles sunt, in tertio autem capitulo quod ibi incipit "De principiis autem etc." determinat de scientia rei indemonstrabilis». Cf., finally *ANONYMUS CANONICANUS, Notulae super librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. Oxford, Bodleian Library, Canon. misc. 403, fol. 56ra: «Aliter dividunt alii [...] in tres partes dicentes quod triplex est scientia, sc. demonstrabilis, indemonstrabilis et abstrahens ab utraque. Primo determinat de ea quae abstrahit a demonstrabili et indemonstrabili, secundo de scientia demonstrabili, tertio <de> indemonstrabili [...] in eodem loco incipiunt. § Aliter dicunt et alii quod [...] doctrina intellectiva fiat ex praeexistente cognitione, primo determinat de praecognitionibus,

In § 783, the *Compendium* asks why *APo.* has no proem, and answers that by not providing *APo.* with a proem of its own, Aristotle wanted to mark its close links to *APr.* The same question is treated at great length in *Anonymus Domus Petri*[29], and the solution to the question is the same[30].

On the other hand, the parallelism between the two texts is by no means complete. Just to take an example, I have not been able to find a question «Quare scire definitur hic, non autem in Topicis» (cf. § 793) in *Anonymus Domus Petri* – in fact, the majority of each work's questions have no counterpart in the other. Moreover, there are remarkable differences in doctrine. *Anonymus Domus Petri* rarely misses an opportunity to introduce the distinction between *dialectica utens* and *dialectica docens*, but there is not a word about it in the *Compendium*.

To conclude this section: I have not found a commentary that might be or closely resembles the source of the *Compendium*'s chapter on the *Posterior Analytics* (supposing the chapter has one main source). On some points, though, there are interesting similarities between *Anonymus Domus Petri* and the *Compendium*. Unfortunately, we do not know when or where *Anonymus Domus Petri* composed his commentary, but it seems to be later than Kilwardby's. It is suggestive that in the Peterhouse manuscript, which preserves the anonymous *APo.* commentary, it follows the *Elenchi* commentary ascribed to Robertus de Aucumpno (R. of Hautecombe?, of Autun?), an abbreviation of which also occurs in ms. Ripoll 109.

secundo de conclusionibus, tertio de principiis». Notice that the division mentioned in the last paragraph is the one adopted by the «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 745.

29. *ANONYMUS DOMUS PETRI, Super primum et secundum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 195vb-196ra.

30. Since the «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 783 refers back to § 656, in which essentially the same question is asked in connection with *APr.*, we can feel sure that the *Compendium*'s *APr.* and *APo.* sections are in some sense the same man's product. It struck me that it would be interesting if § 656 was matched in either or both of the *APr.* commentaries contained in ms. Peterhouse 206 (fol. 81ra-97vb [= *ANONYMUS DOMUS PETRI I, Super primum librum Analyticorum Priorum Aristotelis*] and fol. 98ra-133vb [= *ANONYMUS DOMUS PETRI II, Super primum et secundum librum Analyticorum Priorum Aristotelis*]), but this turned out not to be the case; neither of them even debated the question. Kilwardby does so in his commentary on *APr.* and he basically agrees with § 656, but the similarity is not impressive. Kilwardby says (ROBERT KILWARDBY, *Notulae Analyticorum Priorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 86va): «Dubitatur propter quid praemittitur prooemium *Posteriorum* cum prooemio huius libri, ex quo scientiae sunt diversae. Ad hoc dicendum quod hoc est quia syllogismus simpliciter immediate descendit in syllogismum demonstrativum in quo primo reperitur eius bonitas et maxime propter hoc coniuncti [-ta *cod.*] sunt tractatus de syllogismo simpliciter et de syllogismo demonstrativo quo ad prooemium et epi(logizatio)nem».

4. *TOPICS*

The *Compendium* devotes more space to the *Topics* than to any other part of the logic. Considering the size of the Topics, this seems reasonable, but in view of the relatively weak position of this work in the curriculum, at least in some periods, it is remarkable that it gets that much attention. In *Communia « Visitatio »*, it gets only a fourth of the space allotted to the *Elenchi*.

Like the *Elenchi*, the *Topics* had been translated by Boethius. Both works had been neglected until the early 12th century. But unlike the *Elenchi*, the *Topics* did not become an immediate success after the rediscovery. Due, no doubt, to competition from Boethius' handy *De differentiis topicis*, it took a long time for Aristotle's work to establish itself firmly in the curriculum. Its weak position is reflected in the fact that not a single preserved commentary seems to antedate 1230[31].

The *Compendium*'s summary of the contents of the *Topics*, §§ 854-888, gives a certain preferential treatment to Books I and VIII, but due attention is also paid to the intervening books. It is only when we look at the number of questions devoted to each book that a glaring discrepancy appears between I and VIII on one side and II-VII on the other[32]. The following table compares the *Compendium* with Boethius of Dacia's *Questions on the Topics* from the 1270s[33] and Radulphus Brito's from the 1290s[34]:

31. See N.J. GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' « Topics »*, München-Wien, Philosophia Verlag, 1984, p. 87 (Analytica).
32. Cf. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation*, p. 342; *Id.*, *Logic in the « Barcelona Compendium »*, p. 87.
33. BOETHIUS OF DACIA, *Questions on the Topics*, in *Boethii Daci Opera: Topica – Opuscula*, vol. VI, pars 1, *Quaestiones super librum Topicorum*, ed. N.J. GREEN-PEDERSEN and J. PINBORG, Hauniae, Gad, 1976 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, VI, 1).
34. RADULPHUS BRITO, *Quaetiones super Topica*. For a list of Radulphus' questions, see J. PINBORG, *Medieval Semantics. Selected Studies on Medieval Logic and Grammar*, S. EBBESEN (ed.), London, Variorum Reprints, 1984, item V (*Die Logik der Modistae*), pp. 82-86.

	Number of questions		
Book	«*RipollComp.*»	Boethius	Brito
I	39	41	42
II	05	29	17
III	06	20	03
IV	05	22	09
V	07	09	07
VI		21	11
VI+VII	10		
VII		03	03
VIII	18 (incomplete)	14	12

In Boethius of Dacia, Book V is stepmotherly treated and Book VII is grossly neglected, but II-IV and VI get their fair share of the questions. Brito places the weight somewhat differently, but he no more than Boethius shares the *Compendium*'s exclusive concentration on Books I and VIII. Apparently, then, the *Compendium* reflects the habits of an earlier age in which the central books, II-VII, which deal with the *loci*, were neglected because Boethius (Manlius, not Dacus) supplied what was needed, while the first book was valued for its remarks on different types of arguments and the last book for its doctrines about the art of disputation[35]. One may also speculate that the neglect of II-VII is related to the fact that it is difficult to ask good examination questions about the rather technical investigations carried out in those books.

A remarkably large part of the *Compendium*'s questions on the *Topics* seem to have been inspired by problems connected with the *Sophistici Elenchi*. To all appearances what happened was this: the exegesis of the *Elenchi* was developed first; when scholars began to deal with the *Topics*, they concentrated on the parts that resembled the *Elenchi*, and were especially alert to possible discrepancies between the *Topics* and the well-known *Elenchi*. The *Compendium* has not transcended this early stage of the *Topics* exegesis.

Another possible indication of an early origin (before the 1240s) is the way the discussion of the temptative syllogism in § 894 proceeds. It completely ignores the position advocated by Kilwardby in his *Elenchi* commentary, and he, in turn, combats a position close to that of our author, according to whom the reason why *Topics I* contains no definition of the temptative syllogism is that there is no radical difference between a dialectical syllogism (which is properly defined in *Topics I*) and a temptative

35. Cf. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation*, pp. 342, 347; *Id.*, *Logic in the «Barcelona Compendium»*, pp. 87-88, 95.

one, as both use commonly accepted opinions (*probabilia*) as premisses. According to Kilwardby, the temptative syllogism just is not one of the species of syllogism– several types of syllogism can in the right circumstances be temptative, i.e., have the function of testing how knowledgeable a person is with whom one discusses[36].

But if some features of the *Compendium* look archaic, others do not. On the whole, it seems to have reached the level of development that may be called mid-13th century standard[37]. There is much of the appropriate technical vocabulary («*praedicata annexa*», «*considerationes*» etc.), and the analysis of the structure of the *Topics* is close to the standard one described by Green-Pedersen[38]. On the other hand, one misses the stan-

36. ROBERT KILWARDBY, *Notulae super librum Elenchorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 280rb-va: «Ad hoc quod quaerit, quare in libro *Topicorum* non definit syllogismum temptativum, dicunt quidam quod continetur sub dialectico syllogismo; syllogizat enim temptativus ex probabilibus alicui, quia respondenti, syllogismus autem dialecticus ex probabilibus simpliciter. § Sed hoc nihil est, quia probabile est quod videtur omnibus vel pluribus vel sapientibus, sed bene contingit quod illud quod videtur respondenti nec videatur omnibus nec pluribus nec sapientibus, unde nec erit probabile nec sub probabili continebitur. § Aliter solet dici quod non distinguit syllogismum temptativum, quia non est ideoneum temptare per syllogismos, immo magis per quaestiones, unde hoc intelligens Aristoteles non definit temptativum syllogismum. § Sed hoc falsum est. Dicit enim Aristoteles inferius in illo capitulo *Quoniam autem habemus* quod syllogismus qui est ex falsis sumit experimentum ignorantiae, et ita innuit Aristoteles aliquem syllogismum esse temptativum. § Propter hoc dicendum quod non definit syllogismum temptativum quia nullus unus syllogismus est temptativus. Aliquando enim contingit temptare per syllogismum dialecticum, aliquando autem per paralogismum disciplinae, aliquando vero per syllogismum peccantem in materia. Litigiosus autem est temptativus contra omnia, alii autem duo contra propria». I have found no similar discussion in the *Topics* commentary in ms. Firenze, Biblioteca Nazionale, Conv. Soppr. B.4.1618, which according to GREEN-PEDERSEN (*The Tradition of the Topics*, p. 382) may be by Kilwardby. Albert the Great in his *Topics* (ALBERT THE GREAT, *In libros Topicorum Aristotelis*, I, tract. 1, cap. 4, in *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, ed. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, vol. II, p. 245a) also ignores the Kilwardbian view, saying «Si autem quaeratur de tentativo, dicendum quod quia tentans ex communibus procedit, continetur sub dialectico».

37. See GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics*, p. 99 *sqq.*; *Id.*, *On the Interpretation of Aristotle's «Topics» in the Thirteenth Century*, in *CIMAGL* 9 (1973), pp. 1-46; BOETHIUS OF DACIA, *Questions on the Topics*, ed. GREEN-PEDERSEN and PINBORG, pp. xxx-xxxiv (*Structure de l'œuvre*).

38. GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics*, p. 99 *sqq*. For exemplification, I offer a fragment of the *Compendium*'s analysis (ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 856-887):

1. Prooemium = I, 1, 100a18-24
2. Tractatus = I, 1, 100a25-end
2.1 De quibusdam extrinsecis = I, 1, 100a25-I, 2
2.1.1 Definitio syllogismi = I, 1, 100a25-27
2.1.2 Species syllogismi = I, 1, 100a27-I, 1 end
2.1.3 Utilitas = I, 2
2.2 De eis quae sunt de substantia artis = I, 3-VIII, 14

dard terms «*dialectica inquisitiva, obviativa, exercitativa*», which do appear in § 95 of *De communibus artium liberalium*[39].

I am not enough of an expert on *Topics* commentaries to locate more precisely any possible relatives of the *Compendium*, so let me turn to the next work.

5. *Sophistici Elenchi*

The *Elenchi* was an instant success after the rediscovery of the Boethian translation and the translation of a Greek commentary (misattributed to Alexander) about 1130. Several 12th-century commentaries on and summaries of Aristotle's book of fallacies survive, and there are more from the 13th century. They have been listed in Ebbesen 1993, where they are assigned numbers of the type «SE35»; in the following, such numbers refer to my 1993 catalogue.

I have already argued that the importance our compiler attached to the *Elenchi* should not surprise us. It was indubitably the most intensely studied book of the *Ars Nova* during the first three quarters of the 13th century. What is surprising is how evenly the *Compendium* treats of all parts of the *Elenchi*. After all, the useful list of thirteen fallacies was the foundation of the popularity this Aristotelian work enjoyed, and summaries of it often grossly neglect most other matters dealt with in the book. Much the same holds for late 13th-century question-commentaries, and *Communia «Visitatio»* follows the general trend by spending the main part of its *Elenchi* section on a *summula*-like treatment of each fallacy, its definition and subtypes.

2.2.1 De syll. dial. prout est ad secundum philosophiam disciplinas = I, 3-VII, 5
2.2.1.1 De syll. dial. penes principia materialia = I, 3-I, 18
2.2.1.1.1 De principiis incomplexis = I, 3-I, 9
2.2.1.1.2 De principiis complexis = I, 10-I, 11
2.2.1.1.3 De ratiocinationibus dialecticis quae ex praedictis conficiuntur = I, 12
2.2.1.1.4 De modo et instrumento habundandi syllogismis dial. = I, 13-I, 18
2.2.1.1.5 De syll. dial. penes principia formalia = II, 1-VII, 5
2.2.2 De syll. dial. prout est ad obviationes = VIII, 1-VIII, 13
2.2.3 De syll. dial. prout est ad exercitationes = VIII, 14

The main deviation from the standard division presented by Green-Pedersen is that in the standard division chapters I, 1-3 all belong to the prologue, and the section on the dialectical syllogism as an instrument of philosophical research does not start till the beginning of Book II (this section is then coextensive with the *Compendium*'s 2.2.1.1.5).

39. ANON., *De communibus artium liberalium*, § 95. Edition in Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, in *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203 (pp. 172-173).

The commentaries it is most obvious to compare the *Compendium* with are these:

SE31: Robert Grosseteste(?); perhaps *ca.* 1240/60.
SE34: Anonymus Monacensis; perhaps *ca.* 1240/60.
SE35: Robert Kilwardby; *ca.* 1240, presumably[40].
SE41: Nicholas of Paris; *ca.* 1240/60.
SE45: Robertus (?), *ca.* 1240/70.
SE48: Robertus de Aucumpno; *ca.* 1240/60.
SE52: Robertus Anglicus, *ca.* 1240/65.
SE66: Anonymus Bavaricus; ca. 1250/80.

All the *Elenchi* commentaries share some pieces of doctrine that had become standard in the course of the 12th and early 13th centuries. The *Compendium* also knows the three fundamental items[41], *viz.*:

(1) The distinction between materially and formally deficient arguments (§§ 1037, 1066). This distinction had been brought to the West by the Byzantine commentary («Alexander») that James of Venice had translated. The Byzantine scholars had picked it up from Alexander of Aphrodisias' *Topics* commentary, and that is as far back as we can trace it.

(2) The classification of fallacies in speech as due to actual, potential or imaginary polysemy (*multiplicitas actualis, potentialis, phantastica* – §§ 1089, 1105, 1153). Introduced by Galen in the second century, this classification had also been transmitted to the West with the Byzantine commentary.

(3) The concept that each fallacy has its *causa* – or *principium motivum* – *apparentiae* and *causa/principium motivum defectus* – a reason why it appears to be a good argument and a reason why it is actually a bad one (§§ 1033, 1060 *sqq.*)[42]. This notion and the associated notion that the *causa apparentiae* is the specific difference of each fallacy were comparatively young when the *Compendium* was composed. Causes of appearance and failure first turn up in a handbook of logic called *Dialec-*

40. Actually, there is only ms. support for the «Robert», not for «Kilwardby», but I have little doubt that he is the Robert meant.
41. Cf. S. EBBESEN, *The Way Fallacies were Treated in Scholastic Logic*, in *CIMAGL* 55 (1987), pp. 107-134, for an introduction. For a fuller treatment of the history of items (1) and (2), see S. EBBESEN, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi. A Study of Post-Aristotelian Ancient and Medieval Writings on Fallacies*, Leiden, Brill, 1981, vols. I-III (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, VII, 1-3).
42. In the *Compendium*, there actually is a trinity of (1) *principium motivum apparentiae*, (2) *principium motivum defectus*, and (3) *imperitia/impotentia a parte nostra*. But there is nothing unusual about that.

tica Monacensis[43], which, if at all, is not much earlier than the year 1200 (my inclination is to add a decade or two rather than to subtract them from 1200).

Acquaintance with the above-mentioned pieces of doctrine is what one would expect from any work later than *ca.* 1225, and, in that respect, the *Compendium* is «normal».

I shall now present some points on which I have compared the *Compendium* with the commentaries. I have found no significant links to the one attributed to Grosseteste. There is a superficial similarity with Nicholas of Paris who, like the *Compendium*, offers a profusion of little *quaestiones* instead of concentrating his forces on major problems. A number of questions are the same, and sometimes even the principal arguments are so, but the answers do not tend to be identical. Agreement with the remaining works is sporadic.

5.1. *Divisio libri Elenchorum*

This is the division presented in the «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 1024-1030:

1. Prooemium: *De sophisticis autem*
2. Tractatus: *<1, 164a23> Quoniam ergo alii quidem*
2.1 De extrinsecis ad artem
2.1.1 *<1, 164a23> Quoniam autem*
2.1.2 *<1, 164b26> Videtur autem*
2.1.3 *<1, 165a17> Ob hanc igitur causam*
2.1.4 *<1, 165a19> Quoniam autem est quibusdam*
2.1.5 *<2, 165a38> Sunt autem genera disputationum*
2.2 De eis quae sunt de substantia artis
2.2.1 *<3, 165b12> Primum igitur sumendum*
2.2.2 *<16, 175a2> De responsione*
3. Epilogus: *<34, 183a27> Ex quantis vero et qualibus.*

It comes as no surprise that the first division is into prologue, main text, and epilogue. It is more interesting to notice where our author thinks the central part begins, for on this there was some disagreement among

43. ANON., *Dialectica Monacensis*. Edition in L.M. DE RIJK, *Logica Modernorum. A Contribution to the History of early Terminist Logic*, vol. II, part 2, *The Origin and early Development of the Theory of Supposition*, Assen, Van Gorcum, 1967, pp. 453-638 (Wijsgerige Teksten en Studies, XVI).

commentators. Our author agrees with *Anonymus Monacensis*[44], Nicholas of Paris[45] and *Anonymus Bavaricus*[46], and their opinion seems to have been the standard one since the late 12th century[47], but Kilwardby[48] places the border between prologue and main body of text elsewhere and Robertus de Aucumpno vacillates between the *Compendium*'s solution of the problem and two others[49]. Conclusion: Kilwardby, at least, was no source of inspiration for our man.

44. *ANONYMUS MONACENSIS, Commentarium in Sophisticos elenchos*, ms. Admont, Stiftsbibliothek 241, fol. 2vb: «Scientia autem ista quae est de sophistico syllogismo tamquam de subiecto per modum doctrinae dividitur in tres partes: in prooemium et tractatum et recapitulationem. In prooemio tangit ea de quibus dicturus est et etiam ordinem dicendorum. In tractatu, qui hic incipit *Quoniam ergo alii etc.*, exequitur propositum. In recapitulatione vero quae hic incipit *Ex quantis igitur et qualibus etc.* recolligit in summa omnia quae iam dicta sunt in isto libro et etiam in libro *Topicorum*».

45. NICHOLAS OF PARIS, *Notulae super librum Elenchorum*, ms. Praha, Knihovna Metropolitní Kapituli, L.76, fol. 56ra: «*Quoniam ergo hii quidem [in]sunt syllogismi, alii autem etc.* Finito prooemio hic incipit executio».

46. *ANONYMUS BAVARICUS, Lectura super librum Elenchorum*, mss München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 8002, fol. 1va; Paris, BnF, lat. 13937, fol. 59r (I follow the Munich ms.): «Iste liber [...] prima sui divisione dividitur in tres partes. Primo dat prooemium ad dicenda, secundo prosequitur, et tertio recapitulat non solum quantum ad hunc librum *Elenchorum*, sed etiam quantum ad totam scientiam inventivam. Secunda ibi *Quoniam ergo alii*, tertia incipit ibi (per unum folium ante finem libri) *Ex quantis igitur et qualibus*». This text is also extant as a marginal scholium on the *Elenchi* in ms. Paris, BnF, lat. 13937, fol. 59r.

47. Already the two twelfh-century commentaries, *ANONYMUS AURELIANENSIS I, Commentarium in Sophisticos Elenchos*, ms. Orléans, Bibliothèque municipale 283 (= SE13; see S. EBBESEN, *Anonymi Aurelianensis I Commentarium in Sophisticos Elenchos. Edition and Introduction*, in *CIMAGL* 34 [1979], pp. 10-16) and *ANONYMUS CANTABRIGIENSIS, Commentarium in Sophisticos Elenchos*, ms. Cambridge, St. John's D.12, fol. 80va (= SE15) indicate that the prologue consists only of 164a20-22.

48. Kilwardby's division (ROBERT KILWARDBY, *Notulae super librum Elenchorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 278ra):

1. Pars principalis
1.1 Prooemium
1.1.1 De esse prooemii
1.1.2 De bene esse *<1, 164a23> Quoniam igitur alii quidem*
1.2 Tractatus *<1, 165a34> Quot sunt autem species*
1.3 Epilogus *<34, 183a27> Ex quantis*
2. Pars incidentalis *<34, 183b16> Oportet autem non latere*

A first division into pars *principalis* and *accidentalis* is also found in marginal scholia on the *Elenchi* in ms. Milano, Biblioteca Ambrosiana, M.96.sup., and ms. Nürnberg, Stadtbibliothek, V.54, fol. 31v.

49. Robert's division (ROBERTUS DE AUCUMPNO, *Commentarium in Sophisticos Elenchos*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 134vb-135ra):

1. De esse
1.1 Prooemium
1.1.1 Prooemium extrinsecum (Dat intentum et modum procedendi)
1.1.2 Prooemium intrinsecum (Dat condiciones dubitabiles circa subiectum)
<1, 164a23> Quoniam igitur alii quidem

One trait links the *Compendium* to Nicholas in particular: he too uses the expression «*quae sunt/dicuntur de substantia artis*»[50]. Notice that the distinction between *extrinseca* and *quae sunt de substantia* was also used in the *Compendium*'s analysis of the *Topics*[51].

5.2. *Quidam - alii*

In § 1032, the author of the *Compendium* offers his reader the choice between two places for a chapter to begin. Some (*quidam*), he says, think it begins at 170a20 (where chapter 9 of Immanuel Bekker's edition starts), while others (*alii*) prefer 170a12. I have tried to identify the *quidam* and the *alii*, but my search only produced *quidam*, and not a single *alius*[52].

In § 1037, our author again refers to *quidam* and *alii*. The former have one opinion about how a certain chapter is related to the preceding one, the latter hold a different view, which our author finds less attractive. Finally, he adds a third opinion, apparently of his own invention, or at

1.2 Tractatus (Robert is uncertain where to draw the line. He offers three choices:)
<*3, 165b12*> *Primum autem sumendum*
<*1, 164a23*> *Quoniam ergo alii*
<*2, 165a38*> *Sunt genera disputationum* (fol. 135ra: «et haec sententia sustineatur quia magis est usitata quamvis aliae sint subtiliores»)
1.3 Epilogus *Ex quantis*
2. De bene esse (*Oportet autem non latere*).

50. NICHOLAS OF PARIS, *Notulae super librum Elenchorum*, ms. Praha, Knihovna Metropolitní Kapituli, L.76, fol. 55ra: «Dividitur autem iste liber per modum doctrinae in tres partes: in prooemium et executionem et recapitulationem, et bene dico "per modum doctrinae", nam prooemium et recapitulatio non sunt de substantia artis sed de commoditate et quodammodo praeparant ad intelligendum et retinendum ea quae dicuntur de substantia artis».
51. See footnote 38, above.
52. *Anonymus Monacensis* (*Commentarium in Sophisticos elenchos*, ms. Admont, Stiftsbibliothek 241) and Kilwardby (*Notulae super librum Elenchorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205) agree that a chapter starts at 170a20. *Anonymus Monacensis* also marks a cut at 170a12 but explains that 170a12-19 is a sub-section of the section preceding 170a20. Nicholas of Paris starts a new chapter at 170a20 and explains its contents in a way that is very close to the *Compendium*'s. NICHOLAS OF PARIS, *Notulae super librum Elenchorum*, ms. Praha, Knihovna Metropolitní Kapituli, L.76, fol. 66va: «<9, 170a20> *Secundum autem quae arguunt qui utuntur etc.* In parte praecedenti docuit Auctor de syllogismo sophistico peccante in forma dialectica absolute et secundum se, in parte ista docet de ipso in comparatione ad alios peccantes, qui sunt falsigraphus, temptativus. Et dividitur in quattuor. In prima comparat sophisticum artis huius ad falsigraphum, in secunda ad temptativum, in tertia incidenter comparat falsigraphum ad temptativum, <in quarta ***>. Ordo patet». However, as regards the internal structure of the chapter, Nicholas is of another advice than the «*Ripoll Compendium*» (ed. LAFLEUR-CARRIER, § 1039).

least not derived from the same source as the two first. I have found no *quidam*, nor any adherents of the third opinion. Robert Kilwardby is an *alius*, though[53].

5.3. *Sufficientiae*

Whenever an *auctor* introduces a classification, it is the commentator's job to ask whether it is exhaustive and whether it produces mutually exclusive classes. Since medieval exegetes generally operated in accordance with the principle of charity, they felt they had an obligation to prove that the auctor's classification was indeed perfect. The result was a number of – sometimes desparate – proofs of exhaustivity (*sufficientia*). I call such a proof a *sufficientia*. In the *Sophistici Elenchi* a commentator could be expected to provide *sufficientiae* for the five aims (*metae*) of the sophists, for the six fallacies in speech and for the seven outside speech, as well as for the modes of each fallacy.

We find the expected *sufficientiae* in §§ 1083, 1089 and 1091. In § 1083, a *meta* is first characterized as an *inconveniens*, and then the Aristotelian division is reconstructed as follows:

ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 1083, 1089 and 1091:

Inconveniens:

1. Ex parte rei
1.1 in se: *falsum*
1.2 in quantum se habet ad opinantes: *inopinabile*.

53. ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 1038: «Alii aliter quod in praecedentibus agit auctor de syllogismo sophistico in quantum fit defectus in eo a parte formae, hic vero agit de eodem inquantum est ibi defectus a parte materiae». ROBERT KILWARDBY, *Notulae super librum Elenchorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 304va: «<8, 169b18> *Quoniam autem habemus etc.* Quoniam syllogimus sophisticus triplex est, quidam enim est peccans in forma et quidam in materia et quidam in utraque, et si determinatum fuerit de duobus sufficienter determinatum erit de tertio, ideo superius divisa fuit illa pars in qua Aristotiles determinat de syllogismo sophistico in partes duas, in quarum prima determinat de syllogismo sophistico peccante in forma, qui proprie dicitur syllogismus apparens, in secunda de syllogismo sophistico in materia peccante, qui proprie dicitur sophisticus. Terminata est pars prima usque huc, nunc incipit secunda».

2. Ex parte orationis
2.1 in comparatione ad respondentem: praenegati concessio vel praeconcessi negatio[54]: *redargutio*
2.2 in substantia orationis
2.2.1 in modo significandi: *soloecismus*
2.2.2 in materia ipsius vocis: *nugatio*.

The *fundamenta divisionis* used by the *Compendium* reappear in several other sources, but always combined in different ways. Some, for instance, use the distinction *ex parte rei/orationis*, but use it to subdivide a wider class called *inconveniens in se*[55]. Robert Kilwardby agrees with the *Compendium* in having *ex parte rei/orationis* as the superior division, but he and others who do so differ from our author in having *redargutio* in the group *ex parte rei*[56].

54. The Ripoll text is corrupt at this point (cf. ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 1083), but there is no doubt that this is what was originally meant.

55. Thus ROBERTUS (?), *Super librum Elenchorum Aristotelis*, ms. Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, lat. VI.66, fol. 33rb, whose *sufficientia* comes out like this:

Inconveniens:
1. in se
1.1 ex parte rei: *falsum*
1.2 ex parte sermonis
1.2.1 propter infinitatem: *nugatio*
1.2.2 propter incongruitatem: *soloecismus*
2. in comparatione ad respondentem
2.1 quia est oppositum ei quod probatur ab ipso: *redargutio*
2.2 quia est oppositum ei quod intelligitur ab ipso: *inopinabile*.

For more texts, see EBBESEN, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi*, vol. III, pp. 170-171.

56. ROBERT KILWARDBY, *Notulae super librum Elenchorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 281va: «Post haec dubitatur de sufficientia metarum, quare non sunt plures nec pauciores. § Ad hoc ultimum primo dicendum est quia per eius solutionem patebit solutio ad quaedam alia. § Dicendum ergo quod meta est conclusio inconveniens; sed omnis conclusio est perfecta oratio; est ergo omnis meta inconveniens in oratione perfecta. Sed inconveniens in oratione potest esse dupliciter. aut enim est inconveniens in voce aut in re. Si in voce, hoc potest esse dupliciter: aut enim penes substantiam vocis aut penes accidentia vocis. Si penes accidentia vocis, sic est soloecismus. Fit enim soloecismus ex incongruitate accidentium vocis grammaticae. Si autem penes substantiam vocis, hoc fit dupliciter, quia aut ex superfluitate, et sic est nugatio, aut ex indigentia, et sic non est aliqua meta, tunc enim non est oratio perfecta, et in oratione imperfecta non cadit meta. Si in oratione sit inconveniens a parte rei, hoc est dupliciter. Aut enim erit inconveniens in re absolute, et sic est meta falsi; aut in comparatione ad respondentem, et hoc dupliciter: aut enim dicit conclusio oppositum dicti a respondente, et sic est redargutio, aut oppositum opinati a respondente, et sic inopinabile». Kilwardby was, as usual, followed by Albert the Great (ALBERT THE GREAT, *In libros Elenchorum Aristotelis*, I, tract. 1, cap. 4, in *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, ed. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, vol. II, p. 534, quoted in EBBESEN, *Commentators and*

The *Compendium*'s *sufficientia* of the six fallacies in speech is based on a division of *vox*. This is in accordance with standard lore in the 13th century, according to which the principles of appearance distinguish one fallacy from another, and all fallacies in speech have their principle of appearance *a parte vocis*. The division goes like this:

ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, §§ 1089 and 1090:

1. Dictio
1.1 in se
1.1.1 secundum sui substantiam: *aequivocatio*
1.1.2 secundum aliquid sui: *accentus*
1.2 in collatione sui ad aliam dictionem: *figura dictionis*.
2. Oratio
2.1 ut ratio construendi erit principium motivum: *amphibolia*
2.2 ut ratio ordinandi erit principium motivum
2.2.1 fallit in componendo: *compositio*
2.2.2 fallit in dividendo: *divisio*.

The primary division into *dictio* and *oratio* was used by everybody. It had a basis in Aristotle's text and had already been used in Galen's famous *sufficientia*[57]. But for the rest, there is little agreement with any other *sufficientia* that I have seen. In particular, it is noteworthy that there is no trace of the use of identity in matter, form, or neither, as a *fundamentum divisionis* under both *dictio* and *oratio*. This variant of the Galenic division was known to Kilwardby[58] and stayed popular for a long time[59].

Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi, vol. III, p. 170). ROBERTUS DE AUCUMPNO (*Commentarium in Sophisticos Elenchos*, ms. Cambridge, Peterhouse 206, fol. 139ra) is similar to Kilwardby. *ANONYMUS MONACENSIS* (*Commentarium in Sophisticos elenchos*, ms. Admont, Stiftsbibliothek 241, fol. 13rb) starts with a tripartition, *a parte rei/sermonis/utriusque*. ROBERTUS ANGLICUS (*Scriptum super librum De sophisticis elenchis Aristotelis*, ms. Oxford, Bodleian, Canon. misc. 403, fol. 225vb) offers a very different *sufficientia*. For some other relevant texts, see EBBESEN, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi*, vol. II, p. 389 and III, pp. 170-171.

57. See EBBESEN, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi*, vol. I, p. 78 *sqq*.

58. ROBERT KILWARDBY, *Notulae super librum Elenchorum Aristotelis*, ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 281vb: «Et dicendum ad primum quod locus sophisticus in dictione dicitur quia sumit causam suae apparentiae a parte vocis, sed haec apparentia nihil aliud est quam convenientia cum vero syllogismo et elencho in voce. Haec autem convenientia aut erit in dictione aut in oratione. Si in dictione, aut ergo erit ista convenientia in substantia dictionis aut in eius accidente, et voco hic acccidens dictionis eius significationem. Si ergo sit convenientia syllogismi sophistici ad syllo-

The Ripoll text of the *sufficientia* of fallacies outside speech (§ 1091), which have their principle of appearance *a parte rei*, goes like this:

ANON., «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 1091:

1. prout est res in termino:
1.1 per comparationem dictionum inter se
1.1.1 prout unum de altero praedicatur: *accidens*
1.1.2 ita quod neutrum de altero praedicatur: *secundum quid et simpliciter*
1.2 in quantum duo ad unum tertium comparantur: *ignorantia elenchi*
2. prout est res in oratione:
2.1 <per comparationem orationum inter se>
2.1.1 in antecedendo et consequendo simul: *petitio principii*
2.1.2 in consequendo solum: *consequens*
2.2 prout comparantur respectu tertii: *non causa ut causa*

gismum verum in tali accidente dictionis, sic est figura dictionis. Si autem sit convenientia in substantia dictionis, hoc est dupliciter; aut enim est convenientia secundum materiam dictionis tantum, aut secundum materiam dictionis et eius formam, et voco formam dictionis prolationem; dictio enim est proprie secundum quod est in dicendo; in quantum est in dicendo, eius forma est eius prolatio, et ita forma dictionis secundum quod dictio prolatio est. Si ergo sit identitas syllogismi sophistici ad syllogismum verum in voce, et hoc penes materiam dictionis tantum, sic est accentus; si autem penes materiam et formam, sic est aequivocatio. Si autem sit identitas ex parte vocis in oratione, hoc contingit dupliciter. Aut enim est identitas in oratione secundum materiam tantum aut secundum materiam et formam, et voco hic formam orationis prolationem sicut prius. Si sit identitas secundum materiam tantum et diversitas secundum formam, hoc potest esse dupliciter, secundum quod dupliciter variatur forma orationis penes continuam prolationem vel discontinuam, et sic est compositio et divisio. Si autem sit identitas secundum materiam et formam in oratione, sic est amphibolia. Si autem sit identitas in oratione secundum vocem penes eius accidens, ut penes figurationem vel terminationem, sic non est alia fallacia quam ea quae fuit ex eadem figuratione vel terminatione dictionis, eadem enim est dictionis et orationis, cum omnis oratio per dictionem terminetur.
Aliter potest sumi sufficientia locorum in dictione sic: locus in dictione habet causam suae apparentiae ex parte vocis; sed in voce tria sunt, materia, forma, figuratio. Si ergo eodem nomine non idem significamus, aut ergo est nomen idem secundum omnia ista tria, et sic est aequivocatio; aut secundum duo tantum, et hoc erit secundum materiam et figurationem, si enim ponatur forma sive prolatio eadem, tunc necesse esset ponere materiam eandem, diversae enim voces secundum materiam non habent eandem prolationem, et ita oporteret ponere tria. Patet igitur quod si sit nomen idem secundum duo tantum, sic erit accentus; si autem secundum unum tantum, hoc erit secundum terminationem, forma enim tantum non potest poni esse eadem, identitas enim formae exigit identitatem materiae, nec potest poni materia tantum eadem, ubicumque enim est eadem materia ibi est eadem terminatio sive figuratio. Erit ergo tantum figuratio eadem, et sic est figura dictionis. Eodem modo si oratio non idem significans sit eadem secundum omnia haec tria, sic est amphibolia; si secundum duo tantum, sic est compositio et divisio; si secundum unam tantum, sic adhuc figura dictionis, cum eadem sit terminatio dictionis et orationis».

59. Cf. EBBESEN, *The Way Fallacies were Treated*, p. 121.

3. prout res in oratione significata comparatur ad actum qui est modus interrogandi : *plures interrogationes ut unam.*

I have not come across a similar *sufficientia* in any other source.

5.4. *Various similarities*

In § 1059, the *Compendium* asks how it comes that the first thing Aristotle does in the *Elenchi* is to prove the existence of its subject, the sophistical syllogism. This seems inconsistent with Aristotle's claims in the *Posterior Analytics* that each discipline must presuppose the existence of its subject and cannot demonstrate it. Two solutions are offered. The first starts with an obscure reference to *Posterior Analytics*, I, 10: « quaedam scientiae despiciunt sua subiecta esse eo quod manifesta sunt »[60], and proceeds to say that there is a persuasive (*probabilis*) way of showing the existence of the sophistical syllogism by means of an analogy. The alternative solution consists in interpreting Aristotle's « nulla scientia debet ostendere suum subiectum esse » as containing an understood prepositional phrase « per rationes demonstrativas », so that it does not prohibit proof by probable arguments.

§ 1059 has some strong similarities with a passage in *Anonymus Monacensis* (*Commentarium in Sophisticos elenchos*, ms. Admont, Stiftsbibliothek 241, fol. 4vb):

> « Ad primum intelligendum est sic quod scientia aliqua non debet probare demonstrative suum subiectum esse, sed dialectice bene potest ostendendo per aliquas probabiles rationes quae sunt signa conclusionis et non causae ; et hoc patet quia probat subiectum per locum a simili, qui debilis videtur esse et magis probabilitatis quam necessitatis habere.
>
> Sed contra hoc obicitur quia iam secundum hanc solutionem videtur quod scientia aliqua prout est docens non procedat demonstrative, quod est inconveniens.
>
> [...]
>
> Aliter potest dici dicendo quod scientia in quantum consideratur ut doctrina potest probare non demonstrative, et hoc est ratione doctrinae, in quantum ars (?) non.
>
> Sed obicitur quod Aristoteles in *Posterioribus* dicit quod nulla scientia ostendit suum subiectum esse.

60. Aristotle's actual text is « Quasdam tamen scientias nichil prohibet quedam eorum despicere, ut genus non supponere esse si sit manifestum quoniam est » : ARISTOTLE, *APo., transl. Iacobi*, in *Analytica posteriora, translationes Iacobi, Anonymi siue « Ioannis », Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*, éd. L. MINIO-PALUELLO and B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, p. 24, l. 10-12 (AL, IV, 1-4).

> Dicendum quod numquam Aristoteles hoc dicit, immo dicit quod quaedam sunt scientiae quae despiciunt sua subiecta probare propter hoc quod sunt nimis manifesta, in hoc innuendo, ut credimus, quod si suum subiectum indigeat manifestatione, quod potest ipsum manifestare, et hoc tamen ratione doctrinae. Vel si Aristoteles dixit hoc, dicendum quod intellexit quod scientia debet supponere suum subiectum esse et non probare in illa parte in qua principaliter procedit in scientia, in illa tamen parte quae est de antecedentibus ad artem hoc potest facere».

The first paragraph of *Anonymus Monacensis* agrees with both of the *Compendium*'s solutions in stressing the merely probable/persuasive character of the permissible proof. The two last paragraphs contain both of the quotations used by the *Compendium*, though there one is used in the first and another in the second solution. *Anonymus Monacensis*, however, is inclined to declare the quotation «nulla scientia ostendit suum subiectum esse» to be spurious, and he thinks that the true quotation («quaedam sunt scientiae quae despiciunt sua subiecta probare propter hoc quod sunt nimis manifesta») states that it is licit, though not always necessary, to argue for the existence of the subject of one's discipline. But, he adds, if the first quote is nevertheless correct, one must interpret it to have an understood «in the main body of the text», so that it is permissible to argue for the subject's existence in an informal introduction.

Anonymus Monacensis' treatment of the «quaedam scientiae [...]» quote makes better sense than the *Compendium*'s, which looks like a corruption of the following argumentation:

(a) Every discipline must presuppose the existence of its subject, and, as Aristotle says, «nulla scientia debet ostendere suum subiectum esse».

(b) No. Aristotle actually says «quaedam scientiae despiciunt probare sua subiecta esse eo quod manifesta sunt». Which means that it is permissible to make the subject's existence manifest if it is not so already.

(c) But if he did say «nulla scientia debet ostendere suum subiectum esse», we must mentally add «per rationes demonstrativas».

Anyhow, § 1059 is clearly related to the text of *Anonymus Monacensis*, but it looks more like the two share some remote common ancestor than like they were twins or one descended from the other.

§ 1069 asks why Aristotle (SE, I, 165 a 5) says that equivocation is the fallacy with the strongest capability for deceiving, when, in fact, the fallacy of accident is even more dangerous since it can deceive even wise men. The same argument is found in Nicholas of Paris[61].

61. NICHOLAS OF PARIS, *Notulae super librum Elenchorum*, ms. Praha, Knihovna Metropolitní Kapituli, L.76, fol. 56vb: «Postea dicit Aristoteles quod unus locus qui fit per nomina est aptissimus ad decipiendum. Et dicunt quidam quod hoc totum "unus

A sustained search would certainly turn up more cases of agreement between the *Compendium* and the commentaries. Problem is, my probings have not suggested that any clear pattern is likely to evolve.

6. General Conclusion

At the end of my investigations, I am left with a confirmation that the first impression of familiarity was right. The *Compendium* does have numerous similarities with *Organon* commentaries from the decades around 1250. But I have not been able to connect it firmly to any one or any group of commentaries in particular. If it reflects the teaching of one Paris master (Mr Ripoll), then all we can say for certain is that he was not Kilwardby or a follower of Kilwardby's, and it seems that no full-scale commentaries of Mr Ripoll's on *Ars Nova* have been preserved.

But not only the sources of the *Compendium* are enigmatic. It is also an enigma how anybody could have thought it might help people pass their exams. As it appears in the Ripoll manuscript, the text is terribly corrupt. Many of the errors are clearly scribal, as when we find «naturam» for «materiam» and «ratio» for «ratiocinatio» in § 690 or «Sunt autem que arguunt» for «Secundum autem que arguunt» in § 1032. It is uncertain whether a sloppy scribe or a not-too-clever *reportator* is the cause of «modi significandi» for «modi interrogandi» in § 1044 or «diversis casibus» instead of «diversis vocibus» in § 1153, but, anyhow, these are rather grave type of error since a bad student might possibly not notice them. «Casibus», for example, belongs to the right sort of semantic field, and it makes no difference to the grammar of the sentence whether you have «casibus» or «vocibus »[62]; it takes a real

locus qui fit per nomina" supponat pro omnibus fallaciis in dictione. Alii volunt quod supponat pro aequivocatione et amphibolia solum. Sed pro quocumque supponat, semper videtur oratio falsa esse. § Videtur quod falsa sit secundum quod supponat pro omnibus in dictione, quia inferius dicet quod omnes oratio<nes> sunt ridiculosae, orationes vero extra dictionem sunt [s. *scripsi*: est *cod.*] magis subtiles; sed quod est ridiculosum non est aptissimum ad decipiendum, sed quod est subtile. § Similiter falsa est si supponat pro aequivocatione et amphibolia, quia secundum fallaciam accidentis decipiuntur sapientes, et non secundum aequivocationem et amphiboliam; ideo aptior [a. *scripsi*: aptius *cod.*] est ad decipiendum fallacia accidentis quam aequivocatio et amphibolia, et si hoc, tunc aequivocatio et amphibolia non sunt ad decipiendum aptissimae».

62. It seems that the corrupt description of the modes of figure of speech in the «*Ripoll Compendium*», ed. Lafleur-Carrier, § 1153 should be reconstructed as:
    1. propter eandem terminationem creditur idem modus intelligendi
    2. propter eundem modum intelligendi creditur identitas rei
    2.1 in diversis vocibus (casibus *ms.*): commutatio praedicamenti
    2.2 in eadem voce: variatio supponendi

understanding of the subject to see that saying one instead of the other transforms good sense into nonsense. In other words: only a good student would be able to find the sense underneath the surface non-sense. But would such an able person need a compendium in the first place?

There are also errors that rest on misunderstandings of the subject and can scarcely have arisen through simple scribal fallibility. The bungled account of the three types of definition in § 817 was produced by someone who had heard of a material, a formal and a combined definition, and who mistakenly assumed that the combination is achieved by joining the material to the formal by means of an «and». Similarly, some dilettante scholar's intervention is required to explain the disastrous perversion of the division of *scientia* in § 747[63].

It is possible that one or more first-rate masters were in some way the source of the *Ars Nova* section, but if so, an inferior intellect had polluted the water. One wonders if it was healthy for a *licentiandus* to drink from this polluted fountain of knowledge. Anyone repeating the nonsense of, e.g., § 817 or § 1153 would deserve to flunk, I feel. However, there are examples from modern times of students reading bad compendia (and sometimes flunking). But who would reprint a bad fifty year old compendium at great expense? If the «*Ripoll Compendium*» is really from before 1250 – and I have found no conclusive evidence against that date –, and if the Ripoll manuscript was really copied around the year 1300, the man who commissioned it was paying to acquire a corrupt copy of an out-dated book[64] that had never been really good anyhow. One just wonders what value he thought he would get for his money. I can hardly think it might help him acquire a licence in arts, not even at a provincial university.

Then, of course, the date «*ca.* 1300» may be wrong. We urgently need a thorough codicological examination of the Ripoll manuscript.

The *Compendium* also deals with figure of speech in §§ 1089, 1105 and 1128. I cannot make a coherent system out of its different remarks on this subject.

63. For details, see above, section 3, n. 27.

64. Just to mention one example of how it was out-dated, the «*Ripoll Compendium*», ed. LAFLEUR-CARRIER, § 1128 does not distinguish between *modi intelligendi* and *modi significandi*. Such nonchalance could scarcely be tolerated after *ca.* 1270.

Le « *Guide de l'étudiant* » et les exigences particulières de la preuve démonstrative selon Aristote

Lambert-Marie de Rijk

Les *Seconds Analytiques*, qui constituent sans doute la pièce maîtresse de l'œuvre logique d'Aristote et dont l'importance philosophique surpasse de beaucoup le domaine de la logique proprement dite, étaient considérés dès le Moyen Âge comme un texte extrêmement difficile. On y traite de la théorie de la démonstration poursuivant la connaissance certaine, stable et nécessaire, fondée sur des prémisses elles-mêmes nécessaires.

Après quelques remarques générales sur la nécessité de connaissances préexistantes[1], sur la nature de la science et de la démonstration, suivies par une énumération des opinions erronées à ce propos[2], le Stagirite aborde la question des conditions requises pour construire des prémisses nécessaires, qui s'appellent *condiciones principiorum* dans le vocabulaire médiéval.

Voici comment l'auteur anonyme du « *Guide* » nous présente cette section du traité aristotélicien[3] :

> « § 762 Illa uero pars que incipit ibi : *Accipiendum igitur ex quibus* etc., in qua agit auctor de principiis demonstrationis in speciali siue de condicionibus principiorum, diuiditur in .III. partes. In quarum prima

1. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 1.
2. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 2-3.
3. Pour toutes les citations du « *Guide* » dans cet article, j'utilise le troisième tirage (juin 1995) de la prépublication de Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I), et renvoie à sa division en paragraphes, qui demeurera la même dans l'édition définitive, à paraître chez Brepols, dans la *Continuatio mediaevalis* du *Corpus Christianorum*.

agit de demonstratione prout est ex necessariis; in secunda, prout est de propriis [...]
§ 763 Prima iterum diuiditur in tres. In prima ostendit auctor naturam illorum mediantibus quibus cadit necessitas in demonstratione; que sunt "de omni" et "per se" et "secundum quod ipsum est"; in secunda [...]
§ 764 Iterum, prima pars diuiditur in tres, secundum tres condiciones predictas per quas cadit necessitas in demonstratione. In quarum prima determinat <de> "de omni", in secunda de "per se", in tertia de "uniuersali", quod idem est quod "secundum <quod> ipsum". Et sumitur "uniuersale" et "secundum quod ipsum" pro eadem condicione, quia tunc "uniuersale" "secundum quod uniuersale" est illud quod inest, ut "habere tres"[4] triangulo secundum quod triangulus inest. Prima pars incipit hic: *Accipiendum igitur ex quibus* etc. Secunda, ibi: *Per se autem* etc., in qua determinat .IIII.^{or} modos dicendi per se; qui satis sunt manifesti. Tertia pars incipit ibi: *Uniuersale autem* etc. Et hec tertia diuiditur in duas, quia primo determinat de "uniuersali" secundum ueritatem; secundo uero secundum propriam opinionem, remouendo errores qui possunt accidere in acceptione "uniuersalis" – que secunda pars incipit ibi: *Oportet autem nos non latere* etc.».

Commençons par un bref résumé de ce qu'envisage Aristote dans les chapitres quatre et cinq du premier livre des *Seconds Analytiques*.

1. La preuve démonstrative («*apodeixis*») selon Aristote

Dans les *Seconds Analytiques*, Aristote explique ce qu'il entend par «*epistêmê*» ou «vraie connaissance», qui est l'objet d'une «*apodeixis*» ou «démonstration». Celle-ci est définie de la manière suivante: «Par "démonstration" j'entends le syllogisme producteur de vraie connaissance, et j'appelle "producteur de vraie connaissance" ("*epistêmonikos*") un syllogisme par lequel nous acquérons de la connaissance par le seul fait que nous le possédons»[5]. Du point de vue formel, les composantes de l'*apodeixis* sont: le «sujet», l'«attribut» (latin «*passio*») et le «définiens» (plutôt que la «définition»). On entend par «sujet» l'objet de la connaissance, par «attribut» la propriété spécifique en question, alors que le «définiens» est l'élément intermédiaire de la démonstration (latin «*medium demonstrationis*»). Faire une démonstration d'une manière correcte, c'est montrer les rapports essentiels entre le sujet (c'est-à-dire l'objet de la démonstration désigné par le terme-sujet) et l'attribut, en

4. «Habere tres» est l'expression courante chez les auteurs médiévaux pour indiquer la propriété du triangle d'avoir ses trois angles égaux à deux droits.
5. Aristote, *An. Post.*, I, 2, 71b18-19.

recherchant – « en chassant » dit Aristote – les notions prédicatives contenues dans l'essence propres à servir de *medium demonstrationis*[6].

Afin de trouver les rapports essentiels entre le sujet et l'attribut et de construire les prémisses nécessaires requises pour la démonstration, il faut observer certaines règles portant sur les conditions des prémisses :

a) L'attribut doit appartenir au sujet *kata pantos* (latin « *de omni* »), c'est-à-dire être affirmé de l'extension totale du terme-sujet. Par exemple : « Animal appartient à chaque (tout) homme » = « Chaque (Tout) homme est un animal ».
b) L'attribut doit appartenir au sujet *kath' hauto* (latin « *per se* »), c'est-à-dire être dit du sujet en vertu de son essence (ou de celle de l'attribut lui-même). Par exemple : « La ligne appartient au triangle » or « le point appartient à la ligne ».
c) L'attribut doit appartenir au sujet *kath' holou* (latin « *uniuersale* » ou « *uniuersaliter* ») ou s'appliquer au sujet commensurablement, c'est-à-dire être dit du sujet en vertu de son essence complète[7]. Par exemple : « Avoir ses angles égaux à deux droits appartient au triangle ».

Ces conditions sont, de toute évidence, cumulatives, de sorte que la troisième comprend les deux premières, en ajoutant une condition additionnelle, qui est indiquée par la formule « *hêi auto* » (latin « *secundum quod ipsum* ») :

> *An. Post.*, I, 4, 73 b 25-32 : « Telle est donc la distinction à établir entre l'attribut affirmé de l'extension totale du sujet et l'attribut par soi. J'appelle "commensurable" l'attribut qui appartient à tout sujet, par soi et en tant que tel. Il en résulte clairement que tous les attributs commensurables appartiennent nécessairement à leurs sujets. Le "par soi" et l'"en tant que tel" sont, au surplus, une seule et même chose. Par exemple, c'est à la ligne comme telle qu'appartiennent le point, ainsi que le rectiligne, car ils lui appartiennent en tant que ligne ; et le triangle en tant que triangle a deux angles droits, car le triangle est par soi égal à deux angles droits ».

Ensuite Aristote introduit une expression alternative pour éclaircir la notion difficile de « *kath' holou* », à savoir « *kai prôtou* » (« *kai kata prô-*

6. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 34, 89 b 11 *juncto* II, 13, 96 a 22-23.
7. Pour l'orthographe de cette expression (« *kath' holou* » plutôt que « *katholou* ») et sa signification précise, voir L.M. DE RIJK, *The Posterior Analytics in the Latin West*, dans *Knowledge and the Sciences in Medieval Philosophy*, Proceedings of the Eighth International Congress of Medieval Philosophy (S.I.E.P.M.), Helsinki, 24-29 August 1987, t. I, M. ASZTALOS, J.E. MURDOCH et I. NIINILUOTO (éd.), *Acta Philosophica Fennica* 48 (1990), pp. 104-127.

tou»), c'est-à-dire «dit du sujet comme premier sujet ou primitivement»[8]:

> *An. Post.*, I, 4, 73b32-74a2: «L'attribut appartient "commensurablement" au sujet, quand on peut montrer qu'il appartient à un sujet quelconque, et comme sujet premier. Par exemple, la propriété d'avoir ses angles égaux à deux droits n'est pas pour la figure un attribut commensurable. Car, bien qu'il soit possible de prouver qu'une certaine figure a ses angles égaux à deux droits, on ne peut cependant pas le prouver d'une figure quelconque, pas plus que l'on ne se sert de n'importe quelle figure dans une telle démonstration; en effet, un carré est bien une figure, et pourtant ses angles ne sont pas égaux à deux droits. D'autre part, un triangle isocèle quelconque a ses angles égaux à deux droits, mais non comme sujet premier: c'est le triangle qui est antérieur <à cet égard>. Ce qui donc, pris comme sujet quelconque et premier, est démontré avoir ses angles égaux à deux droits, ou posséder n'importe quel autre attribut, c'est ce à quoi, pris comme sujet premier, l'attribut appartient commensurablement. Alors, la démonstration au sens propre consiste à prouver qu'un tel attribut appartient commensurablement au sujet».

L'expression «*kai prôtou*» est d'une importance décisive. Ladite condition exige que l'attribut en question soit assigné à la première classe à laquelle il appartient comme à son premier sujet. C'est pourquoi la proposition «Tout triangle isocèle a ses angles égaux à deux droits» a beau revendiquer l'honneur d'être une proposition universelle et nécessaire, elle doit être néanmoins rejetée comme prémisse d'une véritable démonstration, parce que la propriété d'avoir ses angles égaux à deux droits ne correspond pas (ou n'est pas commensurable) à l'essence du triangle isocèle, mais seulement à l'une de ses parties, à savoir sa «triangularité».

Il faut remarquer que le Stagirite emploie les expressions «*kath' holou*» («*katholou*» dans les manuscrits) et «*prôtou*» dans un sens tout spécial qu'il faut bien distinguer du sens courant d'«universel»[9]. Il n'est

8. La notion de «premier sujet» d'une propriété («*primum subiectum passionis*») joue un rôle important dans les discussions du quatorzième siècle: voir L.M. DE RIJK, *Ockham as the Commentator of His Aristotle. His Treatment of Posterior Analytics*, dans *Aristotelica et Lulliana, magistro doctissimo, Charles H. Lohr, septuagesimum annum feliciter agenti, dedicata*, F. DOMINGUEZ, R. IMBACH, Th. PINDL et P. WALTER (éd.), Turnhout, Brepols, 1995, pp. 77-127, §§3-4 (Instrumenta Patristica, XXVI).

9. Le mot pris dans ce sens spécial qui se trouve dans les chapitres 4 et 5, n'est pas cependant un *hapax legomenon*. Voir, par exemple, ARISTOTE, *An. Post.*, I, 8. Pareille juxtaposition de «*prôta*» et «*kath' hauta*» se trouve dans ARISTOTE, *An. Priora*, II, 21, 66b20-22 et *Metaph.*, Z, 6, 1031b13 *sqq.* Voir aussi H. BONITZ, *Index aristotelicus*, Berlin, Reimer, 1870 (réimpression anastatique Berlin, De Gruyter, 1961), col. 653a26 *sqq.*; cf. *Ibid.*, 653a35 *sqq.*, spécialement 653a52-59 (Aristotelis opera, V).

pas étonnant que l'auteur ait ajouté quelques *caueat* dans le chapitre suivant[10]:

> *An. Post.*, I, 5, 74a4-13: «Nous ne devons pas perdre de vue que souvent il nous arrive de nous tromper, et que ce que l'on cherche à prouver n'appartient pas en fait <au sujet> primitivement et commensurablement, au sens où l'on croit le démontrer d'une telle manière. On commet cette erreur <de trois façons>: [1] d'abord quand on ne peut appréhender aucune notion plus élevée en dehors du ou des sujets particuliers; [2] en second lieu, quand on en peut bien concevoir une, mais qu'elle n'a pas de nom, dans le cas de choses spécifiquement différentes; [3] quand, enfin, le caractère relativement auquel on prouve <l'attribut> n'est en réalité qu'une partie du tout <auquel s'applique l'attribut en question>, car alors l'attribut poursuivi dans la démonstration appartiendra bien aux cas particuliers compris dans cette partie, et il s'appliquera à tous les sujets, mais cependant pas primitivement ni commensurablement. – Je dis que la démonstration concerne le sujet comme premier et en tant que tel, quand elle concerne le sujet premier commensurablement».

Ensuite, Aristote donne quelques exemples des trois causes de cette erreur, dont celui de la première est le suivant: s'il n'existait pas d'autre triangle que le triangle isocèle, on pourrait penser faussement que l'attribut d'avoir ses angles égaux à deux droits lui appartient en vertu de son essence entière (c'est-à-dire de sa «triangularité» plus «la propriété d'avoir deux côtés égaux»), alors que l'attribut ne correspond qu'à sa «triangularité», si bien que le triangle, plutôt que l'isocèle, est le sujet premier et commensurable de l'attribut.

Retournons maintenant au texte du «*Guide*».

2. LES SIX QUESTIONS POSÉES PAR L'AUTEUR SUR LES «*CONDICIONES PRINCIPIORUM*»

L'auteur anonyme du «*Guide*» commence son résumé des chapitres 4 et 5 du livre I des *Seconds Analytiques* en posant six questions (§§ 803-808):

> «§ 803 <1> Item, queritur quomodo "de omni" et "per se" et "secundum quod ipsum" et "uniuersale" accipiuntur hic ut condiciones necessitatis.
> § 804 <2> Item, queritur penes quid differunt.
> § 805 <3> Item, quare sunt .IIII^{or} modi dicendi per se, et quomodo differunt, et qui istorum modorum cadunt in demonstratione et qui non.

10. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 5, 74a4-b4.

§ 806 <4> Item, quare diffinitio "uniuersalis" ponitur duplex.
§ 807 <5> Item, quare pro eodem accipitur "uniuersale" et "secundum quod ipsum".
§ 808 <6> Item, quare sic ordinantur quod "de omni" precedit "per se"».

Les réponses que donne notre auteur aux problèmes soulevés se trouvent dans les §§ 809-814, où elles sont suivies d'une question additionelle à propos de la récapitulation que donne Aristote en I, 4, 73 b 25.

2.1. *Les réponses aux questions 1-3 et 6*

Une petite remarque préliminaire s'impose au sujet de l'ordre de notre texte. L'auteur commence, au § 809, par répondre au deuxième problème, qu'il considère, paraît-il, comme une préparation adéquate de la solution du problème qu'entame la première question[11]. Cependant, il semble que les mots initiaux de la deuxième réponse («Per hoc ultimum soluitur» au § 809) renvoient le lecteur aux lignes finales du § 810 («Item, "uniuersale" dicit rationem incorruptibilitatis [...]» *etc.*). D'ailleurs, il faut remarquer que la réponse de la sixième question fait suite à celle de la deuxième (§ 809). Je crois qu'il y a quelque désordre dans notre texte aux §§ 809-810. Je me permets d'en changer l'ordre et de négliger le § 811: «Ad secundum iam solutum est». Voici le texte des §§ 809-810 (par ordre inverse):

«§ 810 **<1*>** Dicimus ergo ad primum quod "de omni" est condicio subiecti in sui uniuersalitate et secundum tempus. Item, "per se" dicit rationem inherentie ex huiusmodi principiis. Item, "uniuersale" dicit rationem incorruptibilitatis ex parte rerum. Hoc autem totam necessitatem confert in ipsa demonstratione, cum ex parte principiorum, tum ex parte conclusionis.
§ 809 **<2*>** Per hoc ultimum soluitur secunda questio. Dicimus enim quod "de omni" proprie est dispositio subiecti ratione qua subiectum est, "per se" uero passionis; "uniuersale" uero dispositio est utriusque. Et ita <patet> penes quid differunt. **<6*>** Et similiter patet ordo eorum, quia sicut subiectum ante passionem, ita "de omni" ante "per se"; et ultimo "uniuersale", cum sit dispositio indifferens ad utrumque. Et nota quod "uniuersale" est dispositio principaliter subiecti. Et, si passionis, hoc non est ratione essentie per se, sed magis est dispositio ipsius ratione inherentie».

11. Il faut remarquer que la solution du premier commence: «Dicimus *ergo*». En outre, l'emploi du mot suggère que la réponse à la première question forme le commencement de ce que dit l'auteur en réponse à l'ensemble des questions («ergo» = «Alors»).

Le traitement du troisième problème concernant les quatre *modi dicendi per se* manque de clarté, il me semble. Certainement, on ne peut pas blâmer notre auteur pour cela, car le texte d'Aristote est assez difficile. De toute façon, la première classe comprend les attributs qui appartiennent à l'essence du sujet, dont Aristote dit: «C'est ainsi qu'au triangle appartient la ligne, et à la ligne le point, car l'essence du triangle et celle de la ligne sont composées de ces éléments; aussi, ils entrent dans la définition exprimant l'essence de la chose»[12]. La seconde classe des attributs «par soi» contient les attributs qui n'entrent pas eux-mêmes dans la définition du sujet (comme au cas précédent), mais ici c'est la notion du sujet qui se trouve dans la définition de son attribut en tant qu'élément indispensable, de sorte que celui-ci ne peut être défini qu'au moyen du sujet. Dans les mots du Stagirite: «C'est ainsi que le rectiligne et le rond appartiennent à la ligne [...], le carré et l'oblong au nombre»[13].

En plus de ces types de «perséité», Aristote distingue deux autres sens du terme. D'abord, celui dans lequel la substance est appelée un «être par soi», par opposition aux choses appartenant aux catégories accidentelles; ensuite, en un autre sens, il s'agit d'un rapport «par soi» entre deux choses qui est analogue au rapport causal. Dans un tel cas, un attribut appartenant à quelqu'une des catégories accidentelles peut appartenir néanmoins au sujet *essentiellement*. Par exemple, si un animal meurt égorgé, du fait de l'égorgement, il n'y a pas de rapport accidentel entre l'égorgement et la mort, mais un rapport vraiment essentiel, si bien que l'attribut «égorgé» appartient «par soi» à l'animal mort.

Regardons maintenant le texte du «*Guide*», en cherchant à retracer les quatre sens aristotéliciens de «par soi». Il sera impossible de découvrir chez notre auteur le troisième sens du terme:

> «§ 812 <3*> Ad tertium dicimus quod "per se" inest **[a]** illud quod dicit inherentiam sui in alio per eadem principia illius cui inheret. Sic autem est diffinitio de diffinito, uel **[b]** econuerso. Et secundum hoc sunt duo primi modi; diffinitio enim ex eisdem principiis est ex quibus est diffinitum, et econuerso. Item, passio ex eisdem principiis subiecti habet esse. Sed duplex est. **[c]** Quedam que pronuntiatur sine intentione sue cause, licet suam causam in subiecto habeat, ut "habere tres" de triangulo; et secundum hoc est tertius modus. **[d]** Alia uero passio est que cum intentione sue cause pronuntiatur de subiecto, ut "interiit interfectum"».

Dans les lignes suivantes, l'auteur fait mention d'une controverse sur la pertinence de la distincton des quatre sens de «par soi» pour la formation

12. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 4, 73a35-38.
13. ARISTOTE, *An. Post.*, 73a38-40.

de la preuve démonstrative. Signalons d'abord que les commentateurs, les modernes[14] aussi bien que leurs prédécesseurs médiévaux, semblent être d'accord sur le fait que les quatre classes des attributs «par soi» que distingue Aristote[15] ne s'appliquent pas toutes à la formation correcte des prémisses nécessaires requises pour une véritable démonstration, mais seulement les deux premières. Les modernes sont convaincus que seulement les deux premières sont pertinentes à cet égard et, ce faisant, s'accordent avec le premier commentateur médiéval connu du traité aristotélicien, Robert Grosseteste (première moitié du XIII[e] siècle):

> *Commentarius in Posteriorum Analyticorum Libros*, éd. ROSSI, p. 111, l. 51 - p. 112, l. 78[16]: «Est autem per se alterum de altero et dicitur per se alterum de altero cum quidditas unius a quidditate alterius essentialiter et non per accidens egreditur. Illud autem cuius quidditas essentialiter et non per accidens a quidditate alterius egreditur, esse suum habet ab eo a quo egreditur sicut a sua causa uel efficiente, uel formali, uel materiali, uel finali [...]. In omnibus enim istis modis predicandi[17] est predicatum tale quod ipsum recipitur in definitione subiecti quod ab ipso predicato habet esse. Cum autem accidens quod essentialiter et non per accidens egreditur a quidditate subiecti, predicatur de suo subiecto, est secundus modus essendi per se uel dicendi alterum de altero. Et in hunc modum secundum incidunt omnia illa que oblique predicant causatum per se de causa per se; omnia enim illa predicata sumunt subiecta sua a quibus habent esse, in suis definitionibus. Et manifestum est quod non sunt plures modi essendi per se uel dicendi alterum de altero. Propter hoc hi duo modi tantum ueniunt in demonstrationem»[18].

14. Par exemple, ARISTOTE, *Organon, IV: Les seconds Analytiques. Nouvelle traduction et notes*, J. TRICOT, Paris, Vrin, 1947, p. 26, n. 2; *Aristotle's Prior and Posterior Analytics*, A Revised Text with Introduction and Commentary by W.D. ROSS, Oxford, Clarendon Press, 1949, p. 519; *Aristotle's Posterior Analytics*, Translated with Notes by J. BARNES, Oxford, Clarendon Press, 1975, pp. 113-114. Pour les commentateurs médiévaux, voir par exemple ROBERT GROSSETESTE et saint THOMAS D'AQUIN, *ad locum*.
15. ARISTOTE, *An. Post.*, 73a21-b24.
16. ROBERT GROSSETESTE, *Commentarius in Posteriorum Analyticorum Libros*. Introduzione e testo critico di P. ROSSI, Firenze, Olschki, 1981 (Unione Accademica Nazionale. Testi e studi per il Corpus Philosophorum Medii Aevi, II).
17. Les sous-divisions du premier mode sont envisagées.
18. ROBERT GROSSETESTE, *Commentarius in Posteriorum*, éd. ROSSI, p. 114, l. 111-119 (ponctuation modifiée): «*Amplius que non* et cetera. [= ARISTOTE, *An. Post.*, I, 4, 73b5]. Dico cum expositoribus quod Aristoteles ut compleret sermonem suum de "per se", addidit modum essendi per se quo substantia omnis vel substantia prima, que de nullo predicatur, est per se. Et addit etiam modum causandi per se, et ponit exemplum, *ut si aliquod interfectum interiit, secundum interfectionem.* [*Ibid.*, 73b14] Quod expone sic: si aliquod incisum vel vulneratum interiit, non propter aliam causam supervenientem, ut propter morbum, sed propter ipsam incisionem vel

Par contre, saint Thomas d'Aquin indique les modes deux et quatre comme les seuls pertinents :

> *Expositio libri Posteriorum*, éd. GAUTHIER, p. 40, l. 136-146 (cf. *comm.* 89, éd. SPIAZZI)[19] : « Deinde cum dicit : *Que ergo dicuntur* etc. [73 b 16], ostendit qualiter utatur predictis modis demonstrator. Vbi notandum quod, cum sciencia proprie sit conclusionum, intellectus autem principiorum, proprie scibilia dicuntur conclusiones demonstrationis, in quibus passiones predicantur de propriis subiectis ; propria autem subiecta non solum ponuntur in diffinitione accidentium, set etiam sunt cause eorum ; unde conclusiones demonstrationum includunt duplicem modum dicendi per se, scilicet secundum et quartum ».

Dans la deuxième moitié du § 812, l'auteur du « *Guide* » nous dit que certains estimaient que seul le quatrième sens de « par soi » était digne d'entrer dans la démonstration, tandis que pour d'autres c'était le premier et, pour d'autres encore, à la fois le premier et le quatrième. Notre auteur, quant à lui, n'admet pas que le quatrième entre dans la démonstration. Il est toutefois d'avis qu'Aristote lui-même fait entrer les trois premiers sens dans la démonstration, parce qu'ils ne mêlent pas l'intention de la cause à la procédure démonstrative[20].

Au demeurant, il me semble que, sans exception, les quatre sens mentionnés par Aristote jouent un rôle dans la formation des prémisses requises pour faire une preuve démonstrative selon les conditions avancées en I, 4, puisqu'ils concernent tous la méthode sémantique (c'est-à-dire la soi-disant catégorisation[21]) qu'envisage le Stagirite en traitant de la formation correcte d'une *apodeixis*.

2.2. *Les réponses concernant les questions 4 et 5*

Que notre auteur soulève le quatrième problème, qui se rapporte aux deux définitions de la notion d'« *uniuersale* »[22], ne surprendra personne qui connaît bien l'ambivalence du terme grec « *katholou* », qui doit être lu

vulnus, hoc est "secundum interfectionem", tunc ipsa vulneratio est per se causa interitus ».

19. *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1989. S. THOMAE AQUINATIS, *In Aristotelis libros Peri Hermeneias* et *Posteriorum Analyticorum Expositio, cum textu ex recensione Leonina, cura et studio* P. Fr. R.M. SPIAZZI O.P. Editio secunda, Turin, Marietti, 1964.
20. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 812.
21. Voir L.M. DE RIJK, *Ockham*, § 2 et *Id.*, *Categorization as a Key Notion in Ancient and Medieval Semantics*, dans *Vivarium* 26 (1988), pp. 1-18.
22. Le « *kath' holou* » d'Aristote ; voir ci-dessus, notre section 1.

tantôt *katholou*, tantôt *kath' holou*. En fait, les deux définitions que donne Aristote[23] représentent sa double tentative pour clarifier ce qu'il entend par l'expression «*kath' holou*». La première définition décrit le fait que cette notion comprend les trois éléments représentant les conditions partielles de l'attribution «*kath' holou*», à savoir être affirmé de l'extension totale du sujet («*de omni*»), être attribué en vertu de l'essence du sujet ou de celle de l'attribut («*per se*») et être un attribut appartenant au sujet en tant que tel, c'est-à-dire en vertu de l'essence complète du sujet («*uniuersale*» ou «*primo*»); autrement dit, l'attribut appartient au sujet en vertu de l'ensemble de ces notions essentielles[24].

Dans la deuxième définition, Aristote décrit la situation dans laquelle l'attribut appartient effectivement «*kath' holou*» au sujet:

> *An. Post.*, I, 5, 73b32-38: «L'attribut appartient commensurablement au sujet, quand on peut montrer qu'il appartient à un sujet quelconque <de l'espèce signifiée par le terme-sujet> et comme sujet premier. Par exemple, la propriété d'avoir ses angles égaux à deux droits n'est pas pour la figure un attribut commensurable. Car, bien qu'il soit possible de prouver qu'une figure a ses anges égaux à deux droits, on ne peut cependant pas le prouver d'une figure quelconque, pas plus que l'on ne se sert de n'importe quelle figure dans une telle démonstration; en effet un carré est bien une figure, et pourtant ses angles ne sont pas égaux à deux droits. D'autre part, un triangle isocèle quelconque a ses angles égaux à deux droits, mais le triangle isocèle n'est cependant pas le sujet premier <de cet attribut>: c'est le triangle qui est antérieur».

Alors, pour être attribut commensurable, il faut que l'attribut appartienne à n'importe quelles choses signifiées par le terme-sujet (ou soit compris dans l'extension du terme-sujet); en outre, la chose signifiée par ce terme doit être le sujet premier de l'attribut, sinon l'attribut ne correspond qu'à une partie de l'essence du sujet.

L'auteur du «*Guide*» a bien compris Aristote à ce propos:

> «§813 <4*> Ex dictis patet solutio ad aliud, quia primo diffinitur "uniuersale" secundum quod est dispositio subiecti, cum dicit quod: *Uniuersale est quod est de omni et per se et secundum quod ipsum*[25]. Et sciendum quod "uniuersale" sic sumptum differt per hoc quod est "de omni" ab uniuersali quod est principium probationis dialetice; et per hoc quod est "per se" ab uniuersali quod est principum demonstrationis negatiue [?]; et per hoc quod est "secundum quod ipsum" dif-

23. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 4, 73b25 et 32-33.
24. On aurait dû traduire *kath' holou* en latin par *de toto* ou *de tota essentia*, plutôt que par *uniuersale* ou *uniuersaliter*; en français, par *commensurable*, *commensurablement*, plutôt que par *universel*, *universellement*: voir ci-dessus, section 1.
25. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 4, 73b25.

fert a subiecto particularis demonstrationis. Postea uero ponitur alia diffinitio "uniuersalis" secundum quod est dispositio uniuersalis passionis, quod patet per literam auctoris, cum dicit: *Uniuersale est inter quodlibet et primo demonstratur in quolibet*[26], id est in suo uniuersali subiecto proprio et in qualibet sui parte; "*primo*" dicit, quia debet esse in suo subiecto uniuersali primo, et in suis partibus per consequens, ut "habere tres" primo inest triangulo et per consequens ysocheli.
§ 814 <5*> Ad aliud dicimus quod "secundum quod ipsum" maxime dicit dispositionem ratione qua passio inest subiecto uniuersali inquantum uniuersale; et ideo pro eisdem differentiis accipitur».

2.3. *Une question additionelle*

Après les six questions se trouve dans notre texte une septième, dans laquelle l'auteur se demande pourquoi, dans sa récapitulation[27], Aristote traite de la notion de «*secundum quod ipsum*» d'une manière différente qu'il ne le fait des deux premières, «*de omni*» et «*per se*». Il répond à la question en soulignant que les dernières se rapportent à des dispositions propres, l'une du sujet, l'autre de l'attribut, alors que la troisième ne concerne qu'une disposition commune, qui est indifférente à l'opposition «sujet-attribut»:

«§ 815 Item solet queri quare recapitulat <de> "de omni" et "per se" et non simul de hoc quod est "secundum quod ipsum". – Ad quod dicimus quod "de omni" et "per se" sunt dispositiones proprie, ita quod "de omni" subiecti, "per se" uero passionis[28]. Et ideo simul recapitulantur tanquam differentes ab illa que sequitur, scilicet ab "uniuersali", que est communis dispositio et indifferens ad utrumque».

3. Les erreurs concernant la condition de commensurabilité

Au § 816, l'auteur se met à résumer le chapitre très important dans lequel Aristote parle des erreurs portant sur la condition de la commensurabilité des prémisses requises pour une véritable démonstration[29]. Elles consistent, d'une manière générale, à penser que l'on a démontré que l'attribut appartient au sujet comme sujet premier, tandis qu'en réalité, quoiqu'il lui appartienne bien, ce n'est cependant pas comme sujet premier.

26. Aristote, *An. Post.*, I, 4, 73b32-33.
27. Aristote, *An. Post.*, I, 4, 73b25-26.
28. Anonyme, «*Guide de l'étudiant*», éd. Lafleur-Carrier, § 809 *init.*
29. Aristote, *An. Post.*, I, 5.

3.1. *Les trois causes d'erreur et leur exemplification*

Il y a trois causes d'une telle erreur. La première consiste à croire avoir donné une démonstration très nette, selon toutes les exigences posées par Aristote, alors qu'en fait elle porte aussi sur des choses qui ne sont pas le sujet premier de l'attribut en question. Par exemple, si l'on croit que le triangle isocèle est la seule espèce de triangle, on pourrait attribuer faussement l'attribut d'avoir ses angles égaux à deux droits à l'isocèle en tant que tel (c'est-à-dire le lui attribuer comme au sujet premier), sans s'apercevoir que l'attribut ne lui appartient pas en tant que tel, mais en tant que triangle.

La deuxième cause de cette erreur arrive quand on assigne un attribut séparément à des choses spécifiquement différentes, faute de reconnaître leur élément commun qui est à la base de leur attribut commun et qui nous permet de former une démonstration correcte. L'exemple qu'en donne Aristote[30] concerne l'attribut de convertibilité des proportions s'appliquant aux nombres (en arithmétique), aux lignes (en planimétrie), aux corps (en stéréométrie), et aux périodes de temps (en physique). C'est parce qu'il n'y a pas un seul nom commun pour désigner toutes ces choses qu'échappe à notre attention le fait que c'est leur nature commune qui est à la base dudit attribut commensurable comme son sujet premier.

La troisième cause arrive quand la démonstration ne porte que sur une partie du tout qui est le véritable sujet premier. Voici l'exemple qu'en donne Aristote:

> *An. Post.*, I, 5, 74a13-16 «Si l'on prouve que les droites perpendiculaires ne se rencontrent pas, on pourrait supposer qu'en prouvant cela, on fait une démonstration <selon toutes les exigences>, parce qu'elle vaut pour toutes les droites perpendiculaires. Mais il n'en est pas ainsi, puisque leur parallélisme dépend non pas de l'égalité des angles à deux droits prise de cette façon, mais de l'égalité prise absolument».

Ce que nous venons de dire de l'ordre des exemples dans le texte aristotélicien suit l'interprétation de presque tous les commentateurs modernes. Regardons maintenant ce qu'en disent Thomas d'Aquin, Robert Grosseteste et, surtout, l'auteur anonyme du «*Guide*».

3.2. *Une controverse médiévale sur l'ordre des exemples*

Commençons par saint Thomas, parce qu'on trouve chez lui l'interprétation moderne. Selon l'Aquinate, Aristote exemplifie la deuxième des

30. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 5, 74a18.

trois causes d'erreur après les deux autres, parce qu'il veut la traiter plus en détail:

> *Expositio libri Posteriorum*, éd. GAUTHIER, p. 45, l. 65 - p. 46, l. 87 (cf. *comm.* 103-105, éd. SPIAZZI): «Secundo ibi: *Si igitur aliquis demonstrabit* etc. [74 a 13], subiungit exempla ad predictos modos.
>
> Et primo ad tercium, dicens quod, si quis demonstret de lineis rectis *quod non intercidant*, id est non concurrant, *uidebitur huius esse demonstratio*, scilicet uniuersalis primi, *propter* hoc *quod* non concurrere *inest* aliquibus lineis *rectis* [...] etc.
>
> Secundo ibi: *Et si triangulus* etc., ponit exemplum ad primum modum, dicens quod, *si non esset* alius *triangulus quam ysocheles* [...] etc.
>
> Tercio ibi: *Et proportionale* etc., exemplificat de secundo modo, et uidetur hoc ultimo ponere quia circa hoc diutius inmoratur».

Par contre, Robert Grosseteste laisse voir un moment d'hésitation à propos de l'exemple du triangle:

> *Commentarius in Posteriorum Analyticorum Libros*, I, 5, éd. ROSSI, p. 125, l. 189-194 (ponctuation modifiée): «Subiungit autem consequenter exemplum primi modi sic: *Et si triangulus non esset aliud quam isosceles, uidetur utique esse* demonstratio *secundum quod est isosceles*, idest de isoscele primo. Exemplum secundi modi est proportionale quia etiam commutabiliter est, *quemadmodum* demonstratur *aliquando seorsum secundum quod numeri sunt* in arithmetica, *et secundum quod linee et secundum quod firma* in geometria [...] etc.».
> p. 126, l. 217-219: «Istud autem exemplum nunc dictum de triangulo uidetur conuenire primo modo erroris, licet tamen possit continuari cum littera sibi proxima de exemplo secundi modi».

Retournant à l'auteur du «*Guide*», nous le voyons prendre l'exemple de la troisième cause d'erreur (c'est-à-dire celui portant sur les lignes parallèles) pour une illustration de la première, en fusionnant – il faut bien le remarquer – l'exemple des parallèles avec celui portant sur la confusion du triangle et du triangle isocèle, qui passe pour l'illustration de la première cause chez tous les autres interprètes[31]. Voici le texte du «*Guide*»:

> «§ 816 Item solet queri de tribus erroribus quos ponit auctor circa acceptionem "uniueralis", penes quid decipitur. – Ad hoc dicimus quod tripliciter contingit decipi in accipiendo ipsum "uniuersale". Primo scilicet quando non accipitur passio uniuersalis de subiecto primo, sed passio particularis; ut lineas non intercidere, quod est proprium ysochelis ratione qua est ysoceles: conuenit enim ysocheli ratione sui, et

31. Voir, par exemple, ROBERT GROSSETESTE, saint THOMAS D'AQUIN, J. TRICOT, W.D. ROSS et J. BARNES, *ad locum*.

non triangulo, uniuersaliter [...]. Secundus modus est quando dicitur[32] passio communis uel excedens que secundum nomen conuenit pluribus subiectis uniuersalibus, ut hec passio "esse proportionale" commutatim conuenit numeris et lineis, et non secundum quod ipsum, quia diuersis rationibus hic et ibi. [...] Tertius modus est quando <dicitur> passio uniuersalis de subiecto particulari et creditur[33] eque primo predicari de illo particulari sicut de uniuersali, ut "habere tres" de ysochele et de triangulo. Et istos tres modos accipiendi[34] "uniuersale" ponit auctor».

En fait, notre auteur considère l'ordre d'exposition des exemples comme entièrement parallèle à l'ordre d'occurrence des erreurs elles-mêmes dans le texte d'Aristote[35], contrairement à ce qu'on lit chez les autres interprètes[36] du texte, c'est-à-dire: 3-1-2. En outre, on a l'impression que l'auteur anonyme du «*Guide*» – en admettant que le texte du § 816 n'est pas corrompu – a assez mal compris ce que voulait dire Aristote dans le chapitre cinq.

On peut aussi conclure que l'auteur anonyme du «*Guide*» ne suit pas fidèlement la tradition oxonienne, dans laquelle se situe Robert Grosseteste, ni la parisienne, dont témoigne un saint Thomas d'Aquin. Cela pourrait renforcer nos soupçons à l'égard de l'origine parisienne du «*Guide*».

32. *Sc.* de subiecto tanquam primo.
33. «quand on dit un attribut universel d'un sujet particulier en croyant [...]».
34. Il faut comprendre *male accipiendi* !
35. ARISTOTE, *An. Post.*, I, 5, 74a7-12.
36. Par exemple, les commentateurs que l'on vient de mentionner dans notre note 31, *ad locum*.

Bilan

Compte rendu des exposés de synthèse de Serge Lusignan et Claude Panaccio

par

David Piché

Claude Panaccio

Serge Lusignan, d'abord, de l'Université de Montréal, et moi-même ensuite, de l'Université du Québec à Trois-Rivières, présenterons chacun, durant une quinzaine de minutes, quelques éléments qui nous paraissent importants ou qui nous semblent se dégager à ce stade-ci de la discussion sur le «*Guide de l'étudiant*». Sans plus tarder, je donne donc la parole à Serge Lusignan.

Serge Lusignan

Je vais faire quelques remarques pour lancer la discussion, quelques remarques surtout de nature historique – et peut-être un peu philologique – que j'ai regroupées sous trois points d'inégales longueurs. Je serai très bref quant au premier point: j'aimerais quand même revenir un peu sur la nature physique du texte, c'est-à-dire le manuscrit. Je crois qu'il y a un certain nombre de choses qui sont sorties de nos discussions qu'il est peut-être bon de rappeler, et sur lesquelles il serait bon de faire le point. Je serai beaucoup plus long sur mon deuxième point: le milieu d'origine du texte. Il y a là, je pense, des éléments dont il faudrait tenir compte dans la poursuite des travaux historiques sur ce texte. Et brièvement, je reviendrai, ce sera mon troisième et dernier point, sur le genre littéraire du texte, parce que, selon moi, ce texte s'inscrit dans un genre littéraire, et il faut peut-être en tenir compte lorsqu'on essaie de l'expliquer.

Mon premier point donc, le texte physique, le manuscrit de Ripoll. Je crois que, d'une certaine façon, si je peux me permettre un jeu de mots facile, notre «*Guide de l'étudiant*» s'avère un assez mauvais élève pour les historiens modernes, c'est-à-dire que le manuscrit souffre, je dirais, d'une triple décentration par rapport au lieu où l'on aimerait bien le ramener. Paléographiquement, des hypothèses ont été avancées qui le situeraient plutôt fin XIII^{e} début XIV^{e}, alors qu'on aimerait bien l'amener en 1240. Philologiquement, il semble être le résultat d'une transmission, il se trouve peut-être à 1, 2, 3 ou plusieurs intermédiaires de l'original: donc, là aussi on est loin du texte d'origine. Et puis, il a eu la mauvaise idée d'aller loger à Barcelone, alors qu'on aimerait bien, ici aussi, le ramener à Paris.

Une triple décentration affecte donc notre manuscrit. À ce sujet, je ne sais pas s'il y a tellement matière à discussion, mais il y a sûrement, pour la suite des choses, exhortation à essayer de clarifier davantage l'analyse, l'étude historique, enfin l'étude codicologique et paléographique du texte afin d'arriver à des conclusions un peu plus certaines sur la datation de l'écriture. Je sais que les textes universitaires sont souvent très décevants à étudier d'un point de vue codicologique, mais on aimerait être certain que, sur ce plan, on sait tout ce que le manuscrit de Ripoll pourrait nous livrer. Il faudrait, par conséquent, essayer de voir, de détecter tout ce que le codex pourrait nous livrer sur l'histoire du texte, selon les méthodes habituelles de la codicologie, étant donné tous les problèmes de datation et de localisation géographique qui se présentent à nous.

Enfin, je voudrais donner une suggestion, je n'ai aucune certitude à ce sujet, il s'agit d'une question que je vous propose spontanément: est-ce que l'on connaît un peu l'histoire de la constitution des fonds de la bibliothèque de la Couronne d'Aragon ? Je veux dire: est-ce que par le biais de l'histoire des fonds on arriverait à émettre quelques hypothèses sur l'origine du texte ?

Ceci dit, malgré tous ces problèmes de décentration, je rappelerai tout de même une conclusion importante qui a été apportée par Irène Rosier, pour la grammaire: Irène a pu démontrer de façon assez probante que notre manuscrit n'est pas méridional. Et il me semble que c'est important, dans les arguments concernant la localisation du manuscrit, non seulement d'essayer de voir jusqu'à quel point il se rapproche de Paris, mais également, sur le plan de l'histoire des doctrines, de pouvoir dire: le manuscrit n'est pas de telle région. C'était là mon premier point.

Le deuxième point que je voudrais traiter: le milieu d'origine. On a bien voulu donner un milieu au manuscrit de Ripoll, on a bien voulu le forcer à prendre place à Paris, et c'est peut-être la bonne hypothèse –

enfin, on pourra en discuter –, mais j'aimerais rappeler que le milieu parisien est beaucoup plus complexe et beaucoup plus diversifié que ne le laissent penser les deux expressions que l'on a constamment utilisées pour nommer le milieu parisien lors du colloque: «Université de Paris» et «Faculté des arts».

L'utilisation exclusive de ces deux expressions donne une impression assez monolithique du milieu, même sur le plan des doctrines. Je pense que quelques remarques sur les institutions peuvent nous amener à penser qu'il s'agit d'un milieu beaucoup plus diversifié et donc beaucoup plus susceptible, peut-être – je m'arrête là comme historien et j'aimerais bien avoir l'avis des philosophes –, de porter, en son sein et à un moment donné, des doctrines pas nécessairement contradictoires mais à tout le moins diversifiées. Alors, voici sur quoi je m'appuie au plan historique. D'abord, le mot «*universitas*». On a discuté déjà de la question de la chronologie concernant l'*universitas*: je laisse ça de côté. Ce qu'il est important de rappeler, c'est que, techniquement, au XIII^e^ siècle et même au XIV^e^, «*universitas*» est un mot qui désigne une corporation, une personne morale, juridique. Par exemple, je rappelerai que toutes les villes du sud de la France qui ont un statut «communal» sont des universités. Il y a un grand livre sur l'étude du mot «*universitas*», c'est Michaud-Quantin: il faut y retourner[1]. Ainsi, comme je viens tout juste de le dire, le mot «université» désigne une personne morale, «université» ne désigne pas la qualité ni le niveau d'enseignement d'un centre scolaire: je pense qu'il faut être très clair là-dessus. Mon exemple favori, c'est Orléans. Au XIII^e^ siècle, Orléans est à son sommet comme école de droit: c'est à ce moment qu'Orléans produit ses plus grands juristes, mais elle ne devient une *universitas* qu'à partir du début XIV^e^ siècle. Lorsque l'on veut parler d'un centre d'études avancées – permettez-moi l'anachronisme –, je crois que la désignation c'est «*studium generale*». On le voit très bien au milieu du XIV^e^ siècle quand l'université de Prague est fondée. Vous pouvez scruter aussi bien la bulle papale que la constitution impériale: on fonde un «*studium generale*», le mot «*universitas*» n'apparaît pas. L'ennui évidemment – enfin, c'est toute la richesse de l'objet qu'on étudie – réside en ceci qu'à partir du moment où l'on affirme qu'un lieu d'études avancées est un *studium generale*, il faut reconnaître qu'à Paris il y a plus d'un *studium generale*, et là je songe en particulier à celui des Dominicains.

Il faut donc penser qu'il existe ce lieu que nous avons appelé «Faculté des arts», mais il faut penser aussi, dans l'optique du *studium generale*, qu'il existe à Saint-Jacques un enseignement avancé. Ayant préparé cette

1. P. MICHAUD-QUANTIN, *Uniuersitas. Expressions du mouvement communautaire dans le Moyen Âge latin*, Paris, Vrin, 1970.

intervention à chaud, je n'ai malheureusement pas pu revoir tous les textes, mais on sait que les Dominicains, me semble-t-il, avaient de fortes réticences, enfin tenaient bien à avoir leur enseignement artien en dehors de ce qu'on a appelé la «Faculté des arts». Donc, il y a déjà deux milieux. Et puis, j'ai quand même été frappé par le fait que nous ayons mentionné beaucoup de Dominicains: ainsi, on a utilisé largement Robert Kilwardby, Albert le Grand, Thomas d'Aquin. Prenons la querelle de Guillaume de Saint-Amour: le débat se joue entre *studium generale* des réguliers ou non. L'ennui, évidemment, quand je souligne l'importance présumée de Saint-Jacques, c'est que le couvent Saint-Jacques est une des choses les moins bien connues, parce qu'on n'a pas d'archives et on n'a rien sur la bibliothèque de Saint-Jacques: ce qui m'ennuie, donc, c'est d'indiquer un immense trou noir comme solution. On sait que c'est important Saint-Jacques, mais c'est un lieu extrêmement difficile à cerner lorsqu'on essaie quelque peu de lui donner une personnalité intellectuelle, autrement que par l'étude des doctrines de ceux qui y sont passés. Quoi qu'il en soit, la notion de «*studium generale*» introduit tout de même une première diversification.

Ensuite, on a également beaucoup parlé de la Faculté des arts. Or, je crois qu'il est temps de rappeler que, si la Faculté des arts exerce vraisemblablement une certaine fonction de coordination des enseignements, le lieu d'appartenance des étudiants et des maîtres, le lieu d'organisation des études, c'est la Nation. En tout cas c'est très clair au XIV^{e} siècle, et parfois je n'ai pas trop d'objections à utiliser un document du XIV^{e} pour éclairer le XIII^{e} siècle. En ce sens, on sent que la Nation arrive très tôt, et c'est normal dans le contexte médiéval. Par exemple, si l'on prend les foires de Champagne, il y a une responsabilité financière des participants à ces foires qui fonctionne par Nation: les gens venant de telle ville d'Italie étaient responsables financièrement si un de leurs compatriotes faisait une bévue.

Par conséquent, l'identité, je ne dirais pas «nationale» parce qu'ici le mot serait mal choisi, mais l'identité par lieu d'origine est extrêmement importante et on n'est pas surpris de voir dans l'Université de Paris une très forte personnalité par Nation.

La nation est vraisemblablement le lieu de la vie quotidienne de l'enseignement des arts: je pense qu'on peut affirmer cela avec une assez bonne certitude. On risque ainsi de se retrouver avec plusieurs lieux et, ce qu'il importe de souligner, plusieurs lieux de solidarité, c'est-à-dire que ce ne sont pas seulement des lieux physiques: les religieux, par exemple, n'appartiennent pas aux Nations. Il y a donc plusieurs groupes, plusieurs lieux de solidarité où se créent des relations maître-étudiant. Je m'arrête

ici en tant qu'historien et je pose cette question à ceux qui étudient les doctrines: est-ce que cela ne permet pas une certaine diversité dans les pensées ?

En ce qui concerne le mot «*facultas*», «faculté», que l'on a fréquemment employé, il faut reconnaître que dans le manuscrit de Ripoll, «*facultas*» est utilisée une seule fois, enfin il y a peut-être deux occurrences, mais est utilisée dans un seul sens qui est celui de «*scientia*», de «*disciplina*», et absolument pas dans le sens institutionnel[2]. À mon avis, si l'on peut qualifier ce document d'«artien» en termes de «Faculté des arts» – et il faut se rappeler qu'on est tôt dans l'histoire de l'Université de Paris –, la meilleure base d'argumentation – elle n'est pas sortie au cours des exposés – c'est, en premier lieu, l'inexistence de la politique dans le document de Ripoll, la politique étant considérée comme relevant des décrets et du droit romain[3], attitude très typique à cette époque: je le vois très bien dans Vincent de Beauvais, lorsqu'il arrive pour parler de la politique, il fait un immense *compendium* de droit canon et, je crois, de droit romain – permettez-moi un peu de vague sur cette question. En deuxième lieu, de la même façon que pour la politique, le livre I du traité de rhétorique de Cicéron est en quelque sorte abandonné aux juristes. Bref, si l'on cherche un contour facultaire, moi je le vois principalement dans l'exclusion de ces deux disciplines, du moins dans le fait qu'elles soient passées sous silence, et je crois que c'est très important de le remarquer.

On a beaucoup fait référence aux réglementations, enfin à ce qu'on a appelé généralement les «statuts». Je pense qu'il faut faire bien attention sur ce point, au sens où, dans un travail historique sur cette période, en tant qu'historiens, nous allons affirmer être en possession du seul portrait valable de la réalité seulement quand nous aurons la chance d'avoir: et des sources normatives, et des sources de la pratique; c'est-à-dire que nous ne pouvons jamais être certains qu'une situation a fonctionné d'une façon ou d'une autre strictement à partir de sources normatives, et que, habituellement, pour l'histoire médiévale, le véritable portrait de la réalité, c'est la somme d'informations que nous tirons et des sources normatives, et des sources de la pratique. Si j'applique ces considérations au problème qui nous intéresse, au problème d'histoire des doctrines, les sources normatives, ce sont les statuts, les sources de la pratique, ce sont les textes

2. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», §§ 1-2, dans Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I).
3. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 75.

témoins des enseignements, les textes qui ont été écrits par les maîtres, et tant pis s'il y a des contradictions, c'est que la réalité était comme ça. Je crois qu'on ne peut jamais avoir une conclusion définitive à partir des seules sources normatives, et on ne peut pas exclure un témoignage de la pratique au nom des sources normatives: il faut que les deux cohabitent. Voilà pour mon deuxième point.

Je serai extrêmement bref concernant mon troisième point. En me basant sur les indications fournies par les exposés de Max Haas et d'Édouard Jeauneau, j'en viens à la conclusion que le «*Guide*», malgré peut-être la fonction pragmatique qu'on a voulu y voir, s'inscrit dans un genre littéraire qui est celui des *accessus*, et que, de ce point de vue, comme tout texte médiéval qui s'inscrit dans un genre littéraire, il est susceptible d'aller explorer des avenues qui n'ont rien à voir avec les questions pragmatiques – il me semble qu'on l'a assez bien vu pour les mathématiques. Il est donc important de se rappeler le poids d'autorité que pouvait avoir le genre littéraire de l'*accessus*. Je m'arrête là-dessus.

Claude Panaccio

Merci beaucoup Serge Lusignan. Quant à moi, pour lancer la discussion qui va suivre, j'aimerais essayer de faire le point, brièvement, sur la question de la datation, de la localisation et de l'attribution de ce document, le «*Guide de l'étudiant*», c'est-à-dire essayer d'apporter les conclusions que moi, en tout cas, je serais à ce moment-ci disposé à tirer de nos échanges des derniers jours sur ces questions.

En premier lieu, la datation. En dernière analyse, il me semble assez clair que tout pointe vers les années 1230-1240. D'abord, les absences: pas de référence à la *Politique* d'Aristote – bon, cela peut s'interpréter différemment; pas de référence à la *Rhétorique* d'Aristote – le maître de la rhétorique, dans le «*Guide*», c'est Cicéron. Pour ce qui est de la *Métaphysique*, Alain de Libera a montré que c'est encore la version arabo-latine qui est utilisée. Et, surtout, non seulement il n'y a pas de référence à la traduction latine complète de l'*Éthique* faite en 1246-1247, mais, en outre, l'auteur dit explicitement qu'il n'y a pas de telle traduction latine: «Multi alii libri nobis deficiunt qui forte apud Grecos sunt uel Arabicos, sed apud nos adhuc non sunt translati»[4]. Cela me paraît assez décisif pour dire que c'est un texte qui est avant, disons, 1250. Deuxièmement, il y a la parenté de l'ouvrage avec les autres textes que Claude Lafleur a édités et qui – sauf l'anonyme *Vt testatur Aristotiles* – semblent tous appartenir à

4. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 78.

ces années 1230-1250/1255 au plus tard. Et puis, il y a les considérations doctrinales. Alain de Libera nous a dit qu'il trouvait en métaphysique une parenté de vocabulaire entre le «*Guide*» et d'autres traités des années 1240. Irène Rosier nous a montré en détails que le «*Guide*» présentait en grammaire des affinités importantes avec les produits universitaires parisiens des années 1240: la convergence entre ce qu'a dit Alain de Libera et ce qu'a dit Irène Rosier est frappante. Sten Ebbesen nous a aussi montré certaines convergences avec les traités parisiens qu'il date d'entre 1240 ou 1245 et 1260.

Il est vrai qu'il nous a également montré que ces traités n'étaient pas parmi les sources directes du «*Guide de l'étudiant*», mais cela serait tout à fait compatible avec une date assez hâtive, par exemple une date entre 1235 et 1240 ou 1245. Pourquoi les traités cités par Sten Ebbesen ne sont-ils pas utilisés par le «*Guide*»? C'est tout simplement parce que le «*Guide*» a été écrit avant, parce que l'auteur ne les connaissait pas.

De la même façon, Irène Rosier nous a dit que, selon elle, en grammaire, le «*Guide*» précède l'enseignement parisien de Kilwardby, qui se situe quelque part autour de 1240 – entre 1237 et 1245. Alain de Libera nous a fait remarquer, hier dans la discussion, que l'autorité attribuée à la *Fons uite*, au § 1188, semblait révéler, je le cite, «un état de relative naïveté à l'égard des ouvrages arabes qui tend à pointer vers une date hâtive». Alors, tout cela mis ensemble me semble donc pointer vers les années 1235-1240. Par ailleurs, Claude Lafleur écrit et je le cite: «Grabmann situe la composition du "*Guide*" dans les années 1230. Il nous semble tout aussi probable que le *Compendium* puisse dater des années 1240, étant donné son étonnante maturité»[5]. Compensons ce jugement par celui d'Ebbesen et nous revenons à la période précédant immédiatement Kilwardby. Laissons – pour des raisons que j'évoquais tantôt – quelques années après 1231, et nous revenons vers entre 1235 et le début des années 1240.

Où ? Et bien il me semble que Paris reste la réponse la plus probable: ça me semble moins clair que la datation, mais ça me semble assez probable. Admettons que l'exemple français «Lom curt» fait long feu[6]; la

5. Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, p. 144, n. 18 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI); cf. *Id.*, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, p. 132, n. 41 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
6. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 294. Cf. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, p. 142, n. 14.

référence à Chartres, au *studium* de Chartres, est déjà plus probante[7]; mais surtout, tout ce qui est dit dans le «*Guide*» au sujet des exigences *de forma* correspond très exactement à ce qui est dit des exigences *de forma* dans les autres traités étudiés par Lafleur, dont au moins un cas réfère explicitement aux exigences *Parisius*: il n'y a pas le moindre écart, ça correspond toujours exactement.

De ce point de vue là, le «Tableau des spécifications relatives au programme des études qu'on retrouve dans les textes didactiques de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle» que Lafleur nous a distribué est extrêmement important, extrêmement révélateur à ce sujet[8].

Enfin, sur la plan doctrinal, il y a de nombreuses parentés qui ont été signalées avec le milieu parisien des années 1230-1250.

Y a-t-il un auteur ou plusieurs ? Et bien, Édouard Jeauneau me rappelait hier soir, de façon privée et à point nommé, un principe que de toute façon je ne risque pas d'oublier: «*Entia non sunt multiplicanda, praeter necessitatem*». Ce qu'on peut expliquer avec moins, il ne faut pas l'expliquer avec plus. Je suis fortement porté à passer le rasoir parmi ce groupe d'étudiants, sans doute imberbes, évoqué par Ebbesen, pour ne laisser qu'un auteur, jusqu'à preuve du contraire. D'autant plus qu'il y a quand même des marques d'unité dans le texte, dans sa composition, évidemment, qui est très unifiée, mais aussi dans le vocabulaire. Édouard Jeauneau a fait remarquer la répétition systématique de «*Primum*» qui désigne Dieu. Nous avons vu, par exemple, le § 1187 sur l'universel qui est appelé «*diuinum*»: et bien, ce paragraphe répond tout naturellement au § 10, où il est dit que la «*Metaphisica noua*» s'occupe des «*rebus diuinis*». Alain de Libera expliquait, en réponse à une question que je lui ai posée, qu'il devait s'agir là des universaux: effectivement, 1177 paragraphes plus loin, on voit que oui. Il y aurait, me semble-t-il, bien d'autres exemples.

7. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §415. Cf. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, p. 142, n. 14.
8. Cf. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 196-199. Pour des versions enrichies et réordonnées de ce tableau, voir *Id.*, *Les textes «didascaliques» («introductions à la philosophie» et «guides de l'étudiant») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle: notabilia et status quaestionis*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 364-369 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV) et, surtout, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La réglementation «curriculaire» («de forma») dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle: une mise en contexte*, section 5, «Le terme "*forma*" dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis* et les mentions de livres "*de forma*" des textes didascaliques de la Faculté des arts de Paris»: ci-dessous.

S'il n'y a qu'un auteur, je crois qu'il ne peut pas s'agir d'un étudiant. J'imagine au contraire un maître d'expérience qui a vu passer quelques années d'examen, qui a vu souffrir – suer sang et eau ! – quelques cohortes d'étudiants, et qui a voulu faire un outil pédagogique : ce n'est pas un grand penseur, ce n'est pas, peut-être, un logicien très subtil, mais c'est un professeur. Un professeur qui, à mon sens, est loin d'être bête : Irène Rosier nous a dit qu'en grammaire il est même parfois assez subtil ; et même en logique, pour ce que j'ai regardé, je trouve que c'est quelqu'un qui se défend, surtout si on fait la part des erreurs de copie.

Évidemment, ce à quoi il faut renoncer au terme de ces quelques jours, c'est à l'idée qu'on ait affaire là à un guide officiel que tous les étudiants parisiens auraient dû à un certain moment avoir en main : c'est vraisemblablement un outil pédagogique dont la circulation a été plutôt restreinte, et peut-être même a été destinée à être restreinte. Alors, je rejoins tout à fait mon collègue Lusignan : je suggérerais volontiers une provenance dominicaine.

Le manuscrit Ripoll, rappelez-vous, appartenait à un Dominicain du couvent de Valence, « Monsieur » Barthélemy Gaconi ; le même manuscrit – c'est une collection de textes de grammaire et de logique – comprend, entre autres, le commentaire de Thomas d'Aquin sur les *Seconds analytiques*, ainsi que certains textes qui évoquent, Lafleur l'a fait remarquer[9], Toulouse : Toulouse, c'est un important couvent de Dominicains, c'est là que s'est retrouvé, notamment, le crâne de Thomas d'Aquin. Il semble donc là y avoir comme, oserais-je dire, une odeur de Dominicain. Et cela pourrait, me semble-t-il, expliquer le contexte de production de l'ouvrage. Nous sommes à la fin des années 1230 ou au début des années 1240. Les Dominicains, comme vous le savez, envoient, d'un peu partout, de jeunes esprits prometteurs à Paris. Souvenez-vous de l'histoire de Thomas d'Aquin, lui-même, dans les années 1240 plus précisément. Il va finir par aller à Paris. On peut imaginer qu'il n'est pas le seul dans son cas. Des jeunes gens, pas en très grand nombre, d'un peu partout, qui ont déjà fait, partiellement ou totalement, leurs études ès arts en Italie, en Espagne, dans le sud de la France, en Angleterre, débarquent chez les Dominicains

9. Pour toutes ces informations concernant le manuscrit, voir Cl. LAFLEUR, *Logic in the Barcelona Compendium (With special reference to Aristotle's Topics and Sophistici Elenchi)*, dans *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Kl. JACOBI (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1993, p. 82, n. 4 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXVIII) ; *Id.*, *Logique et théorie de l'argumentation dans le « Guide de l'étudiant » (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, dans *Dialogue* 29 (1990), pp. 350-351, n. 4 ; *Id.*, *Les « guides de l'étudiant »*, p. 142, n. 14 ; et, surtout, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Description commentée du ms. Ripoll 109*, particulièrement section VIII, « Histoire » : ci-dessous.

à Paris. Mais pour obtenir leur licence d'enseignement local, leur licence d'enseignement de l'Université de Paris, ils doivent passer les examens. Alors, les Dominicains sont soucieux que ces candidats auxquels ils ont payé le voyage réussissent ces examens : donc, il faut une structure d'accueil, il faut les encadrer. On peut imaginer que quelqu'un de dévoué leur prépare un outil : un guide du candidat dominicain à la licence à l'Université de Paris dans les années 1230-1240.

C'est l'hypothèse que je vous propose. Alors, si j'étais Claude Lafleur, comme le suggérait Serge Lusignan, j'explorerais également le milieu dominicain de ces années-là. Je vous remercie.

PARTIE II

ÉTUDES ET TEXTES CONNEXES

À la mémoire

de nos pères

Jean-Marie Carrier
Jean-Marie Lafleur

et amis disparus

Stanislas Boguszewski
Jean Cholette
Yves Dumoulin
Réal Pépin

Le recueil de questions « *Primo queritur utrum philosophia* »*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

Contenu dans un célèbre manuscrit munichois (ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 28rb-32ra) qui regroupe de nombreux écrits de Nicolas de Paris (dont sa *Philosophia*, ultérieurement étudiée et éditée ci-dessous) avec d'autres œuvres de maîtres ès arts anonymes selon toute vraisemblance également parisiens[1], le petit recueil de questions désigné, d'après son incipit, *Primo queritur utrum philosophia* est une compilation didactique – dont on trouvera immédiatement ci-après l'édition critique – très semblable à certaines parties du « *Guide de l'étudiant* »[2] et, pour cette raison, souvent citée par plusieurs contributeurs

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années.

1. Pour une description commentée du contenu de ce manuscrit, voir M. GRABMANN, *Die logischen Schriften des Nikolaus von Paris und ihre Stellung in den aristotelischen Bewegung des XIII. Jahrhunderts*, dans *Id.*, *Mittelalterliches Geistesleben*, München, Hueber, 1926, t. I, pp. 222-248 (d'abord paru dans *Festgabe Cl. Baeumker zum 70. Geburtstage*, Münster, 1923, pp. 119-141); avec précisions de S. LUSIGNAN, *Le « Speculum Doctrinale », Livre III. Étude de la logique dans le miroir des sciences de Vincent de Beauvais*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1971, pp. 275-283. En ce qui concerne Nicolas de Paris, on consultera les références fournies ci-dessous dans la préface à l'édition de sa *Philosophia*.
2. C'est en 1923 que M. Grabmann a décrit *Primo queritur* pour la première fois: cf. GRABMANN, *Die logischen Schriften des Nikolaus von Paris*, p. 226. Pour des présentations plus récentes, voir P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques* médiévales. *Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 113-114 avec la note 31 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2e série: Textes, Études, Congrès, V) et *Id.*, *Rhetoric at Paris and Oxford in the Mid-13th Century*, dans *Rhetorica* 1 (1983), pp. 50-51 avec les notes 21-24.

du présent volume[3]. En 1934 déjà, dans sa première présentation détaillée du «*Guide de l'étudiant*» (document qu'il avait découvert en 1927), M. Grabmann signalait que les «exposés [du «*Guide*»], aussi bien celui sur le *Timée* que celui sur la *Consolation de Philosophie*, se retrouvent pour une large part mot à mot dans une théorie de la science [à savoir *Primo queritur*] qui figure [...] parmi des écrits de Nicolas de Paris [...]»[4]. En fait, la parenté est telle entre les deux compilations que, pour pratiquement chaque paragraphe de *Primo*, il est possible d'identifier le paragraphe correspondant dans le «*Guide*»[5]. Le tableau ci-contre illustre cette mise en parallèle (les chiffres renvoient respectivement aux numéros des §§ de l'édition de *Primo queritur utrum philosophia* imprimée ci-dessous et à ceux de l'édition provisoire du *Compendium «Nos grauamen»*[6]); les similitudes deviennent vraiment convaincantes à partir du § 28 de *Primo queritur utrum philosophia*:

3. Voir, ci-dessus, les études d'A. DE LIBERA, M. HAAS, É. JEAUNEAU et P.E. DUTTON, pp. 64, 185, 196-199, 214.
4. M. GRABMANN, *Eine für Examinazwecke abgefasste Quaestionensammlung der Pariser Artistenfacultät aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, t. II, 1936, p. 197 (c'est nous qui traduisons). Quelques années plus tard, le grand érudit revenait sur le sujet: cf. M. GRABMANN, *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX*, Roma, Saler (Herder), 1941, p. 113 (Miscellanea Historiae Pontificiae, V, 7).
5. De sorte que, pour illustrer la présentation de la musique dans le «*Guide de l'étudiant*», M. Haas n'a pas hésité à reproduire le passage équivalent de *Primo queritur* dans le manuscrit munichois, plutôt que dans le manuscrit de Barcelone, plus difficile à lire: voir, ci-dessous, éd., n. 117.
6. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I). Les numéros de paragraphes de cette prépublication demeureront inchangés dans l'édition finale à paraître, chez Brepols, dans le *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis*.

Primo	«*Guide*»	*Primo*	«*Guide*»	*Primo*	«*Guide*»
1-2	5	49	29	87	58
3	7	50	27, 35	90	148
4	7	51	36	91	148
5	5	52	30	92	149
6	7	53	31	93	150
7	5, 7, 11	54	32	94	152
9-10	12	55	33	95	153
11	12	56	34	96	151
12	12	58	42	97	148
13	13	59	42	98	148
14-15	59	60	43	99	149
16	59, 61	61	44	100	150
17	61	62	47	101	152
21	13	63	48	102	153
22	61	64	42	103	151
23	61	65	42	104	125
28	16	66	45	105	125
29	17	67	46	106	131
30	23	68	47	107	127
31	23	69	48	108	126
32	24	70	49	109	128
33	22	72	39, 52	110	130
34	18	73	53	111	129
35	19	74	54	112	132
36	25	75	50	113	132
37	25	76	56	114	133
38	26	77	57	116	127
39	22	78	58	117	126
41	29	79	58	118	128
42	27, 35	80	52	119	130
43	36	81	53	120	129
44	30	82	54	121	132
45	31	83	50	122	132
46	32	84	56	123	133
47	33	85	57		
48	34	86	58		

Cela étant – et en nous basant sur le fait qu'en plusieurs endroits le «*Guide*» est apparemment plus clair et plus complet –, nous étions portés à considérer ce dernier texte comme la source dont *Primo* ne constituait qu'une adaptation abrégée pour les sections relatives à la division de la philosophie, aux quatre disciplines mathématiques, à la rhétorique, au *Timée* de Platon et à la *Consolation de Philosophie* de Boèce, tout en signalant cependant l'importance de cette supposée dépendance, seule trace de l'influence du célèbre *compendium* sur un autre texte d'origine

parisienne[7] (si l'on excepte le prologue adventice des *Accessus philosophorum* dans la tradition δ)[8]. D'une façon générale, conclure ainsi tout uniment à la dépendance de *Primo* à l'égard du «*Guide*» était sans doute cavalier, car, même s'il est certain que le «*Guide*» ne peut dériver de *Primo* dans son état actuel, il n'est pas non plus absolument évident qu'on puisse tirer *Primo* du «*Guide*», même en supposant un meilleur témoin de cet ouvrage que le manuscrit de Barcelone. De plus, quand deux textes sont semblables, l'un peut dépendre de l'autre ou bien les deux peuvent s'appuyer indépendamment sur une source commune. Cette hypothèse est *a priori* assez plausible dans le cas de spécimens appartenant à un genre littéraire aussi codifié que les textes «didascaliques»[9], dans lesquels l'in-

7. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 149, 230, *app. fontium*, l. 786-805 («Publications de l'Institut d'études médiévales», XXIII).
8. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 375-379. Nous reviendrons sur ce point dans la dernière étude de ce livre.
9. Sur ce terme, voir Cl. LAFLEUR, *Les textes «didascaliques» («introductions à la philosophie» et «guides de l'étudiant») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle: notabilia et status quaestionis*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, section 3 («Appellation du genre littéraire: textes "didactiques" ou "didascaliques"?»), pp. 351-352 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).
Par ailleurs, il existe toute une liste d'études, tant anciennes que récentes, au sujet des prolégomènes littéraires et philosophiques tardo-antiques et médiévaux, dont voici les principaux titres (qui suffisent à manifester le caractère transculturel du phénomène):
L. BAUR, *Die philosophische Einleitungslitteratur bis zum Ende der Scholastik. Philosophie geschichtliche Stellung der «Diuisio philosophiae» des Dominicus Gundissalinus* (I. *Die griechische Einleitung in die Philosophie*; II. *Die Einleitung bei den Syrern und Arabern*; III. *Die lateinisch-scholastische Einleitung*), dans DOMINICUS GUNDISSALINUS, *De diuisione philosophiae*, herausgegeben und philosophiegeschichtlich Untersucht, nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum ende der Scholastik, von L. BAUR, Münster, Aschendorff, 1903, pp. 316-397 (BGPM, IV, 2-3);
A.H. CHROUST, *Late Hellenistic «Textbook Definitions» of Philosophy*, dans *Laval théologique et philosophique* 28, 1 (1972), pp. 15-25; *Id.*, *The Definitions of Philosophy in the De Diuisione Philosophiae of Dominicus Gundissalinus*, dans *The New Scholasticism* 25, 3 (1951), pp. 263-281;
I. HADOT, *Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens*, dans M. TARDIEU, *Les règles de l'interprétation*, Paris, Cerf, 1987, pp. 99-122 (Patrimoines. Religions du Livre): aussi, sous forme plus développée, dans SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*. Traduction commentée sous la direction de I. HADOT, Leiden-New York-Copenhagen-Köln, Brill, 1990, pp. 21-47 (Philosophia antiqua, L, 1);
Chr. HEIN, *Definition und Einteilung der Philosophie. Von der spätantiken Einleitungsliteratur zur arabischen Enzyklopädie*, Frankfurt am Main-Bern-New York, Peter Lang, 1985 (Europäische Hochschulschriften, Reihe XX, Philosophie, Bd. 177);

novation radicale cède le plus souvent le pas à ce que nous avons appelé ailleurs « la conservation dynamique des connaissances ».

À partir de là on voit se dessiner un programme de recherche, que nous présentons brièvement en cinq points, dans l'ordre inverse de sa réalisation dans les pages qui suivent :

1. éclairer la nature exacte du document que nous appelons « *Guide de l'étudiant* » en le comparant – quant au style, à la structure et aux points saillants du contenu – à son proche parent sectoriel, le recueil de questions *Primo queritur utrum philosophia.* En fait, cette comparaison devra intégrer les *Accessus philosophorum .VII. artium liberalium*, étant donné

Ph. HOFFMANN, *Catégories et langage selon Simplicius. La question du « skopos » du traité aristotélicien des « Catégories »*, dans I. HADOT (éd.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie, Actes du colloque international de Paris (28 sept. – 1er oct. 1985)*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1987, pp. 61-90 (Peripatoi, XV) ;

R.W. HUNT, *The Introductions to the Artes in the Twelfth Century*, dans *Studia Medievalia in honorem admodum Reuerendi Patris Raymundi Josephi Martin*, Bruges, De Tempel, s.d. (1948), pp. 85-112 ;

J. MANSFIELD, *Prolegomena. Questions to be Settled before the Study of an Author, or a Text*, Leiden-New York-Köln, Brill, 1994 (Philosophia antiqua, LXI) ;

A. MINNIS, *Medieval Theory of Authorship. Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, London, Scolar Press, 1984 ;

M. PLEZIA, *De commentariis isagogicis*, Kraków, Drukarnia Uniwersytetu Jagiellonskifgo, 1949 (Archiwum Filologiczne, XXIII) ;

E.A. QUAIN, *The Medieval Accessus ad Auctores*, dans *Traditio* 3 (1945), pp. 215-264 ;

L.G. WESTERINK, *Introduction*, dans *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, éd. L.G. WESTERINK, trad. J. TROUILLARD, avec la collaboration d'A.Ph. SEGONDS, Paris, Les Belles Lettres, 1990, pp. VII-XCIX (Collection des universités de France).

A. de Libera, qui renvoie à plusieurs de ces études, vient d'insister sur l'importance de cette codification littéraire pour l'interprétation des introductions à la philosophie artiennes : cf. A. DE LIBERA, *Faculté des arts ou faculté de philosophie ? Sur l'idée de philosophie et l'idéal philosophique au XIIIe siècle*, dans WEIJERS-HOLTZ (éd.), *L'enseignement des disciplines*, pp. 433-435. Nous avions déjà fait de même antérieurement : Cl. LAFLEUR, *« Scientia » et « ars » dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIIIe siècle*, dans *« Scientia » und « ars » im Hoch- und Spätmittelalter*, I. CRAEMER-RUEGENBERG et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1994, p. 46 (Miscellanea Mediaevalia, XXII) ; Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 163-165 ; Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 373-374, n. 83 ; Cl. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant » de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIIIe siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 171-174, avec les n. 76-77 et 81 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

l'hypothèse dite du «formulaire» mise en avant par M. Haas[10] – théorie selon laquelle les *Accessus*, *Primo* et le «*Guide*» ne constitueraient, dans cet ordre, que trois moments d'un seul texte, trois réponses (variées essentiellement selon l'état du fonds philosophico-scientifique disponible aux temps t_1, t_2 et t_3) à une même série de questions (relatives à l'organisation du savoir) qui seraient *formulées* dès un commun prologue. Au terme de cette enquête comparative et en tenant également compte de certains autres éléments de preuve, on pourra conclure – en accord avec la tradition interprétative la plus courante – à l'origine fort probablement parisienne *et* artienne d'un «*Guide de l'étudiant*» pas si précoce. Tel est l'objet de la dernière étude de ce volume, qui joue également le rôle de conclusion à l'investigation ici entreprise;

2. évaluer dans quelle mesure ce maintien de l'attache originelle du «*Guide de l'étudiant*» à la Faculté des arts de Paris est compatible avec les résultats d'une «Description commentée du ms. Ripoll 109» – notre avant-dernière étude – qui met au jour la forte probabilité d'une escale, peut-être prolongée, du principal témoin préservé de notre *Vade-mecum* dans le midi de la France, avant l'atteinte de son point de chute dans la célèbre abbaye bénédictine du nord de l'Espagne, suite vraisemblablement à une pointe plus au sud jusqu'au couvent dominicain de Valence dans les bagages d'un Gascon;

3. vérifier si, malgré l'éventuelle programmation schématique (via le formulaire) du contenu des introductions à la philosophie et des guides de l'étudiant, la réglementation «curriculaire» présente dans ces textes peut vraiment répondre – mieux que les laconiques ou sibyllines ordonnances officielles – non seulement à «la question lancinante du statut des sciences du *quadrivium* dans l'enseignement de la Faculté des arts» de Paris, mais aussi aux interrogations similaires que soulève l'apparente absence de vestiges d'une réelle fréquentation collective, rue du Fouarre, des traités de rhétorique ou de classiques philosophiques comme le *Timée* de Platon et la *Consolation de Philosophie* de Boèce: ce que nous avons tenté de faire par deux articles consacrés au «système» des *de forma* didascaliques (auquel *Primo queritur* participe, § 104, par une mention relative aux «livres philosophiques» précités de Platon et de Boèce); une enquête qui nous mène, cette fois, non plus – via le midi de l'«Hexagone» – au sud des Pyrénées, mais plutôt outre-Manche, à Oxford, dont les anciens statuts universitaires se prêtent, pour les disciplines mathématiques, à une comparaison détaillée;

10. M. HAAS, *Les sciences mathématiques (astronomie, géométrie, arithmétique, musique) comme parties de la philosophie*, ci-dessus, pp. 96-98 et 103.

4. sans exclure la possibilité d'une modalité non-typique d'enseignement des matières périphériques du *cursus studiorum* et pour éviter que les mentions «*de forma*» des introductions à la philosophie et des guides de l'étudiant n'aient à être interprétativement réduites à de pures prescriptions «pour la forme», s'efforcer, à titre exemplaire, de mettre au jour ce qui pourrait malgré tout subsister de traces obvies d'une exégèse artienne standard des manuels traditionnels des disciplines mathématiques. Plus que l'importance accordée par Olivier le Breton dans sa *Philosophia* au *quadriuium* en général et à l'astronomie en particulier – dont le maître évoque la longue liste bibliographique pertinente –, le début des *Questiones mathematice* pourrait bien constituer un dérivé d'un commentaire artien (ou familier aux artiens) du *De institutione arithmetica* de Boèce et équivaloir ainsi pour l'historien, par-delà la sphère du normatif, à une véritable source de la pratique;

5. œuvrer, en premier lieu, pour percer le secret de la nature du recueil de questions *Primo queritur utrum philosophia*, en le confrontant au prologue «*Triplex est principium*» d'Adénulfe d'Anagni, une introduction à la philosophie «questionnée» effectivement présentée en classe à Paris vers 1250 et inspirée, pour les parties didactiques, de la *Philosophia* de Nicolas de Paris, écrites dans les années 1240, voire 1230. Pour parvenir donc à lever le voile sur la nature véritable de *Primo queritur*, il faut minimalement garder à l'esprit que: I. structurellement chacune de ses sections thématiques est annoncée par un marqueur numérique: d'entrée de jeu le «Primo» incipitaire, puis §8 «Circa secundum», §27 «Circa tertium» (début du passage sur l'astronomie, avec, pour les trois autres branches du *quadriuium*, des subdivisions aux §§40 [«Secundo»], 57 [«Tertio»] et 71 [«Quarto»]), §89 «Circa quartum», §104 «Quinto»; II. contrairement à ce que l'on pourrait d'emblée être porté à conjecturer, la formule «sicut dictum est *in diuisione philosophie*» du §83 ne renvoie pas au *De diuisione philosophie* de Gundissalinus; III. l'«auteur», au terme de sa compilation (§124), fait référence à la discussion qu'il a menée, «in libro proximo», dans une leçon portant sur le lemme *Quod si hec sunt inpossibilia*, qui s'avère en être un du traité *De l'interprétation* (9; 19a7). Il faudra faire voir comment nous possédons ainsi des indices sûrs permettant de conclure que (1) ce recueil de questions est extrait d'un commentaire sur les *Catégories* et (2) qu'il fait écho à une division des sciences.

L'édition intégrale du recueil anonyme de questions *Primo queritur utrum philosophia*, qui suit à l'instant, s'appuie – ainsi que le précise la première note – sur le ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 28rb-32ra, l'unique témoin connu actuellement de cet opus-

cule, auquel nous avons donné le sigle *M.* Un certain nombre de corrections se fonde sur les passages correspondants du *Compendium «Nos grauamen»* du ms. Ripoll 109, au sujet duquel on consultera temporairement l'éd. provisoire LAFLEUR-CARRIER. En ce qui concerne la section sur la musique (§§ 71-88), quelques autres amendements avaient déjà été préfigurés dans la transcription de ces questions intégrée à l'étude de M. HAAS, *Studien zur Mittelalterlichen Musiklehre I: eine Übersicht Über die Musiklehre im Kontext der Philosophie des 13. und frühen 14. Jahrhunderts*, dans *Aktuelle Fragen der musikbezogenen Mittelalterforschung*, Basel, Amadeus, 1975, pp. 358-360 (Forum musicologicum, Basler Beiträge zur Musikgeschichte, III). En plus d'identifier les sources «classiques» et certains autres lieux parallèles, l'apparat des sources – qui n'a pas été matériellement distingué de l'apparat des variantes – fournit systématiquement les références et, vu que l'édition n'est pas encore universellement disponible, le texte des passages équivalents du «*Guide de l'étudiant*».

<ANONYMI MAGISTRI ARTIVM PARISIENSIS>

<*PRIMO QVERITVR VTRVM PHILOSOPHIA*>[1]

<DE PHILOSOPHIA : VTRVM EST GENVS ?>

§ 1 **(fol. 28rb)** <1> Primo queritur utrum philosophia sit genus ad speciales scientias[2].

§ 2 Et uidetur quod sic.

§ 3 <1.1> Omne superius per predicationem <quod> est essentiale speciebus, genus est, ut uult Aristotiles in quarto *Topicorum*[3]. Set philosophia est superior ad speciales scientias et predicatur de illis essentialiter (possum enim dicere « gramatica est philosophia », et sic de aliis). Ergo philosophia est genus specialium scientiarum[4].

1. *M* = *cod.* München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 28rb-32ra. — Certaines corrections s'appuient sur le texte de *B* = *cod.* Barcelona, Archivo de la Corona de Aragón/Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109 : cf. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I). — Les numéros de paragraphes de cette prépublication demeureront inchangés dans l'édition finale à paraître, chez Brepols, dans le *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis*.
2. Cf. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 5 : « **Primo queritur utrum philosophia** uniuoca sit ad ista tria [*sc.* membra : *i.e.* naturale, morale, rationale] [...] ». — On notera – ainsi que le caractère gras le fait ressortir – que l'on se trouve ici en présence de l'*incipit* qui sert de titre à la collection de questions dont on lit présentement l'édition. La structure dialectique complexe des deux premières sections de *Primo queritur utrum philosophia* (§§ 1-26) se rapproche toutefois davantage de celle du *De communibus artium liberalium* : cf. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le « De communibus artium liberalium » (vers 1250 ?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203 (surtout pp. 133-138 pour l'analyse du schéma argumentatif).
3. ARISTOTE, *Topica*, IV, 2 (122a5-6) ; *transl. Boethii*, dans *Topica translatio Boethii, fragmentum recensionis alterius, et translatio anonyma*, éd. L. MINIO-PALUELLO, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 68, l. 7-8 (AL, V, 13) : « omne superius genus praedicari oportet de specie in eo quod quid est ». Le passage concerné manque dans les deux autres traductions.
4. Cf. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 7 : « [...] philosophia uno modo est unum genus ad illa tria [*sc.* membra : *i.e.* naturale, morale, rationale]. [...] Et tunc potest dici philosophia unum genus ad illa : est enim philosophia idem quod scientia, ut dictum est [§ 2] ».

§4 <1.2> Item omnes scientie speciales, inquantum philosofice sunt, habent eundem modum procedendi, scilicet circa subiectum partes et passiones probande de partibus. Quare philosophia est genus ad ipsas[5].

§5 <1.3> Ad oppositum est ratio. Diuersarum specierum non uniuocatarum sub aliquo communi, diuersa erunt genera siue non habebunt unum genus. Set speciales scientie non uniuocantur in aliquo communi nec in partibus et passionibus. Ergo speciales scientie sub philosophia contente non habebunt genus unum[6].

§6 <1.2* et 1.3*> Ad hoc dicendum quod philosophia potest esse genus uno modo: inquantum enim **(fol. 28va)** omnes scientie habent eundem modum procedendi in partibus et passionibus, secundum hoc philosophia potest esse genus specialium scientiarum; inquantum autem diuersificantur per subiectum et in passionibus, <sunt>[7] scientie speciales. Et hoc modo non habent conuenientiam in aliquo superiori. Et hoc modo philosophia non potest esse genus earum. Et per hec patet solutio ad secundum et tertium[8].

§7 <1.1*> Ad primum dicendum quod, licet philosophia sit superius per predicationem, cum tamen[9] inferiores scientie non uniuocentur in ipsa uno modo – ut dictum est[10] –, non oportet ipsam esse genus specialium scientiarum[11].

5. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §7: «Ad primum dicendum quod philosophia uno modo est unum genus ad illa tria [*sc.* membra: *i.e.* naturale, morale, rationale] [...]. Possunt enim considerari illa tria in ratione in qua habent unum modum procedendi, secundum quem dicitur quod omnis scientia probat passiones proprias de subiecto et de partibus subiecti. Et tunc potest dici philosophia unum genus ad illa: est enim philosophia idem quod scientia, ut dictum est [§2] [...]».
6. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §5: «[...] Et uidetur quod non, quia diuersa sunt genera et diuerse penitus differentie. Sicut ergo.X. predicamenta in nullo penitus habent uniuocationem, eo quod diuersa sunt genera et diuersas habent differentias, ita nec iste scientie. Quare philosophia non uidetur esse genus ipsarum».
7. sunt *suppl.*] *om. M (= cod. München..., Clm. 14460)*
8. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §7: «Ad primum dicendum quod philosophia uno modo est unum genus ad illa tria [*sc.* membra: *i.e.* naturale, morale, rationale], alio modo non. Possunt enim considerari illa tria in ratione in qua habent unum modum procedendi, secundum quem dicitur quod omnis scientia probat passiones proprias de subiecto et de partibus subiecti. Et tunc potest dici philosophia unum genus ad illa: est enim philosophia idem quod scientia, ut dictum est [§2]. Si autem considerentur secundum diuersitates eorum ex quibus sunt, sic philosophia non est unum genus ad illa. Et secundum hoc procedit prima obiectio».
9. cum tamen *sup. lin. sM*] non (tamen *non exp.*) *pM*
10. Cf. §§5 et 6.
11. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §5: «Primo queritur utrum philosophia uniuoca sit ad ista tria [*sc.* membra: *i.e.* naturale, morale, rationale]. Et uidetur quod non, quia diuersa sunt genera et diuerse penitus differentie.

<DE SVBIECTO METAPHYSICE ET NATVRALIS PHILOSOPHIE>

§ 8 Circa secundum sic proceditur.

§ 9 <1> Et queritur utrum de ente in communi possit esse scientia.

§ 10 Et uidetur quod sic[12].

§ 11 <1.1> Omne illud quod habet partes et passiones potest esse subiectum scientie. Ens habet partes et passiones, ut per se patet. Ergo ens potest esse subiectum scientie[13].

§ 12 <1.2> Item ens est subiectum in prima philosophia. Ergo de ente est scientia[14].

§ 13 <1.3> Ad oppositum. Nullum equiuocum in partibus et passionibus potest esse subiectum alicuius scientie. Set ens est equiuocum in partibus et passionibus. Ergo non potest esse subiectum alicuius scientie[15].

§ 14 <2> Item queritur quid sit subiectum in naturali philosophia.

§ 15 Et uidetur quod corpus mobile[16].

§ 16 <2.1> Cuius natura est principium illud quod habet partes et passiones infallibiles et quod inuestigatur in tota scientia naturali inferiori, illud est subiectum illius scientie. Corpus mobile est huiusmodi. Ergo corpus mobile est subiectum[17].

Sicut ergo .X. predicamenta in nullo penitus habent uniuocationem, eo quod diuersa sunt genera et diuersas habent differentias, ita nec iste scientie. Quare philosophia non uidetur esse genus ipsarum»; § 7: «Ad primum dicendum quod philosophia uno modo est unum genus ad illa tria [*sc.* membra: *i.e.* naturale, morale, rationale], alio modo non [...]. Si autem considerentur secundum diuersitates eorum ex quibus sunt, sic philosophia non est unum genus ad illa. Et secundum hoc procedit prima obiectio»; et § 11: «Et nota quod methaphisica, cum tractet de principiis generalibus rerum, est superior ad omnes alias scientias».

12. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 12: «Subiectum uero methaphisice potest dici primum ens, eo quod est illud a quo omnia alia exeunt in esse et a quo conseruantur. Et potest dici subiectum eius ens communiter dictum ad omnia uniuersalia principia rerum».
13. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 12 (passage transcrit ci-dessus).
14. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 12 (passage transcrit ci-dessus).
15. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 13: «Si uero <obicitur> quod ens non posset esse eius subiectum, cum sit equiuocum [...]».
16. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 59: «[...] restat determinare de tertio membro, scilicet quod res nature considerantur prout sunt iuncte motui et materie omnino et secundum esse et diffinitionem. De talibus est scientia inferior naturalis que phisica appellatur. Res autem coniuncta motui et materie nichil aliud est quam corpus mobile. Propter hoc hec scientia proprie est de corpore mobili».
17. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 59 (transcrit note précédente); et § 61: «[...] corpus mobile ratione qua est corpus et etiam mobile habet proprias passiones insensibiles, ratione cuius scientia est de ipso».

§ 17 <2.2> Omne autem corpus mobile corruptibile. Set de nullo corruptibili est scientia. Ergo de corpore mobili non potest esse scientia. Quare non erit subiectum naturalis inferioris[18].

§ 18 <2.3> Ad idem. Corpus mobile est quiescibile. Set quiescibile nobilius est mobili. Ergo corpus inquantum quiescibile potius erit subiectum quam inquantum mobile. Probatio minoris: quod quiescit se habet nunc ut prius; quod uero mouetur non se habet nunc ut prius, ut scribitur in libro *Phisicorum*[19]; quare quiescibile, cum se habeat per modum habitus, nobilius est mobili.

§ 19 <2.4> Item uidetur quod natura sit subiectum, cum de ipsa et suis principiis in scientia naturali inuestigetur.

§ 20 <2.4.1> Contra. Nichil de quo non probatur **(fol. 28vb)** proprietates siue passiones est subiectum[20]. Set natura est huiusmodi. Ergo natura non est subiectum naturalis scientie inferioris.

§ 21 <1.1*, 1.2* et 1.3*> Ad primam questionem[21] soluendum quoniam «ens» potest accipi inquantum ens est esse secundum causalitatem principiorum omni, et hoc modo ens est uniuocum (est enim ens causa omnium producendorum in esse), et hoc modo potest esse subiectum; alio modo potest considerari inquantum equiuocatur in suis inferioribus, et hoc modo non potest esse subiectum. Vel aliter dicendum quoniam ens non est equiuocum, immo analogum. Set duplex est analogia: quedam est

18. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 61: «Sed obicitur. Videtur enim quod de corpore mobili non posset esse scientia. Corpus enim mobile est corruptibile. Sed de nullo tali est scientia, cum omnis scientia sit ex necessariis. Ergo non habet de ipso esse scientia».
19. ARISTOTE, *Physica*, VI, 8 (239a14-16 et 23-24); *transl. uetus Iacobi Venetici*, dans éd. *Physica, translatio uetus*, éd. F. BOSSIER et J. BRAMS, Leiden-New York, Brill, 1990, p. 247, l. 12-13 et p. 248, l. 1-2 (AL, VII, 1-2): «amplius autem et tunc dicimus quiescere, cum similiter se habeat nunc et prius» et «Quoniam autem omne quod mouetur in tempore mouetur et ex quodam in quoddam mutatur».
20. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 41: «Ad sextum, dicendum quod illud dicitur esse subiectum in scientia de cuius partibus probantur passiones proprie in illa scientia»; ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, p. 187, § 173: «Illud de quo <et> de cuius partibus et passionibus determinatur in scientia debet dici subiectum scientie»; p. 188, § 181: «[...] illud est subiectum in scientia de quo et de cuius, etc.»; p. 189, § 189: «Illud est subiectum in scientia cui debentur passiones probate in illa»; p. 201, § 279: «[...] illud est subiectum in ista scientia cuius sunt passiones determinate in illa»; p. 202, § 288: «Illud de quo et de cuius partibus et de passionibus determinatur in scientia subiectum est».
21. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 13: «Si uero <obicitur> quod ens non posset esse eius subiectum, cum sit equiuocum, respondemus quod substantie possunt appellari principia rerum generaliter, quia sunt principia substantiarum et etiam accidentium, secundum quod habetur ibidem quod substantia et accidentia a solis substantiis causantur. Et secundum hoc ens est uniuocum in ratione qua est dicens esse huiusmodi principiorum. Et hoc modo potest dici quod ens communiter dictum est subiectum methaphisice».

analogia in qua aliquid dicitur de posteriori per prius, et talis non inpedit[22] subiectum scientie, et tali analogia ens est analogum; secundo autem modo est analogum in qua analogia aliquid <dicitur> de posteriori ita quod non per prius, et talis inpedit scientiam, ut patet de sermone[23].

§22 <2.1*> Ad aliud dicendum quod corpus mobile est subiectum in naturali scientia inferiori. Set corpus mobile potest considerari dupliciter: aut inquantum habet partes et passiones infallibiles, et hoc modo est subiectum; alio autem modo prout est corruptibile et prout subicitur uariationem, non est subiectum. Vnde concedenda est ratio prima[24].

§23 <2.2*> Ad secundum, quod erat in oppositum, dicendum quod corpus mobile consideratum inquantum corruptibile non est subiectum. Set consideratum in suis principiis et passionibus rationibus subiectum est[25].

§24 <2.3*> Ad tertium dicendum quoniam, quiescibile et mobile in se considerata, nobilius est quiescibile mobili; considerando tamen secundum quod cadunt in intentione naturalis, corpus mobile nobilius est quiescibili: naturalis enim intendit de corpore proprie secundum motum et transmutationem.

§25 <2.4.1*> Ad quartum dicendum quoniam[26] natura non est subiectum, set ipsa est principium subiecti, cum ipsa sit principium corporis mobilis: unde concedo rationem hoc ostendentem.

§26 <2.4*> Ad primam rationem in oppositum dicendum quod licet inuestigentur principia nature in scientia naturali inferiori, non tamen propter naturam set propter corpus mobile, quod subiectum est, inuestigantur.

<DE SVBIECTO MATHEMATICE ET ASTRONOMIE>

§27 Circa tertium sic proceditur.

§28 <1> Nichil non habens <esse>[27] per se potest esse subiectum scientie; set quantitas **(fol. 29ra)** non habet esse per se; ergo quantitas non potest esse subiectum; quare de quantitate non erunt mathematice[28].

22. inpedit *sic M*
23. de sermone *sic M (sed forte intelligendum est « de se »)*
24. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §61: «Solutio. Dicimus quod corpus mobile ratione qua est corpus et etiam mobile habet proprias passiones insensibiles, ratione cuius scientia est de ipso».
25. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §61 (passage transcrit note précédente).
26. quoniam *sM*] quod *pM*
27. esse *suppl.*] *om. M*
28. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §16: «Sed solet obici quod hoc est impossibile. Quantitas est accidens nec habet esse preter subiectum.

§ 29 <2> Item de qualitate[29] non est scientia mathematica[30], ergo neque de quantitate[31]. Et secundum hoc queritur quare de quantitate potius sunt mathematice quam de qualitate[32].

§ 30 <3> Item, cum naturalis scientia inferior sit de corpore mobili, uidetur quod astronomia non possit esse de eodem[33].

§ 31 <4> Item, mathematicus considerat res prout abstrahunt[34] a motu. Quare astronomia non erit de corpore mobili[35].

§ 32 <5> Item, naturalis considerat motum corporum supercelestium et motorem primum – ut patet in .VIII.° *Phisicorum*[36] et in secundo *Celi et mundi*[37] – et similiter astronomicus[38]. Queritur qualiter differenter[39].

§ 33 <6> Item, cum in astrologia[40] probetur quod planete inferiores mouentur secundum motum primi <mobilis>[41], Aristotiles autem in se-

Ergo, ut uidetur, non habet esse preter subiectum. Quare de pura quantitate non potest esse scientia».

29. qualitate *scr.*] quantitate *M*
30. mathematica *scr.*] mechanica *M*
31. quantitate *sic M*
32. Sans les corrections que nous y avons apportées, le préambule de cette question nous paraîtrait fort obscur. Voici le texte correspondant dans le «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 17: «Item queritur, si de quantitate est scientia per se, quare non similiter est de qualitate aut de aliis accidentibus». — Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 43: «Et primo queritur qualiter mathematica scientia est potius de quantitate quam de aliis accidentibus».
33. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 23: «Hic solet obici. Mathematica considerat ea que <non> sunt in motu et in materia; naturalis astronomia considerat ea que sunt in motu. Ergo non est mathematica».
34. abstrahunt *sic M (intellige «abstrahuntur»; cf. infra, §§ 37, 66 et 81[bis])*
35. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 23 (passage transcrit n. 33); et § 14: «Alio modo possunt considerari res nature, scilicet prout sunt abstracte secundum diffinitionem uel intellectum a motu et materia, coniuncte tamen sunt secundum esse. Et de talibus est mathematica, que sic exponitur a *mathesis*, quod est "abstractio"».
36. ARISTOTE, *Physica*, VIII (250b11 - 267b26); éd. et trad. H. CARTERON, Paris, Belles Lettres, 1931, t. II, pp. 101-142.
37. ARISTOTE, *De celo et mundo*, II (283b26 - 298a20); éd. et trad. P. MORAUX, Paris, Belles Lettres, 1965, pp. 54-102.
38. astronomicus *sic M*
39. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 24: «Item, cum naturalis considerat motum supercelestium et astronomus similiter, quomodo differenter».
40. Cf. MARTIANUS CAPELLA, *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, VIII, § 853; éd. A. DICK et J. PRÉAUX, Stutgardiae, Teubner, 1969 (première édition J. DICK, 1925), p. 449, l. 4-8.
41. mobilis *suppl. cum B (= cod. Barcelona..., Ripoll 109; cf. ANONYME, «Guide de l'étudiant», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 22)*

cundo *De celo et mundo*[42] probat quoniam planete inferiores mouentur motibus oppositis[43]. Quare uidentur contradicere[44].

§ 34 Ad primum dicendum quod quantitas in suo esse naturali habet duo principia – ultima autem accidentia[45], que sunt punctus et unitas – quibus quantitas distat a subiecto tamquam[46] mensura a mensurante et in quibus etiam principiis absque respectu ad substantiam radicatur: est enim <punctus>[47] principium quantitatis continue radicaliter; unitas uero est principium quantitatis discrete. Et hoc modo de quantitate in esse suo naturali et sub principiis predictis potest esse scientia. Et per hoc patet solutio ad primum: non est enim scientia de quantitate nisi secundum quod habet esse per se in suis principiis[48].

§ 35 Ad secundum per iam dicta[49] patet solutio: cum enim qualitas et alia accidentia non addant alia noua principia in esse suo naturali supra substantiam, propter hoc de ipsis non poterat esse scientia separata secundum esse – licet aliquo modo esse possent scientie de eis secundum essentiam[50].

42. ARISTOTE, *De celo et mundo*, II, 2 (285b30-32); éd. et trad. MORAUX, p. 61.
43. Pour quelques aspects de cette controverse dans les textes «didascaliques» artiens, voir Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 364-365, *app. fontium*, l. 121-125 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
44. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 22: «Et huic [*sc.* astronomie] subalternatur astrologia, que in quadam compendiositate diuersos motus planetarum considerat secundum sui quantitatem et figuram. Vnde probatur ibidem quod planete inferiores mouentur secundum motum primi mobilis et non aliter, licet Aristotiles probet contrarium in secundo *Celi et mundi* – ibi enim probat quod planete inferiores mouentur motu duplici et motibus oppositis. Sed uere loquendo non est contradictio. Aristotiles enim intelligit de motore extra rationem cuius possunt moueri in partem oppositam secundum influentiam ipsius motoris. Iste auctor intelligit de motu planetarum ratione qua circulus uniuscuiusque continetur in primo mobili et non <ratione qua> secundum motum motoris habent alii moueri. Istius uero auctor dicitur esse Martianus».
45. ultima autem accidentia *sic M (intellige «scilicet ultima accidentia»)*
46. tamquam *sic M*
47. punctus *suppl.*] *om. M*
48. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 18: «Ad primum dicimus quod duplex est accidens: quoddam cuius esse est in subiecto, et tale est actuale; et sic accidens non habet esse preter subiectum nec considerari debet preter subiectum. Item, accidens habet esse proprium, scilicet esse essentiale: licet enim albedo que est in Sorte non cum ipso faciat numerum, tamen, ratione proprie essentie quam habet, differt ab essentia Sortis. Et hoc modo unumquodque predicamentum habet esse proprium, per quod unum differt ab alio. Et sic de accidente per se potest esse scientia» (réponse assez éloignée de celle de *Primo queritur*).
49. Cf. § 34.
50. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 19: «Quantitas tamen duo habet in suo esse naturali ultra alia accidentia: unum est quod inheret substantie ut in qua saluatur, et sic de ipsa non est scientia; aliud est quod habet proprium esse in ratione qua distat a substantia tanquam mensura uel continens, et sic de ipsa in

§ 36 Ad tertium dicendum quod astronomicus non considerat motum corporum supercelestium solummodo, set etiam quantitatem ipsorum secundum quod diuerse inpressiones[51] fiunt in istis corporibus inferioritus per apropinquationem maiorem et minorem corporum supercelestium. Vnde considerat astronomicus corpora supercelestia principaliter quantum ad quantitatem et figuram, quantum <uero>[52] ad motum ex **(fol. 29rb)** consequenti; naturalis autem inferior, si consideret corpora supercelestia, considerat ea quo ad motum principaliter, quo uero ad quantitatem ex consequenti[53].

§ 37 Ad quartum dicendum quod astronomicus considerat motum corporum supercelestium ex consequenti, ut dictum est[54]. Vnde, licet consideret res coniunctas motui et materie secundum esse, tamen considerat eas prout abstrahunt[55] a motu <et>[56] a materia [prout][57] secundum intellectum et diffinitionem[58].

§ 38 Et per hoc patet solutio ad quintum: naturalis enim considerat motum primo in corporibus, astronomicus uero ex consequenti[59].

§ 39 Ad sextum dicendum quod planete possunt moueri in partem oppositam inquantum est de influentia motoris extra, et hoc modo intellexit Aristotiles *De celo et mundo*[60]; iste uero astronomicus[61] loquitur de motu

esse suo proprio naturali per se est scientia. De aliis uero accidentibus non est sic, nisi fortassis in esse essentie, ut dictum est [§ 18]. Et hoc est, quia totum esse naturale aliorum accidentium totaliter dependet a substantia ut in qua exigit saluari». Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 51.

51. inpressiones *sic M*
52. uero *suppl.*] *om. M*
53. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 25: «Ad primum dicimus quod astronomus non solum considerat motum supercelestium corporum, sed etiam quantitatem. Vnde quia contingit diuersimode fieri impressiones per motum corporum supercelestium in hiis inferioribus secundum quod unum corpus planetarum alii appropinquat, que appropinquatio penes quantitatem est per continuationem circulorum, propter hoc astronomus principaliter respicit quantitatem et figuram, motum uero ex consequenti. Vnde secundum quod determinat de motu, quidam naturalis est».
54. Cf. § 36.
55. abstrahunt *sic M (intellige «abstrahuntur»; cf. §§ 31, 66 et 81[bis])*
56. et *suppl.*] *om. M*
57. prout *secl.*] *add. M*
58. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 25 (passage transcrit en note de la réponse à la troisième question).
59. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 26: «Per hoc fere patet solutio alterius questionis. Naturalis enim considerat motum corporum superiorum secundum quantitatem motus et mobilis et motoris et etiam substantias eorum; astronomus autem plus considerat quantitatem».
60. ARISTOTE, *De celo et mundo*, II, 2 (285b30-32); éd. et trad. MORAUX, p. 61.
61. Cf. MARTIANUS CAPELLA, *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, VIII, § 853; éd. A. DICK et J. PRÉAUX, p. 449, l. 4-8.

planetarum secundum quod motum circuli maioris sequitur motus inferiorum circulorum in superiori fixorum[62].

<DE GEOMETRIA>

§ 40 Secundo queritur de geometria.

§ 41 <1> Diuersorum generum et non subalternatim positorum, diuerse sunt species et differentie; set[63] corpus est species substantie; ergo non erit species quantitatis. Quare geometria non erit de corpore[64].

§ 42 <2> Item, cum « geometria » quantum ad interpretationem dicatur « mensura terre », male uidetur in ipsa determinare de corporibus[65].

§ 43 <3> Item, cum ipse[66] communiter intendat de mensuratione corporum, uidetur quod deberet determinare de mensuratione corporum supercelestium[67].

§ 44 <4> Item, cum tempus et locus sint quantitates continue sicut et corpus, uidetur quod debeamus habere quandam mathematicam specialiter determinantem de tempore et loco[68].

62. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 22: « Et huic [*sc.* astronomie] subalternatur astrologia, que in quadam compendiositate diuersos motus planetarum considerat secundum sui quantitatem et figuram. Vnde probatur ibidem quod planete inferiores mouentur secundum motum primi mobilis et non aliter, licet Aristotiles probet contrarium in secundo *Celi et mundi* – ibi enim probat quod planete inferiores mouentur motu duplici et motibus oppositis. Sed uere loquendo non est contradictio. Aristotiles enim intelligit de motore extra rationem cuius possunt moueri in partem oppositam secundum influentiam ipsius motoris. Iste auctor intelligit de motu planetarum ratione qua circulus uniuscuiusque continetur in primo mobili et non <ratione qua> secundum motum motoris habent alii moueri. Istius uero auctor dicitur esse Martianus ».
63. set *sic M*
64. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 29: « Diuersorum generum et non subalternatim positorum, diuerse sunt species et differentie. Cum ergo corpus sit species substantie, non poterit esse species quantitatis. Ergo geometria male determinat de corporibus, cum sit solum de quantitate ».
65. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 27: « Et dicitur [*sc.* geometria] a *ge*, quod est "terra", et *metheos*, quod est "mensura", quasi mensura supra terram. Mensura autem fit super solidum. Inter omnia uero elementa terra est magis solida. Vnde probat Aristotiles in principio *Celi et mundi* quod necesse est terram esse ad hoc ut celum moueatur. Necesse est enim motum circularem fieri supra aliquod solidum immobile. Hoc autem est terra »; § 35: « Item solet opponi: si geometria est proprie mensura terre, sicut patet per expositionem sui nominis, ergo non considerat mensuram cuiuslibet corporis; quod est inconueniens ».
66. ipse: c'est-à-dire le géomètre (voir le « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 36).
67. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 36: « Item queritur utrum geometer intendat de mensuratione corporum supercelestium. Et uidetur quod sic, cum intendat de mensura communiter ».
68. ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER, § 30: « Item, cum locus et tempus sint quantitates continue, queritur quare nulla mathematica est de istis ». Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue « Triplex est principium »*, éd. LAFLEUR-CARRIER,

§ 45 <5> Item, cum corpus sit totum ad lineam et superficiem, uidetur de hiis male determinare in diuersis libris[69].

§ 46 <6> Item, cum punctus sit extremitas linee, uidetur quod sit pars linee[70].

§ 47 <7> <Item, cum unitas sit pars et principium numeri, quare similiter punctus non sit pars quantitatis continue, cum sit eius principium.>[71]

§ 48 <8> Item, cum punctus non sit quantitas continua – cum non sit diuisibilis – nec quantitas discreta – cum non habeat partem et partem –, uidetur quod non reponatur in scientia mathematica[72].

§ 49 Ad primum dicendum quod corpus potest considerari dupliciter: potest enim considerari quo ad materiam et formam, et hoc modo <est>[73] species substantie; uel potest considerari quo ad trinam dimensionem – scilicet longitudinem, latitudinem et profunditatem –, **(fol. 29va)** et hoc modo est species quantitatis – et hoc modo est de ipso geometria[74].

§ 50 Ad secundum dicendum quod non dicitur «geometria» quia solum terram mensuret, set quia mensurat terram primo et principaliter (omnis enim mensuratio supra solidum est, set terra maxime est solida); et propter hoc potius interpretatur de terra quam de aliis que mensurantur[75].

infra, § 46: «Item queritur, cum tempus et locus sint quantitates, qualiter de ipsis non est mathematica».

69. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 31: «Item, eadem est ratio hominis et unius hominis. Hoc autem non est, nisi quia homo est totum ad unum hominem. Ergo, cum corpus sit totum ad lineam et ad superficiem– quod patet, quia ea continet–, uidetur quod in una parte libri deberet agere de omnibus istis. Et sic male ad inuicem separantur».
70. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 32: «Item obicitur. Linea sic diffinitur hic: *Linea est longitudo sine latitudine, cuius extremitates sunt duo puncta.* Sed quod est extremitas alicuius est pars eius cuius est extremitas. Cum igitur punctus sit extremitas linee, erit pars eius. Quod est contra Aristotilem qui dicit quod quelibet pars linee est linea».
71. Item...principium *suppl. ex B (= cod. Barcelona..., Ripoll 109; cf. ANONYME, «Guide de l'étudiant», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 33)*] *hom. om. M*
72. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 34: «Item queritur in quo genere reponatur punctus, quia non reponitur sub genere quantitatis, cum non sit continuum neque discretum. Punctus enim non est discretum eo modo quod dicitur discreta quantitas. Discreta enim quantitas habet partem et partem».
73. est *suppl.*] *om. M*
74. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 29: «Ad hoc dicimus quod corpus dupliciter consideratur, scilicet secundum materiam et formam ex quibus consistit, et sic est solum in genere substantie; uel secundum trinam dimensionem que est in ipso, scilicet longitudo, latitudo et profunditas. Per has enim contrahitur corpus in naturam quantitatis; et sic de eo intendit geometria».
75. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 27: «Et dicitur [*sc.* geometria] a *ge*, quod est "terra", et *metheos*, quod est "mensura", quasi mensura supra terram. Mensura autem fit super solidum. Inter omnia uero elementa terra est magis solida»; § 35: «Ad quod dicimus, sicut iam dictum est, quod non dicitur geometria a terra eo quod solam terram mensuret. Sed mensuratio proprie fit super soli-

§ 51 Ad tertium dicendum quod geometer considerat mensuras corporum abstrahendo a corpore quolibet, magis proprie considerat astronomicus de corporibus supercelestibus quantum ad figuram et quantitatem[76].

§ 52 Ad quartum dicendum quod, licet tempus et locus sint quantitates continue, non tamen esse habent separatum ab eis quorum sunt mensure (locus <enim> nichil est preter locatum neque tempus aliquid est preter motum corporum supercelestium); et propter hoc tempus et locus proprie concernunt subiectum. Mathematicus autem de quantitate per concretionem ad subiectum determinare non debet[77].

§ 53 Ad quintum dicendum quoniam[78] corpus est totum ad longitudinem et latitudinem integraliter (integratur enim corpus secundum quantitatem ex hiis). Set partium integralium alia et alia est natura; et propter hoc totum integrale de suis partibus non primo <determinat>[79], cum habeant diuersam naturam a toto. Quia ergo alie sunt passiones linee et superficiei in se considerando, propter hoc in diuersis locis de hiis determinat[80].

§ 54 Ad sextum dicendum quod aliquid potest esse extremitas alterius dupliciter: aut ut finis rei in se, et hoc modo extremitas est pars ipsius rei; aut est in ratione terminantis et continentis finem, et hoc modo non opor-

dum. Solidum uero maxime terra est. Et ideo per excellentiam ab ipsa nomen accipit».

76. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 36: «Ad hoc dicimus quod geometer considerat mensuratum communiter abstrahendo a quolibet corpore. Vnde si aliquis considerat proprie de mensura corporum supercelestium, hoc est plus astronomi quam alterius philosophi».

77. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 30: «Dicimus ad hoc uno modo quod astronomia <est> de motu corporum superiorum <et> per consequens agit de tempore: omnis enim motus in tempore est. Item, geometer agit de loco in agendo de corpore: locus enim nulla natura est preter suum locatum. Et hec solutio est per interemptionem. Aliter potest dici, et melius, ut dicatur quod naturalis est de istis determinare. Hec enim, licet sint quantitates continue, non tamen habent naturam aliam preter ea quorum sunt, sicut locus nichil est preter locatum neque tempus preter motum corporum supercelestium. Et ideo ista duo semper materiam conseruant. Et sic, cum mathematicus materiam respuat, de talibus non habet agere». Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 54.

78. quoniam *sM*] quod *pM*

79. determinat *suppl.*] *om. M*

80. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 31: «Solutio leuis est, quia homo est unius nature cum uno homine, cum sit totum uniuersale. Et propter hoc eadem est ratio hominis et unius hominis. Sed totius integralis et suarum partium alia et alia est natura. Possunt enim partes totius integralis esse continue. Et hec est ratio quare totum integrale non predicatur de suis partibus sicut totum uniuersale. Sic ergo patet quod linea et superficies habent proprias passiones et proprietates per quas separati libri sunt de ipsis».

tet quod illa extremitas sit pars rei – et hoc modo punctus est pars quantitatis continue[81].

§ 55 Ad septimum dicendum quod unitas dicit discretionem et distinctionem sui ab altero ratione cuius discretionis potest esse principium numeri qui discretus est. Set punctus est quoddam indiuisibile; continua autem quantitas diuisibilis, insuper diuisibilia, secundum Aristotilem[82]. Et propter hoc punctus non potest esse pars quantitatis continue[83].

§ 56 Ad octauum[84] dicendum quoniam punctus reponitur in genere quantitatis continue. Set aliquid potest **(fol. 29vb)** reponi in genere quantitatis dupliciter: aut enim reponitur in genere quoniam totam essentiam suam ab illo trahit, et hoc modo punctus non est in genere quantitatis; aut potest reponi in genere[85] quia recipiat suam completionem secundum esse actuale ab illo, et hoc modo punctus reponitur in genere quantitatis continue[86].

<DE ARISMETICA>

§ 57 Tertio queritur de arismetica.

81. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 32: «Ad hoc dicimus quod aliquid dicitur pars alicuius dupliciter siue extremitas: aut quia est extrema pars, aut quia illud est ultimum ad quod in sui extremitate terminatur. Et hoc ultimo modo dicitur punctus esse extremitas linee».
82. ARISTOTE, *Physica*, VI, 1 (231a24-25); *transl. uetus Iacobi Venetici*, éd. BOSSIER et BRAMS, p. 216, l. 6-8 (AL, VII, 1-2): «inpossibile est ex indiuisibilibus esse aliquod continuum, ut lineam ex punctis, si uere linea quidem continuum est, punctum autem indiuisibile»; *transl. Michaelis Scoti*, dans *Aristotelis De Physico auditu libri octo. Cum Averrois Cordubensis uariis in eosdem commentariis*, Venetiis apud Iunctas, 1562, t. IV, fol. 246K-L: «impossibile est ut aliquod continuum sit compositum ex indiuisibilibus: uerbi gratia, ut linea sit continua, et punctus sit indiuisibilis, et linea sit composita ex punctis: cum linea sit continua et punctus indiuisibilis». Cf. J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis, un florilège médiéval, étude historique et édition critique*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1974, p. 153, n° 166 (Philosophes médiévaux, XVII): «Nullum continuum potest esse ex indiuisibilibus, unde linea non potest componi ex punctis».
83. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 33: «Ad hoc dicimus quod unitas de se importat discretionem. In ratione discretionis quam dicit potest esse pars numeri discreti et potest esse principium numeri ratione sue simplicitatis. Sed punctus quidem indiuisibilis est et discretus, et ideo non potest esse pars continui. Tamen potest esse principium ratione sue simplicitatis».
84. octauum *scr.*] quartum *M*
85. genere *sM*] gere *pM*
86. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 34: «Ad hoc est solutio dicendo quod aliquid dicitur reponi sub genere dupliciter: uel quia continetur sub illo a quo trahit totam suam naturam et essentiam, et hoc modo non est punctus in quantitate; uel aliquid dicitur reponi sub genere eo quod tota sua natura et perfectio ab illo dependet, et hoc modo punctus sub quantitate reponitur, quoniam eius esse actuale completur cum ad ipsum linea, que est in genere quantitatis, terminatur».

§ 58 <1> Et primo, de subiecto. Dicit enim Aristotiles in *Posterioribus*[87] unitatem esse subiectum in arismetica. Ergo unitas est ibi subiectum[88].

§ 59 <2> Item subiectum est in scientia quod est simplicissimum et ad quod omnia reducuntur tamquam ad principium radicale in illa scientia. Set unitas est principium simplicissimum in genere numerorum et ad quam omnia reducuntur in illa scientia. Ergo est subiectum[89].

§ 60 <3> Item indiuidua non subiciuntur scientie, quia sunt infinita testante Platone[90]. Numerus est infinitus. Ergo de numero non erit scientia[91].

§ 61 <4> Item, cum oratio sit quantitas discreta sicut et numerus, arismeticus autem de ipsa non determinat. Quare uidetur insufficiens[92].

87. ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 10 (76b3-5); *transl. Iacobi*, dans *Analytica posteriora, translationes Iacobi, Anonymi siue «Ioannis», Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, p. 23, l. 22-24 (AL, IV, 1-4): «Sunt autem propria quidem et que accipiuntur esse, circa que scientia speculatur que sunt per se, ut unitates arithmetica, geometria autem signa et lineas»; *transl. «Ioannis», Ibid.*, p. 125, l. 3-5: «Sunt autem propria quidem et que sumuntur esse circa que scientia contemplatur que insunt secundum se, sicut unitates arithmetica, geometria uero signa et lineas»; *transl. Gerardi, Ibid.*, p. 207, l. 23-26: «Et de rebus propriis demonstrationi est subiectum, et est illud cuius esse concedere est de aptitudine demonstrationis et ostendere res essentiales ei, sicut unitas in arismetica et punctum in geometria»; *transl. Guillelmi, Ibid.*, p. 295, l. 31-33: «Sunt autem propria quidem et que accipiuntur esse, circa que scientia speculatur existentia per se, ut unitates arismetica, geometria autem signa et lineas».

88. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 42: «Hic solet queri quod est subiectum huius scientie [*sc.* arismetice]. Et uidetur quod <est> unitas per Aristotilem in *Posterioribus*: dicit enim ibi quod unitas est subiectum arismetice [...]».

89. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 42: «Hic solet queri quod est subiectum huius scientie [*sc.* arismetice]. [...] Item, illud est genus subiectum quod est simplicissimum inter ea que sunt in scientia determinata siue que determinantur in doctrina. Cum ergo unitas sit simplicissimum in genere numerorum, uidetur quod sit subiectum in ista scientia».

90. Cf. PORPHYRE, *Isagoge*, p. 6, 16, dans *(Porphyrii) Isagoge et in Aristotelis Categorias commentarium*, éd. A. BUSSE, Berlin, Reimer, 1887 (Commentaria in Aristotelem Graeca, IV, 1); *transl. Boethii*, p. 12, l. 12, dans *Categoriarum Supplementa: Porphyrii Isagoge, translatio Boethii, et Anonymi Fragmentum vulgo vocatum «Liber Sex Principiorum»*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1966 (AL, I, 6-7).

91. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 43: «Item uidetur quod de numero non posset esse scientia. Dicit enim Phorphirius auctoritate Platonis quod de indiuiduis non est ars neque scientia, cum sint infinita. Cum igitur numerus sit infinitus, quia numerando contingit abire in infinitum, uidetur quod de numero non posset esse scientia».

92. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 44: «Item, cum mathematicus agat de quantitate discreta que est numerus, queritur quare non similiter agit de oratione». Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 45: «Item queritur, cum habeamus mathematicas scien-

§ 62 <5> Item, cum partes quantitatis continue ad aliquem communem terminum copulentur per naturam quanti, uidetur quod partes quantitatis discrete ad unum communem numerum per naturam quanti copulentur[93].

§ 63 <6> Item quod est unius scientie non erit alterius. Set ipsius mathematici[94] est determinare de numero. Quare non erit gramatici de eodem determinare[95].

§ 64 Ad primum dicendum quod unitas potest considerari dupliciter: uel prout est principium, et sic non est subiectum, quia sic de ipsa non probantur passiones in arismetica; si autem sumatur in ratione qua est possibilis ad quemlibet numerum, hoc modo conuenientiam habet cum quolibet numero. Omnes enim numeri sic in ipso formaliter efficiuntur et etiam ad ipsam reducuntur[96]. Et potest hoc modo unitas esse subiectum arismetice[97].

§ 65 Per hoc patet responsio ad primum et ad secundum[98].

§ 66 Ad tertium dicendum quod numerus potest accipi ratione sue multitudinis; et hoc modo non[99] potest esse subiectum, cum sit infinitus. Alio autem modo potest considerari secundum **(fol. 30ra)** quod abstrahit[100] a qualibet re numerata et possibilis est ad quamlibet; et hoc modo in se finitus est, et sic potest esse subiectum. Vel aliter dicendum quod numerus potest accipi per comparationem ad res numeratas, et hoc modo contingit in ipso abire in infinitum; uel potest accipi per comparationem ad unitatem, que formaliter ipsum perficit – et hoc modo habet finitatem respectu unitatis ultime, que ad minus ultimari potest secundum intellectum; et hoc modo potest esse subiectum[101].

tias de linea, superficie et corpore, qualiter non habemus mathematicam scientiam de oratione».

93. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 47: «Item, quare partes continue quantitatis ad unum communem terminum copulantur, non autem partes quantitatis discrete».
94. mathematici *scr.*] methaphisici *M*
95. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 48: «Item, quomodo differt numerus in mathematica a numero in gramatica».
96. reducuntur *scr.*] reducantur *M*
97. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 42: «Ad hoc dicimus quod [*sc.* unitas] in hac scientia [*sc.* arismetica] uno modo potest esse subiectum, alio modo non. Si enim sumatur prout est principium simplicissimum, sic non est subiectum, quia sic de illa non probantur passiones in hac. Si uero sumatur in ratione qua est pars communis et possibilis respectu cuiuslibet numeri, hoc modo communitatem habet cum quolibet; et sic omnes numeri reducuntur et in ipsam resoluuntur. Et ita unitas potest poni subiectum huius scientie».
98. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 42 (passage transcrit note précédente).
99. non *sup. lin. M*
100. abstrahit *sic M (intellige «abstrahitur»; cf. §§ 31, 37 et 81[bis])*
101. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 45: «Ad primum dicimus quod numerus consideratur a mathematico prout abstrahit a quolibet numero

§ 67 Ad quartum dicendum quod arismeticus determinat de quantitate discreta in abstractione. Quod igitur oratio in ratione in qua est quantitas contrahitur ad materiam (contrahitur enim ad uocem secundum sui prolationem, que materialis est); et propter hoc in ipsa non potest esse speculatio per se in mathematica[102].

§ 68 Ad quintum dicendum quod partes quantitatis continue homogenee sunt siue eiusdem nature, ideo ad quendam communem terminum copulantur. Set partes discrete quantitatis sunt diuersarum naturarum et separate ab inuicem; et propter hoc ad eundem terminum non copulantur[103].

§ 69 Ad sextum dicendum quod numerus prout consideratur apud gramaticum est idem quod modus significandi discrete, numerus uero consideratur ab arismetico prout est idem quod res[104].

§ 70 Item, cum anima cadat in consideratione naturalis (anima enim est principium numeri et causa discretionis in numero), quare uidetur quod numerus non sit de speculatione mathemateci[105]. — Ad hoc potest dici quod numerus uno modo est ab anima quantum ad sui discretionem, et hoc modo de ipso non intendit mathematicus; alio autem modo numerus est dispositio rei numerate, et hoc modo per abstractionem a re numerata de ipso matematicus[106] intendit[107].

certo et finito. Vnde licet numerus ratione sue multitudinis posset esse infinitus, ratione tamen qua abstrahit a rebus numeratis, finitus est et certus; et sic de ipso est scientia. Vel aliter dicendum quod licet numerando contingat abire in infinitum, tamen est ibi finitas et certitudo inquantum reducuntur ad suum primum principium, que est unitas. Nullus enim numerus potest multiplicari quin sequatur ipsum unitas per quam finitur».

102. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 46: «Ad secundum dicimus quod mathematicus agit de quantitate discreta que est in abstractione ita quod non in concretione. Quia igitur oratio ratione qua est quantitas discreta sonat quid in materia (dicitur enim discreta quantitas propter sui prolationem; prolata enim de uoce in ratione qua est quantitas discreta et qua materialiter profertur). Et propter hoc de tali quantitate non est scientia». Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 53: «Ad tertium, dicendum quod mathematica abstrahit a motu et a qualibet materia determinata, sed oratio, que est quantitas, determinat sibi materiam, scilicet uocem, quod patet, quia dicit Aristotile in libro *Predicamentarum* de oratione que est quantitas. Dico ergo orationem cum uoce prolatam. Ideo de oratione non potuit esse mathematica».

103. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 47: «Huius autem solutio plana est, quia partes continue quantitatis sunt homogenee, id est unius nature; et ideo ad quendam communem terminum terminantur. Sed partes discrete quantitatis diuerse sunt et separate ad inuicem et diuerse nature; et ideo communem terminum non habent».

104. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 48: «Cuius solutio patet, quia in gramatica sumitur numerus ut accidens et modus significandi, in mathematica uero sumitur ut res».

105. mathemateci *sic M*

106. matematicus *sic M*

<DE MVSICA>

§ 71 Quarto autem queritur de musica.

§ 72 <1> Cum in secundo libro *Arismetice*[108] determinetur de numero secundum aptitudinem sue proportionis, set numerus proportionatus idem est quod contractus in sonoritatem, de tali autem sono est musica. Quare uidetur quod musica superfluat, cum determinatum sit de sono sic considerato in secundo *Arismetice*[109] **(fol. 30rb)**.

§ 73 <2> Item in musica determinatur de numero contracto in proportione sonoritatis, in arismetica uero determinatur de numero simpliciter. Ergo musica subalternatur arismetice. Quare male diuiduntur ex opposito[110].

§ 74 <3> Item, quare non habemus unam scientiam in qua principaliter determinetur de musica humana[111].

§ 75 <4> Item, cum nos habeamus unam musicam mundanam, non autem habemus scientiam in qua de illa determinetur. Videtur nobis una scientia musice deficere[112].

107. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 49: «Item uidetur quod scientia de numero non pertineat ad mathematicum, sed potius ad naturalem, quia cuius est considerare causam, eiusdem est considerare effectum. Igitur, cum naturalis artificis sit considerare animam, que est causa et principium numerandi, uidetur quod eiusdem sit considerare numerum.— Ad hoc dicimus quod dupliciter consideratur numerus: uno modo prout est ab anima, et sic de ipso non considerat mathematicus; alio modo prout est dispositio rei numerate, et sic per eius abstractionem a re numerata intendit de ipso mathematicus».

108. BOÈCE, *De institutione arithmetica*, II; *Anicii Manlii Torquati Severini Boetii De institutione arithmetica libri duo De institutione musica libri quinque. Accedit geometria quae fertur Boetii*, éd. G. FRIEDLEIN, Lipsiae, 1867, pp. 77-173 (réimpression anastatique: Frankfurt, Minerva, 1966).

109. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 39: «Diuiditur autem hec scientia [*sc.* arismetica] totaliter in duos libros partiales, in quorum primo agitur de numero simpliciter et secundum se, probando generales passiones de numero; *in secundo* autem *libro* agitur *de numero* relato *secundum aptitudinem suarum proportionum*» (l'italique est de nous); § 52: «Sicut prius dictum est [§ 39], in secundo libro *Arismetice* agitur de numero secundum sue proportionis aptitudinem. Sed proportionatus est idem quod numerus contractus in sonoritatem. Et de tali sono nunc est musica. Ergo de sono ibi determinatur. Ergo hec scientia que dicitur musica est superflua».

110. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 53: «Item, musica agit de numero contracto in sonoritatem, arismetica uero de numero simpliciter. Ergo musica subalternatur arismetice, quod uidetur inconueniens, cum una contra alteram ex opposito diuidatur».

111. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 54: «Item, quare de musica humana non est principaliter hec scientia sicut de instrumentali».

112. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 50: «Mundana percipitur in sonoritate partium mundi et maxime corporum supercelestiu: posuerunt enim philosophi quod dulcisona est armonia in corporibus superioribus, que forte non auditur a nobis propter nimiam distantiam inter nos et illa».

§ 76 <5> Item, cum omnis mathematica sit de rebus abstractis, musica autem est de numero contracto. Quare uidetur quod musica non sit scientia mathematica[113].

§ 77 <6> Item, cum sonoritates et melodie fiant in tempore sicut actiones nature, uidetur quod musicus similiter deberet determinare de tempore sicut et naturalis[114].

§ 78 <7> Item queritur unde dicatur musica[115].

§ 79 <8> Item queritur quot sint symphonie in musica[116].

§ 80 Ad primum dicendum quod, quoniam determinatum est de numero contracto generaliter ad numerum sonorum et ad numerum qui est in rebus secundum aptitudinem sue proportionis, et propter hoc poterat esse alia scientia specialis in qua determinetur de numeris generaliter[117], non specialiter contractis ad proportionem sonoritatis. Vnde differunt iste due scientie[118] sicut generale[119] et speciale. Que tamen generalia et specialia

113. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 56: «Item queritur: si musica est de numero contracto, non uidetur esse scientia mathematica, cum omnis mathematica sit de rebus abstractis».

114. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 57: «Item queritur, cum sonoritates musice et melodie fiant in tempore, quare non agit musicus de tempore. Sed uidemus quod naturalis in libro *Phisicorum* agit de tempore eo quod in eo sunt actiones nature».

115. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 58: «Et notandum quod musica dicitur a *moys*, quod est "aqua", quia forte in fluuiorum cursibus percepta est sonoritas, sicut narrant ystorie eo quod Mercurius primo fecit fistulas de arundinibus crescentibus iuxta aquas».

116. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 58: «Sunt autem multiplices simphonie in musica. Vna dicitur diathessaron, et hec colligitur ex proportione que est inter.VI. et tria et.II.; in sex enim duplum est ad tria et triplum ad duo. Deinde sequitur dyapenten, et hec simphonia est ex proportione senarii ad quaternarium et ternarii ad binarium in triplici dispositione, que proportio, si respiciatur,.X. facit. Vnde dyapenten dicitur a *dia*, quod est "duo", et *penta*, quod est ".V.", quia bis.V. Deinde sequitur dyapasson, que fit ex dupla proportione illarum; et si fiat tripla, illa fiant simul diapenten. Et dicitur a *dya*, *passon*. Et sunt huiusmodi sonoritates discrepantes et consonantes secundum diuersitates et communitates que reperiuntur in numeris».

117. generaliter *scr. cum Haas*] actualiter *M* — Cf. M. HAAS, *Studien zur Mittelalterlichen Musiklehre I: eine Übersicht Über die Musiklehre im Kontext der Philosophie des 13. und frühen 14. Jahrhunderts*, dans *Aktuelle Fragen der musikbezogenen Mittelalterforschung*, Basel, Amadeus, 1975, pp. 354-368 («Zur Musiklehre an der Artistenfakultät unter Berücksichtigung der Handschrift Bar 109 und einiger mit ihr zusammenhängender Manuskripte») (Forum musicologicum, Basler Beiträge zur Musikgeschichte, III): dans cet ouvrage l'auteur, qui étudie l'exposé du «*Guide de l'étudiant*» sur la musique, transcrit (pp. 358-360) en fait – pour la section des questions – les passages équivalents du recueil *Primo queritur utrum philosophia*.

118. scientie *scr. cum Haas*] differentie *M*

119. generale *scr. cum Haas*] generare *M*

considerantur in diuersis passionibus. Propter hoc dicuntur esse scientie diuerse[120].

§ 81 Ad secundum dicendum quod non est inconueniens unam scientiam subalternari alteri secundum aliquid determinatum in ipsa, tamen non simpliciter. Dicit enim Aristotiles in primo *Posteriorum*[121] quod medicina supponit a geometria, propter quid rotunda[122] uulnera tardius sanantur, non tamen medicina subalternatur geometrie. Vnde ad hoc quod sit uera subalternatio, oportet quod scientia subalternata supponat generales passiones a scientia subalternante, sicut rectum et curuum de linea perspectiua supponit a geometria, que scilicet perspectiua de linea uisuali determinat. Vnde licet musica agat de numero contracto, non tamen agit de eo in supponendo generales passiones numeri – que **(fol. 30va)** sunt iste: quadratum et non quadratum – quas non supponimus ita. Vel aliter dicendum quod numerus duplicem habet naturam: unam enim naturam habet prout abstrahit[123] a re numerali[124], et de tali est arismetica, in qua determinatur de numero secundum diuersas sui conbinationes[125] in abstractione; aliam naturam habet numerus secundum quod abstrahit[126]

120. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §52: «Solutio. Ibi est determinatum de numero contracto generaliter uel ad numerum sonorum uel ad numerum qui conuenit rebus aliis secundum aptitudinem sue proportionis. Quare nichil impedit quin posset esse bene scientia que contrahit numerum ad proportionem sonorum».
121. ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 13 (79a13-16); *transl. Iacobi*, éd. MINIO-PALUELLO et DOD, p. 32, l. 15-18 (AL, IV, 1-4): «Multe enim et non sub inuicem scientiarum habent sic, ut medicina ad geometriam; quod quidem enim uulnera circularia tardius sanentur, medici est scire, propter quid autem geometre»; *transl. «Ioannis»*, *Ibid.*, p. 131, l. 16-20: «Multe autem et earum que non sunt subalterne scientiarum ita habent, sicut medicinalis ad geometriam; etenim quod quidem ulcera circularia difficilius sanantur medici est scire, propter quid autem geometre»; *transl. Gerardi*, *Ibid.*, p. 215, l. 20-24: «Et multarum scientiarum quarum quedam non est ordinata sub quadam forma est hec forma, sicut habitudo medicine apud scientiam geometrie; quod est quia uulnerum rotundorum quidem quod sanatio sit difficilis scientia medici est, quare uero illud est geometrie»; *transl. Guillelmi*, *Ibid.*, p. 300, l. 31-33: «Multe autem et earum que non sub inuicem scientiaum habent sic, ut medicina ad geometriam; quia quidem enim uulnera circularia tardius sanantur, medici est scire, propter quid autem geometre». La version utilisée par *Primo queritur* fusionne, semble-t-il, les traductions de Jacques de Venise (dont le *tardius* est également repris par Guillaume de Moerbeke) et de Gérard de Crémone (au *rotundorum* duquel le *rotunda* de notre opuscule fait sans doute écho). Cf. ANONYME, *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, pp. 316-317, n° 65: «In scientiis diuersis saepe una scientia dicitur quod, alia quia, ut medicina dicit quod uulnera circularia tardius sanantur quam oblonga, sed propter quid illud dicit geometria».
122. rotunda *scr. cum Haas*] retenta *M*
123. abstrahit *sic M (intellige «abstrahitur»; cf. supra, §§31, 37 et 66)*
124. numerali *sic M et B (= cod. Barcelona..., Ripoll 109; cf. ANONYME, «Guide de l'étudiant», éd. LAFLEUR-CARRIER, §53; sed cf. hic «numerata» M, supra, §66)*
125. conbinationes *sic M*
126. abstrahit *sic M (intellige «abstrahitur»; cf. supra, §§31, 37 et 66)*

ab omni numero in uia sonoritatis. Et ita patet quod non oportet unam alteri subalternari[127].

§ 82 Ad tertium dicendum quod quoniam humana musica uno modo potest dici [quod][128] instrumentalis eo quod fit per instrumenta nature, unde falsum in questione supponebatur. Vel aliter dicendum quod hic determinatur de musica instrumentali principaliter, quia soni et melodie principaliter diuersificantur penes ipsam, et propter hoc principaliter hic de ea determinatur. Vnde, si aliqua passio hic ostendatur de musica, euidentius potest ostendi de instrumentali quam de humana[129].

§ 83 Ad quartum dicendum, sicut dictum est in diuisione philosophie[130], quod apud nos non percipitur uel propter nimiam distantiam inter nos et supercelestia uel propter aliquam causam nobis non reuelatam[131].

§ 84 Ad quintum dicendum quod contractio numeri in sonoritate non repugnat abstractioni. Dicitur enim contractus numerus in sonoritate non quod contrahatur ad aliquam materiam specialem, set quia contrahitur ad

127. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 53: «Ad quod dicimus quod non est inconueniens unam scientiam alii subalternari secundum aliquid sui, licet non simpliciter tamen, secundum quod dicit Aristotiles in libro *Posteriorum* quod medicina supponit a geometria propter quid uulnera rotunda tardius sanantur, non tamen simpliciter eidem subalternatur. Vnde oportet quod ubi est subalternatio simpliciter quod scientia subalternata supponat passiones generales sui subiecti a scientia subalternante, sicut perspectiua supponit a geometria rectum et curuum de linea et sub suppositis agit de linea uisuali. Sed non musicus, licet agat de numero contracto, non tamen agit de ipso in supponendo generales passiones numeri, sicut patet per quadratum et non quadratum: nichil enim ad musicam operantur. Vel aliter ut dicamus quod numerus in sui generalitate duplicem habet naturam: una est numeri secundum uiam connumerationis, prout abstrahit a re numerali, et de tali est arismetica; alia est numeri secundum uiam sonoritatis, prout abstrahit a sonis secundum uiam proportionis, et de tali est musica. Et ita patet quod una non subalternatur alteri».

128. quod *secl. cum B (= cod. Barcelona..., Ripoll 109; cf. ANONYME, «Guide de l'étudiant», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 54)*

129. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 54: «Dicendum quod humana uno modo potest appellari instrumentalis eo quod fit per instrumenta nature; et sic supponitur falsum in questione. Vel dicendum quod instrumentalis est secundum quam habent soni et melodie principaliter diuersificari; et ideo agitur hic principaliter de illa. Vnde si de humana hic agitur, hoc ex consequenti. Et si de humana etiam probatur hic aliqua passio communis, illa et quelibet talis euidentia in musica declaratur quam addiscunt pueri in digitis ad cantandum».

130. Cette référence énigmatique ne vise pas le *De diuisione philosophie* de Gundissalinus, mais plutôt un exposé introductif consacré à la division du champ du savoir: voir, ci-dessous, la prochaine étude (*Le prologue «Triplex est principium» du commentaire d'Adénulfe d'Anagni*), section IV («Le secret de la nature de *Primo queritur*»).

131. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 50: «Mundana percipitur in sonoritate partium mundi et maxime corporum supercelestium: posuerunt enim philosophi quod dulcisona est armonia in corporibus superioribus, que forte non auditur a nobis propter nimiam distantiam inter nos et illa».

passiones specialiores quam sint passiones numeri in arismetica determinate[132].

§ 85 Ad sextum dicendum quod non est simile, quoniam naturalis agit de actionibus nature secundum quod concomitantur tempus, et propter hoc de tempore determinat. Set propter hoc musicus tonos et melodias a tempore abstrahit penitus et propter hoc musicus de tempore non habet determinare[133].

§ 86 Ad septimum dicendum quod musica dicitur a *moys* grece, quod est «aqua» latine, quoniam sonoritas primo percepta fuit in concursibus fluuiorum. Vnde Mercurius primo fecit fistulas de arundinibus, in quibus inuenit aliquos tonos et melodias secundum diuersam eleuationem et depressionem digitorum[134].

§ 87 Ad octauum[135] dicendum quoniam una melodia dicitur dyatesseron (**fol. 30vb**), et hec colligitur ex proportione que est inter sex et tria et sex et duo: sex enim duplum est ad tria [duplum est ad tria][136], triplum est ad duo. Alia est dyapente, et hec symphonia est ex proportione senarii ad quaternarium in duplo et ternarii ad binarium in triplo, et ex inde[137] potest dici[138] ternarius numerus. Vnde dyapente dicitur a *dya*, quod est «duo», et *pente*, quod est «quinque». Tertia uero est dyapason, que sequitur ex dupla proportione istarum, et sunt iste symphonie discrepantes et consonantes secundum diuersitates proportionum que reperiuntur[139] in numeris[140].

132. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 56: «Per predicta fere patet solutio huius. Numerus enim tractus in sonoritatem dicit contractionem que repugnat abstractioni. Dicitur enim talis numerus contractus, non quia sit contractus simpliciter, sed quia contrahit aliquantulum de numero simpliciter dicto».
133. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 57: «Dicendum quod non est simile. Naturalis enim agit de actionibus nature, quas concomitatur tempus; et ideo de tempore agit. Sed musicus abstrahit penitus puros tonos et melodias a tempore in quo fiunt, et ideo de tempore non agit».
134. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 58: «Et notandum quod musica dicitur a *moys*, quod est "aqua", quia forte in fluuiorum cursibus percepta est sonoritas, sicut narrant ystorie eo quod Mercurius primo fecit fistulas de arundinibus crescentibus iuxta aquas».
135. octauum *scr. cum Haas*] quartum *M*
136. duplum est ad tria *secl.*] *bis M*
137. inde *sic M*
138. dici *scr.*] eliti *M*
139. reperiuntur *scr.*] reperitur *M*
140. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 58: «Sunt autem multiplices simphonie in musica. Vna dicitur diathessaron, et hec colligitur ex proportione que est inter.VI. et tria et.II.; in sex enim duplum est ad tria et triplum ad duo. Deinde sequitur dyapenten, et hec simphonia est ex proportione senarii ad quaternarium et ternarii ad binarium in triplici dispositione, que proportio, si respiciatur,.X. facit. Vnde dyapenten dicitur a *dia*, quod est "duo", et *penta*, quod est ".V.", quia bis.V. Deinde sequitur dyapasson, que fit ex dupla proportione illarum; et si fiat tripla, illa fiant simul diapenten. Et dicitur a *dya*, *passon*. Et sunt huiusmodi sonoritates

§ 88 Et sic patent quesita.

<DE RETHORICA>

§ 89 Circa quartum sic proceditur.

§ 90 <1> Et queritur primo de rethorica, cum sit quadruplex argumentatio et ipse non utatur duabus, uidelicet sillogismo et inductione, uidetur insufficiens[141].

§ 91 <2> Item queritur quare solum[142] utitur entimematibus et exemplis[143].

§ 92 <3> Item queritur qualiter differenter considerat rethor de locis rethoricis[144] et Boetius[145] in quarto *Topicorum*[146].

§ 93 <4> Item, cum scientie moralis sit determinare de uirtutibus, male determinat rethor de illis: determinat enim de temperantia et iustitia – et sic de aliis –, que spectant ad moralem[147].

§ 94 <5> Item queritur quot sint genera causarum quo ad rethoricam; et quomodo accipiantur queritur[148].

§ 95 <6> Item, cum rethor intendat de oratione – sicut gramaticus et logicus – et non determinet partes orationis, uidetur insufficiens[149].

§ 96 <7> Item, cum ornatus sermonis sit accidens siue quidam modus loquendi, uidetur quod de ipso non possit esse scientia[150].

discrepantes et consonantes secundum diuersitates et communitates que reperiuntur in numeris».

141. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 148: «Hoc habito queritur primo quare duobus instrumentis solum utitur rethor, scilicet entimemate et exemplo, et non sillogismo et inductione».

142. solum *scr. cum B (= cod. Barcelona..., Ripoll 109; cf. ANONYME, «Guide de l'étudiant», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 148)*] non *M*

143. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 148: «Hoc habito queritur primo quare duobus instrumentis solum utitur rethor, scilicet entimemate et exemplo, et non sillogismo et inductione».

144. rethoricis *scr.*] rethoris *M*

145. BOÈCE, *De differentiis topicis*, IV; PL 64, col. 1205-1224.

146. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 149: «Item, quomodo differenter agitur hic et in .IIII.^{to} *Topicorum* Boetii de considerationibus rethoricis».

147. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 150: «Item, quare rethoricus intromittit se de uirtutibus. Dicit enim quod .IIII.^{or} sunt uirtutes, scilicet iustitia, temperantia, et sic de aliis».

148. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 152: «Vltimo queritur penes <quid> accipiuntur ista tria genera causarum que dicta sunt, scilicet iudiciale, deliberatiuum, demonstratiuum».

149. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 153: «Item, quare non agit rethor de partibus orationis sicut logicus et gramaticus».

150. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 151: «Item uidetur quod ornatio sermonis non faciat scientiam per se. Ornatio uero dicit modum loquendi. Modus uero uel accidens non facit numerum cum illo cuius est accidens. Et ita hec scientia non facit numerum cum logica uel gramatica».

§ 97 Ad primum dicendum quoniam rethor maxime procedit ex propositionibus probabilibus et signis, ut dicit Aristotiles in fine *Priorum*[151]; unde signa et exempla assumit, et ideo maxime utitur exemplo. Item, meliori modo quo potest, intendit persuadere, unde propter breuiloquium maxime utitur entimematibus. Sillogismo autem et inductione non utitur proprie, cum intendat persuadere: sillogismus autem non infert persuasionaliter; similiter <inductio>[152] non est de intentione rethoris, cum in inductione sit multitudo et aliquo modo prolixitas, que rethori **(fol. 31ra)** non conuenit[153].

§ 98 Et per hoc patet solutio ad secundum[154].

§ 99 Ad tertium dicendum quod rethor utitur locis et considerationibus secundum dispositiones generales que pertinent proponenti quo ad modum procedendi; in quarto autem *Topicorum* Boetii[155] determinatur de habitudinibus localibus secundum quas contingit argumentari in rethoricis et etiam de confirmationibus eorundem, sicut de maximis et regulis locorum. Et ita Boetius specialiter determinat de locis rethoricis; rethor autem, generaliter[156].

§ 100 Ad quartum dicendum quod rethorica secundum suam intentionem morali subalternatur; aliquo enim modo rethor determinat de bono

151. ARISTOTE, *Analytica priora*, II, 27 (70a3 *sqq.*); *transl. Boethii (rec. Flor.)*, p. 137, l. 10 *sqq.*, dans *Analytica priora, translatio Boethii (recensiones duae), translatio anonyma, Pseudo-Philoponi aliorumque scholia, specimina translationum recentiorum*, éd. L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1962 (AL, III, 1-4).
152. inductio *suppl. cum B (= cod. Barcelona..., Ripoll 109; cf. ANONYME, «Guide de l'étudiant», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 148)*
153. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 148: «Ad hoc dicimus quod rethor maxime procedit ex ycotibus et signis, ut dicit Aristotiles in fine *Priorum*. Vnde signa et exempla assumit, et ideo maxime utitur exemplo. Item, meliori modo et breuiori debet ostendere quod intendit, et ideo facit entimemata secundum ea ut plurimum procedens. Ex dictis etiam patet quare non utitur sillogismo, quia, cum indiget breuioribus uerbis, tum etiam quia ab uniuersalibus non procedit, sed a signis et sensui manifestis. Item non utitur inductione: licet enim a similibus uel a singularibus procedat, tamen non probat uniuersaliter sed de singulari, tanquam de illo circa quod uertitur sua causa. Vniuersale uero per inductionem probatur, ut patet per suam diffinitionem: est enim inductio a singularibus ad uniuersale progressio».
154. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 148 (passage transcrit note précédente).
155. BOÈCE, *De differentiis topicis*, IV; PL 64, col. 1205-1224.
156. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 149: «Ad hoc dicimus quod hic agitur de rethoricis secundum dispositiones generales que pertinent proponenti et etiam modo proponendi. In quarto uero *Topicorum* Boetii agitur de habitudinibus localibus secundum quas contingit argumentari in rethoricis, et de confirmationibus eorundem. Vnde etiam iste liber continuatur locis dialeticis, quia procedit per proprias habitudines locales, sicut dyaleticus».

communi et proprio, et secundum hoc aliquo modo ipsius est determinare de uirtute[157].

§ 101 Ad quintum dicendum quod tria sunt genera causarum penes quas fiunt <ea>[158] in quibus intentio rethoris uersatur, scilicet iudiciale, deliberatiuum, demonstratiuum. Et nota quod omnis causa que uentilatur coram superioribus – sicut coram regibus, et etiam imperatore[159] – iudiciale appellatur. Item cause que uentilantur inter nos – quarum causarum terminationis nos sumus principium – uia deliberatoria terminantur, et talis appellatur deliberatio. Item omnis causa que coram legislatoribus uentilata[160] est – quorum est iura ciuitatum seruare – demonstratiua appellatur[161].

§ 102 Ad sextum dicendum quod modus significandi de quo intendit gramaticus et ueritas de qua intendit logicus a partibus orationis[162] dependent, et propter hoc logicus et gramaticus de partibus orationis determinant. Ornatus autem rethoris proprie uersatur circa causas decidendas siue terminandas, et propter hoc suum non est determinare. Vel posset dici quod rethor perfectum et congruum supponit a gramatico; uerum autem[163] et falsum, a dyaletico. Et propter hoc de partibus orationis ex quibus iste passiones oriuntur rethoris non est determinare[164].

§ 103 Ad septimum dicendum quod quidam sunt modi siue dispositiones rei que non diuersificant rei acceptionem, et ille sunt dispositiones inherentes rei secundum se. Alie uero sunt dispositiones que diuersificant acceptionem rei, et tales sunt dispositiones que disponunt ipsam rem per

157. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 150: «Dicendum quod rethor secundum ea que intendit subicitur morali: agit enim de bono communi uel proprio. Et ita ipsius rethoris est aliquantulum considerare uirtutem».
158. ea *suppl.*] *om. M*
159. imperatore *sic M*
160. uentilata *corr. ex* uentilatata *M*
161. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 152: «Ad hoc notandum quod omnis causa uno modo mouetur coram superioribus, sicut coram regibus et imperatoribus, et tale genus cause dicitur iudiciale, quia tales dant iudicia et sententias de re. Item, causa belli quandoque inter nos mouetur que per nos terminatur; et sic fit pax uel bellum. Et hoc modo fit genus deliberatiuum, quia in tali per nosmet ipsos deliberamus. Tertio modo mouetur coram legislatoribus, quorum est iura et statuta ciuitatis seruare. Talium enim est corrigere laudem uel uituperium aliorum. Et secundum hoc est tertium genus cause quod dicitur demonstratiuum».
162. orationis *corr. ex* orationibus *M*
163. autem] A *exp. M*
164. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 153: «Ad quod dicimus quod modus significandi – de quo intendit gramaticus – et etiam ueritas – de qua intendit logicus – a partibus orationis dependent. Veritas enim supponit perfectum, et etiam est cum debita ordinatione. Et ideo illi de partibus orationis agere debent; rethor uero non, quia non dependet secundum sui determinationem. Vel aliter dicendum quod rethor intendit persuasionem supponendo perfectum et ueritatem, et ideo non debet agere de partibus orationis».

comparationem ad alia; et talis dispositio est ornatus **(fol. 31rb)**. Ornatus enim trahit sermonem ad alium modum accipiendi quam in gramatica et in logica. Trahit enim sermonem ad nobilius et melius mouendo intellectum iudicis. Vnde, cum sermo hoc modo alium modum induat a sermone dyaletico et gramatico, propter hoc de sermone sic accepto potest esse scientia[165].

<*THYMEVS* PLATONIS ET BOETII *DE CONSOLATIONE*>

§ 104 Quinto[166]: notandum iuxta predicta quoniam duo libri philosophici sunt de forma, scilicet *Thymeus* Platonis[167] et *Boetius*[168] *De consolatione philosophie*[169].

§ 105 Et dicitur *Thymeus* a *thimo*, quod est «flos», quia ibi tractatur de flore philosophie et ibi agitur de iustitia naturali siue de creatione mundi inquantum ad iustitiam naturalem refertur tamquam de subiecto. Et continet duos libros partiales. In quorum primo[170] agitur de mundo exemplari et communi: determinatur enim ibi de creatione rerum in mundo – ut de creatione corporum supercelestium et animalium rationalium, et sic de aliis. In secundo[171] uero libro determinatur de minori mundo, scilicet de homine et de officio membrorum suorum, et ultimo de materia prima[172]. Huius autem scientie utilitas est ut, cognitis que hic determinantur, nobiliori modo potentiam creatoris ineffabilem et sapientiam eius incomprehensibilem et bonitatem suam interminabilem melius cognascamus. Nota

165. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 151: «Ad hoc dicimus quod quidam sunt modi qui aduenientes supra rem non diuersificant illam sicut qui insunt rei secundum se. Sunt autem alii modi qui insunt rei per relationem ad alterum et trahunt illud ad finem alterum. Et sic se habet ornatus ad sermonem: trahit enim ipsum ad finem alium quam trahat secundum quod est in logica uel gramatica. Trahit enim sermonem ad melius intelligendum et planius et ad melius mouendum iudicem. Et ideo sermo sic consideratus facit scientiam per se, quia trahit ipsum in aliud genus, sicut dictum est».
166. Quinto *scr.*] solutio *M*
167. PLATON, *Timée*; *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, in societatem operis coniuncto P.J. JENSEN, edidit J.H. WASZINK, Londres: Warburg Institute/Leyde: Brill, 1962, (Plato Latinus, IV).
168. BOÈCE, *La Consolation de Philosophie*; *Anicii Manlii Seuerini Boethii Philosophiae consolatio*, éd. L. BIELER, Turnholti, Brepols, 1957 (CCSL, XCIV, 1).
169. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 125: «Vlterius notandum quod leguntur duo libri, quorum unus apellatur *Tymeus* Platonis et alter Boetius *De consolatione*».
170. PLATON, *Timée*, 17a-39e; *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. WASZINK et JENSEN, pp. 8-32.
171. PLATON, *Timée*, 39e-53c; *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. WASZINK et JENSEN, pp. 32-52.
172. PLATON, *Timée*, 52a -53c; *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. WASZINK et JENSEN, pp. 50-52.

quod huius scientie auctor fuit Plato; translator uero Calcidius[173], archidyaconus Karthaginensis[174].

§ 106 In libro autem *De consolatione philosophie* determinatur de consolatione tamquam de subiecto: consolatur enim ibi philosophia hominem ad terrena spernendum et ad creatorem diligendum; et continet ille liber quinque libros partiales. In primo[175] determinat de consolatione quam philosophia dat homini infirmo ad hortandum eum et ducendum in uiam meliorem. Secundo[176] uero docet eum uitare diuitias siue spernere. In tertio[177] autem docet spernere honores seculares. In quarto[178] autem dat medelas progrediendi in anime salutem. In quinto[179] uero, et ultimo, manifestat quid sit summopere inquirendum siue appetendum, quoniam ipsum Primum – de cuius bonitate ineffabili, et de sua cognitione qua cognoscit presentia **(fol. 31va)**, preterita et futura, et de uita eius superexaltata in secula – determinat[180].

173. Calcidius *scr.*] Calcibius *M*

174. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 125: «*Timeus* uero Platonis dictus est a quodam discipulo suo. Mos enim fuit Platonis intitulare libros suos a suis discipulis. Et dicitur a *thimos*, quod est "flos", quia in hoc libro est flos philosophie. Subiectum ergo huius libri est iustitia naturalis uel mundi creatio inquantum ad iustitiam naturalem refertur. Et diuiditur in duas partes. In prima agitur de mundo exemplari communi, qui mundus archetipicus nominatur. Ibi enim ostenditur de creatione rerum in mundo isto, scilicet corporum supercelestium, animalium rationalium, uolatilium, et sic de aliis. In secundo libro agitur de minori mundo, scilicet de natura hominis et officio membrorum suorum, et ultimo de primordiali materia exhabundanti. Cuius utilitas potest dici ut in cognoscendo potentiam Creatoris ammiremur tam potentem et ueneremur tam sapientem et diligamus tam benignum. Huius autem libri translator fuit Calchidius, archidiaconus Carthaginis, qui hunc librum de greco transtulit in latinum ad preces episcopi, scilicet Osii».

175. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, I; éd. BIELER, pp. 1-17.

176. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, II; éd. BIELER, pp. 17-36.

177. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, III; éd. BIELER, pp. 37-64.

178. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, IV; éd. BIELER, pp. 64-88.

179. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, V; éd. BIELER, pp. 88-105.

180. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 131: «Item, in libro *De consolatione* Boetii est consolatio subiectum, quia totum illud quod ibi est de uera consolatione secundum quod philosophia debet ostendere unicuique ne terreatur a mundanis miseriis. Ad hoc enim est factus iste liber, qui diuiditur in .V. partiales libros. In primo agit de consolatione quam dat philosophia homini infirmo exortans eum et suadens in contrarium per plurimas rationes; et est homo infirmus hic miser corde. In secundo docet uitare diuitias et non curare de ipsis. In tertio docet non curare de pompis et honoribus secularibus. Item, in quarto docet medelas, ad quas docet intendere ut per eas sciat progredi ad sue anime salutem. In ultimo gratia predictorum docet quid super omnia sit appetendum quoniam Primum, dicens de Eius bonitate perfectissima et de Eius cognitione – per quam cognoscit omnia preterita, presentia et futura – et de nobilissima Eius uita».

§ 107 <1> Hic queritur primo, cum materia prima precedat alias res creatas, uidetur quod primo deberet determinare de ipsa[181].

§ 108 <2> Item, cum Tullius in libro *De officiis*[182] agat de naturali iustitia, uidetur quod auctor hic superflue de ipsa determinet[183].

§ 109 <3> Item, cum dicat Plato[184] quod omnis inuidia relegata sit a Primo, uidetur[185] quod ipsa equaliter ab omnibus participetur. Quare omnes erunt equaliter boni, quod falsum est[186].

§ 110 <4> Item, cum homo dicatur minor mundus a Platone[187], queritur ratio unde hoc[188].

§ 111 <5> Item queritur, cum dicat in eodem quod corpora supercelestia sint corruptibilia per naturam, uoluntate tamen Primi incorruptibilia sunt. Aristotiles in primo *De celo et mundo*[189] dicit quod sint incorruptibilia per naturam. Videtur Plato[190] mentiri dicendo oppositum[191].

§ 112 <6> Item, cum dicat Boetius in libro *De consolatione*[192] quod Primum intelligit preterita, preterita autem sunt non entia, quare intelligit

181. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 127: «Item uidetur quod primo deberet agere de primordiali materia tanquam de communi principio ad res causatas».
182. CICÉRON, *De officiis*; éd. et trad. M. TESTARD, Paris, Belles Lettres, t. I-II, 1965 et 1970 (Collection des Universités de France).
183. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 126: «Sed solet esse questio, cum Tullius in libro *De officiis* agat de iustitia naturali et iste similiter, queritur quomodo differenter».
184. PLATON, *Timée*, 29e; *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. WASZINK et JENSEN, p. 22, l. 8.
185. uidetur *bis M*
186. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 128: «Item, dicit hic Plato quod a Primo relegata est omnis inuidia. Sed si hoc est, sequeretur quod omnia participarent equaliter summum bonum; quod est inconueniens».
187. Cf. ANONYME, *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 159, n° 233.
188. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 130: «Vltimo queritur quare homo dicitur minor mundus».
189. ARISTOTE, *De celo et mundo*, I, 3 (270a12 *sqq.*); éd. et trad. MORAUX, pp. 7-8. Cf. ANONYME, *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 161, n° 15: «Caelum est ingenerabile et incorruptibile, inaugmentabile et inalterabile».
190. PLATON, *Timée*, 41a; *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. WASZINK et JENSEN, p. 39, l. 9.
191. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 129: «Item uidetur contradicere in quodam quod dicit hic, scilicet quod corpora supercelestia sunt corruptibilia per naturam, uoluntate tamen Primi sunt incorruptibilia. Ponit enim Aristotiles in primo *Celi et mundi* quod sunt incorruptibilia per naturam, quia sunt ex sua tota materia et forma simul. Elementa uero dicuntur corrumpi, quia forma fit in eis per posterius, unde et non simul».
192. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, V, pr. 6, 1-48, éd. BIELER, pp. 100-105. En ce qui a trait à ce thème, abordé aussi dans le «*Guide de l'étudiant*», voir, ci-dessus, l'article d'É. JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie» de Boèce dans les «Manuels de l'Étudiant» en la première moitié du XIII^e siècle*, pp. 194 et 198.

non entia. Set suum intelligere ab ipso non differt per essentiam, quare uidetur ipsum sequi non ens[193].

§ 113 <7> Item, cum non entis, ut scribitur in primo *Posteriorum*[194], non sit scientia (quod enim non est non contingit scire), uidetur male innuere Primum scire preterita[195].

§ 114 <8> Item queritur que sit ratio per quam Primum intelligit presentia, preterita, et futura presentialiter[196].

§ 115 <9> Item, cum preuisio Dei sit infallibilis, queritur utrum possit inpediri[197].

§ 116 Ad primum dicendum quod Plato in hoc libro intendit manifestare sapientiam et potentiam Creatoris, que magis in rebus perfectis potest ostendi quam in materia prima, cum ipsa solum sit in potentia quantum est de se[198].

§ 117 Ad secundum dicendum quoniam iustitia naturalis dupliciter potest considerari: uno enim modo potest considerari per comparationem ad res de quibus est, et hoc modo de ipsa hic determinat Tullius quantum ad modum procurandi et dirigendi subditos; alio autem modo potest con-

193. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 132: «Circa hunc ultimum librum queritur. Videtur quod Primum non potest intelligere preterita neque futura, quia non sunt. Et sic, si preterita intelligit et futura, non entia intelligit. Sed suum intelligere est scire. Ergo scit ea. Quicquid scitur est. Ergo sunt ea. Quod falsum est».

194. ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 2 (71b25-26); *transl. Iacobi*, éd. MINIO-PALUELLO et DOD, p. 7, l. 21-22 (AL, IV, 1-4): «Verum quidem igitur oportet esse, quoniam non est quod non est scire, ut quod diametros sit symmetros»; *transl. «Ioannis»*, *Ibid.*, p. 113, l. 12-14: «Vera quidem igitur oportet esse, quoniam non est quod non est scire, sicut quod diametrus commensurabilis est»; *transl. Gerardi*, *Ibid.*, p. 190, l. 1-4: «Et ut esse propositionum demonstrationis sit ueridicum oportet necessario, propterea quod esse earum falsum perducit nos ad hoc ut sciamus quod non est, sicut ut sciamus quod diameter est communicans lateri»; *transl. Guillelmi*, *Ibid.*, p. 286, l. 27-29: «Vera quidem igitur oportet esse, quoniam quod non est non est scire, ut quod dyametros sit symmetros». Plus que de n'importe quelle de ces versions, la formulation de *Primo queritur* se rapproche de l'adage qu'on lit dans les *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 312, n° 13: «Quod non est non contingit scire, ex quo habemus quod de non ente non est scientia». C'est cette dernière tournure que l'édition Léonine de 1882 avait conservée en variante du commentaire de Thomas d'Aquin sur les *Seconds Analytiques*: cf., *supra*, JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie»*, pp. 197-198.

195. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 132 (passage transcrit, ci-dessus, n. 193).

196. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 133: «Item, quomodo intelligendum sit quod omnia sunt presentia apud Primum».

197. inpediri *sic M*

198. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 127: «Dicimus quod intentio Platonis hic: ostendere sapientiam et bonitatem diuinam, que [quia] magis uiget et agit in causatis perfectis quam in imperfectis. Materia autem prima est quid imperfectum. Propter hoc primo agit de aliis causatis quam de materia prima».

siderari per comparationem ad naturam naturantem a qua est tamquam a primo Fundatore. Et sic intendit Plato de ipsa naturali iustitia[199].

§ 118 Ad tertium dicendum quod licet omnis inuidia relegata sit a Primo: quia tamen propter maiorem **(fol. 31vb)** et minorem distantiam a Primo est debilitas a parte recipientium, propter hoc diuinam bonitatem non equaliter participant. Vnde Plato in eodem[200] propter longe distare a Primo rerum Principio reliquo modo compleuit esse Deus, id est diuerso modo[201].

§ 119 Ad quartum dicendum quod omnia sunt propter hominem quodammodo, sicut habetur in secundo *Phisicorum*[202] quoniam quodammodo nos sumus finis omnium; et propter hoc dicitur homo minor mundus, quia continet in ratione finis omnia que in mundo sunt. Vel posset dici aliter quod homo communicat cum omnibus que sunt: cum angelis enim in ratiocinando; cum aliis uero animatis in sentiendo; cum animatis uero uegetabilibus in uegetando; cum lapidibus uero in essendo communicat. Et propter hoc potest dici minor mundus[203].

199. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 126: «Dicendum quod duplex est iustitia naturalis: scilicet positiua, quam ponit quilibet, et hec ab hominibus est inuenta, scilicet ut latrones suspendantur et de consimilibus; alia est que non est ab hominibus inuenta, sed fundamentum habet a natura, ut parentum dilectio. Potest ergo iustitia naturalis dupliciter considerari: uno modo in respectu quem habet ad res de quibus est, et sic incipit intellectus, ut qualiter amici uel subditi sint diligendi uel procurandi; alio modo potest considerari per relationem ad suam causam, sicut ad naturam a qua est, et maxime a Primo creante: et sic intendit Plato de iustitia naturali».

200. PLATON, *Timée*, 29e; *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. WASZINK et JENSEN, p. 22, l. 8.

201. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 128: «Solutio huius iam prehabita est, quia defectus est a parte recipientium et non ex parte Primi».

202. ARISTOTE, *Physica*, II, 2 (194a35); *transl. uetus Iacobi Venetici*, éd. BOSSIER et BRAMS, p. 54, l. 2-3 (AL, VII, 1-2): «sumus enim quodammodo et nos finis»; *transl. Michaelis Scoti*, dans *Aristotelis De Physico auditu libri octo. Cum Averrois Cordubensis uariis in eosdem commentariis*, Venetiis apud Iunctas, 1562, t. IV, fol. 57vK:«nos enim ipsi etiam sumus finis quodammodo». Cf. ANONYME, *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 145, n° 63: «No[s] sumus quodammodo finis omnium».

203. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 130: «Dicimus quod omnia sunt propter hominem quodam modo, sicut habetur in secundo *Phisicorum* quod nos sumus quodam modo finis omnium. Et propter hoc omnia que in mundo sunt, propter hominem quodam modo sunt. Et sic potest dici homo minor mundus, quia continet in se ut finis omnia que in mundo sunt, licet minor sit quam alter mundus. Vel secundum Augustinum possumus dicere quod homo dicitur minor mundus per similitudinem, quia instar et similitudinem habet cum omnibus que in mundo sunt facta, sicut esse cum lapidibus et aliis inanimatis, cum animatis uiuere, cum angelis ratiocinari».

§ 120 Ad quintum dicendum quod Plato[204] respicit corpora supercelestia inquantum[205] a Primo in esse progrediuntur; et hoc modo, cum ipsum Primum sit incorruptibile, necesse est omnia creata naturam corruptibilitatis aliquam habere ut per illam a Primo rerum Principio incorruptibili differant. Aristotiles autem in principio *De celo et mundo*[206] inspexit corpora supercelestia inquantum tota sunt ex sua materia et ex sua forma simul; propter hoc dixit ea esse incorruptibilia. Corpora uero alia inferiora corruptibilia sunt, cum sint ex sua materia et ex sua forma non simul, set per prius et posterius: sunt enim per prius materia[207].

§ 121 Ad sextum dicendum per positionem Augustini dicentis quod Primum est speculum eternitatis in quo omnia relucent[208]. Et hoc sic intelligendum est quod omnia preterita relucent in ipso <secundum>[209] suum fuisse existens in Primo presentialiter et futura secundum suum fore secundum quod esse habebunt in ipso relucent. Vnde, cum non intelligat

204. PLATON, *Timée*, 41a; *Timaeus a Calcidio translatus*, éd. WASZINK et JENSEN, p. 39, l. 9.

205. inquantum *scr.*] inquan *M*

206. ARISTOTE, *De celo et mundo*, I, 3 (270a12 *sqq.*); éd. et trad. MORAUX, pp. 7-8. Cf. ANONYME, *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 161, n° 15.

207. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 129: «Solutio. Dicimus quod non sunt contrarii, quia Plato inspicit ea prout causata et inceperunt esse; et sic omne quod est citra Primum est corruptibile per naturam quia naturaliter resolubile. Aristotiles autem respicit ea in respectu quem habent ad elementa, que sunt corruptibilia per naturam eorum, ex quibus componuntur. Quod non similiter reperitur in corporibus superioribus, ut dictum est. Et propter hoc ponit ea incorruptibilia esse per naturam».

208. Pour une discussion de cette «position» faussement attribuée à Augustin par le «*Guide de l'étudiant*» (§ 132), *Primo queritur utrum philosophia* et des questions christologiques anonymes, cf., *supra*, JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie»*, pp. 194-195 et 198. Au sujet de la notion de «*speculum eternitatis*», voir B. DECKER, *Die Entwicklung der Lehre von der prophetischen Offenbarung von Wilhelm of Auxerre bis zum Thomas von Aquin*, Breslau, Verlag Müller und Seiffert, 1940, pp. 47, 49-52, 61, 64-68, 72-74, 78-83, 92, 94, 98-105, 124, 127 (Breslauer Studien zur historischen Theologie, Neue Folge, VII); J.P. TORRELL, *Théorie de la prophétie et philosophie de la connaissance aux environs de 1230. La contribution d'Hugues de Saint-Cher*, Louvain, Spicilegium Sacrum Lovaniense, 1977, pp. 133-134 (Spicilegium Sacrum Lovaniense. Études et documents, XL) et, du même, *Recherches sur la théorie de la prophétie au Moyen Âge, XII^e-XIV^e siècles. Études et Textes*, Fribourg (Suisse), Éditions universitaires, 1992, pp. 8-16, 184-188 (Dokimion, XIII), ainsi que les nombreux autres passages mentionnés dans la «Table des thèmes et des termes principaux» de ces deux ouvrages. En ce qui concerne l'emploi de l'expression «*speculum eternitatis*» par des maîtres ès arts (Arnoul de Provence et Nicolas de Paris) auteurs d'introductions à la philosophie, voir LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 299, app. fontium, l. 33 et *Id.*, «*Scientia*» *et* «*ars*» *dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans «*Scientia*» *und* «*ars*» *im Hoch- und Spätmittelalter*, I. CRAEMER-RUEGENBERG et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1994, p. 56, avec la n. 39 (Miscellanea Mediaevalia, XXII).

209. secundum *suppl.*] *om. M*

non ens sub ratione non entis set potius sub ratione entis, propter hoc non tenet obiectio: licet enim res sensibilis destruatur, eius tamen paradigma siue forma in anima remanet, ut scribitur in secundo *De anima*[210]. Propter hoc multo nobiliori modo uidetur quod paradigma preteritorum in Primo[211]; set utrum multitudo formarum et quomodo in Primo sit, ad presens derelinquo[212].

§ 122 Per idem patet solutio ad septimum[213].

§ 123 Et per idem patet **(fol. 32ra)** solutio ad octauum[214]: intelligit enim Primum presentia, preterita et futura presentialiter, set, quod in Ipso relucent tamquam in speculo eternitatis et simul omnia intelligit, quia, cum intelligit se esse causam omnium, simul intelligit omnia causata[215].

§ 124 Ad nonum dicendum quoniam preuisio Dei duplicem habet comparationem: habet enim unam comparationem ad ipsum Primum, per quam comparationem ipsa infallibilis est; aliam uero habet ad res extra, per quam uidetur esse fallibilis (licet enim in se sit infallibilis in rebus istis naturalibus inferioribus, secundum possibilitatem rerum suscipitur – quod patet per propositionem Boetii[216] dicentis: «Omne quod suscipitur in aliquo suscipitur per modum suscipientis et non suscepti»), et propter

210. Cf., en fait, ARISTOTE, *De l'âme*, III, 2 (425b24-25); *transl. uetus Iacobi Venetici*, dans *Anonymi Magistri Artium (c. 1245-1250) Lectura in librum de anima a quodam discipulo reportata (Ms. Roma, Naz. V. E. 828)*, éd. R.A. GAUTHIER, Grottaferrata (Romae), Editiones Collegii S. Bonaventurae, 1985, p. 408 (Spicilegium Bonaventurianum, XXIV): «Vnde abeuntibus sensibilibus, insunt sensus et fantasie in quibus sentiunt»; *transl. noua Guillelmi de Moerbeka*, dans *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia, iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. XLV, *Sentencia libri De anima*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1984, p. 173: «unde abeuntibus sensibilibus insunt sensus et fantasie quibus senciunt». Voir, ci-dessus, JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie»*, p. 198.

211. primo] *lac. 5 litt. M*

212. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 132: «Solutio leuis est. Dicimus enim quod intelligit ea esse preterita et futura, non tamen esse. Intelligit enim res eo modo quo sunt. Quod innuit Augustinus dicens quod Primum est speculum eternitatis, in quo omnia relucent. Vnde quod non est ibi, non relucet, nisi secundum quod fuit uel potest esse. Et est simile de speculo essentiali, in quo non uidentur res nisi sint presentes».

213. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 132 (passage transcrit note précédente).

214. octauum *scr.*] quartum *M*

215. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 133: «Ad hoc dicimus quod omnia sunt et dicuntur presentia, non quia preterita uel futura sint presentia, sed quia presentialiter et simul omnia resplendent in Ipso et intelliguntur, siue fuerint siue futura sint, eo modo quo se habent. Et hoc innuit Aristotiles in *Panthaphilosophie*, ubi dicit quod Primum uno momento et simul omnia intelligit, quia, cum intelligit se esse causam omnium, simul intelligit omnia causata».

216. Cf. BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, V, pr. 4, 25, éd. BIELER, pp. 96-97, l. 66-68. À ce sujet, voir, ci-dessus, JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie»*, p. 199.

hoc fallitur in rebus fallibilibus que suscipiuntur. Si quis autem[217] huius questionis naturam plene inuestigatam inuenire uoluerit, in libro proximo in lectione illa *Quod si hec sunt inpossibilia*[218], ipsam a me disputatam ad posse meum inueniet[219]

217. autem *bis M*

218. ARISTOTE, *De interpretatione*, 9 (19a7); *transl. Boethii*, dans *De interpretatione uel Periermenias, translatio Boethii, specimina translationum recentiorum*, éd. L. MINIO-PALUELLO; *translatio Guillelmi de Moerbeka*, éd. G. VERBEKE et L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, 1965, p. 16, l. 10 (AL, II, 1-2.). Cf. P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, p. 113, n. 31 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2^{e} série: Textes, Études, Congrès, V).

219. Si le «prochain livre» est un commentaire sur le traité *De l'interprétation*, nous devrions nous trouver ici dans un commentaire sur les *Catégories*.

Le prologue « *Triplex est principium* » du commentaire d'Adénulfe d'Anagni sur les *Topiques* d'Aristote (extrait)*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

1. INTRODUCTION

Divers témoignages permettent de nous faire une assez bonne idée de ce qu'a dû être la carrière enseignante d'Adénulfe (ou -phe) d'Anagni, neveu du pape Grégoire IX, envoyé pour ses études à Paris, maître (ès arts) dès 1250, puis maître en théologie probablement à partir d'environ 1272 – en tout cas régent en cette même faculté en 1282-1285 –, mort chez les chanoines de Saint-Victor en 1289 (selon Glorieux) ou 1289/1290 (selon Grabmann), légataire d'une quarantaine de manuscrits à la bibliothèque victorine et à celle du Collège de Sorbonne[1]. Selon N.J. Green-Pedersen, le spécialiste en la matière, Adénulfe a écrit à Paris son

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années.

1. P. GLORIEUX, *Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1933-1934, t. I, pp. 376-377, n° 186 (Études de philosophie médiévale, XVII, 1); *Id.*, *La Faculté des Arts et ses maîtres au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1971, p. 69, n° 11 (Études de philosophie médiévale, LIX). M. GRABMANN, *Ungedruckte lateinische Kommentare zur aristotelischen «Topik» aus dem 13. Jahrhundert*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, t. III, 1956, pp. 142-157 (d'abord paru dans *Archiv für Kulturgeschichte* 28 [1938], pp. 210-232); *Id.*, *Adenulf von Anagni, Propst von Saint-Omer († 1290). Ein Freund und Schüler des hl. Thomas von Aquin*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, t. III, 1956, pp. 306-322 (d'abord paru dans *Traditio* 5 [1947], pp. 269-283). Ch. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries*, dans *Traditio* 23 (1967), pp. 324-325. O. WEIJERS, *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris: textes et maîtres (c. 1200-1500)*, Paris-La Haye, Brepols, 1994, pp. 32-33 (Studia artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, I).

influent commentaire sous forme de *lectiones* sur les *Topiques* – sa seule œuvre artienne préservée – vers 1250[2]. On lira ici un large extrait de la division de la philosophie – entrecoupée de questions – qui en constitue le prologue[3]. Dans ce dernier, un examen des traductions d'Aristote utilisées ou bien, au contraire, apparemment inconnues d'Adénulfe corrobore le jugement de Green-Pedersen quant à la datation: ce texte a sûrement été rédigé, malgré la structure argumentative relativement évoluée de ses parties questionnées[4], avant 1260[5].

2. LE PROLOGUE *TRIPLEX EST PRINCIPIVM* D'ADÉNULFE D'ANAGNI ET LA *PHILOSOPHIA* DE NICOLAS DE PARIS

La lecture comparative de la première phrase du prologue d'Adénulfe et du début de la division générale de la philosophie de la *Philosophia* de Nicolas de Paris rend immédiatement manifeste la ressemblance existant entre ces deux textes:

2. N.J. GREEN-PEDERSEN, *On the Interpretation of Aristotle's «Topics» in the Thirteenth Century*, dans *CIMAGL* 9 (1973), pp. 1-46 (surtout p. 2, n° 3, et pp. 35-37); *Id., Discussions about the Status of the Loci Dialectici in Works from the Middle of the 13th Century*, dans *CIMAGL* 20 (1977), pp. 38-78 (surtout p. 39, n° 4, et pp. 69-70); *Id., The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' «Topics»*, München-Wien, Philosophia Verlag, 1984, p. 387, A.11.
3. Pour les coordonnées de ce prologue, voir Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 387-388 avec la n. 1 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
4. Au sujet de la complexification progressive des schémas dialectiques, voir Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203 (surtout pp. 133-138, section 2. «*La structure argumentative du De communibus et les examens de licence à la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*» et pp. 141-144); et O. WEIJERS, *La «disputatio» à la Faculté des arts de Paris (1200-1350 environ). Esquisse d'une typologie*, Paris-La Haye, Brepols, 1995 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, II).
5. En fait, on pourrait, au chapitre de la connaissance de l'*Aristoteles Latinus*, appliquer au prologue d'Adénulfe les mêmes remarques que nous formulions au sujet du *terminus ante quem* de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence (à cela près qu'Adénulfe ne mentionne pas la traduction complète de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote, non plus que celle du commentaire d'Eustrate relatif à cet ouvrage, effectuées par Robert Grosseteste vers 1246-1247): LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 127-128.

Adénulfe, *Prologue*, § 1	Nicolas, *Philosophia*, § 5
Triplex est principium immediate causans res, scilicet natura, mos et ratio. Et penes hoc triplex principium sumitur triplex genus rerum, scilicet naturale, morale et rationale, quia naturale est de rebus naturalibus, morale de moralibus, rationale de rationalibus. Et penes hoc sumitur triplex pars philosophie, scilicet naturalis, moralis et rationalis.	Est autem triplex principium immediate causans res, scilicet natura, mos et ratio. Et secundum hoc est triplex rerum diuersitas : sunt enim quedam res naturales, quedam morales, quedam rationales. Et secundum hoc diuiditur philosophia in naturalem, moralem et rationalem.

La similitude se poursuit – bien que pas toujours au même degré – sur toutes les parties communes aux deux introductions à la philosophie, c'est-à-dire presque partout en excluant essentiellement les deux sections composées de questions relatives aux schémas de division, que l'on rencontre dans le prologue d'Adénulfe, mais qui n'ont pas leur pendant dans l'opuscule de Nicolas (ainsi que le notait déjà L. Ott, il y a presque quarante ans, dans une très belle étude dont la référence est fournie au début de la prochaine section). Voici un tableau mettant respectivement en rapport les passages apparentés des deux textes quant à la division générale de la philosophie, à la division de la philosophie naturelle prise au sens large et à la division de la philosophie morale – comme dans les extraits cités en tandem ci-dessus, les numéros de paragraphes correspondent au découpage des éditions concernées figurant dans ce volume :

Correspondance Adénulfe (*Prologue*)/Nicolas (*Philosophia*) :

Adénulfe	Nicolas	Adénulfe	Nicolas	Adénulfe	Nicolas
§ 1	§ 5	§ 8	§ 14	§ 12	§ 21
§ 2	§§ 6-7	§ 9	§ 18	§ 13	§ 23
§§ 3-6	§§ 11-12	§ 10	§ 20	§ 14	§ 24
§ 7	§ 13	§ 11	§ 22	§ 15	§ 25

À comparer attentivement les deux écrits, on a nettement l'impression que c'est Adénulfe qui adapte l'ouvrage de Nicolas généralement en l'abrégeant, plutôt que l'inverse. Or une telle « vectorisation » de l'influence s'accorde parfaitement avec la chronologie des deux auteurs, puisque, après la mise au point fournie par R.A. Gauthier, on sait mainte-

nant que Nicolas de Paris est mort avant mars 1263[6] et que, peut-être débutée dans les années 1230, sa féconde carrière à la Faculté des arts doit être située au plus tard vers 1240-1250, alors que la formation artienne d'Adénulfe a vraisemblablement eu lieu dans les années 1240 et sa régence ès arts dans la décennie suivante. On imagine dès lors fort bien Adénulfe s'inspirant pour son prologue d'un ouvrage analogue d'un maître réputé comme Nicolas, dont il avait pu être l'élève, voire le disciple.

3. STRUCTURE ET POINTS SAILLANTS DU PROLOGUE D'ADÉNULFE

L. Ott – à qui revient le mérite d'avoir le premier signalé la dépendance de l'introduction *Triplex est principium* d'Adénulfe à l'égard de la *Philosophia* de Nicolas de Paris – ayant déjà donné une présentation d'ensemble fouillée de ce prologue[7], nous nous contenterons ici de mettre en lumière quelques traits structurels de ce dernier texte propres à éclairer la nature de la collection de questions *Primo queritur utrum philosophia* éditée ci-dessus. Pour ce faire, jetons d'abord un coup d'œil sur le plan développé par Adénulfe (la division en §§ est celle de l'édition fragmentaire imprimée ci-dessous):

Plan du Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe:

I. Division tripartite (naturelle, morale, rationnelle) de toute la philosophie (§ 1)
II. Division de la philosophie naturelle prise en un sens général (§ 2)
    1. Philosophie naturelle dite au sens propre (§§ 3-8)
    2. Métaphysique (§ 9)
    3. Mathématique (§§ 10-12)
III. Division de la philosophie morale (politique, économique, monostique) (§§ 13-15)
IV. Questions relatives aux divisions de la philosophie naturelle entendue au sens général et de la philosophie morale (§§ 16-62)
V. Division de la philosophie rationnelle (§ 63)
    1. Grammaire (§§ 64-...)
    2. Rhétorique
    3. Logique
VI. Questions relatives aux divisions de la philosophie rationnelle

6. Voir la «Préface» de *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita, Expositio libri Peryermenias*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, pp. 66*-67*.
7. L. OTT, *Die Wissenschaftslehre des Adenulf von Anagni*, dans *Mélanges offerts à É. Gilson*, Toronto: Pontifical Institute of Mediaeval Studies/Paris: Vrin, 1959, pp. 465-490.

Fondamentalement, Adénulfe – tout comme Nicolas, sa source immédiate, et, pourrait-on ajouter, tout comme le «*Guide de l'étudiant*» – organise sa présentation de la philosophie selon la tripartition platonico-stoïcienne de cette discipline en *naturalis (communiter sumpta)*, *moralis* et *rationalis*[8]. Toutefois, ainsi que nous l'avons signalé ci-dessus, le texte d'Adénulfe comprend des questions contrairement à celui de Nicolas. Il se rapproche ainsi du «*Guide de l'étudiant*», dont il diffère néanmoins en ce que, à l'inverse de ce dernier, il ne répartit pas les questions selon les disciplines, mais les réunit en deux blocs distincts. En effet, après avoir divisé la philosophie naturelle prise au sens large en physique (ou, plus exactement, en philosophie naturelle proprement dite, assimilée au *corpus* des *libri naturales* aristotéliciens), métaphysique (avec renvoi à la traduction arabo-latine de l'ouvrage homonyme d'Aristote) et mathématique (géométrie, astrologie, arithmétique, musique[9]), ainsi que la philosophie

8. Pour des précisions sur l'origine de cette division de la philosophie, voir H.I. MARROU, *Les arts libéraux dans l'Antiquité classique*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1969, p. 12, avec la n. 57 (Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août-2 septembre, 1967); P. BOYANCÉ, *Cicéron et les parties de la philosophie*, dans *Revue des études latines* 49 (1971), pp. 127-154; P. HADOT, *Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité*, dans *Museum Helveticum* 36, 4 (1979), pp. 206 et 211-212.

9. En s'appuyant sur Boèce, presque toutes les introductions à la philosophie divisent la quantité en quatre espèces auxquelles sont distributivement rattachées les disciplines quadriviales. À titre exemplaire, voici le passage concerné des *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, dans *Id.*, *Quatre introductions*, p. 185, l. 71-77 (avec, pour les références aux traités de Boèce, l'*apparatus fontium* des lignes citées): «Il y a quatre espèces de quantité, comme le dit Boèce dans l'*Arithmétique* et la *Musique*: en effet, une quantité continue, une quantité discrète; de même la quantité continue: une quantité mobile et une immobile; la quantité discrète: une quantité absolue et une en rapport à quelque chose [*ad aliquid relata*]. C'est de la quantité discrète considérée absolument que traite l'arithmétique, de la quantité discrète en rapport à quelque chose que traite la musique. De même, c'est de la quantité continue immobile que traite la géométrie, de la quantité continue mobile que traite l'astronomie. Et c'est ainsi que se présente le sujet universel du quadrivium et les sujets particuliers des diverses mathématiques» (la traduction est de nous). Dans ces conditions, la parenté existant entre le Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni (éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 12) et la *Philosophia* de Nicolas de Paris (éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 21) se manifeste d'une façon particulièrement évidente dans leur déviance commune en ce qui concerne le sujet de l'arithmétique et celui de la musique, qui, pour ces deux introductions, sont respectivement la *quantitas discreta **permanens*** et la *quantitas discreta **non permanens*** (cette dernière est alternativement appelée «*successiua*» par Nicolas, suivi en cela par l'auteur anonyme de *Secundum quod testatur Ysaac* et celui de *Sicut dicit Ysaac*: voir, ci-dessous, l'annotation de l'édition du Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe au § 12 et celle de l'édition de la *Philosophia* de Nicolas au § 21). Curieusement, le «*Guide de l'étudiant*» (éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 38 et 50) est rebelle sur ce même point: pour lui – comme l'a bien noté M. HAAS (voir, ci-dessus, sa contribution, p. 91) – le sujet de l'arithmétique est la *quantitas discreta **immobilis***, tandis que celui de la musique est la *quantitas discreta*

morale en politique, économique et monostique, puis avoir brièvement présenté ces diverses branches et leurs subdivisions, Adénulfe annonce qu'il repousse jusqu'à la leçon du lendemain la division de la philosophie rationnelle: «Et sic patet diuisio moralis philosophie, et naturalis communiter accepte. **Diuisionem rationalis ad presens omitto usque ad crastinam lectionem**» (§ 15). Cette remarque, dont nous avons fait ressortir en gras le passage crucial, est particulièrement importante, car elle nous informe avec certitude que le Prologue *Triplex est principium* – édité par le maître lui-même ou bien ayant fait l'objet d'une *reportatio* par un de ses auditeurs – reflète, tant par son fond que par sa forme, une tranche de l'enseignement réel d'Adénulfe d'Anagni à la Faculté des arts de Paris vers 1250. Mais pour mieux saisir l'organisation globale de cette prestation enseignante, il nous faut poursuivre le survol du déroulement de notre prologue.

Si Adénulfe renvoie au lendemain la division de la philosophie rationnelle, ce n'est pas que sa présente leçon soit terminée, mais bien plutôt qu'il désire la compléter par des dubitations dont les réponses devraient clarifier encore davantage (§ 16) dans l'esprit de ses élèves le sens des divisions relatives à la philosophie théorique et pratique exposées tout juste auparavant (§§ 2-15). Ces questions, sur le détail desquelles nous

mobilis. Par ailleurs, il est intéressant de noter que, si Nicolas de Paris (*Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§ 21-22) suit l'ordre boécien d'énumération des disciplines quadriviales (arithmétique, musique, géométrie, astronomie) – hérité de Nicomaque de Gérasa –, Adénulfe d'Anagni (Prologue *Triplex est principium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§ 11-12), pour sa part, donne la séquence géométrie, astrologie, arithmétique, musique, qui se rapproche de celle – astronomie/astrologie, géométrie, arithmétique, musique – que partagent le «*Guide de l'étudiant*» (éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 21-22, 27, 38 et 50) et la collection de questions *Primo queritur utrum philosophia* (éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, §§ 30-32 et 33, 40, 57 et 71). C'est cette séquence – moins l'astrologie – qu'utilise ultimement le *De communibus artium liberalium* (§§ 1, 206-207, 209-211, 212-214, 215, 229-234, 235-242, 243-248, 249-256) pour présenter et questionner les quatre disciplines mathématiques, si l'on excepte (§ 205) l'intermède suivant: astronomie, géométrie, musique, arithmétique – cf. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 154, 191-194, 196-199. Aucune de ces façons de faire distinctes de l'arrangement nicomaco-boécien ne correspond aux combinaisons obtenues par des variations de la proportion géométrique et dont la plus célèbre est celle, empruntée à Varron, de Martianus Capella: cf. J.Y. GUILLAUMIN, *L'ordre des sciences du «quadriuium» et la proportion géométrique*, dans *Latomus. Revue d'études latines* 50, 3 (1991), pp. 691-697 (particulièrement pp. 690-693 et 695). Mais les autres introductions à la philosophie et guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris recèlent encore de nombreuses configurations des disciplines quadriviales qu'il faudrait étudier systématiquement – voir, par exemple, Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 387-388; et C. MARMO, *Anonymi Philosophia Sicut dicitur ab Aristotile. A Parisian Prologue to Porphyry*, dans *CIMAGL* 61 (1991), p. 144.

reviendrons sous peu, occupent la quasi totalité (§§ 16-62) du reste de l'extrait édité ci-dessous. Ce sont donc les 62 premiers paragraphes de notre édition partielle qui forment la totalité de la leçon inaugurale d'Adénulfe sur les *Topiques*[10].

Après le premier bloc de questions, Adénulfe expose en quelques lignes la division de la philosophie rationnelle (§ 63). Sans qu'il le mentionne explicitement, il s'agit donc du début de la leçon du lendemain annoncée la veille par notre maître. Ce dernier présente ensuite succinctement chacun des trois membres de la *philosophia rationalis*: la grammaire, la rhétorique et la logique. Vient ensuite le second bloc de questions, relatif cette fois à la philosophie rationnelle (en fait les interrogations se concentrent sur la logique et la grammaire – la rhétorique étant laissée pour compte). Voici les éléments clés du profil de cette deuxième – et ultime – partie de la division de toute la philosophie (section qui ne figure pas dans notre édition partielle; pour la signification des sigles des manuscrits, on se reportera, ci-dessous, à la section 8):

<DIVISIO PHILOSOPHIA RATIONALIS>

[B, fol. 121vb; C, fol. 178va]

§ 63 Visa diuisione naturalis et moralis, accedendum est ad rationalem. Et nota quod rationalis diuiditur in gramaticam, et rethoricam, et logicam. Et ista triplex diuisio sumitur penes triplicem oppositionem, que est congruum et incongruum, honestum et inhonestum uerum et falsum.

<GRAMATICA>

§ 64 Notandum ergo quod gramatica aliter diuiditur a Donato et aliter a Prisciano, quia a Prisciano diuiditur in partes quatuor: in orthographiam et ethimologiam, diasintheticam et prosodiam [...]; Donatus uero aliter determinat totam gramaticam in preceptiua, et in permissiua, et in prohibita [...]. **[B, fol. 122ra]**

<RETHORICA>

Diuisa gramatica, accedendum est ad rethoricam. Rethorica secundum Tullium potest diuidi penes partes integrales uel penes finem [...]. **[C, fol. 178vb]** Et sic patet diuisio rethorice.

10. Pour un essai d'explication d'une telle revue questionnée de l'ensemble du champ du savoir en tête d'un commentaire sur les *Topiques*, plutôt que sur l'*Isagoge*: voir, ci-dessous, sections 4 et 5.

<LOGICA>

Accedendum est ergo ad logicam. Logica est de uero, propter hoc recipit diuisionem penes diuisionem ueri. Sed uerum quoddam est complexum, quoddam incomplexum [...]. Et sic patet diuisio dialetice, et per consequens totius philosophie.

<QVESTIONES CIRCA IAM DICTA DE RATIONALIBVS>

Circa iam dicta duo possunt queri: primum erit de diuisione gramatice; secundo queretur de diuisione logice.

De primo possunt queri quatuor. Primum erit utrum de sermone in communi possit esse scientia. Secundum erit utrum gramatica precedat logicam uel econuerso. Tertium erit utrum logica subalternetur gramatice. Quartum est utrum oratio possit esse subiectum totius gramatice.

De primo sic potest queri, et queritur primo utrum de sermone in communi possit esse scientia [...]. **[B, fol. 122rb-va; C, fol. 179ra]** De secundo ita dubitatur, et queritur utrum gramatica precedat logicam uel econuerso. **[C, fol. 179rb]** De tertio ita dubitatur, et queritur primo utrum logica subalternetur gramatice [...]. De quarto sic dubitatur, et primo queritur utrum oratio possit esse **[B, fol. 122vb]** subiectum totius gramatice [...]. **[C, fol. 179va]**

Circa diuisionem dialetice potest queri unum solum, et queritur utrum de sillogismo possit esse scientia [...].

Hec fuerunt quesita de hiis diuisionibus.

Cette seconde partie étant pratiquement de la même longueur que la leçon de la veille, on peut supposer qu'Adénulfe a pu aussi en exposer le contenu en une séance. Il aura donc fallu à notre maître deux leçons, tenues deux jours consécutifs, pour présenter et discuter la division générale de la philosophie et ses principales subdivisions (le reste de son ouvrage, également découpé en leçons, étant spécifiquement consacré à l'étude des *Topiques*).

Mais revenons un peu plus en détail sur la structure des blocs de questions – et en particulier sur celle du premier (§§ 16-62) –, car elle est particulièrement apte à mieux nous faire comprendre la nature exacte de la collection *Primo queritur utrum philosophia.*

Adénulfe indique d'emblée (§ 16) que pour rendre plus évident ce qui vient d'être dit (relativement à la division de la philosophie morale et, auparavant, à celle de la philosophie naturelle entendue selon son acception la plus large), on peut s'interroger sur quatre *thèmes*, qu'il énumère ensuite (§ 17) en leur donnant explicitement un numéro d'ordre («Primum

[...] Secundum [...] Tertium [...] Quartum [...] »)[11] qui sera ultérieurement mis à profit pour marquer clairement le passage d'un thème à l'autre: «Circa primum» (§ 18), «De secundo» (§ 26), «Circa tertium» (§ 42), «De quarto» (§ 58) – nous parlons ici de «thèmes», car chacun de ces points peut mobiliser plusieurs arguments, voire plusieurs questions (en fait, seul le dernier ne donne lieu qu'à une seule question). Le paragraphe clôturant cette section (§ 62) rappelle que les quatre groupes de questions qui viennent d'être soulevées portaient sur les divisions vues précédemment (celles, bien sûr, de la *philosophia naturalis communiter accepte* et de la *philosophia moralis*). De manière analogue, notre maître termine son deuxième bloc de questions – regroupées celles-là sous deux thèmes, le premier comprenant quatre points (voir l'échantillon fourni ci-dessus) – par la formule: «Hec fuerunt quesita de hiis diuisionibus», qui fait référence aux divisions de la philosophie rationnelle. Mais il faut surtout insister sur le fait que le lien étroit unissant les questions aux divisions est attesté au cœur même du premier bloc. En effet, aux §§ 33-34, la solution du second thème réaffirme que le corps mobile est bel et bien le sujet de la philosophie naturelle, en faisant ainsi écho au § 3, auquel elle renvoie en ces termes: «prout positum est **in diuisione**»[12].

11. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§ 16-17 (le caractère gras fait ressortir la numérotation des thèmes; l'italique est également de nous): «Circa iam dicta possit dubitari quatuor ad maiorem eorum euidentiam. **Primum** erit utrum scientia sit de rebus naturalibus dato quod sic. **Secundum** erit utrum corpus mobile subiectum possit esse uniuersale naturalis philosophie. **Tertium** erit de quibusdam questionibus *communibus* circa mathematicam. **Quartum** – et ultimum – erit utrum dialectica subalternetur morali philosophie». Pour la notion de «*communia*» à laquelle fait référence le point trois relatif à la discipline mathématique, voir, Cl. LAFLEUR, *Les textes «didascaliques» («introductions à la philosophie» et «guides de l'étudiant») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle: notabilia et status quaestionis*, dans O. WEIJERS et L. HOLTZ (éd.), *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, section 6, «Désignations des guides de l'étudiant», Paris-La Haye, Brepols, 1997, pp. 355-359 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

12. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§ 26-41: «**De secundo** ita dubitatur, et queritur utrum corpus mobile possit esse uniuersale subiectum scientie naturalis.
<1> Et uidetur quod non, quia in libro *Phisicorum* [...]
<2> Item, ad idem in libro *De celo et mundo* [...]
<3> Item, ad idem in libro *De anima* [...]
<4> Item queritur [...]
<5> Item, cum duplex sit corpus [...]
<6> Item queritur, cum ad motum [...]
Solutio.
Dicendum quod corpus mobile est subiectum naturalis scientie, **prout positum est in diuisione**.
Et respondendum est ad argumenta.
Et primo ad primum, dicendum quod [...]

4. LE SECRET DE LA NATURE DE *PRIMO QUERITUR* : PARTIE D'UN COMMENTAIRE SUR LES *CATÉGORIES* ET PENDANT D'UNE DIVISION DE LA PHILOSOPHIE

Le lecteur de *Primo queritur* qui a ces éléments structurels en tête ne peut manquer d'être frappé lorsqu'il s'aperçoit que cette collection de questions est elle aussi organisée en *thèmes* qui sont clairement ordonnés par des marqueurs analogues à ceux des blocs de questions du Prologue *Triplex est principium*: d'abord, certes, le «Primo» de l'incipit, puis «Circa secundum» (§ 8), «Circa tertium» (§ 27), «Circa quartum» (§ 89), «Quinto» (§ 104). De plus, on se souviendra de l'énigmatique formule («sicut dictum est **in diuisione philosophie**») du § 83 de *Primo queritur* qui ne désigne pas, comme on aurait pu le croire *prima facie*, le *De diuisione philosophie* de Gundissalinus, car on ne trouve pas dans cet ouvrage la thèse alléguée au sujet de la musique mondaine. L'évidente parenté fonctionnelle que partage ce «sicut dictum est in diuisione philosophie» et le «prout positum est in diuisione» d'Adénulfe nous permet de conclure avec une quasi certitude que *Primo queritur* est un bloc de questions de même nature que ceux que l'on retrouve dans le Prologue *Triplex est principium* et que, comme eux, il constitue le pendant d'un exposé introductif où ont été présentées les grandes lignes de la division de la discipline philosophique. Comme, au terme de sa compilation (§ 124), l'«auteur» de la collection de questions *Primo queritur* fait référence à la discussion qu'il a menée, «in libro proximo», dans une leçon portant sur le lemme *Quod si hec sunt inpossibilia*, qui s'avère en être un du traité *De l'interprétation* (9; 19a7), on peut donc préciser avec beaucoup de vraisemblance que *Primo queritur* est un élément que l'on a détaché d'un commentaire sur les *Catégories*. La division de la philosophie à laquelle il fait écho pouvait constituer le début du prologue dudit commentaire. Il n'est pas non plus impossible que cette division se soit trouvée, comme il est plus habituel, en tête d'un cours sur la *logica uetus* en guise d'introduction à un commentaire sur l'*Isagoge*[13]. On peut ici donner l'exemple d'Hervé le Breton qui, aussi bien dans son commentaire sur les *Catégories* que dans celui sur le *Peri hermeneias*, renvoie nommément à la *diuisio logice* – jouant chez lui le rôle de *diuisio philosophie*

Ad secundum, dicendum quod [...]
Ad tertium, dicendum quod [...]
Ad quartum, dicendum quod [...]
Ad quintum, dicendum quod [...]
Ad sextum, dicendum quod [...]».

13. Sur ce phénomène et son origine, voir, ci-dessous, notre présentation de la *Philosophia* de Nicolas de Paris, avec les n. 5 et 14.

– qu'il a placée en tête de sa *Sententia supra ueterem logicam* et lui-même identifiée comme telle dans son commentaire sur l'*Isagoge*[14]. Quoi qu'il en soit, il est maintenant évident que M. Grabmann[15] avait raison de dire que la collection *Primo queritur* était intimement liée à la pratique enseignante de son auteur-compilateur.

5. Retour à Adénulfe, le singulier

Revenons à Adénulfe. Notre maître n'est pas le seul à avoir fait précéder d'une division de la philosophie un ouvrage autre qu'un commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre[16]. Le meilleur exemple d'une pratique analogue est celui de Jean de Dacie, maître ès arts parisien des années 1270/1280, qui a rédigé une *Diuisio scientie* très étoffée en guise d'introduction à sa volumineuse *Summa grammatica*[17]. On peut également citer – bien que de date, de provenance ou de nature moins assurées – les prologues aux commentaires sur le *Grécisme* d'Évrard de Béthune[18], l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote et le *Timée* de Platon[19]. Cependant, nous n'avons à l'esprit aucune introduction à la philosophie émanée de la Faculté des arts de Paris qui soit explicitement rattachée à un traité de logique autre que l'*Isagoge*. Autrement dit, Adénulfe est le seul *magister artium* parisien que nous connaissions à avoir placé un tel prologue devant un commentaire sur les *Topiques*. Il y a sans doute là quelque chose qui ressemble à de l'idiosyncrasie, quoique le statut de 1255 place les *Topiques* en tête de la *logica noua*[20] et que le premier programme triennal des conférences

14. Cf. Cl. Lafleur, avec la collaboration de J. Carrier, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 208-210, n. 128 et Cl. Lafleur et J. Carrier, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), p. 395, n. 52.
15. M. Grabmann, *Die logischen Schriften des Nikolaus von Paris und ihre Stellung in den aristotelischen Bewegung des XIII. Jahrhunderts*, dans *Id.*, *Mittelalterliches Geistesleben*, München, Hueber, 1926, t. I, p. 226.
16. A. de Libera, *Faculté des arts ou faculté de philosophie ? Sur l'idée de philosophie et l'idéal philosophique au XIII^e siècle*, dans Weijers et Holtz (éd.), *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts*, p. 433.
17. Jean de Dacie, *Diuisio scientie*, dans *Iohannis Daci Opera*, éd. A. Otto, Hauniae (Copenhague), Gad, 1955, t. I, 1, pp. 3-44 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, I, 1). Cf. Lafleur, *Quatre introductions*, pp. 2 et 159-160.
18. Cf. I. Rosier, *La grammaire dans le « Guide de l'étudiant »*, ci-dessus, pp. 260-261, avec la n. 19.
19. Cf. Lafleur, *Quatre introductions*, pp. 390 et 392.
20. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. Denifle et É. Châtelain, Paris, Delalain, 1889 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964

reconstruit à partir dudit statut par J. Isaac[21] fasse justement débuter la seconde année d'enseignement par ce traité (puisque *iterando discitur*, le fait de revenir en cette occasion sur l'organigramme du savoir pourrait apparaître comme une saine stratégie pédagogique ; mais alors la question demeure : pourquoi Adénulfe aurait-il été le seul à y avoir pensé ?).

6. UNE IDIOSYNCRASIE PARTAGÉE : LE PROLOGUE *SICVT DICIT PHILOSOPHVS* ATTRIBUÉ À JEAN LE PAGE

Un autre trait quasi particulier à Adénulfe est d'avoir intégré des séries de questions à son prologue. À notre connaissance, seul le Prologue *Sicut dicit Philosophus* du commentaire sur l'*Isagoge* attribué par R.A. Gauthier à Jean le Page en contient aussi[22]. En fait, ce dernier prologue ne

[dorénavant *CUP*]), t. I, n° 246, p. 278. Voir, ci-dessous, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La réglementation « curriculaire » (« de forma ») dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle : une mise en contexte*, ci-dessous, section 2.

21. J. ISAAC, *Le « Peri hermeneias » en Occident de Boèce à Saint Thomas. Histoire littéraire d'un traité d'Aristote*, Paris, Vrin, 1953, p. 83 (Bibliothèque thomiste, XXIX).

22. Sur ce texte, voir LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 392, avec la n. 14. Le commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre dont ce prologue fait partie est attribué par une main postérieure à Pierre d'Irlande dans le ms. Vaticano (Città del), Biblioteca Apostolica Vaticana, lat. 5988, fol. 63r, et, toujours par une main plus récente, à Jean Bridam (sans doute faut-il entendre Jean Buridan) dans le ms. Padova, Biblioteca Universitaria 1589, fol. 3r, où il est suivi par un commentaire sur les *Catégories* attribué, cette fois par la main d'origine, à Jean le Page : cf. E. FRANCESCHINI, *Giovanni Pago : Le sue « Rationes super Predicamenta Aristotelis » et la loro posizione nel movimento aristotelico del secolo XIII*, dans *Sophia* 2 (1934), pp. 172-182, 329-350, 476-486. Or, même pour le commentaire sur l'*Isagoge*, « c'est l'attribution à Jean le Page qui semble devoir être retenue » selon R.A. Gauthier (Préface à *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 1 *Expositio libri Peryermenias. Editio altera retractata*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1989, p. 65*), qui s'appuie sur une note ancienne, que l'on peut encore lire à la fin du manuscrit de Padoue, décrivant tout le contenu du volume comme le cours sur la *Logica uetus* de maître Jean le Page – cours professé à Paris vraisemblablement entre 1231 et 1235 (avant que Jean ne passe à la théologie). Si tel est le cas et si le texte offert par les manuscrits n'est pas interpolé, le prologue *Sicut dicit Philosophus* (mss Padova, Bibl. Univ. 1589, fol. 3rb-va et Vat. lat. 5988, fol. 63rb) préfigure – en s'inspirant d'al-Fârâbî – un célèbre passage de l'*Expositio super librum Boethii De trinitate* (qu. 5, art. 3, *corpus* ; éd. Br. DECKER, Leiden, Brill, 1955, p. 186, 13-16 [Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, IV]) de Thomas d'Aquin en précisant qu'au sens strict le mode d'abstraction propre au métaphysicien est la *separatio* : « Set notandum quod, quamuis methaphisico abstractio conueniat et logico, tamen differenter. Vno enim modo appellatur abstractio existentia alicuius extra materiam quod nunquam fuit in materia nec est nec erit [cf. *Liber Alpharabi De intellectu et intellecto*, éd. É. GILSON, dans *Les sources gréco-arabes de l'augustinisme avicennisant*, dans *AHDLMA* 4 (1929), p. 120, l. 182-185 et, surtout, p. 121, l. 214-216, où figure le terme clé de *separatio*], et *talis abstractio proprio uocabulo separatio nuncupatur*. Alio quidem modo appellatur abstractio

possède qu'un bloc de questions: celles relatives à la «scientia sermocinalis» ou, plus précisément, (tout comme chez Adénulfe) à la *division* de cette troisième branche de la philosophie. De même que dans le Prologue *Triplex est principium*, les questions (souvent appuyées par plusieurs raisons) sont regroupées en thèmes (ici deux seulement). Toutefois, dans le Prologue *Sicut dicit Philosophus*, les thèmes ne sont pas annoncés d'entrée de jeu et leurs solutions ne sont pas fournies séparément dans chaque module, mais données ensemble à la fin. Suit une question se rapportant spécifiquement à la division de la logique et servant à introduire à l'*Isagoge* de Porphyre. Voici les principaux éléments structurels de la partie questionnée du Prologue *Sicut dicit Philosophus* (ms. Padova, Bibl. Univ. 1589, fol. 4va-5ra; Vat. lat. 5988, fol. 64rb-vb):

<Trois questions relatives à la division générale
de la *scientia sermocinalis*>

Sed tunc incidunt communes questiones circa diuisionem sermocinalis scientie prius tactam.

<Premier thème et première question>

Et primo uidetur quod sit insufficiens [...]
Item [...]
Item [...]

<Seconde question du premier thème>

Item uidetur quod gramatica non diuiditur ex opposito contra alias [...]
Ad idem [...]

alicuius communis preter singularia in quibus est [...]. Tertio modo abstractio est acceptio alicuius forme nichil addentis principia formalia circa naturam sensibilem. Et sic quantitas a sensibili materia abstrahitur. *Primo ergo modo abstractio methaphisico appropriatur*; tertio quidem modo mathematico; secundo autem modo logico et omni scientie inquantum scientia: omnis enim scientia est de uniuersali quod est unum preter multa. Tamen attenditur quod in prima abstractione ponitur "extra", in secunda uero et tertia ponitur "preter": "extra" enim nota est separationis, "preter" nota abstractionis». Mais, tout au moins dans le manuscrit de Padoue, le commentaire sur le *De interpretatione* cite Robert Kilwardby et Pierre d'Espagne, si bien qu'A. TABARRONI (*Lo pseudo-Egidio [Guglielmo Arnaldi] e un'inedita continuazione del commento di Tommaso al Peryermenias*, dans *Medioevo* 14 [1988], pp. 404-405, n. 46), qui signale ces emprunts, en conclut: «Quindi o l'attribuzione a Giovanni Pago è sbagliata oppure occorre posticipare di qualche anno il termine della sua attività come artista». Cette conclusion pourrait bien valoir aussi pour le commentaire sur l'*Isagoge*, puisque «l'unité du cours semble confirmée par l'unité de style de ses diverses parties» (GAUTHIER, *op. cit.*, pp. 65*-66*).

<Deuxième thème>

Secundo queritur de ordine [...]
Et uidetur per duas rationes quod logica precedat gramaticam [...]
Secunda ratio [...]
Ad oppositum est ratio[...]

<Solution de la première question du premier thème>

Ad hoc intelligendum quod diuisio scientie rationalis primo assignata est sufficiens.
Ad rationem autem primam [...]
Ad secundum [...]
Ad aliam rationem [...]

<Solution de la deuxième question du premier thème>

Ad alterum quod queritur de differentie inter gramaticam, logicam et rethoricam [...]
Ad illud quod obicitur [...]
Ad secundam rationem inductam [...]

<Solution de la question du deuxième thème.
Fin de la discussion sur la division générale>

Ad illud quod queritur de ordine, dicendum quod gramatica precedit logicam, secundum quod ratio ostendit.
Ad rationem inductam in contrarium [...]
Ad secundam rationem [...]
Et sic patet ueritas tertie questionis.
Et hec **de diuisione in generali** sufficiant.

<Question spécifique à la division de la logique et *accessus* à l'*Isagoge*>

Sed aliquis tunc arguet quod **diuisio logices** data insufficiens est, quia sub ea non reponuntur libri Boetii, nec *Sex principia*, nec Porphirius.

Ad quod intelligendum est [...] Quod maxime patet de Porphirio: per ipsum enim manifestantur uniuersalia que erant ignota in aliis libris logices, sicut ostenditur supra litteram, et ideo ponuntur isti libri de bonitate artis, non tamen de integritate.

Intentio enim istius libri est manifestare quid sit genus, quid species et sic de aliis; et quia unumquodque istorum « uniuersale » dicitur, dicimus quod hec scientia est de uniuersalibus.

Donc, malgré certaines différences mineures, la démarche classificatrice de ce bloc de questions relatives à la **division** de la philosophie lan-

gagière, attribué à Jean le Page, est voisine de celle de *Primo queritur* et d'Adénulfe d'Anagni. De plus, immédiatement après le passage cité, l'auteur du Prologue *Sicut dicit philosophus* (ms. Padova, Bibl. Univ. 1589, fol. 5ra-6va; Vat. lat. 5988, fol. 64vb-66ra) pose quatre questions *ante litteram* en adoptant exactement la même méthode que *Primo* et Adénulfe: annonce des (quatre) questions-thèmes («Vnde, antequam ulterius diuidatur, oriuntur quatuor disputanda: primo enim queritur [...]; secundo [...]; tertio [...]; quarto [...]»); ordonnance explicite des sections («Circa primum sic proceditur» [...]; «Circa secundum queritur [...]»; «Circa tertium sic queritur [...]»; «Circa quartum sic proceditur [...]».

7. CONCLUSION

Cet examen comparatif du Prologue *Sicut dicit philosophus* doit nous inciter à la prudence. Autrement, les ressemblances structurelles vraiment remarquables existant entre le Prologue *Triplex est principium* et *Primo queritur*, de même que l'étroite parenté unissant ce dernier texte et le «*Guide*», auraient pu nous pousser à voir en Adénulfe l'adaptateur-ordonnateur de *Primo* à partir du «*Guide*». Dans ces conditions, toutefois, Jean le Page – s'il est bien l'auteur du Prologue *Sicut dicit philosophus* – représenterait presque un aussi bon candidat (nous disons «presque», car ce n'est que chez Adénulfe que l'on rencontre à l'intérieur même du bloc de questions la référence clé à la division). Il ne faut donc pas commettre l'erreur de prendre pour une signature ce qui n'est que l'indice d'une formation commune ou d'une pratique régie par les mêmes contraintes structurantes. Surtout que, côté contenu, même si L. Ott a raison d'écrire que des parallèles existent entre les questions de *Primo* et celles du premier bloc de questions d'Adénulfe[23], il n'y a rien là de vraiment remarquable. Dans la même optique, après enquête nous pouvons affirmer que, malgré les espoirs de Ott en ce sens, le second bloc de questions d'Adénulfe n'a pas été tiré des questions du «*Guide*» sur la philosophie rationnelle[24]. Toutefois, nous savons maintenant de façon certaine que la collection de questions *Primo queritur* est vraiment ordonnée comme le matériel équivalent que l'on rencontre dans deux commentaires, dont un – celui d'Adénulfe – est le reflet direct de la pratique enseignante d'un maître des années 1250. Nous pouvons aussi noter que la structure dialectique des deux premiers thèmes – la philosophie comme genre (§§ 1-7) et le

23. OTT, *Die Wissenschaftslehre des Adenulf von Anagni*, p. 479; cf. ANONYME, *Primo queritur utrum philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, ci-dessus, §§ 20, 29, 35, 44, 52, 61 et 67, avec les n. 20, 32, 50, 68, 77, 92 et 102.
24. OTT, *Die Wissenschaftslehre des Adenulf von Anagni*, p. 489.

sujet de la métaphysique ainsi que de la philosophie naturelle (§§ 8-26) – de *Primo queritur*, plus complexe que celle du «*Guide*», s'assimile également au schéma argumentatif des blocs de questions du Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni et à celui du bloc de questions du Prologue *Sicut dicit philosophus*, attribué à Jean le Page.

8. LES MANUSCRITS — *RATIO EDENDI*

Sept manuscrits actuellement connus nous ont préservé le commentaire d'Adénulfe d'Anagni sur les *Topiques* d'Aristote, dont le Prologue *Triplex est principium* forme le début. Selon L. Ott, le manuscrit de Florence constitue une recension distincte (alors que l'existence de cette dernière est présentée sur un mode dubitatif par N.J. Green-Pedersen)[25]. Voici la liste de ces sept manuscrits:

Recension I (ou B; recension longue):
Brugge, Stedelijke Openbare Bibliotheek 493, fol. 121ra-242ra;
Cambridge, Peterhouse 205, fol. 177v-276r;
Cesena, Biblioteca Malatestiana, Pluteus D. XXVI cod. 3, fol. 43ra-106vb;
München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 12707, fol. 136ra-393vb;
Perugia, Biblioteca comunale 1077, fol. 1ra-119vb;
Praha, Knihovna Metropolitní Kapituli, L.50 (1294), fol. 1r-72v.

Recension II (ou F; recension courte):
Firenze, Biblioteca Nazionale, Conventi soppressi A.2.2840, fol. 1-84.

Pour l'édition de la première partie du Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe qui complète la présente étude, nous avons utilisé deux manuscrits de la Recension I, à savoir: celui de Bruges (sigle *B*) et celui de Cambridge (sigle *C*), en accordant la préséance au premier (qui a donné son «nom» – B – à cette recension longue), sans hésiter toutefois à le corriger par le second lorsque nécessaire. L'*apparatus fontium*, fondu à l'*apparatus lectionum*, signale essentiellement les passages de la *Philosophia* de Nicolas de Paris dont Adénulfe d'Anagni s'est inspiré. Un apparat des sources plus complet accompagnera l'édition de la totalité du prologue d'Adénulfe que nous publierons ultérieurement, en mettant à profit l'ensemble des manuscrits connus.

25. OTT, *Die Wissenschaftslehre des Adenulf von Anagni*, p. 466; GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics*, p. 387, A.11. Cf. WEIJERS, *Le travail intellectuel*, p. 32.

<ADENVLFI DE ANAGNIA>*

DIVISIO TOTIVS PHILOSOPHIE[1]

§ 1 **[fol. 121ra, *B*; fol. 177va, *C*]** Triplex est principium immediate causans res, scilicet natura, mos et ratio. Et penes hoc triplex principium sumitur triplex genus rerum, scilicet naturale, morale et rationale, quia naturale est de rebus naturalibus, morale de moralibus, rationale de rationalibus. Et penes hoc sumitur triplex[2] pars philosophie, scilicet naturalis, moralis et rationalis[3].

<DIVISIO PHILOSOPHIE NATVRALIS COMMVNITER SVMPTE>

§ 2 Et[4] ut omnis scientia comprehendatur[5] sub hac diuisione[6], nota quod hic sumitur naturalis communiter et comprehendit[7] in se naturalem proprie dictam, et mathematicam, et methaphisicam. Et iste differunt inter se, quia naturalis considerat res coniunctas[8] motui et materie – et ut coniunctas –, methaphisicus considerat res abstractas a[9] motu et materia[10] secundum esse et essentiam, mathematicus considerat res[11] coniunctas motui et materie non ut coniunctas; et sic manifestum est qualiter differunt[12].

<PHILOSOPHIA NATVRALIS PROPRIE DICTA>

§ 3 Hoc viso, notandum quod naturalis proprie dicta recipit diuisionem penes diuisionem sui subiecti. Et suum subiectum est corpus mobile, quia corpus mobile est dupliciter, quia aut est abstractum a qualibet speciali materia aut[13] est contractum per aliquas differentias.

* *B* = ms. Bruges, Stedelijke Openbare Bibliotheek 493, fol. 121ra-vb. *C* = ms. Cambridge, Peterhouse 205, fol. 177va-178va

1. Cf. *infra*, n. 6.
2. tiplex *C*
3. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 5.
4. Et *om. C*
5. comprehendatur] apprehendatur *C*
6. diuisione] Nota hic diuisionem totam philosophia *add. in marg. B*
7. comprehendit] apprehendit *C*
8. coniunctas *sBC*] mathmaticus (*exp.*) methaphisicus considerat res abstractas a *pB*
9. a *sup. lin. B*
10. materia] a *praem.* C
11. res *in marg. B*
12. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§ 6-7.
13. quia *add. C*

§4 Si sit abstractum a qualibet speciali materia, sic de ipso determinatur in libro *Phisicorum.*

§5 Si sit contractum per aliquas differentias, aut contrahitur per has differentias: ingenerabile[14] et incorruptibile[15]; aut penes istas differentias: generabile[16] et[17] corruptibile[18]. Si sit contractum per has differentias: ingenerabile et incorruptibile, sic de ipso determinatur in libro *Celi et mundi* (ibi[19] enim determinatur de corporibus[20] incorruptibilibus).

§6 Si sit contractum per has differentias: generabile et corruptibile, aut est simplex aut compositum – et loquor de simplici quod opponitur composito ex quatuor elementis. Si sit simplex, sic est liber *De generatione et corruptione*[21].

§7 Si[22] sit compositum, aut est animatum aut inanimatum. Si inanimatum, sic de ipso determinatur in libro *Metheororum* **[fol. 177vb, *C*]**, ubi determinatur de impressionibus in aere factis, ut de grandine, et de[23] tonitru, et de metallis, et huiusmodi[24].

§8 Si sit animatum, tunc recipit diuisionem secundum potentias anime: aut est animatum anima uegetatiua, aut sensitiua, aut anima rationali. Si sit animatum anima uegetatiua, sic de ipso determinatur in libro *De uegetabilibus.* Si sit animatum anima sensitiua, sic de ipso determinatur in libro *De animalibus.* Si anima rationali, sic de ipso determinatur in libro *De anima.* Et nota quod liber *De sompno et uigilia*, et *Sensu et*[25] *sensato*, et *De morte et uita* subalternantur libro *De anima.* Et ideo sub ipso comprehenduntur. Qualiter autem subalternentur patebit suo loco, sed de hoc non est presens intentio[26].

<METHAPHISICA>

§9 Visa[27] diuisione naturalis proprie dicte, accedendum est ad methaphisicam. Et nota quod methaphisicus, ut dictum est[28], considerat rerum

14. ingenerabile *pBC*] generabile *sB*
15. incorruptibile *scr.*] corruptibile *B* incoruptibile *C*
16. generabile] ingenerabile *B*
17. et *bis pC*
18. corruptibile] incorruptibile *B*
19. ibi] id est *B*
20. corporibus] et *add. C*
21. Pour les §§3-6 du prologue d'Adénulfe, voir NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§11-12.
22. sit *pC*
23. de *om. C*
24. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §13.
25. et *sup. lin. C*
26. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §14.
27. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §18.
28. Cf., *supra*, §2.

essentias abstractas a motu et a materia. Et ideo reducit omnis alias scientias ad unum uerum principium. Et propter hoc dicitur scientia diuina et paucorum hominum, ut Aristotiles ipse[29] testatur in *Noua methaphisica*. Et quia eius diuisio est nimis ardua, diuisionem eius ad presens omitto[30].

<MATHEMATICA>

§ 10 Accedendum est ergo ad mathematicam[31]. Et nota quod mathematica[32] est de quantitate et propter hoc penes quantitatem accipit suam diuisionem. Sed duplex est quantitas: continua et[33] quantitas discreta. Et sic est duplex mathematica, quia est quedam de quantitate continua et est quedam de quantitate discreta[34].

§ 11 Illa que est de quantitate continua potest esse dupliciter, quia aut est in subiecto mobili aut in subiecto immobili. Si sit in subiecto immobili, sic est geometria, que docet mensurare terram (terra autem est subiectum immobile). Si sit de subiecto mobili, sic est astrologia[35] (astrologia enim est[36] de corporibus supercelestibus[37] et de stellis)[38].

§ 12 Si sit mathematica de quantitate discreta[39], hoc potest esse dupliciter, quia aut est de quantitate permanenti aut de quantitate non permanenti. Si sit de permanenti sic, est arismetica, que est de numero. Si sit de quantitate non permanenti, sic est musica, que est[40] de sono[41].

29. Aristotiles ipse] *inu. C*
30. omitto] obmitto *B*
31. mathematicam] methaphisicam *C*
32. mathematica] methaphisica *pC*
33. et] uel *C*
34. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 20.
35. astrologia] -ligia *B*
36. est *add. in marg. B*] *om. C*
37. supercelestibus *sic B*] supra- *C* — L'orthographe de *B* s'accorde ici avec celle du témoin M^1 de la *Philosophia* de Nicolas de Paris (voir note suivante).
38. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 22.
39. discreta *bis pB*
40. est *sup. lin. B*
41. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 21 ; ANONYME, *Secundum quod testatur Ysaac*, ms. Brugge, Stedelijke Openbare Bibliotheek 496, fol. 79va: «Si autem sit de quantitate discreta, aut igitur de parte permanente aut successiua: primo modo est [ars mechanica *exp.*] arismetica, scilicet de numero, quia numerus est discreta quantitas et permanens, cum partes illius possi<n>t simul esse; secundo modo est musica de numero in sonis relato, et sonus quid successiuum est, cum partes eius non possint simul esse»; ANONYME, *Sicut dicit Ysaac*, ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 167vb: «Si autem sit de quantitate discreta, hoc est dupliciter, quia aut est de huiusmodi quantitate permanente aut successiua: si permanente, sic est arismetica (est enim de numero secundum se; numerus autem est quid permanens, quia partes eius sunt simul, unde non est numerus quinarius nisi actu sint etiam sue partes); si autem sit de quantitate

<PHILOSOPHIA MORALIS>

§ 13 Visa diuisione naturalis philosophie communiter accepte in suas species et quelibet suarum specierum rationem subdiuisi, accedendum est ad moralem[42] philosophiam[43].

§ 14 Et nota quod moralis philosophia diuiditur tripliciter, quia est quidam mos adquisitus per habitum conuersandi inter quoscumque et regendi multitudinem et ciuitates; et de isto more est scientia politica – et dicitur «politica» a *polis*, quod est «pluralitas». Est autem alius mos adquisitus per habitum conuersandi inter socios et inter propriam familiam; et de tali more est economica[44]. Est autem alius mos acquisitus[45] per habitum **[fol. 121rb, *B*]** regendi se ipsum et propriam uirtutem; et de tali more est monostica – et dicitur «monostica» a *monos*, quod est «unus»[46].

§ 15 Et sic patet diuisio moralis philosophie, et naturalis communiter accepte. Diuisionem rationalis ad presens omitto[47] usque ad crastinam lectionem[48].

<DVBITATIONES CIRCA IAM DICTA DE NATVRALIBVS COMMVNITER ACCEPTIS ET DE MORALIBVS>

§ 16 Circa iam dicta possit dubitari quatuor ad maiorem eorum euidentiam.

§ 17 Primum erit utrum scientia sit de rebus naturalibus dato quod sic. Secundum erit utrum corpus mobile subiectum possit esse uniuersale naturalis philosophie. Tertium erit de quibusdam questionibus communibus circa mathematicam. Quartum – et ultimum – erit utrum dialectica subalternetur morali philosophie.

§ 18 Circa primum sic[49] queritur, et uidetur quod non possit esse scientia de rebus naturalibus.

§ 19 <1> Scribitur in principio *Arismetice*[50] quod scientia est eorum que sunt suique immutabilem substantiam sortiuntur comprehensio ueritatis; sed res naturales non sortiuntur substantiam immutabilem, cum sint

discreta successiva, sic est musica (est enim de numero relato in sonis, sed sonus est quid successiuum, una pars post aliam, secundum quod dicit Aristotiles)».

42. moralem] maiorem *C*
43. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 23.
44. economica *sic BpC*] yconomica *sC*
45. acquisitus] adqui- *B*
46. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 24.
47. omitto] obmitto *B*
48. Cf. NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 25.
49. sic *om. B*
50. Arismetice *sBC*] aeris *pB*

subiecte generationi et corruptioni; ergo de rebus naturalibus non potest esse scientia.

§ 20 <2> Item, ad idem scribitur in tertio *De anima* quod intellectus cognoscit et accipit ea que sunt denudata a condicionibus materialibus[51]; sed res naturales non sunt denudate ab huiusmodi condicionibus, immo sunt eisdem coniuncte; ergo intellectus non accipit res naturales. Sed de eo quod intellectus non accipit neque cognoscit non potest esse scientia; ergo de rebus naturalibus non potest esse scientia.

§ 21 Solutio.

§ 22 Dicendum quod de rebus naturalibus potest esse scientia.

§ 23 Ad argumenta respondeo.

§ 24 Et primo ad primum, dicendum quod nos possumus res naturales considerare dupliciter, in suo esse absolute uel per relationem ad proprias passiones quarum passionum principia sunt in ipsis. Si **[fol. 178ra, *C*]** consideremus primo modo, sic sunt mutabiles, ut argumentum probat, et sic de illis non est scientia. Si autem accipiantur per relationem ad proprias passiones, cum habeant[52] principia per que de eis probantur, sic sunt immutabiles et sic de illis est scientia.

§ 25 Ad secundum, dicendum quod intellectus apprehendit res naturales. Si tu obicias quod sunt coniuncte et tales non potest apprehendere, dico quod, quamuis sint coniuncte, non tamen apprehendit eas ut coniunctas, sed ut abstractas a qualibet materia sensibili.

§ 26 De secundo ita dubitatur, et queritur utrum corpus mobile possit esse uniuersale subiectum scientie naturalis.

§ 27 <1> Et uidetur quod non, quia in libro *Phisicorum* determinatur de materia et forma; forma autem non est corpus nec est mobilis, de se immobilis; ergo in scientia naturali determinatur de aliquo quod non est corpus mobile. Et si sic, corpus mobile non est uniuersale subiectum istius scientie, scilicet naturalis.

§ 28 <2> Item, ad idem in libro *De celo et mundo* determinatur de motore primo; sed motor[53] primus non est corpus nec est[54] mobilis; ergo in scientia naturali determinatur de aliquo[55] quod non est corpus mobile.

§ 29 <3> Item, ad idem in libro *De anima* determinatur de anima; anima autem non est corpus nec[56] est mobilis; ergo etc. Et sic idem quod prius.

51. materialibus *pBC*] rationalibus *sB* (= bourde du correcteur de *B*)
52. habeat *sBC*] at *pB*
53. motor *sBC*] motore *pB*
54. est *om. B*
55. aliquo] -co *B*
56. nec] neque *B*

§ 30 <4> Item queritur, cum quicquid sit mobile sit corpus et quicquid sit corpus sit mobile, quid addit « mobile » supra[57] corpus.

§ 31 <5> Item, cum duplex sit corpus[58], quoddam mobile quoddam quiescibile, qualiter corpus quiescibile non ponitur esse[59] subiectum uniuersale naturalis scientie sicut mobile.

§ 32 <6> Item queritur, cum ad motum exigantur duo, mobile et motiuum, qualiter motiuum non est subiectum naturalis scientie sicut mobile.

§ 33 Solutio.

§ 34 Dicendum quod corpus mobile est subiectum naturalis scientie, prout positum est in diuisione[60].

§ 35 Et respondendum est ad argumenta.

§ 36 Et primo ad primum, dicendum quod ad hoc quod perfecte cognoscatur corpus mobile inquantum mobile oportet determinare de annexis[61] corpori mobili et, quia materia et forma sunt annexa[62] corpori mobili tanquam principia[63] principiato, de illis oportuit determinare.

§ 37 Ad secundum, dicendum quod per iam dicta patet solutio, quia ad hoc quod perfecte cognoscatur corpus mobile oportuit determinare de annexis sibi et quia primus motor est annexum corpori mobili – quia primus motor est causa cuiuslibet motus –, ideo de illo oportuit determinare.

§ 38 Ad tertium, dicendum quod de anima possumus loqui dupliciter: uel secundum sui[64] substantiam uel inquantum est motor corporis phisici organici potentia uitam habentis. Si loquamur de anima primo modo, sic non est de consideratione naturalis, sed de consideratione methaphisici. Si autem accipiatur secundo modo, sic est de consideratione naturalis. Quod patet, quia ad hoc quod corpus mobile, inquantum mobile, perfecte cognosceretur, oportuit determinare de annexo corpori mobili, quia mediatus[65] motor est annexum corpori mobili et anima est immediatus **[fol. 121va, *B*]** motor. Ideo de anima oportuit determinare.

§ 39 Ad quartum, dicendum quod « mobile » addit supra corpus quedam principia. Quedam autem principia communiunt corpori inquantum mobile et non inquantum corpus, ut priuatio, quod est unum principiorum. Corpus autem de se non habet potentiam[66] ad aliud.

57. supra *sB*] circa *pBC*
58. *Duo uerba eras. C post* corpus
59. esse *sBC*] est *pB*
60. Cf. *supra*, § 3.
61. annexis] anexis *C*
62. annexa] anexa *C*
63. principia *om. B*
64. sui *om. C*
65. mediatus *BpC*] immediatus *sC*
66. potentiam *sBC*] principium *pB*

§40 Ad quintum, dicendum quod sicut logicus considerat uerum per se, falsum per accidens, gramaticus congruum per se, incongruum per accidens, rethor honestum per se[67], inhonestum per accidens, sic naturalis considerat[68] mobile per se, quiescibile[69] autem[70] per accidens. Et ideo, quia considerat mobile per se, mobile potuit esse subiectum; quiescibile autem non, cum consideretur per accidens.

§41 Ad sextum, dicendum quod illud dicitur esse subiectum in scientia de cuius partibus probantur passiones proprie in illa scientia[71]. Et quia de mobili probantur proprie passiones, ideo mobile potuit esse subiectum. De motiuo autem non potuerunt probari passiones, quia de[72] agente non potuerunt probari alique passiones, ut manifestum est; et motiuum est agens; ideo de motiuo non potuerunt probari passiones. Et ideo motiuum non potuit esse subiectum.

§42 Circa tertium sic queritur, et queritur de quibusdam questionibus communibus.

§43 <1> Et primo queritur qualiter mathematica scientia est potius de quantitate quam de aliis accidentibus.

§44 <2> Item queritur, cum habeamus diuersas mathematicas scientias de speciebus quantitatis, qualiter non habemus unam mathematicam in communi.

§45 <3> Item queritur, cum habeamus mathematicas[73] scientias de[74] linea, superficie et corpore, qualiter non habemus mathematicam scientiam de oratione.

§46 <4> Item queritur, cum tempus et locus sint quantitates, qualiter de **[fol. 178rb, *C*]** ipsis non est mathematica.

§47 <5> Item queritur, qualiter de linea et superficie et corpore est una scientia mathematica.

67. honestum per se] per se honestum *B*
68. considerat *in marg. B*
69. quiescibile] -li *B*
70. autem *om. C*
71. Cf. ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), p. 187, §173: «Illud de quo <et> de cuius partibus et passionibus determinatur in scientia debet dici subiectum scientie»; p. 188, §181: «[...] illud est subiectum in scientia de quo et de cuius, etc.»; p. 189, §189: «Illud est subiectum in scientia cui debentur passiones probate in illa»; p. 201, §279: «[...] illud est subiectum in ista scientia cuius sunt passiones determinate in illa»; p. 202, §288: «Illud de quo et de cuius partibus et de passionibus determinatur in scientia subiectum est».
72. de] pro *B*
73. mathematicas *in marg. B*
74. de *bis pC*

§ 48 <6> Item queritur, cum mathematicus consideret res abstractas a motu et a materia, qualiter astronomus potest considerare motum, cum non sit mathematicus.

§ 49 <7> Item queritur, cum abstrahere conueniat[75] naturali et mathematico, qualiter differenter conueniat eis.

§ 50 Solutio.

§ 51 Ad primum, dicendum quod scientia mathematica est de illis que sunt abstrahibilia. Sed illa que antecedunt motum et[76] materiam magis sunt abstrahibilia quam illa que consequuntur motum et materiam, quia prius bene potest abstrahi a suo posteriore, et non econuerso. Sed substantia prius est secundum naturam, secundo est una, tertio habet quantitatem[77], et tunc sequuntur[78] qualitates actiue et passiue, et tunc primo incipit motus naturalis et materia[79]. Ergo numerus et magnitudo, que sunt quantitates, antecedunt motum et materiam, que quantitates consequuntur. Et mathematica est de illis que sunt abstrahibilia siue de illis que possunt abstrahi a motu et a materia. Et quantitas magis potest abstrahi quam alia accidentia, cum antecedat motum et materiam. Ideo mathematica magis est de quantitate quam de aliis accidentibus.

§ 52 Ad secundum, dicendum quod quadruplex est commune: quoddam est commune quod predicatur de pluribus secundum eandem substantiam et secundum easdem intentiones, ut uniuocum; est aliud[80] commune quod predicatur de pluribus secundum eandem substantiam et secundum plures intentiones, ut analogum[81]; est autem aliud commune quod predicatur de pluribus secundum easdem[82] intentiones, non tamen secundum eandem naturam, ut quantitas; est autem aliud commune quod predicatur de pluribus secundum diuersas naturas et diuersas intentiones, ut[83] equiuocum. Supra duos primos modos fundatur scientia, quia ibi est unitas nature, quia ergo quantitas communis est tertio modo et in tertio modo non sit[84] unitas nature, quod patet per Aristotilem, qui dicit quod non est eadem ratio eis que fiunt ex lineis, et superficie, et corpore. Et ideo de quantitate in communi non est mathematica.

§ 53 Ad tertium, dicendum quod mathematica abstrahit a motu et a qualibet materia determinata, sed oratio, que est quantitas, determinat sibi

75. conueniat *sBC*] sit considerare *pB*
76. motum et *sBsC*] magis et *pB* multe *pC*
77. quantitatem *scr.*] magnitudinem *BC*
78. sequuntur] secum *B*
79. materia *scr.*] natura *BC*
80. aliud *om. C*
81. analogum] anolegum *C*
82. easdem] eadem *C*
83. ut *sBC*] et *pB*
84. sit *sBC*] consistit *pB*

materiam[85], scilicet uocem[86], quod patet, quia dicit Aristotile in libro *Predicamentarum* de oratione que est quantitas. Dico ergo[87] orationem cum uoce prolatam. Ideo de oratione non potuit esse mathematica.

§ 54 Ad quartum, dicendum quod mathematica abstrahit a motu et[88] materia, quia tempus contrahit ad motum, cum tempus in motu sit primi mobilis tanquam in subiecto. Ideo[89] de ipso non potuit esse mathematica. De loco similiter non potuit, quia duplex est locus : est quidam locus naturalis **[fol. 121vb, *B*]** et est quidam mathematicus. Locus mathematicus, ut quidam dicunt, est quedam distinctio facta supra partes superficiei. Alii autem dicunt quod locus mathematicus est nuda superficies, unde locus iste non est nisi in solo intellectu. Et ideo dico quod ualde difficilis questio est assignare quid est locus mathematicus, sed illi qui sic assignant quis est locus mathematicus sicut nos assignamus dicunt quod eadem est scientia de loco mathematico et de superficie ; et ideo non est scientia separata de loco mathematico. Quod concedimus si loquamur de loco naturali et locus ille non potest esse sine locato siue sine corpore naturali, ut dicit actor *Principiorum* non est locus sine locato etc., et sic est in materia et mathematicus abstrahit a qualibet materia. Et ideo de loco naturali non potuit esse scientia mathematica, et sic patet solutio ad illud.

§ 55 Ad quintum, dicendum quod ista tria – scilicet linea, superficies et corpus – habent quoddam commune, quod est magnitudo, et, ratione istius communitatis, cadunt in eadem scientia. Et ideo de illis[90] est una scientia[91]. Vel aliter dicendum quod de ipsis est una scientia, quia habent unum indiuisibile, quod est punctus. Et credo quod ista solutio melior est.

§ 56 Ad sextum, dicendum quod hic equiuocatur motus. Nam, cum dicitur mathematicus abstrahit a motu, intelligitur de motu qui debetur rei subiecte generationi et corruptioni. Quoniam uero dicitur quod astrologus considerat motum, intelligitur de motu corporum supracelestium[92], que quidem corpora non debentur generationi et corruptioni.

§ 57 Ad septimum, dicendum quod quadrupliciter sit abstractio : uno **[fol. 178va, *C*]** modo uniuersale intelligitur preter participare[93], et sic abstractio conuenit naturali ; secundo modo est abstractio rei acceptio coniuncte motui et materie ut preter motum et materiam, et sic conuenit mathematico (hiis duobus modis dicitur abstractio proprie) ; tertio modo

85. materiam] naturam *B*
86. uocem *om. C*
87. ergo] autem *C*
88. et] a *add. C*
89. Ideo *BsC*] primo *pC*
90. illis] non *add. B*
91. una scientia *C*] eadem scientia *pB* scientia una *sB*
92. supracelestium] super- *B*
93. participare *sBC*] intelligitur *praem. pB*

dicitur abstractio acceptio speciei alicuius in materia preter materiam, et sic conuenit sensui; quarto modo accipitur large et non est abstractio, immo est separatio rei coniuncte[94] motui et materie secundum esse[95] et essentiam (et hiis duobus modis ultimis non est abstractio proprie).

§ 58 De quarto ita dubitatur, et queritur utrum scientie morali subalternetur dialetica.

§ 59 Et uidetur quod sic, quia scientia moralis est ab opere nostro, quia uoluntas est principium rerum moralium et dialetica est ab operatione nostra, ut probabo; ergo dialetica subalternatur morali. Quod autem dialetica sit ab opere nostro, probatio: dialetica est de sillogismo; sillogismus est ab opere nostro, cum sit a uirtute rationali: ergo dialetica est ab opere nostro. Et sic idem quod prius.

§ 60 Solutio.

§ 61 Dicendum[96] quod duplex est opus nostrum: quoddam est cuius effectus est uoluntas nostra consiliata; est autem aliud opus nostrum cuius effectus est uirtus rationalis. De primo opere est scientia moralis, de secundo est sillogismus. Et sic equiuocatur opus nostrum.

§ 62 Et ista sunt quesita[97] de hiis diuisionibus.

<DIVISIO PHILOSOPHIA RATIONALIS>

§ 63 Visa diuisione naturalis et moralis accedendum est[98] ad rationalem. Et nota quod rationalis diuiditur in gramaticam, et rethoricam, et logicam [...][99].

94. coniuncte *sic BC (sed forte intelligendum est « non coniuncte »)*
95. esse] rem *C*
96. dicendum] est *add. B*
97. quesita] -tis *pC*
98. est *om. C*
99. Pour des extraits de la suite de ce prologue, voir, ci-dessus, la présentation, section 3.

L'*Introduction à la philosophie* de maître Nicolas de Paris*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

La *Philosophia* de maître Nicolas de Paris (Nicolas Parisiensis), éditée ci-dessous, figure dans le même manuscrit que la collection de questions *Primo queritur utrum philosophia* et constitue, on l'a vu, la principale source du prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni pour les parties « non questionnées » de son exposé sur la classification du savoir.

Résumant une étude de M. Grabmann[1], F. van Steenberghen écrivait naguère que « Le plus fécond des professeurs de logique de l'université de Paris vers le milieu du XIIIe siècle est Nicolas de Paris. [...] Il enseignait encore en 1263 »[2]. Si la première de ces affirmations demeure toujours valable, en revanche la seconde – répétée par plusieurs auteurs influents[3] – demande à être corrigée. En effet, R.A. Gauthier a montré récemment –

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années et grâce auquel nous avons pu bénéficier pour cette étude de l'assistance de deux doctorands de la Faculté de philosophie de l'Université Laval (Québec), Luc Gilbert et David Piché. Toute notre gratitude va également, pour les avis qu'ils nous ont aimablement communiqués, aux Pères Louis-Jacques Bataillon et René-Antoine Gauthier.

1. M. GRABMANN, *Die logischen Schriften des Nikolaus von Paris und ihre Stellung in den aristotelischen Bewegung des XIII. Jahrhunderts*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, 1926, t. I, pp. 222-248 (d'abord paru dans *Festgabe Cl. Baeumker zum 70. Geburtstage*, Münster, 1923, pp. 119-141).
2. F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e siècle*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1966, pp. 138-139 (Philosophes médiévaux, IX): passage inchangé dans la deuxième édition, mise à jour: Louvain-la-Neuve: Institut Supérieur de Philosophie/Paris: Peeters, 1991, p. 126 (Philosophes médiévaux, XXVIII).
3. Dont Ch.H. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: Narcissus – Richardus*, dans *Traditio* 28 (1972), p. 298 et A. DE LIBERA, *Nicolas de Paris*, dans l'*Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 1992, t. III, 1 (*Les œuvres philosophiques. Dictionnaire. III^e millénaire av. J.-C.– 1889*, J.F. MATTÉI [éd.]), pp. 733-734.

en mettant en lumière une carence du *Cartulaire de l'Université de Paris* (l'omission malencontreuse du terme clé «*defuncti*») – que Nicolas de Paris était *mort* avant mars 1263 et qu'il n'est même pas certain qu'il enseignait encore en 1254: «Nicolas, maître ès arts, tenait école à Paris, sur la rive gauche, au clos Bruneau. Sa notoriété fut assez grande pour que les "écoles de maître Nicolas" deviennent un lieu-dit qui servait de point de repère et qui garda son nom même après la mort de Nicolas»[4]. La carrière artienne de Nicolas, qui a dû débuter par le cours sur la *logica uetus* dont – selon une pratique enseignante fortement stéréotypée depuis la scolastique néoplatonicienne tardo-antique – sa *Philosophia* constitue le prologue[5], doit donc vraisemblablement être située dans les années 1230-1240. Ce qui d'ailleurs s'accorde avec les vues d'un bon connaisseur en la matière[6] et convient mieux à l'identification de Nicolas avec

4. *Sancti* THOMAE DE AQUINO *Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I, 1 *Expositio libri Peryermenias. Editio altera retractata*, éd. R.A. GAUTHIER, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, p. 66*, avec la n. 6.
5. Cf. L. BAUR, *Die philosophische Einleitungslitteratur bis zum Ende der Scholastik. Philosophiegeschichtliche Stellung der «Diuisio philosophiae» des Dominicus Gundissalinus* (I. *Die griechische Einleitung in die Philosophie*; II. *Die Einleitung bei den Syrern und Arabern*; III. *Die lateinisch-scholastische Einleitung*), dans DOMINICUS GUNDISSALINUS, *De diuisione philosophiae*, herausgegeben und philosophiegeschichtlich Untersucht, nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum ende der Scholastik, von L. BAUR, Münster, Aschendorff, 1903, pp. 316-397 (BGPM, IV, 2-3); I. HADOT, *Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens* (= chap. 1), *La division néoplatonicienne des écrits d'Aristote* (= chap. 3), *Par où commencer la lecture d'Aristote?* (= chap. 4), *La fin de la philosophie d'Aristote* (= chap. 5), *Quels sont les moyens qui mènent à cette fin?* (= chap. 6), dans SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*. Traduction commentée sous la direction de I. HADOT, Leiden-New York-Copenhagen-Köln, Brill, 1990 (Philosophia antiqua, L, 1), pp. 21-47 (= chap. 1), 63-93 (= chap. 3), 94-96 (= chap. 4), 97-103 (= chap. 5), 104-107 (= chap. 6); Chr. HEIN, *Definition und Einteilung der Philosophie. Von der spätantiken Einleitungsliteratur zur arabischen Enzyklopädie*, Frankfurt am Main-Bern-New York, Peter Lang, 1985 (Europäische Hochschulschriften, Reihe XX, Philosophie, Bd. 177); Ph. HOFFMANN, *Catégories et langage selon Simplicius. La question du «skopos» du traité aristotélicien des «Catégories»*, dans I. HADOT (éd.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie, Actes du colloque international de Paris (28 sept. – 1^er^ oct. 1985)*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1987, pp. 61-90 (Peripatoi, XV); J. MANSFIELD, *Prolegomena. Questions to be Settled before the Study of an Author, or a Text*, Leiden - New York - Köln, Brill, 1994 (Philosophia antiqua, LXI); M. PLEZIA, *De commentariis isagogicis*, Kraków, Drukarnia Uniwersytetu Jagiellonskifgo, 1949 (Archiwum Filologiczne, XXIII); L.G. WESTERINK, *Introduction*, dans *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, éd. L.G. WESTERINK, trad. J. TROUILLARD, avec la collaboration d'A.Ph. SEGONDS, Paris, Les Belles Lettres, 1990, pp. VII-XCIX (Collection des universités de France).
6. H.A.G. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten over syncategorematische termen. Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoreumata*, Meppel, Krips Repro, 1979, t. I, pp. 317-339; *Id.*, *English Tracts on Syncategorematic Terms from Robert Bacon to Walter Burley*, dans H.A.G. BRAAKHUIS, C.H. KNEEPKENS et L.M. DE RIJK (éd.), *English Logic and Semantics from the End of the Twelfth Centu-*

«Mestre Nichole aus hautes naches» – l'un des trois lieutenants de Dame Logique (avec Jean le Page et Jean Pointlasne) – dont parle *La bataille des VII ars*, poème français écrit par Henri d'Andeli vers 1236-1250[7]. Bien que conjecturale, cette identification est peut-être plus plausible que celle avec Nicolas de Pondearche (ou Ponte Arche), maître en droit canon en 1248[8] et surtout que celle avec le «Nicholaus parisiensis canonicus» mentionné en 1209, voire dès 1202[9].

Selon S. Lusignan – qui s'appuie, sans les publier de façon détaillée, sur les résultats d'une comparaison personnelle des trois témoins[10] –, la *Philosophia* de Nicolas de Paris, qu'on lit aux fol. 150va-151vb du ms. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460 (*incipit*: «Vnus est creator *primus*, creature uero *multe*: *nam* per *decisionem siue elongationem* ab Vno generatur multitudo creaturarum [...]»; *explicit*: «[...] tangit quasdam questiones difficiles quas propter sui difficultatem non prosequitur in hoc tractatu introductorio», suivi d'une note écrite de la main même du copiste: «Hec est *Philosophia* magistri Nicolai Parisiensis»), est philologiquement plus proche de la recension vaticane (ms. Vat. lat. 3011, fol. 1ra-11rb) du commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre du maître

ry to the Time of Ockham and Burleigh, Nijmegen, Ingenium Publishers, 1981, p. 135, avec la n. 18. Voir aussi l'étude du Professeur BRAAKHUIS dans le présent volume, p. 304, avec la n. 17.

7. HENRI D'ANDELI, *La bataille des VII ars*, v. 54, dans *La bataille des VII ars. The Battle of the Seven Arts. A French Poem by Henri d'Andeli, Trouvère of the Thirteenth Century*. Edited and Translated, with Introduction and Notes, by L.J. PAETOW, Berkeley, The University of California Press, 1914, p. 42 (Memoirs of the University of California, IV, 1; History, I, 1); pour la date de composition du poème, cf. *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, ouvrage préparé par R. BOSSUAT, L. PICHARD et G. RAYNAUD DE LAGE, édition entièrement revue et mise à jour sous la direction de G. HASENOHR et M. ZINK, Paris, Fayard, 1992, p. 668 (première édition 1964).
8. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1894 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964 [dorénavant *CUP*]), t. I, n° 178, p. 210, avec la n. 9.
9. L.M. DE RIJK, *Logica Modernorum. A Contribution to the History of early Terminist Logic*, vol. II, part 2, *The Origin and early Development of the Theory of Supposition*, Assen, Van Gorcum, 1967, pp. 450-451 (Wijsgerige Teksten en Studies, XVI); P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, p. 115-116, avec la n. 38 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2e série: Textes, Études, Congrès, V); S. LUSIGNAN, *Le «Speculum Doctrinale», Livre III. Étude de la logique dans le miroir des sciences de Vincent de Beauvais*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1971, p. 413; PIERRE D'ESPAGNE (PETRUS HISPANUS PORTUGALENSIS), *Tractatus Called afterwards Summule Logicales*, éd. L.M. DE RIJK, Assen, Van Gorcum, 1972, p. LXXXVI (Philosophical Texts and Studies, XXII).
10. LUSIGNAN, *Le «Speculum Doctrinale»*, pp. 278-283.

parisien que de la recension munichoise (fol. 1ra-20vb) de ce commentaire (*incipit*: «Vnus est creator, creature uero plures: per recessum enim ab Vno generatur multitudo creaturarum [...]») – l'italique du premier *incipit* est de nous et vise à faire ressortir les divergences entre les deux rédactions ou reportations.

Favorisant, d'entrée de jeu, les sources latines (Boèce[11] en décrivant [§ 6] «la nature naturante» comme «causant toutes choses "et demeurant stable en mettant tout en mouvement"»; vraisemblablement Philippe le Chancelier[12] pour, entre autres, les notions de «Premier» [= le Créateur; §§ 2-4] et de «miroir d'éternité» [§ 4]), la *Philosophia* de Nicolas s'ouvre par un prologue, d'inspiration néoplatonicienne et teinté de la métaphysique cosmologisée du péripatétisme arabe, qui, après avoir distingué trois degrés de connaissance – inconditionnée (l'Un), intuitive ou, plus précisément, «spéculaire» (l'intelligence séparée) et abstractive (l'âme humaine) –, débouche sur la triade d'origine platonico-stoïcienne, *natura*, *mos*, *ratio*, fondement d'une tripartition de la philosophie en naturelle (philosophie naturelle inférieure [= physique], métaphysique, mathématique), morale (monostique, économique, politique) et rationnelle (grammaire, rhétorique, logique), schéma aux subdivisions syncrétistes selon lequel s'organise la présentation des disciplines individuelles avec une insistance marquée sur les branches du *trivium*, et particulièrement sur la logique – comme il est naturel dans un traité destiné à introduire un commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre. Le plan de l'opuscule de maître Nicolas se laisse donc représenter comme suit:

11. *Anicii Manlii Seuerini* BOETHII *Philosophiae consolatio*, III, metr. 9, v. 3, éd. L. BIELER, Turnholti, Brepols, 1957, p. 51, l. 94 (CCSL, XCIV, 1): «[...] stabilisque manens das cuncta moueri».
12. PHILIPPI CANCELLARII PARISIENSIS *Summa de bono*, éd. N. WICKI, Bernae, Francke, 1985, t. I-II, *passim* (voir l'index sous les mots «*Primum*» et «*speculum aeternitatis*») (Corpus philosophorum Medii Aevi. Opera philosophica Mediae Aetatis selecta, II).

I. Prologus (§§ 1-4)
II. Diuisio totius philosophie (§ 5)
1. DIVISIO PHILOSOPHIE NATVRALIS LARGE SVMPTE (§§ 6-22)
a. Divisio a parte materie (§§ 9-15)
1. Methaphisica (§ 10)
2. Philosophia naturalis inferior (§§ 11-15)
b. Divisio a parte forme (§ 16)
1. Philosophia naturalis inferior (§ 17)
2. Methaphisica (§ 18)
3. Mathematica (§§ 19-22)
2. PHILOSOPHIA MORALIS : politica, yconomica, monostica (§§ 23-25)
3. PHILOSOPHIA RATIONALIS (§§ 26-50)
1. Gramatica (§§ 31-32)
2. Rethorica (§§ 33-37)
3. Loyca (§§ 38-50)
III. *Isagoge* Porphirii (§§ 51-57)
IV. Epilogus (§ 58)

Pour qui a en tête la structure du *cursus* scolaire tardo-antique des «néoplatoniciens [qui] abordaient l'étude d'Aristote comme celle des prolégomènes indispensables à la méditation de la "vraie" philosophie : celle transmise par le *corpus* platonicien», on constate, comme A. de Libera l'a souligné tout récemment[13], qu'avec les *Introductions* artiennes médiévales – principalement celles rédigées dans les années 1240-1260, «au plus vif d'une pratique d'acculturation totale» – «un seul écrit fusionne désormais les éléments distingués par les néoplatoniciens en deux introductions distinctes (une introduction générale à la philosophie, une introduction spéciale à la philosophie d'Aristote)». L'examen de l'organigramme de la *Philosophia* de Nicolas de Paris révèle que son opuscule fait successivement écho, de façon – il est vrai – souvent plutôt éloignée, aux éléments II.b.4 («Quelle est la fin de la philosophie d'Aristote ?» [Réponse : «remonter à l'Un, qui est le principe de toutes choses»] : cf., ci-dessus, I. Prologue), I.a.3/II.b.2 («Quelles sont les parties de la philosophie ?»/«Quel est le classement des écrits d'Aristote ?» : cf., ci-dessus,

13. A. DE LIBERA, *Faculté des arts ou faculté de philosophie ? Sur l'idée de philosophie et l'idéal philosophique au XIII^e siècle*, dans L. HOLTZ et O. WEIJERS, *L'enseignement des disciplines à la faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Paris-La Haye, Brepols, 1997, p. 435 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV). Voir aussi, du même, *La querelle des universaux de Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1996, p. 305 (Des travaux).

II. La division générale et spécifique de la philosophie, avec, pour la *philosophia naturalis inferior* et la logique, une classification des traités aristotéliciens) et I.b («Introduction spécifique à l'*Isagoge*»: cf., ci-dessus, III. L'*Isagoge* de Porphyre) du plan exhaustif des introductions aux commentaires néoplatoniciens des œuvres d'Aristote présenté par I. Hadot[14]. Par rapport aux prologues des commentaires exégétiques néoplatoniciens, l'absence la plus remarquable dans la *Philosophia* de Nicolas de Paris est celle d'une section consacrée aux définitions canoniques de la philosophie (*i.e.* le point I.a.2 du plan de Hadot), mais l'opuscule de notre maître n'est pas la seule Introduction à la philosophie issue de la Faculté des arts de Paris à être affectée par cette carence structurelle: le trait est passé dans le prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni[15], et il se retrouve également dans les «Philosophies» *Felix nimium*[16] et *Vt testatur Aristotiles*[17], de même que dans plusieurs autres textes du même genre.

L'identification des sources de la *Philosophia* de Nicolas de Paris équivaut à une étude en soi, dont nous publierons les résultats indépendamment. Quant à l'influence de l'opuscule de Nicolas sur les introductions à la philosophie des maîtres ès arts parisiens ultérieurs, elle a été considérable: il faut évidemment signaler, au premier chef, la «*Wissenschaftslehre*» par laquelle débute le commentaire sur les *Topiques* d'Adénulfe d'Anagni[18]; mais tel est également le cas, à des degrés divers, en ce qui concerne, par exemple, les prologues «isagogiques» anonymes *Sicut dicit Ysaac/Secundum quod testatur Ysaac*[19], de même que la *Divisio*

14. HADOT, *Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens*, dans SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*, pp. 44-45, et dans M. TARDIEU, *Les règles de l'interprétation*, Paris, 1987, Cerf, pp. 120-121 (Patrimoines. Religions du Livre).
15. Voir l'édition partielle ci-dessus.
16. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 218-223 (étude) et Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 398-408 (édition).
17. Cl. LAFLEUR, *L'introduction à la philosophie «Vt testatur Aristotiles» (vers 1265-1270)*, dans *Laval théologique et philosophique* 48, 1 (1992), pp. 81-107.
18. Cf. L. OTT, *Die Wissenschaftslehre des Adenulf von Anagni*, dans *Mélanges offerts à É. Gilson*, Toronto: Pontifical Institute of Mediaeval Studies/Paris: Vrin, 1959, pp. 465-490, de même que le tableau comparatif fourni, ci-dessus, dans la présentation de notre édition d'un extrait du prologue d'Adénulfe. Ci-dessous, l'annotation de l'édition de la *Philosophia* de Nicolas de Paris précise également les parallèles avec le «système de la science» adénulfien.
19. R. IMBACH, *Einführungen in die Philosophie aus dem XIII. Jahrhundert. Marginalien, Materialien und Hinweise im Zusammenhang mit einer Studie von Claude La-*

scientiarum d'Arnoul de Provence, qui, surtout en rédigeant son prologue, s'est souvenu de celui de Nicolas[20].

Notre édition reproduit la *Philosophia* de Nicolas de Paris (témoin M^1), plutôt que l'une ou l'autre recension/rédaction du prologue des *Rationes super Porfirio* (témoins M^2 et *V*), auxquelles il n'a été fait recours que lorsque la leçon de M^1 était manifestement fautive. Pour les coordonnées des manuscrits utilisés, de même que pour le titre de l'opuscule et son attribution à maître Nicolas de Paris, voir, ci-dessous, la première note du texte.

fleur, dans *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* 38, 3 (1991), pp. 478-493.

20. Cl. LAFLEUR, «*Scientia*» *et* «*ars*» *dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans «*Scientia*» *und* «*ars*» *im Hoch- und Spätmittelalter*, I. CRAEMER-RUEGENBERG et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1994, pp. 56-57 (Miscellanea Mediaevalia, XXII).

PHILOSOPHIA MAGISTRI NICOLAI PARISIENSIS[1]

<PROLOGVS>

§ 1 **[fol. 150va]** Vnus est Creator primus, creature uero multe: nam per decisionem siue elongationem ab Vno generatur multitudo creaturarum. Creaturarum quedam separata, quedam coniuncta cum corpore naturali. Et sicut differt Creator a creaturis et creatura separata a creatura coniuncta, ita differt cognitio Creatoris a cognitione earum.

§ 2 Cognitio enim Creatoris a nullo creata est: nam in connoscendo SeIpsum connoscit omnia, et non differt in Eo quod cognoscit, et quod connoscitur, et per quod connoscitur. In Ipso enim nulla est diuersitas. Si enim intelligeret aliud et per aliud, cum illud quod intelligitur et per quod intelligitur[2] aliquo modo sit perfectio intellectus et perfectio inquantum huiusmodi sit nobilior et dignior suo perfecto, sequeretur quod aliquid esset nobilius et dignius ipso Primo, quod est impossibile et inconueniens.

§ 3 Cognitio autem creature separate creata est ab ipso Creatore. Connoscit enim Creatorem et in Ipso connoscit ydeas rerum tanquam in speculo eternitatis. Non tamen omnes connoscunt equaliter, sed secundum quod magis et minus recipiunt illuminationem a Primo, secundum quod patitur natura recipientis.

§ 4 Cognitio autem creature coniuncte, scilicet anime humane, dependet non solum a Creatore, sed etiam a re intelligibili per abstractionem speciei a fantasmate. Patet ergo quod connitio[3] Primi et cognitio intelligentie separate in speculo eternitatis non dependet[4] a rebus inferioribus: nam antequam essent res in hoc mundo sensibili, poterat esse predicta cognitio. Sed connitio humana dependet a speciebus rerum intelligibilium, et propter hoc recipit diuersitatem humana scientia secundum diuersitatem rerum intelligibilium. Diuina autem scientia et scientia intelligentie separate non sic recipit diuersitatem, cum non causetur ab ipsis speciebus rerum intelligibilium. Res enim diuersificantur secundum

1. M^1 = *cod.* München, Bayer. Staatsbibl., Clm. 14460, fol. 150va-151vb. M^2 = *cod.* München, Bayer. Staatsbibl., Clm. 14460, fol. 1ra-3va. V = *cod.* Biblioteca Apostolica Vaticana, lat. 3011, fol. 1ra-2ra. Pour le titre ici donné au présent opuscule et l'attribution à Nicolas de Paris, voir, ci-dessous, § 58; c'est l'ensemble du cours sur la *Logica uetus* – moins le commentaire sur les *Catégories* – qui est attribué à Maître Nicolas de Paris dans la marge supérieure du ms. Vat. lat. 3011, fol. 1r: «Incipiunt rationes Magistri Nycolay parisiensis super Porfirio, sex principiis et libro peryarmenias».
2. et per quod intelligitur *in marg. sin.* M^1
3. connitio *sic* M^1] cognitio M^2V
4. dependet *sic* M^1M^2V

diuersa principia immediate causantia res: nam in principio remoto causante conueniunt.

<DIVISIO TOTIVS PHILOSOPHIE>

§ 5 Est autem triplex principium immediate causans res, scilicet natura, mos et ratio. Et secundum hoc est triplex rerum diuersitas: sunt enim quedam res naturales, quedam morales, quedam rationales. Et secundum hoc diuiditur philosophia in naturalem, moralem et rationalem[5].

<DIVISIO PHILOSOPHIE NATVRALIS LARGE SVMPTE>

§ 6 Sed prout omnis philosophia naturalis[6] in hac diuisione comprehenditur una, sic dicuntur omnia quecumque non[7] sunt ab opere nostro esse a natura, et «natura» large accipitur ut comprehendat naturam particularem, que «est principium motus et quietis» in unoquoque per se; et naturam uniuersalem, que est motus Solis in obliquo circulo, qui uniuersaliter mouet inferiora mobilia; et naturam uniuersaliorem, que potest dici motus firmamenti – plura enim mouet quam motus Solis; et naturam uniuersalissimam, que est natura naturans omnia causans «stabilisque manens dans cuncta moueri».

§ 7 Naturalis autem philosophia tam large sumpta continet methaphisicam, mathematicam et naturalem inferiorem. Et est methaphisicus, qui principaliter considerat res separatas a motu et materia, et ut separatas; qui uero considerat res coniunctas cum motu et materia, et ut coniunctas, dicitur «naturalis inferior»; qui uero considerat res coniunctas cum motu et[8] materia, non tamen prout sunt coniuncte sed in abstractione, dicitur «mathematicus» – mathematica enim est quasi medium inter methaphisicam et naturalem inferiorem. Has autem philosophias in predicta diuisione[9] sub naturali philosophia comprehendimus[10].

§ 8 Recipit autem naturalis philosophia diuisionem secundum nobilitatem et ignobilitatem materie et secundum certitudinem et incertitudinem forme, ut habetur in principio *De anima*: *Bonorum honorabilium*, etc.

5. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 1.
6. naturalis M^1] *om.* M^2V
7. non *sup. lin.* M^1
8. et *sup. lin.* M^1
9. Cf., *supra*, § 5.
10. Pour une adaptation abrégée des §§ 6-7 du présent opuscule, voir ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 2.

<DIVISIO A PARTE MATERIE>

§ 9 Diuiditur autem a parte materie, quoniam aut est de mobili aut de immobili.

<Methaphisica>

§ 10 Si de immobili, sic est methaphisica, que considerat essentias separatas et immobiles : licet enim sit de toto ente, principaliter tamen est de essentiis separatis.

<Philosophia naturalis inferior>

§ 11 Si de mobili, aut considerat mobile uniuersaliter, et sic est scientia de libro *Phisicorum* ; aut mobile contractum, et tunc illud aut est ingenerabile et incorruptibile, et sic est scientia *De celo et mundo* ; aut generabile et corruptibile, **[fol. 150vb]** et tunc, aut est simplex aut compositum.

§ 12 Si simplex, loquendo de simplicitate prout opponitur naturali compositioni de .IIII.^{or} elementis, tunc est scientia de generatione et corruptione elementorum que traditur ab Aristotile in libro *De generatione et corruptione*[11].

§ 13 Si compositum, aut est animatum aut inanimatum. Si inanimatum, sic est scientia *Metheororum*, que est scientia de mineralibus (mineralia sunt que generantur in profunditate terre ut metalla et lapides et similia) ; et etiam de hiis que generantur in superficie terre[12], aque et aeris, ut de uaporibus et grandine et niue et yride, et de impressionibus substantialibus, ut de stellis comatis[13] et de assubis[14] et de galaxia, et quibusdam aliis[15].

§ 14 Si[16] sit animatum, aut est animatum anima uegetabili tantum, et tunc est scientia *De uegetabilibus* ; aut anima sensibili, et tunc est scientia *De animalibus* ; aut anima rationali, et tunc est scientia que traditur ab

11. Pour une adaptation abrégée des §§ 11-12 de la *Philosophia* de Nicolas, voir ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue « Triplex est principium »*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, §§ 3-6.
12. terre *sup. lin. M^1*
13. comatis *sic M^1V*] cometis *M^2 + fons (cf. adnotationem sequentem)*
14. assubis *scr. cum V (cf. transl. Gerardi Cremonensis, in Aristoteles Meteorologie in arabischer und lateinischer Übersetzung. Textkritische Ausgabe des ersten Buches, éd. P. LEENDERT, Leiden-Elve, Labor Vincit, 1978, p. 52, l. 11-12 : « sicut galaxia et stellae cometae et assub et aneizek »)*] asilo *M^1 om. M^2*
15. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue « Triplex est principium »*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 7.
16. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue « Triplex est principium »*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 8.

Aristotile in libro *De anima*. Sed quia naturalis inferior non considerat animam rationalem nisi prout est perfectio corporis organici, et sic non est separata a uegetabili et sensibili, ideo ibi non solum agit de potentiis anime rationalis sed etiam sensibilis et uegetabilis[17].

§ 15 Et sic diuiditur naturalis philosophia penes materiam et penes nobilitatem et ignobilitatem subiectorum[18].

<DIVISIO A PARTE FORME>

§ 16 Eadem naturalis tam large sumpta potest diuidi penes certitudinem et incertitudinem.

<Philosophia naturalis inferior>

§ 17 Naturalis enim inferior, que considerat res coniunctas cum motu et materia, quia causas considerat, certa est; quoniam tamen eas considerat prout sunt coniuncte cum motu et materia, incertior est ceteris naturalibus.

<Methaphisica>

§ 18 Methaphisica uero, que considerat essentias separatas – et ut separatas – principaliter, cum cetera omnia reducat ad primum principium, quod est uerissimum et certissimum, diuina est scientia uel paucorum hominum[19]: princeps est et certissima omnium scientiarum[20].

<Mathematica>

§ 19 Mathematica uero, licet consideret res que secundum se sunt coniuncte cum materia, tamen eas non considerat ut coniunctas sed in abstractione: certior est naturali inferiori et incertior methaphisice, unde est quasi media inter hanc et illam.

§ 20 Mathematice uero, que locum medium obtinent, quia considerant res in abstractione, principaliter considerant ea que maxime se offerunt abstractioni. Hec autem sunt quantitates. Quantitas enim maxime et proximo adheret substantie et in pluribus communicat cum substantia, unde

17. uegetabilis] Sunt etiam quedam alie predictis subalternatis, ut De differentia spiritus et anime et De sensu et sensato, De morte et uita *add.* M^2
18. subiectorum M^1V] dimisi *add. in marg. dext.* M^1 *om.* M^2. Ce «dimisi» pourrait avoir été noté en marge par Nicolas de Paris lui-même: «subiectorum», en effet, est omis dans M^2.
19. On trouve ici dans M^1 un «Nota» en marge.
20. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 9.

magis potest considerari ut per se stans. Et iterum habet propria principia que habent cognosci in abstractione, ut unitatem et punctum. Et ideo de quantitatibus sunt mathematice scientie. Quantitas autem aut est continua aut discreta[21].

§ 21 Si de quantitate discreta, aut de permanente aut successiua: si de quantitate permanente discreta, sic est arismetica; si uero de non permanente, tunc est musica, prout est in sonis et sic est successiua[22].

§ 22 Si de quantitate continua prout est in subiecto immobili de se quantum ad motum localem, sic est geometria; si in subiecto mobili de se locali motu uel situali, sic est astronomia – manifestat enim quantitates in corporibus supercelestibus[23] et in motibus eorum[24].

<PHILOSOPHIA MORALIS>

§ 23 Moralis uero philosophia, cum sit de rebus que generantur ex more, recipit diuisionem secundum diuersitatem morum[25].

§ 24 Et sic est triplex, cum sit triplex mos. Vnus est per quem generatur habitus conuersandi generaliter inter quoscumque et regendi multitudines et ciuitates; et de hoc habitu morali est illa pars philosophie moralis que dicitur «politica». Est autem alius mos per quem generatur habitus conuersandi cum sociis et propria familia; et de hoc habitu morali est illa pars philosophie moralis que dicitur «yconomica», id est dispensatiua. Est etiam alius mos per quem generatur habitus regendi propriam uolun-

21. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 10.
22. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 12; ANONYME, *Secundum quod testatur Ysaac*, ms. Brugge, Stedelijke Openbare Bibliotheek 496, fol. 79va: «Si autem sit de quantitate discreta, aut igitur de parte permanente aut successiua: primo modo est [ars mechanica *exp.*] arismetica, scilicet de numero, quia numerus est discreta quantitas et permanens, cum partes illius possi<n>t simul esse; secundo modo est musica de numero in sonis relato, et sonus quid successiuum est, cum partes eius non possint simul esse»; ANONYME, *Sicut dicit Ysaac*, ms. Bayerische Staatsbibliothek, Clm. 14460, fol. 167vb «Si autem sit de quantitate discreta, hoc est dupliciter, quia aut est de huiusmodi quantitate permanente aut successiua: si permanente, sic est arismetica (est enim de numero secundum se; numerus autem est quid permanens, quia partes eius sunt simul, unde non est numerus quinarius nisi actu sint etiam sue partes); si autem sit de quantitate discreta successiva, sic est musica (est enim de numero relato in sonis, sed sonus est quid successiuum, una pars post aliam, secundum quod dicit Aristotiles)».
23. in corporibus supercelestibus *sic* M^1] corporum superiorum M^2 in corporibus superioribus *V.* — La leçon *supercelestibus* se retrouve, telle quelle, dans le témoin *B* du prologue d'Adénulfe d'Anagni (voir note suivante).
24. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 11.
25. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 13.

tatem et propria opera circa bonum et malum uoluntarium; et de hoc habitu morali est illa pars moralis philosophie **[fol. 151ra]** que dicitur «monostica»[26].

§ 25 Et ita diuiditur moralis philosophia in tres partes generali diuisione[27].

<RATIONALIS PHILOSOPHIA>

§ 26 Rationalis philosophia est de rebus quas ratio sibi format, que tamen fundantur in rebus naturalibus inquantum significantur res per sermonem. Et est rationalis philosophia uia in alias quantum ad doctrinam. Nam cum doctrina fiat mediante sermone, tota rationalis philosophia de sermone est. Ratio enim supplet quod natura non potuit: natura enim potuit generare ea de quibus est doctrina, sed non potuit generare doctrinam. Ratio enim generat doctrinam, unde tota rationalis philosophia instituta est causa doctrine.

§ 27 Est autem sermo promtissimum instrumentum[28] per quod generatur doctrina. Formamus enim diuersos sermones promtissime pro uoluntate nostra, sed non formamus sic obiecta aliorum sensuum, sicut obiectum auditus. Et huic concordat Aristotiles, qui dicit quod «animalia[29] auditum iuxta memoriam non habentia indisciplinabilia sunt», per hoc etiam innuens quod mediante obiecto auditus, aliquid derelinquente in memoria, fit[30] doctrina et disciplina. Et propter hoc rationalis philosophia, que ad doctrinam instituta est, de sermone est, mediante quo fit doctrina.

§ 28 Sapiens autem generat doctrinam in alio mediante sermone. «Sapientis uero est ordinare et non ordinari». Et ideo, cum ordinet alios mediante sermone, oportet quod ipse sermo debito modo ordinatus sit. Iterum, cum «opus sapientis sit non mentiri de quibus nouit» sed dicere uerum, oportet quod ipse sermo mediante quo docet sit uerus. Aliquando autem insipientes et rudes non acquiescunt sermoni simplici et communi, et ad tales erudiendos oportet uti sermone exornato, ut testatur Tullius in *Prima rethorica*[31], ubi commendat eloquentiam. Dicit enim quod anti-

26. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 14.
27. Cf. ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, § 15.
28. instrumentum] Nota *add. in marg. sin.* M^1
29. animalia] Nota *add. in marg. sin.* M^1
30. fit *scr. cum* M^2V] fiat M^1
31. *Prima rethorica*: c'est-à-dire le *De inuentione* (I, 2), par opposition à l'*Ad Herennium*, qui constitue, pour nos maîtres, la *Seconde* ou *Nouvelle rhétorique*; voir, ci-dessous, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La réglementation*

quitus homines[32] sparsim[33] per rura uagantes more brutorum sibi uitam siluestrem propagabant. Hoc autem aliquis melioris ingenii uidens et percipiens quod talis modus uiuendi non esset conueniens tam nobili creature, conabatur eos reuocare ad unitatem et congregationem ut obseruarent honestas regulas uiuendi. Et nullo modo poterat eos reuocare ab usu solito uiuendi per communia uerba, sed tandem colore et ornatu uerborum eos mouit. Et ita exornatio sermonum necessaria est ad tales erudiendos.

§ 29 Et secundum hoc diuiditur rationalis philosophia, que est de sermone et non de rebus (nisi prout per sermonem significantur), in partes tres, scilicet in gramaticam, loycam et rethoricam. Et hec tres scientie dicuntur «triuium», id est tres uie in naturalem philosophiam et moralem. Est enim gramatica de sermone inquantum perfectus est et congruus; loyca uero de sermone inquantum uerus est; rethorica uero est de sermone inquantum ornatus est et coloratus.

§ 30 Et ita communicant iste tres scientie in subiecto remoto quod est sermo, sed differunt in propinquo. Sermo enim sic diuersificatur respectu diuersarum scientiarum. Loquendo per se diuersum est subiectum, et oriuntur ille diuerse passiones a principiis diuersi subiecti. Nam ordinatio primo oritur a parte signi comparati quantum ad intellectum; ueritas uero a parte rei; ornatus uero a parte utriusque, scilicet colores uerborum et formarum.

<GRAMATICA>

§ 31 Gramatica uero recipit diuisionem penes condiciones concurrentes ad constitutionem sui subiecti. Est enim subiectum eius uox litterata, articulata, cum debita mensura pronuntiata. Est autem quedam articulata primo per institutionem, quedam secundo per ordinationem. Et secundum hoc diuiditur gramatica in partes .IIII.^{or}, scilicet in orthographiam, in qua agitur de uoce inquantum litterata; et in ethimologiam, in qua agitur de uoce inquantum primo articulata; et in dyasintasticam, in qua agitur de uoce secundo articulata; et in prosodyam, in qua agitur de uoce debita mensura et debito modo pronuntiata. Et ita gramatica recipit diuisionem penes naturam subiecti.

§ 32 Penes naturam passionis diuiditur a Donato **[fol. 151rb]** in partes tres: in prima determinantur artis precepta, in secunda prohibita, in tertia

«curriculaire» («de forma») dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris au XIII^{e} siècle: une mise en contexte, section VI, avec les n. 43 et 45.

32. homines] Nota *add. in marg. sin.* M^1

33. sparsim *sic* M^1] passim M^2V *et fons*

parte permissa. In una enim precipitur congruum, in secunda prohibetur uitium, in tertia permittuntur figure. Sed ultime due partes in eodem libro tractantur a Donato, quia uitium cadit in ratione figure et quia sermo figuratus uitiosus est simpliciter et quo ad quid congruus. Separantur autem a Donato secundum naturam passionis et non a Prisciano, sed secundum diuersos aspectus. Considerauit enim Priscianus quod ex eisdem principiis diuersimode se habentibus causatur[34] congruum et incongruum. Donatus autem separauit ratione excusationis que ex aliis principiis oritur, scilicet ornatus metri necessitatisue causa.

<RETHORICA>

§ 33 Licet autem post diuisionem gramatice sequatur diuisio loyces, illam tamen ponemus ultimo ut descendamus ad partem de qua intendimus.

§ 34 Rethorica facultas diuisa est a Tullio in partes suas, scilicet in inuentionem, dispositionem, eloqutionem, pronuntiationem et memoriam. Hec autem partes constituunt totam rethoricam et concurrunt in qualibet parte rethorici instrumenti.

§ 35 Est autem instrumentum rethoricum oratio rethorica, cuius partes sunt sex, scilicet prohemium, narratio, petitio, confirmatio, confutatio et conclusio. Has autem partes instrumenti oportet inuenire, disponere, eloqui, pronuntiare et memorari. Partes autem rethorice acomodate[35] partibus instrumenti uersantur in triplici genere cause.

§ 36 Et secundum quod triplex est genus cause, potest diuidi rethorica materialiter uel tripliciter. Est enim genus cause demonstratiuum in quo demonstratur quid honestum et quid inhonestum; et est genus cause deliberatiuum in quo deliberatur quid utile et quid inutile; et est genus cause iudiciale in quo iudicatur quid iustum et quid iniustum. — Hec tamen diuisio alio respectu potest diuidi per diuersos fines. Primum genus cause tractatur in capitolio, secundum coram imperatore, tertium coram pretore.

§ 37 Et sic diuiditur rethorica quantum ad partes integrales in quinque partes, quantum ad materiam circa quam uersatur, uel aliter quantum ad finem, in tres partes diuiditur secundum triplex genus cause.

<LOYCA>

§ 38 Loyca uero specialiter dicta, cum sit uia – sicut dictum est[36] – in naturalem et moralem (et hoc quantum ad doctrinam), non[37] est scientia

34. causatur *sic* M^1V
35. acomodate *sic* M^1] accomodate M^2 acommodate *V*
36. *Supra*, § 29.

in qua sit status intellectus speculatiui nec docetur in loyca rerum cognitio immediate, sed cognitio uiarum, per quas uias habent cognosci res et rerum complexiones.

§ 39 Differunt autem uie in cognitionem rerum incomplexarum et in cognitionem complexionis earum. Incomplexum habet connosci duplici uia: aut enim per priora natura, et sic per diffinitionem; aut per posteriora, et sic per quandam diuisionem. Complexio rerum habet connosci duobus modis similiter: aut per priora, et sic uia silogistica; aut per posteriora, et sic uia inductiua (licet enim aliquando fiat sillogismus per posteriora, non tamen habet optimum statum sillogismi probantis). Et secundum hoc diuiditur loyca in artem diuidendi, diffiniendi, colligendi siue arguendi.

§ 40 Sed quia diuisio est uia in diffinitionem, et diffinitio est uia in demonstrationem – est enim medium diffinitio in demonstratione et causa –, et per demonstrationem completissimus et certissimus habitus generatur, ideo non separatur ab Aristotile ars diuidendi et diffiniendi ab arte demonstrandi, sed simul traditur in secundo libro *Posteriorum*. Ars colligendi diuiditur in artem inueniendi et iudicandi. Est autem duplex iudicium, prius et posterius: prius per causam inferendi, quod habetur per librum *Priorum*; posterius[38] per causam inferendi et essendi, quod habetur in libro *Posteriorum*. Similiter est duplex inuentio: una per signa probabilia, que habetur in libro *Topicorum*; alia que fit per signa fantastica, que habetur in libro *Elenchorum*.

§ 41 Scientia autem *Predicamentorum* et *Peryarmenias* non continetur sub arte inuentiua nec sub arte iudicatiua, quia in illis libris non traditur ars inuentiua neque iudicatiua siue ars colligendi, sed preparat materiam complexam et incomplexam **[fol. 151va]** communiter arti inuentiue et iudicatiue, prout illa materia est adhuc in remota dispositione et potentia ad utramque.

§ 42 Potest iterum diuidi loyca in easdem partes alia ratione diuisionis. Hec enim loyca antonomas<t>ice dicitur a *logos*, quod est « sermo », unde principaliter est de illo sermone per quem exprimitur opus proprium rationis. Est autem opus proprium rationis ordinare causam uelut causam ad effectum; et hec ordinatio exprimitur per sillogismum, unde potest diuidi loyca secundum diuersitatem sillogismorum.

§ 43 Est autem quidam sillogismus inferens tantum, quidam inferens et probans uel notum faciens. Sed notitia potest comparari ad rem notam et ad cognoscentem. Ideo quidam est sillogismus faciens notum a parte rei note tantum, scilicet ille qui dicitur ad propositum in libro *Priorum* (fit

37. non] l *exp.* M^1
38. posterius] quod habetur *exp.* M^1

enim in materia cognoscibili, sed non generat in connoscente habitum neque opinionem neque scientiam, quia neque est dyaleticus neque demonstratiuus). Quidam autem facit[39] notum et a parte rei note et connoscentis, et horum quidam generat completam notitiam[40], scilicet scientiam per causam, et hic est demonstratiuus; quidam autem incompletam notitiam, scilicet opinionem, per signa probabilia, et hic est dyaleticus; aut fantasiam per apparentia probabilia, et hic est sophisticus peccans in materia. Nam ille qui peccat in forma non est sillogismus nec debet cadere in diuisione sillogismorum nisi tanquam obliquitas.

§ 44 De sillogismo inferente applicato ad sillogismum ad propositum facientem notum a parte rei note tantum et de eorum materia incomplexa et complexa prout est in propinqua dispositione agitur in libro *Priorum*. Materia enim in propinqua dispositione cadit in eandem artem cum materiato, sed prout est in remota dispositione cadit in aliam artem. De sillogismo demonstratiuo et de eius materia complexa et incomplexa disposita agitur in libro *Posteriorum*. De sillogismo dyaletico et de eius materia complexa et incomplexa disposita agitur in libro *Topicorum*; et etiam secundum quosdam de eo qui peccat in materia: non enim potest connosci quid probabile nisi connoscatur quid improbabile. De peccante in forma principaliter agitur in libro *Elencorum*.

§ 45 In libro autem *Predicamentorum* preparatur siue determinatur materia incomplexa in remota dispositione prout est possibilis ad topicum et demonstratiuum: uterque enim constituitur ex terminis predicamentorum. Et in libro *Peryarmenias* determinatur materia complexa prout est in remota dispositione ad topicum et demonstratiuum: ueritas enim enuntiationis abstrahit a ueritate contingenti et necessaria, a ueritate uisa, intellecta et scita.

§ 46 Et sic patet qualiter libri Aristotilis de loyca separantur, in quibus complete tradita est tota loyca: tractatus enim Boecii et Porphirii sunt ad euidentiam eorum que dicta sunt ab Aristotile obscure.

§ 47 Ex dictis iam patet quod loyca, que necessaria est ad doctrinam, est de uiis .IIII.^{or} que sunt ad connoscendum res et rerum complexiones, scilicet diffinitio, diuisio, sillogismus et inductio – et maxime et principaliter sillogismus demonstratiuus, qui completum habitum generat in disciplinabilibus. Ad has cognoscendi uel connitionis constituendas et connoscendas in se et in suis partibus est loyca scientia. Que, cum sint uie generales non artate ad aliquod genus rerum, habent principia generalia et communia, scilicet has communes intentiones, scilicet genus, species[41],

39. facit *sic* M^1M^2V
40. notitiam] scientiam *praem. et exp.* M^1
41. species *in marg. sin.* M^1

differentia, proprium et accidens. Quorum esse et cognitio necessaria est ad cognitionem et constitutionem dictarum uiarum, ut non solum loyca sit de principiis ad connitionem rerum, scilicet de diffinitione et diuisione etc., sed etiam de principiis horum principiorum, scilicet de genere et differentia, etc. Que quomodo sint necessaria ad dictas uias constituendas et connoscendas, postea patebit.

§ 48 Est[42] autem loyca uia in naturalem et moralem scientiam. Vnde in ipsa non est status : enim non est status in uia, sed in termino – et hoc per modum doctrine. Quoniam naturalis posset connoscere res per causas sine sermone, similiter[43] moralis posset connoscere res per causam finalem, sed non possent docere sine sermone : est enim sermo promtissimum instrumentum docendi. Loyca ergo, cum sit sermocinalis per modum doctrine, uia est in naturalem et moralem **[fol. 151vb]** scientiam.

§ 49 Omnis enim docens ueritatem docet, sed duplex est ueritas, scilicet complexi et incomplexi. Omnis ergo docens aut docebit ueritatem complexi aut incomplexi. Veritas autem incomplexi potest sciri dupliciter : aut per priora aut per posteriora. Si per priora, sic est diffinitio ; si per posteriora, sic est diuisio. Si docet ueritatem complexi, similiter aut scitur per priora, et sic est sillogismus ; aut per posteriora, et sic est inductio. Et hec sunt naturalis et sermocinalis tanquam instrumenta docendi appropriata ab ipso loyco. Naturalis enim inquantum naturalis nescit quid sit sillogismus et inductio sermocinalis, sed hec sunt de consideratione loyci.

§ 50 Loyca uero non est de rebus, sed de uiis per quas conuenit sciri res, scilicet de diffinitione, diuisione, sillogismo et inductione. Sed ad cognitionem principiati necesse est connoscere principia rei. Sed ad cognitionem horum quatuor necessarium est precognoscere uniuersalia, que sunt principia[44] horum materialia et formalia – materialia ratione rei, formalia ratione habitudinum que « loci » appellantur. De quibus uniuersalibus Porphirius constituit suum tractatum.

<*ISAGOGE* PORPHIRII>

§ 51 Est ergo causa materialis illius libri .V. uniuersalia. Et quia scientia dicitur una ab unitate subiecti in uno, dico quod .V. uniuersalia uniuntur in hoc communi quod est predicabile. Vniuersale enim est condicio rei in se, sed predicabile quod est condicio sermonis trahit ipsum uniuersale ad sermocinalem artificem. Est ergo subiectum huius libri uniuersale predicabile in quo uniuntur omnia uniuersalia. Et appono « predicabile »,

42. On trouve ici dans M^1 un « Nota » dans la marge de gauche.
43. À nouveau, on lit dans M^1 un « Nota » marginal.
44. principia] principialia pM^1

quia prout uniuersale est condicio entis pertinet ad methaphisicum, sed prout est condicio predicabilis pertinet ad rationalem philosophum[45]. De hiis ergo .V. intentionibus communibus quas dicimus «uniuersalia», que sunt genus, species, etc., constituit librum Porphirius. Et sic patet causa materialis, scilicet uniuersale predicabile.

§ 52 Causa formalis duplex est, forma tractatus et forma tractandi: forma tractandi est modus agendi, qui est facilis et introductorius – sicut testatur in prohemio –, diuisiuus, diffinitiuus, exemplaris; forma tractatus est ordinatio capitulorum.

§ 53 Causa finalis duplex est, scilicet specialis et communis. Causa specialis est satisfactio petitioni Grisarorii qui inspiciens *Predicamenta* Aristotilis et non intelligens huiusmodi uocabula «genus», «species», etc., rogauit Porphirium, quem nouit peritum in secta aristotilica, ut sibi tractatum constitueret de hiis et has intentiones sibi manifestaret, et hic potest dici «finis artificis». Finis autem communis est communis utilitas istius scientie que prodest communiter omnibus audientibus: est enim utilis liber iste ad *Predicamenta* Aristotilis et ad diuisiones et ad diffinitiones et demonstrationes, et hic potest esse «finis artis».

§ 54 Causa efficiens est Porphirius tradens hanc doctrinam.

§ 55 Titulus talis est: Incipiunt *Ysagoge* Porphirii in *Cathegorias* Aristotilis. Id est introductiones Porphirii in *Predicamenta* Aristotilis: *ysos* enim grece latine dicitur «intus», *gogos*, «ductio», unde «ysagoge», id est «introductiones»; «categorizo», «-zas» idem est quod «predico», «predicas».

§ 56 Supponitur autem liber iste rationali philosophie. Nam triplex est philosophia, scilicet naturalis, que est de rebus quas natura generat; moralis, que est de rebus quas mos confirmat; rationalis, que est de rebus quas ratio abstrahit et quas ratio sublimat.

§ 57 Dictum est[46] quod forma tractatus est ordinatio capitulorum. Vnde sciendum quod liber iste diuiditur primo in duas partes, in prohemium et tractatum. Prohemium diuiditur in duos paragraphos: in primo, qui ibi incipit: *Cum sit necessarium* etc., tangit causas sui operis; in secundo, qui ibi incipit: *Mox de generibus* etc., tangit quasdam questiones difficiles, quas, propter sui difficultatem, non prosequitur in hoc tractatu introductorio.

§ 58 Hec est *Philosophia* magistri Nicolai Parisiensis.

45. philosophum] philosophiam pM^1
46. *Supra*, § 52.

L'*Introduction à la philosophie* de maître Olivier le Breton*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

La *Philosophia* d'Olivier le Breton (Oliuerus Brito), beaucoup plus ornée de références littéraires que celle de Nicolas de Paris, nous a été conservée – incomplète cependant puisque amputée de sa fin (il nous manque la section sur la logique) – par deux manuscrits oxoniens, alors qu'un manuscrit italien nous en livre des extraits. On la retrouve d'abord dans le ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (fol. 151ra-152rb; *incipit*: «O gloriosum rerum principium, quod est principium sine principio, medium sine uicissitudine, finis sine fine [...]»; *explicit*: «[...] dat Priscianus secundum quosdam in illo libello qui *De accentibus* scribitur mediante qua melodia conseruatur <...>»), où elle forme le sixième élément d'un quinion (fol. 146-155) qui regroupe plusieurs introductions à la philosophie de maîtres ès arts parisiens, dont celles d'Hervé le Breton, d'Aubry de Reims, sans parler de l'anonyme *Philosophica disciplina*[1]. On peut aussi la lire, en compagnie des mêmes textes et d'autres similaires, dans le ms. Oxford, Corpus Christi College 243 (fol. 2va-5ra), qui, pour cette

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années et grâce auquel nous avons pu bénéficier pour cette étude de l'assistance de deux doctorands de la Faculté de philosophie de l'Université Laval (Québec), Luc Gilbert et David Piché. Toute notre gratitude va également, pour les avis qu'ils nous ont aimablement communiqués, à Messieurs Édouard Jeauneau et Alain Segonds, de même qu'aux Pères Louis-Jacques Bataillon et René-Antoine Gauthier.

1. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 46-58 (Description du ms. Oxford, C.C.C. 283) (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII); Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 152-163 («Guillaume de Clara, premier possesseur du ms. Oxford, C.C.C. 283, et maître Hervé le Breton, commentateur de la *Logica uetus*»).

partie, n'est qu'une copie médiate du premier[2]. Enfin, une des rédactions du commentaire de Robert Anglès (Robertus Anglicus) sur les *Tractatus* de Pierre d'Espagne intègre, dans ce qui s'avère être un prologue adventice précédant le début original de l'ouvrage, de larges extraits de la *Philosophia* d'Olivier (ms. Todi, Biblioteca comunale 54, fol. 1ra-vb)[3].

Le plan de la *Philosophia* d'Olivier le Breton peut se schématiser ainsi (on notera que l'opuscule de notre maître retient plusieurs des *éléments* censément *codifiés*, en guise de protocole méthodique de lecture séquentielle des *corpus* aristotélicien et platonicien, par la *Συναναγνωσις* perdue de Proclus et *repris* ultérieurement de façon systématique dans les introductions aux commentaires exégétiques néoplatoniciens: en fait, par rapport au tableau présenté par I. Hadot, les mêmes points que la *Philosophia* de Nicolas de Paris [voir présentation ci-dessus], à l'exception bien compréhensible – notre texte étant, on s'en souviendra, amputé de sa fin – de l'«Introduction spécifique à l'*Isagoge*», mais avec l'ajout, fréquent parmi les textes didascaliques artiens, de la rubrique I.a.2, selon la nomenclature hadotienne, réservée aux définitions clés de la philosophie[4] [cf. section II du texte d'Olivier]):

2. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 58-64 (Description du ms. Oxford, C.C.C. 243) et pp. 104-107 (Classification des manuscrits de l'introduction *Philosophica disciplina*).
3. Cf. L.M. DE RIJK, *On the Genuine Text of Peter of Spain's Summule logicales*, dans *Vivarium* 7, 1 (1969), pp. 22-25 et R.A. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands*, dans *RSPT* 68 (1984), p. 6, n. 11.
4. I. HADOT, *Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens*, dans SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*. Traduction commentée sous la direction de I. HADOT, Leiden-New York-Copenhagen-Köln, Brill, 1990, pp. 26 et 44-45 (Philosophia antiqua, L, 1), et, en version abrégée, dans M. TARDIEU, *Les règles de l'interprétation*, Paris, Cerf, 1987, pp. 102 et 120-121 (Patrimoines. Religions du Livre).

I. Prologus (§§ 1-9)
II. Diffinitio philosophie: sub nomine artis, scientie et philosophie (§§ 10-14)
III. Diuisio philosophie (§§ 15-16):
1. Mechanica (§§ 17-19)
2. Scientia liberalis (§§ 20-21):
   a. Scientia practica: monostica, yconomica, politica (§ 22)
   b. Scientia speculatiua (§§ 23-24):
      1. de rebus (§ 25):
         1. Scientia naturalis (§§ 26-34)
         2. Mathematica (§§ 35-41)
         3. Methaphisica (§ 42)
      2. de signis (§§ 43-47):
         1. Rethorica (§ 48)
         2. Gramatica (§§ 49-52)
         3. <Logica>

Comme le prologue de Nicolas, celui d'Olivier expose une cosmologie dont le cadre d'intelligibilité est clairement la métaphysique émanatiste du « péripatétisme » juif et arabe, mais dans une version qui insiste davantage sur le thème fondamental de l'astrologie: l'influence des astres[5]. Ce dernier point – qui soulève la question du déterminisme, faible ou fort, exercé sur la volonté humaine par les corps célestes – mériterait de retenir l'attention, puisque, plus loin dans son traité, Olivier semble accorder à l'astronomie un véritable statut de science architectonique, plus qu'amplement documentée: « Si la mathématique est relative à la quantité continue mobile, ainsi il y a l'astronomie, vers laquelle tant le *trivium* que le *quadrivium* sont ordonnés: un jour entier suffirait à peine à en énumérer complètement les livres <et> les auteurs innombrables » (cf. ms. Oxford, C.C.C. 283, fol. 152ra et éd., *infra*, § 39) – tout en insistant (*Ibid.*, § 41) sur la visée directement sapientielle des « quatre mathématiques qui constituent le *quadrivium* ».

Datation. – En se basant, entre autres, sur le fait que la *Philosophia* d'Olivier le Breton mentionne Eustrate et cite, bien que très librement, un extrait de son commentaire sur le sixième livre de l'*Éthique à Nicomaque* – traduit par Robert Grosseteste vers 1246-1247 –, R.A. Gauthier écrivait: « Olivier le Breton devait [...] être un collègue et un contemporain d'Arnoul de Provence et de Nicolas de Paris, un maître de la faculté des

5. A. DE LIBERA, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991, pp. 246-298 (« Le philosophe et les astres ») (Chemins de pensée).

arts de Paris vers 1250»[6]. C'est le point de vue que j'ai adopté dans le corps de ma thèse doctorale, mais, comme j'ai déjà alors pu le signaler *in extremis*[7] et y revenir brièvement plus tard[8], Olivier fait, tacitement, plusieurs emprunts littéraux au *Speculum astronomie* attribué à Albert le Grand (lesdits emprunts n'ayant pas toujours été prélevés dans l'ordre, le tableau suivant s'efforce de mettre le chassé-croisé des parallèles en évidence par l'usage de guillemets et l'emploi de diverses fontes):

6. R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis», vertu mystique suprême*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 19 (1963), p. 143.
7. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie (c. 1230-1250) de la Faculté des arts de l'Université de Paris*, Université de Montréal, 1986, pp. 533-534 (thèse doctorale); repris dans *Id.*, *Quatre introductions*, pp. 391-392, avec la n. 13.
8. LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton [...] (Première partie)*, pp. 199-200.

Albert le Grand (?),
Speculum astronomie,
Prooemium et cap. 17[9]

[Prooemium] Occasione quorundam librorum, **apud quos** non est **radix scientie**, qui cum **sint uere sapientie inimici**, hoc est Domini nostri Iesu Christi, qui est imago Patris et sapientia, per quem fecit et secula, catholice fidei amatoribus merito sunt suspecti, **placuit aliquibus** magnis uiris, **ut** libros **quosdam alios, et fortassis innoxios accusarent**. Quoniam enim plures ante dictorum librorum necromantiam palliant, professionem astronomie mentientes, libros nobiles de eadem fetere fecerunt apud bonos, et graues et abominabiles reddiderunt. [...]. [cap. 17] De libris uero necromanticis sine preiudicio melioris sententie uidetur, magis quod debeant reseruari quam destrui : tempus enim forte iam prope est, quo propter quasdam causas quas modo taceo eos saltem occasionaliter proderit inspexisse, nichilominus tamen ab ipsorum usu caueant sibi inspectores eorum. **Sunt** preterea quidam libri **experimentales**, quorum nomina necromantie sunt conterminalia, ut sunt **geomantia, hydromantia, aerimantia, pyromantia et chiromantia, que** ad uerum **non merentur dici scientie, sed garamentie**. Sane **hydromantia in extis animalium abluendis** inspiciendisque fibris, et **pyromantia** in figura **ignis, quo consumitur holocaustum, procul dubio idololatrie speciem non excludunt**. In **geomantia** uero nichil tale inuenio, sed **confidit in Saturno et domino hore**, qui ei pro radice ponuntur, gaudetque numeri ratione fulciri, et **multi sunt qui ei testimonium perhibent**. Non sic autem de aerimantia, friuola enim est, licet de ratione numeri se iactare presumat. *De* chiromantia uero *nolo determinationem precipitem ad presens facere, quia forte pars est physiognomie*, que collecta uidetur ex significationibus magisterii astrorum super corpus et super animam, dum mores animi conicit ex exteriori figura corporis ; non quia sit unum causa alterius, sed quia ambo inueniuntur ab eodem causata.

Olivier le Breton,
Philosophia, § 39

Si sit mathematica de quantitate continua mobili, sic est astronomia, ad quam tam triuium quam quadruuium ordinatur, cuius libros <et> actores innumerabiles ad recitandum complete uix sufficeret unus dies. Sunt tamen quidam « **ad quos** nuper uenit **radix scientie**, set sunt **uere sapientie inimici** ». « Quorum nomina nigromantie sunt conterminalia », « professionem nigromantie mentientes », propter quod « **placuit quibusdam ut aliquos forte innoxios accusarent** », multotiens est hiis qui non peccant data pestis.

« **Sunt** autem huius scientie **experimentales : geomantia, pyromantia, ydromantia, cyromantia, erymantia, que non scientie set garromantie debent dici. Ydromantia in extis animalium abluendis** existit ; **pyromantia** <in figura> **ignis, quo consumitur holocaustum** ». « Herymantia » « de ratione numeri se iactare presumit ». « Et **sine dubio** iste friuole sunt et specialiter due prime **ydolatrie speciem non excludunt** ». De **geomantia** non determino : « **confidit** enim **in Saturno et domino hore** » ; « **multi sunt qui ei fidem adhibent**, et propter hoc *de* ea *nolo ad presens determinationem ancipitem facere, quia forte pars fisonomie debet dici* ». « Nygromantia » recta « magis seruari debuit quam deleri : tempus enim forte iam prope est – propter quasdam causas quas modo taceo – in quo eam saltem occasionaliter <proderit> inspexisse ». Set hec actenus. Alterius enim est tractare negotii.

9. P. ZAMBELLI, *The Speculum astronomiae and its Enigma. Astrology, Theology and Science in Albertus Magnus and his Contemporaries*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1992, p. 208, l. 1-9 (Proême) et pp. 270-272, l. 2-21 (chapitre 17) (Boston Studies in the Philosophy of Science, CXXXV) : cf. ALBERTO MAGNO, *Speculum astronomiae*, Edizione a cura di S. CAROTI, M. PEREIRA, S. ZAMPONI, sotto la direzione di P. ZAMBELLI, Pisa, Domus Galilæana, 1977, p. 5, l. 1-9 (Proême) et p. 48, l. 2-21 (chapitre 17) (Quaderni di storia e critica della scienza. Nuova serie, X). — On notera que les emprunts proviennent du proême et de l'ultime chapitre de l'opuscule.

Or, P. Zambelli croit que ce manuel d'astronomie a été écrit par le Docteur universel après 1264-1267, en réponse à la *Summa de astris* de son confrère dominicain Gérard de Feltre, sinon entre 1256-1264, époque à laquelle Albert le Grand, Richard de Fournival, Guillaume de Moerbeke et Campanus de Novare ont pu se rencontrer à la cour papale[10]. Si tel est bien le cas – un certain doute subsiste toutefois, car un autre spécialiste propose de dater le *Speculum astronomiae* «au plus tard vers 1250»[11] –, il faudrait plutôt placer la date de composition de l'opuscule d'Olivier dans les années 1260-1270 (mais pas après le 3 octobre 1277, puisqu'il en est fait mention dans la table des matières du ms. Oxford, C.C.C. 283 écrite à cette date[12]). Même s'il est certain qu'Olivier le Breton, auteur de notre *Philosophia*, a été maître ès arts à Paris, ces nouvelles données obligent – ainsi que le suggère à juste titre P. Zambelli[13] – de tout au moins reconsidérer l'identification, proposée par Glorieux[14] mais rejetée tant par M. Grabmann[15] que par R.A. Gauthier[16], de notre auteur avec le dominicain Olivier Tréguier – maître régent à la Faculté de théologie de Paris en 1291-1292 –, dont il subsiste des questions quodlibétiques, encore inédites[17].

Par ailleurs, dans son exposé sur la science naturelle (éd., *infra*, § 33), Olivier emploie «*scismon*» (= «σεισμός»), terme caractéristique de la traduction de Guillaume de Moerbeke (cf. ARISTOTE, *Meteorologica*, II,

10. P. ZAMBELLI, *Albert le Grand et l'astrologie*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 49 (1982), pp. 150-152, 157-158; *Id.*, *The Speculum astronomiae and its Enigma*, p. 111.
11. R. LEMAY, *De la scolastique à l'histoire par le truchement de la philologie: itinéraire d'un médiéviste entre Europe et Islam* (Estratto dagli atti del convegno internazionale promosso dall'Academia nazionale dei Lincei, etc.: «La diffusione delle scienze islamiche nel medio evo europeo», Roma, 24 ottobre 1984), Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1987, p. 531.
12. LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton [...] (Première partie)*, pp. 152-157.
13. ZAMBELLI, *The Speculum astronomiae and its Enigma*, pp. 47, 115 et 195, n. 11.
14. P. GLORIEUX, *Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1933, t. I, n° 46, pp. 166-167 (Études de philosophie médiévale, XVII, 1); *Id.*, *La Faculté des Arts et ses maîtres au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1971, p. 268, n° 325 (Études de philosophie médiévale, LIX).
15. M. GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Übersetzungen von Schriften der Aristoteles-Kommentatoren Johannes Philoponos, Alexander von Aphrodisias und Themistios*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung*, Jahrgang 1929, Heft 7, München, Oldenbourg, 1929, pp. 54-55: cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöningh, 1979, pp. 550-551 (Münchener Universitäts-Schriften, XXV, 1).
16. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis»*, p. 143; *Id.*, *Notes sur Siger de Brabant*, p. 6, n. 11.
17. Th. KAEPPELI, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, Romae, Ad S. Sabinae, t. III, pp. 199-200, n° 3165.

7, 365 a 14, *transl. Guillelmi de Moerbeka*, dans *Alexandre d'Aphrodisias, commentaire sur les Météores d'Aristote, traduction de Guillaume de Moerbeke*, éd. A.J. SMET, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1968, p. 180, l. 8 [Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, IV]: «De scismo autem et motu terrae post haec dicendum»), plutôt que «*terremotus*», comme dans la traduction arabo-latine de Gérard de Crémone (cf. *Ibid.*, *transl. Gerardi Cremonensis*, ms. Vat. Urb. lat. 206, fol. 229v: «Nunc referremus capitulum de terremotu et quid est»[18]). Si Olivier connaît la traduction des *Météorologiques* d'Aristote faite par Guillaume de Moerbeke ou le commentaire correspondant d'Alexandre d'Aphrodise également traduit par Guillaume, sa *Philosophia* doit être postérieure à 1260 – ce qui s'accorderait avec la thèse de P. Zambelli. Mais il n'est pas impossible, bien que cela soit peut-être moins probable à cause du contexte, qu'Olivier ait tout simplement emprunté le terme «*scismon*» à la traduction des *Topiques* par Boèce: cf. ARISTOTE, *Topiques*, VI, 8, 146b27-28, *transl. Boethii*, dans *Topica, translatio Boethii, fragmentum recensionis alterius, et translatio anonyma*, éd. L. MINIO-PALUELLO, avec la collaboration de B.G. DOD, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1969, p. 132, 25-26 (AL, V, 1-3): «Aut rursum, qui diffiniunt noctem umbram terrae, aut sismon motum terrae [...]». Autrement, la connaissance des versions latines d'Aristote manifestée par Olivier le Breton est en tout point semblable à celle d'Arnoul de Provence, qui, écrivant sa *Diuisio scientiarum* au début des années 1250, ignore encore tout de l'activité traductrice de Guillaume de Moerbeke[19].

Sources et influences. – La *Philosophia* d'Olivier le Breton recèle de nombreux parallèles avec d'autres introductions à la philosophie issues du même milieu (cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 137-141; LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton [...] (Première partie)*, p. 199), mais, tant que sa date de composition n'aura pas été définitivement précisée, il est impossible de savoir s'il s'agit là de ses sources ou bien de témoignages de son influence.

18. Voir aussi, par exemple, ARISTOTE, *Meteorologica*, I, 1, 338b26, *transl. Gerardi Cremonensis*, dans *Aristoteles Meteorologie in arabischer und lateinischer Übersetzung. Textkritische Ausgabe des ersten Buches*, éd. P. LEENDERT, Leiden-Elve, Labor Vincit, 1978, p. 52, l. 14-15.
19. Cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 127-128.

PHILOSOPHIA MAGISTRI OLIVERI BRITONIS[1]

<PROLOGVS>

§ 1 **[fol. 151ra]** O gloriosum rerum principium, quod est principium sine principio, medium sine uicissitudine[2], finis sine fine ! Istum mundum sensibilem ad exemplar mundi architipi ex nichilo procreauit, in quo quedam superius, quedam inferius, quedam in medio collocauit uel stabiliuit secundum quod nature rei cuiuslibet congruebat.

§ 2 Locauit igitur[3] Ordinator sapientissimus quintam essentiam in supremis orbibus uariis sperisque multifariis[4] insignitam. De quorum numero orbium et sperarum, controuersia non modica apud graues philosophos reperitur. Secundum Aristotilem in *De proprietatibus elementorum*, orbis signifer mobilis est trino motu : primo, motu diurno[5] ab oriente in occidens per celi medium, iterum per Terre angulum regirando ; secundo, ab occidente in oriens per celi medium motu retrogrado motui concorditer planetarum ; tertio, super polos[6] zodiaci per caput Arietis et Libre, qui motus accessus et regressus meruit appellari. Ex quo euidenter concluditur quod ultra celum stelliferum sit ponere duos orbes per quorum motum duos suorum motuum uendicet et acquirat ; et etiam[7], cum[8] in polo sit unum corpus continuum, simul motibus contrariis agitari oportet ponere celum stelliferum et orbes plures, quibus isti ternarii debeantur.

1. *Cod.* 283 = Oxford, Corpus Christi College 283, fol. 151ra-152rb (ainsi qu'on l'a vu, c'est ce témoin que doit prioritairement suivre l'édition) ; *cod.* 243 = Oxford, Corpus Christi College 243, fol. 2va-5ra (copie médiate du témoin précédent) ; *T* = Todi, Biblioteca comunale 54, fol. 1ra-vb (fragment). On lit au fol. 151ra du ms. C.C.C. 283 l'attribution suivante : «Incipit philosophia magistri Oliueri Britonis», qui fait écho aux indications des deux tables des matières du fol. 1v, dont la première est rédigée de la main de Guillaume de Clara, possesseur initial de ce manuscrit – sur tout cela, voir Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), p. 157 (transcriptions des deux tables) et Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), p. 409 (planche). Les leçons de l'adaptation partielle *T* ne sont mentionnées, lorsqu'elles existent, que dans les cas où il y a intervention – notée «*scr.*» – sur le texte du ms. C.C.C. 283.
2. uicissitudine *scr. cum cod.* 243] uicisitudine *cod.* 283 medio *T*
3. igitur] ergo *cod.* 243
4. multifariis] multiphariis *cod.* 243
5. diurno *scr. (cf., infra, § 3)*] diuino *codd.* 283, 243 *(uacat T)*
6. polos *scr. (cf., infra, § 2)*] poros *codd.* 283, 243 *(uacat T)*
7. et etiam *inu. cod.* 243
8. cum *scr. cum cod.* 243] con *cod.* 283 *(cf. LAFLEUR-CARRIER, La « Philosophia » d'Hervé le Breton (...) (Deuxième partie), p. 220) (uacat T)*

§ 3 Sunt igitur secundum mentem Aristotilis .X.[9] orbes. Quorum primus unicam speram continens ; uno[10] motu simplicissimo, diurno scilicet, mouetur eternaliter, quippe cum a motore[11] simplicissimo moueatur. Tunc sequitur nonus orbis quem adplanos[12] philosophi uocauerunt. Qui motu accessus et recessus mouetur motu proprio et, preter[13] hoc, motu diurno per raptum primi mobilis ; propter quod continet duas speras. Tunc sequitur orbis signifer uel .8.[14] qui sibi tres motus uendicat, quod liquidum est ex predictis : unum per motum primi mobilis, secundum per raptum peneultimi[15], set tertium[16] per naturam propriam uendicauit. Eapropter in celo stellifero ponitur triplex spera.

§ 4 Infra celum stelliferum – seu[17] sit ante celum peneultimum[18] uel supremum –, locauit rerum[19] Conditor .VII.[20] orbes et .VII.[21] planetas erraticos deferentes[22], orbem Saturni locans[23] primario, post hoc Iouis Martisque tertio, quarto Solis – qui stat in medio planetarum uelut[24] rex qui stat in medio sui regni[25] –, deinde Veneris, post hoc Mercurii ; Luna uero septimo et postremo. Quorum primus .IX. motus habet et, secundum hoc, .9.[26] speras. Per primam speram mouetur motu primi mobilis, per secundam motu adplanos debito, per tertiam[27] motu celi stelliferi. In quarta[28] situatur corpus planete, et mouetur ab occidente in oriens per celi medium secundum quod natura exigit planetarum. Per quintam mouetur etiam motu latitudinis a septentrione in meridiem uel econuerso[29], et hec

9. .X.] decem *cod.* 243
10. uno] unico *cod.* 243
11. a motore *scr.*] amore *codd.* 283, 243 *(uacat T)*. — Cf. *Anicii Manlii Seuerini* BOETHII *Philosophiae consolatio*, II, metr. 8, éd. L. BIELER, Turnholti, Brepols, 1957, p. 36, l. 28-30 (CCSL, XCIV, 1) : « O felix hominum genus,/ si uestros animos amor/ quo caelum regitur regat ! » ; et C.J. DE VOGEL, *Amor quo caelum regitur*, dans *Vivarium* 1,1 (1963), pp. 2-34.
12. adplanos] ad plantis *pcod.* 243 ad planos *in marg. scod.* 243
13. preter] propter *cod.* 243
14. .8.] octauus *cod.* 243
15. peneultimi] penultimi *cod.* 243
16. tertium] 3[m] *cod.* 243
17. seu] su *praem. et exp. cod.* 283
18. peneultimum] penultimum *cod.* 243
19. rerum] omnium *add. cod.* 243
20. .VII.] septem *cod.* 243
21. .VII.] septem *cod.* 243
22. deferentes *scr.*] defferdentes *cod.* 283 diffudentes *cod.* 243 *(uacat T)*
23. locans *scr. cum cod.* 243] loquans *cod.* 283 *(uacat T)*
24. uelut *scr. cum cod.* 243] uoluit *cod.* 283 *(uacat T)*
25. sui regni *inu. cod.* 243
26. .9. *scr. (cf., infra, § 4)*] .8. *cod.* 283 octo *cod.* 243 *(uacat T)*
27. tertiam] 3[am] *cod.* 243
28. quarta] 4[ta] *cod.* 243
29. uel econuerso *om. cod.* 243

quinta defferens[30] a pluribus appellatur. Sub qua[31] defferente[32], ponuntur etiam .IIII.or[33] reuoluentes: prima quarum reuoluit contra motum noni mobilis; secunda, contra motum celi stelliferi; tertia, contra speram deferentem Saturnum; quarta, contra motum latitudinis. Et sic habet Saturnus in omnibus .IX. motus et .IX. speras; et similiter intelligas de ceteris orbibus planetarum.

§ 5 Intellige tamen quod orbes ad inuicem sunt distincti, quia unus quantum ad motum ab altero non dependet; Soli tamen sex[34] motus et sex[35] spere[36] dumtaxat consueuerunt attribui propter causam specialem secundum quod alibi meruit collocari. Quorum planetarum **[fol. 151rb]** accessiones, retrogradationes, oppositiones et coniunctiones et has alias si quis inuestigauerit diligens inquisitor, multa futura necessario contingentia preuidebit que ad utramlibet[37] propter causarum ignorantiam arbitrantur, sicut certum[38] ortum Solis in crastino[39] fortuitum iudicarat, quia causam legitimam non prenouit.

§ 6 Infra totam quintam essentiam, rerum Opifex, Deus, qui bona condidit uniuersa, .IIII.or[40] elementa – terram scilicet, aquam, ignem et aera – stabiliuit, generabilia et corruptibilia in suis partibus, licet in se totis incorruptibilia perseuerent. Inter que ignis concauitati Lune suam conuexitatem applicans locum optinuit altiorem: habet enim plus de forma propter quod optinet locum altiorem. Ipsum ignem consequitur aer secundo loco positus, quia gradum secundario optinet leuitatis. Post hoc, aqua sequitur aerem [non][41] natura que, etsi leuis esse non potuit, attamen esse meruit[42] minus grauis. Imum locum terra obtinuit[43] et postremum, mobilis in suis partibus, immobilis in se tota, centrum cunctarum orbium si omnes orbes concentrica concedantur. Hec enim esset aquis circumdata circumquaque, si non esset propter animantium nutrimentum.

§ 7 Hiis itaque se habentibus, disposuit Dispensator liberallissimus hominem fieri tanquam finem istorum omnium. Si enim deesset istorum alterum nequaquam naturaliter posset esse. Nam, sicut scribitur libro *De*

30. defferens] differens *cod.* 243
31. qua *scr.*] quo *codd.* 283, 243 *(uacat T)*
32. defferente] differente *cod.* 243
33. .IIII.or] quatuor *cod.* 243
34. sex *sic codd.* 283, 243
35. sex *sic codd.* 283, 243
36. spere *scr. cum cod.* 243] speras *cod.* 283 *(uacat T)*
37. utramlibet *sic codd.* 283, 243
38. certum *scr.*] cetus *cod.* 283 secus *cod.* 243 *(uacat T)*
39. crastino] crastinum *cod.* 243
40. .IIII.or] quatuor *cod.* 243
41. non *secl.*
42. esse meruit *inu. cod.* 243
43. obtinuit] optinuit *cod.* 243

terra[44] *sperica*: «Prima causa mouet[45] intelligentias, intelligentie mouent orbes, orbes moti mouent elementa, elementa mota mouent mixtum; mixtum autem propter uegetatiuum, uegetatiuum propter sensitiuum, sensitiuum propter intellectiuum». Ita quod «homo est finis omnium», unde homo microcosmus alibi iudicatur.

§ 8 Fuit ergo homo compositus ex corpore et anima que in sua prima essentia est «sicut tabula rasa in qua nichil est depictum», possibilis[46] tamen est perfici scientia et uirtute. Set secundum sententiam[47] Auerois[48] «omne imperfectum naturaliter suam[49] perfectionem appetit». Homo ergo per naturam debet[50] appetere <scientiam>[51]. Et huic applaudit Aristotiles in principio *Veteris Methaphisice*[52], dicens quod «omnes homines naturaliter scire desiderant». Set[53] Heustachius[54] dicit quod «licet omnia bonum appetant et omnes homines naturaliter scire desiderent, corrupte consuetudines[55] nos ad mala deducunt[56]». Inde Boetius conqueritur dicens[57]: «Cur, inquam[58], misera tue carnis dilectio te a bono impermutabili retrahit et ad bonum permutabile te conuertit?» Admiratur

44. terra *scr. cum T*] tertia *codd.* 283, 243
45. mouet] orbes *exp. cod.* 283
46. Possibilis *sic codd.* 283, 243. — On trouve une tournure semblable (avec «*possibilis*», plutôt que «*possibile*») dans les *Auctoritates Aristotelis*: «Intellectus possibilis est primo tamquam tabula rasa in qua nihil est depictum, *possibilis* tamen depingi» (J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1974, p. 186, n° 146 [Philosophes médiévaux, XVII]).
47. sententiam *om. cod.* 243
48. Auerois] Aueroys *cod.* 243
49. suam *om. cod.* 243
50. per naturam debet] debet per naturam *cod.* 243
51. scientiam *suppl. cum T (cf., infra, §9)*] *om. codd.* 283, 243. — Cf. ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, l. 53-57, dans Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 300-301, avec l'apparat de sources (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII), et HERVÉ LE BRETON, *Philosophia*, §§ 1-2, dans LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton [...] (Deuxième partie)*, pp. 364-366.
52. Methaphisice *scr. cum T*] ethice *codd.* 283, 243
53. Set *sic cod.* 283
54. Heustachius] Eustatius *cod.* 243
55. corrupte consuetudines *scr. (cf. R.A. GAUTHIER, Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands, dans RSPT 68 (1984), pp. 6-7, n. 12)*] corruptibile consuetudinaliter *codd.* 283, 243 corrupta consuetudine *T*
56. deducunt] deducit *cod.* 243
57. dicens] quod *exp. cod.* 243
58. inquam *scr. cum T (Cl. LAFLEUR, L'introduction à la philosophie Vt testatur Aristotiles (vers 1265-1270), dans Laval théologique et philosophique 48, 1 (1992) p. 99)*] umquam *codd.* 283, 243. — La même leçon fautive se retrouve dans *Felix nimium*, § 6: cf. LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton [...] (Deuxième partie)*, p. 400, avec la n. 21.

etiam Alanus de Insula qui[59] sic dicit[60]: «Que nostrorum cecitas modernorum, que mentis alienatio, que debilitas sensuum, que dementia intellectus nubem apposuit et rationis igniculum exulare coegit et a dilectione scientie suam potentiam excecauit et rationem compulit egrotare». [Set unde uenit sermo prius ?][61]

§ 9 Cum homo naturaliter scientiam appetat, ut antea probatum est[62], est aduertendum quod ad adeptionem scientie sunt due necessario cognoscenda: impedimenta[63] scientie ut uideantur et uitentur, et aminiculantia[64] ut querantur. Tria sunt impedimenta scientie secundum Auerroym[65] supra secundum[66] *Methaphisice*: primum est superbia uite, secundum[67] est malitia complexionis, tertium[68] est «paucitas instructionis in logica». Adminiculantia ad scientiam quedam sunt intrinseca et quedam extrinseca. Extrinseca sunt «tria, secundum quod dicit Empedocles: mobilis affluentie contemptus, felicitas future appetitus, mentis[69] illustratio; quorum primo nichil honestius[70], secundo[71] nichil utilius, tertio[72] nichil ad utriusque adeptionem efficacius». Adminiculantia intrinseca sunt diffinitio, diuisio. Quorum primum rem per priora declarat, secundum[73] uero per posteriora rei naturam manifestat.

<DIFFINITIO PHILOSOPHIE>

§ 10 Philosophia diffinitur[74] sub nomine artis, sub nomine scientie et sub nomine philosophie. Sciendum primo quod «philosophia», «ars» et «scientia» idem sunt in substantia, set[75] **[fol. 151va]** differunt in ratione. Nam scientia ymaginem scibilis in anima nominat absolute, super quod

59. qui *om. cod.* 243
60. dicit] dicens *cod.* 243
61. Set unde uenit sermo prius *secl. cum T*] *sic codd.* 283, 243. — Il semble s'agir d'une annotation interrogative inscrite en marge (par Guillaume de Clara?) et ultérieurement intégrée par erreur dans le texte. Le même phénomène se reproduit plus loin (cf. *infra*, §§ 26 et 38). On remarquera, dans ces diverses occurrences, la présence de «*unde*» comme terme introducteur.
62. *Supra*, § 8.
63. de impedimentis scientie *rubr. in marg. cod.* 243
64. aminiculantia] adminiculantia *cod.* 243
65. Auerroym] Aueroys *cod.* 243
66. secundum] 2^{m} *cod.* 243
67. secundum] 2^{m} *cod.* 243
68. tertium] 3^{m} *cod.* 243
69. mentis] et *praem. cod.* 243
70. honestius *scr. cum cod.* 243, *T*] honestio *cod.* 283
71. secundo] 2^{o} *cod.* 243
72. tertio] 3^{o} *cod.* 243
73. secundum] 2^{m} *cod.* 243
74. diffinitio philosophie *rubr. in marg. cod.* 243
75. set *sic cod.* 283

ars addit usum, philosophia saporem, unde, si scientia quam audiuisti tibi sapit, experimentum est te nouisse.

§ 11 Philosophia diffinitur ab Ysaac sic: «Philosophia est amor sapientie», supple[76] «cum cognitione prehabita». Alio modo sic: «Philosophia est studium, tedium, sollicitudo mortis». Alio modo sic in secundo *Tusculanorum* a Tullio: «Philosophia est que medetur animis, inanes[77] sollicitudines[78] retrahit, a cupiditatibus liberat, errorem remouet et expellit». Propter quod Quintilianus[79] hoc sentiens dixit: «Amor scientie, usus lectionis non scolarum temporibus, set uite spatio terminetur». Et Auerrois[80]: «Sit semper[81] tibi studium ut[82] si propter id scias te esse natum». Et Seneca: «Si haberem pedem in tumulo, adhuc[83] addiscere uellem».

§ 12 Sub nomine scientie diffinitur a Platone in *Tymeo*[84]: «Scientia diuinum munus quo nichil unquam[85] maius ad humanum genus diuina munificentia commeauit». Alio modo diffinitur communiter sic: «Scientia est nobilis animi» etc., et ultimum membrum attestatur scientie bonitati, quia «omne bonum sui ipsius est diffusiuum», ut dicit Dyonisius in *Ierarchia*. Alio modo diffinitur ab Anselmo: «Scientia est diuinarum humanarumque[86]» etc.; unde «homo in cogitando celestia fit celestis quodam modo, cogitando terrestria terrestris, cogitando media fit eis similis».

§ 13 Sub nomine artis diffinitur sic: «Ars est finitum infinitatis compendium, imperiosum nature consilium, rationis insigne[87] miraculum, quam si in se consideres minimam[88] inuenies quantitatem, si uero ad subiectum[89] applices, maximam inuenies quantitatem[90]».

§ 14 Hec de diffinitionibus sufficiant.

<DIVISIO PHILOSOPHIE>

§ 15 Nunc de diuisionibus uideamus.

76. supple] suple *cod.* 243
77. inanes] innanes *cod.* 243
78. sollicitudines] solicitudines *cod.* 243
79. nota *in marg. cod.* 243
80. Auerrois] aueroys *cod.* 243
81. semper *om. cod.* 243
82. ut] si *sup. lin. cod.* 243
83. adhuc *om. cod.* 243
84. Tymeo] thymeo *cod.* 243
85. unquam] umquam *cod.* 243
86. diuinarum humanarumque] humanarum diuinarumque *cod.* 243
87. rationis insigne *inu. cod.* 243
88. minimam] nimiam *cod.* 243
89. subiectum *scr. cum cod.* 243] substantiam *cod.* 283 *(uacat T)*
90. quantitatem *scr. cum cod.* 243] quantitate *cod.* 283 *(uacat T)*

§ 16 Homo, cum sit ex corpore et anima constitutus, est duplicem indigentiam, scilicet[91] unam a parte anime et aliam a parte corporis, consequtus[92], et ob hoc ingenerauit[93] natura duplicem scientiam ut per unam corpori succurreret, per aliam indigentiam anime subleuaret. Illa per quam succurritur corpori mechanica dicitur; illa per quam anime, liberalis.

<MECHANICA>

§ 17 De mecanica[94] breuiter transeamus.

§ 18 Mecanica[95] dicitur quasi «manu facta»: nam[96] de operibus manuum considerat; uel dicitur mecanica[97] quasi meca[98]: nam uelut[99] mechus uel adulter dicitur qui ad alienum torum[100] appropinquat[101], sic intellectus quando ad istas res uiles sensibiles se recuruat.

§ 19 Ista mecanica[102] diuiditur in architectonicam[103] et usualem. Ars fabrilis architectonica[104] et magistra aliis dicitur, eo quod instrumentum quo utuntur alie fabricat et ministrat. Vsuales sunt sex: lanificium, uenatio, armatura, nauigatio, agricultura, medicina[105] cirurgica. Et si placet sub hoc compendio per hos uersus retineas:

91. scilicet *om. cod.* 243
92. consequtus] consecutus *cod.* 243
93. ingenerauit *scr.*] ingeniauit *codd.* 283, 243 ingeniata est *T*
94. mecanica] mechanica *cod.* 243
95. mecanica] mechanica *cod.* 243
96. nam] quia *cod.* 243
97. mecanica] mechanica *cod.* 243
98. meca] mecha *cod.* 243
99. uelut *sic codd.* 283, 243
100. torum] thorum *pcod.* 283 *cod.* 243
101. appropinquat *scr. cum T*] aproprinquat *cod.* 283 apropinquat *cod.* 243
102. mecanica] mechanica *cod.* 243
103. architectonicam *(archi^{cam}) codd. 283, 243*] architectoricam *T.* — Comme l'a signalé G. DAHAN – *Une introduction à la philosophie au XII^{e} siècle. Le «Tractatus quidam de philosophia et partibus eius»*, dans *AHDLMA* 49 (1982), p. 167 –, on retrouve les formes alternatives «architectorica» et «architectona» dans deux tableaux de l'*Ysagoge in theologiam*: E.M. LANDGRAF, *Écrits théologiques de l'école d'Abélard. Textes inédits*, Louvain, Duculot, 1934, pp. 72 («architectorica») et 73 («architectona») (Spicilegium Sacrum Lovaniense. Études et documents, XIV). Quant à la forme standard «architectonica», elle se retrouve tant chez Hugues de Saint-Victor et le Pseudo-Guillaume de Conches (cf. C. OTTAVIANO, *Un brano inedito della «Philosophia» di Guglielmo di Conches*, Napoli, Alberto Morano Editore, 1935, p. 32, l. 20-21 [Collezione di testi filosofici inediti e rari, I]), que chez Robert Kilwardby et Remigio dei Girolami: sur tout cela voir LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton [...] (Première partie)*, pp. 172-174, avec les n. 45-49.
104. architectonica *(archi^{ca}) codd. 283, 243, T*
105. medicina] et *add. cod.* 243

Lana, nemus, miles, nauigatio, rus, medicina:
hiis sex fabrilis architectonica[106] fiat[107].

<SCIENTIA LIBERALIS>

§ 20 Tunc ad principale propositum, scilicet ad liberalem scientiam, accedamus.

§ 21 Liberalis diuiditur in practicam et theoricam. Et dant iste scientie modum procedendi, quia practica modo typico[108] et grosso procedit, theorica uero per causas. Adhuc differunt in fine, quia finis practice est bonitas uel operatio, finis theorice ueritas uel speculatio. Vnde «practica» nomen grecum est, et dicitur a *prasis*[109], quod est «operatio»; «theorica» idem est quod speculatio.

<SCIENTIA PRACTICA>

§ 22 Practica diuiditur in monosticam[110], yconomicam et politicam. Monostica[111] est que ordinat hominem ad regimen sui; et dicitur a *monos*, quod est «unus», et *ycos*, quod est «scientia», quasi «scientia unius». Et hec habetur a monachis et heremitis, et hec datur ab Aristotile in *Ethicis*. Yconomica est que docet propriam familiam **[fol. 151vb]** ordinare. Vnde *yconomus* grece, «dispensator» latine; uel[112] dicitur ab Yconomo, huius[113] scientie primitus inuentore. Et hec[114] a Tullio libro suo *De officiis* enodatur. Politica nominatur que docet regere populos et ciuitates; unde dicitur a *polis*, quod est «ciuitas» uel «pluralitas». Et hec traditur in legibus et decretis.

<SCIENTIA SPECVLATIVA>

§ 23 Nunc ad scientiam speculatiuam reuertamur.

§ 24 De qua dicit Auerroys[115] in libro quem composuit super librum *Phisicorum* quod «homo dicitur equiuoce de homine habente scientiam speculatiuam et de non habente, sicut de homine uero et homine picto».

106. architectonica *(archi^{ca}) codd. 283, 243*] architec^{ca} *T*
107. uersus *in marg. cod.* 243
108. typico *scr. ex fonte (cf. ARIST., Eth. Nic., I, 1, 1094b20)*] stypico *cod.* 283 stipico *cod.* 243, *T*
109. prasis *codd.* 283, 243, *T*] *intellige* praxis
110. monosticam] monasticam *cod.* 243
111. monostica] monastica *cod.* 243
112. uel] et *cod.* 243
113. huius] huiusmodi *cod.* 243
114. hec] hoc *cod.* 243
115. Auerroys] aueroys *cod.* 243

Vnde, proht[116] dolor, iam uerbum Augustini uerificatum est! Dicit enim Augustinus: «Adhuc erunt[117] tempora, et ue illis, in quibus leges inlitterate[118] litteratas scientias illitterabunt[119]».

§25 Speculatiua diuiditur in scientiam de signis et scientiam de rebus. Scientia de rebus diuiditur in illos tres modos essentiales sciendi quos tangit Aristotiles in .VI.[120] *Methaphisice* quando dicit quod «tres sunt essentiales modi sciendi, naturalis, mathematicus et diuinus», id est methaphisicus[121]. Scientia autem de rebus diuiditur: aut est de rebus in materia, et sic est naturalis; aut de rebus abstractis a materia simpliciter, et sic est metaphisica[122]; aut de rebus que sunt in motu et in[123] materia, considerantur[124] tamen preter motum et materiam, et sic est mathematica – unde *mathos* grece idem[125] quod «abstractio» latine.

<SCIENTIA NATVRALIS>

§26 Scientia[126] naturalis diuiditur per diuisionem sui subiecti. Subiectum in philosophia naturali est corpus mobile. [Vnde[127] <natura>[128] ab Aristotile principium motus et status appellatur][129].

§27 Aut ergo est de corpore mobili non contracto[130], et sic est liber *Phisicorum*, qui *Canon naturalis* ab Auerroi[131] nuncupatur.

§28 Si sit de corpore mobili contracto, aut est de corpore mobili ad situm aut de corpore mobili ad formam.

§29 Si sit de corpore mobili ad situm solum, sic est liber *Celi et mundi*, in quo determinatur de motibus corporum supercelestium que incorruptibilia secundum sententiam Auerrois[132] supra .IX. *Methaphisice* perseuerant; et sic ad formam substantialem non mouentur nec ad formam accidentalem, quia non recipiunt peregrinas impressiones.

116. proht] proth *cod.* 243
117. erunt] uenierunt *T*
118. inlitterate] illitterate *cod.* 243
119. illitterabunt] obscurabunt *T*
120. VI.] sexto *cod.* 243
121. methaphisicus] mathematicus *cod.* 243
122. metaphisica] methaphisica *cod.* 243
123. in *om. cod.* 243
124. considerantur] consideratur *cod.* 243
125. idem] est *add. cod.* 243
126. Scientia] uero *add. cod.* 243
127. Vnde *om. cod.* 243
128. natura *suppl. cum T*] *om. codd.* 283, 243
129. Vnde...appellatur *secl. (cf. supra, §8 et infra, §38)*
130. contracto] ad aliquam materiam *add. T*
131. Auerroi] Aueroys *cod.* 243
132. Auerrois] Aueroys *cod.* 243

§ 30 Si sit de corpore mobili ad formam, aut est simplex aut composita.

§ 31 Si simplex, sic est liber *De generatione*, in quo determinatur de generatione et mixtione elementorum[133], que quantum est de se simplicia debent dici.

§ 32 Si sit de corpore composito, aut animato aut inanimato.

§ 33 Si <in>animato[134], potest esse liber[135] *Metheororum*, in quo determinatur de impressionibus generatis in uentre terre – sicut est scismon, uentus et huiusmodi – et de generatis in medio interstitio aeris – sicut sunt pluuia, grando, nix, ros et huiusmodi; et omnia supradicta possunt dici composita, cum per naturam uaporis, qui compositus est, generentur. Vnde etiam dicit Aristotiles quod «unus uapor est duo uapores».

§ 34 Si sit de corpore animato, aut animato anima uegetatiua, et sic est liber *De plantis*; aut sensitiua, et sic est liber *De animalibus*; aut anima intellectiua, et sic est liber *De anima*. Et isti libro[136] sunt quidam[137] libri suffraganei, sicut liber *De sensu et sensato*, *De memoria et reminiscentia*, *De morte et uita*, *De sompno et uigilia*.

<MATHEMATICA>

§ 35 Mathematica autem, ut iam dictum[138] est, est de rebus sub motu existentibus, consideratis tamen preter motum: solum tale est quantitas. Potest enim intelligi preter motum, quia precedit actiuas qualitates et passiuas que sunt principia omnium transmutationum. Aduerte tamen quod quedam sunt quantitates sicut locus, tempus et omnino que motum concernunt maxime[139]; propter quod de eis mathematica nequit esse.

§ 36 Mathematica ergo aut est de quantitate continua aut discreta.

§ 37 Si[140] de quantitate continua, aut mobili aut immobili.

§ 38 Si de quantitate continua immobili, [unde huiusmodi][141] sic est geometria, que diuiditur in altimetriam, planimetriam[142], steriometriam. Altimetria dicitur geometria de linea, et dicitur ab *alti*, quod est «longum», et *metros*, quod est «mensura». Est autem planimetria de

133. elementorum] et *exp. cod.* 283
134. inanimato *scr.*] animato *codd.* 283, 243 *(uacat T)*
135. liber] de *exp. cod.* 283
136. libro] libri *cod.* 243
137. quidam *om. cod.* 243
138. *Supra*, § 25.
139. maxime] maxima *cod.* 243
140. Si] est *add. cod.* 243
141. unde huiusmodi *secl. (cf. supra, §§ 8 et § 26)*
142. planimetriam] et *add. cod.* 243

superficie **[fol. 152ra]**, unde ibi planum more aristotilico[143] superficies appellatur. Steriometria est scientia de corporibus, et dicitur a *sterion*, quod est «corpus». Iste tres ab Euclide in libris quindecim sunt largite.

§ 39 Si sit mathematica de quantitate continua mobili, sic est astronomia, ad quam tam triuium quam quadruuium[144] ordinatur, cuius libros <et>[145] actores innumerabiles ad recitandum complete uix sufficeret unus dies. Sunt tamen quidam «ad quos nuper uenit radix scientie, set sunt uere sapientie inimici». «Quorum nomina nigromantie sunt conterminalia[146]», «professionem nigromantie mentientes», propter quod «placuit quibusdam ut aliquos forte innoxios accusarent», multotiens est hiis qui non peccant data pestis. «Sunt autem huius scientie experimentales: geomantia, pyromantia[147], ydromantia, cyromantia[148], erymantia[149], que non scientie set[150] garromantie debent dici. Ydromantia in extis animalium abluendis existit; pyromantia[151] <in figura>[152] ignis, quo consumitur holocaustum». «Herymantia[153]» «de ratione numeri[154] se iactare presumit». «Et sine dubio iste friuole sunt et specialiter due prime ydolatrie speciem non excludunt». De geomantia non determino: «confidit enim in Saturno et domino hore»; «multi sunt qui ei fidem adhibent, et propter hoc de ea nolo ad presens determinationem ancipitem facere, quia forte pars fisonomie debet dici». «Nygromantia[155]» recta «magis seruari debuit quam deleri: tempus enim forte iam prope est – propter quasdam causas quas modo taceo – in quo eam saltem occasionaliter <proderit>[156] inspexisse». Set hec actenus. Alterius enim est tractare negotii.

§ 40 Si sit mathematica de numero, hoc est dupliciter: aut de numero absolute aut de numero relato ad sonos. De primo est arismetica[157]; de secundo est[158] musica, licet aliqui de oratione eam esse dixerint[159], et iniuste, cum nature temporis sit cognata.

143. aristotilico *sic codd.* 283, 243
144. quadruuium] quadriuium *cod.* 243
145. et *suppl.*] *om. codd.* 283, 243 *(uacat T)*
146. nigromantie sunt conterminalia] conterminalia sunt nigromantie *cod.* 243
147. pyromantia] piromantia *cod.* 243
148. cyromantia] ciromantia *cod.* 243
149. erymantia] aerimantia *cod.* 243
150. set *sic cod.* 283
151. pyromantia] piromantia *cod.* 243
152. in figura *suppl. ex fonte*] *om. codd.* 283, 243 *(uacat T)*
153. Herymantia] aerimantia *cod.* 243
154. numeri] aeris *cod.* 243
155. Nygromantia] nigromantia *cod.* 243
156. proderit *suppl. ex fonte*] *om. codd.* 283, 243 *(uacat T)*
157. arismetica] arismetrica *cod.* 243
158. est *om. cod.* 243
159. dixerint] dixerunt *cod.* 243

§ 41 Quatuor mathematice quadruuium[160] constituunt, quod immediate ad sapientiam ordinatur.

<METHAPHISICA>

§ 42 Methaphisica[161], ut dictum est[162], preter motum et materiam[163] et quantum ad esse et diffinitionem consideratur. Vnde methaphisica dicitur a *metha*[164], quod est «trans», et *phisis*, «natura», quasi «naturam transcendens», quia philosophiam naturalem transcendit. Set ista scientia est paucorum hominum. Hec est scientia que dedignatur esse uilis et cui omnes alie famulantur. Et «solus Deus scit hoc senium», ut dicit Aristotiles in *Veteri methaphisica*; et ob hoc eius diuisio dimittatur.

<SCIENTIA SERMOCINALIS SIVE RATIONALIS>

§ 43 Nunc ad diuisionem scientie que de signis est accedemus.

§ 44 Hec scientia sermocinalis de lingua, rationalis de signis etiam nuncupatur. Sermocinalis dicitur ratione subiecti de quo est, de signis ratione proprietatis. Sermo enim est per quem affectum mentis exprimimus. Rationalis ratione cause dicitur. Est enim ratio causa efficiens sermonis. Dicitur etiam[165] de lingua ratione instrumenti, nam ad istam scientiam est necessaria quamplurimum lingue bona dispositio.

§ 45 Ista autem scientia que dicitur triuium potest diuidi in tres partes: in gramaticam, logicam, rectoricam[166]. Diuisio potest sumi penes finem ad quem ordinantur aut penes proprietates in ipsis existentes.

§ 46 Primo sic: sermo aut ordinatur ad significandum, et sic est gramatica; aut ordinatur ad mouendum, et hoc dupliciter: aut ad mouendum uirtutes apprehensiuas, sicut intellectum uel sensum, et sic est logica; aut ad mouendum uirtutes motiuas, et sic est rethorica. Persuadet enim rethor iudici ut misereatur parti proprie et indignetur parti aduerse.

§ 47 Aliter sumitur penes proprietates sermonis, quoniam in sermone aut attenditur congruum aut incongruum, et sic gramatica; aut uerum et falsum, et sic logica; aut ornatum et[167] inornatum, et sic rethorica.

160. quadruuium] quadriuium *cod.* 243
161. Methaphisica] mathematica *pcod.* 283
162. *Supra*, § 25.
163. materiam] naturam *cod.* 243
164. metha] meta *cod.* 243
165. etiam *om. cod.* 243
166. rectoricam] rethoricam *cod.* 243
167. et] aut *cod.* 243

<RETHORICA>

§ 48 Rethorica diuiditur secundum triplex genus cause quod rethor desiderat, scilicet demonstratiuum, deliberatiuum et iudicionale **[fol. 152rb]**. In demonstratiuo queritur quid honestum et quid inhonestum; in iudicionali queritur quid iustum et quid iniustum; in deliberatiuo, quid utile et quid inutile.

<GRAMATICA>

§ 49 Ad gramaticam ueniamus.

§ 50 Gramatica dicitur a *grama*, quod est «littera», quia littera est minimum in gramatica; uel, secundum sententiam Ysidori, quia «rethorica reddit hominem facundum, logica discretum, set sola gramatica litteratum».

§ 51 Diffinitur ab Alfarabio sic in libro *De ortu scientiarum*: «Gramatica est scientiarum scientia prima de lingua, que uoces uocibus componit easque ad significandum imponit et instituit et animam ad artes ceteras preparat et disponit». Hanc comendans Boetius dicit: «Que nata est animo[168] cuilibet applicari. Hec enim nullum respuit, unde non solum subtilibus, uerum[169] etiam rudibus satagit maritari». Hanc comendans[170] Ysidorus dicit: «Gramatica est omnium scientiarum hostiaria, nutrix antiquissima lingue balbutientis purgatrix prudentissima, qua clausa omnes clauduntur, qua aperta omnes aperiuntur». Vnde idem alibi dicit: «Qui uinum <diligit>[171] ciphos[172] non execratur, qui Deum non proximum, qui filium non coniugium, qui oleum non nucleum[173]. Si quis ergo alias scientias diligat, gramatica non execretur sine qua omnis scientia sopita est et elinguis». Ab eo dicitur alibi: «Hec est scientia sine qua nichil addiscitur uel docetur, hec est ministra logice, interpres theologie, magistra rethorice, medicine refugium nec non et totius quadruuii[174] fundamentum».

§ 52 Gramatica diuiditur primo secundum Priscianum in .IIII.^{or}[175] partes et secundum Donatum in tres. A Prisciano diuiditur in .IIII.^{or}[176] partes secundum quadruplicem compositionem repertam in gramatica.

168. animo] non *cod.* 243
169. uerum] sed *cod.* 243
170. comendans] commendans *cod.* 243
171. diligit *suppl. ex fonte*] *om. codd.* 283, 243 *(uacat T)*
172. ciphos *sic codd.* 283, 243] *intellige* scyphos
173. nucleum] nuclium *cod.* 243
174. quadruuii *sic codd.* 283, 243
175. .IIII.^{or}] quatuor *cod.* 243
176. .IIII.^{or}] quatuor *cod.* 243

Duas primas propter sui communitatem dimitto, set tertiam manifesto. Quadruplex ergo compositio in gramatica reperitur. Prima est uocis cum uoce, et huic respondet eufonia et traditur in *Orthographia* Prisciani. Secunda est uocis cum sua significatione, et hec in *Ethimologia* Prisciani ministratur, et huic debita intelligentia correspondet. Tertia est uocis cum[177] uoce uel significationis cum significatione, et hanc tradit Priscianus in scientia que dyassyntetica[178] nuncupatur, et huic perfecta sententia debetur. Quarta est uocis cum sua proprietate, et hanc dat Priscianus secundum quosdam in illo libello qui *De accentibus* scribitur mediante qua melodia conseruatur.

<.....>

177. cum] con *cod.* 283
178. dyassyntetica] diasintetica *cod.* 243

Une trace de l'exégèse « artienne » de l'*Institution arithmétique* de Boèce : le début des *Questiones mathematice* (ms. Paris, BnF, lat. 16390)*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

La *Philosophia* du maître ès arts parisien Olivier le Breton témoigne – on vient de le voir – de la haute estime en laquelle son auteur tenait l'astronomie et, d'une façon générale, le *quadriuium* dans son ensemble. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas de constater l'importance qu'occupent les sciences mathématiques dans un autre texte « didascalique »[1] également issu de la Faculté des arts de Paris, probablement au début de la deuxième moitié du XIII^e^ siècle, et que nous avons pris coutume d'intituler *Questiones mathematice*[2], mais que d'autres ont désigné avant nous par les appellations *De communibus artium mathematicarum*, *Questiones de mathematica* ou *De mathematicis*[3] – en fait, selon un principe inté-

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années.

1. Sur ce terme, voir Cl. LAFLEUR, *Les textes « didascaliques » (« introductions à la philosophie » et « guides de l'étudiant ») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle : notabilia et status quaestionis*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e^-XV^e^ siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, section 3 (« Appellation du genre littéraire : textes "didactiques" ou "didascaliques" ? », pp. 351-352) (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).
2. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e^ siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1988, p. 393 et *passim* (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).
3. L. DELISLE, *Inventaire des manuscrits de la Sorbonne conservés à la Bibliothèque Impériale sous les numéros 15176-16718 du fonds latin*, Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1870, p. 57 (repris anastatiquement dans *Inventaire des manuscrits latins conservés à la Bibliothèque Nationale sous les numéros 8823-18613*, Hildesheim-New York, Olms, 1974) ; A.G. JUDY, *Introduction*, dans ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. A.G. JUDY, London : The British Academy/Toronto : The Ponti-

grateur sur lequel nous reviendrons ci-dessous, cette compilation anonyme déborde le champ mathématique pour s'étendre jusqu'à la *Consolation de Philosophie* de Boèce, au *Timée* de Platon et à la rhétorique.

Les *Questiones mathematice* sont contenues, au long, dans le ms. Paris, BnF, lat. 16390 (fol. 201ra-206vb), où elles sont immédiatement précédées (fol. 194ra-200va) par la version intégrale du *De communibus artium liberalium* – texte dont nous avons fourni l'édition dans un travail antérieur[4]. Quant au ms. Paris, BnF, lat. 16617, il renferme un abrégé du *De communibus* (fol. 161v-170r) amalgamé sans solution de continuité à des extraits des *Questiones mathematice* (fol. 170r-v) – le tout accompli selon les indications d'écourtement et de fusion inscrites dans les marges du ms. 16390 par Pierre de Limoges (†1306), maître ès arts à Paris dès 1262 et légataire à la bibliothèque de la Sorbonne de plus de cent vingt volumes, parmi lesquels on doit compter les deux manuscrits susmentionnés[5].

fical Institute of Mediaeval Studies, 1976, pp. xxvi-xxvii (Auctores Britannici Medii Aevi, IV); P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 110-113 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2e série: Textes, Études, Congrès, V).

4. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203.

5. Pour la description, le contenu et l'interrelation des mss Paris, BnF, lat. 16390 et 16617, ainsi que pour la carrière artienne, théologienne et éventuellement médicale de Pierre de Limoges, un des premiers sociétaires de la Sorbonne, passionné d'astronomie tout autant que de sermons, voir LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 144-151 (section 6 «Les manuscrits – *Ratio edendi*»). On ajoutera à la liste des références fournies dans cet article: L.J. BATAILLON, *Sermoni e orazioni d'ambiente universitario parigino nel sec. XIII*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 297-329. — En guise de synopsis, rappelons simplement que le ms. Paris, BnF, lat. 16390 contient: 1. (fol. 1ra-4rb) <Anon.>, *Speculatio compoti* (version acéphale); 2. (fol. 4v-8v) <Anon., *Tableaux astronomiques et calendrier*>; 3. (fol. 9ra-14ra) <*Sermons* (copie autographe de Pierre de Limoges)>; 4. (fol. 15ra-54vb) <Vincent de Beauvais>, *Epistola de morte amici consolatoria*; 5. (fol. 55ra-134rb) <Vincent de Beauvais>, *De puerorum nobilium eruditione*; 6. (fol. 135ra-175rb) Magister Robertus de Valleuerbi (= Robert Kilwardby), *De ortu scientiarum*; 7. (fol. 175va-193vb) <Pseudo-Albert le Grand>, <*Ars opponendi et respondendi*>; 8. (fol. 194ra-200va) <Anon., *De communibus artium liberalium*>; 9. (fol. 201ra-206vb) <Anon., *Questiones mathematice*>. Dans la même optique, signalons que le ms. Paris, BnF, lat. 16617 renferme: 1. (fol. 1r-23r) *Introductiones magistri Guillelmi de Shyrewod in logicam*; 2. (fol. 23r-46r) *Sincategoreumata magistri Guillelmi de Shirewode*; 3. (fol. 46v-50v) <Anon., *Tractatus de insolubilibus*>; 4. (fol. 50v-54v) <Anon., *Tractatus de insolubilibus*>; 5. (fol. 54v-62v) *Obligationes magistri W.* <= Guillaume de Sherwood>; 6. (fol. 62v-64v) <Anon.>, *Petitiones contrariorum*; 7. (fol. 64v-131r) <Lambert d'Auxerre (ou de

Afin de donner une idée d'ensemble de la configuration des matières dans les *Questiones mathematice*, nous reproduisons, en les numérotant, les titres que nous avons nous-mêmes forgés pour les diverses sections de cette compilation dans notre édition critique complète encore à paraître :

TABLEAU I
Plan des *Questiones mathematice*
(selon la foliotation du ms. Paris, BnF, lat. 16390
et la division en §§ de l'éd. LAFLEUR-CARRIER) :

1. Communia mathematicarum (fol. 201ra-rb ; §§ 1-8)
2. Arsmetica (fol. 201rb-203ra ; §§ 9-65)
3. Diffinitiones numerorum secundum septimum librum *Elementorum* Euclidis (fol. 203ra ; §§ 66-86)
4. Diffinitiones et quedam propositiones primi libri *Elementorum* Euclidis (fol. 203ra-rb ; §§ 87-108)
5. Questiones circa supra dicta (fol. 203rb-va ; §§ 109-124)
6. Astronomia (fol. 203va-vb ; §§ 125-134)
7. De triplici abstractione entis ueri (fol. 203vb-204ra ; §§ 135-138)
8. Musica (fol. 204ra-va ; §§ 139-164)
9. Geometria (fol. 204va-vb ; §§ 165-180)
10. Questiones circa scientias mathematicas (fol. 204vb-205rb ; §§ 181-207)
11. Arsmetica (fol. 205rb-va ; §§ 208-230)
12. Astrologia et astronomia (fol. 205va-206ra ; §§ 231-244)
13. Boetii *De consolatione* (fol. 206ra-rb ; §§ 245-259)
14. Platonis *Timeus* (fol. 206rb ; §§ 260-265)
15. Rethorica (fol. 206rb-vb ; §§ 266-273)
16. Distinctio algorismi et arsmetice (fol. 206vb ; § 274)
17. De abstractione mathematice naturalisque scientie (fol. 206vb ; §§ 275-282)

À la lecture de cette liste enchevêtrée et souvent redondante de rubriques, on ne peut qu'acquiescer au jugement formulé par P.O. Lewry :

Lagny), *Summa logice*>; 8. (fol. 131r-161v) <Pseudo-Albert le Grand>, *Ars opponendi et respondendi*; 9. (fol. 161v-170v) <Anon., Abréviation du *De communibus* fusionnée à des extraits des *Questiones mathematice* (selon les indications fournies par Pierre de Limoges dans les témoins complets de ces ouvrages contenus dans le ms. Paris, BnF, lat. 16390)>; 10. (fol. 171ra-183rb) <Anon.>, *Communia logice*; 11. (fol. 183rb-205vb) <Anon.>, *Communia grammatice*; 12. (fol. 206ra-220vb) <Anon., *Ars dictaminis*>; 13. (fol. 221ra-224rb) <Anon., *Modèles de lettres*>.

«The material is in so much disorder as hardly to merit the name of a compendium»[6]. Mais, comme notre regretté mentor ne manquait pas de le signaler du même souffle, il y a fort à parier que le compilateur des *Questiones mathematice* poursuivait le même but que celui du *De communibus artium liberalium* (fournir un instrument de révision aux candidats à la licence ès arts[7]), en se concentrant toutefois sur les parties les plus négligées du programme des études, à savoir: les disciplines quadriviales, les classiques philosophiques (le *Timée* et la *Consolation de Philosophie*) ainsi que la rhétorique – regroupement de matières déjà présent dans les prescriptions promulguées en 1215 au sujet des textes sur lesquels devaient porter les leçons des maîtres de la Faculté des arts lors des jours festifs[8]. Sans être cartésien – loin de là! –, le plan des *Questiones mathematice* est donc moins désordonné ou extravagant qu'il n'y paraît de prime abord après la mise en lumière de ce principe intégrateur. Nous nous pencherons en détail dans l'étude suivante sur l'importance des mentions «*de forma*» (ou «*in forma*») – relatives à la musique, à la géométrie et à l'astrologie/astronomie – contenues dans notre abrégé censément examinatoire[9]. Attardons-nous plutôt ici au cas de l'arithmétique, qui – même si la *speculatiua arismetica* n'est dite «*de forma*» que dans le *De communibus artium liberalium* (cf., ci-dessous, *La réglementation «curriculaire»*, section 5, témoignage 3.1) – nous informe subtilement, mais de façon fort éclairante, sur la place et le mode de présence du *quadriuium* dans le *cursus studiorum* artien.

À première vue, les *Questiones mathematice* consacrent au moins quatre exposés à cette discipline. Le dernier (section 17, §274) se résume à l'énoncé laconique d'une distinction fondamentale entre arithmétique et algorisme (disciplines et manuels confondus): «In *Algorismo* determinatur de numero quantum ad eius comparationem siue compositionem, in *Arsmetica* quantum ad eius uirtutem». Le troisième (section 11, §§208-

6. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia*, p. 111.
7. ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 203, §292, l. 1300-1304: «<Epilogus> Hec sunt communia quibus tenentur respondere licentiandi in artibus. De istis egimus in superficie, ut uisum est, quia in hiis non studuimus propter iactantiam, set propter aliquorum minus prouectorum amicitiam. Et quia ista ex multis sine adiutorio collegimus, ideo ueniam petimus de omissis».
8. Cf. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia*, p. 111, avec la n. 25.
9. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La réglementation «curriculaire» («de forma») dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle: une mise en contexte*, particulièrement section 5 «Le terme "*forma*" dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis* et les mentions de livres "*de forma*" des textes didascaliques de la Faculté des arts de Paris», témoignages 4.4, 5.6 et 6.1, de même que section 6 «Statuts officiels et apports des "*de forma*" didascaliques».

230) s'articule autour d'une série de huit questions élémentaires[10]. Le second (section 3, §§ 66-86) se contente de reproduire – mais le geste n'est, en lui-même, pas si banal – le stock alternatif, par rapport au fonds boécien traditionnel, de définitions numériques offert par le septième livre des *Éléments de géométrie* d'Euclide dans la seconde version latine attribuée à Adélard de Bath[11]. Le premier (section 2, §§ 9-65) et le plus étoffé

10. ANONYME, *Questiones mathematice*, éd. LAFLEUR-CARRIER (à paraître), §§ 208-216: «Postea queritur de arsmetica. <1> Et primo de quo sit tanquam de subiecto. <2> Secundo unde dicitur. <3> Tertio quis est artifex. <4> Item, quot sunt libri *Arsmetice*. <5> Item, quid sit subiectum [subiectum] in unoquoque. <6> Item, que prima diuisio sit numeri. <7> <Item, quot sunt species numeri paris>. <8> Item, quot sunt species numeri inparis».

11. ANONYME, *Questiones mathematice*, éd. LAFLEUR-CARRIER (à paraître), §§ 66-86: «Vnitas est qua unaquaque res una dicitur. Numerus <est> multitudo ex unitatibus composita. Par numerus est qui in duo equalia diuiditur. Numerus inpar est qui in duo equalia diuidi non potest additque supra parem unitatem. Numerus pariter par est quem cuncti numeri pares eum numerantes paribus <uicibus> numerant, ut 8 respectu 4 et duo. Numerus pariter inpar est quem cuncti <pares> eum numerantes inparibus uicibus <eum> numerant, ut sex respectu duorum: nam ter duo sunt sex. Numerus pariter par inpariter est quem pares <eum> numerantes quidam paribus <et> quidam inparibus uicibus numerant, ut 12 respectu ter 4 et bis 6. Numerus inpariter inpar <est> quem cuncti inpares eum <numerantes inparibus eum uicibus> numerant, ut 9 respectu 3: ter tria 9 sunt. Numerus primus est qui sola unitate numeratur, ut 3, 5, 7, etc.: non enim habent numerum qui aliquotiens acceptus numeret ipsos, sed solam unitatem, ut tria unitate ter accepta et 5 unitate quinquies accepta, etc. Numerus compositus dicitur quem numerus alius metitur. Numeri contra se primi dicuntur qui nullo numero excepta sola unitate numeratur communiter, ut 7, 5. Numeri communicantes dicuntur quos alius numerus quam unitas metitur nullusque eorum ad alium primus. Numeri ad <se> inuicem compositi dicuntur quos preter unitatem alius numerus eis communis numerat. Numerus ductus in alium dicitur qui totiens multiplicatur quotiens in se est unitas, ut ter tria; productus uero qui ex eorum multiplicatione concrescit. Numerus quadratus dicitur qui ex ductu unius numeri in se ipsum producitur eumque duo numeri equales continent, ut 9 continetur a tribus et tribus. Numerus cubicus dicitur qui ex ductu numeri bis in se ipsum producitur a tribus equalibus numeris contentus. Numerus superficialis est qui a duobus numeris continetur. Numerus solidus est qui a tribus numeris continetur. Numerus perfectus est qui omnibus suis partibus quibus numeratur est equalis, ut 6 respectu <1>, 2, 3, quibus numeratur (omnis enim numerus unitate potest numerari). Numeri proportionales sunt quorum primus in secundo tanquam 3^{us} in 4^{o} aut in primo secundus tanquam in 3^{o} 4^{us}. Numeri superficiales siue solidi <similes sunt> quorum latera sunt porportionalia». Le texte latin du septième livre des *Éléments de géométrie* d'Euclide par Adélard de Bath, version II, étant encore inédit, nous le citons ici d'après le ms. Erfurt, Stadtbibliothek, Amplon. Q 23, fol. 20r: «Vnitas est qua dicitur omnis res una. Numerus est multitudo ex unitatibus composita. Par numerus est qui in duo equa diuiditur. Inpar numerus est qui in duo equa diuidi non potest additque supra parem unitatem. Numerus pariter par est quem cuncti numerantes pares eum paribus uicibus numerant. Numerus pariter inpar est quem cuncti pares eum numerantes inparibus uicibus eum numerant. Numerus pariter par inpariter est quem pares eum numerantes quidam paribus et quidam inparibus uicibus numerant. Numerus inpariter inpar est quem cuncti inpares eum numerantes inparibus eum uicibus numerant. Numerus primus dicitur qui sola unitate nominatur. Numerus compositus dicitur quem numerus alius metitur. Numeri contra se primi dicuntur qui

opère méthodiquement – lemmes incipitaires à l'appui mais sans nommer explicitement le manuel concerné – une division textuelle remarquablement détaillée de l'*Institution arithmétique* (I, 2 *usque ad finem*) de Boèce, avec une insistance particulière sur les chapitres 2 et 3 du premier livre (relatifs à la substance, de même qu'à la définition et à la division du nombre):

TABLEAU II
Découpage du *De institutione arithmetica* de Boèce
par les *Questiones mathematice*
(= *QM*, selon la mise en §§ de l'extrait édité ci-dessous):

1.	I, 2-32 (éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14-15 - p. 72, l. 20; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-73); *QM*, §§ 9 (avec incipit), 10.
1.1.	I, 2-20 (éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-45); *QM*, §§ 10, 11.
1.1.1.	I, 2 (éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 13, l. 8; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-12); *QM*, §§ 11, 12.
1.1.2.	I, 3 (éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 10-12; éd. GUILLAUMIN, p. 12); *QM*, §§ 11 (avec incipit), 13.
1.1.3.	I, 3-20 (éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-45); *QM*, §§ 11 (avec incipit), 14 (avec incipit).
1.1.3.1.	I, 3-11 (éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 28, l. 17; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-28); *QM*, §§ 14, 15.
1.1.3.1.1.	I, 3-7 (éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 16, l. 26; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-16); *QM*, § 15.
1.1.3.1.1.1.	I, 3-6 (éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 15, l. 28; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-15); *QM*, § 16.

cuncti nulli numero excepta sola unitate communiter numeratur. Numeri communicantes dicuntur quos alius numerus quam unitas metitur nullusque eorum ad alium primus. Numeri compositi ad se inuicem dicuntur quos preter unitatem alius numerus eis communis numerat. Numerus ductus in alium dicitur qui totiens multiplicatur quotiens in se est unitas, productus uero qui eorum multiplicatione concrescit. Numerus quadratus dicitur qui ex ductu numeri in se ipsum producitur eumque equales numeri continent. Numerus cubicus dicitur qui ex ductu numeri bis in se ipsum producitur a tribus numeris equalibus contentus. Numerus superficialis est qui a duobus numeris continetur. Numerus solidus est qui a tribus numeris continetur. Numerus perfectus est qui omnibus suis partibus quibus numeratur est equalis. Numeri proportionales sunt quorum primus secundo tanquam tertius in quarto aut in primo secundus tanquam in tertio quartus. Numeri superficiales siue solidi similes sunt quorum latera sunt proportionalia».

1.1.3.1.1.2.	I, 7 (éd. FRIEDLEIN, p. 16, l. 2-26; éd. GUILLAUMIN, pp. 15-16); *QM*, § 16 (avec incipit).
1.1.3.1.2.	I, 8-11 (éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 2 - p. 28, l. 17; éd. GUILLAUMIN, pp. 16-28); *QM*, §§ 15 (avec incipit), 22 (avec incipit).
1.1.3.2.	I, 12-18 (éd. FRIEDLEIN, p. 28, l. 20 - p. 39, l. 15; éd. GUILLAUMIN, pp. 29-40); *QM*, § 14 (avec incipit).
1.1.3.2.1.	I, 12 (éd. FRIEDLEIN, p. 28, l. 20 - p. 30, l. 3; éd. GUILLAUMIN, pp. 29-30); cf. *QM*, §§ 14 et 26.
1.1.3.2.2.	I, 13-18 (éd. FRIEDLEIN, p. 30, l. 5 - p. 39, l. 15; éd. GUILLAUMIN, pp. 30-40); *QM*, § 26.
1.1.3.3.	I, 19-20 (éd. FRIEDLEIN, p. 39, l. 18 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 40-45); *QM*, §§ 14 (avec incipit), 30.
1.2.	I, 21-32 (éd. FRIEDLEIN, p. 45, l. 11 - p. 72, l. 20; éd. GUILLAUMIN, pp. 45-73); *QM*, § 10 (avec incipit).
1.2.1.	I, 21-31 (éd. FRIEDLEIN, p. 45, l. 11 - p. 66, l. 2; éd. GUILLAUMIN, pp. 45-66); *QM*, § 34 (avec incipit).
1.2.2.	I, 32 (éd. FRIEDLEIN, p. 66, l. 5 - p. 72, l. 20; éd. GUILLAUMIN, pp. 66-73); *QM*, § 40.
2.	II, 1-54 (éd. FRIEDLEIN, p. 77, l. 4 - p. 173, l. 7; éd. GUILLAUMIN, pp. 78-178); *QM*, § 9.
2.1.	II, 1-3 (éd. FRIEDLEIN, p. 77, l. 4 - p. 85, l. 21; éd. GUILLAUMIN, pp. 78-87); *QM*, § 45 (avec incipit).
2.2.	II, 4-39 (éd. FRIEDLEIN, p. 86, l. 4 - p. 136, l. 27; éd. GUILLAUMIN, pp. 88-139); *QM*, § 46.
2.3.	II, 40-54 (éd. FRIEDLEIN, p. 137, l. 2 - p. 173, l. 7; éd. GUILLAUMIN, pp. 140-178); *QM*, § 60.

La minutie de la *diuisio textus* des *Questiones mathematice* tranche nettement avec le caractère rudimentaire de celle offerte par le « *Guide de l'étudiant* »[12] et qui, par sa pauvreté même, pousserait à supposer que le compilateur n'avait que peu pratiqué les textes autoritaires allégués[13]. En

12. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I). — Les numéros de paragraphes de cette prépublication demeureront inchangés dans l'édition finale à paraître, chez Brepols, dans le *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis*.
13. Cf. M. HAAS, *Les sciences mathématiques (astronomie, géométrie, arithmétique, musique)*, ci-dessus, p. 92.

effet, le «*Guide*» du ms. Ripoll 109 se borne à signaler – non sans une certaine confusion épistémologique entre la science et le manuel qui la transmet – que la «connaissance» arithmétique «se divise globalement en deux livres partiels»[14]:

> «Diuiditur autem hec scientia totaliter in duos libros partiales, in quorum primo agitur de numero simpliciter et secundum se, probando generales passiones de numero; in secundo autem libro agitur de numero relato secundum aptitudinem suarum proportionum» (ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 39)[15].

Après avoir fourni les précisions liminaires d'usage sur le sujet et l'antériorité de l'arithmétique (par rapport aux autres membres du *quadrivium*) de même que sur l'identité du manuel boécien dans lequel on étudie cette discipline, les *Accessus philosophorum .VII. artium liberalium* (datant d'environ 1230) signalent – tout comme le «*Guide de l'étudiant*» – la division du *De institutione arithmetica* en deux livres; mais, contrairement à celui du «*Guide*» du ms. Ripoll 109, l'exposé sur l'arithmétique

14. Sur la notion de «*libri partiales*», voir, ci-dessous, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation «curriculaire»*, section 7.

15. Cette division bibartite est précédée d'un paragraphe introductif – où le sujet de l'arithmétique («science qui a pour auteur Nicomaque <de Gérasa> et pour traducteur Boèce», sans parler de l'étymologie peu commune dont elle est ici dotée) est curieusement présenté comme étant «la quantité discrète *immobile*», plutôt qu'«*absolue*» (cf. HAAS, *Les sciences mathématiques*, p. 91; un rapprochement doit cependant être fait avec la «quantitas discreta permanens» de NICOLAS DE PARIS, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, § 21 et d'ADÉNULFE D'ANAGNI, *Prologue «Triplex est principium»*, § 12: éditions ci-dessus) – et suivie de deux autres courts paragraphes – consacrés à l'énumération et à la définition des principales espèces numériques – sur lesquels s'achève la partie non dialectique de l'exposé du «*Guide*» sur le *De institutione arithmetica*: ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 38 et 40-41: «Secundum membrum quantitatis est discretum. Sed quantitas discreta est duplex, scilicet mobilis et immobilis. De discreta uero immobili est arismetica: est enim de numero simpliciter uel de multitudine abstracta. Huius uero scientie auctor est Nichomacus, Boetius uero translator. Et dicitur ab *a*, quod est "sine", et *rismo*, quia hic non agitur de rismo uel de consonantia numerorum, sed potius de eorum diuersitate secundum quod numerus perfectus dicitur alius ab imperfecto et par ab impari et quadratus a non quadrato, et sic de aliis differentiis numerorum. Notandum tamen quod per illas diuersitates principaliter contingit adinuicem proportionari secundum quod dicimus quod numerus impar duplicatus facit numerum parem. [...] Sunt autem generales passiones numeri par et impar, habundans, perfectum et imperfectum, quadratum et non quadratum, multiplex et non multiplex, et sic de aliis. [...] Numerus par est qui resoluitur in duo equalia; impar uero, qui sic non habet resolui. Habundans numerus, qui ultra partes equaliter collectas aliquid addit, ut.XIII. supra.XII.; partes autem huius quod dico.XII. equaliter collecte sunt.VI. et.VI. uel quater tria, ultra que fit additio in uno, per hoc quod.XIII. est tria et tria in duo et unum. Multiplex uero numerus est qui multiplex est secundum latera, sicut.IX. unum latus habet magis quam relicum comparando numerum parem et imparem ex quibus efficitur: in plus enim se habent.V. quam.IIII.^{or} et.VII. quam.II., et sic de aliis».

des *Accessus philosophorum* – qui est sensiblement de la même étendue (une quinzaine de pages dans l'édition[16]) que la section 2 des *Questiones mathematice* – raffine immédiatement son analyse en présentant ensuite une division de l'ensemble de la doctrine en cinq unités, ici appelées chapitres :

> « L'arithmétique est la première des quatre sciences mathématiques, comme le prouve Boèce dans le premier chapitre de l'*Arithmétique*, dont le sujet, comme nous l'avons dit, est la quantité discrète considérée absolument : non que dans l'arithmétique on traite seulement du nombre absolu – au contraire on traite aussi du nombre en relation à quelque chose, parce qu'en elle sont les germes de toutes les autres mathématiques –, mais parce que c'est ce qui la distingue de la musique.
>
> Et l'*Arithmétique* comprend deux livres dont le contenu est le suivant : dans le premier livre on traite du nombre selon sa nature propre ; dans le second on traite du nombre selon qu'il assume une nature étrangère, c'est-à-dire selon qu'on le considère dans les figures géométriques et dans les médiétés géométriques et harmoniques. Le premier livre commence ainsi : *Inter omnes uiros prisce auctoritatis* ; le second commence ainsi : *Superioris libri disputatione digestum est.*
>
> Et toute la discipline se divise en cinq chapitres : dans le premier chapitre on traite du nombre, et des espèces, et des propriétés des espèces considérées absolument ; dans le deuxième, on traite du nombre en relation à quelque chose, et dans chacun de ces chapitres on traite du nombre selon sa nature propre. Dans le troisième chapitre, on traite du nombre selon qu'il est considéré dans les figures géométriques comme s'il avait une nature étrangère. Dans le quatrième chapitre, on traite de l'origine de toutes les espèces du nombre, à partir des tétragones et des formes ayant une partie plus longue que l'autre. Dans le cinquième chapitre, on traite des proportionalités ou des médiétés » (ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e^*, p. 188, l. 177 - p. 189, p. 199 ; c'est nous qui traduisons).

Néanmoins, malgré son degré de finesse plus élevé en comparaison du découpage binaire auquel s'en tient le « *Guide de l'étudiant* », la division textuelle complémentaire de l'arithmétique boécienne proposée par les *Accessus philosophorum* n'est pas poussée jusqu'aux multiples subdivisions étagées mises en avant par les *Questiones mathematice* (ce qui ressort clairement de la comparaison du Tableau II, présenté ci-dessus, avec le Tableau III, qui suit immédiatement) :

16. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e^*, p. 188, l. 177 - p. 203, l. 415 (soit 240 lignes).

TABLEAU III
Découpage en cinq chapitres du *De institutione arithmetica* de Boèce par les *Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR, p. 189, l. 191-199):

Primum capitulum	I, 1-20	(éd. FRIEDLEIN, p. 7, l. 20 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 6-45);
Secundum capitulum	I, 21 - II, 3	(éd. FRIEDLEIN, p. 45, l. 10 - p. 85, l. 21; éd. GUILLAUMIN, pp. 45-87);
Tertium capitulum	II, 4-25	(éd. FRIEDLEIN, p. 86, l. 1 - p. 115, l. 4; éd. GUILLAUMIN, pp. 88-117);
Quartum capitulum	II, 26-39	(éd. FRIEDLEIN, p. 115, l. 5 - p. 136, l. 27; éd. GUILLAUMIN, pp. 117-139);
Quintum capitulum	II, 40-54	(éd. FRIEDLEIN, p. 137, l. 1 - p. 173, l. 7; éd. GUILLAUMIN, pp. 140-178).

Il existe toutefois – nonobstant la ressemblance non seulement de dimension, mais aussi de structure et surtout de contenu – une autre différence remarquable entre l'exposé sur l'arithmétique des *Accessus philosophorum* et la section 2 des *Questiones mathematice*: dans cette dernière la *diuisio textus* est étalée sur l'ensemble de la présentation (cf., *supra*, Tableau II), alors que celui-là – on vient de le voir (Tableau III) – regroupe l'information en deux paragraphes seulement. Il faut rapprocher cette façon de faire des *Accessus philosophorum* de celle que, selon Sten Ebbesen, le «*Guide de l'étudiant*» lui-même a dû employer dans ses parties les plus développées: «réunir toutes les divisions de chaque texte "autoritatif" en un "chapitre", lequel est précédé d'une section relative au sujet du traité et suivi par des questions sur le traité depuis le début jusqu'à la fin», alors que «dans les commentaires les divisions sont répandues sur tout l'ouvrage, alternant avec les questions et les autres éléments»[17] – ces derniers étant principalement les *notabilia*. Bien que les *Questiones mathematice* soient indéniablement une compilation artienne de matériel didactique en usage à Paris, elles se distinguent donc des textes didascaliques standards du même milieu qui, eux, opèrent le réarrangement des matières que nous venons de caractériser brièvement. Moins «ouvragées» – c'est-à-dire moins «transformées» –, les *Questiones mathematice* sembleraient donc plus proches du commentaire qui leur aurait servi de source. On trouve même dans la section 2 des *Questiones mathematice* un reste d'*expositio litere* ou de *sententia in speciali*, compo-

17. S. EBBESEN, *The Ars Nova in the «Ripoll Compendium»*, ci-dessus, p. 326.

santes typiques des commentaires artiens de l'époque[18]. Mais cette exégèse littérale (cf., ci-dessous, ANONYME, *Questiones mathematice*, éd. LAFLEUR-CARRIER, § 18) se limitant à un passage du chapitre 4 du livre I du *De institutione arithmetica*, on ne peut affirmer avec certitude que la section 2 des *Questiones mathematice* reproduit purement et simplement un commentaire sur le traité boécien en question. Sans pouvoir préciser avec exactitude dans quelle mesure la section 2 des *Questiones mathematice* s'éloigne d'une telle source, il est évident qu'elle en dépend assez directement comme en témoigne le lemme divisif par lequel elle débute *ex abrupto*: «Tunc sequitur illa pars: *Omnia quecumque <a> primeua <rerum natura constructa sunt, numerorum> uidentur ratione formata*, etc.» (ANONYME, *Questiones mathematice*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, § 9). On constate que ce lemme correspond à l'*incipit* du chapitre 2 du livre I de l'*Institution arithmétique* (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14-15; éd. GUILLAUMIN, p. 11). Dans ces conditions, la section 2 des *Questiones mathematice* a tout l'air de reprendre – probablement en abrégé et avec une certaine «réingénierie» – un large extrait d'un commentaire d'ensemble sur le traité boécien, en ne laissant de côté, en fait, que la mince portion exégétique relative à la préface (en forme de lettre dédicatoire de Boèce à l'intention de son beau-père Symmaque) et au prologue (c'est-à-dire au chapitre 1 du livre I, qui joue un rôle introductif en procédant à la division générale de la mathématique). Il n'est alors pas sans intérêt de constater que la *diuisio textus* de l'exposé sur le *De institutione arithmetica* d'un autre texte didascalique émané (vraisemblablement vers 1240[19]) de la Faculté des arts de Paris, le *Compendium circa quadriuium* – selon notre appellation[20] –, insiste très précisément sur la partie «proêmiale» du manuel boécien, apparemment laissée pour compte par la section 2 des *Questiones mathematice* (phénomène que nous nous sommes efforcés de rendre perceptible synthétiquement par le plan raisonné que voici):

18. S. EBBESEN, *Medieval Latin Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical texts of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, dans *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts*, Ch. BURNETT (éd.), London, The Warburg Institute, 1993, p. 136 (Warburg Institute Surveys and Texts, XXIII); N.J. GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' «Topics»*, München-Wien, Philosophia Verlag, 1984, p. 88 (Analytica); R.A. GAUTHIER, *Le cours sur l'«Ethica nova» d'un maître ès arts de Paris (1235-1240)*, dans *AHDLMA* 50 (1975), p. 76.
19. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e*, p. 132.
20. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e*, pp. 125-126.

TABLEAU IV

Division de l'*Institution arithmétique* de Boèce
selon le *Compendium circa quadriuium*
(éd. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle*, pp. 360-362):

Arismetica Boetii diuiditur:

1. **in partem proemialem**, que hic incipit: «In dandis accipiendisque muneribus, etc.» (BOÈCE, *Inst. arith.*, Praefatio, §§ 1-4 + I, 1, §§ 1-12; éd. FRIEDLEIN, p. 3, l. 2 - p. 12, l. 12; éd. GUILLAUMIN, pp. 1-11):
   1.1. in prohemium **preter rem** (BOÈCE, *Inst. arith.*, Praefatio, §§ 1-4; éd. FRIEDLEIN, p. 3, l. 2 - p. 5, l. 24; éd. GUILLAUMIN, pp. 1-3):
      1.1.1. Boetius dicit quod ipse extraxit *Arismeticam* suam a thesauris Grecarum litterarum (BOÈCE, *Inst. arith.*, Praefatio, § 1; éd. FRIEDLEIN, p. 3, l. 2-11; éd. GUILLAUMIN, p. 1).
      1.1.2. Boetius dicit quod non fuit ausus mittere suam *Arismeticam* per aures puplicas donec examinata fuisset a Symaco, optimo philosopho (BOÈCE, *Inst. arith.*, Praefatio, § 1; éd. FRIEDLEIN, p. 3, l. 11-20; éd. GUILLAUMIN, p. 1).
      1.1.3. Boetius dicit quoniam scientia ista est perfectissima et nullius alterius scientie indiga (BOÈCE, *Inst. arith.*, Praefatio, §§ 1-4; éd. FRIEDLEIN, p. 3, l. 20 - p. 5, l. 24; éd. GUILLAUMIN, pp. 1-3).
   1.2. in prohemium **ante rem**, quod incipit ibi: «Inter omnes prisce auctoritatis, etc.» (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1, §§ 1-12; éd. FRIEDLEIN, p. 7, l. 21 - p. 12, l. 12; éd. GUILLAUMIN, pp. 6-11):
      1.2.1. Boetius diffinit sapientiam (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1, §§ 1-2; éd. FRIEDLEIN, p. 7, l. 21 - p. 8, l. 15; éd. GUILLAUMIN, p. 6).
      1.2.2. Boetius manifestat quod de quantitate sunt mathematice .IIII.^or (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1,

§§ 3-4 ; éd. FRIEDLEIN, p. 8, l. 15 - p. 9, l. 6 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 6-7).

1.2.3. Boetius determinat utilitatem istius scientie (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1, §§ 5-7 ; éd. FRIEDLEIN, p. 9, l. 6 - p. 10, l. 1 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 7-8).

1.2.4. Boetius dicit quod ista scientia est prior omnibus aliis scientiis que mathematice nunccupantur uel nominantur (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1, §§ 7-12 ; éd. FRIEDLEIN, p. 10, l. 1 - p. 12, l. 12 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 8-11).

in partem executiuam, que hic incipit : « Omnia que a primeua rerum natura, etc. » (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2, § 1 - II, 54, § 8 ; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 173, l. 7 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-178) :

2.1. Boetius determinat de numero secundum se ; ista pars hic incipit : « Omnia que a primeua rerum natura, etc. » (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2, § 1 - 32, § 28 ; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 72, l. 20 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-73).

2.2. Boetius determinat de numero comparato ad figuras geometricas ; ista pars hic incipit : « In superioris libri disputatione, etc. » (BOÈCE, *Inst. arith.*, II, 1, § 1 - 54, § 8 ; éd. FRIEDLEIN, p. 77, l. 4 - p. 173, l. 7 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 78-178).

Mais ce n'est qu'en apparence que les *Questiones mathematice* négligent totalement le début du *De institutione arithmetica*, car, en réalité, leur première section se rapporte au prologue de l'ouvrage, comme en témoignent la similitude des thèmes abordés – nombre des sciences mathématiques, objection « lapidaire », division de la quantité, antériorité de l'arithmétique (ANONYME, *Questiones mathematice*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *infra*, §§ 1-8) – et les deux références (*Ibid.*, §§ 3 et 7) à cette partie « inchoative » du traité boécien (BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1, § 3, éd. FRIEDLEIN, p. 8, l. 17 ; éd. GUILLAUMIN, p. 7 ; et *Ibid.*, §§ 7-12, éd. FRIEDLEIN, p. 10, l. 1 - p. 12, l. 12 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 8-11). Cet exposé liminaire des *Questiones mathematice* n'est pas sans rappeler le prologue extrinsèque (« circa artem ») qui précède le prologue intrinsèque

(«circa librum») sur l'arithmétique des *Accessus philosophorum*[21], non plus que, de façon plus générale, les sections relatives au «subiectum» de chaque traité ou discipline dans le «*Guide de l'étudiant*». Lorsqu'on songe à la structure globale des exposés développés du «*Guide*» – sujet, division, *notabilia* et questions –, on s'aperçoit que, du moins en ce qui concerne l'arithmétique, les *Questiones mathematice* entassent, pêle-mêle et presque à l'état brut, les divers matériaux nécessaires à l'élaboration d'un exposé didascalique achevé: la section 1 de notre compilation s'appariant au *subiectum*, la section 2 à la *diuisio textus*, les sections 3 et 17 aux *notabilia* et la section 11, enfin, aux *questiones*.

Les *Questiones mathematice* (voir Tableau I) contiennent donc, finalement, non pas quatre, mais plutôt cinq sections consacrées spécifiquement à l'arithmétique ou théorie des nombres. Nous avons donné ci-dessus un aperçu – parfois exhaustif – des sections 3, 11 et 17. On trouvera ci-dessous l'édition *in extenso* des sections 1 et 2. Parmi elles, c'est évidemment la seconde qui est la plus remarquable et dont l'examen est le plus plein de messages. Si, comme y insiste Max Haas à la suite de John Murdoch, «la division du texte en unités utiles et judicieuses» témoigne de «l'intensité avec laquelle on a travaillé un texte»[22], alors la *diuisio textus* minutieuse qui forme la trame de la section 2 des *Questiones mathematice* atteste, à tout le moins, une réelle familiarité avec le *De institutione arithmetica* boécien de la part de la source reproduite par cette portion de notre compilation. Or cette source est soit un commentaire artien sur l'*Institution arithmétique* de Boèce; soit un commentaire de provenance indéterminée, mais ayant circulé parmi les artiens – comme le prouvent, *inter alia*, certains accidents de copie qui trahissent chez le scribe une (dé)formation logicienne, par exemple: au § 12 «elementorum» devenant «elenchorum» (au § 239, dans un contexte astrologique, «equinoctia» se transforme en «equiuocus»). Cette deuxième section des *Questiones mathematice* constitue donc une trace – précieuse parce que pratiquement unique – de l'exégèse artienne de l'arithmétique boécienne; ou bien, au minimum, une preuve de l'intérêt des artiens pour ce type d'exégèse. Et, grâce aux informations que nous venons de mettre au jour concernant la genèse rédactionnelle d'un exposé didascalique, on serait porter à étendre cette conclusion aux autres disciplines du *qua-*

21. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e^*, p. 184, l. 67 - p. 188, l. 176; et Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e^ siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, p. 173 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).
22. HAAS, *Les sciences mathématiques*, p. 102.

driuium, de même que – ainsi que la prochaine étude le suggérera[23] – à la majorité des disciplines « secondaires » mentionnée dans la partie des prescriptions formulées en 1215 par Robert de Courçon relative à l'enseignement des jours de fête.

23. LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation « curriculaire »*, ci-dessous.

<QVESTIONES MATHEMATICE>

<DIVISIO, SVBIECTVM ET ORDO SCIENTIARVM MATHEMATICARVM CVM OBIECTIONIBVS COMMVNIBVS ET SOLVTIONIBVS EARVM>

§ 1 **[fol. 201ra]** Queritur quot sunt scientie mathematice[1].

§ 2 Dicendum quod .IIII.^{or}, scilicet arismetica[2], geometria, musica, astronomia. Et distinguntur[3] sic: omnes scientie mathematice sunt de quantitate, quia sunt abstracte a motu et materia secundum intellectum, non tamen secundum esse, ut postea uidebitur[4]. Et huiusmodi ens est quantitas, que est duplex, scilicet continua et discreta: discreta sicut numerus, continua sicut magnitudo. Sed numerus potest accipi dupliciter: uno modo secundum se, alio modo secundum quod refertur ad sonum. De numero absolute est arsmetica; et dicitur ab *ars*, quod est «uirtus», et *rithmos*[5], «numerus», et *ycos*, «scientia», quasi « scientia de uirtute numerorum». Musica est de numero relato ad sonos; sed ex relatione numeri ad sonos causatur consonantia: unde musica[6] est de consonantiis musicalibus.

§ 3 Et ideo soluitur obiectio[7] communis, quoniam non est musica de numero relato ad lapides[8].

1. Les paragraphes (§§) 1-8 des *Questiones mathematice* font librement écho au premier chapitre – consacré à la division de la mathématique – du livre I de l'*Institution arithmétique* de Boèce: BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1 (*Proemium, in quo diuisio mathematicae*); *Anicii Manlii Torquati Seuerini Boetii De institutione arithmetica libri duo De institutione musica libri quinque. Accedit geometria quae fertur Boetii*, éd. G. FRIEDLEIN, Lipsiae, 1867 (réimpression anastatique: Frankfurt, Minerva, 1966), p. 7, l. 20 - p. 12, l. 12; BOÈCE, *Institution arithmétique*. Texte établi et traduit par J.Y. GUILLAUMIN, Paris, Les Belles Lettres, 1995, pp. 6-11 (Collection des Universités de France).
2. arismetica *sic hic, sed* arsmetica *alibi P*
3. distinguntur *sic P*
4. Voir, ci-dessus, la préface à l'édition, Tableau I, «Plan des *Questiones mathematice*», section 7 «De triplici abstractione entis ueri».
5. rithmos *scr.*] ristimos *P*
6. musica *scr.*] arsmetica *P*
7. Cette objection et sa solution sont reprises ultérieurement dans la partie non éditée de cette compilation: «Per hoc soluitur quod possit obici, quia, qua ratione est de numeris relatis ad sonos, eadem ratione est de numeris relatis ad lapides uel ad asinos. — Dico quod non ualet, quia non causat consonantiam talis relatio, quod patet per diffinitionem consonantie, quia consonantia est uocum [similium uel] dissimilium ad unum redacta concordia»: cf., *supra*, la préface à l'édition, Tableau I, «Plan des *Questiones mathematice*», section 8 «Musica».
8. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1; éd. FRIEDLEIN, p. 8, l. 17; éd. GUILLAUMIN, p. 7.

§ 4 Solutio huius est quia musica est de consonantiis musicalibus ; sed, secundum Boetium[9], consonantia musicalis est uocum [similium et][10] dissimilium ad unum redacta concordia. Et ita ex relatione proportionis numeralis ad sonos seu ad uoces causatur consonantia, sed ex relatione numeri ad lapides uel asinos non erit consonantia. Ideo, etc.

§ 5 Magnitudo seu quantitas continua dupliciter potest sumi, uno modo secundum se, alio modo secundum quod refertur ad motum : de magnitudine absoluta est geometria, de magnitudine relata ad motum[11] est astronomia. Sed notandum quod geometria uel arsmetica sunt scientie mathematice principaliter et pure mathematice, quia sunt de simpliciter absolutis a motu et materia sensibili secundum intellectum ; sed musica et astronomia non sunt pure mathematice nec principaliter, sed quasi medie inter naturales et mathematicas. Vnde dicuntur magis « naturales », quia naturam sensibilem considerant ; sunt tamen[12] mathematice pro tanto, quia utuntur demonstrationibus et principiis scientiarum superiorum ad demonstrandum suas passiones de subiectis.

§ 6 Et ideo ex hoc soluitur obiectio communis, scilicet quod omnes mathematice sunt de abstractis ; tunc sequitur quod musica et astronomia non sunt scientie mathematice, cum materiam sensibilem considerant.

§ 7 Dicendum quod illud dictum est intelligendum de simpliciter mathematicis, cuiusmodi sunt geometria et arsmetica[13], secundum quod uult Boetius in proemio *Arsmetice*[14].

§ 8 Cum sint .IIII.^{or} scientie mathematice, arsmetica prior est omnibus, quia sicut subiectum scientie ad subiectum, sic scientia ad scientiam, secundum quod uult Aristotiles in primo *Posteriorum*[15] ; sed subiectum arsmetice prius est subiecto geometrie ; ergo, etc. Minor probatur, quia discreto numero, ut ternario, quaternario, desumatur triangulus, quadrangulus, et sic de aliis. Quod autem arsmetica prior sit musica patet, quia

9. BOÈCE, *Inst. mus.*, I, 3 ; *Anicii Manlii Torquati Seuerini Boetii De institutione arithmetica libri duo De institutione musica libri quinque. Accedit geometria quae fertur Boetii*, éd. G. FRIEDLEIN, Lipsiae, 1867 (réimpression anastatique : Frankfurt, Minerva, 1966), p. 191, l. 3-4 : « Est enim consonantia dissimilium inter se uocum in unum redacta concordia ».
10. similium et *secl. ex fonte*] *add. P*
11. motum *scr.*] sonum *P*
12. tamen *scr.*] tam *P*
13. arsmetica *scr.*] astronomia *P*
14. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1 (*Proemium*) ; éd. FRIEDLEIN, p. 10, l. 1 - p. 12, l. 12 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 8-11.
15. ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 27 (87a31-35) ; *transl. Iacobi*, dans *Analytica posteriora, translationes Iacobi, Anonymi siue « Ioannis », Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, p. 60, l. 14-18 (AL, IV, 1-4) ; *transl. « Ioannis »*, *Ibid.*, p. 151, l. 7-11 ; *transl. Gerardi*, *Ibid.*, p. 239, l. 26-37 ; *transl. Guillelmi*, *Ibid.*, p. 316, l. 4-8.

absolutum prius est se ipso ad aliud comparato; sed arsmetica est de numero secundum se considerato et de eius propriis passionibus, musica de numero relato ad sonos; ergo, etc. **[fol. 201rb]** Ideo arsmetica prius est astronomia, quia geometria prior est astronomia tanquam subalternans subalternata; et arsmetica prior geometria, ut probatum est; ideo, etc.

<ARSMETICA>

§ 9 Tunc sequitur illa pars: *Omnia quecumque <a> primeua <rerum natura constructa sunt, numerorum> uidentur ratione formata*[16], etc. Et diuiditur in duas partes: in prima[17] determinauit de numero in se; et secundo[18] de numero relato ad figuras geometricas. Secunda pars incipit ibi[19]: in principio secundi libri[20].

§ 10 Prima[21] in duas: primo[22] determinat de numero in se et absolute; secundo[23] de numero relato ad alium, quasi circa medium: *Ad aliquid uero relate*[24] *quantitatis*[25].

§ 11 Prima[26] in tres: primo[27] determinat de substantia numeri; secundo[28] de eius diffinitione; 3o[29] de eius diuisione. Secunda pars ibi: *Et primum quid sit*[30] *numerus diffiniendum*[31] *est*[32]; 3a pars ibi: *Huius*[33] *prima*[34] *diuisio*[35].

16. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14-15; éd. GUILLAUMIN, p. 11.
17. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2-32; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14-15 - p. 72, l. 20; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-73.
18. BOÈCE, *Inst. arith.*, II, 1-54; éd. FRIEDLEIN, p. 77, l. 4 - p. 173, l. 7; éd. GUILLAUMIN, pp. 78-178.
19. BOÈCE, *Inst. arith.*, II, 1; éd. FRIEDLEIN, p. 77, l. 4; éd. GUILLAUMIN, p. 78.
20. libri *scr.*] huius *P*
21. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2-32; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14-15 - p. 72, l. 20; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-73.
22. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2-20; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-45.
23. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 21-32; éd. FRIEDLEIN, p. 45, l. 11 - p. 72, l. 20; éd. GUILLAUMIN, pp. 45-73.
24. relate *scr. ex fonte*] relatiue *P*
25. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 21; éd. FRIEDLEIN, p. 45, l. 11; éd. GUILLAUMIN, p. 45.
26. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2-20; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-45.
27. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 13, l. 8; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-12.
28. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 10-12; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
29. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3-20; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-45.
30. sit *scr. ex fonte*] erit sic *P*
31. diffiniendum *scr. ex fonte*] distinguendum *P*
32. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 10; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
33. Huius *scr. ex fonte*] huiusmodi *P*
34. prima *scr. ex fonte*] potest *P*
35. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12; éd. GUILLAUMIN, p. 12.

§ 12 In prima parte[36] probat auctor quod numerus est semper, quia quecumque facta sunt seu creata, sub aliqua ratione et proportione numerali facta sunt et creata. Numerus enim fuit principale[37] exemplar in animo Conditoris. Hinc enim temporum uices[38], hinc elementorum[39] multitudo accepta est. Quod cum ita sit, necesse est numerum sese equaliter in propria substantia habentem permanere. Cum numerus compositus sit, necesse est ipsum non esse compositum ex prioribus, quia nichil <est> prius ipso ex quo possit fieri, cum ad ipsius exemplar[40] cuncta constituta sint[41], nec ex se uidetur esse compositus, quia nichil componitur ex penitus[42] eisdem et similibus nec ex penitus diuersis, quia nichil componitur ex diuersis nullam proportionem ad se inuicem habentibus, sed componitur numerus ex talibus que preter suam[43] substantiam permaneant[44], sed que[45] numero <non sint penitus> dissimilia[46]. Par et inpar sunt autem diuersa[47] quadam potentia, cum contraria sint[48], et tamen[49] ab unitate profluunt, et[50] in unam compositionem et modulationem iunguntur. Vnde, licet contraria sint et diuersa, habent tamen potentiam componendi ad inuicem.

§ 13 Sequitur secunda pars[51] in qua diffinit numerum simpliciter, dicens quod «numerus est unitatum[52] collectio, uel quantitatis aceruus ex unitatibus profusus[53]»[54].

36. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 14 - p. 13, l. 8; éd. GUILLAUMIN, pp. 11-12.
37. principale *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 16; éd. GUILLAUMIN, p. 11)*] -lis *P*
38. uices *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 18; éd. GUILLAUMIN, p. 11)*] partes rauces *(sic) P*
39. elementorum *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 12, l. 17; éd. GUILLAUMIN, p. 11)*] elenchorum *P*
40. exemplar *scr.*] exiar *P*
41. sint *scr.*] sunt *P*
42. ex penitus *sP*] *bis pP*
43. preter suam *scr.*] propter secundum *P*
44. permaneant *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 2-3; éd. GUILLAUMIN, p. 11)*] permanent *P*
45. que *scr.*] quod *P*
46. dissimilia *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 4; éd. GUILLAUMIN, p. 11)*] *om. P*
47. diuersa *sic P*] diuina *fons (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 6; éd. GUILLAUMIN, p. 12)*
48. preter suam *scr.*] propter secundum *P*
49. tamen *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 7; éd. GUILLAUMIN, p. 12)*] *om. P*
50. et *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 2; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 7; éd. GUILLAUMIN, p. 12)*] *om. P*
51. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 10-12; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
52. unitatum *scr.*] unitata *P*
53. profusus *scr.*] sensus *P*

§ 14 *Huius*[55] *igitur prima diuisio*[56]: hec est 3[a][57] pars, in qua diuiditur numerus, primo sic: numerorum alius par, alius inpar. Et diuiditur ista pars: in prima parte[58] prosequitur de numero pari, in secunda[59] de inpari, in 3[a][60] regreditur supra parem. Secunda pars: *Superius igitur digeste*[61] *discriptionis*[62], etc.; tertia ibi: *Ac*[63] *de inparibus numeris*[64].

§ 15 [In] prima[65] in duas: in prima[66] determinat de numero pari diffinitione; secundo[67] diuisione, ibi: *Paris autem numeri species sunt tres*[68].

§ 16 Prima[69] in duas: primo[70] determinat de numero pari ponendo .IIII.[or] diffinitiones siue descriptiones; in secunda parte[71] ponit quamdam proprietatem omni numero conuenientem, ibi: *Omnis quoque numerus*[72].

§ 17 Prima descriptio paris numeri est: «Numerus par est qui potest diuidi in duo equalia, nullo medio intercidente»[73]; inpar uero est: «Numerus quem nullus in equalia diuidit quin unitas intercidit»[74].

§ 18 Secunda diffinitio numeri paris, data **[fol. 201va]** a Pictagora, est «qui sub eadem diuisione potest in duo maxima et in duo minima diuidi, maxima spatio, paruissima quantitate[75] secundum duorum generum[76]

54. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 11-12; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
55. Huius *scr. ex fonte*] huiusmodi *P*
56. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
57. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3-20; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-45.
58. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3-11; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 28, l. 17; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-28.
59. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 12-18; éd. FRIEDLEIN, p. 28, l. 20 - p. 39, l. 15; éd. GUILLAUMIN, pp. 29-40.
60. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 19-20; éd. FRIEDLEIN, p. 39, l. 18 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 40-45.
61. digeste *scr. ex fonte*] disgeste *P*
62. discriptionis *sic P.* — BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 12; éd. FRIEDLEIN, p. 28, l. 20; éd. GUILLAUMIN, p. 29.
63. Ac *scr. ex fonte*] accentus *P*
64. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 19; éd. FRIEDLEIN, p. 39, l. 18; éd. GUILLAUMIN, p. 40.
65. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3-11; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 28, l. 17; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-28.
66. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3-7; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 16, l. 26; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-16.
67. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 8-11; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 2 - p. 28, l. 17; éd. GUILLAUMIN, pp. 16-28.
68. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 8; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 2; éd. GUILLAUMIN, p. 16.
69. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3-7; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 16, l. 26; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-16.
70. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3-6; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 12 - p. 15, l. 28; éd. GUILLAUMIN, pp. 12-15.
71. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 7; éd. FRIEDLEIN, p. 16, l. 2 - p. 16, l. 26; éd. GUILLAUMIN, pp. 15-16.
72. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 7; éd. FRIEDLEIN, p. 16, l. 2; éd. GUILLAUMIN, p. 15.
73. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 13-14; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
74. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 3; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 14-15; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
75. spatio, paruissima quantitate *scr. ex fonte*] specie paruissimam quantitatem *P*

contrarias passiones »[77]. « Duorum[78] generum », scilicet quantitatis continue et discrete. « Maxima[79] spatio » dicuntur « medietates numeri »[80] : non insunt una diuisione alique maiores partes. « Paruissima quantitate » uocat « binarium », qui numerorum minimus est in actu, quia unitas non est numerus in actu, sed[81] principium numeri. « Contrarias passiones » quantitatis continue et discrete[82] numerum uocat « augmentum »[83] et « decrimentum »[84] magnitudinis et multitudinis, quia multitudo crescit <in> infinitum et magnitudo decrescit <in> infinitum – et dicitur decrescere, quia minores partes magnitudinis sunt <iste> tres, quoniam <tertie quam> dimidie et quarte quam tertie, et sic de aliis.

§ 19 Tertia diffinitio talis est : « Numerus par est qui in duo equalia, duo etiam inequalia diuisionem recipit, sed <ut> in neutra diuisione uel inparitati[85] paritas uel paritati[86] inparitas misceatur[87], preter binarium, qui in equalem non recipit sectionem[88] »[89]. Verbi gratia octonarius[90], qui potest diuidi in 4 et 4, item in 3 et 5[91]. « Numerus inpar est <qui>[92] sem-

76. duorum generum *scr. ex fonte*] duum generorum *P*
77. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 4 ; éd. FRIEDLEIN, p. 13, l. 19-23 ; éd. GUILLAUMIN, p. 12.
78. Duorum *scr. ex fonte*] deinde *P*
79. Maxima *scr. ex fonte*] maximo *P*
80. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 4 ; éd. FRIEDLEIN, p. 14, l. 4 ; éd. GUILLAUMIN, p. 13.
81. actu, sed *scr. ex fonte*] potentia secundum *P*. — BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 20 ; éd. FRIEDLEIN, p. 44, l. 16-17 ; éd. GUILLAUMIN, p. 45 : « Igitur prima unitas uirtute atque potentia non etiam actu uel opere et ipsa perfecta est ».
82. quantitatis continue et discrete *scr.*] diiunge *P*
83. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 1 ; éd. FRIEDLEIN, p. 9, 14-16 ; éd. GUILLAUMIN, p. 8.
84. decrimentum *sic P*
85. uel inparitati *scr. cum fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5 ; éd. FRIEDLEIN, p. 14, l. 22 ; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] et paralleli *P*
86. paritati *scr. cum fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5 ; éd. FRIEDLEIN, p. 14, l. 22 ; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] particulis *P*
87. misceatur *scr. cum fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5 ; éd. FRIEDLEIN, p. 14, l. 22-23 ; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] numeri *P*
88. sectionem *scr.*] causationem *P*
89. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 5 ; éd. FRIEDLEIN, p. 14, l. 20-24 ; éd. GUILLAUMIN, pp. 13-14.
90. octonarius *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5 ; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 6-7 ; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] di.g *P*
91. 4 et 4, item in 3 et 5 *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5 ; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 7-8 ; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] X, 2, 4or, 3, 9 2, 3 *P*
92. qui *suppl. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5 ; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 12 ; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] *om. P*

per per inequalia recipit sectionem[93], ut[94] una pars paritati[95] et alia inparitati deputetur[96]»[97], sicut patet de 5 et 9.

§ 20 4ª diffinitio est: «Numerus par est ille qui differt a[98] numero inpari unitate cremento uel diminutione[99]»[100]. Verbi[101] gratia 5 differt a 4 unitate diminutione et a 6 unitate augmento.

§ 21 Postea ponit proprietatem communem omni numero, que uniuersalis est: «Omnis numerus est medietas [et] duorum numerorum circum[102] se positorum et naturali sibimet dispositione mensuratorum[103] in equali distantia»[104]. Verbi gratia 7 est medietas 6 et 8, et 9 et[105] 5, et 10 et 4 simul mensuratorum.

§ 22 *Paris autem numeri species sunt <tres>*[106]. Et diuidit numerum parem in tres species[107]: una species que dicitur[108] pariter par[109], <alia>[110] que dicitur pariter inpar[111], <tertia>[112] que dicitur inpariter par.

§ 23 Numerus pariter par[113] est qui potest diuidi in duo paria[114], et eius medietas in alia duo paria[115], et medietatis medietas, et sic usque ad

93. sectionem *scr.*] coctionem *P*
94. ut *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 14; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] et *P*
95. paritati *scr. cum fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 15; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] partialis *P*
96. inparitati deputetur *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 5; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 15-16; éd. GUILLAUMIN, p. 14)*] in particulariter in quadragesimo *P*
97. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 5; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 12-16; éd. GUILLAUMIN, p. 14.
98. differt a *scr. secundum fontem (BOÈCE, Inst. arith., I, 6; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 25; éd. GUILLAUMIN, p. 15)*] discreta *P*
99. diminutione *scr. ex fonte*] diuisione *P*
100. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 6; éd. FRIEDLEIN, p. 15, l. 24-26; éd. GUILLAUMIN, p. 15.
101. Verbi *scr.*] sed *P*
102. circum *scr. ex fonte*] inter *P*
103. mensuratorum *scr.*] mensurate *P*
104. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 7; éd. FRIEDLEIN, p. 16, l. 2-3; éd. GUILLAUMIN, p. 15.
105. et 8, et 9 et *scr.*] 3, 4, mensurator, et 9, 3
106. tres *suppl. ex fonte*] *om. P*. — BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 8; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 2; éd. GUILLAUMIN, p. 16.
107. in tres species *scr.*] est nisi *P*
108. dicitur *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 8; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 3; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] diuisio *P*
109. par *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 8; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 3; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] paria *P*
110. alia *suppl. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 8; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 3; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] *om. P*
111. inpar *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 8; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 3; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] inparia *P*
112. tertia *suppl. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 8; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 3-4; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] *om. P*
113. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 9; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 9-13; éd. GUILLAUMIN, p. 16.
114. paria *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 9; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 9; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] equalia *P*

unitatem[116]. Verbi gratia 16 diuiditur in 8 et 8, 8 in 4. Pariter par[117] et formatio talium numerorum habetur per duplationem omnium numerorum, sic incipiendo ab uno, sicut 1, 2, 4, 8, 16, etc.

§ 24 Numerus pariter inpar[118] est numerus qui potest diuidi in duo equalia, sed eius medietas per equalia diuidi non potest. Verbi gratia 6, 10, 14[119], quod generatio omnium istorum numerorum ac formatio habetur accipiendo omnes numeros inparos incipiendo ab uno, sic: 1, 3, 5, 7, 9, etc. Deinde multiplicantes quemlibet per duo, et omnes numeri producti pariter et inpares. Verbi gratia bis 1 duo sunt, bis 3 sex sunt, et sic de aliis.

§ 25 **[fol. 201vb]** Numerus inpariter par[120] est qui potest diuidi in duo equalia, et eius medietas ulterius in duo equalia, sed sua diuisio non prouenit usque ad unitatem[121]. Verbi gratia 20 diuiditur in 10 et 10, 10 in 5 et 5, quinarius ulterius per equalia non diuiditur.

§ 26 Tunc sequitur illa pars in qua actor prosequitur de numero inpari[122], et diuiditur sic: est numerus primus et incompositus, alius est numerus secundus <et>[123] compositus, 3[us] qui in se consideratus secundus[124] et compositus, ad alium autem relatus primus uel incompositus inuenitur, uel dicuntur numeri contra se primi[125] uel non communicantes.

§ 27 Numerus primus et incompositus[126] dicitur qui nullum numerum habet pro mensura sui seu pro parte aliquoti preter[127] unitatem. Verbi[128] gratia 3, 5, 7[129], 11.

§ 28 <Numerus secundus et compositus[130] dicitur qui alium numerum habet pro mensura sui seu pro parte aliquoti preter unitatem>[131]. Ista

115. paria *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 9; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 11; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] equalia *P*
116. unitatem *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 9; éd. FRIEDLEIN, p. 17, l. 12; éd. GUILLAUMIN, p. 16)*] dunitatem *P*
117. par *scr.*] parar *P*
118. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 10; éd. FRIEDLEIN, p. 21, l. 24 - p. 22, l. 5; éd. GUILLAUMIN, p. 21.
119. 14 *scr.*] 14 14 *P*
120. par *scr. ex fonte*] parar *P*. — Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 11; éd. FRIEDLEIN, p. 25, l. 5-12; éd. GUILLAUMIN, p. 25.
121. unitatem *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 11; éd. FRIEDLEIN, p. 25, l. 11; éd. GUILLAUMIN, p. 25)*] dunitatem *P*
122. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 13-18; éd. FRIEDLEIN, p. 30, l. 5 - p. 38, l. 15; éd. GUILLAUMIN, pp. 30-40.
123. et *suppl.*] *om. P*
124. secundus *scr.*] sed *P*
125. primi *scr.*] probi *P*
126. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 14; éd. FRIEDLEIN, p. 30, l. 16-20; éd. GUILLAUMIN, p. 31.
127. preter *scr.*] propter *P*
128. Verbi *scr.*] secundum *P*
129. 5, 7 *inu. P*

pars[132] aliquotiens sumpta precise mensurat suum totum. Verbi gratia ternarius est pars 9[133], quia bis sumptus reddit ipsum. Similiter 15 habet aliquem numerum pro parte aliquota preter[134] unitatem. Verbi gratia 5 et 3, quia si 5 ter sumpta reddunt 15 uel 3 quinquies sumpta faciunt 15.

§ 29 Numeri contra se primi[135] siue non communicantes dicuntur qui secundum se accepti sunt secundi et compositi et habent aliquam partem aliquotam preter[136] unitatem, ad inuicem autem relati primi et incompositi inueniuntur. Verbi gratia 9 et 25[137]: uterque numerus secundum se acceptus secundus et compositus, ad inuicem autem relati primi et incompositi inueniuntur, quia non habent aliam partem aliquotam communem preter[138] unitatem.

§ 30 Sequitur alia pars in qua actor regreditur supra numerum parem[139], qui itero[140] sic diuiditur: quidam[141] est numerus perfectus, quidam[142] diminutus, quidam[143] habundans.

§ 31 Perfectus numerus[144] est cuius omnes partes aliquote simul agregate[145] precise reddunt suum totum. Verbi gratia senarius numerus perfectus est, partes autem cuius aliquote sunt 3, 2, et 1, que agregate faciunt sex.

§ 32 Numerus habundans[146] est cuius omnes partes aliquote agregate reddunt plus quam suum totum. Verbi gratia 12[147], partes cuius aliquote sunt 6, 4, 3, 2, 1, que agregate faciunt 16.

§ 33 Numerus diminutus[148] est cuius omnes partes aliquote simul agregate reddunt minus quam suum totum. Verbi gratia 8, partes cuius

130. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 15; éd. FRIEDLEIN, p. 31, l. 24 - p. 32, l. 3; éd. GUILLAUMIN, p. 32.
131. Numerus ... unitatem *suppl. ex § 27*] *hom. om. P*
132. pars *scr. cum pP*] pars que *sP*
133. ternarius est pars 9 *scr.*] quaternarius est pars 4 *P*
134. preter *scr.*] propter *P*
135. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 16; éd. FRIEDLEIN, p. 32, l. 24 - p. 33, l. 15; éd. GUILLAUMIN, pp. 33-34.
136. preter *scr.*] propter *P*
137. et 25 *scr. ex fonte*] 2, 15 *P*
138. preter *scr.*] propter *P*
139. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 19-20; éd. FRIEDLEIN, p. 39, l. 18 - p. 45, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 40-45.
140. itero *scr.*] iterato *P*
141. quidam *scr.*] quid *P*
142. quidam *scr.*] quid *P*
143. quidam *scr.*] quid *P*
144. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 19; éd. FRIEDLEIN, p. 41, l. 7-12; éd. GUILLAUMIN, p. 42. Le chapitre 20 poursuit avec la génération du nombre parfait.
145. agregate *sic P*
146. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 19; éd. FRIEDLEIN, p. 39, l. 27 - p. 40, l. 6; éd. GUILLAUMIN, p. 40.
147. 12 *scr.*] 4 *P*

aliquote sunt 4, 2, 1, que agregate reddunt septem; igitur octo est numerus diminutus.

§ 34 *Ad aliquid uero relate quantitatis*[149]: in ista parte determinat de numero relato ad alium. Et notandum est quod omnis numerus relatus ad alium aut est sibi equalis aut inequalis. Si sit equalis nulla est proportio, quia proportio est aliquorum duorum unius ad alterum certa habitudo. Nunc autem ita est quod idem non ponit in numerum cum se ipso, et ideo nulla est proportio referendo id sibi, quia proportio presupponit aliquam diuersitatem inter se habundentiam. Sed si numerus **[fol. 202ra]** comparatus aliis sit inequalis, hoc est dupliciter: aut maior aut minor. Si sit maior, hoc est 5 modis secundum quod sunt 5 species maioris inequalitatis[150], scilicet multiplex, <superparticularis>, superpartiens, multiplex superparticularis[151], multiplex superpartiens, quibus respondent 5 species minoris inequalitatis, addita hac prepositione «sub», scilicet submultiplex, <subsuperparticularis>, subsuperpartiens, <etc.>.

§ 35 Multiplex[152] est numerus ad alium qui continet alium plus quam semel. Et hoc potest esse multis modis, quia potest ipsum continere bis aut ter aut quater aut quinquies, et sic de aliis in infinitum. Si contineat ipsum bis, tunc dicitur duplus, si ter, triplus, si quater[153], quadruplus[154], et sic de aliis. Verbi gratia disponantur omnes numeri naturales per ordinem incipiendo ab uno, sic: 1, 2, 3, 4, etc. Comparetur quilibet diuisim ad unum uel habebuntur species quasi infinite. Duo enim se habent ad unum in proportione dupli, tria ad unum in proportione tripla, etc.; et unum ad tria in proportione subtripla.

§ 36 Superparticularis[155] dicitur numerus ad alium qui relatus ad alium continet ipsum et aliquam eius partem. Et hoc potest esse multipliciter, quia potest continere ipsum et eius medietatem, et tunc dicitur sexquialter[156], sicut se habent tria ad duo. Tria enim se habent ad duo in proportione sexquialtera. Tria enim continent duo et eius[157] medietatem, et duo se habent ad tria in proportione subsexquialtera. Et 9 se habent ad sex in proportione [ne] subsexquialtera; et sex ad octo in proportione subsequi-

148. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 19; éd. FRIEDLEIN, p. 40, l. 11-19; éd. GUILLAUMIN, p. 41.
149. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 21; éd. FRIEDLEIN, p. 45, l. 11; éd. GUILLAUMIN, p. 45.
150. inequalitatis *scr.*] et equalitatis *P*
151. superparticularis *scr.*] superpartiens *P*
152. Multiplex *scr. ex fonte*] submultiplex *P*. — Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 23; éd. FRIEDLEIN, p. 46, l. 19 - p. 47, l. 9; éd. GUILLAUMIN, pp. 47-48.
153. quater *scr.*] quartus *P*
154. quadruplus *scr.*] quaterplus *P*
155. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 23; éd. FRIEDLEIN, p. 49, l. 15-27; éd. GUILLAUMIN, pp. 50-51.
156. sexquialter *sic P*
157. eius *scr.*] cuius *P*

tertia. Si autem numerus contineat alium et eius 4^am^ partem, dicitur sexquiquartus, sicut 5 ad 4 se habet, et sic de aliis in infinitum. Vnde si disponantur omnes naturales numeri per ordinem incipiendo a duobus habebuntur infinite, sicut 2, 3, 4, 5, etc. 2[158] se habet ad tria in[159] sequialtera et ad 4 in sequitertia[160], et sic de aliis.

§ 37 Superpartiens[161] dicitur numerus ad alium[162] qui[163] relatus ad alium continet ipsum et alias eius[164] partes. Et hoc potest esse multipliciter, quia[165] potest continere ipsum et eius[166] duas partes, aut ipsum et eius tres partes, aut ipsum et eius 4^or^, etc. Si primo modo, tunc dicitur superbipartiens; si secundo modo, tunc dicitur supertripartiens; si 3^o^ modo, tunc dicitur superquadripartiens[167], etc. De primo modo: 5 ad 3^m^; exemplum secundi, 7 ad 4^or^; exemplum tertii, 9 ad 5.

§ 38 Multiplex superparticularis[168] dicitur numerus <ad alium> qui continet alium et plus quam semel et aliam eius partem. Et hoc[169] potest esse multipliciter, descendendo aut a parte multitudinis, aut a parte superparticularis, aut utrobique. Si numerus comparatus ad alium continet ipsum bis et eius[170] medietatem, tunc dicitur duplus sequialter[171] <maior> ad minorem, et minor ad maiorem subduplus subsexquialter. Verbi gratia 5[172] se habent ad duo in proportione dupla sexquialtera, et duo ad 5 in proportione subduplo subsexquialteri[173]. Si autem **[fol. 202rb]** numerus continet alium bis et eius 3^am^ partem, tunc dicitur se habere ad istum in proportione dupla sexquitertia. Verbi gratia 7 ad tria se habent in proportione dupla sequitertia. Si autem numerus contineat alium ter et eius medietatem, tunc dicitur triplus sexquialter ad ipsum, sicut se habent 7 ad duo, quia 7 continent 2 ter et medietatem binarii, scilicet unitatem. Si autem numerus contineat alium ter et eius tertiam partem, dicitur se habe-

158. 2 *scr.*] et *P*
159. in *scr.*] et *P*
160. sequitertia *scr.*] sequitertio *P*
161. Superpartiens *scr. ex fonte*] supertiens *P*. — Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 28; éd. FRIEDLEIN, p. 57, l. 11-14; éd. GUILLAUMIN, p. 58.
162. alium *scr.*] aliam *P*
163. qui *scr.*] uel *P*
164. eius *scr.*] cuius *P*
165. quia *scr.*] quod *P*
166. eius *scr.*] cuius *P*
167. superquadripartiens *scr.*] quadripartiens *P*
168. superparticularis *scr.*] superpartiens *P*. — Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 29; éd. FRIEDLEIN, p. 61, l. 1 *sqq*; éd. GUILLAUMIN, p. 61.
169. hoc *scr.*] hic *P*
170. eius *scr.*] cuius *P*
171. sequialter *scr.*] requialter *P*
172. 5 *scr.*] quasi *P*
173. subsexquialteri *sP*] subquialteri *pP*

re ad illum in proportione tripla sexquitertia[174], sicut 10 ad tria. 10[175] enim continent tria ter et aliam partem ternarii.

§ 39 Multiplex superpartiens[176] dicitur numerus ad alium[177] qui continet alium plus quam semel[178] et eius aliquas[179] partes. Et hoc potest esse multipliciter, tam[180] a parte multitudinis quam a parte superpartientis uel a parte utriusque. Si numerus enim contineat alium bis et eius duas partes[181], tunc[182] dicitur duplus superbipartiens ad minorem; si ter et eius duas partes, tunc dicitur triplus superbipartiens; si quater et eius duas partes, tunc dicitur quadruplus[183] superbipartiens. Exemplum primi: 8 ad 3[184]. Octauus est duplus superbipartiens ad 3[185], quia 8[186] continent 3 bis et eius duas 3^as^ partes, scilicet duas unitates, que sunt due tertie ternarii. Exemplum secundi: 11[187] ad 3. Vndecim enim continent tria ter et eius duas partes, scilicet duas unitates. Et ideo undecim se habent ad 3 in proportione tripla superbipartiente. Si uero numerus relatus ad alium contineat ipsum <ter> et eius tres partes, tunc dicitur se habere ad ipsum in proportione tripla supertripartiente. Verbi gratia 15[188] ad 4^or^ se habent in proportione tripla supertripartiente[189].

§ 40 Tunc sequitur pars in qua actor ostendit quomodo[190] omnis inequalitas oritur ex equalitate[191] et per naturam. Accipiantur tres termini equales, scilicet tres unitates que disponantur per ordinem, sicud[192] I.I.I. Accipiatur <primus>[193] equalis primo, et ponatur sub primo; deinde accipiatur equalis[194] primo et secundo, et hoc est duo, et collocetur loco

174. sexquitertia *scr.*] sexquialtera *P*
175. 10 *scr.*] 14 *P*
176. superpartiens *scr. ex fonte*] superficiem *P*. — Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 31; éd. FRIEDLEIN, p. 65, l. 2 *sqq*; éd. GUILLAUMIN, p. 65.
177. alium *scr.*] aliam *P*
178. semel *scr.*] rel *P*
179. aliquas *scr.*] alique *P*
180. tam *scr.*] tamen *P*
181. duas partes *scr.*] medietatem *P*
182. tunc *scr.*] et *P*
183. quadruplus *scr.*] quadriplus *P*
184. 8 ad 3 *scr.*] 4 ad 3a *P*
185. 3 *scr.*] 2a *P*
186. 8 *scr.*] 4 *P*
187. 11 *scr.*] 91 *P*
188. 15 *scr.*] III *P*
189. supertripartiente *scr.*] supertripartientem *P*
190. quomodo *scr.*] questio *P*
191. Cf. BOÈCE, *Inst. arith.*, I, 32; éd. FRIEDLEIN, p. 66, l. 5 - p. 72, l. 20; éd. GUILLAUMIN, pp. 66-73.
192. sicud *sic P*
193. primus *suppl. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 32; éd. FRIEDLEIN, p. 67, l. 24; éd. GUILLAUMIN, p. 68)*] *om. P*
194. equalis *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 32; éd. FRIEDLEIN, p. 67, l. 24; éd. GUILLAUMIN, p. 68)*] equale *P*

secundo; tertio <uero accipiatur terminus equalis primo, duobus secundis et tertio>[195], et hoc est 4^{or}. Et sic ex tribus terminis equalibus, id est tribus[196] unitatibus, oritur proportio dupla; et per eandem[197] differentiam ex dupla, tripla; et ex tripla, quadrupla; et sic de aliis <in>[198] infinitum.

§ 41 Item[199], per eandem[200] differentiam ex speciebus multiplicis, oriuntur species superparticularis: ex duplo, sequialtera; et ex triplo, sequitertia; et ex quadruplo[201], sexquiquarta[202] – et hoc conuersis terminis specierum multiplicis.

§ 42 Et per eandem[203] differentiam ex speciebus superparticularis, oriuntur species superpartientis conuersis terminis specierum superparticularis, ita ut ex sequialtera[204] oritur superbipartiens; et ex sequitertia[205], supertripartiens; et ex sequiquarta oritur superquadripartiens; et sic de aliis.

§ 43 Item, per eandem[206] differentiam ex speciebus superparticularis[207], oriuntur species multiplicis superparticularis, ita quod ex prima specie superparticularis, oritur prima species multiplicis superparticularis; et ex secunda **[fol. 202va]**, secunda; et sic de aliis.

§ 44 Item[208], per eandem[209] differentiam ex speciebus superpartientis, oriuntur species multiplicis superpartientis, ita <ut> ex prima specie superpartientis, oritur prima species multiplicis superpartientis; et ex secunda, secunda; et <ex> 3^{a}, 3^{a}; et sic de aliis – non conuersis terminis specierum superpartientis.

§ 45 *Superioris uoluminis dispositio*[210], etc.: in ista parte determinat auctor de numeris relatis ad figuras geometricas, primo premittens quomodo omnis inequalitas resoluenda est in equalitatem et potest omnis[211]

195. uero ... tertio *suppl. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 32; éd. FRIEDLEIN, p. 67, l. 25-26; éd. GUILLAUMIN, p. 68)*] *om. P*
196. id est tribus *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., I, 32; éd. FRIEDLEIN, p. 66, l. 23-24; éd. GUILLAUMIN, p. 68)*] sex *P*
197. eandem *scr.*] ean *P*
198. in *suppl.*] *om. P*
199. Item *scr.*] inter *P*
200. eandem *scr.*] ean *P*
201. quadruplo *scr.*] quadriplo *P*
202. sexquiquarta *scr.*] sexquarta *P*
203. eandem *scr.*] ean *P*
204. sequialtera *scr.*] siquialtera *P*
205. sequitertia *scr.*] sequialtera *P*
206. eandem *scr.*] ean *P*
207. superparticularis *scr.*] superbipartientis *P*
208. Item *scr.*] inter *P*
209. eandem *scr.*] ean *P*
210. BOÈCE, *Inst. arith.*, II, 1; éd. FRIEDLEIN, p. 77, l. 4; éd. GUILLAUMIN, p. 78: «Superioris libri disputatione [...]».
211. potest omnis *sP*] ponit *pP*

regulam talem accipere: tres termini inter quos sit aliqua proportio. Verbi gratia quadrupla accipiatur quale primo componatur loco primo secundo, deinde subtrahatur primum a secundo et residuum ponitur loco secundo, deinde primum et duo secunda subtrahantur a 3° <et residuum> ponitur loco 3°, ut patet in propria figura[212]. Ducetur enim quadrupla proportio ad triplam, et per eandem[213] differentiam reducitur tripla ad duplam, tripla et dupla ad equaliter. Et per idem in documento[214] reducuntur omnes species inequalitatis maioris ad equalitatem proportionaliter, sicut ex qualitate ostendebantur, ita quod quedam inmediate et quedam mediate.

§ 46 Sequitur pars in qua auctor determinat de numeris relatis ad figuras geometricas[215], et hoc quia mathematica gaudent quadam substantiali terminatione, sicut dicit auctor.

§ 47 Notandum quod, sicut in figuris geometricis est trina dimensio – scilicet longitudo, latitudo et profunditas – siue triplex magnitudo – scilicet linea, superficies et corpus – et aliquid est ibi principium demonstrationis – scilicet linea[216] et punctus –, quod tamen nulla est diuisio, similiter est in numeris aliquid quod est principium, quod tamen nullus numerus est. Et ad similitudinem linee, superficiei et corporis est reperire numeros lineares, superficiales, solidos, de quo dicendum est.

§ 48 Numerus linearis est qui incipit a duobus[217] et adiecta semper unitate[218] crescit semper <in> infinitum.

§ 49 Numerus superficialis est qui potest disponi ad similitudinem superficiei, et diuiduntur numeri tales secundum ductum[219] superficiei. Quedam enim est superficies triangularis, quedam tetragona, quedam pantagona[220], et sic de aliis. Eodem modo sunt quidam numeri triangulares et quidam[221] tetragulares et quidam[222] pantagoni[223] et quidam[224] exagoni, et sic de aliis in infinitum. Quorum generatio haberi potest:

212. La figure marginale à laquelle renvoie ici notre compilateur est manquante, tout comme celles auxquelles il réfère plus loin dans son ouvrage.
213. eandem *scr.*] ean *P*
214. in documento *scr.*] id documentum *P*
215. BOÈCE, *Inst. arith.*, II, 4-39; éd. FRIEDLEIN, p. 86, l. 4 - p. 136, l. 27; éd. GUILLAUMIN, pp. 88-139.
216. linea *scr.*] linee *P*
217. a duobus *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., II, 1; éd. FRIEDLEIN, p. 90, l. 13-14; éd. GUILLAUMIN, p. 92)*] ab uno *P*
218. semper unitate *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., II, 1; éd. FRIEDLEIN, p. 90, l. 14; éd. GUILLAUMIN, p. 92)*] propter unitatem *P*
219. ductum *scr.*] digitum *P*
220. pantagona *sic P*
221. quidam *scr.*] quedam *P*
222. quidam *scr.*] quedam *P*
223. pantagoni *sic P*
224. quidam *scr.*] quedam *P*

accipiatur numerus naturalis[225] incipiendo ab uno – sic: 1, 2, 3, 4, et sic <in> infinitum – et agregetur[226] secundus primo, et habebimus primum triangulum; et 3^{us} primo, et habebimus secundum[227]; et 4 antecedentibus, et habebimus 3^{m} triangulum. Tetragoni formantur per agregationem numerorum inparum per ordinem sumptorum. Pantagoni[228] formantur per agregationem naturalium numerorum incipiendo ab uno, duobus in medio pretermissis[229].

§ 50 Nunc dicendum est de numeris solidis. Numerus solidus est qui potest disponi ad similitudinem corporis. Vlterius solidus est qui prouenit ex **[fol. 202vb]** ductu numeri in numerum bis. Et diuiditur numerus solidus per diuisionem corporis: corporum quoddam[230] est piramidale, quoddam cubicum[231], quoddam laterculum, quoddam assertile, quoddam cumolum[232], quoddam circulare[233].

§ 51 Numerus piramidalis est qui potest disponi ad similitudinem corporis piramidalis. Piramidalis talis est diuisio: quedam est piramis a basi trilatera, quedam a basi tetragona[234], quedam a basi pentagona[235], et sic de aliis. Numeri piramidales[236] a basi trilatera habentur per agregationem triangularium, numeri piramidales a basi tetragona habentur per agregationem numerorum quadratorum continue auctorum.

§ 52 Numerus cubicus[237] est ille qui prouenit ex ductu numeri[238] in[239] se ipsum bis. Verbi gratia bis duo bis 8[240] sunt. Octonarius <primus> numerus cubicus[241] est.

§ 53 Numerus cumulus est directe oppositus numero cubico[242]. Verbi gratia si dicam bis tria quater 24[243], iste numerus cumulus est.

225. naturalis *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., II, 1; éd. FRIEDLEIN, p. 94, l. 6; éd. GUILLAUMIN, p. 96)*] numeralis *P*
226. agregetur *scr.*] agregdetur *P*
227. secundum *scr.*] secundus *P*
228. pantagoni *sic P*
229. pretermissis *scr.*] pretermissioni *P*
230. quoddam *scr.*] quod *P*
231. cubicum *scr.*] cubitum *P*
232. cumolum *sic P*
233. circulare *scr.*] triangulare *P*
234. tetragona *scr.*] tetratona *P*
235. pentagona *scr.*] tantagona *P*
236. piramidales *scr.*] pirales *P*
237. cubicus *scr.*] cubitus *P*
238. numeri *scr.*] numeris *P*
239. in *scr.*] et *P*
240. 8 *scr.*] 4 *P*
241. cubicus *scr.*] cubitus *P*
242. cubico *scr.*] cubito *P*
243. 24 *scr. cum «Accessus philosophorum», éd. LAFLEUR, p. 197, l. 315-316*] 2, 4, 8 *P*

§ 54 Numerus assertilis est qui fit[244] ex equalibus[245] equaliter in maius. Verbi gratia quater 4^{or} quinquies 80[246]. Iste numerus dicitur assertilis.

§ 55 Numerus laterculus[247] est qui prouenit ex equalibus equaliter in minus. Verbi gratia quater 4 ter.

§ 56 Numeri ciclici uel circulares[248] dicuntur qui proueniunt ex ductu quinarii in se ipsum uel senarii in se ipsum. Verbi gratia quinquies quinque 25[249] sunt, sexies sex[250] 36 sunt.

§ 57 Item, numerorum superficialium quidam dicuntur altera parte longiores et quidam anteriore parte[251] longiores.

§ 58 Numerus altera parte longior est qui prouenit ex ductu numeri in numerum inmediate sequentem.

§ 59 Numerus anteriore parte[252] longior est qui prouenit ex ductu numeri in numerum mediate sequentem. Verbi gratia ter 5, ter 7, et sic de aliis. Exemplum numeri altera parte longior est[253] istud: ut sunt sex, scilicet bis tres, uel .XII. tres quater et consimiles[254].

§ 60 Tunc sequitur ista pars in qua auctor determinat de proportionibus et proportionalitatibus[255]. Et primo diffinit proportionem sic, dicens quod «proportio est duorum terminorum[256] ad se inuicem certa habitudo»; «proportionalitas est duorum proportionum similis habitudo».

§ 61 Et sciendum quod tres proportiones seu medietates <sunt>[257] famose, scilicet geometrica[258], arsmetica et armonica siue musica.

§ 62 Geometrica[259] proportio siue medietas est quando, tribus terminis propositis uel[260] pluribus, inter ipsos sunt eedem proportiones, sed non

244. fit *scr. cum «Accessus philosophorum», éd. LAFLEUR, p. 198, l. 333*] figura *P*
245. equalibus *scr.*] qualibus *P*
246. 80 *scr.*] 40 *P*
247. laterculus *scr.*] lateraliter *P*
248. circulares *scr.*] circularis *P*
249. 25 *scr.*] 3, 2, 5 *P*
250. sex *scr.*] sunt *P*
251. anteriore parte *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., II, 31; éd. FRIEDLEIN, p. 124, l. 15; éd. GUILLAUMIN, p. 126)*] anteria *P*
252. anteriore parte *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., II, 1; éd. FRIEDLEIN, p. 124, l. 19; éd. GUILLAUMIN, p. 127)*] ateria *P*
253. longior est *scr.*] longiores *P*
254. ut ... consimiles *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., II, 31; éd. FRIEDLEIN, p. 124, l. 18-19; éd. GUILLAUMIN, p. 127)*] 4, 13 sunt ter 5 et 15 sunt *P*
255. BOÈCE, *Inst. arith.*, II, 40-54; éd. FRIEDLEIN, p. 137, l. 2 - p. 173, l. 7; éd. GUILLAUMIN, pp. 140-178.
256. terminorum *scr. cum «Accessus philosophorum», éd. LAFLEUR, p. 199, l. 346*] numerorum *P*
257. sunt *suppl.*] *om. P*
258. geometrica *scr.*] geometria *P*
259. Geometrica *scr.*] geometria *P*
260. uel *scr.*] et *P*

eedem differentie. Verbi gratia I. II. IV. VIII.[261]: utrobique enim est proportio dupla.

§ 63 Arsmetica proportio est quando, tribus terminis propositis uel[262] pluribus, inter ipsos sunt eedem differentie, sed non eedem proportiones. Verbi gratia 2, 3, 4: idem est excessus[263] utrobique, sed non eadem proportio, quia tria ad duo se habent in sexquialtera proportione, et[264] 4 ad tria[265] <in> sexquitertia.

§ 64 Armonica medietas est quando, tribus terminis <propositis> uel pluribus, nec sunt eedem differentie nec eedem proportiones, **[fol. 203ra]** sed quemadmodum maior terminus se habet ad minorem, sic[266] se habet distantia maioris et medii ad distantiam medii et minoris. Verbi gratia 3, 4, 6: 6 se habent ad tria in proportione dupla, et eodem modo se habet differentia senarii ad quaternarium, que binarius est, <et> differentia[267] quaternarii ad ternarium, que unitas est.

§ 65 Explicit de arsmetica.

261. I. II. IV. VIII. *scr. ex fonte (BOÈCE, Inst. arith., II, 44; éd. FRIEDLEIN, p. 145, l. 4; éd. GUILLAUMIN, p. 148)*] 3, 4 *P*
262. uel *scr.*] et *P*
263. excessus *scr.*] exesus *P*
264. et *scr.*] 2 *P*
265. tria *scr.*] tertiam *P*
266. minorem, sic *scr.*] *quoddam uerbum P*
267. differentia *scr.*] differentiam *P*

La réglementation « curriculaire » (« *de forma* ») dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle : une mise en contexte*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

1. INTRODUCTION

Les statuts officiels réunis dans le *Chartularium Uniuersitatis Parisiensis* montrent que, dans les décennies initiales (1215-1255) de son histoire inchoative, la Faculté des arts de Paris s'est transformée en une véritable Faculté d'Aristote, avec une métamorphose parallèle des maîtres ès arts (*magistri artium*) – ou artiens (*artist<a>e*) – en « professeurs universitaires de philosophie » (premiers spécimens – il faut le noter – d'une espèce jusqu'alors inédite et contre laquelle ne tardera pas de sévir le censeur). Le témoignage des textes « didascaliques »[1] émanés de cette

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années.

1. Sur ce terme, voir Cl. LAFLEUR, *Les textes « didascaliques » (« introductions à la philosophie » et « guides de l'étudiant ») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle : notabilia et status quaestionis*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, section 3 (« Appellation du genre littéraire : textes "didactiques" ou "didascaliques" ? »), pp. 351-352 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV). Au sujet du *corpus* didascalique lui-même, qui constitue un genre littéraire divisible en deux grandes espèces (« introductions à la philosophie », « guides de l'étudiant »), voir Cl. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant » de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-

institution atteste cependant une réelle – bien que partiellement réticente ou, du moins, un peu équivoque – permanence du côté «artiste» de l'intellectualité chez ces nouveaux exégètes polymathes du *corpus* aristotélicien et de ses compléments pseudépigraphiques. C'est pour expliciter et étayer cette thèse que nous voudrions, après une mise en contexte, nous pencher ici sur un type d'information d'apparence plutôt technique, mais dont l'examen est en fait fondamental pour une histoire vraiment «acribique» de l'évolution du contenu de l'enseignement artien, à savoir: les mentions de livres «***de forma***» – c'est-à-dire des ouvrages touchés par la réglementation des études – que l'on retrouve dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant issus de la Faculté des arts de l'Université de Paris approximativement dans les années 1230-1290.

2. MÉTAMORPHOSE D'«ARTISTES» EN PHILOSOPHES (1215-1255)

Avant d'établir et de scruter cette liste de livres «*de forma*», il faut rappeler que les programmes scolaires parisiens de la Faculté des arts sont peu nombreux pour le XIII^e^ siècle. On en compte essentiellement cinq, qui ont été réunis et édités par H. Denifle et É. Châtelain dans le *Cartulaire de l'Université de Paris*[2]. De nature différente, les deux plus importants, datant respectivement de 1215 et de 1255, méritent de retenir notre atten-

Köln, Brill, 1995, pp. 137-199 (surtout pp. 140-141) (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI). Pour les coordonnées d'un certain nombre de textes inédits, on consultera Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e^ siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, «Bibliographie. Œuvres manuscrites», pp. 387-394 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII); pour les références aux textes ayant fait l'objet d'une édition, voir Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 163-165, n. 26; à compléter par les informations fournies dans LAFLEUR, *Les textes «didascaliques»*, section 2 «Aperçu de la recherche récente dans le domaine», pp. 346-351.

2. Cf. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1894 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964 [dorénavant *CUP*]), t. I, n° 20, pp. 78-80 (statut datant de 1215 et explicitant l'interdit relatif aux *libri naturales* formulé en 1210: n° 11, p. 70); n° 79, pp. 136-139 (datant de 1231); n° 201, pp. 227-230 (datant de 1252, comme le n° 202, pp. 230-232, également à prendre en considération, bien qu'aucune liste de livres à l'étude n'y soit mentionnée); n° 246, pp. 277-279 (datant de 1255). À ces textes peuvent être ajoutés les serments imposés aux candidats à la «*determinatio*» et, surtout, ceux rattachés à l'examen de licence à Sainte-Geneviève – deux listes de *iuramenta* qui datent d'après 1252 et d'avant 1366 (en fait «sans doute de la première moitié du XIV^e^ siècle»: O. WEIJERS, *Les règles d'examen dans les universités médiévales*, dans *Philosophy and Learning*, HOENEN, SCHNEIDER et WIELAND [éd.], 1995, p. 205; aussi pp. 207 et 211): *CUP*, t. II, n° 1185 (4), pp. 673-674 et (14), pp. 678-679.

tion, parce qu'ils manifestent de façon absolument limpide le type de métamorphose qu'a subie la Faculté des arts de Paris dans la première moitié du XIII^e siècle.

STATUT DE 1215 (*CUP*, t. I, n° 20, p. 78)

En partie pour entériner une pratique déjà existante chez les maîtres ès arts parisiens, en partie pour l'infléchir, le cardinal-légat Robert de Courçon stipule, en 1215, que :

1. la *dialectica uetus* et la *dialectica noua* (donc tous les ouvrages de logique alors en usage), ainsi que les deux *Prisciens* (c'est-à-dire le *Priscianus maior* – ou *Maius uolumen* – et le *Priscianus minor* – ou *Minus uolumen* –, correspondant respectivement aux livres I-XVI et XVII-XVIII des *Institutiones grammaticae* de Priscien) ou au moins le second doivent faire l'objet de cours ordinaires, non pas cursifs ;
2. les cours des jours fériés sont réservés aux « philosophes », aux traités de rhétorique, aux manuels portant sur le *quadriuium*, au *Barbarisme* (c'est-à-dire au troisième livre de l'*Ars maior* de Donat), à l'éthique (facultativement, *si placet*) et au quatrième livre des *Topiques* de Boèce (c'est-à-dire à la dernière partie du *De differentiis topicis*, traitant de rhétorique ou, plus précisément, des rapports existant entre cette dernière et la logique)[3] ;
3. l'on doit s'abstenir de faire cours sur certains ouvrages, dont, principalement, les livres de métaphysique et de philosophie naturelle d'Aristote, de même que les *summe* s'y rapportant[4].

3. On notera, en effet, que le « quartum *topichorum* » auquel renvoie ici (texte cité note suivante) Robert de Courçon n'est pas un élément des *Topiques* d'Aristote (ouvrage implicitement compris en entier dans la « *dialectica noua* » du point 1), mais bien le dernier livre du *De differentiis topicis* de Boèce : voir, à ce sujet, les études de J. Isaac et, surtout, de P.O. Lewry mentionnées ci-dessous, n. 44. Par ailleurs, l'association du quatrième livre des « *Topiques* » de Boèce avec la rhétorique est clairement attestée aussi dans les anciens statuts de l'Université d'Oxford, comme on le constate à la lecture des Règlements I et III que nous reproduisons plus bas dans le corps du texte – au même endroit, le Règlement II montre, quant à lui, qu'à Oxford, tout comme ultérieurement à Paris (statut de 1255), cette dernière partie de l'ouvrage de Boèce est explicitement exclue des cours obligatoires.

4. *CUP*, t. I, n° 20, p. 78 : « Et quod legant libros Aristotelis de dialectica tam de ueteri quam de noua in scolis ordinarie et non ad cursum. Legant etiam in scolis ordinarie duos Priscianos uel alterum ad minus. Non legant in festiuis diebus nisi philosophos et rhetoricas, et quadruuialia, et *barbarismum*, et *ethicam*, si placet, et quartum *topichorum*. Non legantur libri Aristotelis de *methafisica* et de *naturali philosophia*, nec

Pour étiqueter chacun des **trois volets** de cette ordonnance, disons que le **premier** concerne les **cours principaux**, le **deuxième** les **cours secondaires**, le **troisième** les **cours prohibés** (ou **interdits**). La place centrale que le **point 1** de ces prescriptions accorde à deux des branches du *triuium* – la grammaire et, surtout, la logique – laisse bien voir, comme on l'a dit à juste titre, que «la Faculté des "arts" est l'héritière directe des écoles de dialectique du XII[e] siècle où s'était illustré Abélard»[5], c'est-à-dire des écoles parisiennes, occupées avant tout par l'étude des *uoces*. Mais le **point 2** nous montre que, bien que secondaire, l'influence de l'«École» de Chartres ne s'est pas encore totalement estompée, puisque les cours des *dies festiui* doivent porter, entre autres, sur les disciplines quadriviales – relatives aux *res* – et les «philosophes» – une façon de désigner, comme on le verra ci-dessous (section 6), l'auteur du *Timée* et celui de la *Consolation de Philosophie* –, donc sur des matières de prédilection des chartrains (mises en vogue, il est vrai, dès l'époque carolingienne)[6]. Ainsi qu'en témoignent les interdictions du **point 3**, les velléités des *magistri artium* parisiens de faire éclater le cadre des arts libéraux et de dépasser la liste des «best-sellers»[7] du Haut Moyen Âge en s'investissant dans l'étude des deux autres branches de la science «réelle» – la métaphysique et la philosophie naturelle – ont rapidement soulevé l'opposition de la majorité conservatrice des théologiens, qui, sans doute, devait subodorer là une déviation de la mission originelle, fondamentalement propédeutique, officiellement assignée à l'enseignement artien dans ce «corps d'Église» qu'était alors l'Université de Paris[8].

summe de eisdem, aut de doctrina magistri Dauid de Dinant, aut Amalrici heretici, aut Mauricii hyspani».

5. A. DE LIBERA, fiche «L'université médiévale», dans *Philosophes et philosophie: des origines à Leibniz*. Anthologie chronologique sous la direction de Bernard MORICHÈRE, Paris, Nathan, 1992, p. 238 (section «Moyen Âge»).
6. Cf. M. GRABMANN, *Eine für Examinazwecke abgefasste Quaestionensammlung der Pariser Artistenfacultät aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, t. II, 1936, p. 197 (et *Revue néoscolastique de philosophie* 36 [1934], où l'article est d'abord paru, p. 227), ainsi que, ci-dessus, les études d'É. JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie» de Boèce dans les «Manuels de l'Étudiant» en la première moitié du XIII[e] siècle*, pp. 181-201 et de P.E. DUTTON, *Material Remains of the Study of the Timaeus in the later Middle Ages*, pp. 203-230.
7. Cf. JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie»*, ci-dessus, p. 181.
8. L.J. BATAILLON, *Les conditions de travail des maîtres de l'Université de Paris au XIII[e] siècle*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 67 (1983), p. 417. Cl. LAFLEUR, *L'introduction à la philosophie «Vt testatur Aristotiles» (vers 1265-1270)*, dans *Laval théologique et philosophique* 48, 1 (1992), pp. 81-107; *Id.*, *«Scientia» et «ars» dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIII[e] siècle*, dans *«Scientia» und «ars» im Hoch- und Spätmittelalter*, I. CRAEMER-RUEGENBERG et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De

Contrairement au statut de 1215, celui de 1255 n'est pas promulgué par un pouvoir externe et supérieur pour réformer l'ensemble du programme des études universitaires, mais par « tous les maîtres ès arts, sans exception, d'un commun accord et sans aucun contradicteur »[9] pour régler un problème important, certes, mais ponctuel: empêcher les professeurs d'expédier trop rapidement leurs cours, en imposant aux leçons magistrales une durée minimale, variable selon les manuels et la modalité d'enseignement (en solo ou en tandem) de ces derniers. Laissant de côté pour l'instant l'aspect calendrier proprement dit du statut de 1255, dressons simplement la liste des ouvrages énumérés dans ledit document, en les rangeant par champs disciplinaires (les intitulés donnés en français entre parenthèses et la numérotation des items sont de nous):

STATUT DE 1255 (*CUP*, n° 246, p. 278)

VETUS LOGICA :	1. *Liber Porfirii*, 2. *Liber Predicamentorum*, 3. *Liber Periarmenias*, 4. *Liber Diuisionum*, 5. *Liber Thopicorum Boecii*, excepto quarto;
(PRISCIEN ET NOUVELLE LOGIQUE):	6. *Priscianus minor*, 7. *Priscianus maior*, 8. *Topica*, 9. *Elenchi*, 10. *Priora*, 11. *Posteriora*;
(MORALE):	12. *Ethica*, quantum ad quatuor libros;
TRES PARVI LIBRI:	13. *Sex principia*, 14. *Barbarismus*, 15. *Priscianus de accentu*;
(MÉTAPHYSIQUE):	16. *Metaphisica*, 17. *Liber de causis*;
(PHILOSOPHIE NATURELLE):	18. *Physica*, 19. *De animalibus*, 20. *Liber celi et mundi*, 21. *Liber metheorum*, primus cum quarto, 22. *De anima*, 23. *De generatione*, 24. *De sensu et sensato*, 25. *De sompno et uigilia*, 26. *De memoria et reminiscentia*, 27. *De morte et uita*, 28. *De plantis*, 29. *De differentia spiritus et anime*.

Gruyter, 1994, pp. 45-65 (Miscellanea Mediaevalia, XXII); *Id.*, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 137-199.

9. *CUP*, t. I, n° 246, p. 277.

Revoyons maintenant cette série de manuels selon les trois catégories interprétatives utilisées pour le statut de 1215. On constate immédiatement, surtout si l'on tient compte du poids respectif assigné aux divers ouvrages en termes de nombre de semaines d'étude[10], qu'en 1255 la majorité des cours doit porter sur la métaphysique et la philosophie naturelle (items, 16-29), c'est-à-dire sur les livres interdits d'enseignement par Robert de Courçon (notre **point 3**), quoique les matières principales de 1215 (notre **point 1**) jouissent encore d'une place très importante, puisqu'on peut associer 12 des 29 traités de la liste de 1255 à la *dialectica* (tant la «vieille» que la «nouvelle») et au *corpus* priscianique dont parlait le cardinal-légat (items, 1-11, 13). L'étude réglementée de la grammaire s'est même enrichie d'un nouveau titre avec le (Pseudo)-*Priscien De l'accent* (item, 15), un des «trois petits livres». Parmi ces derniers, il faut rattacher le traité anonyme des *Six principes* (item, 13) à une «vieille logique» probablement pas plus englobante que la «*dialectica uetus*» de Robert de Courçon, mais certes présentée de façon beaucoup plus explicite. Quant aux manuels auxquels étaient réservés en 1215 les cours des jours fériés (notre **point 2**), certains comme le *Barbarisme* de Donat (le troisième «*paruus liber*»; item, 14) et, surtout, les premiers livres de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote (item, 12) ont apparemment été promus de la classe des livres secondaires à celle des livres principaux, alors que les autres textes festifs sont ici tout simplement passés sous silence (on n'y trouve rien, en effet, sur les «philosophes», les «rhétoriques» et les «*quadruuialia*»), sauf le «quatrième <livre> des *Topiques*» (de Boèce), qui, lui, n'est mentionné que pour être explicitement exclu des cours réglementés (item, 5).

3. SCHÉMAS INTERPRÉTATIFS CLASSIQUES

Ces diverses considérations et le fait que le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 accorde un traitement plus détaillé à «la morale, la grammaire et la logique» ont, il y a déjà quelques décennies, poussé J. Isaac à conclure, dans un livre réputé, qu'à l'époque dudit *vade-mecum* «ces trois matières figurent seules au programme des examens» et que «[...] la rhétorique et le *quadriuium* [...] ne semblent pas figurer entre 1230 et 1240 au programme des examens et [que] ces matières [...] en sont certainement exclues à partir de 1252»[11] – date qui fait référence, évidemment,

10. Pour cet aspect calendrier du statut de 1255, voir les tableaux et schémas fournis, pp. 82-83, par J. Isaac dans l'étude mentionnée à la note suivante.
11. J. ISAAC, *Le «Peri hermeneias» en Occident de Boèce à Saint Thomas. Histoire littéraire d'un traité d'Aristote*, Paris, Vrin, 1953, pp. 72 et 74 (Bibliothèque tho-

au célèbre statut de la Nation anglaise de la Faculté des arts de l'Université de Paris adressé aux étudiants préparant leur « *determinatio* », document mettant, pour la première fois, officiellement au programme une œuvre prohibée d'Aristote, sous l'espèce du traité *De l'âme*, alors rangé parmi les livres de philosophie naturelle. Presque au même moment, G. Beaujouan notait également « [...] qu'il n'est fait aucune allusion aux mathématiques dans les statuts de 1252 », mais l'auteur de cette étude remarquable – qui, tout comme celle d'Isaac, a marqué la tradition interprétative – y voyait là l'effet d'une propagande théologienne hostile à ces disciplines[12] (plutôt, pourrait-on compléter, que la conséquence de l'insertion du *De anima* parmi les réquisits du *cursus studiorum*, prélude à une intégration massive de la philosophie naturelle et de la métaphysique qui, trois ans plus tard, aurait réduit à néant, selon J. Isaac, le peu de place jusqu'alors réservée aux matières secondaires dans le programme des études). Dans l'article précité, Beaujouan présente deux formulations de sa

miste, XXIX): la suite du présent article viendra corriger cette affirmation (voir déjà LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 154, n. 119). — J. Isaac, auteur de cette étude par ailleurs très précieuse, a cependant encore induit en erreur plusieurs interprètes ultérieurs en présentant (*loc. cit.*, p. 75, avec la n. 4; p. 76) le statut de la Nation anglaise de 1252 antérieur au 16 février selon Denifle et Châtelain (*CUP*, t. I, n° 201, pp. 227-230) comme relatif aux « leçons qu'il faut avoir entendu lire pour poser sa candidature à la licence ès arts », alors que le document porte bien plutôt sur la réglementation des bacheliers qui s'apprêtent à « **déterminer** » durant le carême – une épreuve nettement antérieure à la licence et à l'inception dans le *cursus* des études –, ainsi que ses éditeurs l'avaient clairement indiqué dans le titre, en s'inspirant des formules introductives du texte (*CUP*, t. I, n° 201, p. 227): « *Statuta artistarum nationis anglicanae de baccalareis in artibus determinandis in Quadragesima* » (titre); « [...] magistri nascionis anglicane in artibus regentes Parisius [...] bachellaruorum in artibus **determinandorum** in quadragesima [...] formam inferius annotatam [...] statuerunt » (première phrase du texte) – le gras est de nous. Cette confusion rend en partie caduques les comparaisons faites par Isaac (*loc. cit.*, pp. 74-85) entre ce statut de 1252 et ceux de 1215 et 1255. Une autre conséquence regrettable de la même méprise est l'affirmation (ISAAC, *loc. cit.*, p. 74, avec les n. 1 et 2; p. 77) selon laquelle, à un moment indéterminé après 1215, le « temps » des études ès arts aurait été « réduit [...] à quatre ou cinq ans [Isaac renvoyant ici au statut de 1252 antérieur, selon ses éditeurs, au 16 février 1252], avant d'être ramené à six » par le statut de la Nation anglaise du 16 février 1252 (*CUP*, t. I, n° 202, pp. 230-232) – qui s'adresse, lui, aux bacheliers sur le point d'« incepter ».

12. G. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique élémentaire à l'Université de Paris aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. De l'abaque à l'algorisme*, dans *Homenaje a Millás-Vallicrosa*, Barcelona, Consejo Superior de Investigationes Científicas, 1954, t. I, pp. 98-99 (pp. 93-124): « Mais tandisque, avec Jean de Holywood, Robert Grosseteste et l'école d'Oxford les mathématiques se constituent en discipline indépendante et s'inscrivent explicitement dans les programmes universitaires, une réaction très nette se produit parmi les maîtres parisiens. Les prédicateurs dans les sermons qu'ils adressent aux étudiants, leur déconseillent souvent l'étude des sciences mathématiques. [...] Ce mouvement prit une telle force qu'il n'est fait aucune allusion aux mathématiques dans les statuts de 1252 ».

thèse centrale[13]. La première vise plus spécifiquement le remplacement de l'arithmétique spéculative par l'art du calcul dans l'enseignement universitaire en général: «Le début du XIII^e siècle et la fondation des universités provoquent un renouvellement complet des manuels élémentaires. Tandisque, pour la grammaire, le *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu et le *Grécisme* d'Évrard de Béthune remplacent Donat et Priscien, l'arithmétique de Boèce est délaissée et l'*algorisme* se substitue à l'abaque»[14] – le mérite de l'expansion de l'algorisme à partir du XIII^e siècle revenant «aux Universités et à deux manuels continuellement recopiés et commentés: le *Carmen de Algorismo* d'Alexandre de Villedieu et l'*Algorismus prosaicus* de Jean de Holywood»[15]. La seconde thèse élargit le propos à l'ensemble des disciplines mathématiques, mais précise la référence institutionnelle en affirmant que «[...] l'Université de Paris ne sut pas organiser, comme celle d'Oxford, l'enseignement des sciences exactes»[16]: tout au plus, elle «[...] semble avoir toléré l'enseignement privé des mathématiques sans vraiment l'encourager et l'incorporer dans le *cursus studiorum*»[17] et, à la fin du XIII^e siècle ainsi qu'au XIV^e, cet «enseignement hors programme»[18] se donnait, les jours de fête, à la résidence particulière des maîtres intéressés[19]. La démonstration de l'existence, dans le domaine de l'enseignement mathématique, de ce que l'on pourrait appeler, par analogie avec le cas de la logique, un «divorce d'Oxford et de Paris»[20] s'appuie sur

13. Nous discutons ici le point de vue de Beaujouan tel qu'il le présentait il y a plusieurs décennies déjà, mais l'éminent médiéviste est récemment revenu oralement sur la question (lors d'un colloque à Paris en mai 1995) et le nouveau bilan devrait bientôt être accessible par écrit dans un article que nous n'avons cependant pas encore pu lire: cf. G. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, dans *L'enseignement des disciplines*, WEIJERS et HOLTZ (éd.): à paraître.
14. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 95.
15. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, pp. 96-97.
16. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 104.
17. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 102.
18. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 103.
19. Cf. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 100: «Toujours est-il que, malgré le silence des règlements officiels, l'algorisme, le comput, et la *Sphère* de Sacrobosco faisaient l'objet de cours, à Paris, aux environs de 1290 [...]. Cette opposition entre le silence des règlements et les traces d'un enseignement de fait incite à penser que les leçons n'étaient pas régulières et obligatoires comme à Oxford. À la fin du XIII^e siècle les jeunes maîtres prirent l'habitude de réunir chez eux quelques élèves pour leur faire, les jours de fête, des leçons indépendantes des programmes officiels». Selon BEAUJOUAN (*loc. cit.*, n. 19): «Un statut de Heidelberg sans doute inspiré des usages parisiens place les mathématiques (algorismus de proportionibus, perspectiva, theorica planetarum) parmi les "pastus librorum quos non oportet scolares **formaliter** in scolis ratione alicuius gradus audiuisse"» (le gras est de nous).
20. Cf. «The hypothesis of an Oxford–Paris split»: A. DE LIBERA, *The Oxford and Paris Traditions in Logic*, dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: from the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism, 1100-1600*.

l'argument suivant: «Tandisque l'*algorisme*, le *comput*, la *sphère* et la *géométrie* sont continuellement mentionnés dans les statuts de l'Université d'Oxford, ils ne le sont pour ainsi dire jamais dans les documents parisiens de la même époque»[21]. En effet, parmi les quelques mentions des disciplines mathématiques qui figurent pour les XIII^e^ et XIV^e^ siècles dans le *Cartulaire de l'Université de Paris*, la première (de 1215) est «trop vague», la seconde (de peu avant 1366) «est interprétée dans un sens nettement restrictif» et la troisième (de 1366) est «très imprécise»[22]. Quant à Oxford, on rencontre dans les *Statuta antiqua*[23] des mentions explicites de la réglementation («*forma*») relative à l'enseignement mathématique, qui précisent tant les manuels utilisés en cours que le temps qu'on doit leur allouer.

4. LA RÉGLEMENTATION CURRICULAIRE RELATIVE AUX MANUELS MATHÉMATIQUES SELON LES *STATVTA ANTIQVA VNIVERSITATIS OXONIENSIS*

Pour les fins de la discussion à venir, nous reproduisons, en faisant ressortir par un caractère gras le terme «*forma*» – ici pris dans une acception juridique[24] – et les expressions techniques qui le renferment, les trois règlements les plus importants pour les disciplines mathématiques figurant dans les statuts anciens de l'Université d'Oxford (seul l'extrait du premier donne l'énumération complète des livres à l'étude pour l'ensemble des matières, les listes des deux autres extraits ayant ici été abrégées, par

Editors N. KRETZMANN, A. KENNY and J. PINBORG (Associate Editor E. STUMP), Cambridge, University Press, 1982, p. 174 (pp. 174-187).

21. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 97.

22. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 98: «Certes, dans le statut de 1215, Robert de Courçon autorise, les jours fériés, l'enseignement des *quadriuialia* (arithmétique, musique, géométrie et astronomie): il est malaisé de savoir si cette mention trop vague se réfère à l'arithmétique de Boèce ou à l'algorisme d'Alexandre de Villedieu» (la suite de notre étude montrera que la première hypothèse est la bonne; voir aussi LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 154, n. 119). BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 101: «Peu avant 1366 les candidats bacheliers sont tenus de jurer qu'ils ont suivi au moins cent leçons sur les mathématiques; mais cette formule est interprétée dans un sens nettement restrictif. À la même époque, les mathématiques figurent à la licence mais de façon très imprécise».

23. *Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis*, Edited with an Introduction by S. GIBSON, Oxford, Clarendon Press, 1931.

24. Cf. J.A. WEISHEIPL, *Curriculum of the Faculty of Arts at Oxford in the early XIVth Century*, dans *Medieval Studies* 26 (1964), p. 149, n. 14 – qui, en plus de fournir plusieurs observations judicieuses sur le mot «*forma*», renvoie à l'étude de L. FALLETTI, *Note sur l'emploi du terme «forma» dans les textes juridiques*, dans *Mélanges Paul Fournier*, Paris, Recueil Sirey, 1929, pp. 219-232.

souci d'économie d'espace, en se concentrant davantage sur les *libri mathematici*) :

RÈGLEMENT I

Antérieur à 1350 (en fait avant le 6 juillet 1313)
(sauf les passages relatifs au calendrier de l'*Algorisme* et de la *Spera*, qui sont quant à eux d'avant 1407)
Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis, éd. GIBSON, pp. 33-34
(+ première page, non numérotée, des *Addenda and corrigenda*)

«***Forma** illorum qui incepturi sunt in artibus.* [...] Tenentur insuper omnes incepturi [...] proprio iuramento firmare quod sex libros Euclidis, *Arsmetricam* Boycii, *Compotum* cum *Algorismo*, tractatum *De spera*, et saltim uice rhetorice quartum *Topicorum* Boecii audierint competenter. [...] ***Forma** audiendi libros in artibus.* Ordinatum est, **pro forma** audiendi libros, quod liber *Ethicorum* audiatur per quatuor menses integre, connumerando dies festos. Item, *Geometria* audiatur per quinque septimanas integre, non connumerando dies festos. Item, *Algorismus* audiatur per octo dies integre, non connumerando dies festos. Item, *Spera* audiatur per octo dies integre, non connumerando dies festos. Item, *Compotus* audiatur per octo dies integre, non connumerando dies festos. Item, *Arsmetrica* Boecii audiatur per tres septimanas integre, non connumerando dies festos. Item, Priscianus magni uoluminis, uel liber *Polleticorum*, uel x libri *De animalibus*, connumerando libros *De progressu et motu animalium*, audiatur per sex septimanas integre, non connumerando dies festos. Item, Priscianus *De construccionibus* audiatur per unum terminum anni. Item, libri *Celi et mundi* audiantur per unum terminum anni. Item, libri *Metheororum* audiantur per unum terminum anni. Et omnes isti libri, et omnes alii qui sunt **de forma**, legantur in scolis, et rite secundum exigenciam materie».

RÈGLEMENT II

13 février 1409
Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis, éd. GIBSON, p. 200

«Item, ad determinandum pro se nullus bachillarius admittatur, nisi prius *Algarismum integrorum*, *Compotum ecclesiasticum*, *Tractatum de spera*, cum sufficienti ipsorum declaracione in collegio aut in aula a magistro uel bachillario, lectionatim audierit et auditos recitauerit, ut est moris. — Item, teneantur singuli pro se determinaturi omnes libros logice tam ueteris quam noue, preter quartum librum *Topicorum* Boecii, quem audiuisse non astringantur, una cum Prisciani *De construccionibus* et *Barbarismo* Donati semel in scolis publice a bachillariis cursorie legentibus audire pacifice et attente».

RÈGLEMENT III

10 décembre 1431
Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis, éd. GIBSON, p. 234

«Presentatos igitur ad incipiendum in artibus et philosophia supponimus **formam** determinatoribus indictam audiendo complesse, necnon in scolis arcium, septem artes liberales et tres philosophias per octo annorum terminos, termino quolibet ad minus continente xxx dies legibiles, **secundum formam** sequentem ascendendo gradatim, ordinarie et attente audisse: suple, Gramaticam per terminum anni, uidelicet *Prisianum*, in *maiore* uel *minore*; Rethoricam per tres terminos, uidelicet *Rhetoricam* Aristotelis, seu quartum *Topicorum* Boecii, aut Tullium in *noua Rethorica*, uel Ouidium *Methamorphoseos* siue poetriam Virgilii; Logicam per tres terminos, puta, libros *Peri Hermeneias* uel tres libros primos *Topicorum* Boecii, aut libros *Priorum* siue *Topicorum* Aristotelis; *Arithmetricam* per terminum anni, uidelicet Boecii; *Musicam* per terminum anni, uidelicet Boecii; Geometriam per duos anni terminos, uidelicet librum *Geometrie* Euclidis, seu Alicen Vitulonemue in *Perspectiuam*; Astronomiam per duos terminos anni, uidelicet *Theoricam planetarum*, uel Tholomeum in *Almagesti* [...]».

Les deux premiers règlements – parties intégrantes du *Chancelors's book* (*Registrum A*), le plus ancien registre officiel possédé par l'Université d'Oxford[25] –, dont les extraits clés sont à juste titre cités par Beaujouan, attestent que les manuels mathématiques étaient bel et bien inclus dans la liste des livres sur lesquels les candidats à la « détermination » (Règlement II) et à l'« inception » (Règlement I) devaient avoir suivi des cours. Cette paire de statuts – datant certes du XIV^e^ siècle et même du début du XV^e^, mais reflétant sûrement, par bien des aspects, la pratique antérieure – montre toutefois aussi à l'évidence que l'enseignement de l'algorisme n'a pas signifié, à Oxford, le rejet comme manuel du *De institutione arithmetica* de Boèce (on constate aussi, pour la grammaire, que l'intégralité de l'*Institution grammaticale* de Priscien et le *Barbarisme* de Donat sont toujours au programme). Le troisième règlement (non mentionné par Beaujouan) mérite également d'être signalé, car il s'agit – comme le notait déjà l'éditeur des *Statuta Antiqua* dans son introduction[26] – de la plus ancienne référence à l'étude de la musique à figurer dans les statuts oxoniens (étude, il faut le souligner, qui s'appuie encore en 1431 sur le *De institutione musica* de Boèce, alors que le *De institutione arithmetica* de ce dernier est allégué pour celle de l'arithmétique, l'*Algorisme* étant, quant à lui – on doit le dire –, complètement passé sous silence, de même, d'ailleurs, que le traité de la *Sphère* et celui du *Comput*).

5. LE TERME « *FORMA* » DANS LE *CHARTVLARIVM VNIVERSITATIS PARISIENSIS* ET LES MENTIONS DE LIVRES « *DE FORMA* » DES TEXTES DIDASCALIQUES DE LA FACULTÉ DES ARTS DE PARIS

Le terme « *forma* » – au sens technique de « règle », « règlement » « réglementation », « prescription », « spécification » ou « exigence » – n'est pas absent des principaux statuts parisiens régissant, tant au début du XIII^e^ siècle qu'au milieu du XV^e^, l'organisation des études artiennes, mais, contrairement à la pratique oxonienne, il n'est pas rattaché aussi clairement et aussi directement à l'énumération des manuels que les candidats doivent « entendre » (« *audire* ») « lire » (« *legere* »), en guise de réquisits partiels, avant de franchir les divers grades universitaires[27]. Cela ne

25. *Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis*, éd. GIBSON, p. x : « The Chancellor's book (Registrum A), which is in a great variety of handwritings, is the oldest official register possessed by the University ».
26. *Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis*, éd. GIBSON, p. xciv, n. 2.
27. Par exemple (en faisant ressortir les termes clés par l'usage du gras ; l'assez large contexte sélectivement retenu a pour but de mettre en évidence la dimension légale de ces prescriptions officielles à caractère nettement coercitif) : en 1215, dans le statut même de Robert de Courçon : « Nullus legat Parisius de artibus citra uicesi-

prouve cependant pas de façon certaine que pareille réglementation n'a jamais été formulée à Paris. Il ne faut, effectivement, jamais oublier que si le fonds le plus ancien (et, partant, le plus «autoritaire») des *Statuta antiqua* de l'Université d'Oxford est formé d'un registre d'époque que se

mum primum etatis sue annum, et quod sex annis audierit de artibus ad minus, antequam ad legendum accedat, et quod protestetur se lecturum duobus annis ad minus, nisi rationabilis causa interuenerit, quam publice uel coram examinatoribus debebit probare, et quod non sit respersus aliqua infamia, et quod cum legere disposuerit, examinetur quilibet **secundum formam**, que continetur in scripto domini P. Parisiensis episcopi, ubi continetur pax confirmata inter cancellarium et scolares a iudicibus delegatis a domino papa, scilicet ab episcopo et decano Trecensibus, et a P. episcopo et J. cancellario Parisien. approbata et confirmata» (*CUP*, t. I, n° 20, p. 78); en 1252, dans le statut voté par les membres de la Nation anglaise de la Faculté des arts de Paris au sujet des bacheliers devant «déterminer» durant le carême: «[...] magistri nascionis anglicane in artibus regentes [...] bachellaruorum in artibus determinandorum in quadragesima, sicut mos est, **formam inferius annotatam** de communi eorum et proborum consilio statuerunt. [...] Quia uero **per formam istam** fas non est nec erit diuiti uel pauperi, nobili uel ignobili deinceps deferre, si modo supradicto licenciam determinandi petiturus non accedat dispositus: icirco ad eorum cautelam prouisum est a magistris, quatinus **presens forma** singulis annis per scolas bis deferatur, ita quod prima uice inter purificacionem et carnipriuium in scolis magistrorum legatur, et alia uice inter festum sancti Remigii et Omnium Sanctorum uel circiter, quando erit congregacio. Magistri autem singuli obligentur per fidem ad istam ordinacionem obseruandam. Nichilominus etiam, si aliquis inuentus fuerit dicte ordinacioni contradicens, penam suspensionis lectionum per mensem sustineat» (*CUP*, t. I, n° 201, pp. 227 et 229-230); toujours en 1252, dans un autre statut voté par la même instance au sujet cette fois des futurs «incepteurs» (et non pas des «inceptés»: les éditeurs auraient dû ici corriger l'unique témoin manuscrit – voir, à ce sujet, la note suivante et le texte auquel elle se rattache): «Bachellarius in artibus incept<ur>us [...]. Cedit in uituperium nascionis, si laboret infamia presentatus, aut si **formam communem in audiendo** non compleuerit numerum sex annorum, uel si fuerit ignotus, utpote qui nec in disputacionibus, nec in lectionibus uisitauerit aliquem magistrorum, uel gradum non attigerit, qui ad honestatem status et facultatis exigitur, uel si non constiterit, ipsum saltem per biennium ante presentacionem suam de questione publice respondisse. Qui etiam ordinarunt, ut, quicumque de cetero incipient uel resumentur, ad istam declarationem **una cum forma nascionis** inuiolabiliter obseruandam per fidem iuxta aliquam consuetudinem astringantur. Si quis autem **contra hanc formam** bachellariis presentandis per magistros proprios exponendam suam uel alterius promocionem per quascumque personas procurare presumpserit, ex tunc a consorcio nascionis quo ad omnes actus scolasticos tanquam infamis uilissimus excludatur, salua in omnibus et per omnia cancellarii libertate. Ceterum ne error alicuius per ignoranciam decetero ualeat excusari, fiat magistris copia statutorum, et bachellariis annuatim generaliter conuocatis premissa declaratio publicetur» (*CUP*, t. I, n° 202, pp. 230-231); en 1452, dans la partie de la réforme du cardinal-légat Guillaume d'Estouteville traitant des épreuves constituant l'examen des candidats au magistère: «Item innouamus illud statutum dicte reformationis, quo cauetur **in forma**, quod in temptamine examinis Sancte Genovefe quatuor magistri intersint cum cancellario [...]. Hoc quidem statutum in predicta reformatione, ut retulimus, **in forma** positum eadem auctoritate innouamus et inuiolabiliter uolumus et mandamus obseruari. [...] sed absque prece uel pretio libere habeat uterque cancellarius in suo temptamine predictos magistros eligere, **sub** modo tamen, **forma** et circunstantiis supradictis [...]» (*CUP*, t. IV, n° 2690, pp. 730-731).

sont transmis pendant plusieurs siècles les divers chanceliers de ladite institution, le *Chartularium Uniuersitatis Parisiensis*, quant à lui, est un recueil « factice » monté presque pièce par pièce, à la fin du siècle dernier, par ses savants éditeurs après un formidable travail d'identification et de regroupement d'éléments épars. Lorsqu'on songe que, par exemple, les deux célèbres statuts promulgués en 1252 par la Nation anglaise de la Faculté des arts de Paris ne subsistent que dans un seul manuscrit (le ms. Oxford, Corpus Christi College 283, copié à Paris mais apporté en Angleterre par Guillaume de Clara en 1277)[28], on peut facilement s'imaginer que d'autres documents importants de ce genre, détenus par tel ou tel dépôt européen, aient pu être irrémédiablement perdus au fil des siècles. L'aspect des textes didascaliques issus de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle que nous allons maintenant mettre en relief pourrait même constituer un indice qu'ont originellement existé dans cette institution certaines listes plus explicites concernant l'ensemble des manuels obligatoirement au programme des cours.

Nos documents didascaliques ne sont toutefois pas normatifs à proprement parler. On ne retrouve, en effet, aucune allusion aux introductions à la philosophie ou aux guides de l'étudiant dans le *Cartulaire de l'Université de Paris*. Par exemple, il n'y a rien qui s'en rapproche dans la liste de taxation – datant des années 1272-1276[29] – des livres de théologie, de philosophie et de droit que les stationnaires parisiens devaient tenir à la disposition des universitaires, si ce n'est le signalement de quelques encyclopédies, ainsi que celui du *De ortu scientiarum* de Robert Kilwardby (rédigé à Oxford – à la demande de ses supérieurs – par l'ex-maître ès arts parisien, une fois devenu dominicain et engagé dans des études de théologie) et du *De principiis nature* de Jean de Sècheville[30]. Les textes didascaliques, nés de l'initiative personnelle de certains maîtres ou suscités par la pratique enseignante elle-même, ne sont donc pas, au sens strict, des textes statutaires, non plus que « curriculaires ». On rencontre toutefois, aussi bien dans les introductions à la philosophie que dans les guides de l'étudiant, de nombreuses mentions « *de forma* » – ou, en un cas singulier, « *in forma* » – qui, très certainement, font fidèlement

28. Cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 46-58 (les deux statuts mentionnés constituant, p. 54, les n^os^ 23-24 de la description du contenu du ms. Oxford, C.C.C. 283) et LAFLEUR-CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton [...] Première partie*, pp. 152-163 (p. 155, pour la paire de documents concernés).
29. Cf. J. DESTREZ, *La Pecia dans les manuscrits universitaires du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle*, Paris, Vautrain, 1935, p. 32, n. 1.
30. *CUP*, t. I, n^o^ 530, p. 644: « Item, liber de Proprietatibus rerum, continet c et ij pecias [...]. Item, de Naturis rerum, continet xlj pecias. Item, de Ortu scientiarum, continet xviij pecias. Item, de Principiis nature magistri Iohannis de Siccauilla, continet xiiij percias ».

écho aux prescriptions curriculaires alors en vigueur dans les statuts officiels de l'institution parisienne.

Dans les *Quatre introductions*, nous avons traité de cette question des spécifications curriculaires contenues dans les textes didascaliques de façon assez détaillée, mais sans doute trop compacte[31]. En appendice d'une étude ultérieure, nous avons fourni, mais sans le commenter, un tableau des passages pertinents ordonnés par disciplines et, plus récemment encore, nous avons, avec quelques remarques, enrichi ce dernier de données nouvelles et en avons fait ressortir, par l'utilisation d'un caractère gras, les occurrences de l'expression «*de forma*»[32]. C'est cette liste de mentions «*de forma*» – avec l'ajout du «*in forma*» évoqué à l'instant – que nous reprenons ici, en marquant typographiquement la présence de certains autres termes particulièrement significatifs, en numérotant cette fois les témoignages pour faciliter les renvois et en suivant maintenant – comme il est, on le verra, plus séant pour le commentaire – l'ordre d'énumération des matières dans les prescriptions de «lectures» pour les jours fériés du statut de 1215.

Mais d'abord quelques remarques méthodologiques. Tous les textes didascaliques dont ces passages sont extraits proviennent, à notre avis, de la Faculté des arts parisienne au XIII^e^ siècle (le morceau [4.3], relatif à la musique, de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence le dit, pour sa part, en toutes lettres). Ils s'échelonnent des années 1230-1230/1240 (*Accessus philosophorum* et «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109) aux années 1270/1280-1290 (*Diuisio scientie* de Jean de Dacie et *Questiones in parua mathematicalia* de Raoul le Breton), en passant par la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, le *De communibus artium liberalium* et les *Questiones mathematice*, qui doivent dater des années 1250. Finalement, on notera que le «*Guide de l'étudiant*» emploie le verbe «*legere*» au lieu de l'expression «*de forma*»; les passages relatifs aux «livres philosophiques» (témoignages, 1.1 et 1.2), à la musique (témoignages, 4.1-4.6) et à la géométrie (témoignages, 5.1-5.9) suffisent pour confirmer leur synonymie au moins partielle. Voici le tableau en question:

31. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 147-154 et 160 (avec, sur cet ouvrage, le compte rendu de Cl. PANACCIO, dans *Philosophiques* 17, 2 [1990], p. 202). Voir également LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 165-166 et Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 138-140.
32. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, «Appendice 5», pp. 196-199 et *Id.*, *Les textes «didascaliques»*, section 9, pp. 364-369.

Mentions de livres «***de forma***» et indications de cours («***legitur***» / «***leguntur***») contenues dans les textes didascaliques de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle

1. Libri philosophici (= *Tymeus* Platonis + Boetius *De consolatione*):

- 1.1 «*Guide de l'étudiant*»: «Vlterius [sc. post moralem scientiam] notandum quod **leguntur** duo libri, quorum unus appellatur *Tymeus* Platonis et alter Boetius *De consolatione*» (ms. Barcelona..., Ripoll 109, fol. 137ra; éd. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 [Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I], § 125).
- 1.2 *Primo queritur utrum philosophia*: «Notandum iuxta predicta quoniam duo libri philosophici sunt **de forma**, scilicet *Thymeus* Platonis et Boetius *De consolatione philosophie*» (ms. München, Bayerische Staatsbibliothek Clm. 14460, fol. 31rb; éd. LAFLEUR-CARRIER, ci-dessus, § 104).

2. *Rethorice* Tulii (= Cicero, *De inuentione* + Pseudo-Cicero, *Ad Herennium*):

- 2.1 «*Guide de l'étudiant*»: «Hec [sc. rethorica] autem scientia traditur a Tullio in Rethoricis [i.e. *De inuentione* + *Ad Herennium*]. Et sunt ibi duo libri **partiales**: in primo [sc. *De inuentione*] agitur in generali de inuentione istorum que proponenda sunt coram iudice <et> de modo proponendi; in secundo [sc. *Ad Herennium*] uero agitur de eisdem in speciali, subaddendo que sunt ad artem utilia. Et ideo non **legitur** nisi secundus liber tantum. Et iste secundus diuiditur in .IIII.^or^ partes» (ms. Barcelona..., Ripoll 109, fol. 137va; éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle*, § 146).

3. Arismetica speculatiua (= *Inst. arith.* Boetii):

- 3.1 *De communibus artium liberalium*: «In arismetica determinatur de arte numerandi absolute loquendo de numero. Et de ista habemus quemdam tractatum in quo determinatur de arte numerandi quantum ad practicam eius, et iste dicitur *Algorismus* ab Algor inuentore. Speculatiua arismetica est **de forma**; in hac autem determinatur de uirtute numerorum et de proportionibus eorum» (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 199ra-rb; éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Un instrument de révision*, p. 193, § 212, l. 1023-1028).

4. *Musica* Boetii:

- 4.1 «*Guide de l'étudiant*»: «Huiusmodi autem scientie [sc. musice] Boetius est auctor. Et diuiditur in .V. libros **partiales**. In primis duobus agitur de eis que pertinent ad scientie ueritatem. In tribus sequentibus agitur de ipsis reprobando opiniones aliorum [...]. **Leguntur** autem duo libri huius totalis scientie, quia in istis duobus, ut dictum est, manifestat auctor omnium illorum scientiam de quibus intendit. Set in primo libro exequitur de eis generaliter, in secundo uero specialiter demonstrando proprias passiones in tonis et consonantiis» (ms. Barcelona..., Ripoll 109, fol. 135ra; éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle*, § 51).
- 4.2 *Accessus philosophorum*: «Sunt autem in Musica .V. libri **partiales**, set **de forma** tantum duo» (Éd. LAFLEUR, dans *Quatre introductions à la philosophie*, p. 204, l. 431-432).
- 4.3 Arnoul de Provence, *Diuisio scientiarum*: «Sunt autem quinque libri *Musice* quam tractauit Boetius, quorum duo sunt **de forma Parisius**» (*Ibid.*, p. 328, l. 408-409).

- 4.4 *Questiones mathematice*: «5 sunt libri [hic *cod.*] in *Musica*, duo **de forma**» (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 204va; éd. LAFLEUR-CARRIER, § 164: à paraître).
- 4.5 *Communia «Visitatio»*: «Postea queritur de musica [...] quinque sunt libri in musica. Quorum duo primi sunt **de forma**, alii uero tres non» (ms. Paris, BnF, lat. 7392, fol. 79ra).
- 4.6 Jean de Dacie, *Diuisio scientie*: «Est etiam sciendum, quod quinque sint libri musice, quos tradidit Boetius, quorum duo sunt **de forma**» (Éd. OTTO, dans *Iohannis Daci opera*, t. I, 1, p. 30, l. 6-8).

5. *Geometria* Euclidis:
- 5.1 «*Guide de l'étudiant*»: «Huius autem scientie [sc. geometrie] auctor est Euclides. Que tota diuiditur in .XV. libros [...]. De hac scientia non **leguntur** nisi .VI. primi libri [...]. Hii ergo sunt .VI. libri quos consideramus» (ms. Barcelona..., Ripoll 109, fol. 134va; éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle*, § 28).
- 5.2 *Accessus philosophorum*: «Causa formalis est modus agendi uel qualitas operis. Qualitas autem operis consistit in intentionibus librorum **partialium** *Geometrie*, qui sunt in uniuerso .XV., set **de forma** non sunt nisi sex» (Éd. LAFLEUR, dans *Quatre introductions à la philosophie*, p. 210, l. 504-506).
- 5.3 Arnoul de Provence, *Diuisio scientiarum*: «Sunt autem .XV. libri Geometrie, licet **de forma licentiandorum** non sint nisi sex» (*Ibid.*, p. 329, l. 430-431).
- 5.4 *Compendium circa quadriuium*: «Et illius partis geometrie [sc. altimetrie] sunt sex libri qui sunt **de forma**, et non debent **audiri** plures, nisi **auditoribus** placeat» (*Ibid.*, p. 372, l. 281-282).
- 5.5 *De communibus artium liberalium*: «In geometria determinatur de magnitudine inmobili, scilicet de commensuratione terre. Istius scientie sunt quindecim libri, quorum sex primi sunt **de forma**» (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 199ra; éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Un instrument de révision*, p. 192, § 209, l. 1004-1005).
- 5.6 *Questiones mathematice*: «Quot sunt libri? Quindecim, quorum sex sunt **de forma**» (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 204va; éd. LAFLEUR-CARRIER, § 168).
- 5.7 *Communia «Visitatio»*: «Postea queritur de geometria et queritur primo de quo si[n]t tanquam de subiecto, et unde dicatur, et quot sint libri in geometria. [...] Ad aliud dicendum quod Euclides fuit artifex et causa efficiens istius scientie. Ad aliud dicendum est quod quindecim <sunt> libri in geometria. Quorum sex primi sunt **de forma**, alii autem [sex *cancell. cod.*] novem non» (ms. Paris, BnF, lat. 7392, fol. 78vb).
- 5.8 *Quedam communia circa septem artes liberales*: «De geometria sciendum est quod ipsa est de magnitudine siue de quantitate continua absolute sumpta. Et diuiditur in tres partes: prima pars [...] continet primos quatuor libros; alia [...] durat usque ad decimum; tertia pars continet quinque ultimos libros. [...] Set sex primi libri sunt **de forma**» (ms. Paris, BnF, lat. 15121, fol. 60vb-61ra).
- 5.9 Jean de Dacie, *Diuisio scientie*: «[...] est notandum, quod quindecim sunt libri geometrie Euclidis, sed **de forma licentiandorum** tantum sunt sex» (Éd. OTTO, dans *Iohannis Daci opera*, I, 1, p. 26, l. 24-25).

6. Astrologia/Astronomia (= *Astrologia* Martiani [*i.e.* MARTIANUS CAPELLA, *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, Liber VIII: «De astronomia»] et *De spera* Iohannis de Sacrobosco):

- 6.1 *Questiones mathematice*: « In astrologia determinatur de magnitudine mobili. Et <« astrologia »> dicitur ab *astros* et *logos*, quod est « sermo », id est « scientia tractans de astris recitando ». <Legi> potest **in forma** loco astronomie propter eius prolixitatem et difficultatem, et ideo <ibi> ponitur astrologia. Et <« astronomia »> dicitur ab *astros* et *norma*, « regula », et *ycos*, « scientia », quasi « scientia tractans de astris per regulas ». Et hoc apparet, quia, licet subiectum sit utrobique magnitudo mobilis, inde differenter: quia in astronomia demonstrando, in astrologia narrando solum. — Causa efficiens fuit Machianus de Capella. — Finis est ad astrologiam. — Titulus talis est: « Incipit *Astrologia* Machiani ». — 4^{or} sunt capitula in *Astrologia* et similiter in *Spera* » (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 205va; le texte, très amendé, est celui de l'éd. LAFLEUR-CARRIER, § 231).
- 6.2 *De communibus artium liberalium*: « In astronomia determinatur de magnitudine mobili, scilicet de natura corporum supercelestium que sunt mobilia. De ista scientia non **legitur** inter libros **de forma** nisi unus liber, scilicet liber *De spera*, in quo agitur de compositione spere mobilis per circulos, per quam speram celestia intelligimus » (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 199ra; éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Un instrument de révision*, p. 191, § 206, l. 993-997).

7. Libri introductorii ad principales mathemeticas (= *Algorismus*, *Spera*, *Compotus* Iohannis de Sacrobosco):
   - 7.1 Raoul le Breton, *Questiones in parua mathematicalia*: « Alia autem est scientia principalis speculatiua scilicet mathematica [...]. Istarum mathematicarum quedam sunt introductiue, que non sunt pure speculatiue, quedam sunt principales speculatiue. Introductiue sunt multe secundum quod diuersi actores diuersos tractatus composuerunt, sicut etiam in logica a diuersis actoribus diuersi tractatus sunt compositi; et iste mathematice introductiue, sicut algorimus, spera, compotus, astralibium, quadrans et tabule, ista sunt solum quedam introductoria ordinata ad cognitionem scientiarum mathematicarum principalium speculatiuarum que ab actoribus auctenticis traduntur. Vnde mathematice principales sunt quatuor, scilicet [...] geometria et arismetica [...] astrologia et musica [...]. Et ideo quidam sunt libri ordinati ad geometriam et arismeticam, et maxime ad arismeticam, quidam uero ad astrologiam et musicam. Verumptamen **multi istorum librorum** ad istos ordinatorum **non sunt de forma**. Modo debet intelligi quod iste mathematice principales sunt ille quatuor de quibus dictum est. [...] Modo sicut sunt quatuor mathematice principales, ita sunt aliqua introductoria ordinata ad istas quatuor, sicut algorismus, spera et compotus et cetera [le ms. de Bruxelles donne au lieu du « et cetera »: et astralabium, quadrans et sic de multis aliis]. Vnde **algorismus**, **spera** et **compotus**, ista sunt **de forma** [...]. **Isti** ergo **libri** sunt introductorii ad principales mathematicas » (éd. WEIJERS, dans *La « disputatio »*, pp. 165-167).

8. *Liber ethicorum* Philosophi:
   - 8.1 *De communibus artium liberalium*: « In Libro *Ethicorum* determinat Philosophus de bono morali, et hic sunt decem libri, quorum tres sunt **de forma**: in quorum primo determinat de felicitate, que est finis ultimus actionum humanarum; in secundo determinat de uirtutibus in uniuersali, que sunt principia operationum perfectarum que ordinantur in acquisitionem felicitatis; in tertio determinat de uoluntario et inuoluntario eligibili et consiliabili » (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 200rb; éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Un instrument de révision*, p. 202, § 284, l. 1267-1272).

Un simple coup d'œil sur cette liste de prescriptions parisiennes permet de constater que ces règles s'adressent aux candidats à la licence (voir le témoignage d'Arnoul de Provence [5.3] et celui de Jean de Dacie [5.9] sur la géométrie). Une lecture à peine plus attentive atteste qu'elles stipulent que lesdits étudiants doivent avoir suivi un cours sur les livres concernés (cf. les témoignages [1.1, 2.1, 4.1, 5.1] du «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109; celui du *De communibus artium liberalium* sur l'astronomie [6.2]; et, particulièrement, celui du *Compendium circa quadriuium* sur la géométrie [5.4]: «il y a six livres *de forma*, et on ne doit pas en **entendre** plus, à moins que cela ne plaise aux auditeurs»). Mais ces livres étaient-ils aussi formellement au programme de l'examen de licence ou bien l'obligation s'arrêtait-elle à avoir entendu un cours à leur sujet? La série de morceaux cités ne permettrait pas, à elle seule, de trancher avec certitude entre ces deux possibilités. Toutefois, l'épilogue – «Voilà les notions communes sur lesquelles sont tenus de répondre les candidats à la licence ès arts»[33] – du *De communibus artium liberalium*, un *vrai* guide d'examen particulièrement riche en mentions «*de forma*», montre que la première hypothèse (la plus vraisemblable d'ailleurs, puisque, *a priori*, on s'attend à ce que l'assimilation du contenu des cours obligatoires ait fait l'objet d'un contrôle) est la bonne; sans parler de la présence d'exposés au moins schématiques sur ces livres (exception faite des *parua mathematicalia*) dans l'autre *véritable* guide d'examen, le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109. En résumé, les livres «*de forma*» figurant ci-haut sont des ouvrages – ou parties d'ouvrages[34] – sur lesquels, au XIII^{e} siècle, les candidats à la licence ès arts parisienne devaient avoir suivi un cours et sur la matière (tout au moins élémentaire) desquels ils pouvaient être interrogés lors de l'examen terminal.

6. STATUTS OFFICIELS ET APPORTS DES «*DE FORMA*» DIDASCALIQUES: LA SURVIE DE L'«ARTISTE» MAL AIMÉ

Pour mettre en lumière de façon plus détaillée les nombreux apports des témoignages réunis dans le tableau présenté ci-dessus, section 5, à notre connaissance de la réglementation de l'enseignement artien, il faut maintenant comparer les spécifications relatives aux livres à l'étude qu'on retrouve dans les documents regroupés par Denifle et Châtelain dans le

33. ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER, dans *Un instrument de révision*, p. 203, §292, l. 1300-1301: «Hec sunt communia quibus tenentur respondere licentiandi in artibus».
34. Pour la notion de *libri partiales* – livres «partiels» ou «mériques» –, voir, ci-dessous, section 7, avec la n. 61.

Chartularium Uniuersitatis Parisiensis avec les mentions « *de forma* » contenues dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant émanant de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle. Parmi les programmes scolaires déjà mentionnés[35], un rapprochement s'impose principalement avec le **point 2** des prescriptions de Robert de Courçon (1215) relatif aux jours fériés, lequel – on s'en souviendra (cf., *supra*, section 2) – se lit comme suit: « Non legant in festiuis diebus nisi philosophos et rhetoricas, et quadruuialia, et *barbarismum*, et *ethicam*, si placet, et quartum *topichorum* » (*CUP*, t. I, n° 20, p. 78)[36] – nous en adopterons donc, autant que faire se peut, l'ordre d'énumération des matières dans notre exposé.

D'abord, on en a déjà touché un mot (ci-dessus, section 2), nos textes didascaliques permettent de préciser que les « philosophes » dont parle le cardinal-légat ne sont autres que – ou du moins comprennent – Platon et Boèce, avec leurs traités respectifs: le *Timée* et la *Consolation de Philosophie* (cf., *supra*, section 5, tableau des mentions « *de forma* », témoignages 1.1 et 1.2). Une liste de serments, qui date d'après 1252 et d'avant 1366 (le plus probablement: de la première moitié du XIV^e^ siècle), à prêter par les candidats à la licence, énumère le *De consolatione* de Boèce parmi les livres que doivent avoir entendus les futurs licenciés (mais un ajout d'une main plus tardive indique qu'on accorde une dispense): « Item, quod audiuistis Boecium de Consolatione. — (Dispensatur) »[37].

35. Cf. ci-dessus, n. 6.

36. Il ne faut probablement pas conclure du présent statut que les diverses disciplines qui y sont mentionnées n'étaient enseignées qu'aux *dies festiui*. Ph. DELHAYE (*La place des arts libéraux dans les programmes scolaires du XIII^e^ siècle*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1969, p. 168, n. 18 [Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août-2 septembre, 1967]), qui a sûrement raison de penser qu'il ne faut pas interpréter cette restriction de façon exclusive, écrit au sujet des leçons portant sur les philosophes, le *quadriuium*, la rhétorique, l'éthique et le *Barbarisme*: « Ces cours pouvaient se donner en semaine mais à des heures qui ne nuisaient pas aux *lectiones ordinarie* ». Par ailleurs, qu'un enseignement ait bien eu lieu certains jours de fête est attesté par le *Kalendarium ad usum Vniuersitatis Parisiensis* (*CUP*, t. II, n° 1192, pp. 709-716), qui reflète les pratiques du XIV^e^ siècle. On y lit, par exemple, le 9 janvier: « Hac die non legitur ultra terciam in uico Straminis (c'est la Rue du Fouarre où se tenaient les leçons des artiens) propter reuerentiam beati [Guillelmi] »; le I^er^ Février: « Hac die non legitur in aliqua Facultate ultra terciam, propter festum Purificacionis »; le 21 mars: « Benedicti abbatis. — Non legitur in theologia nec in decretis: tamen legitur in aliis; eodem die cursorie in uico Straminis »; le 30 avril: « Petri Iacobite et Martiris. — Non legitur in aliqua Facultate, excepto in uico Straminis, ubi tunc legitur cursorie »; le 8 novembre: « Maturini confessoris. — Eodem die cursorie legitur in uico Straminis »; le 24 novembre: « Ista die non legitur ultra terciam in uico Straminis, nec in nonis Nostre Domine, propter festum beate Katherine »; etc. Ce calendrier montre donc que certains jours de fête étaient associés à un programme abrégé de leçons matinales ou cursives.

37. *CUP*, t. II, n° 1185 (14), p. 678.

Ce serment renforce l'hypothèse de l'identification des *philosophi* avec Platon et Boèce, tout en suggérant que le *Timée* a cessé d'être «*de forma*» avant la *Consolation de Philosophie*. Cette dernière ne fait plus partie du programme en 1366[38]. De plus, la dispense qu'on accordait à son sujet même avant 1366 montre que l'habitude de l'enseigner s'est perdue peu à peu entre le milieu du XIII[e] siècle et celui du XIV[e].

Les *Rhétoriques* dont Robert de Courçon prescrit l'étude sont la *Rethorica uetus* (ou *Prima rethorica*) – c'est-à-dire le *De inuentione* de Cicéron – et la *Rethorica noua* (ou *Secunda rethorica*) – c'est-à-dire le Pseudo-Cicéron intitulé *Rethorica ad Herennium*[39]. Le quatrième livre des *Topiques* de Boèce – c'est ici, on l'a dit (*supra*, section 2), au *De differentiis topicis* que veut faire allusion le statut de 1215 – se rattache également à l'étude de la rhétorique[40]. Le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109, qui date des années 1230/1240, nous apprend que, quelques décennies après le décret du cardinal-légat, seule la *Rhetorica ad Herennium* faisait encore l'objet de cours réglementé (cf. témoignage, 2.1)[41]. Cette constatation est d'ailleurs en harmonie avec les témoignages des introductions à la philosophie qui présentent une section sur la rhétorique sans préciser explicitement le «*de forma*» de la discipline. Par exemple, les *Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR-CARRIER, p. 244, l. 1031-1036), qui offrent un exposé substantiel sur la rhétorique – en fait, la plus élaborée des présentations artiennes connues sur cette matière[42] –, s'appuient essentiellement sur l'*Ad Herennium* et ne font allusion au *De*

38. *CUP*, t. III, n° 1319, p. 145.
39. C'est par inadvertance que Philippe DELHAYE (*La place des arts libéraux*, p. 170) identifie la *Rethorica uetus* avec l'*Ad Herennium* et la *Noua* avec le *De inuentione*: sur ces appellations, ainsi que celles de *Prima rethorica* et de *Secunda rethorica*, voir le passage des *Accessus philosophorum* cité ici dans le texte et, *infra*, la n. 41.
40. Cf. ISAAC, *Le «Peri hermeneias» en Occident*, p. 66 et P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, p. 111, n. 25 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2[e] série: Textes, Études, Congrès, V). Pour de plus amples précisions sur la modeste carrière du quatrième livre des «*Topiques*» de Boèce dans les universités de Paris et d'Oxford, on consultera: P.O. LEWRY, *Rhetoric at Paris and Oxford in the Mid-13th Century*, dans *Rhetorica* 1 (1983), pp. 45-63 et *Id.*, *Grammar, Logic, and Rhetoric, 1220-1320*, dans *The History of the University of Oxford*, t. I: *The Early Oxford Schools*, J.I. CATTO (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1980, pp. 401-433. — On trouvera aussi quelques remarques au sujet des parallèles parisiens et oxoniens ci-dessus, n. 7.
41. Plusieurs autres textes didascaliques artiens confirment l'identification de la *Prima rethorica* avec le *De inuentione* et celle de la *Secunda rethorica* avec l'*Ad Herennium*: cf. LEWRY, *Rhetoric at Paris and Oxford*, p. 50, n. 19; p. 54, n. 35; p. 59, n. 50.
42. Cf. LEWRY, *Rhetoric at Paris and Oxford*, p. 54, n. 34.

inuentione que furtivement au sujet de la distinction entre la *Rethorica noua* et la *Vetus*:

> «La *Nouvelle rhétorique* [*i.e.* l'*Ad Herennium*] diffère de la *Vieille* [*i.e.* le *De inuentione*] en cela que, dans la *Vieille rhétorique*, on traite seulement d'une partie de la rhétorique, à savoir de l'invention. Il restait à traiter des quatre autres <parties>, mais, parce que son ami Hérennius lui avait demandé d'écrire une rhétorique complète, Tullius répéta <ce qu'il avait dit> au sujet de l'invention – tantôt par les mêmes mots, tantôt par d'autres, en faisant aussi parfois des ajouts – et traita des quatre autres parties»[43].

Arnoul de Provence ne mentionne pas le *De inuentione* et son exposé dépend entièrement de l'*Ad Herennium*. Il en va de même pour la grande majorité des introductions à la philosophie des maîtres parisiens dont nous ayons connaissance. À défaut de bénéficier d'une mention «*de forma*» ou d'une indication de cours, le quatrième livre des *Topiques* – alias *De differentiis topicis* – de Boèce fait l'objet d'une question tant dans la présentation de la rhétorique du «*Guide de l'étudiant*» (éd. LAFLEUR-CARRIER, § 149) que dans celle du recueil «*Primo queritur utrum philosophia*» (éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 92 et 99).

Pour les disciplines mathématiques, le statut de Robert de Courçon est passablement imprécis – ainsi que le notait à juste titre Beaujouan (cf., *supra*, n. 26) – avec sa mention laconique des «*quadruuialia*»[44]. Les statuts de 1252 et de 1255 sont muets au sujet du *quadriuium*, alors que ceux de 1366 et de 1452 se contentent d'affirmer qu'un bachelier ne doit être admis à l'examen pour la licence qu'à la condition d'avoir entendu, entre autres, «aliquos libros mathematicos»[45]. Un serment de la liste déjà mentionnée ajoute quelques précisions: «Item, quod audiuistis centum lectiones de mathematica ad minus. — (Istud per facultatem sic est interpretatum quod sufficit audiuisse unum librum totalem mathematice, sicut tractatum *De spera*, et alium librum actu audire cum spe audiendi usque ad finem sine fraude)»[46]. Les introductions à la philosophie et les guides

43. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, dans *Quatre introductions*, p. 244, l. 1031-1036: «In hoc differt *Rethorica Noua* a *Veteri* quoniam in *Veteri Rethorica* solum de una parte artis rethorice determinatur, scilicet de inuentione. Restabat determinare de aliis .IIII.^{or}, set, quia Herennius, amicus eius, perfectam ab eo scribi rethoricam postulauit, repetit de inuentione quedam per alia uerba, quedam per eadem, addit etiam aliquando et determinat de aliis quatuor partibus».
44. *CUP*, t. I, n° 20, p. 78.
45. *CUP*, t. III, n° 1319, p. 145 et t. IV, n° 2690, p. 729.
46. *CUP*, t. II, n° 1185 (14), p. 678. Le *De spera* est celui de Sacrobosco, qui demeura au programme de certaines universités comme manuel d'initiation à l'astronomie jusqu'au XVII^{e} siècle: cf. L. THORNDIKE, *The «Sphere» of Sacrobosco and Its Commentators*, Chicago, The University of Chicago Press, 1949, pp. 41-42. On peut se

de l'étudiant apportent ici beaucoup de précisions aux informations plutôt vagues qu'on retrouve clairsemées dans le *Chartularium Uniuersitatis Parisiensis*. L'arithmétique *spéculative* était au programme et on l'étudiait dans les deux livres du *De institutione arithmetica* de Boèce (cf. témoignage, 3.1), même si, comme l'atteste du même souffle le *De communibus artium liberalium*, non seulement on n'ignorait pas l'existence d'un traité appelé *Algorismus* (à l'examen on constate qu'il s'agit de l'ouvrage de Jean de Sacrobosco, plutôt que du *Carmen de algorismo* d'Alexandre de Villedieu[47]) ayant pour objet la *pratique* de l'art de la numération, mais on le mettait aussi parfois subrepticement à profit, du moins après 1250, au lieu de la vénérable arithmétique boécienne[48] – le traité de l'*Algorisme*, ou la discipline du même nom, est en outre brièvement allégué par plusieurs autres textes didascaliques[49]. Les deux premiers des cinq livres du *De institutione musica* servaient de manuel de musique (cf. témoignages, 4.1-4.6). La géométrie était enseignée dans les *Elementa* d'Euclide, dont – comme ce sera aussi le cas à Oxford au XIV^e^ siècle (voir, ci-dessus, section 4, Règlement I) – seulement les six premiers livres étaient toutefois «*de forma*» (cf. témoignages, 5.1-5.9). L'enseignement de l'astronomie – on disait volontiers aussi «astrologie» – s'est d'abord appuyé sur le VIII^e^ livre du *De nuptiis* de Martianus Capella (ou sur des adaptations de ce livre), puis, à partir de 1230 environ, aussi – et de plus en plus exclusivement – sur le *De spera* de Jean de Sacrobosco, ce dernier opuscule étant explicitement présenté peu après 1250 comme le seul livre d'astronomie officiellement au programme (cf. témoignages,

faire une idée assez juste du «laxisme» impliqué dans la dispense relative aux cent leçons de mathématique – «Istud [...] sine fraude» –, si l'on songe que, même à Oxford, l'étude du traité de la *Sphère* était bouclée en huit jours (voir, ci-dessus, section 4, Règlement I) et qu'à Paris les maîtres ès arts auraient fait par jour «soit une seule conférence, soit au plus deux conférences successives» (cf. ISAAC, *Le «Peri hermeneias» en Occident*, p. 79).

47. Ces deux textes ont été édités par J.O. HALLIWELL, *Rara Mathematica; or, a Collection of Treatises on the Mathematics and Subjects Connected with Them, from Ancient Inedited Manuscripts*, London: Parker/Cambridge: Deighton and Stevenson, 1839, pp. 1-26 (*Ioannis de Sacro-bosco Tractatus de arte numerandi*) et pp. 73-83 (*Carmen de algorismo*). Pour les coordonnées et l'évaluation d'autres éditions de ces traités, voir BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 106, n. 39 et 42.
48. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 193-194, l'apparat des sources aux lignes 1026, 1029-1030, 1030-1033, 1033-1035, 1035-1036.
49. Par exemple, ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, p. 202, l. 388 et p. 203, l. 415; ANONYME, *Philosophica disciplina*, éd. LAFLEUR, dans *Quatre introductions*, p. 266, l. 183; ARNOUL DE PROVENCE, *Diuisio scientiarum*, éd. LAFLEUR, p. 326, l. 363; ANONYME, *Questiones mathematice*, éd. LAFLEUR-CARRIER, §274 (ms. Paris, BnF, lat. 16390, fol. 206vb): «In *Algorismo* determinatur de numero quantum ad eius comparationem siue compositionem, in *Arsmetica* quantum ad eius uirtutem».

6.1 et 6.2)[50]. Les *Questiones in parua mathematicalia* de Raoul le Breton confirment, pour la fin du XIII^e siècle, le statut «*de forma*» du traité de la *Sphère*, en l'intégrant – en compagnie de l'*Algorisme* et du *Comput* – dans un trio qualifié de «*libri introductorii ad principales mathematicas*» (cf. témoignage, 7.1). Toutefois, en ne mentionnant explicitement – du moins dans l'extrait édité par O. Weijers – aucun ouvrage pour l'étude des «mathématiques principales» (géométrie, arithmétique, astrologie et musique), les *Questions* de Raoul pourraient laisser entendre que, à l'orée du XIV^e siècle, la tendance à remplacer dans l'enseignement quadrivial les sources classiques par les «livres introductifs» correspondants a connu son acmé (avant que n'advienne, quelques décennies plus tard, un certain retour aux «textes des *antiqui philosophi*», avec, par exemple, l'abrévia-

50. Pour des précisions chronologiques sur le processus de remplacement du VIII^e livre du *De nuptiis* de Martianus Capella par le *De spera* de Jean de Sacrobosco, cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 130-132, 149, 156 avec la n. 4, LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, p. 139 et LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, p. 165. — On reconnaît volontiers que l'astronomie la plus scientifique se trouve dans l'*Almageste* de Ptolémée. Mais la difficulté de cet ouvrage dépassait grandement les compétences scientifiques des maîtres ès arts. Personne – ou presque – ne lisait l'*Almageste* d'un couvert à l'autre: on se satisfaisait plutôt généralement de la préface. O. PEDERSEN écrit à ce sujet, *A Survey of the Almagest*, Odense, Odense University Press, 1974, pp. 17-18 (Acta Historica Scientiarum Naturalium et Medicinalium, t. XXX): «in spite of the high esteem in which the Almagest was held by Mediaeval astronomers it was but rarely studied from cover to cover. The small number of extant manuscripts points to the conclusion that the majority of astronomers never possessed a copy nor even had access to one in a library. The reason is not difficult to guess. The Almagest is a highly technical work which still to-day presents many difficulties and obscurities for a modern reader. It must have been much more difficult to a Mediaeval scholar equipped with less astronomical and mathematical knowledge. We have to remember that e.g. the *Elements* of Euclid were translated only a short time before the Almagest, and that it must have been an enormous task to assimilate such long and demanding treatises». Les *Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR, p. 220, l. 655-657) mentionnent aussi Hygin et Aratus comme autorités en matière d'astrologie fabuleuse. Dans sa *Philosophia* (mss Oxford, C.C.C. 283, f. 152ra; C.C.C. 243, f. 4rb; ci-dessus, éd. LAFLEUR-CARRIER, §39), Olivier le Breton – on l'a vu – affirme qu'un jour suffirait à peine pour énumérer tous les traités d'astronomie: «[...] sic est astronomia [...] cuius libros <et> actores innumerabiles ad recitandum complete uix sufficeret unus dies». En ce qui concerne le «*Guide de l'étudiant*», on a souvent cité le curieux passage où il est écrit que l'astronomie «est transmise pour une part dans Ptolémée, mais pour une autre dans l'*Almageste*; et ces livres ont été brûlés» (ms. Barcelona..., Ripoll 109, fol. 134rb; éd. LAFLEUR-CARRIER, §21). M. HAAS rappelle, à juste titre, cet étrange extrait et tente de l'expliquer: cf. M. HAAS, *Les sciences mathématiques (astronomie, géométrie, arithmétique, musique) comme parties de la philosophie*, ci-dessus, p. 98. Le «*Guide de l'étudiant*» n'affirme cependant pas qu'à la fois Ptolémée et Martianus Capella sont les auteurs de la science astronomique; il dit plutôt que cette dernière est transmise par Ptolémée-*Almageste*, tandis que, subalternée à l'astronomie, l'astrologie a Martianus comme auteur (et c'est bien sûr le VIII^e livre du *De nuptiis Philologiae et Mercurii* qui est ici en cause). Il n'y a donc pas lieu de voir, sur ce point, une contradiction: HAAS, *loc. cit.*, pp. 91 et 98.

tion des traités de Boèce par Jean de Murs pour l'arithmétique et la musique[51]).

Prescrite pour les jours fériés en 1215, l'éthique fait partie des cours ordinaires en 1255 sous l'espèce des quatre premiers livres de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote[52]. La susdite liste de serments et les statuts de 1366 nous apprennent que l'étude de ces quatre premiers livres de l'*Éthique* était requise pour la licence et celle de la majeure partie du traité aristotélicien pour la maîtrise[53]. Le «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109 (vers 1240) présente un long exposé comprenant de nombreuses questions sur l'*Ethica noua* et l'*Ethica uetus*. Cette importante section – plus de cinq colonnes dans le manuscrit – suggère que la morale d'Aristote faisait bien l'objet de cours à la faculté des arts de Paris pendant cette décennie[54]. Mais il est impossible de préciser s'il s'agissait de cours ordinaires ou bien de cours extraordinaires ayant lieu principalement les jours fériés. Le *De communibus artium liberalium*, pour sa part, indique clairement (témoignage, 8.1) que les trois premiers livres du *Liber ethicorum*, étaient requis pour l'admission à l'examen de licence dès le début des années 1250, un peu avant que la première mention officielle ne soit faite, en 1255, dans le statut ci-haut mentionné de la faculté des arts. Si les statuts contenus dans le *Chartularium* (n° 246 et n° 1185: cf. n. 52-53) parlent de quatre livres et le *De communibus artium liberalium* (témoignage, 8.1) de trois seulement, c'est que l'*Ethica uetus* (= *Eth. Nic.*, II et III) et l'*Ethica noua* (= *Eth. Nic.*, I) formaient un *Liber ethicorum* en trois ou quatre livres, selon qu'on divisait ou non le livre III de l'*Éthique à Nicomaque* en deux parties (les chapitres 1-8 formant alors le troisième livre; les chapitres 9-15, le quatrième)[55].

51. HAAS, *Les sciences mathématiques*, ci-dessus, pp. 99 et 103.
52. Voici le passage concerné du statut de 1255 (*CUP*, t. I, n° 246, p. 278): «*Ethicas* quantum ad quatuor libros in xij septimanis, si cum alio legantur; si per se non cum alio, in medietate temporis».
53. *CUP*, t. II, n° 1185, p. 678: «Item, quod audiuistis librum Ethiquorum ad minus quatuor libros». Une main plus tardive a ajouté: «Non dispensatur. Sed licet sufficiat audiuisse quatuor libros pro licentia, tamen pro magisterio oportet audiuisse maiorem partem». *Ibid.*, t. III, n° 1319, p. 145: «nullus decetero admittatur ad magisterium in artibus, nisi [...] audiuerit [...] libros morales, specialiter librum Ethicorum pro maiori parte [...]». — Les statuts du cardinal d'Estouteville, qui datent de 1452, exigent l'étude de la majeure partie de l'*Éthique* dès la licence (*CUP*, t. IV, n° 2690, p. 729): «nullus admittatur ad licentiam [...] nisi [...] audiuerit libros Morales, specialiter librum Ethicorum quantum ad maiorem partem».
54. L'exposé du «*Guide de l'étudiant*» s'étend, dans le manuscrit (Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 109), du folio 135va au folio 137ra; éd. LAFLEUR-CARRIER, §§73-124.
55. ARISTOTE, *L'Éthique à Nicomaque*. Introduction, traduction et commentaire par R.A. GAUTHIER et J.Y. JOLIF (deuxième édition avec une introduction nouvelle), Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1970, t. I, 1, p. 113, n.

7. CONCLUSION

Incontestablement, donc, les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant issus de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle précisent et complètent de façon véritablement significative les informations préservées dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis* relatives aux manuels sur lesquels les candidats à la licence devaient avoir suivi des cours et dont la connaissance imposée pouvait être mise à l'épreuve lors de l'examen afférent. Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les matières prescrites en 1215 par le légat papal Robert de Courçon pour les jours de fête (notre **point 2**). On trouve, en effet, dans les textes didascaliques – documents singuliers où normativité institutionnelle et pratique scolaire effective sont pour ainsi dire combinées –, la mention de livres «*de forma*» ou, à tout le moins, l'indication de cours pour les «philosophes» (Platon et Boèce), pour la rhétorique, pour toutes les disciplines quadriviales – y compris les *parua mathematicalia*, qui, il faut cependant le noter, sont probablement entrés dans l'usage réglementé plus tardivement qu'on ne l'a parfois affirmé (c'est-à-dire à partir d'environ 1250 plutôt qu'au début du siècle) – et, finalement, pour l'éthique.

Il demeure néanmoins étonnant que des disciplines capitales – et destinées à occuper pratiquement tout le décor (28 items sur 29) en 1255 – comme la logique et la grammaire (notre **point 1**), ainsi que la philosophie naturelle, incluant la métaphysique, ne fassent, dans notre *corpus*, l'objet d'aucune prescription curriculaire[56] (en ce qui concerne les *libri*

92 («Introduction par R.A. GAUTHIER»). Une étude récente semble suggérer un autre découpage (moins cohérent, toutefois, et plus difficile à vérifier): Ch.H. LOHR, *The New Aristotle and «Science» in the Paris Arts Faculty (1255)*, dans *L'enseignement des disciplines*, WEIJERS et HOLTZ (éd.), pp. 252-253.

56. Loin de prendre la peine de mentionner explicitement l'existence de cours obligatoires sur la logique, le compilateur du «*Guide de l'étudiant*» nous informe plutôt que le *Des syllogismes catégoriques et hypothétiques* – il s'agit en fait de deux ouvrages distincts de Boèce ici réunis en un seul – n'était plus utilisé: «Liber uero Boetii *De categoricis et ypotheticis sillogismis* ualet ad librum *Peryarmenias* eo quod ibi determinatur de qualitate et quantitate et oppositionibus enuntiationum siue propositionum sub quadam manifestatione apertiori quam in libro *Peryarmenias*; *qui liber non est in usu*» (ms. Barcelona..., Ripoll 109, fol. 144ra; éd. LAFLEUR-CARRIER, §513). Mais peut-être faut-il entendre, inscrit en creux dans cette remarque, l'obligation curriculaire qui pesait sur tous les autres manuels de dialectique et que rappelaient avec insistance les statuts de 1215 et 1255 (cf., ci-dessus, section 2). À Paris toujours, les serments de Sainte-Geneviève (*CUP*, t. II, n° 1185 [4], p. 673 et [14], p. 678), les ordonnances de 1366 (*CUP*, t. III, n° 1319, p. 145) et celles de 1452 (*CUP*, t. IV, n° 2690, p. 728) feront de même pour la logique et la grammaire (l'étude de cette dernière discipline étant déjà explicitement réglementée – on l'a vu – dès 1215 et 1255). Ainsi qu'il est institutionnellement normal, les *Statuta antiqua* d'Oxford ne manquent pas aussi d'inclure dans leurs prescriptions – parfois marquées «*de forma*» – les «enseignements mastodontes» (BEAUJOUAN, 1997, p. 190) de la logique

naturales et la *Métaphysique*, la chose peut s'expliquer par les interdits d'enseignement [notre **point 3**] qui les frappaient ou les avaient frappés[57]). Il faudrait donc conclure que les mentions «*de forma*» sont avant tout formulées dans les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant pour rappeler aux candidats à la licence leurs obligations statutaires envers les livres qu'ils seraient, dans l'ensemble, naturellement portés à négliger, soit à cause d'un manque d'intérêt intrinsèque, soit à cause d'une ambiguïté extrinsèque. Il est dès lors intéressant de remarquer, en rapport avec l'hypothèse de l'équivocité, qu'assez fréquemment les «*de forma*» sont énoncés pour clarifier hors de tout doute quelle partie d'un livre doit être étudiée quand la totalité de ce livre n'est pas requise par le programme. C'est le cas, on l'a vu, pour les supposées «*Rhétoriques*» de Cicéron – les cours portant sur le pseudépigraphique second livre (l'*Ad Herennium*), à l'exclusion de l'authentique premier (le *De inuentione*) –, pour le *De institutione musica* de Boèce – dont on étudie que les deux premiers des cinq livres –, pour les *Elementa* d'Euclide – l'étude des six premiers seulement des quinze livres étant requise –, pour le *Liber ethicorum* – les cours portaient seulement sur les trois premiers des dix livres. À l'exception de l'*Éthique*, les «*de forma*» de ces derniers ouvrages sont d'ailleurs formulés – ainsi que nous l'avons fait ressortir par un caractère gras dans le tableau de la section 5, témoignages, 2.1, 4.1, 4.2, 5.2 – en tandem avec la notion de «*libri partiales*», qui se rattache sans doute ultimement, en en déviant cependant le sens originellement arrêté (il s'agit ici à l'évidence de livres «*partiels*», c'est-à-dire d'unités «bibliographiques» – assimilables à des méga-chapitres – entretenant une relation méréologique avec le *tout* que représente l'ouvrage qui les englobe), à la terminologie de la scolastique néoplatonicienne tardo-antique (où, dans la division du *corpus* aristotélicien, les traités «mériques» [**μερικὰ (συγγράμματα)**] signifiaient, selon l'autre portion du champ sémantique du terme, les écrits *particuliers* [plutôt que partiels], c'est-à-dire ceux qui s'opposaient aux traités *universels* [**καθόλου**], avec, entre ces deux pôles, les traités *intermédiaires* [**μεταξύ**])[58].

et la grammaire, comme en témoignent – exemples parmi d'autres – les Règlements I, II et III reproduits, ci-dessus, section 4.

57. Cf., ci-dessus, L. BIANCHI, *Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle*, pp. 109-137 et S.J. WILLIAMS, *Repenser l'intention et l'effet des décrets de 1231 du pape Grégoire IX sur l'étude des libri naturales d'Aristote à l'Université de Paris*, pp. 139-163.

58. Cf. SIMPLICIUS, *In Aristotelis Categorias Commentarium*, éd. C. KALBFLEISCH, Berolini, Typis et impensis Georgii Reimeri, 1907, «Proemium», p. 4, l. 10-12 (Commentaria in Aristotelem Graeca, VIII); SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories d'Aristote. Traduction de Guillaume de Moerbeke*, éd. A. PATTIN, Louvain: Publications Universitaires de Louvain/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1971, «Prolo-

En fin de compte, on ne peut remettre en question le fait qu'entre 1215 et 1255 il s'est produit une mutation radicale dans le programme des études de la Faculté des arts parisienne, non plus que celui que cette mutation curriculaire s'est accompagnée d'une véritable métamorphose de l'intellectualité artienne. Cette transformation de régime mental sera sanctionnée en 1277 par Étienne Tempier, qui, dès les premières lignes de sa lettre-préface, s'offense « qu'à Paris certains hommes d'étude ès arts, outrepassant les limites de leur propre faculté, osent exposer et disputer dans les écoles [...] certaines erreurs manifestes et excécrables », avant de condamner, duo exemplaire parmi plus de deux cents autres, les propositions suivantes : « Il n'y a pas de statut plus excellent que de vaquer à la philosophie » et « Les philosophes sont les seuls sages du monde »[59]. Il n'empêche que ces nouveaux promoteurs de l'antique sagesse grecque naguère arrivée dans l'Occident chrétien via les mondes byzantin et musulman n'ont pas cessé – comme le montrent les statuts officiels (*CUP*, n° 20, n° 246, n° 1185 [4 et 14]), ainsi que les nombreux commentaires conservés – d'accorder, dans leur enseignement, une position de choix à la logique et à la grammaire (phénomène reflété dans le « logicisme » des textes didascaliques[60]). De plus, les prescriptions curriculaires contenues dans les textes didascaliques artiens mettent clairement en lumière le fait que – même si les disciplines mathématiques n'ont jamais occupé la première place dans l'enseignement, même si cette place de second rang a dû encore diminuer après 1255 et l'entrée officielle des *libri naturales* dans le programme d'études – les éléments du *quadriuium* ont malgré tout continué d'être enseignés *volens nolens* à Paris tout au long du XIII^e^ siècle, et cela en s'appuyant, en bonne partie, sur les sources anciennes – l'« Oxford/Paris split » est, sur ce point, moins marqué qu'on ne l'avait cru (cf., *supra*, sections 3 et 4). Finalement, lorsqu'on songe que ces mentions « *de forma* » ou indications de cours – qui nous obligent à nuancer fortement certains schémas interprétatifs classiques – attestent également du maintien de la rhétorique, de même que du *Timée* de Platon et de la *Con-*

gus », p. 5, l. 96-98 (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, V, 1) : « Tractatuum autem Aristotelis hi quidem sunt *partiales* [...], hi autem *uniuersales*, alii uero *intermedii* [...] » (l'italique est de nous) ; SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*. Traduction [du texte grec] commentée sous la direction de I. HADOT, Leiden-New York-Copenhagen-Köln, Brill, 1990, p. 10 (trad. de Ph. HOFFMANN), pp. 64-66 (*La division néoplatonicienne des écrits d'Aristote*, par I. HADOT) et pp. 232-234 (*Index* aux termes καθόλου, μερικόν, μεταξύ) (Philosophia antiqua, L, 1).

59. D. PICHÉ, *Censure et philosophie : la condamnation parisienne de 1277. Édition critique, traduction française et commentaire historico-philosophique*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1996, trad. lettre, prop. 40 et prop. 154 = pp. 64, 69, 79 ; éd. pp. 40, 46 et 56.

60. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 147 et 160.

solation de Philosophie de Boèce en guise de réquisits pour le programme de licence ès arts, il faut admettre que les «Parisius studentes in artibus» pris à parti par l'évêque Tempier, bien qu'ils fussent devenus *philosophes* par leur lecture institutionnalisée du *corpus* «aristotélicien» alors récemment devenu intégral (et même plus avec les apocryphes gréco-arabes), étaient par ailleurs demeurés, non sans quelques vives tensions – perceptibles tant sur le plan pratique, théorique qu'idéologique –, toujours aussi «*artistes*», c'est-à-dire professeurs d'arts libéraux dans la tradition des dialecticiens parisiens du XII^e^ siècle, ainsi que, mais à un moindre degré (dont témoigne la pénurie de documents préservés[61]) et sans doute contre leur penchant naturel (comme semble le suggérer les multiples prescriptions didascaliques), dans la lignée des maîtres de l'École de Chartres.

61. Signalée par M. Haas pour le *quadriuium* et par P.E. Dutton pour le *Timée*: cf. HAAS, *Les sciences mathématiques*, pp. 90, 95; DUTTON, *Material Remains of the Study of the Timaeus*, p. 215. Le début des *Questiones mathematice* (éd. LAFLEUR-CARRIER, §§ 1-65) dérive cependant, selon nous, d'un commentaire artien sur le *De institutione arithmetica* de Boèce ou bien, à tout le moins, d'un commentaire sur ledit traité de Boèce ayant circulé dans le milieu de la Faculté des arts parisienne. À notre avis, la pratique artienne des disciplines mal aimées était, bien que réelle, assez élémentaire et se résumait – confirmation de la tendance à interpréter les réglementations indésirées de façon «laxiste» – aux types d'exposés figurant dans les textes didascaliques. C'est ce que nous voulions dire, ci-dessus, en affirmant que dans ce genre littéraire plutôt unique «normativité institutionnelle et pratique scolaire effective sont pour ainsi dire combinées».

Post-scriptum aux « *de forma* » didascaliques*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

Le livre contenant la nouvelle étude de Guy Beaujouan sur le *quadriuium* mentionnée dans l'article précédent (ci-dessus, note 13) vient tout juste de paraître[1]. La lecture de ces pages – matures autant que stimulantes – nous a inspiré quelques réflexions, dont certaines sont capitales pour notre propos. Nous les exposerons en les ordonnant, dans la mesure du possible, selon trois thèmes – le « *corpus astronomicum* », les statuts, les mentions « de forma » (les deux derniers allant en tandem) – signalés par le professeur Beaujouan (p. 194) et qui touchent ce qu'on a appelé ailleurs dans cet ouvrage récent « la question lancinante du statut des sciences du *quadriuium* dans l'enseignement de la Faculté des arts : disciplines méprisées ou "gourmandises" ? »[2].

1. *Le* « corpus astronomicum ». — Une des sources primordiales d'information réside évidemment dans les *codices* mathématiques qui nous sont parvenus. À l'examen, « s'impose l'existence d'un *corpus* de manuels d'enseignement qui, dans de très nombreux manuscrits, se succèdent, avec d'éventuelles intercalations, dans l'ordre suivant : *Algorisme*, *Sphère* et *Comput* (tous trois de Sacrobosco), *Quadrant* dit de Robertus Anglicus, *Astrolabe* du pseudo-Messahalla, *Theorica planetarum Gerardi* [...]. Continuateur d'Alexandre de Villedieu qu'il cite, Jean de Sacrobosco, d'origine vraisemblablement britannique, enseignait à Paris dans les an-

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années.

1. G. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 185-194 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).
2. D. JACQUART, *Rapport de la table ronde « Les disciplines du quadriuium »*, dans *L'enseignement des disciplines*, WEIJERS et HOLTZ (éd.), p. 240.

nées 1220-1235; avec un réel sens pédagogique, il y rédigea quatre manuels: *Algorismus*, *Tractatus de Sphera* (un peu avant 1230), *Compotus* (dans les années 1230-1235), *Tractatus quadrantis*»[3]. L'*Algorisme* et la *Sphère* de Sacrobosco, particulièrement, s'imposèrent sans conteste et durablement, tandis que, dans les décennies ultérieures, son *Traité du quadrant* fut remplacé «par celui attribué à Robertus Anglicus ou Jean de Montpellier»[4] et que s'ajoutaient à la série l'*Astrolabe* du pseudo-Messahalla et la *Théorie des planètes* susmentionnée. La phase inchoative de la constitution, en bonne partie parisienne, de ce «*corpus* astronomique» – élargi à l'art du calcul – peut, selon Beaujouan, être située dans les années 1250 plutôt que 1280, comme on l'a cru.

Ces remarques confirment clairement la paternité «sacroboscienne» – pour ne pas dire «holywoodienne» – du trio de livres «*de forma*» (*Algorismus*, *Spera*, *Compotus*) dont parle Raoul le Breton à la fin du XIII^e^ siècle (cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 5, témoignage 7.1), de même que celles, isolées, de l'*Algorisme* et de la *Sphère* dans la littérature didascalique antérieure (cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 5, témoignages 3, 6.1 et 6.2, de même que section 6). En outre – et surtout –, ces observations s'harmonisent parfaitement avec la chronologie que nous avons proposée du processus – s'étalant des environs de 1230 au début des années 1250 – de substitution de la *Sphère* de Jean de Sacrobosco au VIII^e^ livre des *Noces de Mercure et de Philologie* de Martianus Capella (cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 5, témoignages 6.1 et 6.2, ainsi que section 6).

2. et 3. *Les statuts officiels et les mentions «*de forma*» de la littérature didascalique.* — Peut-on parler d'un «quasi-silence des statuts»[5] parisiens quant à l'enseignement des disciplines quadriviales à la Faculté des arts de l'Université de Paris? Oui, certes, dans l'état actuel de la documentation éditée (cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 6), dont le laconisme – «laxiste» de surcroît – va de pair avec l'apparente pénurie des manuscrits attestant l'exégèse *artienne* des sources quadriviales[6] . Mais – et il faut y insister davantage que nous ne l'avons fait

3. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, pp. 191-192.
4. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 192.
5. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 194.
6. L'exemple des *Questiones mathematice* pour les sources «classiques» doit toutefois – comme nous y incite le thème précédent – être complété par le rappel des marques d'une certaine fréquentation scolaire des «mathématiques nouvelles» que l'on retrouve dans un remarquable manuscrit de l'ancienne Sorbonne, dont une section typiquement *artienne* – où figure, entre autres, un témoin important des *Accessus philosophorum* – contient non seulement des calculs basés sur la *Sphère* de Sacrobosco, mais aussi des *Cautele algorismi*, des notes sur les mesures et deux petits traités calculatoires attribués à Roger Bacon: cf. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la phi-*

précédemment – les mentions «*de forma*» des textes didascaliques du XIII^e^ siècle ne peuvent être rien d'autre que l'écho de prescriptions statutaires alors en vigueur et, comme tout effet, elles renvoient à leur cause. De telle sorte que: ou bien certaines pièces contenant de telles prescriptions apparaîtront éventuellement dans le complément projeté du *Chartularium Uniuersitatis Parisiensis*[7] – qui, rappelons-le (cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 5), n'est pas un recueil d'époque comme les *Statuta antiqua* d'Oxford –, ou bien elles restent encore à découvrir dans les fonds manuscrits, ou bien elles ont été définitivement perdues. Cela revient donc à dire qu'une réglementation officielle des études mathématiques existait à l'Université de Paris au XIII^e^ siècle; en fait – pour l'essentiel (ainsi que l'atteste indirectement la littérature didascalique; cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 5, témoignages 3-7.1) – dès les années 1230-1250, soit de nombreuses décennies avant le plus ancien règlement des *Statuts Antiques de l'Université d'Oxford* exposant les requisits curriculaires relatifs à ces disciplines (cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 4, Règlement I). Dans cette optique, c'est uniquement sur l'information statutaire de premier degré actuellement disponible en édition que s'appuie le bien-fondé d'une exhortation comme: «Ne cherchons donc pas, dans le Paris médiéval, un enseignement scientifique planifié, structuré, institutionnalisé»[8]; ou d'une affirmation du type de: «S'il semble y avoir contradiction entre le silence de la réglementation et les diverses traces d'un enseignement des mathématiques et de l'astronomie, cela incite à penser que, à Paris, les mathématiques ne faisaient guère l'objet d'un enseignement régulier»[9]. Autrement, le témoignage des introductions à la philosophie et des guides de l'étudiant du XIII^e^ siècle suggère plutôt qu'à l'époque l'encadrement institutionnel de l'enseignement des mathématiques à Paris n'avait rien à envier à celui d'Oxford (le contraire serait le cas, du moins pour la musique, puisque – on l'a vu [*supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 4,

losophie au XIII^e^ siècle. Textes critiques et étude historique, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 24-25, items 23-27 de la description du ms. BnF, lat. 16089 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII). Pour une appréciation critique de ce matériel, voir G. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique élémentaire à l'Université de Paris aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. De l'abaque à l'algorisme*, dans *Homenaje a Millás-Vallicrosa*, Barcelona, Consejo Superior de Investigationes Científicas, 1954, t. I, pp. 116-117, n. 60.

7. K. EMERY et A. SPEER, *After the Condemnations of 1277: the University of Paris in the Last Quarter of the Thirteenth Century. A Project Between the Medieval Institute (Notre Dame) and the Thomas-Institut (Köln)*, dans *Bulletin de philosophie médiévale* 38 (1996), p. 123.
8. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 194.
9. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 193.

Règlement III] – la première prescription oxonienne relative à cette discipline date de 1431).

On pourrait toutefois rétorquer qu'à strictement parler les seules mentions «*de forma*» que l'on connaît sont celles d'Oxford (cf., *supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 4) et que, par conséquent, la présence de telles spécifications dans la littérature didascalique serait plutôt un argument pour rattacher l'ensemble de ce *corpus* à Oxford plutôt qu'à Paris. Malgré, effectivement et de surcroît, la présence à Oxford de certains manuscrits contenant des introductions à la philosophie cataloguées parisiennes – simple manifestation de «l'osmose entre l'Angleterre et Paris, tout au long du XIII^e^ siècle» signalée à juste titre par Beaujouan[10] –, il n'y a vraiment pas lieu d'opérer un tel coup de théâtre. Voici, brièvement, les principales raisons qui militent en faveur du maintien de l'ancrage parisien des textes concernés. D'abord, un des témoignages didascaliques – on l'a vu (*supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 5, item 4.3) – parle explicitement de «de forma **Parisius**». Ensuite, l'histoire des manuscrits, la critique tant externe qu'interne, les liens de filiation, voire une indication en toutes lettres, attestent clairement – ainsi que nous nous sommes efforcés de le prouver au cas par cas – l'origine parisienne de tous les spécimens que nous avons édités jusqu'ici. À titre exemplaire, le colophon d'un manuscrit oxonien de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence affirme sans ambages: «Ici prend fin la division de toutes les sciences – tant mécaniques que libérales – donnée par maître Arnoul de Provence, *qui enseigna de façon remarquable à Paris*»[11]. Le *De communibus artium liberalium* et les *Questiones mathematice* trouvent place dans deux manuscrits de la bibliothèque de l'ancienne Sorbonne suite à un legs d'un des premiers sociétaires de ce collège, Pierre de Limoges, qui fut maître ès arts à Paris; en outre, le *De communibus* – qui donne la tour de Notre-Dame comme exemple de grandeur immobile – a été annoté, tout comme les *Questiones mathematice*, par maître Pierre lui-

10. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 189. «Osmose» où, d'une façon générale, Paris semble avoir eu un rôle recteur: ainsi le quinion du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 regroupant la célèbre série d'introductions à la philosophie dont font partie celles d'Aubry de Reims, d'Olivier le Breton, de même que les anonymes *Vt testatur Aristotiles* et *Philosophica disciplina* a été copié dans le milieu de la Faculté des arts de Paris avant d'être emporté en Angleterre par Guillaume de Clara (alors que le ms. Oxford, C.C.C. 243 ne contient qu'un copie médiate de ce recueil réalisée en 1423 par Frédéric Naghel d'Utrecht dans son *alma mater* oxonienne): sur tout cela voir Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 152-163.

11. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 126 et 347, *apparatus lectionum*, l. 736 (c'est nous qui traduisons, tout en introduisant l'italique).

même, probablement du temps de sa régence à la Faculté des arts[12]. Le recueil de questions *Primo queritur utrum philosophia*, proche parent d'une portion du « *Guide de l'étudiant* », figure dans un manuscrit qui réunit les œuvres de Nicolas de Paris et de son cercle[13]. On vient de rappeler ci-dessus (n. 6) l'entourage artien *et* parisien d'un des témoins clés du texte des *Accessus philosophorum*, une source immédiate de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence ; ajoutons que, dans le manuscrit de Kassel, ces mêmes *Accessus* sont immédiatement précédés d'un témoin de la *Diuisio scientie* de Jean de Dacie (cf. *Quatre introductions*, p. 9, items 4 et 5). Etc. Enfin, une autre raison importante qui étaye la thèse de la provenance parisienne des textes didascaliques mis à profit est que le « système » des « *de forma* » didascaliques – avec, en plus des disciplines quadriviales et de leurs satellites, les « philosophes » (le Platon du *Timée* et Boèce auteur de la *Consolation de Philosophie*), la rhétorique et l'éthique – s'arrime presque parfaitement, on y a beaucoup insisté dans l'étude précédente, au **point 2** des prescriptions formulées en 1215 par le cardinal-légat Robert de Courçon (c'est-à-dire à la portion du statut où le prélat fixe le contenu de l'enseignement des jours festifs)[14], alors que ledit système ne colle finalement pas aussi étroitement à la réalité institutionnelle d'Oxford : à ma connaissance, en effet, les *Statuta Antiqua* ne contiennent rien sur le *Timaeus* et la *Philosophiae consolatio*, sans parler du fait – on vient de le dire – que la musique n'y apparaît qu'au XV^e^ siècle et que tel est aussi le cas de la rhétorique.

Pour remédier à la « difficulté liée à [l']expression "*de forma*" » le professeur Beaujouan rappelle justement qu'elle « ne paraît pas s'appliquer aux enseignements mastodontes comme ceux de la grammaire ou de la logique, mais plutôt [aux] enseignements dispensés les jours fériés dans la ligne du statut de Robert de Courçon »[15], évoquant ainsi « un enseignement libre » et « des leçons indépendantes des programmes officiels »[16]. Or, plus nous y réfléchissons, plus il nous apparaît que la difficulté majeure de la question qui nous occupe réside précisément dans l'incompati-

12. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le « De communibus artium liberalium » (vers 1250 ?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 140-141, 144-149, 197, § 238.
13. Voir, ci-dessus, la présentation du *Recueil de questions « Primo queritur utrum philosophia »*.
14. Cf. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1894 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964 [dorénavant *CUP*]), t. I, n° 20, p. 78.
15. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 190.
16. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 193.

bilité de ce que nous savons – ou croyons savoir – du sens des expressions «*de forma*» et «*dies festiui*».

D'une part, s'il est vrai, en contexte parisien, que «l'expression "*de forma*", ou plus explicitement "*de forma licentiandorum*", [...] ne [se] retrouve guère ailleurs» que dans la littérature didascalique, le mot «*forma*», lui, figure – associé à des locutions analogues – dans la plupart des principaux programmes d'études (1215, 1252 [deux statuts], 1452) réunis dans le *Cartulaire de l'Université de Paris*[17]. Un des statuts de 1252 laisse voir qu'il est synonyme d'«*ordinatio*»[18], c'est-à-dire d'«ordonnance», de «disposition» *ou* d'«arrangement». Le terme «*forma*» a – on l'a dit précédemment (*supra*, *La réglementation «curriculaire»*, section 4) – un sens juridique et les deux statuts émanés en 1252 de la Nation anglaise de la Faculté des arts de l'Université de Paris y insistent particulièrement, en ne manquant pas de mettre en lumière sa dimension franchement coercitive: l'excuse de la transgression par ignorance n'étant pas admise, toutes les mesures sont prises pour que les dispositions officielles soient connues et respectées de l'ensemble des maîtres et des étudiants[19]; quiconque y contreviendrait malgré tout sera passible de sanctions sévères (suspension de cours[20], exclusion de «toutes activités scolaires en tant que *uilissime par ses infamies*»[21] !). Dans ces conditions, un livre «*de forma licentiandorum*» ne semble pouvoir être qu'un livre dont l'étude fait partie des règlements que doit suivre un candidat à la licence; plus précisément, un livre que l'on doit nécessairement avoir «entendu», c'est-à-dire sur lequel on était au minimum tenu d'avoir suivi un cours; bref: un livre *obligatoire*.

17. Cf. *CUP*, t. I, n° 20, p. 78 (1215); n° 201, pp. 227 et 229-230 (1252); n° 202, pp. 230-231 (1252); t. IV, n° 2690, pp. 730-731 (1452).
18. Cf. *CUP*, t. I, n° 201, pp. 229-230: «Quia uero **per formam istam** fas non est nec erit diuiti uel pauperi, nobili uel ignobili deinceps deferre, si modo supradicto licenciam determinandi petiturus non accedat dispositus: icirco ad eorum cautelam prouisum est a magistris, quatinus **presens forma** singulis annis per scolas bis deferatur, ita quod prima uice inter purificacionem et carnipriuium in scolis magistrorum legatur, et alia uice inter festum sancti Remigii et Omnium Sanctorum uel circiter, quando erit congregacio. Magistri autem singuli obligentur per fidem ad **istam ordinacionem** obseruandam. Nichilominus etiam, si aliquis inuentus fuerit **dicte ordinacioni** contradicens, penam suspensionis lectionum per mensem sustineat» (le caractère gras est de nous).
19. Voir le texte cité à la note précédente.
20. Voir la fin du texte précité.
21. Cf. *CUP*, t. I, n° 202, p. 231: «Si quis autem **contra hanc formam** bachellariis presentandis per magistros proprios exponendam suam uel alterius promocionem per quascumque personas procurare presumpserit, ex tunc a consorcio nascionis **quo ad omnes actus scolasticos tanquam infamis uilissimus excludatur**» (le caractère gras est de nous).

D'autre part, les disciplines dont en 1215 l'enseignement est prescrit pour les jours de fête apparaissent au contraire comme des matières considérées de seconde importance (cf., *supra*, *La réglementation « curriculaire »*, section 2) et ne bénéficiant que de leçons seulement *facultatives* – on dirait aujourd'hui « *optionnelles* » –, voire carrément « *hors programme* ». Et c'est bien cette dernière appellation – ainsi que d'autres équivalentes – qui est retenue par G. Beaujouan pour qualifier les leçons de mathématiques données par les maîtres intéressés, dans leur propre demeure, les jours festifs et pour lesquelles, à partir de 1276, ces *magistri* devaient, en principe, demander une autorisation préalable[22]. En résumé, les cours des *dies festiui* seraient donc finalement des cours libres, non-réguliers, indépendants des programmes officiels, non incorporés au *cursus studiorum*[23].

Prima facie, le paradoxe est alors véritablement « lancinant », puisque la littérature didascalique parisienne des années 1230-1290 ne caractériserait comme *obligatoire* que l'enseignement *optionnel* – voire *hors programme* – selon une certaine interprétation du statut de 1215 et l'idée qu'on se fait des usages du XIV^e^ siècle ; un enseignement, qui plus est (cf., *supra*, *La réglementation « curriculaire »*, section 2), dont toute trace de pratique réglementée a disparu – sauf pour deux manuels ayant accru leur importance (le *Barbarisme* et l'*Éthique*) – dans le statut de 1255 (*CUP*, t. I, n° 246, pp. 277-279), endossé à l'unanimité par l'assemblée des maîtres ès arts parisiens !

Le statut de 1255 étant vraiment l'expression directe de la volonté de la communauté des *magistri artium*, une solution[24] qu'autrement on aurait peut-être pu imaginer devient proprement insoutenable ; une solution, disons-nous, selon laquelle les artiens auraient formulé eux-mêmes les « *de forma* » dont il est ici question pour tenter de contrecarrer les dispositions d'un pouvoir externe – le cardinal-légat Robert de Courçon – qui,

22. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, pp. 100-103.
23. En la rigueur des termes, les témoignages invoqués de l'*Auctuarium Vniuersitatis Parisiensis* ne prouvent que le caractère « domestique » de l'enseignement mathématique dont les maîtres veulent se faire concéder le droit les jours de fête. C'est un statut de Heidelberg, censément inspiré des pratiques ayant cours à Paris, qui affirme que l'*Algorisme*, la *Perspective* et la *Théorie des planètes* font partie de la « série des livres que les écoliers n'ont pas **formellement** à avoir entendus en vue d'un grade » (la traduction et le gras sont de nous) : cf. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 100, n. 19.
24. Proposée, à titre purement hypothétique, par D. PICHÉ dans le commentaire qu'il faisait suite à la communication intitulée « Le programme des études dans les Introductions à la philosophie au XIII^e^ siècle » et présentée par Claude Lafleur, en mai 1997, lors du Congrès de la Société de Philosophie du Québec (dans le cadre des rencontres annuelles de l'Association Canadienne Française pour l'Avancement des Sciences), à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

en 1215, aurait, sans l'assentiment des premiers intéressés et même malencontreusement à leurs yeux, relégué à un rang subalterne l'enseignement des «philosophes» (Platon et Boèce), de la rhétorique et du *quadriuium*. Cette hypothèse, donc, doit être rejetée non seulement: 1. parce que s'il avait existé chez les artiens un réel engouement pour les manuels transmettant les susdites matières, il en aurait résulté la production de nombreux commentaires développés en bonne et due forme, dont quelques spécimens, tout au moins, auraient subsisté (ce qui n'est pas le cas); mais aussi: 2. parce que – constatant qu'en 1255 les maîtres ès arts n'ont pas cru bon d'étendre jusqu'aux traités «philosophiques», rhétoriques et quadriviaux le droit, reconnu en 1231, de fixer eux-mêmes la liste des livres sur lesquels ils feraient cours[25] –, il faudrait en outre supposer que la passion militante des artiens pour ces ouvrages se serait transmuée en pure indifférence entre 1215 et 1255.

L'explication la plus convaincante est finalement celle qu'évoque G. Beaujouan[26] et que nous formulions[27], sans développement, pour la première fois en 1986: en plus d'un certain rôle d'explicitation méréologique dans le cas des *libri partiales*, les «*de forma*» didascaliques sont essentiellement là pour «assurer l'étude de disciplines que l'on tendait à délaisser», et cela – non pas *contre* – mais *dans* l'esprit du statut de 1215, qui, de toute évidence, avait pour but de ménager, en excluant tout autre enseignement les jours de fête, une plage horaire au moins minimale pour certaines matières sinon menacées de disparition. Puisqu'en tête de son texte Robert de Courçon avouait sans détour «*ordinauimus* et *statuimus*» et qu'il insistait, quelques lignes seulement avant de préciser le programme des études, pour qu'une fois devenu maître le licencié examine chaque candidat «*secundum formam*»[28], on peut voir – même dans l'état actuel de la documentation – que les «*de forma*» qui figurent dans de nombreux guides de l'étudiant et dans quelques introductions à la philosophie constituent bel et bien les reflets d'une normativité institutionnelle.

Mais ne demeure-t-on pas derechef prisonnier du paradoxe signalé ci-dessus et selon lequel les textes didascaliques ne qualifieraient d'obligatoires que les livres optionnels? Non. En effet, le sens obvie du mot «*forma*» dans les statuts précités est *règlement* (voir, immédiatement ci-

25. Voir, ci-dessus, l'étude de L. BIANCHI, *Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle*, section 2.2 «*Quid legere debeant*», pp. 121-134; idée sur laquelle revenait D. PICHÉ dans son commentaire mentionné à la note précédente.
26. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 190.
27. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie (c. 1230-1250) de la Faculté des arts de l'Université de Paris*, Université de Montréal, 1986, pp. 212-213 (thèse doctorale); repris dans *Id.*, *Quatre introductions*, pp. 153-154.
28. Cf. *CUP*, t. I, n° 20, p. 78.

dessus, les notes 17-18 et 21, ainsi que l'étude précédente, section 5, avec la note 27). Or, en 1215, les matières rattachées aux *dies festiui* font clairement l'objet d'une réglementation : celle précisément d'être les seules à pouvoir être enseignées ces jours-là. Même dans l'éventualité où ces matières n'auraient pas été sujettes à examen parce d'enseignement facultatif – voire hors programme –, les textes didascaliques n'en auraient pas moins raison de leur appliquer la mention « *de forma* ». Les traités philosophiques, quadriviaux, rhétoriques et de morale sont donc « *de forma* » tout au moins parce que leur enseignement est réglementé. Mais – écho amplifié par rapport aux ordonnances de 1215 (bien que peut-être pas en regard de certaines autres éventuellement perdues ou encore non disponibles) – la forme explicitée des prescriptions didascaliques va plus loin, puisqu'un livre « *de forma licentiandorum* » ne peut être qu'un livre sur lequel les candidats à la licence devaient avoir entendu des leçons, c'est-à-dire un livre obligatoire (sans nécessairement – il faut le souligner – être un livre principal ; mais – on doit aussi y insister – un livre *obligatoire* tout de même, donc non *pas facultatif ou hors programme*). L'épilogue du *De communibus artium liberalium* pousse encore plus avant en donnant assurément à entendre qu'il s'agit d'un livre dont les prétendants à la licence étaient tenus de connaître au minimum l'ABC en vue des questionnements examinatoires[29]. Les fréquentes occurrences de l'expression « *de forma* » dans la littérature didascalique ont donc certainement eu pour fonction de rappeler aux artiens les points de la réglementation « curriculaire » les plus souvent oubliés ou transgressés : l'étude du *Timée* de Platon et de la *Consolation de Philosophie* de Boèce n'était alors plus guère qu'une rémanence du passé ; la rhétorique était battue en brèche sur son propre terrain par l'insistance pratique sur la dimension dialectique du *corpus* logico-grammatical ; le calcul mathématique échappait entièrement à la sphère de compétence de l'enseignement artien, exclusivement exégétique et argumentatif[30].

Nonobstant la rareté – confinant souvent à l'absence totale – des traces de l'existence de commentaires artiens standards du *Timée* de Platon, de la *Consolation de Philosophie* de Boèce, de la rhétorique et des sources quadriviales, il ne faut cependant pas conclure que la série des « *de forma* » didascaliques s'est résumée à être « purement normative », « tel un

29. Cf. Cl. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant » de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 154-155 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

30. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 130 et 203, §292, l. 1300-1304.

idéal recteur ou un souhait programmatique qui n'aurait jamais vu le jour»[31]. En réalité, cette suite de mentions est plutôt «de nature descriptive»[32], comme l'atteste le fait que, dans le *De communibus artium liberalium*, elles sont conjuguées avec un échantillonnage des questions «communes» *effectivement* posées lors des examens de licence. Or, il est certain que les matières sujettes à examen faisaient, sous une modalité ou une autre, l'objet d'un enseignement. Si bien qu'en l'absence de commentaires en bonne et due forme sur les matières festives, il est plus que raisonnable de supposer que les exposés sur les thématiques des *dies festiui* offerts par les textes didascaliques représentent un miroir assez fidèle de l'activité artienne dans ces domaines (le lien avec la pratique est d'ailleurs bien attesté – quoique de diverses manières – pour, *inter alia*, le *De communibus artium liberalium*, le «*Guide de l'étudiant*», le recueil de questions «*Primo queritur utrum philosophia*» et le Prologue «*Triplex est principium*»). Les guides de l'étudiant et les introductions à la philosophie forment donc un genre littéraire où se réalise pour ainsi dire «une coïncidence des opposés»: celle de la normativité institutionnelle et de la pratique scolaire effective – une intégration surprenante, qui suppose une sorte de *compromis réglementaire* ou, pour le dire autrement, un net assouplissement de l'*ordonnance* en *arrangement*.

Ce que nous nous sommes permis ici même d'appeler, sans doute abusivement, «le système des "*de forma*" didascaliques» est très loin d'être monolithique. G. Beaujouan[33] a raison d'attirer l'attention sur le nombre variable des témoignages selon les disciplines (huit pour la géométrie, six pour la musique, mais souvent un seul dans les autres cas), sur la période principale de validité de ces témoignages (les années 1230-1250) et la dépendance généalogique de certains textes qui les contiennent (comme celle de la *Diuisio scientie* de Jean de Dacie à l'égard de la *Diuiso scientiarum* d'Arnoul de Provence et celle de cette dernière par rapport aux *Accessus philosophorum*; mais il faut se souvenir de la remarque de R.A. Gauthier[34] au sujet du maître danois et ne pas hésiter à l'appliquer aussi au provençal). Quant à dire que les «*de forma*» didascaliques «n'émanent pas obligatoirement des maîtres les plus avertis»[35], on pourrait répondre

31. D. PICHÉ, dans son commentaire sur l'exposé de Claude Lafleur (voir, ci-dessus, n. 24).
32. PICHÉ, *loc. cit.*
33. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 191.
34. R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis», vertu mystique suprême*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 19 (1963), p. 138, n. 27: «Jean de Dacie, en 1280, recopiera encore les indications d'Arnoul [...]; tout plagiaire qu'il soit, il était maître à la Faculté des arts et il n'aurait sans doute pas recopié des remarques de ce genre si elles avaient été en contradiction avec la pratique de son temps».
35. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 191.

qu'avec les mesures efficaces prises pour publiciser les statuts[36], même les hommes du rang devaient être au courant de la réglementation alors en vigueur (à l'autre bout du spectre – ainsi qu'on l'a souligné à juste titre pour le siècle suivant[37] – « les grands physiciens et astronomes français [...] : Jean Buridan, Nicole Oresme, Jean de Linières, Thimon fils de Juif, Jean de Murs, Albert de Saxe etc. [...] ne semblent pas avoir exercé une action considérable sur l'*organisation* des études de la Faculté des arts »).

Quoi qu'il en soit, nous sommes grandement réconfortés en constatant qu'après consultation du dossier didascalique le professeur Beaujouan ait anticipé les principales conclusions de la précédente étude et certaines remarques de la présente lorsqu'il écrit : « Les récents travaux [...] incitent à penser que l'*Arithmétique* et la *Musique* de Boèce se sont mieux maintenues » qu'on ne le pensait « dans l'enseignement universitaire du XIII^e^ siècle »[38] ; « [Ces] travaux [...] remettent en cause l'idée que, sous l'influence des traductions arabo-latines, il y avait eu, en matière scientifique, une rupture assez nette entre l'enseignement des écoles du XII^e^ siècle et celui de l'Université. [...] Les guides de l'étudiant incitent à penser que l'épreuve orale des examens devait se référer à l'analyse conceptuelle des définitions plutôt qu'à la capacité de refaire les démonstrations. L'idée d'un brusque changement induit par l'éclosion universitaire se trouve singulièrement tempérée, lorsque l'on rencontre, comme manuel d'astronomie, le huitième livre de Martianus Capella ; lorsque, aussi, après 1250, le *De communibus artium liberalium* mentionne certes l'*Algorisme*, mais n'accorde qu'à l'*Arithmétique* de Boèce le fameux *"de forma"* »[39].

36. Par exemple, *CUP*, t. I, n° 201, p. 229 : « [...] prouisum est a magistris, quatinus presens forma singulis annis per scolas bis deferatur, ita quod prima uice inter purificacionem et carnipriuium in scolis magistrorum legatur, et alia uice inter festum sancti Remigii et Omnium Sanctorum uel circiter, quando erit congregacio. Magistri autem singuli obligentur per fidem ad istam ordinacionem obseruandam » (texte cité plus largement ci-dessus ainsi que dans l'étude précédente).
37. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique*, p. 101.
38. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, p. 186.
39. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, pp. 190-191.

Description commentée du ms. Ripoll 109*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

La connaissance de l'environnement codicologique représente presque toujours un atout dans l'étude d'un texte médiéval et, lorsqu'il s'agit d'un anonyme, pareille connaissance peut s'avérer déterminante. On comprend donc que plusieurs spécialistes[1] aient récemment insisté sur l'importance – voire l'urgence – d'un examen approfondi du manuscrit qui contient l'essentiel de ce qui a été préservé du «*Guide de l'étudiant*», un document «treizièmiste» pas vraiment précoce et provenant d'un milieu encore trop mal connu. Pour tenter de satisfaire au mieux de nos capacités à ces légitimes attentes, nous avons beaucoup étoffé la liste schématique des textes du ms. Ripoll 109 présentée dans nos études antérieures[2], en lui ajoutant les éléments habituels qui figurent dans une notice complète, dont principalement la description matérielle du manuscrit. Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur la dizaine de pages de notes que nous avions malgré tout réussi à prendre lors d'un examen *in situ* du *codex* à l'occasion d'un

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années.

1. Par exemple, ici même dans ce volume: S. EBBESEN, *The Ars Nova in the «Ripoll Compendium»*, p. 352 et S. LUSIGNAN, dans son *Exposé de synthèse* (voir, ci-dessus, le *Compte rendu des exposés de synthèse de Serge Lusignan et Claude Panaccio* par D. PICHÉ).
2. Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le «Guide de l'étudiant» (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, dans *Dialogue* 29 (1990), pp. 350-351, n. 4; *Id.*, *Logic in the Barcelona Compendium (With special reference to Aristotle's Topics and Sophistici Elenchi)*, dans *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Kl. JACOBI (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1993, p. 82, n. 4 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXVIII); *Id.*, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, p. 142, n. 14 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

séjour à Barcelone réduit à sa plus simple expression pour des raisons extérieures à notre volonté[3]. En outre, nous avons grandement utilisé, pour achever notre enquête, deux microfilms composés de jeux distincts de photographies du manuscrit – manœuvre rendue nécessaire pour remédier aux sauts de folio affectant, heureusement à des endroits différents, chacune des bobines produites par le service reprographique du fonds concerné.

Les circonstances ont fait que certaines mesures, dont celle de la justification et de l'entrecolonne du premier folio du «*Guide*», resteraient à vérifier. Autrement, l'examen physique du manuscrit nous semble satisfaisant. En particulier, la rectification des nombreuses erreurs de foliotation et, plus important pour notre propos, le bilan de l'analyse de la division du manuscrit en cahiers – une primeur également pour ce livre médiéval – sont, croyons-nous, définitifs. Sans posséder ce dernier caractère (un chercheur pourrait littéralement passer sa vie entière à étudier et éditer les diverses pièces et prolongements de ce recueil factice), les multiples informations fournies ci-après sous diverses rubriques – I. Identification, II. Date, III. Reliure, IV. Composition, V. Écriture et décoration, VI. Corrections et annotations, VII. Contenu (identification, datation, rubriques, *incipit* [parfois très longs pour caractériser l'item concerné ou faire ressortir les filiations], *explicit*, souscriptions, éditions, autres manuscrits, références et études), VIII. Histoire et IX. Bibliographie – constituent le premier essai un peu fouillé de contextualisation vraiment codicologique du «*Guide de l'étudiant*». Dans la section «Histoire», ci-dessous, et à la fin de la prochaine – et dernière – étude de ce volume (cette fois à l'aide d'un tableau raisonné), nous synthétiserons l'essentiel des acquis de notre investigation, dont voici maintenant l'exposé détaillé (pour s'y retrouver malgré les nombreuses erreurs dans la foliotation du ms. Ripoll 109, on lira avec soin la section «Composition»).

DESCRIPTION DU MANUSCRIT ET COMMENTAIRES

I. Identification. — Ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó/Archivo de la Corona de Aragón, Ripoll 109. On lit au bas du fol. 1r: Estante 3º Cajón 2º; Nº moderno 24, Antiguo 133.

3. Nous gardons – il faut le dire – un souvenir impérissable du matin où, sitôt arrivés à la gare de Barcelone après un voyage transatlantique et une nuit additionnelle passée dans le train depuis Paris, on nous informait qu'à cause de l'imminence d'une grève générale illimitée des transports il nous fallait avoir quitté l'Espagne avant le milieu de l'après-midi pour être certains de pouvoir reprendre notre avion à Paris quelques jours plus tard!

II. Date. — XIII^e^ siècle et début XIV^e^. Le «*Guide de l'étudiant*» et la *Somme de grammaire* de maître Durand (ou Thuran) – nos items 2 et 3, seuls textes de ce recueil non-homogène à être certainement unis codicologiquement depuis l'origine (cf., *infra*, section IV) – sont, sans que nous puissions pour l'instant préciser davantage, d'une même calligraphie (de type universitaire?) probablement datable de la seconde moitié du XIII^e^ siècle. Tel est aussi «scripturairement» le cas de la *Summa de sophismatibus* (item 8) ici attribuée à Matthieu d'Orléans.

III. Reliure. — XIX^e^ siècle. Peau de porc de couleur jaune; déchirée sur l'épine. Le manuscrit a 8 cm d'épaisseur avec la reliure. On retrouve sur la tranche l'inscription: «*Summa super libros Elenchorum*» – qui renvoie probablement à la *Summa* (en fait la *Sententia*) de Gilles de Rome sur cet ouvrage d'Aristote (item 1), plutôt qu'aux *Gloses* de Robert de Aucumpno sur ce même traité (item 9) –, ainsi que le chiffre 109.

IV. Composition. — Parchemin. Recueil hétérogène composé de dix textes (parfois incomplets) de mains et d'époques différentes. Deux feuillets de garde en papier + 335 folios + deux feuillets de garde en papier (II+335+II*). Réclames au verso des folios (selon leur numéro *réel*; par opposition à la numérotation moderne affectée par une cascade d'erreurs: voir ci-dessous) 54, 61, 69, 77, 83, 96, 104, 112, 120, 128, 150, 190, 198, 206, 214, 222, 238, 246, 264, 272, 280, 288 (non visible sur microfilm), 296 (pas visible sur microfilm). Deux colonnes de 38 à 45 lignes pour les fol. 1 à 133[+1] (= foliotation moderne rectifiée, le cas échéant, entre crochets carrés pour donner le numéro réel) (1^er^ item); de 50 à 56 lignes pour les fol. 134[+1] à 158[+1] (2^e^ item); de 53 à 56 lignes pour les fol. 159[+1] à 174[+2] (exception faite du fol. 174[+2]v, où l'on retrouve une seule colonne pleine page pour la largeur et une demi-page de hauteur) (3^e^ item); de 48 lignes pour les fol. 175[+2] à 180[+2] (4^e^ item); de 51 lignes pour les fol. 181[+2] à 228[+2] (5^e^ item); de 46 à 47 lignes pour les fol. 229[+2] à 253[+3] (6^e^ item); de 52 lignes pour les fol. 254[+3] à 277[+3] (7^e^ item); de 56 à 61 lignes pour les fol. 278[+3] à 309[+3] (8^e^ item); de 65 lignes pour les fol. 310[+3] à 315[+5] (9^e^ item); de 61 à 82 lignes pour les fol. 316[+5] à 329[+6] (10^e^ item). 260x200 mm aux fol. 1-133[+1]; 257x193 mm au fol. 134[+1] (= début du «*Guide de l'étudiant*»). Justification: environ 213x156 mm au fol. 134[+1]. Entre-colonne environ 9 mm au fol. 134[+1]. Numérotation moderne au plomb par dizaine pour les fol. 1-133[+1] et inconstante pour le reste du ms. avec erreurs de foliotation relevées en gras: 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80-**1**, 90, 100, 110, 120**+2**, 130, 134, 137(effacé), 140, 144, 150, 158, 160**+1**-166, 170, 174, 175, 180, 181, 190, 200, 210, 220, 229, 230, 240**+1**, 250,

253, 254, 270, 278, 280, 290, 300, 310, 315**+2**, 316, 320, 329**+1** (dans la marge inférieure): pour savoir le numéro réel d'un folio, il faut donc – par rapport à la foliotation moderne erronée – soustraire 1 à partir du fol. 80 jusqu'au fol. 119 inclusivement, puis additionner 1 aux fol. 120 *sqq.*, 2 aux fol. 160 *sqq.*, 3 aux fol. 240 *sqq.*, 5 aux fol. 315 *sqq.* et, finalement, 6 au fol. 329; ce qui peut se représenter ainsi 80[-1]→, 120[+1]→, 160[+2]→, 240[+3]→, 315[+5]→, 329[+6]. On a cousu un feuillet au fol. 87, soit à la fin de la *Sententia* – plutôt que *Summa* (malgré ce que semble affirmer le colophon) – de Gilles de Rome sur le premier livre des *Elenchi* selon la division médiévale. Cahiers: 4xIV(32 = numéro réel de fol.) + III(38) + 2xIV(54) + IV-1(61) + 2xIV(77) + III(83) + II(87 + 1 feuillet cousu 88) + 5xIV(128) + III(134) + 4xIV(166) + V(176) + III(182) + 8xIV(246) + V(256) + 5xIV(296) + VI(308) + II(312) + 2xIV(328) + IV-1 (335). Cette figuration formalisée de la division du manuscrit en cahiers fait ressortir que, de ce point de vue, seulement deux textes de ce recueil factice forment indubitablement un couple depuis l'origine, à savoir: le «*Guide de l'étudiant*» (item 2) et la *Somme grammaticale* de maître Durand (item 3): en effet, le «*Guide de l'étudiant*» s'achève (incomplet) sur le verso du premier folio d'un quaternion dont la première partie de la *Summa gramatice* de maître Durand occupe les sept autres folios (pour se terminer à la fin du quinion suivant); aucun autre tandem de textes de ce recueil ne chevauche ainsi un même cahier. Premiers mots du fol. 2: «*Secundum hos tres actus tria format*».

V. Écriture et décoration. — Nombreuses mains (au maximum 10, au minimum 7 ou 8 pour les textes eux-mêmes) et décorations variables:

1. fol. 1ra-133[+1]ra (item 1: Gilles de Rome): Écriture gothique; les lettrines et les signes de paragraphes sont colorés jusqu'au fol. 89[-1], ensuite les espaces réservés sont restés vides; corrections et annotations marginales dues à une autre main utilisant une encre différente; aucun dessin.

2. fol. 134[+1]ra-174[+2]rb (items 2 et 3): Même main d'écriture – plutôt petite et usant fortement d'abréviations – pour le «*Guide*» (item 2) et la *Somme grammaticale* de maître Durand (item 3). Les espaces des lettrines sont demeurés vides pour les fol. 134[+1]ra-158[+1]va (item 2; «*Guide*»). Les sept lemmes du fol. 158[+1]ra (soit le dernier folio du «*Guide*») sont soulignés en rouge; de plus, à compter de ce même fol. 158[+1]ra jusqu'au fol. 174[+2]rb (c'est-à-dire la fin de la *Somme grammaticale* de maître Durand), les signes de paragraphes sont décorés de rouge. Les lettrines sont tout à coup présentes et nombreuses pour les fol. 159[+1]ra-174[+2]rb (item 3; Durand). Dessin d'une main droite avec

l'index pointé dans la marge de gauche des fol. 136[1]v, 140[+1]r, 170[+2]r (items 2 et 3).

3. fol. 175[+2]ra-180[+2]vb (item 4; Bernard de Sanciza): Autre main. Lettrines dessinées avec ornements. À noter: les signes de paragraphes sont formés de deux lignes parallèles à l'oblique (plutôt que par le C barré habituel: ¢).

4. fol. 181[+2]ra-228[+2]vb (item 5; G. Arnaud): Autre main. Nous trouvons à partir du fol. 181[+2]ra des signes de paragraphes alternativement décorés de rouge et de bleu – ce qui semble correspondre à un style parisien –, et des lemmes soulignés en rouge; initiales en bleu fortement ornées. Fol. 197[+2]r-v: figures géométriques.

5. fol. 229[+2]ra-253[+3]ra (item 6; Pseudo-Guillaume de Saint-Amour [= G. Arnaud]): Au fol. 229[+2], l'alternance du rouge et du bleu dans les signes de paragraphes dans le style de Paris – cf., ci-dessus, point 4, item 5 – cesse, pour faire place à des signes de paragraphes colorés en rouge seulement; encore initiales en bleu avec beaucoup d'ornements (même enlumineur que pour l'item 5). Bien qu'apparentées, les mains des items 5 et 6 n'en sont pas moins fort probablement distinctes (abréviations différentes pour «autem», etc.). Fol. 249[+3]v: dessin d'une main tenant une baguette pointée vers un «Dico» dans le texte.

6. fol. 254[+3]ra-277[+3]vb (item 7; Thomas d'Aquin): L'alternance du rouge et du bleu pour les signes de paragraphes – cf., ci-dessus, point 4, item 5 – reprend au fol. 254[+3] pour cesser une nouvelle fois au fol. 277[+3] inclusivement. La main de cette section possède une ressemblance frappante avec celle de l'item 5 (voir, ci-dessus, point 4).

7. fol. 278[+3]ra-309[+3]vb (item 8; Matthieu d'Orléans): Clairement autre main que celle de l'item précédent (presque identique toutefois à celle du «*Guide*» et de la «Summa de gramatica magistri Thuranni/Durandi» [items 2 et 3 ; cf., *supra*, point 2]; quasiment seule la forme des «g» permet de les discriminer). Première lettrine très ornée, mais décoration plus simple pour les autres initiales. Fol. 288[+3]v: chèvre dessinée dans la marge inférieure. Fol. 309[+3]v: dessin d'une main (de copiste) proportionnellement très grosse par rapport à la tête à cuculle à laquelle elle est reliée.

8. fol. 310[+3]ra-315[+5]rb (item 9; Robert de Aucumpno): Autre écriture dont le style est qualifié d'«unleserlich klein und blaß» par Grabmann[4]; l'encre brune de cette minuscule calligraphie est en effet

4. M. GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen und Aristoteleskommentare in Handschriften spanischer Bibliotheken*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-philologische und historische Klasse* 1928, 5, München, Oldenbourg, 1928, p. 63 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Schöningh, 1979, t. I, p. 445).

presque complètement effacée, particulièrement au premier folio de cette section. Espace réservé pour la première – et unique – lettrine. Lemmes écrits en plus gros caractères, dus à une autre main, avec une encre plus foncée sur des lignes intentionnellement laissées libres par le premier scribe.

9. fol. 316[+5]ra-329[+6]rb (item 10: texte de base; Questions grammaticales anonymes): Main différente. Aucune décoration ou lettrine. Lemmes soulignés. Certains signes de paragraphes sont ajoutés en marge ou dans l'entrecolonne.

10. fol. 329[+6]rb-va (item 10: ajout; Questions grammaticales anonymes [suite]): Autre main.

VI. Corrections et annotations. — 1er item (Gilles de Rome; fol. 1ra-133[+1]ra): Fol. 1r: marge supérieure: «133»; marge inférieure: «Estante 3º Cajón 2º; Nº moderno 24, Antiguo 133»; au bas complètement: «Ius liber [...]». Fol. 133[+1]v: dans le coin gauche en haut de ce verso laissé blanc, on devine une note de possesseur ou d'utilisateur (il ne semble pas s'agir de Bartholomeus Gaconi: voir ci-dessous).

2e item («*Guide*»; fol. 134[+1]ra-158[+1]va): Fol. 134[+1]: «Sancti spiritus assit nobis gratia. Iudicium faciet gestorum quisque suorum. Cunctaque cunctorum etatis Archona patebunt» (dans la marge supérieure; il ne s'agit pas de la main qui a copié le *compendium*). On aperçoit à droite dans la marge inférieure: «IIus liber Barth<olomei>» (indication bibliothéconomique de la même main, en plus visible cependant, que le «Ius liber [...]» du fol. 1). Fol. 143[+1]ra: l'espace équivalent aux 21 premières lignes a été laissé vide et une main étrangère signale que le texte n'est pourtant pas lacunaire à cet endroit: «Nichil hic deficit». Fréquentes corrections marginales et interlinéaires par le scribe original, parfois relayé par d'autres intervenants; nombreux ajouts marginaux par des mains plus tardives – sur tout cela, voir l'apparat de l'édition LAFLEUR-CARRIER; à titre exemplaire, rappelons le fameux «Dubito, hic. Caue!» dans la «sinistre» marge du fol. 136[+1]r, en regard de l'endroit où l'auteur du «*Guide de l'étudiant*» (§92) ose, en fait bien naïvement, soulever la possibilité que la félicité dont parle l'éthique philosophique d'Aristote soit un bien perfectissime et incausé, comme le Premier (= Dieu) lui-même – pourrait-il s'agir d'une réaction du maître dominicain Barthélemy Gaconi, possesseur «homologué» du ms. Ripoll 109 (voir ci-dessous)? Il vaut la peine de noter, au sujet du «*Guide de l'étudiant*», qu'il s'agit du texte le plus annoté du recueil.

3e item (Durand; fol. 159[+1]ra-174[+2]rb): Très peu d'annotations marginales.

4e item (Bernard de Sanciza; fol. 175[+2]ra-180[+2]vb): Aucune correction dans la marge; deux annotations marginales identiques («questio») par la main d'origine.

5e item (G. Arnaud; fol. 181[+2]ra-228[+2]vb): Corrections marginales de première et de seconde main (avec une autre encre dans ce dernier cas).

6e item (Pseudo-Guillaume de Saint-Amour [= G. Arnaud]; fol. 229[+2]ra-253[+3]ra): Très peu de corrections marginales (interventions de première et de seconde main). Nombreuses occurrences d'une même annotation dans la marge par une seconde main: l'abréviation du mot «questio» (q°) mise en vedette pour attirer l'attention sur des «Queritur» présents dans le texte.

7e item (Thomas d'Aquin; fol. 254[+3]ra-277[+3]vb): Quelques corrections marginales de première et de seconde main.

8e item (Matthieu d'Orléans; fol. 278[+3]ra-309[+3]vb): Nombreuses corrections marginales de première main. Plusieurs invocations pieuses dans les marges supérieures et inférieures.

9e item (Robert de Aucumpno; fol. 310[+3]ra-315[+5]rb): Quelques corrections et annotations de première et de seconde main. Note sur une languette rabattue au bas du fol. 314[+5]v: «Expliciunt uniuersi [...] elenchos» (non visible sur microfilm). Autre note (également difficile à lire, écrite par la même main que la rubrique du fol. 310[+3]r) sur une languette similaire au bas du fol. suivant (315[+5]r): «Excellentissime domine sue Regine Francorum fidelis dei gratia apostolice sedis legatus Salutem in eo qui est omnium uera salus, bone rei consultor, ab omnibus debet in domino commendari christo[?] magistro. Magister Stephanus X misimus ut nostra negocia [texte désordonné et de plus en plus difficile à lire →] ex[?] de[?] uita uenerabili et discreto Dilectis[?] in christo[?] magistro X et Magistro X canonico [...] uita uenerabili ac discreto Magistro X canonico Magalonensi[5]» (texte coupé).

10e item (Questions grammaticales anonymes; fol. 316[+5]ra-329[+6]va): Peu de corrections. Une autre main ajoute une question dans la marge inférieure du fol. 324[+5]r et adjoint un complément du même type à la fin du texte au fol. 329[+6]rb-va.

5. *Orbis Latinus oder Verzeichnis der wichtigsten lateinischen Orts- und Ländernamen* von Dr. J.G.Th. GRAESSE. Ein Supplement zu jedem lateinischen und geographischen Wörterbuch. 2. Auflage, mit besonderer Berücksichtigung der mittelalterlichen und neueren Latinität neu bearbeitet von Fr. BENEDICT, Berlin, Transpress Reprint, 1980 (unveränderter fotomechanischer Nardruck der 2. Auflage, Berlin, 1909), p. 194: «Magalona, Megala, Magdala, Magalonensium civ., **Maguelone**, St., Frankreich (Hérault)» (le caractère gras est de nous). Nous revenons, ci-dessous, section VIII. Histoire, sur ce nom de lieu et sur l'identification des personnages en jeu dans ce fragment de lettre.

Au haut du fol. 329[+6]vb, on lit une note de possesseur: «Iste liber est fratris Bartholomei Gaconi ordinis fratrum Predicatorum». Sur la demi-page inférieure dudit folio, on peut lire – écrite de la même main que celle de la majorité des rubriques du recueil (items 1, 3-8) – la table des matières suivante (qui débute avec le «*Guide*», premier texte du «IIe livre de Barthélemy»):

«Diuisiones totius philosophie, scilicet rationalis, naturalis et moralis;

Scriptum Gi. Ai. super librum *Priorum*;

Scriptum Gi. de Sancto Amore super aliquas lectiones *Posteriorum*;

Scriptum beati Thome super aliquam partem *Posteriorum*;

Distinctiones circa sophismata».

Après un complexe exercice de conjugaison du verbe aimer, suit une note très effacée (qui constitue, écrit par une autre main, une sorte de complément à la table des matières précédente): «[...] summa magistri durandi et aurelianensis. Item scrip<tum> magistri robberti [*sic*] super elencos».

VII. Contenu. — **1** (fol. 1ra-133[+1]ra): Commentaire – donc *Sententia* plutôt que *Summa* – de Gilles de Rome sur les *Réfutations sophistiques* d'Aristote (vers 1274-1275 selon Donati). *rubr.* (ajoutée postérieurement par une main différente): «liber egidii super librum helencorum»; *inc.*: «[Dédicace] Ex illustri prosapia oriundo, Domino philippo[6], filio preclari ac uenerabilis comitis flandrensis [*corr. ex* flandrensio *cod.*], Frater Eg[r]idius Romanus, ordinis frat<r>um heremitarum [herenitarum *cod.*] sancti augustini, salutem in eo a quo omnis sapientia derivatur. Nature sagacitas ex eius operatione dinoscitur: nam in agendo ex intelligentiis [...]. Quare si uestra nobilitas me affectuose rogauit ut super librum elenchorum aliqua scripta componerem quatinus sophisticarum rationum, solutione conspecta, intelligentia liberius polleretis [...]. Petitiones [-nis *cod.*] ergo decentia necnon et sincera dilectio quam erga uestram gero personam quasi due premisse hanc conclusionem sufficentius inferunt, quod, dei innisus auxilio, super dicto libro quedam expositiua componam, ut uestra generositas postulauit [...; Prologue] Alfarabius in logica sua uolens quandam notitiam tradere de dyaletica ait quod fundamentum dyaletice est ex intellectu sicut fundamentum artis gramatice est ex lin-

6. Cinquième fils du comte de Flandre, Guy Dampierre, et de sa femme Matilde de Béthune, Philippe de Flandre, né vers 1257, étudiait à la Faculté des arts de Paris dans les années 1270. C'est – on le voit ici – à sa demande que Gilles de Rome rédigea son commentaire sur les *Réfutations sophistiques*. Notre noble artien devait avoir 17 ou 18 ans lorsqu'il le reçut vers 1274-1275. Sur tout cela, voir DONATI, *Studi per una cronologia delle opere di Egidio Romano*, pp. 44-45.

gua. [...; Commentaire] *De sophisticis autem elenchis etc.* Liber iste qui dicitur elenchorum, sicut alii libri philosophi potest dividi in partes duas: in prohemium et tractatum [...]»; *expl.*: «[...] et de hiis que bene dixit meretur gratias. Et in hoc terminatur sententia super libro elenchorum in quo traditur notitia rat<i>onum et obliquitatum sophisticarum. Laus sit ipsi christo qui, cum sit ars rectissima omnipotentis atque sapientis dei, per ipsum tanquam perfectissime rectum omne obliquum cognoscitur, qui cum patre et spiritu sancto est unus deus benedictus in secula seculorum. Amen»; *subscr.* (même main que le texte): «Explicit summa super libro elenchorum. Edita a fratre eg[r]idio de roma ordinis frat<r>um heremitarum sancti augustini. Hic scriptor cesso scribendo pollice fesso».

Éd. Venezia 1496, 1499, 1500, etc.

Autres mss: Plus d'une trentaine mentionnés par Ch. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors A-F*, dans *Traditio* 23 (1967), p. 329; auxquels on peut ajouter le ms. Salamanca, Biblioteca Universitaria 1839, fol. 119-194: cf. O. WEIJERS, *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris: textes et maîtres (c. 1200-1500). C-F*, Paris-La Haye, Brepols, sous «(A)Egidius Romanus (de Columna)» (Studia artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, I): à paraître (nous n'avons pu consulter que la version provisoire de cet ouvrage, dont Olga Weijers nous a aimablement communiqué une copie).

Références et études: S. DONATI, *Studi per una cronologia delle opere di Egidio Romano. I: Le opere prima del 1285 — I commenti aristotelici*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 1, 1 (1990), pp. 42-46 (datation proposée: vers 1274-1275); S. EBBESEN, *Medieval Latin Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical texts of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, dans *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts*, Ch. BURNETT (éd.), London, The Warburg Institute, 1993, pp. 167-168, n° 65 (Warburg Institute Surveys and Texts, XXIII); P. GLORIEUX, *La Faculté des Arts et ses maîtres au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1971, p. 150, n° 126ad (Études de philosophie médiévale, LIX); *Id.*, *Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1933, t. II, pp. 293-308, n° 400 (Études de philosophie médiévale, XVII, 1); LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors A-F* (1967), pp. 327-337; A. TABARRONI, *«Figura dictionis» e predicazione nel commento ai «Sophistici Elenchi» di Egidio Romano*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 2 (1991), pp. 183-215; O. WEIJERS, *Le travail intellectuel*, sous «(A)Egidius Romanus (de Columna)».

fol. 133[+1]rb-v *uacat.*

2 (fol. 134[+1]ra-158[+1]va): <Anonyme, «*Guide de l'étudiant*»> (avant 1250[7]). *inc.*: «Nos grauamen quam plurimum et difficultatem attendentes in questionibus, que maxime in examinationibus solent fieri, eo quod nimium sunt disperse et in diuersis facultatibus contente, nullum de hiis habentes ordinem uel continuationem [...]»; *expl. ex abrupto*: «[...] uel possunt considerari secundum diuersitatem suarum essentiarum, et hoc modo sunt diuersa genera. Item male diuidit actionem in illam que est anime et in illam que est corporis: hoc enim potius pertinet naturali. Ad hoc dicimus quod hanc <...>».

Éd. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I). — Les numéros de paragraphes de cette prépublication demeureront inchangés dans l'édition finale à paraître, chez Brepols, dans le *Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis*.

Autres mss: La copie la plus complète – et de loin – du «*Guide de l'étudiant*» est, dans l'état actuel des connaissances, celle du ms. Ripoll 109. Mais nous pouvons seulement qualifier cette copie de «plus complète», car elle porte des traces d'abréviations et se termine *ex abrupto*: Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 147-148, n. 26. Un court fragment de notre document – en l'occurrence, le prologue (§§ 1-9: *Introductio, Diffinitio diuisioque philosophie*) – se lit également au début de trois témoins manuscrits des *Accessus philosophorum .VII. artium liberalium*, dans une recension un peu différente éditée dans Cl. LAFLEUR,

7. L'auteur du «*Guide de l'étudiant*», en effet, dit explicitement (§§ 76 et 78) ne connaître, comme manuel de «monostique», que l'*Ethica Noua* et *Vetus* (= *Eth. Nic.*, I-III). Il ignore donc la traduction complète de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote achevée par Robert Grosseteste vers 1246-1247 et mise à profit, pour la première fois, par Albert le Grand probablement un peu avant 1250: B.G. DOD, *Aristoteles Latinus*, dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: from the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism, 1100-1600*. Editors N. KRETZMANN, A. KENNY and J. PINBORG (Associate Editor E. STUMP), Cambridge, University Press, 1982, p. 77; D.A. CALLUS, *The Date of Robert Grosseteste's Translations and Commentaries on Pseudo-Dionysius and the Nicomachean Ethics*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 14 [1947], pp. 200-209; R.A. GAUTHIER, *Introduction*, pp. 120-121, dans ARISTOTE, *L'Éthique à Nicomaque*. Introduction, traduction et commentaire par R.A. GAUTHIER et J.Y. JOLIF (deuxième édition avec une introduction nouvelle), Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1970, t. I, 1.

Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp. 375-379 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII), à savoir les mss: Kassel, Landesbibliothek 2° philos. 30, fol. 44ra-vb (début XIV^e s.); Olomouc, Kapitulní knihovna, CO 575, fol. 39ra (XIII^e et XIV^e s.); Wien, Österreichische Nationalbibliothek, lat. 2373, fol. 66ra-rb (début XIV^e s.). On reviendra sur ce dernier point dans l'étude suivante.

Références et études: Fr. BERTELLONI, *Loquendo philosophice – Loquendo theologice. Implicaciones ético-políticas en la «Guía del estudiante» de Barcelona. A propósito de una reciente publicación de Cl. Lafleur*, dans *Patristica et Mediaevalia* 14 (1993), pp. 21-40; *Id.*, *Politologische Ansichten bei den Artisten um 1230/1240. Zur Deutung des anonymen Pariser Studienplans Hs Ripoll 109*, dans *Theologie und Philosophie* (1994), 69, 1, pp. 34-73; *Id.*, *Regimen ipsius – regimen alterius. Individuum und Gesellschaft in den Quellen des Prologus zu «Super Ethica» des Albertus Magnus*, dans *Individuum und Individualität im Mittelalter*, J.A. AERTSEN et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1996, pp. 479-492 (Miscellanea Mediaevalia, XXIV); EBBESEN, *Medieval Latin Glosses*, p. 160, n° 40; M. GRABMANN, *Methoden und Hilfsmittel des Aristotelesstudiums im Mittelalter*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung* 1939, 5, München, Beck, 1939, pp. 112-116: repris dans *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöningh, t. II, 1979, pp. 1558-1562 (Münchener Universitäts-Schriften, XXV, 2); *Id.*, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, pp. 30-37 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, pp. 412-419); *Id.*, *Eine für Examinazwecke abgefasste Quaestionensammlung der Pariser Artistenfacultät aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, dans *Revue néo-scolastique de philosophie* 36 (1934), pp. 211-229 (repris dans *Mittelalterliches Geistesleben*, 1936, t. II, pp. 183-199); *Id.*, *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX*, Roma, Saler (Herder), 1941, pp. 113-127; Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le «Guide de l'étudiant»*, pp. 335-355; *Id.*, *Logic in the Barcelona Compendium*, pp. 81-98; *Id.*, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 137-199 (surtout pp. 141-157); *Id.*, *Les textes «didascaliques» («introductions à la philosophie» et «guides de l'étudiant») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle: notabilia et status quaestionis*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 345-372 (surtout pp. 354-362) (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts

dans les Universités médiévales, IV); P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 101-116 (surtout pp. 101-106) (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2e série: Textes, Études, Congrès, V); F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIIIe siècle*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1966, pp. 118-151 (Philosophes médiévaux, IX); 2e édition mise à jour, Louvain-la-Neuve: Institut Supérieur de Philosophie/Paris: Peeters, 1991, pp. 109-140 (Philosophes médiévaux, XXVIII).

fol. 158[+1]vb *uacat.*

3 (fol. 159[+1]ra-174[+2]rb): Questions grammaticales de maître Durand (ou Thuran) (datant peut-être des années 1240 selon Rosier). *rubr.* (même main que le texte): «Summa quedam de gramatica»; *inc.*: «Quoniam oratio est ordinatio dictionum congruam perfectamque sententiam demonstrans, occurunt duo determinanda circa ipsam. Primum est de ordinatione congrua dictionum et figuratiua. Secundum est de imperfectione et defectu excusabili eiusdem. Iuxta igitur processum prius inquiremus que uide<n>tur ad constructionem nominis pertinere, postmodum inquirendo circa constructionem uerbi prosequitur, determinando de constructione nominis, prius de constructione eius intransitiua, deinde de constructione transitiua eiusdem [...]»; *expl.*: «[...] determinantur huiusmodi uerba per ablatiuum dicentem causam rei sue. Res enim significata per hoc uerbum utor est usus. Vnde, cum dicitur utor uel fruor calidis, sensus est usum uel fructum habeo calidorum, sed in abstractione ipsa causa exprimitur genitiue, que ex concretione exprimitur ablatiue»; *subscr.*[1] (même main que le texte): «Explicit summa de gramatica magistri thuranni»; *subscr.*[2] (autre main): «Explicit summa de gramatica magistri Durandi».

Références et études: GLORIEUX, *La Faculté des Arts*, p. 124, n° 86b (sous «Durand d'Espagne); GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, p. 53 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, p. 435); LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries* (1967), pp. 401-403 (où la *Summa* ne figure pas malgré les entrées «Durandus» (1 et 2), «Durandus de Aluernia», «Durandus de Hispania», «Durandus de S. Porciano O.P.»); I. ROSIER, *Les sophismes grammaticaux au XIIIe siècle*, dans *Medioevo* 17 (1991), pp. 188-189, 192-193, 195, 197 et 217 (SD), avec la n. 29; WEIJERS, *Le travail intellectuel. C-F* (même

absence de la *Summa*, malgré les entrées «Durandus de Aluernia», «Durandus Hispanus [Paës]», «Durandus de Parua Sorbona», «Durandus de S. Porciano»; selon O. Weijers, Glorieux confondrait [partiellement ?] Durand d'Espagne avec Durand d'Auvergne).

fol. 174[+2]v *uacat.*

4 (fol. 175[+2]ra-180[+2]vb): Cahier d'un commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre de Bernard de Sanciza (après 1271-1272[8]). *rubr.* (encre et main différentes de celles du texte): «Quaternus est supra Porfirium»; *inc.*: «Suis preclare indolis bacallariis et scolaribus predilectis aliisque uniuersis et singulis ad uerum cognoscendum et ad bonum agendum utilibus Bernardus de sanciza orige biterrensis[9] qualiscumque magister in artibus utrum non inutilis licet indignus Salutem in eo qui [est *exp. cod.*] omnia prospiciens omnium artifex est et auctor. Gaudeo siquidem uos ab humana natura non esse degeneres, dum ad inueniendum secundum illud quod in uobis diuinum existit a deo suspiratis quod in uobis ueram reddatis illam philosophi primi sententiam qua promulgatum est desiderium sciendi hominibus esse ins[c]itum a natura. Verum etiam in uobis compe-

8. Contrairement à l'auteur du «*Guide de l'étudiant*», Bernard de Sanciza connaît – puisqu'il en cite le dixième, et ultime, livre dans le présent *incipit* – la traduction intégrale de l'*Éthique à Nicomaque* du Stagirite terminée, on vient de le dire, par l'évêque de Lincoln aux alentours des années 1246-1247 et dont, peu avant 1250, le Docteur Universel est le premier utilisateur connu: voir la note précédente. En outre, plus loin dans son exposé, notre maître mentionne «le livre III de la *Rhétorique* [peu avant 1270 pour la *transl. Moerbekana*], le livre XII de la *Métaphysique* [livre qui apparaît pour la première fois en traduction latine dans la *Moerbekana*, avant 1272], s'inspire du prologue du commentaire de saint Thomas sur l'*Éthique* [composé à Paris en 1271-1272] (fol. 177vb) et se réclame de *dominus Albertus*»: «le commentaire de Bernard de Sanciza sur l'*Isagoge* est [donc] postérieur à 1271-1272»: R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis», vertu mystique suprême*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 19 (1963), pp. 163-164, n. 1; *Id.*, *Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands*, dans *RSPT* 68 (1984), pp. 7-8 (dans cette deuxième étude, Gauthier ne pense plus qu'on puisse identifier – comme il l'avait proposé en 1963 – Bernard de Sanciza au «commentator Bernardus supra primum *Thopicorum* Aristotilis» cité par Aubry de Reims dans sa *Philosophia*, p. 42, l. 275). Pour les dates des traductions d'Aristote que nous avons insérées entre crochets droits dans la citation ci-dessus, voir: A. DE LIBERA, *La Philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1989, p. 10; DOD, *Aristoteles Latinus*, pp. 77-78; GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la «fronesis»*, p. 137; LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 127-128. Pour celle du commentaire de Thomas d'Aquin sur l'*Éthique*, cf. R.A. GAUTHIER, *Saint Thomas et l'«Éthique à Nicomaque»*, p. XXIV, dans *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia, iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. XLVIII, *Sententia libri Politicorum, Tabula libri Ethicorum, Appendix: Saint Thomas et l'«Éthique à Nicomaque», cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Romae, Ad Sanctae Sabinae, 1971.

9. *Orbis Latinus*, p. 47: «Bi-, Bli-, Beterrae, Blitera, Biterrensium ciuitas, **Béziers**, St., Frankreich (Hérault)» (le caractère gras est de nous).

rio illud **X^o^ ethicorum** quod philosophia admirabiles habet delectationes sua puritate et firmitate, dum ut uideo sic sua dulcedine uos allicit quod contempta uita bestiali ad querendum iter quo perueniatis ad contuitum sui reuerendi admodum ulterius uestra insignis indolos exardescat. Quamobrem uestra dilectio sincera me instatia multiplici requisiuit ut super libris ordinariis logice ueteris aliqua ordinarem secundum modum quem tenui dum uobis legerem dictos libros. Quatinus in preambulis eruditi ad maiora capienda iter expeditius et clarius haberetis. Et ego quidem quantum in me est honus prefatum ex debito insufficientie recusans, precibus tamen uestris, quibus contradicere non possum, obtemperans confidensque de illius auxilio qui est omnis doctrine ueritas, dictum opus agrediar prout uestra instantia postulauit. Hac tamen premissa, quod predecessorum et mayorum nostrorum uestigiis inhibebo. Siquidem ergo non consonum laude ac memoria dignum hic inueniatur, totum illi atribuatur qui est omnibus causa consistendi, ratio intelligendi et ordo inueniendi [...]» (le gras est de nous); *expl.*: «[...] sed etiam docetur in illis quid argumento et que partes eius et species et ex quibus et ex qualibus et qua complexione fiunt. Et propter hoc soluitur primum argumentum».

Références et études: GLORIEUX, *La Faculté des Arts*, p. 111, n° 62; GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, pp. 53-55 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, pp. 435-437); LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries* (1967), p. 379; F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e^ siècle*, p. 126 (première éd., p. 138); WEIJERS, *Le travail intellectuel. A-B*, p. 84.

5 (fol. 181[+2]ra-228[+2]vb): Gloses sur les *Premiers analytiques* d'Aristote «*secundum Guillelmum Arnaldi*» (Guillaume – ou Guilhem – Arnaud, maître ès arts à Toulouse vers 1295-1300 selon Gauthier). *invocation liminaire* (même main que pour le texte): «Ad sit principio uirgo maria meo»; *rubr.* (main différente de celle du texte): «glose totius libri priorum G^i^ A^i^»; *inc.*: «Secundum quod uult philosophus in secundo methaphisice, absurdum est simul querere scientiam et modum sciendi. Nam in adquisitione scientie [quod] modus sciendi precedat [*sic*]: omnes enim scientie modo sciendi utuntur, et ideo oportuit quod esset de modo sciendi aliqua communis scientia, et illa communis scientia dicitur logica. Iste autem modus de quo est tota logica dicitur esse triplex, id est diffinitiuus, [et] collectiuus, diuisiuus. De modo qui est diffinitiuus nec de illo qui est diuisiuus, non habemus librum ab aristotile. Modus autem qui dicitur collectiuus idem est quod sillogismus [*corr. ex* sillogismis *cod.*]. Et sic tota logica est de sillogismo. Nam sillogismus comprehendit quodam modo modum diffinitiuum et diuisiuum. Nam in sillogismo sunt tres [*in marg.*] termini quibus debetur <fieri> diffinitio et diuisio. Vnde sillo-

gismus potest considerari in se uel in suis partibus. Si consideretur quantum ad partes, hoc est dupliciter: aut quantum ad partes propinquas aut remotas. Si quantum ad remotas, sic est liber predicamentorum, in quo determinatur de .x. predicamentis, que inquantum habent rationem termini, sunt partes remote ipsius sillogismi. Si quantum ad partes propinquas, sic est liber peryarmenias, in quo determinatur de enuntiatione, que inquantum habet rationem propositionis, pars propinqua dicitur sillogismi. Si autem consideretur sillogismus in se, hoc est dupliciter, quia potest considerari absolute non contrahendo ad aliquam materiam, et sic est subiectum in libro priorum, de quo est presens speculatio; uel potest considerari prout contrahitur ad aliquam materiam, et hoc dupliciter: aut enim contrahitur ad materiam necessariam uel probabilem. Si ad materiam necessariam, tunc est liber posteriorum, in quo determinatur de demonstratiuo sillogismo, qui procedit ex necessariis [*in marg.*]. Si autem contrahatur ad materiam probabilem, hoc est dupliciter: aut ad probabilem simpliciter, et sic est liber topicorum; uel ad probabilem apparentem, et sic est liber elenchorum. Ex hiis patet quod causa materialis seu subiectum dicitur sillogismus absolute consideratus. Causa autem efficiens est Aristotiles. Causa autem formalis et finalis sicut consuetum dici in aliis libris. Titulus est: Incipit liber priorum **anel**eticorum[10], id est reso-

10. À notre connaissance, la graphie médiévale habituelle de ce terme est plutôt «**anal**eticorum»: cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 408, l'index sous «Aristotiles [...] liber *Posteriorum analeticorum*» et «*Priorum analeticorum*». L'orthographe singulière – **ane**- –, dont on retrouve ici deux occurrences, figure aussi dans l'*incipit* de l'item suivant (les soi-disant «Glose totius libri *Posteriorum* Guillelmi de Sancto amore») et, vu la similitude des calligraphies, pourrait bien ne révéler qu'une idiosyncrasie «scribale». Mais la comparaison stylistique et rédactionnelle des deux extraits de prologue suffit à montrer que Guillelmus Arnaldi est l'auteur de l'item 6 aussi bien que de l'item 5. Du point de vue doctrinal, toutefois, ces introductions en forme de «diuisiones logice» s'apparentent assez, *inter alia*, à l'exposé sur la logique de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence et, plus encore, à la *Philosophia* d'Hervé le Breton, une «division de la logique» extraite du début de son commentaire sur l'*Isagoge*: cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 342, l. 632 - p. 345, l. 694; Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 205-216 (étude) et Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 390-395 (édition). Gauthier avait déjà rapproché «la *Diuisio logice* qui sert de prologue à l'ensemble du cours sur la *Logica uetus*» de Guillaume Arnaud «de la *Diuisio scientie* de Jean de Dacie, écrite vers 1280»: GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Peryermenias*, p. 72*. Bien que «l'*explicit* d'une de ses œuvres l'appelle "magister guillermus arnaldi regens tolose in artibus"» (GAUTHIER, *loc. cit.*, p. 69*), ces ressemblances suggèrent qu'il n'est pas impossible que Guillaume Arnaud ait antérieurement étudié ou enseigné à la Faculté des arts de Paris.

lutoriorum. Nam libri priorum et posteriorum "**ane**letici", id est resolutorii appellantur. Cui autem parti philosophie supponitur? Rationali. Hiis uisis ad diuisionem libri accedamus. Diuiditur enim in partes due, scilicet in prohemium et tractatum; per prohemium remouetur ignorantia negationis, per tractatum ignorantia dispositionis [...]» (le gras est de nous); *expl.*: «[...] et ita diuersimode fit hec hostensio et illa, quare nullum sequitur inconueniens et in hoc terminetur sententia lectionis et per consequens expositio totius libri priorum Aristotilis»: *invocation terminale* (même main que pour le texte): «Aue maria gratia plena dominus tecum benedicta»; *subscr.* (même main que le texte): «Expliciunt glose totius libri priorum Aristotilis secundum G^{m} A^{i}».

Références et études: R.A. GAUTHIER, *Préface à Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, pp. 65*-66*: GAUTHIER fournit aussi des éclaircissements sur «Guilhem Arnaud (c. 1295-1300), maître ès arts de Toulouse vers la fin du XIII^{e} siècle» dans sa *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 1 *Expositio libri Peryermenias. Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, pp. 69*-72*; GLORIEUX, *La Faculté des Arts*, p. 164, n° 147 («Guillaume Arnaud»; le bon auteur, mais pas la bonne œuvre) et p. 176, n° 171a («Guillaume de Saint-Amour»; la bonne œuvre, mais pas le bon auteur: même chassé-croisé chez Lohr); GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, pp. 55-57 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, pp. 437-439); Ch.H. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: G-I*, dans *Traditio* 24 (1968), pp. 194 («Guillelmus Arnaldi») et 208-209 («Guillelmus de Sancto Amore»).

6 (fol. 229[+2]ra-253[+3]ra): Gloses sur les *Seconds analytiques* d'Aristote faussement attribuées à Guillaume de Saint-Amour (en fait de Guillaume – ou Guilhem – Arnaud, vers 1295-1300 selon Gauthier, puisqu'il cite les commentaires correspondants de Thomas d'Aquin [diffusion vers 1275] et de Gilles de Rome [vers 1287/1288-1295, peut-être avant septembre 1291[11]]). *invocation liminaire* (même main que pour le texte): «Assit principio sancta maria meo»; *rubr.* (main différente de celle du texte): «Glose totius libri posteriorum Guillelmi de sancto amore»; *inc.*:

11. Pour la datation de la *Sententia libri Posteriorum* de Gilles de Rome, on consultera, en plus de l'étude de GAUTHIER (Préface à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Posteriorum*, p. 66*), celle de DONATI, *Studi per una cronologia delle opere di Egidio Romano*, p. 70.

«Philosophus tertio de anima tradens modum cognoscendi ipsius intellectus uult quod intellectus est potentia cognoscens et in eo oportet esse possibilitatem quandam (etsi alter est contrarium et ipse se cognoscit et est actu separabilis). Vnde ex hac auctoritate habetur necessitas ipsius dyaletice scientie, que secundum commentatorem supra secundum methaphisice, non est scientia, sed est quidam modus sciendi uel de modo sciendi. Quia in eo quod dicit quod intellectus est potentia, etc., tangit philosophus necessitatem dyaletice, que secundum triplicem potentiam intellectus est de triplici operatione. Nam intellectus noster quandoque habet actu genus et in potentia differentiam. Vlterius quandoque habet actu subiectum et est in potentia ad predicatum. Quandoque etiam actu habet premissas et est in potentia ad conclusionem. Nunc autem secundum quod uult philosophus .IX. methaphisice malum non est absolutum neque separatum a rebus existentibus in potentia. Vt igitur circa potentias intellectus euitaretur malum et error, necessaria fuit dyaletica, que est de triplici operatione intellectus. Primo dico: intellectus noster actu habet genus et est in potentia ad differentiam et, ut a tali potentia remoueatur malum et error, est inuenta doctrina libri predicamentorum, que est de simplici conceptu. Secundo actu habet subiectum et est in potentia ad predicatum et, ut inde euitetur error, est necessaria doctrina tradita libro peryarmenias. Item tertio habet actu premissas et est in potentia ad conclusionem et, ut inde euitetur error, necessaria fuit doctrina tradita in tota logica noua. Et quia ista adquiritur mediante quodam discursu, ideo diuiditur secundum diuisionem talis discursus. Iste autem potest esse simpliciter uel prout contrahitur ad materiam demonstratiuam specialem. Si simpliciter, sic est sillogismus in communi, qui traditur libro priorum. Si prout contrahitur ad materiam specialem: uel prout contrahitur ad materiam necessariam, et sic est liber posteriorum, cuius subiectum est sillogismus demonstratiuus; uel prout contrahitur ad materiam probabilem, et hoc dupliciter, quia aut contrahitur ad materiam probabilem simpliciter, et sic liber topicorum, cuius subiectum est sillogismus dyaleticus. Si autem contrahatur ad materiam probabilem apparenter, sic est liber elenchorum, cuius subiectum est sillogismus sophisticus. Hoc autem uiso in generali, descendamus in speciali ad causas siue principia huius libri. Causa autem efficiens huius libri fuit Aristotiles; materialis uero sillogismus demonstratiuus, de quo hic agitur; formalis et finalis, sicut in aliis libris. Titulus: Incipit liber posteriorum **anele**ticorum[12], id est resolutoriorum. Sed aliquis obiciet quod liber topicorum debet appellari ita bene posteriorum quia, ad utrumque, sillogismus in communi est prior, quare ita bene per

12. Sur cette orthographe remarquable et l'ensemble du présent *incipit*, voir, ci-dessus, n. 10.

respectum ad librum priorum liber topicorum debet appellari posteriorum. Ad quod dicendum quod [...]» (le gras est de nous); *expl.*: «[...] et habet se similiter ad omne genus rerum quia in omnibus per istum modum similiter inuenitur»; *subscr.* (même main que le texte): «et hec est sententia libri posteriorum»; *invocation terminale* (même main que pour le texte): «benedictum sit nomen domini in eternum».

Références et études: M.M. DUFEIL, *Guillaume de Saint-Amour et la polémique universitaire parisienne (1250-1259)*, Paris, Picard, 1972, p. 191, n. 42; R.A. GAUTHIER, *Préface à Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Posteriorum*, pp. 65*-66* (datation proposée: 1290-1300); *Id.*, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Peryermenias*, pp. 69*-72*; GLORIEUX, *La Faculté des Arts*, p. 164, n° 147 («Guillaume Arnaud»; le bon auteur, mais pas la bonne œuvre) et p. 176, n° 171b («Guillaume de Saint-Amour»; la bonne œuvre, mais pas le bon auteur: même chassé-croisé chez Lohr); GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, pp. 57-62 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, pp. 439-444); LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: G-I* (1968), pp. 194 («Guillelmus Arnaldi») et 208-209 («Guillelmus de Sancto Amore»).

fol. 253[+3]rb-v *uacat.*

7 (fol. 254[+3]ra-277[+3]vb): Commentaire de Thomas d'Aquin sur les *Seconds analytiques* (publié à Paris vers 1275 par les maîtres de la Faculté des arts selon Gauthier). *rubr.* (autre main que le texte; les passages entre crochets carrés sont d'une troisième main selon Gauthier): «scriptum [beatissimi] thome [de <a>quino: *sup. lin.*] de ordine predicatorum. De libro posteriorum alique lectiones»; *inc.*: «Sicut dicit aristotiles in principio methaphisice, hominum genus arte et rationibus uiuit. In quibus uidetur tangere philosophus quoddam hominis proprium quo a ceteris animalibus differt [...]»; *expl. ex abrupto* (I, 39; éd. GAUTHIER, p. 147, l. 150-151): «[...] si ergo illud per quod aliquid demonstratur est notius et credibilius eo quod per ipsum demonstratur, cum negatiua propositio maxime demonstretur per affirmatiuam, non autem econuerso, sequitur quod affirmatiua propositio sit notior et prior et [credibilior quam negatiua *in marg.*] <...>».

Éd. *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989 (pour des précisions sur le manuscrit et l'endroit où s'interrompt ce témoin incomplet du commentaire de l'Aquinate, voir la *Préface*, p. 1*).

Autres mss: Plus de soixante autres manuscrits et fragments énumérés et sommairement décrits dans GAUTHIER, Préface à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Posteriorum*, pp. 1*-9*. Toujours selon Gauthier (*loc. cit.*, pp. 76*-77*), ce sont les maîtres ès arts de Paris qui – via la confection de l'*exemplar* universitaire – publièrent vers 1275 ce commentaire sur les *Seconds analytiques* dont ils étaient les destinataires et que Thomas d'Aquin avait achevé peu avant sa mort: «Vers le milieu de 1271 [...] saint Thomas, à la demande des maîtres de la Faculté des arts de Paris, a commencé son exposition des *Seconds analytiques*. Mais il avait alors d'autres soucis [...] le travail n'a pu avancer vite, et il n'en était qu'au chapitre I, 26 lorsqu'il dut partir pour Naples. [...]. La chronologie tardive, et l'achèvement de l'exposition des *Seconds analytiques* à Naples se trouvent confirmés par la lettre de la Faculté des arts du 2 mai 1274: à l'annonce de la mort de saint Thomas, survenue en Italie le 7 mars 1274, les maîtres ès arts demandent qu'on leur envoie les écrits de logique que saint Thomas à son départ leur avait promis. [...] Tout indique aussi qu'il fut fait droit à la demande de la Faculté des arts: comme l'exposition au *Peryermenias*, l'exposition aux *Seconds analytique*s fut envoyée à Paris, sans avoir été publiée en Italie. Ce sont les maîtres de Paris qui, vers 1275, firent confectionner l'*exemplar* universitaire qui en assura la diffusion».

8 (fol. 278[+3]ra-309[+3]vb): *Summa (de sophismatibus)* de Matthieu d'Orléans (vers 1220-1230 selon Braakhuis). *invocation liminaire* (même main que pour le texte): «Sancti spiritus adsit nobis gratia»; *rubr.* (autre main que celle du texte): «Communes distinctiones circa sophismata»; *inc.*: «Quoniam ignoratis communibus necesse est totam artem ignorare, sicut uult Aristotiles in libro [e *exp. cod.*] helenchorum, et in arte sophistica necesse est ipsa[m] cognoscere, ne ipsis ignoratis tota[m] scientia [*corr. ex* scientiam *cod.*] ignoretur [*scr.*: -ratur *cod.*], propter hoc aliquid de communibus determinare intendimus, secundum possibilitatem nostri ingenii, non ad propria sophismata descendendo; nec noua et inaudita dicere uolumus, sed communes distinctiones que sepe accidunt in sophismatibus sicut posuerunt auctores nostri intendimus, ut possint proficere minores et per hoc ad maiora deuenire [...]»; *expl.*: «[...] Sciendum tamen quod non debet atendi aliqua difficultas supra hoc sophisma de animalibus aquatibus que in aquis possunt saluari, utrum fuerunt in archa noee, sicut uolunt quidam ponentes ipsam falsam, quoniam super hoc non atenditur uis sophismatis, sicut credo, imo proceditur uia sophismatis more solito»; *subscr.*[1] (même main que le texte): Hic explicit summa magistri mathei»; *subscr.*[2] (autre encre, autre main): «Hic explicit summa magistri mathei Aurelianensis».

Éd. en préparation par L.M. de Rijk (cf. L.M. DE RIJK, *Some Earlier Parisian Tracts on Distinctiones Sophismatum.* An Edition with an Introduction and Indexes, Nijmegen, Ingenium Publishers, 1988, pp. xii-xiii, n° 2.12 [Artistarium, VII]); probablement maintenant remplacé par J. SPRUYT (cf. *Bulletin de philosophie médiévale* 38 [1996], p. 98, C7 [texte présenté comme une *Sophistaria* anonyme]).

Autres mss (informations tirées de la littérature secondaire mentionnée ci-dessous): Erfurt, Wissenschaftliche Bibliothek, Amplon. Q 276, fol. 131v-134r (fin XIII^e s.; attribution à «Nicholaus de Bohemia», fol. 131v); Paris, BnF, lat. 16618, fol. 119ra-136vb (1325; anonyme); Toledo, Biblioteca del Cabildo, 94.25, fol. 1ra-81rb (fin XIII^e s.; attribution à «Magister Mathias»); Vaticano (Città del), Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. lat. 4546, fol. 12r-305v (XIII^e s.; anonyme; au fol. 18r, on trouve, dans un exemple, un renvoi moqueur à l'enseignement parisien: «Nullus homo legit Parisius nisi asinus»). Malgré la ressemblance d'*incipit*, l'*Opus puerorum* du ms. Amiens, Bibliothèque municipale 406, fol. 130r-154v est une œuvre différente; il en va de même pour le *De communibus artium liberalium* contenu dans les mss Paris, BnF, lat. 16089 et 16617: cf. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le «De communibus artium liberalium» (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203.

Références et études: H.A.G. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten over syncategorematische termen. Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoreumata*, Meppel, Krips Repro, 1979, t. I, pp. 29-32 (datation proposée: 1220-1230); GLORIEUX, *La Faculté des Arts*, p. 254, n° 308; M. GRABMANN, *Die Sophismataliteratur des 12. und 13. Jahrhunderts mit Textausgabe eines Sophisma des Boetius von Dacien*, Münster, Aschendorff, 1940, pp. 27-29 (BGPTM, XXXVI, 1); *Id.*, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, p. 62 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, p. 444); N.J. GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' «Topics»*, München-Wien, Philosophia Verlag, 1984, p. 292 (Analytica); LAFLEUR, *Les textes «didascaliques»*, pp. 357-359; LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia*, pp. 106-107, avec la n. 11.

9 (fol. 310[+3]ra-315[+5]rb): Gloses sur les *Réfutations sophistiques* de maître Robert de Aucumpno (= Hautecombe, suggère Steenberghen; vers 1240-1260 selon Ebbesen). *rubr.* (autre main que le texte): «Incipiunt glo<se> magistri Rotberti [*sic*] de Aucumpno super

elenc<h>os»; *inc.*: «[Prol.] Quoniam in hoc libro qui dicitur liber elenchorum traditur sophistica, que, si sit scientia, habet principia et causas et elementa per que apprehenditur et cognoscitur, ad istius libri cognitionem primo uidenda sunt principia et cause [...; commentaire] *De sophisticis autem elenchis.* Diuiditur primo iste liber in duas partes, quarum prima est de esse, secunda de bene esse, in qua docet modum inueniendi artem sillogisticam [...]»; *expl. ex abrupto*: «[...] que conueniunt in simili [...] conueniunt in significato generali et modo significandi, hoc autem non oportet. Ad aliud <...>».

Autres mss (informations tirées de la littérature secondaire mentionnée ci-dessous): Cambridge, Peterhouse 206, fol. 134ra-193ra (fin XIII^e^ s.; sans attribution, mais parmi des œuvres authentiques de Robert Kilwardby et d'autres attribuées sans fondement à ce dernier); Paris, Bibliothèque Mazarine 3489, fol. 1ra-46va (fin XIII^e^ s.; ms. où on lit la souscription: «Expliciunt notule magistri Roberti supra librum *Elenchorum*», ultérieurement complétée par la remarque suivante: «Hic haud dubii est Robertus de Kiilwiubi ord. Fratrum Predicatorum, S.R.E. cardinalis»). La fin (fol. 253vb-255va) du commentaire – avec l'attribution plus tardive à «magistro Roberto doctori eximio» – sur les *Réfutations sophistiques* dans le ms. Cambridge, Canonici Miscellaneous 403, fol. 222ra-255va (XIII^e^- XIV^e^ s.) est tirée du commentaire attribué à Robertus de Aucumpno dans le ms. Ripoll 109. Pour les mss Cambridge, Peterhouse 206 et Canonici Miscellaneous 403, on consultera les descriptions détaillées de P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the «Logica Vetus» Studied with Regard to Their Teaching and Method*, Oxford, 1978 (thèse doctorale), pp. 16-22 et 27-31. En ce qui concerne le ms. Paris, Bibliothèque Mazarine 3489, voir: W. SENKO, *Repertorium commentariorum Medii Aevi in Aristotelem Latinorum quae in Bibliothecis publicis Parisiis asservantur*, Varsovie, Akademia Teologi Katolickiej, 1982, t. II, p. 149 (Opera philosophorum Medii Aevi, V). P.O. LEWRY (*Robertus Anglicus and the Italian Kilwardby*, dans *English Logic in Italy in the 14th and 15th Centuries*, A. MAIERÙ [éd.], Naples, Bibliopolis, 1982, p. 51) conclut ainsi son étude sur les manuscrits italiens de Kilwardby: «The Italian Kilwardby once comprised expositions on almost all, if not all, the works of the *Organon* [...]. Some of it circulated under the name of "Robertus Anglicus", but that name also covered an English commentator on Peter of Spain, who taught at Montpellier, and, it seems, two other Parisian masters of the second half of the thirteenth century whose identities have yet to emerge». Le logicien Robertus Anglicus identifié à l'auteur d'un commentaire montpelliérain sur la *Sphère* de Sacrobosco (cf. L.M. DE RIJK, *On the Genuine Text of Peter of Spain's Summule logica-*

les, dans *Vivarium* 7, 1 [1969], pp. 8-61) est celui-là même – il faut le noter – dont le prologue de son commentaire sur les *Summule* de Pierre d'Espagne est précédé, sans solution de continuité, par de larges extraits de la *Philosophia* du maître ès arts parisien Olivier le Breton dans le ms. Todi, Biblioteca comunale 54: voir, ci-dessus, la présentation de ce texte, ainsi que GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant*, p. 6, n. 11; mais, contrairement à ce qu'avait finalement conclu le prof. De Rijk, *loc. cit.*, p. 40, ce Robert Anglès enseignait vers 1271-1272 (plutôt que vers 1240) selon GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Peryermenias*, p. 52*, n. 14; p. 66*, n. 5; p. 69, n. 9. Quant aux deux autres maîtres parisiens anonymes dont parle Lewry, il faut comprendre – semble-t-il – le «maître Robert» du ms. Canonici 403 et le Robert de Aucumpno de notre ms. Ripoll 109 (dont le commentaire a été préservé en entier – associé au nom de Robert Kilwardby – dans les mss Mazarine 3489 et Peterhouse 206).

Références et études: EBBESEN, *Medieval Latin Glosses*, p. 162, n° 48 (datation proposée: 1240-1260); GLORIEUX, *La Faculté des Arts*, p. 322, n° 401; GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, p. 63 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, p. 445); LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the «Logica Vetus»*, pp. 21 et 31; *Id.*, *Robertus Anglicus and the Italian Kilwardby*, pp. 43-51; *Id.*, *Thirteenth-Century Examination Compendia*, p. 101-102, n. 3; Ch.H. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: Robertus – Wilgelmus*, dans *Traditio* 29 (1973), pp. 97-98; STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e siècle*, p. 126 (première éd., p. 138).

fol. 315[+5]v *uacat.*

10 (fol. 316[+5]ra-329[+6]va): Questions grammaticales sur le *Priscien majeur*. *inc.*: «Prima dubitatio est utrum gramatica sit ars. In principio uidetur quod non quoniam ut significat Aristotiles in fine posteriorum cuiuslibet artis uel scientie est principium intellectus. Gramatice non est principium intellectus sed sensus cum sit de uoce et proprietatibus uocis que sunt obiecta auditus. Gramatica igitur non est ars aut scientia[...]»; *expl.*: (329[+6]rb) «[...] Mordicus idem erat antiquitus quod mordaciter. Misericor a miserante et corde. Nudius tertius a nouo et dic et tertio. Peregit dicitur a peragio. Scilicet a scat et hoc. Infandum nominatur ab in et fandum et predicatur pro interiectione quotiens[?]»; (complément par une autre main; 329[+6]rb-va): «*Pronomen est pars etc.* Primo potest queri utrum pronomen sit pars orationis et uidetur quod non quoniam omnis pars orationis significat aliquid intelligibile, pronomen non significat aliquid intelligibile, ergo non est pars orationis [...] Queritur ergo utrum

ex eadem parte. Item dicendum quod non ex eodem [*sic*] quia ipsum [?] ex parte substantie, alterum ex parte qualitatis».

Références et études: G.L. BURSILL-HALL, *A Census of Medieval Latin Grammatical Manuscripts*, Stuttgart: Frommann/Bad Cannstatt: Holzboog, 1981, pp. 27 et 336 pour le n° 18.6.5 («Prima dubitatio est utrum gramatica sit ars...») (Grammatica speculativa, IV): p. 338, les n^{os} 188.163.1 («Pronomen est pars orationis per casus declinata sicut nomen... = Petrus Pisanus, *Ars grammatica*») et 149.118.2 («Pronomen est pars orationis... Proposita descriptione qualitas singula...») ne coïncident avec l'*incipit* de l'ajout qu'à cause du lemme; GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, p. 63 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, p. 445). On ne trouve rien au sujet de ces questions grammaticales dans Ch. THUROT, *Extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque Impériale, 1869 (réimpression anastatique Frankfurt, Minerva, 1964).

VIII. Histoire. — Le début de la notice consacrée à notre abbaye se lit comme suit dans L.H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, volume préparé par G. PORAS, Mâcon, Protat Frères, 1970, t. III, col. 2472: «Ripoll, *Riuipullense*, S. Maria, abbaye de Bénédictins, 888, par Wilfrid le Velu, pour le service des religieuses, sous St-Victor de Marseille en 1070, Congrégation des Claustrales; longtemps sépulture des comtes de Barcelone, dioc. Vich, province de Gerona, Catalogne, Espagne». Le cloître Sainte-Marie de Ripoll a vu son fonds manuscrit s'accroître continuellement depuis sa fondation dans la seconde moitié du IX^{e} siècle jusqu'à sa destruction par le feu en 1835: 192 volumes en 1047, 246 au XII^{e} siècle, 284 en 1649, 300 en 1806-1807, 359 en 1823, dont 230 purent être sauvés en 1835, date à laquelle ce fonds restant fut intégré par Próspero de Borafull à l'Archivo general de la Corona de Aragón: cf. *Bibliotheca Patrum Latinorum Hispaniensis*. II. Band. Nach den Aufzeichnungen R. BEERs bearbeitet und herausgegeben von Z. GARCIA S.J., Wien, Hölder, 1915, pp. 3-4 (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-Historische Klasse. 169. Band, 2. Abhandlung): réimpression anastatique Hildesheim-New York, 1973, pp. 544-545.

Quant au ms. Ripoll 109 lui-même, on peut maintenant – grâce aux recoupements des nombreuses données de divers ordres réunies ci-dessus – en préciser un peu l'histoire individuelle: il s'agit d'un recueil factice qui regroupe en réalité deux «livres», dont le premier – de possesseur peut-être, mais probablement pas, inconnu – compte 134 folios entièrement occupés par le long commentaire de Gilles de Rome sur les *Réfutations*

sophistiques (item 1), tandis que le second, qui s'étend sur 201 folios et constitue lui-même un recueil hétérogène regroupant neuf textes (items 2-10), a certainement appartenu au dominicain Bartholomeus Gaconi[13]. Or, ce Barthélemy Gaconi – ou Gaçoni – avait le titre de maître et appartenait au couvent de Frères Prêcheurs de Valence, ainsi que nous l'apprend le ms. Valencia, Biblioteca Universitaria 487 (Gutiérrez 2305), fol. 182v: «Istud scriptum super 3^{m} sententiarum sancti thome: est Magistri bartholomei gaçoni ordinis fratrum predicatorum. Conuentus Valencie» (H.V. SHOONER, adiuvantibus sociis Commissionis Leoninae, *Codices manuscripti operum Thomae de Aquino*, t. IV, n° 3254: à paraître). Le seul possesseur connu de l'actuel ms. Ripoll 109 était donc un homme du sud ou, à tout le moins, il était officiellement rattaché à une communauté dominicaine de l'Europe méridionale. Cela doit attirer notre attention sur la note – difficile à décoder – écrite sur le rabat du dernier folio du quaternion qui contient les *Glose super Elenchos* de Ro[t]bertus/Ro[b]bertus de Aucumpno (voir, ci-dessus, section IV. «Corrections et annotations», item 9). Cette apostille – qui combine peut-être quelques micro-fragments – débute, dans le style épistolaire officiel de nombreux documents réunis dans le *Cartulaire de l'Université de Paris* – où nous l'avons cependant recherché en vain –, par une salutation adressée à la «reine des Français» de la part d'un légat du siège apostolique: «Excellentissime domine sue Regine Francorum fidelis dei gratia apostolice sedis legatus Salutem in eo qui est omnium uera salus [...]» (fol. 315[+5]r). La reine ainsi saluée ne peut être que Blanche de Castille à l'époque de sa première régence (1226-1235) et le légat pontifical doit être identifié au cardinal Romano, véritable ministre des affaires universitaires en France et grand promoteur

13. En effet, au verso du dernier folio du ms. Ripoll 109, on lit – comme il a été dit plus haut (cf. section IV. «Corrections et annotations», *ad finem*) – une note de possesseur: «Iste liber est fratris Bartholomei Gaconi ordinis fratrum Predicatorum» (fol. 329[+6]vb). Sous cette note – toujours au fol. 329[+6]vb –, on peut cependant constater que la table des matières – par ailleurs incomplète sur tel ou tel autre point – commence non pas par le commentaire de Gilles de Rome sur les *Elenchi*, mais plutôt par un titre descriptif qui renvoie sûrement au «*Guide de l'étudiant*»: «Diuisiones totius philosophie, scilicet rationalis, naturalis et moralis». Cela s'explique lorsqu'on aperçoit, à droite dans la marge inférieure du folio où débute le «*Guide de l'étudiant*», l'indication: «II^{us} liber Barth<olomei>» (fol. 134[+1]r). Ce «second livre de Barthélemy» – incluant neuf items – a donc dû avoir une existence comme recueil indépendant avant d'être relié avec ce qui le précède maintenant dans le ms. Ripoll 109. De la même manière, la volumineuse «*Somme*» *sur les Réfutations sophistiques* de Gilles de Rome a originellement constitué un livre à elle seule, comme le rappelle encore l'information bibliothéconomique – de même facture que l'autre mais plus effacée cependant – au bas du fol. 1: «I^{us} liber [...]». Au verso du dernier folio de cet ancien «premier» livre (fol. 133[+1]), on devine encore (*in situ*) un nom qui n'est pas celui de notre maître dominicain, mais il semble s'agir d'une mention d'utilisateur plutôt que de possesseur.

de l'Université de Toulouse, appelé par les maîtres mêmes de cette institution – dans la célèbre lettre circulaire de 1229 – « notre Moïse [...] chef, protecteur et principale autorité après Dieu et le Pape »[14]. De plus, ladite note, probablement rognée, se termine par l'évocation d'un « maître X, chanoine de Maguelone [*Magalonensis*] ». Or, d'après l'*Orbis Latinus*, il

14. Cf. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1894 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964 [dorénavant *CUP*]), pour la reine Blanche de Castille: voir l'index du t. I, à l'entrée « Blanca, regina Francorum »; pour le cardinal-légat Romano: t. I, n° 52, pp. 108-109: « [Titre] *Magister Jordanus sorori Dianae Bononiam circa receptionem scholarium Parisiensium in Ordine scribit et bonum statum conuentus Parisiensis laudat.* [Date] *1226, in fine Martii, Parisiis.* [Texte] Frater Jordanis ord. Predicatorum [...] Post introitum enim nostrum Parisius infra quatuor septimanas XXI **fratres intrauerunt, intra quos erant sex magistri artium** [...]. Dominus episcopus [*Bartholomeus*, notent les éditeurs] etiam Parisiensis tanto ad fratres mouetur affectu, quod ipse personaliter ad sermonem nostrum accessit et cum fratribus in refectorio comedit. Similiter **dominus legatus Francie** [*Romanus tit. S. Angeli diac. card.*, précisent les éditeurs] in Annunciatione beate Virginis cum fratribus in refectorio comedit, et ipsa regina tenerrime diligit fratres, que mecum de negociis suis ore proprio satis familiariter loquebatur »; n° 58, p. 113: « [Titre] *Gregorius IX [...] interueniente Romano S. Angeli diacono cardinale et apost. sedis legato [...].* [Date] *1228, Junii 3, Assisii.* [Texte] Gregorius [...] mediante dilecto filio nostro **R. Sancti Angeli diacono cardinali** tunc **apostolice sedis legato** [...] »; n° 72, pp. 129-130: « [Titre] *Epistola transmissa a magistris Tolosanis ad uniuersalia studia alibi florentia.* [Date] *Circa finem anni 1229, Tolosae.* [Texte...] Erat enim Moyses noster dominus cardinalis et legatus in regno Francie [*Romanus. Vide de istius merito erga Uniuersitatem Tolosanam Denifle, « Die Universitaeten des Mittelalters », I, 325 sqq.*, ajoutent les éditeurs] dux et protector et auctor post Deum et dominum papam tam ardue inchoationis, qui statuit quod omnes Tholose studentes, et magistri et discipuli [...] »; n° 83, p. 141: « [Date] *1231, Aprilis 18, Laterani.* [Texte] Gregorius [...] Cum sicut intelleximus dilectus filius noster **R. Sancti Angeli** diaconus cardinalis Portuensis electus tunc **apostolice sedis legatus** [...] »; n° 89, pp. 144-145 « [Titre] *Gregorius IX decano Suessionensi et mag. Simoni de Alteis mandat ut artium et physicae facultatis magistris, qui in Andegauensi et Aurelianensi ciuitate licentia obtenta rexerunt et ante discessionem Parisiis examinati erant, libere regendi Parisiis dent facultatem.* [Date] *1231, Maii 5, Laterani.* [Texte] ...Decano Suessionensi et magistro Symoni de Alteis canonico Ambianensi. Cum sicut nobis est pro certo relatum magistri artium et phisice facultatis, qui in Andegauensi et Aurelianensi [*Post dispersam Uniuersitatem Parisiensem anno 1229 multi magistri et scholares Andegauum, alii Aurelianum, aliqui Tolosam et fortasse Remos petierunt*, rappellent les éditeurs] ciuitate licentia obtenta rexerunt, prius a dilectis filiis... cancellario Parisiensi uel... abbate Sancte Genouefe aut a magistris discessionis temporis iuxta formam a dilecto filio nostro **R. Sancti Angeli** diacono cardinali Portuensi electo, tunc **apostolice sedis legato**, traditam examinati fuissent [...] »; n° 165, p. 194: [Date] « *1246, Octobre 30, Lugduni.* [Texte...] Sane **bone memorie** R. Portuensis episcopus, tunc Sancti Angeli diaconus cardinalis in partibus illis **apostolice sedis legatus** [...] »; n° 205, p. 234: [Date] « *1252, Maii 30, Perusii.* [Texte...] **bone memorie** R. Portuensis episcopus tunc S. Angeli diaconus cardinalis **in partibus Francie apostolice sedis legatus** [...] » (le gras est de nous). — Le cardinal Romano est par ailleurs bien connu des historiens de la philosophie au XIII^e siècle, voir, entre autres: GRABMANN, *I divieti*, pp. 92-94 et STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e siècle*, 1991, p. 96 (éd. 1967, pp. 103-104).

s'agit d'une ville de l'Hérault, tout comme Béziers, dont Bernard de Sanciza, auteur de l'item 4, se dit lui-même originaire. On pourrait alors être tenté d'identifier Robertus de Aucumpno au Robert Anglès enseignant à Montpellier, l'actuelle préfecture du département de l'Hérault (cf. section VII. Contenu, item 9). En outre, Guillaume – ou, comme préfère Gauthier, «Guilhem» – Arnaud, auteur de l'item 5 et en fait aussi de l'item 6, est presque assurément un descendant des protégés toulousains du cardinal-légat Romano. Gauthier signale d'ailleurs que ce Guilhem Arnaud avait conscience de ne pas enseigner tout uniment en France, mais plutôt en Gascogne[15]. Avec tout cela, on serait porté, en ajoutant une seule petite lettre à son nom, à faire de l'ancien possesseur du ms. Ripoll 109 un Bartholomeus Ga<s>coni, c'est-à-dire un Barthélemy *Gascon* ou *le Gascon*. Surtout, non seulement le «*Guide de l'étudiant*» se retrouverait-il dans un contexte codicologique du midi de la «France», mais il pourrait même apparaître dans ces conditions comme un «produit» du sud. La chose n'est certes pas absolument impossible. Mais, en commentant notre tableau de synthèse à la fin de cet ouvrage, nous essayerons de montrer, avec l'apport de quelques éléments nouveaux, que notre document a tout de même le plus vraisemblablement vu le jour à Paris. En bref, nous tenterons de faire voir que, malgré un évident transit par le midi de la France et l'intégration d'éléments méridionaux, le ms. Ripoll 109 lui-même pointe, dans l'ensemble, plutôt vers la Faculté des arts de Paris, tout au moins comme modèle. Il ne faut pas non plus oublier que cette unique copie – qui n'est toutefois pas l'original – du «*Guide de l'étudiant*» n'est codicologiquement unie du point de vue de la division des cahiers qu'à la *Somme grammaticale* de l'énigmatique maître Durand[16] et, par une assez forte ressemblance calligraphique, au non moins mystérieux Matthieu d'Orléans.

IX. Bibliographie. — BEER-GARCIA, *Bibliotheca Patrum Latinorum Hispaniensis*, t. II, pp. 60-61 (repr., pp. 600-601): description sommaire du ms. avec quelques erreurs dans les indications de folios (suit, en outre, exclusivement la foliotation moderne, qui cumule une série de fautes); GAUTHIER, Préface à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Posterio-*

15. GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Peryermenias*, p. 69*, n. 10; et, dans l'édition même, p. 48, *app. fontium*, l. 149. Le savant éditeur attire l'attention sur un exemple de l'*In Peryermenias* de Guillelmus Arnaldi: «pluit in uasconia et non pluit in francia» – le «u» au lieu du «g» rappelle que la Gascogne doit son nom aux *Vascones* (Basques), qui l'envahirent vers le milieu du VI^e^ siècle.
16. Puisque, rappelons-le (cf., *supra*, section IV), il s'achève sur le verso du premier folio d'un quaternion dont la première partie de la *Summa gramatice* de maître Durand occupe le reste des folios (7), pour se terminer à la fin du quinion suivant.

rum, p. 1*; GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen*, pp. 30-37 et 51-63 (cf. *Gesammelte Akademieabhandlungen*, t. I, pp. 412-419 et 433-445); LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, p. 142, n. 14 (dans la liste du contenu du ms. Ripoll 109 fournie par cette étude et les deux suivantes, il faut lire – comme indiqué ci-dessus dans la section correspondante – recto plutôt que verso pour le folio terminal des items 1, 3, 6 et 9); *Id.*, *Logic in the Barcelona Compendium*, p. 82, n. 4; *Id.*, *Logique et théorie de l'argumentation*, pp. 350-351, n. 4; H.F. DONDAINE et H.V. SHOONER, cooperantibus sociis Commissionis Leoninae, *Codices manuscripti operum Thomae de Aquino*, Romae ad Sanctae Sabinae, Commissio Leonina, 1967, t. I, nº 144 (Autographa et Bibliothecae A-F) (Editores operum sancti Thomae de Aquino, II).

Les *Accessus philosophorum*, le recueil *Primo queritur utrum philosophia* et l'origine parisienne du «*Guide de l'étudiant*» du ms. Ripoll 109*

Claude Lafleur

avec la collaboration de Joanne Carrier

1. INTRODUCTION

Avant de compléter – afin d'être à même de conclure au mieux de nos connaissances sur la nature du «*Guide de l'étudiant*» ainsi que sa date de composition et son lieu d'origine – l'histoire codicologique de notre document vedette en soulignant cette fois non seulement les éléments attestant un séjour dans le midi de la France[1] mais aussi ceux pointant en direction de Paris *et* de sa Faculté des arts, il nous faut d'abord revenir, en nous appuyant sur les nombreuses informations mises au jour dans les diverses étapes de notre enquête en forme de programme de recherche, sur la comparaison du «*Guide de l'étudiant*» avec le recueil de questions *Primo queritur utrum philosophia*. Comme nous l'annoncions dans la première étude de la seconde partie du présent volume bipartite[2], cette comparaison doit s'étendre aux *Accessus philosophorum .VII. artium liberalium*, puisque, au dire de l'hypothèse du *formulaire* présentée par

* Nous tenons à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche du Gouvernement du Québec (FCAR) pour le soutien financier continu qu'ils accordent à nos travaux depuis de nombreuses années.

1. Cf., *supra*, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Description commentée du ms. Ripoll 109*, pp.583-586.
2. Cf., *supra*, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le recueil de questions «Primo queritur utrum philosophia»*, pp.385-386.

M. Haas ici même dans cet ouvrage[3] et dont on doit maintenant inévitablement vérifier le bien-fondé[4], ces trois textes n'en constitueraient en fait qu'un seul diachroniquement stratifié, trois manières de répondre, modulées principalement selon les *corpus* accessibles à chacun des trois moments de rédaction, à la question de la division du champ philosophique *formulée* programmatiquement dans un unique prologue débutant par «Nos grauamen» – il faut déjà noter, mais nous y reviendrons, que ce prologue-formulaire englobe les trois premières sections («Introductio»: §§ 1-2, «Diffinitio philosophie»: § 3 et «Diuisio philosophie»: §§ 4-8) de notre édition du «*Guide*»[5].

2. LES *ACCESSVS PHILOSOPHORVM . VII. ARTIVM LIBERALIVM*

Ainsi que nous l'avons montré ailleurs[6], cet opuscule, composé aux environs de 1230 par un maître ès arts anonyme, est le texte didascalique parisien qui – mis à part le *De ortu scientiarum* de Robert Kilwardby[7] – a

3. Cf., *supra*, M. HAAS, *Les sciences mathématiques (astronomie, géométrie, arithmétique, musique) comme parties de la philosophie*, pp.96-98 et 103. Une présentation antérieure, un peu plus détaillée, de la même hypothèse par le même auteur se trouve dans *Musiktheorie im 12. Jahrhundert: einiges über Ausgangspunkte und Zugänge*, dans *L'enseignement de la musique au Moyen Âge et à la Renaissance*, Royaumont, Éditions de Royaumont, 1987, pp.31-37.
4. Nous nous permettons les quelques remarques critiques – qui n'ont rien de «dur» dans le ton – exprimées ci-dessous, section 4, avec l'accord exprès fourni par notre ami et collègue Max Haas dans une lettre magnanime dont voici l'extrait clé: «There is indeed a basic disagreement between us concerning the text. I always thought [...] that there is only *one* text (a formular) which changed shape according to different times and needs. But I do not think that my opinion is so important, because the edition is finally done by you and your wife and editors have always more insights. Please feel free to criticize my opinion as hard as is needed».
5. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le «Guide de l'étudiant» d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I). Les numéros de paragraphes de cette prépublication demeureront inchangés dans l'édition finale à paraître, chez Brepols, dans le Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis.
6. Cf. Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal: Institut d'études médiévales/Paris: Vrin, 1988, pp.123-154 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII). Une présentation synthétique assez détaillée du style, de la structure et des points saillants des *Accessus philosophorum* figure dans Cl. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant» de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp.169-175 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI)
7. Cf. Cl. LAFLEUR, *Les textes «didascaliques» («introductions à la philosophie» et «guides de l'étudiant») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle: notabilia et*

connu la plus large diffusion géographique, ainsi que le laisse voir la dispersion des villes – Paris, Madrid, Kassel, Olomouc et Vienne – où se trouvent aujourd'hui les manuscrits que nous en connaissons. En effet, même en laissant de côté un fragment et une adaptation partielle, les *Accessus philosophorum* nous ont été conservés par cinq témoins manuscrits complets, dont voici les coordonnées précédées du sigle que nous avons donné à chacun de ces *codices* dans notre édition de cet opuscule[8] :

K = Kassel, Landesbibliothek 2° philos. 30, fol. 44rb-50va
M = Madrid, Biblioteca Nacional 3314, fol. 94ra-100ra
O = Olomouc, Kapitulní knihovna, CO 575, fol. 39ra-44ra
P = Paris, Bibliothèque Nationale, lat. 16089, fol. 86ra-91vb
W = Wien, Österreichische Nationalbibliothek 2373, fol. 66rb-75va

Comme l'a révélé l'enquête généalogique[9], les mss *K*, *O* et *W* dérivent d'un même hyparchétype, que nous avons appelé δ. En plus d'un lot de variantes ponctuelles diverses, ces trois manuscrits apparentés ont hérité de leur ancêtre commun un trait macroscopique vraiment remarquable : faire précéder le texte original des *Accessus philosophorum* d'un morceau adventice (édité dans LAFLEUR, *Quatre introductions*, « Appendice I », pp. 375-379) qui s'avère être le prologue « Nos grauamen » et les quatre premiers mots de la section sur la philosophie naturelle du « *Guide de l'étudiant* » du ms. Ripoll 109 (soit les §§ 1-8 et le début du § 9 de notre édition provisoire). D'un point de vue stemmatique, l'adventicité de la supposée partie initiale des *Accessus philosophorum* offerte par les surgeons de δ est clairement révélée par le fait que cette portion de texte ne se retrouve pas dans les deux autres témoins indépendants – *M* et *P* – de notre opuscule, qui, eux, ont pour *incipit* « Philosophica disciplina ». Même d'un point de vue strictement rédactionnel, le caractère surajouté dudit morceau est tout à fait manifeste, puisque, après la reprise intégrale des divers éléments du prologue « Nos grauamen » (**1.** phrase introductive où l'auteur-compilateur fait connaître son intention [l. 1-8 = « *Guide* »,

status quaestionis, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, p. 347 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

8. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 177-253 ; pour la description exhaustive de ces divers manuscrits, cf. *Ibid.*, pp. 7-39 et, pour l'adaptation partielle du ms. Paris, BnF, lat. 16390, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le « De communibus artium liberalium » (vers 1250?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 144-145 et – en abrégé – *supra*, pp. 490-491, n. 5.

9. Pour le classement méthodique de tous les témoins manuscrits des *Accessus*, voir LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 77-104 ; le *stemma* global occupe la p. 103.

§ 1], **2.** caractérisation de termes épistémiquement connexes: «philosophia» , «scientia», «doctrina», «disciplina», «ars» et «facultas» [l. 9-17 = «*Guide*», § 2], **3.** définitions du mot «philosophia» [l. 18-21 = «*Guide*», § 3], **4.** division tripartite de la philosophie [«Postea procedendum est ad diuisionem philosophie...»: l. 22-33 = «*Guide*», § 4] et **5.** questions soulevées par ladite division de la philosophie [«Primo queritur utrum philosophia...»: l. 34-54 = «*Guide*», §§ 5-8]), il se termine abruptement par la formule – «Accedamus ergo ad diuisionem» (l. 55 = «*Guide*», § 9)[10] –, alors que ce qui suit – «Philosophica disciplina...» – dans les manuscrits de la famille δ eux-mêmes n'est pas une division de quoi que ce soit (dans le «*Guide*» il s'agit de celle de la philosophie naturelle) mais plutôt le début d'un nouveau prologue, qui s'avère être en fait l'introduction authentique des *Accessus philosophorum*. Sans parler des multiples fusions et amalgames de textes[11], pareille juxtaposition de prologues n'est pas un phénomène isolé dans la littérature artienne. On l'observe, ainsi que nous l'avons signalé ci-dessus[12], pour la rédaction de Todi du *Commentaire* de Robert Anglès (Robertus Anglicus) sur les *Tractatus* de Pierre d'Espagne, où la *Philosophia* d'Olivier le Breton est

10. Les lignes sont celles de l'édition du prologue «Nos grauamen» dans LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 376-379; les paragraphes sont ceux de l'éd. provisoire LAFLEUR-CARRIER.
11. Comme le ms. *M* des *Accessus philosophorum*, témoin gigogne qui contient, entre l'exposé sur la *Consolation de Philosophie* de Boèce et celui sur le *Timée* de Platon, l'opuscule mathématique que nous avons découvert et édité sous le titre de *Compendium circa quadriuium*: cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 14, item 10b, avec la n. 14, pp. 121-122, 357-374 et Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Une trace de l'exégèse «artienne» de l'«Institution arithmétique» de Boèce: le début des «Questiones mathematice» (ms. Paris, BnF, lat. 16390)*, ci-dessus, pp. 499-501. Nous songeons également au bloc-textes d'un célèbre manuscrit oxonien amalgamant quatre introductions à la philosophie parisiennes: cf. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 149-226 et Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 359-442. Il faut également rappeler, dans le ms. Paris, BnF, lat. 16617, la version abrégée et fusionnée du *De communibus* et des *Questiones mathematice* selon les indications de Pierre de Limoges: cf. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 129-203 et *Id.*, *Une trace de l'exégèse «artienne» de l'«Institution arithmétique»*, ci-dessus, pp. 490-491. Dans la même veine, il y a les abréviations juxtaposées de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence et du *De ortu scientiarum* de Robert Kilwardby contenues dans le ms. Oxford, Bodleian Library, Digby 220: cf. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 68, item 10.
12. Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *L'«Introduction à la philosophie» de maître Olivier le Breton*, p. 468, avec la n. 3 pour les références à DE RIJK et à GAUTHIER (qui a été le premier à remarquer la présence de larges extraits de l'opuscule d'Olivier au seuil de l'ouvrage de Robert Anglès).

mise à contribution. I. Rosier, qui renvoie aussi dans ces pages à ce cas, mentionne en outre celui de la *Glose* du *Grecismus* d'Évrard de Béthune et de la *Glose* du *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu[13]. Après examen du dossier, nous constatons que, dans les deux cas, c'est le dernier prologue – c'est-à-dire celui qui est le plus proche du reste du texte – qui est l'original.

Tout bien considéré, le plan de la partie authentique des *Accessus philosophorum* se résume donc, sous forme de tableau, à ce qui suit (les lignes sont celles de l'éd. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp. 177-253):

I. Introductio (l. 1-16)
II. Diffinitio philosophie (l. 17-23)
III. Diuisio philosophie (l. 24-66)
IV. Circa quadruuium (l. 67-176):
1. Arismetica (l. 177-415)
2. Musica (l. 416-500)
3. Geometria (l. 501-633)
4. Astrologia (l. 634-779)
V. Boetii *De consolatione philosophie* (l. 780-834)
VI. *Timeus* Platonis (l. 835-910)
VII. Rethorica (l. 911-1036)

Après une introduction (l. 1-16) à caractère protreptique – débutant par « Philosophica disciplina » – où sont énumérées « trois raisons pour lesquelles il faut rechercher la discipline philosophique » (introduction qui inspirera plus tard plusieurs autres auteurs de textes didascaliques), les *Accessus philosophorum* présentent (l. 17-23) quatre définitions classiques de la philosophie, avant de procéder à sa division (l. 24-66): d'abord en mécanique et libérale, cette dernière se subdivisant à son tour en spéculative et active (ou morale), la première de ces subdivisions se scindant elle-même en naturelle et rationnelle (ou langagière [« sermocinalis »]) ou bien, selon un mode alternatif, en théorique et pratique, la philosophie naturelle, enfin, faisant – « secundum tres differentias rerum » – l'objet d'une tripartition en métaphysique, mathématique et physique (ou naturelle prise au sens strict). Ensuite, l'auteur développe des considérations d'ordre général sur le *quadriuium* et formule quelques questions relatives à ce sujet (l. 67-176) – passage qui fait songer à la première section des *Questiones mathematice* éditée ci-dessus, pp. 504-506, §§ 1-8 –, avant d'aborder à tour de rôle de façon très détaillée et ordonnée chacune des quatre *scientie mathematice*: arithmétique, musique,

13. I. ROSIER, *La grammaire dans le « Guide de l'étudiant »*, ci-dessus, pp. 260-261.

géométrie, astronomie (l. 177-779). Ce soi-disant survol des arts libéraux s'achève par la présentation de trois textes: la *Consolation de Philosophie* de Boèce (l. 780-834), le *Timée* de Platon (l. 835-910) et un pseudépigraphe cicéronien, la *Rhétorique à Hérennius* (l. 911-1036), tenue ici – comme il était alors courant – pour une œuvre véritable de «Tullius».

Un simple coup d'œil sur ce qui précède permet de constater que le titre *Accessus philosophorum .VII. artium liberalium* – présent dans *K* seulement et que nous n'avons conservé que par commodité – ne décrit pas adéquatement le contenu de l'ouvrage, à cause des deux remarquables absentes du bouquet que sont la grammaire et la logique. Cet opuscule – qui fait un usage systématique des quatre causes aristotéliciennes en guise de rubriques introductives – ne remplit pas plus, quant à l'organigramme du savoir, toutes les cases du formulaire adventice «Nos grauamen» (philosophie naturelle au sens large, philosophie morale, philosophie rationnelle) que celles du formulaire authentique «Philosophica disciplina» (philosophie mécanique, philosophie libérale, etc.). Chose certaine, la logique, la grammaire et même l'éthique n'ont pas été omises, vers 1230, dans les *Accessus philosophorum* à cause d'une ignorance des sources concernées, puisque – nous y avons beaucoup insisté[14] –, dès 1215 (avec le statut de Robert de Courçon[15]), les deux premières de ces disciplines, déjà florissantes dans les écoles du XII^e^ siècle, bénéficiaient des cours ordinaires à la Faculté des arts de Paris et que la troisième faisait partie des matières auxquelles étaient réservées les leçons des jours de fête. Bien que le rôle du *corpus* «aristotélicien» soit très effacé dans les *Accessus philosophorum* (une référence littéraire à l'apocryphe *De plantis* [le morceau visé s'avère être en fait le prologue inlassablement cité d'Alfred de Sareshel à sa traduction de cet ouvrage, qui est en réalité de Nicolas Damascène: l. 10-13; puis la confrontation dialectique d'un passage de la *Physique* avec un autre des *Seconds Analytiques*: l. 525-527 et 528), cela ne prouve pas que l'auteur de notre opuscule n'ait eu aucune idée de la philosophie naturelle et de la métaphysique d'Aristote: premièrement, la nature des matières retenues n'exigeait pas un recours massif au Stagirite; deuxièmement, l'usage systématique dans les *Accessus* des quatre causes en guise de rubriques introductives milite plutôt en faveur d'une certaine familiarité avec ces deux branches de la philosophie théorétique, puisque ce type de «prologue aristotélicien» constitue une innovation du XIII^e^ siècle qui se serait justement produite à la faveur de la fréquentation

14. Cf., *supra*, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La réglementation «curriculaire» et Post-scriptum aux «de forma» didascaliques*.
15. Cf. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1894 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964 [dorénavant *CUP*]), t. I, n° 20, p. 78.

de la *Physique* et de la *Métaphysique* d'Aristote, où l'on retrouve des exposés fournis sur la causalité[16]. Le silence des *Accessus philosophorum* relativement à la grammaire, la logique et la philosophie naturelle semble davantage se réduire à une (dé)limitation volontaire du sujet de l'opuscule, comme le suggère la remarque – « mathematice discipline, quarum est presens speculatio » – qui clôt la section consacrée à la division de la philosophie :

> « [...] La philosophie naturelle se divise d'une première façon en trois parties selon les trois différences des choses. Il y a, en effet, des choses séparées du mouvement et de la matière selon leur être et selon la définition ou l'intellect, et c'est d'elles que traite la métaphysique. Il y en a d'autres qui sont liées au mouvement et à la matière, selon leur être et selon la définition, et c'est d'elles que traite la physique ou la philosophie naturelle prise au sens strict. Il y a des choses qui tiennent le milieu entre ces choses dont on vient de parler, comme le dit Ptolémée au début de l'*Almageste*, à savoir : ces choses sont liées au mouvement et à la matière selon leur être, mais en sont abstraites ou séparées selon la définition ou l'intellect, et ces choses sont les nombres et les grandeurs, dont traitent **les disciplines mathématiques**, qui **font l'objet du présent examen** »[17].

Les *Accessus philosophorum* portent donc principalement sur le *quadriuium*, tout comme les *Questiones mathematice* – qu'ils ont d'ailleurs influencées en de nombreux endroits[18] –, mais dans un style plus poli et plus ordonné[19]. Il ne faut toutefois pas oublier que la section que les *Accessus* accordent à la rhétorique représente le résumé du contenu de la *Rhetorica ad Herennium* le plus étoffé à nous être parvenu de la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle[20]. Si l'on songe, de surcroît, à la présence des exposées sur la *Consolation de Philosophie* de Boèce et le *Timée* Platon, il appert assez manifestement que le principe de regroupement le plus probable de tout ce matériel réside dans la portion festive (notre **point 2**) des susdites prescriptions de 1215[21]. Mais, même dans ces circonstances, le fait que le prologue-formulaire « Nos grauamen » du

16. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 171-172, avec la n. 76.
17. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, p. 183, l. 57 - p. 184, l. 66 (notre traduction).
18. Cf. ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR, *app. fontium*, l. 430-438, 455-467, 476-491, 504-507, 645, 691-692, 722-746, 780-834, 835-839, 869-873, 883-884, 885-893, 911-913, 916-924, 932-948, 964-969, 987-989.
19. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Une trace de l'exégèse « artienne » de l'« Institution arithmétique »*, ci-dessus, pp. 491-492 et 498-499.
20. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation « curriculaire »*, p. 540, avec la n. 42.
21. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation « curriculaire »*, pp. 523-524, avec la n. 4.

«*Guide de l'étudiant*» ait été accolé après coup en guise de renforcement «proêmial» aux *Accessus philosophorum* n'est nullement dépourvu d'intérêt. D'abord, parce que ce montage a dû s'opérer dans le milieu de la Faculté des arts de Paris, confirmant ainsi de façon cruciale l'origine parisienne du «*Guide de l'étudiant*». Ensuite, parce que, faisant fi de l'espace marginal que les *Accessus philosophorum* accordent aux questions (qu'on ne retrouve, à toute fin pratique, que dans la section consacrée au *quadriuium* en général [section IV du plan ci-dessus]), il atteste la vocation similaire des deux textes aux yeux mêmes des artiens de l'époque, étant donné que l'intention pédagogique clairement formulée par l'auteur-compilateur du «*Guide*» est appliquée aux *Accessus*, où elle n'est pas explicitée en toutes lettres, malgré la présence de deux mentions «*de forma*»[22].

3. LA COLLECTION DE QUESTIONS *PRIMO QUERITVR VTRUM PHILOSOPHIA* ET LE «*GUIDE DE L'ÉTUDIANT*» DU MS. RIPOLL 109 : UNE COMPARAISON

Une lecture même cursive suffit pour s'apercevoir que les *Accessus philosophorum*, où l'on ne rencontre que quelques questions, diffèrent du «*Guide de l'étudiant*» tant par le fond que par la forme : dans ces conditions, dire qu'ils «contiennent – non pas littéralement, mais par rapport aux sujets – toutes les parties "anciennes" du "*Guide de l'étudiant*" du ms. Ripoll 109»[23] signifie donc seulement que les deux textes présentent une certaine similitude thématique parce qu'ils renferment chacun des exposés sur la majorité des disciplines rattachées aux leçons festives dans le décret de 1215 promulgué par le cardinal-légat Robert de Courçon. En revanche, entre le recueil *Primo queritur* et le «*Guide de l'étudiant*», pour ces mêmes disciplines, «le degré de correspondance est élevé»[24] aussi bien en ce qui concerne le fond que la forme. En fait, cette ressemblance est généralement si grande qu'il faut supposer soit que *Primo* dérive du «*Guide*», soit l'inverse, soit que tous deux aient exploité indépendamment une source commune. Chose certaine, cette proche parenté ne peut être l'effet du prologue-formulaire «Nos grauamen», pour la simple et bonne raison que *Primo queritur* – qui débute, ainsi que son *incipit*

22. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation «curriculaire»*, pp.535-536, items 4.2 et 5.2.
23. Cf. HAAS, *Les sciences mathématiques*, *supra*, p.97. Nous préciserons ci-dessous en quel sens il faut entendre l'expression «les parties "anciennes" du "*Guide de l'étudiant*" du ms. Ripoll 109» pour désigner, entre autres, les sections relatives aux *quadriuium*.
24. HAAS, *Les sciences mathématiques*, *supra*, p.97.

même l'indique et que le plan ci-dessous permet de le visualiser, par une question – ne possède pas la partie programmatique (pour ainsi dire séminale ou « spermatique ») de ce proême où est énoncée la tripartition platonico-stoïcienne du champ philosophique :

I. Primo de philosophia : utrum est genus ? (§§ 1-7)
II. Circa secundum : de subiecto metaphysice et naturalis philosophie (§§ 8-26)
III. Circa tertium : de subiecto mathematice et astronomie (§§ 27-39) :
2. Secundo : de geometria (§§ 40-56)
3. Tertio : de arismetica (§§ 57-70)
4. Quarto : de musica (§§ 71-88)
IV. Circa quartum : de rethorica (§§ 89-103)
V. Quinto : *Thymeus* Platonis et Boetii *De consolatione* (§§ 104-124)

Ce tableau fait ressortir l'ordonnance explicite – à la manière des blocs de questions du Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni[25] – des parties de *Primo queritur*, un opuscule qui, plus que le « *Guide de l'étudiant* » – dont la structure canonique des exposés est : 1. sujet-*notabilia*, 2. division du texte et (seulement alors) 3. questions –, mérite d'être appelé une *Quaestionensammlung*, car il se compose presque essentiellement – 121 paragraphes sur 124 – de questions(-réponses). Notre enquête nous a d'ailleurs déjà permis de montrer[26] que *Primo* est une collection de questions – extraite, semble-t-il, d'un commentaire sur les *Catégories* (où elle formait le complément dialectique d'une division de la philosophie) – de même nature particulièrement que le bloc de questions relatives à la philosophie naturelle au sens large (incluant, donc, physique, mathématique, métaphysique) et à la morale soulevées par Adénulfe d'Anagni dans la première des deux leçons qui composent son Prologue *Triplex est principium*. Or, pareil préambule (au surplus d'un « auteur » davantage porté au plagiat-adaptation qu'à l'innovation pure) à un commentaire sur les *Topiques* n'est évidemment pas le lieu originel de production de ces questions sur les matières festives et interdites – pour reprendre la nomenclature de Robert de Courçon –, lesdites questions n'étant ici, suscitées par la *diuisio philosophie* (composante obligée du genre littéraire des προλεγόμενα τῆς φιλοσοφίας), que l'humble vitrine de ces enseignements secondaires (notre **point 2**) ou bien jadis interdits (notre **point 3**) dans un cours *ordinaire* – c'est-à-dire principal (notre

25. Cf., *supra*, Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le prologue « Triplex est principium » du commentaire d'Adénulfe d'Anagni sur les Topiques d'Aristote (extrait)*, pp. 424-429.
26. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *Le prologue « Triplex est principium »*, pp. 430-431.

point 1)[27] – consacré à la logique. Il en allait certainement de même du commentaire sur les *Catégories* dont a été détaché le regroupement de questions que nous avons pris l'habitude d'appeler *Primo queritur*. Étant donné ce qui a été dit précédemment, on est alors fortement tenté d'identifier au «*Guide de l'étudiant*» lui-même la source principale à laquelle a dû aller puiser, en l'adaptant, l'auteur de ce commentaire sur les *Catégories*. Et la comparaison de *Primo* et du «*Guide*» renforce l'hypothèse que la méthode de travail de l'auteur dudit commentaire a consisté à prélever du «*Guide*» les groupes de questions relatives à la division de la philosophie, à la philosophie naturelle au sens large – englobant comme toujours les disciplines mathématiques – et aux annexes de l'éthique – la rhétorique «subalternée selon son intention à la morale», § 100, de même que les «livres philosophiques», § 104 – (on reconnaît encore, comme chez Adénulfe, les matières interdites et festives), quitte à les réarranger, ainsi qu'à en réordonner et à en retravailler les éléments, sans exclure les retranchements et les ajouts.

Voici quelques remarques à ce sujet (on se reportera, pour les situer le cas échéant par rapport à l'organisation d'ensemble de *Primo*, au plan fourni ci-dessus):

1. Les deux premières sections de *Primo*, qui sont celles s'éloignant le plus du «*Guide*», sont aussi celles qui ont été le plus retravaillées dialectiquement. Leur schéma argumentatif complexe s'assimile non seulement à ceux du Prologue *Sicut dicit philosophus* attribué à Jean le Page[28] et du Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni (vers 1250), mais aussi à celui du *De communibus artium liberalium*, un instrument de révision pour les candidats à la licence ès arts parisienne conçu au plus tôt dans les années 1250 (sinon ultérieurement: 1260-1280)[29]. Autant dans les commentaires que dans les documents relatifs aux examens, une structure dialectique complexe est généralement considérée comme un trait plus tardif que la simple forme question-réponse[30]. Par exemple, les commentaires logiques et grammaticaux de Nicolas de Paris, aussi bien que le «*Guide de l'étudiant*», s'en tiennent systématiquement à la forme

27. Pour cette classification tripartite du statut de 1215, voir, ci-dessus, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation «curriculaire»*, pp. 523-524.
28. Pour les problèmes d'attribution et de datation de ce prologue, voir LAFLEUR-CARRIER, *Le prologue «Triplex est principium»*, ci-dessus, pp. 432-433, n. 22.
29. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 129-153.
30. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 123-138 et 141-142, mais il y a aussi des exceptions, dont certaines sont signalées dans la même étude, pp. 134-136, n. 11. Voir aussi LAFLEUR, *Les textes «didascaliques»*, pp. 361-362.

dialectique simple[31]. On a donc là un autre bon indice de la postériorité de *Primo* par rapport au « *Guide* » ;

2. Le caractère rédactionnellement télé-complémentaire de *Primo* se laisse entrevoir dès la première question. Là où le « *Guide* », qui venait de parler au paragraphe précédent d'une division de la philosophie « *in tria membra* » (§ 4), pouvait se permettre la formulation « Primo queritur utrum philosophia uniuoca sit *ad ista tria* » (§ 5), *Primo* s'est vu forcé d'expliciter et de généraliser le libellé en : « Primo queritur utrum philosophia sit genus *ad speciales scientias* » (§ 1), étant donné que la section consacrée à la division de la philosophie devait être sensiblement éloignée dans le commentaire auquel on l'avait intégré ;

3. *Primo* présente sous forme de question-réponse certains exposés didactiques du « *Guide* » ; cf. ANONYME, *Primo queritur utrum philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, §§ 9-10 *sqq.*, 14-15 *sqq.* et, surtout, §§ 33/39, 75/83 (avec la remarque révélatrice « sicut dictum est in diuisione philosophie »), 78/86, 79/87. Cela pourrait s'interpréter comme une transformation allant dans le sens d'une dialectisation des matières ;

4. Au § 47, une omission par homéotéleute montre – si besoin en était – que cette copie de *Primo* ne peut être la source du « *Guide* » ;

5. On peut déceler çà et là dans *Primo* des bourdes qui font songer à des *lapsus* d'adaptation. Pour nous en tenir aux questions, prenons, à titre exemplaire, les §§ 42-43 de *Primo* et leurs correspondants, les §§ 35-36 du « *Guide* » :

Primo	« *Guide* »
§ 42 Item, cum « **geometria** » quantum ad interpretationem dicatur « mensura terre », male uidetur in ipsa determinare de corporibus.	§ 35 Item solet opponi : si **geometria** est proprie mensura terre, sicut patet per expositionem sui nominis, ergo non considerat mensuram cuiuslibet corporis ; quod est inconueniens.
§ 43 Item, cum **ipse** communiter intendat de mensuratione corporum, uidetur quod deberet determinare de mensuratione corporum supercelestium.	§ 36 Item queritur utrum **geometer** intendat de mensuratione corporum supercelestium. Et uidetur quod sic, cum intendat de mensura communiter.

Dans *Primo*, le « ipse » du § 43 est incompréhensible après le « geometria » du § 42. Nos citations en colonnes comparatives rendent

31. Cf., *supra*, I. ROSIER, *La grammaire dans le « Guide de l'étudiant »*, p. 262 ; H.A.G. BRAAKHUIS, *The Chapter on the « Liber Peryarmenias » of the Ripoll « Student's Guide ». A Comparison with Contemporary Commentaries*, pp. 305-307 et 313 ; S. EBBESEN, *The Ars Nova in the « Ripoll Compendium »*, p. 342.

manifeste qu'il renvoie implicitement au «geometer» du §36 dans le «*Guide*»;

6. Parfois, en revanche, les questions sont mieux tournées dans *Primo* (*e.g.* §§28 et 48) que dans le «*Guide*» (§§16 et 70), comme suite à un travail additionnel de modelage;

7. Au §60, *Primo* ne mentionne que Platon, là où l'auteur du «*Guide*» écrivait: «Porphyre dit en s'appuyant sur l'autorité de Platon» (§43). Sans parler de l'exploitation presque toujours non déclarée de la source immédiate quand il s'agit de travaux de collègues ou de «contemporains», c'est une technique courante d'abréviation-adaptation dans les textes didascaliques artiens que de passer sous silence une source intermédiaire au profit de la source ultime, à cause de son aura d'autorité suprême. Il est donc plus probable qu'en bon contrebandier universitaire *Primo* ait fait disparaître la mention de l'autorité-relais, plutôt que ce soit le «*Guide*» qui ait pris la peine de l'ajouter;

8. Les trois seuls paragraphes de *Primo* à ne pas être des questions ou des réponses sont ceux (§§104, 105, 106) qui ouvrent la dernière section de l'opuscule, où le duo philosophique composé du *Timée* de Platon et de la *Consolation de Philosophie* de Boèce se fait entendre[32]. Le premier paragraphe est un *notandum* spécifiant que ces «duo libri philosophici sunt de forma», alors que les deux autres présentent respectivement le dialogue physique platonicien et le chef-d'œuvre boécien. Le fait que ce type d'information curriculaire ou didactique s'intégrait difficilement dans un prologue à une division théorique de la philosophie pourrait bien expliquer pourquoi l'auteur du commentaire dont *Primo* faisait partie a choisi de reporter ces trois paragraphes dans son bloc de questions juste en tête de la thématique concernée.

En conclusion, cette série de remarques et l'ensemble des considérations qui les précèdent prouvent à tout le moins que, si un rapport direct de filiation existe entre les deux textes, c'est *Primo* qui a été tiré du «*Guide*» et non l'inverse.

Le seul argument invoqué – d'ailleurs presque implicitement – pour soutenir la thèse de l'antériorité de *Primo* par rapport au «*Guide*» est que le premier texte aurait une connaissance d'Aristote moins étendue que le second[33]. Or cette affirmation ne résiste pas à un décompte approprié et minutieux des *auctoritates* «aritotéliciennes» respectivement mises à profit dans les portions *correspondantes* des deux compilations didascali-

32. Pour des précisions sur la structure interne de l'ensemble de cette section, voir, ci-dessus, l'article d'É. JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie» de Boèce dans les «Manuels de l'Étudiant» en la première moitié du XIII^e siècle*, p.196.
33. HAAS, *Les sciences mathématiques*, *supra*, p.97.

ques. Pour être adéquat, un tel recensement doit en effet exclure les exposés du « *Guide* » sur la morale, la grammaire et la logique, lesquels remplissent quatre-vingt-neuf des quatre-vingt-dix-neuf colonnes qu'occupe ce document dans le ms. Ripoll 109, sans avoir aucun répondant dans *Primo*. De toute façon, le « *Guide* » ne laisse voir dans ces sections aucune connaissance de l'activité traductrice de Guillaume de Moerbeke, entreprise vers 1260, et la remarque du § 78 nous fait même explicitement savoir que son auteur n'avait accès pour la morale du Stagirite qu'à l'*Ethica noua* et l'*Ethica uetus*, ce qui signifie qu'il ignorait la traduction complète de l'*Éthique à Nicomaque* achevée par Robert Grosseteste vers 1246-1247. Il faut également retrancher de cette comparaison le paragraphe où l'auteur du « *Guide* » se borne à énumérer les manuels de métaphysique, ainsi que les dix autres où il fait de même pour les traités de philosophie naturelle. Ce retranchement est pleinement justifié, car l'auteur du commentaire dans lequel *Primo* a été un temps inséré devait, pour sa part, avoir déjà fourni ce type d'information séparément dans la division de la philosophie à laquelle renvoie le § 83 dudit recueil. Par souci de transparence, voici l'énumération et les références des éléments frappés par cette dernière exclusion :

TABLEAU I
Liste des ouvrages rattachés aux *corpus*
de la métaphysique et de la philosophie naturelle
dans le « *Guide de l'étudiant* » :

1. § 10 : *Vetus Metaphysica* (I, 980 a 22-993 a 27)
2. § 10 : *Metaphysica noua* (« continet .X. libros partiales » : 993 a 30 *sqq.*)
3. § 10 : *De causis* (pas attribué à Aristote dans cette partie du « *Guide* »)
4. § 60 : liber *Phisicorum* Aristotilis
5. § 62 : *De celo et mundo*
6. § 64 : *De generatione et corruptione*
7. § 66 : liber *Metheororum*
8. § 67 : liber *De generationibus* uel *De plantis* (« quod idem est »)
9. § 67 : liber *De animalibus* (« in quo sunt .X. et .VIII. libri partiales »)
10. § 67 : *De anima*
11. § 68 : *De morte et uita*
12. § 69 : *De sompno et uigilia*
13. § 70 : *De sensu et sensato*
14. § 71 : *De memoria et reminiscentia*
15. § 72 : *De motu cordis* (« Et hunc librum non fecit Aristotiles »)

Comme on peut le constater, cette liste ne contient aucune révélation concernant le dossier de l'*Aristoteles Latinus* accessible à l'auteur du «*Guide*», puisque la plus récente des versions identifiables qui y figurent est la *Metaphysica noua*, traduction arabo-latine accomplie par Michel Scot vers 1220-1224[34], sinon 1225-1230[35]. La mention du *De animalibus* – autre traduction arabo-latine de Michel Scot, d'avant 1220 celle-là – ne fait que confirmer que l'auteur du «*Guide*» ignorait le travail de traducteur de Guillaume de Moerbeke[36].

Venons-en maintenant, pour les commenter brièvement après, aux «autorités aristotéliciennes» présentes dans la totalité du recueil *Primo queritur* et dans les portions équivalentes du «*Guide de l'étudiant*» (c'est-à-dire les sections consacrées à: **1.** la division de la philosophie, à partir du §5 «Primo queritur»; **2.** la philosophie naturelle au sens large [métaphysique, mathématique, physique], à l'exclusion des 11 paragraphes figurant dans le Tableau I ci-dessus; **3.** l'annexe de la philosophie morale que constituent le *Timée* et la *Consolation de Philosophie*; **4.** la rhétorique – ou, pour le dire autrement, les §§5-9, 11-59, 61, 63, 65, 131-153):

TABLEAU II
Liste des ouvrages d'Aristote
cités ou invoqués dans le recueil
Primo queritur utrum philosophia:

Gx = Indication du paragraphe équivalent du «*Guide*» où se retrouve la référence correspondante à Aristote
*(Gx) = **Pas** de référence correspondante à Aristote dans le «*Guide*», **mais** un paragraphe équivalent – noté (Gx)
** = **Pas** de citation correspondante **ni** de paragraphe équivalent dans le «*Guide*»

	Primo	
*(G7)	1. §3:	ARISTOTE, *Topica*, IV, 2 (122a5-6)
**	2. §18:	ARISTOTE, *Physica*, VI, 8 (239a14-16 et 23-24)
*(G24)	3. §32:	ARISTOTE, *Physica*, VIII (250b11 - 267b26)
*(G24)	4. §32:	ARISTOTE, *De celo et mundo*, II (283b26 - 298a20)
G22	5. §33:	ARISTOTE, *De celo et mundo*, II, 2 (285b30-32)

34. Cf., R.A. GAUTHIER, *Notes sur les débuts (1225-1240) du premier «averroïsme»*, dans *RSPT* 66 (1982), pp.333-334 et G. VUILLEMIN-DIEM, *Praefatio. Wilhelm von Moerbekes Übersetzung der aristotelischen Metaphysik*, dans *Metaphysica, Lib. I-XIV, Recensio et translatio Guillelmi de Moerbeka*, p.7 (AL, XXV, 3.1).
35. Cf., *supra*, A. DE LIBERA, *Structure du corpus scolaire de la métaphysique dans la première moitié du XIII^e siècle*, pp.68-70.
36. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p.128 et LAFLEUR-CARRIER, *La «Philosophia» d'Hervé le Breton [...] (Première partie)*, p.203, n. 119.

G22	6. § 39 :	ARISTOTE, *De celo et mundo*, II, 2 (285 b 30-32)
*(G33)	7. § 55 :	ARISTOTE, *Physica*, VI, 1 (231 a 24-25)
G42	8. § 58 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 10 (76 b 3-5)
G53	9. § 81 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 13 (79 a 13-16)
G148	10. § 97 :	ARISTOTE, *Analytica priora*, II, 27 (70 a 3 *sqq.*)
G129	11. § 111 :	ARISTOTE, *De celo et mundo*, I, 3 (270 a 12 *sqq.*)
*(G132)	12. § 113 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 2 (71 b 25-26)
G130	13. § 119 :	ARISTOTE, *Physica*, II, 2 (194 a 35)
G129	14. § 120 :	ARISTOTE, *De celo et mundo*, I, 3 (270 a 12 *sqq.*)
*(G132)	15. § 121 :	ARISTOTE, *De anima*, III, 2 (425 b 24-25)
**	16. § 124 :	ARISTOTE, *De interpretatione*, 9 (19 a 7)

TABLEAU III

Liste des ouvrages d'Aristote cités ou invoqués dans les parties du « *Guide de l'étudiant* » ayant leur parallèle dans *Primo queritur utrum philosophia* :

Px = Indication du paragraphe équivalent de *Primo* où se retrouve la référence correspondante à Aristote

*(Px) = **Pas** de référence correspondante à Aristote dans *Primo*, **mais** un paragraphe équivalent – noté (Px)

** = **Pas** de citation correspondante **ni** de paragraphe équivalent dans *Primo*

	« *Guide* »	
*(P7)	1. § 11 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 12 (77 a 36)
*(P7)	2. § 11 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 11 (77 a 26)
**	3. § 14 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 13 (79 a 7-10)
P33,39	4. § 22 :	ARISTOTE, *De celo et mundo*, II, 2 (285 b 30-32)
*(P42,50)	5. § 27 :	ARISTOTE, *De celo et mundo*, I, 2 (268 b 22-24) ; II, 3 (286 a 12-21)
*(P46,54)	6. § 32 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 4 (73 a 34-36)
P58	7. § 42 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 10 (76 b 3-5)
P81	8. § 53 :	ARISTOTE, *Analytica posteriora*, I, 13 (79 a 14)
*(P77,85)	9. § 57 :	ARISTOTE, *Physica*, VI, 1 (232 a 18 *sqq.*)
**	10. § 63 :	ARISTOTE, *Physica*, VIII (250 b 11 - 267 b 26)
P111,120	11. § 129 :	ARISTOTE, *De celo et mundo*, I, 3 (270 a 12 *sqq.*)
P119	12. § 130 :	ARISTOTE, *Physica*, II, 2 (194 a 35)
**	13. § 133 :	ARISTOTE : « in *Panthaphilosophie* »
P97	14. § 148 :	ARISTOTE, *Analytica priora*, II, 27 (70 a 3)

Ce qui frappe d'abord lorsqu'on examine ces deux tableaux, c'est que le nombre de citations d'ouvrages d'Aristote ou de références à ces derniers est pratiquement le même dans *Primo* (16 occurrences) et dans la

portion concernée du *Guide* (14 occurrences). En fait, ce nombre est strictement idendique si – sans s'offusquer du caractère mystérieux du *Panthaphilosophie* invoqué par le «*Guide*»[37] (§ 133 ; cf. Tableau III, item 13) – on tient compte du fait qu'en deux occasions *Primo* répète dans sa réponse (§§ 39 et 120) l'*auctoritas* d'abord utilisée dans sa question (§§ 33 et 111). En y regardant d'un peu plus près, on s'aperçoit ensuite que les éléments qui composent ces deux listes sont fort apparentés, bien que celle de *Primo* soit un peu plus étendue. Mis à part l'inassignable *Panthaphilosophie*, *Primo* contient effectivement tous les titres utilisés par le «*Guide*», avec en prime les *Topiques*, le traité *De l'interprétation* et celui *De l'âme*. Dans la partie commune, *Primo* met à profit la *logica noua* et les *libri naturales* sous l'espèce des *Premiers analytiques*, des *Seconds analytiques* – cités, comme le «*Guide*», surtout dans la traduction arabo-latine de Gérard de Crémone (avant 1187 ; seulement 3 manuscrits conservés) plutôt que dans la gréco-latine de Jacques de Venise (vers 1125-1150 ; environ 275 manuscrits), la version, beaucoup plus tardive et peu répandue, de Guillaume de Moerbeke (vers 1269 ; 4 manuscrits) étant bien entendue ignorée[38] –, de la *Physique* et du traité *Du ciel*.

Voilà pour les ressemblances. Du côté des différences, il n'y a qu'un phénomène digne de mention. Parmi les 16 items de la liste de *Primo*, 6 n'ont pas leur pareil dans le «*Guide*» malgré l'existence dans ce document d'un paragraphe équivalent (cf. Tableau II, n^{os} 1, 3-4, 7, 12 et 15), tandis que 2 autres n'ont, dans le «*Guide*» toujours, ni correspondant strict ni contexte équivalent (cf. Tableau II, n^{os} 2 et 16). Dans exactement la moitié des cas (8 sur 16), donc, les passages d'Aristote cités ou invoqués par *Primo* ne peuvent pas avoir été empruntés au «*Guide*» et, parmi les 8 autres qui le peuvent (cf. Tableau II, n^{os} 5-6, 8-11, 13-14), quatre sont des couples de doublets (cf. Tableau II, n^{os} 5 et 6, n^{os} 11 et 14). Inversement, seulement 6 – 8 si l'on compte les itérations – des 14 *auctori-*

37. Au sujet de cet ouvrage attribué à Aristote par le «*Guide*», voir, ci-dessus, JEAUNEAU, *La place de la «Consolation de Philosophie»*, pp. 195-196.

38. Cf. ANONYME, *Primo queritur utrum philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER, *supra*, p. 401, § 58, avec la n. 87 et p. 406, § 81, avec la n. 121. Le fait vaut d'être noté, car le commentaire fondateur de Robert Grosseteste – composé dans les années 1220 ou, au plus tard, au tout début des années 1230 – dialoguait pour sa part avec la traduction plus largement diffusée de Jacques de Venise : cf. ROBERTUS GROSSETESTE, *Commentarius in Posteriorum Analyticorum Libros*. Introduzione e testo critico di P. ROSSI, Firenze, Olschki, 1981 (Unione Accademica Nazionale. Testi e studi per il Corpus Philosophorum Medii Aevi, II). Pour les dates et le nombre de manuscrits préservés des diverses traductions latines des *Seconds analytiques*, voir B.G. DOD, *Aristoteles Latinus*, dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: from the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism, 1100-1600*. Editors N. KRETZMANN, A. KENNY and J. PINBORG (Associate Editor E. STUMP), Cambridge, University Press, 1982, p. 75.

tates aristotéliciennes de la partie visée du « *Guide* » ont pu passer dans *Primo* (cf. Tableau III, nos 4, 7-8, 11-12, 14), les 8 autres n'y ayant pas de répondant strict ou contextuel (cf. Tableau III, nos 1-3, 5-6, 9-10, 13).

Le phénomène décrit au paragraphe précédent marque, certes, un certain écart entre les deux textes. Il signifie, au minimum, que *Primo* a puisé sélectivement dans le « *Guide* », tout en recourant assez fréquemment à une ou plusieurs autres sources – ce qui représente, croyons-nous, l'hypothèse la plus probable et, assurément, la plus économique, étant donné les remaniements assez substantiels déjà notés ci-dessus. De toute façon, que *Primo* dérive pour une large part du « *Guide* » ou bien que les deux textes aient exploité indépendamment une source commune – et il ressort de nos analyses que ce sont là les deux seules possibilités viables – ne change rien au fait que Grabmann et Haas ont eu absolument raison d'insister sur le haut degré de parenté de ces sosies didascaliques. Or, *Primo* – véritable petit recueil dialectique des matières festives et prohibées à Paris en 1215 (autrement dit, collection agonistique des disciplines devenues secondaires parce qu'obsolètes ou bien atrophiées par la censure de Robert de Courçon, endossant et explicitant la condamnation de 1210) – porte assurément la griffe d'un maître ès arts parisien pour évoluer ainsi dans l'entourage de nombreux spécimens de la production logico-grammaticale d'une figure de proue de l'intellectualité française du deuxième quart du XIIIe siècle, maître Nicolas de Paris. Il en découle donc – conclusion de taille – que l'incontestable consanguinité parentale ou fraternelle du « *Guide* » et de *Primo* implique, à elle seule, presque certainement l'origine également parisienne de notre document vedette, le « *Guide de l'étudiant* » du ms. Ripoll 109.

4. DU PROLOGUE-FORMULAIRE AU DÉCRET-FORMULAIRE : L'OSMOSE DE LA NORME ET DE LA PRATIQUE DANS LES TEXTES DIDASCALIQUES

L'hypothèse du formulaire se déploie en un **tryptique** dont nous avons désormais réuni les éléments permettant d'évaluer succinctement chacun des volets :

1. Le pouvoir d'engendrement textuel d'un prologue séminal. — L'idée est aussi intéressante qu'incontournable, puisque le « *Guide de l'étudiant* » est entièrement « agencé selon l'ordre d'une classification des sciences »[39]. Ainsi qu'on l'a rappelé à juste titre dans le bilan de la première partie de

39. O. WEIJERS, *Les règles d'examen dans les universités médiévales*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, p. 213.

cet ouvrage[40], le «*Guide*» appartient donc à un genre littéraire et, dans une saine «Typologie des sources du Moyen Âge occidental», le principe énoncé par ce premier volet devrait être versé au dossier des règles de critique propres à l'interprétation de cette catégorie de documents. Toutefois, cela ne signifie pas que tout texte qui débute par un organigramme du savoir ne soit ensuite nécessairement qu'un remplissage formel de ce schéma, sans contact avec la réalité pédagogique de l'époque et du milieu impliqués. On voit, par exemple, avec le prologue authentique des *Accessus philosophorum* que le survol disciplinaire effectif peut être intentionnellement restreint à une partie seulement de la programmation initiale[41], tout en ménageant – avec *Primo queritur*, le «*Guide de l'étudiant*», les *Questiones mathematice* et les *Communia* «*Visitatio*» – une voix au chapitre pour les «inclassables» issus de la tradition (le *Timée* de Platon et la *Consolation de Philosophie* de Boèce)[42]. Il faut donc aussi toujours être ouvert aux facteurs concomitants qui ont pu exercer une influence sur les diverses facettes du développement de chaque spécimen textuel. De plus, la présence assidue d'une division de la philosophie au début des textes didascaliques artiens n'est pas seulement un élément *recteur*, c'est également un élément *régi* par le codage antémédiéval et transculturel agissant depuis la canonicité des *prolégomènes à la philosophie* grecs de la scolastique néoplatonicienne tardo-antique, lointains mais véritables ancêtres – par un lignage à la vérité encore à préciser dans ses ramifications concrètes – des introductions à la philosophie et des guides de l'étudiant de la Faculté des arts de Paris au XIII^{e} siècle[43]. Enfin, nous y revenons à l'instant, il ne faut pas mélanger les «spermes» proêmiaux, en dépit de leur tendance à l'agglutination !

2. La séquence d'engendrement textuel d'un prologue-formulaire commun, ainsi que la nature une et trine des textes engendrés. — Ici, en revanche, c'est un euphémisme de dire que des rectifications majeures s'imposent.

Premièrement, parce que «l'*ingressus* "Nos grauamen"» n'appartient en propre et dans son intégrité programmatique qu'au «*Guide de l'étu-*

40. Cf. S. LUSIGNAN, dans D. PICHÉ, *Compte rendu des exposés de synthèse de Serge Lusignan et Claude Panaccio* par D. PICHÉ, p.374. Voir aussi l'étude récente d'A. DE LIBERA, *Faculté des arts ou faculté de philosophie ? Sur l'idée de philosophie et l'idéal philosophique au XIII^{e} siècle*, dans WEIJERS-HOLTZ (éd.), *L'enseignement des disciplines*, pp.433-435.
41. Voir, ci-dessus, section 2.
42. Voir, ci-dessus, p.491 (items 13-14) et la section 3 du présent article, de même que LAFLEUR, *Les textes «didascaliques»*, p.361.
43. Relativement à ce thème, voir les nombreuses études mentionnées ci-dessus, pp.384-385, n. 9, de même que les remarques en ce sens faites au sujet de la *Philosophia* de Nicolas de Paris et de celle d'Olivier le Breton, pp.448, 451-452, 468.

diant», si bien qu'il ne peut expliquer la genèse: 1. ni des *Accessus philosophorum*, où, selon une technique littéraire usitée de surenchère introductive, il ne constitue, dans une seule des trois branches de la tradition manuscrite d'ailleurs, qu'un portique ajouté après coup, bien que symboliquement, à l'authentique prologue «Philosophica disciplina»; 2. ni de *Primo queritur*, où on le prend pour point de départ, certes, mais seulement après son énoncé programmatique de la tripartition du savoir philosophique et dans une adaptation fortement dialectisée rendant ces quelques fragments presque méconnaissables.

Deuxièmement, puisque, une fois écartée la thèse de l'unicité du formulaire, il n'y a plus de raison, à proprement parler, de dire que les *Accessus philosophorum*, *Primo queritur* et le «*Guide de l'étudiant*» représentent «un formulaire en rédactions différentes»[44] et constituent, dans cet ordre, «différentes couches de rédaction d'un seul texte»[45]. Naturellement – et cela va de soi –, les *Accessus philosophorum*, *Primo queritur* et les parties correspondantes du «*Guide de l'étudiant*» sont d'une certaine façon apparentés, car ils appartiennent à un même genre littéraire, ont été produits dans un même milieu sensiblement à la même époque et se trouvent tous trois dans la large sphère d'influence du statut de 1215. Autrement – c'est-à-dire une fois mise de côté une certaine similitude thématique –, il faut reconnaître que les *Accessus philosophorum* diffèrent de ses deux comparses tant par le fond que par la forme; bref, leur caractère distinct est incontestable. Il est vrai cependant que cet opuscule est le plus ancien des trois, mais on ne peut légitimement appuyer cette datation précoce sur une ignorance pure et simple de «la métaphysique, la physique et l'éthique d'Aristote»[46]. En ce qui a trait au «*Guide*» et à *Primo*, point n'est besoin d'hypothèse du formulaire pour rendre compte de leur haut degré de ressemblance. Notre enquête comparative a, en effet, amplement montré que les deux textes dérivent indépendamment d'une source commune ou bien – ce qui nous apparaît comme le plus probable – que si l'un d'entre eux dépend de l'autre, c'est *Primo* qui a été tiré du «*Guide*» et non le contraire. Bien qu'il soit plus complet et plus volumineux, on ne peut donc «considérer la version présentée actuellement dans le ms. Ripoll 109 comme le produit final d'une rédaction qui voulait produire un texte cohérent en soi»[47]. D'ailleurs, *Primo* – qui manifeste une connaissance d'Aristote égale à celle du «*Guide*» et, indice de postériorité, adopte par moment une démarche

44. Ci-dessus, p.98.
45. *Ibid.*, p.97.
46. *Ibid.*, p.97 et, ci-dessus, la section 2 de la présente étude.
47. Ci-dessus, p.96.

argumentative plus complexe que ce dernier – ne souffre d'aucun problème de cohérence: les informations mises au jour lors de son rapprochement structurel avec le Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni viennent de nous permettre de comprendre selon quelle logique il a pu être, dans une large mesure, extrait du «*Guide*» ou d'une autre source parisienne analogue, afin d'être intégré à un cours sur la *logica uetus*, plus précisément à un commentaire sur les *Catégories*, comme pendant dialectique d'une division de la philosophie formulée antérieurement (c'est-à-dire plus tôt dans le cours)[48].

3. La paradoxale fonction des textes engendrés et, tout particulièrement, «des passages sur les disciplines mathématiques dans le manuscrit de Barcelone..., Ripoll 109»[49]. — Avec cet ultime volet, on parvient au cœur de la motivation principale de l'ensemble de l'hypothèse du formulaire: trouver une explication plausible au caractère apparemment fantoche des exposés du «*Guide*» relatifs aux disciplines mathématiques, où non seulement l'esprit de calcul et de démonstration brille par son absence, mais où transparaît aussi – chose plus surprenante pour une scolastique essentiellement exégétique – un total manque de familiarité avec le texte même des manuels d'astronomie, de géométrie, d'arithmétique et de musique – ce qui est l'ordre un peu tordu dans lequel le «*Guide*» présente les membres du *quadriuium*. Il est alors tentant de conclure que «si les mathématiques apparaissent dans le "*Guide de l'étudiant*" du ms. Ripoll 109, cela ne signifie [...] rien, sinon qu'il ait été question d'une certaine partie d'un prétendu schéma»[50]. Autrement dit, convaincu du caractère «irréel» – au sens de décroché du contact véritable avec les textes et, partant, de la pratique enseignante usuelle – des exposés du «*Guide*» sur les mathématiques, l'hypothèse du formulaire conclut qu'une trinité de spécimens didascaliques qui les contiennent ne sont eux-mêmes, du moins pour les disciplines quadriviales, que trois fois un même rien engendré par un *(pro)logos* hiératique. Le paradoxe est alors que ce qui, d'entrée de jeu, se présente explicitement comme un instrument de révision pour les examens offre, en fait, des exposés sur les disciplines mathématiques qui ne correspondent à aucun enseignement sérieux, des exposés dont la fonction se résume finalement à remplir *pour la forme* quelques cases d'un *formulaire* aussi peu substantiel qu'un *flatus vocis*. Mais la place ainsi laissée vide par la mise à l'écart des exposés universitaires en porte-à-faux, le processus de construction abductive est loin d'être terminé. L'hypothèse du formulaire, sorte de *pars destructiva*, est

48. Voir, ci-dessus, dans cet article, section 3.
49. Ci-dessus, p.96.
50. *Loc. cit.*

en effet immédiatement relayée par celle des *septennia*, avec laquelle on accède enfin à la *pars constructiva*. Selon cette hypothèse des *septennia* – ou « construction par périodes de sept ans » pendant lesquelles se dérouleraient l'« éducation des garçons [...] suivant un extrait de la *Politique* d'Aristote » – « nous aurions un premier *septennium* exempt d'école, un deuxième pour l'enseignement primaire et un troisième pour la période passée à la Faculté des arts », de telle sorte que s'il est « certain que la plupart des disciplines mentionnées dans le "*Guide de l'étudiant*" étaient effectivement enseignées à la Faculté des arts » – « ceci vaut pour la métaphysique, la physique, l'éthique, la réthorique, la grammaire et la logique » –, toutefois « le *quadrivium* était l'affaire du deuxième *septennium* et non du troisième »[51]. Ce *vrai* enseignement mathématique au niveau primaire – qui ne s'effectuait cependant pas « grâce aux *textus* de Boèce, d'Euclide et de Martianus Capella, mais avec des manuels bien plus simples »[52] – fournirait censément l'ultime explication du *faux* discours universitaire sur les classiques des disciplines quadriviales.

Comme nos recherches complémentaires viennent de le confirmer, le diagnostic de base posé par l'hypothèse du formulaire relativement à l'état de l'enseignement artien des mathématiques est loin d'être entièrement faux. D'abord, il est absolument certain que « si des connaissances de mathématiques étaient données au XIII^e^ siècle à Paris, celles-ci n'étaient qu'élémentaires »[53]. Ensuite, il est vrai que – si l'on songe aux *lectiones ordinarie* – « les *textus* ne faisaient pas l'objet de cours à la Faculté des arts de Paris » en ce qui concerne les mathématiques[54]. Enfin, pour ne pas sombrer dans « la critique innocente »[55] relativement à l'hypothèse des *septennia*, il faut admettre, malgré ce qu'à l'autre bout du spectre a pu prétendre J. Hajnal[56] – lui qui croyait que les jeunes arrivants à la Faculté des arts ne savaient même pas écrire –, que les enfants devaient recevoir

51. Ci-dessus, p.99, ainsi que M. HAAS, *Studien zur mittelalterlichen Musiklehre 1: Eine Übersicht über die Musiklehre im Kontext der Philosophie des 13. und frühen 14. Jahrhunderts*, dans *Aktuelle Fragen der musikbezogenen Mittelalterforschung*, Winterthur, Amadeus, 1982, pp.323-456 (surtout pp.368 *sqq.*) (Forum musicologicum. Basler Beiträge zur Musikgeschichte, III); *Id.*, *Die Musiklehre im 13. Jahrhundert von Johannes de Garlandia bis Franco*, dans *Die mittelalterliche Lehre von der Mehrstimmigkeit*, Fr. ZAMINER (éd.), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1984, pp.89-159 (Geschichte der Musiktheorie, V).
52. Ci-dessus, p.99.
53. Ci-dessus, p.95.
54. *Ibid.*, p.101.
55. Gr. BAUM, *La théologie critique et la fin de la critique innocente*, dans *Laval théologique et philosophique* 52, 1 (1996), pp.7-19.
56. J. HAJNAL, *L'enseignement de l'écriture aux universités médiévales*, Budapest, Académie des sciences de Hongrie, 1959 (2^e^ éd.): mentionné par J. LE GOFF, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985 (2^e^ édition; 1^re^ éd. 1957), p.85 (Collection Points, Histoire, 78).

quelque forme d'instruction avant d'aller s'asseoir sur les bancs de l'université, fussent-ils réduits aux bottes de foin des écoles de la rue du Fouarre.

Néanmoins, cette dernière hypothèse – dont nous parlerons d'abord brièvement parce qu'elle nous concerne moins directement que celle du formulaire et dont le principal défaut est d'expliquer le peu connu par le moins connu encore – soulève plusieurs difficultés et exige certaines nuances. Nous en formulons ici télégraphiquement quelques unes en nous basant le plus souvent sur les acquis de notre enquête :

1. Même si la *Politique* d'Aristote ne sert que de caution « autoritaire » à la pratique que veut décrire l'hypothèse des *septennia*, il ne faut pas oublier que cette œuvre du Stagirite – traduite par Guillaume de Moerbeke vers 1260 – n'était pas encore disponible au moment où le « *Guide de l'étudiant* » fut monté ;

2. On ne voit pas clairement pourquoi l'étude de certains manuels élémentaires au primaire dispenserait ultérieurement de celle des « classiques » à l'université ;

3. Comme le promoteur de l'hypothèse le signale lui-même, il n'y a aucun manuel élémentaire connu pour l'étude de la musique avant 1250 ;

4. Malgré la référence à des abréviations rattachées à l'activité d'Adélard de Bath, la même carence nous semble quasiment marquer le soi-disant enseignement primaire de la géométrie ;

5. « La séparation stricte de l'enseignement élémentaire et de celui de la Faculté des arts ne résiste pas à l'examen »[57] non seulement dans le cas de la grammaire, mais aussi dans celui de l'astronomie, avec, dès les années 1230, le *De spera* de Sacrobosco – nous avons également noté, on s'en souviendra, une timide utilisation de son *Algorismus* peu après 1250 ;

6. Les *Questiones mathematice* (vers 1250) prouvent l'existence d'un contact direct des artiens avec les *textus* quadriviaux, particulièrement avec le *De institutione arithmetica* de Boèce ;

7. Si l'enseignement du *quadriuium* était seulement l'affaire du deuxième *septennium*, et non du troisième – c'est-à-dire pas du cycle universitaire –, on se demande à quoi peuvent bien rimer, dans la production didascalique des maîtres ès arts parisiens, les nombreuses mentions « *de forma* » relatives au *De institutione musica* de Boèce et à la *Geometria* d'Euclide (sans parler des quelques autres portant sur l'*Institution arithmétique* de Boèce, l'*Astrologie* de Martianus Capella ou le traité *De la sphère* de Jean de Sacrobosco) ;

8. L'enseignement de la rhétorique à la Faculté des arts de Paris au XIII^e^ siècle n'est pas mieux attesté que celui des disciplines quadriviales.

57. Ci-dessus, p. 102.

Plusieurs de ces remarques nous ont déjà ramenés à la question de l'enseignement universitaire proprement dit des disciplines mathématiques. À ce sujet, nous savons maintenant, grâce à notre examen du *Compendium circa quadriuium* et des *Questiones mathematice*, qu'il est faux de dire que «nous ne disposons d'aucun manuscrit provenant de la Faculté des arts de Paris dans la première moitié du XIII^e^ siècle qui puisse démontrer directement ou indirectement l'existence de cours sur les *textus* mathématiques. Nous ne savons même pas si des cours de ce genre ont été donnés. Nous ne disposons que du renvoi très peu clair de Robert de Courçon aux *quadruvialia*»[58]. En effet, le *Compendium circa quadriuium* (vers 1240) et les *Questiones mathematice* – dont nous avons situé la date de composition au début des années 1250 à cause de leur lien topique avec le *De communibus artium liberalium*, mais, qui, prises en elles-mêmes, pourraient bien être de quelques années antérieures (on y trouve, par exemple, aucune mention de la traduction complète de l'*Éthique à Nicomaque* par Robert Grosseteste [vers 1246-1247]) – constituent indéniablement de précieux vestiges d'une exégèse artienne directe du *textus* de l'*Institution arithmétique* de Boèce. De plus, le *Compendium circa quadriuium* – comme l'indique le titre même que nous avons forgé pour cet opuscule contenu dans le ms. Madrid, Biblioteca Nacional 3314 – couvre également la musique, la géométrie et l'astronomie (ici appelée astrologie)[59], alors que les *Questiones mathematice* – cette compilation en vrac de matériel pédagogique dans le ms. Paris, BnF, lat. 16390 – comprennent également le reste d'un *quadriuium* élargi en cette occurrence à l'algorisme et à l'astrologie[60]. Dans les *Questiones mathematice*, les exposés sur la géométrie (sections 3 et 9) et l'astronomie (sections 6 et 12), particulièrement, s'appuient directement de manière respective sur les *Elementa* d'Euclide – dans la traduction arabo-latine dite: Adélard de Bath II – et la *Spera* de Jean de Sacrobosco. En outre, les *Questiones mathematice* étendent leur propos jusqu'à la *Consolation de Philosophie* de Boèce, au *Timée* de Platon et à la rhétorique, c'est-à-dire, avec les

58. Ci-dessus, p.95. Voir aussi p.90.
59. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Une trace de l'exégèse «artienne» de l'«Institution arithmétique*, ci-dessus, pp.499-501, avec les références infrapaginales et les coordonnées du Tableau IV.
60. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Une trace de l'exégèse «artienne» de l'«Institution arithmétique*, ci-dessus, p.491 (Tableau I, Plan des *Questiones mathematice*). Malgré leur titre, les *Quedam communia circa septem artes liberales* – contenus dans le ms. Paris, BnF, lat. 15121, fol. 58ra-63vb et possédant plusieurs passages communs avec les *Questiones mathematice* – doivent être ajoutés à la liste des textes didascaliques qui se consacrent presque exclusivement aux disciplines mathématiques; pour d'autres précisions sur cet opuscule, qui contient une mention «*de forma*» pour la géométrie (cf., *supra*, p.536, item 5.8), voir LAFLEUR, *Quatre introductions*, p.393.

disciplines du *quadriuium*, jusqu'aux thématiques formant la trame des *Accessus philosophorum*, de même que l'essentiel de celle du recueil *Primo queritur* et de la partie correspondante du «*Guide de l'étudiant*», sans parler des *Communia* «*Visitatio*». De toute évidence, on se retrouve là en présence du cycle de leçons sur les matières festives prescrit par Robert de Courçon en 1215 pour garantir une fréquentation scolaire minimale d'un *corpus* qu'autrement des artiens avant tout adonnés grammaticalement et, surtout, logiquement aux arts du langage auraient été fort tentés de négliger totalement – le quatrième livre du *De differentiis topicis* de Boèce étant intégré à l'étude de la rhétorique et l'absence de l'*Éthique* d'Aristote et du *Barbarisme* de Donat s'expliquant par leur promotion au rang de cours principaux[61]. Comme nous l'avons déjà vu dans une étude complémentaire[62], la pénurie de commentaires standards issus de la Faculté des arts de Paris sur ces matières, d'une part, et, d'autre part, les liens attestés – sous diverses formes – de plusieurs textes didascaliques de *magistri artium* parisiens avec la pratique enseignante ou examinatoire effectives poussent à conclure que les exposés sur les matières des *dies festiui* présentés par les spécimens de ce genre littéraire fournissent une image assez exacte et détaillée de ce qu'ont dû être, au sein de cette institution, le style, le contenu et le niveau de l'activité artienne dans ces domaines. Cela étant, ces rejetons du décret-formulaire de 1215 incarnent pour ainsi dire l'osmose de la norme institutionnelle et de la pratique réelle, ce que nous avons appelé ailleurs «une sorte de compromis réglementaire».

On peut en effet distinguer deux versants dans la partie des ordonnances de 1215 relatives aux leçons festives. Premièrement, en se contentant de réserver les cours des jours de fête à certaines matières, le cardinal-légat n'avait pas été très contraignant quant au statut de cet enseignement secondaire auquel il n'imposait qu'un seuil au-dessous duquel il ne fallait pas descendre, sans spécifier – ce dont on était en droit de douter – si ces cours périphériques devaient compter pour l'obtention de la licence et si leur contenu pouvait être sujet à examen. Deuxièmement, bien qu'il soit tout à fait vrai que, dans la majorité des cas, le prélat n'avait pas été très clair, en formulant sa liste de leçons protégées, au sujet des textes précis visés par sa mesure, l'interprétation la plus probable était de croire que, comme dans le cas des cours ordinaires, il désirait qu'on s'adonnât dans ces leçons à l'étude des manuels «classiques». En regard du premier versant, la littérature didascalique projette une image agrandie – ou à tout le

61. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation «curriculaire»* et *Post-scriptum aux «de forma» didascaliques*.
62. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *Post-scriptum aux «de forma» didascaliques*, p. 558.

moins grandeur nature – du réquisit de Robert de Courçon, puisqu'on a démontré que le réseau des « *de forma* » didascaliques relie des livres sur lesquels le licencié devait obligatoirement avoir suivi des cours, et que le rapprochement du contenu et de l'épilogue du *De communibus artium liberalium* prouve que les notions communes non seulement de la logique et de la grammaire, mais aussi celles des matières festives (à l'exception du *Timée* et de la *Consolation de Philosophie*) étaient sujettes à questionnement lors de l'examen de licence[63]. Comparé au second versant en revanche, les introductions à la philosophie et les guides de l'étudiant artiens – bien que la série de leur « *de forma* » confirme l'interprétation forte du statut de 1215 quant aux référents textuels des leçons festives – ne présentent qu'un portrait réduit de la volonté du cardinal-légat, puisqu'ils ne témoignent que rarement eux-mêmes d'une véritable familiarité de premier degré avec les *textus* canoniques et que les résumés didactiques ou les jeux de questions qui les composent ont tendu à former la substance de l'enseignement festif au détriment de l'exégèse directe des *auctoritates* originales. Cette façon de faire, conséquence de l'interpénétration osmotique de la norme et de la pratique, est spécifiquement le phénomène que nous voulions viser en parlant d'une modalité atypique d'enseignement des matières secondaires du programme des études[64].

La substitution – que nous venons d'évoquer – des adaptations aux manuels attitrés caractéristique du résultat de l'influence réciproque de la normativité et de l'état de fait en rapport avec le deuxième versant des prescriptions de Robert de Courçon peut brièvement et adéquatement être illustrée par la description générale que nous donnions dans notre premier travail de la nature et de l'utilisation des sources dans les *Accessus philosophorum*[65]. Les autorités déclarées par les *Accessus philosophorum* pour certaines disciplines semblent n'avoir été utilisées qu'à travers des intermédiaires indéterminés, car on y retrouve peu d'emprunts littéraux aux sources officielles. C'est le cas, par exemple, pour l'arithmétique et la musique, où la source officielle, respectivement le *De institutione arithmetica* et le *De institutione musica* de Boèce, ne fait l'objet que de quelques citations littérales. Il en va de même pour le livre VIII du *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella, dont le latin abscons devait être à peu près incompréhensible pour les jeunes étudiants de la Faculté des arts, d'où la nécessité d'en étudier les doctrines dans quelque adaptation plus accessible (D'ailleurs, notons en aparté que le style obscur et

63. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation « curriculaire »*, pp.535-538 et *Post-scriptum aux « de forma » didascaliques*, p.557.
64. Ci-dessus, pp.387, 558 et *passim*.
65. LAFLEUR, *Quatre introductions*, pp.135-137 et 157-158.

ampoulé de Martianus Capella explique sans doute le succès rapide que connu le *De spera* de Jean de Sacrobosco à la Faculté des arts. Avec la parution de ce nouvel ouvrage, les artiens disposaient enfin, pour l'étude de l'astronomie, d'un exposé original, complet et accessible. De plus, le fait que Jean de Sacrobosco ait fortement mis à profit les sources arabes dans son *De spera* était propre à plaire au goût de l'époque). Quant aux exposés sur la *Consolation de Philosophie* de Boèce et sur le *Timée* de Platon, ils s'appuient bien davantage, sinon essentiellement, sur des *accessus ad auctores* de provenance indéterminée que sur les œuvres originales. En revanche, pour la géométrie, les *Accessus philosophorum* ont directement recours aux *Elementa* d'Euclide, dont ils citent les définitions des six premiers livres dans la traduction latine qu'il est convenu d'appeler «Adélard de Bath, version II». C'est encore le cas pour l'*Ad Herennium* dont plusieurs définitions sont citées littéralement dans l'exposé sur la rhétorique comme s'il s'agissait d'un ouvrage authentique de Cicéron. Toutefois, le fait qu'en géométrie les seuls passages cités sont les définitions des six livres «*de forma*» a poussé un éminent spécialiste du domaine à écrire que «les guides de l'étudiant incitent à penser que l'épreuve orale des examens devait se référer à l'analyse conceptuelle des définitions plutôt qu'à la capacité de refaire des démonstrations»[66]. Il n'en demeure pas moins, comme le note un autre spécialiste, que «dans les *Accessus philosophorum* [...], le chapitre *Musica* est un excellent résumé de ces deux premiers livres» du *De institutione musica* de Boèce qui sont dits «*de forma Parisius*»[67] et que, malgré leur relatif éloignement vis-à-vis des sources premières, les autres chapitres de cet opuscule équivalent aussi à de bonnes reconstructions didactiques de la structure d'ensemble et des points saillants du contenu des manuels de référence (avec l'immense limitation toutefois que l'intellectualité artienne est presque entièrement cantonnée dans la sphère du logico-sémantique, dont le dynamisme est fondamentalement langagier et dialectique plutôt qu'appuyé sur le calcul ou ouvert à l'intuition constructivo-démonstrative[68]; mais ce travers, diront d'aucuns, n'est pas propre aux artiens: il mine quasiment toute la scolastique médiévale). À côté de cela, les présentations du «*Guide de l'étudiant*» sur les sujets festifs sont sensiblement plus médio-

66. G. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, dans WEIJERS-HOLTZ (éd.), *L'enseignement des disciplines*, p. 191.
67. K. VELLEKOOP, *La place de la musique*, dans *L'enseignement des disciplines*, WEIJERS et HOLTZ (éd.), p. 235.
68. Cf. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 154-155.

cres, partagées qu'elles sont entre le didactique et le dialectique[69]; tel est également le lot de l'autre guide d'examen homologué, le *De communibus artium liberalium*. En bref, c'est à condition d'avoir en tête ces précisions ayant trait à la modalité pédagogique que les nombreux « *de forma* » réunis ci-dessus en tableau (pp. 535-537) nous renseignent aussi adéquatement que singulièrement, pour les années 1230-1250 particulièrement, sur la nature réelle de l'enseignement des « philosophes », de la rhétorique et des disciplines quadriviales à la Faculté des arts de l'Université de Paris. En ce qui concerne les *textus* de la grammaire, de la logique et même de l'éthique[70] (peut-être faut-il aussi ajouter à cette liste le traité *De l'âme*?[71]), les ouvrages didascaliques perdent leur monopole informatif et il faut d'abord se tourner du côté des commentaires pour se faire une idée exacte de leur enseignement, le témoignage des guides de l'étudiant demeurant néanmoins là encore irremplaçable au sujet des examens.

L'effet « formulaire » du statut de 1215 s'explique sans doute parce que Robert de Courçon entérinait bien plus qu'il n'infléchissait une pratique, sauf pour le **point 3**, nettement plus coercitif, même s'il se contentait pour l'essentiel de reporter en l'explicitant l'interdiction de 1210 touchant l'enseignement des *libri naturales*. La distinction entre matières principales (logique et grammaire) et matières secondaires (les disciplines festives) jouxtées aux matières prohibées (métaphysique et physique) est toujours centrale non seulement dans le « *Guide de l'étudiant* », mais encore – trait à remarquer – dans le *De communibus artium liberalium* qui doit dater du

69. Sur le caractère médiocre d'une autre partie du « *Guide de l'étudiant* », en l'occurrence son prologue, voir, ci-dessus, G. DAHAN, *Une introduction à l'étude de la philosophie: « Ut ait Tullius »*, pp. 32-34.

70. À cause de la série de commentaires sur l'*Ethica uetus* et l'*Ethica noua* mentionnés par R.A. GAUTHIER dans son Introduction à ARISTOTE, *L'Éthique à Nicomaque*. Introduction, traduction et commentaire par R.A. GAUTHIER et J.Y. JOLIF, Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1970, t. I, 1, pp. 116-118 et étudiés, ci-dessus, par G. WIELAND, *L'émergence de l'éthique philosophique au XIII^e siècle, avec une attention spéciale pour le « Guide de l'étudiant parisien »*, pp. 167-180.

71. Comme le suggère, ci-dessus, L. BIANCHI (*Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle*, p. 131) en citant une étude fouillée de R.A. Gauthier. Un doute subsiste pourtant, puisque, après avoir déclaré, en s'appuyant principalement sur le témoignage des textes didascaliques, qu'« Il semble donc assuré que dès avant 1240 la *Vetus* du *De anima* est redevenue un des textes de base de l'enseignement de la Faculté des arts de Paris », l'éminent savant ajoute lui-même: « C'est [...] là une *terra incognita* où il ne faut s'aventurer qu'avec prudence. De la plupart des commentaires de la *Vetus*, on ne peut préciser ni la date, – entre 1240 et 1265, – ni le lieu d'origine, – Paris, Oxford, ou même quelque autre université, – ni même souvent la nature, – cours réellement enseigné ou œuvre écrite »: R.A. GAUTHIER, Préface à *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia, iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. XLV, *Sentencia libri De anima, cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1984, p. 236*.

début des années 1250, puisque ces deux documents accordent respectivement 84 colonnes sur 99 et 20 colonnes sur 27 au tandem logico-grammatical[72] (le caractère secondaire, même après 1231, des ex-cours prohibés s'explique avant tout, bien sûr, par l'atrophie disciplinaire causée par quelque vingt ans d'interdiction). À y regarder de près, les deux blocs de questions du Prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni s'appuient sur la même catégorisation, car la rhétorique rattachée – il va de soi – à la leçon portant sur la philosophie rationnelle est carrément passée sous silence dans le second bloc de questions où seules logique et grammaire font l'objet d'interrogations[73]. Cette persistance marquée du rôle de premier plan accordé à la logique et à la grammaire donne beaucoup de poids à une hypothèse d'interprétation du statut de 1255 évoquée seulement en passant par J. Isaac[74]. Plutôt que de viser la protection de la logique et de la grammaire contre le retour envahissant des disciplines naguère interdites d'enseignement et maintenant réhabilitées, le sens du calendrier de base auto-imposé par l'assemblée des maîtres ès arts en 1255 pourrait bien être plutôt de forcer définitivement certains collègues encore récalcitrants ou du moins hésitants, tentés par inertie de continuer à privilégier leur exégèse coutumière et éprouvée du *corpus* logico-grammatical, à accorder le temps pédagogique raisonnable aux nouveaux traités, souvent fort étendus, de métaphysique et de philosophie naturelle[75].

C'est dire que, même après l'intervention ambiguë mais somme toute libératrice de Grégoire IX en 1231, les artiens majoritairement «n'étaient pas encore disposés à accueillir les textes aristotéliciens de métaphysique et de philosophie naturelle comme "manuels" faisant partie intégrante des cours et obligatoires aux examens» – ce à quoi incidemment se résumerait, selon l'auteur de ces lignes, le témoignage des guides –, parce qu'«avant de faire ce pas, il fallait être capable de les maîtriser» et qu'«encore au début des années quarante, l'enseignement des *libri naturales* posait des obstacles décourageants et, à première vue, insurmontables» – ce qui «ne pouvait qu'accentuer les résistances psychologiques d'une classe de professeurs qui (à l'époque tout comme maintenant) trou-

72. Cf. LAFLEUR, *Les «guides de l'étudiant»*, pp. 141-157 et 157-169.
73. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *Le prologue «Triplex est principium» du commentaire d'Adénulfe d'Anagni*, p. 427.
74. J. ISAAC, *Le «Peri hermeneias» en Occident de Boèce à Saint Thomas. Histoire littéraire d'un traité d'Aristote*, Paris, Vrin, 1953, p. 77 (Bibliothèque thomiste, XXIX).
75. Cf., *supra*, LAFLEUR-CARRIER, *La réglementation «curriculaire»*, pp. 525-526 (pour la présentation tabloïde du statut) et BIANCHI, *Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle*, pp. 131-134 (pour le contexte des hésitations artiennes).

vait commode de répéter au fil des années les mêmes leçons et n'était pas particulièrement pressée de multiplier par trois ou par quatre le programme des cours »[76]. Voilà l'exacte perspective – qui n'est pas incompatible avec une version légèrement nuancée de notre hypothèse d'une précoce et inhibitrice fascination artienne, en partie historiquement forcée, par le cadre métaphysico-cosmologique de l'idéal (néo)platonicien de vie selon l'intellect véhiculé par le péripatétisme gréco-arabe – dans laquelle il faut interpréter le fait qu'après 1250 le *De communibus artium liberalium* affiche toujours un mutisme total au sujet de la métaphysique et presque total à celui de la philosophie naturelle – ce qui équivaut, peut-être parce qu'il s'agit seulement de l'examen élémentaire sur les *communia*, à un comportement plus conservateur que celui du « *Guide de l'étudiant* », pourtant passablement antérieur[77]. C'est fondamentalement aussi dans cette optique qu'il faut observer comment le renouveau d'intérêt[78] des artiens pour la philosophie naturelle du Stagirite, de même que leur habileté croissante à en tirer profit sont d'une certaine façon jalonnés par le crescendo et la modalité de l'utilisation de ces traités dans quatre textes didascaliques: vers 1230 les *Accessus philosophorum* ne contiennent qu'un unique contrepoint de la *Physique* et des *Seconds analytiques*; autour de 1240 le *Compendium circa quadriuium* laisse entendre moins timidement, dans une tonalité essentiellement didactique, la voix des traités *Du ciel* et *De l'âme*; alors que les parties dites « anciennes » du « *Guide de l'étudiant* » exploitent avec assez d'éclat, dans un mode alternativement didactique et dialectique, la *Physique* et le traité *Du ciel* en les mêlant fréquemment aux timbres des récents ténors de la *logica noua* (*Premiers* et *seconds analytiques*); et qu'enfin, après un prélude plus dialectisé, le recueil *Primo queritur* fait de même dans un registre composé uniquement de questions avec l'accord enrichi du traité *De l'âme* et des *Topiques*. Cette gradation pourrait suggérer respectivement vers 1245 et aux alentours de 1250 comme date de composition des deux derniers documents didascaliques. Elle montre aussi qu'il faut faire attention quand on dit que les exposés sur le *quadriuium*, le *Timée*, la *Consolation de Philosophie* et la rhétorique forment les parties « anciennes » du

76. Cf., *supra*, BIANCHI, *Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle*, pp. 131-132.
77. Cf. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 137, 155, 160-161. Pour le thème parallèle de la métaphysique à la fois objet de culte et sujet tabou chez les artiens de la première moitié du XIII^e siècle, voir DE LIBERA, *Structure du corpus scolaire de la métaphysique*, ci-dessus, p. 88.
78. Il faut bien parler d'un renouveau, car avant les interdictions « les artiens avaient commencé à utiliser les *libri naturales* », comme l'a démontré ci-dessus BIANCHI, *Les interdictions relatives à l'enseignement d'Aristote au XIII^e siècle*, pp. 119 et 131.

«*Guide de l'étudiant*»[79], étant donné que ces trames vieillottes ont fait l'objet d'un *remake* évident. Elle manifeste finalement que le «*Guide de l'étudiant*» «prit naissance, d'après son style, en plein orage de la réception du nouvel Aristote»[80] ou, pour le dire autrement, «au plus vif d'une pratique d'acculturation totale»[81].

5. Suite et fin de l'histoire codicologique du «*Guide de l'étudiant*»: la Faculté des arts de Paris, ville-phare; l'invitation au voyage; et la filière dominicaine

Ayant déjà mis en valeur dans la section VIII (Histoire) de l'étude précédente les éléments de description du manuscrit témoignant du séjour dans la France méridionale – suite directe ou indirecte de «L'invitation au voyage» formulée dans la célèbre lettre circulaire de 1229? – de l'unique copie (significative) conservée du «*Guide de l'étudiant*», il nous reste à faire de même, en passant rapidement en revue notre tableau de synthèse (où, entre autres choses, la division en cahiers du *codex* est clairement mise en rapport avec chacun des textes; voir page ci-contre), pour ceux – jusqu'ici volontairement négligés – pointant vers Paris comme paradigme, ce qui soulèvera du même coup la question de la «filière» dominicaine.

L'item 1 forme à lui seul le «Primus liber» du ms. Ripoll 109. Œuvre de Gilles de Rome – un «thomiste» peut-être, mais pas au-dessus de tout soupçon[82] –, ce commentaire sur les *Réfutations sophistiques* a pour dédicataire Philippe de Flandre, un noble étudiant vers 1274-1275 à la Faculté des arts de Paris[83]. Il n'est pas non plus impossible que Gilles,

79. Haas, *Les sciences mathématiques*, *supra*, p.97. Idée reprise par S. Ebbesen, *The Ars Nova in the «Ripoll Compendium»*, pp.326-327.
80. Haas, *Les sciences mathématiques*, *supra*, p.107.
81. A. de Libera, *La querelle des universaux de Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1996, p.305 (Des travaux).
82. Cf. C. Marmo, *Suspicio. A Key Word to the Significance of Aristotle's Rhetoric in XIIIth Century Scholasticism*, dans *CIMAGL* 60 (1990), pp.187-191 et R.A. Gauthier, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, pp.63*-65*.
83. Cf., *supra*, pp.568-569, avec la n. 6.

LIBER PRIMUS :			
Item 1	fol. 1ra-133[+1]ra	4 quaternions 1 ternion 2 quaternions 1 quaternion (– 1 fol. coupé) 2 quaternions 1 ternion 1 binion (+ 1 fol. cousu) 5 quaternions 1 ternion	*Summa super libro Elenchorum* (vers 1274) edita a fratre Egidio de Roma Écriture gothique
LIBER SECUNDUS BARTHOLOMEI :			
Items 2 et 3	fol. 134[+1]ra-174[+2]rb	4 quaternions 1 quinion	– Anonyme (avant 1250) « *Guide de l'étudiant* »/ – *Summa de gramatica* magistri Thuranni ou Durandi (années 1240 ?) Même main, distincte de la précédente, pour les items 2 et 3 (peut-être aussi 8)
Item 4	fol. 175[+2]ra-180[+2]vb	1 ternion	*Quaternus supra Porfirium* Bernardus de Sanciza (Après 1271-1272) Autre main
Item 5	fol. 181[+2]ra-228[+2]vb	6 quaternions	*Glose totius libri Priorum Aristotilis* secundum G^{m} A^{i} (= Guillaume Arnaud) Autre main
Item 6	fol. 229[+2]ra-253[+3]ra	2 quaternions 1 quinion	*Glose totius libri Posteriorum* Guillelmi de Sancto Amore (= Guillaume Arnaud) (vers 1295-1300) Peut-être autre main (malgré ressemblance avec item 5)
Item 7	fol. 254[+3]ra-277[+3]vb	3 quaternions	*Scriptum de libro Posteriorum* beatissimi Thome de Aquino (publié à Paris vers 1275) Même main apparemment que celle de l'item5
Item 8	fol. 278[+3]ra-309[+3]vb	2 quaternions 1 senion 1 binion	*Summa (de sophismatibus)* magistri Mathei Aurelianensis (vers 1220-1230) Main très semblable à celle des items 2 et 3
Item 9	fol. 310[+3]ra-315[+5]rb	1 quaternion	*Glose super Elenchos* magistri Roberti de Aucumpno (vers 1240-1260) Main différente
Item 10	fol. 316[+5]ra-329[+6]va	1 quaternion 1 quaternion (– 1 fol. coupé)	*Questions grammaticales* anonymes Deux autres mains

comme dans le cas de sa *Sentencia libri Posteriorum*[84], ait «recyclé» un commentaire écrit durant sa régence ès arts parisienne, vers 1266[85].

Après ce volumineux commentaire de calligraphie gothique, débute le «Secundus liber Bartholomei», qui comprend neuf textes et où figure d'abord le tandem des items 2 et 3, écrits par le même copiste et unis par la composition des cahiers: en effet, le «*Guide de l'étudiant*» remplit les trois premiers quaternions de ce nouveau «livre» pour s'achever au verso du premier folio du quatrième, immédiatement relayé par la *Summa de gramatica* de maître Durand, qui occupe les sept derniers folios de ce quatrième quaternion et la totalité du quinion suivant. Comme on l'a dit, le fait vaut d'être souligné, car nous sommes ici en présence des seuls textes du ms. Ripoll 109 – recueil hétérogène – à être ainsi liés codicologiquement depuis l'origine. Mais ce témoin du «*Guide de l'étudiant*» n'étant – bien qu'unique à notre connaissance – pas l'original du célèbre document didascalique, il faut bien voir que ce n'est que cette copie du «*Guide de l'étudiant*» qui partage depuis le départ la même histoire que celle de ladite *Somme de grammaire*, datant peut-être des années 1240 selon I. Rosier[86] et dont l'énigmatique auteur était assurément un maître universitaire, sans qu'il soit vraiment possible de préciser si son affiliation était la Faculté des arts de Paris ou celle d'une autre institution. Comme on l'a vu en dépouillant les répertoires[87], plusieurs maîtres parisiens plus tardifs arborent cependant ce prénom et, en confondant deux personnages selon Weijers, Glorieux attribue la présente *Summa de gramatica* à Durand d'Espagne, présenté comme maître à Paris vers 1265.

L'item 4 est le *Quaternus supra Porphirium* du maître ès arts Bernard de Sanciza, qui se dit lui-même originaire de Béziers, mais professe dès son prologue[88], en s'appuyant sur le X^{e} livre de l'*Éthique à Nicomaque* – de façon il est vrai très emphatique[89] –, un idéal de vie selon l'intellect fort semblable à celui exprimé dans le *De summo bono* de Boèce de Da-

84. Cf. GAUTHIER, Préface à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Posteriorum*, p.63*.
85. Cf. O. WEIJERS, *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris: textes et maîtres (c. 1200-1500). C-F*, Paris-La Haye, Brepols, sous «(A)Egidius Romanus (de Columna)» (Studia artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, I).
86. Cf. I. ROSIER, *Les sophismes grammaticaux au XIII^{e} siècle*, dans *Medioevo* 17 (1991), pp. 197 et 217 (SD), avec la n. 29.
87. Cf., *supra*, pp.572-573.
88. Cf., *supra*, pp.573-574.
89. À rapprocher du thème étudié par L. BIANCHI, *Filosofi, uomini et bruti. Note per la storia di un'antropologia «averroista»*, dans *Rinascimento* 32 (1992), pp.185-201 (Rivista dell'Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Seconda serie).

cie[90]. De plus, ce commentaire sur l'*Isagoge* d'un artien, dont la carrière est traditionnellement rattachée à la Faculté des arts de Paris[91], est datable d'après 1271-1272 parce qu'il s'inspire de la *Sententia libri Ethicorum* de Thomas d'Aquin, composée à Paris en ces années – sans négliger Albert le Grand, l'autre grand dominicain philosophe[92].

L'auteur de l'item 5, les « *Glose totius libri Priorum Aristotilis secundum* G^m A^i » ne peut être le dominicain-inquisiteur Guillaume Arnaud mentionné par le pape Grégoire IX en 1236 et 1238 dans des documents relatifs à l'Université de Toulouse – ou un maître homonyme de la même époque –, puisque « le Guilhem [c'est la graphie languedocienne préférée par Gauthier] Arnaud qui lut à Toulouse les *Tractatus* de Pierre d'Espagne, la *Logica uetus* et les *Analytiques* a enseigné à la fin du XIII^e siècle (outre saint Thomas, il cite expressément Gilles de Rome) »[93]. La *Diuisio logice* placée en tête du cours sur la *Logica uetus* de ce Guillelmus Arnaldi, maître ès arts à Toulouse vers 1295-1300, a été rapprochée par R.A. Gauthier de la *Diuisio scientie* de Jean de Dacie, écrite à Paris vers 1280; dans la même veine, nous avons signalé la ressemblance existant entre le prologue des *Gloses sur les Premiers analytiques* de ce même Guillaume, d'une part, et, d'autre part, l'exposé sur la logique de la *Diuisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, ainsi que, surtout, la *Philosophia* d'Hervé le Breton (en fait une « division de la logique » extraite de son commentaire sur l'*Isagoge*) – deux autres productions littéraires issues de la Faculté des arts de Paris[94]. Par ailleurs, la décoration des présentes *Glose totius libri Priorum Aristotilis secundum* G^m A^i, avec ses paragraphes alternativement rouges et bleus, est dans le style des scribes parisiens[95]. Sans remettre aucunement en question l'activité toulousaine de Guillaume Arnaud, la conjugaison de cet élément de critique externe avec ceux susmentionnés de critique interne ne représente certainement pas un

90. Pour une brève caractérisation de cet idéal et un rapprochement avec un autre maître ès arts parisien, Arnoul de Provence, voir Cl. LAFLEUR, « *Scientia* » *et* « *ars* » *dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans « *Scientia* » *und* « *ars* » *im Hoch- und Spätmittelalter*, I. CRAEMER-RUEGENBERG et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1994, p.63 (Miscellanea Mediaevalia, XXII).
91. Voir, par exemple, les ouvrages de M. GRABMANN, Ch.H. LOHR, F. VAN STEENBERGHEN et O. WEIJERS cités, ci-dessus, p.574.
92. Cf., *supra*, p.573, n. 8.
93. R.A. GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. I*, 1 *Expositio libri Peryermenias. Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Roma: Commissio Leonina/Paris: Vrin, 1989, p.52*.
94. Cf., *supra*, p.575, n. 10.
95. Cf., *supra*, p.565, point 4.

affaiblissement de l'hypothèse que nous avancions ci-dessus: notre maître a pu antérieurement étudier et enseigner à Paris[96].

L'item 6 a été erronément attribué à Guillaume de Saint-Amour, *lapsus* révélateur – commis par le responsable de la majorité des rubriques[97] du ms. Ripoll 109 – par son évocation du conflit entre les réguliers et les séculiers, qui a déchiré l'Université de Paris dans la deuxième moitié du XIII[e] siècle. En fait, ces *Glose totius libri Posteriorum* – composées vers 1295-1300 – ne sont autres que le commentaire où notre Guillaume Arnaud cite nommément, ainsi que R.A. Gauthier l'a mis au jour, à la fois Thomas d'Aquin et Gilles de Rome[98].

L'item 7 est une copie – affichant la même décoration parisienne que l'item 5[99] – de l'*Expositio libri Posteriorum* de Thomas d'Aquin, commentaire aristotélicien rédigé par l'Aquinate à la demande des maîtres ès arts parisiens et posthumément publié par les soins de ces derniers à Paris vers 1275[100]. On voit là le lien étroit qui unissait les artiens de Paris et celui qu'ils appelaient le «venerabilis doctor»[101]. Dans cette même fameuse supplique du 2 mai 1274 adressée par l'ensemble de la Faculté des arts parisienne au Chapitre général des Frères Prêcheurs en vue d'obtenir le corps du défunt docteur et certains de ses ouvrages philosophiques – dont une soi-disant «*Expositio Tymei*» (élément additionnel à verser à notre dossier curriculaire) –, les maîtres présentent feu le savant dominicain comme ayant été intellectuellement formé à Paris, «la plus noble cité pour tous les domaines d'études», avant de faire bénéficier en retour de son génie cette capitale du savoir[102].

Ressemblant fortement selon N.J. Green-Pedersen aux premiers traités sur les conséquences, l'item 8 est une collection de sophismes datée des années 1220-1230 par H.A.G. Braakhuis et ici attribuée, comme dans un autre manuscrit, à maître Matthieu par la main originale – qui ressemble beaucoup à celle qui a copié notre «*Guide de l'étudiant*» et la *Somme de grammaire* de maître Durand –, puis, dans une seconde souscription rédigée celle-là par une autre main, à maître Matthieu d'Orléans[103]. Mais les choses sont encore un peu plus compliquées, puisqu'un manuscrit erfur-

96. Cf., *supra*, p.575, n. 10.
97. Cf., *supra*, p.568.
98. Cf., *supra*, p.576.
99. Cf., *supra*, p.565, point 6.
100. Cf., *supra*, pp.578-579.
101. *CUP*, t. I, n° 447, p.504, où les artiens – clercs eux-mêmes – disent aussi écrire: «ad tanti clerici, tanti patris, tanti doctoris memoriam».
102. *CUP*, t. I, n° 447, pp.504-505: «[...] omnium studiorum nobilissima Parisiensis ciuitas, que ipsum prius educauit, nutriuit et fouit, et postmodum ab eodem nutrimenta et ineffabilia fomenta suscepit».
103. Cf., *supra*, pp.579-580.

tien rattache cette *Summa de sophismatibus* au nom de Nicolas de Bohème, alors qu'un manuscrit parisien et un manuscrit vatican en contiennent une copie anonyme – l'édition en cours étant elle aussi annoncée comme celle d'un texte anonyme[104]. Par ailleurs, on peut se demander si le « Nullus homo legit Parisius nisi asinus » – qu'on lit au moins dans le manuscrit du Vatican – est une forme d'autodérision ou un signe de rivalité[105].

Comme il appert immédiatement à la lecture des informations réunies – sans nullement prétendre à l'exhaustivité – dans la description du manuscrit au sujet de l'item 9[106], la question de l'identité de Robertus de Aucumpno, auteur des *Glose super Elenchos* (datées par Ebbesen des années 1240-1260 et dont on ne dispose ici que d'une copie amputée de sa fin), est l'une des plus embrouillées. Même si Steenberghen avait raison en suggérant que « de Aucumpno » désignerait Hautecombe – abbaye autrefois cistercienne en Savoie, située dans la vicinité de l'actuelle commune de Saint-Pierre-de-Curtille –, nous ne connaîtrions ainsi que la région d'origine probable d'un auteur par ailleurs totalement inconnu. À la fin de l'item 9, l'apostille se terminant par un renvoi à un chanoine de Maguelone nous invite par ailleurs à poursuivre notre voyage vers le Midi : en direction de l'Université de Toulouse avec le cardinal-légat Romain de Saint-Ange et, bien ultérieurement, son collège de Maguelone (fondé en 1363 pour les artiens) ; en direction de l'Université de Montpellier, surtout, qui faisait partie du diocèse de Maguelone, ville – aujourd'hui décrite comme simple « hameau de la commune de Ville-neuve-lès-Maguelonne (Hérault), situé au sud de Montpellier, sur l'étroit cordon de sable isolant l'étang du Vic de la Méditerranée » – dont l'évêque n'était alors rien de moins que le protecteur de l'université, celui à qui revenait le privilège de faire subir les examens et d'accorder la licence aux candidats jugés méritoires[107]. Mais, même en acceptant cette invitation au

104. Cf., *supra*, p. 580.
105. Cf. *loc. cit.*
106. Cf., *supra*, pp. 580-582.
107. Cf., *supra*, pp. 567, 584-586. Pas plus que dans le *Cartulaire de l'Université de Paris* n'avons-nous trouvé ce fragment de lettre – adressée par le cardinal-légat Romano (ou : Romain) à la régente Blanche de Castille – dans les documents relatifs à l'Université de Toulouse : cf. M. FOURNIER, *Les statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, Paris, Larose et Forcel, 1890-1892, t. I, pp. 436-880 et t. III, pp. 521-645 (réimpression anastatique Aalen, Scientia Verlag, 1970) : on y trouve cependant quelques mentions de la ville de Maguelone (*e.g.*, t. I, n° 657, p. 600 [en 1362] ; n° 679, p. 621 [en 1369]) et du Collège de Maguelone (*e.g.*, t. I, n° 696, p. 630 [en 1376] ; n° 704, p. 663 [en 1381]) – pour la date de fondation de ce collège, voir H. RASHDALL, *The Universities of Europe in the Middle Ages*. A New Edition in Three Volumes Edited by F.M. POWICKE and A.B. EMDEN, Oxford, Clarendon Press, 1936, t. II, 172. Pour le statut montpelliérain de 1220 plaçant

voyage[108] sous l'espèce du second itinéraire et en interprétant cavalièrement «de Aucumpno» comme une corruption de «de Anglia» pour disposer d'un Robert Anglès assimilable au maître montpelliérain commentateur, dans les années 1270, des «*Summule logicales*» de Pierre d'Espagne, nous serions *volens nolens* ramenés d'une certaine façon vers Paris et sa Faculté des arts. En effet, beaucoup de professeurs même de médecine à Montpellier avaient été formés en arts à Paris[109] et il est significatif de se rappeler à cet égard que la version de Todi du commentaire de Robert Anglès sur Pierre d'Espagne est gratifiée d'un prologue adventice provenant de la *Philosophia* (vers 1250-1260) du maître ès arts parisien Olivier le Breton – que d'aucuns seraient tentés, malgré la mise en garde de Gauthier, d'identifier derechef au dominicain Olivier Tréguier (ce qui ne pourrait se faire qu'en supposant à ce membre de l'ordre des Frères Prêcheurs *magister regens in theologia Parisiis* en 1291-1292 une carrière antérieure comme *magister artium* dans la même institution)[110]. Quoi qu'il en soit, on trouve à Oxford et à Paris des copies, complètes celles-là, de nos *Gloses sur les Réfutations sophistiques* rattachées au nom d'un des maîtres ès arts de Paris les plus influents de la première moitié du XIII[e] siècle: le futur dominicain Robert Kilwardby – parfois appelé «Robertus Anglicus», désignation qui, selon Lewry, recouvrirait également deux nébuleux maîtres ès parisiens commentateurs des *Elenchi*, dont un serait justement notre Robertus de Aucumpno[111].

Avec l'item 10 on rencontre le deuxième – et ultime – texte de grammaire contenu dans notre manuscrit. Le ms. Ripoll 109 est donc essentiellement un recueil de logique et de grammaire – les deux disciplines principales à la Faculté des arts de Paris au moins jusqu'aux environs de 1255 –, mais avec une préséance marquée pour la logique rappelant, de façon amplifiée, l'économie générale du «*Guide de l'étudiant*».

«l'Université de médecine sous la protection et la juridiction de l'Église: ce qui serait désormais l'évêque de Maguelonne» (J. VERGER, *Histoire des universités en France*, Éditions Privat, Toulouse, 1986, p.44), voir FOURNIER, *Les statuts et privilèges des Universités françaises*, t. II, n° 882, pp.4-6. Maguelone et son évêque sont constamment mentionnés tout au long des trois cents pages de documents relatifs à l'Université de Montpellier réunis par Fournier. À titre exemplaire, signalons le renvoi à «Guiraudo Petri, canonico Magalonensi» (t. II, n° 886, p.10 [en 1242]) – donc à un chanoine de Maguelone, comme dans notre apostille.

108. Si alléchante pour qui, venant de la «rigoureuse» Nouvelle France, a passé ses premières années universitaires en ayant l'insigne fortune de résider, un siècle après Cézanne, à Châteaunoir – ineffable domaine estudiantin entre Aix-en-Provence et le Tholonet –, avec vue sur la Sainte-Victoire dans les pinèdes provençales immortalisées par le peintre impressioniste.

109. Cf. VERGER, *Histoire des universités en France*, p.45.

110. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *L'«Introduction à la philosophie» de maître Olivier le Breton*, *supra*, pp.468-473.

111. Cf., *supra*, pp.581-582.

6. CONCLUSION

Au terme de notre enquête et en guise de bilan thématique de la deuxième partie de ce volume, précisons quel est à notre sens le *status quaestionis* relativement au moment et à l'endroit où le « *Guide de l'étudiant* » a été composé, de même qu'à la nature dudit document et à l'identité de son auteur compilateur :

1. La date de composition. — Dans un ouvrage souvent consulté, Steenberghen – résumant les travaux de Grabmann – écrivait ce qui suit au sujet de la datation du « *Guide de l'étudiant* » : « Quant à la date du document, le *terminus ante quem* résulte du fait que l'auteur ne connaît, en matière de morale, que l'*Ethica uetus* et l'*Ethica noua* ; il ignore les traductions d'Hermann l'Allemand (1240) et de Robert Grosseteste (1240-1243) ; il écrit donc avant 1240. Le *terminus a quo* s'établit d'une manière analogue : l'auteur connaît la *Métaphysique arabo-latine* et cite le commentaire d'Averroès ; il écrit donc après l'entrée d'Averroès à Paris, c'est-à-dire après 1230 »[112]. Sans parler de révolution – loin de là ! –, cette évaluation et les raisons qui l'appuient doivent tout de même être un peu nuancées, voire parfois carrément rectifiées.

Il est tout a fait approprié de s'appuyer sur la date des traductions de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote pour fixer le *terminus ante quem* du « *Guide de l'étudiant* », puisque le § 78 manifeste la conscience – par la critique interne de la partie de l'œuvre qu'il connaît – que de nombreux livres qui sont peut-être accessibles aux Grecs ou aux Arabes lui font défaut. Mais la traduction du Commentaire moyen d'Averroès sur l'*Éthique à Nicomaque* – aussi appelée *Translatio hispanica* – et celle du *Résumé alexandrin* – la *Translatio Alexandrinorum* ou *Translatio alexandrina* – n'ayant été achevées, par Hermann l'Allemand, la première que « le 3 juin 1240 à Tolède » et la seconde que « le 8 avril 1243 ou 1244 »[113], il est raisonnable de penser qu'un maître ait pu encore les ignorer jusque vers environ 1245. De plus, il s'agit seulement, dans le premier cas, d'une paraphrase et, dans le deuxième, d'un abrégé[114]. Enfin, n'ayant jamais encore repéré l'emploi de ces « traductions » – d'influence somme toute limitée[115] – dans la littérature didascalique, il ne nous semble pas très significatif que le « *Guide de l'étudiant* » n'en parle pas. Néanmoins il

112. F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e siècle*, 2^e éd. mise à jour, Louvain-la-Neuve : Institut Supérieur de Philosophie/Paris : Peeters, 1991, pp. 110-111 (Philosophes médiévaux, XXVIII) : 1^re éd., Louvain : Publications universitaires/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1966, p. 120 (Philosophes médiévaux, IX).
113. GAUTHIER, *Introduction à l'Éthique à Nicomaque*, p. 114.
114. DOD, *Aristoteles Latinus*, p. 77.
115. LAFLEUR, *Quatre introductions*, p. 127, n. 19.

faut admettre, étant donné la déclaration explicite de notre document, que si, au moment d'écrire le § 78 du «*Guide*», on avait connu les traductions de ces dérivés de l'*Éthique à Nicomaque*, il aurait été plus naturel d'y faire un renvoi au moins incident.

Le vraie date avant laquelle le «*Guide*» doit avoir été écrit est celle où l'on a commencé à utiliser la traduction intégrale de l'*Éthique à Nicomaque* complétée par l'évêque de Lincoln, Robert Grosseteste, vers 1246-1247[116] – et non pas 1240-1243. Or, le premier à citer cette nouvelle version est Albert le Grand en 1248-1249[117], mais ce polymathe bénéficiait pour satisfaire sans délai sa passion pour toute nouveauté documentaire de multiples contacts privilégiés. Par ailleurs, une lettre de Robert Grosseteste lui-même, écrite au début de l'année 1251 – où l'évêque, qui a préparé une copie de l'*Éthique* d'Aristote pour Hugues de Bérions, un érudit franciscain de Provence, cherche un moyen de la faire parvenir rapidement à son destinataire –, suggère que, même à cette date, posséder un exemplaire de la traduction complète de l'*Éthique à Nicomaque* pouvait encore être considéré comme une primeur[118]. Donc jusque vers 1250 assurément, un maître – même parisien – pouvait être excusable de ne pas encore avoir connaissance de l'existence de cette traduction.

S'il est exact de dire que le «*Guide*» connaît la traduction arabo-latine de la *Métaphysique* par Michel Scot[119] et qu'il cite le Grand commentaire d'Averroès sur ce traité aristotélicien traduit du même coup par le même interprète[120], il est cependant faux de continuer à prétendre – en s'appuyant sur l'étude périmée de R. de Vaux[121] – que cela signifie que le «*Guide*» a été écrit après 1230, puisque R.A. Gauthier a montré[122] – il y

116. D.A. CALLUS, *The Date of Robert Grosseteste's Translations and Commentaries on Pseudo-Dionysius and the Nicomachean Ethics*, dans *RTAM* 14 (1947), pp. 200-209.
117. CALLUS, *The Date of Robert Grosseteste's Translations*, p. 202.
118. CALLUS, *The Date of Robert Grosseteste's Translations*, p. 209.
119. C'est-à-dire la «*Methaphisica noua*»: cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 10.
120. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, § 84: «Felicitas enim est bonum spirituale, et de tali non potest esse certa cognitio apud nos, quia, sicut uult Aristotiles in secundo *Phisicorum* [en fait, ARISTOTE, *Metaphysica*, II, 1 (993b9-11)], *intellectus noster* obscurus est et ebes *ad nature manifestissima*. Et dicit Commentator ibi [AVERROÈS, *In Met. (transl. Michaelis Scoti)*, éd. Venetiis, 1562, t. VIII, fol. 29raB; cf. *Auctoritates Aristotelis*, éd. HAMESSE, p. 120, n° 63] quod per manifestissima dat intelligi spiritualia, que omnino separata sunt a motu et *materia*».
121. R. DE VAUX, *La première entrée d'Averroès chez les latins*, dans *RSPT* 22 (1933), pp. 193-245.
122. Cf. R.A. GAUTHIER, *Le Traité «De anima et de potenciis eius» d'un maître ès arts (vers 1225)*, dans *RSPT* 66 (1982), pp. 3-55 et *Id.*, *Notes sur les débuts (1225-1240) du premier «averroïsme»*, pp. 333-334.

a quinze ans déjà – que ces versions étaient connues des artiens de Paris dès 1225.

Même en restant dans le registre de l'*Aristoteles Latinus*, on peut toutefois revenir à 1230 comme *terminus a quo* – ou : *post quem* – puisque le « *Guide* » mentionne (§ 10) la « *Vetus methaphisica* », traduction dont les premières citations repérées débutent à l'orée de cette décennie[123].

Ce qu'avec une quasi certitude nous apprennent – dans l'état actuel de l'*apparatus fontium* – les traductions latines d'Aristote utilisées par le « *Guide de l'étudiant* », c'est donc que ce document a vu le jour entre environ 1230 et 1245-1250.

Plusieurs éléments d'information réunis dans le présent volume permettent – avec assez de probabilité – de resserrer encore les dents de cette fourchette temporelle. Sans entrer dans les méandres des louvoiements *pro et contra* – c'est-à-dire dans une première tentative d'interprétation *holiste* qu'il faudra ultérieurement préciser et corriger autant que nécessaire –, en voici quelques-uns, à notre sens particulièrement significatifs, parmi une myriade d'autres éventuellement exploitables et à exploiter.

Dans la première partie de ce volume, l'expertise de Rosier sur la grammaire et celle d'Ebbesen sur la *Logique nouvelle* nous semblent montrer que le « *Guide* », où une terminologie exégétique « ancienne » alterne fréquemment avec une plus « moderne », se situe « à une période charnière »[124]. Plus précisément, à lire ces analyses on a l'impression que le « *Guide* » ne peut être ni vraiment antérieur ni vraiment postérieur au *corpus* logico-grammatical balise et très rapidement influent de Robert Kilwardby, dont la carrière enseignante à la Faculté des arts de Paris s'est échelonnée de 1237-1238 à environ 1245[125]. Faire ainsi du « *Guide* » une œuvre contemporaine de celle de Robert Kilwardby ne signifie nullement qu'elles s'équivalent. Rosier a sûrement raison d'écrire que « Si l'on prend comme point de comparaison le commentaire sur le *Priscien Mineur* de Kilwardby, qui date des années 1240, la "maturité" de la section grammaticale du "*Guide*" est sans conteste beaucoup plus élémentaire que ce que l'on trouve chez Robert Kilwardby »[126]. Mais une bonne explication de ce phénomène pourrait bien résider à la fois dans la nature plus

123. VUILLEMIN-DIEM, *Préface*, p.4.
124. *Supra*, p.266.
125. Cf. P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the « Logica Vetus » Studied with Regard to Their Teaching and Method*, Oxford, 1978 (thèse doctorale inédite), pp.6-7 et 354; *Id.*, *Thirteenth-Century Teaching on Speech and Accentuation: Robert Kilwardby's Commentary on « De accentibus » of Pseudo-Priscian*, dans *Mediaeval Studies* 50 (1988), p.97; *Id.*, P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby (circa 1215-1279)*, dans *Medieval Philosophers*, J. HACKETT (éd.), Detroit-London, Gale Research, 1992, pp.257-262 (Dictionary of Literary Biography, CXV).
126. *Supra*, p.276.

immédiatement instrumentale du «*Guide*» et dans le talent incontestablement moindre de son responsable.

Il y a aussi les rapprochements stylistiques et doctrinaux signalés par Braakhuis entre la section du «*Guide*» sur le traité *De l'interprétation* et les *Rationes super libro Peryermenias* de Nicolas de Paris, datant approximativement de 1240 – ce qui constitue la date à laquelle, par exemple, Bianchi situe ici notre texte didascalique.

Dans la seconde partie de ce volume, par ailleurs, nous avons suggéré – en prenant pour paramètre l'emploi d'Aristote (particulièrement en rapport avec les matières festives) et le degré de dialectisation du schéma argumentatif – le classement chronologique: *Accessus philosophorum* (1230), *Compendium circa quadriuium* (1240), «*Guide de l'étudiant*» (**1245**), *Primo queritur* (1250). Comme cette séquence ne surgit évidemment pas d'un pur algorithme mathématique mais représente seulement une tentative pour marquer avec une précision relative les étapes d'un processus d'acculturation, le couplage des éléments précédents et du résultat de notre propre enquête définit, comme période la plus probable pour la composition du «*Guide*», l'intervalle des années 1240 et 1245. Cette conclusion n'est pas très divergente de celle à laquelle aboutissait Panaccio, dans le bilan du colloque, en disant: «entre 1235 et le début des années 1240»[127] – on peut même très strictement parler de chevauchement partiel des datations. Le principal écart argumentatif est que la lecture de la contribution de Rosier ne nous paraît pas permettre d'affirmer tout uniment qu'«en grammaire, le "*Guide*" précède l'enseignement parisien de Kilwardby»[128], mais plutôt qu'il ne peut **ni** le connaître de longue date et dans toute son ampleur **ni** l'ignorer absolument[129].

127. *Supra*, p.375.
128. *Loc. cit.*
129. Sans entrer dans le détail, une ignorance totale du *corpus* grammatical kilwardbien et de ses satellites nous semble, par exemple, peu probable lorsque (*supra*, pp.266-267 et 274) Rosier écrit: «Le "*Guide*" semble ici à une période charnière, puisqu'il préfère la solution traditionnelle de la *vox litterata articulata* (§§154, 170, 507), qui correspond au *subiectum praedicationis* ou *attributionis*. Il indique cependant, dans la solution, que, *secundum quosdam*, l'on peut distinguer deux types de sujets, dans des termes voisins de la formulation donnée par Kilwardby (§§161, 507)» et «C'est un écho très précis de ces discussions que nous trouvons dans le "*Guide*". Est bien décrite, en effet, la manière dont l'interjection signifie un "affect" et non un concept, et témoigne d'un état où la raison ne se contrôle pas pleinement, où elle "succombe" devant les affects de la partie non rationnelle de l'âme, les différents types d'interjections étant distingués selon ces différentes *subcumbitiones* (§426). Il est remarquable que ce paragraphe, mais aussi les paragraphes qui l'entourent sur le même sujet, se rencontre en des termes presque littéralement identiques dans un sophisme d'un manuscrit londonien, lequel suit le commentaire sur Priscien de Robert Kilwardby». En logique, Ebbesen a pu repérer une opinion attribuée par le «*Guide*» a des «alii» dont, pour l'occasion, Kilwardby fait partie: cf., *supra*, p.345.

À défaut d'apporter de nouvelles révélations sur le plan de la datation, l'étude codicologique du ms. Ripoll 109, quant à elle, nous a au moins montré que le « *Guide de l'étudiant* » n'est peut-être pas un aussi « mauvais élève » – pour reprendre la boutade de S. Lusignan – qu'on pouvait le croire au départ, puisque, même si la copie qui nous le transmet a probablement été exécutée dans la deuxième moitié du XIII^e^ siècle comme en témoigne son assez haut degré de corruption et les autres accidents de divers ordres qui l'affectent, il a pour plus ancien compagnon de voyage une *Somme grammaticale* et comme sosie calligraphique une *Somme sophismatique* remontant vraisemblablement aux années 1230-1240 et 1220-1230 respectivement.

Quand nous avons suggéré naguère – avec la caution de bons connaisseurs en la matière[130] – qu'« étant donné son étonnante maturité » le « *Guide* » pouvait dater des années 1240 plutôt que des années 1230, nous songions particulièrement à la place de choix et au traitement élaboré que notre *compendium* accorde à la *Logica noua*[131]. Or, l'étude d'Ebbesen nous rappelle à ce chapitre que – mis à par les *Réfutations sophistiques* commentées dès la deuxième moitié du XII^e^ siècle –, il ne subsiste pas ou pratiquement pas de commentaires pour les *Premiers analytiques*, les *Seconds analytiques* et les *Topiques* avant les années 1230, voire 1240. Dans ces conditions, l'auteur-compilateur du « *Guide* » – qui, du moins dans son exercice pédagogique, n'était sûrement pas un novateur et qui, de toute façon, parle souvent dans ces sections des opinions diverses ou adverses – peut difficilement avoir œuvrer avant approximativement 1235-1245 (période qui englobe le lustre proposé par Panaccio et celui qui suit en jouissant de notre dévolu). Il ne faut toutefois pas aller au-delà de 1245, parce qu'une bonne dizaine d'années doit séparer le « *Guide de l'étudiant* » de l'autre guide d'examen homologué, le *De communibus artium liberalium*, et, surtout, le remarquable statut de 1255, où, à

130. Lewry parlait parfois des années 1230-1240, parfois des années 1240 seulement: P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, p.103 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2^e^ série: Textes, Études, Congrès, V) et *Id.*, *Rhetoric at Paris and Oxford in the Mid-13th Century*, dans *Rhetorica* 1 (1983), p.51. Même si R.A. Gauthier présente généralement le « *Guide* » comme un document écrit entre 1230 et 1240, il lui est arrivé – au moins une fois – de parler d'une composition « entre 1240 et 1250 »: GAUTHIER, *Introduction à l'Éthique à Nicomaque*, p.116.

131. Cf. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, p.144, n. 18; *Id.*, *Quatre introductions*, p.132, n. 41; *Id.*, *Logique et théorie de l'argumentation dans le « Guide de l'étudiant » (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, dans *Dialogue* 29 (1990), pp.335-355 (pour l'importance accordée par le « *Guide* » à la *Logique nouvelle*).

l'unanimité des maîtres présents, la Faculté des arts a imposé un calendrier officiel pour l'enseignement de l'ensemble du *corpus* aristotélicien.

À tout prendre, si nous étions forcés de ne mentionner qu'une année pour la date où le «*Guide*» a été composé, nous dirions vers 1240 (en tournant silencieusement notre esprit en direction de la décennie inchoative).

2. Le (mi)lieu de composition. — Déjà en débattant du moment où le «*Guide de l'étudiant*» a été composé, Paris et sa Faculté des arts ont été évoqués, puisque les exposés du «*Guide*» sur la grammaire et la logique ont été situés principalement – et à juste titre – par rapport aux points de repère en ces matières que sont les œuvres de Robert Kiwardby et Nicolas de Paris. Voici maintenant, sans viser la *sufficientia*, une liste de raisons militant spécifiquement pour l'identification de la Faculté des arts de Paris comme lieu – et milieu – de production de notre document didascalique vedette:

a. L'adjonction adventice du prologue du «*Guide*» à celui des *Accessus philosophorum* dans une des trois lignées manuscrites de cet opuscule assurément artien *et* parisien a dû se produire à la Faculté des arts de Paris; autrement dit, l'hyparchétype δ dont dérivent les mss «germaniques» *K*, *O* et *W* des *Accessus philosophorum* ne peut être émané que de ladite faculté des arts;

b. Le recueil *Primo queritur* étant lui aussi certainement artien *et* parisien, le fait qu'il dépende du «*Guide*» ou bien que le «*Guide*» et lui dérivent d'une même source implique le plus naturellement l'origine parisienne et «artiste» du «*Guide*»;

c. L'ancien français du §294 – «sicut patet in gallico cum dicitur "curritur" [non] est sensus: "Lom curt"» –, s'il s'avère que l'on puisse discriminer qu'il est formulé en langue d'oïl plutôt qu'en langue d'oc, correspond mieux à Paris qu'à Toulouse ou Montpellier;

d. On est également plus près de Paris que de Toulouse ou Montpellier avec «Sum Carnoti» (§415) comme exemple de locatif de la deuxième déclinaison;

e. Dans le «*Guide*», les parties «atrophiées», les parties «anciennes» et les parties «modernes» correspondent aux cours prohibés (**point 3**), aux cours festifs (**point 2**) et aux cours principaux (**point 1**) du statut de 1215; avec, comme Rosier l'a noté pour le *Barbarisme* – et comme on le constate aussi pour l'*Éthique* –, une nette préfiguration des statuts de 1255;

f. Les prescriptions curriculaires du «*Guide*» s'accordent avec les «*de forma*» des autres textes didascaliques artiens.

Les raisons *a*, *b*, *e* et *f* suffisent grandement, selon nous, pour clore en faveur de Paris et de sa Faculté des arts la question de l'origine géographique et institutionnelle du « *Guide* ». En revanche, les raisons *c* et *d* ne suffiraient pas, à elles seules, pour repousser les candidatures de l'Université de Toulouse et de l'Université de Montpellier. Nous avons déjà écrit que, malgré les signes évidents d'un séjour de l'actuel ms. Ripoll 109 dans le Midi, il reste toutefois qu'à l'époque où le « *Guide* » a été composé la production du sud pour ce type d'ouvrage était très limitée. Le fait est tellement avéré qu'il suffit d'ouvrir un bon manuel relatif à l'*Histoire des universités en France* – symboliquement au-dessus de tout soupçon puisque publié à Toulouse – pour lire (dans des sections et sous-sections intitulées « Dans le Midi : droit et médecine [...] Les arts et la théologie : faiblesses et archaïsmes ») :

> « Première originalité des Universités méridionales, le faible développement de leurs facultés des arts. Avant 1350 [...] la rareté des mentions les concernant ainsi que des manuscrits éventuellement produits par leurs professeurs laisse à penser que ces facultés étaient beaucoup plus petites et de niveau beaucoup plus modeste que leurs homologues parisiennes ou mêmes italiennes. En fait, on a l'impression qu'il s'agissait pratiquement d'écoles urbaines ordinaires parées du titre de faculté simplement du fait de leur implantation dans une ville universitaire »[132].

Et encore :

> « À Montpellier, pendant la plus grande partie du 13e siècle, on ne peut vraiment parler d'enseignement supérieur et d'Université que pour la médecine. [...] Les écoles d'arts reçurent en 1242 de beaux statuts octroyés par l'évêque de Maguelone [...]. Malgré cela, il est douteux que les statuts de 1242 aient suffi à transformer rapidement en une véritable faculté les écoles de grammaire et d'arts, certainement fort modestes, qui pouvaient exister à cette date à Montpellier »[133].

Croirait-on trouver à Toulouse un meilleur berceau pour le « *Guide* » que l'on risquerait fort d'être déçu :

> « Après une première tentative en 1217, le cardinal-légat Romain de Saint-Ange imposa en 1229 l'insertion dans le "traité" de Paris d'une clause par laquelle le comte de Toulouse s'engageait à subventionner pendant dix ans quatorze professeurs [alors que la Faculté des arts de Paris en comptait quelque cent vingt] (quatre en théologie, deux en droit canonique, six en arts, deux en grammaire). Ces premiers profes-

132. J. VERGER, *Histoire des universités en France*, Éditions Privat, Toulouse, 1986, p. 70.
133. VERGER, *Histoire des universités en France*, pp. 44-45.

> seurs furent soit des Dominicains, soit des maîtres parisiens rendus disponibles par la grande dispersion de 1229; parmi ces derniers, l'Anglais Jean de Garlande qui composa alors un célèbre panégyrique [...]. Ne soyons pas dupes de ce morceau de bravoure. Jean de Garlande lui-même et ses collègues repartirent vite à Paris [...]. Bref, la jeune Université [...] végéta [...]. C'est seulement après 1270 que se font plus nombreuses les marques d'une activité soutenue. On peut désormais citer des noms de professeurs d'un certain renom; il s'agissait avant tout de juriste [...]. Si la faculté de droit était donc en plein essor, celle des arts (ou, plus exactement, les deux facultés ici distinctes de grammaire et de logique) restait d'un niveau modeste »[134].

Qui, pour vérifier ces dires, n'a pas reculé devant le *pensum* de lire – même en diagonale – les quelque 900 pages de documents réunis par Fournier sur ces institutions peut confirmer sans hésitation que, d'après leur cartulaire, l'Université de Toulouse et, surtout, l'Université de Montpellier n'ont été que des centres vraiment actifs respectivement en droit et en médecine.

On peut donc raisonner ainsi. Étant donné le manque d'effectif de même que l'absence de tradition dans le domaine des études artiennes dans le Midi avant les années 1270, d'une part, et, d'autre part, le fait que la structure du « *Guide* » reflète l'entre-deux des statuts parisiens de 1215-1255 et manifeste un isomorphisme poussé avec plusieurs textes didascaliques assurément issus de la Faculté des arts de Paris, force est d'admettre qu'avant le dernier quart du XIII^e^ siècle un document comme notre *compendium* n'aurait pu, tout au plus, qu'être assemblé dans le sud à partir d'un plan et de matériaux provenant de la Faculté des arts parisienne. Poursuivons. Comme l'a bien montré Rosier, la candidature de Toulouse doit presque certainement être exclue – tant pour le XIII^e^ siècle que pour le XIV^e^ – à cause de son idiosyncrasique séparation entre Faculté des arts et Faculté de grammaire (cette dernière détenant les droits exclusifs sur l'enseignement du *Priscianus Maior*), incompatible avec l'organisation et la manière d'un guide où « la section sur la grammaire est parfaitement intégrée à l'ensemble du *cursus* des arts, et le *Priscien Majeur* y tient la place essentielle »[135]. Qui voudrait se rabattre sur Montpellier à la fin du XIII^e^ siècle comme lieu de production du « *Guide* » n'obtiendrait guère de meilleurs résultats, car on peut difficilement accepter qu'à pareille date un maître montpelliérain, dont plusieurs collègues médecins auraient étudié à Paris, ait ignoré jusqu'à l'existence de la traduction de l'*Éthique à Nicomaque* par Robert Grosseteste – version dont, on se souviendra de

134. VERGER, *Histoire des universités en France*, p.47.
135. *Supra*, p.264.

l'exemple, une copie a dû parvenir à l'érudit provençal Hugues de Bérions au cours de l'année 1251.

L'origine artienne *et* parisienne du « *Guide* » étant à toute fin pratique assurée, la seule vraie question d'histoire textuelle qui demeure en suspens relativement au transit vers le sud est la suivante: quand, dans quel état et grâce à qui une copie du « *Guide* » – c'est-à-dire celle que l'on possède actuellement, sinon son modèle ou bien son ancêtre – a-t-elle accepté, quitte à en modifier l'itinéraire et la destination, l'invitation au voyage formulée à une date précoce dans une lettre circulaire souvent évoquée? Sans autres spécifications, aucune réponse précise et assurée ne peut être donnée aux diverses facettes de cette interrogation. Toutefois, en rapport avec le « quand » et l'« état » (facettes auxquelles nous nous limiterons pour l'instant), Braakhuis – qui suppose avec vraisemblance que notre copie du « *Guide* » date de la fin du XIII^e^ siècle – suggère en conclusion que l'abréviation de la section sur le traité *De l'interprétation* était guidée par l'intention d'adapter la présentation à la pratique enseignante de l'époque en retranchant les question relatives à ce qu'on étudiait alors dans les *Tractatus* de Pierre d'Espagne ou dans d'autres textes similaires. Plusieurs exposés du « *Guide* » sur les traités de l'*Organon* et leurs satellites étant semblablement écourtés ou simplement omis, ces « rééditions » nous renseigneraient donc sur l'ensemble de l'enseignement de la logique dans les dernières décennies du XIII^e^ siècle[136]. Mais quel est le milieu scolaire qui serait ainsi éclairé: la Faculté des arts de Paris ou une institution analogue dans une cité du sud? Étant donné l'activité méridionale de Pierre d'Espagne et l'utilisation de son œuvre dans le Midi[137], Montpellier – où incidemment Pierre a peut-être étudié la médecine – pourrait cette fois s'avérer un bon choix, surtout que, comme le faisait remarquer Rashdall, « the Mediterranean, that great highway of the ancient world, brought Montpellier and the neighbouring towns into closer connexion with *Aragon* [...] than with northern France and its capital »[138] – la réfé-

136. On se demande toutefois pourquoi le ou les responsables d'une telle refonte auraient laissé subsister dans les marges les indications du nombre original de questions (sans parler du fait que l'interruption de copie au milieu d'une phrase n'inspire pas grande confiance dans le caractère vraiment réfléchi du soi-disant travail éditorial): LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 147-148, n. 26.

137. Cf. L.M. DE RIJK dans son *Introduction* à PIERRE D'ESPAGNE (PETRUS HISPANUS PORTUGALENSIS), *Tractatus Called afterwards Summule Logicales*, Assen, Van Gorcum, 1972, pp. XXXV-LXI (Philosophical Texts and Studies, XXII); GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Peryermenias*, pp. 52*-53*; *Id.*, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Sentencia libri De anima*, pp. 239*-240*; et H.A.G. BRAAKHUIS, *Logica Modernorum as a Discipline at the Faculty of Arts of Paris in the Thirteenth Century*, dans WEIJERS-HOLTZ (éd.), *L'enseignement des disciplines*, p. 136.

138. RASHDALL, *The Universities of Europe in the Middle Ages*, t. II, p. 118.

rence au Royaume d'Aragon, mise par nous en italique, est évidemment intéressante en vue de l'hypothèse d'une escale montpelliéraine de la totalité du futur ms. Ripoll 109 ou de son *Liber secundus*. Malgré l'intérêt du récit, il faut néanmoins rester bien conscient que ce ne sont là que des chapelets d'hypothèses, sinon des châteaux en Espagne !

3. La nature et l'*authorship* du «*Guide de l'étudiant*». — Le lien du «*Guide*» avec l'entre-deux des statuts parisiens de 1215-1255 et son accord avec les prescriptions curriculaires des textes didascaliques de la Faculté des arts de Paris (c'est-à-dire les raisons *e* et *f* de la sous-section précédente) laissent voir que ce n'est pas seulement à cause du «principe de charité» qu'il faut croire la première phrase du document, où l'auteur-compilateur renseigne d'emblée son lecteur sur son intention d'alléger le fardeau de ceux qui préparent leurs examens en fournissant – au mieux de ses capacités – un condensé des questions et des réponses les plus souvent posées dans les diverses disciplines. Autrement dit, rien ne permet de douter – comme d'aucuns y ont été enclins en se basant sur des considérations intéressantes, certes, mais finalement à nuancer assez fortement – de la fonction pragmatique du «*Guide*» énoncée d'entrée de jeu de façon explicite. Pour prendre un cas extrême, cela ne signifie pas pour autant que Ptolémée et son *Almageste* auxquels le «*Guide*» ne renvoie qu'en passant – d'une manière d'ailleurs si bizarre[139] – aient fait l'objet de leçons spécifiques et que le contenu littéral de l'ouvrage ait été matière à examen (pour savoir à quoi s'en tenir dans des cas semblables, le mieux est de comparer avec le reste de la littérature didascalique artienne et leur «*legitur/leguntur*», «*de forma*» ou «*in forma*», quand ils existent: ici en l'occurrence, le témoignage des *Questiones mathematice* [l'item 6.1 de notre tableau, *supra*, p. 537] laisse entendre qu'à cause de sa trop grande difficulté l'astronomie ptolémaïque était remplacée par l'«astrologie» de Martianus Capella et de Jean de Sacrobosco; la stratégie du «*Guide*» semble justement de glisser le plus rapidement possible de l'impraticable astronomie vers l'astrologie, qui lui est subalternée, et son *auctoritas*, de Martianus Capella). Le fait de prendre au sérieux la fonction pragmatique du «*Guide*» n'implique même pas que les manuels les plus allégués des cours secondaires aient été individuellement et dans le texte même abordés dans les cours et les examens. Selon la modalité alternative d'enseignement dont nous croyons avoir montré l'existence, ne pas nier la fonction pragmatique du «*Guide*» veut simplement dire que les matières

139. Cf. ANONYME, «*Guide de l'étudiant*», éd. LAFLEUR-CARRIER, §21: «De quantitate uero continua mobili est astronomia. [...] Et hec scientia traditur secundum unam sui partem in Tolomeo, secundum autem aliam partem traditur in *Almagesta*. Et isti libri combusti sunt».

secondaires faisaient au moins – parfois en groupe (sous la rubrique, par exemple, des *philosophi* ou des *quadruuialia*) – l'objet exclusif des leçons festives, et cela non pas avec l'intégralité du manuel officiel, mais seulement avec certains de ses extraits définitionnels ou bien carrément via des adaptations du style de ceux que proposent paradigmatiquement les exposés des *Accessus philosophorum* sur les disciplines quadriviales, les philosophes et la rhétorique – en amont, les *Questiones mathematice* attestent que certains artiens « mordus » s'adonnaient à l'occasion à une pratique exégétique plus standard des classiques. Pour les matières principales, les études relatives à la logique et à la grammaire contenues dans le présent volume ont montré clairement que les exposés du « *Guide* » sur ces disciplines reproduisent assez fidèlement – quoique, comme il est normal dans un texte récapitulatif de cette espèce, de façon souvent plus condensée et parfois plus élémentaire – les parties essentielles des commentaires correspondants, dont les questions reflètent le style et la substance de ce que devait être l'examen – alors essentiellement oral – de licence à la Faculté des arts de l'Université de Paris.

Au sujet de sa nature, on peut encore se demander si le « *Guide de l'étudiant* » ne serait pas un aide-mémoire pour les candidats à l'« examinatio in propriis », par opposition au *De communibus artium liberalium* (postérieur de dix ans au minimum) qui serait alors un instrument de révision pour les artiens se préparant à passer l'« examinatio in communibus » – ces deux types d'examen étant ici entendus au sens braakhuisien plutôt que weijersien[140]. De toute façon, on a eu raison de souligner que le « *Guide de l'étudiant* » – comme les autres guides didascaliques parisiens du XIII^e^ siècle d'ailleurs – n'était pas un texte statutaire ou curriculaire, mais seulement un outil pédagogique forgé par une initiative individuelle (le fait que nous n'en possédions qu'un abrégé et celui de son exploitation en rapport avec les *Accessus philosophorum* et *Primo queritur* donnent tout de même à entendre qu'il a dû un temps en exister plusieurs copies).

À s'en tenir strictement à la théorie littéraire médiévale exprimée par la quadruple distinction bonaventurienne où *scriptor*, *compilator*, *commentator* et *auctor* marquent les degrés ascendants qui mènent de la simple reproduction du savoir d'autrui à l'expression d'une pensée pleinement personnelle, il serait évidemment exagéré de parler d'*auteur* pour désigner l'architecte du « *Guide de l'étudiant* » : l'appellation la plus exacte serait *compilateur*, mais au sens fort avons-nous déjà argué (dans ce volume, on

140. Cf. LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision*, pp. 137-138, avec la n. 13 et p. 141, n. 21 ; LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 164-165, n. 47 et p. 169, n. 59 ; *Id.*, *Les textes « didascaliques »*, pp. 361-362.

s'est souvent permis de parler simplement d'*auteur* par souci de commodité ; on trouve aussi parfois l'expression *auteur-compilateur*)[141].

Le « Nos » initial pose immédiatement la question de savoir si le « *Guide* » a eu un ou plusieurs auteurs-compilateurs. Dans son bilan, Panaccio apporte ici même de bonnes raisons pour ne parler que d'un seul personnage « jusqu'à preuve du contraire »[142]. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est, de fait, l'attitude la plus prudente et la plus fondée, comme nous avons essayé de le mettre en lumière par l'analyse des occurrences des verbes et des pronoms de notre document à la première personne du singulier ou du pluriel[143].

Pour ce qui est au sens strict de la question de l'identité de l'auteur-compilateur du « *Guide* », Lewry – dans l'ultime conversation que nous avons eue avec lui – nous suggérait d'évaluer la candidature de « maître Matthieu d'Orléans », parce sa *Somme sophismatique* – aussi contenue dans le ms. Ripoll 109 (item 8) et datée par Braakhuis approximativement de la même époque que le « *Guide* » – affiche une intention pédagogique analogue à celle du « *Guide* », et cela également dans une première phrase offrant certains parallèles non seulement avec notre *compendium* mais aussi avec le *De communibus*[144]. Notre analyse codicologique vient de donner partiellement raison à l'intuition de Lewry en rapprochant encore les deux textes par une étroite parenté calligraphique. Mais seule l'édition critique de ladite collection de sophismes permettra éventuellement de voir de quoi il en retourne vraiment et, pour l'instant, les choses augurent plutôt mal, puisque l'édition en cours se présente – on l'a vu – comme celle d'un texte anonyme. Par ailleurs, la lecture de la contribution de Braakhuis particulièrement donne parfois l'impression que Nicolas de Paris pourrait entrer en lice. Mais ce serait insulter ce maître, qui forme à Paris le trio des *magistri artium* les plus importants de la première moitié du XIII^e^ siècle avec Jean le Page et Robert Kilwardby, que de l'assimiler à celui qu'Ebbesen qualifie « d'intellect inférieur »[145]. Autre trait à verser au dossier de l'auteur recherché, un problème d'établissement du texte de

141. Pour les références, le texte latin et une paraphrase anglaise du passage de Bonaventure, ainsi qu'une application de cette distinction au cas du « *Guide* », voir LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia*, pp. 103-104. Au sujet de la notion d'auteur au Moyen Âge, on consultera également avec profit le livre de A. MINNIS, *Medieval Theory of Authorship. Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, London, Scolar Press, 1984. Pour notre part nous avons abordé ce point et pris position dès nos *Quatre introductions*, p. 159 et y sommes revenus ultérieurement dans *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 141-144, avec la n. 17.
142. *Supra*, p. 376.
143. Cf. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 144-146, avec la n. 20.
144. Cf. LAFLEUR, *Les textes « didascaliques »*, pp. 355-359, avec les n. 47, 49 et 52.
145. *Supra*, p. 352.

l'exposé sur le *Liber sex principiorum* laisse présentement ouverte la question de savoir si le maître qui a composé le « *Guide* » est aussi un commentateur de la physique aristotélicienne : « Vnde possumus dicere quod Primum est motor primi mobilis; aliis tamen planetis appropriantur sui motores, sicut ostendit super octauum *Phisicorum* ex sententia Aristotilis[146] ». Finalement – ou malheureusement –, le plus sage est encore de ne s'éloigner de la réserve totale de Grabmann que pour endosser la conclusion à la fois prudente et éclairée de Lewry : « The *Barcelona compendium* is found without ascription. Grabmann did not hazard an opinion on the identity of the anonymous writer, but he appears from internal evidence to be a Parisian master of the 1230s or 1240s »[147].

Mais qu'en est-il de l'hypothèse avancée par Panaccio – après que Lusignan eut, pour sa part, soulevé la question du Couvent Saint-Jacques comme milieu intellectuel susceptible d'avoir abrité une activité artienne en marge de l'institution universitaire – à l'effet que notre document soit « un guide du candidat dominicain à la licence à l'Université de Paris dans les années 1230-1240 »[148] – la licence étant évidemment ici entendue au sens de licence ès arts –, hypothèse que l'étude codicologique semble avoir renforcée au-delà peut-être des espérances de son promoteur, puisque l'« odeur de Dominicain »[149] qu'il avait alors flairée nous a effectivement menés à une sorte de « Dominican connection » ?

Essentiellement que, malgré son aspect de prime abord séduisant, cette hypothèse, si on la prend au pied de la lettre, est tout simplement invraisemblable. En effet, les jeunes dominicains d'élite envoyés à Paris pour étudier la théologie n'avaient pas besoin d'un guide pour bien se préparer à passer l'examen menant à l'obtention de la licence ès arts, parce que, grâce aux dispenses accordées par la Papauté aux Mendiants dès 1219-1220, ils n'avaient tout simplement pas à passer cet examen ès arts

146. Cette idée ne se retrouve pas dans le *Liber sex principiorum* tel qu'on peut le lire dans l'*Aristoteles Latinus*. Mais l'ouvrage ne nous est parvenu qu'incomplet et, peut-être, notre maître en cite-t-il ici une partie aujourd'hui perdue. Autrement, quoique la leçon du manuscrit soit bien *ostendit*, on pourrait vouloir entendre *ostenditur* ou *ostendi* : dans le premier cas, nous serions en présence d'un renvoi au Commentateur (mais, malgré les nombreux développements sur des thèmes cosmologiques, nous ne sommes pas parvenus, dans l'édition de Venise, à mettre le doigt sur l'éventuel passage correspondant du *Grand commentaire* d'Averroès sur la *Physique*) ; dans le second, il faudrait comprendre que celui qui a constitué le « *Guide de l'étudiant* » – ou bien, si jamais il ne s'agit pas de la même personne, l'auteur de cet exposé sur le *Liber sex principiorum* – aurait également écrit un commentaire sur le VIII[e] livre de la *Physique* d'Aristote. — Cf. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »*, pp. 151-152.

147. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia*, p. 103.

148. *Supra*, p. 378.

149. *Loc. cit.*

pour être admis à la Faculté de théologie[150]. Même en supposant qu'à titre exceptionnel les Dominicains aient voulu qu'une de leurs recrues particulièrement brillantes – comme Thomas d'Aquin, par exemple, qui, selon Gauthier, «a suivi vers 1246-1247 les cours de la Faculté des arts de Paris»[151] – se soumette tout de même à l'épreuve artienne et que, pour la voir passer haut la main, ils aient décidé de lui préparer un instrument de révision *ad hoc*, même dans ces conditions, dis-je, nous ne serions qu'en présence d'un clone littéraire, c'est-à-dire – comme dans le cas évoqué ci-dessus d'un précoce assemblage méridional d'un tel outil – que nous nous retrouverions en face d'un sosie dont la configuration et les traits ne feraient que reproduire soit (**1**) le style et le contenu de la pratique examinatoire ès arts parisienne, soit (**2**) carrément – photocopie avant la lettre – un authentique guide d'examen issu de la Faculté des arts de Paris. L'option **1** signifierait que, pour garantir le succès d'une mise à l'épreuve purement gratuite de pratiquement un seul des leurs, les Dominicains auraient pris la peine de condenser par écrit la manière et la matière des «ordalies» auxquelles des centaines de candidats artiens étaient soumis oralement, sans qu'aucun membre de leur *uniuersitas* n'ait jamais songé à faciliter leur corvée récapitulative en rédigeant un outil pédagogique approprié. Nous croyons que les Frères Prêcheurs savaient généralement faire meilleur usage de leur énergie et que les artiens, pour le savoir «artistico»-philosophique desquels même un Thomas d'Aquin était prêt à se déplacer, n'étaient pas si ineptes. Ce n'est pas nécessairement que les Dominicains auraient manqué de ressources pour réaliser ce projet ludique, puisque à Paris en 1226 Jourdain de Saxe, le premier successeur de Saint Dominique, se réjouit d'avoir déjà en moins de quatre semaines recruté vingt-et-un nouveaux frères, dont six maîtres ès arts[152]. Mais – et

150. Chr. THOUZELLIER, *L'enseignement et les universités*, dans A. FLICHE, Chr. THOUZELLIER et Y. AZAIS, *La Chrétienté romaine (1198-1274)*, Paris, Bloud et Gay, 1950, p.374 (Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, X). Les références au *Chartularium Universitatis Parisiensis* relatives aux privilèges accordés par le Pape aux Dominicains et aux Franciscains sont fournies, *loc. cit.*, n. 3. Dans la même veine, J. VERGER (*Les universités au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1973, p.86 [Collection SUP, L'Historien, 14]) écrit: «Les Mendiants n'étaient pas vraiment intégrés dans les universités. [...] D'abord, ils ne s'associaient qu'à la faculté de théologie et refusaient de suivre les cours de la faculté des arts et d'y prendre leurs grades, prétendant assurer dans leurs propres écoles la formation en arts de leurs étudiants».

151. R.A. GAUTHIER, *Saint Thomas et l'«Éthique à Nicomaque»*, dans *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia, iussu Leonis XIII P.M. edita*, t. XLVIII, *Sententia libri Politicorum, Tabula libri Ethicorum, Appendix: Saint Thomas et l'«Éthique à Nicomaque»*, *cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Romae, Ad Sanctae Sabinae, 1971, p.XVI.

152. Cf. *CUP*, t. I, n° 52, pp.108-109: «[Titre] *Magister Jordanus sorori Dianae Bononiam circa receptionem scholarium Parisiensium in Ordine scribit et bonum statum conuentus Parisiensis laudat.* [Date] *1226, in fine Martii, Parisiis.* [Texte] Frater

voilà, avec ce qui suit, qui devrait fournir une amorce de réponse (négative) à l'interrogation de Lusignan – rien dans leur constitution antiphilosophique et « anti-artistico-libérale » adoptée, pour réglementer l'organisation des études, sous ce même Jourdain, deux ans à peine après qu'il se fut félicité de l'entrée dans l'Ordre de son contingent d'artiens, ne donne à penser que les autorités dominicaines auraient ainsi été portées à dégager les effectifs requis pour se livrer à ces « jeux interdits » à quiconque, jeune ou vieux, n'était pas muni d'une dispense: « [Titre] *Constitutio Ord. Praed. in capitulo generalissimo sub magistro Jordano Parisiis edita de studiis in Ordine.* [Date] *1228, mense Maio, Parisiis.* [Texte...] In libris gentilium et philosophorum non studeant, etsi ad horam inspiciant. Seculares scientias non addiscant, nec etiam artes quas liberales uocant, nisi aliquando circa aliquos magister ordinis uel capitulum generale uoluerit aliter dispensare, sed tantum libros theologicos tam iuuenes quam alii legant » (*CUP*, t. I, n° 57, p. 112). Cette méfiance – voire cette hostilité – envers le savoir philosophique n'a pas constitué un phénomène passager, comme en témoigne encore vers le milieu du siècle le cri de colère lancé par nul autre qu'Albert le Grand: « Il est des ignorants qui veulent de toutes manières combattre l'usage de la philosophie, surtout chez les Prêcheurs, où personne ne leur résiste; comme des animaux sans raison, ils blasphèment contre ce qu'ils ignorent »[153]. Le P. Louis Jacques Bataillon – un médiéviste dominicain des plus respectables et des plus respectés – conclut un récent article sur le thème du rapport des théologiens du XIII^e^ siècle avec la philosophie en écrivant que: « Si différentes soient-elles, les synthèses d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin, de Gilles de Rome ou de Godefroid de Fontaines ne pouvaient qu'inquiéter les maîtres traditionalistes et leur paraître une sorte de trahison »[154]. Pour en finir avec l'option **1**, ajoutons que, si le « *Guide de l'étudiant* » avait été monté par un dominicain pour des dominicains, il n'aurait pas seulement été « un mauvais élève » mais aussi un mauvais guide, comme le rappelle la simple relecture des deux paragraphes – bien connus[155] – où sont clairement distingués les points de vue des philosophes et ceux des théologiens (en énonçant des thèses semblables à certaines qui seront quelque trente ans

Jordanis ord. Predicatorum [...] Post introitum enim nostrum Parisius infra quatuor septimanas XXI fratres intrauerunt, intra quos erant **sex magistri artium** [...] ».

153. On trouvera cette traduction (avec le texte latin donné en note) dans: STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e^ siècle*, 2^e^ éd., p. 248, avec la n. 10; 1^re^ éd., p. 275, avec la n. 9.
154. L.J. BATAILLON, *Problèmes philosophiques dans les œuvres théologiques*, dans WEIJERS-HOLTZ (éd.), *L'enseignement des disciplines*, p. 452.
155. Cf. STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e^ siècle*, 2^e^ éd., pp. 121-122; 1^re^ éd., pp. 130-131.

plus tard condamnées par Étienne Tempier)[156]. La comparaison des propos philosophiques du «*Guide*» sur la résurrection du corps (propos où l'«odeur de Dominicain» cède la place à celle de l'artien) et l'article 18 condamné par Tempier est particulièrement éloquente:

> «De même, on demande si le corps est destiné à recevoir la félicité tout comme l'âme. Et il semble que oui, puisque le corps est l'instrument par lequel l'âme opère. Et ainsi il semble que le corps mérite <de recevoir la félicité> tout comme l'âme. — À cela nous disons que selon les théologiens cela est vrai, parce qu'ils posent que l'âme est réunie au corps après la mort. Mais cela est plus par miracle que par nature. Absolument, en effet, cela est innaturel, et c'est pourquoi les philosophes ne le posent pas. Et à cause de cela, comme la félicité est après la mort – comme le prouve ici Aristote – et que les philosophes ne posent pas qu'après la mort l'âme est conjointe au corps, c'est pourquoi proprement la félicité est due par nature seulement à l'âme et non pas au corps» («*Guide de l'étudiant*», § 94; notre traduction).

> «La résurrection future ne doit pas être concédée par le philosophe, car il est impossible qu'elle soit examinée par la raison. – C'est une erreur, car même le philosophe doit garder son intellect captif dans la soumission à la foi» (*Condamnation parisienne de 1227*, art. 18; traduction D. PICHÉ)[157].

L'option **2**, quant à elle, équivaut à une superfétation que mon collègue et ami Panaccio serait sûrement le premier à vouloir retrancher à l'aide du rasoir d'Occam: pourquoi dirait-on, au sujet de quatre pelés et un tondu s'apprêtant à se faire tester *just for the fun of it*, «que quelqu'un de dévoué leur prépare un outil»[158], si ce dernier ne s'avère être en définitive qu'une (photo)copie d'un original artien. Pour ne rien laisser dans l'ombre, ajoutons que même si Thomas d'Aquin et quelques-uns de ses confrères avaient peiné pendant des jours – jusqu'à «suer sang et eau»[159] – pour assimiler le contenu d'une copie (complète?) du «*Guide*» prêtée par un copain artien ou achetée à ce dernier par le bibliothécaire de Saint-Jacques (à moins, dirait sans doute Ebbesen, qu'il n'ait été donné en aumône par un candidat à la licence amèrement déçu d'avoir lamentable-

156. Il s'agit des §§ 94 (traduit ici même) et 119 (taxable de pélagianisme comme l'article 130 de la condamnation de 1277) de notre édition provisoire (pendant la discussion qui a suivi les exposés de synthèse, L. Bianchi – qui n'était pas d'accord avec la thèse de l'origine dominicaine du «*Guide*» – a signalé que la distinction entre les points de vue philosophiques et théologiques se trouvait aussi au § 1252).
157. D. PICHÉ, *Censure et philosophie: la condamnation parisienne de 1277. Édition critique, traduction française et commentaire historico-philosophique*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1996, p.67.
158. *Supra*, p.378.
159. *Supra*, p.377.

ment échoué son examen en dépit de sa fréquentation assidue du *Vademecum* !), on devrait certes regretter que Guillaume de Tocco n'ait pas jugé bon de réserver un chapitre de son hagiographique *Ystoria sancti Thome de Aquino* à cet épisode pour nous insigne, mais son omission malencontreuse n'appauvrirait que l'histoire de l'utilisation de notre document et, inversement, sa narration palpitante n'aurait rien changé à son impassible nature artienne.

Renoncer à l'hypothèse de l'*origine* dominicaine du « *Guide de l'étudiant* » – plus spécifiquement de sa « naissance » au couvent Saint-Jacques – n'enlève toutefois aucunement leur valeur d'indice, pour l'*histoire* ultérieure de notre document, à toutes les traces de l'*Ordo Fratrum Predicatorum* que nous avons nettement discernées au fil de l'étude codicologique approfondie du ms. Ripoll 109. Il y a assurément, quelque part au XIV^e^ siècle, le possesseur du manuscrit, Barthélemy Gaconi, maître au couvent de Valence, dans lequel il enseignait et encadrait, peut-on supposer, des « lecteurs » d'arts (surtout logique et grammaire) et de philosophie à une époque où son Ordre comptait « 1500 membres dans l'enseignement »[160]. Il y a aussi des indices qui pointent jusque vers Paris et sa Faculté des arts, alors que d'autres s'arrêtent avant, plus au sud. Mais les maîtres visés par ces derniers, non plus que celui qui nous apparaît comme un Gascon d'origine, n'ignorent pas le modèle parisien. En supposant, comme l'examen codicologique nous incite à le faire, que maître Barthélemy a joué un rôle dans le choix de la dizaine de pièces composant l'actuel ms. Ripoll 109, on pourrait affirmer que notre recueil reflète essentiellement – comme ignorant de sa station probablement centenaire chez les Bénédictins – la Faculté des arts de Paris, ses illustres amis (parfois grognons comme le Pseudo-Guillaume de Saint-Amour) et quelques-uns de ses bons cousins de Toulouse ou Béziers vus à travers les lunettes dominicaines d'un méridional.

Ainsi s'accomplit le programme de recherche complémentaire que nous avions annoncé et au terme duquel le « *Guide de l'étudiant* » nous semble avoir conservé son droit d'alimenter le chapitre sur « L'enseignement de la philosophie à la Faculté des arts de Paris dans la première moitié du XIII^e^ siècle » de toute *Histoire de la philosophie au Moyen Âge* qui se respecte. Il n'y a toutefois pas que pour les *protervi* que de nombreuses questions restent en suspens. Malgré l'avènement prochain du troisième millénaire, c'est donc pleinement confiants en l'avenir de l'art du *Sic et non* que nous nous réjouissons d'être parvenus – avec l'aide et la

160. M.M. DUFEIL, *Guillaume de Saint-Amour et la polémique universitaire parisienne (1250-1259)*, Paris, Picard, 1972, p. 23.

participation cruciales de tant de collègues aussi compétents qu'amicaux – à offrir aux patients chercheurs de vérité cette *Somme didascalique*.

Bibliographie

En plus des références bibliographiques complètes, on trouvera ci-dessous la liste des sigles et des titres abrégés qui ont été utilisés dans ce volume.

AB AMSTERDAM : voir AMSTERDAM.

ABÉLARD, *Theologia Christiana*, éd. BUYTAERT = ABÉLARD, *Theologia Christiana*, dans *Petri Abaelardi Opera theologica*, éd. E.M. BUYTAERT, Turnholti, Brepols, 1969, t. II (CCCM, XII).

ABÉLARD, *Theologia «Summi Boni»*, éd. BUYTAERT-MEWS = ABÉLARD, *Theologia «Summi Boni»*, dans *Petri Abaelardi Opera theologica*, éd. E.M. BUYTAERT et C.J. MEWS, Turnholti, Brepols, 1987, t. III (CCCM, XIII).

ADAM DE BOCFELD (BUCKFIELD), *Sententia super secundum Metaphysicae*, éd. MAURER = ADAM DE BOCFELD (BUCKFIELD), *Sententia super secundum Metaphysicae*, éd. A. MAURER, dans *Nine Medieval Thinkers. A Collection of Hitherto Unedited Texts*, J.R. O'DONNELL (éd.), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1955, pp. 99-144 (Studies and Texts, I).

AHDLMA = Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge.

AL = Aristoteles Latinus.

ALBERT LE GRAND, *De causis et processu universitatis*, éd. FAUSER = ALBERT LE GRAND, *De causis et processu universitatis*, dans *Alberti Magni Opera omnia*, t. XVII, 2, éd. W. FAUSER, Münster, Aschendorff, 1993.

ALBERT LE GRAND, *In libros Aristotelis Elenchorum*, éd. BORGNET = ALBERT LE GRAND, *In libros Aristotelis Elenchorum*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. II.

ALBERT LE GRAND, *In libros Aristotelis Peri hermeneias*, éd. BORGNET = ALBERT LE GRAND, *In libros Aristotelis Peri hermeneias*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. I.

ALBERT LE GRAND, *In libros Aristotelis Posteriorum analyticorum*, éd. BORGNET = ALBERT LE GRAND, *In libros Posteriorum analyticorum Aristotelis*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. II.

ALBERT LE GRAND, *In libros Aristotelis Topicorum*, éd. BORGNET = ALBERT LE GRAND, *In libros Aristotelis Topicorum*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. II.

ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicabilibus*, éd. BORGNET = ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicabilibus*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. I.

ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, éd. BORGNET = ALBERT LE GRAND, *Liber de praedicamentis*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. I.

ALBERT LE GRAND, *Metaphysica*, éd. BORGNET = ALBERT LE GRAND, *Metaphysica*, dans *B. Alberti Magni, Ratisbonensis episcopi, Ordinis Praedicatorum, Opera omnia*, éd. A. BORGNET, Paris, Vivès, 1890, t. VI.

ALBERT LE GRAND, *Quaestio de prophetia*, éd. FRIES-KÜBEL-ANZULEWICZ = ALBERT LE GRAND, *Quaestio de prophetia*, dans *Alberti Magni Opera omnia*, t. XXV, 2, *Quaestiones*, éd. A. FRIES, W. KÜBEL et H. ANZULEWICZ, Münster, Aschendorff, 1993.

ALBERT LE GRAND, *Speculum astronomiae*, éd. CAROTI *et al.* = ALBERTO MAGNO, *Speculum astronomiae*, Edizione a cura di S. CAROTI, M. PEREIRA, S. ZAMPONI, sotto la direzione di P. ZAMBELLI, Pisa, Domus Galilæana, 1977.

ALBERT LE GRAND, *Super Dionysii Epistulas*, éd. SIMON = ALBERT LE GRAND, *Super Dionysii Epistulas*, dans *Alberti Magni Opera omnia*, t. XXXVII, 2, *Super Dionysii Mysticam theologiam et Epistulas*, éd. P. SIMON, Münster, Aschendorff, 1978.

ALCUIN, *The Bishops*, éd. GODMAN = ALCUIN, *The Bishops, Kings, and Saints of York*, éd. P. GODMAN, Oxford, Clarendon Press, 1982.

ALCUIN, *Versus de patribus*, éd. DÜMMLER = ALCUIN, *Versus de patribus, regibus et sanctis Euboricensis ecclesiae*, éd. E. DÜMMLER, dans *Monumenta Germaniae Historica, Poetae Latini Aeui Carolini*, t. I, Berlin, Weidmannschen Verlagsbuchhandlung, 1881, pp. 169-206 (réimpression anastatique München, Monumenta Germaniae Historica, 1978).

ALESSIO, *La filosofia e le artes mechanicae nel sec. XII* = F. ALESSIO, *La filosofia e le artes mechanicae nel sec. XII*, dans *Studi medievali* 12 (1965), pp. 69-161.

ALEXANDRE DE HALÈS, *Glossa in quatuor libros Sententiarum*, éd. de Quaracchi = *Magistri ALEXANDRI DE HALES Glossa in quatuor libros Sententiarum Petri Lombardi*, Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, Collegium S. Bonaventurae, 1951-1952, t. I (In librum primum)-II (In librum secundum) (Bibliotheca Franciscana Scholastica Medii Aevi, XII-XIII).

ALEXANDRE DE HALÈS, *Summa theologica*, éd. de Quaracchi = *Magistri ALEXANDRI DE HALES Summa theologica*, Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, Collegium S. Bonaventurae, 1924, t. I (Liber primus).

AL-FÂRÂBÎ, *De intellectu et intellecto*, éd. GILSON = *Liber Alpharabi De intellectu et intellecto*, éd. É. GILSON, dans *Les sources gréco-arabes de l'Augustinisme avicennisant*, dans *AHDLMA* 4 (1929-1930), pp. 115-126.

AL-FÂRÂBÎ, *De ortu scientiarum*, éd. BAEUMKER = *Alfarabi. Über den Ursprung der Wissenschaften (De ortu scientiarum). Eine mittelalterliche Einleitungsschrift in die philosophischen Wissenschaften*, herausgegeben von C. BAEUMKER, Münster, Aschendorff, 1916 (BGPM, XIX, 3).

AL-FÂRÂBÎ, *De scientiis*, éd. GONZALEZ PALENCIA = Alfarabi, *Catálogo de las ciencias*, éd. A. GONZALEZ PALENCIA, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1953 (2e éd.) : 1re éd.. Madrid, Universidad de Madrid, 1932 (Publ. de la Fac. de filos. y letras, II).

AL-FÂRÂBÎ, *Didascalia in Rethoricam*, éd. LANGHADE-GRIGNASCHI = AL-FÂRÂBÎ, *Deux ouvrages inédits sur la réthorique*, éd. J. LANGHADE et M. GRIGNASCHI, Beyrouth, Dar el-Machreq, 1971 (Pensée arabe et musulmane, XLVIII).

AL-FÂRÂBÎ, *Kitâb al-hurûf*, éd. MAHDI = AL-FÂRÂBÎ, *Kitab al-huruf* (Book of Letters), éd. Muhsin MAHDI, Beirut, Dar el-Mashreq, 1970.

AL-FÂRÂBÎ, *'Uyûn al-masâ'il*, éd. CRUZ HERNANDEZ = M. CRUZ HERNANDEZ, *El Fontes quaestionum ('Uyûn al-masâ'il) de Abû Nasr al-Fârâbî*, dans *AHDLMA* 18 (1950-1951) pp. 303-323.

ALGAZEL, *Logica*, éd. C.H. LOHR = *Logica Algazelis: Introduction and Critical Text*, éd. C.H. LOHR, dans *Traditio* 21 (1965), pp. 223-290.

ALGAZEL, *Metaphysica*, éd. MUCKLE = *Algazel's Metaphysics. A Mediaeval translation*, éd. J.T. MUCKLE, Toronto, Institute of Mediaeval Studies, 1933 (St. Michael's Mediaeval Studies).

ALLARD, *Les arts mécaniques* = G.H. ALLARD, *Les arts mécaniques aux yeux de l'idéologie médiévale*, dans *Les arts mécaniques au Moyen Âge*, G.H. ALLARD et S. LUSIGNAN (éd.), Montréal : Bellarmin/Paris : Vrin, 1982, pp. 13-31 (Cahiers d'études médiévales, 7).

ALTMANN, *The Delphic Maxim* = A. ALTMANN, *The Delphic Maxim in Medieval Islam and Judaism*, dans *Biblical and Other Studies*, A. ALTMANN (éd.), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1963, pp. 196-232 (Ph.S. Lown Institute of Advanced Judaic Studies. Studies and Texts, I).

ALTMANN-STERN, *Isaac Israeli. A Neoplatonic Philosopher* = A. ALTMANN et S.M. STERN, *Isaac Israeli. A Neoplatonic Philosopher of the Early Tenth Century*, Oxford, University Press, 1958 : 2e éd., Westport, Greenwood Press, 1979 (Scripta Judaica, I).

ALVERNY, *Deux traductions* = M.Th. D'ALVERNY, *Deux traductions latines du Coran au Moyen Âge*, dans *AHDLMA* 16 (1948), pp. 69-131.

ALVERNY, *Le cosmos symbolique* = M.Th. D'ALVERNY, *Le cosmos symbolique du XIIe siècle*, dans *AHDLMA* 20 (1953), pp. 31-81.

ALVERNY, *Les nouveaux apports dans les domaines de la science* = M.Th. D'ALVERNY, *Les nouveaux apports dans les domaines de la science et de la pensée au temps de Philippe Auguste : la philosophie*, dans *La France de Philippe Auguste : le temps des mutations*, R.H. BAUTIER (éd.), Paris, CNRS, 1982, pp. 863-880 (Colloques internationaux du CNRS, DCII).

ALVERNY, *L'homme comme symbole* = M.Th. D'ALVERNY, *L'homme comme symbole. Le microcosme*, dans *Simboli e simbologia nell'Alto Medioevo*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 1976, pp. 123-195 (Settimane di studio, XXIII).

ALVERNY, *Un témoin muet* = M.Th. D'ALVERNY, *Un témoin muet des luttes doctrinales du XIIIe siècle*, dans *AHDLMA* 17 (1949), pp. 223-248.

AMBROISE, *Epistularum*, éd. FALLER = *Sancti Ambrosii Opera, Pars decima, Epistulae et Acta*, t. I, *Epistularum libri I-VI*, éd. O. FALLER, Vidobonae, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1968 (CSEL, LXXXII).

AMSTERDAM, *Tres sermones* = B. AB AMSTERDAM, *Tres sermones inediti Joannis de Rupella in honorem Sancti Antonii Patavini*, dans *Collectanea franciscana* 28 (1958), pp. 50-51.

ANAWATI, *Classification des sciences* = G.C. ANAWATI, *Classification des sciences et structure des summae chez les auteurs musulmans*, dans *Revue des études islamiques* 44 (1976), pp. 61-70.

ANCONA COSTA, *Recherches sur le « Liber de causis »* = C. D'ANCONA COSTA, *Recherches sur le « Liber de causis »*, Paris, Vrin, 1995 (Études de philosophie médiévale, LXXII).

ANDERSSON-SCHMITT *et al.*, *Mittelalterliche Handschriften der Universitätsbibliothek Uppsala* = M. ANDERSSON-SCHMITT, H. HALLBERG et M. HEDLUND, *Mittelalterliche Handschriften der Universitätsbibliothek Uppsala: Katalog über die C-Sammlung*, t. VI : *Handschriften C 551-935*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1993.

ANDREWS, *Peter of Auvergne's Commentary* = R. ANDREWS, *Peter of Auvergne's Commentary on Aristotle's Categories: Edition, Translation and Analysis*, t. I-II, Cornell University, 1988 (thèse doctorale inédite).

ANONYME, *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR = *ANONYMI, MAGISTRI ARTIVM PARISIENSIS (c. 1230-1240). Accessus philosophorum .VII. artium liberalium*, dans Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1988, pp. 177-253 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).

ANONYME, *Compendium circa quadriuium*, éd. LAFLEUR = *ANONYMI, MAGISTRI ARTIVM PARISIENSIS (c. 1240). Compendium circa quadriuium*, dans Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1988, pp. 357-374 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).

ANONYME, *De communibus artium liberalium*, éd. LAFLEUR-CARRIER = Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté des arts de Paris, le « De communibus artium liberalium » (vers 1250 ?)*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203.

ANONYME, *Der Musiktraktat*, éd. RECKOW = *Der Musiktraktat Anonymus IV, 1*, éd. Fr. RECKOW, Wiesbaden, 1967 (Beihefte zum Archiv für Musikwissenschaft, IV).

ANONYME, *Dialectica Monacensis*, éd. RIJK = L.M. DE RIJK, *Logica Modernorum. A Contribution to the History of early Terminist Logic*, t. II, 2, *The Origin and early Development of the Theory of Supposition*, Assen, Van Gorcum, 1967, pp. 453-638 (Wijsgerige Teksten en Studies, XVI).

ANONYME, « *Guide de l'étudiant* », éd. LAFLEUR-CARRIER = Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I). — Les numéros de paragraphes de cette prépublication demeureront inchangés dans l'édition finale à paraître, chez Brepols, dans le Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis.

ANONYME, *Lectura in librum de anima*, éd. GAUTHIER = *Anonymi Magistri Artium (c. 1245-1250) Lectura in librum de anima a quodam discipulo reportata (Ms. Roma, Naz. V. E. 828)*, éd. R.A. GAUTHIER, Grottaferrata (Romae), Editiones Collegii S. Bonaventurae, 1985 (Spicilegium Bonaventurianum, XXIV).

ANONYME, *Le « Livre des XXIV philosophes »*, éd. HUDRY = *Le « Livre des XXIV philosophes »*. Traduit du latin, édité et annoté par Fr. HUDRY (Postface de M. RICHIR), Grenoble, Millon, 1989.

ANONYME, *La « Summa Duacensis »*, éd. GLORIEUX = *La « Summa Duacensis » (Douai, 434)*, éd. P. GLORIEUX, Paris, Vrin, 1955 (Textes philosophiques du Moyen Âge, II).

ANONYME, *Philosophica disciplina*, éd. LAFLEUR = *ANONYMI, MAGISTRI ARTIVM PARISIENSIS (c. 1245). Philosophica disciplina*, dans Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1988, pp. 255-293 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).

ANONYME, *Placides et Timéo*, éd. THOMASSET = *Placides et Timéo ou Li secrés as philosophes*, éd. C.A. THOMASSET, Genève-Paris, Droz, 1980 (Textes littéraires français, CCLXXXIX).

ANONYME, *Questiones super primum librum Posteriorum*, éd MARMO = *ANONYMOUS CORDUBENSIS, Questiones super primum librum Posteriorum. A Partial Edition*, éd. C. MARMO, dans *CIMAGL* 61 (1991), pp. 107-139.

ANONYME, *Tractatus quidam de philosophia et partibus eius*, éd. DAHAN = G. DAHAN, *Une introduction à la philosophie au XII^e siècle. Le « Tractatus quidam de philosophia et partibus eius »*, dans *AHDLMA* 49 (1982), pp. 155-193.

ANONYME, *Vt testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR = Cl. LAFLEUR, *L'introduction à la philosophie « Vt testatur Aristotiles » (vers 1265-1270)*, dans *Laval théologique et philosophique* 48, 1 (1992), pp. 81-107.

ANONYME, *Ysagoge in theologiam*, éd. LANDGRAF = *Ysagoge in theologiam*, éd. A. LANDGRAF, dans *Id., Écrits théologiques de l'école d'Abélard*, Louvain, Spicilegium sacrum Lovaniense, 1934, pp. 61-285 (Études et documents, XIV).

ANONYME DE MADRID, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, éd. ANDREWS = R. ANDREWS, *Anonymus Matritensis, « Quaestiones super librum Praedicamentorum » : An Edition*, dans *CIMAGL* 56 (1988), pp. 117-192.

ANTOINE DE PADOUE, *Sermones*, éd. COSTA *et al.* = *S. ANTONII PATAVINI Sermones dominicales et festivi*, éd. B. COSTA *et al.*, Padua, Edizioni Messaggero, 1979.

ARISTOTE, *Analytica posteriora*, éd. ROSS = *Aristotle's Prior and Posterior Analytics*, A Revised Text with Introduction and Commentary by W.D. ROSS, Oxford, Clarendon Press, 1949.

ARISTOTE, *Analytica posteriora*, trad. BARNES = *Aristotle's Posterior Analytics*, Translated with Notes by J. BARNES, Oxford, Clarendon Press, 1975.

ARISTOTE, *Analytica posteriora*, trad. TRICOT = *Organon, IV: Les seconds Analytiques. Nouvelle traduction et notes*, J. TRICOT, Paris, Vrin, 1947.

ARISTOTE, *Analytica posteriora, transl. Gerardi*, éd. MINIO-PALUELLO et DOD = *Analytica posteriora, translationes Iacobi, Anonymi siue « Ioannis », Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, pp. 185-282 (AL, IV, 1-4).

ARISTOTE, *Analytica posteriora, transl. Iacobi*, éd. MINIO-PALUELLO et DOD = *Analytica posteriora, translationes Iacobi, Anonymi siue « Ioannis », Gerardi et recensio Guillelmi de Moerbeka*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1968, pp. 1-107 (AL, IV, 1-4).

ARISTOTE, *Analytica priora*, éd. MINIO-PALUELLO = *Analytica priora, translatio Boethii (recensiones duae), translatio anonyma, Pseudo-Philoponi aliorumque scholia, specimina translationum recentiorum*, éd. L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1962 (AL, III, 1-4).

ARISTOTE, *Catégories*, trad. PELLETIER = *Les Attributions (Catégories). Le texte aristotélicien et les prolégomènes d'Ammonios d'Hermeias*, présentés, traduits et annotés par Y. PELLETIER, Montréal : Bellarmin/Paris : Les Belles Lettres, 1983 (Collection d'études anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Collection Noêsis publiée par le Laboratoire de recherches sur la pensée antique d'Ottawa).

ARISTOTE, *De celo et mundo*, éd. et trad. MORAUX = ARISTOTE, *De celo et mundo*, éd. et trad. P. MORAUX, Paris, Belles Lettres, 1965.

ARISTOTE, *De interpretatione*, éd. MINIO-PALUELLO et VERBEKE = *De interpretatione uel Periermenias, translatio Boethii, specimina translationum recentiorum*, éd. L. MINIO-PALUELLO ; *translatio Guillelmi de Moerbeka*, éd. G. VERBEKE et L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1965 (AL, II, 1-2).

ARISTOTE, *De interpretatione*, trad. ACKRILL = *Aristotle's « Categories » and « De interpretatione »*, Translated with Notes by J.L. ACKRILL, Oxford, Clarendon Press, 1963.

ARISTOTE, *De sophisticis elenchis, transl. Boethii*, éd. DOD = *De sophisticis elenchis, translatio Boethii, fragmenta translationis Iacobi, et recensio Guillelmi de Moerbeke*, éd. B.G. DOD, Leiden : Brill/Bruxelles : Desclée de Brouwer, 1975.

ARISTOTE, *Ethica Nicomachea, transl. Roberti Grosseteste, Rec. pura*, éd. GAUTHIER = *Ethica Nicomachea, translatio Roberti Grosseteste Lincolniensis siue « Liber ethicorum ». A. Recensio pura*, éd. R.A. GAUTHIER, Leiden : Brill/Bruxelles : Desclée de Brouwer, 1972 (AL, XXVI, 1-3, 3).

ARISTOTE, *L'Éthique à Nicomaque* = ARISTOTE, *L'Éthique à Nicomaque*. Introduction, traduction et commentaire par R.A. GAUTHIER et J.Y. JOLIF (2^{e} éd. avec une introduction nouvelle), Louvain : Publications universitaires/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1970.

ARISTOTE, *Metaphysica, transl. Anonyma*, éd. VUILLEMIN-DIEM = *Metaphysica, translatio Anonyma siue « Media »*, éd. G. VUILLEMIN-DIEM, Leiden, Brill, 1976 (AL, XXV, 2).

ARISTOTE, *Metaphysica, transl. vetustissima*, éd. VUILLEMIN-DIEM = *Metaphysica, translatio Iacobi siue « Vetustissima » cum scholiis et translatio composita siue « Vetus »*, éd. G. VUILLEMIN-DIEM, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1970, pp. 1-83 (AL, XXV, 1-1^{a}).

ARISTOTE, *Métaphysique*, trad. TRICOT = ARISTOTE, *La Métaphysique, Introduction, notes et index par* J. TRICOT, Paris, Vrin, 1986.

ARISTOTE, *Meteorologica, transl. Gerardi Cremonensis*, éd. LEENDERT = *Aristoteles Meteorologie in arabischer und lateinischer Übersetzung. Textkritische Ausgabe des ersten Buches*, éd. P. LEENDERT, Leiden-Elve, Labor Vincit, 1978.

ARISTOTE, *Meteorologica, transl. Guillelmi de Moerbeka*, éd. SMET = *Alexandre d'Aphrodisias, commentaire sur les Météores d'Aristote, traduction de Guillaume de Moerbeke*, éd. A.J. SMET, Louvain : Publications universitaires/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1968 (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, IV).

ARISTOTE, *Physica*, éd. et trad. CARTERON = ARISTOTE, *Physica*, éd. et trad. H. CARTERON, Paris, Belles Lettres, 1931.

ARISTOTE, *Physica, transl. Michaelis Scoti*, éd. Venetiis, 1562 = *Physica, translatio Michaelis Scoti*, dans *Aristotelis De Physico auditu libri octo. Cum Averrois Cordubensis uariis in eosdem commentariis*, Venetiis apud Iunctas, 1562, t. IV.

ARISTOTE, *Physica, transl. uetus Iacobi Venetici*, éd. BOSSIER et BRAMS = *Physica, translatio uetus Iacobi Venetici*, éd. F. BOSSIER et J. BRAMS, Leiden-New York, Brill, 1990 (AL, VII, 1-2).

ARISTOTE, *Topica, transl. Boethii*, éd. MINIO-PALUELLO et DOD = *Topica, translatio Boethii, fragmentum recensionis alterius, et translatio anonyma*, éd. L. MINIO-PALUELLO, avec la collaboration de B.G. DOD, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1969, pp. 1-179 (AL, V, 13).

ARISTOTE, *Traité de l'âme*, éd. RODIER = ARISTOTE, *Traité de l'âme (Περὶ ψυχῆς)*, publié, traduit et annoté par G. RODIER, Paris, Leroux, 1900.

Aristoteles Latinus, Codices = *Aristoteles Latinus. Codices descripsit G. Lacombe in societatem operis adsumptis A. Birkenmajer, M. Dulong, Aet. Franceschini*, Roma, La Libreria dello Stato, 1939 (Corpus Philosophorum Medii Aeui).

ARNOUL DE PROVENCE, *Divisio scientiarum*, éd. LAFLEUR = *ARNVLFI PROVINCIALIS, MAGISTRI ARTIVM PARISIENSIS (c. 1250). Divisio scientiarum*, dans Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1988, pp. 295-355 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII).

ASHWORTH, *Analogy and Equivocation* = E.J. ASHWORTH, *Analogy and Equivocation in Thirteenth-Century Logic : Aquinas in Context*, dans *Mediaeval Studies* 54 (1992), pp. 94-135.

AUBRY DE REIMS, *Philosophia*, éd. GAUTHIER = R.A. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands*, dans *RSPT* 68 (1984), pp. 3-49 (éd. de la *Philosophia Magistri Aubrici Remensis*, pp. 29-48).

Auctoritates Aristotelis, éd. HAMESSE = J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain : Publications universitaires/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1974 (Philosophes médiévaux, XVII).

AUGUSTIN, *De doctrina christiana*, éd. MARTIN = *Sancti Aurelii Augustini De doctrina christiana, De vera religione*, éd. J. MARTIN, Turnholti, Brepols, 1962 (CCSL, XXXII).

AVERROÈS, *Traité décisif*, éd. HOURANI = AVERROES, *Decisive Treatise (Fasl al-Maqâl)*, éd. G.F. HOURANI, Leiden, Brill, 1959.

AVERROÈS, *Expositio Poeticae*, éd. MINIO-PALUELLO = *AVERROIS Expositio Poeticae interprete Hermanno Alemanno, seu Poetria Ibn Rosidin*, éd. L. MINIO-PALUELLO, Bruxelles-Paris, Desclée de Brouwer, 1968 (AL, XXIII).

AVERROÈS, *In An. Post.*, éd. Venetiis, 1562 = *Aristotelis Opera cum Averrois Commentariis*, t. 1, 2a, Venetiis, apud Iunctas, 1562-1574 (réimpr. Frankfurt am Main, Minerva G.m.b.H., 1962).

AVICÉBRON, *Fons vitae*, éd. BAEUMKER = *Avencebrolis (Ibn Gebirol) Fons vitae ex arabico in latinum translatus ab Iohanne Hispano et Dominico Gundissalino*, éd. Cl. BAEUMKER, Münster, Aschendorff, 1892 (BGPM, I, 2).

AVICENNE, *Al-Shifâ' (Al-Mantiq)*, éd. ANAWATI *et al.*= AVICENNA, *Al-Shifâ' : Al-Mantiq (Al-Madkhal)*, éd. G. ANAWATI, M. EL-KHODEIRI et F. AL-AHWANI, Cairo, Al-Matba'ah al-Amiriyah, 1952.

AVICENNE, *Al-Shifâ' (Al-Ilâhîyât)*, éd. MOUSSA *et al.* = AVICENNA, *Al-Shifâ' : Al-Ilâhîyât*, éd. M.Y. MOUSSA, S. DUNYA et S. ZAYED, Le Caire, Organisme général des imprimeries gouvernementales, 1960.

AVICENNE, *Liber de anima*, éd. VAN RIET = *Liber de anima seu Sextus de naturalibus*, Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction sur la doctrine psychologique d'Avicenne par G. VERBEKE, Louvain : Éditions orientalistes/Leiden : Brill, 1972, t. I-II (Avicenna Latinus, I, 1-2).

AVICENNE, *Liber de philosophia prima*, éd. VAN RIET = *Liber de philosophia prima sive scientia divina*, Édition critique de la traduction latine médiévale par S. VAN RIET. Introduction doctrinale par G. VERBEKE, Louvain : Peeters/Leiden : Brill, 1977-1980-1983, t. I-III (Avicenna Latinus, II, 1-3).

AVICENNE, *Logica*, éd. Venise, 1508 = *Logyca*, dans *Auicenna [Ibn Sînâ, † 1037], Opera philosophica*, Venise, 1508. Réimpression en fac-similé agrandi, avec un tableau des abréviations, Louvain, Édition de la bibliothèque S.J., 1961.

BARON, *Science et sagesse* = R. BARON, *Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor*, Paris, Lethielleux, 1957.

BATAILLON, *Les conditions de travail* = L.J. BATAILLON, *Les conditions de travail des maîtres de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *RSPT* 67 (1983), pp. 417-433.

BATAILLON, *Problèmes philosophiques* = L.J. BATAILLON, *Problèmes philosophiques dans les œuvres théologiques*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 444-453 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

BATAILLON, *Sermoni e orazioni* = L.J. BATAILLON, *Sermoni e orazioni d'ambiente universitario parigino nel sec. XIII*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 297-329.

BAUM, *La théologie critique* = Gr. BAUM, *La théologie critique et la fin de la critique innocente*, dans *Laval théologique et philosophique* 52, 1 (1996), pp. 7-19.

BAUR, *Die philosophische Einleitungslitteratur* = L. BAUR, *Die philosophische Einleitungslitteratur bis zum Ende der Scholastik. Philosophie geschichtliche Stellung der « Diuisio philosophiae » des Dominicus Gundissalinus* (I. *Die griechische Einleitung in die Philosophie* ; II. *Die Einleitung bei den Syrern und Arabern* ; III. *Die lateinisch-scholastische Einleitung*), dans DOMINICUS GUNDISSALINUS, *De diuisione philosophiae*, herausgegeben und philosophiegeschichtlich Untersucht, nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum ende der Scholastik, von L. BAUR, Münster, Aschendorff, 1903, pp. 316-397 (BGPM, IV, 2-3).

BAZÁN, *Les questions disputées* = B. BAZÁN, *Les questions disputées, principalement dans les Facultés de théologie*, dans B. BAZÁN, J.W. WIPPEL, G. FRANSEN et D. JACQUART, *Les questions disputées et les questions quodlibétiques dans les Facultés de théologie, de droit et de médecine*, Turnhout, Brepols, 1985, pp. 19-150 (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, XLIV-XLV).

BEAUJOUAN, *La science anglaise* = G. BEAUJOUAN, *La science anglaise dans les bibliothèques de Salamanque au XV^e siècle*, dans *Mediaeval and Renaissance Studies* 5 (1961), pp. 249-269.

BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique* = G. BEAUJOUAN, *L'enseignement de l'arithmétique élémentaire à l'Université de Paris aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. De l'abaque à l'algorisme*, dans *Homenaje a Millás-Vallicrosa*, Barcelona, Consejo Superior de Investigationes Científicas, 1954, t. I, pp. 93-124.

BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts* = G. BEAUJOUAN, *Le quadriuium et la Faculté des arts*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e^-XV^e^ siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 185-194 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

BEAUJOUAN-CATTIN, *Philippe Éléphant (Mathématique, alchimie, éthique)* = G. BEAUJOUAN et P. CATTIN, *Philippe Éléphant (Mathématique, alchimie, éthique)*, dans *Histoire littéraire de la France* 41, Paris, Imprimerie Nationale, 1981, pp. 285-363.

BEER-GARCIA, *Bibliotheca Patrum Latinorum Hispaniensis*, t. II = *Bibliotheca Patrum Latinorum Hispaniensis*. II. Band. Nach den Aufzeichnungen Rudolf BEERs bearbeitet und herausgegeben von Zacharias GARCIA S.J., Wien, Hölder, 1915 (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-Historische Klasse. 169. Band, 2. Abhandlung) : réimpression anastatique Hildesheim-New York, 1973.

BERNARDUS SILVESTRIS, *Cosmographia*, éd. DRONKE = BERNARDUS SILVESTRIS, *Cosmographia*, éd. P. DRONKE, Leiden, Brill, 1978 (Textus minores, LIII).

BERTELLONI, *Loquendo philosophice – Loquendo theologice* = Fr. BERTELLONI, *Loquendo philosophice – Loquendo theologice. Implicaciones ético-políticas en la « Guía del estudiante » de Barcelona. A propósito de una reciente publicación de Cl. Lafleur*, dans *Patristica et Mediaevalia* 14 (1993), pp. 21-40.

BERTELLONI, *Politologische Ansichten bei den Artisten* = Fr. BERTELLONI, *Politologische Ansichten bei den Artisten um 1230/1240. Zur Deutung des anonymen Pariser Studienplans Hs Ripoll 109*, dans *Theologie und Philosophie* 69, 1 (1994), pp. 34-73.

BERTELLONI, *Regimen ipsius – regimen alterius* = Fr. BERTELLONI, *Regimen ipsius – regimen alterius. Individuum und Gesellschaft in den Quellen des Prologus zu « Super Ethica » des Albertus Magnus*, dans *Individuum und Individualität im Mittelalter*, J.A. AERTSEN et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1996, pp. 479-492 (Miscellanea Mediaevalia, XXIV).

BERTOLA, *Lo sciopero parigino* = Er. BERTOLA, *Lo sciopero parigino del 1229 e i nuovi centri culturali*, dans *Rivista di filosofia neo-scolastica* 43 (1951), pp. 146-157.

BGPM = *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*.

BGPTM = *Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters*.

BIANCHI, *Filosofi, uomini et bruti* = L. BIANCHI, *Filosofi, uomini et bruti. Note per la storia di un'antropologia « averroista »*, dans *Rinascimento* 32 (1992), pp. 185-201 (Rivista dell'Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, Seconda serie).

BIANCHI, *Il vescovo e i filosofi* = L. BIANCHI, *Il vescovo e i filosofi. La condanna parigina del 1277 e l'evoluzione dell'aristotelismo scolastico*, Bergamo, Lubrina, 1990 (Quodlibet, VI).

BIANCHI, *L'errore di Aristotele* = L. BIANCHI, *L'errore di Aristotele. La polemica contro l'eternità del mondo nel XIII secolo*, Firenze, La Nuova Italia, 1984 (Pubblicazioni della Facoltà di lettere e Filosofia dell'Università di Milano, CIV).

BIANCHI-RANDI, *Les vérités dissonantes* = L. BIANCHI et E. RANDI, *Les vérités dissonantes. Aristote à la fin du Moyen Âge*, Préface de M. FUMAGALLI BEONIO BROCCHIERI,

traduit de l'italien par Cl. POTTIER, Fribourg: Éditions Universitaires de Fribourg/Paris: Cerf, 1993 (Vestigia, XI).

BLACK, *Logic and Aristotle's « Rhetoric » and « Poetics »* = D.L. BLACK, *Logic and Aristotle's « Rhetoric » and « Poetics » in Medieval Arabic Philosophy*, Leiden, Brill, 1990.

BLUND, *Tractatus de anima*, éd. CALLUS-HUNT = JOHN BLUND, *Tractatus de anima*, éd. D.A. CALLUS et R.W. HUNT, London, The British Academy, 1970 (Auctores Britannici Medii Aevi, II).

BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, éd. BIELER = *Anicii Manlii Seuerini BOETHII Philosophiae consolatio*, éd. L. BIELER, Turnholti, Brepols, 1957 (CCSL, XCIV, 1).

BOÈCE, *Philosophiae consolatio*, éd. PEIPER = *Anicii Manlii Seuerini BOETHII Philosophiae consolationis libri quinque [...]*, éd. R. PEIPER, Leipzig, Teubner, 1871.

BOÈCE, *Contra Eutychen et Nestorium*, éd. STEWART-RAND-TESTER = BOÈCE, *Contra Eutychen et Nestorium*, éd. H.F. STEWART, E.K. RAND et S.J. TESTER, Cambridge (Mass.): Harvard University Press/London: Heinemann, 1988.

BOÈCE, *De Trinitate*, éd. STEWART-RAND-TESTER = BOÈCE, *De Trinitate*, éd. H.F. STEWART, E.K. RAND et S.J. TESTER, Cambridge (Mass.): Harvard University Press/London: Heinemann, 1973.

BOÈCE, *In Isagogen Porphyrii Commentorum*, éd. BRANDT = BOÈCE, *In Isagogen Porphyrii Commentorum Editio prima*, éd. S. BRANDT, Vindobonae: Tempsky/ Lipsiae: Freytag, 1906 (CSEL, XLVIII).

BOÈCE, *Institutio arithmetica*, éd. FRIEDLEIN = *Anicii Manlii Torquati Seuerini BOETHII De institutione arithmetica libri duo De institutione musica libri quinque. Accedit geometria quae fertur Boetii*, éd. G. FRIEDLEIN, Lipsiae, 1867 (réimpression anastatique: Frankfurt, Minerva, 1966).

BOÈCE, *Institution arithmétique*, éd. GUILLAUMIN = BOÈCE, *Institution arithmétique*. Texte établi et traduit par J.Y. GUILLAUMIN, Paris, Les Belles Lettres, 1995 (Collection des Universités de France).

BOÈCE DE DACIE, *Modi significandi*, éd. PINBORG-ROOS = BOÈCE DE DACIE, *Modi significandi sive Quaestiones super Priscianum maiorem*, éd. J. PINBORG et H. ROOS, Copenhague, Gad, 1969 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, IV).

BOÈCE DE DACIE, *Quaestiones super librum Topicorum*, éd. GREEN-PEDERSEN et PINBORG = *Boethii Daci Opera: Topica–Opuscula*, t. VI, 1, *Quaestiones super librum Topicorum*, éd. N.J. GREEN-PEDERSEN et J. PINBORG, Copenhague, Gad, 1976 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, VI, 1).

BOEREN, *La vie et les œuvres de Guiard de Laon* = P.C. BOEREN, *La vie et les œuvres de Guiard de Laon (1170 environ-1248)*, La Haye, Nijhoff, 1956.

BOLGAR, *The Classical Heritage* = R.R. BOLGAR, *The Classical Heritage and its Beneficiaries*, Cambridge, University Press, 1954: nouvelle édition, 1973.

BONAVENTURE, *Collationes de decem praeceptis*, éd. de Quaracchi = *Doctoris Seraphici S. Bonaventurae Opera omnia*, t. V, *Opuscula varia theologica* (*Collationes de decem praeceptis*, pp. 505-532), Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, Collegium S. Bonaventurae, 1891.

BONAVENTURE, *In tertium librum Sententiarum*, éd. de Quaracchi = *Doctoris Seraphici S. Bonaventurae Opera omnia*, t. III, *Commentaria in quatuor libros Sententiarum ma-*

gistri Petri Lombardi, Ad Claras Aquas (Quaracchi) prope Florentiam, Collegium S. Bonaventurae, 1887.

BONDÉELLE SOUCHIER, *Bibliothèques cisterciennes* = A. BONDÉELLE SOUCHIER, *Bibliothèques cisterciennes dans la France médiévale*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1991.

BONITZ, *Index aristotelicus* = H. BONITZ, *Index aristotelicus*, Berlin, Reimer, 1870 (réimpression anastatique Berlin, De Gruyter, 1961).

BOUGEROL, *Dossier pour l'étude* = J.G. BOUGEROL, *Dossier pour l'étude des rapports entre saint Bonaventure et Aristote*, dans *AHDLMA* 40 (1973), pp. 135-222.

BOYANCÉ, *Cicéron et les parties de la philosophie* = P. BOYANCÉ, *Cicéron et les parties de la philosophie*, dans *Revue des études latines* 49 (1971), pp. 127-154.

BPM = *Bulletin de philosophie médiévale.*

BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten* = H.A.G. BRAAKHUIS, *De 13de eeuwse tractaten over syncategorematische termen. Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoreumata*, Meppel, Krips Repro, 1979, t. I-II.

BRAAKHUIS, *English Tracts on Syncategorematic Terms* = H.A.G. BRAAKHUIS, *English Tracts on Syncategorematic Terms from Robert Bacon to Walter Burley*, dans H.A.G. BRAAKHUIS, C.H. KNEEPKENS et L.M. DE RIJK (éd.), *English Logic and Semantics from the End of the Twelfth Century to the Time of Ockham and Burleigh*, Nijmegen, Ingenium Publishers, 1981, pp. 131-165.

BRAAKHUIS, *Logica Modernorum as a Discipline* = H.A.G. BRAAKHUIS, *Logica Modernorum as a Discipline at the Faculty of Arts of Paris in the Thirteenth Century*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 129-145 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

BRESSLAU, *Handbuch* = H. BRESSLAU, *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*, Berlin-Leipzig, De Gruyter, 1912.

BROWN, *Lupus of Ferrières on the Meters of Boethius* = V. BROWN, *Lupus of Ferrières on the Meters of Boethius*, dans *Latin Script and Letters A.D. 400-900. Festschrift Presented to Ludwig Bieler*, J.J. O'MEARA et B. NAUMANN (éd.), Leiden, Brill, 1976, pp. 63-79.

BURNETT, *Adelard of Bath* = Ch.S.F. BURNETT, *Adelard of Bath. An English Scientist and Arabist of the Early Twelfth Century*, London, Warburg Institute, 1987 (Warburg Institute Surveys and Texts, XIV).

BURNETT, *The Use of Geometrical Terms* = Ch.S.F. BURNETT, *The Use of Geometrical Terms in Medieval Music: « elmuahim » and « elmuarifa » and the Anonymous IV*, dans *Sudhoffs Archiv* 70, 2 (1986), pp. 198-205.

BURSILL-HALL, *A Census of Medieval Latin Grammatical Manuscripts* = G.L. BURSILL-HALL, *A Census of Medieval Latin Grammatical Manuscripts*, Stuttgart: Frommann/Bad Cannstatt: Holzboog, 1981 (Grammatica speculativa, IV).

BUSARD, *Die « Arithmetica speculativa »* = H.L.L. BUSARD, *Die « Arithmetica speculativa » des Johannes de Muris*, dans *Scientiarum Historia* 13 (1971), p. 116.

CAG = *Commentaria in Aristotelem Graeca*

CALLEBAUT, *Le sermon historique* = A. CALLEBAUT, *Le sermon historique d'Eudes de Châteauroux à Paris, le 18 mars 1229. Autour de l'origine de la grève universitaire*

et de l'enseignement des Mendiants, dans *Archivum Fratrum Historicum* 28 (1935), pp. 81-114.

CALLUS, *The Date of Robert Grosseteste's Translations and Commentaries* = D.A. CALLUS, *The Date of Robert Grosseteste's Translations and Commentaries on Pseudo-Dionysius and the Nicomachean Ethics*, dans *RTAM* 14 (1947), pp. 186-210.

CARR, *A Fifteenth-Century Castilian Translation* = D.C. CARR, *A Fifteenth-Century Castilian Translation and Commentary of a Petrarchan Sonnet: Biblioteca Nacional, MS. 10186, folios 196r-199r*, dans *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos* 5, 2 (1981), pp. 123-143.

CCCM = Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis.

CCSL = Corpus Christianorum, Series Latina.

CELANO, *Robert Kilwardby* = A.J. CELANO, *Robert Kilwardby and the Limits of Natural Science*, dans *Philosophy and the God of Abraham. Essays in Memory of James A. Weisheipl*, R.J. LONG (éd.), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1991, pp. 31-40 (Papers in Mediaeval Studies, XII).

CELANO, *The «finis hominis»* = A.J. CELANO, *The «finis hominis» in the thirteenth century commentaries on Aristotle's Nikomachean Ethics*, dans *AHDLMA* 53 (1986), pp. 23-53.

CHÂTILLON, *Le Didascalicon de Hugues de Saint-Victor* = J. CHÂTILLON, *Le Didascalicon de Hugues de Saint-Victor*, dans *La pensée encyclopédique au Moyen Âge*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1966, pp. 63-76 (Langages. Documents).

CHENU, *Arts mécaniques et œuvres serviles* = M.D. CHENU, *Arts mécaniques et œuvres serviles*, dans *RSPT* 29 (1940), pp. 313-315.

CHENU, *La théologie comme science au XIII^e siècle* = M.D. CHENU, *La théologie comme science au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1957 (Bibliothèque thomiste, XXXIII).

CHENU, *La théologie au douzième siècle* = M.D. CHENU, *La théologie au douzième siècle*, 2^e éd., Paris, Vrin, 1966 (Études de philosophie médiévale, XLV).

CHENU, *Notes de lexicographie* = M.D. CHENU, *Notes de lexicographie philosophique médiévale. Disciplina*, dans *RSPT* 25 (1936), pp. 686-692.

CHROUST, *Late Hellenistic «Textbook Definitions»* = A.H. CHROUST, *Late Hellenistic «Textbook Definitions» of Philosophy*, dans *Laval théologique et philosophique* 28, 1 (1972), pp. 15-25.

CHROUST, *The Definitions of Philosophy* = A.H. CHROUST, *The Definitions of Philosophy in the De Diuisione Philosophiae of Dominicus Gundissalinus*, dans *The New Scholasticism* 25, 3 (1951), pp. 263-281.

CICÉRON, *De inuentione*, éd. STROEBEL = *M. Tullii Ciceronis Rhetorici libri duo qui uocantur De inuentione*, éd. E. STROEBEL, Leipzig, Teubner, 1915.

CICÉRON, *De officiis*, éd. TESTARD = Cicéron, *Les devoirs, Livres II et III*, texte établi et traduit par M. TESTARD, Paris, Belles Lettres, 1970 (Collection des Universités de France).

CICÉRON, *Paradoxa*, éd. MOLAGER = CICÉRON, *Les Paradoxes des Stoïciens*, éd. et trad. J. MOLAGER, Paris, Belles Lettres, 1971 (Collection des Universités de France).

CICÉRON, *Tusculanes*, éd. FOHLEN = CICÉRON, *Tusculanes*, éd. G. FOHLEN et trad. J. HUMBERT, Paris, Belles Lettres, 1931 (Collection des Universités de France).

CIMAGL = *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin.*

CONRAD DE HIRSCHAU, *Dialogus super Auctores*, éd. HUYGENS = CONRAD DE HIRSCHAU, *Dialogus super Auctores*, dans *Accessus ad Auctores. Bernard d'Utrecht. Conrad de Hirschau, Dialogus super Auctores.* Édition critique entièrement revue et augmentée par R.B.C. HUYGENS, Leiden, Brill, 1970.

CONTI, *Thomas Sutton's Commentary on the « Categories »* = A.D. CONTI, *Thomas Sutton's Commentary on the « Categories » according to MS. Oxford, Merton College 289*, dans *The Rise of British Logic*, P.O. LEWRY (éd.), Acts of the Sixth European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Balliol College, Oxford, 19-24 June 1983, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1985 (Papers in Mediaeval Studies, VII).

COSTA BEN LUCA, *De differentia animae et spiritus*, éd. BARACH = COSTA BEN LUCA, *De differentia animae et spiritus ; Excerpta e libro Alfredi Anglici De motu cordis. Item Costa-Ben-Lucae De differentia animae et spiritus liber translatus a Iohanne Hispalensi. Als Beiträge zur Geschichte der Anthropologie und Psychologie des Mittelalters* von C.S. BARACH, Innsbruck, Verlag der Wagner'schen Universitäts-Buchhandlung, 1878, pp. 120-138 (Bibliotheca Philosophorum Mediae Aetatis, II).

COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique* = L.H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Mâcon, Protat Frères, 1939, t. II.

COTTINEAU-PORAS, *Répertoire topo-bibliographique* = L.H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Mâcon, Protat Frères, 1970, t. III (volume préparé par G. PORAS).

COURCELLE, *Connais-toi toi-même* = P. COURCELLE, *Connais-toi toi-même de Socrate à saint Bernard*, Paris, Études augustiniennes, 1974, t. I-III.

COURCELLE, *La Consolation de Philosophie* = P. COURCELLE, *La Consolation de Philosophie dans la tradition littéraire. Antécédents et postérité de Boèce*, Paris, Études augustiniennes, 1967.

COURCELLE, *La survie comparée* = P. COURCELLE, *La survie comparée des Confessions augustiniennes et de la Consolation boécienne*, dans *Classical Influences on European Culture A.D. 500-1500*, R.R. BOLGAR (éd.), Cambridge, University Press, 1971, pp. 131-142.

COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident* = P. COURCELLE, *Les lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore*, 2e éd., Paris, E. de Boccard, 1948 (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, CLIX).

COURTENAY, *Teaching Careers* = W.J. COURTENAY, *Teaching Careers at the University of Paris in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, Notre Dame, United States Subcommission for the History of Universities, 1988 (Texts and Studies in the History of Mediaeval Education, XVIII).

COURTINE, *Suarez* = J.-F. COURTINE, *Suarez et le système de la métaphysique*, Paris, PUF, 1990 (Épiméthée).

CRANZ, *Alexander Aphrodisiensis* = F.E. CRANZ, *Alexander Aphrodisiensis*, dans *Catalogus translationum et commentariorum : Mediaeval and Renaissance Latin Translation and Commentaries*, P.O. KRISTELLER (éd.), Washington, The Catholic University of America Press, 1960, pp. 77-135.

CROWLEY, *Roger Bacon* = Th. CROWLEY, *Roger Bacon : The Problem of the Soul in his Philosophical Commentaries*, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1950.

CSEL = Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum.

CUP = *Chartularium Universitatis Parisiensis*, éd. H. DENIFLE et É. CHÂTELAIN, Paris, Delalain, 1889-1894 (réimpression anastatique, Bruxelles, Culture et Civilisation, 1964), t. I-IV.

DAHAN, *Éléments philosophiques* = G. DAHAN, *Éléments philosophiques dans l'« Elementarium » de Papias*, dans *From Athens to Chartres. Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in Honour of Edouard Jeauneau*, H.J. WESTRA (éd.), Leiden, Brill, 1992, pp. 225-245 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXV).

DAHAN, *Genres, Forms and Various Methods* = G. DAHAN, *Genres, Forms and Various Methods in Christian Exegesis in the Middle Ages*, dans *Hebrew Bible/Old Testament: the History of its Interpretation*, t. I, 2, *The Middle Ages*, M. SAEBO (éd.), Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht (sous presse).

DAHAN, *La classificazione delle scienze* = G. DAHAN, *La classificazione delle scienze e l'insegnamento universitario nel XIII secolo*, dans *Le Università dell'Europa. Le Scuole e i Maestri. Il Medioevo*, G.P. BRIZZI et J. VERGER (éd.), Milano, Amilcare Pizzi, 1994, pp. 19-43.

DAHAN, *Les classifications du savoir* = G. DAHAN, *Les classifications du savoir aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*, dans *L'enseignement philosophique* 40, 4 (1990), pp. 5-27.

DAHAN, *Les intellectuels chrétiens* = G. DAHAN, *Les intellectuels chrétiens et les juifs au Moyen Âge*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1990.

DAHAN, *L'incontro con la filosofia ebraica* = G. DAHAN, *L'incontro con la filosofia ebraica*, dans *Il Medioevo*, P. ROSSI et C.A. VIANO (éd.), Roma-Bari, Editori Laterza, 1994, pp. 201-208 (Storia della Filosofia, II).

DAHAN, *Notes et textes sur la poétique* = G. DAHAN, *Notes et textes sur la poétique au Moyen Âge*, dans *AHDLMA* 47 (1980), pp. 171-239.

DAHAN, *Une introduction à la philosophie au XII^e^ siècle* = G. DAHAN, *Une introduction à la philosophie au XII^e^ siècle. Le « Tractatus quidam de philosophia et partibus eius »*, dans *AHDLMA* 49 (1982), pp. 155-193.

DAIBER, *L'incontro con la filosofia islamica* = H. DAIBER, *L'incontro con la filosofia islamica*, dans *Il Medioevo*, ROSSI et VIANO (éd.), pp. 180-195 (Storia della filosofia, II).

D'ALVERNY : voir ALVERNY.

D'ANCONA COSTA : voir ANCONA COSTA.

DAVY, *Les sermons universitaires parisiens* = M.M. DAVY, *Les sermons universitaires parisiens de 1230-1231. Contribution à l'histoire de la prédication médiévale*, Paris, Vrin, 1931 (Études de philosophie médiévale, XV).

DECKER, *Die Entwicklung der Lehre* = B. DECKER, *Die Entwicklung der Lehre von der prophetischen Offenbarung von Wilhelm of Auxerre bis zum Thomas von Aquin*, Breslau, Verlag Müller und Seiffert, 1940 (Breslauer Studien zur historischen Theologie, Neue Folge, VII).

DELABORDE, *Œuvres de Rigord* = F. DELABORDE, *Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton*, Paris, Société de l'Histoire de France, 1882-1885.

DE LAUNOY : voir LAUNOY.

DELÈGUE, *L'Université de Paris 1224-1244* = R. DELÈGUE, *L'Université de Paris 1224-1244*, Paris, Chevalier-Maresq, 1902.

DELHAYE, *Enseignement* = Ph. DELHAYE, *Enseignement et morale au XII^e siècle*, Fribourg, Éditions Universitaires de Fribourg, 1988 (Vestigia, I).

DELHAYE, *La place des arts libéraux* = Ph. DELHAYE, *La place des arts libéraux dans les programmes scolaires du XIII^e siècle*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1969, pp. 161-173 (Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août - 2 septembre, 1967).

DELHAYE, *Le Microcosmus* = Ph. DELHAYE, *Le Microcosmus de Godefroy de Saint-Victor. Étude théologique*, Lille : Facultés catholiques/Gembloux : Duculot, 1951 (Mémoires et travaux, LVI).

DE LIBERA : voir LIBERA.

DELISLE, *Inventaire des manuscrits* = L. DELISLE, *Inventaire des manuscrits de la Sorbonne conservés à la Bibliothèque Impériale sous les numéros 15176-16718 du fonds latin*, Paris, Durand et Pédone-Lauriel, 1870 ; repris anastatiquement dans *Inventaire des manuscrits latins conservés à la Bibliothèque Nationale sous les numéros 8823-18613*, Hildesheim-New York, Olms, 1974.

DELISLE, *Mélanges de paléographie et de bibliographie* = L. DELISLE, *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, Paris, 1880.

DELORME, *Deux leçons* = F.M. DELORME, *Deux leçons d'ouverture de cours biblique données par Jean de la Rochelle*, dans *La France Franciscaine* 16 (1933), pp. 345-360.

DENIFLE, *Die Constitutionen* = H. DENIFLE, *Die Constitutionen des Prediger-Ordens vom Jahre 1228*, dans *Archiv für Litteratur- und Kirchengeschichte des Mittelalters* 1 (1885).

DENIFLE, *Die Entstehung* = H. DENIFLE, *Die Entstehung der Universitäten des Mittelalters bis 1400*, Berlin, Weidmann, 1885.

DENIFLE, *Zum päpstlichen Urkunden* = H. DENIFLE, *Zum päpstlichen Urkunden- und Regestenwesen des 13 und 14 Jahrhunderts*, dans *Archiv für Litteratur- und Kirchengeschichte des Mittelalters* 3 (1887).

DE POORTER : voir POORTER.

DE RIJK : voir RIJK.

DESTREZ, *La Pecia* = J. DESTREZ, *La Pecia dans les manuscrits universitaires du XIII^e et du XIV^e siècle*, Paris, Vautrain, 1935.

DE VAUX : voir VAUX.

DE VOGEL : voir VOGEL.

DE WULF : voir WULF.

Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge = *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, ouvrage préparé par R. BOSSUAT, L. PICHARD et G. RAYNAUD DE LAGE, édition entièrement revue et mise à jour sous la direction de G. HASENOHR et M. ZINK, Paris, Fayard, 1992 (1^re éd. 1964).

DIEM, *Les traductions gréco-latines* = G. DIEM, *Les traductions gréco-latines de la Métaphysique au Moyen Âge : Le problème de la Metaphysica vetus*, dans *Archiv für Geschichte der Philosophie* 49 (1967), pp. 7-71.

Disticha Catonis, éd. BOAS-BOTSCHUYVER = *Disticha Catonis*, éd. M. BOAS et H.J. BOTSCHUYVER, Amsterdam, North-Holland Publishing Company, 1952.

DOD, *Aristoteles Latinus* = B.G. DOD, *Aristoteles Latinus*, dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: from the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism, 1100-1600*. Editors N. KRETZMANN, A. KENNY and J. PINBORG (Associate Editor E. STUMP), Cambridge, University Press, 1982, pp. 45-79.

DOMINIQUE GUNDISALVI, *De diuisione philosophiae*, éd. BAUR = DOMINICUS GUNDISSALINUS, *De diuisione philosophiae*, herausgegeben und philosophiegeschichtlich Untersucht, nebst einer Geschichte der philosophischen Einleitung bis zum ende der Scholastik, von L. BAUR, Münster, Aschendorff, 1903 (BGPM, IV, 2-3).

DOMINIQUE GUNDISALVI, *De scientiis*, éd. ALONSO ALONSO = DOMINGO GUNDISALVO, *De scientiis*, éd. M. ALONSO ALONSO, Madrid-Granada, Consejo Superior de Investigationes Científicas, 1954.

DONATI, *Studi per una cronologia delle opere di Egidio Romano* = S. DONATI, *Studi per una cronologia delle opere di Egidio Romano. I: Le opere prima del 1285 — I commenti aristotelici*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 1,1 (1990), pp. 1-111.

DONDAINE, *Saint Thomas* = A. DONDAINE, *Saint Thomas et les traductions latines des « Métaphysiques » d'Aristote*, dans *Bulletin thomiste* 3 (1933), pp. 208-210.

DOSSAT, *Les crises* = Y. DOSSAT, *Les crises de l'inquisition toulousaine au XIII^e siècle (1233-1273)*, Bordeaux, Imprimerie Bière, 1959.

DOUAIS, *La formule* = C. DOUAIS, *La formule « communicato bonorum virorum consilio » des sentences inquisitoriales*, dans *Compte rendu du quatrième Congrès scientifique international des catholiques, Cinquième section, Sciences historiques*, Fribourg (Suisse), Imprimerie et Librairie de l'œuvre de Saint-Paul, 1898, pp. 316-367.

DRONKE, *Fabula* = P. DRONKE, *Fabula. Explorations into the Uses of Myth in Medieval Platonism*, Leiden, Brill, 1974 (Mittellateinische Studien und Texte, IX).

DUFEIL, *Guillaume de Saint-Amour* = M.M. DUFEIL, *Guillaume de Saint-Amour et la polémique universitaire parisienne (1250-1259)*, Paris, Picard, 1972.

DUTTON, *Illustre ciuitatis et populi exemplum* = P.E. DUTTON, *Illustre ciuitatis et populi exemplum: Plato's Timaeus and the Transmission from Calcidius to the End of the Twelfth Century of a Tripartite Scheme of Society*, dans *Mediaeval Studies* 45 (1983), pp. 79-119.

DUTTON, *The « Glosae super Platonem » of Bernard of Chartres* = P.E. DUTTON, *The « Glosae super Platonem » of Bernard of Chartres*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1991 (Studies and Texts, CVII).

DUTTON, *The Uncovering of the « Glosae super Platonem »* = P.E. DUTTON, *The Uncovering of the « Glosae super Platonem » of Bernard of Chartres*, dans *Mediaeval Studies* 46 (1984), pp. 192-221.

DUTTON-HANKINS, *An Early Manuscript of William of Conches* = P.E. DUTTON et J. HANKINS, *An Early Manuscript of William of Conches' Glosae super Platonem*, dans *Mediaeval Studies* 47 (1985), pp. 487-494.

DUTTON-LUTHALA, *Eriugena in Priscianum* = P.E. DUTTON et A. LUTHALA, *Eriugena in Priscianum*, dans *Mediaeval Studies* 56 (1994), pp. 153-163.

EASTON, *Roger Bacon* = S.C. EASTON, *Roger Bacon and his Search for Universal Science*, Oxford, Blackwell, 1952.

EBBESEN, *Albert (the Great ?)'s Companion* = S. EBBESEN, *Albert (the Great ?)'s Companion to the « Organon »*, dans *Albert der Grosse. Seine Zeit, sein Werk, seine Wirkung*, A. ZIMMERMANN et G. VUILLEMIN-DIEM (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1981, pp. 89-103 (Miscellanea Mediaevalia, XIV).

EBBESEN, *Analyzing Syllogisms* = S. EBBESEN, *Analyzing Syllogisms or « Anonymus Aurelianensis III » – the (presumably) Earliest Extant Latin Commentary on the « Prior Analytics », and its Greek Model*, dans *CIMAGL* 37 (1981), pp. 1-20.

EBBESEN, *Anonymi Aurelianensis I* = S. EBBESEN, *Anonymi Aurelianensis I Commentarium in Sophisticos Elenchos. Edition and Introduction*, dans *CIMAGL* 34 (1979), pp. 10-16.

EBBESEN, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi* = S. EBBESEN, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi. A Study of Post-Aristotelian Ancient and Medieval Writings on Fallacies*, Leiden, Brill, 1981, t. I-III (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, VII, 1-3).

EBBESEN, *Medieval Latin Glosses* = S. EBBESEN, *Medieval Latin Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical texts of the Twelfth and Thirteenth Centuries*, dans *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts*, Ch. BURNETT (éd.), London, The Warburg Institute, 1993, pp. 129-177 (Warburg Institute Surveys and Texts, XXIII).

EBBESEN, *New Fragments* = S. EBBESEN, *New Fragments of « Alexander's » Commentaries on « Analytica Posteriora » and « Sophistici Elenchi »*, dans *CIMAGL* 60 (1990), pp. 113-120.

EBBESEN, *Philoponus, « Alexander » and the Origins of Medieval Logic* = S. EBBESEN, *Philoponus, « Alexander » and the Origins of Medieval Logic*, dans *Aristotle Transformed. The Ancient Commentators and their Influence*, R. SORABJI (éd.), Ithaca (N.Y.), Cornell University Press, 1990, pp. 445-461.

EBBESEN, *The Sophism Rationale est animal* = S. EBBESEN, *The Sophism Rationale est animal*, dans *CIMAGL* 24 (1978), pp. 85-120.

EBBESEN, *The Way Fallacies were Treated* = S. EBBESEN, *The Way Fallacies were Treated in Scholastic Logic*, dans *CIMAGL* 55 (1987), pp. 107-134.

EBBESEN, *Two 13th-century Examination Compendia* = S. EBBESEN, *Two 13th-century Examination Compendia. The Communia « Visitatio » and Communia « Feminae »*, dans *AHDLMA* : à paraître.

EBBESEN-PINBORG, *Bartholomew of Bruges* = S. EBBESEN et J. PINBORG, *Bartholomew of Bruges and His Sophisma on the Nature of Logic*, dans *CIMAGL* 39 (1981), pp. iii-xxvi et pp. 1-80.

EMERY-SPEER, *After the Condemnations of 1277* = K. EMERY et A. SPEER, *After the Condemnations of 1277: the University of Paris in the Last Quarter of the Thirteenth Century. A Project Between the Medieval Institute (Notre Dame) and the Thomas-Institut (Köln)*, dans *BPM* 38 (1996), pp. 119-124.

EUCLIDE, *Elementa*, éd. BUSARD = *The Latin Translation of the Arabic Version of Euclid's Elements Commonly Ascribed to Gerard of Cremona.* Introduction, Edition and Critical Apparatus by H.L.L. BUSARD, Leiden, Brill, 1984 (Asfâr. Publikaties van het Documentatiebureau Islam-Christendom van de Rijksuniversiteit te Leiden, II).

EUCLIDE, *Éléments de géométrie*, éd. BUSARD = *The First Latin Translation of Euclid's « Elements » Commonly Ascribed to Adelard of Bath, Books I-VIII and Books X*, éd. H.L.L. BUSARD, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1983 (Studies and Texts, LXIV).

EUSTRATE, *Commentarium in Ethica Nicomachea*, éd. HEYLBUT = *Eustratii et Michaelis et Anonyma in Ethica Nicomachea Commentaria*, éd. G. HEYLBUT, Berlin, Reimer, 1892 (CAG, XX).

EUSTRATE, *Commentarium in Ethica Nicomachea*, éd. MERCKEN = *The Greek Commentaries on the Nicomachean Ethics of Aristotle in the Latin Translation of Robert Grosseteste, Bishop of Lincoln († 1253): Eustratrius on Book I and The Anonymous Scholia on Books II, III, and IV*, éd. H.P.F. MERCKEN, Leiden, Brill, 1973, t. I (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, VI, 1).

EVANS, *Philosophy and Theology* = G.R. EVANS, *Philosophy and Theology in the Middle Ages*, Routledge, London, 1993.

FALLETTI, *Note sur l'emploi du terme « forma »* = L. FALLETTI, *Note sur l'emploi du terme « forma » dans les textes juridiques*, dans *Mélanges Paul Fournier*, Paris, Recueil Sirey, 1929, pp. 219-232.

FAKHRY, *The Liberal Arts in the Medieval Arabic Tradition* = M. FAKHRY, *The Liberal Arts in the Medieval Arabic Tradition from the Seventh to the Twelfth Centuries*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1969, pp. 91-97 (Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août - 2 septembre, 1967).

FERRUOLO, *The Paris Statutes* = S.C. FERRUOLO, *The Paris Statutes of 1215 Reconsidered*, dans *History of Universities* 5 (1985), pp. 1-14.

FLETCHER, *The teaching of arts at Oxford* = J.M. FLETCHER, *The teaching of arts at Oxford, 1400-1520*, dans *Paedagogica Historica* 7, 1 (1967), pp. 417-454.

FLOTZINGER, *Zur Frage der Modalrhythmik* = R. FLOTZINGER, *Zur Frage der Modalrhythmik als Antike-Rezeption*, dans *Archiv für Musikwissenschaft* 29 (1972), pp. 203-208.

FONTAINE, *Isidore de Séville* = J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, 2e éd., Paris, Études augustiniennes, 1983.

FOURNIER, *Les statuts et privilèges* = M. FOURNIER, *Les statuts et privilèges des Universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, Paris, Larose et Forcel, 1890-1892, t. I-III (réimpression anastatique Aalen, Scientia Verlag, 1970).

FRANCESCHINI, *Giovanni Pago* = E. FRANCESCHINI, *Giovanni Pago : le sue « Rationes super Predicamenta Aristotelis » e la loro posizione nel movimento aristotelico del secolo XIII*, dans *Sophia* 2 (1934), pp. 172-182, 329-350, 476-486.

FRANÇOIS VILLON, *Testament*, éd. RYCHNER-HENRY = *Le Testament Villon*, éd. et comm. J. RYCHNER et A. HENRY, Genève, Droz, 1974 (Textes littéraires français, CCVII et CCVIII).

FREDBORG, *The Scholastic Teaching of Rhetoric* = K.M. FREDBORG, *The Scholastic Teaching of Rhetoric in the Latin Middle Ages*, dans *CIMAGL* 55 (1987), pp. 85-105.

FRIES, *Principium Biblicum Alberti Magni* = A. FRIES, *Principium Biblicum Alberti Magni*, dans *Studia Albertina. Festschrift Bernhard Geyer*, H. OSTLENDER (éd.), Münster, Aschendorff, 1952, pp. 128-147 (BGPM, Suppl. Band, IV).

GABRIEL, *Garlandia* = A.L. GABRIEL, *Garlandia. Studies in the History of the Mediaeval University*, Frankfurt, Knecht, 1969.

GABRIEL, *Metaphysics in the Curriculum* = A. GABRIEL, *Metaphysics in the Curriculum of Studies of the Medieval Universities*, dans *Die Metaphysik im Mittelalter. Ihr Ursprung und ihre Bedeutung*, P. WILPERT (éd.), Berlin, De Gruyter, 1963 (Miscellanea Mediaevalia, II).

GAGNÉ, *Du Quadrivium aux scientiae mediae* = J. GAGNÉ, *Du Quadrivium aux scientiae mediae*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1969, pp. 975-986 (Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août - 2 septembre, 1967).

GARIN, *Studi sul Platonismo medievale* = E. GARIN, *Studi sul Platonismo medievale*, Firenze, Le Monnier, 1958.

GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la « fronesis »* = R.A. GAUTHIER, *Arnoul de Provence et la doctrine de la « fronesis », vertu mystique suprême*, dans *Revue du Moyen Âge Latin* 19 (1963), pp. 129-170.

GAUTHIER, *Introduction à l'Éthique à Nicomaque* = ARISTOTE, *L'Éthique à Nicomaque*. Introduction, traduction et commentaire par R.A. GAUTHIER et J.Y. JOLIF (2e éd. avec une introduction nouvelle), Louvain : Publications universitaires/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1970, t. I, 1 (1re éd. 1958).

GAUTHIER, *Le cours sur l'« Ethica nova »* = R.A. GAUTHIER, *Le cours sur l'« Ethica nova » d'un maître ès arts de Paris (1235-1240)*, dans *AHDLMA* 50 (1975), pp. 71-141.

GAUTHIER, *Le Traité « De anima et de potenciis eius »* = R.A. GAUTHIER, *Le Traité « De anima et de potenciis eius » d'un maître ès arts (vers 1225)*, dans *RSPT* 66 (1982), pp. 3-55.

GAUTHIER, *Notes sur les débuts* = R.A. GAUTHIER, *Notes sur les débuts (1225-1240) du premier « averroïsme »*, dans *RSPT* 66 (1982), pp. 321-373.

GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant* = R.A. GAUTHIER, *Notes sur Siger de Brabant. II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands*, dans *RSPT* 68 (1984), pp. 3-49.

GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Peryermenias* = *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 1 *Expositio libri Peryermenias. Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1989, pp. 1*-88*.

GAUTHIER, Préface à *Sancti Thomae de Aquino Expositio libri Posteriorum* = *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1989, pp. 1*-77*.

GAUTHIER, *Préface* à *Sancti Thomae de Aquino Sentencia libri De anima* = *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia, iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. XLV, *Sentencia libri De anima, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1984, pp. 1*-294*.

GAUTHIER, *Saint Thomas et l'« Éthique à Nicomaque »* = R.A. GAUTHIER, *Saint Thomas et l'« Éthique à Nicomaque »*, dans *Sancti Thomae de Aquino Opera omnia, iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. XLVIII, *Sententia libri Politicorum, Tabula libri Ethicorum, Appendix : Saint Thomas et l'« Éthique à Nicomaque », cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Romae, Ad Sanctae Sabinae, 1971, pp. I-XXV.

GENNRICH, *Simon d'Authie* = Fr. GENNRICH, *Simon d'Authie : ein pikardischer Sänger*, dans *Zeitschrift für romanischen Philologie* 67 (1951), pp. 49-104.

GENICOT, *Les actes publiques* = L. GENICOT, *Les actes publiques*, Turnhout, Brepols, 1972 (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, III).

GERMAIN, *Cartulaire* = A. GERMAIN, *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, t. I, Montpellier, Ricard, 1890.

GIBSON, *The Study of the Timaeus* = M. GIBSON, *The Study of the Timaeus in the Eleventh and Twelfth Centuries*, dans *Pensamiento* 25 (1969), pp. 183-194.

GILSON, *History of Christian Philosophy* = É. GILSON, *History of Christian Philosophy in the Middle Ages*, Random House, New York, 1955.

GILSON, *La servante de la théologie* = É. GILSON, *La servante de la théologie*, dans *Études de philosophie médiévale*, Strasbourg, Commission des Publications de la Faculté des Lettres, 1921.

GILSON, *Les sources gréco-arabes* = É. GILSON, *Les sources gréco-arabes de l'augustinisme avicennisant*, dans *AHDLMA* 4 (1929-1930), pp. 5-141.

GLORIEUX, *La Faculté des Arts* = P. GLORIEUX, *La Faculté des Arts et ses maîtres au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1971 (Études de philosophie médiévale, LIX).

GLORIEUX, *L'enseignement au Moyen Âge* = P. GLORIEUX, *L'enseignement au Moyen Âge. Techniques et méthodes en usage à la Faculté de théologie de Paris au XIII^e siècle*, dans *AHDLMA* 35 (1968), pp. 65-186.

GLORIEUX, *Répertoire des maîtres en théologie* = P. GLORIEUX, *Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1933, t. I-II (Études de philosophie médiévale, XVII, 1).

GOSWIN DE METZ, *L'Image de Monde*, éd. PRIOR = *L'Image de Monde de maître Gossouin : Rédaction en prose. Texte du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fonds français, n° 574*, éd. O.H. PRIOR, Lausanne, Payot, 1913.

GRABMANN, *Adenulf von Anagni* = M. GRABMANN, *Adenulf von Anagni, Propst von Saint-Omer († 1290). Ein Freund und Schüler des hl. Thomas von Aquin*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, 1956, t. III, pp. 306-322 (d'abord paru dans *Traditio* 5 [1947], pp. 269-283).

GRABMANN, *Die Aristoteleskommentare des Heinrich von Brüssel* = M. GRABMANN, *Die Aristoteleskommentare des Heinrich von Brüssel und der Einfluss Alberts des Grossen auf die mittelalterliche Aristoteleserklärung*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung* 1943, 10, München, Beck, 1944, pp. 1-92.

GRABMANN, *Die Aristoteleskommentatoren Adam von Bocfeld* = M. GRABMANN, *Die Aristoteleskommentatoren Adam von Bocfeld und Adam von Bouchermefort. Die Anfänge der Erklärung des « Neuen Aristoteles » in England*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, 1936, t. II, pp. 138-182.

GRABMANN, *Die Geschichte der scholastischen Methode* = M. GRABMANN, *Die Geschichte der scholastischen Methode*, Freiburg i.B., Herder, 1911.

GRABMANN, *Die logischen Schriften des Nikolaus von Paris* = M. GRABMANN, *Die logischen Schriften des Nikolaus von Paris und ihre Stellung in den aristotelischen Bewegung des XIII. Jahrhunderts*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen*

zur Geschichte der Scholastik und Mystik, München, Hueber, 1926, t. I, pp. 222-248 (d'abord paru dans *Festgabe Cl. Baeumker zum 70. Geburtstage*, Münster, 1923, pp. 119-141).

GRABMANN, *Die Sophismataliteratur* = M. GRABMANN, *Die Sophismataliteratur des 12. und 13. Jahrhunderts mit Textausgabe eines Sophisma des Boetius von Dacien*, Münster, Aschendorff, 1940 (BGPTM, XXXVI, 1).

GRABMANN, *Eine für Examinazwecke* = M. GRABMANN, *Eine für Examinazwecke abgefasste Quaestionensammlung der Pariser Artistenfacultät aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, 1936, t. II, pp. 183-199.

GRABMANN, *I divieti* = M. GRABMANN, *I divieti ecclesiastici di Aristotele sotto Innocenzo III e Gregorio IX*, Roma, Saler (Herder), 1941 (Miscellanea Historiae Pontificiae, V, 7).

GRABMANN, *Methoden und Hilfsmittel* = M. GRABMANN, *Methoden und Hilfsmittel des Aristotelesstudiums im Mittelalter*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung* 1939, 5, München, Beck, 1939, pp. 1-191 : repris dans *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöningh, t. II, 1979, pp. 1447-1637 (Münchener Universitäts-Schriften, XXV, 2).

GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen* = M. GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Aristotelesübersetzungen und Aristoteleskommentare in Handschriften spanischer Bibliotheken*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-philologische und historische Klasse* 1928, 5, München, Oldenbourg, 1928.

GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Übersetzungen von Schriften der Aristoteles-Kommentatoren* = M. GRABMANN, *Mittelalterliche lateinische Übersetzungen von Schriften der Aristoteles-Kommentatoren Johannes Philoponos, Alexander von Aphrodisias und Themistios*, dans *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung*, Jahrgang 1929, Heft 7, München, Oldenbourg, 1929, pp. 1-68 : repris dans *Gesammelte Akademieabhandlungen*, Paderborn-München-Wien-Zürich, Ferdinand Schöningh, 1979, t. I, pp. 497-564 (Münchener Universitäts-Schriften, XXV, 1).

GRABMANN, *Ungedruckte lateinische Kommentare zur aristotelischen « Topik »* = M. GRABMANN, *Ungedruckte lateinische Kommentare zur aristotelischen « Topik » aus dem 13. Jahrhundert*, dans *Mittelalterliches Geistesleben. Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik*, München, Hueber, t. III, 1956, pp. 142-157 (d'abord paru dans *Archiv für Kulturgeschichte* 28 [1938], pp. 210-232).

GREEN-PEDERSEN, *Discussions about the Status of the Loci Dialectici* = N.J. GREEN-PEDERSEN, *Discussions about the Status of the Loci Dialectici in Works from the Middle of the 13th Century*, dans *CIMAGL* 20 (1977), pp. 38-78.

GREEN-PEDERSEN, *On the Interpretation of Aristotle's « Topics »* = N.J. GREEN-PEDERSEN, *On the Interpretation of Aristotle's « Topics » in the Thirteenth Century*, dans *CIMAGL* 9 (1973), pp. 1-46.

GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics* = N.J. GREEN-PEDERSEN, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' « Topics »*, München-Wien, Philosophia Verlag, 1984 (Analytica).

GREEN-PEDERSEN et PINBORG, *Radulphus Brito* = N.J. GREEN-PEDERSEN et J. PINBORG, *Radulphus Brito : Commentary on Boethius' De differentiis topicis and the Sophism Omnis homo est omnis homo*, dans *CIMAGL* 26 (1978).

GREGORY, *Abélard et Platon* = T. GREGORY, *Abélard et Platon*, dans *Studi Medievali*, serie terza, 13 (1972), pp. 539-562.

GREGORY, *Anima mundi* = T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze, Sansoni, 1955.

GREGORY, *La cultura filosofica* = T. GREGORY, *La cultura filosofica nella prima metà del Duecento*, dans *Storia della filosofia diretta da Mario Dal Pra*, t. VI, Milano, Vallardi, 1976.

GREGORY, *Le Platonisme du XII^e siècle* = T. GREGORY, *Le Platonisme du XII^e siècle*, dans *RSPT* 71 (1987), pp. 243-259.

GREGORY, *Platonismo medievale* = T. GREGORY, *Platonismo medievale. Studi e ricerche*, Roma, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 1958 (Studi storici, XXVI-XXVII).

GRENDLER, *Printing and Censorship* = P.F. GRENDLER, *Printing and Censorship*, dans *The Cambridge History of Renaissance Philosophy*, Ch. SCHMITT, Q. SKINNER, E. KESSLER et J. KRAYE (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1988, pp. 41-53.

GUILLAUME D'AUVERGNE, *The Trinity, or the First Principle*, éd. TESKE-WADE = *WILLIAM OF AUVERGNE, The Trinity, or the First Principle*, éd. R.J. TESKE et Fr.C. WADE, Milwaukee, The Marquette University Press, 1989.

GUILLAUME D'AUXERRE, *Summa aurea*, éd. RIBAILLIER = *Magistri GUILLELMI ALTISSIODORENSIS Summa aurea*, éd. J. RIBAILLIER, Paris : CNRS/Grottaferrata (Roma) : Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras Aquas, 1980-1987, t. I, II, IIIA et IIIB + *Introduction générale* (Spicilegium Bonaventurianum, XVI, XVII, XVIIIA, XVIIIB, XX).

GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, éd. GRATAROLO = GUILLAUME DE CONCHES, *Dragmaticon*, éd. G. GRATAROLO, Strasbourg, 1567 (= *Dialogus de substantiis physicis, ante annos ducentos confectus a Vuilhelmo Aneponymo philosopho [...] Industria Guilielmi Grataroli Medici, quasi ab interitu vindicati [...] Argentorati excudebat Iosias Rihelius, MDLXVII*) : réimpression anastatique Frankfurt a.M., Minerva G.M.B.H., 1967.

GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, éd. JEAUNEAU = GUILLAUME DE CONCHES, *Glosae super Platonem*, éd. É. JEAUNEAU, Paris, Vrin, 1965 (Textes philosophiques du Moyen Âge, XIII).

GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur la Consolation*, éd. JOURDAIN = GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur la Consolation*, éd. Ch. JOURDAIN, *Excursions historiques et philosophiques à travers le Moyen Âge*, Paris, Firmin-Didot, 1888.

GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia mundi*, éd. MAURACH = *Wilhelm von Conches Philosophia*, herausgegeben, übersetzt und kommentiert von G. MAURACH, Pretoria, University of South Africa, 1980.

GUILLAUME DE SHERWOOD, *Introductiones in logicam*, éd. LOHR-KUNZE-MUSSLER = GUILLAUME DE SHERWOOD, *Introductiones in logicam*, éd. C.H. LOHR, P. KUNZE et B. MUSSLER, *William of Sherwood, « Introductiones in logicam » Critical Text*, dans *Traditio* 39 (1983), pp. 219-299.

GUILLAUMIN, *L'ordre des sciences du « quadriuium »* = J.Y. GUILLAUMIN, *L'ordre des sciences du « quadriuium » et la proportion géométrique*, dans *Latomus. Revue d'études latines* 50, 3 (1991), pp. 691-697.

GUILLEN MOLINIER, *Las Leys d'amors*, éd. ANGLADE = GUILLEN MOLINIER, *Las Leys d'amors : Manuscrit de l'Académie des Jeux Floraux*, éd. J. ANGLADE, Toulouse, Édouard Privat, 1919 (Bibliothèque méridionale, XVII).

HAAS, *Arabische und lateinische Musiklehre* = M. HAAS, *Arabische und lateinische Musiklehre – ein Vergleich von Strukturen*, dans *Orientalische Kultur und europäisches Mittelalter*, A. ZIMMERMANN et I. CRAEMER-RUEGENBERG (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1985, pp. 358-375 (Miscellanea Mediaevalia, XVII).

HAAS, *Die Musiklehre im 13. Jahrhundert* = M. HAAS, *Die Musiklehre im 13. Jahrhundert von Johannes de Garlandia bis Franco*, dans *Die mittelalterliche Lehre von der Mehrstimmigkeit*, Fr. ZAMINER (éd.), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1984, pp. 89-159 (Geschichte der Musiktheorie, V).

HAAS, *Musiktheorie im 12. Jahrhundert* = M. HAAS, *Musiktheorie im 12. Jahrhundert : einiges über Ausgangspunkte und Zugänge*, dans *L'enseignement de la musique au Moyen Âge et à la Renaissance*, Royaumont, Éditions de Royaumont, 1987, pp. 31-37.

HAAS, *Studien zur mittelalterlichen Musiklehre 1* = M. HAAS, *Studien zur mittelalterlichen Musiklehre 1 : Eine Übersicht über die Musiklehre im Kontext der Philosophie des 13. und frühen 14. Jahrhunderts*, dans *Aktuelle Fragen der musikbezogenen Mittelalterforschung*, Winterthur, Amadeus, 1982, pp. 323-456 (Forum musicologicum. Basler Beiträge zur Musikgeschichte, III).

HACKETT, *Moral Philosophy and Rhetoric in Roger Bacon* = J. HACKETT, *Moral Philosophy and Rhetoric in Roger Bacon*, dans *Philosophy and Rhetoric* 20 (1987), pp. 18-40.

HACKETT, *The Original Statutes* = M.B. HACKETT, *The Original Statutes of Cambridge University. The Text and its History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.

HADOT, *Les introductions aux commentaires exégétiques* = I. HADOT, *Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens*, dans M. TARDIEU, *Les règles de l'interprétation*, Paris, Cerf, 1987, pp. 99-122 (Patrimoines. Religions du Livre) : aussi, sous forme plus développée, dans SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*. Traduction commentée sous la direction de I. HADOT, Leiden-New York-Copenhagen-Köln, Brill, 1990, pp. 21-47 (Philosophia antiqua, L, 1).

HADOT, *Les divisions des parties de la philosophie* = P. HADOT, *Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité*, dans *Museum Helveticum* 36, 4 (1979), pp. 201-223.

HAJNAL, *L'enseignement de l'écriture* = J. HAJNAL, *L'enseignement de l'écriture aux universités médiévales*, Budapest, Académie des sciences de Hongrie, 1959 (2e éd.).

HALLIWELL, *Rara Mathematica* = J.O. HALLIWELL, *Rara Mathematica ; or, a Collection of Treatises on the Mathematics and Subjects Connected with Them, from Ancient Inedited Manuscripts*, London : Parker/Cambridge : Deighton and Stevenson, 1839.

HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis* = J. HAMESSE, *Les Auctoritates Aristotelis. Un florilège médiéval. Étude historique et édition critique*, Louvain : Publications universitaires/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1974 (Philosophes médiévaux, XVII).

HAMESSE, *Les florilèges médiévaux d'Aristote* = J. HAMESSE, *Les florilèges médiévaux d'Aristote*, dans *BPM* 7 (1965), pp. 52-76.

HAMESSE, *Les florilèges philosophiques* = J. HAMESSE, *Les florilèges philosophiques du XIII^e au XV^e siècle*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 181-191 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2^e série : Textes, Études, Congrès, V).

HANA, *Der « Mauritius Hispanus »* = C.G. HANA, *Der « Mauritius Hispanus » in der Studienordnung der Pariser Universität aus den Jahre 1215*, dans *Archiv für Kulturgeschichte* 55 (1973), pp. 352-365.

HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance* = J. HANKINS, *Plato in the Italian Renaissance*, Leiden, Brill, 1990 (Columbia Studies in the Classical Tradition, XVII, 1-2).

HANKINS, *Plato in the Middle Ages* = J. HANKINS, *Plato in the Middle Ages*, dans *Dictionary of the Middle Ages*, J.R. STRAYER (éd.), New York, Charles Scribner's Sons, 1987, t. IX, pp. 694-704.

HASKINS, *Studies in Mediaeval Culture* = Ch.H. HASKINS, *Studies in Mediaeval Culture*, Oxford, Clarendon Press, 1929.

HASKINS, *Studies in the History of the Mediaeval Science* = Ch.H. HASKINS, *Studies in the History of the Mediaeval Science*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1927 (réimpression New York, F. Ungar Publ., 1960).

HASKINS, *Two Roman Formularies* = Ch.H. HASKINS, *Two Roman Formularies in Philadelphia*, dans *Miscellanea Francesco Ehrle. Scritti di storia e paleografia*, Roma, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1924 (Studi e Testi, XL).

HAURÉAU, *Guyard de Laon* = B. HAURÉAU, *Guyard de Laon, évêque de Cambrai*, dans *Journal des Savants*, 1893.

HAURÉAU, *Histoire* = B. HAURÉAU, *Histoire de la philosophie scolastique*, Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1872-1880.

HAURÉAU, *Quelques lettres* = B. HAURÉAU, *Quelques lettres de Grégoire IX, extraites des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale et autres bibliothèques*, Paris, Imprimerie Impériale, 1865, t. XXII, 2.

HEIN, *Definition und Einteilung der Philosophie* = Chr. HEIN, *Definition und Einteilung der Philosophie. Von der spätantiken Einleitungsliteratur zur arabischen Enzyklopädie*, Frankfurt am Main-Bern-New York, Peter Lang, 1985 (Europäische Hochschulschriften, Reihe XX, Philosophie, Bd. 177).

HENLE, *Saint Thomas and Platonism* = R.J. HENLE, *Saint Thomas and Platonism : A Study of the « Plato » and « Platonici » Texts in the Writing of Saint Thomas*, The Hague, M. Nijhoff, 1956.

HENRI D'ANDELI, *La bataille des VII ars*, éd. PAETOW = *La bataille des VII ars. The Battle of the Seven Arts. A French Poem by Henri d'Andeli, Trouvère of the Thirteenth Century.* Edited and Translated, with Introduction and Notes, by L.J. PAETOW, Berkeley, The University of California Press, 1914 (Memoirs of the University of California, IV, 1 ; History, I, 1).

HERVÉ LE BRETON, *Philosophia*, éd. LAFLEUR-CARRIER = Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introduc-*

tions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie), dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 359-442.

HOFFMANN, *Catégories et langage selon Simplicius* = Ph. HOFFMANN, *Catégories et langage selon Simplicius. La question du « skopos » du traité aristotélicien des « Catégories »*, dans I. HADOT (éd.), *Simplicius. Sa vie, son œuvre, sa survie, Actes du colloque international de Paris (28 sept. – 1er oct. 1985)*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1987, pp. 61-90 (Peripatoi, XV).

HOLTZ, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical* = L. HOLTZ, *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'« Ars Donati » et sa diffusion (IVe-IXe siècle) et édition critique*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1981 (Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes).

HUDRY, *Le « Liber XXIV philosophorum »* = Fr. HUDRY, *Le « Liber XXIV philosophorum » et le « Liber de causis » dans les manuscrits*, dans *AHDLMA* 59 (1992), pp. 63-88.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon*, éd. BUTTIMER = HUGONIS DE SANCTO VICTORE *Didascalicon. De studio legendi.* A Critical Text by Ch.H. BUTTIMER, Washington, The Catholic University Press, 1939 (Studies in Medieval and Renaissance Latin, X).

HUNT, *The Introductions to the Artes in the Twelfth Century* = R.W. HUNT, *The Introductions to the Artes in the Twelfth Century*, dans *Studia Medievalia in honorem admodum Reuerendi Patris Raymundi Josephi Martin*, Bruges, De Tempel, s.d., 1948, pp. 85-112.

HUNT, *The Schools and the Cloister* = R.W. HUNT, *The Schools and the Cloister. The Life and Writings of Alexander Nequam (1157-1217)*, Oxford, Clarendon Press, 1984.

IMBACH, *Einführungen in die Philosophie* = R. IMBACH, *Einführungen in die Philosophie aus dem XIII. Jahrhundert. Marginalien, Materialien und Hinweise im Zusammenhang mit einer Studie von Claude Lafleur*, dans *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* 38, 3 (1991), pp. 478-493 : repris dans *Id., Quodlibeta. Ausgewählte Artikel*, Fribourg, Éditions universitaires, 1996, pp. 63-91 (Dokimion, XX).

IORDANUS, *Notulae super Priscianum Minorem*, éd. SIRRIDGE = *Notulae super Priscianum Minorem Magistri Jordani.* Partial Edition and Introduction by M. SIRRIDGE, dans *CIMAGL* 36 (1980), pp. 1-88.

ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, éd. MUCKLE = ISAAC ISRAÉLI, *Liber de definicionibus*, éd. J.T. MUCKLE, dans *AHDLMA* 11 (1937-1938), pp. 299-340.

ISAAC, *Le « Peri hermeneias » en Occident* = J. ISAAC, *Le « Peri hermeneias » en Occident de Boèce à Saint Thomas. Histoire littéraire d'un traité d'Aristote*, Paris, Vrin, 1953 (Bibliothèque thomiste, XXIX).

ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae*, éd. MARSHALL = *Isidore of Seville. Etymologies, Book II*, éd. P.K. MARSHALL, Paris, Les Belles Lettres, 1983 (Auteurs latins du Moyen Âge).

JACQUART, *Rapport de la table ronde* = D. JACQUART, *Rapport de la table ronde « Les disciplines du quadriuium »*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIIIe-XVe siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 239-247 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

JAMES, *A Descriptive Catalogue* = M.R. JAMES, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Peterhouse*, Cambridge, Cambridge University Press, 1899.

JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie*, éd. OTTO = JEAN DE DACIE, *Diuisio scientie* ; *Johannis Daci Opera*, éd. A. OTTO, Copenhague, Gad, 1955, t. I, 1, pp. 3-44 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, I, 1).

JEAN DE GARLANDE, *De mensurabili musica*, éd. REIMER = JOHANNES DE GARLANDIA, *De mensurabili musica. Kritische Edition mit Kommentar und Interpretation der Notationslehre* von. E. REIMER, t. I (Quellenuntersuchungen und Edition), Wiesbaden, Steiner, 1972 (Beihefte zum Archiv für Musikwissenschaft, X).

JEAN DE GARLANDE, *Morale scolarium*, éd. PAETOW = *Morale scolarium of John of Garland (Iohannes de Garlandia), a Professor in the Universities of Paris and Toulouse in the Thirteenth Century*. Edited, with an Introduction on the Life and Works of the Author, together with Facsimiles of Four Folios of the Bruges Manuscript, by L.J. PAETOW, Berkeley, The University of California Press, 1927 (Memoirs of the University of California, IV, 2. History, 1, 2).

JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, éd. LANGLOIS = JEAN DE MEUN, *Le Roman de la Rose* ; *Le Roman de la Rose par Guillaume de Lorris et Jean de Meun*, éd. E. LANGLOIS, 5 t., Paris, Champion, 1914-1924.

JEAN DE MURS, *Musica speculativa*, éd. FALKENROTH = JEAN DE MURS, *Musica speculativa (versio A)*, dans *Die Musica speculativa des Johannes de Muris. Kommentar zur Überlieferung und kritische Edition* von Cr. FALKENROTH, Stuttgart, Steiner, 1992 (Beiheft zum Archiv für Musikwissenschaft, XXXIV).

JEAN DE MURS, *Notitia artis musicae*, éd. MICHELS = *JOHANNIS DE MURIS Notitia artis musicae et Compendium musicae practicae ; PETRI DE SANCTO DIONYSIO Tractatus de musica*, éd. U. MICHELS, s.l., American Institute of Musicology, 1972, pp. 24-31 (Corpus scriptorum de musica, XVII).

JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon*, éd. HALL = JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon*, éd. J.B. HALL, Turnhout, Brepols, 1991 (CCCM, XCVIII).

JEAN DE SALISBURY, *Policraticus*, éd. WEBB = *Ioannis Saresberiensis, episcopi Carnotensis, Policratici sive De nugis curialium et vestigiis philosophorum libri VIII*, éd. Cl.C.J. WEBB, Oxford, Clarendon Press, 1909 (réimpression anastatique Frankfurt a.M., Minerva G.M.B.H., 1965).

JEAN LE PAGE, *Rationes super Predicamenta Aristotelis*, éd. FRANCESCHINI = E. FRANCESCHINI, *Giovanni Pago : le sue « Rationes super Predicamenta Aristotelis » e la loro posizione nel movimento aristotelico del secolo XIII*, dans *Sophia* 2 (1934), pp. 172-182, 329-350, 476-486.

JEAN SCOT ÉRIGÈNE, *Periphyseon (De Diuisione Naturae)*, éd. SHELDON-WILLIAMS = *IOHANNIS SCOTTI ERIUGENAE Periphyseon (De Diuisione Naturae), Liber primus*, éd. I.P. SHELDON-WILLIAMS, Dublin, The Dublin Institute for Advanced Studies, 1968, t. I (Scriptores Latini Hiberniae, VII).

JEAUNEAU, *Études érigéniennes* = É. JEAUNEAU, *Études érigéniennes*, Paris, Études augustiniennes, 1987.

JEAUNEAU, *Extraits des « Glosae super Platonem »* = É. JEAUNEAU, *Extraits des « Glosae super Platonem » de Guillaume de Conches dans un manuscrit de Londres*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 40 (1977), pp. 212-222.

JEAUNEAU, *Gloses marginales sur le « Timée »* = É. JEAUNEAU, *Gloses marginales sur le « Timée » de Platon du manuscrit 226 de la Bibliothèque municipale d'Avranches*, dans *Sacris Erudiri* 17 (1966), pp. 71-89.

JEAUNEAU, *Gloses sur le « Timée » du manuscrit Digby 217* = É. JEAUNEAU, *Gloses sur le « Timée » du manuscrit Digby 217 de la Bodléienne, à Oxford*, dans *Sacris Erudiri* 17 (1966), pp. 365-400.

JEAUNEAU, *Gloses sur le « Timée » et commentaire du « Timée »* = É. JEAUNEAU, *Gloses sur le « Timée » et commentaire du « Timée » dans deux manuscrits du Vatican*, dans *Revue des Études augustiniennes* 8 (1962), pp. 365-373.

JEAUNEAU, *Jean de Salisbury* = É. JEAUNEAU, *Jean de Salisbury et la lecture des philosophes*, dans *Revue des Études augustiniennes* 29 (1983), pp. 169-173.

JEAUNEAU, *La philosophie médiévale* = É. JEAUNEAU, *La philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1963 (Que sais-je ?, MXLIV).

JEAUNEAU, *Lectio Philosophorum* = É. JEAUNEAU, *Lectio Philosophorum : Recherches sur l'École de Chartres*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1973.

JEAUNEAU, *L'usage de la notion d'« integumentum »* = É. JEAUNEAU, *L'usage de la notion d'« integumentum » à travers les gloses de Guillaume de Conches*, dans *Lectio philosophorum. Recherches sur l'École de Chartres*, Amsterdam, Hakkert, 1973, pp. 127-192.

JEAUNEAU, *Plato apud Bohemos* = É. JEAUNEAU, *Plato apud Bohemos*, dans *Mediaeval Studies* 41 (1979), pp. 161-214.

JEUDY, *L'œuvre de Remi d'Auxerre* = C. JEUDY, *L'œuvre de Remi d'Auxerre. État de la question*, dans *L'école carolingienne d'Auxerre de Murethach à Remi (830-908)*, D. IOGNA-PRAT, C. JEUDY et G. LOBRICHON (éd.), Paris, Beauchesne, 1991.

JOLIVET, *La philosophie médiévale en Occident* = J. JOLIVET, *La philosophie médiévale en Occident*, dans *Histoire de la philosophie : Orient, Antiquité, Moyen Âge*, volume publié sous la direction de Br. PARAIN, Paris, Gallimard, 1969 (Encyclopédie de la Pléiade, XXVII).

JOLIVET, *The Arabic Inheritance* = J. JOLIVET, *The Arabic Inheritance*, dans *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, P. DRONKE (éd.), Cambridge, University Press, 1988, pp. 113-148.

JOURDAIN, *Des commentaires inédits* = Ch. JOURDAIN, *Des commentaires inédits de Guillaume de Conches et de Nicolas Triveth sur la Consolation de la Philosophie de Boèce*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, Paris, Imprimerie Impériale, 1862, t. XX, 2, pp. 40-82 ; réimprimé dans Ch. JOURDAIN, *Excursions historiques et philosophiques à travers le Moyen Âge*, publication posthume, Paris, Firmin-Didot, 1888 (réimpression anastatique Frankfurt a.M., Minerva G.M.B.H., 1966), pp. 31-68.

JUDY, *Introduction* = A.G. JUDY, *Introduction*, dans ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. A.G. JUDY, London : The British Academy/Toronto : The Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1976, pp. xi-lxi (Auctores Britannici Medii Aevi, IV).

KAEPPELI, *Scriptores Ordinis Praedicatorum* = Th. KAEPPELI, *Scriptores Ordinis Praedicatorum Medii Aevi*, Romae, Ad S. Sabinae, t. III.

KALUZA, *Jérôme de Prague* = Z. KALUZA, *Jérôme de Prague et le « Timée » de Platon*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 57-104.

KELLY, *La Physique d'Aristote* = L.G. KELLY, *La Physique d'Aristote et la phrase simple dans les traités de grammaire spéculative*, dans *La grammaire spéculative, des Modistes aux Idéologues*, A. JOLY et J. STEFANINI (éd.), Lille, PUL, 1977, pp. 105-124.

KIBRE, *The Quadrivium in the Thirteenth Century Universities* = P. KIBRE, *The Quadrivium in the Thirteenth Century Universities (With Special Reference to Paris)*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1969, pp. 175-191 (Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août - 2 septembre, 1967).

KLIBANSKY, *The Continuity* = R. KLIBANSKY, *The Continuity of the Platonic Tradition during the Middle Ages*, with a New Preface and Four Supplementary Chapters together with *Plato's Parmenides in the Middle Ages and Renaissance*, with a New Introductory Preface, New York, Kraus, 1982.

KNEEPKENS, *Het Iudicium Constructionis* = C.H. KNEEPKENS, *Het Iudicium Constructionis. Het Leerstuk van de Constructio in de 2de Helft van de 12de Eeuw.* Deel I : Een Verkennende en Inleidende Studie ; Deel II : Uitgave van Robertus van Parijs, *Summa « Breve Sit »* ; Deel III : Uitgave van Robert Blund, *Summa in arte grammatica* ; Deel IV : Werkuitgave van Petrus Hispanus (non-papa), *Summa « Absoluta cuiuslibet »*, Nijmegen, Ingenium Publishers, 1987.

KNEEPKENS, *Roger Bacon on the Double intellectus* = C.H. KNEEPKENS, *Roger Bacon on the Double intellectus : A Note on the Development of the Theory of Congruitas and Perfectio in the First Half of the Thirteenth Century*, dans *The Rise of British Logic*, P.O. LEWRY (éd.), Acts of the Sixth European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Balliol College, Oxford, 19-24 June 1983, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1985, pp. 115-143 (Papers in Mediaeval Studies, VII).

KNEEPKENS, *The Priscianic Tradition* = C.H. KNEEPKENS, *The Priscianic Tradition*, dans *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, S. EBBESEN (éd.), Tübingen, Narr, 1995, pp. 239-264 (Geschichte der Sprachtheorie, III).

KRAMP, *Des Wilhelm von Auvergne* = J. KRAMP, *Des Wilhelm von Auvergne « Magisterium divinale »*, dans *Gregorianum* 2 (1921), pp. 42-78.

KRISTELLER, *Iter Italicum* = P.O. KRISTELLER, *Iter Italicum : A finding List of Uncatalogued or Incompletely Catalogued Humanistic Manuscripts of the Renaissance in Italian and Other Libraries*, 6 t., London, Warburg Institute, 1963-1992.

KUNITZSCH, *Der Almagest* = P. KUNITZSCH, *Der Almagest. Die Syntaxis Mathematica des Claudius Ptolemäus in arabisch-lateinischer Überlieferung*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1974.

KURDZIALEK, *Davidis de Dinanto* = M. KURDZIALEK, *Davidis de Dinanto Quaternulorum fragmenta*, dans *Studia mediewistyczne* 3 (1963).

KURDZIALEK, *David von Dinant* = M. KURDZIALEK, *David von Dinant als Ausleger der Aristotelischen Naturphilosophie*, dans *Die Auseinandersetzungen an der Pariser Universität in XIII. Jahrhundert*, A. ZIMMERMANN (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1976, pp. 181-192 (Miscellanea Mediaevalia, X).

LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant »* = Cl. LAFLEUR, *Les « guides de l'étudiant » de la Faculté des arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 137-199 (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, VI).

LAFLEUR, *Les textes « didascaliques »* = Cl. LAFLEUR, *Les textes « didascaliques » (« introductions à la philosophie » et « guides de l'étudiant ») de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle : notabilia et status quaestionis*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 345-372 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

LAFLEUR, *L'introduction à la philosophie* = Cl. LAFLEUR, *L'introduction à la philosophie « Vt testatur Aristotiles » (vers 1265-1270)*, dans *Laval théologique et philosophique* 48, 1 (1992), pp. 81-107.

LAFLEUR, *Logic in the Barcelona Compendium* = Cl. LAFLEUR, *Logic in the Barcelona Compendium (With special reference to Aristotle's Topics and Sophistici Elenchi)*, dans *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Kl. JACOBI (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1993, pp. 81-98 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXVIII).

LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation* = Cl. LAFLEUR, *Logique et théorie de l'argumentation dans le « Guide de l'étudiant » (c. 1230-1240) du ms. Ripoll 109*, dans *Dialogue* 29 (1990), pp. 335-355.

LAFLEUR, *Quatre introductions* = Cl. LAFLEUR, *Quatre introductions à la philosophie au XIII^e siècle. Textes critiques et étude historique*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1988 (Publications de l'Institut d'études médiévales, XXIII) : ouvrage tiré de *Id.*, *Quatre introductions à la philosophie (c. 1230-1250) de la Faculté des arts de l'Université de Paris*, Université de Montréal, 1986 (thèse doctorale).

LAFLEUR, *« Scientia » et « ars »* = Cl. LAFLEUR, *« Scientia » et « ars » dans les introductions à la philosophie des maîtres ès arts de l'Université de Paris au XIII^e siècle*, dans *« Scientia » und « ars » im Hoch- und Spätmittelalter*, I. CRAEMER-RUEGENBERG et A. SPEER (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1994, pp. 45-65 (Miscellanea Mediaevalia, XXII).

LAFLEUR-CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (Première partie)* = Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Première partie)*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 149-226.

LAFLEUR-CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (Deuxième partie)* = Cl. LAFLEUR et J. CARRIER, *La « Philosophia » d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (Deuxième partie)*, dans *AHDLMA* 62 (1995), pp. 359-442.

LAFLEUR-CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant »* = Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Le « Guide de l'étudiant » d'un maître anonyme de la Faculté des arts de Paris au XIII^e siècle. Édition critique provisoire du ms. Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Ripoll 109, fol. 134ra-158va*, Québec, 1992 (Publications du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval, I). Les numéros de paragraphes de cette prépublication demeureront inchangés dans l'édition finale à paraître, chez Brepols, dans le Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis.

LAFLEUR-CARRIER, *Un instrument de révision* = Cl. LAFLEUR, avec la collaboration de J. CARRIER, *Un instrument de révision destiné aux candidats à la licence de la Faculté*

des arts de Paris, le « De communibus artium liberalium » (vers 1250 ?), dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 5, 3 (1994), pp. 129-203.

LAMBERT D'AUXERRE, *Logica*, éd. ALESSIO = LAMBERT D'AUXERRE (= Lambert de Lagny), *Logica (Summa Lamberti)*, éd. Fr. ALESSIO, Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1971.

LANDGRAF, *Dogmengeschichte der Frühscholastik* = E.M. LANDGRAF, *Dogmengeschichte der Frühscholastik*, II, 2, Regensburg, Friedrich Pustet, 1954.

LANDGRAF, *Écrits théologiques de l'école d'Abélard* = E.M. LANDGRAF, *Écrits théologiques de l'école d'Abélard. Textes inédits*, Louvain, Duculot, 1934 (Spicilegium Sacrum Lovaniense. Études et documents, XIV).

LAUNOY, *De varia Aristotelis* = J. DE LAUNOY, *De varia Aristotelis in Academia Parisiensi fortuna*, Lutetiae Parisiorum, Typis E. Martini, 1653.

LEFF, *Paris and Oxford* = G. LEFF, *Paris and Oxford Universities in the Thirteenth and Fourteenth Centuries. An Institutional and Intellectual History*, New York-London-Sidney, Wiley, 1968 (2e éd., Huntington, Krieger, 1974).

LE GOFF, *Les intellectuels* = J. LE GOFF, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985 (2e édition ; 1re éd. 1957) (Collection Points, Histoire, 78).

LEHMANN, *Einteilung und Datierung* = P. LEHMANN, *Einteilung und Datierung nach Jahrhunderten*, dans *Aus der Geisteswelt des Mittelalters*, Münster i.W., Aschendorff, 1935, pp. 35-51 (BGPM, Suppl. Band, III).

LEHMANN, *Mittelalterliche Bibliothekskataloge* = P. LEHMANN, *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, t. II : *Bistum Mainz, Erfurt*, Munich, C.H. Beck, 1928.

LEMAY, *De la scolastique à l'histoire* = R. LEMAY, *De la scolastique à l'histoire par le truchement de la philologie : itinéraire d'un médiéviste entre Europe et Islam*, dans *La diffusione delle scienze islamiche nel Medio Evo europeo*, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1987.

LEMOINE, *Hugues de Saint-Victor* = M. LEMOINE, *Hugues de Saint-Victor. L'Art de lire. Didascalicon*, Paris, Cerf, 1991 (Sagesses chrétiennes).

LEONARDI, *I codici di Marziano Capella* = Cl. LEONARDI, *I codici di Marziano Capella*, dans *Aevum* 33 et 34 (1959 et 1960), pp. 1-99 et pp. 411-524.

LERNER, *Poverty, Preaching, and Eschatology* = R.E. LERNER, *Poverty, Preaching, and Eschatology in the Revelation Commentaries of « Hugh of St Cher »*, dans *The Bible in the Medieval World. Essays in Memory of Beryl Smalley*, K. WALSH et D. WOOD (éd.), Oxford, Blackwell, 1985, pp. 157-189.

LEWRY, *Grammar, Logic, and Rhetoric* = P.O. LEWRY, *Grammar, Logic, and Rhetoric, 1220-1320*, dans *The History of the University of Oxford*, t. I : *The Early Oxford Schools*, J.I. CATTO (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1980, pp. 401-433.

LEWRY, *Papal Ideals* = P.O. LEWRY, *Papal Ideals and the University of Paris 1170-1303*, dans *The Religious Roles of the Papacy : Ideals and Realities, 1150-1330*, C. RYAN (éd.), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1989, pp. 363-388 (Papers in Mediaeval Studies, VIII).

LEWRY, *Rhetoric at Paris and Oxford* = P.O. LEWRY, *Rhetoric at Paris and Oxford in the Mid-13th Century*, dans *Rhetorica* 1 (1983), pp. 45-63.

LEWRY, *Robert Kilwardby (circa 1215-1279)* = P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby (circa 1215-1279)*, dans *Medieval Philosophers*, J. HACKETT (éd.), Detroit-London, Gale Research, 1992, pp. 257-262 (Dictionary of Literary Biography, CXV).

LEWRY, *Robert Kilwardby on Meaning* = P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby on Meaning : a Parisian Course on the « Logica vetus »*, dans *Sprache und Erkenntnis im Mittelalter*, J.P. BECKMANN, L. HONNEFELDER, G. JÜSSEN, B. MÜNXELHAUS, G. SCHRIMPF, G. WIELAND unter Leitung von W. KLUXEN (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1981, pp. 376-384 (Miscellanea Mediaevalia, XIII, 1).

LEWRY, *Robert Kilwardby's Commentary on the « Ethica nova » and « vetus »* = P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Commentary on the « Ethica nova » and « vetus »*, dans *L'homme et son univers au Moyen Âge*, Ch. WENIN (éd.), Louvain-la-Neuve, Institut Supérieur de Philosophie, 1986, t. II, pp. 799-807 (Philosophes médiévaux, XXVII).

LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the « Logica Vetus »* = P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the « Logica Vetus » Studied with Regard to Their Teaching and Method*, Oxford, 1978 (thèse doctorale inédite).

LEWRY, *Robertus Anglicus* = P.O. LEWRY, *Robertus Anglicus and the Italian Kilwardby*, dans *English Logic in Italy in the 14th and 15th Centuries*, A. MAIERÙ (éd.), Naples, Bibliopolis, 1982, pp. 33-51.

LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia* = P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Examination Compendia from the Faculty of Arts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 101-116 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2e série : Textes, Études, Congrès, V).

LEWRY, *Thirteenth-Century Teaching* = P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Teaching on Speech and Accentuation : Robert Kilwardby's Commentary on « De accentibus » of Pseudo-Priscian*, dans *Mediaeval Studies* 50 (1988), pp. 96-185.

LIBERA, *Albert le Grand et Thomas d'Aquin* = A. DE LIBERA, *Albert le Grand et Thomas d'Aquin interprètes du « Liber de causis »*, dans *RSPT* 74, 3 (1990), pp. 347-378.

LIBERA, *César et le Phénix* = A. DE LIBERA, *César et le Phénix. Distinctiones et sophismata parisiens du XIIIe siècle*, Pisa : Scuola Normale superiore/Firenze : Opus libri, 1991 (Centro di cultura medievale, IV).

LIBERA, *Faculté des arts ou faculté de philosophie ?* = A. DE LIBERA, *Faculté des arts ou faculté de philosophie ? Sur l'idée de philosophie et l'idéal philosophique au XIIIe siècle*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIIIe-XVe siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 429-444 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

LIBERA, *La Philosophie médiévale* = A. DE LIBERA, *La Philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1989 (2e éd. 1991 ; 3e éd. 1994), (Que sais-je ?, n° 1044).

LIBERA, *La querelle* = A. DE LIBERA, *La querelle des universaux de Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1996 (Des travaux).

LIBERA, *Les « Appellationes » de Jean le Page* = A. DE LIBERA, *Les « Appellationes » de Jean le Page*, dans *AHDLMA* 51 (1984), pp. 193-255.

LIBERA, *Les sources gréco-arabes* = A. DE LIBERA, *Les sources gréco-arabes de la théorie médiévale de l'analogie de l'être*, dans *Les études philosophiques* 3/4 (1989), pp. 319-345.

LIBERA, *Les « Summulae dialectices »* = A. DE LIBERA, *Les « Summulae dialectices » de Roger Bacon, I-II: « De termino, de enuntiatione »*, dans *AHDLMA* 53 (1987), pp. 139-289.

LIBERA, *L'université médiévale* = A. DE LIBERA, fiche « L'université médiévale », dans *Philosophes et philosophie: des origines à Leibniz*. Anthologie chronologique sous la direction de B. MORICHÈRE, Paris, Nathan, 1992, p. 238 (section « Moyen Âge »).

LIBERA, *Nicolas de Paris* = A. DE LIBERA, *Nicolas de Paris*, dans l'*Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF, 1992, t. III, 1, *Les œuvres philosophiques. Dictionnaire. III^e millénaire av. J.-C.– 1889*, J.F. MATTÉI (éd.), pp. 733-734.

LIBERA, *Penser au Moyen Âge* = A. DE LIBERA, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991 (Chemins de pensée).

LIBERA, *The Oxford and Paris Traditions in Logic* = A. DE LIBERA, *The Oxford and Paris Traditions in Logic*, dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: from the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism, 1100-1600*. Editors N. KRETZMANN, A. KENNY and J. PINBORG (Associate Editor E. STUMP), Cambridge, University Press, 1982, pp. 174-187.

LIBERA, *Thomas d'Aquin* = *Thomas d'Aquin, Contre Averroès, L'unité de l'intellect contre les averroïstes* suivi des *Textes contre Averroès antérieurs à 1270*, Texte latin. Traduction, introduction, bibliographie, chronologie, notes et index par A. DE LIBERA, Paris, GF-Flammarion, 1994.

LIBERA, *Ulrich de Strasbourg* = A. DE LIBERA, *Ulrich de Strasbourg lecteur d'Albert le Grand*, dans *Albert der Große und die deutsche Dominikanerschule. Philosophische Perspektiven*, R. IMBACH et Chr. FLÜELER (éd.), dans *Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* 32 (1985), pp. 105-136.

LINDBERG, *A Catalogue* = D.C. LINDBERG, *A Catalogue of Medieval and Renaissance Optical Manuscripts*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1975 (Subsidia Mediaevalia, IV).

LINDBERG, *Roger Bacon's Philosophy of Nature* = D.C. LINDBERG, *Roger Bacon's Philosophy of Nature. A Critical Edition [...] of « De multiplicatione specierum » and « De speculis comburentibus »*, Oxford, Clarendon Press, 1983.

LINDBERG, *Science and the Early Church* = D.C. LINDBERG, *Science and the Early Church*, dans *God and Nature: Historical Essays on the Encounter between Christianity and Science*, D.C. LINDBERG et R.L. NUMBERS (éd.), Berkeley, The University of California Press, 1986, pp. 19-48.

LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries* (1967) = Ch.H. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: A-F*, dans *Traditio* 23 (1967), pp. 313-413.

LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries* (1968) = Ch.H. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: G-I*, dans *Traditio* 24 (1968), pp. 149-245.

LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries* (1972) = Ch.H. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: Narcissus – Richardus*, dans *Traditio* 28 (1972), pp. 281-396.

LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries* (1973) = Ch.H. LOHR, *Medieval Latin Aristotle Commentaries. Authors: Robertus – Wilgelmus*, dans *Traditio* 29 (1973), pp. 93-197.

LOHR, *The New Aristotle* = Ch.H. LOHR, *The New Aristotle and « Science » in the Paris Arts Faculty (1255)*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et

L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997, pp. 251-269 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

LOTTIN, *Psychologie et morale aux XII^e et XIII^e siècles* = O. LOTTIN, *Psychologie et morale aux XII^e et XIII^e siècles*, Louvain : Abbaye du Mont César/Gembloux : Duculot, 7 t., 1942-1960.

LUSIGNAN, *Le « Speculum Doctrinale »* = S. LUSIGNAN, *Le « Speculum Doctrinale », Livre III. Étude de la logique dans le miroir des sciences de Vincent de Beauvais*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 1971.

MACCAGNOLO, *David of Dinant* = E. MACCAGNOLO, *David of Dinant and the Beginnings of Aristotelianism in Paris*, dans *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, P. DRONKE (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1988, pp. 429-442.

MADEC, *Saint Ambroise et la philosophie* = G. MADEC, *Saint Ambroise et la philosophie*, Paris, Études augustiniennes, 1974.

MAGNARD, BOULNOIS, PINCHARD et SOLÈRE, *La demeure de l'Être = La demeure de l'Être. Autour d'un anonyme.* Étude et traduction du *Liber de Causis*, P. MAGNARD, O. BOULNOIS, B. PINCHARD, J.-L. SOLÈRE, Paris, Vrin, 1990.

MAKDISI, *The Rise of Colleges* = G. MAKDISI, *The Rise of Colleges : Institutions of Learning in Islam and the West*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1981.

MANDONNET, *Chronologie* = P. MANDONNET, *Chronologie des écrits scripturaires de saint Thomas d'Aquin. 3° Enseignement de la Bible « selon l'usage de Paris »*, dans *Revue thomiste* 34 (1929), pp. 489-519.

MANDONNET, *Date de la mort* = P. MANDONNET, *Date de la mort de Guillaume d'Auxerre*, dans *AHDLMA* 7 (1932), pp. 39-46.

MANDONNET, *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle* = P. MANDONNET, *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIII^e siècle*, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1908-1911, 2^e éd. revue et augmentée (Les philosophes belges, VI).

MANITIUS, *Handschriften antiker Autoren* = M. MANITIUS, *Handschriften antiker Autoren in Mittelalterlichen Bibliothekskatalogen*, K. MANITIUS (éd.), Leipzig, Otto Harrassowitz, 1935 (Beiheft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen, LXVII).

MANSFIELD, *Prolegomena* = J. MANSFIELD, *Prolegomena. Questions to be Settled before the Study of an Author, or a Text*, Leiden-New York-Köln, Brill, 1994 (Philosophia antiqua, LXI).

MANSION, *Introduction à la Physique aristotélicienne* = A. MANSION, *Introduction à la Physique aristotélicienne*, Louvain : Institut supérieur de philosophie/Paris : Vrin, 1945.

MARENBON, *Later Medieval Philosophy* = J. MARENBON, *Later Medieval Philosophy (1150-1350). An Introduction*, London, Routledge and Kegan Paul, 1987.

MARMO, *Anonymi Philosophia Sicut dicitur ab Aristotile* = C. MARMO, *Anonymi Philosophia Sicut dicitur ab Aristotile. A Parisian Prologue to Porphyry*, dans *CIMAGL* 61 (1991), pp. 140-146.

MARMO, *Semiotica e linguaggio nella scolastica* = C. MARMO, *Semiotica e linguaggio nella scolastica : Parigi, Bologna, Erfurt 1270-1330. La semiotica dei Modisti*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 1994.

MARMO, *Suspicio. A Key Word* = C. MARMO, *Suspicio. A Key Word to the Significance of Aristotle's Rhetoric in XIIIth Century Scholasticism*, dans *CIMAGL* 60 (1990), pp. 145-198.

MARROU, *Doctrina* et *disciplina* = H.I. MARROU, *Doctrina* et *disciplina*, dans *Bulletin Du Cange* 9 (1934), pp. 1-23.

MARROU, *Les arts libéraux* = H.I. MARROU, *Les arts libéraux dans l'Antiquité classique*, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge*, Montréal : Institut d'études médiévales/Paris : Vrin, 1969, pp. 5-27 (Actes du quatrième Congrès de philosophie médiévale, Université de Montréal, 27 août - 2 septembre, 1967).

MARTIANUS CAPELLA, *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, éd. DICK-PRÉAUX = MARTIANUS CAPELLA, *De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, éd. A. DICK et J. PRÉAUX, Stutgardiae, Teubner, 1969 (1re éd. J. DICK, 1925).

MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, éd. ROOS = MARTIN DE DACIE, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, dans *Martini de Dacia Opera*, éd. H. ROOS, Copenhague, Gad, 1961, pp. 153-231 (Corpus Philosophorum Danicorum Medii Aevi, II).

MASLOWSKI-ROUSE, *Twelfth-Century Extracts* = T. MASLOWSKI et R.H. ROUSE, *Twelfth-Century Extracts from Cicero's « Pro Archia » and « Pro Cluentio » in Paris, B.N., MS. Lat. 18104*, dans *Italia Medioevale e Umanistica* 22 (1979), pp. 97-122.

MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne* = A. MASNOVO, *Da Guglielmo d'Auvergne a S. Tommaso d'Aquino*, Milano, Vita e Pensiero, 1945 (2e éd. revue ; 1re éd., Milano, Vita e Pensiero, 1930), (Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, n. s., VIII).

MASNOVO, *Guglielmo d'Auvergne* = A. MASNOVO, *Guglielmo d'Auvergne e l'università di Parigi dal 1229 al 1231*, dans *Mélanges Mandonnet. Études d'histoire littéraire et doctrinale du Moyen Âge*, Paris, Vrin, 1930, t. II, pp. 191-232 (Bibliothèque thomiste, XIV).

MAURER, *Medieval Philosophy* = A. MAURER, *Medieval Philosophy. Second Edition*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1982 (1re éd., New York, Random House, 1967), (Étienne Gilson Series, IV).

MAURER, *The Division and Methods of the Sciences* = A. MAURER, *The Division and Methods of the Sciences. Saint Thomas Aquinas*, 3e éd., Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1963.

MCKITTERICK, *Knowledge of Plato's Timaeus in the Ninth Century* = R. MCKITTERICK, *Knowledge of Plato's Timaeus in the Ninth Century : The Implications of Valenciennes, Bibliothèque Municipale, MS. 293*, dans *From Athens to Chartres : Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in Honour of Édouard Jeauneau*, H.J. WESTRA (éd.), Leiden, Brill, 1992, pp. 85-95 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXXV).

MCLAUGHLIN, *Intellectual Freedom and its Limitations* = M.M. MCLAUGHLIN, *Intellectual Freedom and its Limitations in the University of Paris in Thirteenth and Fourteenth Century*, New York, Arno Press, 1977.

Medieval Latin Texts, éd. DALES-ARGERAMI = *Medieval Latin Texts on the Eternity of the World*, éd. R.C. DALES et O. ARGERAMI, Leiden, Brill, 1991 (Brill's Studies in Intellectual History, XXIII).

MEERSSEMAN, *« In libris gentilium non studeant »* = G.G. MEERSSEMAN, *« In libris gentilium non studeant ». L'étude des classiques interdite aux clercs au Moyen Âge ?*, dans *Italia medioevale e umanistica* 1 (1958), pp. 1-13.

MERLAN, *From Platonism to Neoplatonism* = Ph. MERLAN, *From Platonism to Neoplatonism*, La Haye, Nijhoff, 1953.

MERNUT, *A Provisional Bibliography of Oresme's Writings* = A.D. MERNUT, *A Provisional Bibliography of Oresme's Writings*, dans *Mediaeval Studies* 28 (1966), pp. 279-299.

MICHAUD-QUANTIN, *Uniuersitas* = P. MICHAUD-QUANTIN, *Uniuersitas. Expressions du mouvement communautaire dans le Moyen Âge latin*, Paris, Vrin, 1970.

MIETHKE, *Papst, Ortsbischof und Universität* = J. MIETHKE, *Papst, Ortsbischof und Universität in den Pariser Theologenprozessen des 13. Jahrhunderts*, dans *Die Auseinandersetzungen an der Pariser Universität im XIII. Jahrhundert*, A. ZIMMERMANN (éd.), Berlin-New York, De Gruyter, 1976, pp. 53-63 (Miscellanea Mediaevalia, X).

MINNIS, *Medieval Theory of Authorship* = A. MINNIS, *Medieval Theory of Authorship. Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, London, Scolar Press, 1984.

MOONAN, *Abelard's Use of the Timaeus* = L. MOONAN, *Abelard's Use of the Timaeus*, dans *AHDLMA* 56 (1989), pp. 7-90.

MUNK OLSEN, *Les florilèges d'auteurs classiques* = B. MUNK OLSEN, *Les florilèges d'auteurs classiques*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 151-164 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2e série : Textes, Études, Congrès, V).

MUNK OLSEN, *L'humanisme de Jean de Salisbury* = B. MUNK OLSEN, *L'humanisme de Jean de Salisbury, un cicéronien au XIIe siècle*, dans *Entretiens sur la renaissance du XIIe siècle*, M. DE GANDILLAC et É. JEAUNEAU (éd.), Paris-La Haye, Mouton, 1968, pp. 53-83 (Décades du Centre de Cerisy-la-Salle, n. s., IX).

MURDOCH, *Transmission into Use* = J. MURDOCH, *Transmission into Use: the Evidence of Marginalia in the Medieval Euclides Latinus*, dans *Colloquium on the transmission and reception of knowledge*, Dumbarton Oaks, Washington (D.C.), 5-7 May 1977, pp. 87-106 (manuscrit).

NICOLAS DE PARIS, *Syncategoremata*, éd. BRAAKHUIS = NICOLAS DE PARIS, *Syncategoremata*, éd. H.A.G. BRAAKHUIS, dans *De 13de eeuwse tractaten over syncategorematische termen. Inleidende studie en uitgave van Nicolaas van Parijs' Sincategoreumata*, Meppel, Krips Repro, t. II, 1979.

O'DONNELL, *A Manuscript of the « De Philosophiae Consolatione »* = R. O'DONNELL, *A Manuscript of the « De Philosophiae Consolatione » of Boethius, in the Royal Ontario Museum (n. 951-153)*, dans *Royal Ontario Museum. Bulletin of the Division of Art and Archaeology* 24 (December 1956).

O'DONNELL, *Themistius' Paraphrasis* = J.R. O'DONNELL, *Themistius' Paraphrasis of the Posterior Analytics in Gerard of Cremona's Paraphrasis*, dans *Mediaeval Studies* 20 (1958), pp. 239-315.

Orbis Latinus = *Orbis Latinus oder Verzeichnis der wichtigsten lateinischen Orts- und Ländernamen* von Dr. J.G.Th. GRAESSE. Ein Supplement zu jedem lateinischen und geographischen Wörterbuch. 2. Auflage, mit besonderer Berücksichtigung der mittelalterlichen und neueren Latinität neu bearbeitet von Fr. BENEDICT, Berlin, Transpress Reprint, 1980 (unveränderter fotomechanischer Nardruck der 2. Auflage, Berlin, 1909).

OTT, *Die Wissenschaftslehre des Adenulf von Anagni* = L. OTT, *Die Wissenschaftslehre des Adenulf von Anagni*, dans *Mélanges offerts à É. Gilson*, Toronto : Pontifical Institute of Mediaeval Studies/Paris : Vrin, 1959, pp. 465-490.

OTTAVIANO, *Un brano inedito della « Philosophia »* = C. OTTAVIANO, *Un brano inedito della « Philosophia » di Guglielmo di Conches*, Napoli, Alberto Morano Editore, 1935 (Collezione di testi filosofici inediti e rari, I).

OTTE, *The Life and Writings of Alfredus Anglicus* = J.K. OTTE, *The Life and Writings of Alfredus Anglicus*, dans *Viator* 3 (1972), pp. 275-291.

OVITT, *The Status of the Mechanical Arts* = G. OVITT, *The Status of the Mechanical Arts in Mediaeval Classifications of Learning*, dans *Viator* 14 (1983), pp. 89-105.

OWEN, *Logic and Metaphysics* = G.E.L. OWEN, *Logic and Metaphysics in Some Earlier Works of Aristotle*, dans *Id., Logic, Science and Dialectic : Collected Papers in Greek Philosophy*, London, Duckworth, 1986, pp. 180-199.

PARAVICINI BAGLIANI, *La scienza araba* = A. PARAVICINI BAGLIANI, *La scienza araba nella Roma del Duecento : prospettive de ricerca*, dans *La diffusione delle scienze islamiche nel Medio Evo europeo*, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1987, pp. 133-134.

PEDERSEN, *A Survey of the Almagest* = O. PEDERSEN, *A Survey of the Almagest*, Odense, Odense University Press, 1974 (Acta Historica Scientiarum Naturalium et Medicinalium, t. XXX).

PEDERSEN, *Du quadrivium à la physique* = O. PEDERSEN, *Du quadrivium à la physique. Quelques aperçus de l'évolution scientifique au Moyen Âge*, dans *Artes liberales. Von der antiken Bildung zur Wissenschaft des Mittelalters*, J. KOCH (éd.), Leiden-Köln, Brill, 1959, pp. 107-123 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, V).

PEGIS, compte-rendu = A.C. PEGIS, compte-rendu de M. GRABMANN, *Guglielmo di Moerbeke, O.P. , il traduttore delle opere di Aristotele*, dans *Traditio* 5 (1947), pp. 391-393.

PELLEGRIN *et al.*, *Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane* = E. PELLEGRIN, J. FOHLEN, C. JEUDY, Y.-F. RIOU et A. MARUCCHI, *Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane*, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1975-1978, 2 t. (Documents, études et répertoires publiés par l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, XXI).

PELSTER, *Neuere Forschungen* = F. PELSTER, *Neuere Forschungen über die Aristotelesübersetzungen des 12. und 13. Jahrhunderts. Eine kritische Übersicht*, dans *Gregorianum* 30 (1949), pp. 46-77.

PELZER, *Études d'histoire littéraire* = A. PELZER, *Études d'histoire littéraire sur la scolastique médiévale*, Louvain : Publications universitaires/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1964 (Philosophes médiévaux, VIII).

PÉPIN, *Théologie cosmique* = J. PÉPIN, *Théologie cosmique et théologie chrétienne*, Paris, PUF, 1964 (Bibliothèque de philosophie contemporaine).

PHILIPPE LE CHANCELIER, *Summa de bono*, éd. WICKI = *PHILIPPI CANCELLARII PARISIENSIS Summa de bono*, éd. N. WICKI, Bernae, Francke, 1985, t. I-II (Corpus philosophorum Medii Aevi. Opera philosophica Mediae Aetatis selecta, II).

PHILOPONUS, *In Aristotelis An. Post. Comm.*, éd. WALLIES = *Iohannis Philoponi Aristotelis Analytica Posteriora Commentaria cum Anonymo in librum II*, éd. M. WALLIES, Berlin, Reimer, 1909 (CAG, XIII, 3).

PICHÉ, *Censure et philosophie* = D. PICHÉ, *Censure et philosophie : la condamnation parisienne de 1277. Édition critique, traduction française et commentaire historico-philosophique*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1996 (Mémoire de maîtrise).

PIERRE D'AUVERGNE, *Quaestiones super Praedicamentis*, éd. ANDREWS = R. ANDREWS, *Petrus de Alvernia, « Quaestiones super Praedicamentis » : An Edition*, dans *CIMAGL* 55 (1987), pp. 3-84.

PIERRE D'ESPAGNE, *Syncategoreumata*, éd. RIJK = PETER OF SPAIN (PETRUS HISPANUS PORTUGALENSIS), *Syncategoreumata*. First Critical Edition with an Introduction and Indexes by L.M. DE RIJK, with an English Translation by J. SPRUYT, Leiden-New York-Köln, Brill, 1992 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XXX).

PIERRE D'ESPAGNE, *Tractatus*, éd. RIJK = PIERRE D'ESPAGNE (PETRUS HISPANUS PORTUGALENSIS), *Tractatus Called afterwards Summule Logicales*, éd. L.M. DE RIJK, Assen, Van Gorcum, 1972 (Philosophical Texts and Studies, XXII).

PIERRE HÉLIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY = PETRUS HELIAS, *Summa super Priscianum*, éd. L. REILLY, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1993, t. I-II (Studies and Texts, CXIII).

PIERRE LOMBARD, *Sententiae* = *Magistri Petri Lombardi, Parisiensis episcopi, Sententiae in IV libris distinctae*, Grottaferrata (Romae), Editiones Collegii S. Bonaventurae ad Claras Aquas, 1971, 1981, t. I, 2-II (Spicilegium Bonauenturianum, IV-V...).

PINBORG, *Addenda* = J. PINBORG, *Addenda to the Sophismata of Radulphus Brito*, dans *CIMAGL* 10 (1973), p. 47.

PINBORG, *Die Entwicklung* = J. PINBORG, *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mittelalter*, Münster : Aschendorff/Kopenhagen : Frost-Hansen, 1967 (BGPTM, XLII, 2).

PINBORG, *Medieval Semantics* = J. PINBORG, *Medieval Semantics. Selected Studies on Medieval Logic and Grammar*, S. EBBESEN (éd.), London, Variorum Reprints, 1984.

PINBORG, *Radulphus Brito's Sophism* = J. PINBORG, *Radulphus Brito's Sophism on Second Intentions*, dans *Vivarium* 13 (1975), pp. 119-152.

PINBORG, *The Sophismata of Radulphus Brito* = J. PINBORG, *The Sophismata of Radulphus Brito. An Inventory*, dans *CIMAGL* 8 (1972), pp. 33-34.

PLATON, *Meno*, éd. KORDEUTER-LABOWSKY = Plato Latinus I, *Meno, interprete Henrico Aristippo*, éd. V. KORDEUTER et C. LABOWSKY, London, Warburg Institute, 1940 (Corpus Platonicum Medii Aevi).

PLATON, *Tim., transl. Calcidii*, éd. WASZINK = Plato Latinus IV, *Timaeus a Calcidio translatus commentarioque instructus*, éd. J.H. WASZINK (in societatem operis coniuncto P.J. JENSEN), Londonii : Warburg Institute/Leidae : Brill, 1962 (2e éd. 1975), (Corpus Platonicum Medii Aevi).

PLEZIA, *De commentariis isagogicis* = M. PLEZIA, *De commentariis isagogicis*, Kraków, Drukarnia Uniwersytetu Jagiellonskifgo, 1949 (Archiwum Filologiczne, XXIII).

PONCE DE PROVENCE, éd. FIERVILLE = PONCE DE PROVENCE, éd. Ch. FIERVILLE, *Une grammaire latine inédite du XIIIe siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1886.

POORTER-ALLIAUME, *Catalogue des manuscrits mathématiques* = A. DE POORTER et M. ALLIAUME, *Catalogue des manuscrits mathématiques et astronomiques de la Bibliothèque de Bruges*, dans *Annales de la Société d'Émulation de Bruges* 65 (1915-1922), pp. 13-50.

PORPHYRE, *Isagoge*, éd. BUSSE = PORPHYRE, *Isagoge*, dans *(Porphyrii) Isagoge et in Aristotelis Categorias commentarium*, éd. A. BUSSE, Berlin, Reimer, 1887 (CAG, IV, 1).

PORPHYRE, *Isagoge*, éd. MINIO-PALUELLO et DOD = PORPHYRE, *Isagoge*, dans *Categoriarum Supplementa: Porphyrii Isagoge, translatio Boethii, et Anonymi Fragmentum vulgo vocatum « Liber Sex Principiorum »*, éd. L. MINIO-PALUELLO et B.G. DOD, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1966 (AL, I, 6-7).

PRINCIPE, *Quaestiones concerning Christ* = W.H. PRINCIPE, *Quaestiones concerning Christ from the First Half of the Thirteenth Century: Quaestiones from Douai MS. 434: Christ's Knowledge*, dans *Mediaeval Studies* 50 (1988), pp. 1-45.

PRINCIPE, *The Theology of the Hypostatic Union* = W.H. PRINCIPE, *The Theology of the Hypostatic Union in the Early Thirteenth Century*, t. II : *Alexander of Hales' Theology of the Hypostatic Union*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1967.

PRISCIEN, *Inst.*, éd. HERTZ = *Prisciani grammatici Caesariensis Institutionum grammaticarum libri XVIII*, éd. M. HERTZ, Leipzig, 1855-1859 (réimpression anastatique Hildesheim, Olms Verlag, 1961), t. I-II (Grammatici Latini, II-III).

Pseudo-ARISTOTE, *De plantis*, trad. SARESHEL = Pseudo-ARISTOTE, *De plantis*, trad. ALFRED DE SARESHEL, dans *Aristoteles Latinus. Codices descripsit G. Lacombe in societatem operis adsumptis A. Birkenmajer, M. Dulong, Aet. Franceschini*, Roma, La Libreria dello Stato, 1939, pp. 192-193 (Corpus Philosophorum Medii Aeui). Cf. NICOLAI DAMASCENI, *De plantis libri duo* Aristoteli uulgo adscripti, ex Isaaci Ben Honain uersione arabica latine uertit Alfredus, éd. E.H.F. MEYER, Lipsiae, 1841.

Pseudo-ARISTOTE, *Liber de causis*, éd. PATTIN = A. PATTIN, *Le Liber de causis. Édition établie à l'aide de 90 manuscrits avec introduction et notes*, dans *Tijdschrift voor Filosofie* 28 (1966).

Pseudo-AUGUSTIN, *Categoriae decem*, éd. MINIO-PALUELLO = *Categoriae vel Praedicamenta, translatio Boethii [...] Pseudo-Augustini Paraphrasis Themistiana*, éd. L. MINIO-PALUELLO, Bruges-Paris, Desclée de Brouwer, 1961.

Pseudo-GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia seu Summa philosophiae*, éd. OTTAVIANO = C. OTTAVIANO, *Un brano inedito della « Philosophia » di Guglielmo di Conches*, Napoli, Alberto Morano Editore, 1935 (Collezione di testi filosofici inediti e rari, I).

Pseudo-KILWARDBY, *Commentum super Priscianum Maiorem*, éd. FREDBORG *et al.* = K.M. FREDBORG, N.J. GREEN-PEDERSEN, L. NIELSEN, J. PINBORG, *The Commentary on « Priscianus Maior » ascribed to Robert Kilwardby*, dans *CIMAGL* 15 (1975), pp. 1-143.

Pseudo-ROBERT GROSSETESTE, *Summa philosophiae*, éd. BAUR = Pseudo-ROBERT GROSSETESTE, *Summa philosophiae*; *Die philosophischen Werke des Robert Grosseteste, Bischofs von Lincoln*, éd. L. BAUR, Münster i. W., Aschendorff, 1912 (BGPM, IX).

QUAIN, *The Medieval Accessus* = E.A. QUAIN, *The Medieval Accessus ad Auctores*, dans *Traditio* 3 (1945), pp. 215-264.

RAOUL LE BRETON, *Quaestiones super Priscianum Minorem*, éd. PINBORG-ENDERS = RAOUL LE BRETON, *Quaestiones super Priscianum Minorem*, éd. J. PINBORG et H.W. ENDERS, Stuttgart: Frommann/Bad Cannstatt: Holzboog, 1980 (Grammatica speculativa, III).

RASHDALL, *The Universities of Europe* = H. RASHDALL, *The Universities of Europe in the Middle Ages*. A New Edition in Three Volumes Edited by F.M. POWICKE and A.B.

EMDEN, Oxford, Clarendon Press, 1936, t. I (Salerno-Bologna-Paris), t. II (Italy-Spain-France-Germany-Scotland, etc.).

REMI D'AUXERRE, *Commentum in Martianum Capellam*, éd. LUTZ = *REMIGII AUTISSIODORENSIS Commentum in Martianum Capellam, Libri I-II*, éd. C.E. LUTZ, Leiden, Brill, 1962.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, *Liber Exceptionum*, éd. CHÂTILLON = RICHARD DE SAINT-VICTOR, *Liber Exceptionum*, éd. J. CHÂTILLON, Paris, Vrin, 1958 (Textes philosophiques du Moyen Âge, V).

RIJK, *Categorization* = L.M. DE RIJK, *Categorization as a Key Notion in Ancient and Medieval Semantics*, dans *Vivarium* 26 (1988), pp. 1-18.

RIJK, *Logica Modernorum*, t. II, 2 = L.M. DE RIJK, *Logica Modernorum. A Contribution to the History of early Terminist Logic*, t. II, 2, *The Origin and early Development of the Theory of Supposition*, Assen, Van Gorcum, 1967 (Wijsgerige Teksten en Studies, XVI).

RIJK, *Ockham* = L.M. DE RIJK, *Ockham as the Commentator of His Aristotle. His Treatment of Posterior Analytics*, dans *Aristotelica et Lulliana, magistro doctissimo, Charles H. Lohr, septuagesimum annum feliciter agenti, dedicata*, F. DOMINGUEZ, R. IMBACH, Th. PINDL et P. WALTER (éd.), Turnhout, Brepols, 1995, pp. 77-127 (Instrumenta Patristica, XXVI).

RIJK, *On the Genuine Text* = L.M. DE RIJK, *On the Genuine Text of Peter of Spain's Summule logicales*, dans *Vivarium* 7, 1 (1969), pp. 8-61.

RIJK, *Some Earlier Parisian* = L.M. DE RIJK, *Some Earlier Parisian Tracts on Distinctiones Sophismatum*. An Edition with an Introduction and Indexes, Nijmegen, Ingenium Publishers, 1988 (Artistarium, VII).

RIJK, *Some Notes on the Twelfth Century Topic* = L.M. DE RIJK, *Some Notes on the Twelfth Century Topic of the Three (Four) Human Evils and of Science, Virtue and Techniques as their Remedies*, dans *Vivarium* 5 (1967), pp. 8-15.

RIJK, *The Posterior Analytics* = L.M. DE RIJK, *The Posterior Analytics in the Latin West*, dans *Knowledge and the Sciences in Medieval Philosophy*, Proceedings of the Eighth International Congress of Medieval Philosophy (S.I.E.P.M.), Helsinki, 24-29 August 1987, t. I, M. ASZTALOS, J.E. MURDOCH et I. NIINILUOTO (éd.), *Acta Philosophica Fennica* 48 (1990), pp. 104-127.

ROBERT GROSSETESTE, *Commentarius in VIII libros Physicorum*, éd. DALES = ROBERTI GROSSETESTE, Episcopi Lincolniensis, *Commentarius in VIII libros Physicorum Aristotelis*, éd. R.C. DALES, Boulder, University of Colorado Press, 1963.

ROBERT GROSSETESTE, *Commentarius in Posteriorum*, éd. ROSSI = ROBERTUS GROSSETESTE, *Commentarius in Posteriorum Analyticorum Libros*. Introduzione e testo critico di P. ROSSI, Firenze, Olschki, 1981 (Unione Accademica Nazionale. Testi e studi per il Corpus Philosophorum Medii Aevi, II).

ROBERTI CANONICI Chronicon, éd. HOLDER-EGGER = *Roberti Canonici S. Mariani Autissodorensis Chronicon*, éd. O. HOLDER-EGGER, dans *Monumenta Germaniae Historica*, 1882 (Scriptorum, XXVI) : réimpression anastatique, A. Hiersemann - Kraus Reprint, Stuttgart-New York, 1964, pp. 219-276.

ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. JUDY = ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. A.G. JUDY, London : The British Academy/Toronto : The Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1976 (Auctores Britannici Medii Aevi, IV).

ROBERT KILWARDBY, *In Donati Artem maiorem III*, éd. SCHMÜCKER = *ROBERTUS KILWARDBY O.P., In Donati Artem maiorem III*, éd. L. SCHMÜCKER, Brixen, Weger, 1984.

ROBERT KILWARDBY, *Notulae libri De accentibus*, éd. LEWRY = ROBERT KILWARDBY, *Notulae libri De accentibus*, éd. P.O. LEWRY, *Thirteenth-Century Teaching on Speech and Accentuation: Robert Kilwardby's Commentary on « De accentibus » of Pseudo-Priscian*, dans *Mediaeval Studies* 50 (1988), pp. 96-185.

ROBERT KILWARDBY, *Notule super librum Predicamentorum*, éd. LEWRY = P.O. LEWRY, *Robert Kilwardby's Writings on the « Logica Vetus » Studied with Regard to Their Teaching and Method*, Oxford, 1978 (thèse doctorale inédite), pp. 367-378.

ROBERT KILWARDBY, *Quaestiones in librum primum Sententiarum*, éd. SCHNEIDER = ROBERT KILWARDBY, *Quaestiones in librum primum Sententiarum*, éd. J. SCHNEIDER, München, Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1986.

ROGER BACON, *Compendium*, éd. MAHONEY = ROGER BACON, *Compendium of the Study of Theology*, éd. Th.S. MAHONEY, Leiden, Brill, 1988 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XX).

ROGER BACON, *Liber primus Communium naturalium*, éd. STEELE = ROGER BACON, *Liber primus Communium naturalium [...]. Partes prima et secunda*, éd. R. STEELE, Oxonii, E typographeo Clarendoniano (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, II).

ROGER BACON, *Moralis philosophia*, éd. MASSA = ROGER BACON, *Moralis philosophia*, éd. E. MASSA, Zurich, Thesaurus Mundi, 1953.

ROGER BACON, *Opus Maius*, éd. BRIDGES = ROGER BACON, *Opus Maius*, éd. J.H. BRIDGES, London, 1900 (réimpression anastatique, Frankfurt, Minerva, 1964).

ROGER BACON, *Opus minus*, éd. BREWER = Fr. ROGERI BACON, *Opera quaedam hactenus inedita, [...] II. Opus minus [...]*, éd. J.S. BREWER, London, Longman, 1859 (réimpression anastatique, Wiesbaden, Kraus Reprint, 1965).

ROGER BACON, *Opus tertium*, éd. BREWER = Fr. ROGERI BACON *Opera quaedam hactenus inedita, I. Opus tertium [...]*, éd. J.S. BREWER, London, Longman, 1859 (réimpression anastatique, Wiesbaden, Kraus Reprint, 1965).

ROGER BACON, *Quaestiones supra libros quattuor Physicorum*, éd. DELORME-STEELE = ROGER BACON, *Quaestiones supra libros quattuor Physicorum Aristotelis*, éd. F.M. DELORME, collaborante R. STEELE, Oxford, Clarendon Press, 1928 (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, VIII).

ROGER BACON, *Secretum secretorum*, éd. STEELE = ROGER BACON, *Secretum secretorum cum glossis et notulis. Tractatus breuis et utilis ad declarandum quedam obscure dicta [...]*, éd. R. STEELE, Oxonii, E typographeo Clarendoniano, 1920 (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, V).

ROGER BACON, *Summa grammatica*, éd. STEELE = ROGER BACON, *Summa grammatica*, éd. R. STEELE, Oxonii, E typographeo Clarendoniano, 1940 (Opera hactenus inedita Rogeri Baconi, XV).

ROHMER, *Sur la doctrine franciscaine* = J. ROHMER, *Sur la doctrine franciscaine des deux faces de l'âme*, dans *AHDLMA* 2 (1927), pp. 73-77.

ROOS, *Die Stellung der Grammatik* = H. ROOS, *Die Stellung der Grammatik im Lehrbetrieb des 13. Jahrhunderts*, dans *Artes liberales. Von der antiken Bildung zur Wissenschaft des Mittelalters*, J. KOCH (éd.), Leiden, Brill, 1976, pp. 94-106 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 5).

ROSIER, *La grammaire spéculative* = I. ROSIER, *La grammaire spéculative des Modistes*, Paris, Presses Universitaires de Lille, 1983.

ROSIER, *La parole comme acte* = I. ROSIER, *La parole comme acte. Recherches sur la grammaire et la sémantique au XIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1994.

ROSIER, *Les sophismes* = I. ROSIER, *Les sophismes grammaticaux au XIII^e siècle*, dans *Medioevo* 17 (1991), pp. 175-230.

ROSIER, *Mathieu de Bologne* = I. ROSIER, *Mathieu de Bologne et les divers aspects du pré-modisme*, dans *L'insegnamento della logica a Bologna nel XIV secolo*, D. BUZZETTI, M. FERRIANI et A. TABARRONI (éd.), Bologna, Presso l'Istituto per la storia dell'Università, 1992, pp. 73-164 (Studi e memorie per la storia dell'Università di Bologna, III).

ROUSE, *La diffusion en Occident au XIII^e siècle des outils de travail* = R.H. ROUSE, *La diffusion en Occident au XIII^e siècle des outils de travail facilitant l'accès aux textes autoritatifs*, dans *L'enseignement en Islam et en Occident au Moyen Âge*, G. MAKDISI, D. SOURDEL et J. SOURDEL-THOMINE (éd.), Paris, Paul Geuthner, 1977, pp. 115-147 (Colloques internationaux de La Napoule, France, I).

ROUSE-ROUSE, *Expenses of a Mid Thirteenth-Century Paris Scholar* = R.H. ROUSE et M.A. ROUSE, *Expenses of a Mid Thirteenth-Century Paris Scholar: Gerard of Abbeville*, dans *Intellectual Life in the Middle Ages: Essays Presented to Margaret Gibson*, L. SMITH et B. WARD (éd.), London, Hambeldon Press, 1992, pp. 207-226.

ROUSE-ROUSE, *Florilegia of Patristic Texts* = M.A. et R.H. ROUSE, *Florilegia of Patristic Texts*, dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation*, Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve, 25-27 mai 1981, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1982, pp. 165-180 (Publications de l'Institut d'études médiévales, 2^e série : Textes, Études, Congrès, V).

ROUSE-ROUSE, *Statim invenire* = R.H. ROUSE et M.A. ROUSE, *Statim invenire: Schools, Preachers, and New Attitudes to the Page*, dans *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, R.L. BENSON and G. CONSTABLE with C.D. LANHAM (éd.), Cambridge, Harvard, 1982, pp. 201-225.

RSPT = *Revue des sciences philosophiques et théologiques.*

RTAM = *Recherches de théologie ancienne et médiévale.*

SALMAN, *Saint Thomas* = D. SALMAN, *Saint Thomas et les traductions latines des « Métaphysiques » d'Aristote*, dans *AHDLMA* 7 (1933), pp. 85-120.

SCHMID, *Ein Timaioskommentar in Sigtuna* = T. SCHMID, *Ein Timaioskommentar in Sigtuna*, dans *Classica et mediaevalia: Revue Danoise de philologie et d'histoire* 10 (1949-1951), pp. 220-266.

SCHMITT, *Platon et Aristote* = Ch.B. SCHMITT, *Platon et Aristote dans les universités et collèges du XVI^e siècle: l'introduction de la philosophie platonicienne dans l'enseignement des universités à la Renaissance*, dans *Platon et Aristote à la Renaissance: XVIe Colloque International de Tours*, Paris, Vrin, 1976, pp. 93-104 (De Pétrarque à Descartes, XXXII).

SCHNEYER, *Repertorium* = J.B. SCHNEYER, *Repertorium der Lateinische Sermones des Mittelalters für die Zeit 1150-1350 (Autoren: E-H)*, Münster, Aschendorff, 1970 (BGPTM, XLIII, 2).

SENKO, *Repertorium commentariorum Medii Aevi* = W. SENKO, *Repertorium commentariorum Medii Aevi in Aristotelem Latinorum quae in Bibliothecis publicis Parisiis*

asservantur, Varsovie, Akademia Teologi Katolickiej, 1982, t. II (Opera philosophorum Medii Aevi, V).

SHOONER-DONDAINE, *Codices*, t. I = H.F. DONDAINE et H.V. SHOONER, cooperantibus sociis Commissionis Leoninae, *Codices manuscripti operum Thomae de Aquino*, Romae ad Sanctae Sabinae, Commissio Leonina, 1967, t. I (Autographa et Bibliothecae A-F), (Editores operum sancti Thomae de Aquino, II).

SHOONER, *Codices*, t. III = H.V. SHOONER, adiuvantibus sociis Commissionis Leoninae, *Codices manuscripti operum Thomae de Aquino*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal/Paris : Vrin, 1985, t. III (Bibliothecae Namur-Paris).

SHOONER, *Codices*, t. IV = H.V. SHOONER, adiuvantibus sociis Commissionis Leoninae, *Codices manuscripti operum Thomae de Aquino*, t. IV : à paraître.

SILK (éd.), *Saeculi noni auctoris = Saeculi noni auctoris in Boetii Consolationem philosophiae commentarius*, éd. E.T. SILK, Roma, American Academy in Rome, 1935 (Papers and Monographs of the American Academy in Rome, IX).

SILVESTRE, *Grégoire de Tours* = H. SILVESTRE, *Grégoire de Tours avait-il lu Boèce ?*, dans *Latomus* 9 (1950).

SIMON OF FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Elenchorum*, éd. EBBESEN *et al.* = SIMON OF FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Elenchorum*, éd. S. EBBESEN, Th. IZBICKI, J. LONGEWAY, Fr. DEL PUNTA, E. SERENE, E. STUMP, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1984 (Studies and Texts, LX).

SIMON OF FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Porphyrii*, éd. MAZZARELLA = SIMON OF FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Porphyrii*, dans *Magistri Simonis Anglici sive de Faverisham Opera omnia, volumen primum: Opera logica, t. I*, éd. P. MAZZARELLA, Padova, CEDAM, 1957.

SIMON DE FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Praedicamentorum*, éd. MAZZARELLA = SIMON DE FAVERSHAM, *Quaestiones super libro Praedicamentorum*, dans *Magistri Simonis Anglici sive de Faverisham Opera omnia, volumen primum: Opera logica, t. I^or^*, éd. P. MAZZARELLA, Padova, CEDAM, 1957, pp. 69-148.

SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*, trad. HADOT (éd.) = SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories*. Traduction commentée sous la direction de I. HADOT, Leiden-New York-Copenhagen-Köln, Brill, 1990 (Philosophia antiqua, L, 1).

SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories d'Aristote*, éd. PATTIN = SIMPLICIUS, *Commentaire sur les Catégories d'Aristote. Traduction de Guillaume de Moerbeke*, éd. A. PATTIN, Louvain : Publications Universitaires de Louvain/Paris : Béatrice-Nauwelaerts, 1971 (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, V, 1).

SIMPLICIUS, *In Aristotelis Categorias Commentarium*, éd. KALBFLEISCH = SIMPLICIUS, *In Aristotelis Categorias Commentarium*, éd. C. KALBFLEISCH, Berolini, Typis et impensis Georgii Reimeri, 1907 (CAG, VIII).

SIRRIDGE, *Institutiones grammaticae* = M. SIRRIDGE, *Institutiones grammaticae XVII, 187. Three Medieval Reactions*, dans *L'héritage des grammairiens latins, de l'Antiquité aux Lumières*, Actes du Colloque de Chantilly 2-4 septembre 1987, I. ROSIER (éd.), Louvain, Peeters, 1988, pp. 171-180.

SIRRIDGE, *Robert Kilwardby* = M. SIRRIDGE, *Robert Kilwardby as « Scientific Grammarian »*, dans *Histoire, Épistémologie, Langage* 10, 1, pp. 7-28.

SMALLEY, *Gregory IX* = B. SMALLEY, *Gregory IX and the Two Faces of the Soul*, dans *Studies in Medieval Thought and Learning from Abelard to Wycliff*, London, The Hambledon Press, 1981.

SMITH, *The University of Toulouse* = C.E. SMITH, *The University of Toulouse in the Middle Ages. Its Origins and Growth to 1500 A.D.*, Milwaukee, The Marquette University Press, 1958.

SOUTHERN, *Platonism, Scholastic Method, and the School of Chartres* = R.W. SOUTHERN, *Platonism, Scholastic Method, and the School of Chartres*, The Stenton Lecture, 1978, Reading, The University of Reading, 1979.

SPATZ, *A Newly Identified Text* = N. SPATZ, *A Newly Identified Text: The Inception Speech of Galdericus, First Cluniac Regent Master of Theology at the University of Paris*, dans *AHDLMA* 61 (1994), pp. 133-147.

Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis, éd. GIBSON = *Statuta Antiqua Vniuersitatis Oxoniensis*, Edited with an Introduction by S. GIBSON, Oxford, Clarendon Press, 1931.

STEENBERGHEN, *Aristotle in the West* = F. VAN STEENBERGHEN, *Aristotle in the West. The Origins of Latin Aristotelism*, Translated by L. JOHNSTON, Louvain, Nauwelaerts, 1970 (2e éd.; 1re éd. 1955).

STEENBERGHEN, *La philosophie au XIIIe siècle* = F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIIIe siècle*, 2e éd. mise à jour, Louvain-la-Neuve: Institut Supérieur de Philosophie/Paris: Peeters, 1991 (Philosophes médiévaux, XXVIII): 1re éd., Louvain: Publications universitaires/Paris: Béatrice-Nauwelaerts, 1966 (Philosophes médiévaux, IX).

STEENBERGHEN, *Maître Siger de Brabant* = F. VAN STEENBERGHEN, *Maître Siger de Brabant*, Louvain: Publications universitaires/Paris: Vander-Oyez, 1977 (Philosophes médiévaux, XXI).

STERNAGEL, *Die Artes mechanicae im Mittelalter* = P. STERNAGEL, *Die Artes mechanicae im Mittelalter. Begriffs- und Bedeutungsgeschichte bis zum Ende des 13. Jahrhunderts*, Kallmünz, Lassleben, 1966 (Münchener historische Studien Abteilung mittelalterliche Geschichte, II).

TABARRONI, *« Figura dictionis » e predicazione* = A. TABARRONI, *« Figura dictionis » e predicazione nel commento ai « Sophistici Elenchi » di Egidio Romano*, dans *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 2, 1 (1991), pp. 183-215.

TABARRONI, *Lo pseudo-Egidio* = A. TABARRONI, *Lo pseudo-Egidio (Guglielmo Arnaldi) e un'inedita continuazione del commento di Tommaso al Peryermenias*, dans *Medioevo* 14 (1988), pp. 371-427.

TALBOT, *The Universities and the Mediaeval Library* = C.H. TALBOT, *The Universities and the Mediaeval Library*, dans *The English Library before 1700: Studies in its History*, F. WORMALD et C.E. WRIGHT (éd.), London, Athlone Press, 1958.

THEMISTIUS, *An. Post. Paraphrasis*, éd. WALLIES = *Themistii Analyticorum Posteriorum Paraphrasis*, éd. M. WALLIES, Berlin, Reimer, 1900 (CAG, V, 1).

THIERRY DE CHARTRES, commentaire sur le *De inuentione*, éd. FREDBORG = THIERRY DE CHARTRES, commentaire sur le *De inuentione*, éd. K.M. FREDBORG, *The Latin Rhetorical Commentaries by Thierry of Chartres*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1988 (Studies and Texts, LXXXIV).

THOMAS D'AQUIN, *De divinibus nominibus*, éd. PERA = *S. THOMAE AQUINATIS, Doctoris Angelici, Opuscula theologica*, t. I, 1, *De divinibus nominibus, cura et studio* C. PERA, Taurini, Marietti, 1950.

THOMAS D'AQUIN, *De unitate intellectus*, éd. Fratrum Ordinis Praedicatorum = *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. XLIII, *De unitate intellectus [...], cura et studio Fratrum Praedicatorum*, Roma, Editori di san Tommaso, 1976.

THOMAS D'AQUIN, *Expositio libri Peryermenias*, éd. GAUTHIER = *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 1 *Expositio libri Peryermenias. Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1989.

THOMAS D'AQUIN, *Expositio libri Posteriorum*, éd. GAUTHIER = *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. I*, 2, *Expositio libri Posteriorum, Editio altera retractata, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1989.

THOMAS D'AQUIN, *Expositio super librum Boethii De trinitate*, éd. DECKER = *Sancti Thomae de Aquino Expositio super librum Boethii De trinitate*, éd. Br. DECKER, Leiden, Brill, 1960 (2e éd. ; 1re éd. 1955), (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, IV).

THOMAS D'AQUIN, *In Aristotelis libros Peri Hermeneias*, éd. SPIAZZI = *S. THOMAE AQUINATIS, Doctoris Angelici, In Aristotelis libros Peri Hermeneias et Posteriorum Analyticorum Expositio, cum textu ex recensione Leonina, cura et studio* R.M. SPIAZZI, Editio secunda, Taurini, Marietti, 1964.

THOMAS D'AQUIN, *In Aristotelis librum De anima*, éd. PIROTTA = *S. THOMAE AQUINATIS, Doctoris Angelici, In Aristotelis librum De anima commentarium, cura ac studio* A.M. PIROTTA, Taurini, Marietti, 1925.

THOMAS D'AQUIN, *In primum librum Posteriorum Analyticorum*, éd. ZIGLIARA = *S. THOMAE AQUINATIS, Doctoris Angelici, Opera omnia iussu impensaque Leonis XIII. P. M. edita*, t. I, *Commentaria in Aristotelis libros Peri hermeneias et Posteriorum analyticorum*, éd. Th.M. ZIGLIARA, Romae, Ex Typographia Polyglotta, 1882.

THOMAS D'AQUIN, *Opuscula omnia*, éd. MANDONNET = THOMAS D'AQUIN, *Opuscula omnia*, éd. P. MANDONNET, Paris, Lethielleux, 1927.

THOMAS D'AQUIN, *Opuscula varia = Doctoris Angelici diui THOMAE AQUINATIS [...] Opera omnia*, t. XXXII, *Opuscula varia*, Paris, Vivès, 1879.

THOMAS D'AQUIN, *Sentencia libri De anima*, éd. GAUTHIER = *Sancti THOMAE DE AQUINO Opera omnia iussu Leonis XIII P. M. edita*, t. XLV, *Sentencia libri De anima, cura et studio Fratrum Praedicatorum* (= éd. R.A. GAUTHIER), Roma : Commissio Leonina/Paris : Vrin, 1984.

THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae*, éd. Fratrum Ordinis Praedicatorum = *Sancti THOMAE AQUINATIS, Doctoris Angelici, Opera omnia iussu impensaque Leonis XIII P. M. edita*, t. V, *Pars Prima Summae Theologiae a quaestione L ad quaestionem CXIX [...], cura et studio Fratrum Ordinis Praedicatorum*, Romae, Ex Typographia Polyglotta, 1889 (cf. éd. de l'Institut d'études médiévales d'Ottawa, Ottawa, Garden City Press, 1941, t. I).

THOMASSET, *Une vision du monde à la fin du XIIIe siècle* = C.A. THOMASSET, *Une vision du monde à la fin du XIIIe siècle : Commentaire du dialogue de Placides et Timéo*, Genève, Droz, 1982 (Publications Romanes et Françaises, CLXI).

THOMSON, *A Note on the Works of Adam of Bocfeld* = S.H. THOMSON, *A Note on the Works of Adam of Bocfeld (Bouchermefort)*, dans *Medievalia et Humanistica* 2 (1944), pp. 55-87.

THOMSON, *Robert Kilwardby's Commentaries* = S.H. THOMSON, *Robert Kilwardby's Commentaries In Priscianum and In Barbarismum Donati*, dans *New Scholasticism* 12 (1938), pp. 52-65.

THORNDIKE, *Elementary and Secondary Education* = L. THORNDIKE, *Elementary and Secondary Education in the Middle Ages*, dans *Speculum* 15 (1940), pp. 400-408.

THORNDIKE, *Some Medieval and Renaissance Manuscripts on Physics* = L. THORNDIKE, *Some Medieval and Renaissance Manuscripts on Physics*, dans *Proceedings of the American Philosophical Society* 104 (1960), pp. 192-193.

THORNDIKE, *The « Sphere »* = L. THORNDIKE, *The « Sphere » of Sacrobosco and Its Commentators*, Chicago, The University of Chicago Press, 1949.

THORNDIKE, *University Records* = L. THORNDIKE, *University Records and Life in the Middle Ages*, Columbia University Press, New York, 1944.

THOUZELLIER, *L'enseignement et les universités* = Chr. THOUZELLIER, *L'enseignement et les universités*, dans A. FLICHE, Chr. THOUZELLIER et Y. AZAIS, *La Chrétienté romaine (1198-1274)*, Paris, Bloud et Gay, 1950 (Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, X).

THUROT, *Extraits de divers manuscrits latins* = Ch. THUROT, *Extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au Moyen Âge*, Paris, Bibliothèque Impériale, 1869 (réimpression anastatique Frankfurt, Minerva, 1964).

TORRELL, *Recherches sur la théorie de la prophétie au Moyen Âge* = J.P. TORRELL, *Recherches sur la théorie de la prophétie au Moyen Âge, XII^e-XIV^e siècles. Études et Textes*, Fribourg (Suisse), Éditions universitaires, 1992 (Dokimion, XIII).

TORRELL, *Théorie de la prophétie et philosophie de la connaissance* = J.P. TORRELL, *Théorie de la prophétie et philosophie de la connaissance aux environs de 1230. La contribution d'Hugues de Saint-Cher*, Louvain, Spicilegium Sacrum Lovaniense, 1977 (Spicilegium Sacrum Lovaniense. Études et documents, XL).

TRONCARELLI, *Tradizioni perdute* = F. TRONCARELLI, *Tradizioni perdute. La « Consolatio Philosophiae » nell'alto Medioevo*, Padova, Antenore, 1981 (Medioevo e Umanismo, XLII).

VAJDA, *Une version hébraïque* = G. VAJDA, *Une version hébraïque de la Summa philosophiae de Guillaume de Conches (?)*, dans *Revue des Études Juives*, new series, 15 (1956), pp. 117-124.

VALOIS, *Guillaume d'Auvergne* = N. VALOIS, *Guillaume d'Auvergne évêque de Paris (1228-1249): sa vie et ses ouvrages*, Paris, Picard, 1880.

VAN STEENBERGHEN : voir STEENBERGHEN

VAUX, *La première entrée d'Averroès* = R. DE VAUX, *La première entrée d'Averroès chez les latins*, dans *RSPT* 22 (1933), pp. 193-245.

VAUX, *Notes et textes sur l'avicennisme latin* = R. DE VAUX, *Notes et textes sur l'avicennisme latin aux confins des XII^e-XIII^e siècles*, Paris, Vrin, 1934 (Bibliothèque thomiste, XX).

VELLEKOOP, *La place de la musique* = K. VELLEKOOP, *La place de la musique*, dans *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout,

Brepols, 1997, pp. 235-238 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

VERBEKE, *Guillaume de Moerbeke* = G. VERBEKE, *Guillaume de Moerbeke, traducteur de Proclus*, dans *Revue philosophique de Louvain* 51 (1953), pp. 349-373.

VERGER, *Histoire des universités en France* = J. VERGER, *Histoire des universités en France*, Éditions Privat, Toulouse, 1986.

VERGER, *Les universités au Moyen Âge* = J. VERGER, *Les universités au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1973 (Collection SUP, L'Historien, 14).

VERGER, *Remarques sur l'enseignement des arts* = J. VERGER, *Remarques sur l'enseignement des arts dans les Universités du Midi au Moyen Âge*, dans *Annales du Midi* 91 (1979), pp. 357-381.

VILLETTE, *L'âne qui vielle de Chartres* = G. VILLETTE, *L'âne qui vielle de Chartres*, dans *Notre-Dame de Chartres* 81 (décembre 1989).

VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum doctrinale*, éd. de Douai = VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum doctrinale*, éd. de Douai, Ex officina typographica Baltazaris Belieri 1624 (réimpression anastatique Graz, Akademische Druck - und Verlagsanstalt, 1965).

VOGEL, *Amor quo caelum regitur* = C.J. DE VOGEL, *Amor quo caelum regitur*, dans *Vivarium* 1,1 (1963), pp. 2-34.

VUILLEMIN-DIEM, *Préface* = G. VUILLEMIN-DIEM, *Praefatio. Wilhelm von Moerbekes Übersetzung der aristotelischen Metaphysik*, dans *Metaphysica, Lib. I-XIV, Recensio et translatio Guillelmi de Moerbeka*, éd. G. VUILLEMIN-DIEM (AL, XXV, 3.1).

WALLACE, *Thomas Aquinas on Dialectics and Rhetoric* = W.A. WALLACE, *Thomas Aquinas on Dialectics and Rhetoric*, dans *A Straight Path: Studies in Medieval Philosophy and Culture. Essays in Honor of Arthur Hyman*, R. LINK-SALINGER, J. HACKETT, M.S. HYMAN, R.J. LONG, Ch.H. MANEKIN (éd.), Washington, D.C., Catholic University of America Press, 1988, pp. 244-254.

WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi* = H. WALTHER, *Proverbia Sententiaeque Latinitatis Medii Aevi. Lateinische Sprichwörter und Sentenzen des Mittelalters in alphabetischer Anordnung*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1963-1967 (Carmina Medii Aevi Posterioris Latina).

WASHELL, *Logic, Language, and Albert the Great* = R.F. WASHELL, *Logic, Language, and Albert the Great*, dans *Journal of the History of Ideas* 34 (1973), pp. 445-450.

WEIJERS, *Contribution* = O. WEIJERS, *Contribution à l'histoire des termes « natura naturans » et « natura naturata » jusqu'à Spinoza*, dans *Vivarium* 16, 1 (1978), pp. 70-80.

WEIJERS, *La « disputatio »* = O. WEIJERS, *La « disputatio » à la Faculté des arts de Paris (1200-1350 environ). Esquisse d'une typologie*, Paris-La Haye, Brepols, 1995 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, II).

WEIJERS, *L'enseignement du trivium* = O. WEIJERS, *L'enseignement du trivium à la Faculté des arts de Paris; la questio*, dans *Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales*, J. HAMESSE (éd.), Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, 1994, pp. 57-74 (Publications de l'Institut d'Études médiévales, XVI).

WEIJERS (éd.), *Les questions de Craton = Les questions de Craton et leurs commentaires*, éd. O. WEIJERS, Leiden-Köln, Brill, 1981 (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, XIV).

WEIJERS, *Les règles d'examen* = O. WEIJERS, *Les règles d'examen dans les universités médiévales*, dans *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, M.J.F.M. HOENEN, J.H.J. SCHNEIDER et G. WIELAND (éd.), Leiden-New York-Köln, Brill, 1995, pp. 201-223.

WEIJERS, *Le travail intellectuel* = O. WEIJERS, *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris : textes et maîtres (c. 1200-1500). A-B*, Paris-La Haye, Brepols, 1994 (Studia artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, I).

WEIJERS, *Le travail intellectuel* = O. WEIJERS, *Le travail intellectuel à la Faculté des arts de Paris : textes et maîtres (c. 1200-1500). C-F*, Paris-La Haye, Brepols, sous « (A)Egidius Romanus (de Columna) » (Studia artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, I) : à paraître.

WEIJERS, *Terminologie* = O. WEIJERS, *Terminologie des Universités au XIII^e siècle*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1987 (Lessico intellettuale europeo, XXXIX).

WEIJERS-HOLTZ (éd.), *L'enseignement des disciplines* = *L'enseignement des disciplines à la Faculté des arts (Paris et Oxford, XIII^e-XV^e siècles)*, Actes du colloque international édités par O. WEIJERS et L. HOLTZ, Turnhout, Brepols, 1997 (Studia Artistarum. Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales, IV).

WEISHEIPL (éd.), *Albertus Magnus* = J. WEISHEIPL, *Albertus Magnus and the Oxford Platonists*, dans *Proceedings of the American Catholic Philosophical Association* 32 (1958), pp. 124-139.

WEISHEIPL, *Classification of the Sciences in Medieval Thought* = J.A. WEISHEIPL, *Classification of the Sciences in Medieval Thought*, dans *Mediaeval Studies* 27 (1965), pp. 54-90.

WEISHEIPL, *Curriculum of the Faculty of Arts* = J.A. WEISHEIPL, *Curriculum of the Faculty of Arts at Oxford in the early XIVth Century*, dans *Medieval Studies* 26 (1964), pp. 143-185.

WEISHEIPL, *The Parisian Faculty of Arts* = J. WEISHEIPL, *The Parisian Faculty of Arts in Mid-Thirteenth Century : 1240-1270*, dans *American Benedictine Review* 25 (1974), pp. 204-210.

WESTERINK, *Introduction* = L.G. WESTERINK, *Introduction*, dans *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, éd. L.G. WESTERINK, trad. J. TROUILLARD, avec la collaboration d'A.Ph. SEGONDS, Paris, Les Belles Lettres, 1990, pp. VII-XCIX (Collection des universités de France).

WICKERSHEIMER, *Dictionnaire biographique des médecins* = E. WICKERSHEIMER, *Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge : supplément*, D. JACQUART (éd.), Genève, Droz, 1979.

WIELAND, *Ethica — Scientia practica* = G. WIELAND, *Ethica — Scientia practica. Die Anfänge der philosophischen Ethik im 13. Jahrhundert*, Münster, Aschendorff, 1981 (BGPTM, Neue Folge, XXI).

WILLIAMS, *The Scholarly Career* = S.J. WILLIAMS, *The Scholarly Career of the Pseudo-Aristotelian Secretum secretorum in the Thirteenth and Early Fourteenth Century*, Ph.D. diss., Northwestern University, 1991.

WOLFSON, *The Amphibolous Terms in Aristotle* = H.A. WOLFSON, *The Amphibolous Terms in Aristotle, Arabic Philosophy and Maimonides*, dans *Harvard Theological Review* 31 (1938), pp. 151-173, réimprimé dans *Id., Studies in the History of Philosophy and Religion*, I. TWERSKY et G.H. WILLIAMS (éd.), Cambridge (Mass.)-London, Harvard University Press, 1973, t. I, pp. 455-477.

WULF, *Histoire de la philosophie médiévale* = M. DE WULF, *Histoire de la philosophie médiévale*, Louvain, Institut Supérieur de Philosophie, 1936.

WULF, *L'augustinisme « avicennisant »* = M. DE WULF, *L'augustinisme « avicennisant »*, dans *Revue néo-scolastique de philosophie* 33 (1931), pp. 11-39.

ZAMBELLI, *Albert le Grand et l'astrologie* = P. ZAMBELLI, *Albert le Grand et l'astrologie*, dans *RTAM* 49 (1982), pp. 141-158.

ZAMBELLI, *The Speculum astronomiae and its Enigma* = P. ZAMBELLI, *The Speculum astronomiae and its Enigma. Astrology, Theology and Science in Albertus Magnus and his Contemporaries*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1992 (Boston Studies in the Philosophy of Science, CXXXV). — Première version d'abord parue sous le titre : ALBERTO MAGNO, *Speculum astronomiae*, Edizione a cura di S. CAROTI, M. PEREIRA, S. ZAMPONI, sotto la direzione di P. ZAMBELLI, Pisa, Domus Galilæana, 1977 (Quaderni di storia e critica della scienza. Nuova serie, X).

ZIMMERMANN, *Proclus Arabus* = F.W. ZIMMERMANN, *Proclus Arabus Rides Again*, dans *Arabic Sciences and Philosophy* 4 (1994), pp. 9-51.

Index des noms et des titres

Outre les noms d'auteurs – suivis, le cas échéant, des titres de leurs œuvres –, cet index comprend les noms de personnages et de courants philosophiques, ainsi que les titres de *corpus* et ceux des écrits anonymes ou pseudépigraphiques. Selon l'usage, les auteurs médiévaux sont répertoriés sous leur prénom. Les chiffres en italique renvoient aux notes de bas de page.

Abû Bishr Mattâ, *72*.

Abû Ma'shar, *115*.

—, *Introductorium Maius*, *115*.

Accessus philosophorum (voir Anonyme, *Accessus philosophorum*).

Adam de Bocfeld (Adam de Bouchermefort), 71, 72, 74, 75.

—, *Commentarium in Aristotelis Metaphysicam ueterem*, 74.

—, *Sententia super secundum Metaphysicae*, 71, 72, 75.

Adélard de Bath, *91*, 93, 99, 101, *106*, 493, 610, 611, 614.

Adénulfe d'Anagni, 86, 387, *392*, *396*, *397*, *399*, *401*, *403*, *407*, 421-428, *429*, 430-433, 435-437, *438*, 447, 452, *455-459*, *496*, 597, 598, 608, 617.

—, *Prologue « Triplex est principium »* (du commentaire sur les *Topiques*), 86, 387, *392*, *394*, *396*, *397*, *399*, *401*, *403*, *407*, 421-424, *425*, 426, *429*, 430, 433, 435, 436, 447, 452, *455-458*, *496*, 558, 597, 598, 608, 616.

Aertsen, J.A., 571.

Agamemnon, 222.

Al-Ahwani, F., *241*.

Alain de Lille, 11, 29, *42*.

—, *Anticlaudianus*, *42*.

—, *De planctu naturae*, 11, 42.

Alanus de Insula, 478.

Albert de Saxe, 559.

Albert le Grand, *5*, *14*, 32, *46*, *47*, *56*, 75, *76*, 84, 85, 128, *162*, 168, 180, 195, 216, 219, *234*, 240, 242-245, *246*, 251, 283, 286, *287*, 289, *293*, 295, *302*, 329-331, 333, 334, *339*, *346*, 372, 470-472, 621, 626, 639.

—, *De causis et processu universitatis*, 84, 85.

—, *In libros Elenchorum*, *302*, *346*.

—, *In libros Posteriorum analyticorum*, 242, 244, *245*, *302*, *331*.

—, *In libros Topicorum*, *245*, *246*, *339*.

—, *Liber de praedicabilibus*, *47*, 242-244, *245*, *287*.

—, *Liber de praedicamentis*, 283, *287*, *289*, *293*, *295*.

—, *Metaphysica*, *46*, 243.

—, *Quaestiones de prophetia*, *195*.

—, *Speculum astronomiae*, 128, 470-472.

—, *Super Dionysii Epistulas*, *162*.

Pseudo-Albert le Grand, *490*, *491*.

—, *Ars opponendi et respondendi*, *490*, *491*.

Albigeois, 112, 143.

Albinus, 191.

Al-Bitruji, 142.

—, *De motibus celorum*, 142.

Alcher de Clairvaux, 9, 10.

—, *Liber de spiritu et anima*, 9.

Alcibiade, 184.

Alcuin, 182, 183.

—, *De grammatica*, 182.

Alessio, Fr., *23*, *283*, *288*, *293*, *295*.
Alexandre d'Aphrodise, *72*, *77*, *133*, 263, *264*, 329, 340, 341, *472*, 473.
—, Commentaire sur les *Topiques*, 341.
—, *De augmento*, *133*.
—, *De fato*, *133*.
—, *De intellectu*, *133*.
Alexandre de Halès, *28*, 145, *146*, 154, *155*, *156*, 158, 194.
—, *Glossa in quatuor libros Sententiarum*, *154*, *194*.
—, *Summa theologica*, *28*.
Alexandre de Villedieu, 99, 101, 102, 256, 260, *261*, 263, *264*, 528, *529* *542*, 593.
—, *Carmen de algorismo*, 99, 528, 542.
—, *Doctrinale*, 101, 102, 260, 263, *264*, 267, 528, 593.
Alexandre Neckham, *8*, 119, *120*.
Alexis, *191*.
Al-Fârâbî, 4, 11, 13, 24, 51, 55, 78-82, 88, *106*, 112, 235-239, 242, *247*, 251, *432*, 486, 568.
—, *De intellectu et intellecto*, *79*, *81*, *432*.
—, *De ortu scientiarum*, 4, 13, 24, 51, 486.
—, *De scientiis (Catalogue des Sciences)*, *4*, 13, 235, 236.
—, *Didascalia in Rhetoricam*, 235, *247*.
—, *Kitâb al-hurûf*, *235*.
—, *Logica*, 55, 568.
Alfred de Sareshel, *10*, 20, *40*, *45*, 594.
Al-Ghazâlî (Algazel), 7, 11-14, 19, 20, *23*, 31, *37*, 38, 44, 45, *50*, 84, 85, 87, 88, 194, 235, 242, 244, 286.
—, *Logica*, *286*.
—, *Maqâsid al-falâsifah*, 235.
—, *Metaphysica*, *20*, *23*, *37*, *38*, *44*, 84, 85, *87*, 88.
Alhazen, 221.
Al-Kindî, *18*, 19, 77.
Allard, G.H., *23*.
Alliaume, M., *221*.
Al-Magriti, *114*.
Alonso Alonso, M., *4*.
Altmann, A., *13*, *18-20*.
Alverny, M.-Th. d', *19*, *114*, *115*, *120*, *151*.
Amaury de Bène, 111, 112.
Ambroise, *8*, *40*, *46*.
—, *De Abraham*, *46*.
—, *Epistulae*, *40*.
Ammonius (Armonius), 23, 56.
—, Commentaire sur l'*Isagoge*, 23.
Amsterdam, B. ab, *162*.
Anawati, G.C., *23*, *241*.
Ancona Costa, C. d', *77*.
Andersson-Schmitt, M., *205*, *208*.
Andrews, R., *283*, *290-293*.
Anglade, J., *222*.
Anonyme, *Accessus ad Auctores*, *186*, *193*.
Anonyme, *Accessus philosophorum*, *6*, 17, *19*, *20*, 22, *40*, *45*, 65, 91, 96, 97, 185, 187-192, 199, 214, *236*, 261, 384, 386, *425*, 496-498, 502, *518*, *519*, 535, 536, 540, *541*, *542*, 550, 553, 558, 589-596, 606, 607, 612-614, 617, 628, 630, 635.
Anonyme, *Apparatus super Thimeum Platonis*, 207, 226, 227.
Anonyme, *Ars dictaminis*, *491*.
Anonyme, *Auctoritates Aristotelis*, 7, *16*, *36*, *38*, *39*, *42*, *45*, *47*, 100, 201, *400*, *406*, *414-417*, *477*, 600, *626*.
Anonyme, *Circa filiorum regimen*, 99.
Anonyme, *« Commentaire sur le Timée »* (ms. Uppsala), 208, 222, 225.
Anonyme, *« Commentaire de 1363 sur le Timée »*, 222, 225.
Anonyme, *Commentarium in Aristotelis Metaphysicam ueterem*, 71.
Anonyme, *Communia « Feminae »*, *326*, 330, 331, *332*, 334.
Anonyme, *Communia grammatice*, *491*.
Anonyme, *Communia logice*, *491*.
Anonyme, *Communia « Visitatio »*, 325, 326, *328*, 330, 337, 340, 536, 606, 612.
Anonyme, *Compendium circa quadriuium*, 499, 500, 536, 538, 611, 617, 628.
Anonyme, *De anima et de potenciis eius*, *39*.
Anonyme, *De communibus artium liberalium*, 130, *167*, 267, 275, 282, 283, 286, *287*, 288, 291, *297*, 300-302, 340, *426*, *443*, *490*, 492, 534-538, 542, 544, 552, 557-559, 580, *592*, 598, 611, 613, 615, 617, 629, 635, 636.
Anonyme de Madrid (voir Anonymus Matritensis).
Anonyme, *Dialectica Monacensis*, 341, *342*.

Anonyme, *Dicit Aristotiles* (Texte A), *14*, *67*, *73*, 86.

Anonyme, *Distinctio Thymei Platonis*, 224.

Anonyme, *Felix nimium* (Texte D), *14*, *15*, *17*, 452, *477*.

Anonyme, *Glosa « Admirantes »*, 256, 261.

Anonyme, *« Guide de l'étudiant »* (*« Barcelona Compendium »*, *« Student's Guide »*, *« Ripoll Compendium »*), *3*, 32-34, *53*, 61-73, 75-78, 80-82, 84, 86-99, 101-105, 107, 114, 130, *132*, 160, 161, 167, 170-173, 175-177, 179-181, 185, *191*, 192-199, 210-215, 217, 219, 238, *239*, *240*, 255, 257, 258, 261, 262, 264-277, 281-283, 286, 287, 291, 293-295, 297, *298*, 299, 301, 302, *303*, *304*, 307, 309, 310, 312-314, 319, 320, 325-331, 333-353, 357, 359, 361, 362, *363*, 364-366, 369, 370, 373-377, 381-386, 388, *389-418*, 425, *426*, 435, 436, 495-498, 502, 526, 534-536, 538, 540, *543*, 544, *545*, 553, 558, 561-564, 566, 568, 570, *573*, *584*, 586, 589-592, 596-610, 612, 614, 615, 617-620, 622, 624-637, 639-641.

Anonyme, *In Ethicam novam et veterem* (*« Commentaire de Paris »*), 168, 172-174, 176-179.

Anonyme, *In Ethicam novam* (*« Commentaire de Naples »*), 168, 173, 176.

Anonyme, *In Ethicam veterem* (*« Commentaire d'Avranches »*), 168, 171, 172, 177, 178, 180.

Anonyme, *Introductiones Montanae Maiores*, *328*.

Anonyme, *Lectura in Librum De anima*, 65.

Anonyme, *Liber XXIV philosophorum*, *120*, 151.

Anonyme, *Liber sex principiorum*, 167, 259, *286*, *401*, 434, 525, 526, 637.

Anonyme, *Notabilia supra Porphirium*, 56.

Anonyme, *Petitiones contrariorum*, *490*.

Anonyme, *Philosophica disciplina*, *6*, 65, 66, 170, 171, 173, 236, 237, *238*, 467, *542*, *552*, 592-594, 607.

Anonyme, *Placides et Timéo*, 218.

Anonyme, *Primo queritur*, *64*, 185, 196-199, 214, 381-387, 389, *406*, *407*, 424, *426*, 428, 430, 431, 435, 436, 535, 541, 553, 558, 589, 592, 596-607, 612, 617, 628, 630, 635.

Anonyme, *Quedam communia circa septem artes liberales*, 536, *611*.

Anonyme, *Questiones de Christo*, 195.

Anonyme, *Questiones mathematice*, *490*, 491, 492, 494, 495, 497-499, 502, 504, 534, 536, 537, *542*, *548*, *550*, 552, *592*, 593, 595, 606, 610, 611, 634, 635.

Anonyme, *Secundum quod testatur Ysaac*, *425*, *439*, 452, *458*.

Anonyme, *Sicut dicitur ab Aristotile*, *250*, *426*.

Anonyme, *Sicut dicit Ysaac*, *425*, *439*, 452, *458*.

Anonyme, *Sicut recitat Auicenna* (Texte C), *14*.

Anonyme, *Tabula super Macrobium Somnium Scipionis*, 223, 228.

Anonyme, *Tabula super Thymeum Platonis*, 223-225, 228.

Anonyme, *Tractatus de insolubilibus*, *490*.

Anonyme, *Tractatus quidam de philosophia et partibus eius*, 26.

Anonyme, *Ut ait Tullius*, *3*, 5, 6, 7, 8, *9*, 10-13, 15, *16*, 17-22, 24-29, 31-34, 36, *38*, *46*, *76*.

Anonyme, *Ut testatur Aristotiles*, 9, *10*, *13*, *14*, *17*, 19, *37*, *39*, *42*, *44*, *48*, *49*, *88*, 452, *477*, *552*.

Anonyme, *Vitae Boetii*, 189, 191.

Anonyme, *Ysagoge in theologiam*, 23, 30.

Anonymus Aurelianensis I, *Commentarium in Sophisticos Elenchos*, *343*.

Anonymus Aurelianensis III, *327*.

Anonymus Bavaricus, *Lectura super librum Elenchorum*, 341, 343.

Anonymus Canonicanus, *Notulae super librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, 330, 331, *332*, 334, *335*.

Anonymus Cantabrigiensis, *Commentarium in Sophisticos Elenchos*, *343*.

Anonymus Cordubensis, *Questiones super primum librum Posteriorum*, *250*.

Anonymus Domus Petri, *Super primum et secundum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, 329, 331, 333-336.

Anonymus Domus Petri I, *Super primum librum Analyticorum Priorum Aristotelis*, 327, *336*.

Anonymus Domus Petri II, *Super primum et secundum librum Analyticorum Priorum Aristotelis*, 327, *336*.

Anonymus Klosterneuburgensis, *In An. Post.*, *330*.

Anonymus Liberanus, *73*.

Anonymus Matritensis (Anonyme de Madrid), *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, 283, *290*, 291, 292, *293*.

Anonymus Monacensis, *Commentarium in Sophisticos elenchos*, 341, 343, *344*, *347*, 349, 350.

Anonymus Monacensis, *In primum librum Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, 330, *335*.

Anselme de Cantorbéry, 29, 42, 479.

Antoine de Padoue, 147, 162.

—, *Sermones dominicales et festivi*, *147*.

Anzulewicz, H., *195*.

Apulée, 222.

Aratus, *139*, *543*.

Argerami, O., *156*.

Aristote, *4*, 5, 9, 11, *12*, *14*, 15, *16*, *17*, 18-20, *21*, 25-27, 29, 31, 32, 36, *37*, 38, 40-47, *48*, 50, 51, *54*, 55, *56*, 62-79, 81-88, 90, 92, *93*, *96*, 97-100, 105, 107, 109-112, 114-117, 119, 120, 122, *124*, 125, *126*, *127*, 128-132, *133*, 134-137, 139-142, 144, 145, 147-153, *154*, 155-157, *158*, 159, 160, 162, 163, 169, 171, 172, 174-180, 182, 186, 191, 195, 197, 198, 200, 203, *210*, *211*, 213, 217, 218, 220, 222, *225*, 226, 233, 234, *236*, *237*, 238, 239, 244, 245, *246*, 247, 248, 250-252, *258*, 265, 271, *273*, 274, 281-287, *289*, *290*, 292, *293*, 294, 299, *301*, 308, 310, *312*, 314, 315, 317, 325, *326*, *328*, *329*, 331, *332*, *333*, 334, *335*, 336, 337, *339*, 340, *341*, *343*, *345*, *346*, 347-350, 353-355, *356*, 357-364, 366, 374, 389, *392*, *394*, *395*, 396, 400, 401, 406, *407*, 410, 414, *415*, *416*, 417, *418*, *419*, 421, 422, 425, 431, *432*, 436, 439, *440*, 444, 445, *448*, 451, 452, 456, 457, 459, 462, 463, 465, 472-475, 477, 481, 482, 485, 505, 523, 526, 527, *528*, 530, 544, 568, *570*, *573*, 574-577, 579, 582, 594, 595, 601-603, 607, 609, 610, 612, 617, 618, 626-628, 637, 640.

—, *Analytica Posteriora*, 15, 29, 46, 80, 81, 92, 105, 132, 197, 245, *259*, 287, 298, 314, 325-329, 331, 334, *335*, 336, 349, 353-357, *359*, *360*, 362, *363*, 364, *366*, 401, 406, *407*, 415, 462, 463, 505, 525, 568, 575, 576, 577, 582, 594, 603, 604, 617, 629.

—, *Analytica Priora*, 239, 242, 252, *259*, 287, 314, 326-329, 336, 410, 462, 525, 530, 568, 575, 576, 603, 604, 617, 629.

—, *Categorie* (*Predicamenta*), 92, 105, 139, *259*, 281-283, 286-290, 292, 295, *303*, 314, 326, 387, *403*, *419*, 430, 445, 462, 463, 465, 525, 575, 577.

—, *De anima*, 15, 38, 47, 113, 119, 131, 134, 148, *159*, *161*, 198, 216, 257, 265, 277, 322, 323, 331, 418, 438, 441, 457, 483, 525, 527, 601, 603, 604, 615, 617.

—, *De animalibus*, 142, *161*, 438, 456, 483, 525, 530, 601, 602.

—, *De celo*, 126, 161, 220, 394-396, *397*, 414, 417, 438, 441, 456, 482, 525, 601-604, 617.

—, *De generatione et corruptione*, 119, 161, 216, 220, 456, 483, 525, 601.

—, *De interpretatione* (*Peri hermeneias*), 139, 247, 251, *259*, 287, 288, 297, *300*, 301-304, 308, 309, 313, 314, 325, 326, 387, *419*, 462, 463, 525, 530, *545*, 575, 577, 603, 604, 627, 633.

—, *De memoria et reminiscentia*, 216, 525, 601.

—, *De morte et uita*, 216, 438, 483, 525, 601.

—, *De sensu et sensato*, 15, 46, *47*, 216, 438, 483, 525, 601.

—, *De sompno et uigilia*, 216, 438, 483, 525, 601.

—, *Ethica* (*Nicomachea*), *9*, 15, 27, 32, *41*, 50, 51, 78, 111, *127*, *131*, *132*, 140, 154, 159, *160*, 161, 167, 168, 171, 172, 175-180, 216, *259*, 274, 281, 284, 374, *422*, 431, *454*, 469, 481, *523*, 525, 526, 530, 537, 544, 546, 555, *570*, *573*, 574, 601, 611, 612, *615*, 620, 625, 626, 630, 632.

—, *Metaphysica*, 15, 16, 20, *21*, 27, 32, 42, 45, 46, 50-52, 62, *64*, 65, 66, 68, 69, 71-77, 80-86, 104, 112, 126, *131*, 133, 134, 139, 151, *158-160*, 161, 277, 281, 282, 285, 294, 322, 374, 376, 439, 477, 482,

485, *523*, 525, 577, 595, 601, 602, 625-627.
—, *Meteorologica*, *161*, 216, 438, 456, 472, 473, 483, 525, 530, 601.
—, *Physica*, 15, 27, 32, 51, 52, 92, 105, 126, 133, *159*, *160*, 161, 271-273, 276, 277, 392, 394, *400*, 416, 438, 441, 456, 482, 525, 594, 595, 601-604, 617, 637.
—, *Poetica*, 233, 234.
—, *Politica*, 99, 100, 171, 374, 530, 609, 610.
—, *Rhetorica*, 233, 234, 248, 250, 374, 530, *573*.
—, *Sophistici Elenchi*, 15, 36, 41, *259*, 282, 287, 325-327, 337, 338, 340, 342, *343*, 345, 349, 462, 463, 525, 569, 575, 577, 579, 581, 629.
—, *Topica*, 111, 133, 251, *259*, 287, 304, 314, 325-327, 334, 336-340, 344, 389, 427, 428, 431, 462, 463, 473, *523*, 525, 530, 575, 577, 602, 604, 617, 629.
Pseudo-Aristote,
—, *De differentia spiritus et animae* (voir aussi Costa ben Luca), 114, 216, 525.
—, *De philosophia*, *115*, *151*.
—, *De plantis* (*De vegetabilibus* ; Nicolas de Damas), 15, 20, 40, 45, 114, *161*, 216, 438, 456, 483, 525, 594, 601.
—, *De proprietatibus elementorum*, 474.
—, *Liber de causis*, 15, 31, 38, 73-77, 81, 82, 84, 85, 88, 114, *120*, 195, *196*, 216, 525, 601.
—, *Panthaphilosophie*, 603, 604.
—, *Secretum secretorum*, 142, 150, *151*.
—, *Theologia*, 77.
Arnoul de Provence, *6*, 7, *9*, *14*, 17, 18, *22*, 24, *27*, *38*, *42*, *44*, *48*, *51*, *52*, 65, *76*, 78, 82, *83*, 84-87, *177*, 236-240, *267*, *417*, *422*, 453, 469, *470*, *472*, 473, *477*, 534-536, 538, *542*, 552, *575*, *592*, 621.
—, *Diuisio scientiarum*, *6*, 7, *14*, 17, *18*, *22*, *38*, *44*, *48*, *51*, *52*, 65, *76*, 78, 82, *83*, 84, 85, *86*, 87, 236, *238*, *267*, *422*, 452, 473, *477*, 534-536, *542*, 552, 558, *575*, *592*, 621.
Ashworth, E. J., 281, *284*.
Asztalos, M., *355*.
Attila, 191.
Aubry de Reims, 9, *10*, 12, *15*, *19*, *20*, *37*, *42*, *44*, *45*, *49*, 65, 467, *468*, *552*, *573*.
—, *Philosophia*, *12*, *37*, *42*, *44*, *45*, *49*, 65.
Augustin, 9, 10, 13, *14*, 21, 24, 37, 39, *43*, 45, *47*, *51*, *146*, 194, 195, 214, 220, *252*, *282*, 288, *416*, 417, 482.
—, *De doctrina christiana*, *13*, *36*, *146*, *252*.
—, *De immortalitate animae*, 10, 45.
Pseudo-Augustin, 194, 282, 284.
—, *Liber de spiritu et anima*, 9, 10.
—, *Paraphrasis Themistiana*, *282*, *284*.
Ausone, 229.
—, *Idylles*, 229.
Auxerre de Murethach, *183*.
Averroès, 14, 29, 31, 72, *73*, 78, *82*, 112, *114*, *126*, 131-133, *137*, 142, 152, 153, *156*, *158*, 159, 235, *236*, *250*, 251, 330, 332, *333*, *416*, 477, 478, 481, 482, 625, 626, *637*.
—, Commentaire moyen sur la *Poétique*, 235, *250*, 251.
—, Commentaire moyen sur l'*Éthique*, 625.
—, Commentaire moyen sur les *Seconds analytiques* (*In Analytica Posteriora*), 330, *333*.
—, Grand commentaire sur la *Métaphysique* (*In Metaphysicam*), *132*, *158*, 478, 482, 577, 625, 626.
—, Grand commentaire sur la *Physique*, 481, 482, *637*.
—, Grand commentaire sur le *De anima*, *159*.
—, *Fasl al-Maqâl* (*Traité Décisif*), *235*.
Avicébron (Ibn Gabirol), 11, 12, 31, 34, 35, *37*, *38*, *40*.
—, *Fons vitae*, 11, 12, 37, *38*, 40, 375.
Avicenne, 11, 13, 14, *15*, 22, *23*, 31, 49, *50*, 65, 75, 78, 81, 88, 112, 115, 135, 145, 148, 153, *173*, 194, 196, 235, *241*, 242, 243, 246, *250*, *286*.
—, *Al-Shifâ'*, 235, *241*.
—, *Liber de anima*, *15*, *49*, 148, *173*.
—, *Liber de philosophia prima*, *23*, *49*, 75, *194*, *196*, *241*, 285, *286*.
—, *Logica*, 49, *65*, *241*, *250*.
Avi-Yonah, R., *155*, 161.
Azais, Y., *146*, *638*.
Baeumker, C., *4*, *12*, *13*, *37*, *38*, *40*.

Barach, C.S., *10.*
Barnes, J., *360, 365.*
Baron, R., *23.*
Barthélemy de Bruges, 251, 252.
Barthélemy Gaconi, 377, 566, 568, 584, 586, 619, 641.
Bataillon, L.J., *447, 467, 490, 524,* 639.
Baum, Gr., *609.*
Baur, L., *4, 18, 20, 26, 29, 30, 37, 43, 45, 49-51, 384, 448.*
Bautier, R.H., *114.*
Bazán, B., *134.*
Beaujouan, G., *95, 99, 103, 221, 222,* 226, 527, *528, 529,* 531, 541, 542, *545,* 549, 550, *551,* 552, 553, 555, 556, 558, 559, *614.*
Beckmann, J.P., *160, 268, 305.*
Bède, 229.
—, *De arte metrica,* 229.
Beer, R., 583, 586.
Bekker, E., *66,* 325, 326, 344.
Benedict, Fr., *567.*
Benson, R.L., *223.*
Bernard de Chartres, 203, *204,* 206-208, 210, 216.
—, *Glosae super Platonem,* 206, 208, 210, 216.
Bernard de Clairvaux, *19.*
Bernard de Sanciza, 565, 567, 573, 586, 619, 620, 621.
—, *Quaternus supra Porfirium,* 573, 619-621.
Bernard d'Utrecht, *184,* 185.
Bernardus Silvestris, 206, *220, 221.*
—, *Cosmographia, 221.*
Bertelloni, Fr., 571.
Bertola, Er., *141.*
Bianchi, L., 109, *118, 130, 137, 271, 546, 556, 615, 616, 617, 620,* 628, 640.
Bieler, L., *183, 192, 199, 412-414, 418, 450, 475.*
Birkenmajer, A., *20, 40, 93.*
Black, D.L., 233, *237, 246.*
Blanche de Castille, 584, *585, 623.*
Boas, M., *9, 40, 44.*
Boèce, 8, *9,* 25, *36,* 38, *41,* 55, 58, 65, 80, *81,* 90-93, 96, 98, 99, 101, 103, 104, *111,* 115, 132, 175, 181, 182, *183,* 184-194, 196, 197, 199-201, 203, 211, 214, 215, 222, *236, 251, 256,* 259, *263,* 267, 282, 284, *286,* 287, 289, 292, 315, 317, 323, 327, 337, 338, 383, 386, 387, *389, 404,* 409, 410, 412-414, 418, *419, 422, 425, 432,* 434, 450, 463, 473, *475,* 477, 486, 489, 490, 491, 494, *496,* 497-502, *504,* 505, *506-520,* 523, *524,* 526, *529,* 530, 531, 535, 539-542, 544-546, 548, 553, 556, 557, 559, *592,* 593-595, 597, 600, 606, 609-614.
—, *Contra Eutychen et Nestorium,* 191.
—, *De consolatione Philosophiae (Philosophiae consolatio),* 8, *38, 83,* 97, 115, 175, 181-186, 188-193, 196, 199-201, 214, 215, 327, 382, 383, 386, 412-414, *418, 450, 475,* 490-492, 524, 535, 539, 540, 547, 553, 557, *592,* 593-595, 597, 600, 602, 606, 611, 613, 614, 617.
—, *De differentiis topicis (« Liber Thopicorum »), 111,* 200, 259, *263,* 337, 409, 410, 523, 525, 526, 530, 540, 541, 612.
—, *De divisione,* 259, *263.*
—, *De hebdomadibus,* 200.
—, *De Trinitate,* 25, 65, *96,* 194, 200.
—, *In Categorias,* 182, 191, 200, 282, *284, 287, 292, 545.*
—, *In Isagogen Porphyrii,* 182, *187,* 191.
—, *In Periermenias,* 182, 191.
—, *In Topica Ciceronis, 181,* 182, 191, 200.
—, *De Institutione arithmetica, 90,* 91, 93, 103, 191, 200, 387, 404, *425,* 489, 494, 496-502, *504,* 505, *506-520,* 530, 531, 535, 542, *548,* 559, 610, 611, 613.
—, *De Institutione musica,* 91, 93, 101, 103, 104, 191, 200, *425, 505,* 542, 546, 559, 610, 613, 614.
Boèce de Dacie, 88, 267, 272, 337, 338, *339,* 620.
—, *De summo bono,* 620.
—, *Modi significandi , 267.*
—, *Quaestiones super librum Topicorum,* 337, *339.*
Boeren, P.C., *124.*
Bolgar, R.R., *8, 184.*
Bonaventure, *5, 83,* 159, *194, 195.*
—, *Collationes de decem praeceptis, 159.*

—, *Commentaria in quatuor libros Sententiarum*, *83*.
Bondéelle Souchier, A., *54*.
Bonitz, H., *66*, *356*.
Borafull, P. de, 583.
Borgnet, A., *46*, *47*, *243-246*, *283*, *287-289*, *293*, *295*, *331*, *339*, *346*.
Bossier, F., *392*, *400*, *416*.
Bossuat, R., *149*, *449*.
Botschuyver, H.J., *9*, *40*, *44*.
Bougerol, J.G., *159*.
Boulnois, O., *74*.
Boyancé, P., *425*.
Boyer, R., *222*.
Braakhuis, H.A.G., *73*, *268*, *272*, *288*, 297, *304*, *311*, *448*, *449*, 579, 580, *599*, 622, 628, 633, 635.
Brams, J., *392*, *400*, *416*.
Brandt, S., *187*.
Bresslau, H., *118*.
Brewer, J.S., *127*, *158*.
Bridges, J.H., *127*.
Brizzi, G.P., *5*.
Brown, V., *192*.
Budé, G., *281*.
Burnett, Ch.S.F., *93*, *101*, *133*, *326*, *499*, 569.
Bursill-Hall, G.L., *260*, 261, *267*, 583.
Busard, H.L.L., *91*, *104*, *106*.
Busse, A., *401*.
Buttimer, Ch.H., *4*, *30*, *49*.
Buytaert, E.M., *198*.
Buzzetti, D., *269*.
Calcidius, 11, *37*, *41*, *52*, 193, 203, 204, *205*, 206-208, 214, *215*, 216, 218-220, 222, 223, 225, *265*, *412*, 413, *414*, *416*, *417*.
—, *Commentarius*, *193*, *203*, 204-207, 216, 218, *219*, 220.
Callebaut, A., *141*.
Callus, D.A., *32*, 114, *115*, *119*, *570*, *626*.
Camerarius, G., *4*.
Campanus de Novare, 472.
Canisy, J. de, 54.
Caroti, S., *471*.
Carr, D.C., *222*.
Carrier, J., *10*, *12-15*, *17*, *19*, *22*, *32-34*, *37*, *39*, *42*, *44*, *49*, *50*, *53*, *54*, *61*, 62, *64*, *65*, *67*, *68*, *73*, *76*, *80*, *83*, 86, *87*, *89*, 97, *130*, *132*, *160*, *167*, *170*, *171*, *175*, *176*, *179*, *180*, 185, *193*, *195*, 196, *197*, 201, *212-214*, *217*, *219*, *238-240*, *265*, *267*, *275*, 282, *287*, *288*, *290*, *291*, *294*, *295*, *297*, *298*, 299, *300*, 301, 302, *303-305*, *310*, *312*, 319, 320, *325*, *330*, *333*, *335*, *336*, *339*, *340*, 342, *344*, 345, *346*, 347, 348, *351-353*, *361*, *363*, *373-377* ; 381 – *ad finem* : passim.
Carteron, H.,*394*.
Cartulaire de l'Université de Paris (*Chartularium Universitatis Parisiensis*), *122*, *123*, *125*, *134*, *136*, *142-150*, *153-156*, *162*, *163*, *167*, *217*, *258*, *259*, *431*, *432*, 448, *449*, 521, 522, *523*, 525, *527*, 529, 531, *532*, 533, 539, *541*, 542, 544, 545, 547, 551, *553*, 554, 555, *556*, *559*, 584, *585*, *594*, *622*, *623*, *638*, 639.
Cassiodore, 23.
Caton, 9, *40*, *44*, 317.
Cattin, P., *222*.
Catto, J.I., *233*, *540*.
Celano, A.J., *174*.
Cézanne, *624*.
Charlemagne, 182.
Chartrains, 20, 21, 25, 26.
Chartularium Universitatis Parisiensis (voir *Cartulaire de l'Université de Paris*).
Châtelain, É., *5*, *55*, *94*, 109, *142*, *167*, *217*, *258*, *431*, *449*, 522, *527*, 538, *585*, *594*.
Châtillon, J., *24*, 25, *30*, *94*.
Chenu, M.D., 8, *19*, *23*, *27*, *30*, *42*.
Chrisaorius (voir Grisarorius).
Christ (Jésus), 184, 195, 471.
Christ, W., *66*.
Chroust, A.H., *384*.
Cicéron (Tullius), 7, 8, 27, 30, 36, 39-43, 47, 51, 55, 75, 171, *181*, 182, 190, 191, 200, *206*, 213, 222, 228, *236*, 373, 374, 414, *425*, 427, 459, 461, 479, 481, 530, 535, 540, 541, 546, 594, 614.
—, *De inuentione*, 8, 36, 190, 459, 530, 535, 540, 541.
—, *De officiis*, 8, 27, 40, 51, 75, 171, 213, 414, 481.
—, *Paradoxa*, 8, *39*, *40*.

—, *Tusculanes*, *39*, *181*, 479.
Pseudo-Cicéron, 535, 540.
—, *Ad Herennium*, *236*, *459*, 535, 540, 541, 546, 594, 595, 614.
Clarembaud d'Arras, *25*.
Cléanthe, *139*.
Communia « Feminae » (voir Anonyme, *Communia « Feminae »*).
Communia « Visitatio » (voir Anonyme, *Communia « Visitatio »*).
Conrad de Hirschau, 184-187, *188*.
—, *Dialogus super Auctores*, *184*, 186, *188*.
Constable, G., *223*.
Conti, A.D., *289*.
Costa, B., *147*.
Costa ben Luca, 10.
—, *Liber de differentia spiritus et animae* (voir aussi Pseudo-Aristote), 10.
Cottineau, L.H., *54*, 583.
Courcelle, P., *9*, 19, *23*, 182, *183*, 184, *185*, *189*, 200, *201*.
Courtenay, W.J., *139*, *144*.
Courtine, J.-F., 62, *86*.
Craemer-Ruegenberg, I., *66*, *106*, *385*, *417*, *453*, *524*, *621*.
Cranz, F.E., *133*.
Craton, *133*.
Crowley, Th., *158*, *159*.
Cruz Hernandez, M., *13*.
Dahan, G., 3, *4*, *5*, *11*, *12*, *21*, *24*, *37*, 76, *217*, *251*, *252*, *480*, *615*.
Daiber, H., *31*.
Dales, R.C., *104*, *155*.
D'Alverny, M.-Th. (voir Alverny).
D'Ancona Costa, C. (voir Ancona Costa).
David de Dinant, 111, 112, 114, 119, *135*, *524*.
—, *Quaternuli*, 111, 114, 119, *128*.
Davy, M.M., *123*, *146*, *157*.
Decker, Br., *81*, *92*, *195*, *200*, *417*, *432*.
De communibus artium liberalium (voir Anonyme, *De communibus artium liberalium*).
Delaborde, F., *119*.
Delègue, R., *142*.
Delhaye, Ph., *19*, *132*, *539*, *540*.
De Libera, A. (voir Libera).
Delisle, L., *54*, *489*.
Delorme, F.M., *5*, *78*, *80*.
Denifle, H., *5*, *55*, *94*, 109, *142*, *143*, *145*, *150*, *154*, *162*, *167*, *217*, *258*, *431*, *449*, 522, *527*, 536, 538, *585*, *594*.
Denys le Chartreux, 183.
Denys le pseudo-Aréopagite, *32*, *162*, 479.
—, *Ierarchia*, 479.
De Poorter, A. (voir Poorter).
De Rijk, L.M. (voir Rijk).
Descartes, *226*.
Destrez, J., *533*.
De Vaux, R. (voir Vaux).
De Vogel, C.J. (voir Vogel).
De Wulf, M. (voir Wulf).
Dicit Aristotiles (Texte A) (voir Anonyme, *Dicit Aristotiles*).
Dick, A., *183*, *394*, *396*.
Dick, J., *183*, *394*.
Diem, G., *151*.
Disticha Catonis, 8, 9, 31, *40*.
Dod, B.G., *15*, *36*, *41*, *46*, *197*, *286*, *349*, *401*, *406*, *415*, 473, *505*, *570*, *573*, *604*.
Dominguez, F., *356*.
Dominicains, 144, 145, 371, 372, 377, 378, 632, 637-639, 641.
Dominique (saint), 145, 638.
Dominique Gundisalvi, 4, *12*, 14, 18, 19, 20, 25, 26, *27*, *28*, 29, 31, *37*, *43*, *45*, *49*, *50*, *51*, 106, 236, 238, *384*, 387, *407*, 430, *448*.
—, *De divisione philosophiae*, 3, *4*, *14*, 18, *20*, 26, *28*, *29*, *43*, *45*, *49-51*, *384*, 387, *407*, 430, *448*.
—, *De scientiis*, 4.
Donat, *159*, 167, 255, 267, 276, 278, 427, 460, 461, 486, 523, 526, 528, 530, 612.
—, *Barbarismus*, 111, 167, 258, 259, 262, 267, 269, 276, 523, 525, 526, 530, 531, *539*, 555, 612, 630.
Donati, S., 568, 569, *576*.
Dondaine, A., *82*.
Dondaine, H.F., 587.
Dossat, Y., *118*.
Douais, C., *118*.

Dronke, P., *31*, *114*, *190*, *221*.
Dufeil, M.M., *113*, 578.
Dulong, M., *20*, *40*, *93*.
Dümmler, E., *182*.
Dunya, S., *241*.
Durandus (ou Thurannus) (maître Durand), 261, 563, 564, 566, 572, 586, 619, 620, 622.
—, *Summa gramatice*, 261, 563-565, 572, *586*, 619, 620, 622.
Durandus de Aluernia (Durand d'Auvergne), 572, 573.
Durandus de Hispania (Durand d'Espagne), 572, 573.
Durandus de Parua Sorbona, 573.
Durandus de S. Porciano, 572, 573.
Dutton, P.E., *187*, 193, 203, *204*, *207*, *208*, *216*, *218*, *220*, 226, *382*, *524*, *548*.
Easton, S.C., *110*, *127*.
Ebbesen, S., *56*, 57, *58*, *105*, *133*, *242*, *249*, *251*, *261*, *265*, *302*, *311*, 325, *326*, *327*, *329*, *330*, *337*, 340, *341*, *343*, *346-348*, 375, 376, *498*, *499*, *561*, 569, 580, 582, *599*, 623, 627, *628*, 629, 636, 640.
Ehrle, F., *153*.
Élie, 184.
El-Khodeiri, M., *241*.
Emden, A.B., *116*, *143*, *263*, *623*.
Emery, K., *551*.
Empédocle, 478.
Enders, H.W., *274*.
Enrique de Villena, 222.
Érigène, 183, 187, 220.
—, *Periphyseon (De Diuisione Naturae)*, *187*.
Étienne de Provins, 113, 135, 149, *153*, 154, 156.
Étienne Langton, *142*.
Etienne Tempier, 118, *120*, 547, 548, 640.
Euclide, 91, 93, 99, *106*, 484, 491, 493, 530, 536, 542, *543*, 546, 609-611, 614.
—, *Elementa (Geometria)*, 91, 93, *106*, 491, 493, 530, 536, 542, *543*, 546, 610, 611, 614.
Eudes de Châteauroux , 118, *119*, *141*.
Eustrate, 14, *32*, *48*, *49*, *422*.
—, *Commentarium in Eth. Nic.*, *14*, *32*, 48, *49*, *422*.
Eutychès, *190*, 191.
Evans, G.R., *141*, *154*.
Évrard de Béthune, *7*, 260, 263, 431, 528, 593.
—, *Grecismus*, *7*, 260, 263, *264*, 431, 528, 593.
Fakhry, M., *236*.
Falkenroth, Chr., *103*.
Faller, O., *40*.
Falletti, L., *529*.
Farge, J.K., *210*.
Fatton, A., *89*.
Fauser, W., *84*, 85.
Felix nimium (Texte D) (voir Anonyme, *Felix nimium*).
Ferriani, M., *269*.
Ferruolo, S.C., 115, *116*, 117, 119, 134.
Fierville, Ch., *277*.
Fletcher, J.M., *262*.
Fliche, A., *146*, *638*.
Flotzinger, R., *101*.
Flüeler, Chr., *76*.
Fohlen, G., *39*.
Fohlen, J., *207*.
Fontaine, J., *20*.
Fournier, M., *143*, *263*, *264*, *623*, *624*.
Franceschini, E., *20*, *40*, *93*, *159*, *283*, *288*, *290*, *293*, *432*.
Franciscains, 145, *638*.
François Villon, *184*.
Fransen, G., *134*.
Fredborg, K.M., *30*, *73*, *233*, *256*, *265*.
Frédéric II, 135, 148.
Fredericus Naghel de Trajecto (Frédéric Naghel d'Utrecht), 225, *552*.
Friedlein, G., *90*, *404*, 494, 495, 498-501, *504-520*.
Fries, A., *5*, *195*.
Fumagalli Beonio Brocchieri, M., *137*.
Gabriel, A.L., 102, *131*.
Gagné, J., *94*.
Galdericus, *5*.
Galien, 341, 347.
Gandillac, M. de, *8*.

Garcia, Z., 583, 586.
Garin, E., *30.*
Gauthier, R.A., *9, 10, 12, 14, 15, 19, 20, 24, 27, 37, 38, 39, 42, 44, 45, 47, 49-51, 55,* 56, 65, 76, 80, *87, 120, 126,* 131, *132, 147,* 153, *159, 161,* 168, *172, 177, 198, 246, 248,* 249, *250, 284, 304-306, 330,* 361, 365, *418,* 423, *424,* 432, 447, *448, 467, 468,* 469, *470,* 472, *477, 499, 544, 545,* 558, *570, 573,* 574, *575,* 576, 578, 579, 582, 586, *592, 602, 615, 618, 620,* 621, 622, 624-626, *629, 633,* 638.
Genicot, L., *118.*
Genrich, Fr., *149.*
Gentils, 145.
Gérard d'Abbeville, 215, 216.
Gérard de Crémone, *4,* 13, *20, 46,* 65, 105-107, *133, 197, 333, 349, 401, 406, 415, 456,* 473, *505,* 604.
Gérard de Feltre, 472.
—, *Summa de astris,* 472.
Germain, A., *143.*
Gibson, M., *204, 215.*
Gibson, S., *529,* 530, *531.*
Gigon, O., *326.*
Gilbert, L., *447, 467.*
Gilles de Rome (Egidius Romanus de Columna), 563, 564, 566, 568, 569, 576, 583, *584,* 618-622, 639.
—, *Sententia super librum Elenchorum,* 563, 564, 568, 583, *584,* 618-620.
Gilson, É., *31, 79, 80, 81, 141, 144, 424, 432, 452.*
Giovanni Tortelli, 225.
Glorieux, P., *134,* 135, *149, 150, 169, 421,* 472, 569, 572, 574, 578, 580, 582, 620.
Godefroid de Fontaine, 639.
Godefroid de Poitiers (Geoffroid de Poitiers), *135, 154,* 155, 195.
—, *Summa theologiae,* 195.
Godefroy de Saint-Victor, *19.*
Godman, P., *182.*
Gonzalez Palencia, A., *4, 13, 235.*
Gossouin de Metz, 217, 218.
—, *Image du Monde,* 217, 218.
Gosvin de Marbais, *261,* 268, *272.*
—, *Tractatus de constructione, 261, 268, 272.*
Goth, 191.
Grabmann, M., 3, *16, 17, 56,* 61, 71, *72-74,* 75, *76,* 96, 109, 110, *112, 113,* 114, 117, 119, *122, 124,* 125, *130,* 135, *141,* 151, *158, 160, 210, 216,* 276, *304, 381,* 382, 421, 431, 447, 472, *524,* 565, 571, 572, 576, 578, 580, 582, 583, *585,* 587, 605, *621,* 625, 637.
Graesse, J.G.Th., *567.*
Gratarolo, G., *190.*
Gratiadei Aesculanus, *5.*
—, Commentaire sur l'*Isagoge, 5.*
Green-Pedersen, N.J., 58, *256, 337,* 339, *340,* 421, 422, 436, *499,* 580, 622.
Grégoire IX, *97,* 109, *110,* 112-114, *115,* 120-125, 127-129, 134-137, 139, 141-157, 162, 163, *210,* 258, 263, 421, *585,* 616, 621.
—, *Parens scientiarum,* 112, 121, 122, 128, 129, *136,* 137, 141, 152, 162, *163.*
—, *Quo elongati* , 145.
Grégoire de Tours, *182.*
Gregory, T., *30, 110, 204, 210.*
Grendler, P.F., *126.*
Grignaschi, M., *235, 247.*
Grisarorius (Chrisaorius), 465.
Grondeux, A., *7, 260, 266.*
Guiard de Laon, 124.
« *Guide de l'étudiant* » (voir Anonyme, « *Guide de l'étudiant* »).
Guilhem Molinier, 222.
—, *Leys d'Amors,* 222.
Guillaume (ou Guilhem) Arnaud, *433,* 565, 567, 568, 574, *575,* 576, 578, 586, 619, 621, 641.
—, *Glose totius libri Posteriorum,* 619, 622.
—, *Glose totius libri Priorum,* 574, 576, 619, 621.
—, *In Peryermenias, 586.*
Guillaume d'Auvergne, 118, *121, 127, 129, 130, 132, 134, 136, 141, 144, 145,* 147, 148, *149, 154, 155, 157.*
Guillaume d'Auxerre, 113, 126, 129, *132,* 135, 136, 147, 149, 152-156, *195, 417.*
—, *Summa aurea, 147, 156, 195.*
Guillaume de Champeaux, 328.
Guillaume de Clara, *467, 474, 478,* 533, *552.*

Guillaume de Conches, 8, 10, *11*, *21*, 29, 30, 34, *36*, 183-185, 187-190, *191*, 193, 203, 206-215, 217, 218, 223, 225-228.
—, *Commentaire sur la Consolation de Philosophie*, *21*, 183, 187, *188*, 189, 190, *191*, *193*.
—, *Glosae super Platonem*, 193, 206-213, 215, *218*, 223, 226-228.
—, *Philosophia mundi*, 8, 10, 30, *36*, *190*, 217, 218.
Guillaume de Moerbeke, *38*, *197*, 217, 220, 284, *349*, *401*, *406*, *415*, *418*, *419*, 472, 473, *505*, 601, 602, 604, 610.
Guillaume de Saint-Amour, *113*, 372, *575*, 576, 578, 619, 622.
Guillaume de Sherwood, 284, *490*.
—, *Introductiones in logicam*, *284*, *490*.
—, *Obligationes*, *490*.
—, *Sincategoreumata*, *490*.
Guillaume d'Estouteville, *532*, *544*.
Guillaume de Tocco, 641.
—, *Ystoria sancti Thome de Aquino*, 641.
Guillaume d'Ockham, *356*, *361*, *449*, 640.
Guillaume le Breton, *119*.
Guillaumin, J.Y., *426*, 494, 495, 498-501, *504-520*.
Guillelmus Capellensis, *328*.
Guy Dampierre, *568*.
Haas, M., 89, *98*, *99*, *104*, *106*, 374, *382*, 386, 388, *405*, *408*, *425*, *495*, *496*, 502, *543*, *544*, *548*, 590, *596*, *600*, 605, *609*, *618*.
Hackett, J., *234*, *252*, *255*, *627*.
Hackett, M.B., *143*.
Hadot, I., *384*, 385, *448*, 452, 468, *547*.
Hadot, P., *24*, *425*.
Hagin, 217.
Hajnal, J., 609.
Hall, J.B., *30*.
Hallberg, H., *205*.
Halliwell, J.O., *542*.
Hamesse, J., 7, *16*, *20*, *36*, *38*, *39*, *43*, *45*, *47*, *100*, *201*, *306*, *400*, *406*, *414-416*, *477*, *626*.
Hana, C.G., *114*.
Hankins, J., *126*, *204*, *225*, 226.
Hasenohr, G., *149*, *449*.
Haskins, Ch.H., *20*, *119*, *124*, *135*, *153*.
Hauréau, B., 109, *124*, 125, *141*, *148*, *153*, 155.
Hedlund, M., *205*.
Heidegger, M., 63.
Hein, Chr., *384*, *448*.
Henle, R.J., *217*.
Henri Aristippe, 220.
Henri d'Andeli, 131, *146*, *162*, 304, 449.
—, *La bataille des VII ars*, *131*, *162*, 304, 449.
Henri de Bruxelles, 56.
—, Commentaire des *Catégories*, 56.
Henri le Breton (voir Hervé le Breton).
Henry, A., *184*.
Henry Bate de Malines, 220.
Hercule, 184.
Hermann l'Allemand, 169, *236*, *250*, 251, 625.
Hermès Trismégiste, *151*.
Hertz, M., *270*, *275*.
Hervé le Breton, *14*, *15*, *17*, *22*, *54*, *55*, 65, *67*, *68*, 72, *73*, *76*, *80*, 86, *87*, *304*, *305*, *426*, 430, *452*, 467, 473, *477*, *575*, 621.
—, *Philosophia*, *14*, 65, *67*, 86, *477*, *575*, 621.
—, *Sententia supra ueterem logicam*, 430, 431.
Heustachius, 477.
Heylbut, G., *14*.
Hisdosus, *209*, *210*, 218.
Hoenen, M.J.F.M., *61*, *91*, *111*, *160*, *192*, *211*, *262*, *297*, *307*, *325*, *375*, *385*, *502*, *521*, *522*, *557*, *561*, *590*, *605*.
Hoffmann, Ph., *385*, *448*, *547*.
Holtz, L., *376*, *384*, *385*, *429*, *431*, *451*, *489*, *521*, *528*, *545*, *549*, 571, *591*, *606*, *614*, *633*, *639*.
Homère, 221.
Honnefelder, L., *160*, *268*, *305*.
Honorius Augustodunensis, *48*.
—, *De animae exsilio*, *48*.
Honorius III, *135*, *142*, *143*, *148*, *156*.
Horace, *236*.
Hourani, G.F., *235*.
Hudry, F., *115*, *120*, *151*.
Huguccio de Pise, *42*, *43*, *48*, *49*.

—, *Derivationes*, *42*, *43*, *48*, *49*.
Hugues de Bérions, 626, 633.
Hugues de Saint-Cher, *162*, *195*, *417*.
Hugues de Saint-Victor, 3, *4*, *23*, 24, *25*, *30*, *49*, 229, *480*.
—, *Didascalicon*, 3, *4*, *23*, *25*, *30*, *49*, 229.
Hugues Ripelin, 226.
Humbert, J., *39*.
Hunt, R.W., *28*, 114, *115*, *119*, *385*.
Huygens, R.B.C., *184*, 185, *186*, *188*, *193*.
Hygin, *543*.
Hyman, A., *234*.
Hyman, M.S., *234*.
Ibn Gabirol (voir Avicébron).
Ibn Rushd (voir Averroès).
Imbach, R., *76*, *356*, *452*.
Innocent III, *96*, 109, *110*, 111, 116, 118, 121, *135*, 140, *141*, 163, *210*, *382*.
Innocent IV, 113, 127, 152, 162, 163.
Iogna-Prat, D., *183*.
Isaac Israéli (Ysaac), 11-13, 18, 19, *20*, 31, *39*, 42, 43, *44*, *52*, *72*, *76*, *238*, *425*, 479.
—, *Liber de definicionibus*, 12, 13, *18*, 39, *42-44*, *52*.
Isaac, J., 432, 526, 527, *540*, *542*, 616.
Isidore de Séville, 14, *20*, *36*, *43*, *45*, *47*, 201, 486.
—, *De differentiis*, *36*.
—, *Etymologiae*, *14*, *20*, *43*, *45*, *47*.
Izbicki, Th., *249*.
Jacobi, Kl., *160*, *211*, *301*, *325*, *377*, *561*.
Jacquart, D., *134*, *222*, *549*.
Jacques de Douai, 249, 250.
—, *Expositio libri Posteriorum*, 249.
Jacques de Venise (Iacobus Veneticus), *46*, 68, 72, 197, 329, 341, *349*, *400*, *401*, *406*, *416*, *418*, *505*, 604.
Jacques de Vitry, 123, 216.
James, M.R., *224*.
Jean Blund, 114, *115*, 119.
—, *Tractatus de anima*, *115*, 119.
Jean Buridan, *305*, *432*, 559.
Jean Damascène, 594.
—, *De plantis*, 15, 20, 40, 45, 114, *161*, 216, 438, 456, 483, 525, 594, 601.
Jean de Brescain, 118.
Jean de Dacie, 6, 17, *19*, *41-46*, 72, *73*, 76, *82*, *246*, 267, 431, 534, 536, 538, 553, 558, *575*, 621.
—, *Diuisio scientie*, 6, 17, *19*, *41*, *42*, *43*, *44*, *45*, *46*, *73*, *76*, *246*, *267*, 431, 534, 536, 553, 558, *575*, 621.
Jean de Garlande, 100, 156, *157*, 632.
—, *De mensurabili musica*, 100.
Jean de Gênes, 258.
—, *Catholicon*, 258.
Jean de Jandun, 103.
—, *De laudibus Parisius*, *103*.
Jean de La Rochelle, *5*, 161, *162*.
Jean de Linières, 559.
Jean de Meun, 203, 218, 219.
—, *Roman de la Rose*, 203, 218, 219.
Jean de Montpellier, 550.
Jean de Murs, 93, 103, 104, 105, 544, 559.
—, *Arithmetica speculativa*, 104.
—, *Musica speculativa*, 93, 103, 104.
—, *Notitia artis musicae*, 104.
Jean de Sacrobosco (Jean de Holywood), 99, *126*, *527*, 528, *536*, *537*, *541*, 542, *543*, 549, 550, 581, 610, 611, 614, 634.
—, *Algorismus*, 99, 528-531, 535, 537, 542, 543, 549, 550, *555*, 559, 610.
—, *Compotus*, 529-531, 537, 543, 549, 550.
—, *Tractatus de spera* (*Astrologia*), 99, *528*, 529-531, 536, 537, 541-543, 549, 550, 581, 610, 611, 614, 624.
—, *Tractatus quadrantis*, 550.
Jean de Saint Gilles, 123, *157*.
Jean de Salisbury, *8*, 30, *126*, 184, *190*, *197*.
—, *Metalogicon*, *30*.
—, *Policraticus*, *184*, *190*.
Jean de Sècheville, 533.
—, *De principiis nature*, 533.
Jean d'Espagne, 10, *12*.
Jean le Page, *67*, 80, *134*, 154, 159, 268, 271, 282, *283*, 287, *288*, *290*, 292, 293, 304-307, 309, 311, 312, *313*, 314, 320, 322, 432, 435, 436, 449, 598, 636.
—, *Rationes super Predicamenta*, 159, *288*, *290*, *293*, *432*.
—, *Scriptum super librum Peryermenias*, 305-307, 309, 313, 314, 320, 322, *432*.

—, *Sicut dicit Philosophus*, *67*, 432, 433, 435, 436, 598.
—, *Syncategoremata*, *268*, *311*.
Jean Peckham, 168.
Jean Pointlasne, 449.
Jean Philopon, 329-331, 333, 334, *472*.
—, *In Aristotelis An. Post. Comm.*, 329, *331*.
Jean Sarrazin, 197.
Jean Wycliff, *135*.
Jeauneau, É., *8*, *11*, *30*, *37*, *141*, 181, *184*, *190*, *193*, *197*, *201*, *204*, *205*, *207-213*, *215*, *218*, *222*, 228, 374, 376, *382*, *414*, *415*, *417*, *418*, *467*, *524*, *600*, *604*.
Jensen, P.J., *11*, *37*, *193*, *203*, *265*, *412*, *414*, *416*, *417*.
Jérôme (saint), *146*.
—, *Epistolae*, *146*.
Jérôme de Prague, *205*.
Jeudy, C., *183*, *207*.
Johannis de Molendinis, 264.
Johnston, L., *15*, *110*, *152*.
Jolif, J.Y., *14*, *544*, *570*, *615*.
Jolivet, J., *31*, 201.
Joly, A., *273*.
Jordanus, 268, 270.
—, *Notulae super Priscianum Minorem*, *270*.
Jourdain (maître), 276.
—, *Sermocinalis scientia*, 276.
Jourdain, A., 109.
Jourdain, Ch., *21*, 109, 183, *190*.
Jourdain de Nemore, 93.
Jourdain de Saxe, 638, 639.
Judy, A.G., *4*, 16, *28*, *49*, *105*, *241*, *265*, *489*.
Jüssen, G., *160*, *268*, *305*.
Justin I, *191*.
Kaeppeli, Th., *472*.
Kalbfleisch, C., *186*, *546*.
Kaluza, Z., *205*.
Kelly, L.G., *273*.
Kenny, A., *15*, *529*, *570*, *604*.
Kessler, E., *126*.
Kibre, P., *95*, *99*.
Kilwardby (voir Robert Kilwardby).
Klibansky, R., *204*, *221*, *222*.
Kluxen, W., *160*, *305*.
Kneepkens, C.H., *256*, *265*, 277, *311*, *448*.
Koch, J., *94*, *99*.
Kordeuter, V., *220*.
Kramp, J., *147*.
Kraye, J., *126*.
Kretzmann, N., *15*, *529*, *570*, *604*.
Kribre, P., *95*, *99*.
Kristeller, P.O., *133*, *205*.
Kübel, W., *195*.
Kunitzsch, P., *106*.
Kunze, P., *284*.
Kurdzialek, M., 114.
Labowsky, C., *220*.
Lacombe, G., *20*, *40*, *93*.
Lafleur, Cl., 3, *5*, *6*, 9, *10*, *12-15*, 17, *18-20*, *22*, *32*, *33*, 34, *37-40*, *42*, *44*, *45*, *48-54*, 61, 62, *64*, 65, *66-68*, *73*, 76, *80*, *83-85*, 86, 87, *88*, *89*, *91*, 96-98, *102*, *111*, 115, 130, *132*, *160*, *167*, *170*, *171*, *175*, *176*, *179*, *180*, 185, 188, *189-193*, *195*, 196, *197*, 201, *211-215*, *217*, *219*, 236, *237-240*, 260, *261-263*, *265*, *267*, *275*, 282, *287*, *288*, *290*, *291*, *294*, *297*, *298*, 299, *300*, 301, 302, *303-305*, *310*, *312*, 319, 320, *325*, *330*, *333*, *335-340*, 342, *344*, 345, *346*, 347, 348, *351-353*, *361*, *363*, *373*, 374-378 ; 381 – *ad finem* : passim.
Lambert d'Auxerre (Lambert de Lagny), 283, 288, 293, 295, *490*.
—, *Logica (Summa Lamberti)*, 283, *288*, *293*, *295*, *491*.
Landgraf, A., *23*, *30*.
Landgraf, E.M., *195*, *480*.
Langhade, J., *235*, *247*.
Langlois, E., *203*, *219*.
Lanham, C.D., *223*.
Launoy, J. de, 109, *129*.
Leendert, P., *456*, *473*.
Leff, G., *110*, *116*, *141*, *146*.
Le Goff, J., *609*.
Lehmann, P., *93*, 228.
Lemay, R., *115*, *128*, *472*.
Lemoine, M., *4*.
Leonardi, C., *93*.
Leonardo Bruni, 225, 226.
Lerner, R.E., *139*, *162*.

Lewry, P.O., *122*, *160*, *169*, *211*, 215, *233*, *240*, *255*, *256*, 257, 261, *268*, *283*, *285*, *287-289*, *292-294*, *305-307*, *309*, *381*, *419*, *449*, *490*, 491, *492*, *523*, *540*, 572, 580-582, *627*, *629*, 636, 637.
Libera, A. de, *21*, 61, *73*, *76*, *78*, *80*, *82*, *84*, *85*, *275*, 281, *282*, *283*, 285, *287*, *295*, *311*, 374-376, *382*, *385*, *431*, *447*, 451, *469*, *524*, *528*, *573*, *602*, *606*, *618*.
Lindberg, D.C., *127*, *139*, *221*.
Link-Salinger, R., *234*.
Lobrichon, G., *183*.
Lohr, Ch.H., *75*, *235*, *284*, *286*, *356*, *421*, *447*, *545*, 569, 572, 574, 576, 578, 621.
Long, R.J., *174*, *234*.
Longeway, J., *249*.
Lottin, O., *9*, *43*, *159*.
Louis IX, 112, 155, 216.
Loup de Ferrières, 192.
Luc (saint)
—, *Actes des Apôtres*, *139*.
Lusignan, S., *23*, *102*, 369, 374, 377, 378, *381*, 449, *561*, *606*, 629, 637, 639.
Luthala, A., *187*.
Maccagnolo, E., *114*.
Macrobe, *23*, 177-180, 222, 228.
—, *Commentarii in Somnium Scipionis*, 228.
Madec, G., *46*.
Magnard, P., *74*.
Mahdi, M., *235*.
Mahoney, Th.S., *127*, *158*.
Maierù, A., *256*, 581.
Maïmonide, 31, *286*.
Makdisi, G., *223*, *236*.
Maloney,Th., *73*.
Mandonnet, P., *5*, 109, *113*, *114*, 125, *126*, *137*, *141*, *154*, *156*.
Manekin, Ch.H., *234*.
Manitius, K., *203*.
Manitius, M., *203*.
Mansfield, J., *385*, *448*.
Mansion, A., *51*.
Marbode, 9, *44*.
—, *Carmina varia*, 9.
Marenbon, J., *110*.
Marion, J.L., 64.
Marius Victorinus, *47*.
Marmo, C., *4*, *22*, 55, *233*, *250*, *257*, *426*, *618*.
Marrou, H.I., *42*, *425*.
Marshall, P.K., *20*.
Marsile Ficin, 226.
Martianus Capella, 93, 98, 99, *183*, *187*, 190, 228, 229, *394*, *396*, *426*, 536, 537, 542, *543*, 550, 559, 609, 610, 613, 614, 634.
—, *Astrologia*, 537, 610.
—, *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, 93, 98, *183*, 229, *394*, *396*, 536, 537, 542, *543*, 550, 559, 610, 613, 634.
Martin, J., *13*.
Martin, R.J., *28*, *385*.
Martin de Dacie, 283, *288*, 290, 291.
—, *Quaestiones super librum Praedicamentorum*, 283, *288*, *290*, *291*.
Martini, E., *109*.
Marucchi, A., *207*.
Maslowski, T., *206*.
Masnovo, A., 109, *121*, *127*, *129*, *130*, *134*, *136*, *141*, *149*, *155*, *157*.
Massa, E., *252*.
Mathieu de Bologne, *269*, 272, *274*, *275*.
Matilde de Béthune, *568*.
Mattéi, J. F., *447*.
Matthieu d'Orléans, 563, 565, 567, 579, 586, 619, 622, 636.
—, *Summa de sophismatibus*, 563, 579, 619, 636.
Maurach, G., *11*, *36*, *218*.
Maurer, A., *25*, 71, 75, *110*, *141*.
Mauricius Hispanus (Maurice l'Espagnol), 111, 112, 114, *524*.
Mazzarella, P., *249*, *283*, *288*, *291*.
McKitterick, R., *204*.
McLaughlin, M.M., *126*, *128*, *131*, *132*, *160*.
Meersseman, G.G., *145*.
Mercken, H.P.F., *14*, *48*, *49*.
Merlan, Ph., *25*, *51*.
Mernut, A.D., *221*.
Mews, C.J., *198*.
Michaud-Quantin, P., 371.
Michel de Marbais, 258.
—, *Grammatica speculativa*, 258.

Michel Scot, *14*, 68-70, *83*, *126*, 131, *135*, 142, 149, *400*, 602, 626.
Michels, U., *93*, *104*.
Miethke, J., *116*, *145*.
Minio-Paluello, L., *46*, 168, *197*, *282*, *284*, *286*, *349*, *389*, *401*, *406*, *410*, *415*, *419*, 473, *505*.
Minnis, A., *27-29*, *53*, *385*, *636*.
Modistes, 257, *270*, 271-273.
Molager, J., *39*, *40*.
Moonan, L., *204*.
Moraux, P., *394*, *395*, *417*.
Morichère, B., *524*.
Moussa, M.Y., *241*.
Muckle, J.T., *12*, *13*, *18*, *20*, *37-39*, *42*, *44*, *87*, *194*.
Munk Olsen, B., *8*, *16*, *30*.
Münxelhaus, B., *160*, *268*, *305*.
Murdoch, J.E., 102, *355*, 502.
Mussler, B., *284*.
Naumann, B., *192*.
Nauta, L., 183.
Nestorius, *190*, 191.
Nicholaus de Bohemia (Nicolas de Bohème), 580, 623.
Nicolas de Paris, 24, 72, *73*, *76*, *83*, 256, 257, 260, 262, 268, 288, *302*, 304-309, 311, 313, 314, 319, 341-344, 350, 381, 387, *417*, 422-426, *430*, 436, *437-440*, 447-454, 465, 467-469, *496*, 553, 598, 605, *606*, 628, 636.
—, *Notulae super librum Elenchorum*, 341, 343, *344*, *350*.
—, *Philosophia*, *83*, 381, 387, 422-424, *425*, *426*, *430*, 436, *437-440*, 447-454, 465, 468, *496*, *606*.
—, *Quaestiones super Priscianum Minorem*, 262, *311*.
—, *Rationes super libro Peryermenias*, *302*, 304, 307, *308*, 309, *311*, 313, 314, 319, 628.
—, *Sincategoreumata*, *311*.
Nicolas de Pondearche (ou Ponte Arche), 449.
Nicole Oresme, 221, 559.
Nicolas Triveth, *183*, 199, 200.
—, Commentaire sur *La Consolation de Philosophie*, 200.
Nicomaque de Gérasa, 182, *426*, *496*.
Nielsen, L., *73*, *256*.
Niiniluoto, I., *355*.
Numbers, R.L., *139*.
O'Donnell, J.R., *71*, *183*, *333*.
Olivier le Breton, *14*, 24, *42*, *76*, *86*, 387, 467-474, 489, *543*, *552*, 582, 592, *606*, 624.
—, *Philosophia*, *76*, *86*, 387, 467, 468, 471-474, 489, 582, 592, *606*, 624.
Olivier Tréguier, 472, 624.
O'Meara, J.J., *192*.
Osius, 214.
Ostlender, H., *5*.
Ott, L., 423, 424, 435, 436, *452*.
Ottaviano, C., *480*.
Otte, J.K., *20*.
Otto, A., *6*, *17*, *19*, *41-46*, *73*, *76*, *82*, *246*, *267*, *431*, 536.
Ovide, 192, *193*.
—, *Amours*, 192.
—, *Métamorphoses*, 530.
Ovitt, G., *23*.
Owen, G.E.L., 285.
Paetow, L.J., *131*, *146*, *157*, *162*, *449*.
Panaccio, Cl., 369, 374, *534*, *561*, 628, 629, 636, 637, 640.
Papias, *11*, *14*, *20*, *37*, *43*, *44*.
—, *Elementarium*, *11*, *20*, *43*, *44*.
Parain, Br., *201*.
Paravicini Bagliani, A., *135*, *142*.
Pattin, A., *38*, *196*, *284*, *546*.
Paul (saint), 129, *139*.
—, *Première épître aux Corinthiens*, *139*.
Pedersen, O., *94*, *543*.
Peiper, R., 189, 191.
Pegis, A.C., *141*.
Pellegrin, E., *207*, *215*, *216*.
Pelletier, Y., 281.
Pelops, 222.
Pelster, F., 72.
Pelzer, A., *14*.
Pépin, J., *23*.
Pereira, M., *471*.
Pétrarque, 221, 222, 225, *226*.
Petrus Croccus, *267*.

Petrus Pisanus, 583.
—, *Ars grammatica*, 583.
Philippe Auguste, *114*, *119*.
Philippe de Flandre, 568, 618.
Philippe de Tripoli, 142.
Philippe Éléphant, 221, 222, 225.
Philippe le Chancelier, *132*, *146*, 147, 154, *155*, *157*, 168, 169, *170*, 194, 450.
—, *Summa de bono*, *147*, 168-170, 194, *450*.
Philon, *40*.
Philosophica disciplina (voir Anonyme, *Philosophica disciplina*).
Pichard, L., *149*, *449*.
Piché, D., 369, *447*, *467*, *547*, *555*, *556*, *558*, *561*, *606*, 640.
Pier Candido Decembrio, *126*.
Pierre (saint), 129.
Pierre Abélard, 23, *135*, 198, 203, *204*, 524.
—, *Theologia Christiana*, *198*.
—, *Theologia « Summi Boni »*, *198*.
Pierre d'Auvergne, 57, 283, 291, *292*, 293.
—, *Quaestiones super Praedicamentis*, 283, *291-293*.
Pierre de Bar-sur-Aube, 123, *157*.
Pierre de Saint-Amour, 55.
—, Commentaire des *Catégories*, 55.
—, Commentaire du *De interpretatione*, 55.
Pierre d'Espagne, *256*, 261, 272, 282, *283*, 286, *294*, *305*, 313, *433*, *449*, 468, 581, 582, 592, 621, 624, 633.
—, *Tractatus (Summulae logicales)*, 261, 282, 283, 286, *294*, *305*, 313, *449*, 621, 624, 633.
—, *Syncategoremata*, *272*, 286, *294*.
Pierre de Jean de Olieu, *5*.
Pierre de Limoges, 490, 552, 592.
Pierre d'Irlande, *432*.
Pierre Hélie, 257, 266, 268, 270-272, 274-276, 284, *285*, 286, 320.
—, *Summa super Priscianum*, *257*, *266*, *268*, *270*, *272*, *284-286*.
Pierre le Chantre, 117.
Pierre Lombard, 10, 13, *14*, 24, 31, 37, *83*, *146*, *154*, *194*.
—, *Sententiae in IV libris distinctae*, 9, *10*, 13, *14*, 24, 27, *37*, *146*.
Pinborg, J., *15*, *56*, *57*, 58, *73*, *251*, *256*, *266-268*, *274*, *304*, *337*, *339*, *529*, *570*, *604*.
Pinchard, B., *74*.
Pindl, Th., *356*.
Pirotta, A.M., *198*.
Platon, 11, 15, *27*, 37, 40, *41*, 52, 75, 80, 115, 123, 125, 126, *157*, 171, 192, 193, 196, *200*, 203, 204, *205*, *206*, 207, 208, *209*, 210-228, 265, 322, 327, 383, 386, 412-417, 431, *451*, 479, 490, 491, 535, 539, 540, 545, 547, 553, 556, 557, *592*, 593-595, 597, 600, 606, 611, 614.
—, *Banquet*, 126.
—, *Criton*, 225.
—, *Gorgias*, 225.
—, *Lois*, 171.
—, *Ménon*, 215, 220.
—, *Phédon*, 215, 220, 225.
—, *République*, 126, 193.
—, *Timée*, 11, 30, 37, *41*, 52, 75, 97, 115, 192, 193, 196, 203-228, 265, 327, 382, 383, 386, 412, *413*, *414*, *416*, *417*, 431, 479, 490-492, 524, 535, 539, 540, 547, 553, 557, *592*, 593-595, 597, 600, 602, 606, 611, 613, 614, 617.
Plezia, M.*385*.
Plotin, 77.
Ponce de Provence, *277*.
Poorter, A. de, *221*.
Poras, G., 583.
Porphyre, 5, 53-56, 63, 182, 186, 187, 191, 203, *249*, 250, 286, 288, 290, 294, *401*, *426*, 431, *432*, 433, 434, 449-452, *454*, 463-465, 525, 573, 600.
—, *Isagoge*, 26, 53, 187, *259*, 286, 288, 290, 294, *401*, *427*, 431-434, 449-452, 463-465, 468, 525.
Pottier, Cl., *137*.
Powicke, F.M., *116*, *143*, *263*, *623*.
Préaux, J., *183*, *394*, *396*.
Primo queritur (voir Anonyme, *Primo queritur*).
Principe, W.H., *194*, 195.
Prior, O.H., *218*.
Priscien, 99, 111, 112, *159*, 167, *187*, 255-259, 262-264, *265*, 266-268, 270, 271,

272, 273-276, 278, *284-286*, 317, 427, 461, 486, 487, 523, 525, 528, 530, 531.
—, *Institutiones*, 266, *270*, *275*, 523, 531.
—, *Priscianus maior*, 258, 259, 262-264, 276, 523, 525, 582, 632.
—, *Priscianus minor*, 258, 259, 262, 263, 523, 525.
Pseudo-Priscien, *160*, 255, 526.
—, *De accentu* , 167, 259, 262, 467, 487, 525, 526.
Proclus, 77, 203, 217, 220,468.
—, *Expositio Timei Platonis*, 217, 220.
Pseudo-Messahalla, 549, 550.
—, *Astrolabe*, 549, 550.
Pseudo-Peckham, 168, 170, 171, 173-176, 178, 179.
—, *In Ethicam novam et veterem*, 170, 171, 173, *174*, 175, 178.
Ptolémée, 65, 98, *106*, 530, *543*, 595, 634.
—, *Almageste*, 65, 98, 105, 530, *543*, 595, 634.
Punta, Fr. del, *249*.
Pythagore, *43*, 229, 508.
Quain, E.A., 186, *385*.
Queyroux, F., *139*.
Quintilien, *47*, 479.
Rand, E.K., *65*, *191*.
Randi, E., *137*.
Raoul le Breton (Radulphus Brito), 56-58, *105*, *274*, 337, 338, 534, 543, 550.
—, *Questiones in parua mathematicalia*, *105*, 534, 537, 543.
—, *Quaestiones super Priscianum Minorem*, *274*.
—, *Quaetiones super Topica*, 337.
—, *Sophisma*, 57-58.
Raphäel, 204.
Rashdall, H., *116*, *129*, *143*, *150*, *263*, *623*, 633.
Raymond VII, 112.
Raymond (maître), 118.
Raynaud de Lage, G., *149*, *449*.
Reckow, Fr., *101*.
Reilly, L., *257*, *266*, *268*, *270*, *272*, *284-286*.
Reimer, E., *100*.
Remi d'Auxerre, 183-185, 187, 220.
—, Commentaire sur *La Consolation de Philosophie*, 183.
—, *Commentum in Martianum Capellam*, *187*.
Renan, E., 109.
Ribaillier, J., *147*, *156*, *195*.
Richard de Fournival, 472.
Richard de Saint-Victor, 24, *30*.
—, *Liber exceptionum*, 24, *30*.
Richir, M., *115*, *151*.
Rigord le Breton, *119*.
Rijk, L.M. de, *30*, *256*, *261*, *283*, *286*, *294*, *305*, *342*, 353, *355*, *356*, *361*, *448*, *449*, *468*, 580, 581, *592*, *633*.
Riou, Y.-F., *207*.
Robert Anglès (voir Robertus Anglicus).
Robert de Aucumpno (voir Robertus de Aucumpno).
Robert de Courçon, 94, 95, 111, 112, 115, 117, 119, 121-123, *125*, 128-130, 132, 134, 136, 140, 163, 258, 329, 503, 523, 526, *529*, *531*, 539-541, 545, 553, 555, 556, 594, 596, 597, 605, 612, 613, 615.
Robert Grosseteste, 4, 14, 25, 30, *32*, *37*, *48*, *50*, *68*, 95, 103, *104*, 168, 177, 284, 329, 331, 333, 334, 341, 342, 360, 364-366, *422*, 469, *527*, *570*, 601, *604*, 611, 625, 626, 632.
—, *Commentarius in Posteriorum Analyticorum Libros*, *331*, 360, 365, *604*.
—, *Commentarius in VIII libros Physicorum Aristotelis*, 103, *104*.
—, *Commentarius super librum Elenchorum*, 341, 342.
Pseudo-Robert Grosseteste, *4*, *26*, *30*, *37*, *256*.
—, *Summa philosophiae*, 4, 25, *26*, *30*, *37*.
Robert Kilwardby, 4, *16*, *28*, *30*, *49*, 65, 78, 102, 105, 159, *160*, 169, 174, 176, *177*, 179, 240-243, 245, 255-257, 259, 260, *261*, 265-268, 270, 271, 273, 274, 276, 282, *283*, *285*, 286, *287*, *288*, 289, 292-294, *302*, 305-307, 309, *313*, 327-329, 331, 333, 334, 336, 338, 339, 341, 343, *344*, 345-347, 351, 372, 375, *433*, *480*, *489*, *490*, 533, 581, 582, 590, *592*, 624, 627, 628, 630, 636.

—, *De ortu scientiarum*, 4, 16, *28*, *30*, *49*, 65, 78, 105, 240, *241*, *242*, 265, *489*, *490*, 533, 590, *592*.
—, *In Donati Artem maiorem III*, 102, *159*, 255, 256, 260, *276*.
—, *In Ethicam novam et veterem*, 159, *160*, 169, 174, 176, *177*, *179*.
—, *In Logicam veterem*, 159, *160*.
—, *Notulae Analyticorum Posteriorum Aristotelis*, *331*, 336.
—, *Notulae Analyticorum Priorum*, 327, 328, *336*.
—, *Notulae libri De accentibus*, 255, 260.
—, *Notulae super librum Elenchorum*, 338, *339*, 341, *343-347*.
—, *Notulae super librum Predicamentorum*, *283*, *285*, 287, *289*, *292-294*.
—, *Notulae super Peryermenias*, *302*, 304, 306, 309.
—, *Quaestiones in librum primum Sententiarum*, *28*.
—, *Super Priscianum minorem*, *159*, 255, 256, 259, 260, *268*, *271*, 273, 274, 276, 627, *628*.
Pseudo-Robert Kilwardby, *256*, *265*.
—, *Super Priscianum maiorem*, 256, *265*.
Robertus, 341, *346*.
—, *Super librum Elenchorum*, 341, *346*.
Robertus Anglicus (Robertus Anglicanus, Robertus de Anglia), 256, 259, 341, *347*, 468, 549, 550, 581, 586, 592, 624.
—, Commentaire sur les *Tractatus* de Pierre d'Espagne, 468, 582, 592, 624.
—, *Prisciani Cesariensis minoris lectura voluminis*, *256*.
—, *Quadrant*, 549, 550.
—, *Scriptum super librum De sophisticis elenchis*, 341, *347*, 623.
Robertus de Aucumpno, 336, 341, 343, *344*, *347*, 563, 565, 567, 580, 582, 584, 586, 619, 623, 624.
—, *Glose super Elenchos*, 336, 341, *343*, *347*, 563, 580-582, 584, 619, 624.
Rodier, G., *198*.
Roger Bacon, *42*, *67*, *68*, 70-73, 78-80, 95, *110*, *115*, *125*, 126, *127*, *128*, 130, 150, *156*, 157, *158*, 159, *252*, 256, 257, 268, 273, *274*, 275, 276, 283, *287*, 295, *448*, *550*.
—, *Communia naturalia*, *127*, 157.
—, *Compendium studii theologiae*, *127*, 158.
—, *De multiplicatione specierum*, *127*.
—, *De speculis comburentibus*, *127*.
—, *Moralis philosophia*, *252*.
—, *Opus Maius*, *127*.
—, *Opus minus*, 157, *158*.
—, *Opus tertium*, *127*.
—, *Quaestiones alterae supra libros Primae philosophiae Aristotelis*, 70.
—, *Quaestiones supra libros Primae philosophiae Aristotelis*, 70.
—, *Quaestiones supra libros quattuor Physicorum Aristotelis*, *67*, 78, *80*.
—, *Quaestiones supra undecimum Primae philosophiae*, 70.
—, *Secretum secretorum*, *150*.
—, *Summa grammatica*, 256, 273, *274*, 276.
—, *Summulae Dialectices*, 275, 283, *287*, *295*.
Rohmer, J., *148*.
Roland de Crémone, 145.
Romano di Sant'Angelo (cardinal Romain de Saint-Ange), 112, 143, 584, *585*, 586, 623, 631.
Roos, H., *99*, *267*, *283*, *288*, *291*.
Rosier, I., *89*, 102, 255, *256*, *257*, *261*, *265*, *269*, *270*, *272*, *274*, *275*, *277*, *278*, 370, 375, 377, *431*, 572, *599*, 620, 627, 628, 630, 632.
Ross, W.D., *66*, *360*, *365*.
Rossi, P., *12*, *31*, *331*, 360, 365.
Rouse, M.A., *16*, *215*, 223.
Rouse, R.H., *16*, *206*, *215*, *223*, *224*.
Ryan, C., *122*.
Rychner, J., 184.
Saebo, M., *5*.
Salman, D., *82*.
Salomon ibn Gabirol (voir Avicébron).
Schmid, T., 208.
Schmitt, Ch.B., *126*, *225*.
Schmücker, L., *159*, *255*, *276*.
Schneid, M., 109.
Schneider, J., *28*.

Schneider, J.H.J., *61*, *91*, *111*, *160*, *192*, *211*, *262*, *297*, *307*, *325*, *375*, *385*, *502*, *521*, *522*, *557*, *561*, *590*, *605*.
Schneyer, J.B., *124*.
Schönborn, L.F. von, 228.
Schrimpf, G., *160*, *268*, *305*.
Schwegler, A., *66*.
Scipion, 223, 228.
Segonds, A.Ph., *385*, *448*.
Sénèque, 8, *18*, 40, 96, 124, 479.
—, *Epistulae ad Lucilium*, *96*, 124.
Senko, W., 581.
Serene, E., *249*.
Sheldon-Williams, I.P., *187*.
Shooner, H.V., *54*, *201*, 584, 587.
Sicut dicitur ab Aristotile (voir Anonyme, *Sicut dicitur ab Aristotile*).
Sicut recitat Auicenna (Texte C) (voir Anonyme, *Sicut recitat Auicenna*).
Siger de Brabant, *10*, *37*, 88, *125*, *126*, *129*, *137*, *141*, *154*, *156*, *468*.
Silk, E., 189.
Silvestre, H., *182*.
Simon, P., *162*.
Simon d'Authie, 113, 135, 149, 156.
Simon de Brion, *129*.
Simon de Faversham, 248, 249, 283, *288*, 291.
—, *Quaestiones super libro Elenchorum*, 249.
—, *Quaestiones super libro Porphyrii*, 248, *249*.
—, *Quaestiones super libro Praedicamentorum*, 283, *288*, *291*.
Simplicius, 186, 284, *384*, *385*, *448*, *452*, *468*, *546*, *547*.
—, *In Aristotelis Categorias Commentarium*, *186*, 284, *448*, *452*, *468*, *546*, *547*.
Sirridge, M., *265*, *266*, *270*.
Skinner, Q., *126*.
Smalley, B., *135*, *148*, *162*.
Smith, C.E., *120*.
Smith, L., *215*.
Socrate, *19*, 56, 57, 299, 318, 320.
Solère, J.-L., *74*.
Solon, 224.
Sorabji, R., *329*.
Sourdel, D., *223*.
Sourdel-Thomine, J., *223*.
Southern, R.W., *204*, *205*, *208*.
Spatz, N., *5*.
Speer, A., *66*, *385*, *417*, *453*, *524*, *551*, 571, 621.
Spiazzi, R.M., *361*, 365.
Spruyt, J., *286*, 580.
Statuts anciens de l'Université d'Oxford (*Statuta Antiqua Uniuersitatis Oxoniensis*), 529-532, *545*, 551, 553.
Steele, R., *73*, *78*, *80*, *127*, *150*, *157*, *256*, *274*.
Steenberghen, F. van, *15*, 110, 113, *114*, 125, *127-129*, *134*, *141*, *150*, 151, *152*, *157*, *160*, 163, *220*, 447, 572, 574, 582, 585, *621*, 623, 625, *639*.
Stefanini, J., *273*.
Stern, S.M., *13*, *18*, *20*.
Sternagel, P., *23*, *48*.
Stewart, H.F., *65*, *191*.
Stoïciens, *39*.
Strayer, J.R., *204*.
Stroebel, E., *36*.
Stump, E., *249*, *529*.
Suarez, A., 62, 86.
Symmaque, 499, 500.
Tabarroni, A., *54-56*, *269*, *305*, *433*, 569.
Talamo, S., 109.
Talbot, C.H., *225*.
Tardieu, M., *384*, *452*, *468*.
Teichmann, A., *89*.
Tertullien, 220.
Teske, R.J., *147*.
Testard, M., *40*, *414*.
Tester, S.J., *65*, *191*.
Thaïs, 184.
Thémistius, 329, 330, *331*, 332, *333*, *472*.
—, *Analytica Posteriora Paraphrasis*, 329, *333*.
Théodoric, 189-191.
Théry, G., 109.
Thierry de Chartres, *25*, 30.
—, Commentaire sur le *De inuentione*, *30*.
Thimon fils de Juif, 559.

Thomas d'Aquin, *5*, 25, *38*, *54*, *55*, 56, 80-82, *83-85*, 92, *120*, *121*, *126*, *131*, *132*, *161*, *195*, 196-200, 215-217, 219, 220, *233*, 246-249, *250*, *284*, *304*, *305*, 312, *330*, *360*, 361, 364, *365*, 366, 372, 377, *415*, *417*, *418*, *421*, *424*, *432*, *433*, *448*, *526*, 565, 567, 568, *573*, 576, 578, 579, 619, 621, 622, 638-640.
—, *Contra Gentiles*, *198*.
—, *De substantiis separatis*, *82*.
—, *De unitate intellectus*, 81, 82.
—, *De ueritate*, *82*, *198*.
—, *Expositio libri Peryermenias*, 56, *248*, *304*, *575*, 579.
—, *Expositio libri Posteriorum*, 197, *198*, 246, 249, *250*, 361, 365, 377, *415*, 578, 579, 619, 622.
—, *Expositio super librum Boethii De Trinitate*, 80, *81*, *92*, *200*, *432*.
—, *In Sententias Petri Lombardi*, *198*.
—, *Sentencia libri De anima*, *120*, *161*, *198*, *418*.
—, *Sententia libri Ethicorum*, *573*, 621.
—, *Summa theologiae*, *83*, *86*, *196*, *198*, *199*.
Pseudo-Thomas d'Aquin, *200*.
—, *Commentaire sur la Consolation de Boèce*, *200*.
Thomasset, C.A., *218*.
Thomas Sutton, *289*.
Thomson, S.H., *75*, *159*.
Thorndike, L., 102, *126*, *221*, *541*.
Thouzellier, Chr., *146*, *638*.
Thurot, Ch., *256*, 583.
Torrell, J.P., *195*, *417*.
Tricot, J., 66, *67*, *82*, *360*, *365*.
Troncarelli, F., *189*.
Trouillard, J., *385*, *448*.
Twersky, I., *286*.
Ulrich de Strasbourg, *76*.
Urbain IV, 113, 128, *163*.
Ut ait Tullius (voir Anonyme, *Ut ait Tullius*).
Ut testatur Aristotiles (voir Anonyme, *Ut testatur Aristotiles)*.
Vajda, G., *217*.
Valois, N., *148*, *154*.
Van Riet, S., *15*, *23*, *49*, *75*, *173*, *194*, *196*, *241*, *286*.
Van Steenberghen, F. (voir Steenberghen).
Varron, *426*.
Vaux, R. de, *31*, *126*, *137*, *156*, 626.
Vellekoop, K., *614*.
Verbeke, G., *15*, *23*, *49*, *75*, *173*, 196, *217*, *220*, *241*, *286*, *419*.
Verger, J., *5*, *263*, *624*, *631*, *638*.
Viano, C.A., *12*, *31*.
Victorins, 25, 30.
Villette, G., *183*.
Vincent de Beauvais, 199, *200*, 373, *381*, *449*, *490*.
—, *De puerorum nobilium eruditione*, *490*.
—, *Epistola de morte amici consolatoria*, *490*.
—, *Speculum doctrinale*, 199.
—, *Speculum historiale*, 200.
—, *Speculum naturale*, 199.
Virgile, 229, *272*, 530.
Virgile de Toulouse, *182*.
Vogel, C.J. de, *475*.
Vuillemin-Diem, G., *21*, *42*, *45*, *46*, *50*, *51*, *242*, *285*, *294*, *302*, *329*, *602*, *627*.
Wade, Fr.C., *147*.
Wallace, W.A., *233*.
Wallies, M., *331*, *333*.
Walsh, K., *162*.
Walter Burley, *5*, *24*.
—, Commentaire sur l'*Isagoge*, *5*, *24*.
Walter, P., *356*.
Walther, H., *8*, *9*, *40*, *44*, *47*.
Ward, B., *215*.
Washell, R.F., *234*.
Waszink, J.H., *11*, *37*, *41*, *52*, *193*, *203-206*, *207*, *209*, *210*, *214-216*, *218-220*, *224*, 227, *265*, *412*, *414*, *416*, *417*.
Webb, Cl.C.J., *184*, *190*.
Weijers, O., *71*, *75*, *83*, *105*, *122*, *133*, *306*, *307*, *376*, *384*, *385*, *421*, *422*, *429*, *431*, *436*, *451*, *489*, *521*, *522*, *528*, 537, 543, *545*, *549*, 569, 571, 572, 574, *591*, *605*, *606*, *614*, 620, *621*, *633*, *639*.

Weisheipl, J.A., *25*, *110*, *174*, *216*, *262*, *529*.
Wenin, Ch., *160*, *169*.
Westerink, L.G., *385*, *448*.
Westra, H.J., *11*, *37*, 183, *204*.
Wickersheimer, E., *221*.
Wicki, N., *147*, *169*, *170*, *194*, *450*.
Wieland, G., *61*, *91*, *111*, *160*, 167, *168*, *173*, *177*, *178*, *192*, *211*, *262*, *268*, *297*, *305*, *307*, *325*, *375*, *385*, *502*, *521*, *522*, *557*, *561*, *590*, *605*, *615*.
Wilfrid le Velu, 583.
Williams, G.H., *286*.
Williams, S.J., 139, *151*, *546*.
Wilpert, P., *131*.
Wippel, J.W., *134*.
Witelo, 221.
Wolfson, H.A., *286*.
Wood, D., *162*.
Wormald, F., *225*.
Wright, C.E., *225*.
Wulf, M. de, *31*, *141*, *154*.
Yahyâ ibn 'Adi, *72*.
Ysaac (voir Isaac Israéli).
Zambelli, P., *471*, 472, 473.
Zaminer, Fr., *100*, *609*.
Zamponi, S., *471*.
Zayed, S., *241*.
Zigliara, Th.M., *198*.
Zimmermann, F.W., *77*, *106*, *114*, *116*, *146*, *242*, *329*.
Zink, M., *149*, *449*.

Index des paragraphes du « *Guide de l'étudiant* » mentionnés dans ce volume

Les chiffres en italique renvoient aux occurrences figurant en notes infrapaginales.

§ **1** : 32, 90, 97, *303*, 592.
§ **2** : *33*, 592.
§§ **1-2** : *373*, 590.
§§ **1-8** : 570, 591.
§ **2** : *390*.
§§ **2-3** : 33.
§§ **2 à 4** : 32-33.
§ **3** : 592.
§ **4** : 33, 592, 599.
§§ **4-8** : 590.
§ **5** : 383, *389*, *390*, 599.
§§ **5** et **6** : *390*.
§§ **5 à 8** : 33, 592.
§ **7** : 383, *389-391*, 602.
§ **9** : 62, 64, 73, 591, 592.
§§ **9-10** : 62, 64.
§§ **9-13** : 62, *132*.
§ **10** : 62, 68, 73, *195*, 376, 601, 627.
§ **11** : 62, *197*, 383, 603.
§§ **11-13** : 62.
§ **12** : 63, 383, *391*.
§§ **12-13** : *161*, 290.
§ **13** : 63, *64*, 383, *391*, *392*.
§ **14** : *65*, 67, *197*, *394*, 603.
§§ **14-58** : 89.
§ **16** : 383, *393*.
§§ **16** et **70** : 600.
§ **17** : 383, *394*.
§ **18** : 383, *395*, *396*.
§ **19** : 383, *395*.
§ **20** : *80*.
§ **21** : 91, 98, *543*.
§§ **21-22** : *426*.
§ **22** : 383, *394*, *395*, *397*, 602, 603.
§ **23** : 383, *394*.
§ **24** : 383, *394*, 602.
§ **25** : 383, *396*.
§ **26** : 104, 383, *396*.
§ **27** : 91, 383, *397*, *398*, *426*, 603.
§ **28** : 91, 536.
§ **29** : 383, *397*, *398*.
§ **30** : 383, *397*, *399*.
§ **31** : 383, *398*, *399*.
§ **32** : *197*, 383, *398*, *400*, 603.
§ **33** : 383, *398*, *400*, 603.
§ **34** : 383, *395*, *398*, *400*.
§ **35** : 383, *397*, *398*, 599.
§§ **35-36** : 599.
§ **36** : 383, *397*, *399*, 599, 600.
§ **38** : *426*.
§§ **38** et **40-41** : *496*.
§§ **38** et **50** : *425*.
§ **39** : 383, 496, *404*.
§ **42** : *197*, 383, *401*, *402*, 603.
§ **43** : 383, *401*, 600.
§ **44** : 383, *401*.
§ **45** : 383, *402*.
§ **46** : 383, *403*.
§ **47** : 383, *402*, *403*.
§ **48** : 269, 383, *402*, *403*.
§ **49** : 383, *404*.
§ **50** : 383, *404*, *407*, *426*.
§ **51** : 535.
§ **52** : 383, *404*, *406*.
§ **53** : *197*, 383, *404*, *406*, *407*, 603.

§ **54** : 383, *404*, *407*.
§ **56** : 383, *405*, *408*.
§ **57** : 383, *405*, *408*, 603.
§ **58** : 383, *405*, *408*.
§ **59** : *65*, 383, *391*.
§ **60** : 601.
§§ **60-65** : *161*.
§ **61** : 383, *391-393*.
§ **62** : 601.
§ **63** : 603.
§ **64** : 601.
§ **66** : 601.
§ **67** : 601.
§ **68** : 601.
§ **69** : 601.
§ **70** : 301, 601.
§ **71** : 601.
§ **72** : 601.
§ **73** : *170*.
§§ **73-76** : *170*.
§§ **73-124** : *544*.
§ **74** : *171*.
§§ **74-76** : *50*.
§ **75** : *171*, *373*.
§ **76** : *171*.
§§ **76** et **78** : *570*.
§ **77** : *171*.
§ **78** : *374*, 601, 625, 626.
§ **84** : *132*, *175*.
§§ **87-91** : *175*.
§ **91** : *175*.
§ **92** : *176*, 566.
§ **93** : *214*.
§ **94** : *176*, 640.
§ **95** : *176*.
§ **101** : *179*.
§§ **101** et **103** : *179*.
§ **102** : *180*.
§ **103** : *180*.
§ **105** : *180*.
§ **106** : *180*.
§ **119** : *180*, *640*.
§ **125** : 212, *214*, 383, *412*, *413*, 535.
§§ **125-130** : *185*.
§ **126** : *193*, 213, *214*, 383, *414*, *416*.
§ **127** : *214*, 383, *414*, *415*.
§ **128** : *214*, 383, *414*, *416*.
§§ **128-129** : *217*.
§ **129** : *214*, *219*, 383, *414*, *417*, 603.
§ **130** : *214*, 383, *414*, *416*, 603.
§ **131** : 197, 383, *413*.
§ **132** : 194, 383, *415*, *417*, *418*, 603.
§ **133** : 195, 383, *415*, *418*, 603, 604.
§ **134** : *238*, *239*, 269.
§ **135** : 265.
§ **137** : 265.
§ **138** : 266.
§ **141** : 265, 270.
§ **142** : 266, *290*.
§ **143** : 266.
§ **144** : 270.
§ **146** : 535.
§ **148** : *239*, 383, *409*, *410*, 603.
§ **149** : 383, 541, *409*, *410*.
§ **150** : 383, *409*, *411*.
§ **151** : 383, *409*, *412*.
§ **152** : 383, *409*, *411*.
§ **153** : 270, 383, *409*, *411*.
§ **154** : 266, *628*.
§§ **154-155** : 267.
§§ **154-156** : 262.
§ **156** : 267.
§ **161** : 267, *628*.
§ **162** : 266.
§ **167** : 269.
§ **170** : 266, *628*.
§ **178** : 269, 628.
§ **194** : *265*, 271, 273, *312*.
§ **195** : *310*.
§ **197** : *310*.
§ **212** : 272, *273*.
§ **223** : 275.
§ **224** : 294.
§ **225** : 275, *276*, 290.
§§ **226-237** : *261*.
§ **252** : *310*.
§ **274** : 272, *310*.
§ **275** : 272.
§ **276** : 272.
§ **279** : *310*.
§ **286** : 272.
§ **288** : 274.
§ **289** : *273*.
§ **290** : *273*.
§ **294** : 273, *375*, 630.
§ **301** : 272.
§ **303** : 272.
§ **309** : 273.
§ **311** : 272.
§ **346** : 270, 272.
§ **358** : 272.
§ **377** : 270.
§ **390** : 270.
§ **392** : *273*.
§ **397** : 272, 273.
§ **415** : *376*, 630.
§ **419** : 270.
§ **426** : 274, *628*.
§ **433** : 270.
§ **438** : *195*.
§ **440** : *197*.
§ **467** : 275.
§ **471** : 275.
§ **479** : 272.
§ **482** : 272.
§ **493** : 269.
§ **495** : 269.
§ **496** : 269.
§ **499** : 269.
§ **503** : 287.
§§ **503-514** : *239*, 286.
§ **507** : 266, 267, 287, *628*.
§ **510** : 287.

§§ **510-514** : *239.*
§ **511** : *197*, 288.
§ **512** : 288.
§ **513** : *197*, *545.*
§ **514** : *197*, *330.*
§§ **516-518** : 287.
§ **517** : 287.
§ **519** : 287.
§§ **520-524** : 319.
§ **522** : 290.
§ **526** : 290.
§ **529** : 293.
§ **534** : 290.
§ **539** : 294.
§ **542** : 294.
§ **593** : *298.*
§§ **593-595** : *298.*
§§ **593-596** : 299.
§ **594** : *299.*
§ **595** : *299.*
§ **596** : *299.*
§ **597** : 302.
§ **598** : 302, *303.*
§§ **599-610** : 302.
§§ **601** et **606** : 320.
§§ **602** et **604** : *312.*
§§ **602-604** : 319, 320.
§ **608** : 270, *310.*
§§ **610-612** : 320.
§§ **613-616** : 302.
§§ **621-630** : 302.
§ **622** : *312.*
§ **626** : *312.*
§ **632** : *197.*
§§ **632-634** : 302.
§§ **638-649** : 302.
§§ **645-646** : 302.
§ **656** : 327, *336.*
§ **689** : 328.
§ **690** : 328, 351.
§ **694** : 328.
§ **739** : *240.*
§§ **743-781** : *298.*
§§ **743-853** : *197.*
§ **745** : *336.*
§ **747** : 335, 352.
§ **762** : 353.
§ **763** : 354.
§ **764** : 354.
§§ **782-853** : *298.*
§ **783** : 336.
§ **793** : 336.
§§ **803-808** : 357.
§ **803** : 357.
§ **804** : 357.
§ **805** : 357.
§ **806** : 358.
§ **807** : 358.
§ **808** : 358.
§ **809** : 358, *363.*
§§ **809-810** : 358.
§§ **809-814** : 358.
§ **810** : 358.
§ **811** : 359.
§ **812** : 359, 361.
§ **813** : 362.
§ **814** : 363.
§ **815** : 363.
§ **816** : 363, 365, 366.
§ **817** : 330, 331, *333*, 352.
§§ **854-888** : 337.
§§ **856-887** : *339.*
§ **894** : 338.
§ **921** : *197.*
§§ **1024-1030** : 342.
§ **1025** : *197.*
§ **1026** : *197.*
§ **1032** : 344, 351.
§ **1033** : 341.
§ **1037** : 341, 344.
§ **1038** : *345.*
§ **1039** : *344.*
§ **1044** : 351.
§ **1059** : 349, 350.
§ **1060** : 341.
§ **1066** : 341.
§ **1069** : 350.
§ **1083** : 345, *346.*
§ **1089** : 341, 345, *352.*
§§ **1089** et **1090** : 347.
§ **1091** : 345, 348.
§ **1105** : 341, *352.*
§ **1128** : 269, *352.*
§ **1153** : 341, 351, 352.
§ **1060** : 341.
§ **1161** : *53.*
§ **1164** : 288.
§ **1165** : *291.*
§ **1176** : 290.
§ **1183** : 290.
§ **1187** : *67*, 288, 376.
§ **1188** : 375.
§ **1201** : *64*, 294.
§ **1252** : *195*, *640.*

Index des manuscrits cités

Les chiffres en italique renvoient aux occurrences figurant en notes infrapaginales.

Admont, Stiftsbibliothek
241 : *343*, *344*, *347*, 349.
514 : *205*, 229.

Amiens, Bibliothèque municipale
406 : 580.

Avranches, Bibliothèque municipale
226 : 209, *213*, 229.
232 : 168, *171*, *172*, *177*, *178*.

Bamberg, Staatsbibliothek
Patr. 77 : *205*, 229.
Phil. 2/1 : *187*.

Barcelona, Archivo de la Corona de Aragón/Arxiu de la Corona d'Aragó
Ripoll 109 : *32*, *61*, 89, 90, 94-98, 103, 105, 114, *130*, *132*, *160*, *170*, *185*, 210, *211*, 212-214, 229, *238*, *239*, 261, *282*, 297, *301*, 325, *333*, 334, *335*, 336, 351, 352, *353*, 370, 373, 377, *382*, 384, 386, 388, *389*, 496, *495*, 526, 534-536, 538, 540, *543*, 544, *545*, 561-563, 566, 570, 581-584, 586, 587, 589, 591, 596, 601, 605, 607, 608, 618, 620, 622, 624, 628, 631, 634, 641.

Bergamo, Biblioteca Civica Angelo Mai
Delta.VI.35 : *205*, 225, 229.

Brugge
Stadsbibliotheek
Historisch Fonds 530 : 220, *221*, 229.
Stedelijke Openbare Bibliotheek
493 : 436, *437*, *439*.
496 : *458*.

Cambridge
Canonici Miscellaneous
403 : 581, 582.
Peterhouse
205 : *328*, *331*, 336, *339*, *343-347*, 436, *437*.
206 : 169, *174*, *177*, *179*, 304, 327, *329*, *331*, *335*, 336, *343*, *347*, 581, 582.
262 : 224, 225, 229.
St-John
D.12 : *343*.
Trinity College
47 : 93.

Cesena, Biblioteca Malatestiana
Pluteus D. XXVI cod. 3 : 436.

Douai, Bibliothèque municipale
434 : 195.

Durham, Cathedral Library
B.IV.43 : 224, 229.

Erfurt
Stadtbibliothek
Amplon. Q 23 : *493*.
Wissenschaftliche Bibliothek
Amplon. Q 276 : 580.

Firenze
Biblioteca Medicea Laurenziana
Santa Croce Plut. XIII. sin. 7 : 71, 74.
Biblioteca Nazionale
conv. soppr. A.2.2840 : 436.
conv. soppr. B.4.1618 : *339*.
conv. soppr. D.II.45 : *256*.
conv. soppr. J.II.50 : 210, 229.
G. 4. 355 : 75.

Giessen, Universitätsbibliothek
82 : *205*, 229.

Kassel, Landesbibliothek
2° philos. 30 : 96, 97, 553, 571, 591.

Klosterneuburg, Stiftsbibliothek
847 : 330.

Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit
B.P.L. 64 : 214, 220, 229.

London, British Library
Additional 22815 : 207, 229.
Arundel 339 : 208, 229.
Royal 8.A.VI : *261*, 277.

Madrid
Biblioteca Nacional
3314 : 96, 591, 611.
Biblioteca Universitaria
79 : 304.

Milano, Biblioteca Ambrosiana
M.96.sup. : *343*.

Montréal, Université de Montréal, Service des archives
P 82 : *201*.

München, Bayerische Staatsbibliothek
Clm. 225 : 225, 229.
Clm. 8002 : *343*.
Clm. 10268 : *83*.
Clm. 12707 : 436.
Clm. 14460 : *64*, *72*, *83*, 96, 97, *185*, 214, 229, *260*, *330*, *335*, 381, *383*, 387, *389*, *439*, 449, *454*, *458*, 535.
Clm. 14522 : *330*, *332*.

Napoli, Biblioteca Nazionale
VIII G 8 : 168, *173*.

Nürnberg, Stadtbibliothek
V.54 : *343*.

Olomouc, Kapitulní Knihovna
CO 575 : 97, 571, 591.

Orléans, Bibliothèque municipale
283 : *343*.
299 (252) : *256*.

Oxford
Bodleian Library
Digby 217 : 211, 212, 224, 229.
Digby 220 : 592.
Canon. misc. 403 : *330*, *332*, *335*, *347*.
lat. misc. c. 71 : 168, *170*, *171*, *173-175*, *178*.
Corpus Christi College
243 : 225, 230, 467, *468*, *474*, *543*, *552*.
283 : *15*, *54*, *55*, *65*, *259*, *304*, *385*, *426*, *431*, *452*, 467, 469, 472, *474*, 533, *543*, *552*.
Merton College
289 : *289*.

Padova, Biblioteca Universitaria
1589 : *67*, *80*, *293*, 305, *313*, 314, *320*, 322, *432*, 433, 435.

Paris
Bibliothèque Mazarine
3489 : 581, 582.
Bibliothèque nationale de France,
fr. 574 : *218*.
lat. 483 : *330*, *331*, *335*.
lat. 3237 : *330*.
lat. 3572 : 168.
lat. 3804A : *9*, 168, *178*.
lat. 6280 : 221, 230.
lat. 6286 : *120*.
lat. 6436A : *5*.
lat. 6569 : 216, 230.
lat. 7378A : 93.
lat. 7392 : *325*, *328*, 536.
lat. 7609 : *20*, *44*.
lat. 7625 : *42*, *43*.
lat. 8624 : 207, 209, *210*, 230.
lat. 13937 : *343*.
lat. 14716 : 222, 230.
lat. 15121 : 536, *611*.
lat. 15124 : *205*, 230.
lat. 15135 : *268*, *272*.
lat. 15141 : *328*.
lat. 15964 : *124*.
lat. 16089 : *551*, 580, 591.
lat. 16135 : *73*.
lat. 16217 : *42*, *43*, *48*, *49*.
lat. 16221 : *256*.
lat. 16390 : 215, 230, 489-491, 535-537, *542*, 611.
lat. 16579 : 215, 230.
lat. 16581 : 215, 230.
lat. 16617 : 490, 580.
lat. 16618 : 580.
lat. 18104 : *205*, *206*, 230.
nouv. acq. lat. 1374 : *3*, 34, 54.
nouv. acq. lat. 1804 : *5*, *24*.
Bibliothèque Sainte-Geneviève
2200 : 217, 230.

Perugia, Biblioteca comunale
1077 : 436.

Pommersfelden, Gräflich Schönborn'sche Bibliothek
261 (2905) : 208, 209, 223, 224, 228, 230.

Praha
Knihovna Metropolitní Kapituli

L.50 (1294) : 436.
L.76 : *343*, *344*, *350*.
Státní Knihovna
IX.A.4 (1669) : *205*, 230.
Universitní
III F10 : 169.
Roudnice VI. Fc. 30 : *200*.

Roma, Biblioteca Nazionale Centrale
Fondo Vittorio Emanuele 828 : *38*, *418*.

Salamanca, Biblioteca Universitaria
1839 : 569.
2322 : 207, 226, 230.

Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek
theol. et philos. : 225, 230.

Todi, Biblioteca comunale
54 : 468, *474*, 582.

Toledo, Biblioteca del Cabildo
94.25 : 580.

Toronto, Royal Ontario Museum
951-153 : *183*.

Tours, Bibliothèque municipale
879 : *218*, 230.

Troyes, Bibliothèque municipale
1101 : *187*, *190*, *193*.
1142 : *267*.
1381 : *188-191*, *193*.

Uppsala, Universitetsbiblioteket
C. 620 : 208, 230.
C. 647 : *205*, *216*, 230.

Valencia, Biblioteca Universitaria
487 (Gutiérrez 2305) : 584.

Vaticano (Città del), Biblioteca Apostolica Vaticana
Barb. lat. 21 : 207, 230.
Barb. lat. 22 : 216, 230.
Chigi E.V. 152 : 222, 230.
Pal. lat. 953 : 210, 216, 230.
Reg. lat. 72 : 215, 230.
Urb. lat. 206 : 473.
Urb. lat. 298 : *256*, *268*, *271*, *274*.
Vat. lat. 2081 : 72.
Vat. lat. 3011 : 304, *308*, 314, 319, 449, *454*.
Vat. lat. 4546 : 580.
Vat. lat. 5988 : *67*, *81*, *432*, 433, 435.

Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana
lat. VI, I : *75*.
lat. VI.66 [2528] : 304, *346*.

Wien, Österreichische Nationalbibliothek
lat. 2373 : 96, 97, 571, 591.

Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka
IV.Q.48a : *205*, 230.

Liste des intervenants

E. Jennifer ASHWORTH, Philosophy Department, University of Waterloo

Luca BIANCHI, Istituto di storia della filosofia, Università di Padova

Deborah L. BLACK, St. Michael's College, University of Toronto

Henk BRAAKHUIS, Faculteit der Wijsbegeerte, Katholieke Universiteit Nijmegen

Joanne CARRIER, Faculté de philosophie, Université Laval, Québec

Gilbert DAHAN, CNRS, Paris

Paul Edward DUTTON, Department of History, Simon Fraser University, Burnaby

Sten EBBESEN, Institut for Graesk og Latin, Københavns Universitet

Luc GILBERT, Faculté de philosophie, Université Laval, Québec

Max HAAS, Musikwissenschaftliches Institut, Universität Basel

Édouard JEAUNEAU, CNRS, Paris; Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto

Claude LAFLEUR, Faculté de philosophie, Université Laval, Québec

Alain DE LIBERA, École Pratique des Hautes Études, Paris

Serge LUSIGNAN, Département d'histoire, Université de Montréal

Claude PANACCIO, Département de philosophie, Université du Québec à Trois-Rivières

David PICHÉ, Faculté de philosophie, Université Laval, Québec

Lambert-Marie DE RIJK, Rijksuniversiteit Leiden; Rijksuniversiteit Limburg, Maastricht

Irène ROSIER, CNRS, Paris; UFR Linguistique, Université de Paris-VII

Georg WIELAND, Abteilung für philosophische Grundfragen der Theologie, Universität Tübingen

Steven J. WILLIAMS, New Mexico Highlands University, Las Vegas